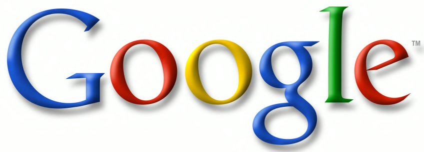
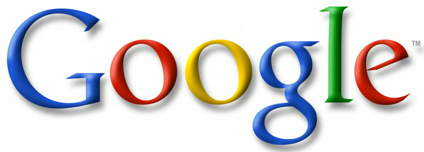
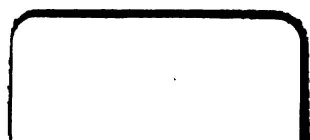






LE

CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL

LE

CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

REVUE RELIGIEUSE DE LA SUISSE ROMANDE

Que suivant la vérité dans la charité nous croissions à tous égards en Celui qui est le chef, savoir Christ. EPH. IV, 15.

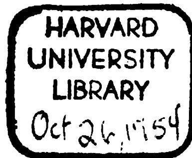
Bel état de l'Eglise quand elle n'est plus soutenue que de Dieu. PASCAL.

DIX-HUITIÈME ANNÉE

1875

LAUSANNE
BUREAU DU CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE
chez Georges Bridel éditeur, place de la Louve.

1875


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

ÉTUDES BIBLIQUES

—

Remarques générales sur l'épître de saint Jacques [1].

L'apôtre Paul, annonçant la justification par la foi et le salut universel, devait par l'effet même de sa position, mettre en relief certains points de doctrine plus que d'autres. Est-ce à dire que la loi ait été omise ou négligée dans son enseignement, et que la nécessité des œuvres n'y ait pas été relevée avec autant de force que le salut par la foi? Nullement, il a prêché la loi, la nécessité des œuvres et il suffit du huitième chapitre de l'épître aux Romains pour confondre ceux qui voudraient faire de l'apôtre des gentils un antinomien. Nul ne l'est moins que lui. On ne peut lire Paul sans y trouver Jacques. Le second, il est vrai, paraît avoir pour but d'inculquer la loi dont le premier avait prêché le principe en posant la foi, mais c'était l'autre pôle du même axe.

Il est, en effet, de toute vérité religieuse et morale comme d'un axe qui a nécessairement deux pôles. Ils ne se contredisent pas; au contraire, ils sont la conséquence l'un de l'autre. Toute vérité a deux extrémités ou renferme deux vérités entre lesquelles il n'y a pas plus de contradiction qu'entre les deux extrémités d'une même ligne; ce sont deux éléments qui se combinent : ainsi de Paul et de Jacques. Chacun d'eux a pressé une touche, et il en est résulté un merveilleux accord. Ils n'en rendent pas moins un son différent. Chaque apôtre avait mission de faire ressortir une vérité, mais n'en oubliait aucune. Dans Paul lui-même, les deux vérités se retrouvent, les deux pôles se rejoignent. Les autres apôtres, dans les épîtres dites catholiques, sans nier le salut par la foi, ont plus particulièrement insisté sur l'importance de la loi, sur la justice et la sainteté. Jésus-Christ lui-même leur en avait donné le modèle; ils ont été, comme lui, ce qui est dit de Noé: « des prédicateurs de la justice. » C'est bien toujours la justice qui est par la foi, mais dans cette justice dont la foi est la source, ils voient deux justices qui s'unissent étroitement dans leur esprit : la justification qui est par Christ et la justice que Christ nous communique, la sainteté. Ils combattent l'abus de l'une en établissant la nécessité de l'autre. C'est, en effet, l'abus que certains chrétiens faisaient des doctrines de Paul sur le salut par la foi ou sur la liberté évangélique, qui obligea les autres apôtres et Paul lui-même à établir la perpétuité de la loi et à rappeler que « sans la sanctification nul ne peut voir le Seigneur. » C'était, en d'autres termes, remplacer une notion étroite

[1] Ces remarques inédites de Vinet ont été rédigées d'après les notes de l'auteur et les cahiers de quelques étudiants. Elles sont précédées de cette réflexion : « Une étude suivie d'un livre de la Bible serait utile dans l'enseignement pastoral, surtout si ce livre est bien choisi. On y trouvera même implicitement toute la doctrine chrétienne. Par là on éviterait ce genre capricieux de textes choisis en quelque sorte à l'aventure, on aurait un plan et autant que possible une catéchèse homilétique. Ce serait un moyen de faire connaître la Bible toujours trop peu connue. »

LE

CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

---

eux-mêmes, nous n'aurions pas autant de grâces à rendre à Dieu. Car cette personnalité est pour nous une source de jouissance et d'édification. Le caractère est la figure de l'âme. Notre caractère, c'est notre figure morale. Or, un caractère, pas plus qu'un tempérament, n'est une imperfection, un défaut.

PHILOSOPHIE

Le regard et la lumière.

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE

L'esprit de l'homme a la faculté de connaître les choses extérieures et la faculté de se connaître lui-même. Cette seconde faculté est la condition de la première, car rien ne peut nous être connu que par une action exercée sur notre âme. Des milliers d'étoiles existent peut-être au delà des limites où peuvent atteindre nos regards armés des télescopes les plus puissants. Ces légions d'astres seront à jamais ignorées. Il se produit probablement à la surface de notre globe bien des phénomènes que nos sens actuels ne perçoivent pas et qui n'entreront jamais dans les cadres de notre science. Nous ne percevons que ce qui agit sur nous, et sous la condition que cette action soit sentie. La connaissance de soi, ou la *conscience*, au sens général et psychologique de ce terme, est donc la condition de toute connaissance.

Nous avons la faculté de nous connaître nous-mêmes, mais nous ne connaissons pas tout ce qui existe en nous. Il est facile de s'en assurer. Je vous demande quel est le premier vers de l'art poétique de Boileau?

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur.

Ce vers était dans votre mémoire, mais, au moment où je vous l'ai demandé, vous n'y pensiez pas, vous ne le connaissiez pas d'une connaissance actuelle. Quelque riche que soit le trésor de notre mémoire, nous ne pouvons y voir qu'une seule chose à la fois. Quand même vous sauriez toute l'Iliade par cœur, vous ne pouvez vous en rappeler, à un instant donné, qu'un vers, un mot, une syllabe.

On note, dans la langue de la psychologie, cette différence entre ce qui est en nous sans être actuellement connu et ce qui est l'objet d'une connaissance actuelle en distinguant l'*âme* et le *moi*. On appelle *âme* notre substance spirituelle à laquelle nous attribuons tout ce que nous pouvons y découvrir, et *moi*, l'âme prenant connaissance d'elle-même. On dit que ce qui est dans l'âme sans y être connu, y est virtuellement, et s'*actualise* en passant dans le *moi*. Nous ne pouvons pas actualiser ce qui est en nous par un simple acte de notre volonté. Chacun sait qu'on cherche souvent un souvenir, sans qu'il se présente à la pensée au moment où on le cherche.

Ce que nous venons de constater à l'occasion de la mémoire s'applique également à l'ordre de nos sentiments. Suffit-il qu'un sentiment existe dans notre âme pour que nous en ayons la connaissance, pour que nous puissions le percevoir à volonté par le simple acte de la réflexion? Non.

Dans bien des cas nous obéissons à des sentiments qui déterminent notre conduite, à notre insu ; les autres les constatent et nous ne les discernons pas. Il arrive souvent, par exemple, qu'un jeune homme ne découvre qu'il est amoureux que longtemps après que ce sentiment a déterminé ses actes et agi sur l'ensemble de ses dispositions. Une circonstance accidentelle pourra lui révéler son propre cœur. Nous disons, dans la langue de la psychologie, que le sentiment qui était virtuel dans son âme, est alors devenu actuel dans sa conscience ou son moi. Un de mes honorables concitoyens m'a fait part d'un fait personnel intéressant à cet égard. Etant enfant, il lut un jour, dans un livre de morale, la description de l'envie. Cette lecture lui révéla l'état de son âme. Plusieurs de ses actions lui furent expliquées. Il les rapporta à leur mo-

bile qu'il avait méconnu jusqu'alors et s'écria : « Je suis envieux. »

L'effort de l'attention pour découvrir les vrais mobiles de notre conduite est le fond de l'examen de conscience, recommandé dans l'école de Pythagore et qui forme une partie essentielle de la culture chrétienne de l'âme. L'homme qui, en faisant le soir la revue de sa journée, se borne à se rappeler ses actes extérieurs, peut s'ignorer profondément lui même. Il peut se croire dans l'ordre sans l'être, et se livrer à toutes les illusions de l'orgueil. C'est la découverte de la source cachée des actions qui est la voie où se rencontre la vérité mère de l'humilité.

Cette découverte que fait le moi de ce qui était caché dans l'âme, est une des sources auxquelles la scène tragique puise avec avantage. Prenez par exemple le monologue d'Auguste dans le *Cinna* de Corneille. Auguste vient d'apprendre la trahison de Cinna et en cherche les causes. Il l'attribue d'abord au fait de sa puissance :

Qui peut tout doit tout craindre,

et se demande tristement :

Si tel est le destin des grandeurs souveraines
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des [haines.

Puis il rentre en lui-même :

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre ;

Il se rappelle tout le sang qu'il a versé :

Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau,
Et puis ose accuser le destin d'injustice, [plice.
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton sup-

Il a été cruel et ingrat et ne s'en était pas rendu compte jusqu'alors : voilà sa découverte. Il n'a pas le droit de se plaindre, si les autres sont pour lui ce qu'il a été pour les autres :

Et souffre des ingrats après l'avoir été[1].

[1] Cinna, Acte IV, scène 2.

Ce monologue est le pivot sur lequel tourne la tragédie de Corneille. Auguste découvre tout à coup ce qu'il était ; il se méconnaissait et il se voit.

Ces découvertes morales ont une grande importance. Voici un homme qui vit d'une vie purement extérieure et dissipée, totalement livré aux impressions qui l'entraînent. Il ne s'en rend pas compte, car le propre de la vie purement extérieure, c'est précisément de se méconnaître. A l'instant où on se rend compte de son état, on passe dans une nouvelle période d'existence. L'homme qui se dit : « Ce n'est pas moi qui vis, ce sont les choses du dehors qui me poussent comme à la main; il faut enfin que je vive, moi, » a découvert ce dont il ne se rendait pas compte, savoir qu'il ne vivait pas véritablement d'une vie humaine.

De ce qu'un phénomène existe dans l'âme, il n'en résulte pas qu'il nous soit connu. J'ai pris pour exemple cette immense variété de faits qui sont contenus dans notre mémoire, qui sont en nous, et qui ne s'actualisent qu'à certains moments donnés et sous certaines conditions. J'ai pris pour autre exemple des sentiments moraux qui agissaient sur nous, qui par conséquent existaient, qui nous étaient perceptibles, dans leurs effets, mais qui en eux mêmes nous demeuraient inconnus. Dans une exposition orale que j'ai faite de cette matière à la faculté des lettres de Genève, j'ai rencontré une objection qu'il ne sera pas inutile de rappeler ici.

On m'a demandé: « Comment est-il possible d'admettre que nous ayons un sentiment sans le connaître ? » Un sentiment, sans doute, ne peut exister sans être senti. La conception d'un sentiment qui ne serait pas senti est pleinement contradictoire. Mais sentir, et avoir la conscience distincte, l'*idée* de sa sensation sont deux choses différentes. On peut souffrir sans se dire : « Je souffre. » Une vive préoccupation peut suspendre, par exemple, la conscience d'une douleur physique qui reparaît lorsque la préoccupation cesse. La

douleur cesse-t-elle, dans un sens absolu, lorsque nous cessons d'en avoir la conscience? Ne reste-t-il qu'un phénomène purement psychologique, un état objectif des organes sans rapport au cun avec l'être spirituel? Il est difficile de l'admettre. Il est difficile, de même, d'admettre que, dans l'ordre moral, un sentiment n'ait plus aucune existence lorsqu'il n'est pas perçu. M. Laromiguière, dans ses belles *Leçons de philosophie*, a étudié avec soin ce passage de l'obscurité des sentiments à la clarté qui résulte de l'acte de l'attention. Le même phénomène a fait l'objet des études de Maine de Biran. Je renvoie pour l'étude de la question aux écrits de ces maîtres, sans affirmer, du reste, qu'ils aient dissipé totalement le mystère de ces modes de l'âme que l'âme ne connait pas.

Nous faisons donc des découvertes en nous-mêmes; nous percevons, dans notre âme, à un moment donné, des choses que nous ne percevions pas auparavant. Pour que cette perception s'opère, il faut la présence du sujet qui est moi, la présence de l'objet qui est encore moi, et il faut de plus des conditions déterminées, puisque la présence simultanée du sujet et de l'objet ne suffit pas. Quelles sont ces conditions? Avant tout, l'acte de la réflexion : *Connais-toi toi-même*. Pour savoir ce qui est au dedans de soi, il faut regarder; c'est la condition subjective. Est-ce tout? Non, ce n'est pas tout. Le regard intérieur le plus prolongé pourra ne pas révéler à l'âme ce qui existe pourtant en elle. Pour que la vision matérielle s'accomplisse, il ne suffit pas de la présence simultanée de l'objet et de l'œil, et de l'activité du regard, il faut la lumière. Dans la nuit absolue, le regard le plus actif et le plus prolongé ne fera rien voir. De même, pour que la vision des faits intérieurs, s'accomplisse il existe des conditions que l'activité de l'attention ne remplace pas, et qui jouent le rôle de la lumière. On sait bien que la volonté n'ouvre point à son gré les trésors de la mémoire. Une association d'idées, la vue d'un lieu, un son, un parfum, éveillent un souvenir que nous cherchions sans le rencontrer. Ainsi que le dit Lamartine:

Quand nous cherchons en vain dans nos pensées
D'un air qui nous charmait les traces effacées,
Si quelque souffle harmonieux,
Effleurant au hasard la harpe détendue,
En tire seulement une note perdue,
Des larmes roulent dans nos yeux ;
D'un seul son retrouvé l'air entier se réveille,
Il rajeunit notre âme, et remplit notre oreille
D'un souvenir mélodieux[1].

Dans l'ordre moral, sur lequel se concentrera maintenant notre attention, la lumière, condition de la vue de notre état spirituel, est la présence d'un idéal ou d'une loi, règle de ce qui doit être. En effet, le jugement que nous portons sur nous-mêmes est toujours l'appréciation d'un rapport. Si je dis que je suis égoïste, et si je découvre que je suis égoïste plus que je n'avais pensé (c'est une découverte qu'on est souvent dans le cas de faire), il est évident que je ne vois mon égoïsme que dans la lumière du désintéressement. Dans toute découverte morale intervient cet élément de la loi connue, qui est la lumière de nos jugements. Cette lumière varie-t-elle, nos jugements suivent ses variations.

Ouvrez de nouveau Cinna, et lisez le monologue d'Emilie qui ouvre la pièce. Il faut que je fasse assassiner Auguste, se dit Emilie; c'est mon devoir, car il a tué mon père; mais je suis l'amante de Cinna. Si Cinna tue Auguste pour me plaire, sa vie est en danger. Elle se débat entre ces sentiments contraires; son amour l'emporte pour un moment :

Te perdre en me vengeant, ce n'est pas me venger,
Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes;
Et l'on doit mettre au rang des plus cuisants mal-
[heurs
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.

[1] Le Retour au comte Xavier de Maistre, dans les *Harmonies*.

Elle change bientôt de résolution :

Mais peut-on en verser alors qu'on venge un père ?
Est-il perte à ce prix qui ne semble légère ?
Et quand son assassin tombe sous notre effort
Doit-on considérer ce que coûte sa mort ?
Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses,
De jeter dans mon cœur vos indignes faiblesses.

Auguste doit mourir, dût sa mort entraîner celle de Cinna. Nous avons ici l'un des exemples de cette lutte de l'amour et du devoir qu'on retrouve dans le Cid, dans les Horaces et qui fait la valeur morale du théâtre de Corneille.

Emilie fait son devoir tel qu'elle le comprend; mais il est manifeste que la lumière morale qui lui prescrit comme un devoir la vengeance obtenue par l'assassinat, est une autre lumière que celle qui éclaire Auguste, lorsqu'il se sent coupable et trouve dans le sentiment de ses fautes la force de pardonner.

Voici un autre cas où l'influence d'une double lumière apparaît avec éclat. Prenez l'*Alzire*, de Voltaire, et rappelez-vous le personnage de Zamore dont les projets sont exprimés par ces deux vers :

Et je viens satisfaire en cet affreux séjour
Deux vertus de mon cœur, la vengeance et l'a-
[mour [1].

Le devoir pour lui, la vertu pour lui, c'est sa vengeance, et l'auteur le montre se reprochant d'avoir été trop lent à se venger.

Prenez maintenant la fin de la pièce : Gusman mourant pardonne à Zamore :

Des dieux que nous servons connais la différence,
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la ven-
[geance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner [2].

L'intention poétique d'*Alzire* est de mettre en contraste deux consciences éclairées par deux lumières différentes.

Maintenant, dans la même lumière morale, dans la connaissance de la même loi, du même idéal, pourquoi les meilleurs, ceux que nous tenons pour les meilleurs, nous apparaissent-ils comme les plus humbles, si nous sommes initiés à leurs secrets sentiments ? La différence ne vient pas de la lumière puisqu'elle est la même, la différence vient du regard. Comment? L'un voit bien la lumière, mais il en suit le rayon sur le visage d'autrui, tandis que l'autre se regarde et se juge lui-même. C'est ce que nous rappelle Lafontaine :

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son pro-
[chain :
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujour-
[d'hui:
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui [1].

Lafontaine a tort d'imputer au « fabricateur souverain » les conséquences du péché de l'espèce humaine, mais le fait qu'il signale est exact et digne d'être médité. Dans la même lumière morale, les uns appliquent la lumière au prochain, les autres se l'appliquent à eux-mêmes. J'ai trouvé là l'explication d'un fait qui m'a toujours semblé prodigieux, c'est que la loi morale existe encore dans le monde. Comment se fait-il que la loi morale, qui est incessamment violée et foulée aux pieds, se maintienne toujours ? Il y en a une excellente raison donnée par Sophocle : « C'est, dit-il, qu'un Dieu vit en elle et ne la laisse jamais vieillir. » C'est la bonne raison. Mais je me suis demandé si l'on pouvait découvrir les voies et moyens par lesquels la puissance divine maintient l'idée morale toujours vivante, et j'ai trouvé une indication précieuse à cet égard dans un sermon de Bourdaloue : « La loi morale se maintient même dans l'esprit de ceux qui la violent, parce que ceux qui ne se l'appliquent pas à eux-mêmes, l'appliquent à autrui. » Il ne faut pas croire, par exemple, que Louis XIV entendît ériger l'adultère en

[1] Acte II, scène 1.
[2] Acte V, scène 7.

[1] Livre I, fable 7.

maxime générale, et que Louis XV admit le libertinage qu'il pratiquait comme une habitude légitime pour son peuple. Ces souverains considéraient que la loi était bonne, mais que pour eux personnellement, ils étaient dans un cas d'exception. Les conquérants trouvent fort mauvais qu'on leur applique le droit de conquête, et les révolutionnaires, une fois au pouvoir, condamnent sévèrement, au nom des principes, une révolution nouvelle. La même chose arrive à bien des gens qui ne sont point couronnés. Nous maintenons la loi, nous mettons le joug sur le cou de notre prochain, et pour nous, nous ne nions pas la légitimité du joug, mais nous pensons avoir une dispense pour ne pas le porter.

D'un autre côté, nous voyons des hommes qui nient la loi morale en théorie, des hommes qui disent que le bien et le mal sont des conditions également nécessaires du développement de l'humanité, accomplir souvent la loi dans une partie au moins de son contenu. Ils rendent pratiquement hommage à la morale dont ils nient les bases comme savants. S'il existait un homme qui prît au sérieux la maxime que « tout ce qui est a le droit d'être » et que toutes les impulsions de son cœur et de sa chair sont également légitimes, cet homme serait envoyé aux galères, sous moins de huit jours, à moins qu'il ne vécût sous le régime d'une police assez exacte pour que la perspective des galères jetât un poids considérable dans la balance de ses décisions. D'une part donc, ceux qui violent la loi la maintiennent pour les autres, et d'autre part, ceux qui la nient la pratiquent en quelque degré. Ce sont là deux des moyens par lesquels la loi morale est conservée dans un monde qui la réalise si peu.

La lumière, ou la connaissance de la loi, est nécessaire pour la formation des jugements moraux ; telle est mon affirmation. D'où vient cette lumière ? La réflexion peut-elle nous fournir tout le contenu de la loi morale, ou en d'autres termes, est-ce que toute la loi morale est virtuellement dans la conscience, de manière que la réflexion intérieure puisse l'actualiser ? S'il en est ainsi, le regard suffit et produit la lumière par sa propre vertu. Pour résoudre la question, il faut constater la manière dont la conscience se développe. La conscience (je parle ici de la conscience morale spécialement et non de la conscience au sens large et psychologique du terme) est une réalité première de l'organisation de l'homme. C'est un fait primitif, irréductible à tout autre élément, une manifestation directe de la puissance créatrice universelle. Mais la conscience vit ; ce n'est pas un être inerte qu'on puisse résoudre dans ses éléments comme un corps chimique. On ne peut pas analyser la conscience à un moment donné, et dire : » Voilà tout ce que la conscience renferme. « Elle vit, elle se nourrit, elle se développe, elle grandit ; ou bien elle languit, elle s'étiole, elle dépérit. Si nous voulons prendre une comparaison, il ne faut pas la prendre dans le domaine des corps bruts, mais dans le monde organique. Voici un beau chêne, celui qu'a chanté M. de Lamartine. D'où vient son magnifique développement ? Nous ne consulterons pas sur ce point le poëte qui prend parfois des libertés trop grandes avec la nature et fait sortir un grand arbre d'un gland posé sur un rocher nu avec quelque peu de poussière, de même que, dans *Jocelyn*, il place la végétation luxuriante des tropiques au bord d'un glacier des Alpes. Le chêne grandiose procède-t-il du gland ou du sol ? Il procède de ces deux éléments. Prenez le plus beau gland, mettez-le dans un mauvais terrain, vous aurez un chêne rabougri. Prenez un gland médiocre, mettez-le dans un sol excellent, vous aurez un chêne qui pourra être plus beau que le produit des meilleurs glands mis dans une terre ingrate. Et, pour expliquer la vie de l'arbre, il ne faut pas considérer seulement la graine et le sol, mais encore la lumière, la chaleur, l'humidité. Dans son développement tout est rapport, harmonie, réciprocité. Donc si nous demandons : La vie d'un végétal dépend-elle du

principe vital qui est en lui, de la nature de la semence, ou dépend-elle des circonstances extérieures? la question est mal posée. Il n'en est pas autrement dans l'ordre moral. La conscience est un des germes de la vie spirituelle. Ce germe existe dans tout homme, et, par un mystère qui nous demeure impénétrable, il ne paraît pas le même dans chacun. Il semble y avoir des consciences plus ou moins actives, en vertu de la constitution primitive des individus. L'inégalité se montre, même dans ce domaine qui semble, au premier abord, devoir être celui de l'égalité absolue. La conscience se développe par l'acte de la volonté. Suivie dans ses prescriptions, elle s'avive; négligée, elle dépérit. Il y a donc une part individuelle, soit native, soit volontaire, dans le développement de la lumière morale; mais ce développement n'est jamais exclusivement individuel. Tout homme est placé dans un milieu moral dont il subit l'influence, il reçoit de la société de ses semblables une lumière, un idéal, une loi qui ne procède pas de lui-même. L'indépendance du *fait moral*, c'est-à-dire la réalité de la conscience, est une des thèses les plus importantes qu'on puisse soutenir; mais l'indépendance, c'est-à-dire l'isolement de la science *morale*, est une des thèses les moins soutenables qu'on puisse imprimer[1]. Le développement de la conscience individuelle dépend en partie de l'emploi que chacun fait de sa volonté, mais en grande partie aussi de la tradition morale au sein de laquelle il se développe.

C'est ici l'application particulière d'une vérité générale et d'une haute importance: la solidarité spirituelle du genre humain. Descartes, enfermé dans son poêle d'Allemagne, s'est dit: « Qu'ai-je à faire des autres? je vais oublier tout ce que j'ai su et consulter ma raison seule et nue. » J.-J. Rousseau dit : « Que m'importe ce que les autres ont pensé? Je vais construire seul ma doctrine. » L'un et l'autre ont la prétention d'édifier une science solitaire, une doctrine qui, pareille à Melchisédec, n'ait pas de généalogie. Cela ne se peut. L'individu vit de sa propre vie, sans doute, et s'il n'avait pas un principe de vie en lui-même, il est clair qu'il ne vivrait pas. Mais sa vie personnelle s'alimente incessamment à la vie commune et collective de son espèce. Examiner les données de la tradition est l'emploi légitime de la pensée individuelle, et, sans cet examen continuellement renouvelé, la science demeurerait stationnaire; mais faire abstraction de tout élément traditionnel est une tentative impossible, parce qu'elle est directement contraire à la nature des choses. L'étude attentive des produits soi-disant isolés d'une raison individuelle, montre avec évidence que ceux qui croient s'isoler de la tradition générale n'obtiennent qu'un seul résultat : ils subissent, sans s'en rendre compte, des éléments de tradition qu'ils ne discernent pas. C'est ce qui est arrivé à Descartes, à Rousseau, et ce qui arrivera à quiconque dira : « Je ne veux rien tirer que de ma raison seule. » Pourquoi? Nous allons le voir.

La thèse de l'affranchissement absolu, de la rupture avec le passé, fut la pensée dominante du XVIIIe siècle et la grande manie de la révolution française. Les philosophes voulurent refaire l'entendement humain, et la convention voulut refaire l'almanach. Mais voici une chose étrange! D'où est sortie, dans la science, la démonstration sans réplique qu'il n'est pas possible d'isoler ni la pensée, ni la conscience? Des travaux du XVIIIe siècle. C'est à cette époque qu'a été mis en pleine lumière le lien étroit, indissoluble, absolu, qui unit la pensée de l'homme au langage; en sorte que si la pensée est la condition de la parole, la parole n'est pas moins la condition de la pensée, dès que la pensée quitte les représentations immédiates pour s'élever dans le domaine de l'abstraction. C'est la thèse qui se pose dans les écrits de Locke, et se déroule dans les travaux de

[1] Voir mon étude sur la morale indépendante dans la *Bibliothèque universelle* de décembre 1866.

Condillac. L'intelligence agréable et superficielle de l'abbé de Condillac fut éblouie par cette découverte, ensorte que, constatant le rapport étroit de la pensée et de la parole, il lui sembla tout simple de dire: « Pour faire la science, il suffit de faire la langue, » sans se rendre compte que pour faire la langue il faut que la science soit faite, ou plutôt que ces deux éléments marchent de pair, dans une indissoluble union et dans une action réciproque. Ce qui demeure acquis, c'est que l'homme qui pense ne peut se séparer du langage qu'il a appris. De cette vérité, qui est l'une des gloires des recherches philosophiques du XVIII[e] siècle, que résulte-t-il? Il en résulte que, pour que la pensée individuelle pût être vraiment isolée, pour trouver la raison personnelle toute nue, il faudrait penser sans parler. La pensée, comme l'a dit Platon, est une parole intérieure que l'âme se tient à elle-même. La parole est l'expression de la pensée; mais de quelle pensée? de la *pensée du genre humain*, que la mère transmet à l'enfant en mettant sur ses lèvres les premiers signes du langage. Toute l'histoire du passé s'est incrustée dans la parole. Dans la parole telle que nous la parlons, dans les mots, dans leur enchainement, on trouve l'esprit humain lui-même, l'expression des lois fondamentales de l'intelligence, mais on trouve aussi, sans remonter plus haut, l'œuvre des Grecs, l'œuvre du moyen âge, toute la vie antérieure de l'humanité. De même que la fleur qui s'épanouira au printemps prochain est en rapport avec tous les produits des époques géologiques qui ont préparé l'état actuel du globe et de l'atmosphère, de même notre pensée individuelle formée par la parole renferme quelque chose de toute la pensée du monde.

Appliquons cette vérité générale à l'objet spécial de notre étude. La lumière morale ne sort pas de la conscience *isolée*, qui est une abstraction (bien que la conscience ait une vie propre), mais la lumière réelle et totale résulte des rapports de l'individu avec la tradition du genre humain, et plus spécialement avec la tradition particulière dont il subit l'influence. Le regard ne crée donc pas la lumière. La meilleure volonté que l'on puisse supposer chez un sauvage, ne lui révélera pas la totalité des notions morales que nous possédons. La fonction propre de l'individu est de mettre à profit la lumière qu'il reçoit, mais cette lumière, l'individu ne la crée pas; elle lui est donnée. Le géomètre Euclide croyait que c'est l'œil qui produit la lumière et la projette sur les objets. Les philosophes modernes qui veulent faire sortir toute la loi morale de l'individu, tombent dans une erreur analogue.

J'ai cherché à établir un fait psychologique: la nécessité de conditions indépendantes de notre volonté, conditions que j'ai nommées la lumière, pour reconnaître ce qui est en nous, et, plus spécialement, la nécessité de la lumière, morale pour reconnaître et juger notre état spirituel.

Quelle est l'origine première de la tradition morale du genre humain, dans ses éléments fixes (de tels éléments existent), et la cause des variations prodigieuses de cette tradition dans les civilisations diverses? Cette question sort du cadre de mon étude actuelle. Je l'indique sans l'aborder.

Comment pouvons-nous affirmer légitimement qu'une lumière morale est supérieure à une autre, que celle des nations chrétiennes, par exemple, est plus pure que celle des peuples païens? J'ai abordé ce sujet difficile dans mes discours sur le *Problème du mal*, auxquels je prends la liberté de renvoyer le lecteur[1].

Je termine par une considération pratique. Le fait de subir l'influence de telle ou telle tradition morale, est indépendant de la volonté des individus et se place, avec la diversité native des consciences, dans l'ombre des impénétrables mystères. Ce qui dépend de l'individu, ce dont nous pouvons le juger responsable, ce n'est pas l'idée du devoir qu'il a

[1] Voir le premier discours, qui a été publié, en premier lieu, dans le *Chrétien évangélique* de 1868.

reçue, mais le degré de son effort pour réaliser cette idée. Un Corse peut employer autant de vertu à remplir, contre ses goûts et ses intérêts, la loi de la vengeance, qu'un chrétien, mieux instruit, à accomplir la loi du pardon. Les deux cas ne sont pas égaux, sans doute, au point de vue de la moralité *absolue*, c'est-à-dire du rapport des actes avec la loi véritable; ils peuvent l'être au point de vue de la moralité *relative*, qui consiste dans le rapport des actes avec la loi connue. Nous ne connaissons jamais avec exactitude la conscience de notre prochain; nous ignorons le degré de sa lumière morale; nous sommes incapables, par conséquent, d'apprécier sa conduite avec justice. Cette pensée doit se joindre à beaucoup d'autres pour recommander à notre attention la plus sérieuse cette prescription du Sauveur du monde : *Ne jugez pas.*

ERNEST NAVILLE.

BIOGRAPHIE

Anna Schlatter.

I

LA MAISON PATERNELLE

Les lettres et les poésies religieuses d'Anna Schlatter sont bien connues en Allemagne, où elles ont été en bénédiction à beaucoup d'âmes. Leur auteur n'était cependant pas une femme de loisir, car ce qui nous reste d'elle a été écrit au milieu de nombreuses occupations domestiques, de grands soucis matériels et d'épreuves multipliées.

Anna naquit à Saint-Gall de parents unis par une foi commune, qui s'efforcèrent d'élever leurs onze enfants selon la volonté du Seigneur. Gaspard Bernet, le père, homme actif, plein de zèle pour le service de Dieu, célébrait matin et soir le culte avec sa famille et la conduisait le dimanche deux fois à l'église. Si, par une belle après-midi d'été, il faisait avec ses enfants une promenade sur les hauteurs qui dominent Saint-Gall, il les engageait à élever leurs regards plus haut que les splendides scènes de la nature, vers les demeures éternelles où le péché ne sera plus. Sa femme, d'un caractère doux et paisible, prenait souvent à part l'une ou l'autre de ses filles et là, dans le secret du cabinet, priait avec elle et la conjurait de donner son cœur à Dieu. La vie chrétienne de ces parents confirmait leurs paroles et était en exemple à tous. Leur bienfaisance envers les malheureux, qui fut mise à une rude épreuve pendant les années de guerre et de disette, habitua de bonne heure les jeunes filles à la pratique de la charité. Les ouvriers étaient sans ouvrage; des hommes affamés, des enfants demi-nus erraient dans la contrée. Et Gaspard Bernet et sa femme savaient trouver pour tous nourriture et vêtements, secours et sympathie. Ils eurent à faire eux-mêmes l'apprentissage de l'adversité. La faillite de plusieurs maisons de commerce entraîna la leur et ils furent obligés de vendre leurs propriétés.

« Mes parents supportèrent cette perte en chrétiens, écrivait Anna quelques années plus tard. Ils montrèrent par toute leur conduite que la piété est le bien suprême. Ma tendre mère se privait souvent des mets de notre table pour nous en laisser en suffisance. Mon père, lui, ne cessait de bénir Dieu de ce qu'il avait pu sortir de cette crise sans rien faire perdre à personne. Il mourut subitement au mois d'avril 1800. Ma mère nous chérissait, mais elle ne put s'habituer à vivre sans lui. Elle nous supplia de ne pas la retenir ici-bas par nos prières et elle nous fut enlevée peu de temps après, comme elle venait de se mettre à table et de rendre grâces. »

Une touchante affection unissait les unes aux autres les cinq filles de ces pieux parents. Anna, toutefois, étant plus jeune que ses sœurs, n'était particulièrement liée avec aucune, et le cercle étroit de la famille ne pouvait suffire à cette vive et ardente jeune fille.

« Je soupire après une amie chrétienne, une amie à laquelle je puisse ouvrir mon cœur et parler de Christ et de son règne, sans crainte d'être mal comprise. Je suis persuadée que je trouverai cette amie-là. Le Seigneur saura me la faire rencontrer. C'est à lui que je confie ces lignes. »

Cette lettre était adressée à la fille de Lavater qui épousa dans la suite le pasteur Gessner de Zurich. C'est le premier anneau d'une longue et intime correspondance qui put se ralentir parfois lorsque Nette Lavater était retenue par la maladie, ou Anna surchargée d'ouvrage, mais qui ne cessa qu'avec la mort.

Anna ouvrait sans réserve son cœur à son amie : « Les exhortations et les prières de mes parents ont eu, dès mon enfance, une grande influence sur moi. J'étais toute petite que déjà je m'agenouillais pour supplier Dieu de me rendre pieuse et je ne pouvais m'endormir le soir sans lui avoir demandé pardon pour mes péchés de la journée. Lorsque je m'approchai la première fois de la table du Seigneur, ce fut avec le sérieux désir de me convertir et de vivre d'une vie nouvelle. Mais il m'arriva alors ce que j'éprouve chaque fois que je communie. J'espère toujours que je vais devenir très pieuse, que mes larmes et mes prières ne seront pas vaines, et je reste tout aussi mauvaise qu'auparavant! La foi victorieuse du monde me fait complétement défaut. »

« Mai 1792.

» Vous parlez de votre état de culpabilité devant Dieu. Je n'y vois pas un motif de vous aimer moins. Je n'ai jamais cru que vous fussiez sans défaut. Il me suffit de savoir que vous faites de constants efforts pour devenir meilleure. Vous pensez que vous seriez moins exposée au mal si vous viviez dans un désert, loin des hommes. Mais si la tentation n'existe pas, il n'est pas difficile d'y résister. Il y a plus de vertu à triompher d'une tentation, fût-ce d'une sur dix, que de ne point pécher, manque de tentation. Notre Seigneur du reste a demandé à son Père, non pas d'ôter ses disciples du monde, mais de les préserver du mal. Vous êtes plus exposée à Zurich que moi dans ma petite ville de Saint-Gall. Et cependant je suis mauvaise, très mauvaise! Priez pour moi, afin qu'une étincelle de l'amour divin vienne réchauffer et purifier mon cœur! »

« Novembre 1798.

» Je vous écris de la campagne. Le soleil s'abaisse à l'horizon. La soirée est magnifique, quoique les teintes d'automne donnent à la nature un aspect mélancolique. Le silence règne autour de moi. Mon regard se dirige vers le ciel, où est la véritable patrie. Le crépuscule a quelque chose de saisissant. Il fait penser au soir de la vie, à la nuit qui approche. Quand pourrons-nous crier: Voici le jour. »

« Avril 1814.

» Je remets toute chose à mon Sauveur bien-aimé. Il connait mon cœur et il sait ce qui lui est bon. Si l'affection que j'éprouve pour telle de ses créatures doit nuire en quelque mesure à l'amour que je lui dois, il saura bien la déraciner et régner seul sur mon cœur. »

« Octobre 1814.

» Vous me demandez mon opinion sur vos enfants et sur la manière dont vous les élevez. Je vous répondrai franchement que je ne puis comprendre que vous permettiez à votre fille, jolie comme elle est et disposée à la coquetterie, de chanter dans des concerts publics. Je ne vous en aurais jamais parlé si vous ne l'aviez exigé de moi, et ma main tremble en traçant ces lignes, de crainte de vous faire de la peine. Ne croyez pas cependant devoir vous excuser à ce sujet. C'est au Seigneur seul que vous avez à présenter votre justification. Vous êtes libre de persévérer dans cette voie, si vous espérez faire ainsi la volonté de Dieu et travailler pour sa gloire. Quant à moi, je ne crois pas qu'il soit permis aux chrétiens de se mêler au monde. Une mère chrétienne doit au moins

préserver ses enfants de la tentation, s'il n'est pas en son pouvoir d'extirper le péché de leur cœur. »

Anna avait une grande confiance en Lavater qu'elle regardait comme son père spirituel.

« Août 1825.

» J'ai la conviction, écrit-elle après la mort de celui-ci, que Lavater avait une foi vivante au salut gratuit par Jésus-Christ. Ses ouvrages rendent un éclatant témoignage à la divinité et à l'humanité de Christ. Peut-être avait-il une trop haute opinion de l'état de l'homme naturel et n'a-t-il pas compris le profond abaissement dans lequel la chute l'a plongé. Lavater est l'acier dont Dieu s'est servi pour produire en mon cœur la première étincelle de lumière et de vie. Il avait le don de découvrir chez tout homme quelque vestige de sa divine origine. Son cœur chaud et sympathique aimait jusqu'à ses ennemis. Il était gai, enjoué et savait, dans sa conversation animée, donner du prix aux choses les plus insignifiantes. Mais il ne vécut pas assez de la vie intérieure et cachée avec Christ en Dieu et il eut le tort de s'occuper trop de choses mystérieuses et surnaturelles. Ses prédications cependant ont été bénies à Zurich pour un grand nombre d'âmes, ses circulaires aussi, qui paraissaient chaque mois et dans lesquelles il transcrivait pour ses amis des passages intéressants et édifiants des nombreuses lettres qu'il recevait de la Suisse et de l'étranger. Il travaillait de tout son pouvoir à l'avancement du règne de Dieu au près et au loin. »

C'est à Lavater qu'Anna écrivait.

« Septembre 1793.

»J'ai constamment à lutter contre la paresse spirituelle. Cette mauvaise disposition est pour moi l'écharde en la chair dont parle saint Paul, un sujet d'humiliation profonde, une preuve sans cesse renouvelée de mon état de faiblesse et de péché. Je suis légère, aisément distraite par les choses d'ici-bas. Votre lettre m'a encouragée à m'approcher de la sainte table. Oui, je le sens, j'appartiens à Christ malgré mes péchés et mes chutes. Rien ne peut me séparer de lui. J'ai cette faim cette soif du salut qui, comme vous le dites, est le caractère distinctif du chrétien. Il est des heures où s'échappe des profondeurs de mon âme le cri: Jésus, aie pitié de moi! Lui seul peut me rendre la vie. Lui seul peut me purifier et me sanctifier. Il achèvera certainement l'œuvre qu'il a commencée. C'est pour moi aussi qu'il a prononcé cette parole: « J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point.» Votre lettre m'est une preuve nouvelle que les moyens ne lui manquent pas pour m'attirer à lui. »

II

ANNA MÈRE DE FAMILLE

Au mois de mars 1794 Anna Bernet épousa Hector Schlatter, fils d'un marchand de Saint-Gall, jeune veuf dont la femme était morte en donnant le jour à son premier enfant. Hector Schlatter était bon, aimable, généreux, il croyait à Dieu, à Christ et à la Bible; mais il ne possédait pas la foi vivante.

« La pensée qu'Hector n'était pas chrétien me causa une douleur telle que je me jetai à genoux et suppliai le Seigneur de décider pour moi et de mettre obstacle à notre amour, si cette union devait m'éloigner de lui. J'ouvris ma Bible un jour que j'avais longtemps prié et pleuré, et ce verset frappa mes regards: « Comment en entendront-ils parler, s'il n'y a quelqu'un qui le leur prêche? ainsi qu'il est écrit: Que les pieds de ceux qui annoncent la paix sont beaux, de ceux qui annon-» cent de bonnes nouvelles! »

Anna regarda ce passage comme une réponse à ses prières et elle épousa Hector Schlatter, espérant que celui-ci, pareil au jeune homme de l'évangile, n'était pas éloigné du royaume des cieux et qu'il parviendrait aisément à la foi qui pour elle était le bonheur suprême. « Le Seigneur veuille nous conduire au but, écrivait-elle au moment de

son mariage, non par une voie large et sans épines, mais par le chemin le plus court et le plus direct; que ce but soit sans cesse devant nos yeux et dans nos cœurs ! »

Les rapports les plus intimes s'établirent bientôt entre les jeunes époux. Anna ne tarda pas à connaître les épreuves et les difficultés de la vie de famille. Les maladies se succédèrent, maladies des enfants, maladies de son mari. Puis vinrent les soucis de fortune. En outre, elle habitait la même maison que les parents de son mari et elle ne parvenait pas à vivre en bonne harmonie avec eux, quoiqu'elle le désirât d'autant plus que la famille Schlatter ne connaissait pas le Seigneur; elle aurait voulu que sa conduite à elle rendît un fidèle témoignage à l'évangile. Oh! combien elle souffrit de discussions sans cesse renouvelées ! Elle ne tarda pas cependant à gagner l'affection et la confiance de tous ceux qui l'entouraient. Sa belle-sœur, qu'elle amena à la connaissance du salut. devint son amie intime et son beau-père s'endormit au Seigneur après avoir rendu sur son lit de mort un beau témoignage à l'évangile.

Anna avait cru qu'il lui serait aisé de conduire son mari au Sauveur. « Cette douce et trompeuse espérance me rendait forte et joyeuse, mais combien mon cœur eut à souffrir dès les premiers jours de notre union et déjà comme fiancée, lorsque je vis que mes exhortations le laissaient froid et indifférent. Il ne s'unissait pas à moi pour rendre grâces au Seigneur. Il ne lisait jamais la parole de Dieu. Il ne priait point, si ce n'est parfois pour les choses de cette terre. Je me sentais seule dans un pays désert. J'aimais tendrement mon mari; car il était doux, affectueux, humble de cœur. Mais ces qualités mêmes devenaient un obstacle à sa foi. Avait-il besoin d'un Sauveur, celui que tous regardaient comme un homme excellent? »

Anna prit peu à peu l'habitude de garder le silence sur ses sentiments religieux. « La femme doit mettre en pratique la recommandation de l'apôtre, disait-elle. Elle doit instruire, même sans paroles. »

La piété de sa femme, sa douceur, sa charité ne restèrent pas sans influence sur Hector Schlatter. Il reçut une profonde impression des paroles que son père lui adressa à son lit de mort. Il se mit à lire la Bible et à prier avec Anna. Il se réjouit de la conversion de ses enfants lorsque, les uns après les autres, ils furent amenés à la foi, et Anna pouvait écrire en 1824 à l'une de ses filles que son mari attendait de Christ seul le pardon de ses péchés et la vie éternelle.

Schlatter toutefois n'aimait pas à parler de ses sentiments religieux, qui n'atteignirent jamais le développement de la piété de sa femme. Comme il ne se convertit que bien des années après son mariage, Anna eut à marcher longtemps solitaire dans le chemin étroit qui mène à la vie. Ses lettres de cette époque parlent fréquemment de tiédeur et de langueur spirituelle. Elle gardait le silence sur les sujets qui lui tenaient le plus à cœur, elle ne travaillait pas à amener les âmes au Sauveur, elle perdait le goût des lectures sérieuses, en écoutant son mari lui lire des romans et des pièces de théâtre.

C'est alors qu'elle fut mise en rapport avec une pieuse femme, Mme Römer, de Zurich. « Dieu me donna en elle une amie fidèle. Elle arracha d'une main aimante, mais ferme, le bandeau qui couvrait mes yeux. Elle sonda les plaies de mon âme et m'entraîna de vive force auprès du médecin céleste, lorsqu'elle vit que je ne voulais pas aller à lui. »

Anna reçut l'avertissement comme lui étant envoyé d'en haut. Elle renonça immédiatement à toute lecture frivole et se consacra de nouveau et de tout son cœur au service de Dieu.

Les lettres de Mme Römer à Anna sont un puissant appel au combat : « Ne te décourage pas, enfant de Dieu, si tu rencontres des obstacles sur ta route. Je n'ai jamais vu un pèlerin rester stationnaire sur le chemin de

Sion. Tous avancent, vite ou lentement. Qui n'avance pas recule. Il ne peut y avoir de temps d'arrêt. Nous ne voyons pas l'herbe pousser dans le champ de Dieu, et cependant elle croît. Ton Seigneur et ton Maître t'aidera à avancer. Tiens-toi fidèlement attachée à lui et ne perds pas courage. Il sait où ton pied peut se poser. Il te mènera par le seul chemin qui conduise à la vie et au salut. Prie, veille, combats, et le Seigneur sera avec toi. »

La vie d'Anna Schlatter était partagée entre de nombreux devoirs. « Je fus déjà mère de famille en entrant en ménage, mon mari ayant un fils de sa première femme. J'eus en seize ans treize enfants. Je les élevais moi-même sans aucun secours étranger. Il en couchait habituellement cinq dans ma chambre. Tout l'ouvrage de la maison passait par mes mains. Je lavais et repassais, je cousais et raccommodais le linge; j'aidais à vendre au magasin et j'avais souvent encore à faire la cuisine. De plus, je ne savais quelquefois pas où prendre l'argent nécessaire aux besoins de chaque jour, quoique j'observasse une stricte économie. »

L'éducation de ses enfants préoccupait au plus haut point la pieuse mère de famille. Sa prière ne se ralentit jamais, soit pendant qu'ils vivaient auprès d'elle, soit plus tard lorsqu'ils furent dispersés à l'étranger. Elle leur accordait volontiers les plaisirs de leur âge. « Ils auront toute la vie pour s'instruire, disait-elle, et les premières années passent si vite.»

Anna avait une foi vivante aux promesses de Dieu et ne cessait de lui demander avec une pleine confiance la conversion de ses enfants. Ses amis l'encourageaient, lui disant, comme autrefois un pieux évêque à la mère de saint Augustin, que les enfants de tant de larmes et de prières ne pouvaient être perdus. Aussi Anna souffrit-elle, plus qu'une autre peut-être, de la conduite blessante et irrespectueuse de ses filles à son égard.

Il y avait alors à Saint-Gall un nommé Schäfer, qui prétendait avoir des apparitions, opérait des guérisons miraculeuses et annonçait la fin du monde comme prochaine. Anna eut d'abord quelques rapports fraternels avec lui, mais elle jugea bientôt nécessaire de les interrompre. Ses filles, qui s'étaient attachées à cet enthousiaste, persistèrent, malgré la défense de leur mère, à assister aux assemblées que celui-ci présidait. C'est là qu'elles reçurent les impressions sérieuses qui les poussèrent à la prière et à la lecture de la parole de Dieu. Anna en bénit le Seigneur; mais elle craignait qu'un douloureux réveil ne suivît la joie avec laquelle elles avaient reçu la grâce du salut, et elle s'affligeait de leur désobéissance et du zèle amer qui les animait. Les jeunes filles, en effet, accusaient leur mère d'être encore sous la loi et lui refusaient le nom de chrétienne, tandis qu'elles-mêmes se disaient entrées dans le repos du peuple de Dieu.

« Juin 1818.

» A peine mes cinq filles ont-elles été converties, non par mon moyen, mais par la grâce de Dieu, que Satan, se déguisant en ange de lumière, est venu semer l'ivraie parmi le bon grain et les induire en erreur. Je crains pour elles une chute profonde de ces hauteurs spirituelles où elles se croient parvenues, à moins que le bon Berger ne les ramène doucement dans la vallée de l'humilité. Mes pauvres filles se sont complétement éloignées de moi et je tremble comme une poule pour ses poussins, à la vue de l'oiseau de proie qui plane au-dessus d'elles.

» Je m'affligeai peut-être trop de ne pas être aimée et respectée par mes enfants, tandis que j'aurais dû pleurer uniquement sur leur désobéissance au Seigneur. Les doutes que mes filles élevèrent au sujet de ma foi firent que je recherchai avec prière une entière assurance du salut et je pus bientôt m'écrier: Quoique pécheresse, je suis cependant une pécheresse que Jésus aime. »

« Lorsque je vous vis toutes cinq vous éloigner de moi, écrivait-elle plus tard à l'une de ses filles, je dis au Seigneur : Jésus, tu vois qu'elles m'abandonnent pour suivre l'ennemi

de leurs âmes. Je ne puis rien faire pour elles, mais je les place entre tes bras. Garde-les, toi, Seigneur! Tu me demandes un sacrifice plus grand qu'à Abraham. Il te donna un enfant et moi je dois t'en offrir cinq! La paix rentra dès ce moment dans mon âme, et avec elle la certitude que je ne vous perdais que pour peu de temps et que vous reviendriez bientôt à votre mère. Grâce à Dieu, nous sommes de nouveau réunies et rien à l'avenir ne pourra plus nous séparer. »

De graves erreurs qui s'étaient glissées dans les prédications de Schäfer, ouvrirent les yeux aux jeunes filles. Elles demandèrent pardon à leur mère, et leur piété se développa dans la maison paternelle.

Anna écrivait fréquemment à ceux de ses enfants dont elle était séparée.

A son fils Jacques.

« Août 1825.

» Le plaisir que ta lettre m'a fait éprouver a été troublé par le récit de tes soirées du dimanche. Mon cher enfant, ne sais-tu pas combien le temps est précieux? ne sais-tu pas qu'il s'envole rapide comme la flèche? Tu es très occupé durant la semaine. (Je crains que ta Bible ne reste fermée sur ta table ou dans ta malle.) Si tu passes encore le dimanche dans la dissipation, tu rentreras fatigué et tu te coucheras sans prier, sans lire la parole de Dieu, sans penser à ton âme immortelle. Je ne veux pas être plus sévère pour toi que notre bon Dieu qui t'environne des preuves de son amour. C'est cependant sa Parole qui nous le dit: Deux chemins nous sont ouverts, le chemin large et le chemin étroit. Il n'y en a pas un troisième. La foule se presse dans le chemin large; elle y court pour boire, jouer, danser, chanter, jusqu'à ce que la maladie, la misère et la mort viennent l'arrêter. Alors commencent les remords, les regrets inutiles, l'enfer. Le sentier étroit s'avance au milieu du travail, de la prière, du renoncement, de la vigilance. La foule rit de ceux qui le suivent; elles les traite d'hypocrites, de fous, de mômiers. Mais ces derniers y goûtent une joie intime et profonde, supérieure à toutes les joies de la terre. Le sentier étroit conduit l'âme à une vieillesse paisible et sereine, et l'introduit à la fin dans le ciel, où elle trouve la réalisation de tout ce qu'elle peut avoir aimé et espéré ici-bas. Lequel de ces chemins veux-tu choisir, ô mon fils? Abandonne la route large que suit la foule et entre dans le sentier étroit, lors même que tu devrais t'y trouver seul. »

A sa fille Anna.

« Septembre 1817.

» C'est souvent l'égoïsme qui nous fait rechercher la solitude, et négliger la société de nos semblables. Vivre selon Dieu, ce n'est pas suivre nos goûts de lecture, de méditation, de rêverie; c'est faire la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit, dussions-nous passer la journée entière au milieu de travaux matériels et n'avoir que la nuit pour nous recueillir. Ma chère enfant, n'oublie pas que notre Maître a porté sa croix sur le chemin du renoncement et que nous devons suivre ses pas. Ne faisons pas de plans pour l'avenir. Remettons-nous complétement et pour toujours à Celui qui sait ce qui nous est bon. Il semble que la volonté de Dieu soit de disperser et d'éloigner les unes des autres toutes mes chères filles. Peut-être le fait-il afin que chacune d'elles devienne à son tour un grain de sel pour son entourage. Car il ne faut pas que le sel reste aggloméré en un seul monceau. Il doit, pour être utile, être répandu et disséminé en tous lieux. »

A son gendre Röhrich.

« Juin 1815.

» Le Seigneur combat pour moi et avec moi. Malgré cela, je tombe encore fréquemment, mais il me montre chaque fois l'abîme sur le bord duquel j'ai glissé et il m'aide à revenir à lui. Combien le péché paraît monstrueux lorsqu'on l'envisage à la lumière de l'amour de Christ! Le monde alors perd

son attrait et tout ce qui vient de Dieu est reçu avec reconnaissance. C'est là le secret de l'Eternel pour ceux qui le craignent. »

Au même.

« Juin 1818.

» Je vous en prie, ne parlez plus à cette chère amie ni de moi, ni de mes lettres, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même vienne dissiper le malentendu qui s'est élevé entre nous. J'ai reçu d'elle une longue lettre qui me montre que nous ne nous comprenons plus. Mais j'ai fait à Dieu le sacrifice de la réponse ; il la lui donnera à ma place. Je me réfugie aux pieds du bon Berger après ce pénible débat qui m'a troublée et agitée. C'est là seulement que je suis en sûreté. »

Au même.

« Août 1816.

» Si nous ne découvrons pas en nos parents les mêmes charmes qu'en nos amis, il faut dire que nous ne nous montrons pas toujours sous un jour favorable dans la vie de famille. Le Seigneur avait raison de dire qu'un prophète n'est méprisé que dans son pays et dans sa parenté. C'est un tort toutefois de ne discerner que les défauts et les manquements de notre entourage et de ne voir que qualités et vertus chez les étrangers. Le Seigneur Jésus est le seul ami fidèle, parfait, plein de patience et d'amour, toujours disposé à pardonner. »

III

LES AMIS D'ANNA

« Je voudrais connaître tous les chrétiens, disait Anna Schlatter, parce que je les aime tous et j'espère être un jour aimée de tous. »

Ce désir a été exaucé en une large mesure. Des hommes célèbres et d'humbles chrétiens, des théologiens et des marchands, des protestants et des catholiques, français, allemands, anglais, suisses, venaient à Saint-Gall pour voir Anna Schlatter. Souvent ils logeaient chez elle et, tandis qu'elle-même les servait à sa table, son cœur débordait en paroles de joie et de reconnaissance. Ses amis chrétiens partis, une correspondance s'établissait entre eux et la pieuse mère de famille, correspondance bénie pour les uns et les autres. Dans d'autres occasions, Anna se sentait pressée d'exprimer sa reconnaissance à l'auteur d'un livre qui lui avait fait du bien, et elle lui écrivait sans le connaître. Elle préférait le faire par écrit plutôt que de vive voix. Quelque varié que soit le contenu de ses lettres, qu'elles traitent de théologie, de politique, de commerce, de l'avancement du règne de Dieu et des questions les plus intimes de sa vie intérieure, on sent à chaque page que sa grande préoccupation, c'est le salut éternel, l'amour profond et reconnaissant pour le Seigneur et une tendre affection pour tous les chrétiens.

On pourrait craindre qu'Anna ne fût tentée de s'élever par orgueil, quand des hommes pieux venaient de loin et en grand nombre « visiter la très honorée et gracieuse dame, » quand ils s'estimaient heureux d'entretenir avec elle une correspondance suivie. Mais le Seigneur veillait sur son enfant.

« Mon mari et mes filles n'étaient pas disposés à discerner comme mes amis les grâces que Dieu m'a accordées. Mon cœur aimant fut si souvent repoussé par la froideur des miens, que l'amour de mes frères ne me fut pas nuisible.... J'étais profondément humiliée quand je comparais l'affection que les étrangers me témoignaient, avec la manière d'être de ceux de ma famille, et je fus ainsi préservée de l'orgueil. »

Anna sentait vivement les grâces que Dieu lui accordait par ses rapports fraternels avec un grand nombre de chrétiens, et elle reconnaissait dans la succession de ses amis la main de celui qui dispense à ses enfants la nourriture dans le temps convenable. Elle sut de même admirer la sagesse du Seigneur, lorsqu'elle vit dans les dernières années de sa vie le cercle de ses relations se rétrécir et qu'elle demeura seule pour se préparer au départ.

Il y avait au commencement du siècle plus de rapports entre les catholiques et les protestants, en tant que chrétiens vivants, que ce n'est le cas de nos jours. Il nous paraît étrange que des prêtres de l'église qui prétend posséder seule le salut appelassent une protestante leur mère spirituelle; qu'une novice, au moment de prononcer ses vœux, lui demandât de la conduire à l'autel comme épouse du Seigneur; que des réunions d'édification fussent présidées par des prêtres dans la maison Schlatter. Nous sommes surpris de voir une protestante traverser les rues de Saint-Gall au bras d'un ecclésiastique romain, suivre ses prédications à l'église catholique et lui envoyer des évangiles et des livres d'édification à distribuer. Le pasteur de Saint-Gall, il faut le dire, était rationaliste et le prêtre Haid de Munich un homme d'une grande piété.

« Mars 1814.

» Notre Seigneur Jésus-Christ s'est servi du docteur Haid pour me réveiller de ma torpeur spirituelle. Je vois encore l'expression de son regard lorsqu'il me dit : « Je pense à » vous dans mes prières. Demeurez en Christ » et nous serons unis pour l'éternité. » Ce n'est pas Haid, je le sens, qui m'a adressé ces paroles de vie, c'est notre Père céleste qui m'a parlé par sa bouche. Il loge chez nous pendant qu'il est à Saint-Gall et il nous fait souvent lecture, soit d'une portion des saintes Ecritures, soit de quelqu'un de ses sermons. »

Un autre prêtre catholique, Sailer, qui séjourna à plusieurs reprises à Saint-Gall, fut en grande bénédiction à Anna. « Dieu est amour, disait-il ; tel est le résumé de tout l'Evangile. Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, c'est le résumé de toute la morale. Dieu demeure en lui, c'est le résumé de toutes les promesses.

» Deux chemins conduisent au ciel : la fidélité de l'esclave qui est accompagnée de crainte, et la fidélité filiale qui est inspirée par l'amour. Allez courageusement en avant, vous tenant attachée à la main de votre Dieu, sans examiner à quel point vous êtes parvenue, et sans faire de constants retours sur vous-même. »

« Août 1821.

» Je ne puis vous dire, écrivait Anna, tout le plaisir que nous a fait éprouver la visite de Sailer. Sa nouvelle dignité épiscopale ne l'a nullement éloigné de nous. J'ai la ferme et douce assurance que nous sommes unis pour l'éternité. Les anges doivent se réjouir de voir un homme placé si haut demeurer dans l'humilité et l'amour.

» Sailer nous met en garde contre la disposition, naturelle au cœur de l'homme, de désirer connaître l'avenir. Il croit ce penchant nuisible à notre vie intérieure et à nos progrès dans la sanctification. Il répète constamment que notre vie tout entière doit être une marche non interrompue, une communion constante avec le Seigneur, et il le prouve par son exemple. Il est toujours disposé à parler des grandes choses du règne de Dieu. »

Anna Schlatter eut aussi de fréquents rapports avec Boos, le prédicateur de la justification par la foi. Ce dernier était moins zélé partisan que Sailer de l'église romaine, qui ne lui paraissait toutefois pas assez défectueuse pour qu'il dût l'abandonner. Boos fut en butte à des persécutions incessantes de la part de ses supérieurs ecclésiastiques. Aussi de plus grandes précautions étaient-elles nécessaires pour correspondre avec lui.

« Décembre 1815.

» Boos est toujours détenu. Il est rempli de confiance et de foi, quoique les tentations l'assaillent de toutes parts. « Satan, m'écrit-il, » s'efforce de me faire voir noirs comme du » charbon, non-seulement mes péchés, mais » même le bien qui est en moi. Il ne réussit » qu'à me pousser au pied de Christ où je » trouve la paix et la joie. » Boos m'a toujours témoigné beaucoup de bonté et d'affection. Sa correspondance m'est très précieuse. Les lettres que je lui avais adressées sont tombées, au moment de son arrestation, entre les

mains des autorités; elles ont été lues par des évêques et d'autres prêtres. Ceux-ci ont reproché à Boos de n'avoir pas profité de l'influence qu'il exerçait sur moi pour me rendre catholique. J'ai reçu d'eux des lettres extrêmement polies, dans lesquelles ils donnent à mon humble personne le titre de « noble, excellente et chère dame. » Ils changeront bientôt de ton quand ils auront appris à me connaître. Quant à Boos, il espère encore amener ses juges à la vérité. »

Anna Schlatter éprouva moins de sympathie pour Mme de Krudener.

« Juillet 1817.

» J'ai appris différentes choses sur Mme de Krudener, soit par des amis communs, soit par ses lettres, qui font que je ne désire pas entrer en rapport avec elle. Mais ce n'est pas à moi à la juger. Le Seigneur qui ne laisse jamais l'ivraie étouffer le bon grain, saura la purifier par l'épreuve, elle et ses partisans, lesquels me paraissent chercher la paix et le bonheur dans des choses tout extérieures. Nous devons laisser chacun suivre la route qui lui plaît, mais quant à nous-mêmes, ne pas nous écarter du chemin étroit qui est le plus direct et le plus sûr. »

Anna fit deux voyages en Allemagne, l'un en Bavière en 1816 et le second en 1821 à Barmen et sur les bords du Rhin. Elle fut reçue comme une amie dans les châteaux et dans les chaumières, dans la demeure du pasteur et dans celle du prêtre. Des chrétiens vinrent de lieux éloignés la voir et s'entretenir avec elle. Des assemblées religieuses furent convoquées à son intention.

« Je me sentais heureuse au milieu des enfants de Dieu. Ma joie était si grande que je n'aurais pu l'exprimer. C'était un avant-goût du bonheur du ciel, de la communion des saints! Qu'il est beau de voir les chrétiens d'églises différentes unis par l'esprit de Christ! O mes enfants! aidez-moi à bénir Dieu des grâces qu'il m'a accordées pendant ce voyage. Je suis profondément humiliée de l'amour que tous m'ont témoigné, de l'accueil que j'ai reçu partout. Souvent un paysan âgé, une pauvre fermière, une fille de basse-cour venait à moi, m'embrassait affectueusement et me saluait au nom du Seigneur Jésus. Oui, une seule chose est nécessaire, la foi vivante au Fils de Dieu. Tout ira bien pour nous, si nous avons cette foi dans le cœur. Plusieurs paroles de consolation et d'encouragement sont restées gravées dans mon souvenir. Comme j'exprimais la crainte de dissiper mon âme au milieu d'un si grand nombre de visites chrétiennes et de perdre le don de Dieu dans de fréquents entretiens religieux, un pieux pasteur me dit : « Notre Maître serait un pauvre » et faible Seigneur s'il ne pouvait pas remplir nos cœurs à mesure qu'ils se vident. » Il a assez de moyens pour nous humilier si » notre orgueil tend à s'élever. » Un jour que je m'écriais avec tristesse : « Ne parviendrai-» je donc jamais à aimer Dieu de tout mon » cœur, de toute mon âme et de toute ma » pensée ? » un vieillard me dit ces paroles encourageantes : « Nous sommes ici-bas » comme des enfants qui grandissent. Conso-» lez-vous, chère amie, il en sera autrement » dans le ciel. C'est maintenant la période de » la croissance et du travail. »

Anna s'affligeait de voir les passants se rencontrer dans les rues, se heurter même, sans songer à se saluer.

« Oh! que la conduite des hommes est étrange! Ce sont cependant tous des enfants du même Père. Les usages du monde ne me plaisent point. J'espère qu'on ne les conservera pas au ciel. Les larmes me venaient souvent aux yeux à table d'hôte quand je voyais chacun se servir égoïstement sans penser à son voisin. Je cherchais en vain quelqu'un dans la foule à qui je pusse dire : « Tu es » mon frère. » Je prêtais l'oreille, espérant entendre quelques voix rendre témoignage à notre Seigneur et Sauveur. Mais mes yeux étaient trop faibles ou trop attachés à la terre pour discerner les traits divins. Peut-être les étrangers ne s'apercevaient-ils pas non plus que je fusse chrétienne. Car nul ne s'adressait

à moi, nul ne me tendait une main fraternelle. Nous demeurions indifférents les uns aux autres, comme si nous n'étions pas enfants du même Père. »

Ces voyages, les correspondances et les visites qui en découlèrent, amenèrent naturellement beaucoup de mouvement dans la vie relativement monotone d'Anna. Chaque visite, chaque lettre d'ami était reçue par elle et par toute sa famille avec joie et reconnaissance.

IV

LE SOIR DE LA VIE

La chose la plus importante pour Anna Schlatter était le salut qui est en Jésus-Christ; elle s'efforçait, en avançant dans la vie, d'attacher toujours plus son cœur et ses pensées aux réalités éternelles. Cependant elle ne restait pas indifférente aux intérêts de sa patrie terrestre, ni au sort de ses compatriotes. Elle prit fait et cause contre la France, lorsque, au commencement du siècle, ce pays chercha à entraîner la Suisse dans ses agitations, et elle ne renonça à la résistance et n'engagea ses concitoyens à céder que lorsqu'elle crut reconnaître clairement la main de Dieu dans la suite des événements. L'année 1817, si désastreuse pour la Suisse, trouva Anna à l'œuvre, le cœur et la main ouverts à tous.

« Juillet 1817.

» Je pourrais vous écrire des pages sur la famine qui désole nos contrées. Il semble parfois que tous les pauvres se donnent rendez-vous chez nous. Le Seigneur m'a accordé de grandes bénédictions, car j'ai reçu de divers côtés de l'argent à donner, sans que j'eusse eu besoin d'en demander. Il se mêle cependant de la tristesse à la joie de venir en aide à ceux qui souffrent. Peu de nécessiteux cherchent auprès de Dieu aide et délivrance. Ceux qui sont pieux ne demandent pas et l'on est d'autant plus heureux de pouvoir les secourir. »

Quand l'occasion s'en présentait Anna jouissait de pouvoir travailler directement à l'avancement du règne de Dieu. Elle répandait des bibles au près et au loin. Elle cherchait à intéresser les chrétiens à la grande œuvre de l'évangélisation. Elle s'occupait des missions et lisait avec quelques amies les lettres et journaux qui apportaient des nouvelles des missionnaires.

Elle ne pensait pas toutefois qu'il suffise pour être chrétien d'employer son temps en œuvres chrétiennes tout extérieures. La piété, à ses yeux, consistait dans la communion constante avec Dieu; elle croyait pouvoir la pratiquer dans son magasin, au milieu de sa famille, dans sa cuisine, aussi bien qu'à l'église. Quant au culte même, aucune forme ne lui paraissait la réalisation du royaume de Dieu sur cette terre; elle se croyait libre de chercher son édification dans les églises catholiques, comme dans celles des luthériens et des réformés. Mais ce n'est que dans le silence et le recueillement qu'elle trouvait la communion personnelle et intime avec le Seigneur.

Ses relations nombreuses et variées, ses lectures, ses expériences vinrent naturellement changer ou modifier avec le temps les opinions d'Anna Schlatter sur bien des sujets. Mais son amour pour le Seigneur, sa communion personnelle avec lui, loin de s'affaiblir, augmentèrent en force et en puissance jusqu'à la fin de sa vie. Tous ceux qui ont eu l'occasion de voir cette femme vive, ardente, passionnée, se sont sentis réchauffés à sa parole et animés d'un nouveau zèle pour le Seigneur.

Les dernières années d'Anna Schlatter furent tristes. Ses amis étaient pour la plupart dispersés, ses enfants établis au loin, la maison déserte et silencieuse. Anna, faible, isolée, atteinte d'hydropisie, fut pendant un temps privée de la communion et de la présence du Seigneur. Elle eut à traverser une sombre vallée de luttes et d'angoisses. Mais elle sortit victorieuse du combat et son désir de déloger devint dès lors intense. On ne pouvait lui faire de plus grand chagrin que de lui parler de la possibilité de sa guérison.

Elle passait la journée à lire la Bible, à prier, à chanter les louanges de Dieu. Son regard brillait d'espérance et de joie au milieu de vives et constantes souffrances. On respirait auprès d'elle la sainteté et la paix.

L'année 1825 s'écoula pour elle dans l'attente du départ. Plusieurs de ses enfants vinrent la voir et reçurent d'elle de touchantes paroles d'adieu et d'exhortation.

Le 25 février 1826 elle se fit lire plusieurs chapitres de la Bible et chanta un psaume. Puis elle demeura silencieuse, contemplant d'un regard joyeux le ciel bleu. Comme son mari sortait de sa chambre, elle lui dit : « Que Dieu te bénisse si nous ne devons pas nous revoir ici-bas. » Ce furent ses dernières paroles. Quand il rentra, après deux heures d'absence, elle s'était endormie pour ne plus se réveiller ici-bas ; elle était entrée dans la patrie céleste que depuis longtemps elle avait appris à aimer et à désirer.

HISTOIRE RELIGIEUSE

Néander.

LETTRES D'UN ÉTUDIANT

Berlin, 26 juillet 18....

Je suis arrivé ici, il y a aujourd'hui trois mois, après un voyage très simple, très rapide et très froid. Dès le surlendemain de mon arrivée mes cours ont commencé. J'ai vingt-huit heures de leçons par semaine. Tu vois que l'on n'est pas étudiant à demi quand on se décide à le redevenir. Je ne suis pourtant que deux professeurs, Twesten, à treize heures par semaine, sur la dogmatique, l'exégèse et l'introduction générale au Nouveau Testament, et Néander, à quinze heures par semaine, sur l'histoire et l'exégèse. Les cours que je suis m'intéressent beaucoup, ce qui est fort heureux, car je ne sais pas comment je supporterais un si grand nombre de leçons, si elles m'ennuyaient.

Twesten et Néander appartiennent tous les deux à cette classe de théologiens, de jour en jour plus nombreuse en Allemagne, qui combattent l'ancien rationalisme en se plaçant dans le point de vue chrétien. Il ne faut pas se les figurer pourtant comme disposés à jurer sur les paroles des réformateurs. Il y a aussi une classe de théologiens qui voudraient ramener la réformation telle quelle, et Twesten et Néander leur sont opposés. Ils regardent non pas le christianisme, mais la conscience chrétienne et la science chrétienne comme se développant et faisant des progrès, et ils pensent que ce développement conduit à admettre des choses que les réformateurs n'admettaient pas et à rejeter de celles qu'ils admettaient. Beaucoup de chrétiens de France seraient effrayés de la liberté d'esprit des théologiens d'ici. L'habitude de l'examen scientifique des objets de la foi et des sources de la connaissance religieuse les a menés loin (je ne dis pas trop loin), et il faut se rappeler leur attachement au christianisme, leur vie intérieure et leur foi pour vouloir les suivre partout où ils se hasardent. Du reste, dans un des sujets les plus difficiles et qui est à mes yeux fondamental en christianisme comme en toute philosophie religieuse, la prédestination, j'ai eu la satisfaction d'entendre Twesten exprimer incidemment des idées tout à fait les mêmes que celles que la Bible et mes propres réflexions m'ont conduit à adopter. Néanmoins, c'est quelque chose de beau, je t'assure, que ce courage de savant et de chrétien, qui a une foi qu'il s'est appropriée, qui est entrée dans sa vie, qu'il n'admet pas seulement sur la foi d'une autorité, mais dont il est pénétré tout entier, et qu'il défend envers et contre tous dans le point de vue qu'il a été conduit à considérer comme le vrai et où il demeure, fût-il tout seul, jusqu'à ce qu'on lui en ait démontré la fausseté. Twesten a remplacé ici Schleiermacher dont il est un des disciples les plus distingués. Il n'a pas, je crois, le génie extraordinaire de Schleiermacher, mais il joint, à beaucoup plus de clarté, plus de simplicité évangélique et

de foi, avantages infiniment précieux et qui ne nuisent pas d'ailleurs au mérite de Twesten comme penseur. Son débit est agréable et meilleur que ne l'est le plus souvent celui des professeurs allemands. Je ne le connais pas particulièrement, mais il me plaît beaucoup comme professeur.

Néander est connu en Allemagne comme le représentant de l'amour chrétien ; et c'est le plus bel éloge comme la meilleure description que l'on puisse faire de son caractère comme savant. Tout ce qu'il a publié se rapporte à l'histoire ecclésiastique, et c'est par là qu'il a influé sur le grand public théologique. Mais son influence académique est peut-être plus grande encore pour l'exégèse. Il y est vraiment admirable. Il relève le passé du milieu de sa poussière et il vous le présente tout vivant devant les yeux. Il a senti les écrivains sacrés et les personnages évangéliques, et senti avec eux ; il est pénétré de leur esprit et les connaît comme des amis. Il sait leurs goûts, leur caractère, leur langage, leur expression, toute leur vie. Et ce qu'il en dit fait d'autant plus d'impression que l'art du rhéteur n'y ajoute rien. Il èst réellement, pour le débit et tout ce qui est extérieur, au-dessous de la simplicité. Rien n'a d'importance pour lui que par rapport au fond même des sujets qu'il traite : l'extérieur n'est qu'une enveloppe et une forme à laquelle il ne tient pas. On serait tenté parfois, du moins quand on vient de pays français, de trouver que le mépris de la forme va un peu loin. Mais cette négligence même lui est assez souvent favorable, et la flamme qui brûle à l'intérieur semble briller d'un plus vif éclat encore à travers ce débit délabré. Ses leçons sont les plus suivies de toutes celles de la faculté de théologie. Il est fort aimé des étudiants, auxquels il témoigne beaucoup d'intérêt et rend dans l'occasion de grands services.

Je lui ai été recommandé, ce qui me procure l'avantage de le voir souvent de près. Je passe ordinairement chez lui deux soirées par semaine, dont l'une est spécialement destinée à la lecture de morceaux des Pères de l'église. L'autre soirée, on parle sur toute sorte de sujets, mais en rapport avec la théologie et le christianisme. Je me suis trouvé l'autre jour tout seul, et j'ai passé là deux heures à causer d'études avec lui. Tu comprends que j'étais bien content. Cela m'a fait d'autant plus de plaisir que nous avons pu parler français, ce qui me convient beaucoup, car je ne suis pas encore bien fort sur le teuton, et je fais un singulier baragouin quand je me mets à le parler. Du reste, je n'ai pas le temps de m'ennuyer. J'ai de la besogne taillée de quoi passer mes journées au travail, et les semaines s'en vont avec une vitesse dont je ne puis pas revenir.

Berlin, 31 janvier 18...

Je me trouve un peu ébahi devant mes professeurs allemands, et il m'a fallu bien du temps avant de comprendre un peu où j'en étais. Berlin a produit sur moi la même impression que l'école normale de Lausanne sur certains régents. Il y en a, dit-on, qui revenaient sans avoir rien appris ou à peu près, mais au moins bien convaincus qu'ils n'étaient que des ignorants. Je ne sais pas non plus si j'aurai appris grand'chose ici, malgré les trois rames de cahiers que j'emporterai, mais au moins j'aurai vu combien le monde est grand et je pense que l'impression m'en restera. On dit que les plus grands génies, arrivés au terme de leurs recherches, ont compris alors surtout combien la connaissance humaine est bornée et combien nous avons à nous humilier devant Celui qui sait tout. Mais alors qu'est-ce que de moi qui m'extasie devant un Néander et qui ne puis me rendre compte de l'immensité de ce savoir, si misérable pourtant à ses yeux et dans la réalité.

Ce qui m'a été un peu pénible ici, indépendamment de la découverte de ce qu'on est et de ce qu'on a appris après avoir fait ses études avec succès à Lausanne, c'est que j'ai vu que ce que j'apprends à Berlin n'est point un développement de ce que je savais. ou

croyais savoir auparavant, mais que tout est à recommencer ou à peu près. Pourtant je ne puis pas recommencer, je n'en ai pas le temps, et c'est là le plus grand défaut des études que je fais actuellement. Aussi fais-je de beaux projets pour l'avenir. En attendant de commencer, je continue : j'entends des cours fort intéressants cet hiver. Ceux de Néander sont en première ligne, surtout l'un d'entre eux sur la vie de Jésus. De Twesten j'entends dogmatique, petites épîtres de saint Paul et herméneutique. Tout cela est fort intéressant. Mais après tout, pour la solution des questions qui tourmentent et donnent la fièvre, il me devient de plus en plus évident que le plus enfant devant le Seigneur et au pied de la croix est de beaucoup le meilleur théologien.

Je dis que cela me parait évident, et c'est vrai, et pourtant je ne vis rien moins qu'au pied de la croix. Aussi aurait-on bien raison de me tenir pour un hérétique, si l'on entend par là un hérétique pratique.

Quant à ce que l'on appelle en théologie hérésies, ce n'est pas l'embarras, on en trouve à choix en Allemagne. Mais je n'aime pas qu'on fasse Néander si noir sous ce rapport. Je ne prétends pas qu'il soit orthodoxe, mais il est par sa foi et par son amour bien plus et bien mieux que cela. Pour rassurer ceux qui sont inquiets sur mon compte, je pourrais remplir cette lettre des louanges du professeur Hengstenberg, le rédacteur de la *Gazette évangélique*, homme rempli de zèle et dont la direction théologique ne peut inspirer aucune défiance. J'ai fait sa connaissance il y a quelque temps et j'entends de lui des leçons qui me font un grand plaisir. Mais je dois pourtant avouer que sa rigueur et son littéralisme ne sont pas tant de mon goût. Ce que j'aime en lui, c'est la vie. Du reste, c'est celui-là que je voudrais voir donner une leçon à Lausanne : tu n'as aucune idée d'un pareil débit et je ne saurais pas te le décrire. Seulement il faut dire qu'il est mauvais au delà de toute expression. Celui de Néander est admirable en comparaison, et au fait, le débit de Néander, une fois qu'on en a l'habitude, est loin d'être déplaisant. Celui de Twesten est très bon.

Nous avons donné le 16 janvier à Néander une sérénade pour sa fête. Il s'est mis à la fenêtre et a fait un discours un peu trop long, mais où l'on voyait son cœur et sa foi. Il a dit que ces témoignages d'affection lui étaient d'autant plus précieux qu'il pouvait les rapporter à Dieu ; qu'il y voyait une preuve de son union avec nous en Christ et pour l'avancement de son règne ; qu'il se sentait heureux d'être entouré de tant d'amis dans son activité pour la grande œuvre de la défense de l'évangile de Jésus-Christ ; qu'au milieu de ce temps de contradictions et de disputes, où il semble qu'une victoire se prépare pour l'évangile, mais où il faut acheter le triomphe par de si rudes combats, il ne cesserait pas, appuyé sur Celui qui avait été jusqu'ici le soutien de sa faiblesse, de travailler de tout son pouvoir à combattre l'esprit du temps dans tout ce qu'il a d'incompatible avec la foi. Je sais bien, a-t-il ajouté, et quand je remonte dans le passé, je le vois de plus en plus clairement, que ma connaissance n'est qu'en partie, mais ce qui me soutient, c'est le sentiment que je travaille en Dieu et pour lui. Puisse-t-il m'armer de plus de force, afin que je travaille toujours plus pour lui ! Puisse son esprit nous unir les uns aux autres toujours davantage ! Puissions-nous, fondés sur le rocher inébranlable de la Parole, agir en toutes choses dans un esprit de foi, d'amour et d'humilité ! Dans le courant de l'année qui vient de s'écouler Dieu m'a accordé une grande bénédiction dont je veux lui rendre grâce publiquement, en amenant au milieu de nous un homme propre à combattre vaillamment le bon combat et auquel je suis uni personnellement par les liens de la plus intime amitié. (C'est Twesten.) Puisse cette amitié, de plus en plus purifiée, contribuer à sa gloire, et notre activité commune, toute pénétrée de son esprit, porter des fruits en abondance ! Devenez aussi, messieurs, c'est le vœu le plus

ardent de mon cœur pour vous, des organes de cet esprit, de vivants témoins de la vérité, que la résistance du monde et tout ce qui s'oppose au règne de Dieu n'effraient pas. Encore une fois, messieurs, merci de votre amitié. Dieu veuille me la conserver toujours ! Je lui demande pour vous ses plus précieuses bénédictions. — Voilà la substance de ce discours : tu peux croire qu'il n'est pas rendu bien exactement, et qu'il perd beaucoup à être rapporté de mémoire, raccourci et séparé de la circonstance dans laquelle il fut prononcé, comme de l'homme qui le prononçait. Mais tu y verras sans peine, je pense, ce qu'est l'âme de Néander et si ce peut être un hérétique bien dangereux que ce savant si humble et si plein d'amour, qui ne vit que pour le Seigneur et n'a d'autre but que sa gloire. Car ce qu'il a dit n'est pas un discours d'apparat. Sa vie confirme ses paroles, par l'humilité, le désintéressement, le dévouement absolu qui s'y montre partout. Puisque cet homme paraît si redoutable à ceux à qui tu as communiqué ma lettre précédente, communique-leur aussi cet extrait de son discours. S'ils ne se réconcilient pas avec lui, ce ne sera pas la faute de Néander.

Du reste, l'excellent Néander ne rend pas le mal pour le mal à ceux qui se défient de lui. Il s'intéresse vivement à ce qui se passe dans la Suisse française. Il m'a demandé bien souvent des détails là-dessus. Il se réjouit de ce que l'Evangile y prend de plus en plus pied dans les âmes. Rien de ce qui regarde le règne de Dieu n'est indifférent à cet homme, pour qui le règne de Dieu est tout. Il est vrai que c'est de ce qu'il y a vie qu'il se réjouit, et non pas de ce que Calvin ou tel autre l'emporte. Il aime Calvin, ou Whitefield, ou Spener, non pas parce qu'ils ont telle ou telle direction théologique spéciale, mais parce qu'ils ont porté Christ dans leur cœur et que leur œuvre a été consacrée à sa cause. Il pense que c'est la foi, que c'est l'amour qui réunit et non pas les traités et les dissertations. A-t-il donc tort ? Il estime la vie chrétienne sous toutes ses formes, et il pense qu'il n'y en a de vraie que celle qui se développe librement ; il ne veut pas que l'on aligne les convictions comme des soldats sur la place d'armes et, selon lui, c'est un grand mal que de ne vouloir reconnaître Christ que là où l'on trouve certaines formules conventionnelles. Ce n'est pas de porter la cocarde et les épaulettes et de marcher au pas qui fait que l'on est bon soldat, mais c'est de se bien conduire à la bataille. J'ose croire, pour autant que je connais Néander, qu'il voit les choses ainsi, et je voudrais qu'on le jugeât d'après les mêmes principes. Je t'en ai parlé au long et trop au long peut-être. Mais je ne puis souffrir que les amis de l'Evangile regardent avec défiance cet homme vénérable et dévoué.

Berlin, décembre 18.....

Je t'apprendrai, mon cher ami, ce que c'est qu'une parole inconsidérée. Tu n'as pas prévu sans doute que tes théories sur la véracité me feraient à moi-même dresser..... la plume et t'infligeraient à toi une épître à lire ; si tu veux pourtant, car puisque tu es devenu si affreusement radical il ne faut pas s'aviser de gêner le moindrement ta liberté. Du reste tu sauras que Néander a des vues tout analogues aux tiennes sur la véracité. Bien plus, tu ne parles que de théories, mais lui pratique décidément. Il revenait une fois de Dresde avec sa sœur, et comme il lui connaissait une certaine petite faiblesse, savoir la manie d'introduire frauduleusement quelques petits objets, il l'avait interrogée d'une manière très pressante avant d'arriver à la frontière. Sur les assurances de sa sœur, il avait pourtant eu l'air de se tranquilliser, mais lorsque les douaniers lui demandèrent s'il avait des marchandises prohibées, il dit néanmoins que, quoique lui-même n'en eût pas, il ne pouvait pas répondre de sa sœur. Que dis-tu de ce trait ? Je pense que tu en es content. Eh bien ! Néander est partout le même homme. Ce n'est pas lui qui cachera sa manière de voir personnelle derrière le masque

commode d'une confession de foi, derrière l'objectivité de laquelle on se retranche dans sa propre incrédulité. Ce n'est pas lui qui refusera de reconnaître comme erreur une des croyances que le passé nous a transmises, ou de défendre une de ces vieilles vérités que l'esprit du temps tend à rejeter. Dans ses leçons comme dans sa vie nous reconnaissons toujours l'homme vrai. Et c'est même ce qui le distingue dans le parti évangélique, c'est qu'au lieu que ce parti a en général une certaine tendance à l'uniformité et tient à une orthodoxie bien déterminée, Néander, au contraire, comprend et veut même que le christianisme prenne en chacun une forme particulière; il ne veut pas qu'on se ressemble dans la foi plus que dans le reste de ce qui constitue la vie humaine. Comme le même type humain se diversifie à l'infini avec une richesse sans mesure de variétés différentes, au milieu desquelles on en saisit néanmoins toujours l'unité première, ainsi, selon Néander, le christianisme, un en lui-même, prend naturellement en chaque homme qui se l'approprie réellement une forme particulière, forme déterminée par sa tournure d'esprit, son caractère, son degré de culture, ses idées et toute la direction de sa vie. Et ce n'est pas une chose fâcheuse que cette variété de formes individuelles dans lesquelles se présente une même foi; au contraire, c'est là que la sagesse suprême brille du plus grand éclat. Et toutes ces formes du christianisme doivent être reconnues, car les différences individuelles ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, et elles existeraient encore, même quand le péché ne serait pas. Elles ne sont mauvaises que si, au lieu de se laisser pénétrer entièrement par le christianisme, elles veulent se soustraire à son pouvoir ou même le dominer. Mais si le christianisme s'empare vraiment de l'âme, s'il en saisit et en pénètre les diverses directions, s'il consacre et embellit les caractères distinctifs de l'individu, alors ces traits spéciaux deviennent les dons particuliers de chacun, les charismes par le moyen desquels l'individu devenu chrétien travaille selon son point de vue à la glorification de Dieu. Je m'en tiens là pour le moment, et je voudrais te laisser conclure toi-même du maître au disciple. Tu n'as pas besoin que j'ajoute, quant à ce dernier, que tout en désirant et voulant être vrai, il se ment à lui-même et aux autres plus que cela ne devrait avoir lieu. Je dis tout en *voulant* être vrai, car si je partage ta manière de voir sur la véracité, je n'en puis pas dire autant de celle sur l'omnipotence de la volonté. Si tu veux savoir d'une manière catégorique où j'en suis, tu demandes certainement plus que je ne puis dire; je crois cependant avoir fort peu changé. Seulement certains germes d'indépendance théologique, dont tu as eu précédemment connaissance, ont pris du développement, et certaines choses qui étaient très vagues jadis se sont plus nettement dessinées. Tu n'exiges pas que je te fasse une confession de foi détaillée, et aussi j'aurais quelque peine à la formuler sur plusieurs points. Pour être vrai comme tu veux qu'on le soit, je devrais suspendre encore mon jugement. Mais ce que j'ai le droit de dire pourtant, c'est que j'appartiens à la même direction à laquelle je me rattachais avant mon départ et que je fonde mes propres espérances, tout le christianisme et toute la théologie chrétienne sur celui dont Paul nous dit qu'il est le seul fondement qui puisse être posé, savoir Jésus-Christ. Quand je rentrerai au pays je me rattacherai franchement au parti du réveil. Mais en l'acceptant comme le vrai et essentiel représentant de la vie religieuse dans notre pays, je ne me laisserai pas imposer le joug de ses vues théologiques, et je n'admettrai de celles qu'il propose que ce qui m'aura paru acceptable après examen.

VARIÉTÉS

Un meeting de voleuses à Londres.

On est quelquefois tenté d'accueillir avec défiance les récits des grandes choses que les

Anglais font pour le salut des âmes et l'avancement du règne de Dieu. On voit dans ces récits un moyen de réclame, et on les accuse volontiers d'exagération ou de partialité. Or voici un homme du monde, qu'il est impossible d'accuser de connivence, le Dr Karl Schneider, qui raconte dans la *Gazette de Cologne* ce qu'il a vu à Londres dans un de ces meetings que la charité anglaise est ingénieuse à inventer. Au ton plaisant auquel parfois il se livre, il est évident qu'il n'est pas allé à ce meeting en converti, ni avec le désir de le devenir. Sa conclusion n'en est que plus remarquable et nous la recommandons à l'attention de tous les sceptiques.

I

C'est par une nuit étoilée du mois de janvier dernier, que nous allâmes à un des meetings de Ned Wright, l'apôtre des malfaiteurs. Cette fois, c'étaient des voleuses qui étaient invitées à un thé avec l'accompagnement obligé d'une prédication évangélique. Notre intention était d'observer ces femmes se montrant sans gêne et à l'abri de la crainte des agents de police.

Le local de la réunion était situé sous un tunnel du chemin de fer de Douvres à Chatham. Une vieille portière veillait à l'entrée : « Vos billets, messieurs. » Nous les lui donnâmes et elle les examina minutieusement. Ils portaient les mots suivants : « Ce billet n'est valable que pour une femme qui a subi au moins une condamnation correctionnelle, et n'est pas transmissible. Nous nous proposons de donner un bon repas de thé, de tartines et de gâteaux; après quoi une allocution sera prononcée. A la fin du meeting, chaque assistante recevra gratis un pain de quatre livres et une boîte de viande conservée. On est priée de montrer ce billet le moins possible. Votre ami en Christ, Ned. Wright. » La portière nous montra sans mot dire un escalier de côté, conduisant à une galerie qui faisait le tour de la chapelle. L'intérieur était des plus simples : un petit harmonium sur une tribune en constituait toute l'ornementation.

Le local se remplit lentement. Il y avait avec nous sur la galerie des *reporters* de la presse quotidienne, faciles à reconnaître à leurs carnets, à leurs crayons taillés, à leurs lunettes et à leurs jumelles, quelques prédicateurs dissidents, amis de Ned Wright, plusieurs individus à la mine allongée appartenant aux basses classes de la société (des voleurs convertis, à ce que nous assura un prédicateur), et enfin une rangée de dames voilées, anxieuses de garder leur incognito, probablement des pharisiennes se félicitant de ne pas être « comme celles qui étaient là. » En bas, dans la nef, les femmes en guerre avec la société s'asseyaient avec un ordre remarquable, causant entre elles à voix basse et jetant des regards curieux du côté de la galerie. Le murmure des conversations était de temps en temps interrompu par les cris des nourrissons que plusieurs portaient sur les bras. Le nombre des assistantes s'éleva successivement jusqu'à deux cents ; quand elles furent toutes assises, les bancs de la petite église se trouvèrent garnis dru.

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, les femmes qui s'étaient laissées induire par l'appât du thé, des gâteaux et des tartines, à déclarer publiquement leur honteuse profession, n'appartenaient ni aux voleuses fashionables, ni à la classe la plus adroite des violatrices du sixième commandement. On sait qu'il y a parmi les voleurs, à Londres surtout, des castes et une hiérarchie, comme dans la société en général. On trouve chez eux une aristocratie, une bourgeoisie, un prolétariat, qui ont là comme ailleurs leur orgueil et leur esprit exclusif. La distance qui sépare le seigneur de haute noblesse du gentilhomme campagnard n'est pas plus marquée que celle qui sépare le chevalier d'industrie de premier ordre, exploitant, le lorgnon à l'œil, les salons et les loges de théâtre, du pauvre drôle qui va voler le plomb sur les toits des vieux bâtiments.

Les femmes qui étaient venues au thé de Ned Wright étaient certainement de la classe

des parias de la corporation des coupeuses de bourse. La plupart étaient blêmes et avaient les yeux caves : la misère éclatait sur leurs personnes malpropres et en haillons. Elles en étaient encore aux dures années de l'apprentissage, et n'étaient pas encore parvenues à la position enviée de la belle « lady, » qui subtilise la bourse de sa voisine dans un omnibus ou qui dérobe dans un des grands magasins d'Oxford Street un rouleau de dentelles de Bruxelles. Le vol ne leur avait jusqu'ici rapporté que des angoisses et la prison : les fruits dorés qu'elles avaient espérés au commencement de leur carrière, n'existaient que dans un de ces livres, produits d'une littérature de galères, où elles avaient vu Jack Shepherd et Dick Turpin se reposer du travail de la journée aux pieds de Sill, la belle voleuse, dans un salon somptueux.

La plupart étaient d'âge mûr, affreusement laides. Chose étrange ! elles avaient toutes l'os de la joue très proéminent et le menton pointu, tandis que le type anglo-saxon a en général le bas de la figure massif. Bref, le vice ne se montrait pas là avec ces charmes extérieurs, souvent chantés par les poëtes, mais sous les dehors les plus hideux et les plus repoussants. Quelques voleuses, mieux habillées, avaient pris place sur les bancs de devant. Parmi elles, une petite vieille à la tête tremblante et au menton pointu se faisait remarquer par son animation excessive; l'ostentation qu'elle mettait à manifester ses sentiments, et ses efforts pour entraîner les femmes qui étaient derrière elle à des manifestations semblables, me firent tout de suite supposer qu'elle avait sa place dans la mise en scène et qu'elle travaillait de concert avec Ned Wright pour ouvrir la source des larmes et de l'émotion. La suite vérifia ma supposition.

II

« J'espère que vous êtes toutes bien, » exclama une voix forte, et un homme à large carrure se pencha par-dessus l'appui de la tribune, saluant la société.

» Je voudrais d'abord, continua-t-il, et avant de procéder à l'opération du manger, vous faire un cadeau de Noël,... »

Il s'arrêta quelques secondes. Les physionomies des voleuses témoignèrent la plus intense curiosité.

«... sous la forme d'un livre de cantiques. »

Les visages se détendirent sous l'influence d'une grande déception. On avait attendu mieux. Cependant on se réconcilia avec l'idée de ce cadeau et on se mit cordialement à chanter, quand Ned Wright entonna de sa voix puissante une des hymnes, dont il a composé le plus grand nombre.

Je profitai de ce moment pour examiner de plus près le fameux missionnaire des repris de justice.

Stature ramassée, poitrine large, épaules carrées, cheveux coupés court, barbe entière, nez tordu, petits yeux perçants, sourcils épais, tel m'apparut le ci-devant vagabond, détenu, batelier de la Tamise, déserteur, matelot, boxeur couronné, vendeur de Bibles, prédicateur dans les rues, actuellement convertisseur de voleurs, Ned Wright.

Pendant trente ans il avait mené une vie de débauches et de crimes dans les bas-fonds les plus bourbeux de la capitale; il avait volé avec effraction et autrement; il avait été transporté dans la voiture cellulaire aux tribunaux; matelot, il avait été fustigé avec le chat à neuf queues; il avait travaillé au moulin de force à la prison de Brixton; il avait chassé de chez lui, pendant une nuit pluvieuse, dans un accès de colère brutale, sa femme enceinte et demi-nue; ivrogne incorrigible, il s'était laissé enrôler par les *Teetotallers* et, ayant remporté un prix dans un concours nautique contre un concurrent adonné à la boisson, il fut présenté comme une preuve de la supériorité de l'eau sur la bière; il avait frappé et s'était laissé frapper dans des assauts de boxe jusqu'à évanouissement (de là son nez tordu), et il allait se mesurer avec le premier boxeur du jour, Jack Connelly, pour s'assurer incontestablement la suprématie dans le monde du

sport de bas étage, quand, suivant son propre récit, « la voix du Seigneur » le saisit dans un théâtre, où il était allé entendre une prédication, pour tuer le temps. Il jeta un regard d'horreur sur son passé. Il résolut de commencer une vie nouvelle, de devenir un Paul d'un Saul qu'il était.

Mais la réforme ne s'accomplit pas aisément. Personne n'avait confiance en lui, personne ne voulait lui donner du travail. Enfin, après de longs efforts, il put se procurer une petite voiture biblique avec laquelle il parcourut, prêchant et visitant, les quartiers sud de Londres. Ce temps où, animé de désirs sincères, il était l'objet d'une défiance générale, lui a toujours paru le plus affreux de sa vie, et c'est le souvenir de ses souffrances qui l'engagea à renoncer à sa position d'agent biblique pour se consacrer à l'évangélisation des voleurs, afin d'aider ceux qui se repentaient et qui étaient partout repoussés, à trouver les moyens de gagner honorablement leur vie dans l'exercice d'un métier respectable.

Il avait reçu une excellente préparation pour ce ministère. Il connaissait les repaires et les bouges des voleurs; il connaissait leur langue, leurs mœurs, leur manière de penser, et savait reconnaître à mille indices le criminel sous quelque déguisement qu'il se cachât. Il invita d'abord ses anciens confrères à de simples prédications, dans lesquelles il s'efforçait d'agir sur eux par la perspective des récompenses futures. Ces meetings, très connus d'abord à cause de leur nouveauté, perdirent ensuite leur attrait. Il adjoignit alors à la prédication une bonne purée aux pois; plus tard, ses ressources agrandies lui permirent de donner des thés, auxquels il ajouta la séduction de cadeaux à la fin de la séance.

La police, qui est exactement prévenue du lieu et de l'heure de la réunion, a l'ordre rigoureux de se tenir à distance, afin de n'effrayer personne par la crainte d'un traquenard. De fait, je ne vis, ni au près ni au loin, le moindre agent de police.

III

Le chant dura longtemps. Dans son zèle, Ned Wright avait déjà entonné une seconde hymne et les voleuses s'impatientaient comme nous autres de la galerie. Nous avions pour cela nos raisons, différentes des leurs. Elles tenaient à l'apparition du thé pour apaiser leur faim, et nous pour respirer son parfum au lieu de l'air empesté de la salle. Enfin les vivres apparurent, et les femmes se mirent à manger et à boire. Deux cents grandes tasses circulaient de main en main; le liquide était bouillant, les morceaux de gâteau gros à étouffer les mangeuses; peu leur importait : elles avalaient et engloutissaient tout ce qu'il y avait à avaler et à engloutir. La voracité de la pauvreté affamée et d'un appétit bestial se montrait en plein dans les muscles raidis des joues, et dans des yeux brillants de convoitise; au sein de la jouissance, les voleuses en réclamaient le renouvellement, épiant et surveillant l'apparition et la disparition des vivres avec une sorte de fureur. La petite vieille était tout particulièrement affairée; son menton marquait un pas de deux avec sa mâchoire supérieure. Du reste, le spectacle était peu édifiant; les bas côtés de la nature humaine s'étalaient là avec trop d'impudeur et nous fûmes heureux, quand les voleuses finirent par s'arrêter, parce que le fleuve des provisions cessa de couler.

Après avoir encore jeté de droite et de gauche des regards interrogateurs, elles se mirent en position d'écouter. Elles avaient consommé le premier service; elles étaient moralement tenues de prêter une oreille attentive à Ned Wright. On entrevoyait encore comme conclusion le pain de quatre livres et la boîte de viande conservée. Puis, Ned Wright étant pour toutes un objet de curiosité en sa qualité d'ancien et digne membre de la confrérie des voleurs, et son langage fortement épicé de termes d'argot ayant le don de captiver, l'ordre s'établit rapidement, quand le prédicateur parut à la tribune et demanda

aux femmes comment elles avaient trouvé le menu.

« Très bon, monsieur, » répondirent-elles d'une commune voix et avec autant de bonne grâce que le leur permettaient leurs visages de voleuses. Le hochement de tête de la petite vieille atteignit son paroxysme dans ses mouvements d'approbation.

« Je vous montrerai tantôt comment vous pourriez vous procurer un repas semblable tous les jours. Auparavant le colonel B., l'honorable membre du parlement pour Southwark, va vous raconter quelque chose d'un grand intérêt pour vous. »

Ce que le membre du parlement dit sur la Bible, sur Christ, sur Ned Wright et sur une vie meilleure, fut tout à fait insignifiant; les voleuses pour lesquelles, de même que pour toutes les classes inférieures, le nom d'un membre du Parlement représente tout ce qu'on peut concevoir en fait de richesses et d'honneurs, écoutèrent toutes, la bouche béante et le corps penché en avant. La petite vieille approuvait de la tête et se tournait pour pousser les autres à l'imiter.

Ned Wright se leva à son tour, pour prononcer l'allocution annoncée. Il commença dans le style de la conversation, plaisantant, racontant des anecdotes tirées de sa vie; peu à peu il prit un ton plus sérieux; sa voix, qui ressemble à un tonnerre lointain quand l'émotion l'envahit, devint plus puissante; il parut grandir et son œil étincela d'une lumière extatique lorsqu'il parla du moment où le voile était tombé de ses yeux et où il avait senti qu'il était sauvé.

La manière de prêcher de Ned Wright est puissante comme toute sa personne. Il veut prendre le ciel d'assaut, et comme il est convaincu que tout est possible à la persévérance, il prêche, il chante et il prie, comme s'il était possédé, sans s'interrompre, semblable à un torrent sauvage de la montagne. Son vocabulaire n'est pas plus riche que celui du premier prédicateur venu et ses idées sur Dieu, le ciel et la vie future sont tout aussi concrètes, grossières et à la longue ennuyeuses. Ce qui le distingue des autres prédicateurs de rue, c'est sa manière de parler, sa voix formidable, sa pantomime expressive; il atteint par là les cœurs plus sûrement qu'avec des mots choisis et des phrases bien arrondies.

Après que Ned Wright eut ouvert sur les voleuses les écluses de son éloquence, il parut saisi d'une émotion subite et s'arrêta. Il y eut quelques secondes d'un profond silence, puis, des environs de la tribune, s'éleva une voix caverneuse, gémissante, qui prononça une prière pour les pécheresses. Deux autres voix lui répondirent de la galerie avec des interjections brèves, saccadées. Chaque fois que la première voix disait : « Sauve-les, Seigneur! » les deux autres voix reprenaient cette demande dans un ton d'ardente supplication. Ned Wright lui-même était tombé à genoux; sa tête était appuyée contre la balustrade de la tribune et il couvrait ses yeux de ses mains; cette imposante nature semblait écrasée; de longs soupirs sortaient avec effort de sa poitrine et se mêlaient aux glapissements de la voix d'en bas et des voix de la galerie dans un quatuor qui faisait frissonner jusqu'à la moelle.

Entre-temps partaient des cris d'enfants: les nourrissons s'étaient réveillés. Les voleuses, effrayées, se lamentaient tout haut; le tonnerre des trains, passant à courts intervalles dans le tunnel, grondait au-dessus des têtes. Les voleuses étaient sur le plancher. D'abord elles avaient regardé avec des yeux stupéfaits, éperdus; peu à peu le caractère effrayant de la scène les avait dominées; elles se cachaient la figure dans les mains, et bientôt tablier après tablier s'éleva pour essuyer d'abondantes larmes. La petite vieille laissa la première échapper le flot lacrymal. Elle tira de sa poche, de manière à le faire bien voir, un morceau d'étoffe grand comme un mouchoir de poche, regarda de notre côté, puis du côté des voleuses, et après s'être assurée qu'elle avait attiré l'attention générale, commença à s'essuyer avec accompa-

gnement de force signes de tête et de menton.

Le tour principal était joué. Si Ned Wright avait eu l'intention d'exciter une sensation profonde, il avait pleinement réussi. Les femmes étaient touchées et brisées; la scène avait été préparée de main de maître et avec une telle connaissance des dispositions du public, que le succès ne pouvait pas manquer.

Quand l'émotion fut calmée et que les voleuses levèrent de nouveau les yeux, Ned Wright entonna une hymne de triomphe, qui devait exprimer la reconnaissance du cœur qui a trouvé et reçu le pardon. Ensuite eut lieu la distribution des derniers cadeaux. C'était un pain de quatre livres et une boîte de viande conservée. Malheureusement, celle-ci n'était pas arrivée et les voleuses durent se contenter du pain; toutefois elles furent invitées à revenir le lendemain pour toucher leur reste.

« Mais, monsieur, nos cartes d'entrée? »

« Vous les avez sur vos visages, » répondit Ned Wright après un moment de réflexion. Ce compliment fut accueilli avec de bruyants éclats de rire; la petite vieille fit entendre un petit grincement de dents.

C'est l'habitude de Ned Wright de retenir dans l'église, après ces meetings, les personnes bien disposées, et de passer avec elles la nuit en prières. Si le jour suivant elles se montrent résolues à commencer une autre vie, il cherche à leur procurer, grâce à ses nombreuses relations, une place aussi éloignée que possible de leur ancien domicile et de leurs compagnies habituelles; il leur épargne ainsi les tentations et les met à l'abri de la malédiction qui s'attache à une mauvaise réputation. « Dans notre dernier meeting, dit-il dans une circulaire, nous avons réuni deux cents voleuses dont une centaine ne savaient pas lire et soixante-dix élevaient leurs enfants pour le vol. Nous en aurions sauvé au moins cinquante, si nous avions eu une maison suffisante. »

Aussi l'objectif principal de Ned Wright est-il l'établissement d'un lieu de refuge provisoire pour les criminelles améliorées, dans lequel elles pourraient attendre que le travail s'offrît à elles; il voudrait aussi fonder un asile pour les enfants des voleuses, afin de les arracher aux influences corruptrices et étouffer le vice dans son germe. Les plans de ces constructions sont prêts, le terrain est trouvé. Il ne manque que la chose la plus nécessaire, l'argent. On recommande en conséquence chaudement ce débouché aux nababs de l'Angleterre et du continent, affligés d'un excès de richesses.

Quiconque a passé quelque temps en Angleterre, sait ce qu'est le *humbug* (charlatanisme) et le rôle qu'il joue dans la vie anglaise. Il est difficile de méconnaître son rôle dans les institutions de bienfaisance de ce pays. En tout cas, il est certain que si les buts poursuivis par les innombrables « sociétés pour l'avancement de... ou pour prévenir... » étaient atteints, ne fût-ce qu'en partie, les plaies sociales devraient être à peu près cicatrisées en Angleterre, au lieu de s'y étaler partout au grand jour.

J'ai cru que Ned Wright était un grand charlatan jusqu'au jour où je l'ai entendu prêcher. Je me le représentais comme un coureur d'aventures, qui prenait pour enseigne la conversion des voleurs, avec l'intention de se créer des revenus respectables et un nom dans le monde. Sa manière de prêcher me l'a fait juger d'une manière plus favorable. Il est possible que je me trompe et que son enthousiasme entraînant et sa brûlante éloquence appartiennent aussi à la mise en scène. Dans ce cas, il devrait recevoir dans l'enfer du Dante, où les voleuses et les hypocrites expient séparément leurs crimes, un double châtiment.

M. H.

PENSÉE

La *raison* parle, mais c'est la *religion* qui fait agir.

TURGOT.

REVUE RÉTROSPECTIVE

La chrétienté en 1874.

L'année qui vient de finir n'est pas de celles qui laissent dans l'histoire une trace profonde; elle n'a été remarquable ni par de grands désastres, ni par de grandes prospérités. Elle n'a vu surgir aucun de ces hommes providentiels, poëtes ou philosophes, diplomates ou capitaines, qui font faire à la société un pas en avant ou une brusque reculade. A notre connaissance aucune découverte importante dans le domaine de l'art, de l'industrie ou de la science n'est venue agrandir le patrimoine de l'humanité. Enfin, si l'on en excepte la malheureuse Espagne qui continue à se déchirer les entrailles de ses propres mains, aucune contrée n'a eu à souffrir des horreurs de la guerre. Année paisible et à bien des égards prospère, insignifiante pour le chroniqueur, mais peut-être plus féconde en biens et en maux que telle autre dont le millésime restera gravé dans la mémoire des peuples!

C'est l'année des congrès. Jamais on ne vit tant de congrès, nationaux ou internationaux, un besoin si impérieux de régler à l'amiable les affaires pendantes, d'arriver à une entente sur les points en litige, ou de s'unir pour travailler en commun à la réalisation de quelque grand progrès, réel ou supposé. C'est là assurément un heureux présage pour l'avenir.

Congrès de légistes et congrès de juristes, congrès de savants et congrès de maîtres d'écoles, congrès de patrons et congrès d'ouvriers, congrès de gens d'église et congrès d'industriels, il n'y a pas jusqu'aux agriculteurs qui n'aient éprouvé le besoin de s'unir pour le règlement de leurs affaires ou la défense de leurs intérêts.

Il s'opère de la sorte un travail de groupement très remarquable dans presque tous les départements de l'activité humaine. Notre époque assiste à un mouvement de désaggrégation et d'aggrégation soumis à je ne sais quelles lois chimiques du monde moral, dont un philosophe quelconque finira peut-être par découvrir la formule. Les éléments hétérogènes, restés jusqu'à ce jour à l'état d'alliage grossier, se séparent lentement et se cristallisent à part sous l'action de feux intérieurs.

Ce phénomène est surtout sensible dans le domaine politico-religieux. Les tendances divergentes s'accentuent, des séparations s'opèrent. Cléricalisme et laïcisme, orthodoxie et libéralisme, ces éléments si longtemps confondus, polarisés aujourd'hui par un courant électrique qui passe à travers l'Etat comme à travers l'église, dans l'école et dans les conseils gouvernementaux, se resserrent, se définissent et finalement se constituent à part sous des angles plus aigus, avec des arêtes plus vives. Certes ce travail ne s'opère pas sans qu'il se produise des déchirements et qu'il se forme des scories; mais en somme, il y a là, semble-t-il, un véritable progrès. On y voit plus clair dans ce monde resté si longtemps à l'état de chaos.

De toutes les associations humaines, celles dont le bilan était le plus désastreux à la fin de l'année sont assurément la papauté et la société internationale des travailleurs. Toutes deux ont vu de jour en jour s'amoindrir leur prestige et leur pouvoir. Leurs prétentions exorbitantes se sont heurtées contre le bon sens des peuples et l'instinct conservateur des gouvernements. Evidemment la société moderne prise dans son ensemble ne veut se courber ni sous le joug de l'ultramontanisme, ni sous celui de la démagogie, laquelle n'est ni moins autoritaire, ni moins impitoyable que sa rivale.

Au point de vue purement religieux, l'année a été meilleure que bien d'autres. La portion vivante de la catholicité a achevé de se dégager des liens de la hiérarchie papale; elle s'est constituée et elle gagne chaque jour en expérience et en force. Il s'est aussi manifesté au sein du protestantisme une tendance au renouvellement; des doctrines im-

portantes, longtemps négligées, ont été remises en lumière, la vie s'est ranimée dans un grand nombre d'églises.

L'année nouvelle s'ouvre sous d'heureux auspices, même pour l'Espagne, qui semble enfin sur le point de retrouver la tranquillité.

Aux Etats-Unis.

La paix de cette grande république a failli être troublée par l'antagonisme des deux races si différentes qui y composent le corps électoral. Un parti politique peu scrupuleux avait réussi ici par l'intimidation, là par la flatterie, à s'assurer les suffrages des nègres, qu'on menait au scrutin comme des troupeaux de moutons. Le parti contraire fit tomber sa fureur sur les pauvres noirs qui n'en pouvaient mais; des scènes d'oppression et de cruauté eurent lieu sur divers points des états du sud. Il semblait qu'une guerre de race, compliquée d'une guerre civile, fût près d'éclater. La fermeté du pouvoir central, le bon sens du gros de la nation, ont heureusement triomphé du mauvais vouloir de quelques factieux; l'ordre s'est rétabli. Mais les passions qui ont failli mettre de nouveau en feu la république ne sont pas éteintes, et leur existence constitue un sérieux danger pour la nation américaine. On pourrait remédier d'un seul coup à cette situation fâcheuse en provoquant une émigration du peuple opprimé; mais ce moyen héroïque n'est pas en faveur. On préfère une méthode de guérison qui sera lente, mais probablement efficace; elle consiste à instruire les nègres et à les élever au niveau intellectuel et moral des blancs, afin que ceux-ci ne puissent plus abuser de leur faiblesse. Des sociétés philanthropiques se sont formées dans ce but; des écoles, des asiles, des orphelinats, tout un système d'éducation et d'assistance est à l'œuvre au sein de la race déchue, et les résultats déjà obtenus sont grands.

Les églises de toute dénomination ont aussi des missions parmi les noirs, missions en général prospères dont les fruits commencent à se montrer. Un grand nombre de congrégations noires, organisées et admirablement disciplinées, avec pasteurs indigènes, ont surgi durant ces dix dernières années. L'idéal à atteindre, c'est une église mixte dont les membres et les fonctionnaires seraient indifféremment blancs ou noirs, et dans laquelle se personnifierait le grand principe de la fraternité chrétienne. Mais, si nous sommes bien informés, ce n'est encore là qu'un idéal.

L'événement le plus considérable de l'année, c'est la révolution toute pacifique qui vient de s'opérer dans les régions gouvernementales par le renouvellement du congrès. Les démocrates et les républicains (nous dirions en Europe les conservateurs et les radicaux) sont les deux grands partis politiques aux Etats-Unis. Ces derniers étaient au pouvoir depuis quatorze ans. Leur passage aux affaires a été marqué par des réformes et des progrès incontestés. C'est à eux que l'on doit l'abolition de l'esclavage, acte héroïque qui a non-seulement rendu la liberté et la dignité à une race opprimée, mais encore éclairé la nation américaine sur ses devoirs et redressé chez elle le sens moral longtemps faussé.

Le tort de ce grand parti a été de se croire inféodé pour toujours au pouvoir suprême. Ayant élevé la prétention de porter une troisième fois son chef favori à la dignité présidentielle, il a vu aussitôt passer le gros de la nation au parti contraire. Le scrutin s'est montré favorable aux démocrates, qui vont de nouveau après quatorze ans reprendre les rênes de l'Etat. Leur avénement n'alarme personne; on sait qu'il leur est impossible de revenir sur les grandes réformes accomplies et l'on se tient pour assuré que l'épreuve leur a fait faire des réflexions salutaires.

Ainsi le peuple américain vient de prouver une fois de plus à ses détracteurs que le régime de la liberté est le seul qui assure aux nations la paix dans la dignité. Osons aussi faire honneur de sa sagesse politique à l'esprit chrétien qui anime un grand nombre de ses représentants. Il est assez de mode de-

puis quelque temps de dénigrer les églises d'Amérique. C'est peut-être une juste réaction; on les avait trop vantées chez nous. Il est cependant notoire qu'elles sont vivantes et actives, qu'elles donnent au reste de la chrétienté un bel exemple de support mutuel et de fraternité, divisées comme elles le sont; enfin, que c'est de leur sein que nous sont venus ces hommes remplis de l'Esprit de Dieu qui remuent à cette heure jusqu'à leurs dernières couches les populations protestantes d'Europe.

On ne remarque pas assez que non contentes d'évangéliser autour d'elles sur le vaste continent de l'Amérique, et au loin dans les régions païennes du globe, en Perse, en Chine, en Polynésie, elles ont encore des missions fortement organisées sur plusieurs points de l'Europe, en Italie. en Autriche, en Turquie, en Grèce, et que partout leurs envoyés font preuve de cette énergie, de cet esprit d'initiative qui distingue cette jeune et vaillante race.

Au Mexique.

La république qui s'y est installée sur les ruines de l'empire austro-mexicain y prospère étonnamment. Elle a promulgué des lois d'un grand libéralisme, et, ce qui n'est pas commun, elle les met à exécution. La liberté de conscience et celle des cultes fleurissent dans son sein, et les persécutions dirigées par quelques fanatiques ultramontains contre les petites assemblées évangéliques de province ont été réprimées avec fermeté. La séparation de l'église et de l'Etat est un fait accompli, et l'ancienne église nationale catholique se voit dépouiller peu à peu de ses possessions temporelles. L'état sécularise avec entrain les biens de main-morte et s'applique à la suppression des couvents.

L'évangile fait des progrès, moins rapides peut-être et moins brillants que dans les premiers jours, mais continus, sous l'influence des églises américaines et des vaillants pionniers mexicains que Dieu leur a suscités comme instruments. Sous ce rapport et sous bien d'autres, la situation actuelle du Mexique offre un contraste frappant avec celle de cette Espagne qui le foula aux pieds durant tant d'années. Merveilleuse dispensation d'une providence qui ne distribue jamais au hasard les biens et les maux!

En Russie.

La *Gazette de l'académie russe des sciences* publiait, il y a quelques mois, un article des plus intéressants, surtout provenant de telle source, sur un mouvement religieux qui s'opère dans la petite Russie, plus spécialement dans les provinces de Kiev et de Cherson, près de la mer Noire. Il y a là depuis nombre d'années une colonie d'Allemands, dont beaucoup sont de vrais chrétiens. Ils prirent dès l'origine l'habitude de se réunir chaque semaine pour étudier l'Ecriture sainte; petites réunions intimes, familières, connues en Allemagne sous le nom de *Bibel Stunden* (heures bibliques), d'où l'appellation de *stundistes* conférée à ces pieux Allemands par la population d'alentour. Des Russes, membres de l'église nationale moscovite, s'adjoignirent aux stundistes pour ces lectures bibliques, sans songer toutefois à se séparer de la mère église. Mais dans le cours des choses le moment arriva où, enhardis par le nombre, — ils étaient plus de huit cents, — poussés aussi par le désir de rendre témoignage au pur évangile, ils organisèrent une église dissidente. Leur influence rayonna dans les districts d'alentour, de petites communautés se formèrent ici et là.

Alors commença la persécution. Les magistrats, excités par les popes de l'église nationale, mirent plusieurs stundistes en prison, firent battre de verges en public les plus récalcitrants, en condamnèrent d'autres à de fortes amendes. Nous avons sous les yeux des lettres envoyées de Kiev et d'Odessa au comité anglais de l'Alliance évangélique pour lui

représenter les souffrances de ces pauvres gens et leur fermeté admirable dans l'épreuve. Il y a là des détails navrants.

L'Alliance évangélique se hâta de porter l'affaire à la connaissance du czar; mais pendant longtemps elle n'obtint pas de réponse. Une loi rigoureuse interdit aux Russes de quitter l'église nationale; les magistrats persécuteurs ne faisaient que leur devoir. Ce n'est que dans le courant de 1874 que justice a été enfin rendue aux stundistes, dont plusieurs gisaient dans les prisons de l'Etat depuis deux ou trois ans. On les a relâchés et le calme s'est rétabli. Mais tant que la loi fatale n'aura pas été rapportée, ils demeureront à la merci des prêtres et de ces petits magistrats locaux qui aiment tant à faire du zèle aux dépens de leurs administrés.

Les doctrines des stundistes sont à peu de chose près conformes à celles des baptistes d'Allemagne. Ils rejettent le baptême des petits enfants, les jeûnes prescrits par l'église russe, le culte des saints, l'usage des images dans le service religieux. Leur organisation ecclésiastique est tout à fait élémentaire, modelée autant que possible sur celle des églises du premier siècle. On leur rend en général le témoignage d'être sobres, honnêtes, attachés à leurs devoirs comme membres de la société et sujets de l'empire. Ils ne sont rebelles et intraitables que sur un point, celui de la doctrine chrétienne.

Un mouvement religieux assez prononcé s'est produit à Saint-Pétersbourg dans les hautes régions de la noblesse russe, sous l'influence d'un Anglais, lord Radstock. Cet homme, dont la vie paraît vouée à la défense de l'évangile, a passé trois mois dans la capitale de la Russie, expliquant chaque jour les Ecritures avec autant de simplicité que de force à l'élite du grand monde rassemblée dans son salon. Un nombre considérable de ses auditeurs, en particulier des hommes occupant des positions élevées dans la magistrature, se sont convertis à sa voix. Ils exercent maintenant une influence chrétienne autour d'eux, et s'occupent avec zèle du relèvement des masses populaires plongées dans l'ignorance et l'immoralité.

La Finlande était autrefois une dépendance de la Suède, qui lui a donné sa langue et sa religion, le luthéranisme. Pendant longtemps les églises de ce pays vécurent dans la torpeur, ne s'inquiétant ni de leurs propres intérêts, ni de ceux d'autrui. Vers le milieu du siècle, un de leurs pasteurs, réveillé par ses rapports avec des chrétiens d'Allemagne, entreprit de réveiller son église. Il y parvint en l'intéressant à l'œuvre missionnaire, nouveauté dont on ne savait rien en Finlande. Ses efforts aboutirent en 1858 à la fondation d'une société missionnaire à Helsingfors.

Après s'être contentée pendant dix ans de recueillir des contributions pour des missions étrangères, cette société, dont les revenus allaient croissant, songea enfin à cultiver un champ missionnaire pour son propre compte. On fonda un institut, et en 1870 huit missionnaires finlandais, envoyés par l'église de leur patrie, abordaient sur les plages de l'Afrique australe et se mettaient en route pour le pays des Ovambas. Grâce à des renforts successifs, ils ont réussi à établir dans ce pays sauvage cinq stations missionnaires.

Comme on pouvait s'y attendre, les églises finlandaises ont éprouvé le contre-coup de leur activité extérieure; la vie religieuse s'y est ranimée, elles se sont fait du bien en en faisant à autrui.

En Turquie.

Nous constations avec joie, il y a un an, que l'empire turc marchait d'un pas ferme dans la voie de la liberté, que les missionnaires évangéliques n'étaient plus entravés dans leur activité, et que l'*iradé* accordant aux musulmans le droit de changer de religion n'était pas une vaine proclamation.

Il est aujourd'hui évident que le gouvernement turc n'était pas droit dans cette af-

faire. En proclamant la liberté religieuse pour complaire aux puissances chrétiennes, il pensait sans doute ne courir aucun risque, n'admettant pas qu'un Turc bien né pût jamais songer à se faire chrétien. Cependant, un nombre assez considérable de circoncis s'étant empressés de profiter de la permission souveraine, et dans le nombre des personnages assez haut placés pour attirer l'attention, il a bien fallu reconnaître qu'on avait trop compté sur la fidélité des croyants. Le gouvernement s'est repenti de son libéralisme, et la persécution a éclaté. En Asie Mineure particulièrement, mais aussi à Constantinople, des Turcs convertis au christianisme se sont vus en butte à l'hostilité des fonctionnaires de l'Etat; leurs noms ont été rayés des registres publics, on leur refuse des passeports pour quitter le pays, on les isole, on en a fait de véritables parias. D'autres ont été jetés en prison, battus de verges; d'autres encore, enrôlés de force dans les armées du sultan, exilés dans des provinces reculées de l'empire.

Sur la demande du comité anglais de l'Alliance évangélique, des représentations ont été adressées par les consuls à la Sublime Porte, mais jusqu'à présent sans grand résultat.

Tout en sympathisant avec les victimes de ces brutales persécutions, on ne peut que se réjouir en réfléchissant que leurs souffrances, noblement endurées, sont un témoignage rendu à la puissance de l'évangile et une marque certaine du succès de la mission.

En Autriche.

L'empire autrichien était naguère encore un des principaux soutiens de la papauté, l'ultramontanisme y exerçait son règne sans contrôle à la faveur d'un concordat qui liait les bras à l'opposition légale. L'année 1874 a vu cet état de choses se modifier sensiblement. Entraînée par l'exemple de l'Allemagne, l'Autriche s'est soulevée contre les nouvelles prétentions de la cour de Rome. Elle a aboli le concordat, et des lois confessionnelles, destinées à assurer l'indépendance de l'Etat en limitant la juridiction ecclésiastique, ont été votées par les chambres avec acclamation, malgré les efforts des évêques qui n'avaient pas craint de faire appel aux plus mauvaises passions de la foule pour intimider les législateurs.

Il y a toutefois une grande différence entre la situation de l'Allemagne et celle de l'Autriche. Là, le développement du vieux catholicisme ayant fait naître chez les gouvernants le désir de constituer une église catholique nationale indépendante de Rome, l'Etat s'est engagé dans une lutte désespérée contre les ultramontains, avec le but déterminé de fonder la nouvelle église sur les ruines de l'ancienne et de consolider ainsi l'empire. En Autriche, il n'en saurait être de même; les vieux catholiques n'y sont ni assez nombreux ni assez entreprenants pour que le gouvernement puisse espérer leur triomphe. La cause de la réforme catholique n'étant pas populaire, l'Etat n'a pas de motif sérieux pour combattre l'ultramontanisme; il se contente de le tenir à distance et de faire observer les lois, sans trop prendre garde aux quelques irrégularités que se permettent les fonctionnaires ecclésiastiques.

Le christianisme évangélique fait des progrès très marqués au sein de l'église réformée de Bohême si longtemps assoupie. Le zèle des missionnaires américains et des évangélistes indigènes entretenus par l'Angleterre a réveillé la vie et fait naître de l'opposition. Les rationalistes qui semaient sans bruit l'ivraie dans les âmes ont été démasqués. Une lutte s'en est suivie, lutte salutaire, mille fois préférable à la fausse paix qui régnait dans l'église. Le synode, rassemblé à Prague au mois de juin, a été le théâtre de discussions analogues à celles qui avaient lieu naguère dans celui de Paris; et là aussi, c'est l'évangélisme qui a remporté la victoire. Un pasteur rationaliste, convaincu d'avoir prêché de fausses doctrines, a été suspendu, et l'on croit qu'il sera finalement déposé.

Des colporteurs parcourent les villages de la Bohême, des écoles du dimanche surgissent de tous côtés, une littérature évangélique indigène se forme rapidement, encouragée par l'avidité et le nombre croissant des lecteurs. Malheureusement les populations réformées sont pauvres, et la pénurie des ressources est un obstacle sérieux aux progrès de l'évangélisation.

En Allemagne.

Le prince de Bismarck, en qui semble se personnifier de plus en plus l'Allemagne moderne et qui en est à la fois le bon et le mauvais génie, s'est montré vaillant dans sa lutte contre le principe de l'autorité temporelle de l'église. Il n'a cessé d'avancer vers son but, la suprématie universelle de l'Etat et l'unification de l'Allemagne sous la main du gouvernement, broyant sur son passage toutes les résistances. Evêques, archevêques, simples curés, ecclésiastiques protestants, députés au parlement, tout ce qui a tenté d'entraver sa marche a été écarté, mis en prison, et de manière ou d'autre réduit au silence. Comme il importait de ne pas sortir des bornes de la légalité, au moins en apparence, afin de ne donner aucun prétexte à la révolution, des lois d'exception ont été proposées et votées pour répondre à chaque nouvelle exigence de la situation.

L'église luthérienne a été presque aussi malmenée que sa rivale catholique, et si l'Etat ne s'est pas porté à son égard aux mêmes extrémités, c'est uniquement parce qu'elle a montré une plus grande souplesse, plus de promptitude à se soumettre. Mais il est aujourd'hui bien avéré que l'Etat tient à avoir la haute main sur les affaires de l'église, à faire de celle-ci l'humble servante du pouvoir civil.

Bien des personnes s'attristent d'un état de choses que Dieu fait évidemment servir à la glorification du Christ. La cause principale sinon unique du mal, c'est l'union intime de l'église avec l'Etat, union dont celui-ci profite avec habileté et à laquelle il fait porter tous ses fruits. On voit maintenant, grâce à la logique brutale du prince de Bismarck, quelles peuvent être dans des circonstances données les résultats de cette union, et combien elle est préjudiciable aux intérêts de l'église, à laquelle elle ôte l'indépendance et la dignité.

On le voit et en bien des lieux on se tient pour averti. Le principe de l'église libre, ce principe que l'Allemagne avait jusqu'ici repoussé dédaigneusement, a fait des pas de géant dans l'opinion publique. Il y a plus : beaucoup de chrétiens, des troupeaux entiers, surtout en Prusse, ont quitté l'église officielle en laissant leurs bagages derrière eux et ont formé des communautés indépendantes. Les plymouthistes ont aussi fait des recrues nombreuses et élargi le cercle de leur activité. La vie religieuse s'est réveillée avec force en plusieurs localités, notamment à Berlin. Il se trouvera finalement que l'immixtion violente de l'Etat dans les affaires de l'église aura été un moyen providentiel pour chasser les chrétiens d'Allemagne dans les voies de la liberté et de la vie.

Un grand coup a été porté au cléricalisme, protestant aussi bien que catholique, par l'institution du mariage civil. C'est une consécration éclatante de cette liberté de conscience que, chose singulière, l'Etat ne respecte guère sur d'autres points. On ne verra plus désormais des incrédules contraints d'accomplir avec des formalités religieuses ce grand acte de la vie sociale. La bénédiction nuptiale ne sera plus profanée par cette contrainte hypocrite ; ceux qui la demanderont le feront librement, avec une juste appréciation de la valeur religieuse de cette cérémonie.

Si l'absolutisme de l'Etat a eu indirectement des conséquences heureuses en obligeant beaucoup de chrétiens à chercher l'indépendance dans la séparation, il en a eu de fâcheuses en politique. Le socialisme a fait des progrès notables parmi les hommes qu'effraient les visées du grand chancelier. Ils se

disent que si l'on a pu faire des lois d'exception, c'est-à-dire des lois arbitraires et tyranniques, pour vaincre des résistances religieuses, on pourra bien en faire un jour pour vaincre les résistances politiques. On les a ainsi poussés vers la démocratie qui, en Allemagne, a revêtu la forme du socialisme, et d'un socialisme de la pire espèce. A la première occasion, une révolution sociale pourrait bien ébranler et faire voler en éclats les rouages compliqués de cette machine gouvernementale dont la puissance paraît si formidable.

Les documents diplomatiques livrés à la publicité pendant le procès du comte d'Arnim ont révélé la sagacité admirable de M. de Bismarck quant à la politique extérieure. Cet homme voit clairement les côtés faibles du caractère français, il distingue avec une netteté parfaite la paille dans l'œil de son voisin; distingue-t-il aussi nettement la poutre qui est dans le sien? On en pourrait douter, lorsqu'on le voit s'avancer avec l'ivresse d'un conquérant dans la voie des répressions.

Quoi qu'il en soit de nos craintes pour la prospérité future de l'Allemagne, un fait est maintenant hors de doute : le nouvel empire a conquis la prépondérance en Europe. Tout ce qui porte le nom de protestant peut s'en réjouir. Avec les aspirations aujourd'hui bien connues de la papauté, et les tendances non moins évidentes de la France à se faire l'instrument du despotisme ultramontain, on n'ose penser à ce qui serait arrivé si le fils aîné de l'église avait conservé la haute main sur les destinées de l'Europe. Il est impossible, nous semble-t-il, de ne pas reconnaître l'intervention de Dieu dans l'établissement de cet empire, véritable digue élevée contre le déchaînement des principes ultramontains, de ces principes qui ne tendent à rien de moins qu'à l'anéantissement des progrès réalisés par la société moderne sur la barbarie du moyen âge.

En Angleterre.

Voilà un peuple qui, pour parler le langage du monde, a décidément de la chance. Etranger aux luttes fratricides qui ensanglantent de temps à autre le sol de l'Europe, maître chez lui, jouissant de toutes les libertés légitimes, il a pu depuis quelques années se livrer sans arrière-pensée au commerce et à l'industrie, entasser des trésors dans ses docks et atteindre ainsi à un degré de prospérité matérielle auquel aucune nation moderne n'était encore parvenue.

A la vue de ce bonheur inouï, on s'écriait: L'Angleterre s'enrichit, mais elle se matérialise, son cœur s'engraisse; l'abaissement va commencer.

Or, loin que ces prévisions se soient réalisées, il n'y a pas aujourd'hui sur la terre de contrée où la vie spirituelle soit plus intense, où la piété porte de plus beaux fruits. L'Etat a persévéré dans ses nobles traditions en dépensant des millions pour arrêter la traite qui désole l'océan Indien. Il a fait à grands frais dans l'Afrique occidentale une guerre improductive pour délivrer des missionnaires européens, qu'une tribu barbare retenait prisonniers après avoir ruiné leurs stations. Il a généreusement subvenu aux dépenses d'une expédition scientifique et humanitaire dans l'intérieur de l'Afrique. Il s'est soumis de bonne grâce à la décision d'un tribunal d'arbitrage qui le condamnait à s'humilier devant l'empire rival des Etats-Unis.

Dans les choses d'ordre religieux, il ne s'est pas montré moins sage. Le *disestablishment* de l'église protestante d'Irlande, ce grand acte de réparation envers les Irlandais, l'abolition du patronage en Ecosse, ce grand acte de justice envers les églises presbytériennes, le rejet des lois proposées en vue de gêner la liberté des églises, une politique pleine de modération à l'égard des ultramontains, dont la conduite avait été pourtant si provoquante, son arbitrage si conciliant, si respectueux pour les droits de

chacun dans les différends sociaux, toute sa conduite a montré que la prospérité n'avait ni ébloui son imagination, ni oblitéré son sens moral. Aussi le gouvernement de la Grande-Bretagne est-il, à l'exception de celui de la Suisse, le seul en Europe qui puisse encore faire montre de piété et employer le nom de Dieu dans ses proclamations sans qu'on puisse l'accuser d'hypocrisie et crier au scandale, comme on le faisait de toutes parts en 1870 à la lecture des télégrammes du roi Guillaume.

Quant à la nation elle-même, bien loin que l'abondance temporelle ait fermé son cœur aux aspirations élevées, vit-on jamais nulle part tant d'avidité pour la Parole de Dieu ? Nous ne faisons allusion ni aux travaux gigantesques de la Société biblique, ni au développement considérable qu'ont pris en Angleterre toutes les œuvres philanthropiques, mais au mouvement religieux si prononcé qui s'est produit en Ecosse d'abord, puis en Irlande et en Angleterre, à la voix de deux missionnaires américains. La parole puissante de ces deux messagers du Christ vient de révolutionner la grande ville manufacturière de Manchester ; et la ville de Londres les attend aujourd'hui dans une fièvre d'impatience religieuse indescriptible. Ils ont promis d'y faire un séjour de quatre mois, et l'on se prépare à les recevoir dignement. Une somme de dix mille livres sterlings sera destinée à couvrir les frais de leur mission.

Non, la prospérité matérielle n'a pas enivré l'Angleterre ; et à considérer ce qui se passe dans son sein, on est plutôt amené à voir dans ses circonstances actuelles la vérification de cette parole inspirée : « La piété a les promesses de la vie présente. » Aussi, lorsque à la vue des défaillances morales de la France, de l'Espagne, de l'Allemagne elle-même, à la vue de cet oubli des lois et de l'abus de la force, de cet amour insensé des voluptés, de cette mondanité impie et cruelle qui caractérise de plus en plus la société européenne, nous sommes tentés de craindre pour l'avenir du christianisme et de la civilisation, l'Angleterre nous apparaît comme un phare lumineux que ne peuvent obscurcir ni les ténèbres de l'incrédulité, ni les fumées de l'ivresse des peuples.

Quelques mots sur une des grandes préoccupations actuelles de l'Angleterre. On sait la large place que les institutions parlementaires font aujourd'hui dans la Grande-Bretagne aux catholiques, et la liberté dont ils jouissent pour le déploiement de leur activité sociale et religieuse. Ils en ont profité avec habileté, soit pour faire entrer dans le Parlement un nombre assez considérable des leurs, soit pour influer sur les populations par le moyen de la presse, du colportage, des écoles, des couvents. Or un homme d'Etat qui, plus qu'un autre, a eu l'occasion d'étudier leur tactique et de constater leurs visées, M. Gladstone, s'est effrayé. Il a publié une brochure pour révéler à ses compatriotes le danger que les aspirations et les principes des ultramontains font courir aux institutions nationales, et prouvé sans réplique que les bons catholiques ne peuvent être aujourd'hui que de mauvais citoyens, étant tenus d'obéir au pape qui condamne ces institutions, plutôt qu'au gouvernement chargé de les maintenir.

Voici quelques passages de cette brochure. qui en Angleterre et en Allemagne fait événement :

« L'infaillibilité ne touche, dit-on, qu'à des questions de foi et de morale. Quelque casuiste romain voudrait-il nous dire quelles sont les fonctions de la vie humaine qui ne tombent pas dans le domaine de la morale ? Une pareille distinction est l'indigne expédient d'une politique étroite, et l'on cherche en vain à cacher ainsi l'ambitieuse audace qui inspire les mouvements du Vatican....

» Je refuse de chercher s'il y a des lambeaux de la vie humaine qui sortent des limites de la morale. Je proclame que le devoir est une force, qui se lève avec nous le matin pour se coucher avec nous le soir. Il a

la même existence et la même étendue que l'action de notre intelligence. Il est l'ombre qui s'attache à nos pas et qui ne nous abandonne que lorsque la lumière de la vie nous quitte. Ainsi c'est la direction suprême de notre esprit et de notre personne, pour tout ce qui regarde nos devoirs, que s'attribue le souverain pontife.... Et il donne cette déclaration, non point comme l'opinion oiseuse des cloitres, mais pour être crue et retenue par tous les fidèles. »

Et plus loin : « Ainsi sont balayés dans le filet papal une multitude de faits, des systèmes entiers de gouvernement. Même aux Etats-Unis où la séparation entre l'église et l'Etat est supposée complète, on pourrait faire une longue liste de sujets qui sont de la compétence de l'Etat tout en affectant le gouvernement de l'église : par exemple, le mariage, les enterrements, l'éducation, la discipline des prisons, l'assistance publique, la main-morte, les vœux de célibat et d'obédience, etc. En Europe le cercle est bien plus vaste encore, les points de contact étant pour ainsi dire innombrables....

» Il est bon de se rappeler que l'obéissance dans toutes les choses de la foi et de la morale est réclamée ouvertement sous le règne d'un pontife qui a condamné la parole libre, la presse libre, la tolérance religieuse, la liberté de conscience, l'étude des questions civiles et philosophiques en dehors de l'autorité ecclésiastique, le mariage civil, etc., etc. »

Quelques-uns des hauts personnages catholiques de l'Angleterre se sont hâtés de s'inscrire en faux contre les conclusions de M. Gladstone, protestant de leur attachement inébranlable aux institutions de leur pays et de leur ferme volonté d'être Anglais avant d'être catholiques. Mais d'autres, non moins influents, ont publiquement reconnu que le pape avait les premiers droits à leur obéissance ; seulement ils ajoutent qu'ils n'estiment pas les desseins du pontife contraires à la prospérité de la Grande-Bretagne. La grande masse du peuple anglais, maintenant éclairée, est d'avis différent sur ce point ; et l'on peut tenir pour certain que désormais le gouvernement veillera avec un soin jaloux à l'exécution des lois, dût-il pour cela procéder à des mesures de rigueur envers les ultramontains.

On comprend la joie causée en Allemagne par la brochure de M. Gladstone et par la perspective de voir l'Angleterre entrer en lice à son tour pour combattre la papauté. Celle-ci aura désormais affaire à forte partie, et il est douteux que malgré ses prétentions à une origine divine, elle parvienne à vaincre la coalition des deux plus grandes puissances européennes.

Signalons encore a propos de l'Angleterre un fait bien intéressant. Une révision de la version anglaise des Saintes-Ecritures se poursuit simultanément à Londres et à New-York. Les deux comités, composés de ce qu'il y a de plus savant parmi les théologiens de l'ancien monde et du nouveau, s'envoient réciproquement leurs corrections ; et jusqu'à présent l'entente s'est établie sur tous les points controversés. On espère obtenir de la sorte une version également reconnue par l'Angleterre et par l'Amérique comme digne de remplacer celle qui est en usage actuellement.

En France.

L'année a été paisible et,, au point de vue matériel, prospère ; mais l'incapacité morale et le manque de caractère des hommes qui se sont donné pour tâche de réorganiser le gouvernement, ont fait plus de tort à la nation que douze mois de guerre étrangère. Ç'a été un triste spectacle que de voir les partis politiques travailler de concert à l'affaiblissement du pouvoir, perdant leur autorité morale dans d'égoïstes luttes pour la suprématie. De mesquines jalousies, des récriminations aussi puériles qu'amères, une absence presque complète de conscience politique et de patriotisme, une étonnante facilité à user sans scrupule des premiers moyens venus pour perdre ses adversaires dans l'opinion publique, voilà

l'exemple que les députés de Versailles ont donné à la nation. Seuls les républicains modérés ont cherché à poursuivre noblement un noble but; mais la droiture de leurs intentions n'a servi qu'à faire ressortir la faiblesse et l'incapacité, fruits d'un manque de convictions religieuses.

Dans une situation pareille, ce sont toujours les partis les moins scrupuleux qui ont l'avantage. L'année a été bonne pour les ultramontains et pour les bonapartistes. Ceux-ci ont à force d'audace réussi à faire oublier les turpitudes de leur passé; et ce n'est pas un des symptômes les moins fâcheux de l'état moral de la France que la facilité avec laquelle ils ont pu, après quatre ans seulement, faire accepter la perspective d'un retour de l empire. Leurs succès rapides sont dus principalement à l'habileté avec laquelle ils ont fait vibrer certaines cordes trop sensibles du caractère français, l'amour des fêtes et de la gloire, l'avidité pour les jouissances et le bien-être matériel.

Les ultramontains ont exploité une autre veine, celle de l'amour-propre national et de la haine contre les Allemands. Il n'est malheureusement pas difficile de faire croire aux Français que leur gloire est intéressée au maintien de la papauté, et que le seul moyen pour eux de vaincre une nation hérétique, c'est de ceindre l'épée de Clovis. Ce qui fait la force de la France, leur dit-on, c'est son attachement à la religion catholique; elle n'a subi des revers que pour avoir failli un moment à ses devoirs de fille aînée de l'église. On ne saurait croire combien des considérations de ce genre ont d'influence sur les Français, particulièrement dans les classes élevées. Toute la noblesse a fait pénitence; son repentir a été d'autant plus vif qu'elle a cru voir dans l'appui du clergé un moyen d'arriver à ses fins politiques. Ayant eu pendant l'année la haute main dans la conduite des affaires, elle a pu seconder efficacement le clergé dans ses efforts pour replacer la nation sous le joug de la curie romaine.

Il en résulte que les ultramontains ont repris dans presque tous les domaines leur influence d'autrefois. L'administration, l'armée, l'instruction publique, sont aujourd'hui plus ou moins soumises à leur contrôle. Ils ont cherché à s'approprier le recrutement des officiers, et déjà les écoles militaires supérieures comptent une forte proportion d'élèves sortis des maisons d'éducation religieuse. Ils ont réussi à faire passer une loi sur l'aumônerie qui est toute en leur faveur. Leurs colléges, leurs institutions pour l'éducation des fils et des filles de la noblesse, se multiplient et acquièrent une faveur inouïe, jusqu'à éclipser la vieille gloire des établissements de l'Etat. En un mot, ils s'emparent hardiment de toutes les positions stratégiques d'où l'on domine l'Etat et la société. Déjà ils peuvent se passer d'Henri V, l'appui des bonapartistes leur étant assuré; et l'avénement de Napoléon IV leur ouvrirait selon toute probabilité une ère de triomphe sans précédent.

Il est vrai qu'un projet de loi présenté par les députés protestants pour affranchir les réunions religieuses du joug de l'autorisation préalable a paru trouver faveur auprès de l'assemblée. Il a passé en premier débat, mais il faut attendre la fin. D'ailleurs les églises évangéliques n'ont jamais eu moins de liberté d'action; des autorisations leur sont refusées à chaque instant, et l'arrogance, le mauvais vouloir des magistrats provinciaux à leur égard ne montrent que trop de quel côté souffle le vent.

Au reste, tout ce qui a le caractère d'une dissidence est en ce moment l'objet des attaques du parti ultramontain. Les catholiques libéraux ne sont pas mieux traités que les protestants; on se montre même plus dur à leur égard. Toute réunion, toute manifestation publique leur est interdite. Un évêque suspect de libéralisme a été destitué; d'autres ont été vertement tancés pour quelques velléités d'indépendance. Une obéissance inconditionnelle aux oracles pontificaux est exigée de tous les catholiques avec la dernière ri-

gneur, et il est à remarquer qu'en France la soumission est à peu près générale.

L'église réformée a fait quelques pas en avant dans la voie d'une liquidation. Le parti orthodoxe l'emporte visiblement; les libéraux se voient menacés d'une exclusion qui consommerait la ruine de leurs espérances, incapables qu'ils sont de rien fonder de solide sans l'appui de l'Etat. Malheureusement, ce n'est pas à la force de leurs opinions religieuses que les orthodoxes doivent leurs succès, mais à leur faveur auprès du pouvoir. Ils n'ont battu leurs adversaires qu'à l'aide du bras séculier, et leur triomphe pourrait bien tourner contre eux, s'il est vrai que celui qui frappe avec l'épée soit condamné par la justice divine à périr par l'épée.

Un mouvement religieux parti d'Oxford s'est propagé jusqu'en France par l'intermédiaire de quelques pasteurs, qui étaient allés chercher de l'autre côté de la Manche l'étincelle sacrée. La vérité qu'ils paraissent spécialement chargés de faire briller aux yeux de l'église, que cette clarté soudaine fait tressaillir, c'est que Jésus, seul auteur de la justification, est aussi le seul auteur de la sanctification. L'unique moyen pour l'homme justifié par la foi d'acquérir la sainteté, c'est de se tenir pour incapable de rien produire de bon par lui-même et de s'attendre continuellement pour sa sanctification à cet Esprit que Paul appelle « la puissance qui agit en nous avec efficace. » Tombant soudain dans des âmes découragées par de longs insuccès, cette vérité y produit un renouvellement de vie, de courage, de force, vraiment extraordinaire, ce dont rendent témoignage tous ceux qui l'ont reçue avec simplicité de cœur. Des conférences tenues à Montmeyran et auxquelles assistaient des pasteurs évangéliques de toutes les dénominations, ont eu pour résultat le réveil religieux de presque tous ceux qui y ont pris part. Le mouvement se propage à cette heure sur divers points de la France et de la Suisse.

En Espagne.

Le guerre s'est poursuivie avec des chances diverses pendant l'année, et elle ne semble pas sur le point de finir. Il y a environ douze mois qu'un pronunciamento de l'armée amenait au pouvoir, en dehors de toute légalité, le parti conservateur, ayant pour chef le maréchal Serrano. Les espérances conçues à l'occasion de ce changement se sont vite évanouies. Le gouvernement du maréchal s'est montré aussi incapable que ses prédécesseurs de faire respecter des lois qu'il avait lui-même violées. Il n'a pas eu plus de succès avec ses ennemis qu'avec ses amis, et le découragement s'emparait de la nation, lorsqu'un nouveau pronunciamento lui a donné pour ses étrennes un roi dans la personne du fils d'Isabelle de Bourbon.

Don Alphonse a été élevé dans la disgrâce; il fait montre d'un esprit libéral, ouvert au progrès; l'espérance renaît à ses paroles. Mais les amis de la liberté religieuse n'ont pas manqué de remarquer que le premier acte de son règne a été d'implorer la bénédiction du pape, et les amis de la liberté politique ne peuvent oublier de sitôt que ce roi soi-disant constitutionnel est arrivé au trône par un procédé tout à fait inconstitutionnel. Il doit sa fortune à l'armée; il faudra qu'il la récompense et qu'il la courtise. Au lieu d'être la servante du gouvernement, elle le dominera de toute la hauteur du bienfait conféré, qu'elle sera libre de reprendre dès qu'on fera mine de se montrer ingrat.

Don Alphonse, il est vrai, s'est empressé de convoquer les Cortès. On va sans doute faire des lois admirables. Mais qui ne voit que ce parlementarisme ne sera qu'une comédie, à laquelle les prétoriens assisteront en riant sous cape, assurés qu'ils sont d'y mettre fin quand bon leur semblera. Une fois qu'une nation est entrée dans la voie des révolutions illégales et qu'elle a perdu le respect des lois, elle est, dirait-on, condamnée à marcher de chute en chute, comme l'ivrogne qui a perdu

tout ensemble son équilibre, sa dignité et sa raison.

Il n'y a que l'évangile qui puisse remédier aux maux de l'Espagne. Où en sont les missions évangéliques dans ce malheureux pays ? Quelques-unes prospèrent, en particulier celles des églises écossaises dans le sud, et celle de Lausanne à l'est. On trouve à Barcelone, ainsi qu'à Jérès et dans quelques autres localités, des églises petites, mais fermes dans la foi et instruites des vérités scripturaires; le reste ressemble plus ou moins à ces édifices bâtis sur le sable que le moindre orage fait crouler, ou à ces bâtiments de bois et de chaume que l'incendie dévore en peu d'instants.

L'événement le plus saillant de l'année est probablement la fondation d'une station écossaise à Madrid. Une chapelle a été aménagée pour contenir un auditoire de 800 à 1000 personnes, et les prédications y sont faites par deux prêtres convertis, dont le zèle et la piété ne se démentent pas. L'un deux, le père Tornos, était naguère le prédicateur catholique le plus renommé de Madrid. Aussi sa conversion au protestantisme a-t-elle fait beaucoup de bruit. Les foules accourent pour l'entendre prêcher, et les hautes classes se montrent particulièrement avides de sa parole. Le ministre écossais qui préside à cette œuvre missionnaire est un de ces pionniers sans peur et sans reproche qui, dans la lutte, prennent toujours le taureau par les cornes. Il fait placarder des affiches dans les rues de Madrid et jusqu'aux portes de la grande université catholique, pour annoncer les meetings tenus dans sa chapelle; et, chose remarquable, la terrible population madrilène a jusqu'à présent respecté ces manifestations publiques.

En Italie.

Heureuse contrée où le chroniqueur ne trouve rien à cueillir! Les institutions politiques libérales et sages qui la régissent y développent sans secousse et sans bruit leur activité, à cette exception près qu'il a fallu faire une loi pour obliger les gens qui se marient à accomplir cet acte civilement avant de procéder au mariage religieux. On avait découvert que des milliers de couples se passaient du mariage civil, seul valable devant la loi, mais que le clergé regarde comme l'abomination de la désolation. Il en résultait qu'un grand nombre d'enfants commençaient leur carrière dans le monde sans être pourvus d'un état civil qui légitimât leur existence.

Ce fait semble indiquer que la nation italienne est restée plus catholique qu'on ne la représente généralement. Il serait malaisé d'expliquer autrement une influence aussi marquée des prêtres. Cependant le christianisme évangélique fait des progrès, étendant chaque jour son action salutaire sur des régions où l'erreur avait jusqu'ici régné sans partage. Les provinces du sud et la Sicile sont même le théâtre de mouvements religieux prononcés, d'un bon augure pour l'avenir.

Les petites querelles de famille qui dans les premiers temps avaient attristé les relations des diverses missions protestantes, ont fait place à une entente fraternelle et à des efforts communs vers le but. La formation d'une branche italienne de l'Alliance évangélique a été comme le sceau apposé à cette réconciliation.

En Suisse.

Ici, comme aux Etats-Unis, la liberté rendue possible et maintenue par le respect des lois porte ses fruits de paix et de prospérité. Une révolution profonde s'est opérée dans les institutions du peuple suisse, puisque la constitution qui le régit a été remaniée tout entière, mais cette révolution ou plutôt cette évolution n'a entraîné aucune de ces conséquences fâcheuses qu'on voit surgir en France, par exemple, à chaque nouveau changement. Les cantons éprouvaient depuis longtemps le besoin de s'unir plus intimement pour être plus

forts, en même temps que de faire disparaître des disparates choquantes. Ils y ont réussi par l'unification de leur législation civile et militaire et par un mouvement de centralisation politique prononcé. Il leur a fallu abandonner pour cela une partie de leurs prérogatives souveraines, et plusieurs craignaient que la vie en se concentrant au centre ne se retirât des extrémités. Ces craintes ne paraissent pas devoir se réaliser. Le sentiment de solidarité entre Suisses des divers cantons est plus fort qu'auparavant; les relations intercantonales sont devenues plus faciles, la Suisse a gagné à la fois en homogénéité et en force.

La liberté ne laisse pourtant pas d'avoir ses dangers. Une fois entré dans la voie des émancipations, où s'arrêter? Il n'est pas toujours aisé de maintenir l'équilibre entre le principe d'autorité et l'esprit d'indépendance. Que ce dernier vienne à prédominer et l'on tombe dans la licence. On remarque en Suisse une tendance à pousser jusqu'à ses dernières limites le principe démocratique de l'émancipation. Les Chambres fédérales ont fait une loi qui permet aux jeunes gens de se marier, sans le consentement de leurs parents, dès qu'ils ont atteint l'âge de leur majorité politique, c'est-à-dire vingt ans. Auparavant la célébration du mariage ne pouvait avoir lieu jusqu'à l'âge de vingt-trois ans qu'avec le consentement officiel des parents ou tuteurs. En abrogeant cette mesure si sage, on a affaibli très sensiblement l'autorité paternelle déjà bien ébranlée par la législation civile, et accordé aux jeunes gens une liberté dont ils pourraient bien user à leur détriment.

Dans le domaine de l'instruction publique, les mêmes tendances se font jour. On affranchit peu à peu les écoliers des règlements destinés à les maintenir sous une dépendance salutaire; on leur apprend à se considérer comme des hommes faits à un âge où l'indépendance est contraire aux exigences de la nature et ne peut que dégénérer en licence. Voilà le danger de l'esprit démocratique; il affaiblit la notion d'autorité et tend à détruire l'influence de la famille et de l'église.

L'association des catholiques libéraux s'est constituée en église indépendante de Rome, mais malheureusement dépendante de l'Etat, dont elle recherche les faveurs. Elle a adopté un projet de constitution synodale, et il ne lui manque plus qu'un évêque pour que tous les rouages de son administration ecclésiastique soient en jeu. Il est difficile de prévoir quelle sera la destinée de cette nouvelle communauté religieuse. Il y a dans son sein des éléments de vie et de prospérité. Ce qui nous inquiète, c'est la tendance de beaucoup de ses membres à s'affranchir du joug de l'autorité scripturaire. Ils ont rejeté en masse un grand nombre de superstitions; on pourrait se demander s'ils ne sont pas allés trop loin. Lorsque, au fort de la tempête, on croit devoir soulager un navire en le débarrassant d'une partie de sa cargaison, il faut pourtant prendre garde de ne pas jeter le lest par-dessus bord, sous peine d'aggraver la situation. Or nous craignons que beaucoup de catholiques libéraux aient agi de la sorte, confondant dans leur zèle le joug de la Bible avec celui de Rome.

Ceux des cantons suisses qui s'étaient engagés, il y a deux ans, dans une lutte avec l'ultramontanisme, ont poursuivi leurs avantages sans accorder de trêve à leurs adversaires. Ceux-ci se considèrent comme fort maltraités, et en cela ils ont raison. Mais on ne saurait les plaindre beaucoup d'endurer les maux qu'ils feraient souffrir à autrui, s'ils le pouvaient. D'ailleurs, ils trouveront quand ils le voudront la liberté et la paix dans une franche renonciation aux faveurs de l'Etat. La protection des lois est, grâce à Dieu, assurée en Suisse à toute communauté religieuse disposée à se constituer sur le terrain de la liberté.

AUG. GLARDON.

REVUE CRITIQUE

—

Job, traduit et commenté par J. Wolff, rabbin à Bouxwiller. Paris, Sandoz et Fischbacher, éditeurs.

Les personnes qui ne peuvent lire l'Ancien Testament que dans les traductions françaises, en étaient réduites, il y a quelques années, à celles de Martin et d'Ostervald. Aujourd'hui, grâce aux nouveaux travaux qui ont paru, il en est autrement. Nous avons le choix entre des versions dont le nombre va s'augmentant d'année en année. M. J. Wolff se propose d'en publier une nouvelle, dont cette traduction du livre de Job est un spécimen.

Félicitons-nous de ces acquisitions, qui ne seront sans doute pas sans profit pour l'intelligence des Ecritures et les progrès de la vérité. Nous avons d'ailleurs un autre motif de faire accueil à cette publication. Un bon nombre de personnes prennent un intérêt sérieux à ce qui concerne la vie religieuse du peuple d'Israël à notre époque. La tentative de M. Wolff, qui est à cet égard un symptôme d'une certaine importance, mérite de nous occuper. L'auteur a reçu de la part de quelques-uns de ses coreligionnaires de hautes approbations, comme le montrent des lettres insérées dans l'avant-propos placé en tête du livre.

M. Wolff expose brièvement ses vues isagogiques sur la date de la composition du livre de Job et sur le contenu du poëme. Selon lui, ce livre serait de l'époque de Moïse, si ce n'est même antérieur à elle. Le sujet traité est l'existence d'une providence. Sur le personnage d'Elihu, objet de tant de contestations entre les critiques, M. Wolff suit l'opinion de Munk, dans son livre sur la Palestine, dont il cite même un fragment. Elihu est pour lui un « jeune enthousiaste » plein de présomption, qui « ne produit aucun argument nouveau; on ne voit pas même très bien où il veut en venir. »

Après l'avant-propos vient, dans ce volume, la nouvelle traduction, où l'auteur a suivi l'ancien usage de marquer chaque verset, sans indiquer, à la façon des interprètes modernes, ce qu'on appelle le parallélisme de la poésie hébraïque. Les courtes notes placées au bas de la page offrent au lecteur un commentaire sobre des passages difficiles. L'auteur a inséré dans le texte, pour certaines parties, un résumé analytique, dans lequel il s'efforce de dégager la pensée du morceau. Voir, par exemple, la fin des chapitres IV, V, VIII, XV et XVII.

Dans une seconde partie, distincte de la première par sa pagination, se trouve un commentaire en langue hébraïque, dont nous n'avons pas à parler ici.

Certes, un travail du genre de celui de M. Wolff mériterait d'être examiné en détail, mais nous nous bornerons à quelques appréciations sommaires.

Rappelons d'abord que la tâche de l'auteur n'était pas aisée. Aux difficultés inhérentes à toute traduction de l'hébreu viennent se joindre dans ce poëme celles du sujet, tout philosophique, et du tour énigmatique qu'affectionnent en leurs débats les sages iduméens. M. Wolff a dans une bonne mesure triomphé de ces difficultés. Sa traduction ne se distingue pas, il est vrai, par des qualités très saillantes. Elle n'a pas, par exemple, la classique élégance de celle de M. Renan. L'auteur a évité les extrêmes. Ce n'est pourtant pas, loin de là, une œuvre sans physionomie, une pure compilation. Le travail est original. Ce qui y domine, peut-être, c'est la recherche de la clarté, le désir de mettre un langage étranger et presque exotique à la portée des lecteurs modernes. Le besoin de clarté va même quelquefois trop loin; la traduction incline par moments à l'explication, à la périphrase: on y trouve, à la façon de notre style, de vraies périodes, qui ne sont nullement conformes au génie poétique des Hébreux. La clarté y gagne, sans doute, mais le langage y perd quelque chose de son tour étranger et original.

Le commentaire présente plus d'un aperçu intéressant. Ainsi l'auteur fait remarquer que, pour Bildad, l'un des amis de Job, les maux proviennent des lois de la nature qui régissent l'univers. Le trait est fort juste ; il a même de la finesse. Dans la doctrine du sage Schuchite, l'ordre des choses est en effet conçu comme une loi naturelle, fatale, inflexible. C'est ce qui rend, pour le dire en passant, toute protestation du genre de celle de Job, inutile et même mensongère aux yeux de ce sage. Mais cette remarque de l'auteur eût pu être présentée avec plus de développements et étendue aux deux autres amis de Job, dont le système ne diffère pas essentiellement de celui de Bildad.

Ceci nous amène à présenter quelques observations critiques. L'auteur est rabbin ; il a appris à connaître l'Ancien Testament à l'école du Talmud. On s'en aperçoit en lisant son livre. Le disciple de la synagogue et de la tradition rabbinique perce parfois sous le commentateur et le traducteur.

Un exemple en fournira la preuve. A la page 38, notre auteur affirme que d'après le chapitre XVIII « la récompense de la vertu et le châtiment du crime n'auront lieu que dans le monde futur ; opinion, ajoute-t-il, qui se trouve également dans le Talmud. » Etonné, nous relisons attentivement ce chapitre. Pas un mot, dans le texte, indiquant que Bildad attende pour le méchant un châtiment dans une autre vie. Il n'est question que des calamités qui l'atteignent déjà sur cette terre et que Bildad décrit avec une sombre énergie. C'est donc par une sorte d'idée préconçue, qui tient à son éducation religieuse, que l'auteur croit retrouver dans ce chapitre la doctrine du Talmud sur les châtiments à venir.

D'une manière générale, M. Wolff s'est-il fait une idée juste du point de vue religieux de Job et de ses amis sur cette grande question de la vie future ? On peut en douter quand on lit, page 37, dans le résumé analytique du chapitre XVII, les mots qui suivent : « Job accuse la divinité, et dans son désespoir il arrive à douter même de l'immortalité de l'âme. » Ce n'est là qu'un simple mot jeté en passant. Mais il semblerait d'après ce mot que la foi à l'immortalité de l'âme, ou, pour parler plus exactement, à la permanence de la personnalité humaine après cette vie, fût très généralement répandue dans le milieu religieux où nous transporte le livre de Job ; si ce sage doute, c'est par désespoir et parce qu'il cède à une tentation coupable. Eh bien, c'est là une notion peu juste de l'histoire des croyances d'Israël. La lumière était si peu faite encore sur les idées d'immortalité et de résurrection, qu'un des buts que Dieu poursuit en éprouvant Job est de le contraindre à porter ses regards de la terre, où tout lui échappe, vers une autre existence supérieure, où justice lui sera rendue. Job doute, il est vrai, et il encourt pour cette raison le blâme de Dieu ; mais ce sont de simples défaillances de foi, bien naturelles, hélas ! en un tel sujet. Job pressent un réveil de la tombe ; mais il n'ose pas tout à fait y croire. Cela n'a rien de commun avec la négation hardie d'une doctrine généralement acceptée. Et la composition du livre de Job est placée par l'auteur au temps de Moïse ! Il y aurait donc eu, en Israël, une doctrine tout à fait arrêtée sur la vie à venir, dès ces premiers âges ! Ce seul fait modifierait bien profondément la conception de l'histoire du peuple d'Israël, telle qu'elle résulte des travaux modernes, et ne pourrait, croyons-nous, absolument pas se justifier par les textes.

Le lecteur désire peut-être avoir un exemple de la traduction et du commentaire. Nous prendrons le célèbre passage chap. XIX vers. 25 et suiv., où les vues messianiques et eschatologiques de Job sont comme reliées en une gerbe éblouissante. M. Wolff ne nous paraît pas avoir bien rendu le sens du passage. Voici ce que, suivant lui, porte le texte : « *Pour moi*, dit Job, *je sais que mon Sauveur est vivant et qu'il demeurera le dernier sur la terre.* Vers. 26 : *Ceci, on l'a gravé sous ma peau et je vois la divinité*

dans mon corps. Vers. 27 : *Oui, je vois tout cela, je le vois de mes yeux et non par les yeux d'un autre; mes pensées sont renfermées dans mon intérieur*. Voici maintenant le commentaire : Vers. 25 : « Je sais, voudrait dire Job, qu'il existe un Dieu éternel qui vengera ma cause et qui dirige les événements de ce monde. » Vers. 26 : « L'existence de l'homme et la manière dont il est constitué démontrent l'existence de Dieu et de sa providence. » Vers. 27 : « Je ne puis pas communiquer mes pensées et les faire comprendre à un autre. » Certes, dans la traduction et le commentaire de ce passage célèbre, le lecteur se trouvera comme dépaysé. Le texte est décidément défiguré. Mais c'est là une des rares parties du travail qui nous aient paru manquées. Combien d'autres nous pourrions citer qui montreraient le sérieux, la conscience et le talent que l'auteur a apportés dant l'accomplissement de sa tâche !

Nous sommes certain que son ouvrage sera lu et consulté avec fruit par les personnes désireuses de pénétrer le sens du livre de Job. Nous faisons des vœux pour que son essai soit bien accueilli du public, et que M. Wolff livre à l'impression son travail considérable et qui est, parait-il, déjà achevé.

E. T.

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

Vaud.

10 janvier 1875.

Selon sa coutume, l'église libre de Lausanne fera donner cet hiver dans ses chapelles, le vendredi à huit heures du soir, six conférences publiques et gratuites pour hommes et pour femmes, sur les sujets suivants.

Le 22 janvier (chapelle de Martheray). Les fêtes de l'année chrétienne, par M. Frank Coulin, pasteur.

Le 29 janvier (chapelle des Terreaux). Les poëtes de la Bible, par M. Aloys Berthoud, pasteur.

Le 5 février (Martheray). Les témoignages extra-bibliques sur les origines du christianisme, par M. F. Godet, professeur.

Le 12 février (Terreaux). John Milton, un champion de la liberté religieuse au XVIIe siècle, par M. Ch. Byse, pasteur.

Le 19 février (Martheray). Le darwinisme, par M. Suchard, docteur.

Le 26 février (Terreaux). Les conditions morales de la liberté politique, par M. Charles Secrétan, professeur.

Ce genre de prédication réunit de plus en plus de nombreux auditoires, et il nous paraît être du nombre de ces choses nouvelles qu'un docteur bien instruit dans ce qui regarde le royaume des cieux doit employer au service des choses vieilles et éternelles.

P. B.

Genève.

Janvier 1875.

Le sort en est jeté! Dans la séance du 6 Janvier, le grand conseil du canton de Genève a invité le conseil d'état à faire nommer dans le plus bref délai, par les catholiques de la paroisse de la ville, la commission chargée de gérer la fondation de Notre-Dame. On sait que cette église, sorte de cathédrale, élevée avec les deniers des ultramontains du monde entier, repose sur un terrain donné par l'état à l'ensemble des électeurs catholiques genevois. Depuis une année à peu près, la question de Notre-Dame jouait un grand rôle dans les délibérations de notre conseil d'état. Réclamée à grands cris dans le sein du conseil supérieur catholique pour l'usage des catholiques réformés, cette église leur avait été jusqu'ici refusée, non pour des motifs tirés du texte même de la loi qui est parfaitement clair, mais pour des raisons de convenance. Il semblait, en effet, qu'il y avait une justice supérieure à la justice légale et qu'on ne pouvait décemment enlever aux catholiques ultramontains un édifice bâti à leurs frais. Mais lors du renouvellement de notre grand conseil en novembre dernier, la remise de Notre-Dame aux électeurs catholiques avait été l'un des points essentiels du programme des radicaux-libéraux. Victorieux dans la lutte électorale on pouvait s'attendre à ce qu'ils fussent impatients de recueillir le fruit

de leur victoire. La pression de l'opinion était du reste si forte, que des membres du conseil supérieur jusqu'ici hostiles à la prise de Notre-Dame ont dû s'incliner devant la volonté populaire. Dans un mois au plus tard la question sera définitivement tranchée par l'assemblée générale des électeurs catholiques de la ville. Il semble à entendre les protestations et les cris du *Courrier de Genève* qu'il s'attende à une défaite. Les catholiques libéraux estiment, en effet, posséder une majorité écrasante dans le collége de la ville. On aurait pu désirer, dans l'intérêt même de la nouvelle église, que ses chefs missent plus de modération dans la revendication de leur droit. L'église de Saint-Germain suffit jusqu'ici largement aux besoins du nouveau culte. N'est-il pas à craindre que, sous les vastes arceaux de Notre-Dame, le nombre des auditeurs qui suivent régulièrement les prédications des prêtres libéraux ne paraisse bien faible, comparé au flot des fidèles ultramontains. Mais la loi est la loi, et notre gouvernement, du moins son chef paraît bien résolu à la faire respecter, au risque d'indisposer les populations de la campagne qui sont et demeurent généralement ultramontaines. A Hermance, une scène regrettable s'est passée dernièrement à l'occasion des funérailles d'un catholique réformé. Malgré la présence de gendarmes et d'agents envoyés par le département de justice et police, un certain nombre de personnes, surtout des femmes et des enfants, se sont livrées à des manifestations inconvenantes soit devant la maison mortuaire, avant le départ du cortége, soit plus tard au cimetière, pendant la cérémonie funèbre. Quelques individus, restés dans le cimetière, ont jeté sur le cercueil déposé dans la fosse laissée ouverte, une pierre qui l'a défoncé, de telle sorte que le cadavre du défunt apparaissait entre les fractures du bois. Le curé ultramontain, savoisien d'origine, a été immédiatement reconduit à la frontière par ordre du conseil d'état et les auteurs présumés du crime mis en prison. Il faut malheureusement s'attendre au renouvellement de scènes de cette nature, les esprits étant fort montés de part et d'autre.

Tandis que la jeune église libérale lutte contre les embarras de la position, le père Hyacinthe entre courageusement dans la voie de l'indépendance. Il a récemment ouvert dans la grande salle du Casino de Saint-Pierre un culte qu'il intitule *chrétien catholique*. Dans l'enseignement qui précède la Messe, il a commencé l'étude des principaux symboles de l'église catholique et en particulier du *Credo*. Un auditoire assez nombreux, protestant, anglican, catholique, entoure le célèbre orateur, qui chaque dimanche célèbre seul le culte qu'il a fondé. Les conférences sur le Décalogue qu'il a inaugurées il y a quelques semaines dans la grande salle de la Réformation, attirent un public considérable. La sympathie de cet immense auditoire doit rappeler à l'ancien carme celle qu'il rencontrait autrefois sous les voûtes de Notre-Dame de Paris. Il serait difficile de ne pas applaudir à la parole généreuse de l'éloquent conférencier, qui a gagné en puissance depuis qu'il a rompu les attaches officielles qui entravaient plus ou moins sa liberté.

Dans l'église nationale protestante, de graves questions se débattent. Le consistoire a récemment voté la rédaction de prières liturgiques *libérales* qui seront placées sous une même couverture, côte à côte avec celles qui ont été jusqu'ici en usage dans l'église. La position devient de plus en plus critique pour les pasteurs évangéliques. Mais s'ils n'ont pas pour eux la majorité des électeurs, et s'ils peuvent s'attendre d'un instant à l'autre à des mesures gênantes pour leur conscience, ils ont avec eux la masse du troupeau. Les cultes du soir à la Madelaine établis par le comité de l'Union nationale évangélique sont très suivis et paraissent répondre à de réels besoins. Les cultes libéraux, au contraire, comptent généralement plus de bancs que d'auditeurs. Qu'irait-on faire au pied de la chaire d'hommes dont le titre de ministres de Jésus-Christ est à lui seul une entorse à la vérité. Du reste, tous ces débats ne sont pas sans porter des fruits. Les plus indifférents sont obligés d'ouvrir les yeux et de réfléchir. On sent le besoin d'un rafraîchissement spirituel. Les chrétiens des diverses dénominations se rapprochent instinctivement. Les réunions de prières qui viennent d'avoir lieu ont présenté à cet égard un spectacle encourageant. Puisse l'Esprit, qui semble visiter maintenant diverses localités de notre patrie, nous réveiller aussi et créer à Genève un grand peuple !

LOUIS RUFFET.

Allemagne.

Janvier 1875.

Les vacances de fin d'année au parlement, et le procès d'Arnim ont apporté quelques jours de répit aux deux armées, celle des partisans de l'état et celle des partisans de l'église, qui font de l'Allemagne un vaste champ de bataille. On en a profité pour se recueillir, regarder le chemin parcouru. L'impression générale en présence du passé, c'est celle d'un étonnement mêlé de regrets; du côté de de l'avenir, c'est l'inquiétude. Tout tourne autour de la question religieuse. Des deux puissances laquelle, de l'état ou de l'église, aura la haute main sur sa partie adverse? voilà le problème qu'on retrouve partout.

Le procès d'Arnim, politique en apparence, avait son côté religieux; c'en était même le plus important, puisque l'habile chancelier, qui a laissé révéler tant de choses, a interdit la lecture publique des dépêches concernant le conflit religieux. L'autre jour, un député au Reichstag est arrêté pour purger une condamnation à un an de prison à cause d'un délit de presse. Le parlement, saisi d'un noble souci de sa dignité, est unanime à demander que l'inviolabilité de ses membres soit garantie pendant la session. Les malheureux! ils n'avaient pas songé à ce qu'ils demandaient. Un froncement de sourcil de Jupiter, c'est-à-dire une menace de démission de M. de Bismarck, les a ramenés au sentiment de leurs devoirs et le lendemain ils se sont empressés d'assurer le chancelier de leur plus sincère dévouement. Mais, au fond, pourquoi la foudre avait-elle menacé leurs têtes? Le député incarcéré était M. Majunke, rédacteur de la *Germania*, le Veuillot de l'*Univers* allemand, un des coryphées du centre, un terrible jouteur, et M. de Bismarck avait cru voir, dans la défense des immunités du député accusé, un signe de dissentiment de la part du Reichstag sur la politique antiultramontaine que suit le chancelier. Toujours la question religieuse.

La crise est arrivée à son point aigu l'an passé avec l'incarcération des évêques. Les prêtres en prison se comptent par centaines[1]. En Hesse, les pasteurs récalcitrants ont été conduits à la frontière et menacés d'emprisonnement s'ils reprennent leurs fonctions. Un juge qui avait refusé de prononcer dans le cas de l'un d'eux, s'estimant incompétent, a été destitué. En Prusse et pour refus d'obéissance aux prescriptions de l'autorité ecclésiastique sur le mariage civil, des pasteurs ont été menacés de peines disciplinaires. On vient encore de destituer l'évêque Martin de Paderborn. Les recherches pour trouver l'administrateur secret du pape dans le diocèse de Posen n'aboutissant pas, les doyens sont envoyés les uns après les autres en prison. Ailleurs, c'est le président civil, dont l'attitude n'est pas trouvée suffisamment ferme à l'égard de l'église, qui est remplacé.

On le voit, l'empire allemand est plus que troublé, il est divisé. Il s'y forme deux peuples rivaux, l'un qui a le culte, l'adoration de l'état, l'autre qui a la superstition de l'église. Ni l'un ni l'autre ne veut entendre parler de se mettre en bons termes en se séparant amicalement; ils luttent pour l'hégémonie. Les nationaux poussent l'état dans la voie de la sévérité. Ils demandent qu'il aille plus loin qu'il n'a été, qu'il ne se contente pas d'administrer les diocèses vacants, mais tous les diocèses: après tout, n'est-il pas le maître chez lui?

Un nouveau projet de loi sur le mariage civil est soumis au conseil fédéral. Il ne porte plus seulement sur le mode d'inscription et les formalités du mariage. Il écarte toute juridiction religieuse dans ce domaine. Il statue les cas d'incompatibilité pour trop grande jeunesse, ou parenté trop rapprochée. Ce ne sera plus en vertu d'une défense de l'église que certains mariages ne pourront être contractés, ce sera en vertu d'une défense de l'état. Que de hauts cris cela va encore faire pousser dans le camp ultramontain! On sera pourtant toujours libre d'aller demander des dispenses à Rome, si l'autorisation de Berlin ne tranquillisait pas la conscience, dans les cas où elle serait accordée dors et déjà par la loi.

Avec ce parti pris de brider l'église, n'est-il pas plaisant de rencontrer dans un journal gouvernemental, la veille de Noël, un onctueux article sur l'appel qu'adresse cette fête à tous les adversaires en présence? On y demande aux catholiques de ne plus crier à la persécution de Dioclétien, de reconnaître qu'on ne leur veut pas le moindre

[1] D'après la *Germania*, 1400 prêtres prussiens ont été punis d'une manière ou d'une autre.

mal; on se dit incapable de toucher du doigt aux choses de la foi et on s'en garde bien. Les catholiques devraient ouvrir les yeux et voir que les mesures qui leur répugnent sont pour leur plus grand bien. Le pot de fer heurtant le pot de terre et le priant de considérer qu'il n'y met pas de mauvaise volonté: il ne veut qu'entraîner dans le bon chemin son compagnon et ne le fêle que pour lui inculquer de bons principes!

D'autre part, on demande aux nationaux par trop fougueux de modérer leurs emportements de style et de pensée, quand ils parlent des ultramontains. Ne s'est-il pas trouvé des gens pour les flétrir du nom de « parti Kulmann. » Ils ont ainsi identifié avec un misérable fanatique un nombre considérable d'hommes égarés peut-être, mais respectables et tout aussi ennemis de l'assassinat en politique que leurs attaquants. N'est-il pas de la justice la plus élémentaire de ne pas confondre les têtes chaudes d'un parti, les enfants terribles qui le déshonorent, avec les hommes sérieux qui en forment le noyau, et de ne pas attribuer à ceux-ci l'approbation des crimes des premiers?

Cela est très bien dit. Malheureusement les passions sont excitées à un point tel qu'il faudrait un Noël dans les cœurs et non pas seulement le souvenir de Noël dans les esprits, pour ramener la modération soit dans le langage, soit dans les procédés. Lorsqu'un calme relatif interrompt pour quelques jours le grondement du tonnerre et le soulèvement des flots, un ouragan nouveau éclate, qui assombrit et bouleverse tout. Ce fait vient de se produire sous la forme de la dépêche de M. de Bismarck au sujet de l'élection du pape; elle est déjà de mai 1872.

M. de Bismarck pense que le concile du Vatican, par ses deux décisions touchant l'infaillibilité et la juridiction du pape, a complétement changé la situation de ce dernier vis-à-vis des gouvernements. Ces décisions ont mis le pape en état de s'approprier les droits épiscopaux dans chaque diocèse et de substituer le pouvoir pontifical à celui des évêques du pays. Les évêques ne sont plus que les instruments du pape, les fonctionnaires d'un souverain étranger et d'un souverain qui, en vertu de son infaillibilité, est complétement absolu, plus absolu qu'aucun autre monarque de la terre. Dans ces circonstances, il sera du devoir des gouvernements, avant qu'ils accordent à un nouveau pape la permission d'exercer de pareils droits, de se demander si le choix et la personne de ce pape offrent les garanties qu'ils ont le droit d'exiger contre l'abus d'un tel pouvoir.

Inviter les gouvernements à s'entendre sur leur attitude vis-à-vis de l'élection du pape et sur les conditions dont ils pourront, en cas de besoin, faire dépendre la reconnaissance de l'élection, cela a paru aux catholiques de la dernière audace. Ils ont comparé cette dépêche à celle que le comte d'Usedom, l'ambassadeur prussien, expédia à l'Autriche en 1866 et qui mit le feu aux poudres, et ils l'appellent du même nom: *Stoss in's Herz* (va au cœur). En effet, n'est-ce pas le faite de l'insolence que de prétendre non-seulement régenter les évêques et l'église en Allemagne, mais encore mettre le saint-siége lui-même en tutelle? Les catholiques oublient que des concordats avec les gouvernements ont donné à ceux-ci certains droits à propos de l'élection du pape, et que ces gouvernements peuvent craindre d'être joués. On sait que le pape a proclamé une constitution réglant l'élection de son successeur, inspirée par les jésuites et qui ne peut être que dangereuse pour les gouvernements. La curie a déclaré apocryphe cette bulle; dans son style, cela signifie: non reconnue; cela ne veut pas dire: fausse, quoi qu'en pensent les catholiques embarrassés par l'existence de cette constitution, de cette arme fournie à leurs adversaires à point nommé pour légitimer leurs projets de défense.

Il ne faut point s'imaginer que l'église catholique reste passive dans la lutte et se contente du martyre. L'histoire dira probablement que c'est sur elle que retombe en premier lieu la responsabilité de la guerre. Ou plutôt l'histoire, en possession de secrets que nous ne connaissons qu'en partie, dira probablement que c'est aux efforts des jésuites pour établir leur conception religieuse que nous devons ces hostilités.

Leur influence en effet est indéniable dans l'enseignement des prêtres, par exemple. Les mesures prises successivement par les évêques portent toutes l'empreinte de la pensée jésuitique, qui tend à l'effacement de toute divergence et de toute spontanéité, à la primauté incontestée d'une pensée, d'une consi-

gne: la leur. La première conférence des évêques prussiens a eu lieu à Fulda en 1867. Il y fut décidé que les évêques surveilleraient l'enseignement religieux et philosophique avec la plus scrupuleuse attention. Ils ne devront pas tolérer que les professeurs enseignent aucune opinion risquée. Les professeurs ont à se soumettre, à maintenir leurs méditations dans les bornes fixées, comme les autres fonctionnaires de l'église. Les évêques, sentant que cette affirmation passera pour une hérésie scientifique en Allemagne, où il n'y a rien de plus divaguant qu'un professeur, affirment que ces restrictions recommandées par la soumission à l'église ne nuisent en rien à la science et au progrès. Ils admettent qu'ils peuvent se tromper en condamnant tel ou tel enseignement que l'église pourra ratifier, mais il vaut mieux risquer une suppression provisoire que tolérer une opinion indépendante du consentement de l'église. Si les étudiants suivent des cours à l'université, ils doivent être surveillés. Ils ne sont pas autorisés à suivre tous les cours: on choisira pour eux et, en tout cas, ils ne pourront se dispenser des cours institués par les évêques.

Autrement dit, la seule science théologique à laquelle la jeunesse se destinant à la prêtrise puisse être initiée, c'est celle de saint Thomas, la scolastique dans sa plus pure expression. Toute controverse, toute discussion est interdite. Les théologiens sont élevés comme des moines. Les cours d'histoire et d'exégèse, ceux qui ouvrent le mieux l'esprit, sont proclamés secondaires. Les séminaires épiscopaux sont indiqués comme les meilleurs établissements à fréquenter, et de préférence aux universités. Qui n'entend retentir dans chacune de ces phrases le terrible mot d'ordre des jésuites: *perinde ac cadaver*? L'individu n'est rien; la société est tout; tout prêtre sera un bâton dans la main d'un vieillard.

De fait, ces mesures ont été exécutées. La science catholique a été proscrite. La philosophie de Gunther a été mise à l'index. Le professeur Balzer à Breslau, qui s'y rattachait, a été congédié. L'interdit a été lancé sur les cours de Knoodt à Bonn. Les étudiants étant pauvres pour la plupart, le clergé n'a pas eu de peine à se faire obéir. Telle était même l'ambition de la curie et sa puissance en Allemagne que déjà en 1864 des défenses épiscopales interdirent aux catholiques de se réunir pour traiter de questions religieuses sans la permission des évêques, qui eux-mêmes n'assistaient pas à ces réunions, afin de conserver leur liberté d'action à leur égard.

Tandis que le clergé est ainsi discipliné et préparé à marcher comme un régiment, la sollicitude de l'ambition jésuitique ne néglige pas les masses. Dans ce qui est fait pour elles, vous apercevez cette même pensée de domination exclusive d'une seule doctrine, d'un seul dogme, d'une attitude convenue, fixée, planant sur les ruines, sur l'anéantissement de la piété individuelle et libre. Des exercices sont prescrits, des pèlerinages en masses sont ordonnés, qui moulent les esprits dans la même forme, remplacent la pensée par l'action extérieure et dans celle-ci ôtent la possibilité de tout mouvement libre, grâce au contact et à l'entraînement du nombre. Des sentinelles vigilantes sont placées partout. De 1848 à 1872, il s'est établi en Prusse, sans compter les jésuites, ni vingt-huit ordres religieux, Rédemptoristes, Frères de saint Vincent de Paul, Pères du Saint-Esprit, comptant cinq à six cents membres, il s'est établi, dis-je, cinquante-sept ordres d'hommes avec mille membres. De 1855 à 1872, les ordres de femmes se sont accrus annuellement; en 1873, ils comptaient des milliers de membres. Dans les provinces rhénanes l'enseignement des jeunes filles a passé entièrement aux mains des religieuses.

Maîtres du clergé, maîtres de l'enseignement des jeunes filles, et par là de la majeure partie de la nation, les jésuites n'ont pas négligé de chercher à conduire l'opinion publique par la fondation de journaux à leur dévotion et d'institutions de divers genres. Avant 1848, la Prusse ne comptait pas un seul organe clérical. En 1862, le nonce du pape fonda à Vienne une union catholique avec un comité central pour toute l'Allemagne, au mépris des lois prussiennes sur les associations étrangères. L'organisation définitive de cette union a été adoptée à Fulda en 1867. Elle a institué ses casinos où, entre deux chopes de bière, s'avalent ces idées ultramontaines que distille chaque jour une presse active, répandue jusque dans les derniers recoins du pays. Elle a établi une société de publications à Francfort. Elle a fondé ces associations soi-disant religieuses, qui sont un puissant moyen de propa-

gande ultramontaine. Elle a son siége principal à Mayence; l'évêque Ketteler en est l'inspirateur; c'est dire qu'elle ne bronche pas et qu'on est content à Rome.

J'ai parlé de piété. N'est-ce pas le cachet de la dévotion jésuitique, raffinée et matérialiste à la fois, que porte la dévotion aux stigmates de Louise Lateau, du Bois d'Haine en Belgique, recommandée à la ferveur des fidèles allemands? Le chapelain Majunke, rédacteur de la *Germania*, a publié une grosse brochure pour prouver qu'il n'y a chez cette jeune fille, ni hystérie, ni magnétisme, ni catalepsie, ni saignement spontané. Elle obéit simplement à un appel de ses supérieurs, quand elle tombe en extase et que ses plaies s'ouvrent; elle ne craint pas la douleur, dès qu'il s'agit d'obéir. Elle doit servir de signe dans le conflit ecclésiastique, pour consoler les uns et reprendre les autres. Cela rappelle la jolie histoire de la dent d'or dans Fontenelle. Cette dent avait été envoyée de Dieu, disait-on, pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. Actuellement les médecins sont partagés sur le phénomène des plaies de Louise Lateau. Il a assez frappé les savants pour que le docteur Virchow l'ait mentionné dans une réunion scientifique. On devrait l'étudier scrupuleusement. Ce ne sera pas M. Virchow qui s'en chargera, à moins que la malade ne vienne à sa clinique. Vous pensez si la montagne ira à Mahomet, plutôt que Mahomet à la montagne! Les prêtres récuseront le témoignage du matérialiste, et celui-ci n'inclinera pas sa science aux pieds d'un miracle, persuadé qu'il est que le miracle est impossible. Une opinion qui paraît assez plausible est celle d'un médecin catholique : il suppose une violence qu'exerce la jeune fille sur elle-même ; l'habitude de produire ces effets pathologiques en a rendu l'apparition très aisée. Du reste, il paraît que la jeune fille n'a point subi de visite médicale impartiale, loin des regards de son confesseur et des prêtres qui l'exploitent. Et c'est cette pauvre hallucinée qui est donnée comme ayant une grande importance dans la crise actuelle!

Tels sont les principes et les forces que l'année 1875 a vus, à son aurore, rangés en bataille, prêts à rentrer dans la mêlée qui a troublé l'année 1874. Celle-ci a légué à son héritière un lourd héritage. Dieu veuille délier lui-même le nœud gordien et empêcher que les hommes d'un parti ou de l'autre ne le tranchent avec l'épée!

Dans l'église protestante, on s'acharne contre la loi sur le mariage civil. Le conseil supérieur a dû intervenir par une nouvelle circulaire, pour rappeler à la soumission quelques récalcitrants. Ceux-ci trouvent que le nouveau formulaire est un scandale pour les laïques et pour le pasteur, en ce qu'il considère les époux comme déjà mariés, parce qu'ils le sont au civil; que la remise des bagues est une comédie; que les mains des époux réunies par les pasteurs ne signifient plus: vous êtes mariés, mais: vous êtes seulement bénis; qu'ainsi l'église est passive dans l'acte du mariage; que le mariage de divorcés ne peut être béni.

Le conseil réplique que les objections proviennent de préjugés. Le mariage civil est un fait. Il s'agit d'en tirer le meilleur parti possible. La résistance est inutile et sera du reste punie.

Il a été décidé de s'adresser à l'état pour suppléer au casuel des pasteurs qui, le mariage civil aidant, va toujours décroissant. Chose caractéristique, il a été reconnu que dans l'état actuel des esprits, il ne serait pas prudent de recourir à des impositions dans les paroisses. Le gouvernement est assez disposé à accorder un dédommagement aux pasteurs.

Dernièrement le vénérable professeur Twesten célébrait à Berlin le 60e anniversaire de son activité professorale, tandis que l'Allemagne perdait le savant Tischendorf, dont le nom est attaché à la trouvaille du *Codex Sinaïticus*. De pareils bonheurs n'arrivent qu'à ceux qui les méritent.

S.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

—

RAPPORTS PRÉSENTÉS A LA SOCIÉTÉ PASTORALE (*section vaudoise*), en mai 1874, sur les deux sujets suivants : « La tâche actuelle de l'apologétique chrétienne. » — « La position sociale de l'ecclésiastique dans notre époque. »

Une analyse complète de ces rapports serait ici hors de propos. Ceux qui les ont entendus en savent déjà le mérite. Qu'il nous

suffise d'en recommander la lecture à quiconque s'intéresse aux questions théologiques et religieuses.

En traitant le premier sujet : « La tâche actuelle de l'apologétique chrétienne, » M. le professeur Rambert examine brièvement en quoi consiste le christianisme. Il expose ensuite dans leurs grands traits les principaux systèmes qui le mettent en danger. Il indique enfin comment il faut le défendre. La partie la plus étendue de ce remarquable travail est consacrée à la théologie de la nouvelle école zurichoise, représentée par M. Lang. M. Rambert, qui l'a étudiée d'après les sources, en montre non-seulement la tendance hostile au christianisme, mais les nombreuses contradictions intérieures. Connaissance parfaite du sujet, exposition lucide et impartiale, élévation de pensée, chaleur de conviction, telles sont les qualités essentielles de ce rapport.

Celui de M. le pasteur Gindraux s'occupe de la position sociale faite aujourd'hui aux pasteurs. Le temps n'est plus où ces derniers exerçaient une sorte de magistrature presque universellement acceptée et entourée de prestige. Leur autorité va diminuant. On voudrait parfois les transformer de ministres de l'Evangile de Christ, en instituteurs de civilisation. Cette position nouvelle, où l'on tend à les placer, doit les porter à redoubler d'ardeur dans l'accomplissement de leur œuvre sainte. Qu'au lieu de former une caste à part, ils se mêlent à la vie de toutes les classes de la nation. Qu'en maintenant fermement l'institution divine du ministère en vue du salut des âmes, ils sachent dans tous les domaines se faire serviteurs de leurs frères par amour pour Christ, le Maître, qu'ils ont d'abord à servir. En signalant à ses collègues les sujets de tristesse et de crainte qu'ils rencontrent dans leur travail, M. Gindraux leur communique aussi le joyeux élan de la foi et de la charité.

Tout chrétien, non moins que tout pasteur, peut profiter des deux études contenues dans la brochure que nous annonçons en l'accompagnant de nos meilleurs vœux. P. C.

LIVINGSTONE. Histoire abrégée de sa vie par A. Dupin de Saint-André, pasteur. — Paris. Grassart, libraire-éditeur, 1874.

Une histoire abrégée, que ce soit celle d'un homme ou celle d'un peuple, celle d'une journée ou celle d'un siècle, est presque nécessairement un peu sèche, car là où le détail est supprimé, la physionomie court le risque de faire aussi défaut. La biographie que nous présente aujourd'hui M. Dupin, sans échapper absolument à ce reproche, offre un réel intérêt et vient remplir une lacune sentie.

On a beaucoup parlé de Livingstone; chacun a lu des fragments de ses voyages dans quelque journal, soit religieux, soit purement scientifique; les uns le connaissent surtout comme missionnaire, les autres simplement à titre de savant explorateur. Parmi tant de personnes, il en est un bien petit nombre cependant qui aient le loisir et l'occasion d'aller puiser aux sources une vue d'ensemble sur la carrière de cet homme de foi et de génie. Le court aperçu de M. Dupin leur fournira un cadre dans lequel se placeront naturellement et dans leur vraie lumière tous les détails isolés qu'elles ont recueillis au hasard.

D'autre part, ce petit livre, grâce à sa simplicité et à la modicité de son prix, est destiné à faire son chemin parmi les enfants et les classes ouvrières. Sa lecture donnera certainement, à ceux qui ne savent encore rien de l'illustre voyageur, le désir d'en apprendre davantage; elle fera plus, en leur montrant ce que peuvent les forces de la jeunesse, mises au service de l'amour, du travail et du talent.

Pour arriver à quelque chose dans ce monde, il faut un but; cela est vrai dans l'ordre moral, comme dans l'ordre matériel. Mais ce but, il faut se le fixer de bonne heure, le poursuivre avec énergie, et ne pas attendre que les années soient venues amenant avec elles les jours mauvais, pour consacrer à Dieu et à une œuvre utile un misérable reste de vie et un corps usé par les fatigues du chemin.

Ah! s'il se réalise si peu de progrès véritables, si dans tous les domaines les Livingstone sont rares, la faute n'en est-elle pas à nous, à cette jeunesse qui trop souvent marchande son cœur et son bras, jusqu'au moment où les forces de ce cœur et de ce bras ont été décimées par les épreuves de la vie.

Les ouvriers de la onzième heure seront sans doute reçus avec miséricorde dans les parvis célestes, mais sur la terre qu'auront-ils fait pour la gloire de leur Maître et le bien de leurs frères? L.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

REVUE RÉTROSPECTIVE

—

Les missions évangéliques en 1874.

Il n'est pas facile d'estimer les progrès qui se font d'une année à l'autre dans le vaste champ des missions. Si, sur quelques points, l'œuvre a pris en peu de temps une extension bien marquée, sur d'autres elle est restée en apparence stationnaire, ou même elle a perdu du terrain. L'influence de l'évangile ne se fait sentir qu'à la longue, et pour l'apprécier il faut embrasser du regard une période de quelques années. Alors on s'aperçoit que, dans tous les pays païens soumis à l'action du christianisme, les églises sont apparues peu à peu comme des germes sortant de terre, qu'elles se sont accrues, puis multipliées, que de véritables confédérations se sont formées, tandis que d'autre part la masse du peuple s'imprégnait de christianisme, laissant tomber en désuétude des coutumes barbares et s'affranchissant par degrés de la servitude des préjugés de race ou de religion. Le contact de la civilisation européenne qui s'impose aujourd'hui aux chefs de tribus dans l'Afrique centrale comme aux mandarins du Céleste Empire, fait naître deux courants contraires, l'un tourné vers le bien, l'autre vers le mal. La civilisation européenne donne aux sauvages et aux Orientaux, qui ne sont point des sauvages, d'une main la Bible, de l'autre l'eau-de-vie, l'opium, pis encore; et les missionnaires ont parfois fort à faire de neutraliser par l'évangile les influences fâcheuses.

Or l'étude nous a convaincu qu'en définitive la victoire demeure à l'influence évangélique; en sorte qu'à tout prendre l'Inde et la Chine, aussi bien que la Polynésie et le Groënland, peuvent se féliciter de leurs rapports avec l'Europe.

Si l'on pense à ce qu'était le monde païen il y a cinquante ans, quel changement! Les régions les plus inaccessibles ont été ouvertes à l'évangile, les empires les plus exclusifs ont dû abaisser les barrières dont ils s'entouraient, des obstacles jugés insurmontables ont disparu; il n'y a pas aujourd'hui un coin de l'univers où l'on ne puisse fonder des écoles et bâtir des lieux du culte. La foi des missionnaires a opéré le miracle qui consiste à arracher les montagnes de leur base pour les jeter dans la mer.

Qui calculera ce que doit le monde à la société des missions de Londres, par exemple? à cette association chrétienne qui travaille depuis trois quarts de siècle sans distinction ecclésiastique à évangéliser la Chine, l'Inde, l'Afrique, Madagascar, la Jamaïque, la Polynésie, la Nouvelle-Guinée, etc., etc., qui emploie continuellement à cette œuvre plus de cent cinquante ouvriers européens et des milliers de catéchistes indigènes, comblant à mesure les vides causés par la mort, étendant chaque année le cercle de son activité, si bien que dans le cours de l'année passée seulement son effectif s'est accru de douze missionnaires? Cette association, qui place chaque année près de trois millions de francs à fonds perdu dans le champ de la mission, n'attendant d'autre récompense de ses tra-

vaux que le salut des âmes, représente une puissance formidable dans l'ordre moral, la puissance d'une charité que les années ne peuvent refroidir, que les sacrifices n'épuisent pas. On ferait un bel ouvrage d'apologétique en écrivant l'histoire de ces grandes sociétés missionnaires de Bâle, de Londres, d'Edimbourg et d'ailleurs, qui toutes sont à l'œuvre depuis au moins cinquante ans, travaillant sans jamais se lasser à la conversion du monde.

Etonnante vitalité de l'amour chrétien! La société missionnaire de l'église épiscopale d'Angleterre fondée en 1799 a fait l'an passé une recette de six millions et demi de francs, et elle clôt son compte-courant avec un solde en caisse de deux cent cinquante mille francs. Une vingtaine de jeunes ministres se sont offerts à elle pendant l'année, et sur le nombre huit gradués d'Oxford ou de Cambridge, c'est-à-dire la fleur des universités. On voit que, malgré son âge considérable et le triste état de l'église qu'elle est censée représenter, cette société n'est point décrépite; au contraire, sa jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle.

Après elle, c'est la société des missions wesleyennes qui dépense le plus pour l'évangélisation du monde; la société dite de Londres ne vient qu'en troisième rang. Le tableau des recettes faites par toutes les sociétés religieuses de l'Angleterre durant le dernier exercice donne comme total la somme de trente-cinq millions et demi de francs. C'est le budget du royaume de Dieu dans la Grande-Bretagne. On ne mesure pas à l'argent dépensé, cela va sans dire, les progrès de l'évangile, mais les chrétiens ont le droit de se réjouir en constatant de la sorte la vitalité des églises qui représentent le christianisme dans sa pureté. On arriverait à des chiffres bien autrement considérables si l'on dressait un tableau des recettes faites par les sociétés missionnaires des Etats-Unis et du continent de l'Europe. Or ces chiffres ont leur éloquence, et le résumé de comptes qui précède vaut à nos yeux tout un discours d'apologétique.

Le fait le plus saillant de l'année au point de vue strictement missionnaire, c'est un mouvement de réveil qui s'est opéré presque simultanément dans un nombre considérable de stations, en Chine, aux Indes et en Afrique. On l'attribue généralement à l'influence des réunions de prières du mois de janvier. Une seconde période semble commencer pour l'histoire des missions. Le sol défriché, labouré, puis ensemencé et arrosé des sueurs du peuple de Dieu pendant un demi-siècle en moyenne, commence à verdir; la moisson se prépare. Jusqu'à présent, l'œuvre missionnaire n'avait eu pour résultat presque partout que des conversions isolées, rares. Aux Indes, par exemple, sur une population de deux cents millions d'âmes, c'est à peine si l'on compte après soixante et dix ans de travaux deux cent mille chrétiens. Mais l'évangile a été déposé dans les intelligences, il fait son chemin dans les cœurs, des milliers de païens reconnaissent en secret la vérité des doctrines chrétiennes; il ne leur manque plus pour se déclarer ouvertement que le souffle de l'Esprit de Dieu. C'est ce souffle qui commence à se faire sentir. Nous aurons à le constater en faisant rapidement notre revue annuelle.

En Australie.

La mission morave parmi les Papous, ces êtres dégradés qui méritent à peine le titre d'hommes, ne fait pas des progrès rapides. Elle se poursuit malgré de grandes difficultés; c'est déjà beaucoup. L'ordre et la prospérité règnent au sein des villages bâtis sous l'influence du christianisme; le culte divin y rassemble chaque semaine, et plusieurs fois par semaine, des auditoires d'Australiens propres et vêtus. Les écoles donnent d'excellents résultats. Mais la plus grande partie de la nation vit encore à l'état sauvage, répandue par petits groupes farouches dans ces immenses et mystérieux déserts inconnus à l'Européen. Il se passera probablement bien du temps avant qu'on

puisse apprivoiser ces hôtes de la forêt; et peut-être auront-ils disparu avant que l'évangile ait fait beaucoup de conquêtes parmi eux, car depuis l'arrivée des Européens sur la terre australienne, les aborigènes semblent frappés d'une langueur qui les décime rapidement. On calcule qu'avant un siècle la race sera éteinte, à moins que le christianisme ne l'ait transformée.

Les côtes de l'Australie sont aujourd'hui la propriété d'une colonie anglo-saxonne nombreuse, qui y a bâti des villes et développé toutes les richesses de la civilisation. On trouve à Melbourne, à Adélaïde, à Sydney, des colléges, des bibliothèques publiques, des musées, des salles de conférences, des clubs. Toutes les dénominations ecclésiastiques de de notre vieille Europe y sont représentées, surtout les églises dissidentes; elles y ont des écoles et des lieux de culte, une presse quotidienne et périodique, des œuvres de charité.

Parmi celles-ci, il en est une qui tend à prendre beaucoup de développement. Elle a pour objet les milliers de coolies chinois établis dans la province de Victoria. L'église wesleyenne de Melbourne les évangélise depuis longtemps; elle a réussi à mettre la main sur deux Chinois chrétiens, qualifiés pour le ministère et auxquels on a donné la consécration. Ces deux hommes officient comme pasteurs au milieu de leurs compatriotes; déjà par leur influence il s'est formé de petites congrégations. Les Chinois sont plus accessibles à l'évangile en Australie qu'ils ne le seraient en Chine, n'étant plus sous les yeux des mandarins, ni dans un milieu propre à les affermir dans la foi de leurs pères. En Californie comme en Australie ils prêtent volontiers l'oreille à la nouvelle du salut en Christ.

Au nord de l'Australie s'étend une île grande et belle qu'on appelle la Nouvelle-Guinée. Ses habitants ne ressemblent point aux Papous du continent; de petite taille, mais de couleur claire, ils sont bien faits, agiles, intelligents. Le tatouage est en vigueur chez eux, ce qui est déjà un signe de culture. Les femmes sont honorées, et la déférence qu'on leur témoigne, contraste avec la manière d'être habituelle des sauvages envers le sexe faible. Les missionnaires de la société de Londres ont établi parmi eux des évangélistes polynésiens dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. L'activité de ces hardis pionniers s'étend de mois en mois, et leur influence, constatée récemment par une députation de missionnaires européens, devient considérable. On peut déjà caresser l'espoir qu'ils réussiront à christianiser ces hordes de cannibales, sans avoir besoin pour cela du concours des Européens.

Au sud de l'Australie, se trouve la Nouvelle-Zélande. On n'a pas oublié que l'œuvre admirable accomplie par les missionnaires anglais (épiscopaux et wesleyens), dans la première moitié du siècle, au sein des tribus maories avait été presque entièrement ruinée par la guerre. En quelques années, des milliers de chrétiens indigènes étaient retournés à l'état sauvage et au paganisme, au moins en apparence; les stations missionnaires étaient abandonnées. Nous avons raconté (janvier 1873) comment dès 1871 la guerre ayant pris fin grâce aux concessions de l'Angleterre, les missionnaires avaient pu reprendre possession de leurs églises et de leurs écoles. Aujourd'hui l'œuvre de pacification est achevée dans l'île entière, et plusieurs églises indigènes se sont développées au point de se suffire à elles-mêmes. Un séminaire théologique a été fondé en vue des besoins futurs de l'église maorie, et plusieurs jeunes gens s'y préparent au saint ministère.

C'est principalement dans l'intérieur de l'île que fleurit le christianisme indigène. On trouve çà et là dans les vallons reculés de la montagne des villages composés presque en entier de familles chrétiennes où le culte se célèbre avec régularité, même en l'absence du pasteur. Mais sur les côtes et dans la proximité des établissements européens, les

chétiens maoris sont moins fidèles. L'exemple de leurs frères d'outre-mer leur est funeste, et la boisson fait parmi eux d'affreux ravages. Une secte étrange, née pendant les désordres de la guerre, porte le trouble dans plusieurs églises. Les Hau-hau, ainsi nommés parce que l'aboiement du chien est leur signe de ralliement, se sont fabriqué une religion multicolore, mélange incroyable d'antiques superstitions et de pratiques catholiques romaines. Leur moralité est fort relâchée. Ils avaient, disaient-ils, reçu du ciel la mission d'exterminer les hérétiques, c'est-à-dire les Anglais. Depuis la cessation des hostilités, les Hau-hau ont perdu une grande partie de leur influence sur les tribus ; ils finiront par disparaître, mais non sans avoir fait beaucoup de tort au christianisme de leurs compatriotes.

Les îles Sandwich naguère si prospères au point de vue spirituel sont entrées dans une période de langueur, presque de sommeil. L'assemblée annuelle de la société évangélique d'Hawaï, à laquelle assistent en général de soixante à soixante-dix députés, n'en comptait guère qu'une trentaine l'année dernière. Les rapports envoyés par les églises étaient peu satisfaisants ; le zèle pour l'entretien du culte se ralentit; les contributions à l'œuvre missionnaire diminuent. Les pasteurs, mal payés, donnent leur démission ; on ne trouve pas à les remplacer. Le séminaire théologique d'Hawaï n'a qu'une douzaine d'étudiants, ce qui est peu pour fournir aux besoins d'une confédération de soixante églises.

Nous avons de la peine à nous expliquer ce marasme subit après des années de joyeuse activité au service du Seigneur. (Voir *Chrétien évangélique,* décembre 1871.) En serait-il des îles Sandwich comme des îles Fidji, où l'affluence croissante des colons européens attirés par la fertilité du sol et les facilités commerciales nuit au développement de la piété chez les indigènes ? C'est malheureusement probable.

Quant aux îles Fidji, elles viennent de passer par une crise qui sera probablement favorable à l'extension du christianisme. Le roi Thakombau était fatigué par des guerres incessantes avec les tribus païennes de l'archipel. Des démêlés continuels avec les colons européens, aventuriers sans foi ni loi pour la plupart, qui s'emparaient des meilleurs terrains sans son autorisation, l'avaient dégoûté de la royauté. Ne sachant que faire d'une couronne qui lui pesait, il s'en est déchargé sur le gouvernement anglais. Celui-ci a pris possession des îles Fidji au nom de la reine et les a placées sous le régime des lois britanniques. Les habitants de ce beau pays pourront désormais jouir en paix de leurs propriétés et de toutes les libertés compatibles avec l'ordre social. Ils ne seront plus la proie des flibustiers, qui naguère leur faisaient par leurs déprédations prendre en horreur le nom de chrétiens. Les amis de l'évangile ont été les premiers à s'en réjouir.

Au Japon.

La résolution prise par le mikado de relever l'antique religion nationale et d'abattre la puissance du clergé boudhiste avait fait naître de grandes espérances chez les missionnaires. Le boudhisme étant très puissant au Japon où il s'associe à tous les actes de de la vie du peuple, toute mesure tendant à l'affaiblir devait favoriser l'extension du christianisme. C'est ce qui est arrivé ; quand on a vu des temples et des couvents se fermer par ordre impérial, des moines rentrer malgré eux dans la vie civile ou prendre du service dans l'armée, les biens de mainmorte tomber en partie aux mains du gouvernement sans que celui-ci fût consumé par les foudres dont les prêtres affolés le menaçaient, on s'est demandé en bien des lieux s'il fallait donner plus longtemps créance aux assertions du clergé. Le mikado, effrayé par des résistances auxquelles il ne s'était pas attendu, n'a pas jugé à propos d'exécuter

jusqu'au bout son programme. Un coup terrible a néanmoins été porté au prestige de la caste sacerdotale. On s'en aperçoit à la facilité avec laquelle les missionnaires peuvent parcourir le pays et à l'attention prêtée à leurs discours. Les résultats du travail de l'année sont très satisfaisants. Deux évangélistes indigènes ont fait une tournée dans la province populeuse de Cazuza, habitée par une population fanatique et intolérante. Ils ont pu prêcher l'évangile de village en village et de ville en ville, attirant partout des auditoires nombreux sans que ni les prêtres ni les magistrats soient intervenus.

Ce succès a enflammé le zèle des candidats au saint ministère. Les huit étudiants du séminaire théologique de Yokohama, qui ont déjà pris la bonne habitude de visiter les malades dans leurs moments de loisir, se préparaient, d'après les dernières nouvelles, à employer leurs longues vacances en courses d'évangélisation.

Huit sociétés missionnaires travaillent au Japon; mais, chose digne de remarque, elles travaillent de concert, dans un esprit de largeur chrétienne assez rare, faisant continuellement des échanges de prédications et s'unissant pour la prière en commun. Une branche de l'Alliance évangélique a été fondée à Yokohama à peu près en même temps qu'à Rome, où il n'est pas sûr que le christianisme évangélique fasse autant de progrès que dans la capitale japonaise.

Une cinquantaine d'indigènes, tant hommes que femmes, ont été baptisés dans le courant de l'année; l'église chrétienne (sans distinction ecclésiastique) compte en ce moment une centaine de communiants dont la plupart sont d'actifs et intelligents propagandistes de la foi; plusieurs des anciens prêchent tous les jours: petit, mais solide commencement. Aucune œuvre missionnaire ne donne d'aussi grandes espérances. N'oublions pas toutefois que le boudhisme, comme le catholicisme romain, est une religion puissante, armée de toutes pièces, admirablement équipée, et qui ne se rendra pas sans de rudes combats.

En Chine.

Un mouvement de réveil se manifeste à Formose, cette grande île dont les plaines vastes et fertiles, les plateaux élevés, les vallées, renferment une population nombreuse. Des missionnaires anglais y travaillaient depuis une quinzaine d'années; trois hôpitaux et quatorze chapelles témoignaient de leurs succès. L'église y comptait de cinq à six cents communiants et de trois à quatre mille auditeurs réguliers. Mais la connaissance de la vérité s'était répandue dans l'île entière, grâce surtout aux hôpitaux missionnaires où l'on vient de fort loin chercher des secours médicaux. Or tout récemment, des villages entiers ont déclaré ne plus vouloir de la religion nationale; les missionnaires européens que cette nouvelle avait fait accourir ont été reçus comme des libérateurs. On quittait les champs, on délaissait les ateliers et les boutiques, pour se presser autour d'eux. Dès le premier jour on fit en leur présence de grands auto-da-fé où reliques et idoles trouvèrent pêle-mêle une fin ignominieuse.

Un missionnaire écossais, qui est allé s'établir tout seul dans une grande ville du centre, écrit à un de nos amis qu'il est confondu de l'avidité du peuple pour l'Ecriture sainte. Il a *vendu* trois mille exemplaires du Nouveau Testament en peu de semaines, et il pourrait en écouler le double s'il l'avait. Les Chinois sont assez instruits et assez intelligents pour saisir les vérités fondamentales du christianisme par une étude personnelle des saints livres et sans le secours d'aucun commentaire. Aussi M. Macyntire pense-t-il qu'il suffira du souffle d'en haut pour faire surgir du sein de ce peuple immense des milliers de chrétiens. Il y a en ce moment à peu près un missionnaire européen pour trois millions de Chinois; c'est peu. Mais le nombre des évangélistes et des

pasteurs indigènes s'est accru ces deux dernières années dans une grande proportion. La plupart sont des hommes instruits et d'une piété solide ; on trouve parmi eux des orateurs puissants. Il y en a environ quinze cents à l'œuvre sur divers points du Céleste Empire. Bien des églises se suffisent à elles-mêmes. En définitive, c'est à ces églises indigènes qu'incombe la tâche de christianiser la Chine, et elles sont déjà assez importantes par le nombre et par le développement intellectuel pour être à la hauteur de leur tâche, dussent-elles désormais se passer du concours des Occidentaux. C'est là un magnifique résultat.

On a eu récemment l'idée de fonder dans les grandes villes des refuges pour les fumeurs d'opium désireux de s'affranchir de ce dur esclavage. Un médecin est attaché au refuge et pendant qu'il traite ses malades, ceux-ci sont évangélisés par des missionnaires ou des catéchistes. Quoiqu'il faille payer un droit d'entrée assez élevé, beaucoup de Chinois ont déjà profité de ces secours.

Le parlement britannique ayant jusqu'à présent refusé de prendre en considération un projet de loi pour l'abolition du trafic de l'opium, une société vient de se former en Angleterre avec le but spécial de travailler l'opinion publique à ce sujet et d'exercer ainsi une pression sur les législateurs. On avait fait de même autrefois quand il s'agissait d'abolir l'esclavage et de supprimer la traite, et les efforts persévérants de la société abolitionniste avaient été couronnés par un éclatant succès. Or l'opium ne fait guère moins de ravages en Chine que la traite n'en faisait sur les côtes de l'Afrique, et il y a là un désordre moral auquel il est urgent de porter remède.

Un beau réveil a eu lieu au nord de la Chine dans le district de Tsi-Mi à quelques lieues de Che-Foo. Des missionnaires américains établis dans cette ville avaient envoyé fréquemment des catéchistes prêcher l'évangile aux habitants de cette province dont la plupart appartenaient à une secte antique nommée « la religion sans nom. » Ces gens rejettent les idoles, pratiquent la vertu, se prêtent mutuellement secours dans les temps difficiles et attendent un libérateur promis par leurs ancêtres. C'est parmi eux que le réveil a éclaté. Un de nos amis, le docteur écossais Williamson, qui habite Che-Foo, écrit qu'il n'a jamais vu pareil mouvement en Chine. Des centaines de personnes ont été admises dans l'église, des centaines d'autres demandent à en faire partie. Un village tout entier a passé au christianisme, à l'exception d'un seul habitant. Comme il fallait s'y attendre, ces manifestations éclatantes ont fait naître une opposition terrible. Un des missionnaires, le rév. Corbett, s'étant rendu sur les lieux, faillit être tué à coups de pierres. Des troupes de fanatiques, soudoyés probablement par les mandarins, se ruèrent sur les demeures des chrétiens, pillant, brûlant, saccageant à l'envi, n'épargnant pas même les arbres fruitiers. Des familles entières durent s'enfuir dans la montagne où elles errèrent plusieurs jours en proie à la faim et au froid, jusqu'au moment où une proclamation des magistrats vint leur rendre un peu de confiance. Cependant les persécutions continuent sans qu'on puisse prévoir comment cela finira.

La Société des missions de Londres avait entrepris, il y a une trentaine d'années, une mission au nord de la Chine, dans une province de la Mongolie tributaire de la Russie. Elle avait des encouragements. Les amis du règne de Dieu se réjouissaient déjà à la pensée de voir ces farouches Mongols se tourner en grand nombre vers Jésus-Christ, lorsque l'empereur Nicolas, jaloux des succès obtenus par ces missionnaires hérétiques, les expulsa. Personne dès lors ne s'occupa plus de la Mongolie jusqu'à l'année dernière. Un missionnaire anglais s'est établi à Pékin, avec le dessein de consacrer les mois d'été à de longues tournées d'évangélisation en Mongolie. Il a été bien reçu jusqu'à présent et plu-

sieurs des hommes qu'il a évangélisés sont venus le voir à Pékin pendant l'hiver; mais il décrit ces populations comme très ignorantes, plongées dans la barbarie et la superstition. Ce sont des écoles et une mission à poste fixe qu'il faudrait dans ce pays. La Russie, qui le convoite et s'en approche à petits pas, se donnera peut-être pour tâche d'y apporter la civilisation de l'Occident.

Au Thibet.

La mission morave du Thibet est encore dans la période des petits commencements. On s'étonne de trouver tant de dureté de cœur, si peu de goût pour les choses spirituelles, chez une population qui vit si près du ciel (à plus de dix mille pieds au-dessus de la mer) et dont la vie matérielle a si peu de charmes. Dans ces régions pauvres des hautes montagnes, où le sol ingrat ne récompense que maigrement le labeur opiniâtre de l'homme, on trouve en général celui-ci disposé à s'occuper d'un monde meilleur. C'est le cas en Europe dans les hautes vallées des Alpes et du Jura, aux Indes dans les Nilgherries où la mission bâloise remporte d'admirables succès, dans l'Himalaya parmi les Santhals, ces aborigènes si longtemps méprisés. Pourquoi le Thibet fait-il seul exception? Peut-être faut-il attribuer l'ingratitude de ce champ à la présence d'une caste sacerdotale nombreuse, arrogante et rapace, qui tient le peuple dans une dure sujétion et se montre toujours prête à châtier les moindres velléités d'indépendance. Les Thibétains se nourrissent surtout de riz et de thé. Le thé leur vient de la Chine et les lamas ont le monopole de cet article précieux. Outre un bénéfice matériel considérable, ils y trouvent encore un bénéfice moral qui n'est pas à dédaigner, car ils n'ont qu'à menacer le peuple d'une disette de thé pour en faire tout ce qu'ils veulent.

Si grande est leur crainte qu'on ne vienne leur enlever leur précieuse prérogative et le pouvoir de pressurer à plaisir leur malheureux peuple, qu'ils n'ont permis jusqu'à présent à aucun étranger de passer de l'Inde en Chine. Un explorateur anglais d'un grand mérite et d'un courage à toute épreuve tenta il y a quelques années de relier ces deux grands empires par une route. Il voulut passer de la Chine dans l'Inde, mais au Thibet il fut arrêté et jeté en prison. Plus tard, il essaya de nouveau, cette fois en partant de l'Inde. Il faillit perdre la vie dans cette aventure, les lamas ayant levé une armée pour s'opposer de vive force à son passage.

Il faut donc admirer que les moraves aient pu s'établir au Thibet et y demeurer sans être trop molestés. Pour qui connaît les dispositions du clergé thibétain à l'égard des étrangers, ce fait tient du miracle. Ce n'est pas qu'on laisse nos frères exercer paisiblement leur ministère de charité; une opposition continuelle, tantôt sourde, tantôt éclatante, entrave toutes leurs démarches. Leurs disciples ont eu à souffrir de la persécution. Mais on ne les a pas chassés, on n'a même pas fermé leurs écoles, ces écoles sur lesquelles ils comptent pour soustraire la génération future au pouvoir despotique et illégal des lamas. Et cependant un de leurs maîtres d'école vient de faire publiquement profession de foi en Christ, quelques personnes ont abandonné le giron de la religion nationale, le boudhisme, pour se faire chrétiennes. Certes, il y a là une manifestation éclatante de la providence de Dieu.

Au Birman.

Ici nous nous trouvons en pleine chrétienté, car une église qui compte près de quatre cents congrégations en grande partie indépendantes, qui possède un clergé instruit et zélé, d'innombrables écoles et une faculté de théologie; une église qui, non contente de se suffire à elle-même, s'occupe avec sollicitude d'évangéliser les pays d'alentour, que trouverait-on de mieux chez nous? Il y a cependant encore au Birman des villages entiers d'où le christianisme est exclu, et plus haut,

dans les montagnes qui avoisinent la Chine, une population de Karens sauvages sans religion. L'année 1874 a vu près de deux mille âmes ajoutées à l'église birmane et environ neuf cents à l'église des Karens. Un des missionnaires, le docteur Inglis, étant mort, sa veuve s'est chargée de toutes les œuvres qu'il avait commencées. Elle catéchise chaque jour les candidats au baptême et dirige huit évangélistes, trois colporteurs, cinq maîtres d'école et plusieurs *Bible-women*. Tous ses subordonnés sont tenus de lui remettre chaque mois un rapport écrit sur leur travail; tous les samedis, elle examine une des écoles placées sous sa direction. Voilà une maîtresse femme, comme on en trouve, paraît-il, beaucoup en Amérique. Oserons-nous le dire? cette direction féminine ne nous inspire pas une pleine confiance; une femme qui préside des conférences pastorales et donne des instructions à des prédicateurs de l'évangile, ne ressemble guère à celle dont les épîtres de Paul et même celle de Pierre nous retracent l'image. Mais passons.

Le Birman vient de faire une grande perte dans la personne du docteur Mason, un des fondateurs de l'œuvre missionnaire chez les Karens. Francis Mason, d'abord cordonnier ambulant, puis étudiant en théologie à Philadelphie, arrivait au pays des Karens en 1830 à l'âge de 31 ans, au moment où l'illustre Boardman se faisait transporter en litière dans une vallée haute pour y baptiser avant de mourir ses premiers néophytes. Mason l'accompagna, et sous les yeux du vétéran que ses forces avaient trahi, il inaugura sa carrière par le baptême de trente-quatre païens.

Dans le cours de ses travaux le docteur Mason devait introduire dans l'église chrétienne non des centaines, mais des milliers d'âmes. Il a traduit la Bible en deux dialectes différents, puis il a eu encore le temps de réviser lui-même ces deux versions. Il a ouvert aux Européens l'accès du Pali en publiant une grammaire, une chrestomathie et un dictionnaire dans cette langue, alors presque inconnue. Des ouvrages d'histoire, d'ethnologie, de botanique, d'histoire naturelle, de minéralogie, le recommandèrent de bonne heure à l'attention du monde savant. Enfin, il s'occupa activement jusqu'à sa mort de la direction des cent vingt-six églises fondées par ses collègues et par lui-même durant les quarante-quatre années de son ministère. Il vient de mourir à l'âge de 75 ans.

En Inde.

Les changements survenus en quelques années dans la condition tant matérielle que spirituelle de la nation hindoue tiennent du prodige. Il y a cinquante ans, il fallait quatre ou cinq mois pour aller de Londres à Calcutta, il n'en faut qu'un aujourd'hui. La réponse à une dépêche ne s'obtenait qu'au bout de neuf à dix mois; aujourd'hui, grâce au télégraphe, on peut l'avoir en douze heures. On n'avait pour voyager à travers les plaines immenses de l'Inde que le cheval, le chameau ou le palanquin; aussi voyageait-on le moins possible. Aujourd'hui les chemins de fer transportent annuellement seize millions de passagers d'un bout à l'autre de la péninsule; les fleuves sacrés sont sillonnés de steamers, le télégraphe étend dans toutes les directions son réseau de fils de fer. L'intérieur était presque inconnu; des régions immenses, fort populeuses, demeuraient sans communication avec le reste de l'univers. Aujourd'hui, partout des routes et des postes là où il n'y a pas encore de voies ferrées. Aucun indigène ne pensait à apprendre l'anglais; aujourd'hui, l'étranger trouve dans toutes les villes de l'intérieur comme du littoral des marchands, des commis de banque, et des employés de la poste qui parlent couramment cette langue. Alors, quand un journal missionnaire s'avisait de blâmer les coutumes païennes, l'Etat était saisi de panique, il semblait que l'empire fût sur le point de s'écrouler; aujourd'hui la presse indigène elle-même discute librement des questions telles que le

mariage des veuves, la suppression des suicides religieux et des fêtes obscènes, l'abolition des castes, etc. Il fallait offrir une prime aux parents pour qu'ils consentissent à envoyer leurs enfants à l'école ; aujourd'hui l'on voit des hommes comme le Maharajah de Visianagram dépenser des milliers de roupies chaque année en subventions à des écoles tenues par des Européens. On s'estimait heureux quand un indigène voulait bien accepter un exemplaire de la Bible; on la vend aujourd'hui. Les Hindous s'élevaient avec indignation contre la pensée de donner de l'instruction aux filles, aujourd'hui les écoles de filles sont presque aussi nombreuses que celles de garçons. A Calcutta, huit cents dames indigènes sont visitées régulièrement dans leurs zénanas par des femmes missionnaires. Autrefois un Hindou respectable n'eût voulu à aucun prix toucher un corps mort, aujourd'hui de jeunes brahmines dissèquent des cadavres à l'école de médecine. Il n'y a pas encore bien longtemps que l'opinion publique contraignait la veuve à monter sur le bûcher avec le cadavre de son mari ; aujourd'hui on parle de cette coutume horrible comme on le fait en Europe des sacrifices druidiques. Un demi-siècle à peine s'est écoulé depuis le jour où le gouvernement promulguait un édit pour interdire la propagande chrétienne; or dans le dernier *Livre-bleu* publié par ses ordres on lit: « Le gouvernement de l'Inde ne peut que reconnaître ses grandes obligations envers les missionnaires dont la conduite exemplaire et les travaux désintéressés font pénétrer une vie nouvelle dans les populations, préparant ainsi les indigènes à devenir des hommes meilleurs, et de meilleurs sujets de l'empire. »

L'église chrétienne aux Indes paraît encore bien petite lorsqu'on la compare à la masse des idolâtres et des indifférents ; mais elle a les propriétés du levain qui, malgré son exiguïté, fait lever toute la pâte. C'est une marche lente, à peine perceptible, mais irrésistible. Les partisans zélés de l'ancien ordre de choses, les journalistes védantistes, le déplorent, mais ils sont forcés de le reconnaître. Jamais on ne fit plus d'efforts pour soutenir une cause désespérée ; les prêtres en sont venus jusqu'à faire imprimer, pour les distribuer gratuitement à la porte des temples, des brochures, de véritables traités religieux, exaltant les mérites de Krischna et consorts ! Tout cela ne leur sert de rien, le flot monte toujours. Des réveils se sont produits avec éclat sur plusieurs points de l'Inde dans le cours de l'année : parmi les Santhals, ces aborigènes refoulés dans les hautes montagnes par la race aryenne et longtemps négligés par les évangélistes chrétiens, dans la mission irlandaise du Goudjerate, où quelques hommes éminents par leur savoir et leur piété travaillaient depuis de longues années sans grand succès, au sein des églises du Travancore et parmi la population païenne qui les entoure, dans les églises syriennes du Malabar, fondées, dit-on, par l'apôtre Thomas et qui dormaient depuis plus de mille ans, indifférentes à leurs propres intérêts et à ceux des masses idolâtres qu'elles avaient pour mission d'évangéliser, parmi les milliers de coolies hindous qui travaillent dans les plantations de l'île Maurice, pauvres hères tués de travail, longtemps méprisés, qui ont répondu avec empressement aux premiers appels que les missionnaires leur ont adressés, à Ceylan, parmi les jeunes filles du séminaire évangélique, etc., etc.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les stations missionnaires sur lesquelles a passé dernièrement le souffle vivifiant de l'Esprit ; et que serait-ce si nous laissant entraîner par l'intérêt palpitant du sujet, nous entrions dans les détails de ces admirables mouvements ! Dieu agit, il répond à ces requêtes que l'église universelle fait monter jusqu'à lui au commencement de chaque année ; heureux les ouvriers qui ont assez de foi pour attirer la bénédiction sur leur champ de travail !

Un des réveils dont nous parlons mérite

une mention spéciale. Les chrétiens de la Grande-Bretagne se préoccupaient depuis longtemps de la condition spirituelle de leurs compatriotes établis dans l'Inde. On trouve en effet répandus dans les grandes villes de ce pays près de deux cent mille Anglais dont la plupart, absorbés dans la poursuite de leurs intérêts temporels, négligent fort ceux du royaume des cieux. En voulant gagner le monde, ils font la perte de leur âme; en outre, leur exemple est fatal à l'œuvre missionnaire. Une société s'est formée pour leur envoyer chaque hiver des évangélistes choisis parmi les prédicateurs les plus distingués de l'Angleterre. Le Rev. Somerville, prédicateur influent et bien connu de Glasgow, a accepté un appel dans ce but et malgré ses soixante ans il est parti en novembre dernier pour aller passer l'hiver à Calcutta. Un de ses fils est allé avec lui, emportant un petit harmonium sur lequel il se propose de chanter les cantiques aujourd'hui si populaires de M. Sankey. Les dernières lettres de Calcutta nous apprennent que ces deux messagers de paix ont été accueillis avec enthousiasme par les résidents européens de la grande cité hindoue, que les pasteurs et les missionnaires de toute dénomination se sont constitués en un comité pour les recevoir et leur ouvrir les églises; enfin, qu'à la voix de M. Somerville, un réveil, un véritable réveil se manifeste non-seulement au sein de la colonie britannique, mais aussi parmi les indigènes fort nombreux qui comprennent l'anglais.

En Perse.

La marche des églises évangéliques, formées principalement d'Arméniens convertis et de Kourdes, continue à être satisfaisante: mais rien de nouveau à signaler. Les missionnaires américains ont fondé une station et ouvert un lieu de culte dans la capitale, à Téhéran, à la faveur des sentiments de tolérance manifestés par le shah depuis son retour d'Europe. Mais les enfants qui fréquentent leur école et les auditeurs réguliers de leurs prédications appartiennent presque tous à la race arménienne; les musulmans, soit indifférence, soit crainte, se tiennent à l'écart.

Il ne paraît pas du reste que le séjour du roi en Europe doive produire tous les fruits qu'on en attendait. Ce n'est pas seulement que ce monarque, dans sa haute sagesse orientale se considère comme plus civilisé que ses confrères d'Europe; les quelques réformes qu'il juge nécessaires rencontrent, à ce qu'il semble, une opposition latente mais presque insurmontable chez les fonctionnaires aussi bien que dans le peuple. Il ne faut pas oublier en effet que pour les Orientaux le statu-quo est l'idéal atteint, en sorte que ce que nous appelons progrès leur paraît un signe de décadence.

L'évangile trouve un accès plus facile depuis quelque temps auprès des babistes ou disciples de *Bab* qui forment une secte de l'islamisme. L'histoire de cette secte est assez curieuse et rappelle vaguement celle du luthéranisme. Son fondateur, Sayad Ali, était un Persan qui en 1845 fit un pèlerinage aux lieux saints du mahométisme. Les scènes auxquelles il assista à la Mecque le remplirent d'une horreur pareille à celle que Luther avait éprouvée à Rome; il revint dans son pays natal et se mit à prêcher la réforme de l'islamisme avec tant de ferveur et de puissance qu'il enflammait les populations. Malheureusement ses partisans, qui l'avaient surnommé *Bab* c'est-à-dire porte (du ciel), réussirent à lui faire croire qu'il était un second Mahomet. Sa suffisance, son impatience de tout joug, croissaient chaque jour. Une guerre éclata en 1850 entre ses sectateurs et les troupes du shah. Le Bab fut pris et fusillé. Cependant sa mort n'ébranla pas la foi de ses disciples. Ceux-ci continuèrent à propager leurs idées de réforme et leurs croyances particulières. La persécution à laquelle ils furent en butte pendant longtemps ne servit qu'à les rendre plus populaires. On

les compte aujourd'hui par centaines de milliers.

Il est naturel que les babistes soient plus accessibles à l'évangile que les autres musulmans. Ils savent ce que c'est que de rejeter le joug de la tradition et d'affronter la colère des autorités ; ce sont les protestants de l'islamisme. Cependant s'ils ont vraiment un air de famille avec ceux d'Europe, nous craignons que les missionnaires américains ne se fassent beaucoup d'illusions à leur égard.

En Afrique.

A ce que nous avons déjà dit de la mission américaine d'Egypte (février 1874) nous ajouterons seulement que le succès va croissant au double point de vue des adhésions à l'église et de l'influence générale sur la population. Le khédive a donné aux missionnaires du terrain au Caire pour bâtir un édifice qui contiendra à la fois un local de culte, des salles d'école primaire et un auditoire de théologie. La mission possédait déjà dans la petite ville d'Assiout un séminaire théologique d'où il est sorti plusieurs pasteurs indigènes ; il s'y trouve actuellement huit étudiants.

Mlle Whately a adjoint à ses écoles de plus en plus prospères un pensionnat où les jeunes filles arabes pourront achever leur éducation. Cette innovation, qui paraitrait bien étrange aux musulmans des siècles passés, a trouvé faveur auprès du gouvernement, qui a concédé gratuitement le terrain.

La société missionnaire de Chrischona fait, non sans quelque succès, des efforts pour relever les stations missionnaires d'Abyssinie, désolées par la guerre. Elle a obtenu pour quatre jeunes Abyssins élevés à Chrischona la permission de rentrer au pays en qualité d'évangélistes ; mais le missionnaire européen qui les accompagnait, M. Flad, n'a pas eu le même bonheur. Le roi Jean lui a fait intimer l'ordre de s'en retourner.

Plus au sud, dans les régions avoisinant le pays des Gallas, un roi nommé Ménélek demandait des missionnaires; la société de Chrischona lui a envoyé deux Européens qui ont été fort bien reçus. Reste à savoir combien de temps durera la faveur royale.

Comment se fait-il que l'Afrique orientale soit d'un accès si difficile et que l'évangile ait tant de peine à y prendre pied, tandis qu'au sud et à l'ouest les missions chrétiennes se sont acclimatées si facilement ? Ce n'est certes pas affaire de climat, la côte occidentale est aussi insalubre, ni de race, puisque la race est la même. Ce phénomène s'explique, nous semble-t-il, au moins en partie, par les deux raisons suivantes: la côte orientale, d'un abord plus difficile, plus éloignée des grandes routes du commerce, a moins de rapports avec l'Europe. Puis surtout la traite y fait des ravages terribles, non depuis quelques années, mais de temps immémorial, puisque dans l'antiquité déjà c'était des régions situées entre Mozambique et Zanzibar qu'on tirait les esclaves destinés aux harems de l'Orient. La guerre sévit en permanence parmi ces malheureuses tribus ; la méfiance, l'irritation, la cupidité y règnent dans les cœurs. Il n'en faut pas tant pour expliquer que les missions chrétiennes n'y aient pas encore réussi.

L'Angleterre est sur le point de tenter un nouvel effort. Une expédition composée de deux missionnaires et de plusieurs aides missionnaires vient de partir pour Mombas près de Zanzibar. Elle est pourvue d'un matériel de campagne considérable, même d'un petit steamer propre à remonter le cours des fleuves, et elle ne se propose rien de moins que que de fonder une colonie dans ces régions que le vaillant Dr Krapf parcourut autrefois sans grand succès.

Le Dr Mullens, revenu de Madagascar où la société des missions de Londres l'avait envoyé faire une enquête, donne des détails réjouissants sur la situation actuelle de cette île. Bien reçu par la reine et par la cour, il l'a été mieux encore si possible par les égli-

ses et par leurs pasteurs. Un examen attentif et minutieux lui a prouvé qu'on pouvait être sans crainte quant à l'avenir du christianisme à Madagascar. Il est vrai que, sur une population de deux à trois millions d'âmes, l'église chrétienne ne compte que trois cent mille personnes faisant profession de christianisme et seulement soixante mille membres inscrits aux registres. Il est vrai encore que d'après les rapports des conseils d'église il n'y aurait guère en réalité à Madagascar, que vingt cinq mille chrétiens fidèles, vivants. Mais vingt-cinq mille témoins fidèles de Jésus-Christ, certes il n'est pas beaucoup de nations dites chrétiennes qui pourraient, toutes proportions gardées, en offrir autant. Le Dr Mullens estime même qu'à aucune époque de l'histoire et dans aucun pays, le christianisme n'a remporté aussi rapidement une aussi éclatante victoire.

La vie religieuse se réveille au sein des églises de la Colonie du Cap. Là-bas, comme en Europe, c'est la persévérance qui a obtenu la bénédiction. Des réunions quotidiennes ont eu lieu sur divers points, notamment à Alice et à Lovedale, jusqu'à ce que enfin le mouvement s'est produit. Dans le grand institut de Lovedale tous les élèves font profession de s'être donnés au Seigneur, à l'exception de trois qui regimbent encore contre les aiguillons.

Le synode des églises du Lessouto a tenu sa seconde session annuelle, remarquable surtout par le fait qu'on y a décidé de travailler à l'évangélisation des tribus païennes de l'intérieur. Une collecte faite séance tenante parmi les membres du synode a rapporté huit cents francs. Voilà donc cette jeune église indigène entrée à son tour dans la voie qui est celle de l'obéissance et de la prospérité. Plusieurs de ses membres sont déjà à l'œuvre à l'ouest parmi les chercheurs de diamants, au nord chez les Cafres du Transvaal. Ce n'est qu'un petit commencement, mais comme il est de bon augure ! Il faut que le temps vienne, et il viendra, où les églises africaines, formées sur la côte au prix de tant de sacrifices, s'acquitteront de leur dette en portant elles-mêmes l'évangile aux tribus innombrables de l'Afrique centrale.

AUG. GLARDON.

THÉOLOGIE

De l'influence de la théologie allemande sur la théologie des églises réformées de langue française [1].

C'est une loi établie par la Providence dans notre humanité, que nul ne peut se suffire à lui-même. Ni un individu, ni un peuple ne saurait se passer du secours de ses semblables, ni se dispenser de leur venir en aide à son tour.

S'il en est ainsi de l'humanité en général, à plus forte raison de l'église, dans laquelle doit se réaliser de la manière la plus élevée et la plus vivante l'unité fondamentale de l'espèce humaine, de l'église que l'Ecriture appelle « un corps, le corps de Christ. » Elle a comme membres non-seulement des individus chrétiens, mais des communautés chrétiennes ; elle se compose d'églises particulières, se distinguant les unes des autres par leur histoire, les contrées où elles sont établies, la nationalité de leurs membres, se distinguant aussi par leur organisation, leurs principes ecclésiastiques, quelquefois même leurs doctrines. De ces différences caractéristiques quelques-unes sont purement extérieures et de peu d'importance ; d'autres tiennent à des vues erronées sur le christianisme, à des passions, à des préjugés, au

[1] Ce discours a été prononcé dans la séance de rentrée de la faculté de théologie de l'église libre du canton de Vaud le 7 octobre 1874. Il a paru dans le numéro de janvier de la *Revue de théologie et de philosophie* que MM. Dandiran et Astié publient à Lausanne.

péché, en un mot; mais il en est dont l'existence doit être attribuée à des tendances ayant leur raison d'être dans la nature humaine et dans l'essence du christianisme, celles-là constituent des éléments heureux, bons en eux-mêmes, utiles à l'ensemble, pourvu qu'ils soient complétés et équilibrés par d'autres éléments se retrouvant ailleurs. Ainsi se réalise pour les églises multiples ce que dit l'apôtre: « Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe? S'il était tout ouïe, où serait l'odorat?... Il y a plusieurs membres, mais il n'y a qu'un seul corps, et l'œil ne peut pas dire à la main: « Je n'ai pas besoin de toi, » ni aussi la tête aux pieds: « Je n'ai pas besoin de » vous. » (1 Cor. XII, 17, 20, 21.)

Il est donc légitime et salutaire que des influences étrangères viennent s'exercer dans une église, à condition que ces influences ne soient pas exclusives, qu'elles s'harmonisent avec le mouvement intérieur de cette église et l'activent, bien loin de le contrecarrer, qu'elles fournissent à la vie propre de la communauté des éléments susceptibles d'être assimilés par elle, et ne prétendent pas se substituer à cette vie, ce qui reviendrait à l'étouffer.

Cette condition n'a pas été toujours suffisamment observée. On pourrait signaler dans le mouvement religieux si profond qui, il y a un peu plus d'un demi-siècle, a réveillé plusieurs de nos églises, et dans d'autres mouvements ou essais postérieurs, des influences anglaises trop prépondérantes. Mais aujourd'hui, messieurs, nous devons nous occuper de théologie; et dans ce domaine-là, si nous nous demandons quelle influence étrangère s'exerce sur nous, la réponse ne saurait être douteuse: c'est l'Allemagne qui agit sur notre théologie, et dont celle-ci relève presque entièrement.

Je voudrais arrêter quelques moments votre attention sur ce fait considérable: l'influence que la théologie allemande a exercée depuis une cinquantaine d'années et qu'elle continue à exercer sur la théologie de nos églises réformées de langue française. Assurément je n'ai pas la prétention d'épuiser un sujet si vaste et si complexe, pas même celle de tracer un programme complet: les matériaux d'une telle étude seraient longs à rassembler, et l'exposition des résultats dépasserait beaucoup les limites d'un discours. Placer quelques jalons propres à diriger ceux qui voudraient faire cette recherche, indiquer aux théologiens, et surtout aux débutants, les inconvénients et les dangers que peut avoir l'influence trop exclusive de la théologie d'outre-Rhin, leur adresser quelques conseils sur la position à prendre, voilà tout mon dessein. Dussé-je faire fausse route sur plus d'un point, le sujet est d'une telle importance à mes yeux, que je croirais avoir rendu service aux études théologiques par le seul fait de l'avoir signalé aux réflexions de mes collègues, de nos étudiants et des amis de notre faculté.

I

La réformation a été, dans son origine, dans son essence même, un mouvement religieux. C'est de la conscience chrétienne que ce mouvement a procédé, c'est dans le domaine de la foi et dans la vie morale qu'il s'est déployé d'abord.

Mais la foi et la théologie se tiennent de trop près pour que le renouvellement de l'une ne détermine pas une évolution chez l'autre. La théologie n'était pas étrangère aux origines de la réformation; elle avait contribué puissamment à l'éducation religieuse de ses premiers ouvriers; il n'est pas un des réformateurs qui ne fût un théologien. Si la science doit être comptée au nombre des causes, secondaires au moins, de la réforme, plus incontestablement encore doit-elle prendre rang parmi ses résultats. Dès l'aurore de ce nouveau jour, on vit s'élancer dans la lice une théologie bien différente de celle qui l'avait précédée. Retrempée et rajeunie dans la source qui jaillit en vie éternelle, saisissant avec énergie le glaive de l'Esprit, fourbi à

nouveau, couvrant sa tête du casque du salut et sa poitrine du bouclier de la foi, elle ne se proposait pour prix de ses combats que la gloire de Christ et l'affranchissement des âmes; ses premières batailles furent des victoires, ses premiers pas dans la carrière, des conquêtes pour l'Evangile.

Les Allemands et les Suisses de même langue s'étaient levés les premiers. Les pays français et romands leur fournirent bientôt des collaborateurs qui ne leur cédaient pas en activité scientifique et littéraire. Celui que Mélanchthon appelait *le Théologien*, notre Calvin, est à leur tête, sans doute, mais il n'est pas seul. Tandis que des églises se fondent et que la foi gagne des adhérents, les hommes qui unissent la science à la pratique se multiplient, et non-seulement les travailleurs isolés sont nombreux, mais il se forme des centres scientifiques. Lausanne avait vu s'élever la première école théologique dans les contrées parlant français; Genève avait suivi, avec un succès que la renommée et l'influence de Calvin, puis celles de Th. de Bèze, soutinrent longtemps. En France, à mesure que l'église s'affermissait, des écoles travaillaient à lui préparer des ouvriers capables. Montauban, Saumur, Sedan, Nismes appelaient une jeunesse studieuse autour de professeurs que des tendances diverses, parfois des controverses assez vives, n'empêchaient pas de se rattacher unanimement à la belle confession des églises de France, et de proclamer d'une seule voix les grandes vérités du salut.

On s'était occupé d'abord de dogmatique et d'exégèse. Il fallait formuler la foi renouvelée et la remettre en contact avec sa source divine: les docteurs ne faillirent pas à cette tâche et les églises réformées n'eurent rien à envier à leurs sœurs de la confession d'Augsbourg pour le nombre et la valeur des œuvres consacrées à ces deux branches maîtresses de la théologie. Bientôt les besoins de la polémique avec Rome appelèrent l'attention sur l'histoire ecclésiastique. Les luthériens ouvrirent la voie par les célèbres Centuries de Magdebourg. Les réformés les suivirent de près: ils ne produisirent pas un travail d'ensemble aussi considérable, mais Duplessis-Mornay, David Blondel, les Basnage, Jacq. Lenfant, P. Jurieu et d'autres, mirent au jour ces travaux d'histoire et de patristique que, de notre temps encore, les maîtres de la science citent avec respect et consultent parfois avec fruit. L'apologétique, cultivée au XVI[e] siècle par Viret et Mornay, trouvait à la fin du XVII[e], en Jacq. Abbadie, un représentant qui se faisait goûter des catholiques eux-mêmes. La théologie pastorale et l'homilétique furent exposées dans leurs principes, en même temps qu'elles étaient pratiquées avec distinction.

Cette activité féconde se prolonge jusqu'aux premières années du XVIII[e] siècle. Elle diminue alors rapidement et ne tarde pas à disparaître. Bén. Pictet peut être indiqué comme le dernier docteur qui l'ait représentée, non pas avec gloire, mais avec honneur, non pas en homme de génie, mais en théologien pieux, judicieux et savant. Quelque chose de terne et de froid comme un brouillard s'abattait sur l'église. On entrait dans une période d'alanguissement, où, à côté de quelques heureux éléments d'affranchissement des esprits et de sérieux moral, se fait sentir un affaiblissement de la foi, un manque de confiance dans la puissance de la vérité, et, sous prétexte tantôt de morale, tantôt de tolérance et d'union, cette répugnance pour le dogme, toujours fatale à la science solide.

Les causes de ce déclin de la théologie dans les églises réformées de langue française sont faciles à discerner.

Les unes, tout extérieures, étaient cependant assez puissantes pour exercer une action redoutable et rapide. En France même, après le court moment de repos que le règne de Henri IV avait procuré aux églises, la persécution avait recommencé, sourde d'abord, puis de plus en plus audacieuse et cruelle. Lorsque la révocation de l'édit de Nantes eut

effacé officiellement du territoire français l'église réformée, quelle place pouvait y rester à la science théologique? Hors de France, les églises parlant la même langue étaient trop peu considérables, offraient à la culture scientifique un public trop peu nombreux, et se trouvaient d'ailleurs, pour la plupart, dans des circonstances trop spéciales et trop difficiles pour que cette culture pût s'y maintenir, moins encore s'y développer.

L'état intérieur de la réforme devait concourir au même résultat. L'arminianisme qui, depuis la fin du XVIIe siècle, y faisait des progrès notables, détournait les esprits des hautes questions scientifiques. Se préoccupant des intérêts moraux de la société chrétienne, il croyait les servir en évitant toute spéculation dont l'application pratique ne lui paraissait pas immédiate, et ses plus illustres docteurs traitent le dogme avec une réserve qui peut tenir autant du dédain que du respect. D'ailleurs l'activité intellectuelle des populations françaises, et, par suite, la production littéraire en cette langue, détournée du terrain religieux et théologique où la contrainte s'exerçait jalousement, se portait vers d'autres domaines. On abordait les questions religieuses non plus de front, mais de côté, et avec une hostilité cachée, mais croissante. On cultivait les autres sciences et l'on s'en faisait volontiers une arme pour attaquer ou saper le christianisme. Dès la première moitié du XVIIIe siècle, la théologie dut donc, par une conséquence naturelle de sa position, être apologétique et pratique, et elle se resserra de plus en plus dans cet espace circonscrit.

Le protestantisme allemand a échappé à ces influences pernicieuses. Ses principales églises, depuis la paix de Westphalie, n'ont plus eu à lutter pour leur existence; leurs forces ont pu se tourner, sans préoccupations et sans inquiétudes extérieures, sur leur propre développement, et le mouvement scientifique a trouvé dans leur sein la sécurité dont il a besoin. Beaucoup plus fortes par le nombre de leurs adhérents, elles ont pu fournir à la production théologique un public suffisant, s'intéressant aux travaux de leurs docteurs, et les encourageant par son attention. Le caractère intellectuel de la race germanique contribuait pour sa part à neutraliser les influences défavorables. Aussi la théologie, dans l'Allemagne protestante, malgré des époques d'affaiblissement et même de décadence relative, n'a jamais cessé d'être cultivée, et a repris un nouvel essor vers le milieu du XVIIIe siècle, au moment où, dans la réforme française, elle s'éteignait tout à fait.

Les besoins scientifiques ne peuvent pourtant pas périr définitivement. Quand, après bien des tempêtes, les églises réformées de la France et de la Suisse romande ont repris une existence plus régulière, à la fois plus calme et plus active, ces besoins se sont réveillés. Pour les satisfaire il était naturel qu'on s'adressât à ceux qui pouvaient leur offrir une nourriture toute préparée, à ces églises sœurs, dont nous séparent, il est vrai, des nuances religieuses qui ne sont pas toutes sans importance, et la barrière difficile à franchir d'une langue très différente, mais auxquelles nous rattachent les liens puissants d'une foi essentiellement commune, les souvenirs d'une même origine et des services mutuels prolongés, et c'est en effet ce qui a eu lieu. On a appris la langue des protestants d'outre-Rhin, on s'est enquis de leurs méthodes et des résultats auxquels elles les ont conduits, on a étudié leur riche littérature théologique, visité leurs universités, écouté leurs principaux docteurs. On l'a fait, on le fait encore, souvent avec plus d'empressement que de critique, on a puisé à pleines mains dans cette mine abondante et tout ouverte, et qu'en est-il résulté? Que depuis cinquante ans notre théologie tout entière est sortie de la théologie allemande, et peut à bon droit en être dite la fille. Parcourez les thèses écrites par les étudiants de nos diverses facultés de théologie, et jugez, d'après les livres auxquels elles renvoient et les citations

que vous y rencontrez, de la part que la science germanique a eue dans leur composition. Prenez les ouvrages théologiques publiés en français pendant ce demi-siècle, le catalogue n'en serait pas bien considérable: les traductions, imitations ou extraits d'ouvrages allemands y occupent une large place; les travaux originaux sont, presque tous, les fruits avoués d'études faites au moyen de la théologie allemande; ceux qui n'ont pas subi son influence sont en bien petit nombre et ont eu peu de retentissement.

Un fait remarquable est à noter. Concurremment avec le mouvement scientifique qui recommençait, un mouvement religieux plus intense encore animait nos églises. Le Réveil, pour lui laisser le nom que l'usage lui a donné à juste titre, est-il demeuré sans action sur le domaine scientifique? Non, sans doute; mais cette action n'a pas été immédiate et s'est exercée plutôt dans un sens restrictif. Le Réveil n'a pas eu de théologie qui lui appartînt en propre, et cette lacune a été une de ses faiblesses. Elle est provenue, en partie du moins, d'une certaine étroitesse intellectuelle. Plusieurs des vénérables promoteurs du mouvement n'étaient pas sans défiance à l'endroit de la science théologique, et, dans leur peur des innovations, ils se sont cramponnés d'une main à la théologie du XVIIe siècle, conservée intacte, tandis qu'elle aurait dû être soigneusement révisée, de l'autre main à des importations anglaises d'une valeur scientifique fort douteuse, d'origine réformée, il est vrai, mais tenant à un développement historique et religieux peu en harmonie avec le nôtre et ne pouvant entrer d'une manière organique et intime dans notre vie spirituelle.

Deux branches de la théologie, mais dont la première seule, à proprement parler, appartient à la science: l'apologétique et la théologie pratique, se sont développées avec une pleine indépendance. C'étaient les mêmes qui, au milieu de la décadence générale de la théologie, avaient continué à vivre et à prospérer dans nos églises. A ces branches se rattachent l'activité d'Adolphe Monod, l'influence exercée par le professeur Jalaguier, de Montauban, et les vues originales et fécondes que le professeur Diodati a émises, sans réussir à leur faire franchir le cercle restreint de ses élèves. Là surtout, Vinet a pris la position élevée que nul ne songe plus à lui contester. Sa pensée, qu'il n'a eu le temps de formuler que d'une manière fragmentaire et incomplète, n'a certainement pas encore produit dans les esprits tout ce qu'elle est destinée à produire, mais elle ne touche qu'à une partie limitée du domaine de la théologie, qu'à l'apologétique, à la morale, et, indirectement, à la dogmatique. L'exégèse, cette base de la science théologique, est demeurée en dehors de ses travaux, aussi bien que le champ si vaste et si varié de l'histoire.

L'exception que nous venons de signaler n'est donc bien qu'une exception; et sans oublier ce que nous devons à quelques penseurs éminents, nous pouvons en résumé conclure que toute notre exégèse, notre critique, notre théologie historique, notre dogmatique, nous viennent, directement ou indirectement, de l'Allemagne. Ceux de nos théologiens qui ont le plus et le mieux travaillé ne nieraient pas qu'ils n'aient été formés à cette école et qu'ils ne se soient rattachés aux méthodes, aux travaux, aux traditions scientifiques des théologiens allemands.

II

Il ne suffit pas, messieurs, d'avoir constaté la dépendance dans laquelle notre théologie renouvelée a vécu jusqu'ici à l'égard de la théologie allemande, il faut montrer les inconvénients de cette dépendance, et les dangers qu'elle nous fait courir.

Mais quoi! n'y a-t-il que des inconvénients et des dangers? La théologie allemande n'a-t-elle été, ne peut-elle être pour nous qu'un guide propre à nous égarer? Une telle accusation est fort loin de ma pensée. Si je veux signaler le côté fâcheux de la situation, c'est pour appeler des réformes qui me paraissent

urgentes, mais, proclamons-le hautement, il y aurait folie, il y aurait ingratitude de notre part à méconnaitre les services que nous a rendus l'Allemagne et qu'elle nous rend tous les jours.

C'est elle qui, en exégèse, nous a appris à ne pas nous contenter de généralités ou d'à peu près, mais à serrer les textes, à étudier exactement les formes grammaticales et la lexicologie de chaque langue, et à employer au profit de l'intelligence de nos saints livres toutes les ressources de la philologie, de la littérature et de l'histoire comparées. C'est elle qui, dans les études historiques, est revenue la première aux méthodes sévères, patientes et sûres qui seules font de l'histoire une science. C'est à elle que nous devons, en théologie systématique, le retour à une vraie profondeur spéculative. Peut-être serait-il juste de remarquer qu'à cet égard elle nous rend ce qu'elle avait jadis reçu de nous. Au XVI[e] siècle, si Mélanchthon et Zwingli ont été, en date, les premiers dogmaticiens protestants, c'est Calvin qui a donné la première dogmatique systématique, la première qui ait cherché à former, des diverses parties de la doctrine, un tout coordonné. Mais les rôles ont changé ; l'esprit philosophique s'est affaibli, puis éteint en France et dans les pays de langue française, sous l'influence de l'école encyclopédique ; il s'est réveillé en Allemagne, et c'est de là qu'il nous est revenu, agissant non-seulement sur les sciences philosophiques proprement dites, mais aussi sur la branche culminante de la théologie et sur tout ce qui se rattache à elle.

Tout cela, nous le reconnaissons volontiers. Mais nous pouvons et nous devons nous demander si la théologie allemande n'a pas certains caractères, inhérents à elle, tenant à sa nature, qui ne sont peut-être pas des défauts en eux-mêmes, mais qui, rapprochés de nos circonstances propres et de notre caractère religieux, rendent fâcheuse, sinon son introduction, du moins sa prédominance dans la théologie de nos églises.

1. Il me paraît qu'on en peut indiquer plusieurs, et le premier de tous est que la théologie allemande est une théologie toute faite. Elle nous arrive toute développée, elle s'offre à nous avec une masse imposante de travaux achevés, de résultats déjà acquis, et dès lors la tentation est grande d'accepter ces résultats sur parole, et de les adopter sans repasser par les méthodes qui y ont amené, sans contrôler les recherches dont ils sont la conclusion. Or si Vinet a eu raison de dire que « la vérité sans la recherche de la vérité n'est que la moitié de la vérité, » il n'est pas moins certain que des résultats scientifiques séparés de l'élaboration qui les a produits et des preuves qui les justifient ne sont plus même des résultats scientifiques, et ne valent guère mieux, pour ceux qui les enregistrent ainsi, que des préjugés.

Le danger est d'autant plus grand que la paresse et la vanité trouvent toutes deux leur compte à ce procédé sommaire. On ne veut pas paraître étranger au développement intellectuel de son époque, et, sans fatigue, mais aussi sans profit réel, on répète ce que les véritables travailleurs ont trouvé et proclamé. C'est ce besoin de connaissances facilement et rapidement acquises, qui, dans le domaine des sciences physiques, multiplie ces ouvrages destinés, comme on dit, à vulgariser la science, et au sujet desquels on peut se demander s'ils ne sont pas plus nuisibles qu'utiles. Les notions qu'ils répandent, même lorsqu'elles sont exactes, ne pénètrent dans la plupart des esprits que comme des faits isolés, sans racines, ne répondant pas à un accroissement proportionné de l'intelligence, et par conséquent ne pouvant avoir une vraie fécondité. Le lecteur les reçoit extérieurement sans se les assimiler, et ce qui se développe en lui, ce ne sont pas les forces vives de son être pensant, c'est une confiance trompeuse dans une science qui en réalité lui demeure étrangère, c'est surtout un sot orgueil.

En théologie, il n'en est que trop souvent de même. Que de gens qui se croient des théo-

logiens critiques, et qui s'en vantent, pour répéter sans examen les conclusions et surtout les négations de certaines écoles, mais qui seraient bien embarrassés s'il leur fallait discuter contradictoirement les points qu'ils tranchent avec une désinvolture d'autant plus dégagée de scrupules qu'ils ont moins pesé les difficultés des questions! Notre théologie française souffre cruellement de cette science toute d'apparence et de surface, rendue facile par les richesses que l'Allemagne met à notre disposition; c'est un de ses plus tristes fléaux que cette fatuité ignorante, revêtue d'un mince vernis d'érudition que lui fournit à contre-cœur Tubingue ou Heidelberg.

2. Ensuite, la théologie dont nous parlons a pour organe une langue qui n'est pas la nôtre et qui diffère profondément de celle que nous employons. Ce n'est pas là, comme on pourrait le croire, un fait purement extérieur. La langue, manifestation de l'esprit, créée par lui pour lui servir d'organe, exerce à son tour une réaction puissante sur l'esprit, sur son développement et sur ses habitudes. Ecrire en allemand, c'est penser en allemand, c'est entrer, inévitablement et intimement, dans une forme particulière de l'esprit humain, forme qui a son caractère propre et spécifique.

Au moyen âge, la théologie n'avait dans toute l'Europe qu'une seule langue, le latin. Par cet emploi d'une langue unique, mais morte, elle se plaçait à la fois au-dessus des différences nationales et en dehors de la vie commune et réelle. La réformation a porté atteinte à cette unité; cependant le latin ne fut pas détrôné aussitôt, il fut encore la langue principalement employée par les savants du XVI[e] et du XVII[e] siècle. De nos jours il est presque entièrement abandonné, et la théologie, à l'exemple des autres sciences, parle les diverses langues des nations chez lesquelles elle est cultivée. Elle y a gagné plus de vie, plus de sentiment de la réalité; il n'était certainement pas bon que la théologie et la religion eussent deux idiomes différents. D'autre part, elle y a perdu non-seulement en unité, mais encore en indépendance; elle est devenue plus accessible aux influences nationales; elle a reflété plus docilement des particularités de race, de mœurs, de culture; elle est par conséquent moins apte à se transporter d'un milieu dans un autre.

3. Si de l'organe nous passons à l'esprit dont il est la manifestation, nous rencontrons un trait souvent signalé, et dont l'influence est considérable. L'esprit allemand, plus spéculatif que le nôtre, se préoccupe des principes, mais peu de leur application. Une séparation complète entre la théorie et la pratique ne lui répugne pas. Il en résulte un double fait: d'abord, la vie ne contrôle pas la spéculation; celle-ci peut aller et s'égarer bien loin sans recevoir ces avertissements humbles, mais décisifs, que la pratique seule peut lui donner. Ensuite la spéculation, à son tour, ne prétend pas traduire en résultats positifs les conclusions auxquelles elle est arrivée, si bien que le même homme peut, comme savant, penser d'une façon, et comme chrétien, agir d'une façon qui nous paraît tout opposée. N'a-t-on pas vu le célèbre F. Chr. Baur, après avoir passé sa vie à attaquer de toutes les forces de sa science l'authenticité du quatrième évangile, trouver, sur son lit de mort, un appui solide pour sa foi dans des déclarations du Sauveur que lui fournissait ce même évangile, et citer ces paroles, sans la moindre hésitation, comme le fondement assuré de son espérance et de sa paix?

Notre esprit est tout autre; il est plus conséquent, ou plus impatient. Il ne peut pas supporter cette scission entre le domaine des idées et celui de la réalité; l'un lui paraît devoir être l'image de l'autre, et il a hâte que cette ressemblance s'effectue. Aussi le mouvement des idées a-t-il chez nous des effets bien plus sensibles qu'en Allemagne; leur contrecoup sur la vie pratique est beaucoup plus prompt, leurs conséquences positives plus immédiates et plus graves; doit-on s'étonner, dès lors, si, la vivacité plus méridionale des caractères aidant, la passion vient souvent

accentuer les conflits, et transformer en luttes pénibles ce qui, chez nos voisins, demeure simple discussion ?

4. A ces caractères généraux, imprimés à la théologie allemande par la langue qu'elle emploie et l'esprit de la race au sein de laquelle elle se développe, il faut en ajouter de plus particuliers, se produisant par l'effet même du travail qui lui donne naissance, et d'abord ceux qui résultent de la philosophie avec laquelle elle se trouve en étroite connexion. On a dit qu'au moyen âge la philosophie était la servante de la théologie, *ancilla theologiæ*. Il faut convenir qu'elle a pris largement sa revanche dans les temps modernes. Depuis le XVII[e] siècle, constamment, la philosophie régnante en Allemagne a exercé sur la théologie une autorité réelle et une profonde influence. Si nous adoptons une théologie allemande, celle-ci ayant subi dans sa formation l'action d'une philosophie allemande, nous nous trouvons entraînés nous-mêmes, d'une manière implicite, indirecte, si l'on veut, mais d'autant plus irrésistible peut-être, dans le même courant. Nous sommes ainsi placés dans cette situation, anormale assurément et grosse de dangers, qu'une philosophie, née dans des conditions différentes des nôtres et d'un mouvement des esprits auquel nous n'avons point de part, s'introduit dans notre propre mouvement intellectuel pour en usurper la direction.

5. Mais si la philosophie agit puissamment sur la formation de la théologie, la vie religieuse et ecclésiastique est le sol même dans lequel celle-ci s'enracine et d'où elle tire la séve qui la nourrit. A cet égard encore la théologie allemande est bien éloignée de nous; la vie religieuse à laquelle elle se rattache, diffère beaucoup de la nôtre; elle a été influencée par des souvenirs, des traditions, des habitudes que nous ne partageons pas, tandis que nos habitudes, nos traditions, nos souvenirs lui sont entièrement étrangers. Les Allemands nous connaissent mal et se mettent peu en peine de nous connaître. Quelques faits, de peu d'importance en eux-mêmes, mais significatifs comme indices, serviront d'illustration et de preuve à ce que je viens d'avancer.

Vous chercheriez vainement le nom de Bénédict Pictet dans la volumineuse histoire des dogmes de Baur, dans celle de Baumgarten-Crusius, dans les histoires de l'église de Kurz, de Hase et de Guericke, même dans celle du réformé Ebrard. Il est mentionné en passant dans celle de Gieseler, mais pour y être classé et apprécié au moyen d'un rapprochement inexact[1].

Voici un exemple non moins frappant. La fameuse *Formula consensus helvetici* a joué, comme chacun le sait bien parmi nous, un rôle considérable dans l'histoire théologique et religieuse des églises suisses, et, hors de notre patrie, elle a eu un retentissement étendu dans l'Europe réformée. Baur ne donne à son sujet que ce bref et étrange renseignement: « C'est contre la tendance libérale des docteurs de Saumur que fut surtout dirigée la *Formula consensus*, rédigée en Suisse par Heidegger, dans l'année 1720; elle occasionna beaucoup de débats et fut enfin supprimée[2]. » Or, en 1720, Heidegger, le rédacteur de ce symbole, comme le dit très bien Baur, était mort depuis vingt-deux ans (1698), et la Formule, admise officiellement par les églises suisses depuis quarante-cinq ans (1675 à 1678), avait été supprimée à Genève dès 1706. Baur a évidemment confondu le moment de sa rédaction avec l'époque bien plus tardive où elle a commencé à susciter des troubles graves dans le pays de Vaud.

[1] Gieseler, *Lb. der Kirchengesch.*, IV, 289. Il est juste de citer une honorable exception. Lorsque le docteur Twesten a publié à Berlin, 1863, une édition du *Compendium locorum theologicorum* de L. Hutter, voulant sur quelques points mettre en regard de la doctrine luthérienne la conception réformée, il a ajouté au texte de son auteur des extraits du *Compendium theologiæ* donné en 1626, par le professeur bâlois J. Wolleb, et de la *Theologia christiana* de Pictet.

[2] Baur, *Vorlesungen über die Dogmengesch*, III, 143.

Si j'ai cité de préférence l'illustre chef de l'école de Tubingue, c'est que l'autorité dont il jouit comme historien repose sur une érudition sérieuse et une connaissance des sources ordinairement étendue et exacte.

Que doit-on conclure de ces faits, qu'il ne serait pas difficile de multiplier? Pas autre chose que ceci : les théologiens allemands ne tiennent compte de nos églises, de leurs besoins, de leur vie, de leur histoire, que d'une manière tout accessoire et assez superficielle; nous restons des étrangers pour leur théologie : celle-ci, par une conséquence inévitable, n'est-elle pas dans la même mesure une étrangère pour nous?

6. Enfin cette dernière assertion se justifie encore si l'on remarque que la théologie allemande est presque tout entière luthérienne; ses doctrines sont celles de la confession d'Augsbourg, et plus précisément encore de la Formule de concorde, et elle a conservé remarquablement intacts l'esprit et les tendances qui, dans le protestantisme, ont de bonne heure distingué ce rameau de celui auquel nous appartenons, du rameau réformé.

On peut d'abord signaler une différence, un peu flottante, difficile à formuler, mais très réelle, dans la manière de saisir le rapport des deux principes protestants : le principe matériel de la justification par la foi, et le principe formel de l'autorité unique de l'Ecriture. Tandis que la théologie réformée cherche à donner aux deux principes une égale valeur, parfois même a fait prédominer le principe formel, chez les luthériens, le principe matériel tend à l'emporter. Il en résulte que dans leur conception scientifique et surtout dans leur usage ordinaire, l'Ecriture est considérée et employée autrement que ne le comportent notre point de vue et nos traditions ecclésiastiques.

Les questions relatives au péché et à la grâce donnent lieu à une seconde différence. Si l'on consulte sur ce point fondamental les documents primitifs et authentiques des deux confessions, on aurait peine sans doute à discerner deux doctrines nettement divergentes, mais les tendances sont autres, et la théologie luthérienne en a contracté une couleur, ou tout au moins une nuance, qui ne s'harmonise pas avec la conception réformée.

La doctrine des sacrements, la notion même du sacrement et l'importance qui lui est attribuée dans l'œuvre du salut et dans la vie chrétienne, constituent un trait du luthéranisme trop caractéristique pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Mais remarquez, messieurs, que les vues luthériennes sur le sacrement s'ajoutant à la tendance que nous indiquions tout à l'heure, à un sentiment moins net de l'action de la grâce, entrainent tout un ensemble de conceptions qui s'écartent sensiblement des nôtres sur la conversion, sur la définition de ce qu'est un chrétien, sur la composition de l'église et sur ce qu'on peut appeler le nationalisme chrétien et ecclésiastique.

C'est encore à la doctrine des sacrements et notamment à celle de la sainte cène que se relie étroitement la christologie luthérienne. Fortement influencée par l'idée étroite et matérielle dont Luther et ses adhérents stricts semblent avoir été obsédés, elle a versé dans un certain docétisme. Ce point de vue a provoqué et provoque maintenant des réactions justifiées dans leur origine, mais imprudentes dans leurs procédés et exagérées ou même entièrement fausses dans leurs conclusions en sens inverse. Aussi toute la question christologique se pose en Allemagne avec une gravité et dans des termes qui n'auraient pas de raison d'être en partant du dogme réformé. La transporter chez nous telle quelle, ce serait la dépayser et la dénaturer.

Cherchons à résumer l'idée générale ressortant des observations que nous avons successivement présentées. Les caractères de la théologie allemande que nous venons de rappeler nous autorisent à conclure qu'elle ne se rattache pas intimement à notre foi et à notre vie religieuse, à cette vie qui découle dans nos églises des doctrines spéciales qu'elles

professent, des circonstances qu'elles ont traversées et des expériences qu'elles ont faites pendant trois siècles et demi d'existence. Or la théologie d'une église doit avoir sa base dans la foi et la vie de cette église, elle en doit être l'élaboration scientifique, la systématisation. Le théologie allemande, née ailleurs, répondant à des besoins qui ne sont pas exactement les nôtres, ne saurait donc, sans de graves dangers, être importée dans nos églises; elle n'y vivrait que d'une vie extérieure et factice, et que verrait-on bientôt se produire? La foi et la science, ne procédant pas des mêmes origines, ne pourraient se reconnaître et s'associer dans leur marche, elles suivraient chacune leur voie à part, se suspectant et s'accusant l'une l'autre, au lieu de s'entr'aider et de se soutenir. On le verrait, et même on l'a déjà vu.

III

En présence de cette situation difficile et périlleuse, qu'avons-nous à faire? L'idée d'échapper à ces inconvénients en fermant nos portes à la théologie allemande, en l'ignorant ou en la repoussant, ne viendra certainement à aucun de vous, messieurs. Ce remède, fût-il possible, serait pire que le mal; il nous priverait de ressources précieuses et d'armes toutes préparées et puissantes pour le bon combat; nous y perdrions plus de vérité encore que d'erreur, et l'ignorance, en aucun genre, a-t-elle jamais rien guéri, rien préservé efficacement? Il faut non pas ignorer, mais connaître bien, connaître de manière à dominer l'influence, à posséder cette théologie au lieu d'en être possédé, connaître assez à fond pour être à même de critiquer, de juger, de choisir. Il faut, en outre, à cet élément, qui n'est fâcheux que s'il est prépondérant, opposer d'autres éléments qui lui fassent contrepoids, si bien que les uns et les autres concourent à un équilibre des forces stable et judicieux.

C'est dire que nous devons ne plus vivre d'emprunts, mais diriger nos efforts vers la création d'une théologie originale, d'une théologie qui nous appartienne en propre et qui soit sortie des entrailles mêmes de nos églises. Elle ne sera pas incolore comme un mélange, ou bariolée comme un vêtement cousu de pièces de rapport: elle aura sa couleur. Pour la désigner, on n'aura pas à inventer quelque vocable nouveau: elle portera le nom honorable et honoré sous lequel l'histoire nous connait, le nom de réformé.

Afin d'assurer son originalité et son indépendance, cette théologie devra contre-balancer l'influence qu'exercerait inévitablement sur elle la théologie qui lui vient toute préparée du dehors, par un retour énergique aux sources de la doctrine, j'entends surtout celles de ces sources qu'elle possède en commun avec toute l'église chrétienne, celles auxquelles tout théologien, quelle que soit d'ailleurs sa spécialité ecclésiastique ou confessionnelle, doit puiser: l'Ecriture sainte en première ligne, et, bien au-dessous d'elle, les anciens docteurs.

Une étude approfondie de l'Ecriture, l'histoire et la comparaison des livres qui la composent, l'analyse de son contenu, l'exégèse en un mot dans ses diverses branches, constitue le fondement indispensable, le seul fondement solide de l'édifice théologique. Si donc nous voulons avoir une théologie qui soit à nous, il faut d'abord que nous fassions notre exégèse, que nous la fassions, et non que nous en adoptions une en nous appropriant les résultats auxquels d'autres sont parvenus avant nous. Il est impossible, j'en conviens, de ne tenir aucun compte des travaux immenses et souvent si beaux dont cette exégèse est redevable aux savants allemands. Ce serait une prétention déraisonnable que de vouloir refaire, sans les consulter, ce qu'ils ont déjà fait. Mais, en nous servant de leurs ouvrages, sachons ne pas nous y asservir; en faisant de leurs commentaires des secours pour notre étude, n'en faisons pas l'objet même de cette étude; l'objet de l'étude doit être l'Ecriture, directement, et, sans rien

ignorer de ce qui peut porter la lumière dans ses profondeurs, c'est à la contempler, elle, à la fouiller dans tous les sens que nous devons consacrer nos meilleurs efforts.

Rappellerai-je que pour être en état de l'étudier ainsi avec profit, il est indispensable de posséder un instrument que nous avons trop négligé : des connaissances philologiques exactes et précises ? Ah ! que nos élèves se le disent bien dès le début de leurs études, que nos jeunes pasteurs ne l'oublient pas, qu'ils en croient les regrets de beaucoup de leurs prédécesseurs : savoir mal les langues sacrées, n'avoir de leurs principes et de leurs éléments que des notions incomplètes ou vagues, est une lacune qu'il est difficile de combler plus tard, et qui, si elle n'est pas comblée, se fait sentir péniblement dans toute la carrière théologique.

Les anciens docteurs, ceux qui, antérieurs aux grandes scissions ecclésiastiques, appartiennent à la chrétienté tout entière, et à qui la vénération des siècles a donné le titre de Pères de l'église, fournissent aussi à la science une source à laquelle il est utile de recourir. Je connais la sentence sommaire et dédaigneuse dont ils ont été frappés en bloc par un homme dont on ne saurait pourtant suspecter ni l'intelligence, ni l'érudition ; mais une boutade n'est pas un jugement [1]. La série des Pères, depuis Clément de Rome et Ignace d'Antioche jusqu'à Grégoire le Grand, présente des esprits du premier ordre, dans le domaine de la pensée et de la science comme dans celui de la foi, et parmi eux deux ou trois génies qui prennent rang au nombre des phares lumineux de l'humanité. Ne nous inclinons pas servilement devant eux, ne leur attribuons pas une autorité positive à laquelle ils n'ont aucun droit ; mais où, si ce n'est auprès d'eux, trouverions-nous une chaîne ininterrompue de témoins nous instruisant en détail de ce qu'a été la foi et la vie de l'église pendant tout le premier tiers de son existence, pendant la période de la lutte contre le paganisme, des grands débats dogmatiques et aussi des premiers et funestes écarts ? Que des esprits, rendus délicats à l'excès par les raffinements de notre époque, se rebutent de leur forme souvent inculte, de leur pensée parfois grossière, parfois subtile, de leurs préjugés, de leurs faux raisonnements, de leurs erreurs, qu'ils ne daignent pas prendre la peine de percer cette écorce pour trouver au-dessous la chaleur et la vie, je le comprends ; mais, qu'on le sache, ni des historiens, ni des critiques, ni des dogmaticiens, ni des moralistes, ni des théologiens, en un mot, ne peuvent se passer de l'étude des Pères, et quiconque aspire à se faire une théologie ou à renouveler celle qu'il a reçue, doit les connaître, et ne tardera pas à les aimer.

Mais la théologie dont nous appelons la formation, n'est pas une théologie quelconque ; elle doit avoir sa couleur propre, déterminée par le milieu dans lequel se déploie notre vie religieuse, par la province historique et bien définie du domaine chrétien à laquelle notre naissance peut-être, mais certainement aussi notre libre adhésion nous a rattachés, elle doit être une théologie réformée.

Comment lui maintiendrons-nous ce trait distinctif ? Il n'y a qu'un moyen pour cela : à l'étude générale du christianisme joindre l'étude spéciale du christianisme protestant réformé ; apprendre à connaître intimement l'origine de nos églises, leur histoire, leurs doctrines caractéristiques, les documents de leur foi, leurs principaux docteurs ; chercher,

[1] « Il est de mode de parler des Pères avec respect, souvent même avec admiration ; mais il est de fait qu'aucune littérature ne compense autant de sottises par aussi peu de beautés. Si l'on excepte deux ou trois personnalités dont la vigueur s'élève au-dessus du niveau commun, si l'on met de côté un livre admirable, un seul, les confessions d'Augustin, on ne rencontre guère, parmi les écrivains dont il s'agit, que la faiblesse, l'absurdité ou l'emphase. » E. Schérer, *Revue de théologie*, X, 196-197.

Voyez aussi, du même auteur : *Etudes critiques sur la littérature contemporaine*. Paris, 1863, pag. 198 et 202.

comme l'écrivait si bien, il y a trois mois, M. le professeur Sardinoux [1], à « renouer la chaine des traditions savantes de notre église, brisée depuis bientôt deux siècles par le malheur des temps. » Cette chaine, à laquelle il s'agit de ressouder nos premiers anneaux, s'est prolongée forte et bien liée depuis Farel jusqu'à Bénédict Pictet, depuis le premier quart du XVI• siècle jusqu'à la fin du XVII•. Quelle mine féconde et intéressante à explorer! Que d'hommes plus célèbres que vraiment connus, que d'ouvrages riches de foi et de science, que de documents précieux à analyser et à comparer!

Nos réformateurs de langue française se présentent d'abord : Farel, Calvin, Viret; à leurs noms s'associent naturellement ceux des fondateurs de la communion réformée en d'autres pays : Zwingli, Œcolampade, H. Bullinger, P. Martyr, M. Bucer, et, avec quelques réserves, celui du savant Mélanchthon, cet homme sympathique, au cœur aimant, au caractère un peu faible, à l'intelligence ouverte, qui, en dépit des ultra-luthériens, forme le trait d'union entre Luther et Calvin, entre la confession d'Augsbourg et la confession réformée. Dans la vie et les écrits de ces hommes, nous pouvons étudier sous ses traits vivants et dramatiques le mouvement des esprits au milieu de nos églises en formation; dans les confessions de foi de la même époque nous trouvons, sous une forme arrêtée, précise, officielle, les résultats de ce mouvement. Bien plus nombreuses dans notre rameau que chez les luthériens, ces confessions mettent en lumière avec d'autant plus de force, au travers des variétés d'expressions, l'unité admirable de la pensée et du sentiment chrétien.

Après cette époque si productive et si puissante, le XVII• siècle offrirait encore une longue liste de théologiens dont les travaux, trop oubliés des générations suivantes, appelleraient à leur tour une attention sérieuse de notre part.

[1] *Revue théologique*, Juillet 1874, pag. 4.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'il ne saurait être question de demander à nos prédécesseurs une théologie toute formulée, et de répéter machinalement, fût-ce en style du XIX• siècle, la science du XVI• et du XVII•? Ce que nous chercherons auprès d'eux, c'est un esprit dont nous nous pénétrions; ce sont des tendances à développer; ce sont des lignes directrices à prolonger, à compléter, à rectifier au besoin.

Un troisième caractère de la science à laquelle nous devons travailler nous indique une troisième et dernière condition de ce travail.

La théologie peut être définie la science de la vie chrétienne; en d'autres termes, la vie chrétienne étant donnée, la théologie expose scientifiquement et dans un ensemble systématique les sources de cette vie, ses traits spécifiques, ses résultats. La théologie réformée a donc pour point de départ la vie religieuse telle qu'elle se manifeste dans le sein des églises réformées, et si nous voulons établir une telle théologie, nous devrons étudier la vie chrétienne qui s'est déployée dans nos églises du passé et qui se déploie encore dans nos églises du présent; nous devrons suivre, par la pensée et par le cœur, le développement historique de ces églises, nous maintenir en communion étroite avec elles, en sorte que nous vivions de leur vie et que leur esprit, qui n'est autre qu'une des manifestations particulières de l'Esprit de Christ, nous anime et circule en nous comme dans des membres du corps.

C'est par là, messieurs, que la théologie demeurera ou redeviendra une science vivante, réelle, positive, au lieu de se perdre en spéculations abstraites et vaines. C'est par là qu'elle restera sous le contrôle bienfaisant de l'activité ecclésiastique et religieuse, en même temps qu'elle lui servira de régulateur. C'est par là que, tout en sachant se retirer à ses heures dans les bibliothèques et les cabinets d'étude, elle ne sera jamais étrangère ni à l'œuvre pastorale des conducteurs du troupeau,

ni à la piété des plus simples chrétiens, et que les églises, en toutes circonstances, pourront trouver auprès d'elle des lumières utiles et une vivifiante chaleur.

Si l'on nous a compris, on n'accusera pas les vues que nous avons proposées et les vœux que nous avons émis, de favoriser la paresse ou de tendre à discréditer les fortes études. Nous ne voudrions rien retrancher du domaine cultivé jusqu'ici par nos théologiens, rien interdire à leurs recherches, leur fermer aucune porte, leur défendre aucune excursion ni aucune conquête; nous voudrions, au contraire, étendre le champ de leurs travaux, l'étendre non pas en empiétant sur le terrain d'autrui, mais en défrichant de nouveau notre propre sol trop longtemps abandonné. Il s'agit de s'affranchir, de devenir soi, et pour y parvenir il faut certainement plus d'efforts persévérants, plus de labeur véritable, plus d'énergie soutenue que pour copier des modèles ou suivre des maitres qu'on s'est donnés.

Devenir soi! conquérir son individualité! Nul, il est vrai, ne se crée lui-même, au sens absolu; c'est Dieu qui crée les caractères et les individualités. Mais dans cette œuvre primitive et mystérieuse elle-même, il ne veut pas agir seul, il veut que l'être qu'il façonne de sa main souveraine s'associe au travail de sa propre formation, et, à mesure qu'il reçoit des forces, les déploie et les affermisse en les appliquant.

Travaillez donc, jeunes amis, vous qui êtes encore au seuil de la carrière, travaillez à vous former vous-mêmes, travaillez à devenir les organes libres et intelligents, en même temps que fidèles, des églises auxquelles vous appartenez, travaillez à donner à ces églises une théologie qui, sortie de leur sein, exprime leur foi et leur vie; elle sera, comme la vérité, ancienne et nouvelle : dans quelle mesure et comment ? ce sera à vous de nous le montrer.

Et nous, messieurs, qui sommes à l'œuvre déjà, sans que les résultats aient encore répondu à nos vues, nous, attristés peut-être par les expériences que nous avons faites, par des tentatives qui n'ont pas abouti, par l'épreuve souvent renouvelée de notre faiblesse, ne perdons pas courage, continuons à travailler en regardant en haut. C'est le Seigneur qui nous a assigné notre tâche, et ce qu'il veut, ce que nous voulons aussi, c'est que notre œuvre le glorifie. Ne perdons pas de vue ce but qui est la source même de notre force; sachons accueillir avec joie et soutenir de notre sympathie, dussent-ils avoir des idées un peu différentes des nôtres, les collaborateurs qui nous arrivent et qui seront bientôt nos successeurs, et souvenons-nous que rien de ce qui se fait pour la vérité, c'est-à-dire pour Christ, et dans l'amour de la vérité, c'est-à-dire de Christ, ne saurait être perdu.

C.-O. VIGUET, professeur.

BIOGRAPHIE

Anna Schlatter.

Pour faire encore mieux connaître cette fidèle servante du Seigneur, dont nous avons esquissé la vie (pag. 15), nous transcrivons ici quelques extraits de sa volumineuse correspondance.

A Lavater.

18 septembre 1798.

....Vous avez raison de me dire : « Votre appréhension de tomber dans l'indifférence pourrait bien n'avoir pour résultat que de vous rendre plus indifférente encore. » Souvent ma paresse spirituelle se retranche derrière le prétexte qu'il ne me sert de rien de prier et de combattre. « Tu ne seras jamais la plus forte, » me dit mon mauvais cœur; et cela me rend toujours plus paresseuse à veiller et à prier, et m'ôte tout courage pour combattre mes mauvaises habitudes. Mon

cœur est un labyrinthe, où je ne puis me reconnaître; je ne sais vraiment pas quel est mon plus grand défaut, tant je suis mauvaise jusqu'au fond.

Il y a des heures où des profondeurs de mon âme monte le cri : O Jésus, aie pitié de moi. Quand je prie, quand je lis l'évangile, à la table sainte, j'ai le sentiment que je ne suis rien sans Christ, et que c'est bien la vie éternelle que de le connaître et Celui qui l'a envoyé. Je sens qu'étant morte, lui seul peut me rendre la vie, et j'ai faim et soif de croire qu'il le fera. Je ne suis nulle part mieux que quand je peux le prier, et je ne changerais la joie que j'éprouve alors contre aucune joie de ce monde. Avant de vous écrire, mon cœur me disait souvent que j'étais du nombre des bienheureux que Christ appelle « ceux que le Père lui a donnés. » Mais comme je péchais encore si souvent, j'étais inquiète, je me demandais si tout cela était vrai, si je ne me séduisais pas moi-même par une confiance sans fondement. Votre lettre m'a mise au clair. Désormais je penserai aux disciples du Seigneur. Faible comme je le suis, je me rappellerai la bienveillance de Jésus envers son apôtre Pierre, et sa parole encourageante : « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. » Je sais maintenant qu'il veut me purifier : il a déjà accompli tant de choses en moi : il achèvera son œuvre. Son père émonde tout sarment qui porte du fruit, afin qu'il en produise davantage.

A son fils Gaspard, en apprentissage de commerce à Zurich.

20 août 1812.

La connaissance de soi-même est un grand pas vers la repentance et celle-ci est le grand moyen d'obtenir l'assistance d'en haut. Ce certain plaisir que tu avoues ressentir encore à l'ouïe des persiflages et des moqueries sur les choses saintes, est incontestablement un péché, puisque c'en est déjà un que d'être indifférent à ces choses. Mais je suis heureuse que tu reconnaisses ce qui est mal en toi et que tu le confesses. Je t'en prie, ne te fais pas meilleur que tu n'es. Ce ne fut pas le pharisien de la parabole, qui se croyait juste, qui fut justifié, mais ce fut l'humble péager. Raconte en toute confiance tes fautes à ton céleste Ami, confie-les à un ami chrétien ; dis-leur que tu te sens en danger de devenir mauvais au milieu des personnes légères avec lesquelles tu dois vivre. Avoue au Seigneur que tu peux entendre froidement qu'on se moque de lui, prie-le de te pardonner, de te garder et de remplir ton âme de son amour. Oh ! que ne puis-je lui demander sans cesse, pour toi et avec toi, qu'il t'apprenne à aimer par-dessus tout Celui qui est souverainement aimable ! Alors, quand tu entendrais son nom prononcé sans respect, tu en éprouverais une douleur comme si l'on t'arrachait le cœur ; alors, mon cher enfant, tu ne prendrais plus de plaisir à quoi que ce soit qui l'afflige.

A sa fille Anna, alors institutrice à Dresde.

15 décembre 1822.

Ma chère Anna, pourquoi me demandes-tu des directions pour ta tâche d'institutrice. Je sens profondément mon incapacité à cet égard. Cependant, puisque tu le désires, je te ferai part de ma pauvreté. J'ai pu m'apercevoir de ce qui m'a manqué et je te signalerai les écueils que j'aurais dû éviter. Le plus dangereux de tous en éducation, c'est d'entreprendre quoi que ce soit sans Dieu, sans lui demander chaque matin, et surtout avant d'infliger une punition, de te placer dans la disposition où tu dois toujours être. Les enfants sont une propriété chèrement acquise. Pour eux le Seigneur a abandonné toute gloire, pour eux il a pris sur lui tout opprobre. Si donc c'est à lui que tu regardes, si tu lui demandes que ce soit lui qui agisse, qui parle, qui punisse, qui récompense par ton moyen, alors ton œuvre sera faite en Dieu et sa bénédiction la couronnera, lors même que la sagesse te ferait défaut dans

quelques détails. Le salut des jeunes âmes qui nous sont confiées et la gloire de Christ doivent être le but de toute éducation. Si tu élèves dans cet esprit-là les enfants qui t'entourent, comme Marie éleva Jésus, me disait un jour Sailer, alors le plus difficile est fait. Forte d'un saint amour pour eux, tu combattras sans ménagements leur plus grand ennemi pour ce monde et pour l'autre, l'égoïsme, leur volonté propre. Bienheureux l'enfant dont les caprices sont brisés de bonne heure! Les parents font quelquefois payer bien cher à leurs enfants, et par de rudes expériences, leur négligence à cet égard.

A la même.

16 juin 1814.

Oh! comme tout est changeant sous le soleil! Il ne faut rien craindre, ni rien espérer trop fortement. Chaque circonstance n'est pour nous dans l'A B C de la vie qu'une lettre que nous devons apprendre à épeler pour en faire usage plus tard. Chère enfant, ne faisons pas de plans pour l'avenir. Tous nos plans ne sont que néant, excepté celui qui nous décide une bonne fois à nous laisser diriger par la main de Dieu au jour le jour. Il semble, en effet, qu'il est dans la volonté divine que toi et tes sœurs vous viviez éloignées les unes des autres. Accepte-la; c'est pour que vous deveniez chacune un grain de sel dans son royaume qu'il en agit ainsi: car pour être utile, il ne faut pas que le sel reste aggloméré, mais qu'il soit disséminé et répandu çà et là.

A Anna Lavater.

20 décembre 1815.

Quand, de sa propre main, Dieu trouve bon de nous charger d'un devoir pénible ou du fardeau de la souffrance, nous n'avons qu'à répéter avec Marie: « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole! » Je n'ai jamais de meilleurs jours que ceux où, dès mon réveil, je me suis remise entre ses mains et lui ai dit: Seigneur, dispose de moi aujourd'hui, emploie mon corps et mon esprit à ce que tu voudras.

Je dois paraître bien légère. Suis-je appelée dans une maison de deuil, mes yeux restent secs et mon âme sereine, tandis que dernièrement, à une noce où j'ai prêté présence quelques instants, j'ai dû verser des larmes, malgré tous mes efforts pour les retenir, parce que le même jour l'esprit de Dieu m'avait fait découvrir quelques taches chez mes amis. A l'ordinaire, je suis intérieurement pleine de joie, et lorsque, mon travail achevé, je puis me retirer seule dans ma chère petite chambre, je m'y trouve comme au ciel.

A la même.

6 juillet 1817.

Notre Seigneur et ses apôtres attribuent tout ce qui est bien à Dieu, source de tout bien, et tout ce qui est mal au diable, auteur de tout mal. Les chrétiens d'aujourd'hui imputent beaucoup trop le bien et le mal à l'homme lui-même et à la nature. Ce ne fut que quand Dieu eut créé l'homme à son image que, par l'envie du démon, entrèrent dans le monde la mort et la maladie, son triste cortége. Pour moi, le mot nature ne correspond à rien de réel, car si un seul de nos cheveux ne peut tomber à terre sans la permission de notre Père céleste, aucun de nos nerfs ne peut être ébranlé, aucune partie de notre corps ne peut être lésée, sans sa permission, comme nous l'apprend d'ailleurs l'histoire de Job. Je me félicite de pouvoir remonter ainsi en toutes choses à la première origine et du bien et du mal, au risque de voir des chrétiens me traiter d'exaltée. Mon Dieu est le même que le Maître de la nature, le Maître du plus petit brin d'herbe et le Maître de la plus petite de nos fibres. En nous et autour de nous, dans le domaine matériel et spirituel, tout est un don de sa grâce, que Satan cherche de toutes manières à détruire ou à corrompre. Mais sa puissance

ne va jamais au delà de ce que Dieu lui permet et de ce qui peut contribuer à notre vrai bonheur, par la consécration de tout notre être à son service et par nos progrès dans la prière et dans la vigilance.

A une réunion de chrétiens.

8 décembre 1817.

Je crois que la boue dont le Seigneur se sert encore aujourd'hui pour nous ouvrir les yeux, à nous pauvres aveugles-nés, et pour nous faire comprendre que notre justice ne se trouve qu'en lui seul, c'est précisément l'expérience si amère et si humiliante que nous faisons, que de longues années d'efforts vers l'humilité ne nous rendent pas humbles, pas plus que de longues années d'aspirations vers la pureté ne nous rendent purs. La conviction que le Seigneur Jésus nous veut tout entiers, et qu'en lui seul nous trouvons les vertus du royaume des cieux, l'humilité et l'amour que nous ne pouvons nous approprier que par la foi, cette conviction, dis-je, me jette à ses pieds comme un enfant nouveau-né.

Aux mêmes.

2 avril 1818.

Je n'approuve pas la louange donnée à l'homme. J'avoue que les discours élogieux adressés à de pauvres pécheurs qui, le bilan de leur vie à la main, ne peuvent se présenter devant Dieu que comme des violateurs de tous ses commandements, tintent faux à mes oreilles, et j'aime mieux être du nombre de ceux que Jésus rend heureux en les sauvant, que du nombre de ces prétendus justes parmi lesquels il n'y en a point de purs.

Aux mêmes.

10 janvier 1819.

L'année dernière a été pour moi une année de deuils et de morts, et, par cela même, une année de bénédiction et de vie. Car elle demeure éternellement cette promesse de Jésus : « Celui qui perd son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs, même sa propre vie pour l'amour de moi et de l'évangile, celui-là les retrouvera dans une plus riche mesure. » Il est vrai que je ne puis pas dire d'une manière absolue que j'ai subi des pertes pour l'amour de Christ, car c'est à cause de ma folie que j'ai été frappée, cependant je puis le dire dans une certaine mesure, car il m'a donné de jour en jour un plus grand désir de lui appartenir entièrement, de me purifier de tout ce qui n'est pas lui, de n'aimer que lui; et pour exaucer ce désir, il a dû mettre la main à l'œuvre en me rendant amères les joies que je goûtais encore hors de lui. Je ne voulais pas monter sur Morija : il est descendu pour immoler mes Isaac. Oh! le fidèle et bon Berger, qui l'aimera jamais assez? Il remplace tout, en se donnant lui-même, de sorte qu'on pourrait aller jusqu'à désirer faire de grandes pertes pour le posséder; mais loin de moi un tel orgueil. La seule chose que je souhaite de pouvoir perdre en lui, c'est ma volonté propre.

A une réunion de sœurs en Christ.

25 juillet 1819.

Vous et moi, comme vous me l'écrivez, nous nous en allons. Eh bien, dans nos lettres, laissons les morts dans leur repos et ne nous écrivons sur nous-mêmes que peu de choses, afin de nous ménager beaucoup de place pour des entretiens sur Celui qui vit d'éternité en éternité et qui ne meurt plus, ayant arraché à la mort sa puissance.

La nouvelle naissance peut très bien s'être accomplie dans un homme, avant qu'il en ait connaissance. Il peut être entré dans la vie comme un enfant nouveau-né et ne pas savoir ce qu'il lui est arrivé. Il peut au commencement être aussi incapable qu'un nouveau-né de se nourrir lui-même, de connaître et d'aimer son père, et cependant être né. Mais si cette naissance est normale, elle sera suivie de la croissance, et d'un développement continu, jusqu'au temps où l'enfant

sera capable de se nourrir, de marcher, de parler, d'aimer son père, de lui obéir et de grandir, jusqu'à la stature d'homme fait, époque où le fils devient semblable à son père.

HISTOIRE RELIGIEUSE

—

Les mennonites de Russie.

L'année dernière est entrée en vigueur dans l'empire russe une loi sur le service militaire obligatoire. Cette mesure a causé une vive agitation parmi les mennonites allemands de la province de Melitopol, au nord de la Crimée. C'est à la fin du siècle passé que leurs ancêtres s'y sont établis en quittant la Prusse, où ils s'estimaient lésés par les exigences du gouvernement. Au bénéfice d'une entière liberté de conscience dans leur nouvelle patrie, il n'ont pas tardé à prospérer, grâces surtout à leurs travaux agricoles. Cette population d'environ 50 000 âmes compte quelques fortunes considérables. Pendant la guerre de Crimée elle a rendu des services signalés aux armées russes en les approvisionnant de blé.

Grande fut la surprise de ces mennonites quand ils apprirent qu'en astreignant leurs fils à servir comme soldats, la nouvelle loi portait atteinte à leurs franchises religieuses solennellement garanties. Après maintes délibérations ils envoyèrent des députés à Saint-Pétersbourg pour détourner le danger qui les menaçait. Ces paysans, si fermes dans leur foi, firent une singulière impression dans les antichambres du gouvernement, où l'on n'est guère habitué à voir pareille société. L'insuccès de leur démarche était fort probable. L'administration russe se montrait peu disposée à céder à quelques campagnards, que l'on traitait de mauvaises têtes. — « Ces originaux se soumettront, disait-on, sinon la Russie est assez puissante pour se passer d'eux. Que lui importe le départ de quelques milliers d'habitants ? »

On espérait les faire plier par l'intimidation, mais le résultat fut tout autre. Pour rester fidèles à leur foi, ces hommes courageux ne reculèrent pas devant la perspective d'une émigration lointaine. En présence de leur fermeté, le gouvernement sentit sa faute; mais il semblait résolu de son côté à ne pas céder. Pendant que des agents mennonites se rendaient avec de fortes sommes en Amérique pour y acheter des terres, les journaux russes commencèrent à s'occuper sérieusement de la question. On craignait une émigration en masse de cette communauté religieuse; on se représentait les plaines fertiles qu'elle avait cultivées redevenues au bout de quelques années des steppes sauvages. Il y avait là une cause d'appauvrissement pour une province entière de la Russie méridionale.

Au milieu de cette agitation, l'empereur Alexandre voulut tout essayer pour retenir les fidèles sujets qu'il était menacé de perdre. Il chargea le général Todtleben, qui appartient à l'église évangélique, de traiter avec eux, en lui accordant les pleins pouvoirs les plus étendus. Ces dernières négociations ont heureusement abouti. En voyant que plus de quatre mille mennonites avaient déjà pris le chemin de l'exil, le délégué de l'empereur sentit la nécessité de faire fléchir les rigueurs de la loi. Cette communauté n'a consenti à rester en Russie qu'à des conditions fort équitables en comparaison des sévères mesures dont on la menaçait d'abord.

Les mennonites s'engagent à fournir annuellement à l'état une centaine de jeunes gens ; mais ceux-ci ne sont point astreints à porter les armes. Sans relever du ministre de la guerre, ils seront pendant leurs années de service employés de la manière suivante : ou comme infirmiers dans les hôpitaux civils, encore avec la réserve qu'en cas de siége ils seront transférés ailleurs sur quelque point du pays à l'abri des calamités de la guerre; ou dans les ateliers de machines de Nicolajeff, dans lesquels on ne fabrique pas d'armes;

ou dans l'administration des forêts ; ou enfin dans les corps de pompiers des villes voisines de la Crimée. Il est entendu, en outre, qu'au lieu d'être éloignés les uns des autres, ces jeunes gens seront groupés de façon à recevoir les secours spirituels de leurs propres pasteurs et instituteurs.

Une pareille largeur honore le souverain qui la montre et ceux qui par leur courageuse fidélité s'en sont rendus dignes. La Russie ne pourrait-elle pas sur ce point donner à plus d'un pays des leçons de libéralisme?

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

Genève.

Février 1875.

C'est une triste histoire que celle du mois qui vient de s'écouler. Les fautes se sont ajoutées aux fautes : au scandale d'Hermance, a succédé celui de Compesières; à une tombe violée, un baptême à la baïonnette. Voilà où devait fatalement nous conduire la politique de casse-cou de quelques-uns des membres de notre Conseil d'état. Et pourtant sous quels différents auspices s'ouvrait, il y a deux ans, l'œuvre de réforme entreprise par le père Hyacinthe. Alors, au souffle de cette parole éloquente, semblait naître une église nouvelle, destinée à créer à Genève un centre d'opposition sérieuse, digne, chrétienne, à l'ancienne église de plus en plus ultramontaine. Mais bientôt la loi organisa le culte catholique et, en accordant les faveurs de l'état à la jeune congrégation, elle corrompit son principe : l'opposition au romanisme, à force de devenir légale, devint persécutrice. Le père Hyacinthe, effrayé du rôle qu'on voulait lui faire jouer, protesta par sa démission contre cette réforme qui n'était ni catholique, ni libérale, et dès ce moment il fut difficile de conserver sa sympathie à un mouvement plus politique que religieux. Aujourd'hui, par un développement laïque, l'église *libérale* veut tout absorber; les hommes les plus modérés du conseil supérieur qui la régit, impuissants pour faire le bien, se résignent à laisser le courant suivre sa pente, non sans douleur, nous le savons. Malgré les réclamations de la presse, malgré les pétitions adressées au grand conseil, dans une séance tumultueuse où la tribune a joué un rôle indigne d'un peuple libre, notre pouvoir législatif, forçant la main à une majorité récalcitrante du Conseil d'état, a décidé que les catholiques genevois seraient appelés à nommer la commission de cinq membres prévue par la loi de fondation de Notre-Dame. Cette élection a eu lieu le 7 février. Sur *treize cent quatre-vingt-huit* bulletins reconnus valables, la liste libérale a obtenu *sept cent quatre-vingt-trois* suffrages, la liste catholique *six cent cinq*. Les deux partis avaient réuni toutes leurs forces pour la grande bataille. Des affiches rouges, bleues, jaunes invitaient libéraux et ultramontains à se presser autour des urnes pour sauver l'honneur, la dignité, l'indépendance du pays. Les « enfants de Berthelier » rappelèrent le souvenir du grand patriote. M. Dunoyer, ancien curé de Genève, dans une lettre adressée la veille de l'élection aux catholiques « ses anciens et chers paroissiens, » les invitait « au nom de leurs plus chers intérêts, au nom de l'équité, au nom du droit, au nom surtout de la religion, » à se rendre tous au vote et à porter la liste des vrais catholiques décidés à sauver leurs droits et leurs intérêts. La proclamation du résultat du vote fut saluée par de bruyantes acclamations. Jusqu'à onze heures du soir le canon annonça la grande victoire, tandis que des bandes parcouraient les rues, chantant la *Marseillaise* ou répétant un refrain révolutionnaire de 1846, accommodé à la circonstance :

Ultramontain, fais ta prière,
A genoux devant les libéraux.

Le *Courrier de Genève* du 9 février conteste avec colère le résultat de l'élection; les protestants surtout sont l'objet de ses fureurs. Hélas! les vrais amis de la liberté ne peuvent pas plus sympathiser avec les ultramontains qu'avec les libéraux, car si ceux-ci abusent de l'appui de l'état, ceux-là n'ont aucun respect pour la vérité. Pour l'heure, nous sommes dans un effroyable gâchis, que l'Europe ne doit pas admirer. Il va grandir encore, grâce à la loi Reverchon, qui permet désormais à

un seul électeur, s'il le faut, de nommer curé et conseil de paroisse dans les communes ultramontaines.

Ce qui se passe au consistoire n'est pas plus encourageant. Là aussi le parti libéral use et abuse de son pouvoir. Des mots fort peu parlementaires se mêlent aux discussions les plus graves. Un docte professeur de théologie, qui devrait savoir mesurer ses paroles, traite ses adversaires avec un sans gêne révoltant. Il s'agissait l'autre jour de modifier la formule d'engagement imposée au pasteur lors de son installation. Jusqu'ici, « il déclarait devant Dieu et devant l'église qu'il servirait fidèlement le Seigneur dans le ministère qui lui était confié, qu'il enseignerait et prêcherait *conformément à la Parole de Dieu, telle qu'elle est contenue dans nos saints livres;* » — aujourd'hui on lui demande « d'enseigner et de prêcher *en toute conscience, selon ses lumières et sa foi, la vérité chrétienne, contenue dans nos saints livres.* » Ce n'est pas très compromettant, et cependant on a fait remarquer au consistoire qu'en vertu de la constitution nouvelle qui régit le culte protestant, il n'a pas le droit d'exiger du pasteur élu par le troupeau, même ce minimum de foi chrétienne. Il faut espérer que libéraux catholiques et libéraux protestants pousseront leurs principes jusqu'à leurs dernières conséquences, et que de l'excès même du mal sortira une église renouvelée, affranchie de la tutelle de l'état. Un heureux rapprochement s'opère entre les pasteurs évangéliques nationaux et leurs collègues de l'église libre. Ils ont des conférences communes où ils s'occupent de la recherche des meilleurs moyens de ranimer la foi dans Genève. En attendant, nationaux et libres s'occupent ensemble d'évangélisation, le lundi dans la salle de la Rive droite, le mercredi dans la chapelle de la rue de l'Athénée.

LOUIS RUFFET.

Berne.

9 février 1875.

Nos lecteurs se souviennent peut-être des espérances naïves avec lesquelles nos pasteurs *modérés* saluaient le futur synode. Ils comptaient avoir dans ce corps nouvellement créé une sentinelle veillant sur les biens les plus sacrés du peuple, un aréopage (*sic*) pour juger toutes les questions religieuses et morales, un phare pour éclairer les paroisses, une mère fidèle autour de laquelle se pressent les enfants...

Après coup, c'est-à-dire depuis le 11 octobre, jour de l'élection du synode, le *Volksblatt*, organe du parti mitoyen, a complétement changé de langage; on y sent la déception et le désenchantement. Je l'attribue à deux causes : à l'extrême indifférence du peuple lors de l'élection du synode; puis aux scissions intestines survenues dans ce parti qui a, comme tous les partis, une *droite* et une *gauche*, peut-être même, comme jadis l'assemblée nationale de France, un *marais*. Eblouis par les soixante et dix mille du 18 janvier qui avaient voté notre nouvelle loi, nos *modérés* croyaient à un réveil de l'intérêt religieux parmi le peuple; ils se flattaient que l'indifférence pour les affaires d'église serait vaincue, et que le peuple (pour eux, la source de toute sagesse) s'empresserait autour des urnes pour élire un synode digne de la nouvelle loi. Or le fait est qu'au 11 octobre l'indifférence populaire a été étonnante. Dans certaines paroisses sept ou huit électeurs prenaient seuls la peine de voter; des centaines d'autres ne se dérangeaient pas pour si peu de chose. Les croyants qui avaient repoussé la nouvelle loi ne se sentaient aucun courage à faire des efforts pour envoyer au synode des hommes de leur choix. L'union évangélique n'avait pas songé à proposer des listes aux cercles des campagnes. Ce n'est qu'en ville qu'elle a déployé quelque activité, et non sans succès, puisque, sur dix élections à faire, sept lui échurent. Bref, le flot populaire sur lequel on avait compté se portait ailleurs, entre autres à l'île de Saint-Pierre, dans le lac de Bienne, où des milliers d'électeurs dansaient le 11 octobre. C'est plus amusant que d'écrire des bulletins dans une église froide, où d'ailleurs on n'a trouvé qu'ennui. Il est sûr que la religion des réformistes et des rationalistes n'a rien de réchauffant, et l'on verra que les églises où leurs orgueilleuses pauvretés sont débitées chaque dimanche deviendront absolument désertes. Les âmes qui veulent de la religion demandent la bonne, et celles qui ne veulent pas la bonne, n'en veulent point du tout. Nos pasteurs négatifs en feront l'expérience; d'ailleurs ils le pressentent et en

sont abattus. Le parti moyen souffre aussi de scissions intestines. Trois de ses chefs se sont alliés aux réformistes pour combattre ensemble dans le nouveau synode ce qu'ils détestent le plus, je veux dire le parti évangélique. Comme je les connais depuis longtemps pour les avoir vus à l'œuvre, je m'en étonne moins que leurs adhérents sincères et pieux. Jamais je n'ai entendu sortir de leur bouche autre chose que des apologies des négatifs et d'amères attaques contre les défenseurs de la vérité biblique. Nous n'avons jamais pu nous méprendre sur leurs sympathies et leurs affinités. Mais les honnêtes pasteurs mitoyens, disciples de Hagenbach, ont souffert de la défection de leurs chefs avoués, et il en est résulté quelque désarroi dans le parti.

Quant au synode, il s'est ouvert le 24 novembre dernier par un discours de M. Teuscher, directeur des cultes, notre législateur et le « fléau de Dieu » pour le Jura catholique. Il exprime sa satisfaction de voir toutes les opinions religieuses représentées dans cette assemblée. Il espère que tous les membres se pénétreront de cette parole du Seigneur : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. » Quand nos potentats radicaux citent, par extraordinaire, des passages bibliques, ils en font jaillir une exégèse assez singulière. Qu'est-ce que M. Teuscher entend par la maison du Père? Serait-ce le synode de Berne? Cela ne ferait pas honneur aux apôtres ni à beaucoup d'autres que je connais. Là il y a vraiment, grâce à la nouvelle loi, de la place pour Hyménée et Philète, aussi bien et même plus que pour saint Paul et saint Jean. Si la maison du Père est réellement la Jérusalem céleste dans l'exégèse de M. Teuscher, il semble vouloir user, comme le pape, du pouvoir des clefs, et ouvrir le ciel aux réformistes, aux juste-milieu, voire même aux orthodoxes. Le sens de sa parénèse serait alors : comme vous trouverez tous de la place au paradis, vivez en paix sur la terre et spécialement dans vos sessions synodales ; unissez-vous contre les ultramontains, nos ennemis communs, pour lesquels il ne semble pas y avoir beaucoup de place dans la maison du Père. Je crois toutefois que M. Teuscher a trop bon cœur pour les en exclure définitivement : seulement, pour le quart d'heure, ils le font rudement enrager!

Après cette exhortation, M. le directeur des cultes charge M. le pasteur Saintes, de Bienne, comme doyen d'âge, de présider l'assemblée pour la formation du bureau. Celui-ci aussi prononce un discours, où il parle de réformes et de progrès. Puis on procède à l'élection du bureau : tout avait été préparé la veille par les *libéraux* fusionnés. Le juge d'appel, M. Züricher est nommé président par quatre-vingt-treize voix sur cent quarante-quatre : il préside aussi la société réformiste et le Volksverein, association radicale qui se ramifie sur tous les cantons. M. Züricher est fils de pasteur, homme moral, bon capitaine de nos milices; je crois qu'il veut le bien. L'un des vice-présidents est M. Ruegg, directeur du séminaire de Münchenbuchsée. Il a publié plusieurs livres scolaires, entre autres un cours de pédagogie écrit avec intelligence, dans l'esprit de Hegel, dont il admet non-seulement le panthéisme, mais aussi les formules et la terminologie. Au reste, ce pédagogue, zurichois d'origine, est un homme laborieux et énergique : il fera sentir son influence dans nos affaires ecclésiastiques, comme il l'exerce déjà sur nos écoles. C'est lui qui propose aux régents, ses élèves, de raconter l'histoire biblique, y compris les miracles, aux enfants de six à neuf ans, comme *vraie ;* aux enfants de dix à douze ans, comme symbolique : aux élèves de douze à seize ans, comme mythes. En théologie, il est disciple de Strauss, sans pourtant tirer, comme son maître, les dernières conséquences de ses principes. Si j'ajoute qu'il est, avec M. Bitzius, membre du conseil synodal, vous pouvez juger de l'esprit qui prévaut dans nos autorités ecclésiastiques. Ce conseil compte, il est vrai, trois membres évangéliques sur neuf : MM. le colonel de Büren, le doyen Güder et le doyen Revel; mais il est évident que les faveurs du pouvoir et celles du parti politique dominant sont pour les réformistes. Ils se sentent en selle et dès cette première séance du synode ils ont répandu leur recueil de cantiques, qui élague un grand nombre de nos meilleurs chants chrétiens ; ils ont nommé une commission liturgique qui écartera de notre culte l'adoration du Christ, le symbole des apôtres, etc. Heureusement les paroisses ont le véto et pourront conserver ce qu'elles possèdent actuellement.

Après une séance de 5 heures, le synode étant constitué s'ajourna jusqu'au printemps. Le discours de clôture, prononcé par M. Züricher, avait été préparé à l'avance, tant on était sûr de diriger les nominations selon le gré du parti libéral fusionné. La liste n'a subi qu'une seule entorse : M. de Büren a été nommé membre du conseil synodal contre M. Ed. Langhans. Cela s'est fait par un mouvement spontané du synode, au grand déplaisir du parti dominant. Quant au discours présidentiel, il appela l'assemblée à livrer assaut au matérialisme théorique et pratique ; voilà selon lui l'aberration formidable mais passagère de l'esprit humain qu'il s'agit de combattre. C'est très bien! Vous parlez d'or, monsieur le président. Seulement je doute de votre succès. Vous admettez les prémices du Dr Strauss : à vos yeux l'histoire évangélique est une mythologie : comment pourrez-vous échapper aux conséquences qu'en a tirées ce logicien rigoureux? Il ne faut pas s'embarquer sur la nacelle de l'incrédulité, si l'on ne veut pas aborder au rivage de l'athéisme et d'une négation absolue. La seule arme donnée à l'homme pour vaincre le matérialisme et toutes les autres erreurs religieuses, c'est la foi en la parole du divin prophète que Dieu nous a envoyé du ciel et dont il a dit : « Vous l'écouterez dans tout ce qu'il vous dira en mon nom : et si quelqu'un n'écoute pas les paroles de sa bouche, je lui en demanderai compte. » Faut-il cent fois répéter la même chose? Quelle est la force qui a broyé le paganisme et le matérialisme de l'ancienne Rome? Est-ce l'esprit humain, la libre pensée, la libre conscience, la libre recherche de la vérité, donc la philosophie? Tout le monde sait que c'est la déclaration apostolique : « Christ est ressuscité, et nous en sommes tous témoins. » Quelle est la force qui a vaincu la Rome papale? C'est encore la foi au témoignage de Jésus-Christ. Sa parole seule est l'épée de l'esprit. Croyez-la de tout votre cœur et vous vaincrez le paganisme moderne aussi bien que l'ultramontanisme menaçant. Il n'y aura jamais de victoire ni de salut hors de là.

M. Züricher termine aussi son discours par une citation biblique : il veut qu'on grave sur le portail du synode : « Là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté. » Que de fois nous avons entendu cette sainte sentence sortir de la bouche des libéraux, et chaque fois avec une nouvelle impatience! Pensent-ils quelque chose en répétant ces paroles? Ou leur suffit-il d'entendre leurs mots favoris : esprit, liberté! sans formuler une seule idée claire? Ou peuvent-ils raisonnablement et de bonne foi se figurer que celui qui a l'esprit du Seigneur ait le droit de croire ce que bon lui semble? de contredire les témoignages les plus sacrés des Ecritures? d'affirmer que Christ n'est pas ressuscité? que Christ n'a pas été envoyé du ciel, qu'il n'est pas issu du Père? qu'il n'est pas venu au monde? qu'il n'est pas retourné au ciel? Je voudrais voir un homme rempli de l'esprit du Seigneur ouir les négations réformistes? Je voudrais voir saint Etienne, cet homme « rempli de foi et du Saint-Esprit, » assister à nos synodes libéraux. Entendez-vous sa parole foudroyante! Gare les pavés des élèves de la synagogue dite des Libertins! Je me demande encore : Saint Paul avait-il l'esprit du Seigneur? Et s'il l'avait, se croyait-il la liberté de prêcher un autre évangile que celui qu'il avait *reçu* et non *inventé?* Il y a une suprême inconvenance à tordre ainsi les Ecritures! Qu'ils se le disent bien, les libéraux, la liberté qu'ils s'arrogent est la preuve la plus claire qu'ils n'ont pas l'esprit de Christ. Ah! quand un homme a reçu l'onction du Saint, il n'est plus sous la servitude pour vivre dans la crainte, mais il a l'esprit d'adoption par lequel nous crions : Abba, Père! Voilà la liberté des enfants de Dieu. Le voile de Moïse est ôté, le joug des prescriptions légales est brisé : l'âme a la liberté de s'approcher du trône de la grâce. Puisse mon âme et toutes les âmes jouir de cette sainte liberté, qui a sa source dans l'obéissance de la foi!

B.

France.

Nîmes, 6 février 1875.

Vous ne m'en voudrez pas d'avoir reculé devant la tâche d'un compte-rendu détaillé des assemblées de Nîmes, quand vous saurez que pendant ces quatre jours nous avons eu au minimum cinq réunions par jour. A peine si dans l'intervalle des séances l'on avait le temps de courir chez soi pour prendre à la

hâte un léger repas, au désespoir des hôtes aimables qui nous hébergeaient avec tant de cordialité. Tel était l'intérêt de ces grands meetings que l'on ne pouvait, malgré la fatigue croissante, se résoudre à en manquer un seul.

On était venu de fort loin pour y assister. Les Hautes-Alpes avaient envoyé presque tous leurs pasteurs. Le canton de Neuchâtel avait une dizaine de représentants; le canton de Vaud quatre ou cinq; celui de Genève trois ou quatre. L'église réformée de France avait fourni le plus gros contingent; mais les églises dissidentes de ce pays avaient aussi leurs députés, en sorte que plus de cent pasteurs entouraient la tribune. C'est parmi eux que le réveil a éclaté avec le plus de force.

Le premier jour, les réunions eurent lieu alternativement dans la chapelle méthodiste et dans celle de l'église libre. Mais dès le second jour, l'affluence des auditeurs devint si considérable qu'il fallut se réunir dans les deux locaux à la fois. Il y eut même un jour où le service de l'après-midi se tint à la fois dans quatre locaux différents. Je crois qu'on peut estimer à deux mille le nombre des personnes présentes chaque jour aux meetings. Les chapelles regorgeaient; on s'entassait dans les couloirs, dans les antichambres, dans le vestiaire; c'était à la fois réjouissant et pénible à voir. Dès le premier jour, on agita en conférence pastorale la question de demander au Consistoire de l'église réformée l'usage d'un de ses temples; cette importante question fut résolue négativement, le Consistoire étant en hostilité avec l'Etat aux lois duquel il n'a pas voulu se soumettre. Comme d'ailleurs il n'est pas reconnu par les orthodoxes, on trouva qu'il ne serait pas logique d'entrer en rapport avec lui. Il est à peine besoin de dire que les pasteurs évangéliques de Nîmes assistèrent aux conférences. L'un d'eux, M. Babut, est même le président de la société de la mission intérieure, sous les auspices de laquelle les conférences ont eu lieu.

Le caractère d'alliance évangélique imprimé à ces réunions a été, croyons-nous, un des éléments de leur succès. Aucune église particulière n'étant plus que les autres intéressée à leur réussite, il n'y avait pas lieu à des rivalités. Des innombrables discours qui furent prononcés, pas un n'apporta dans ce beau concert une note discordante. On était trop près du ciel pour se souvenir des barrières terrestres. Il aurait suffi de voir avec quelle vigueur ces représentants d'églises rivales s'embrassaient au moment du départ, pour comprendre qu'il y avait là autre chose qu'une fraternité de parade.

Quelques mots sur la distribution de la journée.

Le matin à neuf heures, réunion de prières : c'était bien réellement une réunion de prières, non d'allocutions. Le premier jour, on y entendit cependant pas mal de prières-discours, sortes d'expositions dogmatiques, réquisitions contre le prochain ou manifestes n'ayant guère de la prière que le nom. Mais dès le deuxième jour, on s'aperçut que le vent avait changé. Les prières, plus nombreuses, plus courtes, plus ferventes, étaient bien des prières. Ceux qui les présentaient ne paraissaient nullement s'inquiéter de produire un effet d'édification sur l'assemblée, mais bien d'être entendus et exaucés de Dieu. Quelques-unes de ces requêtes étaient vraiment des cris de détresse jetés vers le ciel d'une voix émue et qui vous arrachaient des larmes.

Dès le deuxième jour aussi, on put remarquer que l'assemblée tout entière se joignait aux prières. On eut dit la respiration d'une seule poitrine, le battement d'un seul cœur. A certains moments, l'*amen* s'échappait presque involontairement de toutes les bouches. Il fallut dès lors terminer la réunion presque de force, les prières se succédant avec tant de rapidité qu'il n'était pas rare de voir deux et même trois personnes ouvrir la bouche en même temps.

Les deux derniers jours, les demandes écrites affluèrent à la tribune. Les exaucements étaient si nombreux, on sentait si bien la présence de Dieu dans l'assemblée, que chacun avait à cœur de présenter sa requête particulière. On vit se reproduire en petit certaines scènes évangéliques. Des femmes demandaient qu'on priât pour la conversion de leurs maris ou de leurs enfants, pour la guérison de leurs malades. L'une d'elles, dont le fils avait été présenté deux fois au Seigneur, sanglotait dans un coin de la chapelle, demandant qu'on priât encore pour lui. Un pasteur cherchait à la calmer :

— Apportez-le vous-même au Seigneur, lui disait-il.

— Mais, répondit-elle, pour le porter il faudrait être au moins quatre.

Je vois encore un père se lever pour demander avec larmes la conversion de son fils aîné, véritable enfant prodigue, et celle de son fils cadet qui était assis à côté de lui dans la chapelle. Les présidents des meetings étaient harcelés avec une admirable importunité jusque dans les rues; impossible de ne pas se rappeler l'exclamation douloureuse du juge inique : « Cette veuve viendra-t-elle donc perpétuellement me rompre la tête? »

Pendant les deux premiers jours, les prières n'étaient guère que des cris de détresse, ou des intercessions en faveur d'amis, présents ou absents. Les deux derniers jours, la note avait changé; l'action de grâces primait tout le reste. Je sais maintenant ce qui rend les réunions languissantes, pourquoi la prière perd si souvent son caractère propre pour se transformer en discours; il n'en faut pas chercher la cause ailleurs que dans l'incrédulité. Quand une assemblée s'attend à être exaucée, quelle ferveur, quel zèle, je dirais presque quel acharnement! On crie, on pleure, on réclame, on implore; c'est la lutte de Péniel.

Immédiatement après la réunion de prières, c'est-à-dire à dix heures et demie, commençait la réunion dite générale, qui se prolongeait jusqu'à midi. Présidée d'ordinaire par M. Théodore Monod, elle avait pour objet principal de faire connaître l'œuvre de Christ. La réunion de deux heures avait le même caractère. On y entendait trois ou quatre allocutions, coupées de prières et de chants.

A quatre heures et demie les pasteurs se réunissaient dans la chapelle de l'église libre, pendant que se tenaient deux autres réunions, l'une de femmes dans la chapelle méthodiste, l'autre d'hommes dans le beau et vaste local de l'Union chrétienne des jeunes gens.

Une troisième réunion générale avait lieu le soir à huit heures.

Plus tard enfin et jusque par delà minuit, quelques réunions de groupes sans caractère officiel. Des frères agités, troublés, passaient ensemble la nuit ou une partie de la nuit en prières, jusqu'à ce que la bénédiction leur fût accordée. On aurait à ce sujet bien des épisodes touchants, instructifs, à raconter.

Un seul, qui nous frappa tous beaucoup. Dans l'après-midi du jeudi, comme la conférence pastorale touchait à sa fin, deux jeunes pasteurs français qui se tenaient debout dans un coin, l'air assombri, prirent la parole pour dire qu'ils s'en retourneraient chez eux remplis de tristesse.

— Nous étions venus ici dans l'espoir de nous faire du bien, disaient-ils, mais on nous prêche des doctrines que nous ne connaissions pas et auxquelles nous ne comprenons rien. On nous parle de paix et de joie; on n'a réussi qu'à nous troubler. Nous ne savons plus ce qu'il faut croire et ce qu'il faut rejeter; que deviendra notre ministère dans ces conditions?

Le lendemain matin les deux mêmes frères reprenaient la parole; mais ils n'avaient pas ouvert la bouche que l'expression de leur physionomie nous avait tous frappés : ils avaient l'air radieux.

— Nous n'avons pas voulu partir dans l'état où nous étions, dit l'un d'eux. Nous avons prié la nuit dernière, dans l'angoisse et dans les larmes, jusqu'à deux heures du matin. Enfin la délivrance est venue, notre fardeau a été enlevé, et maintenant la joie du Seigneur remplit nos âmes. Ce qui nous avait manqué, c'était une entière consécration de nous-mêmes à Dieu. Quant à nos objections d'hier, elles nous paraissent si insignifiantes, que nous ne comprenons pas que nous ayons pu les présenter.

Un autre disait : — Hier au soir, j'ai voulu écrire à ma femme pour lui raconter les scènes auxquelles je venais d'assister. Comme je les repassais dans ma mémoire, l'amour du Seigneur m'apparut tout à coup dans toute sa beauté; je sentis mon cœur se fondre au dedans de moi. Je me mis à pleurer comme un enfant, et j'ai pu me donner sans réserve à Jésus.

Rien n'a égalé l'intérêt des conférences pastorales. Elles ont été surtout remarquables par la sincérité et l'abondance des prières. Les discussions étaient rares, pleines de cordialité. Beaucoup de pasteurs confessèrent publiquement à Dieu les péchés de leur ministère avec humilité et courage, sentant que cet aveu public de leurs fautes était réclamé de Dieu lui-même comme condition de leur délivrance. Et à la vérité quelques-unes de ces confessions étaient si humiliantes, qu'il fallait bien toute la puissance de l'Esprit de Dieu pour les arracher du fond des cœurs.

En les écoutant, nous sentions tous nos yeux se mouiller de larmes. Plus d'une fois l'émotion abrégea la prière. Jamais je n'avais assisté à pareille scène.

Les conférences de Nîmes avaient pour objet déterminé un retour de l'église à son divin Chef; elles devaient être, elles ont été des journées de consécration. Voici les sujets traités successivement par le président, M. Th. Monod, et par les frères qui lui ont prêté leur concours :

L'humiliation. (Dan. IX; Ps. LI.)

La foi. (Jean III, 11-19.)

La loi et la grâce. (Rom. VII et VIII.)

Consécration. (Rom. XII, 1.)

La personne et l'œuvre du Saint-Esprit.

Les priviléges et les devoirs du chrétien. (Ps. XXXIV; 2 Cor. IV.)

La fidélité du Sauveur, et la permanence de son amour et de ses dons. (Hébr. XIII, 8.)

Le point culminant des conférences, le moment décisif fut celui où, après avoir exposé d'après l'Ecriture le devoir d'une entière consécration, le président nous invita à accomplir ce devoir. Il y eut d'abord quelques minutes de prière silencieuse; puis l'assemblée se leva et chanta lentement avec un sentiment de profond sérieux le cantique :

Mon cœur, mon corps, mon âme
Ne m'appartiennent plus;
Ton amour les réclame,
Ils sont à toi, Jésus.
Reçois mon sacrifice, il est sur ton autel.
Esprit, Esprit, descends! j'attends le feu du ciel!

Bien des âmes se donnèrent alors à Dieu. On en eut la preuve le lendemain; un si grand nombre de frères, pasteurs ou laïques, éprouvaient le besoin de magnifier l'amour de Dieu à leur égard, que, pour donner à ce besoin une pleine satisfaction aussi bien que pour gagner du temps, M. Monod invita toutes les personnes qui désiraient rendre publiquement ce témoignage à se tenir debout pendant qu'on chanterait un cantique d'actions de grâces. Les deux tiers de l'assemblée se levèrent spontanément; et tandis qu'un alléluia montait vers le ciel, on eût pu voir sur tous ces visages rayonner la joie, une joie céleste, à travers les larmes. Cette scène restera, je pense, gravée à jamais dans la mémoire de ceux qui eurent le privilége d'y assister.

Bien belle aussi, bien émouvante, fut la dernière réunion, celle d'hier au soir. Sept ou huit cents personnes s'étaient rencontrées autour de la table du Seigneur; tous les rangs, tous les âges, toutes les dénominations étaient confondus. Quoique l'affluence fût considérable, l'ordre ne fut pas troublé un seul instant. Une collecte que l'on fit après la cène pour la Société des missions de Paris rapporta plus de deux mille francs. C'était le sacrifice d'actions de grâces, offert par l'assemblée à Celui dont l'amour s'était manifesté pendant ces belles journées avec tant d'éclat.

L'impression qui me reste des conférences de Nîmes, c'est que l'église protestante de France, si longtemps endormie, se réveille et se relève d'entre les morts. Le Seigneur la prépare pour quelque grande œuvre ou quelque grande épreuve, peut-être pour l'une et pour l'autre. En la voyant abattue, puis relevée par la grâce divine, je pensais à ces paroles prophétiques de Jésus au sujet de Saul de Tarse : « Il m'est un vaisseau d'élite pour porter mon nom devant les Gentils et les rois. Car je lui montrerai combien il aura à souffrir pour mon nom. »

Quoi qu'il en soit de ces prévisions, l'œuvre actuelle du Seigneur au sein de cette église est grande et glorieuse. Il y a vraiment de quoi émouvoir à jalousie. Ne verrons-nous pas, nous aussi, des journées comme celles de Montmeyran, de Berne et de Nîmes?

AUG. GLARDON.

Grand-duché de Baden.

Février 1875.

La disette de pasteurs dans l'église nationale de ce pays devient inquiétante. De 1871 à 1874 le chiffre des jeunes gens sortis des gymnases pour étudier la théologie évangélique a été de douze, en moyenne quatre par an, tandis qu'il en faudrait quatre fois plus pour combler les vides survenus dans le clergé. L'année dernière les étudiants de théologie à Heidelberg n'étaient guère plus nombreux que les professeurs. Ce triste état de choses, dont le gouvernement semble se préoccuper fort peu, est la condamnation du régime dit libéral, aujourd'hui dominant dans le grand-duché.

De divers côtés l'on cherche à remédier au mal. Ainsi, le conseil ecclésiastique a ré-

cemment décidé que la collecte du vendredi saint, jusqu'ici destinée à des constructions de temples ou de presbytères, servirait à fournir des bourses aux étudiants en théologie. La collecte a été abondante; mais les jeunes gens que l'on espère attirer par là font en bonne partie défaut. On parle aussi d'augmenter le traitement des pasteurs et de changer le mode de leur nomination, en ce sens qu'ils seraient choisis à tour par le gouvernement et par les paroisses. Ces mesures peuvent être utiles, mais elles ne suffisent pas. La vraie cause du petit nombre des étudiants en théologie, c'est la lamentable situation de l'église badoise, qui mérite à peine le nom d'église.

Un journal allemand caractérise ainsi l'état religieux du pays : affaiblissement de l'autorité morale du clergé, indifférence des troupeaux, abandon du culte public, progrès de l'impiété et du matérialisme. Si l'organisation ecclésiastique actuelle n'est pas responsable de tous ces maux, au moins a-t-elle été impuissante à les prévenir. Le désordre est à son comble. Plusieurs pasteurs et suffragants ne s'inquiètent nullement de la liturgie, du catéchisme et de l'histoire sainte. « A quoi bon, répètent-ils, les confessions de foi ? » Tel d'entre eux attaque impunément tous les principes de la réformation du XVI[e] siècle. S'agit-il de combattre le christianisme positif, biblique, ces prétendus libéraux, si ardents à réclamer la liberté pour eux-mêmes, ne reculent pas devant les mesures d'intolérance. L'on encourt leur mauvaise humeur si l'on s'en tient à la Parole de Dieu et à la foi des pères, ou simplement si l'on se permet d'avoir des convictions religieuses indépendantes. Ainsi s'explique le petit nombre des jeunes gens disposés à exercer le ministère dans de pareilles conditions.

Depuis un certain temps les chrétiens évangéliques de Heidelberg, privés d'une prédication fidèle dans les temples officiels, où règne le rationalisme, ont loué un modeste local de deux chambres pour des cultes particuliers présidés par le professeur Frommel. Ce local, qui se remplit chaque dimanche, est devenu insuffisant. Les autorités ecclésiastiques ont à plusieurs reprises refusé à ces chrétiens l'usage d'un des temples de la ville. La congrégation écossaise et les vieux catholiques jouissent de cette faveur, les membres pieux de l'église nationale en sont seuls privés. Ils ont donc résolu de construire à leurs frais un lieu de culte dont ils ont acheté le terrain pour trente mille francs. Les dépenses de construction seront plus fortes. Comme ils comptent parmi eux peu de personnes aisées, ils réclament avec confiance la sympathie et l'appui matériel de tous ceux qui partagent leur foi. Sans se décider à quitter l'église nationale, ils sentent le besoin d'une prédication évangélique, que les pasteurs officiels ne leur offrent plus. Bien des cœurs amis répondront, on peut l'espérer, à cet appel.

Allemagne.

Février 1875.

« Nous sommes certains, dit la *Nouvelle Gazette évangélique*, que plus la question s'éclaircira et plus l'ultramontanisme apparaîtra dans son vrai jour, plus le jugement de tous les amis de la liberté sera pareil à celui du celèbre américain Thomson (qui a approuvé, dans un meeting tenu à Glasgow, la politique ecclésiastique prussienne). Les hommes dont le protestantisme est sain ne peuvent guère avoir un autre avis. Et quand nous sommes mesurés avec une autre mesure par des Français, ou que même des Suisses français, comme le correspondant du *Chrétien évangélique* dans sa lettre de décembre, déversent sur nos luttes les sarcasmes et le blâme, nous ne pouvons que l'attribuer à une fausse conception de la liberté de l'église, et encore plus à la vanité nationale. Car c'est précisément en Suisse que l'ultramontanisme force l'état à des mesures encore plus sévères qu'en Prusse. »

Voilà ce qui s'appelle exécuter quelqu'un. Protestantisme malsain, fausse conception de la liberté de l'église, vanité nationale : votre correspondant a son compte. Un docteur allemand sait beaucoup de choses. Mais comment peut-il conclure de ce qu'un homme parlant des affaires d'Allemagne, exprime sa désapprobation, que cet homme n'aurait que des éloges à donner au sujet des affaires de Suisse, dont il n'a point parlé, n'ayant point mission de le faire? C'est attribuer bien légèrement à un opposant deux poids et deux mesures.

Je ne suis pas étonné d'avoir touché au vif mon honorable contradicteur. Ma lettre relevait avec peu de ménagement l'incompréhensible conduite du gouvernement civil et des autorités ecclésiastiques, le langage étrange de journaux évangéliques à l'endroit des pasteurs récalcitrants en Hesse. Le protestantisme de la *Gazette* est, malgré tout, assez sain pour sentir que le bât l'a blessé, et pour cause. Je ne partage pas toutes les opinions des pasteurs hessois, mais je persiste à croire, avec beaucoup de protestants allemands, que leur refus de se soumettre aux ordres du consistoire royal prussien devrait être traité autrement que par des moyens de compression violente. Il y a maintenant là seize paroisses récalcitrantes et quarante-quatre pasteurs insoumis; huit ont quitté le pays. Beaucoup d'instituteurs ont pris fait et cause pour les pasteurs; ils ont été destitués; quelques-uns ont aussitôt trouvé de nouvelles places. Or il y a dans ce bouleversement au sujet d'affaires de conscience des violations de quelques grands principes, et la vraie liberté n'a rien à démêler avec ces expulsions, ces emprisonnements, ces défenses d'exercer les fonctions pastorales dans d'autres conditions que celles dont l'autorité ecclésiastique, aidée du gouvernement, impose la réalisation. Je sais bien que c'est la mode dans le clergé officiel, en Allemagne et ailleurs, que le pasteur considère comme sa propriété particulière les âmes des habitants d'une certaine circonscription, et qu'il crie : Au loup! quand un autre berger essaie de les paitre. La mode n'est pas la loi, ni surtout l'Evangile. Je ne puis admirer le consistoire hessois qui défend à un candidat au saint ministère d'exercer les fonctions pastorales pour lesquelles il est requis par les habitants d'une paroisse, si son ministère n'obtient pas le visa et l'approbation du pasteur de la paroisse.

Les chrétiens devraient comprendre que cette tyrannie cléricale s'appuyant sur le bras séculier, est pour beaucoup dans le mouvement de déchristianisation de l'Allemagne, dont ils gémissent. Ces procédés autoritaires, qui sont d'un autre âge, jettent les hommes aux pieds du pouvoir civil, qu'ils saluent comme leur unique sauveur. Ils lui demandent en grâce de les protéger contre les empiétements de l'église sur le for individuel. Chez les uns, cette frayeur est sincère; chez beaucoup, elle est une feinte, cachant la haine de la religion. Le résultat final est que l'influence de l'église, protestante aussi bien que catholique, est de plus en plus poussée au large, comme une mer à qui on fait abandonner le rivage qu'elle baignait.

Ceux-là mêmes qui ont applaudi à la campagne commencée par le pouvoir contre les catholiques, sont effrayés maintenant des révélations auxquelles ont donné lieu les nouvelles circonstances. Ils ne s'attendaient pas à ce que l'Allemagne, qu'ils voulaient seulement délivrer du joug de l'ultramontanisme, profiterait de la porte de sortie ouverte, pour fuir toute pratique religieuse et échapper à tout contact avec la religion. Un long régime de compression ecclésiastique amène une réaction dans le sens de l'indifférentisme absolu.

Il y a quelques mois à peine que le mariage civil est établi obligatoirement, et l'on peut déjà calculer, par le petit nombre de bénédictions nuptiales célébrées dans les églises, l'étendue du détachement qui s'opère dans les masses pour la religion. Dans une paroisse de Berlin qui compte quarante mille âmes, vingt-quatre couples seulement sur cent dix sont venus demander la bénédiction nuptiale. Le pasteur a visité cinquante et un des autres nouveaux ménages pour leur demander les raisons de leur abstention. La plupart ont déclaré qu'ils n'avaient pas besoin pour être dûment mariés du service religieux; d'autres, qu'ils craignaient les admonestations du pasteur sur l'irrégularité de leurs relations; d'autres, qu'ils ne voulaient rien du service à l'église; d'autres enfin, qu'ils n'en voulaient pas faire les frais.

A Berlin, le nombre des baptêmes et des mariages bénis diminue de plus en plus. Dans quelques paroisses, le casuel des pasteurs est tombé au dixième, au tiers ou aux trois quarts de ce qu'il était auparavant. Cela demande des réformes urgentes pour améliorer la situation financière des pasteurs gravement compromise. Surtout, cette désertion des masses, qui paraissent heureuses d'en avoir fini avec l'église, demande des mesures promptes et énergiques. La démoralisation à Berlin atteint des proportions inouïes; il y a des quartiers où l'on n'ose pas sortir le soir sans s'attendre à des attaques à main armée.

Le nombre des enfants trouvés va sans cesse croissant. De la capitale, la lèpre s'étend dans les provinces, ou plutôt elle est installée partout. On croyait jusqu'ici que c'était en Lithuanie que l'armée recrutait ses plus beaux hommes. La population avait la réputation d'être solide, athlétique même dans quelques-uns de ses sujets. La dernière levée dans une ville de 3 500 âmes n'a pas fourni un seul homme propre au service. Les gens se ruinent par la débauche et l'ivrognerie. Ils vivent dans les cabarets, où les rixes sanglantes sont journalières. Les mères donnent à leurs nourrissons des liqueurs fortes pour les endormir. Les pères sont fiers des exploits bachiques de leurs fils. Tout ce monde voit de mauvais œil qu'on parle de réformes et de changements dans les mœurs.

Ces faits et d'autres pareils ont ouvert les yeux aux chrétiens. A Berlin, le comité de la mission intérieure a compris la nécessité d'avoir une véritable mission à l'adresse des païens de la capitale. Il a institué des écoles du dimanche, des unions de jeunes gens, de femmes, d'hommes, de jeunes commerçants. Sous ces différents rapports, l'activité chrétienne s'exerce d'une manière louable. Mais on n'avait point encore songé à chercher sérieusement ceux qui voguent sur cette mer boueuse ou s'y enfoncent sans Dieu et sans espérance, endormi qu'on était par l'illusion que les cérémonies religieuses du mariage et du baptême les mettaient au moins quelquefois en rapport avec le christianisme. L'abolition de l'obligation du baptême et du mariage religieux ne permet plus de se reposer sur ce pauvre moyen d'évangélisation, et le bon moyen a été trouvé. On s'est mis à la recherche d'un missionnaire qui ira annoncer l'Evangile dans les quartiers sauvages et populeux de la ville. Le comité a pu s'assurer les services d'un homme qualifié pour cette œuvre, et des frères sont prêts à l'aider.

Encore une brèche heureusement faite à d'anciens préjugés. L'activité des laïques excite moins de scrupules; bien plus, elle est réclamée par plusieurs qui comprennent enfin qu'il faut toutes les forces vives du christianisme pour sauver un monde qui va à la dérive du bien avec une vitesse effrayante. Puisse ce beau mouvement se continuer, et le remède sortira de l'excès même du mal.

Puisque je suis sur ce sujet, laissez-moi ne pas l'abandonner encore. J'ai si rarement l'occasion de dire quelque chose de réjouissant, que vous me permettrez de m'étendre aujourd'hui sur les œuvres du zèle chrétien en Allemagne. Je glane quelques épis dans un champ bien fourni.

C'est à la mission intérieure qu'il en faut venir quand on veut montrer ce que fait ici la foi agissante par la charité. Cette fondation admirable du Dr Wichern a jeté sur l'Allemagne un réseau d'établissements chrétiens qui s'étend chaque année. Le vénérable docteur a pris sa retraite, mais son fils continue son travail et ses traditions.

On vient de publier le résultat des travaux de l'association des diacres de campagne, employés sur les champs de bataille pendant les guerres de 1864, de 1866 et de 1871. De trente qu'ils étaient lors de la première de ces guerres, ils sont venus à être quinze cents. Des lettres de soldats français rendent témoignage du bien que l'Evangile a fait à plusieurs âmes par le moyen de ces hommes dévoués. Ils ont cependant rencontré des ennuis causés par la mauvaise humeur des commandants de corps, et aussi veut-on les incorporer à l'armée, afin qu'en cas de mobilisation ils aient une place bien déterminée et la liberté de leurs mouvements.

A Stuttgart, il s'est fondé après la guerre de 1866, dans des circonstances critiques pour les pauvres, une union pour le bien des classes laborieuses. En 1867, elle se transformait en une union pour les ouvrières de fabrique et faisait construire une auberge pour le logement de ces ouvrières. Une autre association, celle des « soirées libres, » disposait des locaux convenables, où ces jeunes filles peuvent venir lire, chanter, travailler, une fois leur ouvrage fini. La seule condition d'entrée dans ces établissements est que la jeune fille soit réellement ouvrière quelque part. Elle paie une finance pour son logement : chacune a son lit de plumes, un coffre fermant à clef, un lavabo. La première année, la maison eut peu d'habitantes, six à l'origine; on y voyait une sorte de souricière; mais les préjugés disparurent, et, à la fin de l'année, il y avait déjà cinquante pensionnaires. Il y en a maintenant plus d'une centaine. On peut juger de l'influence bienfaisante de la maison par ce fait qu'un certain nombre des jeunes

filles y restent volontairement plusieurs années de suite. Les expulsions deviennent de plus en plus rares. Les soins médicaux sont donnés gratis. Le dimanche, un service religieux réunit tout le personnel. L'établissement a à sa tête une excellente directrice, condition indispensable de succès. Il vient d'être agrandi de façon à renfermer deux cent quarante lits. Des dépendances, bains, buanderie, cuisine économique, y ont été ajoutés. C'est une institution que les grandes villes devraient être jalouses de se donner. La morale et le bien-être y sont également intéressés.

Le plus ancien asile pour l'enfance vicieuse ou abandonnée (à Marbourg) a célébré l'an dernier son cinquantième anniversaire. Il avait commencé avec quatre-vingt-dix florins et un enfant. Pendant les vingt-cinq dernières années, il a eu en moyenne cinquante pensionnaires par an. Les jeunes filles y sont occupées au ménage, les garçons à des travaux manuels. Ce sont souvent les parents qui poussent les enfants à se sauver de la maison de refuge.

L'œuvre des diaconesses recueille des bénédictions. A Halle, à Flensburg, elle prend des proportions plus considérables que par le passé. Une maison du Brunswick a reçu d'une dame un don de 75 000 francs.

Un autre symptôme heureux, c'est le réveil de l'intérêt chrétien pour des classes passablement négligées et même sacrifiées. Une conférence pastorale s'est occupée en Prusse des domestiques. Le professeur von der Goltz a écrit à leur sujet une série de thèses auxquelles il ne manque que d'être appliquées journellement. La plupart des femmes d'ouvriers, a-t-il dit, ont été servantes d'abord; il faut donc, dans l'intérêt des générations futures, veiller sur le bien-être moral et matériel des servantes. Qu'on les considère comme des membres de la famille; on les a quand elles sont jeunes; elles sont donc relativement faciles à élever. Il faut faire naître en elles la confiance envers leurs maîtres. Elles doivent avoir le loisir nécessaire pour continuer à fréquenter les écoles élémentaires et devraient pouvoir fréquenter des écoles de perfectionnement. Il faut multiplier, et les institutions où se forment les domestiques, et les asiles pour celles qui sont sans place. L'honorable rapporteur a peut-être trop compté sur la malléabilité du caractère des servantes; elles ont, de notre temps, comme tout le monde, le sentiment de leur valeur personnelle, ce qui ne laisse pas de rendre les gens peu maniables. Ses conseils valent néanmoins la peine d'être pris en considération.

A Berlin, une œuvre a été commencée parmi les cochers. Des réunions ont été instituées pour leurs pauvres femmes, si abandonnées. Petit, très petit commencement, dont on a déjà pu bénir Dieu.

En rapport avec ce développement de l'activité chrétienne, je remarque un plus grand nombre de publications de théologie pratique, ayant trait à l'évangélisation des masses, à l'exercice du ministère. On sent qu'il faut faire contre-poids à la tendance, introduite par l'intervention de l'état, de considérer avant tout dans le futur pasteur les dons intellectuels et les titres universitaires.

Le sérieux des temps a déteint sur les réunions de prières qui ont eu lieu à Berlin au commencement de l'année. L'incertitude de l'avenir, les dangers du présent ont imprimé une grande solennité aux exhortations des orateurs. Seulement, ces réunions étaient trop réglées, trop dirigées; pas assez de simples fidèles actifs, et trop de discours et de pasteurs. Il a été rendu compte des réunions d'Oxford. Celui qui parlait a dit : « Nous ne devons pas, nous autres Allemands, copier ce mouvement, mais demander des bénédictions pareilles. » Cette préoccupation nationale ne peut donc pas cacher le bout de son oreille! Une des réunions a offert une scène saisissante. Après avoir énuméré les dons que les Allemands ont reçus de Dieu : une grande histoire jusqu'à l'établissement récent d'un empire évangélique, histoire qui ne se doit pas clore par l'impiété; la réformation du XVIme siècle; des missionnaires, des diacres et des diaconesses; la théologie allemande, dont il faut retenir la pensée, évangélique au fond, l'orateur a demandé à son auditoire de répondre par un oui à sa question, si c'était bien là l'opinion de chacun, que Dieu avait ainsi béni l'Allemagne. Puis l'assemblée a encore récité d'une commune voix le symbole apostolique et l'oraison dominicale.

Les élections au synode général ont donné la victoire au parti de la conciliation. Le

discours de l'empereur lors de la réception des chefs du synode provincial de la province de Brandebourg a eu un grand retentissement. Comme il jette du jour sur les idées qui règnent en haut lieu et le degré de sympathie que les membres du *Protestantenverein* y rencontrent, en même temps qu'il laisse apercevoir quelque chose de cette répugnance qu'on a persisté à attribuer à l'empereur pour les nouvelles lois! en voici la traduction.

Après s'être félicité de la convocation enfin accomplie des synodes provinciaux, l'empereur a dit : « C'est le mot d'ordre que je veux vous donner, la paix.... Il ne vous sera pas difficile de travailler en paix pour l'église, si vous ne quittez pas le terrain de la foi chrétienne, de la foi en Dieu et de la divinité du Sauveur. Si nous abandonnons cette foi, nous ne sommes plus chrétiens. C'est surtout dans notre capitale qu'on fait des efforts et plus que des efforts pour nier la divinité du Christ. Nous avons vu où cela peut conduire, quand par un décret on destitue le Dieu tout-puissant, et par là en même temps le Fils de Dieu, — pour le réinstaller après! C'est pourquoi il est très nécessaire que l'église soit vivifiée par la foi dans notre pays, comme cela avait lieu sous mes prédécesseurs. Les nouvelles lois ecclésiastiques ont donné lieu à toutes sortes de malentendus, qui ont été propagés à dessein par un certain parti. Même on est venu à croire que le baptême et le mariage religieux étaient abolis. Il a fallu s'opposer à ce courant d'erreurs. Voilà pourquoi j'ai voulu que le § 79 figure dans la loi sur le mariage civil. »

L'introduction de ce § 79 déclarant que la loi sur le mariage civil n'anéantit pas les prescriptions de l'église sur la matière, est un des signes évidents de l'arbitraire qui inspire toute cette nouvelle législation. Elle a voulu séparer nettement les deux domaines, civil et religieux, et voilà qu'elle rentre dans celui-ci par cette disposition qui, si elle n'autorise pas à conclure que les prescriptions ecclésiastiques demeurent obligatoires et peuvent être suivies en lieu et place des prescriptions civiles, autorise au moins à conclure que le gouvernement recommande la soumission aux ordonnances de l'église. Or la loi ne doit pas recommander, elle doit commander.

Un nouveau brandon de discorde vient d'être jeté entre les adversaires par le dépôt d'un projet de loi sur l'administration des biens d'église. L'état s'y fait la part du lion, quoi qu'il en dise, en remettant aux électeurs la nomination des commissions d'église. Rien ne présage donc encore que l'église et l'état soient à la veille de signer leur réconciliation. Les catholiques disent hautement qu'ils adopteront dans tous les diocèses privés de leur évêque le mode de faire suivi dans celui de Posen et qui, jusqu'ici, a défié l'inquisition gouvernementale.

S.

Italie.

Florence, février 1875.

Nous voici en plein jubilé. Il est vrai que pour s'en douter il faut lire l'encyclique et les discours du Vatican et prêter une oreille attentive à ses trompettes officielles. Pourquoi un jubilé? se sont demandé bien des gens. C'est le sixième que le pape *débonnaire* annonce *urbi et orbi*. J'emprunte l'épithète à l'*Unità cattolica*, dirigée par le Veuillot italien, Don Margotti. « Le pape, dit cette feuille qui déplore toujours l'unité italienne, est le prêtre du pardon et de l'indulgence. Il ne veut pas de mal aux hérétiques, mais l'extirpation de l'hérésie. » On sait malheureusement que la papauté s'y est fort mal prise pour le démontrer et que trop souvent elle a fait disparaître les hérésies en tuant les hérétiques. Mais, s'écrie-t-on, l'intention n'était pas homicide. La papauté tuait les hérétiques pour les empêcher de mourir, comme Agnelet le faisait envers les moutons de son maître. Voilà un exemple des jolies choses que débite le révérend Margotti. « Aucun jubilé, remarque-t-il encore, n'a été sans de grandes conséquences sociales et religieuses. Ne vous souvient-il pas qu'en 1766 le pape accorda le jubilé à Paris, et que cela fit dire à d'Alembert : *Ce maudit jubilé a retardé de vingt ans la révolution?* » Eh bien, nous avons une opinion différente : nous croyons que c'est Garibaldi qui vient de retarder la révolution de vingt ans. Vous avez lu les ovations qui l'ont accueilli à Rome, où il ne veut savoir qu'une chose : le retour de la campagne romaine à ce qu'elle était avant les papes. Quelle leçon de morale! Il faut voir comme

les jésuites la reçoivent, je veux dire, comme ils s'en moquent. Mais la conscience italienne saura discerner ce qui est le plus profitable: du jubilé du Vatican ou des bonnes œuvres du paysan de Caprera [1].

Quelqu'un appelait dernièrement un miracle la présence simultanée à Rome de Pie IX, de Victor Emmanuel et de Garibaldi. Qui l'eût pensé, il y a quelques années? Ces trois hommes, cependant, sont loin d'occuper à Rome et dans l'Italie toute la place : ils en laissent une large à Celui qui est la vérité et qui allait de lieu en lieu faisant le bien, rendant la vue aux aveugles et la liberté à ceux qui croyaient faussement la posséder! Oh! que son règne vienne!

Un jour, le bienheureux Bertholet disait dans un salon de Genève : « Prions, afin de voir un jour l'Alliance évangélique tenir ses conférences à Rome. » C'était en 1860. Gaussen, qui était présent, le regarda d'un œil indigné et lui dit : « Cher frère, vous blasphémez contre la Parole de Dieu. » Cela nous montre que nous devons espérer, même contre espérance, puisque les pensées de Dieu ne sont pas liées à nos pensées.

Il paraît que le pape commence à se calmer un peu. Il a eu ses colères, terribles en théorie, mais peu malfaisantes en pratique. Tel que les jésuites l'ont fait, il a quelque chose de la nature des volcans, dont les éruptions ne sont pas invariables. Du moins, sa lave ne brûle pas, quoi qu'il en pense. « Il est vrai, disait-il après l'annexion de Rome, que je ne puis, comme saint Pierre, lancer des foudres qui réduisent les corps en cendres, mais j'en puis lancer d'autres qui font périr les âmes ; je l'ai fait en excommuniant tous ceux qui ont préparé ou secondé la spoliation sacrilége. » En tout cas, s'il a fait périr des âmes, c'est d'une autre manière, en retenant ces âmes dans les ténèbres que ses foudres effraient et que ses injures traversent comme une lueur sinistre.

Vous souvient-il des insultes que ce vieillard, qui pourrait être plus vénérable, a vomies ces dernières années? Rien de plus affreux et de plus pénible. On a enregistré les discours de Pie IX en deux forts volumes. Ce travail de compilation, dû à un adorateur du pape, — il l'appelle *voix de Dieu, Dieu qui condamne,* — a attiré l'attention des étrangers plus que des Italiens [1]. Ceux-ci n'ont pas oublié l'adage de Monti qui disait que « les injures font comme les processions, c'est-à-dire qu'elles retournent au lieu même d'où elles sortent. » Que d'injures, à ce compte, qui sont rentrées au Vatican! Je ne ferai qu'en indiquer quelques-unes. Le gouvernement italien et ses amis sont, au dire de Pie IX, une légion de *gens perfides*, de *loups ravisseurs*, de *pharisiens*, de *philistins*, de *révolutionnaires*, de *voleurs*, de *jacobins*, de *sectaires*, de *menteurs*, de *sycophontes*, d'hommes *vaniteux et faux*, d'*ennemis de Dieu*, de *satellites de Satan en chair humaine*, de *démons incarnés* et de *monstres infernaux*. Notre roi n'est pas épargné. Le pape ne voit pas en lui un *galantuomo*, mais un *Holopherne*, dont la Judith n'est pas encore trouvée, un *Absalom* ingrat et rebelle, un *Pilate*, un *Hérode*, un *Caïphe*, un *Goliath*, même un *Attila*.

Dans la bouche de celui qui parle ainsi, reconnait-on la *voix infaillible?* Eh bien, le voilà, ce pauvre condamné à l'infaillibilité, passant son temps à se discréditer et à

Tourner sur soi-même,

comme dit je ne sais quelle chanson genevoise. Mais ce mouvement de rotation paraît se ralentir. On a remarqué dernièrement la modération relative du pontife, lorsqu'il parlait du sacrement du mariage. On apprend aujourd'hui qu'il est descendu pour la première fois dans l'église de Saint-Pierre. Cela, du reste, n'est pas un signe de réconciliation. A ce sujet, je dois ajouter que les optimistes mêmes paraissent perdre tout espoir et comprendre que s'il y a un revirement à espérer de l'église romaine, il doit partir du clergé inférieur. On voudrait le voir se réveiller de son inertie et secouer le joug qui l'écrase et que le gouvernement n'a pas mission d'alléger ni de rompre. L'avenir dira si ces espérances sont illusoires. En attendant, il est réjouissant de constater que la question religieuse est à l'ordre du jour, et pour longtemps encore, malgré l'indifférence soi-disant latine qui menace de l'étouffer.

EM. COMBA.

[1] Garibaldi, invité à Rome à dire sa profession, écrivit : *agricoltore.*

[1] Sir W. Arthur a écrit un opuscule intitulé : *le Jupiter moderne, revue des discours de Pie IX.*

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

—

Frank. Souvenirs d'une vie heureuse, par H. W. S. — Traduit de l'anglais par Mlle Marie Tabarié. — Lausanne, H. Mignot, éditeur.

Ces souvenirs sont en effet ceux d'une vie heureuse au sens complet de ce mot.

Frank est un jeune garçon aimable, intelligent, doué d'une âme religieuse et tendre, d'un caractère candide et fort. La sollicitude de son père, M. Pearsall Smith, homme d'une piété bien connue et d'un esprit remarquable, ne se lasse jamais de pourvoir au bien spirituel de son enfant, comme à tout ce qui regarde sa carrière ici-bas. Sa mère, une véritable mère, voit sa tendresse pour le fils de sa jeunesse multipliée et fécondée par la tendresse qu'elle éprouve pour l'âme que Dieu lui a confiée. Elle a toute la confiance de Frank, elle sympathise avec lui, elle le soutient, elle est forte quand il faiblit, elle lui ouvre à la fois les horizons du ciel et ceux de la terre, et lui fait comprendre que le christianisme, loin d'assombrir la vie, doit nous enseigner à jouir parfaitement de toutes les choses bonnes que Dieu met sur notre chemin.

« Nous lui répétions souvent, écrit Mme Smith, qu'il pouvait, sans remords de conscience, se joindre à tous les jeux et à tous les exercices de son âge; que, selon l'harmonie des plans divins, chaque époque de la vie amenait avec elle ses occupations et ses devoirs différents. Il devait donc, pendant sa jeunesse, favoriser le développement de ses forces physiques comme de ses facultés morales et intellectuelles, tandis que ses parents étaient appelés, en raison de leur âge mûr, à poursuivre sans relâche le labeur de la vie. Nous lui répétions souvent qu'il pouvait se sentir en communion avec le Seigneur tout aussi bien pendant une partie de balle, de cricket ou de barres, que pendant les heures du plus sérieux travail. Nos leçons ne furent pas perdues pour lui, de sorte qu'un peu plus tard, écrivant à l'un de ses amis, il pouvait dire que son entrain au jeu était d'autant plus grand qu'il se sentait plus près du Seigneur, tandis que la partie la plus animée ne lui procurait aucun plaisir quand la présence de son divin Maître était pour lui voilée de nuages. » (Pag. 91.)

Frank, en outre, a des frères, des sœurs, des cousins, des cousines; l'une de ces dernières entre autres, jeune fille toute pleine de distinction, est son amie préférée et sa confidente. Toute cette riante jeunesse vient passer une partie des vacances dans un cottage que les parents de Mme Smith ont construit à proximité de leur demeure, afin d'y réunir chaque année leurs filles mariées.

« Frank, raconte sa mère, était l'aîné de vingt petits enfants, et il n'en était pas un parmi cette troupe joyeuse rassemblée aux « Grands-Cèdres » qui ne regardât ce rendez-vous d'été comme le plus beau du monde. Là, les aînés pouvaient tout à leur aise jouer au cricket, faire dans la rivière voisine de grandes parties à la nage, conduire avec la voile ou à la rame des barques légères, et entreprendre à pied, à cheval ou en voiture des courses parfois fort aventureuses, mais dont leur témérité se plaisait à braver les dangers. Là, les plus jeunes trouvaient la balançoire, les plates-bandes, les fruits du jardin, et surtout un singe, leur plus grand divertissement. » (Pag. 63.) Les soirées enfin étaient consacrées à d'intimes causeries, à la prière, au chant des cantiques, à de fraternels épanchements.

Au milieu de cette chaude et douce atmosphère, le bon grain ne tarde point à germer dans le cœur de Frank et s'y développe d'une manière continue jusqu'au moment où nous le voyons, au milieu des tentations de la vie d'étudiant, confesser le nom de son Maître, non-seulement par sa conduite, mais par un franc et courageux aveu. Puis, au moment où cette belle plante semble sur le point de s'épanouir glorieusement, Dieu la transplante dans les jardins du ciel.

Ce récit n'est pas tracé brusquement, en peu de mots comme nous le faisons ici, il est suivi avec amour, dans ses moindres détails, par une mère dont le cœur est partagé entre la douleur d'avoir perdu pour un temps son trésor, et sa joie d'avoir vu passer son enfant dans le séjour de la parfaite lumière, avant que jamais la coupe des amertumes eût approché de ses lèvres. Laissons-la parler elle-même.

« Jamais sa foi ne l'empêcha de jouir des priviléges de la jeunesse, comme aussi jamais sa participation aux joies de la vie n'affaiblit son ardent intérêt pour les choses célestes ou

son amour pour son Sauveur. Sa vie, quoique bien courte, a duré assez pour prouver à tous que la religion de Jésus convient à toutes les conditions de la nature humaine, et qu'elle est destinée à nous rendre heureux au vrai sens de ce mot. Ayant accompli cette mission, il a été rappelé vers la demeure qui lui était préparée, pour y jouir de l'éternelle félicité et de l'éternelle jeunesse. Il a quitté la terre à l'âge même où les soucis et les douleurs de la vie ne pouvaient manquer de l'atteindre, douleurs inévitables dont tout notre amour n'aurait pu le protéger. Aussi nous semble-t-il parfois que si Dieu a tranché dans sa fleur le fil d'une vie si sereine, c'est afin qu'au milieu du grand chœur des louanges, sa voix puisse faire entendre une note plus fraîche et plus joyeuse que la multitude des rachetés qui « ont traversé la grande tribulation. » (Pag. 192.)

Ces paroles rendent bien l'impression que nous a fait la lecture de l'histoire de Frank. C'est une apparition lumineuse. Ce rayonnement vient sans doute et surtout du dedans, de cet amour, de cette consécration si complète dans un âge si tendre, mais les circonstances extérieures n'y sont pas non plus tout à fait étrangères. Il est peu d'enfants auxquels Dieu ait donné de pareils parents, qu'il ait placés dans un milieu aussi pur, aussi joyeux, aussi chrétien, aussi conséquent, aussi large; bien peu qui puissent dire à dix-huit ans : « Il me semble parfois que mon lot dans la vie est trop beau pour durer. J'ai tant de causes de reconnaissance envers Dieu! » — « Si le bonheur croît en proportion des années, je ne sais vraiment où j'en arriverai, tant je suis heureux aujourd'hui! » (Pag. 271.)

Quand il fait sombre et gris, et que l'on voit au loin le soleil briller sur les montagnes, on en a le cœur tout réjoui et les yeux égayés. Il en est de même du bonheur : nous en avons soif et c'est une bonne chose que de le contempler même à distance. Les souvenirs de Frank auraient donc une influence bienfaisante et bénie à ce seul point de vue, et même s'ils n'étaient pas une prédication vivante, un pressant appel pour les jeunes gens, un magnifique exemple pour les parents.

Nous croyons cependant que leur action n'eût pas été affaiblie, si l'auteur, plus sobre de certains détails parfois un peu puérils, de conclusions et de raisonnements exagérés, se fût borné à laisser aux faits réels le soin de montrer cette jeune vie pleine de sève, de fraîcheur et de foi si vite mûrie pour le ciel et entrée si tôt dans les demeures célestes du « Père, du Sauveur, du Sanctificateur, auquel Frank s'était consacré sincèrement, librement et pour toujours. » (Pag. 312.)

Entraînés par leurs chers souvenirs, M. et Mme Smith donnent des preuves qui ne sont pas absolument concluantes de la conversion prématurée du jeune Frank, comme par exemple son habitude de suspendre des traités au bout d'un fouet. Ce sont là des choses qui amusent un enfant plus qu'elles ne témoignent de son besoin de travailler à la conversion d'autrui. Mais pour en revenir à celle de notre héros : « Notre petit garçon qui n'a que quatre ans, écrit sa mère, a été converti l'hiver passé (pag. 22); dès lors les fruits de l'Esprit se manifestent visiblement en lui (pag. 23); aussi aime-t-il à parler des rapports de l'âme avec Dieu, qu'il semble comprendre parfaitement. (Pag. 24.) Entré donc dans le sentier étroit qui mène à la vie, il a, dès cet âge, accepté l'Evangile comme un message de bonne nouvelle aux pécheurs; il a compris qu'il lui faut saisir par la foi la vie éternelle; — il sait que sa part dans l'œuvre de la rédemption est simplement de croire; rien n'obscurcit à ses yeux le plan béni du salut; enfin il sait que les œuvres suivent la nouvelle naissance et ne la précèdent pas, etc. » (Pag. 48-49.)

Beaucoup d'enfants éprouvent certainement de bonne heure des sentiments religieux très vifs; les choses du ciel semblent comme familières à leurs jeunes cœurs, ils les acceptent sans effort, les aiment sans combat. Trop souvent la vie, ses tentations, son orgueil, un entourage frivole, des parents inconséquents, apportent le trouble dans ces âmes sereines. D'autres fois, au contraire, de tendres soins, des influences bénies protégent la jeune plante qui grandit, se fortifie, devient un arbre vigoureux sans avoir passé par les épreuves du doute et les défaites humiliantes. Mais ce premier réveil de l'âme à l'amour du ciel, amour qui semble un souvenir plus encore qu'une espérance, est-il bien une conversion sérieuse et consciente d'elle-même?

Peut être avons-nous tort de poser cette question, car, pour chaque individu, Dieu se sert de moyens particuliers, et l'on ne peut

juger de l'un à l'autre sans imprudence; mais voici un passage d'un ordre différent qui nous a trop frappé pour que nous puissions le passer sous silence :

« C'était un mois ou deux avant sa mort : — Frank, lui dit sa mère à l'occasion de quelque nouveau plaisir dont il avait vivement joui, il me semble que ta vie s'embellit tous les jours; je suis persuadée que, par cela même que tu t'es donné à Jésus et que tu as mis en lui toute ta confiance, il fait à son tour concourir toutes choses à ton bonheur. — Je serais disposé à le croire, répondit-il avec le sourire qui lui était habituel, car je ne connais personne d'aussi heureux que moi.

» Ainsi prouvait-il la vérité de cette promesse de l'Evangile que si nous cherchons premièrement le royaume des cieux et sa justice, toutes choses nous seront données pardessus; et que Dieu ne refuse aucun bien terrestre à celui qui marche dans la voie de l'intégrité. » (Pag. 29.)

On comprend sans doute l'émotion qui arrachait ces paroles aux lèvres d'une mère heureuse et bénie; elles ont d'ailleurs leur idéale vérité, car la souffrance étant une conséquence du péché, elle doit perdre nécessairement son empire à mesure que le bien triomphe. Mais s'il est de courtes carrières durant lesquelles cette loi se réalise exceptionnellement, l'expérience de tous les jours, l'exemple même de l'Evangile nous en montre la contre-partie. Nous ne sommes pas des êtres isolés, indépendants, mais bien des frères tous solidaires les uns des autres, des membres d'un même corps, et tant que l'humanité gémira sous le poids du mal, de l'erreur et de la mort, chacun de ses enfants aura son tribut de larmes à payer, ces larmes ne fussent-elles que celles de la sympathie.

Tout ceci, du reste, regarde moins notre héros que les opinions particulières de M. et Mme Pearsall Smith; opinions dont on s'est beaucoup occupé en Europe depuis les conférences qui ont eu lieu à Oxford l'été dernier.

Etudié à ce point de vue, le volume dont nous essayons de rendre compte, respire d'un bout à l'autre un christianisme vivant, enthousiaste, courageux, conséquent et large, plus remarquable encore, nous semble-t-il, par son intensité que par son originalité. La doctrine de la sanctification, et de la sanctification par Christ, n'est pas une nouveauté. Ne lutte pas, crois seulement, disent les amis d'Oxford. Aime Dieu et fais ce que tu veux, disait Saint-Augustin. Nous sommes tous d'accord. Mais cette foi qui demande l'abandon complet de nous-mêmes; mais cet amour qui veut primer toutes nos autres affections, comment les obtiendrons-nous? Ne sera-ce pas souvent avec larmes, avec jeûne, après bien des luttes, et le royaume n'est-il pas ravi par les violents?

C'est ainsi que l'entend en partie Mme Smith lorsqu'elle écrit à Frank : « Quant à tes expériences, cher fils, je ne vois pas que tu doives t'en laisser abattre. La vie de foi est un développement; c'est-à-dire que l'habitude de remettre tout à Dieu grandit chaque jour jusqu'au moment où elle devient, en quelque sorte, en nous une seconde nature; alors la confiance nous devient aussi facile que la respiration, et elle se produit presque sans que nous en ayons la conscience. Au début, notre foi est souvent, ainsi que tu le constates, sujette aux variations, aux défaillances même. » (Pag. 144.)

Avouons-le cependant, quand elle ajoute : « Le secret, tu le possèdes, et si tu continues à aller à Christ dès que tu t'aperçois de tes fautes, pour en recevoir le pardon promis, tu sentiras bientôt que ton âme apprend à regarder à Jésus de façon à ne plus s'en écarter et faillir, » il nous prend comme un frisson, et cette parole de l'Evangile nous revient en mémoire : « Que celui qui est debout prenne garde! »

La même impression nous saisit en lisant cette distinction faite entre la masse des chrétiens et ceux qui ont un cœur pur, sur lequel la tentation n'a plus de prise. Y a-t-il là simple exagération, ou réelle intention de ranger les âmes en catégories distinctes? Dieu mène ses disciples par des chemins différents : les uns par une route glorieuse, les autres par d'humbles sentiers où le pied se heurte, où les genoux se meurtrissent; lui seul est juge du secret des consciences.

En somme, nous comprenons l'influence exercée par les conférences d'Oxford, et tout particulièrement par M. et Mme Pearsall Smith et leurs amis, mais nous croyons qu'elle tient essentiellement à leur personnalité, à leur foi, à cette action divine des âmes sur les âmes, en un mot, au contact de la lumière et de la vie, plutôt qu'à une méthode particulière de

chercher cette lumière et cette vie. C'est probablement une garantie de succès pour leur œuvre de réveil, car les systèmes trouvent bien vite des disciples qui les comprennent à moitié, les exagèrent ou les dénaturent; l'amour seul demeure éternellement.

L.

La petite Annette, traduit de l'anglais par M. W. Monod. — Paris, J. Bonhoure, éditeur.

« Il existe de pauvres êtres aussi tristement partagés que la modeste héroïne de ce petit ouvrage. Leur montrer ce que peut faire une bonne et pieuse enfant, leur enseigner à quelle source elle puisait la force et la joie au sein de ses afflictions, n'est-ce pas faire une bonne œuvre? »

Ces mots du traducteur indiquent bien le but de cette simple et touchante histoire. Annette expire en ayant la joie de voir un père incrédule converti, et ses propres prières exaucées. Douce enfant! heureuse paix! oui vraiment, les débonnaires possèdent la terre, avant même de saisir l'héritage incorruptible qui les attend dans les cieux. C.

Elise ou sans boussole. Imité de l'allemand. — Paris, Sandoz et Fischbacher, éditeurs, 1875.

C'est l'histoire ancienne et toujours nouvelle d'une orpheline, élevée par une grand-mère pieuse, mais faible, et par un oncle que la jeune fille trouve sévère parce qu'il ne la gâte pas. Après avoir terminé son instruction religieuse, Elise se croit chrétienne, tandis qu'en réalité elle est vaniteuse, égoïste et volontaire. Ces défauts se montrent à nu lorsqu'elle est devenue l'épouse d'un jeune comte incrédule qui, après une jeunesse orageuse, espérait trouver le bonheur dans les affections de la famille. La mésintelligence, qui ne tarde pas à éclater entre les époux, va croissant jusqu'à ce qu'une chute de cheval ait mis le mari à deux doigts de la mort. Alors la conscience de la jeune femme se réveille; dans ses angoisses elle se tourne vers le Seigneur et trouve auprès de lui le pardon après lequel elle soupirait. « Il m'a fallu bien des coups de verge, dit-elle, pour détacher de ce monde mon cœur rebelle et orgueilleux qui voulait se créer lui-même un bonheur impossible; mais maintenant j'ai trouvé la paix, j'ai trouvé la joie, car j'espère ne plus vivre que pour Celui qui m'a aimée et qui veut être mon guide et ma lumière dans ce monde. »

Les caractères sont nettement dessinés, et l'intérêt va croissant jusqu'à la fin. On s'attache en particulier à Dorothée, la vieille et fidèle bonne d'Elise, qui ne flatte jamais sa maîtresse et qui reste constamment pour elle une messagère de la bonne nouvelle.

P. B.

Anthologie apostolique, ou trente fragments tirés des épitres du Nouveau Testament, avec sommaires et notes explicatives, par J.-J. Dufour, pasteur. — Genève, E. Beroud, 1875.

Ce petit volume est d'un genre nouveau et vraiment original. Il mérite hautement, soit par le but que l'auteur s'est proposé, soit par la manière heureuse dont il a réalisé l'idée qu'il avait en vue, d'attirer l'attention de ceux qui s'intéressent à l'instruction religieuse des jeunes gens et au développement de l'étude sérieuse des Ecritures.

Partant de ce fait, malheureusement incontestable, que les épitres du Nouveau Testament ne sont pas assez lues ou ne le sont pas d'une manière fructueuse, et que l'une des causes principales de cette grave lacune est le manque des connaissances qui seules rendraient la lecture de cette portion des saints Livres intéressante et utile, M. Dufour a voulu venir en aide à ceux qui ne sont pas à même d'acquérir ces connaissances en consultant directement des ouvrages scientifiques. Il a choisi trente fragments importants, tirés des épitres et de l'Apocalypse, variant de dimension entre dix et vingt versets, offrant chacun le développement complet d'une idée. Il place en tête de chaque fragment un court sommaire de son contenu; puis vient le texte, d'après la version de M. Oltramare à laquelle l'auteur apporte quelques corrections; enfin un certain nombre de notes sont ajoutées au texte pour en faire ressortir le sens, en expliquer les difficultés, l'éclaircir par la citation de passages parallèles. Les morceaux sont rangés dans l'ordre qu'assignent nos éditions du Nouveau Testament aux écrits d'où ils sont tirés. L'ensemble ne forme pas un cours complet d'instruction religieuse, quoique plusieurs des points les plus essentiels de la doctrine et de la morale chrétiennes soient, par cette méthode, exposés biblique-

ment; l'ouvrage est bien ce qu annonce son titre: simplement une *anthologie apostolique.*

Nous pensons que beaucoup de personnes pourront trouver dans ce manuel une lecture instructive et édifiante, et y puiser des connaissances solides et utiles qui sont loin d'être aussi répandues qu'il serait à désirer. Les pasteurs le mettront avec avantage entre les mains de leurs catéchumènes, surtout s'ils prennent la peine de s'assurer par quelques questions qu'il est compris, et de compléter oralement les explications qu'il renferme. Peut-être aussi leur indiquera-t-il une voie dans laquelle ils se sentiront appelés à marcher. Faire un travail du même genre sur un plus grand nombre de fragments des épîtres, ou, mieux encore, sur des épîtres entières, serait un exercice qui, sans parler du bien réel qu'en retirerait le pasteur lui-même, fournirait la base la plus solide d'une instruction chrétienne, apprendrait aux jeunes fidèles à aimer et à comprendre la Parole de Dieu, et enlèverait bien des obstacles qui s'opposent, souvent sans qu'on s'en rende compte, à ce que, appréciée et employée comme elle devrait l'être, elle produise tous ses fruits dans les cœurs.

C.-O. V.

Henri Dornant, par A. B. — Toulouse, société des livres religieux, 1874.

Parmi les nombreuses rapsodies qu'engendre l'approche du jour de l'an, on est heureux de rencontrer un livre tel que *Henri Dornant*, que l'on puisse mettre sans arrière pensée entre les mains des jeunes gens. Un officier meurt en Afrique, laissant une femme et deux fils à élever : cette famille n'a pour toute ressource que la modique pension allouée par le gouvernement français aux veuves et aux orphelins des victimes de la guerre. Le défunt a, il est vrai, à Lyon un frère célibataire qui est fort riche, mais qui ne prend aucun intérêt à sa belle-sœur et à ses neveux. Aussi, pour subvenir à l'éducation de ses enfants, la pieuse mère donne-t-elle des leçons de musique jusqu'à compromettre sa santé et enfin sa vie. Alors l'oncle des deux jeunes gens devenus orphelins les prend chez lui, par respect du qu'en dira-t-on, plus que par véritable tendresse. L'aîné des enfants partage bientôt l'indifférence religieuse, pour ne pas dire l'incrédulité de son oncle, tandis qu'Henri, le cadet, se souvenant des instructions de sa mère, ne tarde pas à posséder sa foi, et résistant aux offres séduisantes de fortune qui lui sont faites, suit le chemin que lui dicte son cœur et devient missionnaire en Afrique. Ajoutons, à la louange de ce livre que l'Evangile s'y montre par des actes encore plus que par des paroles.

P. B.

La Couronne enchantée, conte de fées pour les grands et les petits enfants de l'année 2500. — Paris, Sandoz et Fischbacher, éditeurs, 1872.

Les contes de fées ne sont plus de notre siècle, soit parce qu'il n'y a plus d'enfants, soit parce que les temps sérieux que nous traversons ont fait prompte et bonne justice des fées et de leurs compagnons, les sorciers. Aussi avons-nous peine à comprendre l'apparition d'un livre tel que *la Couronne enchantée*, qui, n'en déplaise à son second titre, n'offre ni instruction ni plaisir aux grands et aux petits enfants. C'est en vain que nous avons cherché à découvrir l'utilité d'une telle publication; et aussi ne croyons-nous pas nous tromper en disant que parmi les *droits réservés* que les éditeurs ont mis en tête de cet opuscule, il en est un que personne ne leur enviera : celui de garder en magasin l'édition entière.

P. B.

Conférences et discours par D. Munier, pasteur et professeur à l'académie de Genève. — Genève, A. Cherbuliez et Ce, 1874.

Si le nom de M. Munier est un des plus connus du protestantisme contemporain, dans les pays de langue française, ce n'est pas à ses écrits qu'il le doit. Il fut avant tout un homme d'action, apportant dans tous les domaines de son activité le zèle ardent d'un cœur resté jeune jusqu'à la fin. Mais nulle part il ne paraît avoir déployé ses forces avec une prédilection aussi marquée que dans la prédication.

C'est là qu'il donnait un libre essor à ses facultés brillantes, là que, répandant toute son âme dans un débit passionné, il saisissait ses auditeurs d'une émotion dont, à la lecture, nous ne pouvons plus retrouver le secret. Et pourtant il lisait ses discours! N'est-ce pas dire assez quelle puissance d'action il devait posséder comme prédicateur, pour avoir fait

oublier le cahier, cet écran qui intercepte l'éloquence la plus persuasive. Il est donc bien vrai qu'il était avant tout orateur.

Les sermons contenus dans ce volume n'avaient pas été rédigés en vue de l'impression : de pieuses mains les ont choisis pour en élever un monument à la mémoire de M. Munier. Aussi ne peut-on se défendre d'une admiration bien méritée, quand on voit avec quelle fidélité ils ont été travaillés jusque dans les petits détails. C'est ici que l'école genevoise, dont notre auteur est un des derniers représentants, et que M. Coulin caractérise fort heureusement dans son intéressante préface, paraît avec tous ses avantages et se recommande encore à notre imitation.

Mais, quand on considère la matière de ces discours, on a peine à se persuader que nous sommes encore si près du temps où ils ont été prononcés. Il en est un seul qui s'attache aux idées du texte pour les développer. Loin d'être saisi sous l'angle qui donne à chaque prédication sa physionomie propre et son cachet individuel, le texte ne figure que pour fournir une vérité générale que le discours aura mission d'établir. Du reste, il peut disparaître, après avoir rendu ce léger service; qu'il subsiste ou non, le sermon ne s'en porte ni mieux, ni plus mal.

Sur ce chemin-là, l'Evangile se transforme en un système d'idées à démontrer et à coordonner. Ou plutôt, pour parler plus exactement, un tel procédé a sa source dans une conception tout intellectualiste du christianisme. Au lieu des réalités vivantes que l'Ecriture nous donne, au lieu des personnalités puissantes avec lesquelles elle nous met en contact, on se meut dans les froides abstractions, qui, aux yeux de la logique, constituent le christianisme. Disons aussi que le cœur ardent de M. Munier, sa belle imagination, sa piété vivante et sympathique, en faisant circuler partout la chaleur, le mouvement et la vie dans ces notions rationnelles et dans ce monde de la logique, ne font que mettre plus en évidence, pour le lecteur habitué à la plénitude de l'Ecriture, la pauvreté du système auquel il emprunte ses inspirations. On se demande ce qu'il aurait été comme prédicateur, si ses dons et sa foi eussent été au service d'une conception plus vivante, je veux dire moins abstraite de l'Evangile. Ce n'est du reste pas seulement dans l'esprit général, c'est aussi dans les détails qu'on peut remarquer une émancipation préjudiciable vis-à-vis de l'Ecriture : car, s'il est une liberté qui élargit la pensée, il en est une qui la resserre et l'appauvrit. Nous ne songeons pas à alléguer pour preuve les deux citations des pages 342 et 363, simples accidents de mémoire que nous nous contentons de signaler aux éditeurs. Mais qu'on lise, par exemple, la définition du Royaume de Dieu (pag. 94 et suiv.), l'énumération des motifs qui justifient l'enseignement parabolique (2e conférence), et l'on verra combien nous sommes loin de la profondeur scripturaire.

Il serait fort intéressant d'étudier ici la tendance théologique dont M. Munier fut un des représentants. Pour être bref, contentons-nous de dire qu'il y a deux choses très distinctes à considérer en lui : sa théologie et sa personne. Rien de plus instructif que le conflit entre ce système desséchant et cette personnalité toute débordante de séve religieuse et d'amour chrétien. Aussi la lecture de ce volume serait-elle très utile à ceux qui y chercheront une des expressions de l'ancien libéralisme français, avec ses aspirations contradictoires. Ils y trouveront en outre bien des pages émues, des aperçus heureux, que nous regrettons de ne pas mentionner; et pour l'étude de cette individualité sympathique, ils auront l'avantage d'avoir un guide excellent dans la préface par laquelle M. Coulin ouvre le volume.

C. P.

Ma mère et moi, par l'auteur de *John Halifax,* traduit de l'anglais. Paris, Sandoz et Fischbacher.

Voici bien, nous semble-t-il, sous le rapport moral aussi bien que littéraire, l'un des meilleurs ouvrages sortis d'une plume qui n'en écrit que de bons. C'est une histoire fort simple, tout à fait vraisemblable, si ce n'est authentique, et qui loin de farcir d'illusions la tête des jeunes filles ne déroule à leurs yeux qu'une page de la vie réelle, plus grave que gaie, plus austère que joyeuse. Le nombre des personnages est proportionné à la simplicité du récit, qui de plus est d'une sobriété remarquable. Point de digressions ennuyeuses, point de réflexions inutiles; c'est une œuvre d'art inspirée par un sentiment vrai et exécutée avec un goût exquis.

Une mère et sa fille qui vivent d'abord dans l'indigence, mais dans l'intime union de deux âmes qui se suffisent l'une à l'autre, un grand-père riche et de haute naissance qui, après avoir pendant longtemps repoussé sa belle-fille et la petite Elma, finit par les réclamer à la suite d'une entrevue fortuite avec le dernier rejeton de sa race, un cousin, le major Conrad, caractère noble et intéressant, qui fait preuve de la plus grande abnégation sans en recevoir la récompense sur cette terre; telles sont les figures qui se meuvent sur la scène, figures pleines de vie et de naturel, si attrayantes et si sympathiques qu'on s'y attache dès le début comme à des amis et qu'on ne les quitte qu'à regret. Une fois le livre ouvert, le charme du récit et du style vous entraîne si bien qu'on n'y résiste guère et l'on arrive sans s'en douter à la dernière page, — triste page, — où l'on voit s'évanouir sans retour le plus beau rêve de notre jeune héroïne qui, de même que mainte autre mortelle, doit survivre à la perte de son bonheur terrestre pour apprendre à rechercher quelque chose de mieux. C'est avec une résignation digne de cette âme virile qu'elle accepte l'épreuve; au lieu de s'enfermer dans une existence égoïste pour y pleurer éternellement son malheur, elle engage courageusement le combat de la vie et remporte la victoire.

« Petit à petit, » dit elle, « la lumière se fit dans mon cœur, dans nos cœurs, je puis le dire, car ma mère lutta, pria et souffrit avec moi et pour moi. »

Et ailleurs: « Pour être solitaire je ne suis pas abandonnée; j'ai éprouvé que Dieu ne laisse jamais dans les ténèbres ceux qui cherchent la lumière dans son regard. » — « Heureuse, je le suis à l'heure qu'il est, quoique vieille et solitaire. »

Sans indiquer exactement le ton général du livre, car l'auteur est très sobre de paroles semblables, ces citations peuvent néanmoins donner une idée de sa morale, morale pure, élevée, capable d'inspirer de nobles sentiments et de jeter mainte étincelle sur le sentier parfois obscur du devoir.

Et cependant malgré cette lumière et ce bonheur nouveau dont parle l'héroïne, sa conclusion nous laisse sous une impression de tristesse et d'isolement, parce que sans doute un secret instinct nous dit que sa religion est impuissante à lui offrir un contre-poids suffisant au coup qui l'a frappée. Est-ce à dire que nous reprochions à l'auteur de n'avoir pas donné à ses personnages un christianisme plus vivant, une piété plus réelle? Non, car un auteur ne donne que ce qu'il possède et pourvu qu'il soit pur, moral, sincère, nous ne pouvons rien exiger de plus dans ce domaine. Un roman est un roman, c'est-à-dire un délassement pour l'esprit et non pas une nourriture pour l'âme. Sa mission n'est pas de prêcher, mais de raconter, de peindre, et tel quel, son rôle est assez beau et le champ qui lui est assigné assez vaste pour lui permettre d'y semer une foule d'idées belles et fécondes, et des vérités excellentes, propres à nous ramener sans cesse à l'éternelle vérité.

Et si, après avoir lu ce qu'on appelle un bon roman, nous sentons qu'une telle lecture ne peut nous satisfaire, qu'il nous faut quelque chose d'autre, cela n'en vaudra que mieux; des romans trop édifiants, tranchons le mot, des romans religieux risqueraient peut-être de rabaisser pour nous la religion au niveau du roman.

Pour en revenir à notre livre dont il nous reste à noter les défauts, si défauts il y a, nous dirons que l'admiration de la mère pour sa fille nous paraît bien démonstrative. La louange et même la flatterie s'échappent trop souvent de la bouche maternelle à l'adresse de cette fille adorée qui, de son côté, parle avec trop de complaisance de sa jolie figure et de ses charmes séducteurs. Si ce langage est naïf, il n'est pas modeste, ni même de bon goût. Et pourquoi cette mère si sensée envoie-t-elle sa fille et Conrad visiter ensemble une ruine, puisqu'elle craint si fort qu'ils ne s'avouent leurs sentiments?

En outre nous ne comprenons pas pourquoi l'héroïne parle en commençant de « son insouciante et folle jeunesse qu'elle ne veut pas renier. » En lisant cela, on s'attend à toute autre chose qu'au drame si simple qui se déroule sous nos yeux et dans lequel, sauf un instant d'erreur bien excusable, la jeune fille joue constamment le rôle le plus sérieux et le plus digne.

Quant à la forme, nous ne pensons pas que ce livre laisse rien à désirer, et cet éloge concerne tout particulièrement le traducteur, car un style d'une si rare élégance et d'un naturel si parfait élève la traduction à la hauteur d'une œuvre originale. S. V.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

APOLOGÉTIQUE

Le portrait de Jésus-Christ d'après les évangiles.

L'histoire prétend qu'un peintre religieux du moyen âge, Fra Angelico, avait le visage baigné de larmes lorsqu'il dessinait la figure du Christ crucifié... S'éprenait-il seulement d'une création fantastique de son imagination? Où et quand avait-il vu ces nobles traits qu'il cherchait pieusement à reproduire? Il les avait contemplés dans un livre, ou mieux dans quatre petits livres de la plus mince dimension, en tête desquels aucun des auteurs n'avait songé à placer de portrait, et qu'aucun éditeur des anciens temps ne s'était avisé d'enrichir de la moindre illustration. Ces livres avaient paru sous les auspices de l'église chrétienne universelle, gardienne, contrôleuse et dépositaire des traditions qu'ils fixaient et des souvenirs qu'ils rapportaient. Les éditions s'étaient succédé de siècle en siècle, toujours à peu près aussi nues, aussi respectées de la main facilement téméraire des copistes et des artistes. Et c'était pourtant de ces pages au style sévère, dépouillées de tout ornement, que Fra Angelico voyait se lever, devant ses yeux émus, une image que son cœur possédait et adorait, et qu'il cherchait d'une main tremblante à rendre sur la toile.

Bien d'autres; après lui, se laissant prendre à la même périlleuse et séduisante tentation, ont tâché de peindre en couleur le Christ que les évangélistes avaient décrit avec l'encre et la plume, si réel, si humainement aimable et si divinement grand et beau. Une école de peinture s'est formée aux pieds des quatre évangélistes : l'art religieux leur a emprunté quelques-uns de ses types les plus purs, et surtout le type incomparable du Fils de l'homme... Fallait-il qu'ils fussent passés maitres dans leur art, ces auteurs obscurs, ignorés du grand public de leur époque, que les historiens contemporains, les Josèphe et les Tacite n'honorent pas même d'une mention, et dont l'œuvre cependant, adoptée par l'humanité, rejette dans l'ombre les plus belles pages des classiques grecs et romains !

Mais je me hâte peut-être trop d'affirmer ; il s'agirait plutôt de développer ma pensée et de montrer qu'il y a bien ici un véritable prodige littéraire, historique et psychologique : l'explication du prodige, nous la donnerons en terminant.

Mon désir, en commençant, serait de constater qu'à l'étude le portrait du Christ dans les évangiles offre un double mérite: d'abord, celui d'exceller par la parfaite beauté et régularité de la figure morale qu'il retrace, et, secondement, celui d'être dessiné avec un sentiment du vrai si exquis, de reproduire si vivante l'image du Maître, qu'elle attire, émeut, frappe et subjugue les cœurs aussi sûrement que si le Maître parlait, agissait, se mouvait et se mourait en notre présence. Perfection du portrait, attrait irrésistible du portrait, telles sont les deux excellences de nos quatre évangiles que je me propose de faire ressortir.

Une difficulté m'attend ici : je ne me flatte pas d'y avoir échappé. J'aurais d'ailleurs voulu l'éluder que je ne l'aurais guère pu. Il est difficile de distinguer, dans nos évangiles, les mérites du caractère même du Christ, des mérites, de son portrait d'après nos quatre auteurs, de démêler la gloire qui revient aux artistes de celle qui est propre à la figure qu'ils se sont bornés à esquisser. Je le répète, je ne me suis pas inquiété de cette difficulté. Le souverain mérite des quatre évangélistes est précisément d'avoir fait une œuvre où la main de l'artiste disparaît pour laisser resplendir la physionomie du Maître. Personne, en les lisant, ne pense d'abord à Matthieu, Marc, Luc ou Jean; personne n'aurait l'idée de s'écrier dès le premier coup d'œil : Quel pinceau que le leur! quel naturel dans leur œuvre! quelle délicatesse de touche! quelle harmonie des couleurs! Le Christ seul absorbe l'attention, et c'est nous, profanes ou curieux, qui venons, armés du flambeau de la critique, mettre en lumière les détails de ce magnifique tableau et le fini de l'exécution.

I

« Un historien impartial doit reconnaître que nous possédons dans nos trois premiers évangiles une image de la vie et de la personne du Christ aussi complète et aussi fidèle que la piété et la science peuvent le désirer... Marc, en nous faisant assister au développement de cette personnalité unique de Jésus, nous en fait comprendre la réalité. Nous voyons se dessiner devant nous le portrait de l'homme parfait, chez lequel l'intelligence, le sentiment, l'imagination, les qualités les plus diverses, les plus opposées même, et les facultés les plus éminentes se réunissent dans une merveilleuse harmonie qui ne se retrouve nulle part ailleurs.... L'essence même de Dieu a, par Jésus, pénétré dans l'humanité. Dieu a achevé en lui son œuvre créatrice. Il reste certain que Jésus seul sur la terre a réuni en sa personne l'idéal et la sainteté. »

Ce n'est pas moi qui parle ainsi, ce sont deux théologiens de l'école rationaliste [1]. Mais n'en ont-ils pas trop dit?

Une chose est certaine, c'est que les évangélistes sont profondément pénétrés et convaincus de la sainteté de Jésus. Ils ne s'arrêtent pas à la démontrer ; elle se prouve, comme le soleil, en se montrant, et tandis que, dans leurs épitres, les apôtres se permettent de qualifier leur Maître de Saint, de Juste, d'Agneau pur et sans tache, parce qu'ils ne retracent pas sa vie, les auteurs des évangiles, par l'absence de tout commentaire, semblent vous dire : « Voilà l'homme! en est-il un de semblable à lui ? Qui de vous le reprendrait de péché? » « Si, comme l'observe Pascal, cette modestie des historiens évangéliques avait été affectée, aussi bien que tant d'autres traits d'un si beau caractère, et qu'ils ne l'eussent affectée que pour se faire remarquer, s'ils n'avaient osé la remarquer eux-mêmes, ils n'auraient pas manqué de se procurer des amis, qui eussent fait ces remarques à leur avantage. Mais comme ils ont agi de la sorte sans affectation, et par un mouvement tout désintéressé, ils ne l'ont pas fait remarquer par personne; je ne sais même, ajoute Pascal, si cela a été remarqué jusqu'ici, et c'est ce qui témoigne la naïveté avec laquelle la chose s'est faite [2]. »

Nos évangélistes tremblent si peu pour la renommée de sainteté de leur Maître qu'ils rapportent sans sourciller, sans les atténuer, les injures et les reproches adressés à Jésus : c'est un blasphémateur, un imposteur, un fou, un possédé du démon, un violateur du sabbat, un mangeur et un buveur, un ami des péagers et des gens de mauvaise vie! C'est un Galiléen, un Samaritain!.... Nos historiens ne craignent pas de nous montrer la haine populaire s'amassant de bonne heure sur sa tête : il a tous les partis contre lui, les libres pen-

[1] Holtzmann, cité dans *Théologie et Philosophie*, II. pag. 28. Keim, cité id. I. pag. 520 et 498.

[2] *Pensées*. Edit. Didot, seconde partie. Art. XII. § II.

seurs sadducéens, irrités des propos de résurrection et de jugement qu'il ose tenir, les hérodiens, ces créatures du roi Hérode, gens influents en Galilée et plus préoccupés de politique que de morale, les fanatiques pharisiens qui ne lui pardonnent pas la liberté de son langage, son genre de vie, et son horreur pour les hypocrites et les formalistes de toute robe.

On aurait de la peine, en vérité, à dire qui est pour lui: ce n'est certes ni le bas, ni le haut clergé. Car le souverain sacrificateur Caïphe déchire sa robe à l'ouïe du prétendu blasphème du grand accusé, et la multitude des prêtres pousse par-dessous main la foule à demander la tête de ce saint criminel. Ce n'est pas le grand conseil de la nation, le sanhédrin; ce ne sont pas les principaux du peuple : ils ont autre chose à faire que d'écouter un homme qui parle de Dieu; s'ils interviennent, c'est pour mettre à la raison cet agitateur. Ce n'est pas le représentant de l'empereur, Pilate, qui donnerait tout au monde pour trouver quelque crime à cet homme. C'est bien moins Hérode, ce moqueur en habit de pourpre, qui saisit cette excellente occasion de se raccommoder avec Pilate. Quand enfin l'heure est venue, et que la coupe est comble, nos quatre auteurs nous montrent.... sans la moindre honte, sans la moindre inquiétude, leur Maître.... mis au rang des malfaiteurs, un brigand à sa droite, un brigand à sa gauche, des foules qui hurlent à ses pieds,.... et, sur ce fond hideux et sombre du tableau, une figure qui se détache, un front ceint de la lumineuse auréole de la sainteté.

Nos évangélistes poussent même jusqu'à l'intrépidité le mépris de l'opinion; ils affrontent, ils provoquent même le lion endormi de la critique, quand ils rapportent certains actes, certains propos de Jésus qui donnent prise à l'étonnement, presque au scandale. A leur place, avec leur amour, leur enthousiasme, aurions-nous eu l'imprudence de montrer Jésus cédant à une sainte colère, chassant les vendeurs du temple, tonnant contre les pharisiens, envoyant le troupeau de pourceaux dans l'abîme ? Aurions-nous inséré telle parole embarrassante, ce « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ? » adressé à Marie sa mère, ce « Je suis venu apporter non pas la paix, mais l'épée, » ce, « Si quelqu'un ne hait son père ou sa mère, il n'est pas digne de moi, » cette apparente dureté jetée à un homme qui demande la permission d'aller ensevelir son père: « Laisse les morts ensevelir leurs morts? »

Un jour ayant appelé les troupes, Jésus leur dit: « Ecoutez et comprenez ceci : Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme; mais ce qui sort de la bouche, c'est ce qui souille l'homme. » Sur cela, les disciples s'approchant lui dirent: « N'as-tu pas connu que les pharisiens ont été scandalisés quand ils ont ouï ce discours ? » Jésus répondit : « Toute plante que mon Père céleste n'a point plantée sera déracinée. Laissez-les : ce sont des aveugles, conducteurs d'aveugles. » Jésus ne se donne pas la peine de rassurer ces prudes personnages. Sa réputation n'a rien à craindre de leurs malveillants commentaires. Les disciples ne s'étonnent pas non plus de la calme attitude qu'il conserve. Et les évangélistes, après eux, n'ont pas l'idée de prévenir les étonnements de leurs futurs lecteurs en expurgeant le texte, ou en présentant des excuses pour celui qui ne s'est jamais excusé.... Imaginez les précautions oratoires ou les notes explicatives dont le vulgaire des chrétiens aurait accompagné ce discours !

Nos historiens étaient plus sages dans leur folie que nous dans notre sagesse; ils sentaient que ce qui s'expliquerait difficilement chez un homme borné et faillible, s'explique parfaitement chez Celui qui savait ce qui est dans le cœur de l'homme, et à qui le Père avait remis toutes choses sur la terre et dans le ciel. Faites de Jésus un homme comme un autre, pour la naissance et les pouvoirs, et vous aurez le droit de dire qu'il a péché;

mais considérez en lui Celui qui devait venir, le chef nouveau de l'humanité, le Maître, en un mot, ayant conscience de son origine, de sa mission, de la gloire qui l'attendait, et toutes les hardiesses de sa conduite ou de son langage s'expliquent par son autorité. Nos quatre simples écrivains croyaient en lui, et, dès lors, leur plume n'a pas hésité un instant. « Allez, récits, discours étranges ! Que le monde se scandalise s'il le veut ! Jamais les sujets d'incrédulité ne lui manqueront ! » Tout ici s'accorde, le style et le fond.

On pourrait exploiter, faire parler jusqu'au silence même des évangélistes en faveur de la sainteté du Maître. D'où vient que jamais ils ne mettent dans sa bouche de prière exprimant le besoin du pardon : *Seigneur ! aie pitié de moi qui suis un pécheur ! O Dieu ! pardonne-moi mes offenses !* Le voilà, par exemple, sur sa croix, à cette heure suprême où la vérité méconnue reprend tous ses droits, et se venge souvent des longues oppressions qu'elle a dû subir par les aveux tardifs qu'elle arrache au mourant ! Le crucifié ouvre la bouche.... « Père, pardonne.... pardonne-*moi ?* non, « pardonne-*leur*, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Pas un mot de repentir, pas une rétractation, rien qui dénote une âme qui ploie sous le poids des souvenirs !

Nous l'observons, mais nos évangélistes dédaignent de le faire observer. Et songeraient-ils seulement à excuser leur Maître, eux dont les pages respirent partout la conviction que Jésus a vécu, agi, parlé, pensé de manière à mériter une place à la droite de la majesté divine ? « Père ! lui font-ils dire, glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie. Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée à faire. Et maintenant glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi, de la gloire que j'ai eue chez toi avant que le monde fût fait. »

Père ! « Cette confiance filiale, dit un auteur contemporain, qui faisait contempler en Dieu un père, ne pouvait se développer que dans une âme complétement étrangère à ce pénible sentiment de n'être que l'ombre de ce qu'on devrait être. Cette révélation : « Dieu est le Père des hommes » ne pouvait éclater que dans un cœur où l'image de Dieu se reflétait tout entière, parce que le miroir était sans tache [1]. »

Quand vous auriez devant les yeux une belle tête, je ne sais si vous souffririez qu'un guide patenté ou un professeur vous arrêtât pour vous en faire saisir la beauté. Vous la verriez assez, vous la sentiriez, vous tiendriez à offense d'être traités en incapables ou en enfants. Eh bien, nous, devant les yeux de qui a été clairement peint Jésus-Christ crucifié, nous ferons-nous presser d'admirer, quand Matthieu, Marc, Luc et Jean se contentent de supposer que nous avons des yeux pour voir, et un cœur pour comprendre ?

Mais considérons de plus près ce portrait de Jésus. Il est un trait surtout, dans la sainteté du Maître, digne d'être relevé, c'est le parfait *naturel.*

Nous assistons d'abord, dans les évangiles, à un *développement* parfaitement humain et naturel de la personne de Jésus. Sans jamais le dire, sans paraître seulement s'en douter, les évangélistes font de Jésus le second Adam, un *homme* qui reproduit dans son histoire les traits caractéristiques de l'histoire du premier Adam. Jésus naît de Dieu, comme le premier homme, dans des conditions d'innocence comme lui. Au début de son ministère, Jésus traverse la crise de la tentation, mais plus heureux qu'Adam, il remporte une victoire pour la race qu'il représente : on trouverait, même dans les détails, un parallélisme intéressant entre ces deux tentations.

Dans l'intervalle entre la tentation et la mort, le caractère de Jésus-Christ s'élève graduellement, non sans combat, mais sans fai-

[1] Hausrath, cité dans *Théologie et Philosophie*, III, pag. 53.

blesse et sans chute, à la hauteur d'une volonté pure et d'une parfaite connaissance. Il y a un *crescendo* frappant dans chacune des qualités de son caractère : dignité, patience, charité, résignation, piété, on voit mûrir lentement, d'un bout à l'autre des trois années de son ministère, ces fruits de perfection, aux rayons ardents de *la souffrance*.

L'Ecriture nous le dit en tout autant de termes : « Il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes. » Lui-même ne se lassait pas de le dire : « Il faut que le Fils de l'homme souffre. » Fut-il jamais un programme plus littéralement rempli ? On suit, avec les évangélistes, de moment en moment, cet anéantissement jusqu'à la forme de serviteur qui va toujours en s'approfondissant, on voit se creuser, se creuser jour après jour, ce sillon d'obéissance qui doit avoir pour terme la mort de la croix. La souffrance, salaire du péché, instrument d'expiation, la souffrance symbolisée par la croix, le Christ s'en charge chaque jour, et il grandit à mesure que grandissent ses souffrances. S'il sème avec larmes à chaque instant, il moissonne aussi en son âme le fruit béni de la justice. Sa vie tout entière, transformée en vie de douleur, devient une perpétuelle ascension dans le ciel de la pureté et de l'amour.

Rien cependant que de naturel dans ses rapports avec la souffrance ; il ne la savoure pas, il n'en est pas l'amant, il ne l'épouse pas. A l'inverse de maint philosophe ancien et de maint fondateur de religion, il n'a jamais regardé la mort comme un bien, il ne couvrait pas d'anathèmes la liberté, la famille, le travail et l'amour de la patrie, ces joies de la vie. La vie est bonne, selon lui, parce qu'elle est un don de Dieu. Aussi frémit-il à l'approche de la mort. « Qui donc, redirons-nous avec Pascal, qui donc a appris aux évangélistes les qualités d'une âme véritablement héroïque, pour la peindre si parfaitement en Jésus-Christ ? Pourquoi le font-ils si faible en son agonie ? Ne savent-ils pas peindre une mort constante ? Oui sans doute, car le même saint Luc peint celle de saint Etienne plus forte que celle de Jésus-Christ. Ils le font donc capable de crainte, avant que la nécessité de mourir soit arrivée, et ensuite, tout fort. Mais quand ils le font troublé, c'est quand il se trouble lui-même, et quand les hommes le troublent, il est tout fort [1] ! »

Le naturel est si frappant dans la vie du Sauveur qu'on a pu dire : le caractère de Jésus est de n'avoir point de caractère. Son caractère moral est si admirablement équilibré qu'il serait difficile de dire quel en est le trait dominant. Vous n'y trouverez rien de morbide, rien de faux, rien d'excessif. Chez lui, l'amour de Dieu n'est point un mysticisme rêveur qui tue l'activité, détruise le sentiment de l'existence individuelle et rende indifférent aux plaies de la société. L'amour le porte, au contraire, à agir continuellement comme son Père ; la prière est pour lui l'âme du travail, et non la dispense du travail. Son renoncement à lui-même est pur de toute exagération ascétique, il fait droit aux besoins du corps ; il ne le traite point de haut ; il honore de sa présence le repas de noces de Cana et le dîner du pharisien Simon ; il ne pousse pas ses disciples à la pratique habituelle du jeûne. Son humilité n'a rien de révoltant, rien de pénible, rien d'apprêté ; elle ne vise pas à l'effet, elle reste toujours digne et toujours simple. Rien ici ne rappelle l'humilité recherchée de tels saints de la légende ou de l'histoire, se faisant administrer des coups de verge, des crachats et des affronts méthodiques. Jésus se laisse outrager, il ne fait pas l'humble, il ne se propose pas un programme d'humilité à remplir. Sa charité ne l'emporte jamais ; elle ne dégénère pas en crédulité, en idée fixe, ou en manie ; elle n'excite pas, par ses excentricités, le mépris et la pitié. Comparez-le seulement avec certains types imaginés par le célèbre auteur du roman des *Misérables*. Y a-t-il, dans la personne de

[1] *Pensées*. Seconde part. art. X, § IV.

Jésus, quoi que ce soit qui rende la charité ridicule, comme elle l'est dans la personne de l'évêque Bienvenu, reprochant au forçat Valjean de s'être montré un trop discret voleur, parce qu'il s'est contenté d'emporter les couverts d'argent de son hôte, et qu'il a oublié de prendre les chandeliers ? Nous n'avons garde d'accuser le cœur de l'éminent poëte ; nous nous bornons à signaler la distance qui sépare ici le vrai du faux, de l'affecté, du bizarre, le naturel de l'enflure, et la vie du roman.

La véracité de Jésus n'a rien non plus de hautain, de bouillant, de révolutionnaire : on ne sent pas l'homme d'un jour, que talonne le temps, qu'emporte la fougue de la jeunesse, qui croit devoir dénigrer les hommes et les institutions du passé. Sa parole coule avec le calme magnifique d'une âme toujours maîtresse d'elle-même, et qui commande aux siècles. Sa douceur, si manifeste quand il reprend les femmes de mauvaise vie, ne l'empêche pas d'être terrible aux démons et avec les pharisiens. Ce n'est pas à lui qu'on reprocherait un langage habituellement mielleux, et l'absence de ces haines vigoureuses du vice qui caractérisent aujourd'hui tant d'avocats des classes souffrantes ou tombées. Son autorité, d'autre part, est exempte d'intolérance : il tance ses disciples, lorsqu'ils veulent faire descendre le feu du ciel sur les bourgades de la Samarie; il leur annonce qu'ils seront persécutés, eux, et que le temps viendra où, en les faisant mourir, les hommes croiront rendre service à Dieu, parce que, dit-il, *ils n'auront connu ni lui, ni son Père ;* il déclare que celui qui n'est pas contre lui est pour lui.... Il fallait que les évangélistes, en dessinant ce portrait, fussent singulièrement préservés des inclinations naturelles du cœur humain,... puisque, malgré la présence de ce portrait à quatre exemplaires, l'église a méconnu le caractère de son chef. Elle lui a substitué, au moyen âge, un Christ rébarbatif, contre les coups de qui l'on devait implorer le secours de sa mère. Elle l'a représenté plus tard en costume de grand inquisiteur. Elle a fait le Christ féroce contre l'hérétique, le païen, l'incrédule de bonne foi. Quand enfin un siècle sans crainte, issu de deux siècles enivrés du sang des martyrs et des innocents, quand le XVIIIe siècle est venu, d'une main quelque peu rude, essuyer la poussière mêlée de sang qui couvrait la figure traditionnelle du Christ, sous ce masque hideux, on a retrouvé les traits du Fils de l'homme humble et débonnaire des évangiles. On avait oublié l'original depuis que la Bible était un livre défendu pour le peuple. Et l'on comprend que, de tous ces Christ postiches, inventés par une théologie persécutrice, Voltaire ait pu dire avec une sorte de rage : « Ecrasez l'infâme. » C'est ainsi que souvent ceux qui se disent vos amis vous déshonorent et que ceux qui se disent vos ennemis vous honorent ! Les savants et les intelligents d'entre les disciples du Christ ne l'ont pas toujours compris, et, sans le vouloir, l'ont maintes fois travesti, mais les évangélistes, avec leur naïf pinceau, ont fidèlement reproduit les traits augustes de l'homme de Nazareth, de cet homme qui n'aurait pas manqué d'être instantanément mis en croix ou brûlé vif, s'il avait reparu sous forme humaine au temps des guerres de religion, ou dans les contrées protégées par le saint-office.

Les extrêmes se touchent; les reproches les plus contradictoires sont adressés d'une seule haleine au portrait du Christ. Au siècle dernier (et ce siècle-ci compte encore bien des revenants du siècle dernier) l'on en voulait, soi-disant, au Christ, de sa dureté et de son intolérance. Aujourd'hui, l'on a changé de batteries, et l'on reproche bien plutôt au Christ de représenter un type de vertu plus féminin que masculin, et décidément trop féminin. La charité, l'humilité, la patience, la chasteté, vous dit-on, voilà ses titres de gloire ; mais, ajoute-t-on, l'amour de la vérité intellectuelle, l'indépendance de la pensée, le patriotisme, la largeur, le sentiment de la justice, les vertus mâles, en un mot, c'est chez les anciens qu'il

faut les aller chercher.... Nous pourrions contester ces appréciations; un type qui a suscité tant de martyres et d'héroïques dévouements n'est pas précisément un type féminin.

Il faut reconnaître pourtant qu'il y a un fondement de vérité sous ce reproche. L'esprit humain se porte toujours aux extrêmes. L'église romaine, en particulier, a tendu et tend plutôt à faire prévaloir les vertus passives (où elle a brillé) sur les vertus actives, l'obéissance sur l'indépendance, la religion des pratiques et de l'ascétisme sur la religion qui vit dans le monde sans être du monde. Qu'on accuse, si l'on veut, l'église romaine, elle n'est pas plus infaillible qu'une autre, mais qu'on épargne les évangélistes, car ils ne donnent pas dans ces erreurs; leur Christ reste toujours naturel, homme et femme à la fois, dans le sens le plus élevé et le plus beau de ces termes, tempérant les vertus de l'homme par les grâces de la femme, et corrigeant la douceur de la femme par la fermeté de l'homme. Matthieu, Marc, Luc et Jean ne nous peignent pas un Christ souffreteux, timoré, rongé de scrupules, sentimental, asservi aux pratiques. Quelle largeur dans ses vues, à côté de la précision dans l'enseignement! Quelle mâle vigueur dans son langage, à côté d'une charité sans bornes! Sa parole est bien le marteau qui brise la pierre et le feu qui consume; il enseigne comme ayant autorité: les scribes, les docteurs de la loi, les riches égoïstes, les chefs des nations en savent quelque chose! Quelle profondeur dans ses conceptions!... « Dieu est le Dieu des vivants, et non des morts! C'est du cœur que viennent les mauvaises pensées. Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu! Au vin nouveau il faut des outres neuves, à un esprit nouveau, des formes nouvelles. » Quelle intelligence des souffrances des masses et de la nécessité de pourvoir aux besoins du corps, en lui donnant du pain, en même temps que de pourvoir à ceux de l'âme, en lui donnant la parole de Dieu! Quel patriotisme! Jérusalem est sa Jérusalem! Sa nation est la nation sainte, il lui coûte de voir sa couronne tombée dans la boue!... Où trouver dans toute l'histoire une figure plus mâle, et mâle sans dureté, sans recherche de soi-même, plus puissante, et cependant plus franchement humaine? Où trouver aussi un crayon plus ferme, plus sobre, plus remarquable de naturel, que celui de nos évangélistes?

Il n'est pas jusqu'au surnaturel des évangiles qui ne semble naturel. Le Christ ne prodigue pas le miracle; il le réserve; il se retient même en présence de l'incrédulité. Il reproche aux foules leurs instances intempestives, leur soif de signes et de nouveautés. Chez lui le miracle naît, sans efforts et sans qu'il y paraisse, des circonstances rapportées, ou se glisse presque inaperçu, sous les plus modestes apparences, dans le texte même du récit. Aucun artifice de style de la part des écrivains sacrés. Point de titres, point de lettres majuscules, point de phrases soulignées pour appeler l'attention. Surnaturel et naturel, les deux éléments se fondent et se confondent. Lazare sort de la tombe à la voix du Christ, mais après que celui-ci a fait enlever la pierre qui fermait l'entrée du caveau; le Maître donne ensuite l'ordre de délier les bandelettes dont le mort était enveloppé. Et l'on a cru voir de la mise en scène dans ce récit! Si les évangélistes avaient eu la passion du surnaturel, ils en auraient mis partout. Leur Christ aurait rivalisé avec les saints de la légende; ses reliques, les objets qu'il avait touchés, les vêtements qu'il avait portés auraient opéré des prodiges. On aurait vu, comme à Lourdes, jaillir des sources miraculeuses de tel endroit où il s'était assis. L'emplacement du Calvaire, celui du saint sépulcre auraient été l'objet des indications les plus précises et le théâtre de mille apparitions merveilleuses. Mais le Christ avait enseigné que le plus grand des miracles c'était lui-même, et c'est bien là le miracle central, qui remplit les pages des quatre évangiles.

En résumé, nos évangélistes nous livrent dans leurs pages si courtes l'image d'une vie qui joint les attraits de la sainteté aux grâces du naturel, image d'une unité parfaite, où les beautés morales les plus disparates se marient avec un parfait ensemble, image vivante, complète et achevée, saisie dans toutes les situations possibles, dans toutes les vicissitudes de la vie intérieure et extérieure, dans les contrastes les plus frappants, image enfin qui a fait dire à deux connaisseurs contemporains, ici : « La sublime figure du Christ est vraie » (c'est M. Vacherot qui parle), là (c'est M. Renan qui parle) : « Il faut sans hésiter adorer le Christ, c'est-à-dire le caractère résultant de l'évangile, car tout ce qui est sublime participe au divin, et le Christ évangélique est la plus belle incarnation de Dieu dans la plus belle des formes, qui est l'homme moral ; c'est réellement le fils de Dieu et le fils de l'homme, Dieu dans l'homme [1] ».

II

Gloire donc aux évangélistes, dont l'œuvre incomparable a fait tomber ces aveux de plumes fort peu croyantes ! N'oublions pas, en effet, que c'est par l'intermédiaire des évangélistes que les divers auteurs ont fait la connaissance du Maître. Nous voulons maintenant nous enquérir, non plus simplement des effets d'admiration littéraire, mais des effets de consécration personnelle, de renoncement et de charité, des effets pratiques, en un mot, produits dans le monde par notre quadruple portrait du Christ. Rappelons-nous-le bien, il ne s'agit pas de dire : « Mais ces effets, c'est le Christ lui-même qui les a produits. » Sans doute, mais il les a produits à travers les évangélistes et par leur moyen. Otez les historiens, et l'histoire s'évanouit, ou du moins se dissout dans les molles vapeurs de la tradition. Au lieu d'un roc, nous n'aurions plus qu'un sable mouvant.

Un mérite qu'on ne peut refuser aux disciples évangélistes, c'est d'avoir fait un portrait qui porte à l'amour personnel du Christ, et, en vertu de cet amour, à l'imitation de sa vie. Les quatre historiens ont admirablement saisi que la doctrine et la vie du Christ sont inséparables, de sorte que l'on ne peut embrasser sa doctrine sans aimer sa personne, et, qu'en aimant sa personne, l'on est conduit à embrasser sa doctrine. On croit même moins en sa doctrine qu'en lui ; croire, c'est aimer Jésus. Jésus avait dit : « Je suis, » et non « j'annonce, la résurrection et la vie ; » il avait crié à haute voix à Jérusalem : « Celui qui croit en moi, ne croit pas en moi, mais en celui qui m'a envoyé, et celui qui me voit, voit celui qui m'a envoyé. Je suis venu au monde, moi qui suis la lumière, afin que quiconque croit en moi, ne demeure pas dans les ténèbres ; » — il avait dit aux âmes travaillées et chargées : « Venez à moi, car toutes choses m'ont été remises par le Père, et nul ne connaît le Père que le Fils. » Le moi, qui partout ailleurs est haïssable, avait rempli les discours de Jésus..... Or il faut rendre aux évangélistes cette justice : le tableau qu'ils ont dressé de sa vie et de son activité, de ses conversations et de ses souffrances correspond parfaitement à ces déclarations : le moi de Jésus y déborde aussi. Il n'y a pas chez eux deux Christ différents, le Christ peint par lui-même dans ses paroles, et le Christ peint par ses disciples dans le tissu de la narration. Nulle part, dans leurs pages, la résurrection, la sainteté, la vérité et la lumière ne figurent à l'état d'abstractions incolores ; elles se sont fait jour, elles ont pris vie dans la personne de Jésus ; elles parlent par sa bouche, elles attirent, elles émeuvent par ses œuvres. Même à dix-huit siècles de distance, la langue des Evangiles ne vous fait point l'effet d'une langue morte ou savante, elle est populaire, rapide, animée, court-vêtue en quelque sorte. On sent que les historiens du

[1] Vacherot, *Métaphysique et science*, I. pag. XXX. Renan, *Etudes d'histoire religieuse*, pag. 213.

Maître ne sont pas distraits par le culte de l'idée : ils ont le culte d'un ami, de leur ami, avec lequel ils ont mangé et bu, dont ils ont contemplé les traits ou recueilli les souvenirs, et dont ils déposent sur le papier la chaude et vivante image. Leur personnalité, leurs préférences dogmatiques s'effacent devant ce grand moi qu'ils ont sans cesse devant les yeux. Et, sans que l'art et la recherche se trahissent en aucun endroit, leurs écrits laissent au fond de l'âme, moins des idées coordonnées, un corps de doctrine, qu'une image de grandeur naturelle, imposante et sereine. La tête du Christ se dégage et se détache avec un relief nettement accusé. Chacun se demande à cette occasion : Qu'est-ce que tu penses de lui ? et n'est guère tenté de se demander : Qu'est-ce que tu penses de sa doctrine ? L'impression est la même chez tous, partisans ou ennemis ; en fermant le livre des évangiles, l'incrédule se détourne avec colère ou dédain de ce Galiléen qu'il estime trop encensé ; l'indifférent acquiesce peut-être encore à une partie des enseignements, mais faiblement, parce qu'à la façon de Pilate il vous abandonne sans regret l'*homme* qu'il honore à peine, et qu'il n'a pas la prétention d'aimer ; le chrétien, le vrai chrétien, pris par le cœur, tombe aux pieds du Christ, en s'écriant : *Mon Seigneur et mon Dieu!* On a beau dire, les questions de personne priment toujours les questions de doctrine.

Je ne sais s'il a jamais existé dans le monde une religion qui ait suscité des haines aussi vivaces et des enthousiasmes aussi sublimes que la religion chrétienne. La chose n'est pas étonnante. S'il s'agissait seulement de prendre parti pour ou contre certaines opinions dites chrétiennes, on ne s'expliquerait pas les violences de langage et de conduite des ennemis.... et des amis : mais il s'agit d'aimer ou de ne pas aimer, d'adorer ou de haïr la personne même de Jésus ! Dans ces termes-là, l'indifférence n'est guère possible. Quand on le hait, on le hait de toute son âme ; quand on l'aime, on ne l'aime pas à demi, ou l'on souffre de ne pas l'aimer davantage. Les évangélistes ont eu donc une inspiration de génie, lorsqu'ils ont proposé à l'amour de l'humanité un portrait, une vie, au lieu d'une dogmatique divisée en chapitres et en paragraphes. Le procédé est parfait, et fondé sur une profonde connaissance de la nature humaine.

Une langue chrétienne est née de ces pages des évangiles, où l'on sent le Christ respirer et vivre, langue marquée d'un coin tout particulier. On dit : croire en Christ, un homme en Christ, être en Christ, venir à Christ. Allez donc parler d'hommes en Socrate, en Rousseau, en Voltaire ! On ne se représente pas un disciple de Voltaire associant la pensée et le souvenir de son maître à ses moindres travaux, sentant battre dans son cœur l'âme de Voltaire, s'arrachant à ses goûts et à son coin du feu pour annoncer Voltaire et l'évangile de Voltaire à ceux qui mènent deuil, ou moins que cela, se faisant professeur de pur voltairianisme, ou créant une chaire pour la propagation du culte de Voltaire. On ne se le représente pas, dans ses jours de triomphe, décernant à Voltaire l'hommage de sa reconnaissance, et, dans ses jours de tristesse, évoquant l'image de ce grand écrivain ! On se le représente bien moins à son lit de mort, se fortifiant par une communion d'esprit avec le philosophe de Ferney. Un tel homme, s'il existait, savez-vous ce qu'on dirait de lui ? On ne l'appellerait pas un homme en Voltaire ; non, on dirait qu'il est fou de Voltaire.

Mais des hommes en Christ ! l'expression est de la dernière bizarrerie, et pourtant elle a passé dans la langue, parce qu'elle répond aux faits ; elle est acceptée, parce qu'elle est vraie en principe. Croire en Christ, ce n'est pas croire Christ, c'est-à-dire le témoignage de Christ. Le chrétien croit Christ comme il pourrait croire Moïse, Bouddha, Socrate, c'est-à-dire leur témoignage et leur doctrine ; mais il croit en Christ comme jamais on ne pourrait croire et jamais on n'a cru en Moïse, en Bouddha et en Socrate. Il y a du Christ chez lui, et ce n'est plus lui qui vit, un autre a

commencé à vivre en lui, il le sent et il le sait.... Un pareil phénomène moral répété cent et mille fois sur la surface du globe pouvait étonner à bon droit un homme de génie et un penseur clairvoyant comme Napoléon. « Voici, dit-il, en Christ un conquérant qui confisque à son profit, qui unit, qui s'incorpore à lui-même, non pas une nation, mais l'espèce humaine. Quel miracle ! l'âme humaine, avec toutes ses facultés, devient une annexe de l'existence du Christ. Le Christ parle, et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang, par une union plus sacrée. plus impérieuse que quelle union que ce soit. Il allume la flamme d'un amour qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour. Tous ceux qui croient en lui ressentent cet amour admirable, surnaturel, supérieur, phénomène inexplicable, impossible à la raison et aux forces de l'homme, feu sacré donné à la terre, dont le temps, ce grand destructeur, ne peut ni user la force, ni limiter la durée. Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage !... Maintenant que je suis à Sainte-Hélène,... maintenant que je suis seul, cloué sur ce roc, qui bataille et conquiert des empires pour moi ? Où sont les courtisans de mon infortune ? pense-t-on à moi ? Qui se remue pour moi en Europe ? Qui m'est demeuré fidèle ? Où sont mes amis ?.... Quel abîme entre ma misère profonde, et le règne éternel du Christ prêché, encensé, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers ? Est-ce là mourir ? n'est-ce pas plutôt vivre[1] ? »

Le grand capitaine s'apercevait-il, en prononçant ces mémorables paroles, qu'il n'exaltait pas moins les hommes galiléens qui ont si bien rendu le langage, l'air, le geste et la figure de leur maître bien-aimé ?

Ce portrait a enfanté, comme l'observe Napoléon, des prodiges de dévouement. « Le disciple de Platon, dit un auteur anglais rationaliste, exhortait les hommes à l'imitation de Dieu; le stoïcien les engageait à suivre la raison; le chrétien les presse *d'aimer Christ*... Mais jamais l'idéal du stoïcien n'a pu transformer l'admiration de ses partisans en affection. Il était réservé au christianisme de présenter au monde un caractère idéal qui, à travers les vicissitudes de dix-huit siècles, a enflammé les cœurs d'un amour passionné, a prouvé son aptitude à agir sur les âges, les natures, les tempéraments et les classes les plus diverses, a servi non-seulement de modèle suprême de vertu, mais encore de mobile merveilleux pour la pratique de la vertu, en un mot, a exercé une influence si profonde que l'on peut dire en toute vérité qu'il a plus fait pour la régénération et la civilisation de l'humanité que toutes les dissertations des philosophes et toutes les exhortations des moralistes[1]. »

La puissance de l'amour de Christ éclate dans les pages les plus héroïques du martyre chrétien, dans les pages les plus pathétiques de la résignation chrétienne, dans les pages les plus tendres de la charité chrétienne. On la vit jadis se déployer chez les martyrs; les uns, succombant sous la dent des bêtes féroces, étendaient leurs bras, à leur dernière heure, en souvenir de la croix qu'ils chérissaient. D'autres donnaient l'ordre qu'on disposât à côté d'eux, dans leur fosse, les chaînes dans lesquelles ils avaient combattu le bon combat; d'autres considéraient avec joie les hideuses blessures qu'ils avaient reçues pour le nom de Christ; et d'autres encore accueillaient avec bonheur la mort qui les unissait à Christ comme l'épouse à son époux.

Les douleurs de l'enfantement surprirent Félicité, tandis qu'elle attendait dans sa prison l'heure du martyre, et ses souffrances lui arrachant un cri, un des assistants lui dit: « Si vous souffrez tant maintenant, que sera-ce lorsqu'on vous jettera aux bêtes féroces ? » — « Ce que je souffre maintenant,

[1] Beauterne, *Napoléon sur le christianisme*, pag. 109-111.

[1] Lecky, *European morals*, II, pag. 84.

répondit-elle, ne regarde que moi-même : mais alors, un autre souffrira pour moi, parce qu'alors je souffrirai pour lui. »

Saint Paul ne jouait pas sur les termes lorsque, dans une de ses épîtres, il parlait de la communion de souffrances qui unit les chrétiens au Christ. La légende raconte qu'un saint de l'ancienne église étant parvenu au terme d'une longue et laborieuse vie, Christ lui apparut sous les traits d'homme de douleurs, et, louant son travail passé, lui demanda quelle récompense il désirerait obtenir. La renommée, la fortune, les plaisirs de la terre avaient perdu tout attrait pour un homme qui depuis longtemps s'était détaché des choses visibles.... Cependant la perspective de nouvelles joies spirituelles fit tressaillir un moment le saint homme de bonheur et d'envie ; mais lorsqu'il contempla ce front sacré sur lequel semblait errer encore l'ombre de Gethsémané, toute pensée personnelle s'évanouit en lui, et d'une voix pleine d'amour, il répondit : « Maître ! donne-moi de souffrir plus qu'un autre ! » Une légende analogue du XIII[e] siècle rapporte que la vierge Marie apparut à l'Espagnol Ramon Monat, et lui offrit une couronne de roses ; il la refusa, et le Christ lui donna à la place sa propre couronne d'épines. C'était encore dans ce moyen âge tant décrié que l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* écrivait le plus beau des livres humains, et que des âmes d'élite cherchaient dans la souffrance avec Christ les joies d'un amour sans réserve.

Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices
Vous buviez à pleins cœurs, moines mystérieux.
La tête du Sauveur errait sur vos cilices,
Lorsque le doux sommeil avait fermé vos yeux,
Et quand l'orgue chantait aux rayons de l'aurore,
Dans vos vitraux dorés vous la cherchiez encore.
Vous aimiez ardemment : oh ! vous étiez heureux[1].

Avec les générations, la forme de la piété change, mais la piété ne change pas. Le beau portrait du Christ que les évangélistes nous ont laissé agit encore sur les âmes pour les toucher et les gagner. « Je vous apporte le dernier présent et le dernier vœu de votre pauvre mère, disait, à son retour d'Angleterre, un pieux sergent de l'armée des Indes à un jeune camarade chassé autrefois pour cause d'indiscipline d'une école du dimanche. Voici la Bible que votre mère vous envoie, et tout ce qu'elle vous demande c'est d'en lire au moins un verset par jour. » — « Qu'à cela ne tienne, » répondit le soldat, et, ouvrant la Bible, il lut, puis, après un moment d'arrêt, il dit : « Eh bien, voilà qui est étrange ! le premier verset sur lequel je tombe est précisément le seul que j'aie appris pendant que je fréquentais le catéchisme. C'est celui-ci : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je donnerai du repos à vos âmes. » Qui est ce moi ? demanda-t-il ; le pieux sergent se mit à lui parler de Jésus, et si bien, qu'un changement notable ne tarda pas à se manifester dans la conduite du soldat. Peu de temps après, son régiment fut engagé dans une bataille. L'affaire terminée, le sergent parcourant le champ de bataille à la recherche de son jeune ami, le découvrit étendu raide mort sous un arbre. Sa Bible était ouverte à l'endroit cité ; il était mort, la tête appuyée sur le saint volume dont les pages étaient trempées de son sang ! Sa dernière pensée avait donc été pour Celui qui a dit : « Venez à moi ! »

C'est la lecture des évangiles qui, dans ces divers cas, a inspiré l'amour de Jésus au martyr et à l'écrivain, au moine et au soldat.... Qui, demanderons-nous à ce propos, qui donc a dit aux évangélistes de peindre de telle façon qu'on tombe à genoux devant l'image qu'ils ont laissée et qu'on sent vivre le Christ en soi ?

Attendons, pour répondre, d'être au bout de nos questions. Car en voici une nouvelle qui s'impose à nous. Comment quatre hommes du peuple ont-ils pu raconter une vie, une courte vie de trois années et demie, et comment se fait-il que leur récit a produit

[1] Alfred de Musset

sur l'humanité des effets sociaux qui n'ont jamais été égalés? « Loi d'unité et d'affranchissement, dit un libre penseur moderne, l'Evangile complétait et dépassait l'œuvre imparfaite des empereurs et des jurisconsultes, en changeant la conscience même de l'humanité; et non-seulement il descendait, en remuant les principes les plus intimes de la vie morale, à des profondeurs inaccessibles aux politiques; mais il avait encore l'avantage de faire pénétrer la lumière et la vérité dans les classes qui sont incapables de toute instruction régulière et de tout enseignement philosophique. Il imprimait dans le cœur et dans l'imagination, il enfonçait dans la pensée, il mêlait à la vie tout entière des sentiments d'égalité et d'amour, plus vivants et plus efficaces que les plus beaux raisonnements, plus impérieux et plus étendus dans leur action que les lois les plus humaines et les plus sages[1]. »

En s'emparant par la foi des profondeurs les plus intimes de l'âme, les auteurs des quatre évangiles contribuaient à fonder une unité spirituelle plus durable, plus étendue qu'aucune unité politique; ils posaient la première pierre de l'église, de cette maison spirituelle dans la structure de laquelle entrent comme des pierres vives tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus d'un cœur pur, et, par cette société particulière d'un genre nouveau, ils préparaient la rénovation de la société universelle.

Ce sont, en effet, nos évangélistes qui nous ont peint sous les traits du Christ l'âme humanitaire par excellence, ramassant sur son cœur les péchés du monde entier, l'âme idéale pleine pour tous les hommes d'un amour sans bornes, mais aimant d'un amour singulier l'innombrable famille des malades, des affligés et des pécheurs, l'âme qui voit un enfant de Dieu dans le moindre des humains, et traite en frères les pires rebuts de l'espèce. Ce sont eux qui nous ont fait voir en Christ le roi qui désigne les petits et les pauvres comme ses représentants sur la terre, et déclare que les recevoir, c'est le recevoir lui, Jésus. Quand donc, à la lecture des évangiles, les âmes s'enflamment d'un saint amour pour Christ, le Christ qui vit en elles leur recommande et leur fait aimer le Christ qui est dans leurs frères plus ou moins voilé sous un nuage de péché, mais surtout visible en ceux qui souffrent et qui pleurent, et cet amour enfante les merveilles et les délicatesses de la charité la plus tendre et la plus ingénieuse, la plus vaste et la plus minutieuse. Ainsi les évangélistes sont les créateurs de seconde main de la charité chrétienne. A leur portrait du Christ d'une simplicité, d'une majesté si peu communes, revient pour une bonne part la gloire des souffrances soulagées dans les pays chrétiens; ils sont donc glorifiés avec Christ à chaque larme essuyée par une main charitable, à chaque morceau de pain donné par un disciple du Sauveur, à chaque enfant prodigue reconduit vers la maison paternelle par un lecteur des évangiles, à chaque rayon d'espérance que fait briller dans l'œil du mourant quelque citation de leurs pages. Grâce à eux, l'Evangile éternel vole aujourd'hui d'une mer à une autre mer.

De l'Inde à ces climats ardents
Où l'Atlas élève ses cimes,
Des cieux glacés aux cieux brûlants,

les missionnaires par centaines, par milliers, annoncent la parole de salut et d'amour aux nations assises dans les ténèbres de la superstition et font lever sur elles

L'aurore d'un nouveau jour.

Grâce aux évangélistes, l'amour du Christ suscite en pays chrétien des armées de croyants : sous leurs coups répétés, il faut que les vieilles citadelles de la guerre, de l'ignorance, de la barbarie, du vice, du despotisme et de l'esclavage croulent avec fracas ou tombent pierre à pierre. Venez, par exemple, à Londres, et je vous montrerai l'asile

[1] Denis, *Théories et idées morales*, II, pag. 216, 219.

élevé par la charité chrétienne pour recevoir les indigènes de l'Inde, de l'Afrique et de la Polynésie. En quittant cette terre étrangère, le pauvre noir retourne chez lui dire à ses compatriotes que le christianisme enfante d'autres merveilles que celles des canons rayés, des carabines à six coups, des chemins de fer et du télégraphe. Ces hommes blancs possèdent un art magique, un art dont le secret est contenu dans cette simple formule : « Aimez-vous les uns les autres. » Et, ce secret, ils le tiennent du grand Maître qu'ils adorent, et qu'ils ont appris à connaître dans les écrits de certains hommes nommés Matthieu, Marc, Luc et Jean.

Non, la gloire des évangiles n'est point sur le déclin. Tant que durera l'image du Christ, et tant que vivra dans les cœurs la flamme de la charité, tant que le Christ aura des amis et des imitateurs, leur gloire ne passera pas.

Le Jésus qu'ils nous montrent n'est pas l'homme du passé. Son culte n'est pas le culte des souvenirs, il est plus qu'un simple restaurateur de ce qui a été, ou un de ces esprits à tournure poétique qui cherchent dans le rêve l'aliment de leur mélancolie. Leur Jésus n'est pas le dernier des prophètes, sa biographie n'est pas un testament. Leur Jésus est debout sur le seuil d'une ère nouvelle : il fait rouler sur leurs gonds les portes si longtemps fermées ou légèrement entr'ouvertes de l'espérance ; il est le prophète de l'avenir dont la main percée indique le chemin du ciel : il a toute la verve d'une immortelle jeunesse ; il lance l'humanité sur la voie du progrès, il appelle les siècles à venir, pour qu'ils annoncent les richesses de sa grâce, pour qu'ils viennent à lui et n'aient jamais faim, qu'ils croient en lui et n'aient jamais soif.

Les évangélistes ne nous renvoient jamais au sépulcre de Jésus-Christ. Nous l'avons déjà remarqué : ils gardent un silence significatif à propos du lieu de sépulture de leur Maître. La grotte du jardin de Joseph d'Arimathée n'est pas particulièrement désignée au respect et à la curiosité des fidèles ; aucun signe funèbre n'attire les regards et ne guide les pas incertains du disciple éploré vers le lieu où a reposé son Sauveur. Ce silence des évangélistes nous dit à sa manière : « Les cieux sont sa demeure, et si tu cherches un monument, lecteur, il ne t'en sera pas donné d'autre que ces pages que nous léguons à l'église de tous les siècles : regarde bien, et dans nos pages tu trouveras vivant le Jésus que tu as tort de chercher parmi les morts. » Que les évangiles soient un monument, comme l'entendaient leurs auteurs, j'en atteste les ennemis mêmes de la foi chrétienne.

« On n'a pas assez apprécié, dit un professeur juif contemporain en termes où la contradiction abonde d'ailleurs, la valeur littéraire de ces compositions, dont la naïve simplicité n'est pas spontanée, mais bien calculée. L'auteur de l'évangile selon saint Matthieu, malgré la barbarie de son style, était un artiste qui savait parfaitement grouper et mettre en scène les actes et les sentiments pour produire l'effet voulu. Il en est de même des deux synoptiques, Marc et Luc, calqués sur ce modèle. Bien plus tard, l'auteur du quatrième évangile, Jean, exécute sa belle composition avec non moins d'art, mais en partant d'un autre point de vue. L'église savait bien ce qu'elle faisait en canonisant seulement ces quatre chefs d'œuvre, et en rejetant tous les autres évangiles. Si le christianisme a produit un effet si prodigieux, s'il est encore aujourd'hui la religion du plus grand nombre et l'idéal de tant d'esprits distingués, c'est grâce à l'art qui a présidé à la rédaction de ces épopées, à la fois dramatiques et lyriques, de ces idylles tragiques d'un genre tout particulier[1]..... » « Voyez, ajouterons-nous avec Rousseau, l'ennemi de la révélation, voyez les livres des philosophes : qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si sage, soit l'ouvrage des hommes[2] ? »

[1] Grætz, *Sinaï et Golgotha*, trad. française, pag. 384, 385.

[2] *Emile.*

Qu'étaient-ils, en effet, ces hommes qui ont prolongé, perpétué, éternisé, l'image vivante du Christ dans le monde ? ces hommes qui ont trouvé le secret de se ressembler dans leurs écrits sans se confondre et de différer sans se réfuter, le secret de rédiger dans le plus populaire des styles un évangile à l'usage des pauvres, ces hommes qui ont produit quatre chefs-d'œuvre, dont la lecture jette dans l'admiration les plus redoutables ennemis de la foi, les Spinoza et les Strauss, les Rousseau, les Vacherot et les Renan ? Avaient-ils étudié à l'école du rabbin Hillel, du Juif Philon ou du Grec Platon ? Avaient-ils, du moins, l'étincelle du génie ? Que le prince de la critique littéraire moderne, le sceptique Sainte-Beuve réponde à notre place. Ecoutons-le : « Ceux qui ont transmis les paroles du Maître, à commencer par saint Matthieu, le publicain, l'apôtre de la onzième heure, n'étaient pas des écrivains de profession ; il convenait même au rôle qu'ils remplissaient qu'ils ne le fussent pas, qu'ils n'eussent rien de la rhétorique, ni de l'art des Grecs..... L'auréole spirituelle du Maître incomparable éclate mieux dans la faiblesse et la médiocrité de ceux (excepté saint Jean) à travers lesquels on parvient et l'on remonte jusqu'à lui. Il est évident qu'ils n'ont pu ajouter un rayon de leur chef à cette beauté toute morale, toute née du dedans. Des gens de talent proprement dit eussent été de dangereux témoins, des rapporteurs suspects et d'une fidélité équivoque [1]. »

Jugeons maintenant lequel est le plus raisonnable de croire que des hommes peu cultivés aient produit dans le style le plus sobre la plus puissante des œuvres littéraires, ou que cette œuvre soit de Dieu ? de croire que des récits si surnaturels par leurs effets, n'ont rien que de naturel, ou de croire que surnaturels par leurs effets, ils ne le sont pas moins par leur origine ? Je crois, pour ma part, sans prétendre la définir rigoureusement, à l'inspiration des évangiles. J'y crois, parce que ma raison l'exige. J'y crois, parce que les sciences diverses de l'histoire, de la philosophie, des religions, des langues et des littératures comparées m'en font une nécessité. J'y crois, parce que je sens le souffle de l'Esprit de Dieu courir encore à travers les pages des évangiles. J'y crois enfin, parce que l'Ecriture est la mère qui m'a enfanté à Christ, la nourrice qui nourrit et fortifie ma foi de son lait spirituel et pur, et la dernière voix que je souhaite d'entendre, lorsque pardonné et sauvé, je m'endormirai pour me réveiller dans la gloire où le Ressuscité nous attend.

LOUIS CHOISY

[1] *Nouveaux lundis.*

BIOGRAPHIE

Wilhelm Hoffmann

prédicateur de la cour, à Berlin.

Le 28 août 1873 s'éteignait à Berlin une des lumières de l'église évangélique de Prusse, un homme qui a vaillamment travaillé à l'avancement du règne de Dieu, Wilhelm Hoffmann. Originaire d'une modeste ville wurtembergeoise, il joua bientôt en Allemagne un rôle considérable. Ses talents, sa piété et son zèle l'élevèrent aux premières charges ecclésiastiques. La place de directeur de l'Institut des missions de Bâle, qu'il occupa longtemps, le rattache aussi à la Suisse, où il comptait de nombreux amis. Nous empruntons à deux journaux allemands une esquisse de sa vie si riche en activité chrétienne [1]. Peut-être ses biographes risquent-ils

[1] *Neue evangelische Kirchenzeitung*, 1873, Nos 43-51, — Wilhelm Hofmann..... Eine Lebensskizze, von Wilhelm Baur. — *Christlicher Volksbote aus Basel*, 1874, Nos 9-20. Le *Journal des missions évangéliques* de M. Nagel a aussi publié une notice sur Hoffmann. Essentiellement destinée à retracer la carrière missionnaire de ce dernier, elle est très brève sur les autres points. La plupart des détails que nous donnons ici conservent donc leur à-propos.

parfois de tomber dans le panégyrique en perdant un peu de vue les ombres de la personne de leur héros. Mais malgré l'humaine faiblesse, dont il ne fut point exempt, celui-ci reste une noble et belle figure, dont le souvenir mérite d'être conservé.

I

Louis-Frédéric-Wilhelm Hoffmann naquit en 1806, dans la petite ville de Leonberg, près de Stuttgart. Sa famille, dès longtemps connue par une vivante piété, avait choisi pour devise ce mot de saint Paul : « L'espérance ne confond point. » Un de ses membres, pasteur évangélique en Silésie, était tombé sous les coups des ennemis de la foi, à l'époque de la lutte ardente entre catholiques et protestants. Le père de Wilhelm, notaire impérial et bourguemestre de Leonberg, y jouissait d'une grande considération. Distingué aussi par son zèle religieux, il servait de centre aux fidèles de l'endroit et présidait leurs réunions d'édification.

Le souffle desséchant du rationalisme, qui dès la fin du XVIII[e] siècle avait passé sur ces contrées, poussait beaucoup de chrétiens wurtembergeois à émigrer. En 1816 et 1817, près de sept mille d'entre eux s'étaient dirigés vers la Russie méridionale pour y professer librement leur foi sous la protection de l'empereur Alexandre, que l'on savait favorable à la piété. Pour réagir contre ce courant d'émigration, qui enlevait au pays ses forces vives, le père de Wilhelm Hoffmann obtint du roi de Wurtemberg l'autorisation de fonder à Kornthal une communauté indépendante, dont les membres pourraient servir Dieu selon leur cœur. Ainsi se forma en 1819 ce centre religieux, qui dès lors a répandu au loin et au près la vive lumière de l'évangile. Résignant ses fonctions civiles à Leonberg, l'ancien notaire et bourguemestre s'établit à Kornthal pour y rester jusqu'à sa mort le directeur spirituel de ce troupeau.

Tout dans la maison paternelle portait le jeune Wilhelm au sérieux. Sa grand'mère aimait à l'entretenir du retour de Christ, qu'elle attendait, suivant les idées apocalyptiques de Bengel, pour l'année 1836. « Viens, Seigneur Jésus ! » chantait souvent son père en répétant ses cantiques favoris. C'était aussi son invocation accoutumée quand éclatait la foudre en un ciel d'orage. Pendant une grave maladie d'yeux, qui longtemps retint le petit Wilhelm étendu dans un fauteuil, on lui avait appris à redire cette enfantine prière : « Jésus, touche mes yeux et les guéris, car c'est une grande souffrance de ne pouvoir jouir de la lumière du soleil. » L'atmosphère qu'il respirait au foyer domestique était celle d'une simple et chaude piété.

Sans acccompagner son père à Kornthal, l'enfant reçut une éducation soignée à Leonberg, puis à Schönthal, où il se lia d'une tendre amitié avec Christophe Blumhardt, plus tard directeur de l'établissement chrétien de Boll. Souvent les deux amis se promenaient, bras dessus bras dessous, dans la campagne ou lisaient ensemble les classiques grecs et latins. Réunis encore à l'université de Tubingue, ils y montraient chacun des dispositions différentes. Tandis que Blumhardt était attiré vers les réunions d'édification des étudiants pieux, Hoffmann préférait, à côté de la théologie, se livrer à l'étude de la philosophie et des sciences naturelles. Si grande était son ardeur au travail qu'il n'hésita pas à suivre seul un cours de sanscrit.

En repassant ses souvenirs d'université, il se reprochait d'avoir fait preuve alors d'un esprit de légèreté mondaine. « Mais, remarque à ce sujet Blumhardt, ce reproche indique de sa part une extrême délicatesse de conscience. Peut-être ne possédait-il point à ce moment la paix divine qu'il trouva plus tard dans la communion avec le Seigneur. Toutefois la noblesse de son caractère le préserva toujours des écarts de conduite fréquents chez tels de ses camarades. » A son départ de Tubingue il laissait voir ses

sympathies franchement chrétiennes en s'occupant de la publication des discours de Luther sur les prophètes. Déjà pendant le cours de ses études il avait fait paraître, avec un ami, une exposition critique des diverses explications de l'Apocalypse. Mais par respect pour son père, qui goûtait peu les idées de cet ouvrage anonyme, il renonça, malgré de vives sollicitations, à en donner une seconde édition.

Après avoir quitté avec distinction l'université, Hoffmann commença son ministère en 1830 par une suffragance dans le petit village de Heumaden, aux environs de Stuttgart. Ce fut pour lui un temps de crise religieuse, dont grâce à Dieu, il sortit vainqueur. Les vives impressions chrétiennes reçues au foyer domestique avaient faibli pendant ses études universitaires. Le jeune suffragant, qui prenait au sérieux la prédication de l'évangile, voulait arriver à une foi personnelle vivante, pour être en état d'édifier son troupeau. Sans négliger les devoirs de sa charge, il trouva le loisir de travailler à un grand ouvrage de géographie. Cette science, souvent considérée comme profane, il savait l'aborder au point de vue chrétien. Notre terre étant pour lui le théâtre du développement du royaume de Dieu, il l'étudiait dans ses rapports avec les destinées religieuses de l'humanité. Il montrait comment elle porte les traces de la chute, et comment aussi, renouvelée par la puissance divine, elle servira un jour de demeure aux fidèles glorifiés. Ses relations avec deux géographes illustres, Humboldt et Ritter, qu'il connut plus tard à Berlin, lui furent précieuses.

A son départ de Heumaden, Hoffmann passa quelque temps comme répétiteur au séminaire de Tubingue, puis comme suffragant à Stuttgart, et desservit dès 1834, en qualité de diacre, la grande paroisse de Vinnenden, qui comptait près de cinq mille âmes dans la ville et dans les villages environnants. A ce travail considérable il joignait celui de chapelain d'un hospice d'aliénés. Il était secondé dans son œuvre par la jeune femme qu'il venait d'épouser, après avoir gagné son cœur à Tubingue, alors qu'il y achevait ses études. Distinguée par sa piété, par son excellente éducation, par son tact exquis, elle fut vraiment une aide pour son mari, qu'elle accompagnait auprès des malades, des pauvres et des affligés. « Je lui suis redevable de grandes bénédictions, disait plus tard Hoffmann. Sa foi enfantine et joyeuse m'a souvent relevé et soutenu. Aux heures de doute, de lutte et de souffrance, j'ai pu tout partager avec elle et triompher de l'épreuve. »

La prédication du jeune pasteur était puissante, parce quelle conduisait les âmes aux sources d'eau vive jaillissant en vie éternelle. Dans la préface d'une nouvelle édition de l'ouvrage de Bengel sur l'Apocalypse, Hoffmann expose ses idées sur l'Ecriture-Sainte. L'interprète de la Parole divine doit laisser à celle-ci toute sa valeur sans jamais lui substituer ses idées particulières. Qu'il reçoive avec reconnaissance, avec sérieux et avec respect tout ce que Dieu nous enseigne, sans en rien rejeter par orgueil. Cette Parole ayant une divine autorité, notre devoir est de nous soumettre a elle, au lieu de l'affaiblir par des explications allégoriques forcées, ou par les procédés du rationalisme, qui prétend interpréter à sa manière les enseignements du Seigneur et nous parler à sa place. Les livres bibliques sont plus qu'un recueil de leçons morales ; ils forment un vivant organisme, un ensemble dont toutes les parties sont admirablement liées. Bien que chacun d'eux soit un document à certains égards indépendant et portant l'empreinte de l'individualité de son auteur, tous sont pénétrés d'un seul et même esprit : tous renferment, à des degrés divers, le grand message de la miséricorde divine, le plan de l'œuvre du salut dès les premières origines de la race humaine jusqu'à la consommation finale dans l'éternité.

Outre de nombreux articles de revues,

Hoffmann publia alors un ouvrage de mérite en réponse à la *Vie de Jésus,* de D. F. Strauss. Lié avec ce dernier, qui avait été son collègue comme répétiteur à Tubingue, il n'hésita pas à le combattre pour prendre résolûment la défense du christianisme biblique.

Après cinq ans de ministère à Winnenden, le jeune diacre se décida, en présence d'appels divers, à accepter celui de directeur de l'Institut des missions de Bâle. La séparation lui était douloureuse. Il quittait un excellent collègue, une paroisse aimée, un champ de travail béni. Il s'éloignait aussi de Kornthal, la demeure paternelle, et de Waiblingen, où habitait un précieux ami, Wilhelm Hofacker.

Quelques fragments de la prédication d'Hoffmann montrent dans quel esprit il travaillait à Winnenden. « Ce n'est pas appuyé sur ma force propre, disait-il à son troupeau dans son sermon d'entrée, que je me présente à vous. Je repose sur le rocher qu'aucune puissance au monde n'ébranlera, l'éternelle rédemption accomplie par la vie, les souffrances et la mort de Jésus-Christ. Sur moi règne, dans sa majesté royale, ce grand et souverain Sacrificateur, chef et consommateur de notre foi. En moi la miséricorde divine a commencé une œuvre de vie, faible, il est vrai, mais gage de la fidélité du Seigneur, qui me promet les dons de son Saint-Esprit. Aussi dans une joyeuse reconnaissance je prends l'engagement de me consacrer tout entier à proclamer sa grâce, jusqu'à ce que recueilli dans le royaume céleste, dans la maison paternelle, je puisse entonner le nouveau cantique avec tout le peuple fidèle. Autour de moi je vois l'église de Christ rachetée par son précieux sang, l'édifice spirituel où il fait resplendir sa gloire. Si l'infirmité et le péché la déparent encore, elle n'en est pas moins, en la personne de plusieurs de ses membres, un témoin de Christ, qui se plaît à manifester en elle sa puissance de salut, de consolation et de vie. Voilà le fondement sur lequel je m'appuie, Christ, mon unique refuge et mon unique force. »

Cinq ans plus tard, à son départ de Winnenden, Hoffmann terminait ainsi son sermon d'adieux. « Les conseils de la sagesse divine m'appellent dans un nouveau champ d'activité. Mes regards se dirigeront plus directement sur le vaste monde païen. Mon cœur accompagnera les messagers de l'évangile qui portent au delà des terres et des mers les semences de vie éternelle. Ils seront en un sens spécial mes enfants. J'aurai à travailler avec foi, sans relâche, à l'œuvre sainte de l'évangélisation des païens, jusqu'à ce que soit publiée en tout lieu la bonne nouvelle de la repentance et de la rémission des péchés, jusqu'à ce que la gloire de l'Eternel remplisse la terre. Vous oublierai-je pour cela, mes bien-aimés ? Non, jamais. La louange que les païens font retentir à cause de leur délivrance, n'est-elle pas un énergique appel à la chrétienté endormie ? Et à mesure que celle-ci se réveille, le fleuve de vie qui découle de son sein ne se répand-il pas avec plus de puissance dans les lieux arides pour y faire germer la foi et la piété ? Que de nos cœurs s'élève donc une voix de supplications et d'actions de grâce, afin que la Parole du salut soit prêchée au loin et au près. J'ai besoin de vous, mes frères, pour travailler avec courage à mon nouveau ministère. Ne m'oubliez pas dans vos prières. Vous aussi vous aurez besoin de moi pour transmettre aux païens le fruit de votre libéralité. Ainsi nous resterons unis devant le trône de Dieu ; ainsi sera exaucée la requête du chef de l'église, que nous soyons un en lui, comme il est un avec le Père. »

II

A plus d'une reprise Hoffmann avait refusé de quitter son poste, mais à la suite de l'appel de Bâle il n'hésita pas. Parents et amis lui répétaient, d'accord avec son sentiment intime : « Entre avec foi dans ce nouveau champ de travail. » Il y avait été précédé

par le premier directeur de l'établissement, Christian-Gottlieb Blumhardt, qui souvent dans son enfance avait entendu son père lui dire : « Le Seigneur te comblera de ses dons pour que tu deviennes parmi les païens un instrument béni de sa grâce. » Vingt-deux années d'incessante activité à la tête de la maison des missions de Bâle avaient brisé les forces de ce chrétien d'élite. Direction de l'institut, leçons aux élèves, publication du journal des missions (*Missions Magazin*) et de trois volumes sur l'histoire missionnaire, correspondances, voyages, travaux matériels et spirituels, c'en était assez pour user Blumhardt, qui s'endormit en paix à la fin de 1838.

L'année suivante Hoffmann lui succédait, jeune encore, plein de foi et d'ardeur, admirablement préparé pour sa nouvelle carrière. L'intérêt qu'il portait dès son enfance à l'œuvre missionnaire, de fortes études, beaucoup de maturité chrétienne, un sens pratique remarquable, un cœur rempli d'amour, tout lui permettait de se rendre compte des besoins des populations païennes et de leur offrir l'évangile, dont il avait personnellement senti l'efficace. Il s'agissait pour lui de combattre vaillamment dans la lutte engagée entre les puissances du royaume de Dieu et celles de l'empire des ténèbres. Son regard profond mesurait d'avance l'étendue de cette tâche.

Assurément elle était grande. Depuis la maladie du précédent directeur, la tenue matérielle de la maison, défectueuse à plus d'un égard, réclamait un œil vigilant et une main ferme. Puis, la marche à suivre dans le développement des élèves présentait plus d'une difficulté. Si l'on ne pouvait songer à faire d'eux de purs théologiens, l'on ne devait pas davantage se contenter de leur offrir des instructions édifiantes. La création d'une école préparatoire pour les nouveaux venus permit de mieux juger de leurs aptitudes et d'écarter ceux qui étaient décidément impropres à la carrière missionnaire. Grâce au concours de professeurs distingués, plusieurs jeunes gens capables reçurent ainsi dans l'institut un développement scientifique qui ne le cédait en rien à celui des étudiants des facultés de théologie.

Hoffmann désirait donner à la mission le joyeux élan et la largeur chrétienne nécessaires. Sans mépriser les anecdotes par lesquelles on essaie d'intéresser le public religieux à cette œuvre, il tenait à la présenter sous son vrai jour et dans ses grands traits. L'envisageant dans ses rapports avec tout le développement du royaume de Dieu, il cherchait à lui gagner les sympathies des chrétiens cultivés non moins que des simples, et à en faire ressortir toute la beauté. N'est-elle pas en effet le travail persévérant de l'amour divin descendu du ciel pour embrasser la terre entière et amener toute créature à la liberté glorieuse des enfants de Dieu? Cette œuvre excellente, il voulait la remettre, non à des comités seulement ou à de petites réunions particulières, mais à l'ensemble des fidèles, s'unissant dans une commune pensée pour le triomphe de la cause de Jésus-Christ. A ses yeux, il fallait moins s'arrêter au chiffre des convertis, aux résultats immédiats et apparents, qu'avoir foi en l'action puissante de l'évangile, prenant peu à peu possession des âmes et transformant les contrées païennes, comme le levain transforme la pâte. Dans le royaume de Dieu, l'important, répétait-il, c'est ce que l'on ne voit point encore, bien plus que ce qui attire les regards.

Hoffmann avait à cœur les vrais progrès de la mission bâloise. Il regrettait que, par suite de l'opposition du gouvernement russe, on eût si tôt laissé le champ de travail de l'Arménie. Son invincible courage contribua beaucoup à la continuation de l'œuvre de Guinée. Les fièvres de ce brûlant climat avaient moissonné tous les missionnaires, à l'exception d'un seul. Mais sur les tombes des héros morts dans la sainte guerre, ce dernier survivant tenait haut élevé l'étendard de Jésus-Christ, et adressait au comité de Bâle cet

instant appel : « N'abandonnez pas l'Afrique! dussent de nouveaux soldats tomber encore dans la bataille, continuez à en envoyer. »

En face d'une situation aussi grave, il semblait impossible de battre en retraite, mais on ne pouvait envoyer en Afrique que des missionnaires d'un dévouement sans bornes, résolus à affronter tous les périls. Le directeur de l'Institut réunit alors les élèves. « Qui de vous, leur demande-t-il, est disposé à partir volontairement pour la côte africaine? » Pour toute réponse, complet silence. Mais à la question autrement posée : « Qui de vous consent à s'y laisser envoyer ? » toutes les mains se lèvent joyeusement. La cause de l'Afrique était gagnée. L'œuvre de Dieu s'y poursuivit avec courage et des fruits abondants ne tardèrent pas à lever sur ce sol arrosé de sang et de larmes.

C'est à Hoffmann qu'est due l'idée heureusement mise à exécution, de transporter en Guinée des nègres chrétiens des stations moraves des Antilles. On donnait par là aux missionnaires des aides utiles et l'on prouvait aux tribus africaines, plongées dans le paganisme, que l'Evangile régénère les noirs non moins que les blancs. L'initiative du directeur contribua également à fonder la mission bâloise en Inde. Il lui tardait de faire porter à ce vaste empire le message du salut. Nul effort ne lui coûta pour y réussir. Après des débuts pénibles, il eut la joie de voir prospérer cette œuvre, aujourd'hui la plus importante de celles de la société de Bâle. L'Amérique du nord, la Chine et le Caucase devinrent aussi, grâce à son zèle, l'objet de la sollicitude du comité. « Renoncer à conquérir de nouvelles terres païennes, disait Hoffmann, ce serait pour la mission le coup de mort. »

Un trait suffit à dépeindre ses dons remarquables dans les soins pastoraux qu'il donnait au personnel de l'Institut. Un des élèves vient un jour lui faire part de ses angoisses. « Il m'est impossible, s'écrie-t-il, d'apprendre tout ce qu'on m'enseigne ; je suis trop au-dessous de la tâche ; il ne me reste qu'à quitter l'établissement. » Cet élève n'était pourtant pas l'un des moindres. « Je me réjouis, lui répond tranquillement Hoffmann, d'apprendre qu'il y a dans cette maison quelqu'un qui pense exactement comme moi. Souvent je suis profondément découragé, moi aussi, dans le sentiment de mon indignité, de ma complète insuffisance pour diriger un établissement pareil. Je me demande si je ne devrais pas me retirer et laisser la place à un plus capable. Mais ces pensées me paraissent être une tentation de l'ennemi, qu'il faut combattre. Que je suis heureux de savoir que votre état ressemble si fort au mien! Eh bien, croyez-moi, prenons tous deux courage en regardant au Seigneur. » On se représente l'effet de ces paroles sur le pauvre élève abattu.

L'influence d'Hoffmann s'exerçait bien au-delà de Bâle. Tandis qu'en mainte contrée on s'en était tenu jusqu'alors à de petites réunions de missions, auxquelles prenaient part dans l'intimité un nombre restreint de fidèles, on comprit qu'il y aurait avantage à les élargir, à leur donner une impulsion nouvelle, en y intéressant un public plus étendu et surtout les étudiants en théologie. Plusieurs de ces derniers prêtèrent joyeusement leur concours et trouvèrent en Hoffmann un guide dévoué. Il insistait sur un point toujours actuel, que ne devraient jamais perdre de vue les frères appelés à présider les réunions de missions, la nécessité de rendre celles-ci intéressantes. Pour cela, qu'on ne se contente pas, disait-il, de la lecture d'un journal, accompagnée de quelques réflexions édifiantes, du chant et de la prière : qu'on offre aux troupeaux de vivants récits, soigneusement préparés, donnant une vraie idée de l'œuvre missionnaire, transportant les auditeurs sur terre païenne, au milieu des champs de travail qui passent ainsi sous leurs yeux. Par là on réveille l'intérêt. Au lieu d'une lecture souvent monotone, on a une exposition animée, des tableaux pleins de fraicheur et de vie.

Hoffmann prêchait d'exemple. Ses discours aux fêtes de missions, ses conférences, ses nombreux écrits étaient de chaleureux plaidoyers en faveur de l'œuvre excellente à laquelle il consacrait son temps, son cœur et ses forces. Mais à la suite de cette activité redoublée et de cruels deuils de famille, sa santé fut si fort ébranlée qu'il crut le moment venu de quitter Bâle, en résignant les fonctions qu'il y avait remplies pendant onze ans. (1850.) Il ne le fit pas sans de douloureux regrets, et sans montrer jusqu'à la fin un vif attachement à la cause missionnaire. Les liens qui l'unissaient à la société de Bâle restèrent ceux de la reconnaissance et de l'amour fraternel.

Une fois en état de se remettre au travail, Hoffmann n'eut que l'embarras du choix. En face de quatre appels fort honorables, il accepta celui de sa patrie wurtembergeoise, en prenant à Tubingue la direction du séminaire théologique, auquel il avait jadis appartenu comme étudiant, puis comme répétiteur. Deux ans plus tard (1852), sur la demande du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, qui l'avait entendu en Wurtemberg, non sans être frappé de ses mérites, il s'établit à Berlin, comme prédicateur de la cour et pasteur de la paroisse de la cathédrale. Malgré son désir de s'y vouer exclusivement à l'œuvre pastorale, il fut bientôt obligé de prendre une part active à l'administration de l'église de Prusse. Les plus hautes charges lui furent offertes, et s'il en refusa quelques-unes, il lui en resta assez pour avoir peu de loisirs. Membre du consistoire supérieur, surintendant général de la Marche électorale, directeur du séminaire de la cathédrale, conseiller d'état, etc., à côté de toutes ces fonctions administratives et pastorales, il trouva moyen de s'intéresser chaudement à diverses œuvres chrétiennes non officielles, et d'écrire beaucoup comme auteur apprécié.

Si l'on admire la vigueur de cette riche nature, on ne peut se défendre d'une impression de tristesse en se disant qu'une vie aussi absorbante devait finir par l'écraser. Hoffmann est un exemple de ce qui arrive souvent aux hommes d'élite. Sont-ils de bonne volonté, un certain public en profite pour les exploiter en leur imposant en matière de travail des charges toujours plus lourdes. Au lieu de les laisser concentrer leur activité sur une ou deux œuvres spéciales, dans lesquelles ils pourraient librement déployer toutes leurs ressources, volontiers on les surmène, on les use avant le temps, en exigeant qu'ils s'occupent de trop de choses à la fois. Mais il nous reste à esquisser la dernière partie de la carrière d'Hoffmann pendant les vingt années de son séjour à Berlin.

III

Comme prédicateur de la cour et de la paroisse de la cathédrale, il avait pour collègues trois hommes distingués, Ehrenberg, Strauss (non pas l'auteur de la « Vie de Jésus »), et Snethlage. Plein d'ardeur pour l'œuvre pastorale, cherchant du haut de la chaire à gagner le cœur de ses auditeurs pour avoir plus facile accès dans leurs demeures, il ne tarda pas à recueillir de précieux encouragements. S'il attirait la foule, c'était moins encore par son talent oratoire que par le fond de sa prédication, incisive, substantielle, toute nourrie de la Parole de Dieu. A la simplicité et au naturel il alliait une grande richesse de pensée. Conduire les âmes à Dieu par Christ, sans se soucier des discours pompeux de la sagesse humaine, tel était son but unique. Se plaçant au centre de la vérité chrétienne, il savait la présenter sous ses diverses faces pour l'appliquer avec tact aux circonstances de ses auditeurs. On reconnaissait en lui un homme puissant dans la foi et dans la prière, habitué à vivre en communion avec le Seigneur et sous l'influence de son Esprit.

Les instances de plusieurs de ses paroissiens pour avoir copie de ses sermons, l'engagèrent à en faire imprimer trois recueils. Lorsqu'à la fin de sa carrière on put lui reprocher une prédication moins soignée peut-

être, ces volumes restèrent doublement chers à son troupeau.

A la parole Hoffmann joignait l'action. La paroisse de la cathédrale, où il exerçait son ministère, ne se compose pas uniquement, comme on pourrait le croire, de la cour et de la noblesse. Parmi ses douze mille membres on compte une forte majorité de bourgeois et de pauvres gens. L'amélioration du sort de ces derniers préoccupait vivement Hoffmann. C'est dans ce but qu'il chercha à transformer le séminaire théologique annexé à sa paroisse. Au lieu de procurer un réel secours aux pasteurs de la capitale, cet établissement en était peu à peu venu à ne plus leur offrir que des aides temporaires pour certains services de prédication. On négligeait de former les élèves aux autres branches de l'activité pastorale.

Frédéric-Guillaume IV eut la pensée de rajeunir cette institution. D'une des fenêtres de son palais regardant un soir, avec Hoffmann, l'immense capitale: « Voyez, lui disait-il, cette ville pécheresse, elle a besoin de plus de secours spirituels. Dernièrement il s'y trouvait une paroisse de quatre-vingt mille âmes avec deux pasteurs seulement, et l'on en compte d'autres de cinquante mille âmes qui ne sont pas mieux partagées. » Encouragé par le roi, Hoffmann se mit joyeusement à l'œuvre et bientôt le séminaire fut transformé. Au lieu de s'en tenir à des exercices de prédication, les élèves furent désormais préparés, par la pratique autant que par la théorie, à un travail pastoral complet. Aux cours donnés dans l'établissement s'ajoutait l'activité extérieure : visites aux pauvres, aux malades et aux affligés, services funèbres, prédications dans les paroisses voisines. Chaque élève était chargé d'un des quartiers de la capitale sous la surveillance d'Hoffmann, devenu directeur de l'établissement. Au bout de quelques années, ce dernier fut transporté dans un vaste et commode édifice, construit par la bienveillance du roi dans le jardin de Mon-Bijou. Le directeur et sa famille eurent ainsi une paisible demeure qui, dans l'intérieur de Berlin, leur offrait les agréments d'un séjour à la campagne.

Des difficultés nombreuses s'opposaient à toutes ces innovations; aussi Hoffmann fut-il loin de ne recevoir à ce sujet que des encouragements. — « Vous ne connaissez pas le prolétaire berlinois, lui disait un professeur; il tient peu aux visites de vos étudiants en théologie, il leur fermera sa porte, si même il ne les jette en bas l'escalier. » — « Comment, lui répétait un autre, nous accorder le luxe de tout ce personnel de jeunes gens employés à l'évangélisation de la capitale? Nous avons besoin des plus capables pour subsidier les pasteurs dans leurs fonctions régulières, et quant aux médiocres, vous n'en ferez jamais rien. » — Tout cela n'empêcha pas Hoffmann de travailler avec ardeur à l'œuvre nouvelle, qui prospéra sous la bénédiction de Dieu.

Il était de même remarquablement doué pour la charge de surintendant ecclésiastique. Sa simplicité et sa cordialité lui facilitaient les visites aux églises du diocèse dont il avait l'inspection. Aimable envers les troupeaux comme envers les pasteurs il se présentait à eux moins en supérieur qu'en frère, sans oublier non plus dans l'occasion les saintes sévérités du ministère évangélique. S'entretenant avec un membre influent de la paroisse qu'il visitait, il lui demande s'il donnait le bon exemple en célébrant le culte domestique. Son interlocuteur essaie quelques excuses; il prétend que le temps lui manque. Hoffmann le regardant en face lui adresse alors avec un profond sérieux cette brûlante apostrophe: « Le temps, vous l'auriez bien; c'est l'éternité que vous n'avez pas. »

Citons encore la fin d'un de ses discours synodaux sur ce texte: « Le royaume de Dieu ne consiste point en paroles, mais en efficace. » — Rappelant à ses collègues qu'un travail béni suppose de leur part la vivante expérience de la grâce divine, il termine ainsi: « La vertu d'en haut, la vertu du Saint-Esprit est nécessaire pour briser l'orgueil du

pécheur et l'amener, une fois qu'il a reconnu le néant de toutes ses excuses, à faire cette humble confession : Par moi-même je suis perdu, réellement perdu. Il faut, pour me sauver, un miracle de la miséricorde de Dieu, qui, pour l'amour de Jésus, me pardonne tous mes péchés. Voilà, mes chers frères, le consolant message de l'Evangile que nous avons à présenter aux âmes, si nous voulons que notre travail soit efficace. Quand elles l'ont reçu, elles n'ont plus à se demander : Que ferai-je ? Rachetées en Jésus-Christ, elles se sentent joyeusement tenues de glorifier leur Dieu Sauveur et peuvent redire avec allégresse : Ce Dieu plein d'amour m'a ouvert l'entrée de son royaume ; il m'a délivré de toute inquiétude, de toute angoisse ; il m'a donné sa paix et sa force, tellement que je puis, dans sa communion, triompher des tentations et des souffrances, franchir les hautes murailles, ouvrir les portes fermées, car par la prière je m'adresse au cœur paternel du Dieu puissant et secourable, qui au nom de Jésus m'exaucera.

» Que cette ferme confiance soit la nôtre, chers collègues. Un synode dont tous les membres seraient ainsi forts de la force d'en haut, pourrait ébranler le monde ou y allumer partout la flamme ardente de la charité. Alors, en dépit des misères de nos églises, les anges se réjouiraient de la conversion des pécheurs et de la sanctification des fidèles. Sur nous descendraient en abondance les bénédictions célestes ; la vie de l'âge apostolique refleurirait de nos jours. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? Le Seigneur est fidèle : ses promesses restent éternellement vraies. Pour maintenir et pour étendre son règne, il dispose aujourd'hui des mêmes moyens qu'autrefois pour le fonder. Que ce règne de notre grand Dieu vienne au milieu de nous et partout déployer son efficace et que nous travaillions, chacun pour notre part, à l'avancer, ouvriers dévoués, persévérants et fidèles, jusqu'à ce que dans le ciel nous recevions la couronne des vainqueurs ! »

Exempt d'étroitesse ecclésiastique, Hoffmann était heureux d'apporter son concours aux œuvres chrétiennes indépendantes. Il prit surtout une part active aux séances du Kirchentag, où il se fit souvent entendre comme rapporteur. Au milieu des assemblées délibérantes il se sentait à l'aise, dans son élément. Les discussions risquaient-elles de devenir orageuses, il avait le secret d'un mot à propos pour parler aux consciences et pacifier les cœurs.

Allemand et patriote dans l'âme, il ne pouvait rester étranger aux événements politiques qui s'accomplissaient autour de lui. Plein de foi dans les hautes destinées de l'Allemagne, il salua avec joie les victoires de 1866 et de 1870. Sa position de prédicateur de la cour, en mesure d'agir sur l'esprit du roi, était délicate. Diverses personnes lui reprochaient d'en abuser. A leurs yeux, l'influence qu'il pouvait avoir dans les conseils du gouvernement trahissait chez lui un patriotisme ambitieux, aveugle et exclusif, peu en accord avec sa mission de pasteur évangélique. Très sensible à ces reproches, Hoffmann y répondit vivement : « Dans des lettres que je reçois de diverses contrées d'Allemagne on me somme, disait-il, d'expliquer la politique du gouvernement prussien, comme si elle était mon propre ouvrage. Qu'il s'agisse des affaires de la guerre ou de la paix, dans lesquelles je ne songe pas à m'ingérer, on me traduit comme un coupable au tribunal du Dieu souverain. Ainsi que mes collègues je suis l'objet d'accusations passionnées. On nous reproche d'être de faux prophètes, des lâches qui se taisent alors qu'il faudrait parler, des courtisans hypocrites, prêts à encourager d'injustes conquêtes, à bénir l'épée du monarque au moment où il va en percer le cœur de ses victimes. Et pourquoi toutes ces clameurs ? Parce que nous avons conseillé des prières publiques pour le bien du pays et que nous avons tenu à nous y joindre. Nous pardonnons à nos adversaires ; mais qu'ils se débarrassent de leurs préventions antichrétiennes et apprennent à juger sainement des choses. »

Dans son livre: « L'Allemagne ancienne et moderne à la lumière du royaume de Dieu » et dans une revue qu'il dirigea de 1870 à 1872, Hoffmann aborde les questions politiques et religieuses qui aujourd'hui encore agitent son pays. Ses hautes fonctions administratives l'appelèrent à travailler à la préparation des nouvelles lois qui régissent l'église de Prusse. Dans la discussion de ces matières ardues il s'efforça, disons-le à son éloge, de défendre fidèlement la cause de l'évangile, les droits et l'honneur de Jésus-Christ, le souverain Chef qu'il voulait tout d'abord servir.

Homme de grande science et de grande activité pratique, Hoffmann n'avait pas le cœur moins chaud pour les affections de famille. S'il goûta les joies du foyer domestique, il en connut aussi les douleurs. Après avoir perdu à Bâle sa première femme, il se remaria trois fois. Au terme de sa carrière, ses dix enfants, qui longtemps l'avaient entouré de leur tendresse, purent, à l'exception d'une fille, se trouver réunis auprès de son lit de mort.

Déjà pendant l'hiver de 1872, Hoffmann, peu porté, d'ailleurs à se préoccuper de sa santé, éprouva des indispositions assez graves. S'il rentrait souvent chez lui épuisé de fatigue, il n'y avait pas lieu de s'en étonner; le poids de ses occupations aurait lourdement pesé même sur un homme dans la vigueur de l'âge. Néanmoins, au milieu de son activité incessante, il avait le don de rester aimable, plein de cordialité et d'entrain avec sa famille et ses amis. Mais en voyant ses forces décliner peu à peu, il avait le pressentiment de son prochain départ. Aux environs de Pâques 1873 il fut atteint d'une violente pleurésie, dont il sembla se remettre pendant un séjour à la campagne. De retour à Berlin, il voulut reprendre une partie de sa tâche. Après avoir officié au service de la cathédrale et assisté dans le cours de la semaine à une séance du conseil ecclésiastique supérieur, il eut de fortes crampes. Il s'occupait encore avec sollicitude de la confirmation d'une de ses filles, cérémonie qu'il désirait présider. Ce fut pour les assistants une heure solennelle. Le visage du vieillard exprimait sa douceur et sa sérénité habituelles; mais sa démarche était affaiblie; toute sa personne portait l'empreinte d'une maladie sans remède. Il ne put prononcer que quelques paroles, suivies de la profession de foi de son enfant, puis de la prière. Ce fut sa dernière fonction ecclésiastique.

Son état s'aggravait de jour en jour. Mais en même temps que s'en allaient rapidement les forces du corps et celles de l'intelligence, chez lui la foi demeurait ferme. Entouré de l'affection des siens, il se sentait soutenu surtout par le bras puissant de son Dieu. A côté des soins pastoraux dévoués de l'un de ses fils, il avait fréquemment la visite de ses collègues. « Une parole du Seigneur, encore une parole! » leur disait-il parfois, quand ils se tenaient en silence auprès de lui, de crainte de le fatiguer. Et lorsqu'il avait entendu de leur bouche la parole de vie ardemment désirée: « Oui, c'est bien cela, » répétait-il avec effort. Durant son agonie, il prononça quelques mots indiquant qu'il regardait du côté du ciel: « Tu m'as gravé sur la paume de tes mains, — pécheur, — pardon, — louange! » — Le 28 août 1873, il rendit le dernier soupir. Le Seigneur l'avait recueilli dans le repos éternel.

Deux jours plus tard une foule émue accompagnait au cimetière de la cathédrale la dépouille mortelle du défunt. Sa famille, profondément affligée, fut soutenue par les consolations d'en haut et reçut de nombreux et légitimes témoignages de sympathie. Si quelques voix discordantes, aigries par l'esprit de parti, essayèrent de ternir la mémoire d'Hoffmann, celui-ci n'en a pas moins été pendant sa longue carrière un chrétien fidèle et un citoyen dévoué à son pays. Notre temps a besoin d'hommes pareils. Que Dieu les lui accorde au milieu de nous comme ailleurs!

PAUL CHATELANAT.

REVUE CRITIQUE

—

La pleine gratuité du pardon d'après l'Évangile, par Thomas Erskine. Traduit de l'anglais, avec quelques mots sur Thomas Erskine et plusieurs lettres de cet auteur. Lausanne, Georges Bridel, 1874.

N'est-ce qu'une manie de notre siècle, ou est-ce une curiosité légitime que ce besoin éprouvé par un grand nombre des lecteurs actuels de connaître l'auteur dont ils lisent l'ouvrage? Faiblesse de caractère et manque d'individualité, dira-t-on; et cela peut être le cas souvent, lorsque l'on attend, pour approuver ou pour rejeter, de savoir quelle individualité se cache sous l'anonyme mystérieux, sous le pseudonyme trompeur ou même sous le nom véritable d'un auteur peu connu. Mais n'y a-t-il pas une autre cause encore, plus sérieuse et plus avouable? Est-ce sans raison que la rhétorique ancienne comptait déjà au nombre des moyens de persuasion de l'orateur ce qu'elle appelait *mores*, c'est-à-dire l'autorité qui s'attache au caractère, à l'accord de la vie avec la doctrine enseignée? L'homme n'est pas pure raison, et l'intelligence ne se trouve pas comme seul facteur à l'origine de nos convictions. C'est pourquoi l'influence qu'un auteur exerce par ses écrits ne dépend pas toujours uniquement de ses écrits mêmes. Quand il s'agit d'un ouvrage sérieux, nous aimons à connaître l'auteur dont les pensées nous impressionnent. Aussi, en rendant compte aujourd'hui du livre de Thomas Erskine, éprouvons-nous le besoin de remercier tout d'abord le traducteur pour les *quelques mots* sur l'auteur et pour les *lettres* dont il a fait précéder son travail. Il nous a mis ainsi en rapport avec un beau type chrétien et un noble caractère, et c'est avec une vraie sympathie que nous lisons ensuite l'exposé chaleureux de *la pleine gratuité du pardon d'après l'Evangile.*

Le nom d'Erskine n'est pas pour le public religieux de langue française un nom inconnu. En 1822, Mme de Broglie, si nous sommes bien informé, avait fait traduire ses *Réflexions sur l'évidence intrinsèque de la vérité du christianisme*, et en 1826 paraissait la traduction de son *Essai sur la foi.* Mais pour la nouvelle génération, du moins, ce sont là des livres d'un autre temps, et plus ou moins en dehors des lectures habituelles. Aussi plus d'un contemporain sans doute a partagé notre étonnement en voyant traduire en 1874 un troisième ouvrage de cet auteur et en apprenant que lui-même n'est mort qu'en 1870. Les renseignements biographiques sur Erskine étaient donc bien à leur place et nous les aurions même souhaités plus détaillés; nous aurions voulu mieux connaître son activité littéraire, nous aurions aimé savoir d'une manière plus précise l'influence qu'a pu exercer cet ami de Vinet sur le mouvement religieux en pays français. Mais, à défaut d'une biographie proprement dite, nous avons un portrait d'Erskine, tracé par une main sympathique, et qui nous apprend à aimer et à vénérer l'homme que ce portrait représente.

Le livre sur la pleine gratuité du pardon n'est pas un travail récent, car il a été écrit il y a une cinquantaine d'années; néanmoins l'on nous assure qu'à la fin de sa vie l'auteur se l'étant fait relire, se sentit encore si pleinement d'accord avec lui, que ce fut le seul de ses ouvrages qu'il laissa réimprimer. Ce qui est plus étonnant encore, c'est de voir un livre écrit il y a un demi-siècle répondre si bien aux sentiments et aux besoins des temps actuels.

Cet ouvrage de théologie est en même temps un livre d'édification parfaitement approprié à notre époque tourmentée. Il ne s'attache pas aux questions d'une importance secondaire, mais s'occupe de la grande question de tous les temps : Comment pouvons-nous être sauvés? A cette question capitale Erskine répond, non par des formules toutes

faites, mais en exposant la solution qu'il a trouvée dans l'Evangile et dont il a fait l'expérience pour lui-même.

Ce n'est pas un système nouveau qui nous est présenté, nous pouvons même dire que pour des lecteurs qui ont subi l'influence de Vinet, ils ne trouveront pas dans ces pages beaucoup d'idées nouvelles. Mais ils se trouveront en face de cette tendance bienfaisante qui s'efforce de mettre en lumière le côté moral du christianisme et qui le présente comme étant la réponse éternellement vraie aux besoins intimes et profonds de l'homme pécheur.

Nous avons dit que l'auteur répond à la question : Comment pouvons-nous être sauvés? Nous devrions, pour être plus précis, dire plutôt qu'il répond à celle-ci : Comment pouvons-nous devenir participants du salut accompli par Christ? Car c'est moins une théorie de la rédemption qu'il nous présente qu'un exposé du rôle de la foi dans le salut.

L'auteur a principalement voulu lever la contradiction qui semble exister entre la parfaite gratuité du salut annoncé dans l'Evangile et la foi et la sainteté réclamées du chrétien et présentées souvent comme conditions du salut. Pour cela, il montre que la condamnation et le salut ne sont pas pour l'homme des choses extérieures et ne devant se réaliser que dans la vie future, mais des états actuels de l'âme humaine. Ce dont l'homme a besoin, ce n'est pas avant tout d'échapper aux conséquences du péché, mais d'être délivré du péché lui-même et de son empire; et telle est bien l'œuvre que Dieu, dans son amour, a accomplie en Jésus-Christ. L'amour immense de Dieu envers les hommes existe indépendamment de la foi; cette dernière n'est pas une œuvre de l'homme méritant une récompense, mais elle porte en elle-même la paix et la joie; car lorsque la foi naît dans le cœur, elle fait rentrer l'homme, séparé de Dieu par le péché, dans cette relation confiante et filiale avec le Père céleste, qui veut rendre sa créature participante de sa propre sainteté, relation dans laquelle consiste la vie éternelle.

Telles sont en quelques mots les pensées dominantes du livre d'Erskine. Mais ce qu'un résumé aussi succinct est incapable de rendre, ce sont la richesse et la profondeur des développements exprimés souvent avec une vraie éloquence, et qui nous révèlent un auteur dont la certitude de l'amour de Dieu envers les hommes est la conviction la plus intime, et dont le grand désir est de faire entrer cette conviction dans l'âme de ses frères. Un souffle de vie et une vraie largeur chrétienne se font sentir d'un bout à l'autre dans ce livre, dont la lecture ne peut être que bienfaisante.

Ajoutons, en terminant, que la traduction est d'un style limpide et facile, dénotant une plume exercée. En tête de chaque chapitre se trouvent des sommaires qui facilitent la lecture de l'ouvrage en aidant à mieux saisir la suite des idées et l'enchainement des développements, que l'on n'apercevrait pas du premier coup, car c'est là son côté faible.

A. BERNUS.

LA SANCTIFICATION CHRÉTIENNE, simple instruction par J. Desplands. — Genève, F. Richard, éditeur, 1875.

L'Esprit souffle où il veut. Le mouvement qu'on a d'abord appelé oxfordien, parce que c'est d'Oxford que le bruit en est venu jusqu'à nous, procède de plus haut. Il est une manifestation de Celui qui a dit aux siens : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation du siècle, » et qui se lève aux jours où son église a besoin d'être secourue et de sentir sa présence. Il répond à une préoccupation, à un sentiment de malaise assez général parmi les disciples de Christ, qui soupiraient après une nouvelle Pentecôte. Il met en relief une vérité capitale, féconde, point nouvelle, point méconnue ni oubliée dans l'enseignement, mais qui n'était peut-être pas assez vivante, pas assez claire dans la conscience de l'église et n'exerçait pas assez d'influence sur la pra-

tique. Il tend à prendre au sérieux la consécration impliquée dans le baptême et dans la foi du chrétien, à réaliser chez lès croyants l'idéal d'un peuple saint qui, au lieu d'être comme un sel sans saveur, que les hommes foulent aux pieds, donne au monde le témoignage que le monde réclame et auquel seul il croit, le témoignage d'une vie réellement consacrée à Dieu et victorieuse du péché et de la chair, annonçant ainsi les vertus de Celui qui nous a appelés à sa merveilleuse lumière. Se plaçant en dehors des églises et des dénominations particulières, alors que trop de divisions et d'isolement nous affaiblissent, il a, semble-t-il, réalisé par moments dans ses assemblées la grande pensée de « la communion des saints, » cette unité tant demandée par le Seigneur; plus haut que les questions qui s'agitent et qui nous séparent, il a inscrit sur son drapeau les devises du peuple de Dieu : « Sainteté à l'Eternel; » « Qu'il se retire de l'iniquité quiconque prononce le nom de Christ; » « Nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés. »

Ce qui est sûr, c'est que ce mouvement s'est répandu avec une prodigieuse rapidité, comme l'eau s'étend et est absorbée par une terre qui en est avide. On s'en enquiert, les esprits s'en préoccupent, de grandes assemblées ont été formées en divers lieux, les distances ont été franchies, une sorte de circulation de vie s'est établie, les journaux religieux en parlent et les chaires n'y demeurent pas étrangères. On ne saurait méconnaître là un fait considérable pour l'église, un signe des temps, au milieu de tous ceux qui nous avertissent d'ailleurs que nous sommes dans une époque de crise religieuse et d'enfantement d'un ordre de choses nouveau social et ecclésiastique. Il serait imprudent et coupable de n'en pas tenir compte. Il faut regarder ici plus haut qu'aux instruments humains et aux formes extérieures.

Quand même, dans les moyens, les procédés et les manifestations, il se rencontrerait parfois quelque chose d'extraordinaire ou d'excessif que les chrétiens de sens rassis ne sauraient ni admirer, ni approuver, il n'y aurait rien là qui doive étonner : les mouvements religieux sont de l'extraordinaire. La présence de l'Eternel se fait sentir, il est vrai, dans « le son doux et subtil, » mais l'Esprit de Dieu a saisi les premiers disciples « comme un vent qui souffle avec véhémence. » Qu'on se rappelle la puissance du sentiment religieux et la puissance des ébranlements collectifs. Qu'on se rappelle la première Pentecôte, la multitude assemblée, l'émotion qui l'agite, les trois mille baptisés en un jour, les langues nouvelles et l'ivresse de vin doux, et plus tard, dans l'église de Corinthe, certaines manifestations de l'Esprit qui pouvaient faire dire aux « gens du commun et aux incrédules » que les chrétiens étaient « hors de sens. » (1 Cor. XIV.)

Il ne peut se faire non plus que la vérité n'y subisse quelque altération, que tout au moins elle n'y soit pas toujours présentée dans son harmonie et sa plénitude. La vérité de Dieu ne passe pas impunément par la bouche de l'homme, à moins qu'il n'y ait inspiration surnaturelle; si elle n'y est pas faussée, elle y est pourtant morcelée et présentée par un seul côté à la fois. Ce qui caractérise les réveils religieux et ce qui fait leur force en partie, c'est précisément qu'on y relève une des vérités fondamentales de l'Evangile qui avait besoin de l'être, en faisant porter sur cette vérité tout l'effort de l'action, non pas sans doute à l'exclusion des autres, mais peut-être en les laissant dans l'ombre. Et puis, lorsque des chrétiens, hommes de pratique plutôt que d'étude, d'impulsion plutôt que de réflexion, qui n'ont pas examiné sous ses faces diverses la doctrine évangélique et longuement médité sur elle, veulent enseigner et faire les théologiens, — car on fait nécessairement de la théologie quand on enseigne, — il leur arrive plus facilement qu'à d'autres de manquer d'équilibre. Sous l'empire d'expériences très personnelles, des influences

du milieu où ils ont vécu, des besoins du moment, ils laissent échapper de leur bouche des erreurs partielles, des expressions exagérées, imprudentes, inexactes, qui peuvent devenir le point de départ de graves écarts. Ici est le rôle de ceux qui sont établis pour être surveillants, pasteurs et docteurs dans l'église de Dieu. A eux de rétablir l'équilibre; à eux non d'entraver, ni même de modérer le mouvement, mais de l'entretenir et de le fortifier en le dirigeant. A eux surtout de remplir le bel office de ministres de la Parole et de faire servir leurs études à l'édification de l'église dans toute la vérité; à eux de ramener constamment toutes choses à la Parole de Dieu et aux enseignements de l'Ecriture, toujours si clairs, si vrais, si complets et si pondérés, quand on les prend dans leur ensemble, conciliant toujours si bien et si simplement les exigences diverses et les pôles opposés qui se rencontrent partout dans les questions religieuses.

. C'est pour remplir ce devoir que M. le pasteur Desplands a fait dans son église, sur la *sanctification chrétienne,* la « simple instruction » qu'il a publiée ensuite « à la demande pressante de quelques amis. » Ce sont deux discours, le premier montrant ce que c'est que la *sanctification* chrétienne, le second poussant les croyants à une *consécration* entière à Dieu. Après avoir premièrement expliqué et défini, fait face par l'exposition de la vérité aux erreurs qui peuvent naître ou avoir cours dans le mouvement actuel sur le sujet en question, il a toute liberté ensuite pour agir dans le sens de ce mouvement, pour exhorter ses auditeurs à ne pas se contenter, en fait de vie chrétienne, d'une médiocrité indigne d'hommes qui sont appelés à être les imitateurs de Jésus et de Paul, mais à aspirer à la perfection par la foi en Celui qui peut accomplir en nous toute sa volonté.

L'intérêt homilétique doit être ici tout à fait en seconde ligne. Si ces discours ont été publiés et si nous devons nous y arrêter, c'est avant tout à cause du sujet et de son actualité. Disons cependant que les habitudes oratoires sont trop puissantes chez le prédicateur pour qu'il puisse s'en affranchir. Nous aurions même souhaité que le premier des discours fût davantage une simple instruction, et qu'on y retrouvât quelque chose des explications et des divisions de l'enseignement didactique. La forme oratoire, le mouvement de la pensée et du style, l'habileté des transitions et le passage, sans avertissement et sans que la raison en soit donnée, aux divers développements qui se succèdent, empêchent qu'on ne saisisse aussi nettement qu'on le voudrait la marche du discours et parfois les idées elles-mêmes. Mais peut-être suffit-il qu'une instruction de ce genre laisse dans l'esprit une impression vivante, forte et juste, un vif relief de l'idée qu'on veut définir, et cet effet est certainement produit.

Malgré l'importance et l'intérêt de la matière, nous n'avons pas à faire l'analyse de ce discours. Disons seulement que tout en reconnaissant que la sanctification, comme la régénération, est l'œuvre de Dieu en première ligne, l'auteur insiste principalement sur le fait qu'elle est aussi l'œuvre de l'homme; et que n'étant jamais complète ici-bas, elle doit progresser jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à la perfection, qui est son terme. « Nous sanctifier c'est nous identifier avec Jésus par la foi, et c'est le reproduire progressivement dans notre vie par la fidélité ou une consécration croissante. » Là est la joie du chrétien et, dans le sentiment de la distance qui le sépare encore du but, sa légitime tristesse. Mais il y a aussi une tristesse malsaine et coupable, c'est celle qui a sa source dans « le manque de sincérité, dans le sentiment d'une position fausse volontairement maintenue malgré la lumière qui la condamne. » C'est ce manque de droiture que le prédicateur signale en terminant, dans une page saisissante, appelant les âmes qui s'y complaisent à sortir de leurs cavernes ténébreuses pour se placer au plein soleil de la

grâce, qui leur apportera la vie, la force et la joie dont elles ont besoin.

L'unité de la régénération et de la sanctification, tel est, avec raison, le point de départ de M. Desplands : « La sanctification est d'origine divine, et en cela elle se confond avec la régénération. » Mais n'y a-t-il pas lieu à les distinguer plus qu'il ne l'a fait et à établir plus clairement le rapport qui existe entre l'une et l'autre. Chez l'enfant de Dieu la régénération est à la sanctification ce que, chez l'homme en général, la naissance est à la vie entière avec ses développements successifs et toute son activité. On voit aisément de là comment elles se confondent et en quoi aussi elles diffèrent; quelle est en chacune d'elle l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'homme.

Est-il juste encore de dire : « Dans la sanctification, l'action divine est un autre nom de la régénération et l'activité humaine un autre nom de la mortification,... le Saint-Esprit développant en nous le nouvel homme et nous de notre côté faisant mourir le vieux ?... » Il n'est pas possible de faire ainsi la part de Dieu et la part de l'homme dans l'œuvre de la sanctification. Oui, le Saint-Esprit seul donne la vie et seul il sanctifie, puisque c'est par lui que Christ vit en nous. Mais cette vie de Dieu que l'Esprit-Saint nous communique ne se développe et ne produit ses œuvres que dans notre activité et par elle. A nous de revêtir l'homme nouveau, aussi bien que de dépouiller le vieil homme. (Eph. IV.) A nous de nous présenter nous-mêmes à Dieu comme de morts devenus vivants (Rom. VI), aussi bien que de mortifier la chair avec ses convoitises. A nous, comme dit M. Desplands, de travailler avec le Saint-Esprit, de nous identifier avec Jésus par la foi, de le reproduire progressivement dans notre vie. Notre œuvre dans la sanctification est donc aussi bien positive que négative; elle consiste à aimer, à porter des fruits de charité, c'est-à-dire à vivre de la vie de Dieu, aussi bien qu'à mourir à nous-mêmes. D'un autre côté, seuls nous ne pouvons pas plus faire mourir en nous le vieil homme que nous donner la vie nouvelle. C'est dans la mort de Christ, en laquelle nous sommes baptisés, c'est en Christ mort et ressuscité, avec lequel nous sommes faits une même plante, que se trouve le principe qui détruit en nous le péché, aussi bien que la force qui nous fait vivre pour Dieu. Il n'est donc pas possible, en matière de sanctification, de séparer ce qui est de Dieu et ce qui est de l'homme, pas plus dans la vie du chrétien que dans celle du Christ. Jésus disait : « Le Père qui est en moi est celui qui fait les œuvres, » et ces œuvres étaient bien siennes. Le fruit de la vigne est tout à la fois et le produit du cep et le produit du sarment; la séve vient du cep, mais elle fructifie dans le sarment; le cep porte le sarment et le sarment porte le fruit, et ils travaillent l'un avec l'autre à une même œuvre. Si nous insistons sur ce point élémentaire, c'est qu'il y a lieu de rappeler aujourd'hui que, par nous-mêmes, nous ne pouvons pas plus renoncer au péché et nous consacrer entièrement à Dieu que nous ne pouvons nous régénérer et nous sanctifier, à supposer que ce soient là des choses différentes. Peut-être, sur ce point, y a-t-il tout au moins un malentendu à prévenir chez bien des personnes dans le mouvement religieux qui nous occupe. On nous dit : Faites le sacrifice entier, point de réserve, et alors, en Christ, vous triompherez du péché et il accomplira lui-même votre sanctification. — Je le crois bien, la victoire sera déjà remportée et cette consécration est déjà toute la sanctification. Mais ce que vous me demandez, et dont je reconnais la nécessité, je ne le puis par moi-même; je ne trouve en moi ni le vouloir suffisant, ni la force de le faire. Il faut qu'une main miséricordieuse et plus puissante que moi-même me saisisse et rompe les liens qui me retiennent. C'est qu'en effet la complète consécration de soi-même à Dieu est l'acte énergique d'une volonté déjà sanctifiée; elle doit être une œuvre de Dieu sur nous et en nous avant d'être une œuvre à nous; pour

nous délivrer de la puissance intérieure qui nous retient dans l'esclavage du péché il faut une force plus grande que nous-mêmes. Saul de Tarse ne fut à Christ que lorsque Christ l'eut « saisi. » (Philip. IV, 12.) Quand les premiers disciples vinrent à Jésus, ils étaient loin d'avoir renoncé, même d'intention, à leurs espérances mondaines, et ce fut peu à peu que le Seigneur prit possession d'eux et les amena à se consacrer entièrement à lui. Ne serait-il pas plus vrai de tenir simplement aux âmes le langage de l'Evangile? « Vous tous qui êtes travaillés et chargés, » allez à Christ tels que vous êtes; il est le Sauveur et il ne repousse aucun de ceux qui vont à lui; remettez-vous entre ses mains comme un malade qui se remet aux mains du médecin. Laissez-vous instruire par lui: ce que vous ne pouvez pas faire maintenant, il vous apprendra à le faire; la volonté que vous ne trouvez pas en vous, il vous la donnera, il la formera; sa force s'accomplira dans votre faiblesse. Au fait, ce que le Seigneur réclame du pécheur pour le sauver, c'est la foi, la foi seule et non la consécration préalable, qui, je le répète, est déjà la sanctification. Nous n'oublions pas cependant que c'est des croyants qu'on réclame avant tout une entière consécration de soi-même.

La question de la sanctification est au fond celle de l'accord ou de l'unification de la volonté de Dieu et de la volonté de l'homme. M. Desplands indique fort bien où se trouve la solution du problème: « C'est, dit-il, la réunion dans les profondeurs de notre être des deux personnes divine et humaine qui produit la nouvelle créature. L'incarnation doit présider à notre régénération comme elle a, en Christ, présidé mystérieusement à notre rédemption. » Partout il nomme le Saint-Esprit comme étant, en nous, l'agent divin de notre sanctification personnelle et par conséquent le principe de notre activité dans son harmonie avec la volonté de Dieu. Mais il eut valu la peine de s'arrêter sur ce point et il vaudrait la peine d'y revenir. Car c'est le concours de l'action de Dieu et de l'action de l'homme dans cette œuvre qui fait la difficulté du sujet, et la dualité ne me paraît pas surmontée dans le point de vue que M. Pearsall Smith a mis en cours: il semble parfois exclure l'activité humaine ou l'absorber tellement dans celle de Christ qu'elle disparait. M. Desplands réagissant contre cette tendance et ramenant la question aux termes et au point de vue de l'Ecriture, pourrait, malgré ses réserves et ses déclarations très explicites, sembler à quelques lecteurs prévenus faire pencher la balance en faveur de l'œuvre de l'homme. C'est pourquoi il serait utile de remonter avec l'Ecriture jusqu'au point où se fait la conjonction des deux œuvres et des deux personnes divine et humaine. Ce point, c'est l'action du Saint-Esprit auprès de notre propre esprit. L'Esprit-Saint, c'est Christ en nous: « Il prendra ce qui est mien et il vous l'apportera; » c'est par conséquent, avant tout, la dilection du Père reposant en nous comme elle reposait sur le Fils unique et bien-aimé: « l'amour de Dieu a été versé dans nos cœurs par le Saint-Esprit; » « l'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu; » « nous avons reçu un esprit d'adoption par lequel nous crions: Abba! Père! » Or par cela seul qu'il est un esprit d'adoption et qu'il nous place à l'égard de Dieu dans la relation d'un enfant à l'égard de son Père, nous donnant l'assurance de son amour et nous poussant à lui par le cri et le besoin constant de nos cœurs; il renouvelle notre entendement et nous fait trouver la volonté de Dieu bonne, agréable et parfaite, et même « ce mot odieux de devoir » il le rend aimable; il devient ainsi pour nous un esprit de consécration, il nous sanctifie dans la lumière et dans les étreintes de l'amour divin. Mais en même temps il est un esprit de liberté, car là où est l'Esprit du Seigneur là est la liberté, et là où règne l'amour là règne la loi de la liberté, cette loi de l'Esprit de la vie qui est en Jésus-Christ, laquelle affranchit de la loi du péché et de

la mort. Loin donc d'exiger le renoncement à l'emploi de notre volonté et de notre activité propres et de rendre inutiles nos efforts dans l'œuvre de notre salut, il y fait appel, il les sollicite, il leur communique une énergie nouvelle.

Nous ne pouvons plus nous arrêter au second des deux discours. En le lisant nous avons compris « la demande pressante des quelques amis » qui en ont réclamé l'impression, et nous nous y serions joint. Si le premier discours se recommande par le sérieux de l'étude scripturaire, par la solidité des instructions et l'élévation des vues, il y a dans le second une netteté de conception, une simplicité de plan, une évidence de vérité, et surtout quelque chose de vivant et de dramatique dans le mode de tractation, qui a dû le rendre puissant à l'audition. La conclusion s'élève même jusqu'à la haute éloquence, grâce à la grandeur de la pensée qu'il développe et grâce aux images que l'Ecriture lui fournit : « A nous de faire acte permanent de foi, en nous jetant dans le vide, comme dit Monod, appuyés sur une parole du Seigneur. » Cette pensée exprime précisément tout ce qu'il y a de vrai et de fort dans le mouvement vers la sanctification, qui semble aujourd'hui remuer les églises évangéliques.

A propos de sanctification et de réveil, qu'on nous permette encore le vœu que voici : Qu'en insistant sur le principe, on le poursuive dans ses conséquences, qu'en prêchant la consécration en général, on la prêche dans le détail, on en exige la réalisation, par la foi, dans la pratique de tous les devoirs et de toutes les vertus chrétiennes, dans le renoncement à tous les défauts et à tous les vices que le monde voit et condamne aussi bien que le Seigneur. (J'emploie à dessein des expressions qui ne sonnent peut-être pas très bien à toutes les oreilles.) Saint Paul, dans un des textes sur lesquels M. Desplands appuie son premier discours, nous élève d'abord jusqu'au ciel où Christ est assis à la droite de Dieu : « Vous êtes morts et votre vie est cachée avec Christ en Dieu. » Mais aussitôt il nous ramène sur la terre : « Faites donc mourir vos membres qui sont sur la terre, la fornication, l'impureté, la passion, les mauvais désirs et l'avarice qui est une idolâtrie; la colère, le courroux, la malice, la parole offensante, la parole déshonnête. Ne mentez point les uns aux autres. Revêtez-vous d'entrailles de miséricorde, de bonté, de douceur, de patience, vous pardonnant les uns aux autres, etc. » Voilà comment il entend qu'on recherche les choses qui sont en haut. Suivons la même voie. Qu'après les élans qui nous font par avance triompher en Christ, nous sachions revenir aux réalités d'ici-bas et combattre humblement, avec prière et vigilance, nos péchés habituels, et tout premièrement ceux que les autres nous reprochent et que nous avons de la peine à reconnaître. Je ne sais si « *chevaleresque* » est un terme qui puisse caractériser convenablement les sentiments chrétiens; mais je sais que, comme disciples du Christ, nous devons travailler à être irréprochables dans toute notre conduite et à garder tous les commandements de Dieu. Les « héros » chrétiens sont rares, et, dans tous les cas, l'héroïsme chrétien n'est pas celui que le monde connaît et admire; c'est l'oubli de soi-même pour les autres et l'obéissance jusqu'à la mort; je le vois dans les tristesses et les luttes de Gethsémané, dans les humiliations du prétoire et dans les ignominies du Calvaire; le Seigneur le voit dans bien des dévouements obscurs et qui s'ignorent eux-mêmes; il y a des vies entièrement consacrées à Dieu dans les larmes, dans la pauvreté, dans le travail et dans l'esclavage du devoir, dont personne ne parlera sur la terre. Nous ne devons certes pas demeurer dans la médiocrité : « Soyez parfaits comme votre Père qui est dans les cieux est parfait. » Mais cette perfection, but de notre plus haute ambition, nous la connaissons : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, et

soyez les fils de votre Père qui est dans les cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons. »

Seigneur, sanctifie tes enfants et que ton nom soit sanctifié en eux! R. C.

5 mars 1875.

CHRONIQUE

10 mars 1875.

Le *Chrétien évangélique* a parlé (janvier 1875, pag. 39) des persécutions dirigées par le gouvernement turc contre ceux de ses sujets qui passent au christianisme. L'Alliance évangélique avait envoyé une députation à Constantinople pour protester contre cette intolérance contraire aux lois de l'empire et aux traités internationaux. Le sultan a refusé de la recevoir, sous prétexte qu'elle n'avait pas un caractère officiel; il a fait répondre que les gens soi-disant persécutés étaient tout simplement de mauvais drôles qui avaient cherché à se soustraire au service militaire.

Les députés ont dû reprendre le chemin de l'Angleterre sans avoir rien obtenu; mais tout porte à croire que cet échec n'est qu'apparent. Le gouvernement turc, comme naguère celui de Russie, n'aura pas voulu paraître céder à une pression étrangère; c'est probablement pour lui affaire de dignité. Mais il a pu se convaincre que l'intolérance est vue de mauvais œil en Europe, que la persécution religieuse y excite une indignation générale, et que s'il veut conserver de bons rapports avec les puissances chrétiennes, notamment avec l'Angleterre et l'Amérique, il faut qu'il se décide à respecter la liberté de conscience de ses sujets. Il a pu se convaincre aussi qu'à l'époque actuelle tout finit par se savoir, ce qu'on fait en cachette dans un vallon reculé du Liban, comme ce qui se passe sur les places publiques de Constantinople.

Il était temps, du reste, que l'Eglise chrétienne sonnât la cloche d'alarme, car les nouvelles d'Asie Mineure sont des plus fâcheuses. Sur des ordres venus de Constantinople, plusieurs écoles missionnaires américaines qui comptaient de quinze à vingt ans d'existence ont été fermées de force par les magistrats. Le sultan s'est-il imaginé que personne n'en saurait rien? Grâce au télégraphe, les églises d'Amérique étaient mises au fait de ces actes d'intolérance avant même qu'on en sût quelque chose en Europe. Or les Américains ne sont pas gens à se laisser maltraiter sans rien dire.

Un fait dont la portée est peut-être plus grande qu'il ne paraît au premier abord vient de s'accomplir en Italie. Le chef suprême de la démocratie italienne et de la révolution, le grand-maître de la franc-maçonnerie, le seul homme qui eût en Italie, depuis la mort de Mazzini, assez de prestige pour soulever les masses populaires, Garibaldi vient de se réconcilier avec la monarchie. Nommé député à la Chambre par un des colléges de Rome, on avait craint que son arrivée ne fût le signal de quelque émeute, peut-être d'une révolution. Cette appréhension ne s'est pas réalisée. Il est vrai qu'au moment où il parut, le peuple qui l'attendait se précipita à sa rencontre avec un enthousiasme indescriptible, et qu'il lui fit une ovation comme l'antique ville de Rome n'en avait peut-être jamais vu, même au temps des Césars; mais aucun désordre ne se produisit. Et ce n'était pas seulement la populace qui acclamait le héros, mais la bourgeoisie, l'armée, la noblesse elle-même entraînée dans le tourbillon. L'enthousiasme tenait du délire.

Garibaldi a eu hâte de se soustraire à cet empressement formidable. Il est allé se loger hors des murs dans une villa où il s'occupe de questions pratiques, entre autres de l'assainissement de la campagne romaine. Il a prêté comme député serment à la constitution, visité le roi qui lui a rendu sa visite, déclaré reconnaître enfin cette royauté sous

le sceptre de laquelle la nation jouit de la liberté dans l'unité. A la suite de cette réconciliation, qui n'est pas seulement celle de deux hommes, mais de deux partis rivaux, un grand apaisement s'est fait dans les esprits. Il n'est guère probable que tous les irréconciliables se soient ralliés à la monarchie, mais il paraît certain que la masse du peuple a suivi son demi-dieu dans la voie où il est entré.

Pendant que Rome se repose, Gênes commence à s'agiter. Il paraît qu'en Italie ce sont les municipalités qui décident si l'enseignement religieux sera donné dans les écoles publiques ou laissé au soin des familles, l'Etat s'étant fort habilement désintéressé dans la question. Or l'archevêque de Gênes ayant dernièrement composé et fait adopter pour l'instruction religieuse dans les écoles un catéchisme où l'infaillibilité pontificale occupe une grande place, les partisans de l'école laïque, nombreux à Gênes, jetèrent les hauts cris. L'assesseur de la junte municipale, épouvanté de leurs clameurs, lança une circulaire portant que l'enseignement religieux ne serait plus donné qu'aux écoliers dont les parents en feraient la demande. Mais, à ce qu'il semble, cette décision ne contente personne. La distinction entre écoliers catéchisés ou chrétiens et écoliers non catéchisés ou païens amène du trouble dans l'école et dans les familles.

Un meeting libéral auquel assistaient plus de trois mille personnes se tint le dimanche 28 février dernier pour protester. On y prit entre autres les résolutions suivantes :

1° D'affirmer la liberté de conscience et le respect de tous les cultes honnêtes.

2° De faire appel à l'Etat et aux autorités municipales pour que le principe de la liberté de conscience soit appliqué dans toutes les institutions publiques, écoles, hôpitaux, etc.

3° D'inviter les citoyens à élire aux charges publiques des hommes résolus à faire prévaloir les principes de liberté et de progrès.

Rien de plus légitime assurément, ni de plus modéré que ces vœux. Il doit être pénible pour des parents quelque peu éclairés d'avoir à envoyer leurs enfants dans des écoles où les images saintes et les crucifix remplacent sur les murs les abécédaires et les mappemondes, où des heures se passent chaque jour en exercices de piété, en récitations de litanies, des écoles enfin où l'on enseigne la nécessité d'une soumission aveugle au dieu qui habite le Vatican. A Rome, les écoles municipales sont laïques, les parents demeurant libres de faire donner à part une instruction religieuse à leurs enfants. La liberté individuelle est ainsi respectée, et les frottements sont évités.

On était généralement impatient, et à juste titre, de savoir quelle serait la position faite aux missions protestantes en Espagne sous le nouveau régime. Des lettres récentes nous apprennent que jusqu'à présent la liberté religieuse a été respectée. On n'a fermé ni les temples, ni même les écoles, que le clergé tient cependant pour plus pernicieuses que les assemblées de culte; la presse évangélique jouit d'une parfaite liberté d'allures et elle en use. Les missionnaires ne sont pas inquiétés; leur ministère est même devenu plus facile, grâce à l'apaisement qui s'est opéré dans les esprits depuis l'avénement d'Alphonse de Bourbon.

Il n'y a que les prêtres passés au protestantisme qui aient eu à se plaindre. Une loi de 1870 avait autorisé le mariage civil des prêtres sortis du catholicisme et bon nombre d'entre eux avaient profité de la permission. La loi vient d'être rapportée; voilà nos hommes mis en demeure ou de congédier femmes et enfants ou de quitter le pays. On dit que l'Angleterre, toujours secourable, se propose d'intervenir en leur faveur.

Après de longs mois d'hésitations et de tiraillements, l'assemblée nationale de Versailles s'est enfin décidée à doter la France d'une constitution et à reconnaître l'existence de la république. Elle y a été poussée malgré

elle par les agissements du parti bonapartiste, qui menaçait de s'emparer du pouvoir à la faveur du malaise général. Monarchistes et républicains ont fait cause commune contre l'ennemi commun, et le président a enfin obtenu que ses pouvoirs soient constitués.

On s'était si bien habitué à l'état anormal dans lequel la France se trouvait depuis deux ans, que tout le monde a été pris par surprise, à commencer par les législateurs.

D'après la nouvelle constitution, le pouvoir législatif s'exercera par deux assemblées : la chambre des députés et le sénat, la première étant nommée par le suffrage universel, la seconde par les magistratures départementales et par la chambre des députés. Les deux chambres réunies en assemblée nationale élisent pour sept ans le président de la république. Celui-ci dispose de la force armée, il a le droit de dissoudre la chambre des députés. Il est assisté d'un conseil de ministres, responsables devant les chambres de la politique générale du gouvernement.

Cette constitution franchement démocratique, et assez semblable à celle qui régit avec succès la Confédération suisse, nous paraît propre à assurer, si on l'observe, l'ordre et la liberté. Mais quelle sera la destinée d'un régime qui ne représente réellement ni les aspirations de la nation, ni celles des législateurs eux-mêmes? Les monarchistes qui l'ont voté en désespoir de cause seraient bien fâchés d'avoir fait là une œuvre durable, et les bonapartistes contre qui ces lois sont dirigées n'attendent qu'une occasion pour les mettre de côté.

Pour nous, nous attendons avec impatience de voir si la république sera plus tolérante, étant organisée, qu'elle ne l'était auparavant. Les arrestations arbitraires, les refus d'autorisation, des mesures vexatoires légales ou illégales de diverses sortes, se multiplient depuis quelques mois dans les départements, sans que le ministère des cultes semble se soucier de faire rendre justice aux opprimés. M. le pasteur Fisch, de Paris, était allé dernièrement présider un culte dans le temple protestant de Roussac (Haute-Vienne), autorisé en 1856 par un arrêté de Napoléon III. Le maire envahit le temple à la tête d'une brigade de gendarmerie et le fit évacuer malgré les protestations de M. Fisch, qui était dans son droit. Ailleurs, c'est un évangéliste qu'on fait accompagner par deux gendarmes, dans toutes ses courses et jusqu'au pied de la chaire; un mort à qui l'on refuse une place dans le cimetière de sa commune, etc., etc. On n'en finirait pas si l'on voulait relever tous les attentats à la liberté des cultes commis dans ces derniers mois, non par des prêtres, mais par des magistrats dont quelques-uns sont haut placés. Les illégalités les plus criantes ont eu lieu précisément pendant que le titulaire du ministère de l'intérieur était un protestant, M. de Chabaud Latour, celui-là même qui refusait naguère à Mme de Gasparin l'autorisation de mettre en vente un ouvrage de son mari dans les bibliothèques de chemins de fer. Quand un magistrat protestant peut agir de la sorte, qu'attendre de ceux qui ont été élevés par les jésuites!

Au reste le protestantisme français commence à éprouver les fâcheux effets de ses longs atermoiements : on dirait que sa conscience s'émousse. Le parti orthodoxe vient de se lancer dans une entreprise qui n'est guère honorable si elle est vraiment ce qu'elle paraît. Il s'agirait de supplanter les consistoires libéraux en les remplaçant par des comités libres élus conformément aux lois par les minorités orthodoxes et qu'on ferait reconnaître par le gouvernement. Si ce stratagème réussit, les libéraux se trouveront évincés, même dans les églises où ils ont la majorité. On leur aura donné le droit de se considérer comme victimes d'une spoliation.

Les orthodoxes, que nous tenons pour nos frères, nous permettront-ils de leur dire que leur nouvelle politique n'est pas digne de la grande cause qu'ils ont à cœur de faire triompher. En vertu de quel droit des comités offi-

ieux se substituent-ils aux corps officiels? Qui validera les élections auxquelles ils auront présidé? On les aura faites dans le but de battre en brèche les consistoires libéraux; pourra-t-on demander à ceux-ci de les ratifier, d'en accepter les résultats? Evidemment non; il faudra leur passer sur le corps. Il serait plus conforme aux lois divines comme aux lois humaines de se séparer à l'amiable, en laissant aux adversaires du Christ le monopole des illégalités.

Pour trouver cette question traitée à la fois avec sérénité et d'une façon lumineuse, c'est à un recueil qui ne se donne pas pour religieux qu'il faut s'adresser. La *Revue des deux mondes* a publié en décembre un article sur l'état actuel de l'Eglise réformée, dans lequel elle donne tort aux libéraux. « Que les dissidents de l'Eglise réformée, dit-elle, soient libres d'attaquer la foi ou l'inspiration de la Bible, nul n'y fait obstacle; mais quand ils prétendent s'imposer à une Eglise dont ils ont abandonné les croyances, quand ils réclament le droit d'en exercer les charges et d'en toucher les émoluments pour l'empêcher de propager la foi, ils ne sont plus du tout les champions de la liberté, ils combattent tout simplement pour la domination. »

Voilà qui est clair; mais si l'auteur de l'article est sévère pour les protestants libéraux, il ne va pas jusqu'à se montrer injuste à leur égard. Il demande une scission suivie d'un partage des biens ecclésiastiques, et deux églises protestantes reliées à l'Etat. Cette solution serait plus équitable que celle d'évincer une des parties en faisant appel pour cela au pouvoir séculier. Quant à nous, nous préférerions encore que les chrétiens évangéliques quittassent purement et simplement l'établissement officiel, sans attendre qu'on fît ce partage, si difficile, paraît-il, des biens ecclésiastiques. Ils emporteraient avec eux « l'Eglise des pères, » cette Eglise qui ne consiste pas dans des murs et des bénéfices, mais dans un esprit de liberté à l'égard des hommes et d'asservissement à la volonté de Dieu en Christ.

L'abbé Guéranger, le restaurateur de l'ordre des bénédictins, vient de mourir. Il était peu connu dans notre monde protestant, ne s'étant guère occupé de controverse avec les hérétiques hors l'Eglise; mais son nom restera célèbre dans les annales du catholicisme ultramontain, comme celui d'un des champions les plus vaillants de la nouvelle foi. Savant distingué, écrivain fécond, diplomate habile et actif, il valait à lui seul toute une armée de prêtres.

Il s'était donné pour tâche spéciale de détruire le gallicanisme, en faisant remplacer partout les liturgies gallicanes par celles de Rome. On sait qu'il n'a que trop bien réussi. Il fut un des promoteurs et le défenseur le plus autorisé des dogmes nouveaux de l'immaculée conception et de l'infaillibilité pontificale. Ses ouvrages à ce sujet sont des chefs-d'œuvre de fausse érudition et d'habileté jésuitique. Du fond de son abbaye de Solesmes, il dirigeait la polémique des journaux ultramontains, inspirait les chefs du parti, prenait l'initiative des entreprises. Il laisse comme monument de son activité des ouvrages de polémique, véritables arsenaux où les futurs apologètes du romanisme iront longtemps chercher des armes pour le soutien de leur cause : armes déloyales, car les citations détournées de leur vrai sens, les subtilités sophistiques, les pièces fausses abondent dans ces livres qui inspiraient tant de dégoût au père Gratry.

On fait grand bruit en France d'un nouvel acte de tyrannie accompli par le gouvernement prussien. Ordre a été intimé aux pasteurs protestants d'Alsace d'introduire dans leurs prières liturgiques la formule : « Protége, Seigneur, l'empire allemand. Protége et bénis l'empereur Guillaume. »

Le *Christianisme au XIXme siècle*, qui rapporte ce fait sans cacher son indignation, termine son article par la question suivante :

« Tout cela n'est donc que de la religion d'Etat? »

Il indique ainsi lui-même ce qu'on peut objecter à sa vertueuse colère. Eh! sans doute, voilà les conséquences de l'union entre l'Eglise et l'Etat. L'Etat paie les pasteurs; c'est bien le moins qu'on prie pour lui. Dans quel pays cela ne se pratique-t-il pas?

Ce qu'il y a de triste, c'est de voir des pasteurs présenter à Dieu par soumission envers l'Etat des prières qui leur répugnent et manquent, par conséquent, de sincérité, puis accepter un salaire du maître qu'ils desservent plutôt qu'ils ne le servent.

Un homme connu et aimé de toutes nos églises, M. Ami Bost, vient de s'endormir au Seigneur. C'était un des derniers représentants de cette génération d'hommes forts qui, au commencement du siècle, ranimèrent par leur parole, par leurs écrits et par leur exemple, la vie spirituelle au sein de nos églises. M. Bost a laissé des souvenirs profonds dans ces cantons suisses qu'il parcourait, il y a plus d'un demi-siècle, en proclamant avec force et succès les grandes vérités retrouvées. Missionnaire à l'âme de feu, poëte et musicien distingué, apologète intrépide, charmant écrivain, sa biographie mérite une place d'honneur dans nos bibliothèques, et il faut espérer qu'on nous la donnera, à moins qu'on ne fasse réimprimer les *Mémoires* qui font revivre à la fois une époque remarquable et un de ces hommes au sujet desquels il nous est dit : « Souvenez-vous de vos conducteurs et imitez leur foi. »

* * ·

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

—

Genève.

13 mars 1875.

Les réunions religieuses annoncées pour cette semaine touchent à leur fin. On a peine a se séparer. Ce soir, demain encore des réunions de prières ou d'appel auront lieu, et chacun reprendra retrempé, raffermi, il faut l'espérer du moins, l'œuvre de chaque jour. Ce n'était pas sans appréhension que plusieurs voyaient approcher ces jours de *consécration*. Des paroles imprudentes prononcées dans des réunions semblables, l'accent mis trop fortement sur certains côtés de la doctrine chrétienne au détriment d'autres, la glorification de l'homme qui a servi entre les mains de Dieu d'instrument pour inviter l'église à « rechercher la sanctification sans laquelle nul ne verra le Seigneur, » avaient jeté de la défiance sur un mouvement qui, commencé en Angleterre l'année dernière, semble vouloir s'étendre sur toute l'Europe. On faisait donc ses réserves, mais l'on se promettait toutefois d'écouter sans parti pris tout ce qui pourrait être dit par les hommes gagnés à ce nouveau réveil.

J'étais du nombre des craintifs; mais aujourd'hui, quoique n'ayant point eu le privilége comme d'autres de me sentir *renouvelé* pendant les réunions qui prennent fin, je dois rendre un joyeux témoignage à l'œuvre excellente que Dieu a accomplie.

La semaine de *consécration* a été inaugurée le lundi 8 au soir par une assemblée de prières. La grande salle du casino louée pour la recevoir s'est trouvée immédiatement trop petite, et l'on a dû successivement ouvrir d'autres salles dans le même édifice. C'était donc un millier de personnes environ qui dès le premier jour répondaient à l'appel de leurs frères.

Le lendemain, aux réunions de prières et d'études bibliques, même concours d'assistants. Le soir, la grande salle de la réformation contenait plus de *deux mille* auditeurs. Jour après jour, les appels à l'humiliation et à la foi, à la consécration à Dieu devenaient plus pressants, les prières plus nombreuses, plus ferventes; on sentait que la supplication devenait l'œuvre de tous et que chacun avait faim et soif d'obtenir quelque grâce. Toutefois rien d'exalté dans les allocutions et dans les prières; point de nom d'homme mis à la place de celui du Seigneur, point d'exposé systématique de certaines doctrines particulières, point de ces affirmations, que l'on arrive par le chemin court et facile de la sanctification à ne plus pécher, mais un courant large, fécond de vie spirituelle; une chaleur communicative, le sentiment de plus en plus distinct

que le Seigneur était là, créant une unité profonde entre ces chrétiens venus de lieux divers, appartenant à des dénominations différentes, mais oubliant et leurs églises particulières et leurs vues spéciales pour jouir de la communion fraternelle en Christ. Relèverai-je quelques-unes des allocutions qui ont été prononcées? dirai-je l'esprit de sagesse, de pondération, de prudence apporté dans la direction de ces réunions par MM. Monod, Rappard, Perrelet et d'autres? Non. Qu'il me suffise d'affirmer que la Parole de Dieu a été la seule autorité invoquée et que depuis le théologien vénéré, comme le professeur Godet, jusqu'au plus humble des frères, tous ont cherché à ne mettre en lumière que *ce qui est écrit.*

Les conférences pastorales auxquelles ont pris part près de *deux cents* pasteurs, anciens d'église ou directeurs de sociétés religieuses, ont été animées du meilleur esprit. On s'est expliqué franchement, fraternellement sur les points controversés. Tous ont-ils été convaincus, persuadés? Non; mais bien des préjugés ont disparu, et il n'est peut-être pas un pasteur qui soit sorti de ces conférences sans se frapper la poitrine, en se reprochant douloureusement les lacunes de son ministère. Quelques-uns ont rendu témoignage à l'œuvre accomplie par Dieu dans leur cœur pendant ces réunions. — « J'étais venu à Genève pour trouver mon Sauveur, disait l'un d'eux, et c'est le Seigneur qui m'a trouvé. » — « Je suis monté sur la colline de Morija, disait un autre, et là j'ai fait le sacrifice de mon moi entre les mains de Dieu. » — « Je m'en retourne, disait un troisième, plus consacré à Dieu, plus donné à Celui qui s'est donné pour moi. Cette consécration durera-t-elle? Je ne sais. Je ne m'en inquiète pas. J'en laisse le souci à Dieu. »

La réunion de cène du vendredi soir a été particulièrement solennelle. La grande salle de la réformation était remplie. Après une lecture de la Parole de Dieu et une allocution de M. Rappard, de la Crischona, les pasteurs, les anciens et les diacres présents aux assemblées entourèrent les tables dressées pour la communion, et par l'organe de M. le pasteur Coulin s'engagèrent devant le Seigneur à le servir avec plus de fidélité. Plus de douze cents personnes s'approchèrent ensuite pour participer au repas sacré. Des cantiques, la lecture de fragments de la Parole de Dieu, interrompaient seuls le silence dans cette vaste assemblée. Le recueillement était profond. L'émotion gagnait bien des cœurs. On sentait toute la solennité de cet acte. Une allocution de M. Théod. Monod et le chant du cantique

Agneau de Dieu, par tes langueurs
Tu pris sur toi notre misère, etc.

terminèrent ce culte qui avait duré plus de deux heures.

Aujourd'hui des réunions d'intercession et d'actions de grâces auront encore lieu, en langue française et en langue allemande. Demain dimanche, une réunion d'appel dans la grande salle de la réformation clora cette semaine de prières.

Puissent nos églises recueillir quelques bénédictions de ces jours de recherche du Seigneur! Puissent les pasteurs de nos diverses dénominations se souvenir qu'il est bon que les frères s'entretiennent ensemble! Puissent surtout les émotions de ces journées ne pas demeurer stériles! Le monde attend les fruits pour juger de l'arbre.

LOUIS RUFFET

Berne.

10 mars 1875.

Dans son mandement du Jeûne fédéral, notre gouvernement invitait le peuple bernois à remercier Dieu pour deux grâces signalées accordées à la patrie en 1874, savoir la loi ecclésiastique et la nouvelle constitution fédérale. — Jusqu'ici ces deux bonheurs n'ont pas fait beaucoup d'heureux. Sans parler de l'énorme quantité d'assassinats provoqués par l'abolition de la peine de mort, les pasteurs radicaux ont été froissés de se voir exclus des fonctions d'officiers de l'état civil. A entendre leurs doléances, on dirait que ces fonctions de greffiers communaux sont indispensables à leur ministère et que la loi qui les leur interdit annule leur œuvre pastorale. Au chapitre sixième des Actes, nous lisons que les apôtres furent tout heureux d'être débarrassés du service des tables, afin de vaquer à la prière et à l'administration de la Parole. On dirait presque que les apôtres d'aujourd'hui ajoutent plus d'importance au service

de greffiers qu'à la prière et à la prédication de la Parole. — Les apôtres disent à l'église primitive : « Déchargez-nous de travaux extérieurs que d'autres peuvent faire aussi bien que nous et qui nous prennent trop de temps : nommez-nous des remplaçants pour une œuvre utile mais secondaire, afin que, sans entraves, nous nous livrions tout entiers au soin des âmes. » — Environ 400 pasteurs suisses adressent aux Chambres fédérales une pétition pour demander de rester chargés d'écritures interminables, de correspondances nombreuses, d'une tenue de livres compliquée, absorbant la meilleure partie de leur temps, rendant difficile la cure d'âmes, les visites à domicile, les études sérieuses, sans lesquelles la prédication perd sa saveur! — Encore si les fonctions d'officier civil restaient sous la nouvelle loi fédérale ce qu'elles ont été jusqu'ici, on comprendrait le regret d'en être privé, puisque, à l'occasion des baptêmes, des fiançailles, des mariages et des décès, nous avons la possibilité et le devoir d'adresser de bonnes paroles à nos paroissiens, même à ceux qui se montrent rarement. Mais les futurs officiers civils devront être absolument neutres en religion : obligés de servir les citoyens de tout culte, et les libres penseurs par-dessus, il leur sera interdit de parler de foi, de repentance et de jugement, comme le faisait saint Paul dans ses entretiens avec Félix. — Voyez quelle triste figure le pasteur ferait, entouré de son écharpe d'officier civil! On apporte un enfant à enregistrer; le pasteur tient le plumitif et rédige l'acte de naissance : « Vous êtes mon paroissien, dit-il, nous allons inscrire cet enfant pour le baptême.... — Pardon, monsieur, répliquera le père, mon enfant ne sera pas baptisé, du moins pas par vous! » — Voici des fiancés qui demandent le mariage; le pasteur-greffier lit les articles du code, arrange l'affaire : les époux se lèvent, paient l'émolument et saluent. « Mais, dit le pasteur, ne voulez-vous pas venir à l'église pour donner à votre union une sanction religieuse? — Monsieur, reprend l'époux quasi offensé, ne nous parlez pas de prière, de Bible, d'église; vous n'en avez pas le droit; ici nous sommes sur un terrain neutre; pour nous, vous êtes greffier, voilà tout! » — Quel rôle indigne à faire jouer au pasteur! — L'assemblée nationale l'a senti et a passé à l'ordre du jour sur les pétitions du clergé protestant. — Dès lors des plaintes amères et des découragements presque risibles! « On nous met hors la loi, s'écrient les pétitionnaires; on nous ravit nos droits de citoyens suisses; non contentes de nous déclarer non éligibles au Conseil national, nos autorités nous excluent des fonctions d'officiers de l'état civil! Ne sommes-nous pas d'excellents patriotes? N'avons-nous pas bien mérité de la patrie par nos efforts pour le triomphe des nouvelles lois? Pourquoi nous rendre solidaires des péchés du clergé catholique? Qu'on l'exclue, lui, de ces fonctions, rien de mieux; qu'on en exclue même les orthodoxes protestants, d'accord! Mais nous, pasteurs radicaux! c'est trop fort! c'est une ingratitude! Nous ne sommes pas une caste à part, comme le clergé d'autrefois. Nous sommes des prédicateurs patentés par l'état, voilà tout! Ne nous appelez plus ecclésiastiques (Geistliche) : nous sommes citoyens comme les autres. » — Saint Paul se disait *mis à part* pour le témoignage de Christ. Nos libéraux n'entendent pas être mis à part. (Ἀφωρισμένοι εἰς εὐαγγέλιον Θεοῦ.) Pour effacer toute trace du *character indelebilis*, le synode argovien a supprimé l'ordination, l'imposition des mains et les engagements que prenaient ceux qui se consacraient au saint ministère. M. Carteret en a fait autant à Genève. Les pasteurs d'Argovie espèrent que, n'étant plus consacrés, ils seront éligibles à la représentation nationale. — Quelle idée se font ces messieurs du saint ministère? Il semble que la pensée de sauver des âmes ne les aborde pas! En vérité, le rationalisme, même mitigé, fait tomber bien bas!

L'un des pasteurs les plus respectables du parti mitoyen, M. Blœsch, de Laupen, n'a pas pu supporter la *flétrissure* infligée au ministère par la loi fédérale. Ce coup l'a désarçonné. Non-seulement il a donné sa démission, mais encore il abandonne les *ingrates* et *stériles* fonctions pastorales. Il est arrivé à la conviction que le ministère n'a plus de place dans la société moderne. A son idée, notre église nationale marche à sa décomposition, et la nouvelle loi, votée par 70 000 citoyens, n'aura pour effet que d'en hâter la ruine. Le pastorat actuel n'a plus ni objet, ni efficace. L'exclusion des ministres de la tenue des registres civils est une mesure inique et blessante, mais ce n'est que l'un des symptômes de l'esprit moderne, qui ne tolère plus

l'œuvre du ministère. — Ainsi M. Blœsch désespère de la situation; à ses yeux, le pasteur national bernois ne peut plus rien faire qui vaille : il ne lui reste qu'à sortir d'une situation fausse et à quitter une vocation désormais infructueuse. Ce découragement est significatif, mais pas surprenant du tout. Depuis des années nos libéraux nous rebattent les oreilles de leur *Volkskirche*. C'est du peuple que vient la lumière et la vérité : le peuple est pour eux une espèce d'incarnation de la divinité; donc il faut consulter le peuple en religion comme en politique : ce peuple est pieux, chrétien, vertueux; il veut une église, expression de sa foi; il n'est plus orthodoxe, sans doute, mais pas moins profondément religieux; si actuellement il abandonne le culte, c'est qu'il n'est plus d'accord avec la dogmatique d'il y a trois siècles : il faut donc remanier catéchisme, liturgie, cantiques, pour les accommoder au goût du jour; alors on verra les masses revenir à l'église et déployer un grand zèle religieux. — Telles sont les utopies de ces naïfs théologiens. Quelle déception de constater que ce peuple-Dieu n'a qu'indifférence pour l'église nouvelle, et qu'un amour excessivement tiède pour ses conducteurs spirituels! — Je ne sais si d'autres pasteurs suivront l'exemple de M. Blœsch; mais je ne serais pas surpris qu'un bon nombre d'entre eux fussent découragés. Ce qui est certain, c'est que le ministère exerce peu d'attrait sur la jeunesse et que le nombre des étudiants diminue. Nous avons en ce moment huit cures vacantes et deux suffragants seulement.

M. Blœsch est un caractère très honorable et un penseur logique; ses études ont été soignées et il manie bien la plume. Il a publié la biographie de son excellent père, M. le landammann Blœsch, dernier chef du parti conservateur bernois. Mais ses études théologiques l'ont détourné de la simplicité de la foi : il me souvient que, lors de son examen, il niait carrément l'origine surnaturelle du Sauveur, donc l'inspiration des Ecritures. Il est dès lors facile de comprendre que son ministère ait été paralysé et non accompagné du témoignage de l'Esprit-Saint. Si les professeurs songeaient au mal qu'ils font en semant le doute dans le cœur de leurs élèves, ils se garderaient plus scrupuleusement d'établir comme *résultats de la science*, ce qui n'est pas entièrement certain. Quelle audace et quelle redoutable responsabilité de poser comme axiome l'impossibilité du miracle! — Heureux le pasteur bernois qui, loin d'être découragé et de *jeter le manche après la cognée*, s'en va joyeux, prêcher le salut aux pécheurs, et qui s'applique cette exhortation si solennelle : « Je te *conjure* devant Dieu et devant le Seigneur Jésus-Christ qui doit juger les vivants et les morts, en son apparition et en son règne : prêche la Parole, insiste en temps et hors de temps, reprends, censure, exhorte avec toute douceur d'esprit et avec doctrine. » (2 Tim. IV.) Bien des âmes l'écouteront avec bonheur et pourront dire : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de ceux qui annoncent de bonnes nouvelles! » Sans doute les hommes politiques, les potentats radicaux et leur suite, les rédacteurs de journaux, blâmeront comme rétrograde ce témoin de la résurrection du Christ : ils trouveront qu'il n'est pas de son temps, ni à la hauteur du siècle, que le peuple *cultivé*, les avocats et les régents n'admettent plus ces doctrines surannées dont la *science* moderne a fait justice, etc., mais il aura avec lui les âmes altérées de grâce, et elles sont très nombreuses; il paîtra avec zèle le troupeau de Christ, et quand le souverain Pasteur apparaîtra, il recevra la couronne incorruptible de gloire. Envoie, Seigneur, des ouvriers dans ta moisson!

Nous avons eu, le 11 décembre dernier, une solennité universitaire, l'ouverture de la faculté de théologie *vieille*-catholique, création de notre gouvernement, seule dans son genre, si je ne me trompe, et destinée à fournir des prêtres aux *futures* paroisses séparées de Rome. M. Teuscher a fait de cruelles expériences avec plusieurs curés qu'il avait imposés au Jura. Les uns sont rentrés dans le giron de l'église romaine (on m'affirme même que M. le curé Gschwind de Starrkirch, qui a occasionné la destitution de l'évêque Lachat, est retourné au catholicisme infaillibiliste), les autres ont dû fuir pour des causes peu édifiantes. Il s'agit donc de former des prêtres *patriotes*, avant tout, mais aussi moraux et instruits, apprenant à connaître, au contact des étudiants d'autres facultés, les réalités de la vie et les exigences de l'esprit moderne.

J'ai sous les yeux les quatre discours qui

furent prononcés à cette occasion en présence d'une nombreuse assistance, où figuraient plusieurs conseillers nationaux, l'élite du radicalisme suisse, y compris M. Carteret et autres législateurs ecclésiastiques, qui ont bien mérité de la patrie. La nouvelle faculté compte cinq professeurs : MM. Herzog, de Lucerne, curé à Olten, le prof. Friedrich, de Munich, le prof. Hirschwælder, Allemand à moi inconnu, le prof. Gœrgens, orientaliste, et le prof. Gareis, jurisconsulte. On avait annoncé que M. Hurtault, ami du père Hyacinthe, figurerait au nombre des nouveaux professeurs : il n'en est rien; on prétend que son mariage est cause de son exclusion : les vieux-catholiques allemands ne croient pas le moment venu d'abolir le célibat des prêtres et ils blâment la précipitation imprudente de quelques Français. — Quant aux étudiants, on dit qu'ils sont huit, dans le langage officiel : *une faible douzaine :* mais ils coûtent cher : ils ont des bourses de fr. 800 ou fr. 1000, ai-je entendu dire. M. Teuscher n'est pas avare : il paie largement. Si l'argent de l'état pouvait faire naître et vivre une église, on serait en droit d'espérer que le vieux-catholicisme verra des jours prospères. Pour moi, j'aurais de plus fermes espérances, si je voyais plus de foi personnelle et plus de dévouement. Jérémie n'annonce rien de bon à ceux qui s'appuient sur le bras de la chair!

Il serait trop long d'analyser les quatre discours d'ouverture; cependant je trouve dans chacun d'eux quelques idées qu'il n'est pas hors de propos de relever. Et d'abord j'aime à constater l'aveu du premier orateur, le directeur de l'instruction publique, M. Ritschard, jeune avocat oberlandais de l'école Stæmpfli. Il avoue que naguère encore tous les patriotes sincères croyaient le moment venu de séparer complétement l'église de l'état. L'église libre dans l'état libre était alors pour eux une *vérité*, aujourd'hui c'est une *utopie*. Voici comment je m'explique ce changement d'idée. Nos gouvernants radicaux pratiquent peu la religion : on ne les voit à peu près jamais à l'église, jamais à la sainte cène : ils s'excommunient eux-mêmes, à peu d'exceptions près. Ceci est un fait patent que je constate sans juger leur cœur : plusieurs sont peut-être plus près du royaume des cieux que maint pratiquant régulier. Toutefois on peut se figurer qu'étrangers à la foi active, ils s'imaginaient que la religion, privée de la bourse de l'état, se confinerait, en sentiment noble mais vaporeux, dans l'intimité de l'âme, de la famille, de quelques réunions modestes, et ne ferait plus parler d'elle sur le *forum* bruyant de la vie publique. Ils ignoraient et détestaient la puissance agressive du sel de la terre. Qu'il y ait des gens pieux et débonnaires, surtout des femmes, rien de mieux : à condition cependant qu'ils se taisent. Jadis le sanhédrin défendait aux apôtres de parler de Jésus ressuscité : — Croyez ce que vous voudrez, mais, de grâce, taisez-vous. « On vivrait si heureux, disait jadis le cardinal Bembo, ne fût ce malencontreux Erasme avec son Nouveau Testament grec, qui tourne toutes les têtes! »

Dès que nos radicaux s'aperçurent que la religion est une puissance, d'autant plus grande qu'elle est plus libre, ils prirent peur et résolurent d'asservir l'église à l'état. Ne leur parlez plus de liberté religieuse! M. Ritschard vous dira: Voyez la Belgique, voyez le Jura bernois! la liberté des prêtres a servi à l'abrutissement des individus et ils ne rêvent qu'à assujettir l'état. Mais ni en Belgique, ni dans le Jura l'église n'a été séparée de l'état. Celui-ci paie toujours les prêtres. Ne les payez plus; abandonnez les églises à leur sort; cessez de fabriquer des religions d'état; laissez les gens se grouper selon leurs convictions, alors vous aurez l'église libre dans l'état libre, et vous vous persuaderez que c'est la seule solution possible de nos conflits. Si le Jura veut être ultramontain, laissez le libre dans ses croyances : toutes vos violences n'y changeront rien.... Je me trompe : vos violences décupleront les forces de votre adversaire. Quand le comprendrez-vous? Quand croirez-vous à la liberté?

Le second orateur, M. le Dr Dor, recteur de l'université, ne renie pas son origine : il aime la liberté, et quoique engagé dans l'engrenage gouvernemental, il exprime dès le début le vœu qu'on arrive à la séparation de l'église et de l'état. Il félicite les élèves de la nouvelle faculté, ces futurs prêtres libéraux, de pouvoir faire leurs études, non dans un séminaire à vues étroites, mais au milieu des étudiants de toutes les facultés : ils comprendront mieux la vie, leur horizon s'élargira, ils apprendront la tolérance et deviendront des hommes auxquels rien d'humain ne sera étranger. — J'avoue que j'ai quelque peine

à partager cet optimisme. Si ces étudiants doivent aboutir à la carrière pastorale dans quelque paroisse vieille-catholique (en existe-t-il de réelles en Suisse?), ils ont besoin de *science*, je le veux, de *patriotisme*, je l'admets, mais aussi de *foi* et de *vie chrétienne*. S'il suffit au médecin de savoir, si son caractère moral et religieux n'est pas indispensable à ses succès, il n'en est pas ainsi du pasteur. Sans une vie religieuse réelle, sa vocation est manquée, sa carrière est faussée. Or, je crains que, dans notre milieu universitaire, les futurs prêtres libéraux ne trouvent aucun foyer religieux pour y réchauffer leur âme et se préparer à de saintes fonctions : et si, un jour, on les place en face de prêtres jésuites ardents, convaincus, que feront-ils sans une foi positive? Leur œuvre sera nulle, et Rome célébrera de nouveaux triomphes. Les négations ne mènent à rien.

M. Nippold, professeur de théologie protestante, troisième orateur, magnifie en termes pompeux la *création grandiose* de notre *haut* gouvernement, qui saisit les *armes spirituelles* pour combattre l'ultramontanisme. Il salue la nouvelle faculté comme un grain de sénevé qui grandira et deviendra un arbre sous les branches duquel s'abriteront les nations. « Nous célébrons aujourd'hui, dit-il, une fête de famille, où des frères, longtemps divisés, se tendent une main amicale. Les deux facultés théologiques se compléteront et travailleront à l'envi à la recherche de la vérité. » M. Nippold est historien; il a publié plusieurs ouvrages volumineux sur l'histoire de l'église moderne; il a consacré deux gros volumes à la *Biographie de Richard Rothe*, de Heidelberg; il appartient à la fraction mitoyenne : il veut tout concilier; son caractère doux et honnête le porte à voir le bien partout, sauf dans le matérialisme qui l'effraie et l'ultramontanisme qu'il abhorre. Cependant ses doctrines sont trop vagues; et quand il appelle ses nouveaux collègues des *témoins du Saint-Esprit, portant les stigmates de Christ*, on sent je ne sais quelle confusion malsaine de la nature et de la grâce, dont est infectée la tendance du juste-milieu.

Enfin M. le Dr Friedrich, doyen de la nouvelle faculté, prononce un long discours sur l'invasion progressive de l'église catholique par le jésuitisme, invasion qui a atteint son point culminant au concile du Vatican. Il constate le fait qu'avant 1830 la grande majorité des catholiques était anti-jésuite. Mais il est incomplet dans l'énumération des causes qui ont donné tant de puissance à l'ordre de Loyola. Le caractère franchement anti-chrétien des révolutionnaires français, suisses, italiens, etc., a effrayé les peuples catholiques et ils ont cherché une force de réaction dans la célèbre société. Le radicalisme suisse a lancé ses corps-francs, œuvre inique qui a amené la guerre du Sonderbund; les catholiques ont subi le joug d'une majorité injuste, selon moi. L'injustice a produit, comme toujours, son fruit amer. Les catholiques modérés ont été poussés vers les extrêmes. En expulsant les jésuites, on a enraciné le jésuitisme et décuplé ses forces. M. le Dr Friedrich ne méconnaît pas ces forces gigantesques : il en montre l'accroissement ininterrompu et vraiment inquiétant. Ce n'est que par le secours du plus Fort, que cet homme fort peut être lié. Je crains beaucoup que la nouvelle faculté, inaugurée avec éclat, célébrée le soir par un festin splendide, par des toasts en prose et en vers, par un cortége aux flambeaux, je crains, dis-je, que ce ne soit qu'un arbre sans racine et sans avenir. Les toasts de M. Carteret, l'appui enthousiaste des radicaux fédéraux, l'or de l'état, les articles de journaux, sont des facteurs inefficaces pour fonder une église. La *foi* au témoignage de Christ, la foi enfantine d'un Luther, c'est la victoire sur toute erreur et sur toute superstition. Mais nos orateurs académiques entendent vaincre par la science et par le patriotisme. Ce n'est pas sans tristesse que l'on songe à l'issue probable de tous ces efforts. Les nobles accents du père Hyacinthe éveillaient de si grandes espérances! On avait commencé de bâtir sur le roc; maintenant on bâtit sur le sable. Les amis du vrai progrès ne verront pas sans douleur l'effondrement d'une maison dont ils avaient salué les premiers fondements.

B.

Zurich.

Mars 1875.

On s'occupe beaucoup ici de questions d'école. Ailleurs les difficultés naissent à propos d'églises; chez nous c'est sur le terrain de

l'instruction publique qu'on voit surgir des conflits plus ou moins sérieux.

Nous avons dans ce canton le système scolaire le plus complet et le plus serré qu'on puisse voir. Non-seulement on y trouve tous les degrés de l'instruction, depuis l'université jusqu'aux écoles primaires, auxquelles on ajoutera peut-être les écoles Frœbel, obligatoires pour les enfants au-dessous de six ans; non-seulement tous les fils de ce monde scolaire sont dans la main du directeur du département; mais encore le personnel enseignant, à part quelques exceptions dans l'université et ailleurs, est animé d'un esprit de corps, qui fait de l'école une puissance dans l'état. Du reste ce corps est officiellement constitué; les maîtres ont leur synode, tout comme les pasteurs, avec une compétence assez étendue, et une large part d'influence.

Une pareille organisation, qui ferait envie à l'université de France, offre des avantages considérables pour la marche progressive de l'instruction publique. Qu'on se représente toutes ces têtes travaillant dans un même esprit, cherchant à l'envi l'amélioration et la simplification des méthodes d'enseignement, et le triomphe définitif du bon sens sur la routine; n'aura-t-on pas le droit d'attendre d'une telle communauté d'efforts de brillants résultats? Les écoles zurichoises, en effet, ont figuré avec honneur à l'exposition scolaire de Vienne en 1873; mais ce qui, selon nous, a plus d'importance encore, les parents qui ont des enfants dans ces écoles sont surpris des progrès rapides qu'ils y font, de la solidité et de la précision des connaissances qu'ils y acquièrent. On y instruit les enfants plus vite, mieux et avec moins d'heures de travail que dans les écoles étrangères. Telle est du moins l'opinion que nous avons entendu émettre par des hommes compétents et sans préventions.

Les écoles publiques étant ce qu'elles sont, les écoles privées, qui partout ailleurs réussissent, ne trouvent guère un sol propice dans le canton de Zurich. Presque toutes les jeunes filles suivent jusqu'à l'âge de seize ans les écoles publiques. Pour une population de près de cinquante mille âmes nous n'avons en ville que trois écoles privées de jeunes filles, comptant ensemble à peine deux cents élèves, dont un grand nombre sont d'origine étrangère. Pour les garçons, il n'y a, à ma connaissance, qu'une seule école privée, qui n'a pas plus de trente ou quarante élèves.

Du reste, le pouvoir scolaire n'aime pas les établissements particuliers. Il ne les favorise pas, ne leur accorde qu'à bon escient l'autorisation exigée par la loi, et exerce sur eux une surveillance régulière. On n'exige pas seulement de l'école privée un minimum de connaissances élémentaires, mais on prétend qu'à tous les degrés primaires elle marche de front avec les écoles publiques. Dans ce pays de la démocratie, la cause de la liberté a reçu déjà maints affronts sur le terrain scolaire, dès 1846.

Ce régime néanmoins ne laisserait pas d'être supportable. On se soumet volontiers au gouvernement paternel, même quand il est dans des mains démocratiques, pourvu qu'il soit équitable. Mais quand des tendances personnelles, ou les idées d'un parti l'emportent sur les principes de justice, la paternité démocratique est plus blessante que tout autre. On en jugera par les faits suivants :

L'enseignement religieux, autrefois obligatoire, aujourd'hui plus ou moins facultatif, semble devoir être supprimé dans un avenir plus ou moins rapproché. Les parents qui tiennent à la religion chrétienne ne songeront pas à se plaindre de cette suppression, l'enseignement religieux étant donné par bien des maîtres dans un esprit anti-biblique. Que penser, par exemple, de cet examen de fin d'année dans une école secondaire, où le maître, pasteur en fonctions, notez bien, fait exposer aux élèves les raisons qu'on a de douter de l'authenticité des évangiles?! — et du devoir donné par le même pasteur à ses élèves, garçons et filles : chercher pour la prochaine leçon les impossibilités de tel ou tel chapitre du Nouveau Testament?! — ou d'un autre maître qui lisant avec des garçons de huit à dix ans les récits miraculeux de la Bible, dit crûment à ses élèves qu'ils ne doivent pas avoir la sottise de croire à de tels récits. Des remarques analogues sont dans certaines classes le pain quotidien offert aux enfants.

Ces abus ne pourront durer. La pédagogie la plus élémentaire protestera contre ce desséchement méthodique des jeunes cerveaux. Mais, pour le moment, bien des parents s'enquièrent des écoles libres où leurs enfants seraient à l'abri de cette désastreuse pro-

pagande. On a fondé de telles écoles dans plusieurs localités du canton, sans rencontrer jusqu'ici d'opposition. Cependant il faut demander au gouvernement son autorisation et envoyer avec la demande le plan de l'école, le tableau des leçons et la liste des manuels qu'on se propose d'employer. L'automne dernier, les fondateurs d'une école libre à Wædenswyl envoyèrent leur demande au département; mais l'autorisation ne leur fut accordée qu'à la condition qu'ils adopteraient, pour les classes primaires et réales, les manuels en usage dans les écoles du gouvernement. — Je ne connais aucun de ces manuels; un ami compétent, qui les a comparés, m'assure que, pour l'élément religieux, l'ouvrage officiel est préférable aux autres; — mais la mesure n'en est pas moins vexatoire. Il est à remarquer d'ailleurs que les manuels interdits sont fort connus. L'un est de l'illustre littérateur Wackernagel, autrefois professeur à Bâle; l'autre, composé par le directeur de la grande école des filles de Zurich, M. Eberhardt, est obligatoire dans sept cantons protestants ou mixtes; il l'était naguère dans le canton même de Zurich, et il est encore en usage dans la cité démocratique de Winterthur; et c'est cet ouvrage qui est mis à l'index par le département pour l'école libre de Wædenswyl!

Comme on pouvait s'y attendre, le comité de cette école en a appelé au Conseil d'état, qui a confirmé la décision de M. Sieber en se fondant sur le curieux raisonnement que voici: « L'instruction publique est obligatoire; en général elle se donne dans des écoles fondées par l'état et dont la loi détermine le *but*[1] et l'organisation. L'école libre ne diffère en rien de l'école publique, si ce n'est par son caractère privé, et elle doit, par conséquent, se soumettre pour tout le reste aux lois et aux règlements qui régissent les écoles publiques. L'école privée *peut* s'y soumettre, si réellement elle ne poursuit pas d'autres buts que ceux de l'instruction publique réglée par la loi, et elle *sera obligée* de s'y soumettre tant qu'elle ne sera qu'un organe supplémentaire de l'école publique, et que la constitution ne lui aura pas donné pleine liberté de poursuivre d'autres visées. Elle n'a donc pas le droit de prendre un caractère spécial et de se distinguer en rien de l'école publique; car cela serait en contradiction avec la place que la loi fait aux écoles privées, et cela donnerait lieu à des embarras constants, par exemple lors du passage des enfants de l'école libre à l'école publique; d'autant plus qu'on fonde évidemment ces écoles libres pour faire opposition aux écoles de l'état. »

Le comité ne se l'est pas tenu pour dit, et il en a appelé au grand Conseil de la décision du Conseil d'état. Le recours a été remis à une commission de cinq membres. L'affaire est pendante; mais on sait que la commission s'est partagée. Quatre membres proposeront un ordre du jour favorable aux pétitionnaires; le cinquième se prononce en faveur du Conseil d'état, motivant son opinion sur des considérants qui méritent les honneurs de la traduction.

« Considérant :

» 1° que toutes les écoles particulières, tant celles qui remplacent l'école publique que celles qui sont en dehors du cadre officiel, doivent demander l'autorisation du conseil d'instruction publique, et sont soumises à la surveillance des autorités scolaires;

» 2° que les établissements qui remplacent l'école publique, doivent donner aux élèves une instruction équivalente à celle des établissements officiels;

» 3° que le conseil d'instruction publique a le droit de retirer l'autorisation aux écoles libres et aux maîtres particuliers, quand des abus parviennent à sa connaissance;

» 4° que l'autorité scolaire a le droit de retirer son autorisation ou d'interdire l'emploi de manuels d'un caractère religieux accentué, aux écoles privées qui sont fondées en opposition aux écoles publiques et qui encouragent une tendance confessionnelle;

» 5° que d'ailleurs on laisse toute liberté d'employer les manuels qu'on veut, pourvu qu'ils n'aient aucun caractère confessionnel, qu'ils ne pèchent pas contre les sains principes pédagogiques et qu'ils n'aillent pas à l'encontre du but déterminé par la loi scolaire;

» Le grand Conseil passe à l'ordre du jour dans le sens des considérants. »

Ces considérants ne manquent pas d'intérêt, mais on doute que le grand Conseil les approuve, la constitution cantonale disant expressément qu'« en matière religieuse la con-

[1] C'est moi qui souligne.

...inte est interdite tant contre les communes ...les corporations que contre les individus. »

On a bien raison de dire que le libéralisme ... la liberté ne sont point une seule et même ...se, et que les plus belles constitutions ne ...t pas une digue suffisante contre le despo...me. Les exemples foisonnent de nos jours. ... canton de Zurich nous en offre encore un ...e nous voulons citer.

Il s'agit encore de manuel. — Ce genre ...uvrages a une grande importance dans ... excellentes écoles. L'avenir intellectuel ... religieux du peuple peut dépendre de ...prit de ces livres, surtout de ceux qui ne ...ent pas un ou deux ans, mais quatre ... et plus dans les mains de la jeunesse. ... gros manuel de lecture a été composé ...r M. Vœgeli, ancien pasteur d'Uster, actuel...ment professeur d'esthétique, et M. Müller, ...us deux à l'université. Ce livre de lecture ...plus de six cents pages in-8; c'est presque ... dictionnaire. Il renferme une sorte de ...urs d'histoire générale et d'histoire suisse, ...vec une foule de citations tirées d'auteurs ...lassiques et autres. On y trouve aussi des ...ppréciations, des développements, des ques...ionnaires. Le livre est vraiment complet, ...llement que les auteurs eux-mêmes desti...ent une grande partie de l'ouvrage aux loisirs ...es jeunes gens après leur sortie de l'école. ... ne faut plus parler de manuel scolaire; ...'est le livre de la famille de par le conseil ... l'instruction publique.

Le dit conseil, en effet, a tenu sur les fonts ...e volumineux produit professoral et en a ...écidé l'emploi obligatoire dans toutes les ...coles secondaires pour un laps de trois ans. L'adoption serait définitive si on avait de...mandé le préavis des maitres d'école, comme ...'exige la loi; mais ce préavis étant dou...teux à cause de la grosseur et du prix du ...volume, on a trouvé le moyen terme de l'es...sai provisoire. Ces procédés détournés plai...ent, dit-on, au parti régnant.

Il faut savoir que le livre de MM. Vœgeli et Muller est écrit dans un esprit antichrétien. Toute l'histoire juive, par exemple, y est traitée comme le serait l'histoire de la Béotie ...u de telle province plus infime encore de l'antiquité. Voici ce que ces messieurs di...sent de Jésus-Christ. « Le fondateur de la nouvelle religion, Jésus de Nazareth, pauvre homme sans instruction, après une activité de courte durée fut mis à mort comme prophète par les prêtres de sa nation, et ses disciples directs n'eurent aucune idée de l'extension que prendrait sa doctrine. Ils ne la considéraient que comme une réforme du judaïsme avec des tendances socialistes marquées, qui aboutirent à une tentative de communauté des biens. » — Pour tout développement, les auteurs ajoutent un extrait de la vie de Jésus de M. Vœgeli lui-même, digne émule de Strauss.

Je passe sur la manière dont les réformateurs sont traités, l'assurance avec laquelle on présente comme des vérités incontestables les résultats discutables et discutés de la critique.

Eh bien, ce livre qui, avec des mérites réels de science et de méthode, est dans de nombreux passages et dans son esprit même un soufflet donné aux convictions sérieuses d'une partie notable de la population, le conseil de l'instruction publique prétend en faire un manuel obligatoire et l'imposer de force à toutes les communes, même à celles qui protestent, et pour de bonnes raisons, contre son emploi! — On me dit que deux ou trois commissions d'école ont déjà dû payer des amendes pour avoir refusé péremptoirement de se soumettre à l'ordre du Conseil d'instruction publique.

Dans ce moment on fait signer une pétition pour demander secours au grand Conseil. En ville, cette pétition semble bien réussir; à la campagne presque tout le monde la signe. Le nom de M. Vœgeli, très populaire dans le parti démocratique extrême, ne saurait inspirer aux hommes de sens une confiance illimitée pour l'éducation de la jeunesse. Après le soin qu'il a pris de faire connaître sa manière de voir, on ne saurait lui reprocher la dissimulation. Voici, en effet, ce qu'il disait, le 23 novembre dernier, dans une assemblée populaire à Winterthour.

« Pour ce qui concerne l'irréligiosité du nouveau manuel, ce reproche ne m'est pas inconnu. Il y a dix ans, quand je me mis à dire la vérité sur le terrain de la théologie, bien des collègues libéraux, d'accord pour le fond, prétendaient qu'on ne pouvait parler ainsi au grand public. Aujourd'hui on me chante la même chanson; on me demande de ménager l'erreur. » Et plus loin : « Nous ne voulons pas ravir au peuple la morale,

mais le convaincre que l'élan moral ne doit rien à la religion, qu'au contact de la religion la morale prend comme un mauvais goût, que la noblesse d'âme et la vraie grandeur ne sont point des fruits de la piété, que les sentiments humains ne sont point un privilége des hommes religieux, que l'idéal n'est pas de devenir chrétien mais homme, et que le perfectionnement de l'honneur n'a rien à faire avec la profession de foi. »

Voilà qui est franc, mais il est permis à chacun d'apprécier ces principes et d'en tirer les conséquences naturelles pour l'éducation de l'individu, de la famille et de la société.

Les débats sur les deux pétitions dont nous venons de parler ont eu lieu les 17 et 18 février au sein du grand Conseil. Le résultat n'a été satisfaisant que pour les « écoles libres », auxquelles le grand Conseil a reconnu le droit de choisir librement leurs manuels. La pétition concernant l'emploi forcé du manuel Vœgeli. Muller dans les écoles secondaires et complémentaires, couverte de plus de sept mille noms, a donné lieu à un long et vif débat, mais n'a réuni qu'une faible minorité.

Il faut se réjouir de ce qui a été obtenu; mais l'impression produite par la discussion n'est rien moins que satisfaisante. Il est manifeste que le sentiment de la liberté est encore peu développé chez les démocrates zurichois.

En Thurgovie, le conflit liturgique vient d'entraîner la démission d'un pasteur éminent de ce canton, M. Oettli. Les exigences du conseil ecclésiastique l'ayant mis en demeure de renoncer au symbole des apôtres dans la célébration de la cène et du baptême, ou de renoncer à son poste, c'est à ce dernier parti qu'il s'est arrêté. Le conseil ecclésiastique avait cependant solennellement promis qu'il ne consentirait jamais à opprimer la conscience des pasteurs !

Encore du libéralisme qui n'est pas de la liberté.

E. JACCARD.

Allemagne.

Mars 1875.

Il est à craindre que la tempête soulevée par la récente encyclique du pape ne présage une série de bouleversements inouïs avant le cataclysme. Les éphémérides de la « l[illegible] pour la civilisation » se multiplient à me[illegible] que l'année avance dans son cours.

Je vous disais naguère combien toute q[illegible] tion discutée maintenant en Allemagne [illegible] vient aisément une question religieuse; [illegible] bien surtout (et là est le mal) les hommes [illegible] sont à la tête des affaires penchent à déc[illegible] toute question de façon à se procurer [illegible] arme nouvelle contre l'ultramontanisme. [illegible] quité souffre de cet entraînement et le libé[illegible] lisme politique en reçoit de graves attein[illegible] Il y a deux ans fut votée une loi, dite la [illegible] sur les cercles, qui accordait aux provi[illegible] une certaine autonomie en les soustray[illegible] quelque peu à la tutelle du ministère de l'[illegible] térieur. Il s'agissait maintenant d'appliq[illegible] cette loi : or le gouvernement a partagé [illegible] Prusse en deux et a proposé de donner à [illegible] part les avantages de la décentralisation [illegible] de réserver ces avantages à plus tard p[illegible] l'autre partie de la monarchie, laquelle [illegible] composerait de la Westphalie et des pr[illegible] vinces du Rhin. Pourquoi cela? Parce q[illegible] ces dernières provinces n'ont point assez d[illegible] patriotisme, parce qu'elles sont les moi[illegible] riches, les moins productives, les moins g[illegible] néreuses, les moins avancées dans le domai[illegible] de l'art? Nullement. Parce qu'elles sont l[illegible] plus ultramontaines. Comment combattre, [illegible] sent ces partisans de mesures d'except[illegible] comment combattre le clergé, l'associa[illegible] catholique de Mayence dont les ramificati[illegible] sont si nombreuses et si puissantes en W[illegible] phalie et dans les provinces rhénanes, si [illegible] gouvernement n'a pas en main l'élection d[illegible] bourgmestres? Déjà les prêtres disent ce qu'[illegible] veulent en chaire, dans les endroits où l[illegible] bourgmestres sont cléricaux. La situation [illegible] ceux-ci est déjà des plus difficiles, quand [illegible] s'avisent de tenir à l'exécution des lois d[illegible] mai. Qu'en serait-il si l'élection par le su[illegible] frage des électeurs les mettait à la merci d[illegible] ces derniers? C'est alors que les curés a[illegible] raient beau jeu. On ne verrait jamais u[illegible] bourgmestre nommé par des électeurs cléri[illegible] caux dénoncer aux autorités judiciaires le[illegible] curés récalcitrants. Il ne faut pas dans le[illegible] temps actuels sacrifier d'anciennes instit[illegible] tions, même pour les remplacer par de mei[illegible] leures, par pur amour pour les principes libé[illegible] raux.

Les principes libéraux peuvent dormir tran[illegible]

...les. Ils ne sont pas près d'être étouffés ...les caresses pendant leur sommeil. L'au...té du gouvernement, la lutte engagée par ...ouvernement, voilà ce qui prime tout, ...principes, l'autonomie provinciale, l'unité ...la monarchie prussienne et le reste. Un ...orien, qui ambitionne une autre célé...té que celle de savant impartial et éclairé, ...de Sybel, professeur à Bonn, a fortement ...uyé le projet du gouvernement. Voilà où ...ont les hommes qui devraient diriger les ...its dans la voie des vrais progrès. Voilà ...ment la lutte ecclésiastique a conduit ...emagne dans des chemins de traverse, ...elle tombe de mesure arbitraire en mesure ...traire.

...faut le dire cependant. Si quelques asso...tions libérales des bords du Rhin ont re...é pour leurs provinces les avantages de ...onomie, parce que les lois de mai doivent ...exécutées et, étant lois de l'état, ne peu...t être exécutées que par des fonctionnaires ...l'état; d'autres associations libérales ont ...testé contre cette injuste répartition des ...ertés, convaincues que l'introduction d'ins...tutions vraiment libérales fournirait le meil...eur moyen pour combattre les menées ultra...ontaines. Approuvé. Le Landtag a repoussé ...une immense majorité ce projet bâtard ...i aurait établi en quelque sorte l'état de ...ge dans les provinces suspectes. Malheu...reusement, il y a loin du rejet d'une déci...n demandée par M. de Bismarck à la ...rsévérance dans ce rejet. Ce que le chan...lier veut, on l'a vu plus d'une fois, le ...ndtag le veut... un jour ou l'autre. Il n'est ...mais trop tard pour se repentir, surtout ...sque M. de Bismarck se fâche, ce qu'on ...prend par le bruit qui court immédiate...ent d'une indisposition et de sa retraite ...minente.

A proprement parler, la loi sur l'adminis...tion des biens de l'église, qui a aussi pas...onné le Landtag, ne porte pas directement ...teinte aux droits de l'église catholique. Ce...pendant en remettant cette administration à ...n conseil nommé par les électeurs de cha...e paroisse, elle touche un point sensible ...catholicisme. Celui-ci a pris son sommet, ...pape, pour être sa base, et sa base, la pa...oisse, pour son sommet. Le gouvernement ...nverse ces termes. La constitution dit que ...église évangélique et l'église catholique, de même que toute autre communauté religieuse reconnue, règlent et gèrent leurs affaires elles-mêmes, tout en restant soumises au contrôle de l'état. Il semblerait donc que l'église dans son ensemble a, de par la constitution, le droit de régler ses affaires, la constitution n'ayant pas remis ce droit aux paroisses. Cette objection se fortifie par ce qu'enseigne le droit canon: que les biens de l'église appartiennent à l'église dans sa généralité, représentée par l'épiscopat.

L'état a trouvé une porte pour entrer dans l'administration des biens de l'église dans l'article de la constitution qui parle du contrôle qu'il exercera. Il a organisé ce contrôle à sa façon, en parlant de la paroisse comme propriétaire. Que seront ces conseils de paroisse dans les circonstances actuelles? Les passions du jour n'y feront-elles pas entrer des hommes décidés à ruiner le catholicisme? Le curé aura beau en être président : ne pourra-t-il pas être débordé par les laïques? L'évêque et le président supérieur décideront en cas de conflit. Qui garantit que ces deux représentants, l'un du pouvoir religieux, l'autre du pouvoir civil, tomberont d'accord? Il faudra alors en appeler au ministre des cultes, autrement dit, au gouvernement. Or les dispositions qu'il montre depuis tantôt trois ans n'inspirent pas grande confiance aux catholiques, et l'on conçoit qu'ils repoussent avec énergie un projet ayant couleur libérale sur un fond gouvernemental très prononcé.

Je l'ai dit plus d'une fois. Avec ces lois qui devraient être protectrices et sont essentiellement offensives, rien n'est sûr, car tout dépend de ceux qui sont chargés de les appliquer. Le centre droit a protesté contre cette intrusion d'un parlement en majorité protestant dans les affaires intérieures de l'église catholique. Il ne se doutait probablement pas que son objection portait contre l'existence même d'une église nationale subventionnée par l'état, et que si l'on accepte les subventions on doit accepter l'administration, quelque fantaisie qu'elle se passe. Et elle est en veine maintenant!

Les évêques ont écrit une protestation collective contre la dépêche de M. de Bismarck au sujet de l'élection du futur pape. Cette dépêche affirmait que les décisions du dernier concile ont transformé les conditions dogmatiques de l'église catholique, que les évêques

ne sont plus que les serviteurs du pape, que le pape s'arrogeant des pouvoirs exceptionnels et prétendant les exercer dans les pays catholiques par l'organe des évêques, ou directement, les gouvernements étaient mis en demeure de prendre des mesures pour s'assurer que le nouveau pape respecterait leur autorité. Les évêques nient que les décisions du concile aient la portée que leur prête M. de Bismarck. Ils répètent la fable cent fois réfutée du séjour de Pierre à Rome, de sa primauté sur les autres disciples et de la succession apostolique. Ils disent que le pouvoir de juridiction du pape s'exerce immédiatement sur chaque diocèse et sur tous les fidèles, afin de conserver l'unité du gouvernement, de la foi et de la discipline. Cependant ces pouvoirs suprêmes conférés au pape n'ont-ils pas amené le grand schisme d'Orient, provoqué la réformation? Etrange moyen de conserver l'unité! Les évêques affirment que rien n'a été changé par le concile ni par aucun concile, dans la doctrine immuable de l'église catholique. Alors pourquoi le concile a-t-il été tenu? Pourquoi a-t-il fallu, en d'autres temps, réunir des conciles réformateurs? Qu'est-il resté des déclarations de Bossuet et des libertés de l'église gallicane, puisque rien n'est changé dans l'église? Les évêques prétendent que le pape n'est pas, comme on l'avance, évêque de Cologne, ou archevêque de Posen, etc. Mais, si l'évêque de Cologne et si l'archevêque de Posen est un *alter ego* du pape, en vertu de l'infaillibilité qui crée au pape, un droit à la soumission absolue des évêques, n'est-ce pas une subtilité jésuitique de protester contre l'appellation de fonctionnaire ou d'employé du pape? Les évêques disent que l'infaillibilité du pape n'a pas les conséquences ni la portée que ses ennemis lui attribuent; elle ne se rapporte qu'à son office de docteur.... Mais d'une bouche infaillible, il ne peut sortir que des paroles qui deviennent articles de foi, que ce soit sur une question religieuse ou sur une question politique. Là est le danger pour les gouvernements, qui pensent qu'il faut combattre par la force les théories du vieillard du Vatican.

Les pauvretés de cette circulaire ont vite été oubliées. Heureusement pour les évêques! N'est-ce pas un spectacle désolant que celui d'hommes intelligents, dévoués, qu'une doctrine immorale embarrasse dans des explications entortillées? On souffre pour eux cette humiliation et l'on se réjouit presque ce que leur constance à supporter les con quences de leurs égarements ait, dans tracasseries de l'état, une occasion de montrer hommes encore sous certains ports.

Il était naturel que, le chef prenant le role, les subordonnés fussent oubliés. Le p en effet a parlé par son encyclique du vrier, publiée dans le *Mercure de W phalie*. Dans ce langage onctueux, larmoy qui est propre à la chancellerie pontific Pie IX exprime son horreur pour les lois mai. Des juges laïques sont nantis de ca ecclésiastiques; des siéges épiscopaux vacants; les présidents supérieurs des p vinces nomment des administrateurs; les é ques de Posen et de Paderborn sont dépo etc., autant de signes de la persécution co l'église! Le pape est allé plus loin. Il ne s pas contenté de relever les faits qu'il est attentatoires à l'église. Il loue les catholiq qui résistent à l'exécution des lois; il décl ces lois illégales; les catholiques doivent désobéir s'ils veulent obéir à Dieu.

Pour le coup, c'était un peu fort. Un étra ger n'a pas le droit de prêcher la résistan aux lois d'un pays, alors que le pays a v ces lois par l'organe de ses représenta Qu'il laisse aux habitants le soin de ré eux-mêmes leur conduite. La lettre du p est tout simplement une excitation aux p sions révolutionnaires. Elle confirme plei ment les paroles du nonce Meglia : « L'ég catholique sera obligée de s'appuyer sur révolution. » Le pape a simplifié singuliè ment ses relations avec le gouvernement pr sien et tracé à ce dernier la voie à suivre p s'opposer au mouvement révolutionnaire. L' glise catholique doit apprendre une bon fois quel est le souverain régnant en Pruss L'attitude du pape donne plus d'importan à la question soulevée par M. de Bismarc au sujet de l'élection future d'un pape. I est évident que les gouvernements, avant d permettre à un nouveau pape d'exercer le droits qu'on revendique pour lui depuis l concile du Vatican, devront se demander s son élection et sa personne offrent les gara ties qu'ils ont le droit d'exiger contre les abu du pouvoir ecclésiastique.

Voilà ce que tout de suite les organes d

uvernement ont dit. Les plus modérés ont rlé avec une indignation peu contenue. Les olents ont dépassé toutes les bornes. Vous vous faites aucune idée de l'explosion de os mots et d'insultes qu'a vomis la presse. elques-uns ont regretté que le gouvernent temporel du pape eût été renversé. uelle belle occasion pour le *Nautilus* et *Albatros* d'aller débarquer sur la plage pale une centaine de soldats allemands qui raient été enlever le pape à Rome et l'auient amené en Prusse, où on lui eût trouvé e casemate dans une forteresse pour lui nner le temps de réfléchir sur le danger se mêler de ce qui ne vous regarde pas! 'autres ont demandé qu'on présentât queles observations au roi d'Italie. M. de Bisarck a bien fermé la bouche aux évêques ançais trop loquaces! Il pourrait bien obter du roi galant homme qu'il modérât la erve de son hôte, dont après tout il est resonsable. Il n'en est pas plus responsable, aon répondu, que la reine Victoria n'est responsable des fous de Bedlam. Cela suffit pour caractériser la polémique du jour.

Il reste que le cas est embarrassant pour tout le monde. Cet infaillible est décidément un enfant terrible. Non pas dans ses raisonnements. Ils ont été aisément réfutés. Le pape prétend que le Seigneur a placé au-dessus de l'église saint Pierre et non les puissances de la terre; que nul pouvoir temporel n'a le droit de destituer ceux que le Saint-Esprit a établis évêques, afin qu'ils gouvernent l'église. Cela n'arrête pas longtemps des adversaires qui savent l'histoire et leur droit politique. Que l'intervention des laïques ruine l'église, cela n'est pas non plus malaisé à réfuter. L'église catholique apostolique et romaine subsiste encore au dire et au su du pape; des laïques, comme Théodora et Marosia, ces femmes indignes, ont pourtant fait et défait, intronisé et déposé des papes et des évêques. Est-ce que par hasard les désordres, pourvu qu'ils se commettent à Rome, n'auraient aucun danger pour l'église, tandis que, commis en Allemagne, ils seraient l'abomination de la désolation? Cela conduirait à penser qu'il est indispensable que les extrémités du corps soient saines, et qu'il importe peu que le cœur soit rempli de rapine et de méchanceté.

Non, ce qu'il y a de délicat dans cette affaire, c'est que le pape délie de leur devoir de fidélité aux lois les sujets du roi de Prusse. Les évêques ont pressenti le danger. Ils n'ont pas publié la bulle et ils ne la publieront probablement pas. A quoi bon du reste? Tout le monde l'a lue, le journal qui l'a donnée le premier a été saisi pour avoir souligné et s'être approprié ainsi les passages critiques. Il n'en reste pas moins que la bulle, quoique non promulguée par les évêques, a autorité pour eux. C'est ici que le gouvernement est pris directement à partie. Peut-il tolérer d'avoir des sujets, employés ou administrés, qui se mettent en état de révolte contre ses lois? Non, il l'a prouvé en punissant ceux qui désobéissaient.

Il aurait été plus loin. Il serait décidé à demander à tous ses fonctionnaires ce qu'ils pensent de la bulle papale, et le ministre des cultes aurait déjà commencé cette enquête dans le département de son ressort. Ce procédé inquisitorial serait-il légitime? Les employés du gouvernement ont prêté un serment de fidélité au roi et d'obéissance à la loi. Ne faut-il pas les laisser au bénéfice de ce serment, jusqu'à ce que des preuves certaines attestent qu'ils le violent? On risquerait autrement d'engendrer l'hypocrisie ou de brusquer des consciences partagées, de les précipiter dans une extrémité fâcheuse. Il faut espérer que cette mesure ne se réalisera pas.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le gouvernement va rétablir le *placet* pour les mandements épiscopaux et toute publication des autorités ecclésiastiques. Il a été pris au dépourvu, joué par la publication dans un journal de l'encyclique du pape, que les évêques n'auraient pas osé publier. On ne veut plus s'exposer à pareil mécompte. Le droit du *placet* existait en Prusse jusqu'en 1841. Les évêques ne pouvaient pas correspondre directement avec le pape, mais seulement par l'entremise du directeur supérieur de la province, quand il ne s'agissait pas d'affaires absolument privées. Une circulaire du ministre Eichhorn en 1841 annonçait qu'en vertu d'un décret du roi Fréderic-Guillaume, les évêques pourraient dorénavant correspondre librement avec leur chef hiérarchique, pour tout ce qui concernait les affaires ecclésiastiques. Les autorités civiles n'interviendraient que si cette intervention était demandée par les évêques ou le saint-siége. Ce décret, disait le ministre, était l'expression de la confiance

du roi. Le nouveau décret sera donc l'expression de sa défiance.

Ensuite, il a été soumis au bureau de la Chambre prussienne des députés, de la part du ministère des cultes, un projet de loi concernant la suspension des allocations faites par l'état aux évêchés catholiques. Le premier article stipule que, dès la promulgation de la loi, le paiement des sommes allouées aux évêchés sur le budget de l'état est suspendu, à l'exception de celles qui sont affectées à des établissements publics.

Le second article porte que les allocations seront rétablies aussitôt que l'évêque se sera engagé par écrit à se soumettre aux lois de l'état.

Voilà un coup de maître. Il coupe les vivres aux évêques; malheureusement il ne tranche pas les liens qui maintenant assujettissent l'église à l'état. Les partisans de la séparation se sont souvent figuré que la liberté de l'église découlerait nécessairement de la suppression du budget accordé par l'état. Les choses ont pris une tournure telle en Europe que nous assistons à l'étrange spectacle que voici : l'état réduit l'église à la besace et à la servitude. L'église ne peut plus espérer la liberté comme compensation à la pauvreté. Elle n'a pas voulu conquérir son indépendance : et maintenant l'église libre tend à devenir une impossibilité, et cela par la faute de l'église, qui, pour avoir tardé à se libérer, a permis à l'état d'élever autour d'elle barrière après barrière et de l'enserrer dans un espace toujours plus étroit.

J'ai parlé de coup de maître, mais ce pourrait être un coup d'épée dans l'eau, si la générosité des fidèles et le renoncement du clergé suppléent aux ressources matérielles diminuées. De plus, le clergé dispose de fonds autres que les dotations gouvernementales : legs, casuel, etc. Il ne resterait plus qu'à mettre aussi ces biens sous séquestre, si, malgré les Conseils nommés pour les administrer, ils étaient employés dans des buts contraires au gouvernement. La mesure a déjà été proposée. La position des gouvernements, s'ils donnaient dans ce système, serait vraiment unique : ils forceraient l'église à marcher au pas comme un régiment... qu'ils ne paieraient pas. Or serait-ce là l'église libre?

En attendant que l'avenir fournisse la solution de ce problème chaque jour plus complexe, le présent voit se dérouler les conséquences fâcheuses d'une lutte mal engagée. Ceux-là mêmes qui ont applaudi aux lois de mai dans le camp protestant, assurant que ces lois étaient uniquement dirigées contre les ultramontains; que le devoir de tout bon protestant était de soutenir le gouvernement dans sa lutte; que l'église évangélique n'en souffrirait aucun dommage; ces hommes-là commencent à se frapper la poitrine, en regrettant les suites de ces trop fameuses lois. La *Nouvelle Gazette évangélique* a opéré une conversion de la droite du Conseil ecclésiastique supérieur vers la gauche, vers l'opposition représentée par la *Gazette luthérienne* de Leipzig. Ce mouvement a été beaucoup remarqué. S.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

—

JEUNE FILLE ET CATÉCHUMÈNE, par une mère de famille. Seconde édition. — Paris, Sandoz et Fischbacher, éditeurs, 1875.

Une amie sincère des jeunes filles a recueilli pour elles et rangé sous trois chefs : conversion, sanctification et vie de la jeune fille, une série de pensées et de préceptes tirés d'ouvrages divers. Elle a glané un peu partout sa gerbe « aux épis mûris sous les rayons du soleil de justice. » Les noms de Monod, de Vinet, de Godet et d'autres chrétiens protestants s'y rencontrent avec ceux de François de Sales, de Fénelon, de Perreyve et d'autres. Ils viennent, chacun à son tour, prononcer une parole dictée par la charité et autorisée par l'expérience, sur les sujets les plus importants de la vie chétienne et les nombreux devoirs dont elle se compose. C'est un cours de religion et de morale donné par plusieurs maîtres offrant sur chaque sujet ce qu'ils ont de meilleur. Nous ne voyons pas ce qu'ajoutent à l'excellence de ce recueil une ou deux biographies que l'auteur a cru devoir y introduire. Celle de Rosa Ferrucci est d'un style prétentieux qui dès l'abord jette de la défiance dans l'esprit. « A travers le voile de ses aurores joyeuses, elle fixait du regard le soleil divin de l'éternelle beauté, etc. » Le chapitre intitulé *Catéchumène* offre, ce nous semble, une surcharge. L'auteur n'a peut-être pas pris assez garde aux idées superstitieuses que, selon l'aveu de Perreyve lui-même, les catholiques attachent à la première communion, et qui ne sont que trop en faveur chez un grand nombre de protestants. Cette part faite à la critique, nous nous empressons de recommander comme très édifiante une publication dont le fond est emprunté aux sources les plus respectables. C. COTTIER.

PENSÉE

La sainte cène, comme tout l'évangile, est une mine d'or, dont nous n'avons tiré que quelques grains pour notre usage, et qui contient encore d'inestimables trésors que nous ne pourrons jamais épuiser.

ANNA SCHLATTER

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

ÉTUDES BIBLIQUES

La conversion de Serge Paul.

ACT. XIII, 1-12.

I

Vers l'an 45 de notre ère, trois voyageurs, partis d'Antioche, entraient, à quelques lieues de là, dans la ville qui lui servait de port, Séleucie, et y cherchaient un vaisseau à destination de Cypre. Deux d'entre eux étaient dans la force de l'âge; le troisième, plus jeune, paraissait les servir. Après quelques démarches, ils trouvèrent ce qu'ils désiraient; le navire leva l'ancre et fit voile pour la luxuriante île.

Qui étaient ces trois hommes? — Des juifs, à voir leur type!... Gens peu aisés ou pauvres, à en juger par leur chétif bagage!... Quant au but de leur voyage, c'était sans doute le commerce?

Non! ces trois personnes partaient pour la conquête du monde! — Sans ressources ni influence, n'ayant pas même, peut-être, assez d'argent pour la route, ils commençaient une œuvre unique dans l'histoire de l'humanité.

Le savaient-ils? Rêvaient-ils de grands succès? Non : leur seule ambition c'était d'obéir à leur maître; ils se préoccupaient de leur devoir plutôt que du résultat. Ils ne cherchaient ni le nombre ni la gloire, et, parce qu'ils ne les cherchaient pas, ils les ont eus, ou plutôt leur Maître les a eus par leur fidélité.

A Salamis, où ils abordent, prédication dans la synagogue; c'est leur premier début. De l'effet produit rien ne nous est parvenu. Il fut peut-être nul ou très minime : Dieu éprouve souvent ses enfants par des commencements infructueux. — De Salamis, nos missionnaires se rendent à Paphos, le siége du culte de Vénus, c'est-à-dire de la débauche consacrée! — Pauvres missionnaires! Que d'illusions vous nourrissez! Quelle présomption ou quelle foi naïve! N'importe! le Maître a dit : « Allez par toute la terre!... » Ils iront donc par toute la terre. A eux l'obéissance, à Dieu son fruit, s'il le veut!

Les voilà à Paphos!... prédication dans la synagogue et, peut-être, dans la rue... agitation, émotions diverses... quand, tout à coup, arrive un ordre du proconsul! — Paphos était sa résidence!

Que peut bien vouloir un proconsul, quand il mande auprès de lui des apôtres? — A n'en pas douter, il veut les menacer des rigueurs romaines!... Quant à s'enquérir, pour lui-même, de ce qu'ils annoncent, ce n'est pas son affaire! On sait, en effet, quelle triste race c'était que celle des proconsuls, et quelle réputation ils ont laissée dans l'histoire!

Nos amis se rendent donc au palais du tout-puissant gouverneur! Troublés, effrayés? Pourquoi? N'ont-ils pas avec eux Jésus-Christ? — Mais jugez de leur surprise! ils reçoivent un bienveillant accueil! Loin de leur imposer silence, le magistrat veut les entendre!

Il était, paraît-il, l'une de ces innombrables âmes que dévoraient, à cette époque d'attente générale, la faim et la soif de la vérité. On a montré souvent, et récemment encore dans

à partager cet optimisme. Si ces étudiants doivent aboutir à la carrière pastorale dans quelque paroisse vieille-catholique (en existe-t-il de réelles en Suisse?), ils ont besoin de *science,* je le veux, de *patriotisme*, je l'admets, mais aussi de *foi* et de *vie chrétienne.* S'il suffit au médecin de savoir, si son caractère moral et religieux n'est pas indispensable à ses succès, il n'en est pas ainsi du pasteur. Sans une vie religieuse réelle, sa vocation est manquée, sa carrière est faussée. Or, je crains que, dans notre milieu universitaire, les futurs prêtres libéraux ne trouvent aucun foyer religieux pour y réchauffer leur âme et se préparer à de saintes fonctions : et si, un jour, on les place en face de prêtres jésuites ardents, convaincus, que feront-ils sans une foi positive? Leur œuvre sera nulle, et Rome célébrera de nouveaux triomphes. Les négations ne mènent à rien.

M. Nippold, professeur de théologie protestante, troisième orateur, magnifie en termes pompeux la *création grandiose* de notre *haut* gouvernement, qui saisit les *armes spirituelles* pour combattre l'ultramontanisme. Il salue la nouvelle faculté comme un grain de sénevé qui grandira et deviendra un arbre sous les branches duquel s'abriteront les nations. « Nous célébrons aujourd'hui, dit-il, une fête de famille, où des frères, longtemps divisés, se tendent une main amicale. Les deux facultés théologiques se compléteront et travailleront à l'envi à la recherche de la vérité. » M. Nippold est historien; il a publié plusieurs ouvrages volumineux sur l'histoire de l'église moderne; il a consacré deux gros volumes à la *Biographie de Richard Rothe,* de Heidelberg; il appartient à la fraction mitoyenne : il veut tout concilier; son caractère doux et honnête le porte à voir le bien partout, sauf dans le matérialisme qui l'effraie et l'ultramontanisme qu'il abhorre. Cependant ses doctrines sont trop vagues; et quand il appelle ses nouveaux collègues des *témoins du Saint-Esprit, portant les stigmates de Christ,* on sent je ne sais quelle confusion malsaine de la nature et de la grâce, dont est infectée la tendance du juste-milieu.

Enfin M. le Dr Friedrich, doyen de la nouvelle faculté, prononce un long discours sur l'invasion progressive de l'église catholique par le jésuitisme, invasion qui a atteint son point culminant au concile du Vatican. Il constate le fait qu'avant 1830 la grande majorité des catholiques était anti-jésuite. Mais il est incomplet dans l'énumération des causes qui ont donné tant de puissance à l'ordre de Loyola. Le caractère franchement anti-chrétien des révolutionnaires français, suisses, italiens, etc., a effrayé les peuples catholiques et ils ont cherché une force de réaction dans la célèbre société. Le radicalisme suisse a lancé ses corps-francs, œuvre inique qui a amené la guerre du Sonderbund; les catholiques ont subi le joug d'une majorité injuste, selon moi. L'injustice a produit, comme toujours, son fruit amer. Les catholiques modérés ont été poussés vers les extrêmes. En expulsant les jésuites, on a enraciné le jésuitisme et décuplé ses forces. M. le Dr Friedrich ne méconnaît pas ces forces gigantesques : il en montre l'accroissement ininterrompu et vraiment inquiétant. Ce n'est que par le secours du plus Fort, que cet homme fort peut être lié. Je crains beaucoup que la nouvelle faculté, inaugurée avec éclat, célébrée le soir par un festin splendide, par des toasts en prose et en vers, par un cortége aux flambeaux, je crains, dis-je, que ce ne soit qu'un arbre sans racine et sans avenir. Les toasts de M. Carteret, l'appui enthousiaste des radicaux fédéraux, l'or de l'état, les articles de journaux, sont des facteurs inefficaces pour fonder une église. La *foi* au témoignage de Christ, la foi enfantine d'un Luther, c'est la victoire sur toute erreur et sur toute superstition. Mais nos orateurs académiques entendent vaincre par la science et par le patriotisme. Ce n'est pas sans tristesse que l'on songe à l'issue probable de tous ces efforts. Les nobles accents du père Hyacinthe éveillaient de si grandes espérances! On avait commencé de bâtir sur le roc; maintenant on bâtit sur le sable. Les amis du vrai progrès ne verront pas sans douleur l'effondrement d'une maison dont ils avaient salué les premiers fondements.

B.

Zurich.

Mars 1875.

On s'occupe beaucoup ici de questions d'école. Ailleurs les difficultés naissent à propos d'églises; chez nous c'est sur le terrain de

l'instruction publique qu'on voit surgir des conflits plus ou moins sérieux.

Nous avons dans ce canton le système scolaire le plus complet et le plus serré qu'on puisse voir. Non-seulement on y trouve tous les degrés de l'instruction, depuis l'université jusqu'aux écoles primaires, auxquelles on ajoutera peut-être les écoles Frœbel, obligatoires pour les enfants au-dessous de six ans; non-seulement tous les fils de ce monde scolaire sont dans la main du directeur du département; mais encore le personnel enseignant, à part quelques exceptions dans l'université et ailleurs, est animé d'un esprit de corps, qui fait de l'école une puissance dans l'état. Du reste ce corps est officiellement constitué; les maîtres ont leur synode, tout comme les pasteurs, avec une compétence assez étendue, et une large part d'influence.

Une pareille organisation, qui ferait envie à l'université de France, offre des avantages considérables pour la marche progressive de l'instruction publique. Qu'on se représente toutes ces têtes travaillant dans un même esprit, cherchant à l'envi l'amélioration et la simplification des méthodes d'enseignement, et le triomphe définitif du bon sens sur la routine; n'aura-t-on pas le droit d'attendre d'une telle communauté d'efforts de brillants résultats? Les écoles zurichoises, en effet, ont figuré avec honneur à l'exposition scolaire de Vienne en 1873; mais ce qui, selon nous, a plus d'importance encore, les parents qui ont des enfants dans ces écoles sont surpris des progrès rapides qu'ils y font, de la solidité et de la précision des connaissances qu'ils y acquièrent. On y instruit les enfants plus vite, mieux et avec moins d'heures de travail que dans les écoles étrangères. Telle est du moins l'opinion que nous avons entendu émettre par des hommes compétents et sans préventions.

Les écoles publiques étant ce qu'elles sont, les écoles privées, qui partout ailleurs réussissent, ne trouvent guère un sol propice dans le canton de Zurich. Presque toutes les jeunes filles suivent jusqu'à l'âge de seize ans les écoles publiques. Pour une population de près de cinquante mille âmes nous n'avons en ville que trois écoles privées de jeunes filles, comptant ensemble à peine deux cents élèves, dont un grand nombre sont d'origine étrangère. Pour les garçons, il n'y a, à ma connaissance, qu'une seule école privée, qui n'a pas plus de trente ou quarante élèves.

Du reste, le pouvoir scolaire n'aime pas les établissements particuliers. Il ne les favorise pas, ne leur accorde qu'à bon escient l'autorisation exigée par la loi, et exerce sur eux une surveillance régulière. On n'exige pas seulement de l'école privée un minimum de connaissances élémentaires, mais on prétend qu'à tous les degrés primaires elle marche de front avec les écoles publiques. Dans ce pays de la démocratie, la cause de la liberté a reçu déjà maints affronts sur le terrain scolaire, dès 1846.

Ce régime néanmoins ne laisserait pas d'être supportable. On se soumet volontiers au gouvernement paternel, même quand il est dans des mains démocratiques, pourvu qu'il soit équitable. Mais quand des tendances personnelles, ou les idées d'un parti l'emportent sur les principes de justice, la paternité démocratique est plus blessante que tout autre. On en jugera par les faits suivants :

L'enseignement religieux, autrefois obligatoire, aujourd'hui plus ou moins facultatif, semble devoir être supprimé dans un avenir plus ou moins rapproché. Les parents qui tiennent à la religion chrétienne ne songeront pas à se plaindre de cette suppression, l'enseignement religieux étant donné par bien des maîtres dans un esprit anti-biblique. Que penser, par exemple, de cet examen de fin d'année dans une école secondaire, où le maître, pasteur en fonctions, notez bien, fait exposer aux élèves les raisons qu'on a de douter de l'authenticité des évangiles?! — et du devoir donné par le même pasteur à ses élèves, garçons et filles : chercher pour la prochaine leçon les impossibilités de tel ou tel chapitre du Nouveau Testament?! — ou d'un autre maître qui lisant avec des garçons de huit à dix ans les récits miraculeux de la Bible, dit crûment à ses élèves qu'ils ne doivent pas avoir la sottise de croire à de tels récits. Des remarques analogues sont dans certaines classes le pain quotidien offert aux enfants.

Ces abus ne pourront durer. La pédagogie la plus élémentaire protestera contre ce desséchement méthodique des jeunes cerveaux. Mais, pour le moment, bien des parents s'enquièrent des écoles libres où leurs enfants seraient à l'abri de cette désastreuse pro-

à partager cet optimisme. Si ces étudiants doivent aboutir à la carrière pastorale dans quelque paroisse vieille-catholique (en existe-t-il de réelles en Suisse?), ils ont besoin de *science*, je le veux, de *patriotisme*, je l'admets, mais aussi de *foi* et de *vie chrétienne*. S'il suffit au médecin de savoir, si son caractère moral et religieux n'est pas indispensable à ses succès, il n'en est pas ainsi du pasteur. Sans une vie religieuse réelle, sa vocation est manquée, sa carrière est faussée. Or, je crains que, dans notre milieu universitaire, les futurs prêtres libéraux ne trouvent aucun foyer religieux pour y réchauffer leur âme et se préparer à de saintes fonctions : et si, un jour, on les place en face de prêtres jésuites ardents, convaincus, que feront-ils sans une foi positive? Leur œuvre sera nulle, et Rome célébrera de nouveaux triomphes. Les négations ne mènent à rien.

M. Nippold, professeur de théologie protestante, troisième orateur, magnifie en termes pompeux la *création grandiose* de notre *haut* gouvernement, qui saisit les *armes spirituelles* pour combattre l'ultramontanisme. Il salue la nouvelle faculté comme un grain de sénevé qui grandira et deviendra un arbre sous les branches duquel s'abriteront les nations. « Nous célébrons aujourd'hui, dit-il, une fête de famille, où des frères, longtemps divisés, se tendent une main amicale. Les deux facultés théologiques se compléteront et travailleront à l'envi à la recherche de la vérité. » M. Nippold est historien; il a publié plusieurs ouvrages volumineux sur l'histoire de l'église moderne; il a consacré deux gros volumes à la *Biographie de Richard Rothe*, de Heidelberg; il appartient à la fraction mitoyenne : il veut tout concilier; son caractère doux et honnête le porte à voir le bien partout, sauf dans le matérialisme qui l'effraie et l'ultramontanisme qu'il abhorre. Cependant ses doctrines sont trop vagues; et quand il appelle ses nouveaux collègues des *témoins du Saint-Esprit, portant les stigmates de Christ*, on sent je ne sais quelle confusion malsaine de la nature et de la grâce, dont est infectée la tendance du juste-milieu.

Enfin M. le Dr Friedrich, doyen de la nouvelle faculté, prononce un long discours sur l'invasion progressive de l'église catholique par le jésuitisme, invasion qui a atteint son point culminant au concile du Vatican. Il constate le fait qu'avant 1830 la grande majorité des catholiques était anti-jésuite. Mais il est incomplet dans l'énumération des causes qui ont donné tant de puissance à l'ordre de Loyola. Le caractère franchement anti-chrétien des révolutionnaires français, suisses, italiens, etc., a effrayé les peuples catholiques et ils ont cherché une force de réaction dans la célèbre société. Le radicalisme suisse a lancé ses corps-francs, œuvre inique qui a amené la guerre du Sonderbund; les catholiques ont subi le joug d'une majorité injuste, selon moi. L'injustice a produit, comme toujours, son fruit amer. Les catholiques modérés ont été poussés vers les extrêmes. En expulsant les jésuites, on a enraciné le jésuitisme et décuplé ses forces. M. le Dr Friedrich ne méconnait pas ces forces gigantesques : il en montre l'accroissement ininterrompu et vraiment inquiétant. Ce n'est que par le secours du plus Fort, que cet homme fort peut être lié. Je crains beaucoup que la nouvelle faculté, inaugurée avec éclat, célébrée le soir par un festin splendide, par des toasts en prose et en vers, par un cortége aux flambeaux, je crains, dis-je, que ce ne soit qu'un arbre sans racine et sans avenir. Les toasts de M. Carteret, l'appui enthousiaste des radicaux fédéraux, l'or de l'état, les articles de journaux, sont des facteurs inefficaces pour fonder une église. La *foi* au témoignage de Christ, la foi enfantine d'un Luther, c'est la victoire sur toute erreur et sur toute superstition. Mais nos orateurs académiques entendent vaincre par la science et par le patriotisme. Ce n'est pas sans tristesse que l'on songe à l'issue probable de tous ces efforts. Les nobles accents du père Hyacinthe éveillaient de si grandes espérances! On avait commencé de bâtir sur le roc; maintenant on bâtit sur le sable. Les amis du vrai progrès ne verront pas sans douleur l'effondrement d'une maison dont ils avaient salué les premiers fondements.

B.

Zurich.

Mars 1875.

On s'occupe beaucoup ici de questions d'école. Ailleurs les difficultés naissent à propos d'églises; chez nous c'est sur le terrain de

l'instruction publique qu'on voit surgir des conflits plus ou moins sérieux.

Nous avons dans ce canton le système scolaire le plus complet et le plus serré qu'on puisse voir. Non-seulement on y trouve tous les degrés de l'instruction, depuis l'université jusqu'aux écoles primaires, auxquelles on ajoutera peut-être les écoles Frœbel, obligatoires pour les enfants au-dessous de six ans; non-seulement tous les fils de ce monde scolaire sont dans la main du directeur du département; mais encore le personnel enseignant, à part quelques exceptions dans l'université et ailleurs, est animé d'un esprit de corps, qui fait de l'école une puissance dans l'état. Du reste ce corps est officiellement constitué; les maîtres ont leur synode, tout comme les pasteurs, avec une compétence assez étendue, et une large part d'influence.

Une pareille organisation, qui ferait envie à l'université de France, offre des avantages considérables pour la marche progressive de l'instruction publique. Qu'on se représente toutes ces têtes travaillant dans un même esprit, cherchant à l'envi l'amélioration et la simplification des méthodes d'enseignement, et le triomphe définitif du bon sens sur la routine; n'aura-t-on pas le droit d'attendre d'une telle communauté d'efforts de brillants résultats? Les écoles zurichoises, en effet, ont figuré avec honneur à l'exposition scolaire de Vienne en 1873; mais ce qui, selon nous, a plus d'importance encore, les parents qui ont des enfants dans ces écoles sont surpris des progrès rapides qu'ils y font, de la solidité et de la précision des connaissances qu'ils y acquièrent. On y instruit les enfants plus vite, mieux et avec moins d'heures de travail que dans les écoles étrangères. Telle est du moins l'opinion que nous avons entendu émettre par des hommes compétents et sans préventions.

Les écoles publiques étant ce qu'elles sont, les écoles privées, qui partout ailleurs réussissent, ne trouvent guère un sol propice dans le canton de Zurich. Presque toutes les jeunes filles suivent jusqu'à l'âge de seize ans les écoles publiques. Pour une population de près de cinquante mille âmes nous n'avons en ville que trois écoles privées de jeunes filles, comptant ensemble à peine deux cents élèves, dont un grand nombre sont d'origine étrangère. Pour les garçons, il n'y a, à ma connaissance, qu'une seule école privée, qui n'a pas plus de trente ou quarante élèves.

Du reste, le pouvoir scolaire n'aime pas les établissements particuliers. Il ne les favorise pas, ne leur accorde qu'à bon escient l'autorisation exigée par la loi, et exerce sur eux une surveillance régulière. On n'exige pas seulement de l'école privée un minimum de connaissances élémentaires, mais on prétend qu'à tous les degrés primaires elle marche de front avec les écoles publiques. Dans ce pays de la démocratie, la cause de la liberté a reçu déjà maints affronts sur le terrain scolaire, dès 1846.

Ce régime néanmoins ne laisserait pas d'être supportable. On se soumet volontiers au gouvernement paternel, même quand il est dans des mains démocratiques, pourvu qu'il soit équitable. Mais quand des tendances personnelles, ou les idées d'un parti l'emportent sur les principes de justice, la paternité démocratique est plus blessante que tout autre. On en jugera par les faits suivants :

L'enseignement religieux, autrefois obligatoire, aujourd'hui plus ou moins facultatif, semble devoir être supprimé dans un avenir plus ou moins rapproché. Les parents qui tiennent à la religion chrétienne ne songeront pas à se plaindre de cette suppression, l'enseignement religieux étant donné par bien des maîtres dans un esprit anti-biblique. Que penser, par exemple, de cet examen de fin d'année dans une école secondaire, où le maître, pasteur en fonctions, notez bien, fait exposer aux élèves les raisons qu'on a de douter de l'authenticité des évangiles?! — et du devoir donné par le même pasteur à ses élèves, garçons et filles : chercher pour la prochaine leçon les impossibilités de tel ou tel chapitre du Nouveau Testament?! — ou d'un autre maître qui lisant avec des garçons de huit à dix ans les récits miraculeux de la Bible, dit crûment à ses élèves qu'ils ne doivent pas avoir la sottise de croire à de tels récits. Des remarques analogues sont dans certaines classes le pain quotidien offert aux enfants.

Ces abus ne pourront durer. La pédagogie la plus élémentaire protestera contre ce desséchement méthodique des jeunes cerveaux. Mais, pour le moment, bien des parents s'enquièrent des écoles libres où leurs enfants seraient à l'abri de cette désastreuse pro-

du roi. Le nouveau décret sera donc l'expression de sa défiance.

Ensuite, il a été soumis au bureau de la Chambre prussienne des députés, de la part du ministère des cultes, un projet de loi concernant la suspension des allocations faites par l'état aux évêchés catholiques. Le premier article stipule que, dès la promulgation de la loi, le paiement des sommes allouées aux évêchés sur le budget de l'état est suspendu, à l'exception de celles qui sont affectées à des établissements publics.

Le second article porte que les allocations seront rétablies aussitôt que l'évêque se sera engagé par écrit à se soumettre aux lois de l'état.

Voilà un coup de maître. Il coupe les vivres aux évêques; malheureusement il ne tranche pas les liens qui maintenant assujettissent l'église à l'état. Les partisans de la séparation se sont souvent figuré que la liberté de l'église découlerait nécessairement de la suppression du budget accordé par l'état. Les choses ont pris une tournure telle en Europe que nous assistons à l'étrange spectacle que voici : l'état réduit l'église à la besace et à la servitude. L'église ne peut plus espérer la liberté comme compensation à la pauvreté. Elle n'a pas voulu conquérir son indépendance : et maintenant l'église libre tend à devenir une impossibilité, et cela par la faute de l'église, qui, pour avoir tardé à se libérer, a permis à l'état d'élever autour d'elle barrière après barrière et de l'enserrer dans un espace toujours plus étroit.

J'ai parlé de coup de maître, mais ce pourrait être un coup d'épée dans l'eau, si la générosité des fidèles et le renoncement du clergé suppléent aux ressources matérielles diminuées. De plus, le clergé dispose de fonds autres que les dotations gouvernementales : legs, casuel, etc. Il ne resterait plus qu'à mettre aussi ces biens sous séquestre, si, malgré les Conseils nommés pour les administrer, ils étaient employés dans des buts contraires au gouvernement. La mesure a déjà été proposée. La position des gouvernements, s'ils donnaient dans ce système, serait vraiment unique : ils forceraient l'église à marcher au pas comme un régiment... qu'ils ne paieraient pas. Or serait-ce là l'église libre?

En attendant que l'avenir fournisse la solution de ce problème chaque jour plus complexe, le présent voit se dérouler les conséquences fâcheuses d'une lutte mal engagée. Ceux-là mêmes qui ont applaudi aux lois de mai dans le camp protestant, assurant que ces lois étaient uniquement dirigées contre les ultramontains; que le devoir de tout bon protestant était de soutenir le gouvernement dans sa lutte; que l'église évangélique n'en souffrirait aucun dommage; ces hommes-là commencent à se frapper la poitrine, en regrettant les suites de ces tro[is] fameuses lois. La *Nouvelle Gazette évan-gélique* a opéré une conversion de la droi[te] du Conseil ecclésiastique supérieur vers [la] gauche, vers l'opposition représentée par [la] *Gazette luthérienne* de Leipzig. Ce mouve-ment a été beaucoup remarqué. S.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Jeune fille et catéchumène, par une mèr[e] de famille. Seconde édition. — Paris, San-doz et Fischbacher, éditeurs, 1875.

Une amie sincère des jeunes filles a recueil[li] pour elles et rangé sous trois chefs : conve[r]sion, sanctification et vie de la jeune fille une série de pensées et de préceptes tiré[s] d'ouvrages divers. Elle a glané un peu pa[r]tout sa gerbe « aux épis mûris sous le[s] rayons du soleil de justice. » Les noms d[e] Monod, de Vinet, de Godet et d'autres chré-tiens protestants s'y rencontrent avec ceu[x] de François de Sales, de Fénelon, de Pe[r]reyve et d'autres. Ils viennent, chacun [à] son tour, prononcer une parole dictée pa[r] la charité et autorisée par l'expérience, su[r] les sujets les plus importants de la vie chré-tienne et les nombreux devoirs dont elle s[e] compose. C'est un cours de religion et d[e] morale donné par plusieurs maîtres offran[t] sur chaque sujet ce qu'ils ont de meilleu[r]. Nous ne voyons pas ce qu'ajoutent à l'excel-lence de ce recueil une ou deux biographie[s] que l'auteur a cru devoir y introduire. Celle d[e] Rosa Ferrucci est d'un style prétentieux q[ui] dès l'abord jette de la défiance dans l'espri[t]. « A travers le voile de ses aurores joyeuse[s] elle fixait du regard le soleil divin de l'éte[r]nelle beauté, etc. » Le chapitre intitulé *Caté-chumène* offre, ce nous semble, une su[r]charge. L'auteur n'a peut-être pas pr[is] assez garde aux idées superstitieuses qu[e] selon l'aveu de Perreyve lui-même, les ca-tholiques attachent à la première communio[n] et qui ne sont que trop en faveur chez u[n] grand nombre de protestants. Cette part fait[e] à la critique, nous nous empressons de recommander comme très édifiante une publication dont le fond est emprunté aux sources les plus respectables. C. COTTIER.

PENSÉE

La sainte cène, comme tout l'évangile, est une mine d'or, dont nous n'avons tiré que quelques grains pour notre usage, et qui contient encore d'inestimables trésors que nous ne pourrons jamais épuiser.

ANNA SCHLATTER

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

ÉTUDES BIBLIQUES

La conversion de Serge Paul.

ACT. XIII, 1-12.

I

Vers l'an 45 de notre ère, trois voyageurs, partis d'Antioche, entraient, à quelques lieues de là, dans la ville qui lui servait de port, Séleucie, et y cherchaient un vaisseau à destination de Cypre. Deux d'entre eux étaient dans la force de l'âge; le troisième, plus jeune, paraissait les servir. Après quelques démarches, ils trouvèrent ce qu'ils désiraient; le navire leva l'ancre et fit voile pour la luxuriante île.

Qui étaient ces trois hommes? — Des juifs, à voir leur type!... Gens peu aisés ou pauvres, à en juger par leur chétif bagage!... Quant au but de leur voyage, c'était sans doute le commerce?

Non! ces trois personnes partaient pour la conquête du monde! — Sans ressources ni influence, n'ayant pas même, peut-être, assez d'argent pour la route, ils commençaient une œuvre unique dans l'histoire de l'humanité.

Le savaient-ils? Rêvaient-ils de grands succès? Non : leur seule ambition c'était d'obéir à leur maître; ils se préoccupaient de leur devoir plutôt que du résultat. Ils ne cherchaient ni le nombre ni la gloire, et, parce qu'ils ne les cherchaient pas, ils les ont eus, ou plutôt leur Maître les a eus par leur fidélité.

A Salamis, où ils abordent, prédication dans la synagogue; c'est leur premier début. De l'effet produit rien ne nous est parvenu. Il fut peut-être nul ou très minime : Dieu éprouve souvent ses enfants par des commencements infructueux. — De Salamis, nos missionnaires se rendent à Paphos, le siége du culte de Vénus, c'est-à-dire de la débauche consacrée! — Pauvres missionnaires! Que d'illusions vous nourrissez! Quelle présomption ou quelle foi naïve! N'importe! le Maître a dit : « Allez par toute la terre!... » Ils iront donc par toute la terre. A eux l'obéissance, à Dieu son fruit, s'il le veut!

Les voilà à Paphos!... prédication dans la synagogue et, peut-être, dans la rue... agitation, émotions diverses... quand, tout à coup, arrive un ordre du proconsul! — Paphos était sa résidence!

Que peut bien vouloir un proconsul, quand il mande auprès de lui des apôtres? — A n'en pas douter, il veut les menacer des rigueurs romaines!... Quant à s'enquérir, pour lui-même, de ce qu'ils annoncent, ce n'est pas son affaire! On sait, en effet, quelle triste race c'était que celle des proconsuls, et quelle réputation ils ont laissée dans l'histoire!

Nos amis se rendent donc au palais du tout-puissant gouverneur! Troublés, effrayés? Pourquoi? N'ont-ils pas avec eux Jésus-Christ? — Mais jugez de leur surprise! ils reçoivent un bienveillant accueil! Loin de leur imposer silence, le magistrat veut les entendre!

Il était, paraît-il, l'une de ces innombrables âmes que dévoraient, à cette époque d'attente générale, la faim et la soif de la vérité. On a montré souvent, et récemment encore dans

un fort bel ouvrage[1], quel profond travail accomplissaient dans le monde d'alors le dégoût pour les anciens cultes et l'impuissance de la philosophie.

On avait besoin de lumières nouvelles! On voulait croire! Les philosophes avaient fait de la recherche de la sagesse un plaisir délicat, une gymnastique raffinée. On était las de ces joutes stériles! Les questions religieuses torturaient les esprits! On voulait des croyances solides, qui permissent aux consciences troublées de se reposer en paix, et, selon le mot vraiment prophétique de Platon, n'ayant trouvé dans les opinions humaines qu'un insuffisant radeau pour traverser la vie, l'âme aspirait à découvrir, pour s'y embarquer, un vaisseau plus solide, une parole divine, qui la conduisît en sûreté au terme du voyage.

Ainsi préparée, une âme païenne, l'âme de Serge Paul, par exemple, n'avait plus, semble-t-il, qu'à entendre l'Evangile pour s'en emparer. Ne croyons pas, cependant, que Dieu ne dût rencontrer en lui aucun obstacle. A côté de ceux qu'oppose toujours le cœur naturel, il en devait surgir un formidable dans l'ascendant qu'exerçait sur le proconsul un magicien nommé Barjésu. On sait quelle place les cultes et les superstitions de l'Orient avaient conquise dans la société romaine! Faute de vérité l'âme se repaissait de folies. — Barjésu (ou Elymas) n'avait donc pas eu de peine à fasciner, à subjuguer une âme avide, et comme il y avait là pour lui une source d'influence et une vraie mine à exploiter, il ne négligeait rien de ce qui pouvait river les fers du proconsul.

Aussi, quand il apprit la présence et les succès des apôtres, quand, malgré ses efforts, la nouvelle en vint aux oreilles du proconsul, quand au désir succéda le plaisir de les entendre, et que la sagacité d'Elymas surprit les premiers symptômes de foi chrétienne dans le cœur de son adepte, lui qui du coup avait deviné et, si j'osais dire, flairé chez les apôtres des rivaux et des maitres, saisi de frayeur à la vue du péril, essaya tout pour le conjurer.

Tour à tour railleur et flatteur, dénigrant la doctrine chrétienne et caressant l'orgueil romain, il tenta de mettre entre le proconsul et la foi les souvenirs d'enfance et les traditions nationales, ses intérêts et ses devoirs; il lui montra son crédit perdu, sa position compromise, sa vie même menacée; mais ce fut en vain; bientôt la victoire était remportée par Paul, ou plutôt, disons mieux, par Dieu.

II

Qu'est-ce qui la lui donna? — Le châtiment dont il frappa le séducteur par l'entremise de l'apôtre? — Ce miracle dut, sans doute, agir sur l'esprit de Serge Paul. Le charme fut rompu. L'espèce d'ensorcellement dont il était victime prit fin. Serge Paul fut comme rendu à lui-même. Il recouvra son libre arbitre. — Mais que ce miracle l'ait converti?... Non : les miracles ne convertissent pas! — Les miracles commandent, forcent l'attention: les miracles secouent la torpeur morale, mais les miracles, à eux seuls, ne gagnent pas à Dieu. Pour l'effet moral par excellence, il faut une cause morale et des moyens moraux. La persuasion seule amène à la conversion.

Quelle fut donc, en dehors de la grâce divine, la cause connue de cette conversion? Quel fut le secret de la victoire de Paul?

Ce n'est pas là une question de curiosité ou d'intérêt historique. Elle est d'une grande importance pour nous. Il nous faut, en effet, non-seulement connaitre, mais aussi posséder ce secret de Paul, parce que nous nous trouvons dans une position analogue à la sienne.

Serge Paul entre Elymas et Paul, Serge Paul sollicité par l'erreur et par la vérité, par l'incroyance et par la foi, par Satan et par Dieu, n'est-ce pas l'âme de l'homme, l'âme à toute époque, mais très spécialement

[1] *La religion romaine au siècle d'Auguste*, par Gaston Boissier.

l'âme actuelle, l'âme de notre époque, l'âme contemporaine, attirée, entraînée alternativement dans deux sens opposés? l'âme qui ne sait à qui se donner? l'âme indécise, l'âme hésitante, l'âme qui n'a pas encore accepté ou rejeté définitivement ni l'erreur ni la foi?

Ou plutôt, hélas! non, ce n'est pas l'âme contemporaine. J'ai probablement tort de la montrer indécise. Je généralise trop. Elle n'est que trop peu indécise! On la voudrait voir hésiter, mais elle n'hésite plus! — Semblable à un torrent débordé que l'on a, un instant, espéré de vaincre, mais qui, accru de nouveaux renforts, se précipite avec une indomptable rage contre les digues anciennes ou hâtivement construites, les rompt, les disperse et les emporte, balaie tout sur son passage et ne laisse après lui que ruines dans la campagne et consternation dans les cœurs, ainsi, semble-t-il, grossit tous les jours, et mugit, et se hâte un courant d'incrédulité qui ne laisse subsister partout où il passe ni principes solides ni croyances fermes.

Les passions, d'une part, de déplorables malentendus, de l'autre, en sont la cause. Oui, des malentendus à en pleurer de douleur. On met au compte de l'Evangile des aberrations et des iniquités qu'un regard plus attentif ou moins partial distinguerait de l'Evangile. On prend ou l'on veut prendre pour l'œuvre de Dieu ce qui n'est que le mauvais fruit du cœur de l'homme!

Il faut donc parler moins de l'âme contemporaine que de l'âme de beaucoup de contemporains. Mais ici, on peut affirmer sans crainte qu'un nombre d'âmes plus grand qu'on ne le pense souffrent et soupirent. Sollicitées par l'abîme, elles se cramponnent à quelque reste de croyance, dans l'espoir qu'une main amie les viendra délivrer. De l'excès du mal sort le remède. En empirant, l'incrédulité se démasqué; en se démasquant, elle ouvre les yeux à des âmes crédules qu'abusaient ses grands mots. A côté de tout le mal qu'elles ont produit, les discussions religieuses ont cependant ceci de bon, qu'elles arrachent à une foi factice, pour obliger à la foi personnelle, ceux qu'effraie la perte de la foi. Comme Serge Paul, sans congédier encore Elymas, beaucoup de personnes ne refusent pas d'entendre saint Paul.

Nous le sentons, vis-à-vis de ces grands besoins, les chrétiens ont de grands devoirs. Il faut essayer de contrebalancer victorieusement l'influence prépondérante de cet Elymas universel, de cet enchanteur des âmes, si habile à changer, selon les temps, et de nom, et de costume, et de langage, pour parler « à chaque fou selon sa folie » en murmurant aux oreilles le mot séduisant du jour, aujourd'hui ces mots magiques de liberté, de progrès, d'émancipation, de haute culture, de science et de popularité, qui entraînent et retiennent tant d'âmes abusées sous son despotique empire.

Oui, nous avons de grands devoirs, et c'est pour essayer de les bien remplir que nous demandons à saint Paul le secret de sa victoire.

III

Le récit des Actes nous signale d'abord la doctrine, en nous disant que « le proconsul crut, étant rempli d'admiration pour la doctrine du Seigneur. » On voudrait avoir, n'est-ce pas? ne fût-ce que le résumé de ce discours; mais on peut, sans crainte de se tromper beaucoup, le reconstruire d'après celui de Paul à Athènes : dans l'un, comme dans l'autre, grande simplicité et vérité de forme, grande simplicité de fond. Simplicité de forme : dépréoccupation de l'effet artistique; point de discours pompeux, ni de démonstration de la sagesse humaine, de peur que la croix de Christ n'en fût anéantie. Simplicité de fond, c'est-à-dire la substance de l'Evangile; les grands faits chrétiens, sans les déterminations postérieures qu'ont malheureusement provoquées les hérésies et la spéculation théologique. La doctrine, avec ce qui heurte et ce qui scandalise, mais aussi avec ce qui répond aux affinités du cœur humain. Ni crainte de

ce qui blesse, ni mépris de ce qui gagne, ni condescendance lâche, ni ce dédain transcendant qui n'est pas toujours le partage des seuls incrédules.

Ah! l'on se représente sans peine l'effet que dut produire cette doctrine divine qui apportait à tous les problèmes soulevés mais non résolus par la philosophie antique des solutions aussi simples que décisives sur Dieu, sur la nature, sur l'homme et sur l'avenir. Le cœur de Serge Paul ne brûlait-il pas en entendant parler comme Cicéron n'avait jamais parlé, comme Senèque, dans le moment même, ne parlait pas à Rome : un Dieu saint et miséricordieux, Créateur des cieux et de la terre, distinct du monde et cependant présent partout dans le monde; l'homme, formé d'une âme à l'image de Dieu et d'un corps qui en est l'organe; le péché, anomalie monstrueuse, qui n'est pas le fruit de la fatalité, mais d'une première chute; la Rédemption préparée à travers les âges pour aboutir à ce « Désiré des nations, » à celui qu'instinctivement tous cherchaient alors, Jésus-Christ, « Dieu manifesté en chair, » « mort à cause de nos offenses, ressuscité à cause de notre justification; » par Jésus-Christ le pardon gratuit du péché; par son Esprit la délivrance graduelle du péché; au terme de la vie chrétienne la vie éternelle dans la perfection de Dieu — oh! quel contraste entre cette doctrine si une, si sainte, si divine, si humaine et les contradictions des meilleurs systèmes d'hommes!

J'en conviens, nous n'avons pas, comme Paul, le bénéfice de la nouveauté, ni celui de l'opposition absolue entre les ténèbres et la lumière. Mais, privés de celui-là, nous en avons un autre qui manquait à Paul : la preuve historique. Armés de cet argument, comme Paul regarda en face Elymas pour le confondre, nous pouvons, nous aussi, regarder en face le séducteur de nos frères pour le démasquer : dix-neuf siècles ont passé sur cette doctrine chrétienne; plusieurs fois tenue pour vaincue, elle a toujours survécu à ses prétendus vainqueurs. Elle a montré sa puissance régénératrice pour toutes les époques et pour tous les climats. Elle a pu sortir le Romain de sa corruption et le cannibale de sa férocité. Si l'histoire est là pour dire ce que la société devient par cette doctrine, elle est aussi là pour montrer où l'on va quand on l'abandonne. Elle est là, par exemple, pour dire à notre libéralisme : Je te connais; tu n'as rien de nouveau pour moi; ton nom à part, tu es le chancre qui a rongé les siècles passés; tu es l'ancien latitudinarisme anglais, le modératisme écossais, le déisme français, le rationalisme allemand, et, par les fruits peu enviables de ces affaissements antérieurs de la foi, je puis prédire facilement à la génération actuelle les conséquences désolantes des défections modernes. — Un tel langage ne ferait-il pas réfléchir plus d'un Serge Paul?

Du reste, quoique ancienne, la doctrine chrétienne, toujours jeune et toujours nouvelle, se justifie par elle-même à l'âme qui cherche. Du moins elle répond assez, par ses côtés lumineux, aux besoins les plus profonds de notre nature, pour faire penser de ce qui arrête encore ce que Socrate disait du philosophe Héraclite : « Ce que j'en comprends est si frappant que j'en tire une conclusion en faveur de ce que je ne comprends pas. » Oui, mes frères, pour quiconque est de la vérité, ce que l'on peut comprendre immédiatement de la doctrine chrétienne est si frappant, si surnaturel, si divin, que l'on en doit tirer une conclusion analogue en faveur de ce que l'on ne comprend point encore.

Seulement, assurons-nous que ce que nous donnons pour la doctrine chrétienne est bien, dans toutes ses parties, la doctrine chrétienne. Il la faut, pour cela, toujours puiser et retremper à sa source première; il la faut offrir dans sa pureté et dans sa simplicité natives, dégagée des superfétations et des subtilités de l'école. Il faut, aussi, comme Paul, n'avoir ni honte de ce qui repousse ni dédain de ce qui sollicite, et sans enlever ni émousser les angles de la doctrine, car, Vinet l'a bien dit :

« Rendue raisonnable, elle est, du coup, rendue impuissante; » il ne faut, cependant, pas faire fi des intelligences secrètes et des complices qu'elle a dans la raison et dans le cœur.

A ces conditions il nous sera peut-être accordé de gagner par elle plus d'une âme. Repoussés probablement dans le temps de la prospérité et des entraînements, nous serons les bienvenus au jour des déboires, des épreuves, des humiliations, de la solitude et du lit de mort.

IV

Quelle que soit, cependant, la valeur intrinsèque de la doctrine chrétienne, l'impression qu'elle produit dépend aussi, il faut le dire, de l'accent que l'on y met. Pour se propager, les convictions ont besoin de l'accent de conviction. Il nous est dit qu'en parlant l'apôtre était « rempli du Saint-Esprit, » c'est-à-dire que l'intensité de sa foi donnait à ses paroles une chaleur communicative, une force de persuasion, une autorité qui contrastait profondément avec le ton hésitant des philosophes. C'est ce que Paul appelle « la démonstration d'esprit et de puissance. » On ne se doute pas de l'éloquence qu'une conviction ardente fournit aux esprits les plus dépourvus d'éloquence! Je me disais récemment, en entendant une personne inculte m'exposer les idées les plus folles avec une facilité surprenante : Si l'on peut parler ainsi de l'erreur, comment ne devrait-on pas parler de la vérité?

N'est-ce pas là un des points en souffrance aujourd'hui, et qui explique en partie nos échecs? N'est-ce pas que l'intensité de la conviction manque, sinon la conviction elle-même? Vous connaissez peut-être ce mot d'un acteur célèbre à ce pasteur qui lui demandait le secret de sa puissance dans le monde des fictions, tandis que lui, pour des réalités si graves, laissait ses auditeurs si froids : — C'est que, répondit l'acteur, nous parlons des fictions comme de réalités, et vous, trop souvent, des réalités comme l'on parlerait de fictions,.. mot sanglant, et qui nous concerne plus ou moins, sans doute! Parlons-nous, en effet, de ces redoutables réalités comme de réalités? Dieu est-il assez à nos yeux une réalité? l'âme une réalité? le péché une réalité? la condamnation une réalité? Jésus-Christ, sa vie, son œuvre, son pardon, ses promesses, des réalités? le ciel une réalité, l'enfer une réalité, pour donner à nos paroles cette émotion sympathique, ce profond et vrai sérieux qui font tout au moins réfléchir?

Avons-nous, aussi, assez foi en notre foi pour savoir avouer les difficultés pendantes et les objections possibles, les contradictions apparentes et les erreurs réelles, au lieu de recourir à ces explications désespérées auxquelles ne croient pas bien ceux qui les donnent, et qui ont fait à la cause de la vérité autant de mal que la candeur lui fait de bien? En un mot, sommes-nous en droit de dire : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé »; je n'ai parlé que dans la mesure exacte où j'ai cru?

Mais l'accent de conviction ne s'improvise pas. L'improviser, ce serait le feindre; le feindre, ce serait commettre une faute et une erreur. Car on ne peut longtemps en imposer. Tôt ou tard dévoilée, cette hypocrisie irait à fin contraire du but. Non, cet accent ne se frelate pas, et cet accent, on ne se le donne pas à volonté; c'est Dieu qui le donne, en raison de la communion de l'âme avec lui et de l'union étroite de ce que l'on croit et de ce que l'on est.

V

Hélas! je mets encore le doigt sur l'une de nos plaies, en même temps que je signale, par contraste, chez l'apôtre une autre cause de force! Savez-vous ce qui, autant que la doctrine de Paul, autant que l'accent de Paul, et plus que le miracle de Paul, gagna le proconsul?... Ce fut dans Paul... Paul lui-même. Ce fut la parfaite harmonie entre sa prédication et ses actions. Tandis que l'on pouvait dire de la plupart des philosophes ce que Jésus disait des Pharisiens : « Ils disent et ne

font pas, » chez Paul et ses amis on ne pouvait découvrir aucun divorce entre la doctrine et la vie. Les sacrifices accomplis, les fatigues endurées, les dangers courus, l'opprobre subi et les souffrances acceptées, la joie en dépit des privations et des périls, un cœur si chaud, une conscience si droite, un caractère si noble et si libre, cette consécration entière de la vie, cette absolue dépréoccupation de soi-même et cet inépuisable dévouement, voilà qui valait mieux que les meilleures preuves. — Quand Paul assurait que la foi en Christ est « une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit, » il n'y avait qu'à le voir pour le croire!

Eh bien, ne le sentons-nous pas, c'est sur ce point aussi que doivent porter, et notre humiliation, et nos réformes, si nous voulons gagner à l'Evangile quelques Serge Paul.

Je ferais tort, il est vrai, à la grâce de Dieu, et je calomnierais mes frères si je niais l'existence de beaucoup de vies chrétiennes relativement très fidèles. Dieu soit loué, il y a parmi nous des piétés de bon aloi et des caractères profondément chrétiens! Si leur influence n'est pas égale à leur mérite, elle n'en est pas moins réelle. Elle s'exerce dans l'ombre, pour éclater plus tard au grand jour. A la longue, la vue d'une vie chrétienne triomphe des résistances, comme, en tombant goutte à goutte pendant des siècles, l'eau creuse les plus durs rochers.

Mais, à côté de ces chrétiens de bon aloi, combien qui sont entre les mains de l'incroyance l'objection, l'arme la plus redoutable contre la foi? Et chez ceux-là même où le mal n'a rien d'extraordinaire, le bien est-il assez saillant? Pour aider à la victoire de Christ, il ne suffit pas de s'abstenir de toute inconséquence notoire; il faut, en outre, le témoignage d'une vie consacrée. C'est peu que le monde ne surprenne pas chez nous de mauvaises œuvres, s'il n'en voit pas de bonnes à la place. Vous voudriez qu'il prît au sérieux l'Evangile?... Le prenez-vous tellement vous-mêmes? — Qu'il renonçât au péché?... Sacrifiez-vous la terre? — Savons-nous, pour conquérir des âmes à l'éternité, renoncer aux jouissances et aux biens du temps présent? — Y a-t-il parmi nous des Barnabas vendant une propriété pour l'avancement du règne de Dieu? beaucoup de Paul et de Marc partant pour convertir le monde?

Et cependant il vaudrait la peine d'accomplir de grands sacrifices pour avoir le bonheur d'arracher aux séductions d'un Elymas l'âme d'un Serge Paul! Chacun de nous, s'il le veut, peut y concourir. Dans ce travail de Dieu il y a place pour toutes les natures. Si le rôle de Paul vous effraie, vous pouvez prendre celui de Barnabas. Barnabas parlait peu, il agissait beaucoup. C'est sa charité qui a découvert, révélé et donné saint Paul à l'église. C'est lui qui l'a encouragé, associé à son travail et soutenu de son affection.... Rôle modeste mais bien nécessaire, car, derrière tout homme connu, il y a presque toujours un homme ignoré qui le fortifie. — Ce rôle vous paraît-il dépasser encore vos forces?... eh bien, voici celui de ce Jean-Marc, le serviteur volontaire de Barnabas et de Paul, de qui, à part un moment de défaillance, saint Paul a pu écrire : « Il m'est fort utile pour le ministère. » Ah! ce n'est pas le travail qui manque! c'est, à beaucoup, le zèle, la vie, le renoncement et la foi! Malheur à tout chrétien qui, témoin de la lutte engagée pour entraîner les âmes, notre jeunesse, par exemple, se croise les bras, et, dans un temps où il faudrait surtout agir, ne pense qu'à jouir! Maudit soit son repos! maudites ses jouissances! car, ne pas se dépenser comme Paul, ou ne pas dépenser comme Barnabas, ou ne pas aider librement comme Marc pour convertir les Serge Paul, c'est commettre à peu près le crime d'un Elymas!

Que Dieu nous en garde!

G. TOPHEL.

HISTOIRE RELIGIEUSE

John Milton.

Un champion de la liberté religieuse au XVII[e] siècle[1].

Milton : ce nom rappelle avant tout l'auteur du *Paradis perdu;* mais la poésie n'est pas le seul titre qui recommande ce puissant esprit à l'attention de la postérité. Rarement des talents si divers se sont réunis dans une seule tête; rarement de riches facultés ont été au service d'un si noble caractère. A côté du poëte il y a le savant, l'historien, le publiciste, le théologien. Voilà les principales faces de cette imposante figure. Je ne m'attacherai exclusivement à aucune. Mon désir est de remonter jusqu'à la source de cette prodigieuse activité, de surprendre l'inspiration de cette belle vie. Tout au fond du cœur de Milton, comme la lampe du sanctuaire, je crois voir brûler la pure flamme de *l'amour de la liberté.* Il aime avec enthousiasme la liberté dans tous les domaines, en particulier dans le domaine supérieur de la conscience et de la foi. Là est, me semble-t-il, le secret de sa force, le trait distinctif de sa personnalité. Semblable au sang qui, par mille canaux, circule jusqu'aux extrémités du corps, cette généreuse passion anime sans cesse ses paroles et ses actes: elle excuse et ennoblit ses erreurs. Aussi est-ce *un champion de la liberté religieuse au XVII[e] siècle* que je veux étudier en Milton. Nul plus que lui n'ayant vécu par l'intelligence, ce sont ses *idées* que je me propose de retracer; ses idées vraiment, c'est lui-même, et l'on peut presque dire que ses livres furent ses seules actions. Pourtant il ne sera pas superflu de commencer par une esquisse de sa biographie.

John Milton naquit en 1608 d'une famille jadis considérable. Son père, déshérité pour avoir embrassé la réforme, s'était établi à Londres comme notaire, et dans cette position modeste il acquit pour la fin de sa vie la fortune et le repos. Doué de talents plus qu'ordinaires, versé dans la littérature et célèbre comme compositeur, cet homme ne négligea rien pour donner à son fils une éducation distinguée. A seize ans John entrait à l'université de Cambridge, où il passa sept années et prit les deux degrés de bachelier et de maitre-ès-arts. Ce dernier titre lui fut conféré de nouveau à Oxford.

Sa jeunesse fut remarquablement studieuse. Dès l'âge de douze ans il ne se couchait guère avant minuit ou une heure. Cet excès de travail affaiblit sa vue et lui occasionna des maux de tête; mais cela ne refroidit pas son zèle. Il apprit ainsi un grand nombre de langues anciennes et modernes. Ses vastes connaissances, ses essais poétiques en anglais et en latin, attirèrent de bonne heure l'attention. Ajoutons que son caractère fut toujours à la hauteur de son génie. Sa sympathie était acquise à toutes les bonnes causes; il sentait son cœur palpiter au récit d'un acte d'héroïsme; il lui semblait que chacun devrait naitre chevalier. Les tentations de la jeunesse ne réussirent pas à souiller sa robe d'innocence : il professait un vrai culte pour la chasteté. Sentant se développer en lui une vocation sublime, il aspirait à s'en rendre digne en reflétant dans sa carrière les belles et grandes actions que sa plume célébrerait.

John Milton avait été destiné à l'église; mais, voyant que la tyrannie y régnait, et persuadé que recevoir l'ordination c'était souscrire à son propre asservissement et se disposer au parjure, il renonça à devenir membre du clergé anglican. « Je préférai, dit-il, un silence sans reproche à l'office sacré de la parole, acheté et exercé au prix du faux serment et de l'esclavage. » Libre ainsi de tout devoir professionnel, comme de l'obligation de gagner son pain, il put, à son retour de l'université, se livrer tout entier à ses études chéries. Retiré à Horton dans la campa-

[1] Conférence donnée à Lausanne.

gne de son père, à la portée des librairies et des bibliothèques de Londres, notre jeune poëte mena pendant cinq à six années la vie la plus douce que puisse désirer un homme de lettres.

En 1638, un an après la mort de son excellente mère, Milton, accompagné d'un domestique, se mit en route pour visiter le continent. Il avait trente ans et jouissait de la pleine possession de ses facultés. Sa muse s'était déjà révélée par quelques délicieux poëmes, comme l'*Allegro* et *il Penseroso*. A peine de taille moyenne, mais robuste et bien proportionné, il portait haut la tête, et alliait un air de viril courage à des manières pleines de courtoisie. Sous ses cheveux châtains, partagés au milieu du front, se dessinait l'ovale d'un noble visage. Sa beauté, la pureté de son teint, la candeur de ses yeux gris, l'avaient fait surnommer à Cambridge *la dame* de son collége. Doué d'une oreille délicate, d'une voix mélodieuse, il était musicien, et parait avoir bien joué de l'orgue et du violoncelle.

Un homme d'autant de mérite, un aussi parfait *gentleman*, muni d'ailleurs de hautes recommandations, devait entrer en rapports avec l'élite de la société continentale. C'est ce qui eut lieu. A Paris, l'ambassadeur anglais le présenta, sur sa demande, à Hugo Grotius, le célèbre Hollandais que son pays avait persécuté pour ses opinions politiques et religieuses. Mais l'Italie l'attire surtout; il se hâte de s'y rendre. Florence, Rome, Naples, Venise lui livrent leurs trésors artistiques et lui procurent les plus vives jouissances. Accueilli dans les cercles les plus raffinés et dans ces sociétés littéraires que l'on nomme académies; rivalisant avec les Italiens par des vers en leur propre langue; partout admiré, fêté par ces natures enthousiastes qui savaient apprécier son érudition, son goût, son génie; nouant pour la vie de précieuses amitiés; visitant le vieux et illustre Galilée, qui expiait par la perte de la liberté le crime de penser en astronomie autrement que le pape; faisant provision de musique, de livres, de souvenirs, John Milton acheva son éducation esthétique sur cette terre privilégiée, en face des chefs-d'œuvre de la nature et de l'art. « De toutes les fleurs écloses au soleil du midi sous la main des deux grands paganismes, — pour parler avec M. Taine, — il cueillait librement les plus parfumées et les plus exquises, mais sans se tacher à la boue qui les entourait [1]. »

Il ne cherchait pas les discussions religieuses; mais lorsqu'on attaquait ses croyances, il les défendait, jusque dans Rome, avec une franchise qu'on trouvait téméraire, sans se soucier des complots des jésuites et de la terrible susceptibilité de l'inquisition.

Aux premiers grondements de la révolution d'Angleterre, il renonça à pousser jusqu'en Grèce, et revint lentement par Genève, trouvant honteux de prolonger un voyage de plaisir, «tandis que ses compatriotes luttaient pour leur liberté.» Son absence avait duré quinze mois. Le voilà au terme de cette longue préparation pour laquelle Dieu lui avait donné des loisirs, des ressources, des avantages exceptionnels, et dont il avait exceptionnellement profité. Le soldat est équipé pour la bataille : voyons quel usage il va faire d'armes si bien fourbies.

De retour dans sa patrie, John Milton s'installa dans une rue tranquille de la cité de Londres, et ne sembla pas tout d'abord s'intéresser d'une façon particulière au grand soulèvement du peuple anglais contre le perfide Charles Ier. S'il n'eût pas possédé une rare faculté de travail, son temps eût été assez rempli par un neveu et quelques jeunes pensionnaires, dont l'éducation lui fut confiée, et qu'il fit passer par un cycle d'études extraordinairement étendu. Mais sa position

[1] Il put écrire avec vérité : « Je prends Dieu à témoin que, dans tous ces endroits où il y a tant de licence, j'ai vécu pur et exempt de toute espèce de vice et d'infamie, portant continuellement dans mon cœur cette pensée que, si je pouvais échapper au regard des hommes, je ne pouvais pas échapper à celui de Dieu. »

de pédagogue ne l'empêcha pas de commencer cette série de publications prosaïques par lesquelles il devait servir, durant un quart de siècle, la cause de la liberté avec plus d'éclat et de puissance qu'il n'aurait pu le faire en se mêlant plus directement des affaires de l'état.

Lorsque Charles se vit forcé de convoquer le Long Parlement (1640) et que les deux soutiens de sa tyrannie, Strafford et Laud, eurent été conduits l'un à l'échafaud, l'autre à la Tour, lorsqu'il devint possible de parler et d'écrire, Milton fut un des premiers à rompre le silence. Sa polémique fut vive autant que nourrie. Mais les insultes qu'elle lui attira et les scènes du drame national qui ébranlait la Grande Bretagne ne furent pas les seules agitations de son âme. Marié, non sans quelque imprudence, à Mary Powell, jeune fille qu'il connaissait peu, il fut très malheureux en ménage. Incapable de le comprendre et même de l'aimer, cette femme frivole l'abandonna au bout de quelques semaines pour rentrer dans la maison paternelle, et retrouver les plaisirs bruyants auxquels elle était accoutumée. Elle résista à tous ses appels. Si, deux ans plus tard, un rapprochement fut ménagé par quelques amis, et si Milton accorda généreusement à son infidèle compagne le pardon qu'elle implorait à genoux, cette réconciliation ne fut pas de nature à faire goûter à notre poëte les joies intimes qu'il avait rêvées; cependant elle lui créa un intérieur, et égaya par les jeux de plusieurs enfants son foyer, jusque-là bien austère.

Sur ces entrefaites, la révolution triomphait. Charles Ier payait de sa tête les crimes du droit divin. La royauté était abolie. L'Angleterre devenait une république sous la présidence d'un Conseil d'état. Ce Conseil, pour imiter la Rome antique, voulait correspondre en latin avec les autres contrées. De là une nouvelle place, celle de *secrétaire pour les langues étrangères*, qui fut offerte à Milton sans qu'il l'eût sollicitée, sans même qu'il s'y attendit. A cet honorable office, qui n'était pas une sinécure, fut attaché, pour un temps, un appartement à Whitehall.

En 1652, ou près de cette date, se placent deux événements graves pour John Milton: la mort de sa femme et la perte complète de la vue. Quelques mots sur ce dernier point. Claude de Saumaise, philologue pétri d'érudition, avait entrepris l'apologie de Charles Ier par un écrit fort maladroit, où se lisaient des paroles comme celle-ci : « Le crucifiement du Christ a été une innocente peccadille comparé à l'exécution de Charles Stuart. Comme les individus, les peuples ont le droit de se vouer volontairement à un éternel esclavage. Aussi le roi n'est-il lié par aucun serment, par aucune loi; son autorité est paternelle, divine, illimitée. » Révolté de cette audacieuse et plate théorie de la monarchie absolue, Milton répondit par sa vigoureuse et éloquente *Défense du peuple anglais*. « Il y a plus de droit divin, dit-il, dans un peuple déposant un roi inique que dans un roi opprimant un peuple innocent. » Bien que l'absolutisme fût, partout en Europe, dans sa période ascendante, l'idée miltonienne qu'« il n'est plus de dieux en chair et en os » pénétra peu à peu dans les esprits, et Cromwell put s'écrier avec fierté : « L'illusion que le peuple appartient au roi, l'église et les choses saintes au pape et au clergé, commence à être sifflée dans le monde. » Milton remporta une éclatante victoire, mais il la paya du seul œil qui lui restât. De l'avis des médecins, il ne pouvait le conserver qu'à la condition de le ménager extrêmement. Il pesa cet avis et mesura toute la grandeur du sacrifice; mais, sommé par la voix intérieure, il se décida à composer son généreux pamphlet et à rendre ainsi un signalé service à la cause républicaine, au prix d'une cécité complète. Qui ne sent la stoïque énergie d'une pareille abnégation, autrement rare que l'héroïsme militaire! Nul trait ne fait mieux comprendre le caractère de Milton.

Quatre ans plus tard John Milton se remarie; mais sa nouvelle femme, Catherine Wood-

cock, mieux faite que la première pour lui donner le bonheur domestique, lui est enlevée au bout de quinze mois.

Lorsque Olivier Cromwell devint chef de l'état sous le titre de lord Protecteur (1653), il conserva à Milton son poste de secrétaire des affaires étrangères. Une sympathie peu commune unissait ces deux grands hommes. Divers sans doute par la nature de leurs facultés, ils se ressemblaient par leur patriotisme, par la hardiesse de leurs conceptions, par la puissance de leur individualité, par la profondeur de leur foi. Ces deux génies étaient frères. On aime à se représenter le Protecteur se rendant familièrement, avec lady Cromwell, chez le secrétaire aveugle, et l'écoutant jouer de l'orgue, cet instrument dont les sons graves et majestueux me semblent correspondre d'une façon toute particulière avec les chants inspirés du *Paradis perdu.*

Mais Cromwell, que Milton n'avait pas approuvé jusqu'au bout, mourut en 1658. Son fils Richard, trop faible pour relever le manteau de ce géant, ne conserva le pouvoir que quelques mois et s'enfuit devant Charles II, rentrant de France et acclamé par un peuple demeuré au fond royaliste. La révolution était finie. La *restauration* relevait le trône et y faisait asseoir le triste fils de Charles Ier. Une cour licencieuse anime de ses fêtes les salles des palais où circulaient naguère les austères partisans de Cromwell, ces hommes à fortes convictions, parmi lesquels se glissaient certainement des hypocrites, mais qui formaient pourtant pour le chef d'un grand état l'entourage le plus respectable et le plus religieux dont l'histoire fasse mention. Toutes les conquêtes de la révolution, toutes les gloires du protectorat sont fatalement compromises par le reflux de la monarchie. La liberté, à peine née, semble écrasée pour toujours.

Cette honteuse réaction menaçait d'écraser aussi le secrétaire latin du Protecteur, l'apologiste du régicide, l'homme qui, par ses pamphlets politiques, avait lutté d'une manière si brillante pour l'émancipation populaire. S'attendant à être une des premières victimes de la restauration, Milton quitta sa demeure et se cacha chez un ami. On ne le chercha pas trop et on ne le découvrit point. Deux de ses ouvrages les plus démocratiques, l'*Iconoclaste* et la *Défense du peuple anglais,* furent livrés aux flammes par la main du bourreau. Mais, deux jours après, sa vie était mise à l'abri de toute atteinte par l'acte d'indemnité que votait la chambre des communes. Un exil volontaire était donc épargné à Milton, qui fut toutefois gardé à vue ou emprisonné quelques jours par un homme d'armes. On dit qu'il vécut dès lors dans la crainte perpétuelle d'être assassiné. Cette assertion est probablement exagérée; néanmoins il devait souffrir de sa position de vaincu et de suspect. On raconte encore que ses amis le firent passer pour mort, au temps où il était poursuivi par le parlement, et qu'ils célébrèrent en son honneur un simulacre de funérailles; mais le courage et la loyauté de Milton nous autorisent à douter qu'il ait approuvé cette lugubre comédie. En tout cas, notre héros conservait assez de calme d'esprit pour produire d'importants ouvrages en des genres fort divers. En particulier, revenant, vers la fin de sa carrière, à ses premières amours, la poésie, après la longue période consacrée à ses écrits en prose, il composait l'épopée qui devait immortaliser son nom. Le *Paradis perdu* rapporta à son auteur 10 liv. sterl. en tout (250 fr.). Il faut dire qu'il venait trop tard ou trop tôt, et que sa signature n'était pas faite pour lui donner la vogue sous le gouvernement de Charles II.

L'illustre aveugle n'était pas au bout de ses tristesses domestiques. Des trois filles qu'il avait de Mary Powell, la dernière était une enfant, et les deux autres comprenaient peu le bonheur d'avoir un tel père. Il en faisait ses secrétaires, les employait à lire à haute voix, même en des langues qu'elles n'entendaient pas. Rebutées par ces devoirs que la piété filiale eût adoucis, elles témoignaient une acrimonie dont Milton isolé, vieil-

lissant, privé de la lumière, devait beaucoup souffrir. Il les accuse « de n'être ni respectueuses ni bonnes envers lui, de le négliger, de le laisser seul sans scrupule, de comploter avec la servante pour le voler dans leurs achats, de lui dérober ses livres, tellement qu'elles auraient voulu vendre aux chiffonniers tout ce qui en restait. » Rien d'étonnant à ce que, malgré ses cinquante-six ans, il songeât à se marier pour la troisième fois. C'est à cette occasion que Mary, sa seconde fille, laissa échapper cette parole cynique : « Ce n'est rien d'apprendre son mariage; une vraie nouvelle, ce serait sa mort. »

Sa troisième femme, l'aimable et blonde Elizabeth Minshull, — Betty, comme il l'appelait, — de trente ans plus jeune que lui, le soigna avec dévouement pendant le temps qu'il avait encore à vivre, et rendit quelque confort à son foyer. Après d'innombrables déménagements, il se retira dans une modeste demeure, à Chalfont (Buckinghamshire). C'est là qu'il passa ses dernières années, se faisant faire la lecture par un secrétaire depuis quatre ou cinq heures du matin, et travaillant jusqu'à six heures du soir, sans s'accorder d'autre délassement qu'un peu d'exercice corporel et de musique vocale ou instrumentale après son dîner de midi. De six à huit il causait, d'une façon savante et enjouée, avec les personnes, le plus souvent distinguées, qui venaient le voir. Enfin il prenait un souper frugal, fumait une pipe de tabac, et, ne pouvant plus veiller comme jadis, se couchait à neuf heures. Cette vieillesse est sereine et digne : on croirait assister à un beau coucher de soleil. L'Homère anglais s'avance vers le monde invisible, déjà contemplé par les yeux de son génie, avec la conscience de s'être fidèlement acquitté d'une noble mission. Un dimanche, le 8 novembre 1674, John Milton mourut sans souffrance et si doucement que l'on ne remarqua pas son dernier soupir. Il était à la fin de sa soixante-sixième année. Le peuple de Londres s'unit aux hommes de science et à ses amis haut placés pour lui rendre les derniers honneurs.

J'aimerais à faire connaître les sentiments de Milton sur les principales matières qui ont occupé sa pensée, à le montrer combattant de sa vaillante plume pour l'indépendance de l'individu dans les cercles plus ou moins larges de la famille, de l'église et de l'état. Mais je dois me limiter à ses écrits en faveur de la liberté *religieuse.*

Milton ouvre la campagne, en 1641, par son traité *De la réformation en Angleterre et des causes qui l'ont entravée jusqu'ici;* mais, sans m'y arrêter pour le moment, j'arrive à l'écrit intitulé : « *Areopagitica*, harangue adressée au parlement d'Angleterre pour la liberté d'imprimer sans censure. » Cette œuvre magistrale, composée trois ans plus tard (1644), doit logiquement nous occuper la première. Elle est animée du même esprit et traite au fond le même sujet que l'*Essai sur la manifestation des convictions religieuses.* Comme Alexandre Vinet, et deux siècles plus tôt, — ce n'est pas un petit mérite, — John Milton revendique le droit de tout homme à exprimer ses convictions. Je cite :

« Celui qui tue un homme tue une créature raisonnable, faite à l'image de Dieu; mais celui qui détruit un bon livre tue la raison elle-même, tue l'image de Dieu dans l'œil qui la reflète. Beaucoup d'hommes mènent une vie qui est un fardeau pour la société; mais un bon livre est la séve vitale d'un bon esprit, conservée et comme embaumée pour l'éternité. »

Passant en revue les usages de l'antiquité sur la matière, Milton montre que ni la Grèce ni Rome n'ont connu l'autorisation préalable. Les papes furent les premiers à rechercher les opinions scientifiques sous prétexte d'hérésie. Encore usèrent-ils de leur pouvoir avec une certaine modération jusqu'au moment où le concile de Trente et l'inquisition défendirent de rien publier sans l'*imprimatur* « de

deux ou trois moines gloutons. » Est-ce là ce que l'on veut imiter?

La lecture de toutes sortes d'ouvrages fait en somme plus de bien que de mal. Dieu nous a laissés libres pour la nourriture de notre esprit comme pour celle de notre corps. Il ne veut pas nous maintenir dans une perpétuelle enfance, mais il aime que par l'exercice de notre raison nous arrivions à discerner le mal du bien. L'auteur poursuit :

« Celui qui, considérant le vice avec tous ses attraits et ses apparents plaisirs, s'en abstient pourtant et choisit une voie meilleure, celui-là est le vrai chrétien. Je ne puis louer une vertu pusillanime et cloîtrée, sans énergie et sans souffle, qui ne fait jamais de sortie pour rencontrer l'adversaire, mais s'échappe de la lice où doit se conquérir, non sans poussière et sans sueur, l'immortelle couronne. »

Au reste, selon Milton, la censure n'empêche pas les progrès du mal. Pour qu'elle fût efficace, il faudrait l'étendre à tout, réglementer la musique, la danse, le nombre et l'ordre des repas, la coupe des vêtements et jusqu'aux conversations familières. Cependant mieux vaut encourager une bonne action que d'en empêcher une mauvaise, et Dieu prend plus de plaisir à voir un seul homme parvenant à la vertu par sa libre détermination que dix vicieux réfrénés par les lois.

Mais la censure est plus qu'inutile : elle est nuisible. Elle décourage le penseur, le savant, et déshonore la science. Quel esprit indépendant acceptera l'humiliation de soumettre ses écrits le plus profondément médités au verdict capricieux d'un censeur distrait ou endormi? Quelle tête d'ailleurs réunira les qualités indispensables pour faire un bon censeur? Qui pourra lire toutes les sottises qui s'imprimeront dans le pays sans en devenir fou?

« Cet asservissement de la presse, s'écrie Milton, est plus fatal à notre nation que si des ennemis venaient par mer bloquer tous nos ports, toutes nos rades, tous nos havres; car il retarde et empêche l'importation de notre plus riche marchandise : la Vérité. — Oui, la Vérité, belle et glorieuse apparition, vint un jour dans le monde avec son divin Maître. Mais lorsqu'il fut remonté au ciel et que ses apôtres après lui se furent endormis, il s'éleva une race de gens pervers qui, — tels que l'Egyptien Typhon et ses acolytes enlevant, à ce que l'on raconte, le bienfaisant Osiris, — saisirent la Vérité, déchirèrent le corps gracieux de cette noble vierge, et en jetèrent les mille lambeaux aux quatre vents. Depuis ce jour les tristes amis de la Vérité, ceux du moins qui osèrent se montrer, pareils à Isis en quête du cadavre mutilé d'Osiris, cherchent à rassembler, l'un après l'autre, ses membres épars. Nous ne les avons pas trouvés tous, mylords et députés, et nous n'y parviendrons jamais jusqu'à la seconde venue de son Maître. C'est lui qui rejoindra ses fragments séparés et en reformera les traits éternels de la beauté parfaite. Ne troublez point par vos prohibitions ceux qui poursuivent les recherches! Laissez-nous rendre nos hommages au corps déchiré de la sainte martyre! »

« Qui ne sait, dit encore notre poëte, que la Vérité est forte, presque à l'égal du Tout-Puissant? Elle ne demande pour triompher ni police, ni ruse, ni protection. Ce sont là les boulevards et les forteresses de l'erreur, son ennemie. Quant à elle, donnez-lui seulement carrière et ne l'enchaînez pas dans son sommeil; car elle est l'opposé de l'antique Protée, qui ne rendait ses oracles qu'après avoir été pris et attaché. »

Jamais la liberté n'avait été défendue avec un plus noble langage, une dialectique plus serrée et une plus contagieuse ardeur. Ecoutez encore ces quelques lignes où, emporté par son enthousiasme à la pensée de l'Angleterre affranchie, Milton s'écrie sur le ton d'un prophète :

« Il me semble voir en mon esprit un grand et noble peuple qui se lève, comme

un athlète sortant de son sommeil et secouant les boucles de son invincible chevelure. Il me semble le voir pareil à l'aigle qui renouvelle avec ses plumes sa puissante jeunesse, et enflamme ses hardis regards aux rayons du grand soleil de midi, dessillant et guérissant à la source même de la céleste lumière ses yeux longtemps affaiblis et troublés, tandis que la bande criarde des oiseaux timorés et ceux qui aiment le crépuscule viennent voltiger alentour, ébahis de ce qu'il veut faire, et dans leurs croassements envieux tâchent de pronostiquer une année de sectes et de schismes. »

Retournons en arrière jusqu'au règne de Charles Ier. Laud, archevêque de Cantorbéry, profitant de ce que la réforme du XVIe siècle a été moins profonde en Angleterre que dans les autres pays devenus protestants, travaille avec trop de succès à ramener les cérémonies, les superstitions, le despotisme clérical du catholicisme romain. Indigné de ce recul de l'église anglicane vers les ténèbres du moyen âge, John Milton se met à la brèche et, pendant deux ans (1641 et 1642), défend les principes du protestantisme dans cinq ouvrages de controverse[1] avec une vigoureuse logique et une éloquence passionnée. Préparé par de longues études à parler sur ces graves sujets, ayant le loisir nécessaire pour se jeter dans l'arène, il craindrait le juste jugement de Dieu, s'il ne se faisait pas le champion de sa cause, s'il demeurait muet comme l'animal destitué d'intelligence. De quel droit, après la victoire, partagerait-il la joie des serviteurs fidèles qui y auraient contribué par leurs travaux?

Les premières attaques de notre polémiste portent contre l'*épiscopat* anglican, qu'il regarde avec la royauté comme la grande plaie du pays. A ceux qui prétendent l'appuyer sur l'exemple du passé, — aux *antiquitaires*, comme il les surnomme, — il prouve qu'à l'époque de la « virginité de l'église » les évêques n'étaient pas ce qu'ils devinrent plus tard. A l'origine la hiérarchie épiscopale n'existait pas, *évêque* et *prêtre* étant des titres synonymes. Le Nouveau Testament et les premiers siècles témoignent en faveur du système presbytérien, d'après lequel tous les pasteurs sont égaux. Si les Pères de l'église semblent parfois contredire cette assertion, nous devons voir dans ces passages soit une altération du texte dans une intention cléricale, soit une preuve que la tradition avait déjà défiguré l'histoire du christianisme primitif. Qu'importe d'ailleurs l'opinion des Pères? Elle n'a pas plus de poids que la nôtre, bien au contraire; car nous sommes au bénéfice d'une science plus étendue et d'une raison mûrie. Qui a promis à ces anciens docteurs le privilége de l'infaillibilité? Leurs écrits ne portent-ils pas mille traces des préjugés de leur temps? Comment, au surplus, le Dieu tout sage nous imposerait-il pour norme et autorité dans les choses de la foi des livres si nombreux et d'une longueur si démesurée? Notre moyen d'information doit être apparemment proportionné à la durée de notre vie, et ne pas exiger que l'homme se séquestre de la société de ses semblables. « Pourquoi, écrit Milton, pourquoi perdre notre temps à admirer et à adorer (l'antiquité) ce colosse inerte et vide, qui, comme un géant de bois, fait une peur terrible aux enfants et aux faibles, qui lève sa massue et ne frappe pas, et sur lequel tous les moineaux viennent se percher?... Allez donc, mettez tout en œuvre, leviers, machines, crics de fer, pour soulever et remuer votre puissant Polyphème d'antiquité, et faire illusion à des chrétiens novices et inexpérimentés! Pour notre part, nous voulons nous en tenir aux saintes Ecritures, que Dieu nous a données comme la norme adéquate de la vérité. » — « Il ne faut pas peser l'Ecriture dans la balance des Pères, mais les Pères dans la ba-

[1] En voici les titres : *Of Reformation in England, and the Causes that hitherto have hindered it. — Of Prelatical Episcopacy. — The Reasons of Church Government urged against Episcopacy.— Animadversions. — An Apology for Smectymnuus.*

lance de l'Ecriture. » — « Tout ce que le Temps ou la main insouciante de l'aveugle Hasard a tiré dans son filet immense, — poissons, algues, coquillages, plantes marines, — tout cela, sans choix, pêle-mêle : voilà les Pères! »

Non, l'épiscopat n'est pas d'institution divine. Il ne serait pas plus juste de prétendre qu'il est nécessaire pour prévenir les schismes, maintenir la saine doctrine et rendre la discipline efficace. De fait, loin de faire du bien, il a été toujours et partout un instrument de tyrannie et de persécution. Ce n'est pas que l'église doive être une démocratie absolument égalitaire. Il faut conserver le ministère évangélique, le gouvernement ecclésiastique divinement établi, savoir le presbytérianisme pur. Telle était alors l'opinion de Milton. La hiérarchie n'est pas mauvaise en elle-même : elle existe parmi les anges; elle se retrouvera parmi les saints glorifiés. La discipline est un devoir, mais elle doit se borner aux mesures spirituelles, y compris l'excommunication, et s'abstenir de tout appel au bras séculier.

Dans ces cinq pamphlets, dont le dernier fut une réponse à des calomnies lancées contre sa vie privée, Milton est fort parce qu'il se place franchement sur le terrain protestant : l'Ecriture, interprétée par une droite raison et confirmée par l'expérience.

A peine était-il au bout de cette véhémente controverse, où il eut pour adversaires des prélats fort distingués [1], que les événements politiques vinrent lui donner extérieurement la victoire. L'église anglicane était dépouillée de ses priviléges par le parlement en révolte contre le roi, et remplacée comme religion d'état par l'église presbytérienne. Le progrès paraissait immense; les vœux de Milton en faveur de la tolérance allaient, semble-t-il, se réaliser : il n'en fut rien. En changeant ses institutions religieuses officielles, l'Angleterre n'avait fait que changer de maitres. Les presbytériens abusèrent de leur puissance dans le gouvernement pour opprimer leurs anciens oppresseurs, et soumettre tous les esprits à une conformité en matière de foi aussi rigoureuse que l'uniformité requise jadis par les épiscopaux. Cette nouvelle tyrannie était d'autant plus révoltante qu'elle reniait les principes presbytériens, tels que Milton les avait exposés avec tant de verve et de force. Ainsi déçu dans ses espérances légitimes à l'égard de ses anciens alliés, il se vit obligé de les considérer désormais presque comme des ennemis, et de réclamer d'eux cette liberté de parole (*liberam philosophandi potestatem*) qu'ils auraient dû proclamer spontanément. C'est à eux en effet, c'est-à-dire au Long Parlement où prédominait le parti presbytérien, qu'il adressa son *Areopagitica*. C'est comme chrétien, plus encore que comme citoyen ou philosophe, qu'il aspire à la liberté la plus large de se former des convictions personnelles et de les répandre. Il est persuadé que, loin de nuire aux vrais intérêts du christianisme, elle les servira grandement.

Mais n'aura-t-elle pas pour conséquence le morcellement de l'église? — C'est possible. Milton n'en est pas trop effrayé, et préfère mille fois des diversités loyalement avouées à une unité superficielle, imposée par l'étroitesse des uns à l'ignorance ou à la lâcheté des autres.

« Je crains, dit-il, que le joug de fer de la conformité n'ait laissé sur nos cous sa servile empreinte; le fantôme du surplis officiel hante encore nos esprits. Nous trébuchons, nous frémissons au moindre morcellement d'une congrégation; et, tandis que nous recherchons une stricte formalité extérieure, nous tombons dans une grossière conformité, dans une sorte de congélation d'éléments sans vie, ce qui contribue bien plus à la dégénérescence d'une église que les fractionnements partiels des schismes. Du moment que tous ne peuvent pas être de la même opinion (et qui prétend que cela soit possible?), il est plus sage, plus prudent, plus charitable de tolérer les

[1] Hall, évêque de Norwich, et l'archevêque Usher.

divergences que de faire régner l'unité par la contrainte. »

Ainsi avant tout la sincérité, le travail individuel de l'intelligence et de la conscience pour s'approprier la vérité. En ces hautes matières tout ce qui est officiel est nécessairement faux, toute délégation de responsabilité personnelle est une illusion ou une hypocrisie. Le passage suivant mérite d'être popularisé. La familiarité y succède à la noblesse pour flageller plus vertement les esprits charnels et serviles qui tâchent d'associer les avantages de la piété chrétienne à ceux de la mondanité. Je cite :

« Notre foi et notre science se développent par l'exercice, comme nos membres et notre constitution. La vérité est comparée dans l'Ecriture à une fontaine jaillissante; si ses eaux ne coulent pas sans cesse, elles croupissent et forment l'étang fangeux de l'uniformité et de la tradition. Un homme qui est dans la vérité peut être un hérétique. S'il croit les choses simplement parce que son pasteur les dit, ou parce que l'assemblée les décide, sa croyance peut être correcte, mais la vérité même qu'il professe devient son hérésie. Il n'est pas de fardeau dont certaines personnes soient plus disposées à se décharger sur autrui que le soin de leur religion. Il y a, — qui ne le sait? — des protestants, des professants qui vivent et meurent dans une foi aussi implicite et aussi aveugle qu'aucun pèlerin de Lorette. »

Milton continue : « Un homme riche, tout adonné à ses plaisirs et à ses profits, regarde la religion comme une affaire si compliquée et si difficile à régler qu'au milieu de tant de mystères il ne peut réussir à tenir un fonds de cette marchandise. Que faire? Il voudrait bien passer pour religieux et se mettre en cela au niveau de ses voisins. Que fait-il donc? Il prend le parti de ne plus se casser la tête, mais de découvrir quelque agent, — ce doit être un ecclésiastique en renom, — à qui il puisse remettre le maniement de ses affaires religieuses. Il s'attache à cet homme, confie à sa garde tout le magasin de sa foi avec les clés et les serrures, et fait vraiment de la personne de ce pasteur sa religion. On peut dire en effet que sa religion n'est plus en lui-même, mais qu'elle est devenue un être distinct et mobile, s'éloignant et s'approchant selon que l'estimable ministre fréquente le maison. Il l'entretient, lui fait des présents, la régale, l'héberge. Sa religion arrive chez lui le soir, prie, soupe largement, se couche dans un lit somptueux; elle se lève, boit un coup de vin de Malvoisie ou de quelque breuvage fortement épicé. Après avoir mieux déjeuné que Celui dont l'appétit matinal se serait contenté de figues vertes entre Béthanie et Jérusalem, sa religion sort à huit heures, laissant le brave amphytrion trafiquer tout le jour à la boutique, sans sa religion. »

John Milton savait par intuition que « la vérité sans la recherche de la vérité n'est que la moitié de la vérité. » (Vinet.) Il fut un INDIVIDUALISTE, — M. Albert Rilliet l'a très bien dit dans le *Semeur*[1], — un individualiste longtemps avant l'invention de ce terme, et lorsque la chose même était fort rare, pour ne pas dire plus. A l'inverse du catholicisme, il s'écrierait volontiers : « Hors de l'individu, point de salut! Hors de l'adhésion libre, réfléchie, personnelle de l'âme à la religion, point de religion [2]! »

Les presbytériens n'eurent pas le cœur assez haut pour prêter l'oreille au généreux plaidoyer de Milton et décréter la liberté de conscience. Jaloux de jouir à leur tour de tous les priviléges d'une église nationale, ils en étaient venus à considérer la tolérance comme une peste publique et à la comparer à la grande Diane des Ephésiens. Ils auraient voulu pousser le parlement à des mesures de rigueur pour empêcher la formation et le maintien des sectes. Heureusement le parti *indépendant*, qui avait acquis de l'importance, fit un utile contre-poids. Le parlement, il est vrai, conserva la censure, mais il refusa

[1] Année 1846, pag. 55 : *Un Individualiste oublié.*

[2] Même article.

de devenir persécuteur. Je regrette de devoir ajouter que Milton, — d'accord en ceci avec les indépendants et avec Cromwell lui-même, — n'étendait pas sa tolérance jusqu'à l'église catholique. Déplorons et blâmons franchement cette inconséquence, cet indice d'esprit de parti, cette tache dans une carrière si remarquablement fidèle à de nobles convictions; mais reconnaissons qu'il avait quelque excuse s'il traitait les papistes comme une faction dans l'état. D'ailleurs il n'est jamais étonnant qu'un homme de génie, devançant sa génération de plusieurs siècles, montre par quelque faiblesse que pourtant il lui appartient encore. Aussi ne songerait-on pas à attendre de Milton l'absolue impartialité dont son époque n'avait pas l'idée, s'il n'avait à son éternel honneur admirablement exposé les principes du libéralisme, ces principes que la société contemporaine commence à comprendre et à réaliser.

S'il ne les appliqua pas dans toute leur étendue, il les pressa avec assez de logique pour en faire sortir une conséquence extrême devant laquelle beaucoup de bons esprits, même au sein du protestantisme et des institutions républicaines, reculent encore aujourd'hui : je veux dire la *séparation de l'église et de l'état*. La protection officielle d'une dénomination quelconque, le salaire et les faveurs accordés à un clergé par le gouvernement établissent entre les diverses églises une inégalité injuste, et apportent des entraves à la manifestation des opinions : il faut donc abolir toute alliance de ce genre entre le domaine civil et le domaine religieux.

Milton fut un des seuls à s'élever à ces vues nouvelles et hardies. Quelques *indépendants*[1] avancés les partageaient; mais le parti dans son ensemble se contentait de moins, laissant volontiers au gouvernement une égale suprématie sur toutes les sectes. L'église *presbytérienne* à son tour, se plaçant au-dessus de l'état comme une institution de droit divin, prétendait se servir du bras séculier pour l'exécution de sa discipline, et puiser dans les deniers publics pour salarier son clergé : à l'exemple des anciens calvinistes de Genève, elle voulait à la fois la liberté et le monopole. Enfin un troisième système, celui des *érastiens*, abaissant l'église autant qu'elle était relevée par le presbytérianisme, la soumettait complétement au bon plaisir de l'état et faisait de la religion un simple département de l'administration civile. C'est le *nationalisme* proprement dit.

Lorsque la révolution anglaise, par un autre de ses tours de roue, eut renversé le parlement presbytérien et mis à sa place Cromwell et l'armée, Milton espéra la réalisation immédiate de son programme radical.

« Sache rendre l'église à l'église, — écrit-il au Protecteur[1]; — tu débarrasseras le parlement et toi de la plus lourde moitié du fardeau des affaires, ét d'une moitié qui doit rester étrangère au gouvernement civil. Ta sagesse préviendra ainsi l'union adultère de deux puissances tout à fait différentes, et détournera les dangers auxquels les expose une alliance qui semble les fortifier mutuellement, tandis qu'au fond elle les ébranle l'une et l'autre. Tu te souviendras que la contrainte régnera toujours dans la chrétienté, tant que l'argent, ce poison de l'église, cette peste de la vérité, ce salaire extorqué pour la prédication de l'Evangile à ceux-là mêmes qui ne veulent pas de l'Evangile, continuera à assurer légalement l'existence du clergé. »

Le Protecteur ne suivit pas le conseil éclairé de Milton. Ardent ami de la tolérance, il autorisa toutes les sectes chrétiennes inoffensives pour l'état, à la condition de vivre en bonne harmonie entre elles, — c'était un progrès immense; — mais il ne s'éleva jamais au principe de la séparation des deux sphè-

[1] Ce terme désignait alors un parti politico-religieux : les membres des églises indépendantes ou congrégationalistes.

[1] *Seconde Défense du peuple anglais*, qui parut en mai 1654. Cromwell était Protecteur depuis le mois de décembre 1653.

res. Malgré sa largeur très remarquable, il fit preuve de partialité en favorisant les indépendants au détriment des épiscopaux. Pourtant M. Merle d'Aubigné a proposé à l'Angleterre d'ériger un arc-de-triomphe au grand Olivier, comme

AU FONDATEUR DE LA LIBERTÉ RELIGIEUSE.

Soyons justes : si Cromwell a eu le pouvoir en mains pour opérer une réforme considérable dans le sens du respect des opinions, son secrétaire latin a compris bien mieux que lui les conditions de la liberté. C'est le poëte, l'idéaliste, non le dictateur, qui nous a laissé le programme de l'avenir.

Après la chute du protectorat, Milton revient à la charge, et présente au parlement éphémère de 1659 un double plaidoyer en faveur de la cause qui lui tient à cœur. Ces deux écrits, — le *Traité sur le pouvoir civil en matière ecclésiastique* et les *Considérations sur les moyens d'éloigner de l'église les mercenaires*, — correspondent à la seconde partie de l'*Essai* de Vinet; et ici encore le penseur lausannois n'a rien à perdre à la comparaison avec son célèbre émule. Son raisonnement, plus mûr de deux cents ans, porte un caractère plus profond et plus philosophique, qui ne nuit en rien à la beauté du langage et sait même s'allier à une réelle et grande poésie.

Milton en appelle à quatre arguments pour établir que l'état n'a rien à voir dans les affaires de la foi.

1° Le premier, c'est que l'individu a le droit imprescriptible de se former librement ses convictions. Pour le protestant il n'y a qu'une seule autorité : l'Ecriture. La tradition, les conciles, les décisions d'un corps ecclésiastique ou politique ne doivent jamais primer sa conscience quand il s'agit de trouver le sens des révélations bibliques. La réformation a repoussé le pape précisément à cause de sa prétention à un jugement infaillible : il ne faut pas créer un nouveau papisme. Chacun doit comprendre la Bible selon ses lumières, et l'église doit en tolérer les interprétations les plus diverses. Sur le terrain de la Parole de Dieu, le chrétien a une entière liberté de penser qu'il est tenu de ne pas se laisser ravir. *La diversité dans l'unité :* voilà le principe protestant.

Craint-on d'ouvrir ainsi la porte à l'*hérésie?* Milton rit de ce fantôme et en démasque l'inanité. Hérésie est un mot grec qui signifie *choix*. Le véritable hérétique, dans l'acception fâcheuse du terme, n'est pas l'homme qui explique imparfaitement, mais sérieusement, un passage de l'Ecriture; c'est celui qui veut imposer à d'autres son exégèse faillible. Le magistrat sans doute est *ministre de Dieu;* mais son pouvoir se borne à la société politique, qui ne doit plus se confondre avec le domaine religieux comme sous l'économie juive. Si l'on fait bien nettement cette distinction, si l'état n'intervient plus dans l'appréciation des opinions religieuses, on verra la fin de ces persécutions sanglantes dont catholiques et protestants se sont rendus coupables.

2° Le second argument est tiré de la nature spirituelle du christianisme. L'église se suffit, et doit arriver à son but par ses seules forces. Société reposant sur la détermination volontaire de ses membres, comment attribuerait-elle à l'état, puissance d'un ordre tout différent, un droit qu'elle ne possède pas elle-même, le droit d'exiger des fidèles l'adhésion implicite à toute une série de dogmes et de pratiques? Offrir ou concéder au gouvernement une pareille autorité, c'est pour elle se renier.

3° Milton voit un troisième argument dans la liberté que l'Evangile laisse à chaque chrétien quant à l'exercice de son culte. Le croyant, affranchi de toute ordonnance cérémonielle et de toute obligation servile, ne doit pas se remettre sous le joug en permettant à l'état de régler les heures et les formes du service divin. Aucun acte religieux ne doit être rendu légalement obligatoire. Le pouvoir civil n'a jamais le droit de re-

vêtir d'un caractère de sainteté exceptionnelle certains lieux et certains temps, — pas même le dimanche, — et d'imposer aux hommes ce que Jésus-Christ propose à leur libre acceptation.

4° Cette intrusion de l'état, même à bonne intention, dans la vie ecclésiastique est inutile ou dangereuse. Tel est le dernier argument de Milton. Contraindre l'incrédule à revêtir les dehors de la foi et le chrétien à agir contre sa conscience aboutit simplement à faire des hypocrites. Si tel n'est pas le but de l'état, tel est le résultat infaillible de son intervention dans une sphère qui sort de sa compétence; et le mal qu'il produit est en proportion directe de l'intérêt qu'il prend aux affaires de l'église. Fût-elle erronée à nos yeux, une opinion consciencieuse, ouvertement exprimée, n'a pas de quoi nous inquiéter; si elle nous scandalise, c'est un scandale pris et non un scandale donné. Réprimer les fausses doctrines n'est pas dans les attributions du magistrat. En essayant de le faire, il apporte à l'église un secours très problématique; en revanche il la prive incontestablement d'un bien précieux, de cette liberté qu'elle tient de Dieu comme un droit inaliénable et sacré.

En somme, ne présumons pas d'être plus sages que la Sagesse infinie. En nous octroyant la liberté, le Créateur n'a pas ignoré, — pas plus que nos hommes habiles, — de combien de périls et de désordres elle serait accompagnée; mais il a su aussi que, malgré tout, elle est préférable au calme trompeur obtenu, au prix de l'oppression de la pensée et de la conscience individuelles, par la lourde main de l'état.

Milton va plus loin encore. Non content de faire voir d'une manière générale que l'état et l'église sont des corps d'essence toute différente et dont l'alliance mérite le nom d'adultère, il attire l'attention sur un point particulier de ce rapport anormal : le *salaire légal du clergé*. Pour être écouté, il ne suffit malheureusement pas de parler le langage du bon sens, surtout quand il s'agit d'abolir des institutions séculaires. La voix du grand poëte fut couverte par la tourmente politique qui ramena, dès l'année suivante (1660), un Stuart sur le trône et l'église épiscopale au pouvoir. Le peuple, fatigué de tant de changements rapides, demandait avant tout le repos, sans se préoccuper des principes, et retournait à ses traditions. Pourtant l'argumentation de Milton était de nature à convaincre les esprits non prévenus, et les événements qui dès lors ont passé sur elle ne lui ont point fait perdre son actualité. On en jugera par les quelques traits suivants.

Le salaire des ministres de la religion n'est point illégitime en soi : il ne le devient que lorsqu'il est mal perçu et mal appliqué. Or Dieu a déterminé la nature de la rémunération assignée aux ouvriers de la moisson évangélique. Cette rémunération doit consister, non plus dans les dîmes exigées par la loi mosaïque, mais dans les dons volontaires de ceux qui profitent de la prédication ou qui veulent en faire profiter les autres. Dans l'église primitive ce n'était point une honte pour le serviteur du Christ de devoir son entretien à la gratitude du troupeau. Loin de là, il était honoré par ces offrandes spontanées de la piété des fidèles, par cette espèce de sacrifice présenté à Dieu en sa personne. Cette pratique évangélique est juste et bonne pour tous les siècles, tandis qu'il est injuste de faire payer une instruction à ceux qui la désapprouvent ou la méprisent.

Mais, opposé à l'évangile et à l'équité, le salaire du clergé par l'état entraîne encore un danger grave. Il place les ministres de l'église, vis-à-vis du gouvernement, dans une dépendance qui menacera toujours de se transformer en servitude; il donne un chef politique à un corps spirituel : union incestueuse qui engendre l'incrédulité et la corruption. — Faisons un pas de plus. L'église chrétienne n'est pas nationale; elle embrasse plusieurs associations particulières, entre lesquelles l'état n'est pas apte à prononcer. S'il

veut le faire, il en résulte d'interminables discussions. Enfin chacun est tenu de suivre uniquement le dictamen de sa conscience dans le choix d'un culte à soutenir. Or la conscience ne pouvant avoir aucun délégué ni substitut, si ce n'est dans le cas impossible d'une conscience toute semblable, le magistrat n'a rien à démêler avec elle, et n'exerce son autorité que sur le terrain des droits civils.

Dira-t-on que dans certains villages, où l'argent est rare, le peuple sera privé de l'enseignement évangélique, si l'état n'en supporte la dépense? Milton répond que l'on exagère la difficulté d'apprendre le christianisme : on peut en savoir assez sans rester toute sa vie assis aux pieds d'un théologien juché dans une chaire. Comme moyen facile et peu coûteux d'évangéliser une contrée, il recommande ce que nous appelons le *ministère itinérant*, c'est-à-dire des séjours plus ou moins prolongés dans les endroits qui ne peuvent entretenir un pasteur. Il s'y formerait des noyaux de chrétiens; les membres les plus zélés et les plus capables deviendraient anciens et présideraient le culte. On s'édifierait mutuellement dans le local le plus simple : Jésus, qui a eu pour berceau une crèche, ne dédaigne pas d'être prêché dans une grange. Des visiteurs viendraient de temps en temps encourager ces petites congrégations. Les églises riches feraient volontiers les frais de ces courses missionnaires.

Au surplus, les pasteurs feraient mieux d'avoir un métier, comme saint Paul, que de faire un métier de leur prédication. La science est une chose excellente à sa place; mais on a tort de croire que l'université produit des ministres. La vocation vient du Seigneur, et l'imposition des mains la constate. Ainsi se créent les véritables ministres de Jésus-Christ, et ils n'ont que faire d'un salaire légal.

Objecte-t-on enfin que peut-être les troupeaux ne seront pas assez généreux pour entretenir leurs conducteurs? Milton triomphe aisément de cette crainte, fruit de l'incrédulité, en rappelant l'expérience des trois premiers siècles du christianisme, et celle qui se faisait de son temps en France sous un régime hostile aux protestants. Vivant aujourd'hui, il pourrait citer encore les puissantes églises libres de l'Ecosse et des Etats-Unis, suivies de loin par leur modeste sœur du canton de Vaud. Certes l'histoire prouve d'une façon toujours plus éclatante que la société spirituelle gagne, même du côté matériel, à refuser l'appui du bras de la chair pour ne relever que de son Chef invisible et du système volontaire.

Dans toute cette discussion, notre écrivain se montre absolu, j'en conviens. Cela déplait aux hommes de notre âge, qui ne connaissent plus que des nuances et qui semblent professer des principes pour mieux se dispenser de les pratiquer. Mais est-il plus absolu que le Christ et les apôtres, plus exagéré que cette divine folie dont les résultats confondent et confondront toujours davantage la sagesse du monde? Non, il raisonne simplement en chrétien conséquent. Convaincu que l'église est forte en proportion de sa spiritualité, il repousse en son nom toute alliance avec les pouvoirs de la terre; il est jaloux de la voir se donner sans partage à son céleste Epoux. Qui pourrait méconnaître l'élévation d'un pareil point de vue?

Absolu, il a pu l'être plus que de raison dans quelques circonstances. Je ne veux point nier ses défauts. On peut lui reprocher à juste titre des personnalités regrettables dans sa polémique; des écrits d'une valeur contestable sur le divorce; sa gaucherie quand il veut plaisanter; un usage un peu pédantesque de son érudition; l'absence de ce naturel, ou, comme on l'a dit, de ce « sourire objectif » qui donne tant de charme à Luther; enfin un je ne sais quoi, qui rappelle involontairement l'alliance de la loi plutôt que celle de la grâce.

Néanmoins il a été grand, grand dans toute la force du terme, grand par le génie et par

l'usage qu'il en a fait, grand par les principes auxquels il s'est élevé et par la fidélité avec laquelle il les a suivis. Rien de bas ni de mesquin dans son caractère; aucune tache honteuse dans cette belle vie, une et transparente comme le cristal. Partout l'énergie, la virilité, une indomptable audace mise au service des plus généreuses ambitions. En étudiant Milton, on se sent en présence d'un athlète de l'esprit et de la volonté, capable d'ébranler l'édifice de toutes les tyrannies et de s'ensevelir sous ses ruines, semblable à ce *Samson Agonistes* auquel il consacra son dernier chant. Il est de la race de ses héros, et nul peut-être n'a réalisé comme lui le haut idéal qu'il propose au poëte : « Celui qui veut écrire des poëmes héroïques doit faire de sa vie entière un poëme héroïque. »

Où donc Milton a-t-il ainsi trempé son âme? Dans les eaux vives de la Révélation. Il lit chaque jour l'Ecriture dans les langues originales. Affranchi du Christ, il est véritablement libre, et cette liberté de l'âme lui fait comprendre et aimer toutes les autres. Bien qu'il ait le sentiment de pouvoir laisser après lui quelque œuvre immortelle, il ne travaille pas pour sa propre renommée, mais pour « l'honneur et l'instruction de sa patrie, » et par-dessus tout pour « la gloire de Dieu. » C'est à l'Esprit saint qu'il demande ses inspirations : il ne connaît pas d'autre muse. C'est dans la Bible qu'il puise les armes de sa polémique et le sujet de ses principaux poëmes. Sous le poëte ou le prosateur vous retrouvez toujours le chrétien.

On n'a pas tout dit cependant en nommant Milton un *puritain :* il est trop individualiste pour rentrer dans aucune catégorie. Arrivé à une conception originale et vraiment grandiose du christianisme, il l'a exposée dans son ouvrage latin *De doctrina christiana*, qu'il composa vers la fin de sa carrière et qui, par une singulière fortune, ne vit le jour qu'un siècle et demi plus tard[1]. Je regrette de ne pouvoir faire connaître ce traité remarquable pour l'époque où il fut écrit, et à certains égards pour celle où il parut. Un mot seulement sur un point capital. On a accusé Milton de contester la divinité du Sauveur. Je ne saurais en effet tout approuver dans le passage où il cherche à sonder le mystère de l'essence du Verbe. Observons toutefois qu'il accepte toutes les déclarations bibliques sur Jésus-Christ, qu'il croit fermement à la préexistence du Logos, qu'il voit en lui un être unique, engendré, — notez ces expressions, — de la *nature* ou de la *substance* même du Père, pour sauver réellement l'humanité déchue. Certainement il serait injuste de confondre Milton avec les rationalistes ou les unitaires de nos jours, ou seulement de l'en rapprocher. Son Christ est élevé au-dessus du leur autant que les cieux sont au-dessus de la terre, et peut-être n'est-il séparé du Christ de l'orthodoxie que par quelques subtilités scolastiques. L'incomparable grandeur du Fils de Dieu ressort d'ailleurs des magnifiques tableaux du *Paradis perdu*, composé à la même époque, et de tout le poëme moins célèbre qui, sous le titre de *Paradis regagné*, en forme la contre-partie. Les anges se prosternent et jettent leur couronne devant Celui que Milton appelle la « radieuse image de la gloire du Père, » la « seconde Toute-Puissance, » la « Divinité filiale; » et le vieux poëte, qui leur prête sa voix, se joint à leur adoration.

Essentiellement positif dans ses doctrines et pénétré d'une onction tout évangélique, ce livre posthume élargit la théologie puritaine et s'en écarte notablement sur plusieurs articles. Telle est la raison pour laquelle son auteur, dans la dernière portion de sa vie, ne se rattacha à aucune église et cessa même de fréquenter le culte public. Peut-être son isolement volontaire fut-il un excès d'individualisme; mais ce n'est pas Milton qui est le plus à blâmer, si aucune des sectes qui se partageaient l'Angleterre ne s'est trouvée assez large pour le recevoir. Il en coûte de devancer son temps!

[1] Il fut retrouvé en 1823 dans les archives de la couronne d'Angleterre.

En résumé, John Milton a été avant tout un *protestant* authentique et logique. Il a continué les réformateurs du XVI[e] siècle, non en répétant servilement leurs formules, mais en s'inspirant de leur exemple de sainte indépendance. Soumis comme un enfant aux moindres paroles du Dieu de la Bible, et l'oreille tendue à ses avertissements intérieurs, il a hardiment renversé l'échafaudage des autorités humaines et reconstruit à sa manière l'édifice du dogme chrétien. Indigné du despotisme partout où il le rencontrait, il a cherché à l'expulser de l'état et de l'église, et à réformer radicalement ces deux sociétés en leur appliquant les principes, encore peu compris, du véritable individualisme. Avec une ardeur rare et une abnégation poussée jusqu'au stoïcisme, il a consacré sa vaste et forte intelligence à la défense de la liberté, c'est-à-dire du plus universel et du plus haut intérêt de notre race. Il s'est senti le droit d'écrire : « J'ai reçu la mission de répandre, de ma patrie parmi tous les peuples, une plus noble plante que celle que Triptolème porta jadis de contrée en contrée : j'ai à semer des mœurs civiques et libres dans les cités et les états. » N'eût-il pas laissé une sublime épopée, qui lui assigne une place, dans le panthéon des grands hommes, entre Homère, le Dante et Shakespeare, il mériterait encore notre admiration comme l'un des plus courageux pionniers de l'ère moderne; je dirai plus : comme l'un des plus purs et des plus nobles types de notre humanité.

CHARLES BYSE.

VARIÉTÉ

De la prière à propos d'une montre trouvée.

C'est toujours une douce chose de recevoir ce que l'on a désiré, une douce chose de voir accompli un souhait longtemps nourri dans le cœur. Mais pour le chrétien qui a exposé son désir au Père céleste, il a une joie toute particulière, une joie intime et profonde dans ce qui devient alors pour lui un exaucement.

Dans la ville de Genève, une dame veuve vit avec sa fille du produit modeste d'un petit magasin. Durant les semaines qui précèdent le nouvel-an, la vente est généralement plus forte ; mais à la fin de l'année dernière, ç'a été une plainte universelle. Point d'affaires : point de ventes, une désolante stagnation. Les marchands qui ont, comme on dit, les reins solides peuvent supporter cette perte en espérant de meilleurs jours; mais il y en a d'autres, et notre veuve était du nombre, pour qui c'est presque une ruine. Elle attendait une traite pour les premiers jours de l'année, et c'est sur la vente *extra* qu'elle avait compté pour la payer. La vente avait été fort mal et il lui manquait cent francs pour parfaire la somme voulue.

Que faire? Emprunter? Elle qui, à la mort de son mari, s'était promis de ne jamais faire aucune dette! Et puis, quelle démarche délicate, pénible! Non, elle ne s'y résoudrait qu'au tout dernier moment. En attendant, elle fait comme Ezéchias; elle va déployer sa lettre devant son Dieu. Elle le prie, elle le supplie. Elle descend au magasin, puis elle remonte et supplie de nouveau : Seigneur, tu es riche en conseil et puissant en moyens, voudrais-tu me faire trouver ces cent francs! Elle prie seule, elle prie avec sa fille. Une parente vient aussi qui se joint à elles, et c'est ainsi que se passe la journée entière du 31.

Sur le soir, cette bonne parente revient.

— Allons, dit-elle, venez un peu prendre l'air! cela vous fera du bien. Vous avez les yeux brûlants à force de pleurer, vous dormirez mieux après.

La pauvre veuve n'a pas le courage de sortir, mais elle accepte pour sa fille.

Bientôt, dans la rue Basse, à l'endroit le plus encombré de monde, le pied de la jeune personne heurte contre un obstacle. Elle regarde. Oh! surprise! Une montre! une

montre de luxe toute neuve avec chaîne et médaillons... Tremblante d'émotion, elle pressent une réponse à leur prière, et retourne en hâte à la maison avec sa trouvaille.

Pendant ce temps, que se passe-t-il dans un appartement de la ville haute? D'une main agitée, une jeune dame écrit une annonce pour le journal. Son mari rentre:

— Mon bon ami, dit-elle et sa voix tremble, figure-toi, la belle montre que tu m'as donnée, les médaillons,... et elle lui tend le papier: « Perdu une montre... (suit la désignation), la » rapporter contre 50 fr. de récompense au » bureau de MM. Haasenstein et Vogler.... » Je ne puis comprendre comment cela s'est fait. Me l'a-t-on prise dans la foule? est-elle tombée? Alors c'est impossible qu'on n'ait pas marché dessus. Je viens de m'en apercevoir en rentrant; et tu vois, j'ai promis cinquante francs de récompense. Enfin, si Dieu permet, nous la retrouverons.

— Cinquante francs, ce n'est pas assez, ma pauvre femme. Mets cent francs. Tu les donneras sans regrets au brave homme qui te rapportera ta montre, et ce sera pour lui une étrenne dont il se souviendra.

Vous comprenez maintenant. Cette montre était le moyen choisi de Dieu pour procurer les cent francs, pour les procurer sans les anxiétés d'un emprunt. Et c'est pourquoi, au milieu de la cohue inouïe qui se presse ces jours-là dans les rues de Genève, le précieux bijou avait été gardé de l'œil comme du pied des passants; il ne devait être vu que par la fille de la veuve.

L'annonce, mise trop tard, ne parut pas le lendemain vendredi; le surlendemain point de journal, les bureaux étant fermés le jour de l'an. Vous vous représentez l'émotion avec laquelle le dimanche matin, 3 janvier, mère et fille emportèrent la feuille qu'un voisin leur prêta pour un moment. Elles ne l'ouvrirent qu'après avoir prié. A la quatrième page on lisait en grosses lettres: « Montre perdue, etc., etc., » et en lettres non moins grosses: « Cent francs de récompense. » Cent francs! leurs yeux se remplirent de douces larmes et leur cœur bénit l'ami fidèle, le Seigneur.

Plus tard le jeune ménage de la ville haute sut cette histoire, et le mari comprit alors pourquoi, sans hésitations et comme obéissant à un mouvement intérieur, il avait dit à sa femme: Efface cinquante et mets cent francs.

Il y a des gens qui se feraient scrupule de demander à Dieu autre chose que des biens spirituels; je leur ai même entendu dire que ce serait profaner la prière. Cette idée me semble tout humaine; je n'ai jamais vu cela dans la Bible. L'invitation à la prière, cette invitation répétée, réitérée sous toutes les formes, l'est sans restriction. Oui, nous pouvons, nous devons dire tout ce que nous avons sur le cœur. A quoi servirait-il d'ailleurs de ne pas le dire? Pendant que nous demandons autre chose, notre souhait caché n'est pas moins vivant au fond du repli où Dieu le voit.

Tout ce qui nous arrive, arrive par sa volonté; mais quand nous l'avons prié spécialement pour telle chose, nous l'avons mis en demeure, si j'ose dire, de nous faire connaître cette volonté d'une manière aussi toute spéciale. Refuse-t-il? eh bien, c'est comme s'il nous disait: Tu m'as demandé cela, mon enfant, mais je sais que ce ne serait pas bon pour toi. Et alors le chrétien qui croit que son Dieu l'aime et ne peut se tromper, le chrétien se soumet bien plus aisément.

Et d'ailleurs, quand on a un ami, un véritable ami, n'aime-t-on pas à lui raconter, à lui écrire tout ce qui nous intéresse, les moindres choses? Disons donc tout à Jésus! Je pense en cet instant à la drachme perdue. Croyez-vous que le Seigneur eût désapprouvé la femme si, avant d'allumer sa lumière et de prendre son balai, elle eût prié Dieu de l'aider à retrouver cette drachme. Je pense également à ce berger dont une brebis s'est

égarée; s'il a prié avant de se mettre à sa recherche, il aura été doublement heureux quand, du sein d'un fourré d'épines, il aura entendu le bêlement plaintif de la pauvre bête. Oui, doublement heureux. Heureux de rapporter sa brebis sur ses épaules, heureux d'avoir au ciel un père qui entend les prières et dans le sein duquel nous pouvons nous décharger de tout ce qui inquiète notre cœur.

J. L. M.

« Voici, nous écrivait, le 23 mars dernier, M. Jean-Louis Micheli, voici le récit d'un événement fort simple et qui m'a touché. Connaissant personnellement les deux ménages dont il s'agit, j'en ai eu de près les détails, et j'ai eu l'idée de l'écrire comme encouragement à la prière. » Et quelques jours après, ce fidèle et cher collaborateur était retiré auprès de son Dieu!

Les articles signés de ses initiales qui ont paru dans le *Chrétien évangélique,* témoignent assez de sa foi, de sa charité et de son humilité, pour nous faire désirer, ainsi qu'à nos lecteurs, une biographie de cet homme modeste entre tous, qui, avec une santé délicate, s'est montré si actif au service de son Maître et si dévoué au relèvement de l'humanité.

PAUL BURNIER.

QUESTIONS SOCIALES
ET RELIGIEUSES

La liberté religieuse en Turquie.

Dans le courant de l'année 1874, un Turc, du nom de Mustapha, renonçait à l'islamisme et confessait publiquement sa foi en Jésus-Christ. Le fait se passait à Marash. (Sud-est de l'Asie mineure.)

Mustapha n'était pas à proprement parler un néophyte. Né et élevé au sein d'une famille musulmane, il s'était trouvé de bonne heure en contact avec quelques Américains employés comme lui au métier de tanneur. Par leur intermédiaire, il reçut une Bible, la lut en secret et se convertit, mais sans le déclarer ouvertement. Il demeura ainsi, chrétien de conviction, musulman dévot en apparence, jusqu'à ce que, sur l'avis des missionnaires [1], il se décida à se rendre à Constantinople où il reçut le baptême. N'ignorant pas les persécutions qui l'attendaient s'il demeurait dans sa ville natale, il forma le projet de se fixer à Constantinople, où il lui serait plus facile de vivre inconnu.

Jusqu'alors personne de sa famille ne connaissait le changement qui s'était opéré en lui. Il s'en ouvrit d'abord à sa femme, espérant la gagner à sa cause; mais celle-ci, remplie d'horreur à la pensée d'avoir un mari *djaour*, garda si mal son secret que la ville entière fut bien vite instruite de ce qui se passait; la populace s'ameuta, vociférant injures et menaces, se saisit du renégat, et l'aurait infailliblement tué sur place sans l'arrivée des autorités, qui le délivrèrent de leurs mains en le jetant en prison, promettant à la foule qu'il serait pendu le jour suivant.

La nuit venue, Mustapha fut secrètement expédié au pacha d'Adana, qui le garda en prison. Les semaines se succédaient sans amener d'amélioration dans la condition du prisonnier. Lassé de sa captivité, malade et découragé, Mustapha céda, se déclara musulman, fut remis en liberté et revint à Marash. Mais de cœur il restait chrétien, et durant les années qui suivirent, plus d'une fois le soir, après avoir fait ses prières à la mosquée, il se glissait à la faveur de l'obscurité chez les missionnaires ou dans les assemblées chrétiennes. Cette position équivoque le faisait souffrir, mais sans lui donner le courage d'affronter la tempête. Dix ans se passèrent ainsi. Enfin, au printemps 1874, Mustapha prend sa

[1] Les missionnaires dont il est question ici et plus tard appartiennent à l'*American Board.* Cette vaste société emploie des ouvriers de toutes les dénominations ecclésiastiques.

décision et publiquement se déclare chrétien. Cette fois il n'est plus seul; sa femme et son fils aîné avouent aussi partager sa foi et vouloir partager son sort. Le peuple, transporté de fureur, les saisit, les frappe, arrache des bras de leurs parents trois enfants, encore en bas âge, afin de les élever dans la vraie foi; les autorités qui surviennent lient le père, la mère et le fils, les emmènent sous escorte à Adana; de là ils sont dirigés sur Constantinople, et finalement exilés à Smyrne.

En présence de ces faits révoltants, les missionnaires n'épargnèrent aucun effort pour amener la mise en liberté des prisonniers. Ils demandèrent dans ce but l'appui de l'ambassadeur anglais, sir Elliot; mais leurs réclamations demeurèrent sans résultat. Le souverain prétendit que tous les sujets de son empire jouissaient d'une liberté religieuse complète; que s'il avait envoyé Mustapha à Smyrne, c'était dans le but de le soustraire à l'irritation de ses compatriotes de Marash; prétexte qui n'est pas sans apparence de vérité.

Peut-être que les choses en seraient restées là, si d'autres actes d'hostilité n'étaient venus ajouter de nouveaux et justes motifs de plainte. Dans les environs de Lattakia (Syrie), se trouvaient dix ou douze Ansarii convertis au christianisme. C'étaient des hommes instruits, dont plusieurs s'occupaient d'enseignement dans une école protestante. Tout à coup, huit d'entre eux sont subitement réclamés pour le service militaire, enchaînés comme des criminels, emmenés à Damas et incorporés dans l'armée, où, sur leur refus de se faire musulmans, ils sont battus et indignement maltraités. Ces mauvais traitements étaient d'autant plus arbitraires que ces hommes n'étaient point des Turcs devenus chrétiens, mais des païens de Nusairiyeh, dont les coreligionnaires n'ont jamais été requis de quitter leur paganisme pour la foi au Prophète.

Pour pallier l'injustice de ces mesures, les autorités en ont appelé aux exigences de la loi militaire. Or la loi en question exempte du service les hommes qui ont reçu une bonne éducation et sont constamment employés comme professeurs dans les différentes branches de la science; elle exempte les veufs ayant des enfants; elle fixe la conscription à l'âge de vingt ans, et libère du service à vingt-cinq.

Sur les huit Ansarii réclamés, trois étaient maîtres d'école, un est veuf et père de plusieurs enfants, un autre est un jeune homme de seize à dix-sept ans, qui paraissait si jeune, qu'arrivé à Damas il fut remis en liberté; presque tous les autres sortaient des limites de la loi par l'autre bout, ayant dépassé l'âge fixé.

Instruits par une première expérience, les missionnaires pensèrent à adresser un appel au comité de l'Alliance évangélique à Londres, espérant par ce moyen arriver à un résultat plus satisfaisant.

Leur demande fut bien accueillie. Une délégation de six membres, représentant les diverses classes de la société anglaise[1], fut chargée de se rendre à Constantinople, et de remettre entre les mains du souverain de l'empire ottoman une requête en faveur de l'extension de la liberté religieuse dans les pays commis à ses soins.

La requête était signée par les représentants officiels des différentes branches de l'Alliance évangélique en Angleterre, en France, en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Suisse, en Grèce, aux Etats-Unis, etc. — Elle portait en outre les signatures de deux archevêques, de dix évêques, de plus de cent légistes de distinction et de quarante membres du parlement d'Angleterre.

Mais pour bon nombre de personnes rien ne vaut une paire d'épaulettes et un grand sabre. Une délégation, sans cuirassier à ses ordres, sans bayonnettes à ses côtés, à destination de la Turquie, était condamnée d'avance. Les honorables députés, débarqués à Constantinople le samedi 23 janvier, ne tardèrent pas à s'en convaincre.

[1] La députation comprenait un général, un légiste, un lord, un marchand, un quaker, un révérend.

Dès la première entrevue, sir Elliot, l'ambassadeur anglais, leur donna à entendre que la croisade qu'ils avaient entreprise ressemblait fort à celle d'un certain gentilhomme de La Manche contre des moulins à vent; il leur assura que dans toute l'étendue de l'empire ottoman, il n'y avait pas l'ombre de persécution, si ce n'est dans l'imagination de quelques missionnaires; que le dit empire jouit, au point de vue religieux, d'autant de liberté que la Grande-Bretagne; qu'il désirait, quant à lui, se mêler le moins possible de cette affaire; toutefois il demanderait en leur nom une audience du Divan.

Les missionnaires à imagination, d'autre part, ainsi que plusieurs amis anglais, écossais et américains multipliaient les encouragements; ils ne négligeaient rien pour fournir aux nouveaux croisés les armes dont ils avaient besoin. L'église arménienne protestante leur remettait de son côté un long mémoire [1], avec noms et dates, mettant en pleine lumière les procédés tortueux de la politique orientale. Le second jour n'était pas écoulé qu'ils se trouvaient en possession d'un nombre de pièces qui leur parurent justifier en plein leur démarche.

Restait à obtenir l'audience impériale. Ce qu'un ambassadeur chrétien et anglais avait regardé comme du quasi don Quichottisme, ne pouvait guère être vu d'un œil plus favorable par un grand vizir musulman. L'audience fut refusée, et huit jours après leur arrivée, les députés reprenaient, requête en poche, le chemin de la mère-patrie, laissant derrière eux une protestation, où, entre autres choses, ils promettaient de faire connaître à l'Europe de quelle liberté on jouit en Turquie.

La tentative faite par l'Alliance évangélique a été diversement appréciée. Les journaux turcs, remarquables entre tous pour l'originalité de leurs informations, ont répandu dans la population musulmane la nouvelle que la députation avait pour objet de féliciter S. M. I. le sultan sur la liberté religieuse qui, par ses soins, règne dans l'empire ottoman! Les sujets chrétiens, ou Rayas, ont été plutôt satisfaits du résultat négatif de cette démarche, craignant que dans le cas où elle eût été plus heureuse, il ne leur en fût revenu que la mauvaise humeur d'un amour-propre blessé. Les quelques personnes qui avaient conçu de fragiles espérances ont été déçues. Elles étaient en petit nombre, vu qu'il était facile de voir que cette tentative, dont on ne saurait d'ailleurs dire trop de bien, reposait sur une intelligence peu claire de l'état des choses en Turquie. Lors même que ces honorables délégués auraient vu s'ouvrir devant eux les portes du Divan pour y exposer le but principal de leur mission, savoir que la liberté fût accordée aux musulmans d'embrasser la foi chrétienne, il ne pouvait y avoir de doute sur les résultats d'une telle démarche.

Les relations qui, au point de vue religieux, existent entre la Sublime Porte et les populations qui lui sont soumises, ont souvent été présentées sous des couleurs entièrement différentes. A entendre certaines personnes, le gouvernement turc est un gouvernement tyrannique, rétrograde, heureux de montrer son hostilité contre les chrétiens chaque fois que l'occasion s'en présente. Les faits cités plus haut suffisent pour établir que tout n'est pas affaire d'imagination dans cette manière de voir. Selon d'autres, au contraire, la liberté religieuse n'aurait pas d'asile plus sûr, de séjour plus fortuné que les terres où flotte l'étendard du Prophète. La Turquie, sous ce rapport, marcherait de front avec les pays les plus privilégiés de l'Ancien et du Nouveau Monde.

Ces deux appréciations, qui semblent s'exclure l'une l'autre, sont cependant vraies à la fois, suivant les nationalités que l'on a en vue. S'agit-il des juifs ou des chrétiens, chacune de leurs confessions, si nombreuses qu'elles soient, a ses églises, ses cérémonies, ses processions, ses fêtes, ses évêques, ses archevé-

[1] Ce mémoire emporté en Angleterre par les membres de la députation doit y être publié, si même il ne l'a pas déjà été.

ques, son patriarche, ses rabbins, ses monastères, ses écoles, ses journaux; chaque église s'administre elle-même, dans les choses temporelles non moins que dans les choses spirituelles, avec une liberté d'allure digne de faire envie à plus d'un peuple qui se félicite de n'être pas turc; les patriarches reçoivent de l'autorité les *zaptiés* nécessaires pour contraindre à l'obéissance leurs ouailles récalcitrantes; qu'un grégorien se fasse grec, ou copte, ou catholique, ou protestant, ou juif, qu'il passe par toutes ces églises les unes après les autres et finisse par se faire musulman, il n'est aucune loi qui le lui interdise; c'est ce que les missionnaires catholiques et protestants savent bien; c'est ce que prouve la multitude d'églises qu'ils ont élevées, et les colléges à peine moins nombreux qu'ils ont fondés. Au milieu de tant de luttes religieuses, de rivalités ecclésiastiques, dans lesquelles il eût été si facile au chef de l'état de s'immiscer, s'il en avait eu envie, quelles sont les églises qui ont été fermées, les assemblées dissoutes, les écoles interdites? Il faut reconnaître, ici du moins, que le souverain a constamment cherché à maintenir la paix et l'harmonie entre tous; qu'il s'est montré le persévérant protecteur des juifs calomniés ou bafoués par les chrétiens; que plus d'une fois il a pris la défense des catholiques et des protestants eux-mêmes en butte à l'animosité des confessions orthodoxes (grecques). Il est vrai que, sur l'appel de partis rivaux, il est intervenu à plus d'une reprise dans les querelles de chrétiens à chrétiens; que plus d'une fois, trompé par des intrigants, il a agi avec la main lourde et inhabile d'un Hercule s'essayant à la broderie; mais à qui la faute, si dans leurs dissensions les chrétiens l'ont en quelque sorte contraint de se faire leur arbitre?

Il faut donc, sous peine de se montrer injuste, reconnaître dans ce domaine une liberté à peu près absolue. *A peu près*, disons-nous; car, outre les cas d'intervention qui viennent d'être rappelés, il importe de tenir compte de la disposition fréquemment hostile des populations musulmanes; et, en cas de provocation ou d'attaque de leur part, les embarras sans nombre dont un juge ou un gouverneur de province sait semer son chemin pour éviter de punir les coupables, trahissent trop souvent une connivence à peine masquée, entre les violateurs de l'ordre public et ceux qui sont chargés de le faire respecter[1].

A côté de ce terrain neutre, de ce parvis des gentils, si on peut ainsi l'appeler, dans lequel la Sublime Porte permet à ses sujets infidèles de prendre leurs ébats, est une terre consacrée, à l'usage exclusif des croyants. Est-ce fanatisme; est-ce révérence pour la religion du Prophète, ou encore sentiment de sa fragilité[2]? — peut-être les trois choses ensemble, — mais le musulman ne supporte jamais de sang-froid que l'on traite avec légèreté ou irrévérence les objets de sa foi. C'est là une arche sainte qui porte malheur à l'imprudent qui ose y porter la main. Et quelle insulte plus grande que l'apostasie? Qui s'y aventure court fort le risque d'être traité, comme saint Louis recommandait de traiter les juifs de son royaume, «... avec l'épée dont on doit leur donner dans le ventre autant qu'elle y peut entrer.» Les autorités, volontiers complices secrets de ces exécutions sommaires, s'y opposeraient en vain; elles sont sans force contre une population dont le fanatisme, sans cesse attisé, est d'autant plus audacieux qu'il est plus sûr de l'impunité.

Et les lois, et les garanties accordées aux puissances? Les lois sont toutes en faveur de

[1] Ce qui précède, nous le répétons, n'a en vue que le côté ecclésiastique et religieux de l'administration ottomane; sitôt qu'on sort de là, l'aspect change du tout au tout. Le Hatti Humayoun, aussi bien que le Firman qui établit l'égalité des chrétiens et des musulmans devant la justice (fév. 1854), est, sur toute l'étendue de l'empire ottoman, une lettre morte, un pur *humbug*.

[2] Un des membres du Conseil de l'instruction publique, à Constantinople, disait en parlant des Ansarii enrôlés, que si on les exemptait du service militaire, au bout d'un mois il n'y aurait plus de musulmans en Syrie.

la rigueur. Jusqu'à ces dernières années, elles frappaient de mort le musulman renégat. Quant à l'*Iradé* qui accorderait aux musulmans le droit de changer de religion, il n'existe jusqu'ici que dans l'opinion publique des Occidentaux, et constitue une sorte de fausse décrétale, créée par les journalistes qui aiment à s'en servir comme d'artillerie de siége, mais il n'a pas le moindre fondement de vérité. Qu'on se représente le pape publiant une encyclique pour autoriser ses ouailles à se faire luthériens, calvinistes ou musulmans, et l'on aura une idée de l'Iradé en question. Dans un état où les termes *turc* et *musulman* sont entre eux comme les couleurs différentes du caméléon, une telle permission ne peut pas avoir été donnée, et ne l'a jamais été. Le passage du Hatti Humayoun le plus favorable au préjugé commun, dit : « Ma Sublime Porte prendra des mesures pour assurer à chaque culte, quel que soit le nombre des adhérents, la pleine liberté de son exercice[1]. » — « Vu que tous les cultes sont et seront librement pratiqués dans mes états, aucun sujet de mon empire ne sera gêné dans l'exercice de la religion qu'il professe, et ne sera d'aucune manière inquiété à cet égard. Personne ne pourra être contraint à changer de religion[2]. »

Le Hatti Humayoun de Gulhané, accordé sur l'intervention des puissances occidentales comme charte des garanties et priviléges concédés aux sujets chrétiens de l'empire, n'avait nullement en vue les droits des musulmans, et bien moins encore de faire participer ces derniers à une liberté fort hétéroclite à leurs yeux, et de plus entièrement étrangère aux préoccupations du moment. La position du musulman à l'égard des autres religions est celle de l'Israélite au temps de la théocratie. Moïse commande de retrancher du milieu du peuple l'infidèle qui se laisse entraîner à servir d'autres dieux; le musulman a gardé religieusement cet ordre; il fait acte de foi en lapidant qui se fait *djaour*. Le Cheik-ul-Islam avec son armée de cheiks, de kiatibs, d'imans, sont là pour veiller à l'exécution de ce devoir. A la vérité, toute leur vigilance n'a pu prévenir une importante modification de la loi : la peine de mort dont était frappé le musulman renégat a été abolie. Mais de cette abolition à une liberté religieuse digne de ce nom, la distance à parcourir est grande, embarrassée d'obstacles très sérieux si ce n'est absolument insurmontables.

Placés au sein de races et de nations dont la religion, la langue, les mœurs, les tendances forment un étrange disparate, les missionnaires se trouvent dans une position qui, sans offrir des dangers exceptionnels, — la crainte des consuls et des ambassadeurs n'étant pas un vain mot, — attire cependant sur eux l'hostilité de tous les partis : de la population turque, qui a toujours peine à surmonter la haine qui lui est inhérente contre les étrangers; des populations orthodoxes surtout, qui accusent les prédicateurs de l'Evangile de se faire les complices, conscients ou inconscients, de leurs oppresseurs, en semant la division au sein de leurs paisibles nationalités. Il n'est pas jusqu'aux mutessarifs[1] et aux caïmakams[2] qui n'aient contre eux quelque sujet de plainte. Ils ne se sentent point à l'aise à côté de ces hommes remuants, au franc parler, toujours prêts à mettre au jour dans de longues colonnes de minuscules injustices que jusqu'à eux personne n'avait fait mine d'apercevoir. Avant leur arrivée tout était calme, silencieux comme la tombe; aujourd'hui adieu le kief et le narghilé; c'est une agitation, une fièvre, un qui-vive continuel. Les exemples à citer seraient nombreux; mais il suffit de mentionner ce qui s'est passé et se passe à propos de la famine en Asie-Mineure; et comment, dès ses premiers com-

[1] Hatti Humayoun de Gulhané, 18 fév. 1856. Art. IV.
[2] Id. Art. VI.

[1] Gouverneur-général d'un *eyalet*.
[2] Gouverneur d'un *liva*, ou province, division de l'eyalet.

mencements, gouverneurs et mudirs [1] ont rivalisé d'efforts pour nier, pallier et farder la vérité. Au moment où les agents du *Relief Committee* faisaient connaître les détails les plus navrants, que l'Europe retentissait d'appels faits à sa libéralité, et qu'elle y répondait généreusement, un journal turc de haut parage, le *Bassiret*, mentionnant un *meeting* qu'il plaçait du reste dans une région assez nuageuse entre Londres et Edimbourg, en prenait occasion pour servir à ses lecteurs un « tableau de la situation, » d'après lequel, grâce à la vigilance, à la générosité, etc. de S. M. I. Abd-ul-Azis, la famine avait complétement cessé, les populations de ces districts se trouvaient dans des conditions excellentes, dans un état prospère et une abondance relative; et il concluait en ajoutant : « Comme on le voit, les comités de secours sont devenus *heukmi yockdur* (sans but). » D'après cet exemple, et d'autres du même genre, on peut affirmer que, ne fût-ce les missionnaires qui sont sur les lieux, tout le bruit qui a été fait sur les souffrances de ces populations eût été étouffé dans son principe; les affamés mouraient le plus tranquillement du monde, ce qui ne laissait pas d'être très rassurant; et l'Europe n'en savait rien, ce qui était un point essentiel.

Les principales nations dont se compose l'empire ottoman ont été, depuis plus ou moins longtemps, le théâtre de l'activité missionnaire. La mission la plus ancienne et la plus florissante est celle auprès des Arméniens. Chez les Bulgares, les résultats, sans être très brillants, font espérer pour l'avenir. Les Juifs [2] sont d'un abord difficile; l'œuvre a cependant pris pied au milieu d'eux, principalement par les écoles. Pour les Turcs, c'est à peine si l'on ose parler d'une mission; il y a eu quelques individus gagnés ci ou là, mais nulle part de congrégation formée. Le *Board*, qui à l'origine envoyait ses ouvriers, les uns chez les Arméniens, les autres chez les Bulgares, etc., vit bientôt que cette classification, correcte en théorie, devait être abandonnée, et qu'il fallait saisir les occasions quand et où elles se présentaient. Les Turcs tinrent leurs portes obstinément fermées, et les missionnaires dirigèrent leurs efforts d'un autre côté. Aujourd'hui cette œuvre ne se poursuit plus guère que par la dissémination des Ecritures en langue turque. Ce champ de travail a rarement donné des sujets de joie. Il y eut cependant quelques moments de fermentation, des jours pendant lesquels on crut pouvoir se livrer à l'espérance. Le dernier de ces mouvements se manifesta à Constantinople, au commencement de l'an passé, et fut provoqué par une circonstance assez singulière. Au milieu de la ville turque, à Stamboul, se trouve la *Biblehouse*, centre de la mission américaine, à laquelle est adjoint un dépôt de livres religieux, provenant de la Société Britannique et Etrangère; cette société avait autrefois à ses ordres bon nombre de colporteurs, qui promenaient de rue en rue Evangiles et Nouveaux Testaments. La vente était des plus modestes. Un jour, un passant voyant un de ces colporteurs silencieux, la sacoche pleine, le gousset vide, s'approche de lui, et lui montrant du doigt un petit Juif qui offrait à tue tête ses papiers à cigarette, lui dit : « Fais comme lui. » Le colporteur comprit que son interlocuteur avait raison; il prend en main ses Evangiles, et, d'une voix à dominer le brouhaha de la foule, se met à crier : « Evangile selon saint Jean; Evangile selon saint Matthieu. » Etonnés de cette marchandise nouvelle, quelques Turcs s'arrêtent, d'autres après eux. On s'attroupe, on questionne, on achète. Le colporteur vendit ce jour-là toute sa pacotille. Le lendemain même vente. Ses compagnons l'imitent, et bientôt les Evangiles se vendent par centaines. Dans les rues, dans les cafés, sur les bateaux, partout se trouvaient des Turcs lisant ou discutant leurs petits livres. Les autorités religieu-

[1] Président de district.

[2] La mission auprès des Juifs est soutenue par l'église libre d'Ecosse.

ses ne furent pas longtemps à s'apercevoir de ce qui se passait. Le Cheik-ul-Islam parla, et le colportage du Nouveau Testament fut interdit. On voulut aller plus loin; un officier, suivi de son zaptié, se présentait le lendemain à la *Biblehouse*, prétendant avoir ordre de saisir tous les exemplaires turcs de la Bible. La Biblehouse est sous la protection spéciale du consulat américain et à l'abri de telles saisies. Réclamation fut faite. L'autorité prétexta que ses ordres avaient été mal compris et l'affaire n'eut pas de suite, mais le colportage resta interdit. Entre tant de marchands ambulants, marchands de comestibles, de quincaillerie, de lingerie, de vêtements, de vieux bouquins, etc., etc., seule la vente de la Bible a été supprimée. La vente se continue publiquement au dépôt, mais sans sortir des limites de la protection consulaire. C'est là que de temps en temps paraît un officier, ayant ordre de faire main basse sur tous les volumes turcs. On en appelle alors au consulat; — le gouvernement prétexte des ordres mal compris, et la tranquillité est rétablie, jusqu'à ce que de nouveaux ordres mal compris aient le même résultat.

Un mouvement qui eut des suites plus graves eut lieu il y a quelques années. Des réunions de prière et d'études bibliques se tenaient à Péra, dans le voisinage d'un quartier turc. Quelques musulmans se laissèrent attirer, d'autres suivirent, et leur nombre allait croissant chaque jour. Ils avaient entre eux, sous la présidence d'un cheik, des conférences pour étudier la Bible, surtout le Nouveau Testament, auquel ils accordaient une valeur plus grande qu'au Coran, sans cependant renoncer encore à ce dernier. Le tout se passait dans le plus grand secret. Mais un soir, un piquet de gendarmerie vint silencieusement bloquer la maison où ils étaient assemblés. A l'issue du service, tous les Turcs présents furent arrêtés. Des perquisitions faites dans les maisons amenèrent de nouvelles arrestations, et plusieurs centaines d'individus furent saisis, emprisonnés, incorporés dans l'armée ou exilés, qui à Brousse, qui à Bagdad, qui dans le Diarbékir. Le mouvement fut coupé dans sa racine et ne s'est pas renouvelé.

La crainte des mines et de l'armée, voilà le spectre au moyen duquel le peuple est tenu dans l'obéissance, d'une manière plus efficace peut-être que par la loi abrogée, qui était devenue d'une exécution difficile. Les rares conquêtes que le christianisme fait aujourd'hui sur l'islamisme ont peine à compenser les défections des chrétiens qui se font musulmans; mais qu'un jour vienne où la liberté, et non plus son fantôme, fasse son apparition; alors se manifestera tout ce que ce peuple, si sensible aux émotions religieuses, contient encore de cœurs droits et d'âmes altérées de vérité.

Mars 1875. J. R.

HISTOIRE RELIGIEUSE
CONTEMPORAINE

MM. Moody et Sankey.

Il est intéressant de connaître le jugement porté par les journaux politiques sur le réveil religieux, dont MM. Moody et Sankey sont les instruments dans la Grande-Bretagne. Or voici ce que le *Daily Telegraph* dit de ces deux missionnaires américains, dont les noms sont déjà célèbres dans la chrétienté.

« Ils parcourent le Royaume-Uni, allant de ville en ville et ne trouvant aucun édifice public assez vaste pour contenir les foules qui se pressent autour d'eux. A Londres, ils ont loué la « salle de l'agriculture » et la salle de l'Opéra de Sa Majesté, et c'est là qu'aux deux extrémités de cette métropole, se réunissent plus de vingt mille personnes pour écouter la bonne nouvelle qu'on vient leur annoncer. Il ne s'agit ici ni de fête bruyante, ni de discours éloquent, ni d'amusement mondain; mais il s'agit du sérieux message concernant la mort et l'éternité : c'est pour

cela que ces hommes de Dieu ont traversé l'Atlantique et sont venus jusqu'à nous. Ils n'ont pris avec eux qu'une Bible et un recueil de cantiques : c'est tout ce qu'il leur fallait pour s'acquitter de leur tâche.

» On dit que Moody, avec sa voix puissante, qu'il sait cependant moduler en tons doux et persuasifs, lance les foudres de l'Evangile, et répand ensuite le baume consolateur sur les âmes atteintes par les flèches de son éloquence. On dit aussi que Sankey est un bon musicien, et qu'il est passé maître dans l'art de chanter des airs sacrés et des chants de Sion, dont les mélodies touchent et ébranlent tous ceux qui les entendent. Partout où ils arrivent, Moody et Sankey commencent par rencontrer la moquerie et le mépris; mais lorsqu'ils partent, ils laissent derrière eux le respect, la surprise et de si grands changements que la police même rend témoignage à l'amélioration des mœurs et des habitudes.

» Il y a quelque chose d'original et de dramatique dans la manière dont ces missionnaires s'y prennent. Lorsque Moody voit son auditoire rendu attentif et recueilli par le chant de quelques hymnes, il ouvre sa Bible, la même qu'il a arrachée aux flammes de Chicago, lit un texte frappant et le développe. Son langage est simple et clair. Il parle surtout de l'amour de Dieu pour l'âme de chaque individu en particulier. Au moyen d'arguments pressants, de récits bien choisis et d'un style pittoresque et plein de feu, il captive l'attention de son auditoire, et, au moment où tous semblent être dominés par une impression profonde, Sankey se lève et fait entendre un chant auquel se joint bientôt toute la congrégation, comme plongée dans une espèce d'extase religieuse. Sur un signe du chanteur, l'orateur reprend la parole et, avec une énergie toute nouvelle, presse ses auditeurs de se convertir.

» Quand cela s'est fait deux ou trois fois, Moody s'adresse directement à « ceux qui désirent recevoir le salut. » Suit un long moment de silence et de prières mentales; puis il demande à ceux qui désirent qu'on prie spécialement pour eux, de se lever. Ordinairement il s'écoule un certain intervalle sans que personne ne bouge, mais enfin une, deux, trois personnes se lèvent, et bientôt un grand nombre, de tout âge, de tous rangs et de toutes conditions. On les fait passer dans une chambre contiguë, appelée « la chambre des chercheurs, » où on leur donne des conseils et des instructions particulières.

» Grossies de ces recrues de la foi, les réunions suivantes semblent toujours gagner davantage en influence, en puissance et en nombre. L'arme de la prière y est maniée sans aucun souci des doutes et des objections qu'engendre la philosophie humaine. Aucun sujet ne paraît trop grand ni trop petit pour faire l'objet des supplications ardentes de ces hommes de foi. Après plusieurs prières adaptées aux diverses circonstances, Sankey entonne son plus beau cantique : « Il y en avait quatre-vingt-dix-neuf qui reposaient en sûreté dans le bercail, etc. » C'est de cette manière que procèdent ces évangélistes américains pour réveiller de lieu en lieu les consciences et les cœurs, et pour accomplir une œuvre qui fait pâlir tout ce que fait l'église anglicane, comme la lumière électrique fait pâlir celle du gaz.

» Le succès de ces deux simples fidèles nous paraît trop général et trop bienfaisant pour qu'il soit possible de l'expliquer, comme quelques-uns ont voulu le faire, en taxant le tout d'hystérie religieuse, de folie, ou d'excitation nerveuse. Partout où ils vont, Moody et Sankey convainquent les hommes de péché, de justice et de jugement. Aussi, à moins d'accuser tout sentiment religieux d'hystérie et de folie, nous ne pourrions pas comprendre pourquoi l'église se scandaliserait de l'œuvre faite par ces deux serviteurs de Dieu. — Il reste encore aux philosophes et à quelques théologiens à expliquer quel mal font ces yankees itinérants qui convertissent des milliers d'hommes à une vie de foi et de sainteté,

tandis qu'ils considèrent comme une chose excellente qu'un évêque réussisse à convertir quelques-unes de ses ouailles. »

E. C.

REVUE CRITIQUE

—

Le MIRACLE. Lettre à M. Ch. Dollfus en réponse à sa brochure intitulée LOI ET MIRACLE. Lausanne, Imer et Lebet, libraires-éditeurs. 1875.

M. Ch. Dollfus, que les récents malheurs de l'Alsace ont jeté sur la terre étrangère, est un des représentants les plus fervents, les plus écoutés de ce qu'on est convenu d'appeler l'école religieuse libérale. Ce n'est pas à lui, à coup sûr, que l'on reprochera de mettre son drapeau dans sa poche. Tout dernièrement encore, il écrivait au père Hyacinthe une lettre à laquelle une large diffusion a donné l'apparence et la valeur d'un manifeste. C'est à cette lettre, intitulée *Loi et Miracle*, que M. le professeur Fréd. Rambert, de Lausanne, vient de répondre.

Le but, très clairement exprimé de M. Dollfus, a été d'opposer la *loi* au *miracle*, le *christianisme de la loi* au *christianisme du miracle*. « Ce que vous avez voulu faire, lui dit fort bien M. Rambert, c'est une attaque vigoureuse contre le miracle, et, par là même, contre toute conception du christianisme qui lui laisse encore une place, petite ou grande. » Pour M. Dollfus, en effet, il y a incompatibilité absolue entre le miracle et la loi et il condamne le premier comme étant la négation de la seconde. Il affirme l'universalité et la souveraineté absolue de la loi. L'univers entier, le monde physique et le monde moral, est soumis à des lois et, dans l'ensemble des choses, il n'y a place absolument que pour la loi, elle règne seule, elle domine tout, elle règle tout. C'est l'*unité*.

Remarquons ici, avec M. Rambert, que l'auteur de *Loi et Miracle* ne disant nulle part ce que c'est qu'une loi, le vague sur ce point en amène nécessairement un sur ce qu'est le miracle lui-même. Prenons acte de cette lacune et constatons, en passant, que des affirmations ne sauraient en aucun cas remplacer des définitions, encore moins des preuves. M. Dollfus affirme beaucoup, même d'un ton assez superbe; il prouve infiniment moins. M. Rambert estime que le miracle peut être ramené à l'unité. M. Dollfus affirme au contraire que le miracle détruirait l'unité. Voilà le point capital, décisif. Si M. Rambert a raison, toutes les attaques du libéralisme sont des passe-d'armes fantastiques, des coups d'épée dans l'eau. Mais ici, nous renvoyons nos lecteurs à la brochure elle-même. Ils y verront comment, après avoir reproché à M. Dollfus de prendre trop bas son unité, M. Rambert démontre qu'il n'y a nulle incompatibilité entre le miracle et la loi; ils y verront par quelle série de déductions il arrive à montrer en Jésus Christ, la vraie solution, la conciliation suprême du miracle et de la loi. Si nous entreprenions d'abréger cette argumentation si nette, si serrée pour le fond, en même temps que si élevée, si convenable pour la forme, nous lui ferions certainement tort. A nos yeux, la brochure de M. Rambert est, dans la polémique actuelle, un document d'une réelle valeur. Elle mérite d'être lue. Mais M. Dollfus lui-même a droit à notre reconnaissance pour avoir, bien qu'indirectement et involontairement, provoqué une si solide réfutation de sa lettre au père Hyacinthe.

J. CART.

CHRONIQUE

—

10 avril 1875.

Les journaux américains nous apportent des détails navrants sur la famine qui sévit en Asie Mineure depuis dix-huit mois. Il paraît que le gouvernement turc fut informé dès le mois de juin 1873 qu'une disette était imminente, les récoltes ayant manqué dans tout le pays; mais il ne prit aucune mesure

préventive, et l'on dit même que plusieurs fonctionnaires de l'Etat s'entendirent avec des négociants pour accaparer le blé disponible et produire une hausse artificielle des prix. Quand la population menacée vit partir l'une après l'autre les caravanes qui emportaient les derniers moyens de subsistance, l'indignation la saisit. Des émeutes eurent lieu sur divers points. Au lieu de faire une enquête qui eût amené la découverte des vrais coupables, le gouvernement envoya des troupes pour réduire les mécontents au silence.

C'était en novembre 1873. Toutes les denrées avaient atteint des prix excessifs, le blé était hors de prix. Survint un hiver fort rigoureux ; la neige s'entassa sur les routes, toute circulation devint impossible. Pendant plusieurs mois on ne sut pas au dehors ce qui se passait dans les districts menacés ; on ne l'apprit qu'à la fonte des neiges. Partout, dans les villages, dans les fermes isolées, gisaient des morts. Les malheureux avaient d'abord dévoré tout ce qui leur était tombé sous la main, puis ils avaient péri.

Dès que les routes furent libres, on vit les survivants s'enfuir de leurs demeures désolées et se répandre par les campagnes en quête de nourriture. En peu de jours, tous les chemins furent couverts de cadavres abandonnés aux vautours, et de malheureux se trainant à demi morts d'étape en étape. Des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants, venaient expirer sur les places publiques des grandes villes, en vue même des fours où de plus fortunés faisaient cuire leur pain.

Les négociants anglais et les missionnaires américains établis dans ces régions firent ce qu'ils purent pour abréger ces horribles souffrances ; mais leurs ressources étaient limitées. Alors ils adressèrent des appels aux chrétiens de tous pays, et le gouvernement turc se vit enfin obligé de sortir de sa torpeur. Mieux valait tard que jamais, quoiqu'il fût mort déjà plus de 150 000 personnes. Des agents furent envoyés dans les provinces les moins maltraitées pour arracher aux habitants des subsides en argent, que le gouvernement n'eut pas honte de faire passer pour des offrandes volontaires. La collecte avait produit cinq millions ; on s'occupa d'acheter et de faire transporter en Asie Mineure du blé et du riz.

Malheureusement la distribution fut confiée à des fonctionnaires peu scrupuleux qui, de l'aveu même de l'un d'entre eux, gardèrent les trois quarts de la somme totale. Ce ne fut d'ailleurs qu'une distribution de parade, faite dans les grands centres, sous les yeux des consuls et des missionnaires amis du peuple. Dans plusieurs villes de l'intérieur, on se contenta de donner quelques poignées de blé aux malheureux attirés par l'annonce d'un secours, puis on les renvoya à la pointe de la bayonnette en leur intimant l'ordre de ne plus reparaître.

Les provinces épargnées s'étaient vu envahir par des hordes de pauvres hères, qui après avoir vendu leurs maisons, leurs champs, jusqu'à leurs hardes pour se procurer un peu de nourriture, allaient chercher ailleurs de quoi s'empêcher de mourir. C'est alors qu'on vit combien la charité est une vertu étrangère à la religion mahométane. Dans certains districts des troupes avaient été échelonnées le long de la frontière pour refouler les émigrants chez eux. Dans les villes, on avait placé des sentinelles autour des fours publics pour empêcher qu'en achetant du pain les émigrants ne fissent hausser les prix. Des milliers d'affamés mouraient dans les rues, comme des chiens, et les gouverneurs turcs s'indignaient d'avoir encore à faire des frais pour les enterrer. Un riche mahométan qu'on sollicitait de contribuer au soulagement de ces criantes infortunes fit cette réponse caractéristique : « Ne m'engagez pas à combattre contre Dieu. S'il veut que ces gens soient sauvés, ils seront sauvés ; s'il a décrété de les faire mourir de faim, ce n'est pas mon argent qui les empêchera de mourir. »

Pendant que ces choses se passaient, on donnait au public européen l'assurance que tout allait bien en Asie Mineure, et les journaux qui avaient le malheur de publier les lettres écrites par les missionnaires encouraient le déplaisir de la Sublime Porte.

Un moment est pourtant venu où il n'a plus été possible de déguiser la vérité. Tout le monde a fini par savoir qu'en Asie Mineure des centaines de villages ont été dépeuplés, que de vastes districts restent en friche, faute de bras pour les cultiver, et que le terrible fléau poursuit sa marche, rongeant comme une gangrène au cœur des populations. Une commission internationale s'est formée spontanément pour secourir ces millions de sujets turcs que leur gouvernement n'a évidemment jamais eu l'intention d'assister. Elle est à l'œuvre depuis quelques mois, montrant à ces multitudes affolées ce que c'est qu'une religion d'amour.

On compte en Russie deux millions de Juifs, dont un quart en Pologne et le reste dans les provinces occidentales de l'empire. Il ne leur est pas permis de s'établir dans les autres provinces à moins d'autorisations spéciales rarement accordées. Or la question de lever cette interdiction peu conforme aux idées modernes vient d'être soulevée par les gouverneurs des provinces occidentales. Ce n'est point le désir de faire cesser une injustice qui les pousse, mais la crainte de voir les Juifs qui se multiplient rapidement envahir tout le pays, absolument comme en Egypte au temps de la captivité il y a trente-cinq siècles : « Et les enfants d'Israël foisonnèrent et multiplièrent et devinrent très puissants, tellement que le pays en fut tout rempli. » Etonnante vitalité que celle de ce peuple et qui confirme les Ecritures d'une manière admirable !

Une commission gouvernementale a été chargée d'étudier la question. Son rapport constate que les Juifs cherchent toujours à s'entasser dans les villes et qu'ils sont presque tous courtiers d'affaires, recueillant sans beaucoup de peine le fruit du travail d'autrui. La conclusion, c'est qu'il serait fâcheux de permettre aux Juifs de s'établir librement dans toutes les parties de l'empire, tant qu'ils ne se sont pas montrés de bons et utiles citoyens dans les provinces où ils habitent actuellement. On les laissera donc parqués dans les étroites limites que la sagesse du tzar leur a tracées ; mais la commission s'occupera de leur relèvement moral et de leur éducation. Pharaon ne les aurait pas laissés longtemps sans ouvrage ; le tzar est vraiment trop indulgent. Que ne les emploie-t-il à faire des cartouches pour le compte de l'Etat. Pauvres Juifs !

L'Italie marche de réconciliation en réconciliation. Le mois passé, c'était la démocratie socialiste qui se ralliait à la monarchie régnante dans la personne de son chef ; aujourd'hui, c'est l'ennemi héréditaire de la maison de Savoie qui vient fraterniser avec le représentant de l'Italie une et indivisible.

Victor-Emmanuel avait fait les premiers pas; il était allé à Vienne saluer son auguste confrère. Mais cette démarche était facile pour le favori de la fortune; en parcourant les plaines de l'Autriche, il ne rencontrait nulle part des souvenirs propres à raviver en lui des blessures d'amour-propre. Il devait en être tout autrement pour l'empereur d'Autriche. Il est venu pourtant, il a revu cette bonne ville de Venise, naguère un des fleurons de sa couronne; il y a rencontré le nouveau maître de cette Lombardie si longtemps province autrichienne ;..... et les deux anciens rivaux se sont embrassés comme deux frères.

Ainsi l'Autriche a finalement pris son parti du nouvel état de choses. Elle ne songe plus à déchirer sa voisine, elle paraît même disposée à la prendre pour amie de cœur. Qui ne s'en réjouirait ?

Le pape vient de se donner le plaisir de créer six cardinaux, ce qui porte à cinquante-

six le nombre des princes de l'église. Comme on pouvait s'y attendre, le chapeau rouge a été octroyé à ceux des évêques qui se sont le plus distingués comme champions des dogmes nouveaux.

Mgr Manning, ancien pasteur anglican passé au catholicisme, homme de science et de talent, a été en Angleterre le défenseur officiel du dogme de l'infaillibilité, dont en 1870 il était un des promoteurs.

Mgr Mac Closkey a combattu pour la même cause dans les Etats-Unis, où les partisans de l'infaillibilité pontificale n'étaient ni très nombreux, ni très décidés. C'est le premier Américain élevé au cardinalat.

Mgr Dechamps, disciple et émule de Veuillot, commença sa carrière comme journaliste. Il entra en 1831 au séminaire de Tournai où il se distingua par ses talents oratoires et par sa fougue ultramontaine; il fut élu en 1865 primat de Belgique.

Quant à Mgr Ledochowski, archevêque de Posen, il méritait plus que personne les honneurs du cardinalat. C'est un martyr de la bonne cause. En créant cardinal un prélat que le gouvernement prussien avait fait jeter en prison, le pape a donné une consécration éclatante à ce principe qu'il vaut mieux transgresser les lois de l'Etat que de désobéir au vicaire de Jésus-Christ. Espérons que l'empereur d'Allemagne n'imitera pas l'exemple de Henri VIII qui, apprenant la nomination au cardinalat de l'évêque de Rochester qu'il avait fait mettre en prison, s'écria : « Paul III peut bien lui envoyer le chapeau; je prendrai soin qu'il n'ait point de tête pour le porter, » et qui, en conséquence, fit décapiter aussitôt le nouveau cardinal.

Non, pareille chose ne pourrait plus se produire, on est moins barbare aujourd'hui, et d'ailleurs l'opinion publique a pris assez d'empire pour que les souverains soient obligés de compter avec elle, plus ou moins.

Le pape a créé en outre quatre archevêchés aux Etats-Unis, où l'église romaine gagne chaque jour en influence, grâce surtout à une active propagande parmi l[es] noirs.

Le quatrième rapport de l'église libre i[ta]lienne montre que cette jeune église est [en] progrès à tous égards, en particulier fin[an]cièrement. Elle fait des efforts pour arrive[r à] se suffire à elle-même; une collecte m[en]suelle a été établie dans chacune de ses s[ta]tions pour le compte de la caisse centrale, [et] les résultats sont satisfaisants.

L'église libre possède maintenant, grâce [à] la libéralité de quelques amis étrangers, d[es] immeubles superbes à Florence et à Rom[e]. A Florence, elle a pu acheter, au prix [de] 75000 fr., un grand couvent auquel une égli[se] est attenante. Elle y a installé son culte, d[es] écoles, un dépôt biblique; et comme il re[s]tait encore de la place dans ce vaste bâ[ti]ment, on y a fait des logements pour l[es] employés de la mission. A Rome, elle a ég[a]lement réussi à mettre la main sur une pro[]priété ecclésiastique sécularisée, imme[nse] édifice de cinq étages avec cent vingt cha[m]bres. Cet immeuble, qui revient à 200000 f[r.] est situé sur une des grandes places de Rom[e] en vue du Vatican. Il jouit de deux cours in[]térieures et de deux grands escaliers. O[n] aura au rez-de-chaussée la chapelle, le dép[ôt] biblique, un dispensaire de médecine; a[u] premier étage, une salle pour le collège bi[]blique et une autre pour la bibliothèque. L[e] reste de l'édifice fournira des logements pou[r] professeurs, instituteurs, évangélistes, étu[]diants, lectrices de la Bible. Tout cela, n[e] l'oublions pas, à Rome, dans la ville de[s] Grégoire VII et des Pie IX, à quelques pas du Vatican!

La semaine sainte a été célébrée dan[s] toute la France, surtout à Paris, avec un éclat inaccoutumé, grâce à la proclamation du jubilé universel.

On sait que tous les vingt-cinq ans, l'église romaine célèbre une fête qu'elle appelle le *jubilé* en souvenir de l'année du repos en

Israël, cette cinquantième année qui voyait cesser tous les travaux de la campagne, toutes les servitudes, toutes les dettes. (Lév. XXV.) Rome en a fait un moyen de remonter périodiquement ses finances. Quatre fois par siècle, le jubilé est proclamé par le pape, qui s'en va, un marteau d'or à la main (le pauvre homme!) frapper trois coups contre une porte de l'église Saint-Pierre, porte murée que quelques maçons se hâtent d'ouvrir pour symboliser l'ouverture du trésor spirituel de l'église. Dès lors, pendant douze mois, tous les pèlerins qui viennent s'agenouiller dans les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul à Rome, reçoivent l'absolution plénière. Avec les pèlerins, l'or et l'argent affluent dans la ville sainte. L'année suivante, seconde du jubilé, le pape désigne dans toute la chrétienté des églises où les fidèles empêchés d'aller à Rome peuvent aller « gagner leur jubilé. »

Cette fois-ci, Pie IX, ému de compassion pour l'église persécutée, a proclamé que le jubilé aurait lieu simultanément dans toute la chrétienté. Pour s'en assurer les privilèges, il suffit d'aller pendant quinze jours s'agenouiller chaque jour dans quatre églises différentes et y réciter cinq *Pater* et cinq *Ave*. Des faveurs particulières sont accordées aux fidèles qui au lieu de faire leur jubilé à part s'associent, pour le célébrer, au clergé de leur paroisse. De là des processions destinées à exalter le sentiment religieux.

Le jubilé de 1875 obtient beaucoup de succès, probablement à cause des persécutions dont l'église est l'objet de la part de quelques États. A Paris, la circulation a été interrompue pendant plusieurs jours dans les rues avoisinant les principales églises; tout le monde avait soif de faire son salut. « On peut se demander, écrivait-on de Paris à ce sujet, si la grande ville ne fait pas réellement pénitence, tant son zèle est éclatant. On pourrait même le croire si, en se mêlant à ces cortéges immenses qui défilent dans les rues, en écoutant les conversations, en observant les gestes et les visages, on ne s'apercevait trop vite qu'à tout cela le diable ne perd pas grand' chose. »

Le congrès des comités catholiques avait à la fin de mars sa session annuelle, destinée à faire le compte des progrès réalisés pendant l'année et de préparer un plan de campagne pour l'avenir. Les *comités catholiques*, qu'on trouve aujourd'hui dans la plupart des villes de France, ont pour but d'embrigader les défenseurs de la foi catholique nouvelle, et plus spécialement d'intéresser la classe ouvrière au triomphe des principes du syllabus. Leur activité est prodigieuse, et l'on comprend en lisant le rapport présenté au congrès pourquoi la France se montre si docile depuis quelque temps aux influences ultramontaines.

Pendant 1874, les comités catholiques ont fondé trente-deux cercles d'ouvriers, créé des bibliothèques populaires dans une foule de petites villes et dans des casernes, favorisé la propagation des livres qui exaltent Marie et le Sacré-Cœur. Ils ont rétabli des conférences de Saint-Vincent de Paul qui avaient cessé d'exister, fondé des patronages d'apprentis, des cercles pour les étudiants, etc. Leur concours a aussi grandement contribué au succès des pèlerinages, « qui sont la populaire explosion de la vieille foi de la France et qui ont été consacrés par de si éclatantes manifestations de la bonté divine. »

On voit par là que si l'église protestante se réveille, comme cela paraît être le cas, l'église romaine ne s'endort pas. Au contraire, jamais son activité ne fut aussi étendue, aussi intelligente; jamais elle ne déploya plus de ressources. La société des jésuites dirige en ce moment son attention sur les classes ouvrières, qu'elle avait si longtemps méprisées et laissées de côté dans son ardeur à gagner la noblesse; elle pressent l'avénement prochain de ce que M. Gambetta appelle les nouvelles couches sociales, et elle veut que lorsque ces couches seront au pouvoir, elles se montrent disposées à favoriser les intérêts de.... *la religion.*

Ces disciples de Loyola sont sages en leur génération.

* *

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

Vaud.

14 avril 1875.

Une assemblée de professeurs et de pasteurs des églises nationale et libre du canton et de quelques personnes s'intéressant aux études théologiques, vient d'arrêter les statuts d'une *Société vaudoise de théologie.* Son bureau a été composé de : MM. Dandiran, professeur, président ; F. Rambert, professeur, vice-président ; et Théodore Rivier-Dapples, caissier ; et c'est à l'un de ces messieurs que pourront s'adresser les personnes désirant se joindre à cette association. Il a été, en outre, décidé que, sur leur demande, les membres de l'ancienne société de théologie deviendront de *plein droit* membres de la nouvelle.

C'est avec joie que nous saluons cette nouvelle création scientifique. Espérons qu'elle réalisera son programme, et qu'elle ranimera le zèle pour les études théologiques, si négligées de nos jours. « Que tous ceux qui aiment nos églises et qui croient que l'Evangile a toujours quelque magnificence à nous dévoiler, quelque espace inconnu à nous ouvrir, se joignent à nous pour un saint effort ! Avec l'aide de Dieu nous ne travaillerons pas en vain, et peut-être nous sera-t-il permis d'apporter notre humble pierre à l'immense édifice de la science chrétienne ! » Ainsi parle la circulaire. Dieu veuille qu'il en soit réellement ainsi et que la science ajoutée à la foi contribue au progrès de la vraie piété au milieu de nous !

C.

Genève.

10 avril 1875.

Un mois s'est écoulé depuis les belles et sérieuses réunions dont le *Chrétien évangélique* a rendu compte, et les impressions qu'elles ont laissées n'ont rien perdu encore de leur profondeur. Oui, pour parler le langage de *l'alliance libérale,* il y a eu réveil dans le réveil, et les chrétiens genevois comprennent généralement que leur responsabilité a grandi devant le monde et qu'ils doivent par leur union honorer le nom de leur Sauveur. Hier un bon nombre de pasteurs, d'anciens et de diacres des deux églises recherchaient ensemble les moyens de manifester cette union, et d'entretenir à Genève le foyer de chaleur que Dieu y a créé et qu'il veut y maintenir. Des séances d'appel et d'édification auront lieu chaque dimanche soir jusqu'à la Pentecôte dans la grande salle de la Réformation ; mais on s'efforcera surtout par la prière tant individuelle que collective à rendre plus vivante la communion des enfants de Dieu avec leur rédempteur. On sent instinctivement que, sous l'action de l'Esprit de Dieu, les barrières se sont abaissées. On parle moins d'église et davantage de fraternité. Assurément, l'importance de la question d'église comme manifestation de la foi collective n'est point méconnue, mais on aime aujourd'hui à voir des frères là où jusqu'ici on ne discernait trop souvent que des rivaux et des adversaires. Du reste, le sentiment de la gravité des circonstances que nous traversons s'impose à toutes les consciences. On comprend qu'il ne s'agit plus de se combattre, en face de l'adversaire commun ; mais qu'il faut que les divers corps de l'armée de Christ se groupent sous sa bannière pour faire face à l'ennemi.

Dans l'église catholique on se débat contre une position de plus en plus fausse. Chaque jour de nouveaux faits témoignent de l'impopularité dont jouit dans nos campagnes le catholicisme libéral. Après les affaires d'Hermance et de Compesières, nous avons celle de Meyrin, village situé à une lieue de Genève. Sur la demande d'une dizaine d'électeurs, le conseil supérieur avait décidé, dans sa séance du 17 mars dernier, que la présentation d'un candidat, M. l'abbé Marchand, aux fonctions de curé vacantes dans cette paroisse, aurait lieu le dimanche suivant, non point toutefois dans l'église, mais dans la salle d'école. Au jour marqué, M. Marchand se rendit à Meyrin accompagné d'un délégué du conseil supérieur. En arrivant, il apprit qu'un certain nombre de femmes se trouvaient déjà réunies dans la salle de l'école, dans une intention évidemment hostile. Une demi-heure après, la salle était comble. Une quarantaine de femmes en occupaient le pourtour, tandis que la partie masculine de l'assistance se tenait debout dans le centre de la salle, en

face de la chaire. Le délégué du Conseil, M. Gavard, voyant les dispositions peu favorables des femmes, les invita à garder le silence pendant le service qui allait avoir lieu; ce qui n'empêcha pas que l'abbé Marchand ne fut accueilli à son entrée dans la salle par les cris tumultueux. Longtemps le bruit des trépignements, des cris et des accès de toux artificielle des mégères de Meyrin et de Vernier l'empêchèrent de prendre la parole. M. Gavard dut menacer l'auditoire de requérir l'intervention des agents de police présents sur les lieux, s'il ne respectait l'orateur. Le silence s'était à peine établi qu'une partie des femmes quitta la salle et se répandit sur la pelouse qui entoure l'école en proférant de grossières injures. A son départ, M. Marchand fut accompagné des insultes d'une partie de la population. Cette réception hostile ne le découragea point de se rendre à Meyrin le jour de Pâques et le dimanche suivant; mais à chaque nouvelle tentative la paroisse a répondu par des scènes plus violentes. La voiture a été assaillie; des cornets de poivre ont été jetés à la face du curé, et des arrestations ont dû être opérées par une escouade de douze gendarmes. Le *Courrier de Genève*, organe de l'ultramontanisme, n'a eu que des éloges pour la conduite « calme mais énergique » de la population de Meyrin: il encourage les catholiques des campagnes à empêcher par tous les moyens, voire même par la violence, la propagande des apostats; il pronostique des troubles plus graves; il les appelle même par ses articles incendiaires, oubliant les paroles prononcées par M. l'avocat Folletête à la réunion générale des conférences de Saint-Vincent de Paul à Carouge, le 5 avril dernier: « Soyons fermes et constants, *sachons souffrir*, et nous verrons l'heure de la justice. » Il est vrai toutefois que la loi Reverchon, qui donne, même à un seul électeur, le droit de nommer curé et conseil de paroisse, a changé les conditions de la lutte. C'est cette loi, qui donne à la célébration du culte libéral l'apparence d'une démarche agressive. L'apparition d'un prêtre libéral dans une commune est interprétée aussitôt comme une menace de mettre la main sur le presbytère, le temple et les subsides de l'état, au nom et au profit d'une très faible minorité. Or, en face d'une semblable injustice, il est bien difficile d'empêcher celui qui se sent victime de protester d'une manière bruyante, surtout lorsque cette injustice est sanctionnée par un texte de loi. Partout où l'on voudra appliquer la loi Reverchon il faut s'attendre à ce que le mécontentement des populations se fasse jour de la même façon. Là où les catholiques libéraux ont pour eux le vœu des populations, ils sont dans les véritables conditions du droit moderne, mais là où ils veulent aller de l'avant contre la volonté des populations, et subordonner la majorité à la minorité, ils sont en dehors du droit, et il n'y aura pas d'appui officiel qui puisse leur procurer la victoire. Mais cette vérité élémentaire ne saurait être goûtée par les hommes qui sont actuellement à la tête des affaires catholiques. Pour eux la force doit primer le droit. Sages et modérés pendant un temps, ils doivent hâter le pas, pour plaire à leurs électeurs. C'est ce que prouve en ce moment l'affaire de Notre-Dame. Nommée on sait dans quelles circonstances, la commission de Notre-Dame, dans sa séance constitutive du 15 février dernier, avait déclaré vouloir s'inspirer du principe qu'elle ne prendrait parti ni pour, ni contre les diverses croyances religieuses qui divisent les catholiques et qu'elle accorderait à chacune des opinions l'usage du temple dans la mesure de leurs besoins respectifs. Elle avait arrêté, en outre, qu'il serait dressé un inventaire de tous les biens meubles appartenant à l'église de Notre-Dame. Ce dernier point a amené le conflit qui vient d'éclater.

L'arrêt de la commission ayant été notifié à M. Lany, remplissant les fonctions de recteur de Notre-Dame, celui-ci en appela aux tribunaux et dénia aux délégués de la commission le droit de procéder à l'inventaire du mobilier de l'église. Ce refus irrita les catholiques libéraux, et, le 3 avril, on lisait dans le *Catholique suisse*, leur organe: « Près de huit cents électeurs ont, le 7 février dernier, par un vote parfaitement régulier, donné à une commission spéciale prévue par une loi le mandat d'administrer l'église de Notre-Dame, et, lorsque les membres de cette commission veulent exercer ce mandat, ils en sont empêchés par les prétentions du clergé romain! Les élus du suffrage universel sont menacés d'un procès qui permettra à l'ennemi de gagner du temps et de se fortifier dans la place! Quelle attitude prendra la

commission dans cette affaire? Nous l'ignorons, mais nous voulons espérer qu'elle saura par une mesure énergique sortir au plus tôt de *l'imbroglio* dans lequel on cherche à l'entraîner. Nous l'espérons pour l'honneur du pays, et pour que nos institutions démocratiques n'aient à souffrir aucune atteinte de la part de ceux qui en ont toujours été les ennemis et voudraient les anéantir. » Le vœu formulé par le *Catholique suisse* n'a pas tardé à être exaucé. Le 6 avril, au petit jour, le juge de paix Peillonnex, assisté de son greffier et accompagné du président de la commission de Notre-Dame ainsi que d'un maître serrurier, se présentaient devant l'église et y pénétraient par une porte latérale qui fut crochetée sur l'ordre du juge de paix. Pendant que M. Peillonnex était occupé à apposer les scellés sur les sept portes de l'édifice, le recteur Lany, accompagné de trois abbés et suivi de deux sacristains, se dirigea vers l'entrée principale de l'église et protesta contre la violation qui était faite. Il demanda à emporter le saint sacrement, lorsqu'il vit que ses réclamations demeuraient inutiles. A cinq heures cinquante minutes du matin, la grande église de Notre-Dame était provisoirement fermée aux milliers de fidèles qui habitent la rive droite. Le jour même, M. Mermillod adressait une protestation au conseil d'état et le recteur Lany, avisait les catholiques de la circonscription de l'attentat commis contre leur église. Ces deux pièces sont modérées dans la forme. Il est regrettable que la commission de Notre-Dame, cédant à la pression exercée sur elle, soit violemment intervenue dans un débat qui est pendant devant les tribunaux.

Tandis que les catholiques libéraux voient, malgré ou à cause même de l'appui de l'état, leur cause perdre du terrain dans l'opinion publique, le père Hyacinthe continue avec succès son œuvre indépendante. L'abbé Hurtault, son ancien collègue comme curé de Genève, l'assistera désormais dans son travail.

LOUIS RUFFET.

Allemagne.

Avril 1875.

Il est des incompatibilités que la foi chrétienne ne pouvait manquer de soulever en présence des nouvelles lois prussiennes et qu'elle doit affirmer, sous peine de cesser d'être. En voici un exemple relaté avec une légitime tristesse par la *Nouvelle Gazette évangélique*. Chacun connaît les mennonites, une des sectes du protestantisme les plus pures et les plus fidèles. Ils ont plusieurs communautés en Prusse. Jusqu'en 1867, ils furent affranchis du service militaire, qui est pour eux une chose contraire à l'Ecriture, ainsi que le serment. A partir de 18.. ils ne bénéficièrent plus de cette exemption ; seulement, par égard pour leurs principes, il leur fut permis de s'enrôler parmi les non-combattants, infirmiers, soldats du train, etc. Les mennonites stricts n'acceptèrent pas le service dans l'armée, même de cette manière adoucie. Ils persistèrent à déclarer que tout rapport de près ou de loin avec une armée est un péché, une violation de leurs principes et qu'ils ne reconnaîtraient plus un frère dans celui qui fléchirait à cet endroit.

La communauté de Heubuden près de Marienbourg est tout entière dans ces sentiments. Un de ses membres fit cependant son service militaire ; continuant à s'estimer mennonite, il demanda à participer à la Cène. Elle lui fut interdite. Il s'y présenta; l'ancien la lui refusa. Or la loi du 13 mai 1873 statue que nulle peine disciplinaire ne peut être infligée à un membre d'une corporation religieuse pour le fait d'accomplissement d'un acte commandé par la loi. La violation de cette disposition était flagrante de la part de l'ancien, qui fut condamné en deux instances par les tribunaux, nantis de l'affaire.

La communauté aux abois, certaine d'une nouvelle condamnation, si elle persiste dans une exclusion sur laquelle elle ne veut pas revenir, a déjà supprimé une célébration semestrielle de la Cène. Ce n'est qu'un moyen dilatoire. Comme elle ne peut se faire condamner tous les six mois et amasser sur sa tête des mille francs d'amendes, et que d'autre part elle se refuse à célébrer la Cène avec des non-mennonites, elle n'a plus qu'à émigrer.

« L'intention de la loi, dit le journal, n'était pas d'empêcher les différentes religions de s'exercer suivant leurs principes particuliers, mais seulement d'empêcher les ecclésiastiques d'entraîner leur paroissiens dans la désobéissance. L'ancien mennonite ne faisait

qu'exercer sa religion en excluant un apostat. Je réponds qu'il suspendait aussi une menace sur les mennonites tentés d'imiter le traître et par là les encourageait à la désobéissance. Non, la faute n'est pas dans l'interprétation de la loi; elle est plus haut ou plus profond, elle est dans l'ensemble de cette législation.

» Il serait à regretter, dit encore le journal, que l'émigration de mennonites pour motif de conscience dût être consignée dans les annales de l'histoire prussienne. »

J'en tombe pleinement d'accord.

L'explosion causée par l'encyclique du 5 février n'a pas achevé de produire ses effets. Dans une des nombreuses séances où la question religieuse apparait au Parlement, un député ultramontain a eu la malice de lire la pièce prohibée. Il savait bien ce qu'il faisait. Aussi, malgré la sortie bruyante de la majorité des deputés, malgré les trépignements et les exclamations indignées de ceux qui restaient dans la salle et voulaient couvrir la voix du lecteur, notre homme a continué, calme et imperturbable, la lecture scandalisante, affectant même de se tourner vers les sténographes, comme s'il leur dictait son affaire, pour que nul n'en ignorât. C'était le jour même où le rédacteur du *Mercure de Westphalie* était condamné à un an de prison pour avoir reproduit l'encyclique. Le lendemain, tous les journaux du parti imprimaient la pièce, sous prétexte de compte-rendu de la séance de la veille. La *Germania* se distinguait particulièrement dans cette œuvre; elle tirait à des millions d'exemplaires le compte-rendu et l'expédiait par ballots dans les provinces.

Certes la curie romaine eût préféré un mode de publication plus canonique, et le prince-archevêque de Breslau semble ne pas avoir été satisfait de cette proclamation détournée, puisqu'il vient de communiquer l'encyclique à la feuille officielle de l'archevêché. Cela lui vaudra un procès de presse. Mais enfin les ultramontains peuvent se vanter d'avoir joué un bon tour à M. de Bismark, et cette nouvelle preuve de leur dextérité à lui glisser entre les doigts annonce infailliblement qu'il va les serrer un peu plus.

En effet, il a été question de modifier le règlement de la chambre, de façon à empêcher à l'avenir des coups fourrés de cette force. Il est toujours plus vrai ce mot d'un député: « Pour chaque nouvelle averse, il faut ici un nouveau parapluie. » Quoi de plus instable et de plus arbitraire que cette législation faite de pièces rapportées et de morceaux tissés sur un métier d'occasion! Le règlement d'une chambre est fait pour assurer la protection légale aux minorités. Quand elles n'ont plus le droit ou le moyen de se faire entendre dans la presse ou dans des réunions publiques, il leur reste la tribune parlementaire. C'est ce dernier refuge qui leur serait interdit. La majorité, par l'organe du président, empêcherait la lecture et peut-être aussi l'expression improvisée d'opinions mal notées. Ces dispositions vous montrent combien les députés appartiennent corps et âme à la politique de M. de Bismark. Ils renonceront plus volontiers a leurs franchises qu'à la consigne. Un d'eux l'a dit à propos d'un article du budget des cultes: « Je le désapprouve et, en d'autres circonstances, je ne le voterais pas. Puisqu'il est proposé par le gouvernement et le ministre des cultes, je l'accepte pour ne pas leur créer des embarras. » A ce langage, on peut reconnaitre l'intensité de la lutte. Quand les députés d'une nation se sacrifient ainsi à une volonté qui représente la prédominance de l'état sur l'église, c'est qu'ils sont assurés que leurs commettants désirent donner à cette volonté la victoire; après cela, on reprendra sa liberté, ses droits, son initiative,... si l'on peut.

Ce n'est pas à dire que de loin en loin on n'entende exprimer quelques regrets. Un journal protestant, qui s'est trop souvent fait le défenseur des lois de mai, disait dernièrement qu'il n'aurait pas fallu demander aux séminaristes l'examen d'état, ni soumettre les nominations ecclésiastiques au visa de l'autorité civile. Mais ce n'est pas le moment de proposer des adoucissements; à l'heure présente, l'amour-propre et la violence des passions excitées s'opposent à des concessions. Lorsque, en désespoir de cause et avec cette souplesse qui permet au catholicisme, même infaillible, de renier son passé et ses traditions les plus chères, un député ultramontain a demandé la séparation comme en Amérique (rien que cela!), M. Falk, le ministre des cultes, lui a répondu carrément qu'il ne l'aurait pas.

D'autre part, les vieux-catholiques, ces

protégés de l'état, ne sentent pas le sol bien ferme sous leurs pieds. Ils ont le sentiment d'être une machine gouvernementale provisoire, un abri temporaire qu'on reléguera au vieux fer dès qu'on aura trouvé son chemin au milieu des décombres et posé les bases d'un édifice durable. M. Petri, défendant son projet de loi sur les droits des vieux-catholiques, a dit qu'il avait à cœur qu'on se hâtât, de peur que le moment n'arrivât où la paix se ferait entre l'état et les ultramontains par dessus la tête des vieux-catholiques. Evidemment M. Petri est impatient d'avoir sa cabine à bord, pour n'être pas jeté à l'eau comme marchandise encombrante.

Cette crainte n'est pas sans fondement. Il me semble que le vieux-catholicisme ne répond pas aux espérances qu'il avait fait naître, soit dans le monde politique, soit dans le monde religieux. Döllinger avait dit : Des centaines de prêtres pensent comme moi. C'est possible : mais où sont-ils ? Que signifient cinquante et même cent mille vieux-catholiques, contre quinze millions d'ultramontains ? Le jour où ceux-ci se rangeraient, l'état, qui consulte avant tout ses intérêts, aurait bien souci d'une poignée de vieux-catholiques !

Les dispositions relatives à la régularisation de leurs droits participent du vague auquel est condamnée toute loi qui confond les deux domaines, spirituel et temporel. Les vieux-catholiques ont le droit de constituer leurs paroisses, sous réserve de l'approbation du président supérieur de la province ; cette approbation ne peut leur être refusée si leur nombre dans une paroisse existante est notable et s'ils font la preuve de ressources suffisantes pour subvenir à l'entretien d'une paroisse, pendant deux ans au moins.

Or qu'est-ce qu'un nombre notable ? Dans quelles limites l'est-il ? qui le fixera ? Le nombre notable d'aujourd'hui ne sera-t-il pas le nombre infime de demain ? L'amusante besogne pour les fonctionnaires civils de veiller à l'échelle des proportions et d'exécuter les remaniements nécessaires. D'après le projet de loi, elle leur incomberait tous les deux ans.

La disposition relative à la fixation du nombre des vieux-catholiques ne résoud pas ces difficultés. Elle se fera sur la déclaration des membres de la paroisse qui se donneront pour vieux ou pour néo-catholiques. Parmi les premiers, on peut être sûr de compter les politiques, qui, en fait de religion, sont ses ennemis ; aussi quels curieux résultats cela promet, surtout dans les paroisses des villes ! Les indifférents auront la majorité et l'administration des biens ecclésiastiques passera entre des mains peu méritantes.

C'est au nom de l'autonomie des paroisses que la cause des vieux-catholiques est plaidée au parlement. Il ne faut pas que le prêtre puisse se mettre en travers des vœux de ses paroissiens, en vertu de ses droits canoniques. Mais alors pourquoi continuer la jouissance d'un fonds ecclésiastique à un titulaire faisant profession de vieux-catholicisme, tandis que la paroisse est restée infaillibiliste ? N'est-ce pas violer son autonomie ? Décidément, on voit trop percer ici le bout de l'oreille.

C'est du reste au sujet d'autres communautés religieuses que cette inconséquence a été relevée. Les vieux-catholiques sont reconnus, les baptistes vont l'être, les libres-penseurs ne le seront pas ; le ministre a refusé à leurs communautés le droit d'être traitées comme personnes juridiques. Que voulez-vous ? Les vieux-catholiques font bonne figure, quoique catholiques, avec leur loyalisme ; les baptistes ont déclaré qu'ils se soumettraient aux lois de l'état ; les libres-penseurs sont suspects, parce que leurs rangs contiennent beaucoup de démocrates.

Cette reconnaissance officielle des baptistes cause un certain émoi dans le monde protestant. On y est étonné de leurs rapides progrès et on a examiné de plus près leur constitution. Ils adoptent le type réformé de la doctrine protestante ; ils sont admis dans les communautés après un examen et une profession de foi personnelle. Chacun sait leur pratique au sujet du baptême. Ils ont leurs assemblées d'église, des anciens, des docteurs et des diacres ; ils exercent une discipline sévère les uns sur les autres ; ils reçoivent dans leur sein les membres des églises nationales, qui en sont sortis régulièrement, c'est-à-dire, en payant la finance. Ils sont soutenus par leurs contribuables et par des comités écossais et anglais, qui ont à Hambourg un comité central pour la distribution des fonds en Allemagne. En dix ans, leur nombre a plus que doublé. En 1861, on n'en comptait que 5452 ; ils sont maintenant 12 000,

répartis en 47 communautés. A Berlin, à Stettin, à Königsberg, ils possèdent des immeubles pour une grande valeur.

La politique ecclésiastique allemande a ainsi un caractère exceptionnel, qui ne lui permettra pas de durer longtemps. M. de Bismark lui-même a reconnu que la fameuse loi sur le retrait des dotations ne servira pas à grand'chose; cependant il n'a pas hésité à en nantir la chambre, sans doute faute de mieux. Il comprend que la question doit être résolue à Rome, et que tant qu'il y aura un pape infaillible dictant aux consciences catholiques des arrêts contraires aux lois du gouvernement allemand, les mesures répressives ne feront qu'enrayer le mal, mais ne le supprimeront pas. Il faudrait donc, ou supprimer le pape, ou le forcer à se mettre au pas. C'est cette audacieuse pensée qu'a eue le terrible chancelier. Il a travaillé en Italie pour obtenir des modifications à la loi des garanties consentie par le gouvernement italien en faveur du pape. Mais à quoi bon? Supposons que l'Italie expulsât le pape, celui-ci trouverait ailleurs un refuge, d'où il fulminerait ses excommunications et soufflerait le feu de la révolte. M. de Bismark aurait-il la prétention de le poursuivre de retraite en retraite et de le déclarer hors la loi par toute la terre? Cela est impossible, aussi a-t-il essayé d'amener une entente entre les puissances au sujet de l'élection d'un nouveau pape; mais elles sont peu disposées à le suivre.

En attendant, les catholiques devraient se féliciter de la suppression du pouvoir temporel du pape: c'est parce qu'il est souverain spirituel qu'il brave son redoutable adversaire. Eût-il été encore roi, il y a longtemps qu'il aurait vu les casques prussiens sous les fenêtres de son palais. Cette résistance spirituelle et énergique n'accroit pas la tendresse du gouvernement allemand pour l'église. Celle-ci à son tour se fortifie des craintes de l'état à son endroit; elle sait que l'état a besoin d'elle, qu'il la veut à ses côtés et elle s'enhardit à lui demander cher pour cette cohabitation. Vous voulez, dit-elle aux législateurs du parlement, vous voulez absolument vous mêler de moi, eh bien, vous verrez ce qu'il en coûte.

De la part du gouvernement, ferme volonté d'affirmer sa prépotence et en même temps décisions arbitraires, tâtonnements dans l'exécution de cette volonté, politique d'aventures, au jour le jour, souvent sans grandeur, toujours dure; de la part de l'église, non moins ferme volonté de ne pas se soumettre, avec recours à des ruses peu dignes, à de misérables manœuvres, avec une grande constance dans la persécution: voilà le spectacle que présentent, en Prusse surtout, les deux partis. A ceux-là seuls qui ont toujours réclamé la séparation de l'église et de l'état, il est permis de dire maintenant des uns et des autres: Pourquoi sont-ils allés dans cette galère? Et Dieu seul sait comment ils en sortiront. M. de Bismark va être décoré de l'ordre de la Toison d'or. Il portera le collier qu'a porté jadis Ferdinand VII, le roi catholique qui a rétabli l'inquisition en Espagne. Si ce collier savait écrire!

Il se passe des choses curieuses dans les églises. Le conseil de celle de Moabit à Berlin avait dernièrement convoqué la paroisse pour lui soumettre un projet concernant la suppression du casuel et son remplacement par un impôt ecclésiastique. Après une allocution du pasteur et l'exposé de la question, un socialiste, membre de l'église, se leva et en un langage dont je vous laisse à deviner les ornements, déclara que le pasteur n'avait pas besoin de 1500 thalers de traitement; qu'après l'état et la commune, c'est maintenant l'église, qui demande des impôts, etc., etc. Le pasteur a essayé de répliquer; un effroyable tumulte l'en a empêché, et l'assemblée a demandé à se dissoudre. Là-dessus, un membre du conseil a maladroitement dit qu'on avait été bien bon de convoquer la paroisse, son avis n'étant nullement indispensable. Le vacarme a été porté à son comble. Bel état des églises de multitude!

Cette question du casuel est une grosse affaire. La diminution des baptêmes et des mariages religieux apporte dans un des diocèses de Berlin une diminution de casuel calculée, d'après le dernier trimestre, à 45000 francs par an, dans un autre à près de 75000 francs. Qui doit la supporter? Impossible d'en charger les pasteurs, dont les ressources sont si maigres! Les églises n'ont d'autres ressources que leurs sachets, vidés aussi par la diminution des cérémonies religieuses. De nouvelles contributions locales ne produiraient pas grand

chose dans les paroisses pauvres. L'état a pris sur lui de donner aux pasteurs une compensation pour la perte partielle de leurs revenus, la chambre des députés a voté 625 000 francs à cet effet.

Voici l'avis qui a été affiché à Augsbourg pendant la semaine sainte, vous apercevrez facilement la relation entre cet avis et ce que je viens de dire: « Comme trois places de pasteurs sont vacantes et qu'il n'y a pas de remplaçants disponibles, vu le manque de candidats en théologie, les services de la Passion ne peuvent être qu'incomplétement célébrés. Quoi qu'il en puisse résulter de désagréable pour les paroisses, on sera obligé, si le nombre des étudiants en théologie continue à décroître, de supprimer non-seulement des services isolés, mais encore des postes de pasteurs. » Nouvelle pièce à ajouter au dossier portant ce titre: « De la pénurie des pasteurs. »

Le rédacteur de la *Kreuzzeitung*, journal ultra-conservateur en politique et en luthéranisme, a été condamné à 600 marcs d'amende pour provocation à la désobéissance envers une autorité constituée. Laquelle? le conseil ecclésiastique supérieur, dont M. Hermann est le président. Au fond, son crime était d'avoir blâmé trop vivement ce corps pour sa circulaire au sujet du mariage civil. D'après le rédacteur, cette circulaire a soulevé dans l'église une réprobation dont il n'a été que l'écho. Il a appris, comme les pasteurs récalcitrants de la Hesse, qu'il n'est pas prudent de résister à un conseil ecclésiastique, quand ce conseil agit sur des ordres partis de haut.

S.

Italie.

Florence, avril 1875.

Si la question religieuse n'était pas à l'ordre du jour, elle y viendrait d'elle-même, grâce au carnaval et au carême. C'est ainsi qu'à Rome le carnaval a été célébré par une mascarade qui a promené dans les rues de la ville ce que j'appellerai la dérision du rite catholique. En lisant la description qu'en fait la *Voce della verità*, on pense involontairement à ces soldats allemands qui, il y a trois siècles, transformaient l'église de Saint-Pierre en écurie et y célébraient l'élection du pape Martin Luther, ou bien encore aux mystères du moyen âge et aux liturgiques ovations qu'en plein sanctuaire le clergé français prodiguait à messire l'âne, la veille de Pâques.

Le carême a été inauguré d'une singulière façon. Le pape bénissant les prédicateurs qu'il lançait dans tous les quartiers de la capitale, leur tint le discours suivant, à ce que rapportent les journaux :

« Pierre écrivait de Rome, quoi qu'en disent les hérétiques, et nommait cette ville Babylone, à cause de la confusion qui envahissait les rues, les maisons et jusqu'aux temples des fausses divinités. Moi aussi, j'écris de Rome et j'admets sans difficulté les mêmes enseignements que l'apôtre adressait alors au clergé. Moi aussi, je pourrais dire : l'église de Babylone vous salue. Nous ne voyons certes pas ici, il est vrai, de temple consacré à Jupiter, ni les idoles qu'y trouva saint Pierre, mais les idoles abondent tout comme alors, et vous aurez à les combattre. Il n'y a plus ici de temple consacré à Vénus, mais, en revanche, combien de maisons de corruption? Ceci est peu de chose encore. Voici des congrégations protestantes.... »

Vous voyez la place que le pape assigne à nos réunions évangéliques. Et pourtant l'apôtre y reconnaîtrait le culte de ces Romains dont la foi était célèbre aux premiers jours de l'église. En parlant de la sorte, le pape fournissait ample matière à la controverse. Aussi, à Rome et à Florence, des prédicateurs évangéliques ont-ils saisi cette occasion d'établir un parallèle entre la Babylone païenne et la Babylone papale, ainsi que le contraste manifeste qui existe entre la doctrine de Pierre et les enseignements de son prétendu successeur. Des conférences populaires eurent lieu dans la dernière de ces villes et furent suivies par un auditoire bienveillant et relativement nombreux.

L'orateur qui releva surtout le gant jeté à la conscience publique par l'oracle du Vatican, ce fut Garibaldi. Invité à un banquet que lui offraient des ouvriers romains, il s'y rendit et prononça ces mots : « Il est temps que la religion de la superstition et du mensonge fasse place à la religion de la vérité et de la science. La papauté a fait son temps et ses prêtres disparaîtront comme ceux qui jadis sacrifiaient à Jupiter. »

Ces paroles ont été enregistrées dans tous les journaux et diversement commentées. La *Civiltà cattolica*, qui les note à son tour, essaie de jeter le ridicule sur leur auteur en le nommant le « père Joseph Garibaldi, de l'ordre de la religion de la vérité. »

Si Garibaldi devait expliquer ce qu'il entend par la religion nouvelle qu'il préconise, je soupçonne qu'il serait passablement embarrassé, car au fond sa religion est négative. Aussi serait-il à propos, de lui rappeler ces mots de son ami Victor Hugo : « Au XIXe siècle l'idée religieuse subit une crise. On désapprend de certaines choses et l'on fait bien, pourvu qu'en désapprenant ceci on apprenne cela. Pas de vide dans le cœur humain. De certaines démolitions se font, et il est bon qu'elles se fassent, mais à la condition d'être suivies de reconstructions. »

Un événement à Rome, c'est l'inauguration du temple de la franc-maçonnerie. On prétend que le pape en a été indigné plus que jamais et que son secrétaire a reçu l'ordre de faire une nouvelle protestation, qui s'en ira dormir avec les autres dans les archives de la diplomatie européenne. On conçoit son indignation. Cette secte, qu'il redoute peut-être pour l'avoir bien connue, avait déjà subi cinq condamnations de la part de ses prédécesseurs. Il la condamna à son tour en 1846. Les hommes vraiment libéraux pensent qu'au soleil de la liberté, les sociétés secrètes n'ont plus de mission à remplir; ainsi Massimo d'Azeglio recommandait dans ses *Ricordi* la discussion franche, ouverte, par laquelle se forment les caractères. Malgré cela, la franc-maçonnerie est là, en apparence prospère. Pour distraire le pape, il ne faut rien moins que le bruit des menaces qui lui arrive d'Allemagne. Là, il est facile de trouver le martyre qu'on lui refuse en Italie. Les colères cléricales éclatent, comme s'il n'y avait rien de prévu dans les mesures de répression qu'on a provoquées. Les gouverneurs de l'empire sont des *reptiles* d'après le langage de la *Civiltà*.... Et savez-vous ce que c'est que le cabinet de Berlin? C'est la *synagogue*, ce sont les anciens et les scribes qui siégeaient pour juger les apôtres. Don Margotti, qui nous renseigne là-dessus, ajoute : « Bismark c'est Anne, et Falk c'est Caïphe! » On répand le bruit que notre gouvernement va être invité par les scribes d'Allemagne, pour continuer la métaphore, à montrer plus de courage en face des provocations de l'église. Mais nos hommes politiques n'ont ni les principes, ni l'humeur des Germains. Ils diraient volontiers avec Renan : « L'église est une femme, il faut la traiter comme telle; la prendre par le bras et la secouer rudement n'est pas le moyen d'avoir raison d'elle. » Plus d'union sincère possible, c'est vrai; mais pas de divorce encore pour éviter du scandale. La séparation à l'amiable, lente, progressive, complète: voilà le programme.

Le moment est venu de traduire Vinet, selon son désir, non pas seulement dans notre langue, mais dans le langage populaire de la presse quotidienne et la forme concrète des institutions.

EM. COMBA.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L'ŒUVRE DU SAINT-ESPRIT DANS L'HOMME. Discours prononcés à Genève, par G. Tophel, pasteur. — 2e édition, Lausanne, Georges Bridel éditeur.

Ce qu'il faut prêcher, comment il faut prêcher, ne se prescrit, ni ne s'impose. Soit comme œuvre de foi, soit comme œuvre d'art, la prédication ressortit à des régions trop intimes, elle dépend trop des accidents et des circonstances pour pouvoir être réglementée. Ne demandons surtout rien de pareil aux institutions expresses; car les meilleures d'entre elles, les mieux montées de nos écoles et de nos facultés se meuvent nécessairement dans des cercles factices; ce sont des berges régulières où l'on n'entend que le choc de flots bien alignés, des frettes de suppositions et de contractions qui ne sont guère favorables à l'essor individuel. Et pourtant la berge a bien tort d'être si tranquille et si écartée, et l'individualité est le principal charme, mieux que cela la grande puissance dans un genre aussi répandu que la prédication. Elle est le seul gage de sincérité. Ce qu'on veut, c'est un homme, un témoin; ce qui impressionne et gagne les âmes, c'est la vérité vue, c'est la doctrine en contact, non avec des transactions et des méthodes, mais avec la vie. Aussi sommes-nous heureux quand de loin en loin apparaissent des échantillons d'éloquence sa-

crée où les règles apprises, reléguées au second plan, ne servent qu'à étayer celles de l'expérience et du goût personnels. Nous sommes, dis-je, reconnaissants, comme d'un événement de la plus haute importance pour l'église, quand un maître en cet art veut bien, par le moyen de la presse, centupler le nombre de ses ouailles et reculer indéfiniment les cloisons de son bercail.

Des discours! des sermons! est-ce de quoi l'on a besoin? Par le temps qui court, n'est-ce pas un anachronisme? Oui assurément, la prédication de l'Evangile, orale ou écrite, est un non-sens si elle se méprend sur son époque, et si elle se roidit quand tout se transforme autour d'elle. Oui, elle se bat les flancs en pure perte, si elle ne s'adresse qu'à un auditoire fictif. Oui encore, quand se tenant maladroitement à côté de la question et des préoccupations présentes, elle évite son public pour se ruer contre des moulins à vent. Oui enfin, si, comme c'est le cas général, le Seigneur, modèle d'actualité et de soudaineté, se voit supplanté par des conventions, par des précautions, par des déférences et autres méprises héréditaires plus vénérées que lui. Mais ce qui plaira et réussira toujours, et rendra le sermon à jamais nécessaire dans le culte, c'est qu'il soit de son temps et son pays, c'est que la chaire ne soit pas située en dehors de la chapelle, et qu'en fait d'art ou d'artifice on consente avant tout à « être ce qu'on est. » C'est même ici ce qu'on pourrait nommer la spécialité de ceux que nous annonçons, savoir leur haute convenance; c'est-à-dire que, sans tomber dans la petite causerie, l'aventure et le désordre, avec l'autorité de la science, le respect de l'exégèse et la dignité du débit, les *sermons* de M. Tophel sont laïques, intelligents, indépendants et pittoresques. La facture en est habile, le tissu savant, mais en même temps d'une exquise familiarité. Il est vrai que notre frère a à sa disposition, outre les ressources d'un esprit très net et très cultivé, celles que résume Luc quand il dit d'Apollos : *puissant dans les Ecritures*. Il est vrai qu'il possède la droiture de conscience, la pureté du zèle et les convictions qui donnent l'éloquence. Aussi le voit-on mettre ses soins non pas à l'accessoire, non pas tant à la symétrie des périodes et à la bascule des désinences, à ces floritures qui font la fortune de tant de prédicateurs, mais à la substance même de son sujet. C'est qu'il traite non des *points*, mais des malades, et pour les guérir il les met à deux doigts de la mort. Il a devant lui des âmes battues, flottantes, échancrées, ne sachant pas bien quelle contenance faire dans le tourbillon qui les enveloppe (Math. IX, 36) et auxquelles il faut autre chose que « l'art pour l'art. » S'il les entretient, s'il les intéresse, et il y réussit à merveille, c'est parce qu'il n'y vise pas. La vraie sympathie s'établit de cette manière.

Pour M. Tophel. les textes sont en eux-mêmes d'inépuisables sources de jouissances, mais avant tout il s'agit d'en faire des camisoles de Déjanire à jeter sur ses auditeurs. Sans dédaigner les préoccupations esthétiques, qui ont plus de portée qu'on ne croit, il s'attache essentiellement à la vigueur; sa prédication est virile, il prend à partie les situations, il fait tomber les masques et les faux appuis; il porte la flamme dans les fourrés les plus épais; il attaque et poursuit le moi humain, religieux ou irréligieux, jusque dans ses plus innocentes retraites. Il accule les esprits débridés, et les ramène sur le terrain qu'on leur a longtemps désappris, celui de leurs vrais besoins et de leurs réalités journalières. La phraséolâtrie, qui est la maladie, j'allais dire la religion du siècle, le culte des âges de décadence, cette enchanteresse qui perd les nations et les églises, exerce (Apoc. XIII) ses séductions sur les natures les plus austères; nul n'y échappe. Cependant le tribut que lui paie en général l'auteur des *Discours sur le Saint-Esprit* n'est pas celui de l'esclave; on sent le sérieux avant tout; on sent que chez lui le brillant, le fini de la forme qui ne laissent rien à désirer, tout comme la chaleur et la variété des tons, un je ne sais quel frémissement qui porte l'effroi ou commande l'attention, tout cela sont des moyens, et rien de plus. Point de magnificences exotiques, de ces complaisantes longueurs qui déparent nos meilleurs sermonnaires. Son style, comme sa parole, toujours tranquille, jamais froid, ne se départit pas de la belle et bienséante simplicité, celle que donnent les convictions et les intentions sincères, celle qui se contente de la richesse naturelle du sujet.

La prédication ainsi entendue et pratiquée acquiert son prestige légitime et sa haute place dans le culte. N'oublions pas, au milieu du trouble où l'on jette les autres après qu'on

s'y est jeté soi-même (voir le *Chrétien évangélique*, année 1868, pag. 432), qu'au lieu de songer à la restreindre, les églises de la Réformation, comme celles du premier siècle, sont nées de la *parole*, et que contrairement aux innovations que l'on tente de nos jours, la Parole de Dieu, par la bouche ou la plume de l'homme, sera toujours l'instrument par excellence d'édification.

Les *Discours* que nous annonçons circulent déjà et n'ont pas besoin de notre recommandation. Le Ier fait connaître qui est *le Saint-Esprit*, et la nécessité qu'il occupe dans le croyant une aussi grande place que dans la Bible. Le IIe : pour l'avoir, il faut le demander, mais non en travaillant et vivant dans un sens opposé aux prières qu'on exprime. Dans le IIIe, on prouve son désir de le posséder en remplissant *ses devoirs envers lui.* Dans le IVe, le Saint-Esprit couronne son œuvre en nous par la glorification de notre corps, organe indispensable de l'âme et de l'esprit renouvelés. Dans le Ve, qui est tout nouveau, l'auteur explique le *péché irrémissible* et le présente comme étant le fait de quiconque entend la vérité, voit le royaume, jouit de la grâce sans se convertir.

Espérons que M. Tophel ne s'en tiendra pas là, car il nous dit lui-même qu'il y a encore d'autres faces à étudier. Il y a entre autres, nous nous permettons de le lui dire, celle des *noms* divers qui sont donnés dans l'Ecriture à la troisième personne de la Trinité, et dont chacun est un monde d'explorations et d'applications nouvelles.

COURT-NÆF.

UN PEU PARTOUT, — DU BOSPHORE AUX ALPES, par J. de Chambrier. — Paris, Didier et Ce, libraires-éditeurs.

A mesure que l'on avance dans la vie, que les illusions s'envolent, que la réalité se fait triste et dure, que les facultés s'endorment et que l'on va perdant jusqu'à la mémoire du jour d'hier, il semble qu'il soit donné à l'homme une vue plus sereine et plus claire de ses premières années. Les lointains souvenirs prennent une lucidité, une transparence singulière ; la chaîne en est rompue peut-être, mais un rayon mystérieux jette sur quelques anneaux un éclat si vif que nous avons peine à en détourner les yeux. Sans cesse notre cœur y revient, notre esprit les repasse ; nous sommes heureux d'en entendre parler et surtout peut-être d'en entretenir de bienveillants auditeurs.

Cela est vrai des individus, et c'est l'histoire de l'humanité. Au travers de ses progrès et de ses chutes, de ses défaillances, de ses doutes, des crises de toutes sortes qu'elle a subies et qu'elle subira encore, elle se souvient de son berceau, de ses origines, de la poésie qu'elle s'est chantée à son aurore. Elle aime à regarder en arrière, et si l'étoile du matin est le gage et l'espérance d'un nouveau jour, c'est aussi vers l'Orient qu'elle se tourne pour y chercher les traces de son passé.

L'Orient ! ce mot magique soulevait jadis les nations. Il n'entraîne plus, dans notre siècle, qu'un peuple de pacifiques voyageurs; mais comme autrefois le croisé, de retour dans ses foyers, devait aux siens le récit de ses hauts faits, des dangers qu'il avait courus et des merveilles qu'il avait contemplées, le pèlerin d'aujourd'hui vient avec sa plume faire partager ses impressions à un public toujours prêt à sympathiser avec lui.

Nos instincts, notre éducation, notre culture, notre religion, tout nous attire vers ces contrées d'où nous viennent la lumière et la vie ; pareils à des enfants qui se font répéter pour la centième fois leur histoire favorite, nous corrigerions au besoin le narrateur ; notre pensée court au-devant de ses paroles, mais ces émotions pressenties nous causent une double jouissance ; aussi les lecteurs manquent-ils rarement aux ouvrages si nombreux et de valeur si diverse, inspirés par la Grèce ou le ciel de l'Asie.

Les notes de voyage que M. de Chambrier a publiées sous le titre de *Un peu partout*, se sont fait une place à part dans cette littérature spéciale, par leur clarté, leur précision et leur réelle originalité. Après nous avoir conduits l'année dernière du Danube au Bosphore, il nous ramène, dans un volume plus récent, *Du Bosphore aux Alpes*.

La Hongrie, Constantinople, la terre des dieux mythologiques, la moderne Athènes, tout prend vie sous sa plume légère, rapide et nerveuse. Plus érudit qu'enthousiaste, la critique et le bon sens l'emportent chez lui sur l'imagination. Il y a loin de son style contenu, maître de ses allures, à celui de Mme de Gasparin,

qui, elle aussi, a fait son tour d'Orient et dont la prose hardie, bondissante et colorée, résonne encore à nos oreilles. Il serait intéressant de suivre pas à pas les impressions de cette femme prime-sautière, pleine d'abandon et de fantaisie, et celles de l'historien au jugement perspicace, aux vues nettes, qui ne prend jamais l'ombre pour la proie. Nous ne voudrions pas dire cependant que la poésie fasse défaut à l'écrivain neuchâtelois, mais elle est sobre chez lui et n'a la parole que de loin en loin. L'on en jugera par ces quelques lignes empruntées aux pages intéressantes de M. de Chambrier sur le Danube.

« Sa source est modeste, mais son cours est immense. De la Forêt-Noire aux plages de l'Orient il arrose le steppe et les prairies fertiles ; il court dans le désert et baigne le pied des hauts sommets. Il reflète des ruines féodales, des villes populeuses, de vieilles églises, des temples consacrés à la gloire de l'Allemagne, des couvents longtemps ouverts à la poésie, aux lettres, à l'hospitalité antique. Les bruyères et les ronces de ses rives solitaires abritent encore la vie pastorale et les mœurs primitives. Le tsigane qui a fui l'Hindoustan pour errer en Europe esclave ou vagabond, pour y vivre en dehors du droit commun et à part des nations qui le repoussent, habite là, dans un trou, sur la berge, dans des huttes de terre, avec une peau de mouton pour lit, une bûche de bois pour oreiller ; il s'y nourrit de la farine de maïs qu'il délaye dans de l'eau, du gibier qui l'entoure et du porc qui demeure avec lui.

» De nombreux troupeaux, sans autre abri que le ciel, paissent dans les pâturages et s'abreuvent dans les roseaux. Ceux qui les gardent ne connaissent pas le logis, peut-être pas le linge ; frottés de graisse de mouton, vêtus de peaux de bêtes, ils vivent à pied ou à cheval, dans la poussière et dans la boue. Plusieurs de ces bergers nomades, drapés dans leur manteau qui retombe avec ampleur, ont la figure douce, l'attitude contemplative, le geste classique. Ce sont bien là les enfants de race latine, des descendants des légions romaines et de la colonie laissée par Trajan dans le pays des Daces. » (*Du Danube au Bosphore*, pag. 132.)

La seconde partie de *Un peu partout* est exclusivement consacrée à la peinture de la Grèce, de ce pays si plein de souvenirs et de contrastes, où la vie moderne s'essaye au milieu des débris encore palpitants de la vieille civilisation hellénique.

L'auteur qui se connaît en art, en littérature et en mythologie, n'a rien de convenu dans ses admirations, aucune extase de commande, et si les pages émues sont rares sous sa plume, on peut au moins les croire sincères et se livrer sans arrière-pensée à leur attrait. Qu'on nous permette encore une citation.

« S'il en faut en croire Vitruve, ce serait à la trahison et au malheur de Carye, ville du Péloponèse unie aux Perses contre la Grèce, que l'architecture emprunte l'élément décoratif des cariatides dont l'Erechthéion semble avoir été la première application. Quand la Grèce fut victorieuse, Carye fut détruite, les hommes égorgés, les femmes conduites en captivité ; les statues dont les têtes soutiennent les chapitaux porteurs des architraves du temple de Pandrose raconteraient à travers les siècles le poids de la servitude imposé aux filles de Carye.

» A quelque cause que puisse se rattacher l'origine des cariatides, celles du temple de Pandrose sont encore la plus belle expression de cet élément d'architecture. On admire la majesté des Propylées, la légèreté du temple de la Victoire, la grandeur du Parthénon, mais on *sent,* si l'on peut ainsi dire, le temple d'Erechthée. On ne le quitte que pour y retourner, le regard s'attache sur ces captives à la figure sereine, aux draperies abondantes, aux plis délicats, dont le marbre garde comme un reflet du soleil de l'Attique. Ces nobles soutiens portent leur fardeau avec une tranquillité qui n'est pas sans mollesse ; leur attitude est pensive, l'entablement repose sans effort sur les nattes de leurs cheveux ou plutôt les couronne. On les admire et on les aime, parce qu'ils sont le charme et la force, la liberté unie avec le goût.

» Lord Elgin s'éprit pour ces captives d'un amour qui ne fut point platonique et alla jusqu'à l'enlèvement ; il en détacha, pour l'emmener en Angleterre, une dont le rapt faillit faire écrouler les autres. » (*Du Bosphore aux Alpes*, pag. 198.)

On le voit par cette dernière phrase, M. de Chambrier ne laisse pas ses lecteurs se perdre longtemps dans les régions de l'idéal, il a, pour les ramener à la réalité, de ces détours

brusques, inattendus, toujours spirituels, mais qui pourraient à la longue fatiguer et qui nuisent parfois à la lecture à haute voix.

Si les esquisses classiques de l'auteur de *Un peu partout* ont un incontestable mérite, il nous paraît cependant plus remarquable encore dans ses appréciations sur la Grèce moderne. A ce point de vue surtout, ce volume, qui semblait devoir n'offrir qu'une distraction, se trouve singulièrement riche en informations de toutes espèces, et le tableau de la jeune monarchie dont Athènes est la capitale trahit le coup d'œil du diplomate aussi bien que celui de l'historien.

L.

La résurrection de Jésus-Christ, sa vérité et son importance, par E.-L. Pruvot, pasteur. — Toulouse, Société des livres religieux, 1873.

Si vous n'aimez que les petits écrits, brochures, journaux et feuilles volantes, qui se composent sans beaucoup de peine et se lisent sans effort, vous n'ouvrirez probablement pas ce volume de 480 pages environ. Et pourtant, il offre une étude sérieuse, patiente, complète du grand fait de la résurrection de Jésus-Christ. Il a, d'ailleurs, été couronné dans un concours ouvert par la Société de Toulouse, ce qui est déjà une recommandation.

L'ouvrage est divisé en trois parties. La Ire, et la plus étendue, traite *de la résurrection de Jésus-Christ considérée comme fait historique*. Elle débute par un chapitre intéressant sur le miracle; les textes et les témoignages du Nouveau Testament y sont ensuite examinés de près pour aboutir à cette conclusion : « Il y a peu de faits historiques qui soient mieux ou même aussi bien attestés que celui de la résurrection de Jésus. Où peut-on trouver, en effet, un événement de l'histoire qu'affirment tant de témoins si différents de caractère, de nature et d'intelligence, placés dans des circonstances si variées, vivant à des époques si diverses, et faisant leurs dépositions dans des lieux si éloignés les uns des autres? » (Pag. 115.)

La IIme partie, qui a pour titre : *De la réalité de la résurrection*, est consacrée essentiellement à la réfutation des hypothèses mises en avant pour nier ce fait : enlèvement du corps de Jésus par les disciples, — mort apparente, — visions.

La IIIme partie établit la *valeur dogmatique et religieuse de la résurrection;* elle peut se résumer dans ces quelques lignes : « Le fondement de la doctrine et de la morale chrétiennes repose sur le Christ ressuscité. Le commencement, le milieu, le sommet du dogme et de la morale, c'est le Christ vivant. La personne du Sauveur, son enseignement, son œuvre; la prédication et l'héroïsme des apôtres; la fondation et le développement de l'église; la régénération, la sanctification et la vie à venir de l'homme; les vertus chrétiennes; tout, dans les vérités de la foi et dans les principes de la vie religieuse, part de la tombe vide de Jésus. » (Pag. 463.)

On le voit, M. Pruvot ne laisse inexploré aucun point du vaste champ qui s'ouvrait devant lui. Il ne craint pas d'indiquer les noms, de transcrire des fragments d'auteurs divers qui ont plaidé avant lui la même cause, soit dans la chaire chrétienne, soit dans des traités spéciaux. D'un autre côté, il ne néglige aucune des objections qu'a soulevées la critique ancienne ou moderne, et les réponses qu'il oppose, avec les apologètes chrétiens, sont de nature à raffermir les esprits ébranlés, à confirmer dans leur foi ceux qui veulent s'en tenir au vieil Evangile.

Sous ces divers rapports, le livre qui nous occupe est bien fait pour le temps présent, et nous espérons qu'il se répandra de manière à rendre bientôt nécessaire une nouvelle édition. Dans cet espoir, nous nous permettrons de soumettre à l'auteur une ou deux observations. En général, son argumentation ne serait-elle pas plus forte encore, si elle s'allongeait un peu moins? Plusieurs passages, dans les deux premières parties, nous ont paru faire double emploi; ceux, par exemple, qui ont trait à la valeur du témoignage des apôtres, de saint Paul entre autres. Ce défaut tient sans doute à l'ordonnance du livre, qui pourrait, ce nous semble, être modifiée avec avantage. Enfin, je me passerais volontiers de cette consultation médicale qui a lieu au pied de la croix de mon Sauveur, au moment où le soldat lui perce le côté et à l'heure où il rend l'esprit. « La physiologie de la Passion de notre Seigneur, » pour employer l'expression du théologien Wiseman (pag. 223), est d'un *réalisme* choquant, et je ne vois pas

qu'elle soit d'un grand poids quand il s'agit d'établir la réalité de la mort de Jésus. Elle est bien plutôt faite pour provoquer des réclamations.

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Pruvot est une bonne action. Comme le dit notre auteur : « Malgré toutes les oppositions, les railleries et les dédains, l'église n'a pas cessé de croire à la résurrection glorieuse de son Seigneur, d'en célébrer le souvenir et de faire retentir dans ses temples et dans ses oratoires, à chaque fête de Pâques, ce cantique de sainte et profonde allégresse :

Publions son triomphe, il est ressuscité.

...Nous pouvons, en toute assurance, répéter ces paroles du grand poëte philosophe Gœthe :... « Le Christ est ressuscité. Voilà un peu plus de dix-huit cents ans que cela dure. Il faut bien que ce soit la vérité. »

J. FAVRE.

BARBARA, scènes de la vie américaine. — Lausanne. H. Mignot, éditeur, 1873.

Sous ce titre, l'auteur fait passer devant nos yeux une galerie de jeunes filles, élevées à l'institut Nesbitt de New-Oxford, et une autre de jeunes pasteurs dont nous avons l'histoire complète bien qu'abrégée. On y voit leurs luttes, leurs succès, leurs découragements, leurs mariages plus ou moins réussis, leurs embarras domestiques. L'un d'eux, Richard Cameron, après de longues hésitations au sujet de sa carrière future, se voue au service des Missions et il en est récompensé en retrouvant dans le village hindou où nous sommes invités à le suivre, la veine qui, au collége, l'avait fait surnommer le poëte. Il compose en *tamoul* des cantiques fort admirés.

Un autre de ces jeunes gens, gauche, mal bâti, mais profondément pieux, excite notre intérêt par les vicissitudes sans nombre auxquelles il est exposé avant de trouver le poste qu'il lui faut.

L'héroïne, Barbara, n'occupe guère que la moitié du volume ; c'est une jeune fille à la nature bouillante, passionnée, et douée de talents exceptionnels. Placée par son tuteur dans le pensionnat Nesbitt, elle résiste longtemps à l'influence et aux exhortations, à notre avis trop nombreuses, de son amie Catherine, jusqu'au jour où un incendie, dont elle faillit être victime, la convertit et change le mobile de sa vie. Au reste, dans ce livre, chacun se convertit et tout finit par s'arranger pour le mieux. Le style manque en général de distinction, et d'inexplicables négligences y abondent. Nous sommes étonnés d'y rencontrer des expressions telles que celles-ci : « Vous êtes toute rauque. » (Pag. 89.) — « Quoique je voudrais. » (Pag. 139.) — « De suite, » pour tout de suite, etc.

En résumé, ce livre, tel qu'il est, pourra être utile à plus d'un jeune pasteur en lui enseignant à faire de la compagne de sa vie un choix plus judicieux que Léonard Vesey, ou en le gardant contre les éloges exagérés dont Farleigh fut l'objet, et contre les critiques malveillantes dont le pauvre Norwood eut tant à souffrir.

F. T.

LA MOISSON ET LES MOISSONNEURS. Discours prononcé à Nîmes à l'ouverture de la 21e conférence méthodiste, par J. W. Lelièvre, pasteur. Paris et Nîmes, 1874.

Un discours n'est pas un traité. Aussi nous comprenons que M. Lelièvre, prêchant sur le passage : *La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers ; priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson* (Math. IX, 37, 38), n'ait pas donné à son sujet tous les développements qu'il comportait.

Ce n'est pas que le nombre des idées fasse défaut, bien au contraire ; mais ces idées se succèdent d'une manière si rapide qu'on ne fait que les entrevoir. Elles manquent d'ampleur. Mieux eut valu s'étendre moins, et creuser davantage. Puis, l'auteur ne nous semble pas avoir tracé assez nettement la limite entre ce qu'il appelle les *semailles* et la *moisson*. La moisson, nous dit-il, c'est l'œuvre de l'*évangélisation*. (Pag. 3.) Et un peu plus loin (pag. 5), parlant de ceux qui ont préparé le terrain sur lequel maintenant nous n'avons plus qu'à moissonner, il fait consister leur travail dans l'*évangélisation*. Or *moissonner* signifie bien aussi pour M. Lelièvre « recueillir du fruit. »

Nous pensons toutefois que cette brochure sera lue par tous, mais principalement par les ouvriers spéciaux du Seigneur, pasteurs, missionnaires, évangélistes, avec un réel profit. La manière même dont l'orateur traite son texte ne manque pas d'originalité. L'affirmation que « pour nous les semailles sont faites et qu'il s'agit de moissonner, » ne manque pas d'une certaine hardiesse. Seulement la hardiesse demande à être justifiée, sous peine de passer pour de la témérité.

E. B.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

PHILOSOPHIE

—

Le darwinisme[1].

Peu de questions, dans ces derniers temps, ont autant occupé les esprits que la question du darwinisme. On a cru que la doctrine ainsi nommée allait illuminer d'un jour nouveau l'ensemble des sciences naturelles, et les faire marcher à pas de géants dans la connaissance de la vérité; on a cru qu'il n'y aurait plus désormais ni doutes, ni ténèbres sur ces grands problèmes de la création et de l'origine des êtres, qui ont de tout temps préoccupé les penseurs et même les masses, et qu'un nouveau Prométhée avait arraché à la divinité le plan de la nature et le secret de la création pour les étaler à tous les yeux.

Mais les vrais hommes de science, les investigateurs consciencieux n'ont pas, pour la plupart, partagé ce bel enthousiasme; voyant dans les idées de M. Darwin beaucoup d'hypothèses, beaucoup de faits incomplétement observés ou expliqués avec parti pris, ils se sont maintenus dans une sage réserve; ils ont approfondi le sujet; petit à petit ils se sont fait une opinion et l'ont fait connaître, en sorte que maintenant on commence à savoir ce qui doit rester de ce système et ce qui, au contraire, doit être classé dans le domaine des essais malheureux, des pures rêveries, des hypothèses non justifiées par les faits, et, à ce titre, être relégué dans les ouvrages de philosophie que l'on consulte pour y étudier les progrès de la pensée humaine, mais dont la science n'a que faire, puisqu'ils ne peuvent qu'embarrasser sa marche au lieu de faciliter ses progrès.

Qu'est-ce donc que le darwinisme? quels avantages a-t-il rendus à la science, que pouvons-nous espérer de lui? — C'est là le sujet que je me propose de traiter. Ce sujet sort un peu du cadre des conférences, cependant il n'est pas déplacé, car toutes les grandes vérités se tiennent, ou, si vous préférez, la vérité est un édifice unique, auquel toutes les sciences concourent. Fortifiez l'une quelconque de ses assises, et tout l'édifice en sera consolidé d'autant. Chaque ouvrier ne peut faire une œuvre plus utile au perfectionnement de l'ensemble qu'en travaillant, selon ses moyens, à la place qui lui est assignée. Du reste, une question qui touche d'aussi près que le darwinisme à la création du monde et à l'origine des êtres, n'est-elle pas une question capitale dont personne n'a le droit de se désintéresser? Et, ce qui prouve combien elle se rattache aux sciences morales et religieuses, c'est que tout récemment encore la philosophie de von Hartmann, qui, sous le nom de philosophie de l'inconscient (unbewussten), a trouvé en Allemagne de nombreux adeptes, a fait à M. Darwin presque autant d'emprunts qu'à Schopenhauer, dont elle découle plus directement.

En face d'un sujet aussi vaste dans ses origines que dans ses déductions, je m'arrêterais devant la grandeur de la tâche, si je ne croyais qu'en se taisant on fait la partie trop belle à ces hommes instruits qui ont abusé

[1] Conférence donnée à Lausanne.

et abusent encore de l'ignorance des masses ou des connaissances incomplètes de beaucoup de gens en matière d'histoire naturelle, et que c'est un devoir de les combattre; car notre silence en face de leurs doctrines, aboutissant en fin de compte à un matérialisme désolant, nous rend en quelque sorte leurs approbateurs et leurs complices.

On a fait, à propos du darwinisme, beaucoup de théologie et beaucoup de philosophie, bien à tort à mon avis; car j'ai la conviction que ce sont les hauts cris jetés par les théologiens qui ont exagéré l'importance de la cause; que c'est leur opposition qui a mis M. Darwin en relief et donné à ses idées la portée d'une doctrine ou d'une école philosophique. De la sorte, au lieu de lumières on n'a jeté que des ténèbres sur ces questions, sans compter que les passions se sont mises de la partie. Ce n'est point ainsi, à mon avis, qu'il fallait faire. Si l'on veut réfuter avec succès un point d'histoire naturelle, il faut rester strictement dans le domaine de l'histoire naturelle pure. Aussi mon intention formelle est-elle de n'introduire dans cette conférence aucun argument étranger à mon sujet. Toutefois entendons-nous : il est une certaine philosophie, celle que j'appellerai la philosophie de la science elle-même, dont je n'ai pas la prétention de me défaire; car on y arrive forcément, du moment qu'on ne fait pas de l'histoire naturelle une science sans but et terre à terre.

Il y a, en effet, deux manières de s'occuper de l'histoire de la nature. L'une consiste à employer ses sens pour observer les êtres vivants et les phénomènes qui se passent en eux; à en faire une analyse rigoureuse; à se rendre compte de ce qu'il y a chez les uns de semblable et chez les autres de dissemblable; à faire de ces êtres une classification précise. C'est la méthode des anatomistes purs, la méthode de beaucoup de micrographes actuels. C'est la méthode de beaucoup de botanistes qui nous ont laissé des flores très consciencieuses.

Mais il est une autre méthode qui tâche de s'élever à quelque chose de plus grand et de plus digne, qui combine les observations, qui généralise les faits, qui les lie ensemble par la force des analogies. C'est cette méthode dont Etienne Geoffroy Saint-Hilaire disait dans le mémorable débat de 1830, qui passionnait encore le grand Gœthe mourant:

« Le littérateur qui range ses livres et le naturaliste qui classe ses animaux en sont au même point. Il y a par delà les travaux de classification un autre but à atteindre : c'est la connaissance du rapport des choses; telle est la *vraie science*, la haute histoire naturelle. Tout ce qui y prélude est de métier, n'est qu'un acheminement à ce grand et important résultat. Les idées philosophiques formeront toujours la véritable moisson à retirer du grand champ de la nature, magnifique récompense des plus nobles efforts, trésor des âmes fortes sur quoi se fondent les progrès de la civilisation, les indéfinis perfectionnements de la raison humaine. »

Il y a donc un moment où le naturaliste qui voit dans la science autre chose qu'un métier de collectionneur, se rencontre avec le philosophe sur un terrain commun, sans toutefois sortir de son propre domaine. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner si, de même que tous les systèmes philosophiques se rangent sous deux grands chefs : les *spiritualistes*, qui reposent sur la distinction de l'âme et du corps, du fait et de l'idée, et les *matérialistes*, qui en proclament l'identité; de même en histoire naturelle toutes les théories faites pour expliquer le monde et la place de l'homme dans la nature, peuvent être ramenées à deux tendances principales : la *dualiste* et la *monistique* ou *unitaire*.

La première ne comprend l'univers qu'à l'aide de deux facteurs : la nature et le Créateur; elle est, comme disent les Allemands, *téléologique*, parce qu'elle explique les choses par les causes finales, c'est-à-dire : un Dieu agissant conformément à un but.

L'autre répudie pour les phénomènes du

monde tout concours de l'activité voulue d'un Créateur personnel, toute cause finale consciente. Pour elle, la nature s'est suffi à elle-même. Les plantes et les animaux sont régis par les mêmes lois que le monde inorganique; la vie universelle n'est que la manifestation de ces lois inhérentes à la nature, produites par elle et qui non-seulement entretiennent la vie dans l'économie actuelle, mais encore lui ont donné naissance à l'origine des choses par l'étrange phénomène de la *génération spontanée*.

C'est à cette seconde école que le darwinisme se rattache; avec cette différence, que si parmi ses champions, depuis Xénophane de Colophon, le fondateur de la philosophie dite éléatique, jusqu'à de Maillet, Robinet, Lamarck, Oken, Büchner, Moleschott, etc., les uns étaient trop timides pour affirmer complétement leurs doctrines téméraires, les autres les rattachaient à une philosophie générale, dont leur doctrine en histoire naturelle n'était que la déduction, le corollaire, le darwinisme est quelque chose de plus individuel et de plus complet; il est, si je puis ainsi dire, un matérialisme plus pur, plus dégagé de toute autre philosophie. Il s'affiche courageusement ce qu'il est, car il a la prétention de se suffire à lui-même, d'être une philosophie de la nature basée sur l'étude sérieuse de la nature et ne prenant ses appuis que dans l'histoire naturelle proprement dite. Il croit expliquer plus complétement qu'aucun autre système ne l'a fait jusqu'à ce jour, non-seulement cette énigme des énigmes, l'*origine des êtres*, mais encore des particularités de structure jusqu'à aujourd'hui fort obscures, que beaucoup de ces êtres présentent soit constamment, soit à certaines périodes de leur vie.

J'ai dit que le darwinisme est la manifestation la plus récente de la doctrine unitaire ou monistique. C'était faire pressentir qu'il a des attaches dans l'histoire, qu'il n'est pas sorti armé de pied en cap de l'intelligence de Charles-Robert Darwin, son fondateur, comme la Minerve antique du cerveau de Jupiter.

Que faut-il donc mettre à l'avoir de ses précurseurs? et que faut-il attribuer en propre à l'illustre Darwin?

Ce serait là une première question à trancher; ce serait la marche la plus logique d'introduire mon sujet. C'est bien le plan dont je ferais usage si je devais faire plusieurs conférences. J'aurais un vrai plaisir à montrer que déjà les philosophes de la Grèce agitaient les questions qui nous préoccupent. Vous verriez combien sont nombreux les hommes qui les ont abordées : les Léopold de Buch, Schleiden, Unger, Carus, Schaafhausen, Robinet, de Maillet, Lamarck, Geoffroy père, le poëte Gœthe, Naudin, Herbert, Hooker, Erasme Darwin, grand-père de notre auteur, Lyell, Huxley, Russel Wallace, et bien d'autres. Parmi les savants que je viens de nommer, il en est deux que nous pouvons appeler à juste titre les *précurseurs* de Darwin. L'un est l'Anglais *Lyell* qui, s'opposant à la notion des grands cataclysmes et des créations multiples de Cuvier, a fait, il y a trente ans, dans la géologie, la révolution que Darwin voudrait faire subir à la zoologie. L'autre est l'illustre et audacieux *de Lamarck*, qui sut tirer un parti admirable des faits scientifiques connus il y a soixante ans, et à l'aide desquels il érigea un système philosophique étonnamment lié d'un bout à l'autre, plus logique et plus complet peut-être que celui de Darwin et dont le succès eût eu sans doute un aussi grand retentissement, s'il n'avait été trop en avant de son siècle et sans l'opposition systématique et victorieuse de l'immortel Cuvier.

Cette étude comparative eût non-seulement élargi notre point de vue, mais encore mieux précisé les idées mêmes de Darwin; j'aurais aimé rendre justice à plus d'un naturaliste interprété par les chauds partisans de notre auteur avec un parti pris qui souvent fausse la vérité.

C'est ainsi que je vous aurais montré que Gœthe, aussi remarquable comme naturaliste

que comme poëte, et de l'autorité duquel on voudrait s'étayer, est bien de l'école transformiste, mais en cherchant à saisir les évolutions de la pensée du Créateur et non celles des êtres eux-mêmes. Il était loin de songer à une parenté sanguine entre animaux d'espèces différentes quand il écrivait : « L'homme est parent de l'animal quant à l'idée du type, mais non par reproduction réelle et descendance. » Geoffroy Saint-Hilaire est encore plus mal interprété, et Lamarck lui-même ne comprenait la marche de l'univers que par l'intervention constante d'un Créateur; témoin ces paroles que nous pouvons lire dans l'Introduction de son *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres* : « On a pensé que la nature était Dieu même. Chose étrange! on a confondu la montre avec l'horloger, l'ouvrage avec son auteur; assurément cette idée est inconséquente. »

Mais entrons, sans plus de retard, dans notre sujet.

Charles-Robert Darwin est né le 12 février 1809 à Schrewsbury, sur la rivière Severn; il est donc actuellement âgé de soixante-six ans. Dans sa dix-septième année, il entra à l'université de Cambridge. A peine âgé de vingt-deux ans, en 1831, il fut appelé à prendre part à une expédition scientifique, organisée par le gouvernement anglais pour reconnaitre l'extrémité méridionale du continent américain, et explorer divers points de la mer du Sud. Le navire, commandé par le capitaine Fitzroy, portait le nom de *Beagle* (limier).

Cette expédition qui dura cinq ans eut pour résultat une grande relation scientifique, à la partie zoologique et géologique de laquelle Darwin contribua. Il profita de son voyage pour étudier la formation des îles *madréporiques;* il publia sur ce sujet un travail fort remarquable et fort apprécié; mais ce voyage produisit en outre une œuvre plus importante.

« Dans l'Amérique du Sud, écrit M. Darwin dans une lettre adressée au professeur Haeckel, trois classes de phénomènes firent sur moi une vive impression : *Premièrement*, la manière dont des espèces très voisines se succèdent et se remplacent à mesure que l'on va du nord au sud. — *Deuxièmement*, la proche parenté des espèces qui habitent les îles du littoral de l'Amérique du Sud avec celles qui sont propres à ce continent; cela me jeta dans un profond étonnement, ainsi que la variété des espèces qui habitent l'archipel de Gallapagos, voisin de la terre ferme. — *Troisièmement*, les rapports étroits qui relient les mammifères édentés et les rongeurs contemporains aux espèces éteintes des mêmes familles. Je n'oublierai jamais la surprise que j'éprouvai en déterrant un débris de tatou gigantesque, analogue au tatou vivant.

» En réfléchissant sur ces faits, en les comparant à d'autres du même ordre, il me parut vraisemblable que les espèces voisines pourraient bien être la postérité d'une famille originelle commune; mais, durant plusieurs années, il me fut impossible de comprendre comment une telle forme avait pu s'adapter si bien à des conditions de vie si diverses. »

Ces citations font comprendre comment Darwin en vint à mettre en doute la notion classique de l'espèce *une* et *immuable*. L'espèce est-elle bien, se demanda-t-il, l'unité organique, l'unité à laquelle aboutissent les divisions supérieures à elle, que nous appelons : *genres, familles, ordres, classes, embranchements* et *règnes*, et d'où il faut faire partir aussi les divisions inférieures, nommées *races* et *variétés?* Mais alors, pourquoi tant d'espèces douteuses? — Est-il vrai, comme l'a proclamé Linné, *que le semblable engendre toujours le semblable?* — Faut-il mettre en doute la définition classique donnée par Cuvier : *L'espèce est la réunion des individus descendus l'un de l'autre, ou de parents communs et de ceux qui leur ressemblent autant qu'ils se ressemblent entre eux?* Et la *race* est-elle vraiment *une dérivation de l'espèce, artificiellement con-*

servée par les soins de l'homme, mais constante et se perpétuant par la génération? enfin, la *variété* est-elle *une modification de l'espèce à laquelle manque la fixité?* — Ou bien, au contraire, les grandes distinctions établies dans le règne animal èt le règne végétal existent-elles surtout dans notre imagination? Les avons-nous établies par le besoin qu'a l'esprit humain de mettre de l'ordre dans ce qu'il a sous les yeux? Et, dans ce cas, l'espèce est-elle définie seulement par moments, et ses subdivisions en races et variétés sont-elles des états que l'espèce présente parfois, des *transitions* insensibles dénotant des *modifications* incessantes? Par ces modifications plus ou moins appréciables, les espèces ne passent-elles pas parfois de l'une à l'autre, en sorte que l'*unité* organique serait à chercher dans le *genre*, la *famille*, peut-être encore plus haut? Et ne pourrait-on pas reconnaître dans les formes, parfois plus simples que les nôtres, trouvées dans les couches géologiques, les parents, les ancêtres dont nos espèces actuelles ont dévié peu à peu par de *simples transformations*, et auxquelles elles se rattacheraient alors par un vrai lien de consanguinité, par une parenté proprement dite? — Bref, ne pourrait-on pas dire qu'il n'y a ni *familles*, ni *genres*, ni *espèces*, idées premières d'un Créateur; mais qu'il y a eu simplement à l'origine un petit nombre de types, dont les descendants auraient pris des formes multiples, suivant les circonstances variées et les besoins des lieux et des climats?

C'est à ce second ordre d'idées que notre naturaliste s'est rattaché, c'est-à-dire qu'après beaucoup de recherches il a résolu la question de l'*espèce* dans le sens de sa *variabilité* et de sa *perfectibilité graduelles*. Il se consacra à ce grand problème avec une persévérance digne d'admiration. Les fatigues de son expédition à bord du *Beagle* ayant altéré sa santé, il se retira loin du tumulte de la capitale, dans son domaine de Down, et là, loin du bruit des affaires, il consacra tout son temps, toutes ses forces et son rare talent d'observateur à l'étude du grave sujet qui s'était imposé à lui pendant son voyage. Ce qui prouve l'importance qu'il attachait à l'œuvre qu'il avait entreprise, c'est qu'il ne publia rien sur ses idées de 1832 à 1857, c'est-à-dire pendant vingt cinq ans. Ce n'est qu'en 1858, à propos d'une communication de Russel Wallace sur les mêmes sujets, qu'à la demande d'amis communs, Lyell et Hooker, il fit imprimer pour la première fois quelques passages de ses manuscrits dans les *Mémoires de la société linnéenne de Londres*. Ce n'est qu'en novembre 1859 que parut son ouvrage capital sur l'*Origine des espèces,* au moyen de la *sélection naturelle* et de la *lutte pour l'existence.*

En 1868 parut sous le titre de *Variations des animaux* et de *Plantes domestiques,* le développement très détaillé d'un des premiers chapitres du précédent ouvrage. Dans ces deux livres, Darwin réserve intentionnellement le point le plus important de sa théorie, la parenté généalogique de l'espèce humaine avec le singe et d'autres mammifères. « Unissant la prudence à la hardiesse, écrit un de ses amis et admirateurs, le professeur Haeckel d'Iéna, il glisse à dessein sans bruit sur ce point, prévoyant bien que cette conséquence de la doctrine généalogique, la plus importante de toutes, serait aussi le plus sérieux obstacle à sa propagation et à son acceptation. Sûrement le livre de Darwin aurait suscité encore plus d'opposition et de scandale si cette conséquence capitale y avait été clairement exprimée. »

Ce ne fut que lorsque d'autres naturalistes eurent nettement établi que cette conséquence si importante résultait nécessairement de ses idées, que Darwin lui-même l'affirma expressément et acheva de la sorte le couronnement de son édifice.

Il le fit en 1871, en publiant un ouvrage d'un haut intérêt, intitulé : *l'Origine de l'homme et la sélection sexuelle.*

Ces ouvrages sont tous écrits avec une

consciencieuse érudition. Ils renferment une abondante moisson de faits et d'observations, puisés par l'auteur dans son propre fonds et demandés par lui à tous ses confrères et à toutes les branches de la science.

Une autre chose nous frappe encore, c'est qu'à l'opposé de la plupart de ses précurseurs, il ne rattache point ses spéculations à un système de cosmogonie. Pas de préambules historiques, pas de fatras d'érudition; il s'occupe de suite des variations de l'espèce. Mieux inspiré que son prédécesseur Lamarck, il ne se perd pas comme lui dans l'observation des animaux sauvages; mais il porte ses recherches sur les plantes cultivées et sur nos animaux domestiques, où le problème offre moins de difficultés. Dans la conviction qu'il est toujours préférable d'étudier un groupe spécial, M. Darwin s'est attaché tout particulièrement à l'étude du pigeon domestique, animal qui se prête admirablement à l'observation des modifications de l'espèce, car il est répandu sur toute la surface du globe où il vit sous des latitudes très différentes, et il a été de tous temps recherché dans nos basses-cours et dans nos volières. Ne reculant devant aucune dépense, il parvint à rassembler sous ses yeux cent cinquante types de pigeons, tant empaillés que vivants, types nettement définis dont les différences étaient parfois si remarquables, qu'un ornithologiste, au dire de M. Darwin, les eût placés non-seulement dans des espèces, mais même dans des genres différents. — Voici donc cent cinquante formes animales bien distinctes, constantes et transmissibles par voie de reproduction normale, qui cependant dérivent toutes d'un ancêtre primitif unique, notre pigeon des roches, le *biset*. Notez que M. Darwin démontre cette origine par des arguments très satisfaisants et qu'on peut retourner contre lui-même, comme j'essaierai de le prouver dans la suite.

Qu'est-ce que l'homme a fait pour transformer ce pigeon des roches en pigeon paon, en grosse gorge, en messager, en culbutant, en variétés parfois si différentes? Il a eu recours à la *sélection*, répond M. Darwin. La sélection suffit pour expliquer les divergences les plus extraordinaires.

Qu'est-ce donc que cette faculté modificatrice si puissante?

A cette question permettez-moi de répondre par un exemple plutôt que par une définition. Voyez ce jardinier qui donne ses soins tout particuliers à un azaléa d'un nouveau type, remarquable par la beauté de sa fleur. Il a observé que, quoique celle-ci soit généralement blanche, certains pieds offrent des nuances rougeâtres et roses, et il désirerait avoir une variété franchement rouge. Que va-t-il faire? Il choisira avec le plus grand soin parmi les individus issus de la même semence ceux qui possèderont la teinte rouge la plus prononcée et il en sèmera exclusivement la graine pour obtenir de nouveaux individus de cette variété. A peine ceux-ci auront-ils laissé entrevoir leur nuance, qu'il arrachera tous les pieds dont la fleur sera blanche ou d'un rouge moins accusé. Il cultivera donc uniquement les plantes dont la fleur sera du rouge le plus vif; il n'en reproduira pas d'autres, et sèmera seulement les graines recueillies sur ces plantes de choix. — Parmi les produits de cette deuxième génération il choisira de nouveau ceux qui seront le plus vivement teintés de cette nuance rouge que possèderont dès lors la plupart des individus. Que ce triage ait lieu durant une série de six à dix générations, que le jardinier choisisse toujours ainsi avec le plus grand soin les fleurs du rouge le plus intense et, au bout de ces six ou dix générations, il aura obtenu une plante dont la fleur sera d'un beau rouge et réalisera l'objet de ses désirs.

Au lieu de l'exemple de la fleur, nous aurions pu en choisir un dans le règne animal, car l'agriculteur qui veut obtenir par exemple une race de moutons, remarquable soit par la finesse de sa laine, soit par ses qualités comme viande de boucherie, s'y prendra de la même manière que le jardinier. — En Saxe

l'importance de la sélection dans l'élevage du mérinos a été si bien reconnue qu'on en fait l'objet d'une profession spéciale. Par un triage bien compris, dit Youatt, un des éleveurs les plus compétents, l'agriculteur est non-seulement en état de multiplier son troupeau, mais même de le changer entièrement.

La sélection est donc l'art de conserver et d'accroître des qualités et des particularités légères que présentent parfois nos races; de les additionner, si je puis ainsi dire, *en les accumulant dans une direction unique*. Les différences s'ajoutant aux différences, il en résulte, comme cela se conçoit aisément, que les *produits sélectés*, pour employer l'expression consacrée, vont s'écartant de plus en plus du type primitif, et qu'après un certain nombre de générations l'éleveur se trouve avoir créé une race parfaitement distincte de la variété originelle.

Mais en quoi l'art de l'éleveur, c'est-à-dire cette facilité qu'il possède de faire varier artificiellement les formes de nos races domestiques, en quoi cela nous aide-t-il dans le problème qui nous occupe, l'*origine des espèces*, en quoi cela nous explique-t-il les causes qui ont donné aux animaux et aux végétaux sauvages les caractères qui les distinguent?

Voici comment : « Si l'espèce, dit M. Darwin, varie entre nos mains, c'est parce qu'elle est dans son essence même fondamentalement variable. Or les forces naturelles peuvent et doivent, dans des circonstances données, remplacer l'action de l'homme et produire des résultats analogues ou même beaucoup plus marqués, parce que la nature n'est pas limitée par le temps. Nos espèces actuelles ne sont que les dérivés d'êtres qui les ont précédés et qui ne leur ressemblaient pas. Des phénomènes de transformation s'accomplissent journellement sous nos yeux; nous en trouvons la preuve dans ces variétés, dans ces espèces douteuses, causes de tant d'incertitudes pour le naturaliste. *Toute variété bien tranchée doit être considérée comme une espèce naissante, et pour l'ébaucher et la parachever la nature emploie le même procédé que l'homme : la sélection* ».

Voilà donc ce que M. Darwin appelle la *sélection naturelle*. Mais dans ce triage qu'est-ce donc qui remplace la volonté de l'homme faisant son choix d'après une idée préconçue? C'est la mutuelle solidarité des organismes, ce que notre auteur a appelé *struggle for life*, et ce que ses traducteurs français ont nommé les uns *concurrence vitale*, les autres *lutte pour l'existence*.

Expliquons-nous : car l'idée d'une sélection opérée par les forces mêmes de la nature au bénéfice de l'organisme chez qui se produit le phénomène, cette idée, dis-je, est le fond de la théorie darwinienne.

La nature nous offre un fait général très frappant, mais dont l'importance a été longtemps méconnue, jusqu'à ce que l'économiste anglais Malthus soit venu éveiller les esprits sur ses conséquences à propos de l'accroissement de la population. C'est même l'ouvrage de Malthus qui a donné à M. Darwin l'idée de sa théorie. Ce fait est l'extrême disproportion qui existe chez les animaux et chez les végétaux entre le chiffre des naissances et celui des individus vivants à un moment donné. Quelques exemples vous donneront une idée de ce que j'avance. Certaines espèces gallinacées pondent des œufs en grand nombre et sont comptées néanmoins parmi les animaux les plus rares; tandis que l'oiseau le plus commun, le *pétrel*, ne pond qu'un seul œuf. Parmi les plantes beaucoup de magnifiques orchidées produisent des milliers de graines et sont pourtant très rares, tandis que certaines radiées de la famille des composées qui ont seulement un petit nombre de graines, sont extrêmement communes.

On a calculé que si pendant un été les fils et les petits-fils d'un seul puceron arrivaient tous à bien et se trouvaient placés à côté les uns des autres, à la fin de la saison, ils couvriraient environ quatre hectares de terrain. Evidemment si le globe entier n'est pas en-

vahi par les pucerons, c'est que le chiffre des morts dépasse infiniment celui des survivants.

Si la multiplication des morues et des esturgeons dont les œufs se comptent par centaines de mille n'était arrêtée d'une manière quelconque, tous les océans seraient comblés en moins d'une vie d'homme. Et ces faits sont faciles à calculer, car il est évident que toute espèce tend à se multiplier en suivant une progression géométrique, dont la raison est exprimée par le nombre des enfants qu'une mère peut engendrer dans le cours de sa vie. Or il est certain que les moyens d'existence ne tarderaient pas à manquer aux animaux et aux plantes, s'ils pouvaient librement obéir à leur tendance.

L'équilibre général ne se soutient donc qu'au prix d'innombrables hécatombes! En effet, tout organisme lutte dès le début de son existence avec une foule d'influences ennemies. Il lutte avec les animaux qui vivent à ses dépens, dont il est l'aliment naturel, avec les bêtes de proie et les parasites; il lutte avec les intempéries et bien d'autres circonstances; il lutte (et cela est plus important) avec les organismes qui lui ressemblent le plus, qui sont de la même espèce. Tout individu, à quelque espèce animale qu'il appartienne, est en compétition acharnée avec les autres individus de la même espèce, habitant la même localité, dans le but de se procurer sa nourriture indispensable. — Ce que nous disons des animaux est également vrai des végétaux. Il y a chez eux compétition pour la surface dont chaque plante a besoin, compétition pour la lumière du soleil, compétition pour l'humidité. Les annales de la botanique et de la zoologie sont là pour nous rappeler que certaines espèces indigènes ont complétement succombé devant une véritable invasion étrangère.

Outre ces luttes directes qu'il est facile de comprendre, le combat pour la vie entraîne des luttes indirectes, c'est-à-dire produit des alliances et des hostilités involontaires, résultant des rapports complexes qui relient parfois et rendent solidaires les êtres les plus différents. M. Darwin cite plusieurs exemples de ces luttes indirectes; en voici un qui me paraît frappant : Le trèfle rouge qui est, en Angleterre, le fourrage le plus recherché pour le bétail, a besoin pour fructifier d'être hanté par les frelons, colporteurs de la poussière pollinique. M. Darwin a démontré par des expériences que le trèfle rouge, mis à l'abri des frelons, ne produit plus de semence. Or le nombre des frelons dépend de leurs ennemis, dont le plus destructeur est le mulot ou rat des champs. Plus donc la quantité des mulots s'accroît, moins le trèfle est fécondé. Mais la quantité des mulots dépend à son tour de celle de leurs ennemis, les chats. C'est ainsi que le grand nombre des chats profite à la fructification du trèfle, et l'on pourrait dire que de fait les trèfles rouges ont les *chats* pour *alliés* et les *mulots* pour *ennemis* dans la grande bataille de la vie.

« La lutte pour l'existence, dit admirablement M. de Quatrefages, dans une fort belle étude sur le transformisme à laquelle nous avons déjà fait plus d'un emprunt, la lutte pour l'existence est donc un fait général, incessant. Sous le calme apparent de la plus riante campagne, du bosquet le plus frais, de la mare la plus immobile, elle se cache, mais elle existe, toujours la même, toujours impitoyable. Il y a vraiment quelque chose d'étrange à fixer sa pensée sur cette guerre sans paix, sans trêve, sans merci, qui ne s'arrête ni jour ni nuit et arme sans cesse animal contre animal et plante contre plante. Il y a quelque chose de plus étrange encore et de vraiment merveilleux à voir naître de ce désordre même les harmonies du monde organisé, tant de fois chantées par les poëtes, si justement admirées par les penseurs. »

Le plus grand nombre des combattants succombent dans la mêlée, cela est facile à comprendre et les chiffres attestent la chose. Peut-on attribuer la victoire des survivants à une suite de hasards heureux qui les auraient

protégés durant toute leur vie? Evidemment non. Mais ils sont redevables de leur salut à des avantages spéciaux dont manquaient ceux qui sont restés sur le champ de bataille. *La lutte pour l'existence a donc pour résultat de tuer tous les individus inférieurs à n'importe quel titre et de conserver ceux qui doivent à une particularité quelconque une supériorité relative.* Le triage qui se fait de cette manière est ce que M. Darwin a appelé la *sélection naturelle.*

L'action produite à la longue par la sélection naturelle est facile à prévoir. Les individus privilégiés l'emportent sur leurs rivaux, et tandis que ces derniers périssent plus ou moins vite sans laisser derrière eux de postérité, les autres survivent, seuls et seuls parviennent à se perpétuer. En vertu des lois de l'hérédité, leurs produits constituent une seconde génération différente de la première.

Déjà dans cette seconde génération certains individus, sinon tous, posséderont, eux aussi, l'avantage qui a fait triompher leurs parents sur leurs compétiteurs, et ainsi de suite de génération en génération, par la raison que les mêmes qualités d'organisation sont nécessaires à chaque individu pour se défendre contre tous les autres et contre le monde extérieur, et que ceux-là seuls résistent qui possèdent ces particularités au plus haut degré.

A chaque fois par conséquent l'organisme fait un pas de plus dans une voie qui lui est tracée d'avance et dont il ne peut s'écarter. Il obéit à ce que M. Darwin nomme la *divergence des caractères.* Il s'éloigne donc de plus en plus du point de départ et en vient à différer d'abord légèrement, puis d'une façon plus tranchée de l'organisme primitif; d'autant plus qu'il y a dans toute économie animale ou végétale une loi bien connue de pondération, de compensation des organes, qui veut que lorsque l'un d'eux prend une plus grande extension, les autres reçoivent moins de séve vitale, pâtissent toujours et parfois même subissent des atrophies partielles très notables. De cette manière, dans une suite de générations, les fils peuvent arriver à devenir de plus en plus différents du père. — Ainsi prennent naissance, d'après M. Darwin, non-seulement les *variétés* et les *races*, mais encore les *espèces* elles-mêmes qui ne sont pour lui que *des races et des variétés perfectionnées.*

Telle est, dans son essence, la doctrine darwinienne; son auteur la résume en ces termes : « On peut dire par métaphore que l'élection naturelle scrute journellement, à toute heure, et à travers le monde entier, chaque variation, même la plus imperceptible, pour rejeter ce qui est mauvais, conserver et ajouter tout ce qui est bon, et qu'elle travaille ainsi partout et toujours, dès que l'opportunité s'en présente, au perfectionnement de chaque être organisé par rapport à ses conditions d'existence organiques et inorganiques. » Notez bien cette dernière phrase : *le perfectionnement de chaque être organisé par rapport à ses conditions d'existence,* c'est-à-dire par rapport au milieu dans lequel il est appelé à vivre. « L'élection naturelle, dit ailleurs M. Darwin, n'implique aucune loi nécessaire et universelle de développement et de progrès; il est très possible que l'élection naturelle adapte graduellement un être à une situation telle, que plusieurs de ses organes lui soient inutiles, — en ce cas, il y aura pour lui rétrogradation dans l'échelle des organismes. »

J'insiste sur ces quelques passages afin de relever une erreur qui a eu cours dans plus d'un écrit et qu'ont parfois commise des personnes qui se disaient fervents adeptes de Darwin. Le darwinisme, a-t-on répété, est la *doctrine du progrès.* Il prouve que la nature perfectionne sans cesse son œuvre en ne confiant la reproduction des êtres qu'aux plus forts et aux mieux doués, — et on l'a glorifié à ce titre en l'appelant : *la philosophie de l'avenir.* Ceux qui l'ont ainsi interprété ont fait preuve d'une compréhension bien superficielle de ce qui se passe dans la

nature. Mais M. Darwin ne s'est pas laissé tromper par ces grossières apparences; il ne s'est pas laissé prendre au grand mot de *progrès*, si séduisant pour les esprits qui, se plaçant uniquement au point de vue de l'homme et le prenant pour norme, ne comprennent la marche en avant que dans un sens unique. Il n'a pas oublié qu'il n'y a ni haut ni bas dans l'ensemble des corps célestes et que nos antipodes marchent sur leurs pieds aussi bien que nous-mêmes; que l'animal le plus parfait au point de vue de l'ensemble des choses est celui qui est organisé de façon à satisfaire le mieux possible à ses conditions d'existence, quelles qu'elles soient. — Aussi la doctrine de M. Darwin est-elle bien plutôt celle de l'*adaptation* que celle du *progrès*, dans le sens que nous donnons habituellement au mot progrès.

Cela dit, je crois être entré dans assez de détails pour avoir fait pressentir les conclusions auxquelles M. Darwin aboutit. Soutenant une lutte perpétuelle contre les forces physiques, contre les espèces étrangères, contre leurs propres frères; forcés de vivre les uns dans les plaines, les autres dans les montagnes, les uns au milieu de sables arides, les autres dans des marécages, les individus ne tardent pas à se différencier, comme dit notre auteur, afin de mieux s'adapter au milieu où ils se trouvent. Ils formeront pendant quelque temps des variétés et des races, ou des espèces douteuses, qui sont pour M. Darwin des espèces en voie de formation, — puis peu à peu les caractères élus se définiront davantage, toujours dans un but de plus parfaite adaptation. Les groupes bien en harmonie avec le milieu qui les entoure constitueront des *espèces distinctes*, tandis que les groupes moins bien adaptés seront encore pendant un temps plus ou moins long le jouet de la mutabilité. — Celle-ci est sans limite et toujours en jeu; non-seulement une espèce peut engendrer une autre espèce, mais un type plus élevé sortir d'un type inférieur. C'est ainsi que s'est formée la série des êtres en allant du simple au composé. Il y a eu entre eux tous des transitions insensibles et là où ces transitions font défaut, dans les espèces qui sont sous nos yeux, on les retrouve dans les formes fossiles; ou bien l'on doit les supposer enfouies dans des terrains que nos investigations n'ont pas encore découverts.

De la sorte, tous les êtres sont unis par un lien qui n'est pas idéal, qu'il ne faut plus chercher dans l'esprit du Créateur, mais qui est réel, matériel; c'est une consanguinéité, une parenté dans toute l'acception de ce terme. Tout est hérité, transmis dans le sens propre de ces mots, aussi bien l'organisme lui-même que les manifestations psychologiques et les instincts. — L'importance de cette descendance érigée en système, est capitale pour notre espèce humaine; est-il nécessaire de le démontrer? Puisque la conformation de l'homme a d'étroites analogies avec celle du singe, — puisque certains hommes ressemblent plus à certains singes que plusieurs espèces simiennes ne se ressemblent entre elles, c'est donc du singe que nous descendons par une parenté véritable. — Pourquoi ferions-nous exception?

Cette déduction était fatale, et malgré de longues hésitations, malgré le scandale qu'elle devait provoquer, M. Darwin ne pouvait pas ne pas l'avouer. Il ne lui était pas possible, en accordant à l'homme un privilége unique, de mettre en défaut une doctrine qui se lie précisément par la théorie de la descendance proprement dite. Il est catégorique sur cette question. « Je crois, dit-il, que les animaux descendent tous d'au plus quatre ou cinq formes primitives, et les plantes d'un nombre égal ou même moindre. » Et dans un autre passage, à la fin de son ouvrage sur l'*Origine des espèces*, ne tenant aucun compte des immortels travaux du Nestor de l'embryologie, M. Carl Ernst von Bær, qui a démontré d'une façon péremptoire qu'à toutes les époques de leur développement, aussi bien dans l'œuf que plus tard, les vertébrés, les insectes, les mollusques et les rayonnés constituent

des types totalement différents qu'il n'est jamais possible de mettre en parallèle, méconnaissant, dis-je, ces données indiscutables, M. Darwin écrit : « L'analogie me conduit à faire un pas de plus, et à croire que les animaux et les plantes descendent d'un prototype unique. » — Mais la logique nous dit que cet ancêtre commun, d'où serait issu le chêne de nos forêts aussi bien que le gazon qui végète à ses pieds, l'éléphant et le lion aussi bien que le puceron, aussi bien que nous-mêmes, par cela même qu'il était intermédiaire entre le règne animal et le règne végétal, devait être une forme étonnamment simple et élémentaire, quelque chose comme une cellule, un globule de sarcode ou de cambium. — Nous voici amenés bien près de la matière mucilagineuse et gélatineuse des protoorganismes des partisans de la génération spontânée.

M. Darwin ne se prononce point sur cette question de la génération spontanée, mais ses adeptes cherchent à la réhabiliter. Haeckel, entre autres, fait d'héroïques efforts pour arriver à ce but au moyen du carbone et des plastides. — Au milieu des affirmations de cette école, son chef restera-t-il longtemps dans la réserve, ou sera-t-il conséquent jusqu'au bout? Je n'ose rien prédire. Sa conduite jusqu'à ce jour me ferait croire qu'il a assez peur de l'opinion publique; certains passages de ses livres me montrent chez lui un reste de piété foncière, dont il a peut-être peine à se débarrasser. Précisément après avoir exposé que la création d'un prototype unique suffit à expliquer l'existence de tous les êtres, après avoir, en quelque sorte, délogé Dieu de ce monde, ou en tous cas après en avoir réduit l'action à son minimum, notre naturaliste cherche à se persuader qu'il a donné au Créateur un rôle plus grand et plus beau! « Il y a de la grandeur, écrit-il, dans une telle manière d'envisager la vie et ses diverses puissances, animant à l'origine quelques formes, ou une forme unique, sous un souffle du Créateur. Et tandis que notre planète a continué de décrire ses cycles perpétuels d'après les lois fixes de la gravitation, *d'un si petit commencement* des formes sans nombre, de plus en plus belles, de plus en plus merveilleuses, se sont développées et se développeront par une évolution sans fin. »

Je m'arrête dans cet exposé de la doctrine darwinienne, dont j'ai cherché à donner l'esprit plutôt que le détail.

D[r] SUCHARD.

(*La suite au numéro prochain.*)

ETHNOGRAPHIE

Les Boers.

PREMIER ARTICLE

Lorsque Barthélemi Diaz (1486) et Vasco de Gama (1497) découvrirent le cap de Bonne-Espérance et la route des Indes, les Portugais ne songèrent d'abord qu'à l'Orient, dont ils venaient d'apprendre le chemin. Les Hottentots, qui occupaient la contrée du Cap, ne semblaient pas d'humeur à céder à des étrangers leurs riches pâturages et leurs nombreux troupeaux; en revanche ils échangeaient volontiers contre quelques bagatelles l'eau et les provisions nécessaires aux navigateurs. En 1509 toutefois, Alméida, vice-roi de l'Inde, voulut prendre possession de la contrée pour le roi de Portugal; mais les Hottentots se défendirent; Alméida et cinquante de ses gens restèrent sur la place, les autres regagnèrent en toute hâte leurs vaisseaux. Deux ou trois ans après ils revinrent, non pour recommencer la lutte, mais pour se venger au moyen d'une ruse abominable. Ils descendirent sur la plage une pièce de canon chargée à mitraille, comme pour en faire présent aux indigènes. Ceux-ci accoururent sans crainte et se pressèrent joyeux autour de ce brillant métal, dont ils ne soupçonnaient pas l'usage; un grand nombre s'attelèrent aux cordes placées à l'avant de la pièce, pour l'emmener, et quand la foule

fut bien compacte, les Portugais mirent le feu à l'amorce. On peut se figurer l'effroi de ces pauvres gens et leur horreur à la vue de tant de cadavres. Les meurtriers s'étaient enfuis, mais avaient laissé derrière eux un triste souvenir de ce que pouvait faire l'homme blanc.

On s'étonne qu'après cela les indigènes aient continué à accueillir tous les navires qui se rendaient aux Indes, leur fournissant chaque fois ce dont ils avaient besoin pour se ravitailler. Il est vrai que, pendant plus d'un siècle, nul étranger ne fit mine de vouloir s'établir au milieu d'eux. En 1620 seulement, deux capitaines anglais prirent solennellement possession de la contrée au nom de leur roi; mais cet acte ne fut suivi d'aucun effet, non plus que leurs bons vœux pour les indigènes, qui, disaient les deux Anglais dans leur document, apprendraient sans doute à obéir à Dieu en même temps qu'au roi d'Angleterre.

En 1648, le chirurgien d'un navire de la compagnie hollandaise des Indes orientales, van Riebeeke, fit quelques courses dans l'intérieur du pays. Trouvant le sol fertile et le peuple de bonne composition, il proposa à la compagnie d'y essayer un établissement. Ses vues furent favorablement accueillies, et quatre ans plus tard van Riebeeke y arrivait avec une centaine de colons hollandais, achetait un territoire de quelques lieues de tour et élevait au centre un petit fort de terre et de bois, qui devait être sa résidence. Chaque colon reçut une soixantaine d'arpents et tout ce qu'il lui fallait pour les cultiver. Telle fut l'origine de la colonie du Cap, tels furent les premiers de ces colons hollandais dont l'histoire doit nous occuper maintenant. Leur chef ne soupçonnait guère alors ce qu'ils deviendraient par la suite. Voici comment il commençait la charte de fondation de la nouvelle colonie:

« O Dieu de miséricorde et de grâce, notre Père qui es aux cieux! il t'a plu de nous appeler à soigner ici les intérêts de la compagnie des Indes orientales, et nous sommes réunis pour prendre les mesures qui répondent au but de son entreprise et pour maintenir la justice; mais nous devons aussi implanter et répandre autant que possible, au milieu de ce peuple sauvage et grossier, la vraie et pure doctrine chrétienne, à la gloire de ton saint nom et pour le bien de nos maîtres; et comme nous ne pouvons pas accomplir ce dessein sans ta miséricordieuse assistance, nous te prions, ô Père de grâce! de diriger nos délibérations, d'éclairer nos cœurs de ta divine sagesse, de manière à en ôter tout mauvais désir, toute faiblesse humaine, et à nous préserver d'avoir jamais autre chose en vue que la gloire de ton saint nom et le bien de nos maîtres. Ces bénédictions et toutes celles dont nous avons besoin pour notre salut éternel, nous les implorons dans une profonde humilité, au nom de ton bien-aimé Fils, notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui nous a enseigné et ordonné de te prier en disant: Notre père qui es aux cieux! Que ton nom soit sanctifié, etc. »

Le pieux statthalter avait donc les meilleures intentions et les plus belles espérances. Nous verrons plus tard qu'il n'est pas toujours resté lui-même à cette hauteur, et il n'est pas probable que ses compagnons s'y soient jamais élevés; quant à leurs successeurs, nous savons de reste ce qui en est. Il faut dire qu'on s'y prit curieusement pour fonder la colonie chrétienne que rêvait van Riebeeke. Ses compagnons avaient besoin de femmes: une partie au moins de celles qu'on leur envoya de Hollande sortaient.... des maisons de correction. A ce premier noyau vinrent peu à peu s'ajouter nombre d'aventuriers hollandais, puis beaucoup de soldats étrangers au service de la Hollande, des Allemands surtout, de la Prusse, de la Hesse et du Hanovre, qui, leur temps fini, restaient au pays comme colons.

En 1685 et dans les années suivantes, arrivèrent de nombreuses recrues d'un genre bien différent. C'étaient des protestants français, fuyant la persécution de Louis XIV. Le

gouverneur van der Stel, sous lequel la colonie du Cap prit une consistance toute nouvelle, leur assigna pour demeure, à quelques lieues au nord-est du Cap, une portion de territoire qui porte encore aujourd'hui le nom de Franschehœk, le coin des Français. Ils construisirent un temple à Paarl, et leur nombre s'éleva plus tard jusqu'à quatre mille. Quatre pasteurs français vinrent successivement leur prêcher l'évangile; puis le gouvernement hollandais crut devoir interdire la prédication en français. Dès lors ils prirent peu à peu la langue des colons qui les entouraient et des pasteurs qu'on leur envoya; mais ils ont conservé le souvenir de leur ancienne patrie et vivent entre eux, au milieu de leurs vignobles, sous une espèce de constitution patriarcale. Quand arrivèrent les premiers missionnaires français, ces descendants des huguenots demandèrent avec instances que l'un d'eux restât dans leur vallée, la vallée du Charron, pour instruire leurs esclaves, et M. Bisseux, se rendant à leurs désirs, apprit le hollandais pour commencer, en 1830, un ministère béni, qu'il continue encore maintenant. Son dernier rapport racontait la dédicace de l'*Institution des huguenotes*, maison d'éducation fondée à Wellington, chef-lieu de la vallée, pour les jeunes filles protestantes, et disait comment, à cette touchante cérémonie, de nombreux orateurs, — des Faure, des Villiers, des Marais, des du Toit, des Roux, etc., — se plaisaient à faire observer que le sang huguenot coulait dans leurs veines. L'élément français, quoique assimilé au hollandais sous le rapport de la langue, est donc resté, semble-t-il, plus ou moins à l'écart; mais on retrouve toutefois des noms français parmi les Boers proprement dits, établis dans d'autres contrées, et des alliances ont dû faire pénétrer dans bien des familles quelque chose du sang huguenot.

Quant aux colons anglais, arrivés en général beaucoup plus tard, ils ont conservé leur langue et se distinguent partout des Boers hollandais.

Ce nom, hollandais lui-même, de Boer (prononcez *bour*) se rend en allemand par Bauer, et nous le traduirions exactement par *colon*; mais ne faut-il pas laisser à cette race énergique le nom qu'elle a rendu célèbre ? Nous l'associons à de tristes souvenirs, et il en a pris un reflet plus ou moins lugubre. Quand on les étudie de plus près, on ne les excuse pas davantage, mais on les comprend mieux et on leur rend plus facilement justice.

Retournons au brave chirurgien hollandais que nous avons laissé dans son petit fort, rêvant les plus belles destinées pour sa colonie et pour les peuplades sauvages qui devaient tout recevoir d'elle. Mais il fallait premièrement que ces sauvages consentissent à donner ce dont les Hollandais avaient besoin. Ils le firent d'abord avec empressement, cédant un bœuf pour un morceau de cuivre; puis, s'habituant à l'éclat du brillant métal, ils finirent par comprendre que ce n'était pas une compensation pour le bétail qui diminuait sur leurs pâturages. Alors les échanges devinrent difficiles, et les inquiétudes de van Riebeeke firent brèche à ses bonnes résolutions.

« Aujourd'hui, écrivait-il en décembre 1652, les Hottentots ont amené des milliers de bestiaux tout près de nos jardins et les y ont fait paître. Ces gens-là ne veulent plus rien nous vendre. On n'a pu obtenir d'eux que deux vaches et sept moutons. Ils ne se soucient plus de notre cuivre. Si cela ne change pas, quel mal y aurait-il à leur enlever d'un seul coup de main six ou huit mille bêtes ? La chose serait très facile, car deux ou trois hommes au plus conduisent des milliers de bœufs jusque sous nos canons. D'ailleurs ils sont timides et ont la plus grande confiance en nous. Nous cherchons par des regards bienveillants et par de bons traitements à leur enlever tout vestige de crainte, afin de raviver les échanges et de nous ménager le moyen, lorsque nous recevrons des ordres à cet effet, de capturer leurs troupeaux sans coup férir, au profit de la compagnie. »

Ainsi firent les envahisseurs, et après les troupeaux ils prirent les terres nécessaires pour les faire paître. « Les Hottentots, écrivait van Riebeeke en avril 1660, se sont longuement étendus sur le fait que nous prenons chaque jour un plus grand espace du pays qui leur a de tout temps appartenu. Ils nous ont demandé si, dans la supposition qu'ils allassent s'établir en Hollande, on leur permettrait d'agir de la sorte. — « Encore, » ont-ils ajouté, si vous vous contentiez du » fort ; mais vous venez dans l'intérieur du » pays et vous prenez nos meilleures terres, » sans même nous demander si cela nous » agrée. » — En réponse à l'observation, que nous les priâmes de faire, qu'il n'y avait pas assez d'herbe pour leur bétail et le nôtre, ils ajoutèrent: « N'avons-nous donc pas bien » raison de chercher à vous empêcher » d'avoir du bétail? Si vous en avez beau» coup, vous viendrez le faire paître avec le » nôtre, et puis vous direz que le pays n'est » pas assez grand pour vous et pour nous [1] ! »

C'est bien, en effet, ce qui arriva ; seulement les Hottentots ne se laissèrent pas dépouiller sans se défendre. Ils prirent les armes, et pendant quarante ans la guerre ne cessa d'ensanglanter leurs contrées. A la fin, malgré tout leur courage, ils durent se rendre. Les envahisseurs avaient constamment gagné du terrain, et quand les pauvres Hottentots posèrent les armes, ils avaient tout perdu, leurs terres, leurs troupeaux et leur liberté. C'est alors que commencèrent pour eux les vraies souffrances. Sous le fouet des nouveaux propriétaires, ils durent cultiver le sol qui leur avait appartenu. Ils n'étaient pas seulement vaincus, ils étaient esclaves, et leurs maîtres pouvaient les charger de fers, les battre, les torturer de mille manières sans que nul s'en inquiétât. Le gouvernement hollandais encourageait l'émigration, et les envahisseurs occupèrent bientôt une étendue de terrain considérable. Les autorités siégeaient dans la ville du Cap, et des postes militaires protégeaient partout les colons, enrichis par d'abondantes récoltes de vin et de froment, et par la laine de leurs nombreux troupeaux, fort recherchée à cette époque.

La position des Hottentots était devenue si misérable qu'elle excita au plus haut point la pitié du missionnaire Ziegenbalg, dans un séjour qu'il fit parmi eux en 1715. Il aurait voulu leur consacrer sa vie; mais il avait commencé dans l'Inde une œuvre qu'il devait continuer. Il ne put que s'adresser au Seigneur et chercher par ses lettres à exciter la commisération des chrétiens d'Europe. Vingt ans cependant s'écoulèrent encore, pendant lesquels les pauvres Africains ne reçurent guère des Européens qu'une oppression toujours croissante et de puissants ferments de démoralisation.

La race, autrefois guerrière, des Hottentots avait perdu tout ressort par l'esclavage, le vice et la misère. En 1737 enfin, le morave Georges Schmidt vint leur apporter le message du salut. Après avoir payé, par une longue et cruelle captivité dans les cachots de l'Autriche, sa fidélité à l'évangile, et avoir parcouru l'Allemagne et la Suisse pour y prêcher la vérité, il venait de rentrer à Herrnhut quand y arriva une lettre d'Amsterdam demandant un missionnaire disposé à se rendre au sud de l'Afrique. Huit jours après, il était en route pour la Hollande, où il reçut bon accueil, mais où il attendit une année entière qu'un navire voulût bien le prendre à son bord. Son arrivée au Cap excita un grand étonnement. Prêcher aux Hottentots, et pour cela leur supposer une âme, cette idée paraissait baroque à la plupart; on laissa néanmoins aller le brave homme, et plusieurs même ne purent s'empêcher d'éprouver pour lui quelque sympathie. Il en trouva aussi dans la localité où il se rendit, à trente lieues du Cap, sur les bords du fleuve Zonderend. Il y arriva en septembre, s'y bâtit

[1] Nous empruntons ces deux citations du journal de van Riebeeke au bel ouvrage de M. Casalis sur les Bassoutos.

ne hutte et s'adressa aux indigènes par le moyen d'un interprète. Mais son amour et son dévouement leur parlait plus clairement encore ; aussi quand, au printemps suivant, Schmidt reçut l'ordre de s'éloigner davantage du poste près duquel il avait construit sa hutte, dix-huit Hottentots l'accompagnèrent quatre ou cinq lieues plus loin, sur un point habité, Bavianskloof, la Vallée des singes. Nous ne voulons pas raconter son activité, si dévouée et si difficile, au milieu de ce peuple dont il écrivait un jour : « Vous ne pouvez vous figurer ce qu'est ce peuple. Si je ne croyais pas que le Seigneur veut sauver tous les hommes, je dirais : Voici certainement ceux qu'il a exceptés. » Sa persévérance et sa foi furent couronnées de succès. En 1742, revenant à cheval du Cap, où il avait reçu la consécration, et s'entretenant avec un néophyte qui l'avait accompagné dans ce voyage, il sentit clairement que l'esprit de Dieu avait agi dans cette âme, et il se dit : Qu'est-ce qui empêche que je ne le baptise ? Ils descendirent de cheval au bord d'une rivière, où après quelques questions d'une vivante et émouvante simplicité, fut célébré le premier baptême d'un indigène de l'Afrique du sud. D'autres baptêmes suivirent, et en 1744, il avait autour de lui trente adultes baptisés et dix-sept enfants ; mais la haine des adversaires s'en accrut, surtout celle des Boers, qui avaient déjà provoqué son déplacement et qui s'efforçaient d'obtenir son éloignement définitif. Ils ne lui pardonnaient pas d'être témoin de leur conduite envers les Hottentots, et le noircirent de toutes manières auprès des autorités de la colonie. Leurs griefs parvinrent même en Hollande. Schmidt reçut d'abord la défense de procéder à aucun nouveau baptême, puis on le rappela en Europe pour se justifier. C'est ainsi que l'Afrique méridionale fut privée de son unique missionnaire, après une activité de sept ans.

Il n'eut pas de peine à réduire à néant les accusations portées contre lui, et néanmoins il ne put obtenir l'autorisation de retourner à son poste. En 1747, un autre morave, J. Martin Schwæbler, partit pour le remplacer ; mais, depuis son départ, on n'entendit plus jamais parler de lui. Près d'un demi-siècle s'écoula dès lors sans qu'aucun missionnaire se rendît au milieu de ces pauvres Hottentots, dont l'état devenait chaque année plus intolérable. Ce fut le temps, entre autres, de ces horribles expéditions contre les Buschmens, dont nous aurons plus tard à dire quelques mots.

En 1791, la compagnie des Indes, donnant suite à une décision du synode du Cap relative à une mission parmi les indigènes, demanda aux frères moraves de reprendre leur œuvre depuis si longtemps abandonnée, et l'année suivante trois ouvriers partirent de Herrnhut dans ce but. Bien accueillis au Cap, ils furent recommandés à Martin Teunis, baas ou commandant du fort voisin de Bavianskloof, et placé sous la protection du drossart (Landdrost) ou préfet du district. Cette précaution n'était pas inutile, car déjà maints Boers avaient fait entendre des menaces. « Si ces moraves viennent ici, disaient-ils, il faut les fusiller. » D'autres, il est vrai, tenaient un tout autre langage : « S'ils montrent aux Hottentots le chemin du ciel, nous voulons bien nous faire Hottentots nous aussi. »

Baas Teunis était de ces derniers. Il reçut les missionnaires chez lui et, la veille de Noël, les accompagna à Bavianskloof. Ils y trouvèrent quelques souvenirs de Georges Schmidt : un pan de mur, des amandiers, des pêchers et un énorme poirier, dont plusieurs indigènes disaient : C'est le missionnaire lui-même qui l'a planté.

— Avez-vous appris, leur demanda baas Teunis, que les frères de Georges Schmidt sont venus pour vous enseigner le chemin du ciel ?

— Oui, répondit l'un d'eux ; quelques Boers nous ont dit que des gens étaient venus pour nous instruire ; mais que, si nous les écoutions, il en viendrait toujours plus, et qu'enfin ils nous emmèneraient comme esclaves à Batavia.

— Notre gouverneur, reprit Teunis, a envoyé ces hommes pour vous instruire dans le christianisme et vous baptiser. Suivez-les et n'ayez pas peur des Boers.

Pendant ce temps, on était allé chercher une vieille femme, seul reste de la petite église de Georges Schmidt. Elle apportait un Nouveau Testament qu'il lui avait donné, qu'elle ne pouvait plus lire, étant devenue presque aveugle, mais qu'elle se faisait lire par une compagne plus jeune. Elle avait été la première à assister aux instructions de Schmidt, qui lui avait donné à son baptême le nom de Madeleine, et quand les nouveaux missionnaires ouvrirent une école, elle vint encore s'asseoir à leurs pieds.

Les Hottentots ne tardèrent pas à accourir de divers côtés.

— Attendez, leur dit un Boer, ils vont bien vous arranger : ils ont apporté pour vous frapper une caisse pleine de bambous.

— Eh bien, quoi? lui répondit-on. Vous autres Boers, ne frappez-vous pas vos enfants pour les faire apprendre? Nous sommes aussi des enfants.

En peu de temps, soixante et un indigènes se trouvaient assemblés autour des nouveaux venus, et de jour en jour s'augmentait le nombre des huttes en forme de ruches qui entouraient la maison missionnaire.

Les Boers des environs voyaient avec colère l'accroissement de la petite communauté et cherchaient une occasion de s'y opposer. L'excitation produite, jusque sur ces plages éloignées, par la révolution française, vint la leur fournir. Tandis que les orangistes, ou adhérents du prince d'Orange, voulaient tout maintenir dans l'ancien état, les nationaux voulaient tout bouleverser au nom de la liberté, et commençaient par des meurtres, des incendies et des outrages aux Hottentots. Un Boer, nommé Pisani, était à la tête des plus violents, et pendant que tous les hommes en état de porter les armes étaient appelés au Cap, pour s'opposer à une descente des Anglais, le bruit se répandit que Pisani et sa bande s'avançaient pour saccager la colonie de Baviauskloof. Un des missionnaires alla à leur rencontre.

— Nous ne souffrirons pas, lui dirent-ils, qu'on instruise les Hottentots, tandis que nul ne s'occupe de nos enfants. Les Hottentots sont et resteront nos esclaves.

Pisani alla plus loin :

— Je ne veux pas, dit-il, que vous leur enseigniez à obéir à Dieu, quand moi j'obéis au diable.

Ces menaces ne tardèrent pas à être suivies d'exécution. Une pétition, qui se couvrit de trois mille signatures, fut envoyée au gouvernement, pour demander que les Hottentots restassent esclaves et que les moraves fussent chassés ; puis bientôt, sans en attendre l'effet, Pisani envoya deux cavaliers aux frères, avec l'ordre de quitter la contrée dans trois jours. Il fallait céder. Le jour du départ, jeunes et vieux les entourèrent en sanglotant ; puis tous s'agenouillèrent, et le frère Kühnel recommanda au Seigneur, dans une fervente prière, ceux qui s'en allaient et la petite église qu'ils étaient forcés d'abandonner. Ils se relevèrent avec l'assurance d'être exaucés.

Ils le furent en effet. Les frères trouvèrent au Cap bon accueil et protection efficace. Déjà le mois suivant, ils allaient reprendre leur tâche, et les Anglais s'étant rendus maîtres du Cap peu de jours après, leur général fit prévenir les missionnaires qu'ils pouvaient compter sur son appui. C'était en 1793. Cinq ans plus tard, à l'arrivée d'un nouveau missionnaire, il n'y avait pas moins de huit cents âmes sur ce point naguère si menacé ; parmi elles la vieille Madeleine, appuyée sur ses béquilles et pleurant de joie d'avoir vécu assez longtemps pour voir venir au milieu d'eux une sœur d'Europe, la femme du missionnaire.

Il fallut bientôt remplacer la modeste chapelle des commencements par un temple pouvant contenir quinze cents personnes. De nombreux païens du dehors en remportèrent des semences bénies, dix Cafres, entre autres,

qui, au retour d'une mission auprès du gouverneur, s'arrêtèrent dans la colonie et furent si frappés de ce qu'ils y virent qu'ils ne cessèrent de parler à ceux qu'ils rencontraient dans leur voyage « des frères et des sœurs » de Bavianskloof.

Mais ce nom devait disparaître pour faire place à un nom plus beau. Un gouverneur hollandais (la Hollande posséda de nouveau la contrée de 1802 à 1806) fut si touché de ce qu'il apprit des progrès spirituels et de la prospérité extérieure de la colonie chrétienne, qu'il s'écria : « Ne l'appelez plus Baviansklool, Vallée des singes, mais Vallée de la grâce (Gnadenthal). » Et ce nom lui est resté jusqu'à ce jour. Les Anglais, revenus définitivement en 1806, lui ont fait de riches concessions territoriales.

Sous le ministère de l'évêque morave Hallbeck, un réveil magnifique ébranla les blancs comme les noirs. Le temple était trop petit pour tous ceux qui avaient faim et soif de la parole de vie, et l'on vit les Boers, les anciens persécuteurs, se rassembler devant la porte, disant aux Hottentots: « Enfants, vous l'avez tous les jours; cédez-le-nous aujourd'hui. »

Si nous pouvions nous arrêter plus longtemps aux rapports subséquents des Boers avec les missionnaires, qui bientôt, sur les pas des Anglais, apportèrent la bonne nouvelle aux pauvres Africains, nous ne trouverions plus, malheureusement, de fait semblable à celui que nous venons d'esquisser, mais en revanche, nous retrouverions à chaque instant l'hostilité qui accueillit Schmidt et ses successeurs. L'héroïque Van der Kemp, en particulier, eut beaucoup à lutter contre eux, pendant les douze années de son séjour dans la colonie (1799-1811); il s'opposa aux violences des Boers avec une énergie indomptable, flétrit par tous les moyens en son pouvoir leur conduite envers les indigènes, et fraya ainsi la voie dans laquelle de courageux champions ne tardèrent pas à entrer. Emue par ses plaintes et celles d'autres missionnaires, la société des missions de Londres chargea le pasteur Campbell, qu'elle envoyait au Cap en 1812, de se renseigner aussi exactement que possible sur les Hottentots. Ses rapports dévoilèrent bien des choses déplorables; on crut y remédier en partie en fixant un plus grand nombre de stations où les indigènes pouvaient s'établir sous la protection des missionnaires; mais les vexations des Boers ne firent qu'augmenter Campbell fut envoyé de nouveau en 1818, accompagné cette fois du Dr Philipp, dont les efforts ont été couronnés de succès.

Philipp, nommé surintendant des missions de Londres dans l'Afrique méridionale, parcourut en tout sens la contrée. Il vit de ses yeux la conduite indigne des Boers envers les Hottentots, et acquit la conviction que, si l'on voulait voir l'évangile prendre pied parmi ceux-ci, il fallait commencer par abolir l'esclavage sous lequel on les maintenait contre toute justice. Il fit dès lors de cet affranchissement sa tâche principale, et multiplia pendant sept ans les recherches, les enquêtes, les publications et les démarches de toutes sortes. Ses réclamations auprès des autorités de la colonie demeurant sans résultat, il adressa chaque année à la société des missions de Londres un rapport détaillé, d'où celle-ci tirait les éléments d'une pétition adressée chaque année aussi au gouvernement anglais. Mais le gouvernement ne se montrait pas plus disposé à agir que les autorités du Cap. Enfin, le Dr Philipp se rendit lui-même à Londres, où il rédigea un long mémoire à l'adresse du gouvernement, en même temps qu'il publiait un volume renfermant des faits en grand nombre, qui devaient ouvrir les yeux aux plus incrédules. Cette publication attira l'attention de la chambre des communes sur le triste état des indigènes, et, sur une invitation de la chambre, le roi ordonna, en 1828, que les indigènes jouiraient, pour leurs personnes et pour leurs biens, de la protection des lois à l'égal de tous les habitants de la colonie.

Le Dr Philipp, heureux du résultat de ses

longs efforts, retourna au Cap pour y continuer son œuvre; mais trois jours après son arrivée, il fut cité devant la cour suprême, pour rendre compte de toutes les *calomnies* que contenait son *pamphlet*. La cour le condamna à une amende de deux cents livres (5000 fr.) et au payement des frais, qui se montaient à plus de trois cents livres; mais à peine la société des missions de Londres eut-elle publié le fait, que de tous côtés l'argent afflua dans sa caisse pour venir en aide au missionnaire injustement condamné. En peu de temps la somme fut couverte et bien au delà.

A la suite de cette décision de la couronne, trente mille Hottentots, jusque-là considérés comme esclaves des Boers, quittèrent leur service; vingt-cinq mille trouvèrent de l'occupation dans la colonie, et le reste fut envoyé vers l'orient, dans un territoire d'où le chef cafre Makomo avait été chassé peu auparavant, et où se formèrent peu à peu une trentaine de villages autour du chef-lieu, baptisé Philippton en l'honneur du courageux et infatigable docteur. Le gouvernement leur envoya un pasteur; mais ce qui fut plus efficace encore, fut l'envoi d'un certain nombre de familles chrétiennes de Béthelsdorp et de Théopolis. Leur influence fut si abondamment bénie sur leurs compatriotes païens, que peu à peu treize annexes entourèrent la station de Philippton, et que cette heureuse contrée put être appelée à juste titre la Canaan des Hottentots.

La proclamation des droits des Hottentots excita, au Cap et dans le reste de la colonie, un grand zèle pour instruire enfants et adultes de cette race jusqu'alors si méprisée, pour leur enseigner des métiers, surtout pour leur faire connaître la seule chose nécessaire. Dans cette nouvelle campagne, le Dr Philipp se montra plus que jamais infatigable, et voua tout spécialement ses soins à la fondation de nombreuses écoles pour les petits enfants. Quant aux Boers, on comprend avec quel déplaisir ils accueillirent la décision royale et toutes les mesures qui suivirent. Beaucoup en furent si froissés que, plutôt que de vivre sous ces nouvelles lois, ils préférèrent émigrer vers des contrées où ils pussent vivre complètement à leur guise. Mais ce fut bien pis encore quand, le 1er décembre 1834, le parlement anglais eut décrété l'abolition de l'esclavage. L'émigration des Boers prit alors des proportions toutes nouvelles.

Une partie d'entre eux se dirigèrent au nord-est, vers la terre de Natal, occupée alors par les Zoulous. Leur roi Tschaka l'avait envahie en 1820, à la tête de cent mille guerriers, et en avait bientôt fait un désert. Il n'y allait pas de main morte: quand un de ses régiments s'était mal comporté dans la bataille, il le détruisait tout entier, et en temps de paix, s'il y en eut jamais pour lui, il répandait le sang avec la même facilité. A la mort de sa mère (qu'il détestait cependant et dont il avait, paraît-il, hâté la fin), il fit enterrer vivantes avec elle dix des plus gracieuses jeunes filles qu'il put trouver et immola un grand nombre d'autres victimes. La consternation du peuple se changeant peu à peu en fureur, il ordonna un massacre général, où sept mille hommes périrent. Trois ans après il envoya une députation au Cap, pour faire alliance avec le roi des Anglais et lui demander en même temps... une recette pour noircir les cheveux blancs. Ce n'était sans doute qu'un prétexte, car, ayant accompagné l'ambassade à la tête de son armée, il en profita pour ravager tout ce qu'on appelle aujourd'hui la Cafrerie indépendante. Il tenait cependant à sa recette, et, dans l'espoir de l'obtenir, céda à un colon un terrain assez considérable près de Port Natal. Ce fut l'origine de la colonie de Natal, aujourd'hui si importante. Tschaka fut assassiné peu après par ses frères.

L'un d'entre eux, Dingan, aussi cruel que lui, s'empara du pouvoir. Il fit mettre à mort tous les favoris de son frère. Quelques-uns cependant s'échappèrent, et l'un d'eux parvint même à fonder un grand empire; c'est le chef qu'on appelle le farouche Mossélékatsi. Sous

le règne de Dingan, en octobre 1837, on vit arriver dans la contrée une troupe de ces Boers qui fuyaient la domination anglaise. Ils crurent avoir trouvé dans le pays de Natal, vide de ses habitants, la terre qu'il leur fallait. Soixante-dix cavaliers, sous la conduite d'un nommé Retief, se détachèrent de la troupe pour se rendre auprès de Dingan et lui demander de leur vendre une certaine étendue de terre. Le perfide sauvage accueillit bien les délégués, et leur céda sans difficulté les terres qu'ils demandaient. Ils avaient déjà sellé leurs chevaux pour s'en retourner, quand il les invita à rester pour boire un peu de lait et assister à une danse de ses soldats. Sans défiance ils s'éloignèrent de leurs chevaux et déposèrent leurs armes; mais à peine avaient-ils avalé quelques gorgées de lait que, sur un signe de Dingan, les Zoulous se jetèrent sur eux et les égorgèrent jusqu'au dernier. La nuit venue, l'armée se mit en marche pour aller surprendre les Boers, restés avec leurs familles et leurs bagages au bord du fleuve Buschmann. Au point du jour, les émigrants furent réveillés par une clameur épouvantable: quarante mille sauvages les entouraient de toutes parts. Dans leur désespoir, les Boers firent des prodiges de valeur et restèrent maîtres du champ de bataille; mais six cents des leurs, hommes, femmes et enfants, étaient tombés dans la mêlée.

Ils n'en persistèrent pas moins dans leurs projets d'établissement. Après avoir reçu de la colonie des renforts et des munitions, ils pénétrèrent, sous la conduite du brave André Prétorius, dans le pays des Zoulous, battirent l'armée de Dingan, incendièrent son kraal, et ne lui accordèrent la paix qu'en échange du terrain qu'ils désiraient. Un frère de Dingan, Panda, s'étant soulevé contre lui, le vainquit avec l'aide des Boers, le fit périr et lui succéda en 1840.

Les Boers baptisèrent ce nouveau territoire du nom de république et demandèrent au gouvernement du Cap de la reconnaître. Le gouvernement exigeant qu'elle fût soumise à l'Angleterre, les Boers s'y refusèrent et l'on en vint aux mains. Le gouvernement l'emporta, et le pays devint une colonie anglaise, qui reçut en 1845 son premier gouverneur. Les Boers recommencèrent en grand nombre leur migration, se dirigeant vers le nord-ouest; mais ils furent remplacés et au delà par de nouveaux arrivants, venus en particulier du Hanovre et de la Prusse, sur les belles promesses des journaux, qui présentaient Natal comme un vrai paradis. Les noirs y accouraient aussi en grand nombre de la malheureuse terre des Zoulous. En trois ans, il en vint près de quatre-vingt mille, et quelques années plus tard on en vit arriver un nouveau flot, chassé par une horrible guerre civile, qui fit périr en quelques semaines plus de cent mille hommes. Le gouvernement céda aux noirs certains territoires; beaucoup d'entre eux, du reste, entrèrent au service des Boers. La population entière de la colonie de Natal, sur cinquante lieues de long et soixante-dix de large, était en 1867 de dix-sept mille blancs et cent soixante-dix mille hommes de couleur.

Mais cette colonie n'est pas le vrai pays des Boers, non plus que celle qui leur avait servi de patrie pendant deux siècles; c'est aujourd'hui au delà de l'Orange qu'il faut les chercher, dans ces deux grandes républiques vers lesquelles, depuis quelques années, se dirigent si souvent nos regards.

AD. MAYOR.

(*La suite au prochain numéro.*)

HISTOIRE RELIGIEUSE

Le protestantisme et l'Académie française.

Nous ne serions point surpris que le rapprochement de ces deux mots excitât chez plusieurs de nos lecteurs un certain degré d'étonnement. Quels rapports peut-il y avoir eu, dira-t-on peut-être, entre l'Académie, fondée sous l'influence immédiate d'un prince

de l'église romaine, du cardinal de Richelieu, entourée dès l'origine des formes religieuses de cette église, et le protestantisme si peu influent en France et surtout à la cour dans le milieu du XVII[e] siècle ? Qu'est-ce que l'Académie peut avoir eu de commun avec cette religion prétendue réformée, si cruellement persécutée, bien des années déjà avant la fatale époque de 1685, où la révocation de l'édit de Nantes la fit disparaître de toutes les régions officielles, en tendant à l'anéantir entièrement dans le royaume ? S'il y a eu des académiciens protestants, n'ont-ils pas été en si petit nombre et si peu influents qu'il ne vaut guère la peine d'en parler ?

Un examen un peu plus attentif de la question montrera, nous le croyons, que, sous bien des rapports, elle mérite cependant d'être étudiée, et que si nos coreligionnaires n'ont pas été nombreux dans le premier corps littéraire de la France, ils ont cependant joué dans la fondation de l'Académie un rôle honorable et qui n'a pas été sans importance, en sorte qu'à ce premier égard déjà nous aurions quelque droit à nous demander ce qu'a été ce rôle, dans la sphère restreinte où il a pu se déployer.

On n'oubliera pas, en effet, qu'au sein de cette petite réunion d'amis qui donna naissance à l'Académie, se trouvaient deux protestants, et que l'un d'eux, Valentin Conrart, doit même être considéré comme en ayant été le vrai fondateur. C'est autour de lui, c'est dans sa demeure, que, vers 1629, se rassemblaient sans apparat quelques hommes de lettres, désireux de se voir, de discuter ensemble les règles du goût, de déterminer le bon langage, préoccupation qui, à cette époque, était générale parmi les esprits cultivés. De Gombauld, protestant comme Conrart, Godeau, parent de ce dernier, Chapelain, les deux Habert, Malleville, quelques autres formaient cette réunion d'intimes, qui nous montre, comme nous venons de le rappeler, deux protestants liés avec des ecclésiastiques romains, sans que la différence de communion fût un obstacle à leur bonne harmonie. On sait comment l'influence de Boisrobert[1], qui parvint à s'y introduire, fit de cette petite réunion, sans aucun caractère officiel, un corps organisé sous la domination du cardinal et placé dans cette haute sphère où il a brillé dès 1634, sous le nom d'*Académie française*.

Voilà donc deux protestants au nombre des fondateurs de l'Académie, agréés par conséquent par Richelieu, pour qui leur qualité d'hérétiques ne fut nullement un motif de les exclure, pas plus que cette même qualité de protestant ne lui fit repousser, trois ans plus tard (en 1637), le savant traducteur Perrot d'Ablancourt qui venait, appelé par les suffrages de l'Académie, et appuyé sur ses *belles infidèles* (c'est le nom que les gens d'esprit donnèrent à ses traductions), occuper la place laissée vacante par le conseiller d'état Paul Hay Du Chastelet. D'Ablancourt reconnaissant ne manqua pas de dédier sa version de Tacite à « Monseigneur l'Eminentissime cardinal duc de Richelieu, » parlant dans son épître dédicatoire de « l'honneur que son Eminence lui a fait de lui donner place dans *son* Académie[2]. »

[1] François Métel sieur de Boisrobert, fils d'un procureur de Rouen, était né lui-même protestant. On ignore en quelle année il renia la religion de son enfance pour entrer dans les ordres. (Haag, *France protestante*, tom. VII, pag. 401.)

[2] En 1629, après la prise de Montauban, quelques ministres protestants de cette ville ayant sollicité, comme députés du consistoire, une audience de Richelieu, celui-ci refusa de les recevoir en cette qualité, leur faisant dire « que leur assemblée n'était point un corps ecclésiastique dans l'état, mais qu'il avait de la considération pour eux comme gens de lettres, et qu'en cette qualité ils seraient les très bien venus. » Les ministres acceptèrent l'invitation, s'entretinrent avec le cardinal sur des points de littérature sacrée et profane, et se retirèrent enchantés de la politesse de ses manières et des agréments de sa conversation. (Voy. Jay, *Hist. du ministère du cardinal de Richelieu*, tom. I, pag. 307.)

M. Michelet nous semble être allé un peu loin en disant que « l'Académie française, ouverte chez un protestant, fut, dans les idées du cardinal, un honorable asile et une douce tentation aux litté-

Tout n'allait donc pas si mal jusqu'ici entre les protestants et ceux qui avaient en mains le pouvoir. Mais une première question intéressante se présente ; c'est celle de la position réelle de ces trois hommes que nous venons de nommer, à l'égard de leurs collègues et à l'égard de Richelieu. Cet esprit d'intolérance et de persécution qui se réveilla avec tant d'énergie quarante ans à peine après l'époque qui nous occupe, domine tellement dans notre esprit toutes les relations des protestants avec les prêtres de Rome et avec le pouvoir, que nous avons peine à nous représenter des rapports officiels et journaliers si différents. Y avait-il entre Conrart, Gombauld, d'Ablancourt d'une part, Godeau l'évêque et les abbés de Cerisy et Boisrobert de l'autre, des relations de vraie tolérance éclairée et chrétienne? ou bien peut-être est-ce au fond à l'indifférence religieuse des uns et des autres qu'était due la bonne harmonie qui régnait entre eux? Devons-nous voir dans les relations faciles et amicales qu'ils soutenaient une influence heureuse de l'édit de Nantes, ou bien nos protestants avaient-ils peut-être le triste talent de faire oublier à leurs collègues leur qualité d'hérétiques? Rien n'indique entre eux la désunion, ni même la controverse ; leurs rapports littéraires ne semblent gênés par aucune divergence d'opinions. Dans sa réponse faite au nom de l'Académie à Racan, au sujet de ses « Odes sacrées tirées des psaumes, » Conrart ne dit pas un mot qui puisse indiquer entre lui et l'auteur une différence de communion. Il semble que leur point de vue est absolument le même. La question de l'hérésie n'était évidemment en aucune manière agitée entre eux. Dans une circonstance qui touchait de si près à la religion, on n'eût pas manqué de charger de ce discours l'un des ecclésiastiques membres de l'Académie, si le calvinisme du secrétaire eût éveillé les susceptibilités de l'assemblée. La chose se passait en 1651. C'était encore le temps où, comme le dit M. Guizot, « Richelieu, tout en détruisant les protestants comme parti politique, ne les troublait point dans leurs droits religieux et employait même sans hésiter, dans les diverses carrières publiques, ceux qui se montraient dévoués aux intérêts de la couronne et aux siens propres. » (*Revue des deux mondes*, 1er mars 1855.)

De cette conduite du pouvoir devait résulter nécessairement un accord au moins extérieur entre les membres d'un même corps. Il était toutefois des occasions dans lesquelles forcément la divergence devait se manifester. Quelle pouvait être, par exemple, l'attitude des académiciens protestants à l'égard des services religieux officiels, des messes auxquelles le corps entier devait assister, des prédications devant le roi, des panégyriques annuels de saint Louis, des services funèbres célébrés à l'occasion de la mort de chacun des académiciens? Devaient-ils nécessairement prêter présence aussi bien que les catholiques en chacune de ces occurrences, ou leur était-il loisible de s'abstenir de paraître, et une sorte de tolérance tacite leur permettait-elle de se tenir à l'écart? Y avait-il, par exemple, quelque chose d'arrêté sur ce qu'on célébrerait, en fait de service funèbre, à l'occasion de leur propre décès? Il y aurait là des recherches curieuses et intéressantes à faire sur l'état de l'opinion, sur le caractère de la piété dans les deux partis, sur la réalité et la sincérité de la profession religieuse, spécialement chez les académiciens protestants eux-mêmes.

Sous ce dernier rapport, une biographie intime de Conrart, de Gombauld, de d'Ablancourt serait précieuse, mais les éléments, nous le pensons du moins, n'en existent pas. Quant à Conrart qui n'a fait que des publications assez insignifiantes, chose qui peut paraître étrange de la part d'un homme qui pendant tant d'années a été le secrétaire de cette Académie chargée de déterminer la

rateurs convertis, comme un hôpital du protestantisme. » (*Richelieu et la Fronde*, pag. 152.) Ce n'est que plus tard que de telles vues politiques ont pu être nourries au sujet de l'Académie.

langue, on a de lui, outre des mémoires historiques qui n'ont rien à nous révéler sur le sujet qui nous occupe, un volumineux recueil de manuscrits que l'on conserve à la bibliothèque de l'Arsenal[1]. Mais ces manuscrits ne sont pas non plus une ressource pour les renseignements que nous désirerions trouver, car ils ne contiennent qu'une collection de faits et de documents relatifs à la littérature et à la politique, un recueil de lettres, billets, petits vers, que Conrart rassemblait curieusement dans les sociétés qu'il fréquentait, entre autres dans les samedis de Mlle de Scudéry, dont il était un des fidèles[2]. Nous pouvons conjecturer que rien de bien saillant ne se trouve dans ce qu'a laissé Conrart, car M. de Montausier, son ami, et qui avait été protestant lui-même[3], en déconseilla fortement l'impression après la mort de l'auteur, dans la crainte que la réputation de cet homme si considéré ne fût plutôt diminuée qu'accrue par la publication de ses œuvres. Ce sage avis, inspiré par un sentiment de respect pour la mémoire de Conrart, confirmait, quoique dans un tout autre esprit, la remarque maligne de Boileau qui, dans sa première épître, lançant un coup de bec au secrétaire de cette Académie dont les portes ne devaient pas encore s'ouvrir pour lui, signale « de Conrart le silence prudent. » Quoi qu'il en soit de ce silence prudent ou non, ce qui reste de l'homme qui a pu à juste titre être appelé le père de l'Académie, ne nous donne pas de détails intimes et authentiques sur ce qu'était sa foi. Jean Rou, son ami et son premier panégyriste, mentionne sa piété en tête des « vertus par lesquelles il s'était attiré le cœur et l'estime de tous les honnêtes gens, tant dedans que bien loin hors du royaume[4]. » L'abbé d'Olivet, nous le dépeignant d'après les souvenirs de ceux qui l'avaient connu et en particulier de l'abbé de Dangeau, le représente comme préférant la vérité à tout. « Né dans le sein du calvinisme, ajoute-t-il, il eut toujours l'esprit préoccupé de ses erreurs, sans que son cœur en fût moins tendre pour tout ce qu'il connut d'honnêtes gens qui pensaient autrement que lui. » Ce témoignage rendu par deux abbés à la fermeté de Conrart dans ses principes, en même temps qu'à son esprit de tolérance et de support pour les opinions des autres, nous semble précieux à recueillir et jette du jour au moins sur la manière dont Conrart était considéré par ses contemporains. Quoiqu'il n'ait pas publié grand'chose, ses sentiments protestants se révèlent pourtant dans l'épître dédicatoire dont il accompagna la publication de la *Vie de Philippe de Mornay* (Leyde,

[1] Une petite partie des mémoires de Conrart se trouve dans la nouvelle collection de mémoires relatifs à l'histoire de France, publiée par MM. Michaud et Poujoulat, tom. XXVIIIe. La collection Petitot en renferme aussi un extrait donné par M. de Monmerqué. Quant aux manuscrits, ils forment 24 volumes in-4 et 18 volumes in-folio.

Voy. Cousin, *Revue des deux mondes*, 1er janvier 1854, pag. 6, 20 et suiv.

Des lettres de Conrart à Rivet se trouvent encore dans les manuscrits de la bibliothèque Royer conservés aux archives d'Etat à la Haye. Elles ont été signalées par M. F. Waddington. On trouverait là peut-être quelque chose de plus positif sur les sentiments religieux de notre académicien. (*Bulletin*, tom. III, pag. 355.)

[2] On annonce comme devant faire partie de la bibliothèque elzévirienne publiée par le libraire P. Jannet un volume intitulé : *Chroniques des samedis de Mlle de Scudéry*, recueillies par Conrart, annotées par Pellisson Fontanier, et publiées par M. F. Feuillet de Conches. (*Revue contemporaine*, 31 octobre 1856.)

[3] Weiss, tom. I, pag. 49 et 55.

[4] Bulletin, tom. III, pag. 495.

C'est sans doute comme un témoignage rendu à la bonté de cœur de Conrart que Perrot d'Ablancourt lui donne le nom de *Philandre*, en lui dédiant sa traduction du dialogue de Minutius Felix.

Un grand nombre d'autres ouvrages lui furent dédiés ; nous citerons entre autres *Les vies des poëtes grecs* de Lefèvre, le docte père de la savante Mme Dacier.

Protestant sincère, il ne parlait jamais de religion sans qu'on l'y contraignît ; jamais, en en parlant, il n'hésitait à confesser sa foi. (Demogeot, *Tableau de la littérature au XVIIe siècle*, pag. 262.)

Voyez, quant aux relations de Conrart avec Bossuet, deux lettres que ce dernier lui adressa, en 1671, au moment de son admission à l'Académie. (*Secrétaires perpétuels*, pag. 7 bis.)

1647)[1], dans la préface qu'il joignit aux traités posthumes de son ami Gombauld, ainsi que dans sa révision des psaumes de Marot[2]. Ces écrits prouvent du moins qu'au milieu des préoccupations politiques du conseiller d'état et des travaux littéraires de l'académicien, il y avait quelque place dans l'esprit de Conrart pour des pensées religieuses et qu'il n'a pas craint de les mettre au jour.

Quant à Ogier de Gombauld, le volume de « Traités et lettres touchant la religion, » que Conrart fit précéder d'une préface, ainsi que nous venons de le rappeler[3], pourrait nous donner une idée plus exacte de ce qu'était sa foi et du caractère de sa piété, si nous avions en même temps quelques données plus précises sur sa vie, mais l'abbé d'Olivet lui-même a été réduit, en mentionnant ce livre « peu commun, » dit-il, à citer la préface de Conrart, comme la seule source de renseignements qu'il eût à sa portée. « Où trouver aujourd'hui, c'est ainsi qu'il commence sa notice, des mémoires sur M. de Gombauld, si personne de son temps n'avait pris soin de nous en laisser ? Heureusement M. Conrart y a pourvu. » Cet académicien, mort en 1666, avait cependant fait partie de la docte assemblée dès sa première origine, et par conséquent pendant au moins trente-deux ans. Or, de cette préface mise en tête d'un ouvrage religieux, la seule chose qui, d'après la citation de d'Olivet, se rapporte au sujet de nos recherches, serait cette allégation que la « piété de Gombauld était sincère. » Il n'y a pas là de quoi nous éclairer beaucoup sur ce que nous aimerions à savoir, sur le degré de cette piété, sur la manière dont elle se manifestait au dehors, et particulièrement dans les relations de Gombauld avec ses collègues. Des « Traités et lettres sur la religion, » laissés comme un legs à l'amitié de celui qui devait les publier, il y a là pourtant quelque chose qui donne à penser que ni l'auteur ni l'éditeur n'étaient indifférents à l'égard du sujet de l'ouvrage. Ajoutons encore une chose que Pellisson rapporte « comme un témoignage de la piété et de la vertu » de Gombauld, c'est qu'il proposait dans un mémoire relatif aux statuts de l'Académie « que chacun des académiciens fût tenu de composer tous les ans une pièce, petite ou grande, à la louange de Dieu. » (*Hist. de l'Acad.*, pag. 32.) L'abbé d'Olivet n'a peut-être pas cité ce que nous aurions signalé en première ligne dans l'écrit de Conrart. Conrart dit en effet : « Sa plus grande passion était de publier ces écrits, parce qu'il était persuadé qu'ils seraient utiles, et peut-être n'a-t-on guère vu d'homme séculier avoir autant de zèle pour la gloire de Dieu et autant d'amour pour le prochain qu'il en avait. » Conrart ajoute cette sorte d'apologie qui donne bien à penser. « Mais quand on aura remarqué dans ses ouvrages la ferveur de ce zèle, et quand on saura d'ailleurs que sa subsistance dépendait presque indispensablement de la cour, on ne trouvera plus étrange qu'il ne les ait pas fait paraître durant sa vie. » (Voy. Haag, tom. V, pag. 299.) Mais, d'une autre part, les relations du poëte Gombauld avec la régente Marie de Médicis, les pensions qu'il recevait de la munificence de cette princesse, la manière dont il paraissait « en fort bon équi-

[1] Cette épître ne porte pas la signature de Conrart, mais celle des Elzévirs pour qui il la composa. Elle est adressée « à Son Altesse, » sans autre désignation. Cette altesse était le stathouder Guillaume, petit-fils de Guillaume de Nassau, dit le Taciturne, et de Louise de Châtillon, fille de Coligny, et père de Guillaume III, roi d'Angleterre. Ce prince mourut en 1650, à l'âge de vingt-quatre ans. Frédéric-Guillaume, margrave de Brandebourg, avait épousé sa sœur.

[2] Le traité *De l'action de l'orateur, ou de la prononciation et du geste*, qui parut en 1657 sous le nom de Conrart, avait pour auteur le pasteur Michel LeFaucheux. Conrart en avait revu le style et procuré l'impression. (Goujet, tom. II, pag. 180.)

[3] Ce volume : *Traités et lettres touchant la religion*, Amsterdam, 1669, 1678, in-12, contient : 1° *Considérations sur la religion chrétienne ;* 2° *Traité sur l'Eucharistie ;* 3° *Discours* où sont exposées les raisons pour lesquelles l'auteur préfère la religion réformée à la religion romaine ; 4° *Lettres*, au nombre de cinq, roulant sur le même objet. Il fut très favorablement accueilli du public et traduit en latin et en anglais.

page à la cour, soit à Paris, soit dans les voyages, » la bienveillance dont l'honorèrent « tous les grands et toutes les dames des trois cours qu'il avait vues » (nous citons Conrart), toute cette faveur, toute cette gloire nous laisse un certain doute sur l'austérité de cette « piété » que l'on signale en lui. Aussi fut-il plus connu par ses romans et ses poésies que par le livre posthume dont nous venons de parler, et c'est à ces ouvrages tout profanes que le satyrique Boileau fait allusion dans ce vers qui est comme le *De profundis* de plus d'une réputation éphémère :

Et Gombauld tant loué garde encor la boutique.
Art poét., IV, 48.

En savons-nous beaucoup plus sur les sentiments religieux de Nicolas Perrot, sieur d'Ablancourt, le troisième des académiciens protestants que nous avons signalés? Nous ne trouvons dans ce qu'il a laissé qu'un seul ouvrage qui se rapporte à la religion; c'est un discours sur l'immortalité de l'âme. Or, ce sujet en lui-même n'implique pas des convictions chrétiennes bien positives. Le reste de ses écrits consiste en traductions nombreuses des classiques grecs et latins. Nous avons parlé déjà de sa traduction de Tacite, dédiée à l'Eminentissime cardinal dont d'Ablancourt cherchait à gagner ou à conserver la bienveillance; dans la dédicace de cet ouvrage il accumule les éloges du ministre guerrier, allant jusqu'à mentionner comme un sujet de cette gloire dont il veut « dans le silence être l'adorateur, » la victoire de la Rochelle. Rien dans ce que nous avons de lui n'indique, il faut en convenir, une foi bien vivante, et le dernier trait que nous venons de citer, qui est à nos yeux un acte de bien grande faiblesse, prouve qu'il avait plus à cœur de faire sa cour au puissant cardinal que de sympathiser avec ses coreligionnaires dans leurs revers et dans leurs souffrances. Si son calvinisme le fit repousser par Louis XIV lorsqu'il lui était proposé par Colbert pour être son historiographe, la pension de mille écus qui lui fût accordée à cette occasion prouve cependant que cette tache d'hérésie n'était pas telle aux yeux du monarque qu'elle le rendît indigne de toute faveur. D'Olivet indique qu'il y eut des phases diverses dans la foi de d'Ablancourt, car il nous le représente comme ayant pensé à l'âge de vingt ans à se vouer à la prédication (catholique, s'entend), en traduisant les plus beaux morceaux des sermons du Père Narni, puis ayant tout de nouveau embrassé le calvinisme, cinq ou six ans après. Mais il n'ajoute rien sur les sentiments intimes de d'Ablancourt, dont au reste il eût été mauvais juge. Nous sommes heureux de savoir d'une autre source que d'Ablancourt fut assisté à son lit de mort par le pieux pasteur Pierre Du Bosc, qui était lié d'une étroite amitié avec lui de même qu'avec Conrart. (Weiss, tom. II, pag. 85.)

Somme toute, il nous paraît, quant à ces trois académiciens protestants, que leur protestantisme fût-il sérieux, ce que nous avons lieu de croire, n'avait rien de bien tranché, de bien austère, rien qui les empêchât de vivre en bonne harmonie avec leurs collègues catholiques, avec les prêtres, avec la cour, avec le pouvoir. Rien n'indique de leur part une opposition, une résistance; ils se sont pliés aux circonstances, à ce qu'ils appelaient sans doute les nécessités de leur position. Ils ont travaillé à faire oublier leur hérésie, plutôt qu'à professer hautement et franchement leurs principes. Ils ont passé sans heurter ceux qui n'auraient pas manqué de soulever contre eux une opposition violente, si leur prudence n'eût pas conjuré constamment cette opposition.

Après ces hommes qui furent du moins honorables, s'ils ne furent pas bien zélés dans leur profession de calvinisme, nous avons à nous occuper d'un personnage moins intéressant, de Pellisson, le quatrième protestant admis dans l'Académie. Pour celui-ci, moins encore que pour les précédents, rien n'indique qu'il ait concouru, pendant les dix-sept années où il a été membre de l'Académie,

avant son abjuration, à faire respecter le protestantisme par sa fidélité. Tout tendait chez lui à faire oublier plutôt qu'à rappeler cette foi huguenote qu'il tenait de sa mère, zélée protestante. La triste histoire de son abjuration qui eut lieu en 1670, après sa captivité de quatre ans à la Bastille, celle plus triste encore de cette caisse[1] destinée à acheter des conversions au catholicisme, dont il fut l'administrateur, et à laquelle son nom est demeuré honteusement accolé; le zèle qu'il montra dans la lutte contre ses anciens coreligionnaires, zèle qui se manifestait tout autrement qu'en s'efforçant de gagner des convictions sincères, tout cela jette un voile douloureux sur le souvenir d'un homme qui, par ses talents, par sa position, aurait pu faire jouer au protestantisme un rôle honorable dans la sphère où se déployait son activité[2].

[1] Voy. de Félice, pag. 380, et Weiss, tom. I, pag. 78.

En 1676, Louis XIV consacra, non plus aux conversions faites, mais aux conversions à faire, le revenu des abbayes de Saint-Germain-des-Prés et de Cluny, et le tiers des économats, c'est-à-dire le tiers du revenu des bénéfices vacants. Le converti Pellisson fut chargé de tenir cette caisse et d'en diriger les opérations. « L'éloquence de Pellisson, moins savante, mais plus persuasive que celle de Bossuet, ne tarda pas à passer en proverbe. » (H. Martin, *Hist. de France*, tom. XIII, pag. 606.)

[2] Rappelons ici le jugement porté sur Pellisson par deux hommes dont l'impartialité sur ce point ne saurait être suspecte. « J'avoue, dit M. F. de Sacy, qu'en matière de religion la persécution violente m'inspire peut-être moins de dégoût et d'horreur que la séduction et la corruption. Louvois et ses dragons me répugnent moins que Pellisson achetant, par ordre de Louis XIV, des conversions à un écu de six livres par tête, ou que Mme de Maintenon enlevant d'autorité des enfants à leurs familles pour les faire élever dans le catholicisme. » (*Var. litt. morc. et hist.*, tom. II, pag. 810.)

« Pellisson, dit M. Cousin, à peine sorti de prison, vit peu à peu changer sa fortune: de persécuté, il devint presque courtisan, et, quand les conversions furent à la mode, il n'imita pas Conrart, se fit catholique, et catholique très zélé. Ce zèle lui donna un assez grand crédit, et lui ouvrit une carrière brillante où nous ne le suivrons pas. » (*La société française au XVIIe siècle*, tom. II, pag. 219.)

Dans cette première histoire de l'Académie qui lui attira tant d'éloges et lui valut l'accès dans ce corps si haut placé, Pellisson ne sut pas même indiquer ce qu'il pouvait y avoir d'honorable pour le protestantisme et d'intéressant pour la paix intérieure du royaume et pour les progrès de la tolérance, dans le fait que des protestants se trouvaient parmi les premiers fondateurs de l'Académie. C'est dans l'ouvrage de son continuateur, l'abbé d'Olivet, que l'on rencontre cette phrase jetée comme à regret et avec une sorte de dédain, dans une note au bas d'une page : « M. de Gombauld était protestant, aussi bien que M. Conrart. » Pellisson, écrivant son histoire dix-huit ans avant son abjuration, aurait pu faire ressortir ce fait d'une manière plus bienveillante et plus sérieuse. Dans tout son volume, on a peine à le croire, il ne se trouve pas la plus légère allusion au protestantisme.

On a agité la question de savoir dans quels sentiments religieux Pellisson était mort. Niceron rapporte à cet égard qu'on lit dans l'histoire de Louis XIV, par M. de Riancourt, que « à l'heure de la mort, Pellisson ne professa aucune religion ouvertement, car il ne voulut point participer aux sacrements de l'église romaine, ni n'osa se dire huguenot; mais persista jusqu'à la fin dans un silence profond, dont il n'y a que Dieu qui sache les causes. » Mais Niceron ajoute que ces paroles se trouvent dans une édition de Hollande et il les attribue carrément à une main huguenote, parce qu'elles ne se trouvent pas dans l'édition de Paris. Qu'une plume protestante ait conservé ces détails, ou qu'une main catholique ait supprimé ce qui pouvait jeter du louche sur le catholicisme de Pellisson, il y a là à nos yeux autant de crédibilité d'un côté que de l'autre. Il faudrait de nouveaux renseignements pour trancher la question et l'impartialité nous oblige à dire : *Adhuc sub judice lis est.* Il n'y aurait cependant à coup sûr rien d'étonnant à ce qu'au moment solennel de quitter ce monde, le souvenir des impressions religieuses de son enfance et de

la piété de sa mère, le réveil tardif d'une conscience bien endurcie aient excité un trouble sérieux dans son âme, des inquiétudes, des regrets et peut-être des remords. Mais, nous le répétons, jusqu'à plus ample et meilleur informé, nous nous abstenons de juger.

Rulhières dit (*Eclairciss. hist.*, tom. I, pag. 148.) : « Toutes les apparences sont que ce fameux converti est mort dans la foi qu'il avait abandonnée [1]. »

Mais en voilà sans doute assez sur ces quatre hommes, les seuls qui, jusqu'aux temps actuels, aient été appelés à représenter au sein de l'Académie la foi protestante.

JULES CHAVANNES.

(*La suite prochainement.*)

LITTÉRATURE RELIGIEUSE

Une scène d'un mystère de la passion [2].

Essai poétique sur 1 Pierre III, 18-20.

D'un mot Jésus-Christ appela à lui l'âme de Dismas [3] qui luttait avec la cruelle mort. L'ombre accourut éperdue et tremblante.

« — Prends courage, lui dit le Sauveur, et suis moi. »

Il l'emporta avec la rapidité de la pensée par des chemins inconnus aux mortels vers une région où pénétraient à peine quelques rayons de la lumière de Dieu.

« — Est-ce là, lui dit l'ombre, le chemin du paradis ?

» — Je t'y introduirai avant l'heure où le soleil se couchera pour Jérusalem.

» — Mais où donc m'entraînes-tu ?

» — Vers la *prison* [4] où dorment les premiers d'entre les morts. »

[1] Voy. encore *Bulletin* de *la société d'hist. du protest. français*, 6e année, pag. 71, Lettre de Rapin Thoyras. — *Ibidem*, 7e année, pag. 27, Lettre de Rapin La Fare.

[2] Voir *Chrétien évang.*, année 1874, pag. 272.

[3] Le brigand converti, Luc XXIII, 43, d'après la tradition, s'appelait Dismas.

[4] 1 Pier. III, 19.

Les esprits de ceux qui avaient vécu jusques au déluge étaient enfermés dans une ténébreuse demeure où d'ennui ils sommeillaient depuis des milliers d'années. Mais à l'heure où le Christ descendit vers eux, Adam s'écria tout à coup : « J'ai vu en songe le serpent mordre au talon son vainqueur, qui mourait à la fleur de ses ans comme mon fils Abel, et je me suis réveillé. »

Au même instant Abel se dresse sur sa couche : « Je dormais, une goutte de sang est tombée sur mon cœur, j'en ai frémi de terreur et de joie, et je me suis réveillé. »

Seth à son tour : « Dans une vision de la nuit, dit-il de sa voix grave et solennelle, sur le fondement [1] vide et nu de ma foi m'est apparu tout à coup le plus beau des fils des hommes tout resplendissant de lumière, et je me suis réveillé. »

Puis le triste et malheureux Enos : « Dans mon rêve j'étais malade comme jadis sur la terre : un homme, un ange, un Dieu est venu à moi, m'a pris par la main, m'a dit : « Sois » guéri, » et je me suis réveillé. »

Kenan, le saint architecte, reprit : « Je voulais bâtir un temple immense tel que je n'en avais jamais construit de mon vivant, mais la pierre de l'angle me manquait et je la cherchais partout en vain, quand elle est descendue des profondeurs des cieux et s'est posée d'elle-même à sa place. »

« Kenan édifiait le temple, s'écria Mahalaléel, et je composais de saints cantiques pour les foules qui accouraient de toutes parts. Mais aucun de mes chants ne répondait à l'ardeur de leur foi, quand des myriades d'anges ont entonné sur nos têtes un hymne d'une ravissante beauté, et je me suis réveillé. »

Jared, que ronge au cœur un cuisant remords, dit d'une voix profondément émue : « Dans un songe j'ai vu sur la sainte montagne d'où j'étais, hélas ! descendu vers les

[1] Voyez, pour le sens des noms de Seth et des patriarches sethites. *Peuple primitif*, tom. III, pag. 241.

fles de Caïn, j'ai vu apparaître un dieu qui, les mains, les pieds et le flanc percés, m'a dit : « J'ai versé mon sang pour te sauver, monte et reviens. »

Après un court silence : « J'ai cru, dit le vieux Méthusalem, entendre de nouveau la voix de mon père, le grand prophète Hénoc, qui ne nous a pas rejoints dans notre sombre prison. Il m'annonçait la prochaine venue de notre Juge et Sauveur, et je me suis réveillé. »

Lémec dormait d'un si profond sommeil qu'il n'avait point entendu les discours des patriarches. S'éveillant en sursaut, il pousse un cri de joie : « Debout! debout! vous tous, ô mes pères, ô mes frères! Mon fils, Noë, celui qui doit nous consoler et que nous avons si longtemps attendu en vain, il est venu, il est ici, au milieu de nous. Je l'ai entendu dire : « L'heure a sonné. » Il était comme transfiguré; c'était lui, et pourtant ce n'était pas lui, tant son regard était plein d'amour et de sainteté. » Mais en cherchant Noë parmi la foule des ombres qui à sa voix secouaient leur sommeil, il s'écrie tout à coup avec un accent d'indicible douleur : « Hélas! hélas! un rêve m'a trompé, les portes sont fermées. »

A ce même instant les portes de la *prison* s'ouvrent comme d'elles-mêmes, et Jésus-Christ pénètre dans la prison, plus brillant que le soleil.

A cet aspect la joie saisit les fidèles, la surprise les indécis, la terreur les méchants. De même que, dans une sombre nuit dont rien ne troublait le repos, une subite tempête agite tous les arbres de la forêt et remplit l'air d'un bruit sourd et confus, ainsi le lugubre silence de la prison des âmes est troublé soudain par leurs mouvements précipités et leurs cris indistincts. Les ombres les plus voisines des portes reculent devant le Christ qui s'avance; d'autres accourent curieuses, inquiètes, et bientôt s'enfuient. Au milieu de cette agitation tumultueuse, Jésus-Christ, élevant sa voix : « Je viens, dit-il, sauver ce qui était perdu. »

Le petit nombre des âmes pieuses comprit distinctement ces paroles et par un élan commun elles se portèrent, Adam à leur tête, au devant du Sauveur. D'autres crurent avoir entendu comme un lointain écho d'un coup de foudre qui aurait brisé la terre en éclats [1]; épouvantées, elles se précipitèrent dans les dernières profondeurs de la prison. La grande multitude avait bien reconnu une voix humaine; mais elle se demandait ce qu'avait dit l'étranger, et elle ne savait si elle osait s'approcher de lui, ou si elle devait le fuir.

Cependant le père des humains, se prosternant avec les fidèles aux pieds du Christ, lui dit : « O toi qui viens sauver, nous sommes perdus sans toi, et c'est moi qui ai perdu toute ma race.

» C'est par moi seul que *le péché est venu dans le monde* [2]. De moi est né le meurtre qui depuis mon fils aîné Caïn a inondé la terre de sang. De moi est née la volupté qui depuis Lémec a détruit la famille et par laquelle toute ma race *n'était plus que chair* [3]. De moi est née l'impiété dont l'Eternel a arrêté le cours dans les flots du déluge.

» C'est par mon péché que la terre s'est couverte de *ronces et d'épines*, qu'elle a *retiré sa force* primitive au champ arrosé de nos sueurs, et que ses plaines fertiles se sont converties en d'arides déserts [4]. De moi est née l'innombrable armée des maladies qui empoisonnent la vie de mes enfants. *Par mon péché est venue dans le monde la mort*, le roi des épouvantements, qui règne sur toute ma postérité et par laquelle *le péché règne* sur nous tous.

« C'est *par la désobéissance d'un seul, par une unique faute* que *la condamnation* s'est étendue *sur tous les hommes*. Tous, nous sommes rejetés loin de la face

[1] Allusion à Jean XII, 29.
[2] Rom. V, 12, et suiv.
[3] Gen. VI, 3.
[4] *Peuple primitif*, tom. III, pag. 22.

de Dieu; tous, nous languissons dans les ténèbres de cette sombre prison; tous, nous vivons dans la mort d'un semblant de vie qui est une vraie mort.

» O toi qui as vaincu le serpent, sauve-nous; car nous avons cru à ta promesse.

» Le jour où Jéhova Elohim nous annonça avec le châtiment de sa justice la délivrance de sa miséricorde, j'ai cru que de la femme naîtrait par toi une race d'êtres *vivants*. J'ai élevé dans cette foi mes enfants. Je leur ai enseigné le sacrifice de repentance et d'actions de grâce, l'espérance et la charité. Nous t'avons attendu sur la terre et nous t'attendions ici dans la mort. O Sauveur! rends-nous la vie, comme Dieu nous l'a promis. »

Jésus-Christ, s'approchant d'Adam et lui tendant la main, dit: « Levez-vous tous!

» Par toi, Adam, sont venus dans le monde le péché, la mort et la condamnation. Par moi sont rendus et donnés au monde *le pardon, la justice et la vie.*

» Tous les hommes ont été condamnés en toi. *En moi* ils reçoivent *le don de la grâce.*

» Ta désobéissance les a faits tous pécheurs. *Ma justice les justifie.*

» Par toi, la mort a régné sur eux tous. *Par moi, la grâce surabondant sur le péché, régnera par la justice* en eux et les remplira d'une *vie éternelle.*

» Tu es le père d'une race faible de nature, déchue par ta faute. Esprit vivifiant, je crée par la foi une race spirituelle, sainte et indestructible.

» Vos péchés vous sont à tous pardonnés. Je les ai portés en mon corps sur la croix pour les expier. En les expiant, je vous ai délivrés de la domination de Satan. Il vous retenait captifs dans cette prison. J'en ai brisé les portes. Je romps vos fers. Vous devenez mes *captifs* [1]. Dans quarante jours vous monterez avec moi *à travers* tous *les cieux* jusqu'au trône de mon Père. »

[1] Eph. IV, 8, et suiv.

Tandis que les vrais croyants rendaient grâce à Dieu de leur pardon dans de muettes prières, Jésus-Christ s'avança vers la foule immense des âmes craintives et indécises. Au milieu d'elles et comme perdu dans leurs flots se tenait Jared, les regards baissés, le front chargé de tristesse. Fendant les rangs serrés des ombres, le Sauveur vint à lui et lui dit: « Jared, ta faute est grande, mais je l'ai lavée dans mon sang. Je te voyais quand, dans la dernière moitié de ta vie, tu priais avec larmes au pied de ton lit, osant à peine implorer ton pardon. Va et reprends ton rang parmi les patriarches. Les fils de Dieu attendent leur fils et leur père. »

Puis, d'une voix solennelle, le Sauveur dit à la foule.

« *Celui qui* sur la terre *a reçu un prophète en qualité de prophète, recevra une récompense de prophète* [1]. »

On vit alors au grand étonnement de la foule s'approcher lentement de Jésus un des plus célèbres d'entre les Caïnites, Jabal le fils du polygame Lémec, le frère de Jubal et de Tubalcaïn. « Seigneur, dit-il, tu le sais: quand je faisais paître mes troupeaux dans les steppes arides qui s'étendent à l'est de la montagne sainte, le prophète Hénoc a souvent passé la nuit sous ma tente. J'avais à lui donner l'hospitalité une joie telle qu'elle est aujourd'hui encore ma seule consolation. Dans les profondes ténèbres de ma vie, ces jours d'Hénoc m'apparaissent au moins lumineux et purs. »

« Tu auras, Jabal, ta récompense de prophète, » lui répondit Jésus-Christ.

Promenant ses regards d'un Dieu sur la foule immobile qui l'entourait, il attira vers lui par une force secrète plusieurs âmes qui, elles aussi, avaient dans leur vie terrestre invité à se reposer dans leurs demeures les fils de Dieu; car, d'une génération à l'autre, plusieurs prophètes de la race de Seth étaient descendus de leur haute cité vers les basses

[1] Math. X, 41.

plaines des Caïnites pour rappeler les adorateurs du soleil [1] au culte du vrai Dieu.

« *Qui a reçu un juste en qualité de juste,* reprit Jésus, *recevra une récompense de juste.* »

A ces mots la foule s'agite, s'ébranle, se scinde en deux. A droite se rangent tous ceux qui, sans oser se dire justes et sans l'être, avaient éprouvé cependant un secret attrait, une profonde vénération, une admiration muette pour les vrais croyants qui venaient à eux de la sainte cité. A gauche étaient les ombres qui dans leur carrière terrestre n'avaient éprouvé rien de pareil.

Comme s'opérait ce départ, Jésus-Christ ajouta :

« *Quiconque aura donné seulement un verre d'eau à boire à l'un de mes disciples, je vous dis en vérité qu'il ne perdra point sa récompense.* »

Peu d'instants après, un des plus humbles d'entre les Sethites, qui sur la terre avait été un pauvre ouvrier, s'approchant du Sauveur, lui dit :

« Dans la grande sécheresse qui faisait périr les hommes par myriades [2], alors que les Caïnites invoquaient en vain le soleil qui ne répondait à leurs prières qu'en redoublant l'ardeur de ses feux, Mehujaël a partagé un jour avec moi son dernier verre d'eau, et son regard semblait me dire : « Tu n'es qu'un « pauvre mendiant, mais par ta foi tu vaux « mieux que nous. » Quelle récompense lui donneras-tu? »

« Les récompenses divines, répondit Jésus, dépassent les espérances humaines. »

Après un moment d'attente et de silence, Jésus franchit d'un vol rapide l'espace qui séparait des ombres indécises celles que la terreur des justices divines avait fait se cacher dans les dernières retraites de la prison.

« *Bienheureux,* dit-il d'une voix pleine de douceur et de force, ceux mêmes qui sont *pauvres* de toute bonne œuvre, s'ils *pleurent* et se repentent [1]. »

« O mon Sauveur ! s'écria tout à coup Dismas qui s'était attaché aux pas de Jésus-Christ, mon cœur déborde de joie en voyant tant d'âmes saisir ta grâce, et de compassion pour toutes celles qui ne veulent pas venir à toi. Laisse-moi, je t'en supplie, descendre vers ces malheureux et leur dire à qui tu as sur ta croix accordé le pardon. »

« Va! » lui dit Jésus.

Se précipitant vers le fond de la prison, il se trouva tout à coup en présence de Caïn et de Lémec. Réveillés de leur lourd sommeil par le tumulte de la foule, ils se tenaient debout adossés à la muraille, sombres et menaçants comme le nuage qui porte dans son sein la tempête. Leurs regards étaient pleins de dureté et d'insolence. Un sourire moqueur et glacial errait sur leurs lèvres. L'un avait comme une massue à la main, l'autre comme une épée. Les géants leur servaient de gardes d'honneur.

Dismas à cet aspect sentit faiblir son courage. Il ne s'attendait pas à tant d'orgueil chez d'aussi grands criminels. Mais la compassion l'emportant dans son cœur sur la crainte : « — Oh ! mes frères, s'écria-t-il, je viens, chargé de crimes, vous apporter une bonne nouvelle....

» — Que signifient, s'écria Caïn, cette lumière dans nos ténèbres et ces rumeurs dans notre silence? Que nous veut cet étranger qui trouble notre sommeil pour nous parler de crimes?... Qu'il se taise et se retire !

» — Vous dormez du sommeil de la mort, et je vous annonce le retour à la vie et à l'espérance.

» — Que parle-t-il d'espérance? C'est un vieux mot qui pour nous n'a plus de sens. Notre cœur est tout souvenir, tout regrets.

» — Vous vous souvenez d'une vie de souffrances.

» — Nous nous souvenons d'une vie de passion et de joie, d'entreprises et de décou-

[1] *Peuple primitif,* tom. III, 115.
[2] *Peuple primitif,* tom. II, 183.

[1] Math. V, 3 et 4.

vertes toujours nouvelles, d'amours et de combats, de chants et de festins, de voluptés sans cesse renaissantes. Qu'on nous les rende et nous t'écouterons; sinon, tais-toi.

» — Le chemin de la terre vous est fermé : Dieu ouvre au pardon celui du ciel.

» — Ton Dieu nous a sans pitié arrachés de la terre des vivants et précipités dans ces abimes. Qu'aurait pu faire de pire Satan? Ton ciel est la demeure de ce Dieu : il serait pour nous un enfer. »

L'âme oppressée de douleur, Dismas garda quelques instants le silence. On le vit joindre les mains et prier en arrêtant sur son Sauveur un de ces regards qui attendent une réponse. Jésus, immobile, sembla ne pas prendre garde à lui. Mais l'humble serviteur avait compris son Seigneur, et, se détournant de Caïn : « Vous tous qui m'entendez, dit-il, race infortunée d'Adam! votre père qui vous a faits pécheurs, vient d'obtenir son pardon. L'auteur de vos fautes, de vos souffrances, de votre condamnation a été reçu en grâce par l'Auteur de la sainteté et de la vie. Par ma bouche Adam vous dit : « Suivez mon » exemple. » Il vous a appris la désobéissance : apprenez de lui le repentir. Vous avez comme lui succombé aux convoitises de la chair, à celles des yeux, à l'orgueil de la vie : comme lui, rentrez en vous-mêmes, confessez vos péchés, criez merci. Plus coupables que lui, laissez-vous, vous aussi, réconcilier avec Dieu par le Sauveur! »

« — Quel est ce Sauveur? s'écria d'un ton irrité un des géants.

» — C'est celui dont la venue avait été promise à nos premiers parents le lendemain de leur chute.

» — Je ne sais ce que tu nous dis d'une promesse et d'une chute.

» — J'en ai, dit Lémec, un vague souvenir; mais que nous importent ces histoires?

» — Mon père, dit Caïn, me les avait racontées dans mon enfance; mais je ne les comprenais pas et je les ai oubliées.

» — Caïn, s'écria Desmas, ravive tes souvenirs et prends pitié de toi-même. Ne sais-tu pas que Satan avait séduit au paradis tes parents et que l'Eternel, en les punissant de mort, leur annonça que d'une vierge naîtrait leur Sauveur? Le voilà! tes yeux le contemplent. Dieu, qui est fidèle, a tenu ses promesses. Il a donné au monde son propre Fils qui s'est fait homme et qui est mort sur une croix pour nos péchés. Le sang d'Abel criait vengeance au ciel contre toi : le sang du Sauveur implore du ciel grâce et miséricorde pour toi. Tes sacrifices étaient rejetés de Dieu et tu sais bien pour quelle cause. Son sacrifice, tel qu'une offrande d'agréable odeur, apaise le Dieu de l'inflexible justice.... Caïn! Caïn! ne te détourne pas de moi.... laisse-moi terminer mon message.... (*A voix basse.*) J'ai été meurtrier comme toi; comme toi, j'ai mené une vie dissolue. (*A voix haute.*) Les hommes m'ont justement condamné au supplice de la croix pour tout le sang que j'ai versé. Ma croix s'est trouvée à droite de la sienne. Je savais qu'il avait pardonné sans un mot de reproche aux plus grands coupables tous leurs péchés. Les promesses faites à nos pères me revinrent au cœur; je compris qu'il était le Sauveur, et lui dis : « Seigneur, souviens-toi de moi « quand tu seras dans ton royaume au jour de « ta venue. » Il m'a répondu : « Tu seras au- « jourd'hui même avec moi dans le paradis, » et voici, il m'y conduit.... Jette donc sur lui, ô Caïn, un regard, rien qu'un regard de repentance et de supplication, et tu vivras. »

Caïn avait pendant ce discours plié la tête et abaissé vers le sol les yeux. La lumière pénétrait-elle dans son âme? son cœur s'ouvrait-il à la foi? ou sa terreur et sa haine de Dieu le rendaient-elles insensible aux attraits de la grâce? C'est ce que ne trahissait pas un mot, pas un geste, pas un regard.

Alors Dismas, s'adressant de nouveau aux ombres qui s'étaient pressées en foule autour de lui : « Un regard, disait-il, rien qu'un regard sur Celui qui vient à vous plein de grâce, et vous serez sauvés! Est-il donc si difficile de

sortir de la prison, des ténèbres, de la mort? Ah! venez, venez à la vie, à la lumière, à la joie! »

Emue par ces paroles, la foule des ombres s'agite; un sourd murmure se propage dans tous leurs rangs; plusieurs, soupirant en secret et tremblant, élèvent vers le Seigneur un regard qui le cherche en hésitant. Tout à coup un des descendants de Jared, Daon, s'écrie : « A moi tous les pauvres qui pleurent! » et il s'élance vers la hauteur. Mais sa femme l'arrête en poussant un cri de désespoir qui retentit dans tout l'Hadès. C'était une de ces filles des hommes qui avaient appris de Jubal l'art de chanter, en s'accompagnant de la lyre, de doux chants d'amour, et de Tubalcaïn celui de relever leur beauté par les plus élégantes parures. Elle avait séduit Daon sans l'aimer; mais elle l'avait vu si triste d'une chute qu'il ne pouvait oublier, qu'elle avait fini par brûler pour lui de la plus ardente passion. Daon était mort à la fleur de l'âge. Ne pouvant lui survivre, elle s'était jetée sur son bucher funèbre, et jamais on ne l'avait surprise dans l'Hadès se séparer un instant de son époux. Aussi, lorsqu'elle vit Daon s'élancer sans elle dans l'espace, s'écria-t-elle : « Daon, Daon, tu ne m'abandonnes pas! » Mais lui : « Tu m'as séduite! monte avec moi ou je monte sans toi. »

Au cri de Nahema, Caïn leva les yeux, comprit et se tut. Mais Lémec, se jetant au milieu de la foule des ombres qui tourbillonnait comme poussée par deux vents contraires : « Montez, montez au ciel, époux sans cœur, pères sans entrailles. Allez baiser les pieds de ce Sauveur qui ne sait pas nous rendre nos corps et nous faire revivre sur la terre! Allez dans votre ciel chanter avec les anges de Dieu, notre bourreau! Nous, nous restons auprès de nos Adas et de nos Zillas : nous aimons mieux avec elles nos ténèbres et la mort que sans elles vos splendeurs. »

A ces mots la plupart des âmes qui étaient prêtes à suivre Daon, reculèrent comme les flots de l'océan qui semblent, à la marée montante, devoir se répandre sur toute la contrée et qu'une force invincible fait revenir en arrière.

Etonné et muet, Dismas vit un petit nombre d'âmes s'élever avec Daon vers Jésus-Christ, tandis que toutes les autres descendirent dans les profondeurs de l'Hadès, telles qu'un nuage qui s'abat sur la plaine et la recouvre d'un voile épais. Il comprit que le jugement auquel il assistait, n'était que le prélude d'un autre : les ombres qui avaient hésité, se souviendraient du pardon qui leur avait été offert, et leurs regrets de plus en plus poignants se convertiraient en une espérance de plus en plus vive d'une grâce à venir; celles mêmes qui s'étaient montrées les plus rebelles, pourraient revenir à résipiscence et céder un jour à une action plus efficace de l'Esprit-Saint.

Dismas était absorbé dans ces pensées quand la voix toute-puissante du Christ retentit claire et distincte dans tous les coins de la prison : « Aujourd'hui je sauve, demain je jugerai. Malheur à ceux qui persévéreront dans leur impénitence. Leur part sera avec Satan et ses anges dans l'étang ardent de feu et de soufre. »

Il disparut avec Dismas, et les portes de l'Hadès se refermèrent sur eux.

FRÉD. DE ROUGEMONT.

HISTOIRE

Nous avons obtenu, de l'obligeance d'un de nos plus anciens collaborateurs, les fragments suivants d'un volume qui est sous presse [1]; nous offrons ces prémices à nos lecteurs, persuadé qu'ils s'empresseront de lire l'ouvrage entier dès qu'il aura paru. P. B.

Avant-propos.

Comment me suis-je trouvé dans le cours de ma soixante et dix-septième année, et

[1] *Histoire de la confédération suisse. Des plus anciens âges aux temps de la Réforme*, par L. Vulliemin. Lausanne, Georges Bridel éditeur.

presque sans m'en douter, avoir commencé d'écrire l'histoire de la patrie suisse? Je me l'explique par l'attrait qui porte le vieillard vers les jeunes générations, et par le plaisir que je trouvais à occuper mes derniers jours des études qui ont fait ma joie dans un âge moins avancé. Je ne me demandai pas si j'arriverais au terme; il me suffisait de savoir que j'employais le reste de mes forces au service de la patrie que j'aime.

L'histoire suisse ne présente plus aujourd'hui les aspects qu'elle offrait aux temps où J. de Muller écrivait; les recherches ont poursuivi leur cours. La critique a fait son œuvre. A nous d'en accepter les résultats, persuadés que toute conquête de la vérité est une force pour la patrie. Mais à nous aussi de faire à la légende et à la tradition leur place. Telle légende, accueillie par la nation et devenue partie de son existence, possède plus de valeur morale et a acquis plus d'importance historique que bien des faits matériellement constatés. Nous veillerons toutefois à ne jamais laisser se confondre les deux sources d'instruction, et nous chercherons à mettre habituellement le lecteur en mesure de discerner les domaines de l'histoire documentaire d'avec ceux où flottent, en un clair-obscur, des traditions incertaines et les poétiques créations d'un monde légendaire.

Ce précis, s'il nous est donné de l'achever, comprendra deux volumes. A peine osons-nous donner le nom d'histoire à un narré d'aussi peu d'étendue; mais s'il est accepté comme pouvant servir d'introduction à l'étude des récits plus complets dont se composent les annales de la nation, nous n'en demandons pas davantage.

L. V.

L'église sous les Mérowingiens.

511 à 751.

En des temps où l'épée des barbares avait passé partout, ruinant l'agriculture et le commerce, l'église seule était restée florissante. Comme les rois, elle avait son peuple et ses plaids. Pour le pauvre peuple, qui n'en av pas d'autre, elle était la patrie. Dépossé chassé de partout, il avait mis aux mains ses prêtres, non-seulement sa religion, m son gouvernement, ses affaires et ses intér Qu'on ne se représente pas des assembl silencieuses; la pompe des jeux publics des théâtres avait été transportée dans l cérémonies de l'église, pour attirer autour l'autel et la foule romaine, avide de spec cles, et la foule barbare, que l'on gagnait p les yeux plus que par la parole. Les siéges le chœur étaient occupés par les clercs, ar tocratie dont l'empire ne s'était pas, com celui de la société civile, établi par la vi lence. Le peuple chrétien se rangeait av ordre, les fidèles le plus près de l'autel, de rière eux les catéchumènes, puis les pé tents. Le Franc et le Romain, le serf l'homme libre étaient sur le même pied. Po les persécutés, l'église était un asile. L hymnes étaient chantées dans un latin que peuple comprenait. L'excommunication ét regardée comme un rempart contre l'injusti Le refus même de la sépulture était, en c siècles, une mesure populaire, car on y voy une dernière arme tournée contre le fort q abusait de sa puissance.

L'éducation de la jeunesse avait aussi pas aux mains des clercs. Il est vrai qu'ils n'en seignaient pas les auteurs classiques, do eux-mêmes ils avaient perdu l'intelligen mais une littérature nouvelle, superposée l'explication familière des Ecritures, celle d la légende, des vies et des miracles des saint

Chaque âge, dans l'histoire, a la littéra ture qui lui est propre; celle-ci naissait autou du berceau d'une société dans l'enfance comme sont nés, dans la bouche de nos mè res, les récits qui ont bercé nos premièr années. Sans doute, elle s'alliait aux supersti tions; on venait aux lieux saints consulter le sorts; le malade y cherchait la santé dan un air sanctifié par les reliques des saints. Le marché même se tenait auprès de l'église, et lorsqu'un différend s'élevait sur la qualité

de l'objet en vente, le vendeur et l'acheteur entraient dans le temple pour jurer, par le saint patron du lieu, la vérité de leurs allégations. Il arrivait même que, pour soustraire leurs récoltes à la spoliation, les paysans fissent du temple leur grange et leur grenier. Les ventes, les donations, les actes publics ou privés étaient mis par écrit dans les églises. Il n'était guère d'autres archives que celles qui se conservaient dans les saints lieux.

Ce qu'elle était pour les opprimés, l'église l'était pour les pauvres. Leur multitude était son lot. Quiconque n'avait rien lui appartenait, et elle pourvoyait à ses besoins. Chaque couvent, chaque église avait ses institutions pour les malades, les infirmes, les voyageurs. Cet état de choses supposait des richesses considérables. Déjà, en effet, celles de l'église surpassaient celles de l'état, et, chaque année encore, elles s'accroissaient par de nouvelles donations. Chaque année aussi, l'on voyait des gens renoncer à leurs biens, et même à la liberté, pour se placer sous l'administration paternelle d'une église ou d'un monastère. Donnés à l'église, ces biens étaient affranchis de toute imposition publique.

L'Helvétie romane avait trois évêchés. Celui de Genève s'étendait jusqu'à l'Aubonne; celui de Sion jusqu'à la Veveyse; à partir de ces limites, celui de Lausanne embrassait tous les pays situés entre l'Aar et le Jura. Il portait le nom d'évêché des Aventiciens, lorsqu'un gentilhomme burgonde, Marius, qui cultivait son domaine de ses mains et, l'hiver, fabriquait des vases sacrés ou bien écrivait la chronique de son temps, fut appelé à l'épiscopat; ce fut lui qui transporta son siége des ruines d'Aventicum à Lausanne, aux lieux où se croisaient deux chemins, l'un venant d'Orbe, et l'autre courant de colline en colline le long de la rive du Léman. (573.) L'évêché de Genève relevait de l'archevêché de Vienne, celui de Sion de l'archevêché de Tarentaise; l'évêque de Lausanne était le principal suffragant de l'archevêque de Besançon, qu'il sacrait. Du haut de la terrasse sur laquelle il dédia une chapelle à Notre-Dame de Pitié, et d'où les regards contemplent aujourd'hui le spectacle d'une étonnante prospérité, on ne découvrait alors que des métairies éparses, des ruines et des terres abandonnées. Un récent désastre venait d'ajouter à la désolation de ces rives; un mont, détaché des Alpes, avait couvert le fort de Tauretunum, refoulé le cours du Rhône et soulevé les eaux du lac, qui avaient pénétré avec une violence irrésistible jusque dans Genève, où ce déluge avait fait périr beaucoup d'habitants. (563.)

La Suisse alémannique avait aussi trois évêchés, celui de Bâle, celui de Vindonissa, dont le siége fut vers l'an 590 transporté à Constance, et celui de Coire. Autour de ces foyers d'activité chrétienne les forêts et le désert occupaient d'immenses espaces. C'était de loin en loin seulement que l'on voyait, au pied d'une tour ou dans le voisinage d'un monastère, des champs cultivés; c'était de loin en loin qu'une chapelle annonçait la présence d'un prêtre et d'une communauté chrétienne, tandis qu'assez généralement les Alémans continuaient de rendre à Odin un culte superstitieux. Dans la lutte engagée entre les deux religions, celle du Christ reçut un puissant secours de lieux d'où elle ne l'attendait pas.

Les cloîtres de l'Irlande et de l'Ecosse étaient, dans le septième siècle, des foyers de culture et d'une vie religieuse indépendante de Rome. Comme ils travaillaient à la répandre sur le continent, on vit un jour un de leurs missionnaires, Colomban, arriver dans nos pays, avec onze compagnons d'œuvre. Ils venaient de France, où la franchise de leur parole avait blessé Brunehilde, qui les avait invités à porter plus loin leurs pas. Arrivés près de Zurich, à Tuggen, ils y virent des paysans offrir un sacrifice aux dieux de leurs pères; s'enflammant à cet aspect, ils jetèrent le sacrifice dans le lac, et livrèrent le temple aux flammes. Chassés, ils s'avancèrent vers le lac de Constance; mais ce

fut pour trouver partout les Alémans insensibles à leur prédication. Les besoins des barbares ne dépassent guère ceux de leurs troupeaux. Les missionnaires finirent par se séparer. Colomban ayant franchi les Alpes, alla continuer son œuvre à leur pied, dans le couvent de Bobbio. Sigbert, qui l'avait quitté en Rétie, s'établit non loin des sources du Rhin, dans la solitude où il fonda le couvent de Dissentis (614), tandis que deux autres des compagnons de Colomban, Gall et Mang, bâtirent leur cellule au pied des Alpes de l'Appenzell, non loin d'une chute de la Steinach, aux lieux où, un siècle plus tard, le pieux et énergique Othmar construisit le monastère de Saint Gall. (720.)

Déjà plus anciennement, à ce que l'on croit (530?), un Irlandais avait fondé dans une île du Rhin le couvent de Sæckingen, sous la protection duquel les vallées de Glaris se couvrirent en peu de temps d'une population considérable. Vint le jour où, sur une voie fréquentée par le commerce, un gentilhomme aléman, Ruprecht, bâtit à l'extrémité d'un beau lac et sur une rive encore couverte de bois et de marécages l'église destinée à devenir la collégiale de Zurich. Vers le même temps, un frère de Ruprecht, Wickard, opposant, à la sortie d'un autre lac, des digues aux eaux vagabondes de la Reuss, fonda sur le marais desséché l'église de Saint-Léger (saint Léodgar), à l'ombre de laquelle devait s'élever la ville de Lucerne. C'est ainsi que, tandis que la plupart des grands méprisaient le travailleur, des hommes de Dieu proclamèrent le travail sacré. Ils bénissaient la terre; aussi la plupart de nos cités les plus florissantes sont-elles nées sous l'abri des églises ou des monastères qu'ils ont fondés.

Parfois il arrivait, en ces âges, que des hommes puissants, convaincus tout à coup de la vanité de ce qui s'offrait à leurs yeux, s'attachaient fortement à des vérités éternelles, et se retiraient pour s'en nourrir dans l'ombre et la solitude. Mais la foule ne tardait pas à les y suivre. Alors ils lui enseignaie[nt] à unir au culte de Dieu la culture du sol. C'est de cette manière qu'un gentilhomme de Trèves, Germanus, fonda dans un désert arrosé par la Birse le couvent de Grandval; que dans une vallée profonde, habitée par un solitaire, Ursicinus, un seigneur qui avait renoncé à la cour pour devenir grand par le mépris du monde, Wandergisil, bâtit une église, origine du monastère de Saint-Ursanne; qu'Imier commença le défrichement du val qui porte son nom; et que, si l'on en croit la tradition, Donat et Ramnelène jetèrent les fondements du couvent de Romainmôtier (*Romanis monasterium),* non loin des lieux où deux ermites, Romain et Lupicin, avaient élevé la chapelle de saint Loup (*sancti Lupicini*).

REVUE CRITIQUE

Épitre de saint Jacques, par Fr. Chapuis, ancien pasteur. — Lausanne, H. Mignot, éditeur, 1874.

S'il est une vérité qui semble généralement admise aujourd'hui parmi les chrétiens, en théorie du moins, c'est bien la nécessité d'une étude approfondie et indépendante de la Bible. Ce n'est pas seulement dans l'église que depuis longtemps on parait persuadé que la vie ne renaîtra que si l'on retourne à la source première pour y boire à longs traits: la théologie aussi, lasse de toutes les formules qu'elle avait si longtemps acceptées sur la foi des symboles, a voulu relire l'Écriture avec plus d'impartialité. Malgré tout le respect qu'inspirent les confessions de foi du passé, on a senti le besoin de ne plus examiner les doctrines bibliques à travers ces prismes qui, tout vénérables qu'ils sont, n'en colorent pas moins la vérité divine de quelques reflets étranges; et l'on a pris à tâche de se placer directement en présence des écrits apostoliques, ne cherchant plus qu'à saisir leur pensée primitive. L'exégèse n'a

plus été l'humble servante de la dogmatique.

Mais si, quittant la théorie, on en vient à la pratique, on peut se demander si l'étude de l'Ecriture occupe réellement la place qu'on lui assigne en principe. A en juger par notre littérature religieuse et théologique, la réponse ne peut être douteuse. Les explications scripturaires ne sont en aucune proportion avec l'importance que nous leur assignions tout à l'heure. Il y a là un symptôme qui, si on y regardait de près, expliquerait bien des lacunes dont on va gémissant.

Aussi devons-nous saluer avec d'autant plus de reconnaissance les efforts de ceux qui se mettent à la brèche pour remettre en honneur au milieu de nous les études exégétiques. Nous leur devons surtout un accueil empressé, quand ils ont des mérites aussi réels que l'explication de saint Jacques par M. Chapuis. Il est vrai que nous avons ici une exégèse populaire et non scientifique. Chacun sait combien ce genre offre de difficultés, et combien facilement il devient une sorte d'hybride qui, pour vouloir rester dans un juste milieu, ne satisfait ni les uns ni les autres.

Mais hâtons-nous de dire que M. Chapuis a admirablement surmonté la difficulté, et qu'il a tiré de ce genre le meilleur parti possible. La nature toute pratique de l'épître de Jacques y est probablement pour beaucoup; peu d'écrits se prêtent aussi bien à des développements moraux. Ce qui passerait pour des applications pieuses dans d'autres livres devient ici un véritable commentaire.

Quoi qu'il en soit, on sent à la base de cette explication un travail solide et de bon aloi; les résultats reposent si évidemment sur une exégèse scientifique que ce livre conserve une valeur incontestable pour les pasteurs eux-mêmes. Ils profiteront surtout des analyses parfois très heureuses que fournissent les subdivisions du plus grand nombre des chapitres. Il faut avoir lutté avec les difficultés de l'exégèse, pour apprécier tout ce qu'il y a de sagacité dans les articulations que M. Chapuis a établies en certains paragraphes, afin d'en organiser la matière. Le lecteur a ainsi l'avantage de pouvoir suivre la marche de la pensée; là même où le fil devient ténu, l'auteur le poursuit avec une ingénieuse finesse, sans donner cependant dans la subtilité.

A ce mérite, nous en ajouterons un autre qui nous paraît être le caractère distinctif de cet ouvrage : nous voulons dire la juste mesure et le sage équilibre qui président à la disposition de l'ensemble aussi bien que des détails. Je n'entends pas parler ici de la pondération non moins constante, de la sagesse si raisonnable qui nous met à couvert de toute exagération. C'est là, je dois l'avouer, une qualité qui me paraît ressembler singulièrement à un défaut, surtout lorsqu'il s'agit de l'épître de saint Jacques. Dans l'explication d'un auteur qui ne connaît pas les nuances délicates de la morale philosophique, mais chez qui toutes les couleurs sont vives et tranchantes, n'y a-t-il pas dans l'exquise modération de nos principes, dans l'urbanité et le poli de nos mœurs conventionnelles, quelque chose qui jure avec cette virile énergie? Il fait bon sentir parfois plus directement le bouillonnement de cette âme ardente. Dans notre époque où les caractères s'effacent, où les individualités se moulent sur le type universel, une des missions des chrétiens tels que saint Jacques est de montrer comment l'Evangile retrempe les énergies vitales de l'âme humaine, rallume en elle la passion du bien moral et l'arrache aux compromis énervants du présent siècle. Pour mettre la personne et la lettre de Jacques dans la lumière qui lui convient, il faut oublier, plus encore peut-être que pour les autres auteurs du Nouveau Testament, notre christianisme si raisonnable, si fashionable, et en revenir au christianisme vigoureux des premiers jours, avec ses folies sublimes et ses saintes exagérations. Aussi désirerions-nous plus de hardiesse dans la pensée, pour que la vie chrétienne demeurât bien ce quelque chose d'extraordinaire dont parle Jésus. (Math. V, 47.)

Mais la sage mesure que nous relevons avec éloge dans ce livre, se rapporte plutôt au choix judicieux des matériaux. Ce n'est certes pas à M. Chapuis que s'appliquerait le vers de Boileau :

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Il sait s'arrêter juste à temps, sans dépasser la limite pour devoir écourter ensuite. Thèse générale, on a touf l'essentiel, ni trop, ni trop peu, juste assez pour être satisfait.

Nous ne songeons pas néanmoins à prétendre que toutes les idées aient reçu leur complet développement et que le texte soit épuisé dans sa plénitude. Aussi bien n'est-ce pas là ce qu'on attend d'une exégèse populaire. Lorsque M. Chapuis nous dit quelque part (page 123), que « sa seule préoccupation doit être de nous dire ce qu'il y a, *tout ce qu'il y a* et rien que ce qu'il y a » dans ce qu'il médite, évidemment il a involontairement forcé la note. Comment embrasserait-on la richesse des écrits apostoliques, lorsqu'on est réduit à effleurer leur pensée et à en esquisser les contours ?

S'il est bien des points où nous aurions désiré des explications plus explicites, l'auteur nous répondrait sans doute que c'était pour lui une question d'équilibre et d'économie dans la distribution générale. Il nous sera permis pourtant d'élever la voix en faveur de quelques sujets importants qui se trouvent réduits à la portion congrue et qui voient s'étaler commodément à leur place de longues citations d'auteurs profanes au sens plus ou moins prochain. Ces rapprochements sont très intéressants, je n'en disconviens nullement. Mais dès qu'ils ne soutiennent plus qu'une relation indirecte avec le sujet principal (et l'ouvrage en offre un assez bon nombre d'exemples), il faut avouer que l'exégèse ne s'accommode guère de telles illustrations ; elles mettent en souffrance les développements fondamentaux. Les proportions extérieures sont ici bien secondaires : le véritable é libre consiste plutôt à consacrer plus de temps à l'essentiel pour passer en quelques mots sur l'accessoire.

Nous ne citerons que quelques exemples pour appuyer notre dire. Personne ne se douterait à la lecture de notre livre qu'il y a la parenté la plus étroite entre les *épreuves* de chap. I, 2 et 12 et les *tentations* des versets 13 et 14, tandis qu'en grec elles ont un seul et même vocable à la base. La distinction, indiquée en passant, valait bien la peine d'être établie.

L'exhortation de I, 21 : *Recevez* avec douceur la parole *plantée en vous*, si profonde dans sa paradoxale énergie, si riche quand on en déploie le contenu à la lumière des enseignements bibliques sur la parole de Dieu, ne méritait-elle pas examen ? N'est-ce pas l'évider que de n'y voir « qu'une bienveillance aimable, un esprit calme et un cœur serein. » (Page 46.)

Quand nous lisons IV, 4 : L'amour du monde est *inimitié contre Dieu*, ces derniers mots creusent à nos regards un épouvantable abîme. Ce n'est certes pas assez de ne voir là qu'un simple contraste, qu'une antithèse énergique qu'on traduit par l'incompatibilité de certains actes religieux avec des goûts frivoles ! (Page 191.) C'est une des lois les plus tragiques de la psychologie et de la vie humaine, le principe le plus élevé peut-être de la philosophie morale.

Pour expliquer le verset 7 du même chapitre : « Soumettez-vous à Dieu, résistez au diable, » notre auteur cite très à propos ces mots de Vinet : « C'est la vie en Dieu qui produit la mort au monde, tandis que ce n'est pas la mort au monde qui produit la vie en Dieu. » C'est parfait. Mais comment expliquer que, deux pages plus loin, l'ordre indiqué par l'apôtre, reconnu par Vinet comme exprimant une profonde vérité morale, se trouve subitement renversé : Résistez au diable *d'abord*, soumettez-vous à Dieu *ensuite?* (Pages 192-198.)

Je m'arrête, ne voulant pas faire la petite guerre, et éplucher un livre en somme excel-

lent. Si nous n'entrons pas dans l'examen de questions plus générales, par exemple de la différence entre Paul et Jacques, de la relation des riches du chapitre V avec l'église chrétienne, etc., c'est que M. Chapuis nous a donné ses résultats plutôt que les déductions qui les établissent. Il n'y a donc pas lieu de discuter ici sa manière de voir, puisqu'il n'est pas question d'opposer thèses à thèses sans les appuyer.

Quelques mots encore sur la préface solide qui a pour auteur M. le professeur Clément. Ce n'est assurément pas la partie la moins intéressante du volume. Elle contient des indications pratiques sur l'étude de l'Ecriture et un judicieux examen de l'épître de Jacques. Il y a beaucoup de profit à retirer de cette introduction substantielle.

C. P.

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

Vaud.

Inauguration du monument élevé à Orbe à la mémoire de Pierre Viret.

Mai 1875.

Un jour, — il y a de cela à peu près quatorze ans, — le pasteur Henri Martin passant à Orbe, exprima à un habitant de cette ville le regret qu'aucun monument n'y eût été érigé à la mémoire du réformateur *Pierre Viret.* Cette idée fut accueillie par la municipalité d'Orbe, qui confia à un comité le soin de réparer un trop long oubli. Mais à l'élan des premiers jours succéda un grand calme, et l'on put croire que le projet de monument était abandonné. — Ce ne fut donc pas sans quelque étonnement, accompagné toutefois d'une satisfaction bien naturelle, que l'on apprit tout à coup que, par les soins de M. Gaberel, ancien pasteur à Genève, un buste de Viret, sortant de l'atelier d'une artiste distinguée de Rome, Mme Maraini, arriverait bientôt à Orbe.

A peine les travaux nécessités par la pose de ce buste étaient-ils achevés dans le temple d'Orbe, que le comité du monument Viret et la municipalité de la ville adressaient un appel chaleureux aux églises réformées de la Suisse romande et de la France, au sein desquelles Viret avait travaillé au relèvement de la foi évangélique, et les invitaient à se faire représenter à la cérémonie d'inauguration, fixée au 4 mai. De toutes parts il fut répondu favorablement à cet appel, et, à la date fixée, on a vu arriver à Orbe les délégués des églises et des gouvernements des trois cantons protestants de la Suisse française.

Il faut rendre cette justice à la municipalité d'Orbe et au comité du monument Viret, qu'une pensée d'union chrétienne, d'alliance évangélique, a évidemment présidé à l'organisation de la fête du 4 mai dernier. Le synode de l'église libre du canton de Vaud et la faculté libre de théologie y étaient invités au même titre que le synode et la faculté de l'église nationale; les pasteurs officiants appartenaient aux deux églises; dans le comité lui-même l'élément libre se retrouvait, et, dans les discours qui ont été prononcés, il ne s'est dit aucune parole qui pût blesser les membres de l'une ou de l'autre des deux églises. — Cette journée a été vraiment belle; elle a été, au fond, la fête de la réformation vaudoise, et nous ne doutons pas qu'elle ne laisse d'excellents souvenirs et de salutaires impressions dans les cœurs.

Disons maintenant quelques mots de la fête elle-même, et des discours qui y ont été prononcés.

La municipalité d'Orbe et le comité du monument voulaient, et avec raison, donner une certaine solennité à cette journée, mais ils tenaient non moins fortement à ce que rien n'en troublât le caractère essentiellement religieux. En conséquence, on ne voyait dans la ville nulle décoration, point de drapeaux, sauf dans la salle du banquet; on n'entendait aucun de ces bruits qui, trop souvent, déparent nos fêtes nationales. — Lorsque les nombreux délégués arrivèrent à Orbe, ils furent reçus dans la salle de la municipalité par quelques paroles de bienvenue. Puis, au son grave et mélodieux des cloches, le cortége se mit en marche : en tête, les pasteurs officiants, les délégués des Conseils d'état de Vaud, de Neuchâtel et de Genève, les représentants des synodes, des églises, des facultés de théologie, les pasteurs, les magistrats, les invités, etc. Les mesures d'ordre avaient été

si bien prises, qu'en un instant le temple se trouva rempli d'une foule compacte et recueillie.

A dix heures et demie, le service d'inauguration commença par la lecture de la prière que Viret avait l'habitude de prononcer avant sa prédication, et par le chant d'un verset de psaume. Le pasteur de l'église nationale d'Orbe, M. *Bessire*, avait été chargé de ces fonctions. M. *Gaberel* lui succéda en chaire, et, après avoir lu une portion du chapitre XIII de l'épître aux Hébreux, il retraça brièvement les trois phases de l'activité réformatrice de Viret, dans le pays de Vaud, à Genève et en France. Cette exposition de faits déjà connus de plusieurs, intéressa vivement par la place que l'orateur avait eu soin de réserver aux paroles mêmes de Viret, et à ses propres récits. M. Gaberel insista en terminant sur le trait distinctif du caractère du réformateur, la *charité*.

M. *J. Cart*, membre du comité, avait été chargé par ce dernier de remettre le monument aux autorités communales, et il le fit dans un bref discours. Le jour de la justice et de la réparation, dit-il, a enfin sonné pour Viret, comme il est déjà venu pour Davel et pour La Harpe. Il appartenait à la ville natale du réformateur de posséder, sinon les cendres, du moins l'image de l'homme qui avait revendiqué si hautement les droits de la vérité, et enseigné par son exemple à quel prix on conquiert le droit et on conserve la liberté de servir Dieu selon sa conscience.

M. *Turtaz*, syndic d'Orbe, répondit en quelques mots à ce discours, et un orchestre exécuta fort bien une cantate, dont les paroles étaient de M. le professeur Durand.

Le délégué du Conseil d'état, M. *Boiceau*, en venant à la tribune constater le droit de l'état d'être représenté à cette manifestation de la vie nationale, rappela les bienfaits de la réforme et l'émancipation de l'esprit humain, émancipation opérée, sous le souffle de Dieu, par quelques hommes dévoués, aux convictions inébranlables, et pleins de charité. A tous ces égards Viret, doux et humble comme son divin Maître, avait brillé entre tant d'autres. — Les républiques sont ingrates, les nations donnent le nom de grands à des hommes qui les conduisent à leur ruine; cependant la reconnaissance finit par l'emporter, et elle distingue à la fin ceux qui, comme Viret, travaillent au bien moral d'une patrie qu'ils aiment.

M. le professeur *F. Guisan* témoigna, au nom du synode de l'église nationale, de sa sympathie. — Le monument de Viret n'était pas élevé à la gloire militaire, à la science moderne, mais à la religion qui unit le monde visible à l'invisible. C'est à Dieu même que cet hommage était rendu dans la personne de son serviteur. Le grand fait de la réforme était affirmé de nouveau, et, dans nos temps agités par des luttes sociales et religieuses, on pouvait signaler plus d'un rapport avec les temps de la réforme. A l'exemple de Viret, ou plutôt de Christ lui-même, les armes dont il faut se servir sont celles de la charité et de la persuasion.

M. le professeur *Durand*, délégué de l'académie de Lausanne, a rappelé que celle-ci ne pouvait être oubliée dans une pareille circonstance. On a bien tardé dans notre pays à honorer la mémoire de Viret, mais ce jour est un jour de réparation. Les Bernois ont pu exercer quelque pression dans l'établissement de la réforme au pays de Vaud, mais au fond la réforme a eu aussi chez nous quelque chose de spontané, puisque parmi les réformateurs se trouve l'un des enfants de notre patrie, une figure essentiellement vaudoise. Pour Viret, la cause de la réforme fut tout à la fois celle de l'Evangile et de la liberté. Et puis, l'académie ne doit-elle pas son existence à la réforme, à Viret, en particulier, fondateur de nos établissements d'instruction publique?

Cette première partie de la fête fut close par une exposition nette et ferme des doctrines évangéliques et une prière, faites l'une et l'autre par M. le pasteur *Delorme*, de Romainmôtier. — Le public put alors s'approcher du monument qui avait été découvert après le discours de M. Gaberel, et apprécier ce beau travail. Le buste, plus grand que nature et admirablement sculpté en marbre blanc, fait le plus grand honneur à l'artiste, et le piédestal, en marbre de couleur, sorti des ateliers de M. Doret, de Vevey, mérite également de grands éloges.

Le banquet, servi avec l'ordre le plus parfait, et que, selon le désir formel du comité, aucun toast ne vint assimiler à une fête ordinaire, fut immédiatement suivi d'une seconde séance dans le temple. M. *Duperrex*, pasteur

de l'église libre d'Orbe, présidait. C'est alors qu'après le délégué du Grand Conseil vaudois, M. *de Tavel*, dont les appels à la liberté et à la tolérance, fondés sur l'exemple même donné par le réformateur, répondaient à tout ce qui avait déjà été dit le matin, M. *Carteret*, représentant le Conseil d'état de Genève, et M. *Cornaz*, le Conseil d'état de Neuchâtel, prirent successivement la parole. — Il y avait certainement dans les discours de ces messieurs des choses très vraies et très actuelles; mais on nous comprendra si nous disons qu'il y avait même, dans telle partie de ces discours, trop d'*actualités*. M. Carteret constata sans doute que Viret était digne de l'honneur qu'on lui faisait, mais il alla peut-être un peu loin en laissant entendre que le Viret du XVI[e] siècle serait quelque chose comme un libéral de nos jours. Viret ne s'est pas borné à revendiquer la liberté humaine; son œuvre a eu un côté positif et permanent, dont la théorie progressiste du fougueux adversaire de l'ultramontanisme genevois ne nous semble pas avoir tenu suffisamment compte. M. Cornaz, en apportant le salut confédéral et protestant du canton de Neuchâtel, a relevé davantage la nécessité pour l'homme de convictions positives, et il s'est efforcé de montrer que, pour Viret aussi, existait déjà la devise actuelle du canton de Vaud : « Liberté et patrie. »

M. le pasteur *Paul Chatelanat* se présenta a la tribune comme délégué du synode de l'église libre, dont il est le président. « C'est avec joie, a-t-il dit, que l'église libre compte ici des représentants. Ils ont été heureux de saisir la main qu'on leur tendait. D'ailleurs, nous sommes trop petits pour nous diviser, et quand il s'agit de convictions loyales, tous les hommes convaincus peuvent se rapprocher. Viret était bien vaudois, débonnaire. Aimons comme lui; mais Viret était ferme, homme de conscience et de devoir. Qu'il y ait dans notre peuple, de siècle en siècle, des hommes tels que lui. »

M. le professeur *Viguet*, au nom de la faculté libre de théologie, rappelle l'amitié tendre de Viret pour Farel et Calvin. — Il fut un instrument d'union entre les églises de la Suisse romande, en particulier. Depuis lors on a appris à vivre pour soi-même; mais l'assemblée d'Orbe est un gage qu'un lien de solidarité unira toujours plus nos cantons et nos églises.

Le vice-président du consistoire de l'église nationale de Genève, M. le pasteur *Viollier*, a exprimé l'idée que l'heure du repos n'a pas sonné et ne sonnera pas de si tôt, qu'il faut lutter encore, qu'il faut que tous les protestants et les amis de la liberté s'unissent sur la base des deux principes, démocratie et religion. — Il nous a paru que l'orateur, comme d'autres qui l'avaient précédé à la tribune, faisait, lui aussi, un portrait de Viret un peu trop fantaisiste. Le côté positif, franchement évangélique de l'œuvre du réformateur, était passé absolument sous silence.

Pressé par l'heure qui s'avançait et tenant compte de la fatigue de l'auditoire, M. *Ferrier*, président de la Compagnie des pasteurs de Genève, releva en terminant l'idée de la foi dans l'Evangile que Viret a prêché avec tous ses mystères, Evangile qu'il faut prêcher encore, mais en employant la liberté comme instrument d'action.

Tels furent, brièvement analysés, les discours prononcés dans cette seconde partie d'une fête en somme très belle, et qui a été clôturée par une prière de M. le ministre *A. Vulliet*.

X.

Allemagne.

10 mai 1875.

Heureux les peuples qui n'ont point d'histoire, a-t-on dit. Il fut un temps où l'Europe entière avait les yeux fixés sur la France, où chaque mot de l'empereur était recueilli avec avidité, où les articles de ses journaux faisaient le tour de la presse étrangère pour être commentés par elle et fournir des horoscopes, où la paix du monde se décidait dans les conseils de son gouvernement. La France est déchue de ce rôle d'arbitre des nations que l'Allemagne a pris sur soi. Ce n'est plus seulement dans la Chambre des députés de Berlin qu'on a peur d'un froncement de sourcils du terrible chancelier : l'Europe entière a les yeux anxieusement tournés vers lui; qu'il parle ou qu'il se taise, elle se demande avec inquiétude ce qu'elle doit attendre de cette parole tranchante et froide ou de ce silence mystérieux. C'est ainsi que pendant ce dernier mois l'Europe s'est tâté le pouls à Berlin et s'est trouvé de la fièvre. Un patriotisme aveugle peut s'applaudir de voir les autres pays dépendants à ce point du sien; il y a

quelque chose d'anormal, de périlleux dans cette suprématie arrogante, qui n'échappe pas aux yeux clairvoyants ni aux amis sincères de la paix.

L'état, c'est moi, disait Louis XIV; l'école, l'église, et bien d'autres choses encore, c'est moi, dit le gouvernement allemand. Nous assistons à une effrayante absorption par l'état de toutes les manifestations de la vie sociale, sinon de la vie individuelle. Ces affaires de l'église, par exemple, remplissent à elles seules depuis je ne sais combien de temps la plupart des séances du parlement, ou comptent parmi les plus importantes qui y sont débattues.

Les incidents qui se sont succédé depuis ma dernière lettre marquent chacun un coup porté à l'église.

Nous avons eu d'abord la requête adressée à l'empereur par les évêques prussiens au sujet de la loi sur le retrait des dotations ecclésiastiques. D'après eux, la déclaration de soumission absolue aux lois de l'état est incompatible avec la conscience chrétienne. Ils s'élèvent contre la prétention de forcer les ecclésiastiques à se soumettre à des lois injustes en leur retirant les moyens d'existence; contre l'injustice commise en les privant de dotations et de prestations accordées par les lois. Parlant de l'impossibité morale où ils se trouvent de se soumettre aux lois de mai : « Nous craindrions, disent-ils, de manquer au respect dû à votre majesté, si nous admettions seulement l'hypothèse qu'il ait pu entrer dans ses intentions d'exiger des gardiens commis au maintien de l'ordre religieux une pareille déloyauté et un pareil oubli de leurs devoirs. C'est pourquoi nous ne nous adressons pas aux deux Chambres du parlement, au sein desquelles l'intelligence des vues chrétiennes tend de plus en plus à disparaître, mais à votre majesté elle-même, protectrice des confessions chrétiennes reconnues en Prusse. »

Ces dernières paroles étaient fort maladroites et même insultantes pour la représentation nationale; la lettre entière a été jugée le fait d'audacieux rebelles. La réponse, signée par tous les ministres, ne s'est pas fait attendre. On a remarqué qu'elle ne dit rien des plaintes des évêques au sujet de la famine à laquelle on les soumet pour les réduire. Elle exprime l'étonnement et le regret de voir des ecclésiastiques, dans une position aussi élevée que des évêques, donner l'exemple de l'insoumission; elle relève les paroles inconvenantes des évêques au sujet des Chambres et affirme que l'état n'aurait jamais accordé aucune subvention s'il avait pu prévoir qu'on s'en servirait contre lui.

La lettre des évêques était un appel désespéré; il était inspiré par la croyance que l'empereur est loin d'être aussi décidé que M. de Bismarck dans la campagne anti-ultramontaine; les hésitations auxquelles a été soumise une loi plus récente sur la suppression des ordres religieux a redonné des espérances de ce côté. Elles sont illusoires et quoi que l'histoire, secrète maintenant, de l'incubation de ces lois doive nous apprendre un jour, il est de fait que l'accord finit toujours par s'établir entre le ministre et le souverain.

En même temps que paraissait la réponse aux évêques, le gouvernement déposait sur le bureau de la Chambre des députés un projet de loi supprimant trois articles de la constitution : l'art. 15, disant que l'église catholique et l'église évangélique administrent leurs affaires d'une manière indépendante, mais sous la surveillance de l'état; l'art. 16, donnant aux corporations religieuses le droit d'avoir des rapports directs avec leurs supérieurs; l'art. 18, supprimant le droit de nomination et confirmation aux fonctions ecclésiastiques, mais laissant à une loi de l'état le soin de régler ce qui concerne la préparation, la nomination des ecclésiastiques et les limites du pouvoir disciplinaire ecclésiastique. Le projet de loi annonçait le remplacement de ces articles par une disposition statuant que la position des églises devant la loi serait réglée par des lois spéciales.

L'exposé des motifs disait « qu'on reproche au gouvernement de violer l'art. 15 de la constitution en s'ingérant dans l'administration des biens ecclésiastiques; cette objection était naturelle lorsque l'art. 15 ne renfermait pas la restriction ajoutée en 1873, parce que les empiétements des évêques l'avaient rendue nécessaire. Cette objection ne porte plus maintenant; néanmoins on la répète: ce qui inquiète les populations, et ce qu'il faut prévenir. La législation doit pouvoir défendre librement l'état contre le clergé. Leurs rapports ont à être réglés par des lois précises.

Quant à l'église évangélique et aux autres communautés religieuses, leur situation est déjà réglée par des lois spéciales; il n'est pas question d'attenter à leur liberté; la législation qui les concerne ne sera que complétée. La suppression des art. 16 et 18 est nécessitée parce que la confiance dans les évêques a disparu et pour cause; ils n'avaient d'autre base que cette confiance, ruinée par les vues ambitieuses de l'encyclique du 5 février. »

M. de Bismarck profite avec habileté des fautes de ses adversaires. Quel joueur! Ce n'est pas qu'on ne lui reproche certaines inconséquences. Ainsi en 1872 il disait que le dogme de l'infaillibilité, accepté par des milliers de catholiques, devait être sacré pour l'état, pourvu que le gouvernement n'en souffrit pas. Maintenant il ne perd pas une occasion d'assurer que le gouvernement en souffre nécessairement; il n'admet plus de conciliation possible. On dira, et il l'a dit lui-même, que les faits l'ont instruit. Il est bon de recevoir leurs leçons; mais peut-être ne faudrait-il pas leur abandonner complétement la direction de sa politique. M. de Bismarck n'est point de cet avis. Il tient en souverain mépris la politique de sentiment, les entraves apportées à son action par des principes que l'on considère en général comme inaliénables. Partout on y regarde à deux fois avant de toucher à la constitution, ce palladium des libertés d'un pays. M. de Bismarck n'y met pas tant de façon. Il est un homme de gouvernement pratique. La constitution le gêne-t-elle, la constitution sera changée. Il est sûr d'avance d'une majorité qui, sans même s'assurer des plans du gouvernement, lui donnera carte blanche; qui l'autorisera à formuler des lois spéciales, sans en connaitre exactement la portée. Il ne manque pas de gens pour trouver que ces procédés ressemblent passablement à ceux des révolutionnaires ou y préparent la voie.

Quelques jours après la présentation du projet de loi sur la suppression des articles de la constitution, M. Falk et M. de Bismarck défendirent, à la Chambre des seigneurs, la politique ecclésiastique prussienne à propos du retrait des dotations. Escarmouche en comparaison du sérieux engagement qui eut lieu ensuite à la Chambre des députés sur les trois articles. M. de Bismarck y dit, provoquant les réclamations énergiques du centre, que le concile du Vatican a changé la constitution de l'église catholique; il insista sur ce que les évêques étaient devenus des préfets d'un souverain étranger, dont le pouvoir devait être refoulé dans de justes limites. « La section catholique du ministère des cultes s'était transformée en un véritable ministère d'état du pape. Il fallait mettre un terme à cette domination des étrangers. Nous voulons la paix confessionnelle. Quand nous serons revenus à la situation normale, que l'état aura repris possession de ses droits, nous donnerons le rôle offensif plutôt à l'école qu'à l'état. Le pays sera protégé par une dynastie protestante et marchera vers le progrès. »

Ce discours fort habile a obtenu le succès cherché et attendu. M. de Bismarck (il sait se faire tout à tous) ayant dit à la Chambre des seigneurs qu'il combattait pour l'indépendance de l'église évangélique, pour la glorieuse réformation, menacée par le pape, a rallié les seigneurs appartenant au parti piétiste et effrayé ses adhérents politiques qui se sont demandé s'ils avaient été joués, car il leur importe peu de combattre pour l'église évangélique: c'est la lutte de la culture qu'ils livrent. Le discours à la Chambre des députés, parlant de l'école, du progrès, les a rassurés. L'école est, en effet, et non sans motif, l'espoir le plus sûr du parti des lutteurs pour la culture. Un troisième débat a vu adopter le projet de loi sur la constitution malgré les efforts d'un orateur du centre, réclamant, un peu tard, la séparation complète de l'église et de l'état.

Les partisans sincères de cette dernière doctrine n'oseront bientôt plus en parler, tant on énonce d'erreurs, tant on commet d'abus en son nom. Dans un discours prononcé il y a quelque temps devant ses commettants, M. Virchow, un des chefs du parti progressiste, radical au plus mauvais sens du mot en religion et en politique, s'exprimait, paraissant d'abord abonder dans le sens des disciples de Cavour et de Vinet : « Dans les débats de la deuxième législature, j'ai proposé de supprimer les premiers mots de l'art. 15 de notre constitution, ceux qui font mention de l'église évangélique et de l'église catholique. Toutes les difficultés où nous nous débattons viennent de ce que l'art. 15 mentionne ces deux églises. Par là, la constitution les reconnaît implicitement, elle leur accorde une

sorte de privilége qu'elle refuse aux autres sociétés religieuses, en temps que ces deux églises y sont traitées, non de sociétés religieuses, mais bien d'églises. Nous n'avons pas réussi à faire admettre l'article ainsi conçu : « Toutes les sociétés religieuses règlent et administrent leurs affaires avec indépendance. »

» Au moment où la constitution de 1850 fut appliquée, la situation se transforma au profit de l'église catholique. Il en fut autrement de l'église évangélique. Elle n'eut pas l'indépendance promise, elle ne fut pas délivrée de son *summus episcopus*. Le gouvernement s'en tient à la doctrine du roi-évêque. Le *Protestanten-Verein* s'y rattache, tandis que les orthodoxes réclament la liberté absolue de l'église. Il y aurait danger à permettre, sans réserves, ce développement d'une hiérarchie nouvelle que l'on demande dans les cercles religieux. A défaut d'un pape, on aura forcément un collége tout aussi absolu en ses décisions.

» Il me semble que la chrétienté évangélique pourrait s'estimer satisfaite si la législation religieuse lui garantissait une existence tranquille. De fait, je ne vois point de raison pour aller plus loin. Pourquoi l'état se donnerait-il la peine d'adapter la législation à l'organisation de l'église, dont le domaine est absolument étranger à ses intérêts, et de s'engager sur un terrain où il risque de rencontrer de continuelles difficultés ?

» Tous les efforts devraient tendre à exclure de la constitution et des lois les deux églises, catholique et évangélique, en tant qu'églises.

» L'état n'est point directement intéressé à conserver l'église pour en tirer un avantage pratique. Qu'il faille, pour entretenir la culture moderne, des influences religieuses déterminées, voilà la nécessité à laquelle nous proclamons que l'état ne doit pas se soumettre, parce qu'elle n'existe pas. »

Ici la pensée de M. Virchow se dévoile tout entière. Ce n'est pas la séparation de l'église et de l'état qu'il poursuit en réalité, c'est le garrottement de l'église, la neutralisation absolue de son influence. Il a beau déclamer contre l'intolérance des convictions religieuses; son discours respire l'intolérance d'une conviction irréligieuse et il y donne ouvertement carrière quand il dit, par exemple, que la morale religieuse ne conduit p
à une morale au vrai sens du mot, ou q
l'église (sans qualificatif) est incapable d
donner une éducation vraiment morale.

La campagne contre l'ultramontanisme e
donc pour beaucoup de gens une croisa
contre la religion; les protestations du go
vernement ne les persuaderont pas du co
traire. Il sait que les évangéliques, pressenta
un péril lointain encore, lui marchandent, p
effroi, leur appui. Aussi est-il obligé de le
donner des gages, au prix d'être inconséque
dans ses actes. Le mariage religieux oblig
toire est aboli. Eh bien, pour montrer a
protestants qu'on a voulu seulement supp
mer les abus de l'absence du mariage ci
et non la cérémonie religieuse, on a destit
un instituteur qui s'était dispensé de celle-c
tous les fonctionnaires du gouvernement o
reçu l'ordre de se marier à l'église et à
maison communale; un sergent-major a é
cassé pour refus de se soumettre, et dans
même ordre de faits, un professeur de gy
nase a été révoqué ces jours-ci pour cau
d'athéisme.

Ces mesures, dont l'esprit contredit cel
de la nouvelle législation, le silence du pa
progressiste qui les accepte, l'augmentati
du traitement des pasteurs, le discours d
l'empereur où il a affirmé sa foi en la di
nité de Jésus-Christ, tout cela donne a
luthériens l'espoir que les nouvelles lois co
tinueront à être adoucies dans leur applic
tion à l'église protestante. A une lettre que l
conseil ecclésiastique supérieur a écrite a
ministre au sujet des conséquences à prévo
pour l'église évangélique de la suppressio
des trois articles de la constitution, M. Fal
a répondu que cette suppression a été né
cessitée par l'attitude des catholiques qui at
taquaient le pouvoir de l'état; elle ne touche
nullement à l'indépendance et à l'intégrité de
l'église évangélique, dont la situation est réglée par des lois de l'état, qui continueront à recevoir l'extension nécessaire. Seulement il est des gens qui ne veulent pas être rassurés, et en pensant à la suppression de l'obligation du baptême et à celle qui, après tout, aura force de loi, du mariage religieux, ils se demandent si c'est dans une direction favorable à l'église que ces lois vont être étendues et développées.

Après tant de voix ayant plus ou moins

d'autorité, voici s'élever celle d'un savant professeur d'économie politique à l'université de Strasbourg, pour exprimer ses réserves et sa désapprobation des nouvelles lois. Le Dr Geffeken vient de publier un gros livre sous ce titre : *L'état et l'église, étude historique sur leurs rapports*. Son point de vue peut se résumer comme suit : « L'église est l'établissement du salut et non un établissement de l'état. L'état ne doit pas enlever à l'église son gouvernement par elle-même, mais seulement exercer son influence, de sorte que l'église ne se mette pas en contradiction avec les intérêts moraux dont il est le gardien. L'église est coordonnée à l'état moralement; elle lui est subordonnée juridiquement.

» La constitution papale du 18 juillet 1870 a donné à l'état le droit de soumettre à une révision ses rapports avec l'église catholique. Il lui aurait fallu de la prudence. Les articles trop peu précis de la constitution prussienne auraient dû être modifiés de manière à sauvegarder, par des lois organisées, l'action de l'état et en même temps à laisser à l'église son autonomie. Il aurait fallu établir de grands principes fixes en faveur de toutes les religions, puis délimiter dans des lois spéciales la situation légale des deux grandes églises catholique et protestante. Au lieu de cette politique défensive, l'état a adopté une politique agressive contre l'église romaine et sans bien savoir où il tendait. Il a bien fait de supprimer la division catholique au ministère des cultes et l'inspection des écoles par les ecclésiastiques; il est douteux qu'il ait été aussi bien inspiré dans les lois sur l'abus des fonctions ecclésiastiques; il s'est complétement trompé en accordant ses faveurs aux vieux-catholiques.

» Les premières lois de mai confondent les domaines spirituel et temporel. L'état a dépassé sa compétence en interdisant les peines disciplinaires et en soumettant au tribunal ecclésiastique supérieur même les questions de dogmes. La loi sur la préparation et l'installation des ecclésiastiques punit des actes purement spirituels, etc.

» En somme, cette législation a été inefficace et continuera à l'être : toutefois l'ultramontanisme ne triomphera pas dans cette lutte. Il ne peut être question d'un retour au *statu quo ante*, parce que c'était une position fausse; il ne peut y avoir d'entente avec une puissance dont le chef déclare illégales les lois de l'état; le temps des concordats est passé. L'état, qui entreprend de régler à nouveau ses relations avec l'église, ne peut que fixer lui-même, en vertu de son omnipotence, les bornes en delà desquelles il se confinera. Tout revient à trouver la juste mesure; si le gouvernement abandonne les principes mauvais des lois de mai, et se contente de maintenir fermement ses droits souverains, le clergé finira par se ranger, parce que, s'il prolongeait alors la résistance, il ne trouverait plus le peuple catholique derrière lui. Agir ainsi ne serait pas plus un recul de la part de l'état que ce n'en est un pour un général, lorsqu'il abandonne une position d'attaque intenable pour prendre une position défensive inattaquable. »

Notez que M. Geffeken est un ami de l'empire.

Ces lois sont inefficaces : voilà ce que disent les adversaires, et aussi les amis. La loi sur le retrait des dotations, sanctionnée le 22 avril par l'empereur, a été publiée le 26 dans le journal officiel et est devenue exécutoire. Dans cette prévision, les receveurs de l'état et des communes avaient déjà reçu l'ordre de ne pas payer par semestre en avance comme d'habitude; maintenant ils ont suspendu tous les paiements pour les évêchés, les curés, les diocèses, à moins que les intéressés ne fassent leur soumission par écrit; s'ils la rétractaient ensuite, ils seraient cités devant la cour ecclésiastique supérieure. Or on va déjà répétant que cette loi devra être complétée pour atteindre son but, autrement dit pour réduire le clergé à la famine par une loi interdisant aux communes de continuer leurs dotations.

Nous verrons ce que produira la loi sur la participation des vieux-catholiques aux biens ecclésiastiques. Ne s'apercevant pas qu'ils donnaient une petite idée de leur foi et de leur décision, leurs défenseurs à la Chambre ont dit qu'ils n'attendaient que cette loi pour se prononcer, partout où ils en avaient été empêchés jusqu'ici par des difficultés matérielles. Ils auront dans chaque paroisse la jouissance de l'église en commun avec les ultramontains, s'ils sont en nombre égal, et la jouissance principale, s'ils sont en majorité. La commission parlementaire avait proposé

d'obliger les membres de chaque paroisse à déclarer pour quelle église ils se décidaient. Cette tentative moyen âge a heureusement été repoussée.

Le 1[er] mai a été déposé à la Chambre des députés le projet de loi sur la suppression des ordres et des congrégations. Il paraît qu'il y a eu tiraillement en haut lieu, car tantôt le projet était annoncé, tantôt il était démenti, ou du moins annoncé sous réserves. Où s'arrête-t-on maintenant? Où n'ira-t-on pas? Inutile de vous dire l'émoi des huit mille membres de corporations religieuses qui sont en Prusse. Tous les ordres religieux sont exclus du territoire prussien et il leur est interdit d'y former aucun établissement. Ceux qui existent actuellement ne pourront admettre aucun membre nouveau et devront se dissoudre dans un délai de six mois. Pour les établissements qui s'occupent d'instruction publique, le délai de dissolution pourra être prolongé jusqu'à quatre ans. — Les ordres s'occupant exclusivement du soin des malades peuvent continuer à exister, mais ils pourront en tous temps être supprimés par un décret. — Les établissements non supprimés seront soumis à la surveillance de l'état. — La fortune des établissements supprimés ne sera pas confisquée, mais administrée jusqu'à nouvel ordre par les autorités de l'état.

L'exposé des motifs dit que le nombre des religieux a presque décuplé depuis 1855; l'existence de leurs communautés, le but qu'elles poursuivent, leur influence sur les populations, leur soumission à des chefs résidant à l'étranger font courir les plus grands dangers à l'état. Très bien : mais que devient le droit d'association, le droit de donner à la piété la forme de la vie monastique? Que deviennent les intentions des testateurs en faveur des ordres? Ce n'est assurément pas pour donner à l'état l'administration de leurs legs qu'ils les ont institués. L'exposé des motifs entre à ce sujet dans d'interminables raisonnements juridiques. Il est facile de s'apercevoir que l'affaire est embrouillée et embarrassante. Les héritiers des testateurs susciteront des procès à l'état. Or il y a des juges à Berlin. Que diront-ils?

Fidèle image des dispositions de l'Allemagne plus occupée de la lutte ecclésiastique que de l'activité missionnaire, ma lettre ne vous dit rien du travail intérieur de l'église protestante. Je ne terminerai pas cependant sans vous dire que, malgré les défiances et les réserves, la visite de M. Pearsall Smith à Berlin, à Carlsruhe, à Stuttgart et ailleurs, a produit d'heureux effets. Les plus bienveillants ont cependant objecté qu'il ne parle jamais de l'église et des moyens de grâce. Les Allemands pieux n'ont encore que trop conservé l'idée catholique : hors de l'église, en dehors de ses cadres, point de salut possible ou vrai. Il faut être sauvé suivant les règles. Beaucoup ont dit dédaigneusement : c'est un méthodiste. M. Smith était jugé pour eux. Quant aux luthériens, voici comment leur organe principal termine un article sur ses réunions, qu'il compare à celles des anabaptistes du temps de la réformation : « L'enthousiasme se trouvera chez les enfants d'Adam jusqu'à la fin du monde. C'est pourquoi nous devons nous en tenir à ceci, que Dieu ne veut agir sur les hommes que par sa parole et par les sacrements. » Ajoutez : distribués par nous.

S.

Hollande.

Mai 1875.

L'école de théologie de l'église réformée en Hollande, strictement calviniste et non salariée par l'état, établie depuis vingt ans dans la ville de Kampen, est maintenant fréquentée par 70 étudiants, dont 31 en théologie et 39 dans l'école préparatoire. D'après son dernier compte-rendu, cette église libre a plus de 100000 membres, dispersés dans quelques villes du pays et surtout à la campagne, avec 240 pasteurs et évangélistes. En 1873, elle a donné à peu près 900000 florins, soit environ 2 millions de francs pour le culte, les pauvres, les veuves et orphelins des pasteurs, l'école de théologie, les écoles chrétiennes et les missions.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Rapin-Thoyras, sa famille, sa vie et ses oeuvres, par *Raoul de Cazenove*. Seconde édition, revue et abrégée. — Toulouse, 1874.

Ce qui nous plaît dans cette *seconde édition*, c'est qu'elle est *abrégée*. Peut-être ne l'est-

elle pas assez, et une troisième édition pourra-t-elle être encore réduite avec avantage? Il y a dans cette biographie du trop-plein, des hors-d'œuvre. Pendant des pages entières la figure du principal personnage disparait complétement : le cadre absorbe le tableau. Ce n'est pas que même les longueurs dont cet ouvrage abonde n'aient de l'intérêt, mais leur tort est de distraire l'attention et de rompre l'unité du récit.

Recommanderons-nous *Rapin-Thoyras* aux directeurs de bibliothèques populaires? Nous ne l'oserions pas. Ce volume ne nous paraît pas être de ceux qui puissent être placés avec fruit entre les mains de personnes peu cultivées. Il faut, pour atteindre le peuple, plus de relief et plus de brièveté.

Nous n'en avons pas moins lu avec une réelle jouissance ce volume qui nous retrace la vie d'un homme distingué par le caractère autant que par les talents et la naissance. Nous souhaitons au livre de M. Raoul de Cazenove de nombreux lecteurs, et à Rapin-Thoyras lui-même de nombreux imitateurs de son énergie persévérante, de son amour de l'étude et de son intégrité à toute épreuve.

E. B.

TOUJOURS ! Roman suisse par Noarcile. — Paris, Sandoz et Fischbacher, éditeurs, 1873.

L'auteur de ce roman est une femme, et de plus une ancienne institutrice. C'est ce que nous apprend le livre même que nous annonçons. Ce double caractère nous impose quelque réserve, mais ne nous empêchera pas cependant de dire que *Toujours* est un livre médiocre, et trahit une plume peu exercée. L'auteur prêche et moralise à temps et hors de temps. Il a connu le monde sous ses bons et surtout sous ses mauvais côtés, aussi y a-t-il parfois trop d'aigreur dans ses jugements, une amertume qui aime à se faire jour. Je veux bien que l'on me retrace des scènes de la vie réelle; je suis prêt à reconnaître qu'il y a de par le monde de très vilains génies; qu'il se commet dans la meilleure société de grandes iniquités; que le bal peut présenter des dangers graves, mais Noarcile est-elle autorisée à rédiger en axiomes ce qui n'est pas le fait de tous. Pourquoi par vos exagérations gâter les enseignements excellents que renferme votre livre? Pourquoi parler de la femme avec tant de dédain? (Chap. II.) Vous vous apercevez parfois que vous devenez satirique (pag. 24), n'est ce pas un mot plus sévère que vous devriez employer? Quand vous avez dit à une femme que parce qu'elle est *belle* elle est nécessairement *bête* (axiome de l'auteur, pag. 21, 24, 55), quand vous avez appliqué à ses compagnes l'épithète de « jolis animaux, » pensez-vous que vous l'avez prédisposée à écouter votre morale? Comme j'aime mieux Noarcile, lorsqu'elle me dépeint le caractère de Nathalie, l'héroïne de son livre. Mais encore, pourquoi la faire si pédante et si prêcheuse! Quoi! lorsque après la scène de la réconciliation avec Gérard, elle est assise « sur le vieux tronc couché, auprès de l'oseraie qui sert de rideau à ce reposoir, » vous pensez que pour le convertir elle va lui faire l'analyse des conférences de M. de Rougemont, contre le déisme et le matérialisme. Non, madame, à ce moment-là, la femme qui aime et qui pardonne, la femme qui veut le salut de celui qui revient à elle, a mieux à faire que de l'entretenir pendant des heures d'apologétique ou de philosophie. Elle connaît un chemin plus court et surtout plus sûr pour ramener à Dieu le cœur de l'égaré.... Et puis, votre Victorine, c'est une méchante femme, un odieux génie. Comme vous, je la déteste; mais est-il bien moral, ce vilain dénoûement qui remplit la fin du livre. Je me souviens qu'en achevant la lecture de la *Revanche de Joseph Noirel*, de Victor Cherbuliez, je jetai loin de moi le volume avec dégoût; eh bien, vos corbeaux, vos lämmergeier, vos carcasses, votre *pouet esquelette*, (pag. 293 294), me font horreur. Quoi! pas une larme sur cette malheureuse! pas un cri d'angoisse.... Et pourtant l'âme de Victorine est une âme pour laquelle Christ est mort!... Au moins vos bergers ont peur que son esprit ne vienne les *épouairer* la nuit. Mais assez de critique. L'auteur pardonnera ma sévérité. C'est parce qu'il y a des perles et de l'or dans ce livre, que j'ai cru devoir dire toute ma pensée. Il fera du bien à quelques-uns; mais sur le grand nombre, quel effet aura-t-il? L'écrivain a charge d'âme, surtout lorsqu'il écrit au nom de Dieu. Il ne saurait trop s'en souvenir.

LOUIS RUFFET.

LA PRINCESSE DES URSINS, par M. Rosseeuw Saint-Hilaire. — Paris, Furne, Jouvet et Cᵉ, éditeurs, 1875.

Ce sont des pages charmantes que celles consacrées par l'historien de l'Espagne à cette femme, grande par son génie, mais malheureuse par son ambition, qui pendant treize ans régna en souveraine sur le faible Philippe V et sur son aimable épouse, Marie-Louise de Savoie.

Née à Paris en 1642, Anne Marie de la Trémouille, après avoir été mariée fort jeune à Adrien de Talleyrand, prince de Chalais, devint veuve à l'âge de vingt-huit ans. Belle, intelligente, avide de toutes les conquêtes, elle ne fut pas longtemps à se consoler et épousa en secondes noces un grand seigneur italien, Flavio degli Orsini (des Ursins), duc de Bracciano et grand d'Espagne. A cette union la princesse demandait, non le bonheur, mais une position. Restée française de cœur, elle ne désirait que servir son pays et son roi; aussi, lorsque s'ouvrit la question de la succession espagnole, elle sut avec une suprême habileté se faire attacher comme *camerera mayor*, à la jeune reine d'Espagne. Depuis l'an 1701 jusqu'à l'an 1712, au milieu de péripéties qu'on lira avec intérêt dans l'ouvrage de M. Rosseeuw Saint-Hilaire, Mᵐᵉ des Ursins tint dans ses mains les destinées de l'Espagne et ne craignit pas, à plus d'une reprise, d'entrer en conflit avec le *grand roi*. Elle réussit moins dans sa lutte avec le saint office, dont elle voulait délivrer la péninsule. A la mort de la reine Marie-Louise, elle crut peut-être un instant pouvoir, vieille femme septuagénaire, la remplacer auprès d'un roi de trente-deux ans; mais jamais la roche tarpéienne ne fut plus près du Capitole. En un jour, comme par un souffle de tempête, elle fut jetée à bas de ce trône dont elle gravissait les degrés, pour s'en aller mourir à Rome, le 5 décembre 1722, « toujours occupée du monde, de ce qu'elle avait été, de ce qu'elle n'était plus, mais sans bassesse, avec courage et grandeur. » — « Elle mourut obscure, dit Saint-Simon, mais ce fut une personne extraordinaire dans tout le cours de sa vie, et qui a partout si grandement figuré, dont l'esprit, le cœur, les ressources ont été si rares, le règne si absolu et si à découvert, le caractère si soutenu et si unique, que sa vie mériterait d'être écrite, et tiendrait place parmi les plus curieux monuments du temps où elle a vécu. »

LOUIS RUFFET.

AVONS-NOUS PAYÉ NOS DETTES ? — Esquisses contemporaines par l'auteur des *Réalités de la vie domestique*. — Lausanne, Georges Bridel éditeur. — Broch. in-18, prix, 50 cent.

Ce sont quelques scènes, malheureusement trop vraies, destinées à montrer, soit le tort que l'on fait aux ouvriers en renvoyant de payer leur salaire, soit le trouble occasionné dans les familles par des dépenses de luxe hors de proportion avec les ressources que l'on possède. La morale de cet opuscule est terre à terre : on regrette de ne pas y trouver des motifs plus relevés, tirés des grands principes du christianisme et de l'exemple de notre divin Maître.

P. B.

MÉDITATIONS CHRÉTIENNES, par F. Ollier, pasteur de l'église réformée de Lille. Tom. II, — Paris, Bonhoure et Cᵉ, éditeurs. Genève, F. Richard, libraire-éditeur.

L'absence de ferveur est le trait qui caractérise le mieux notre christianisme; et les louables efforts qui se font de nos jours pour nous rendre la vie, sont l'aveu le plus significatif de ce qui nous manque sous ce rapport. Est-ce à la débilité de la littérature religieuse contemporaine que nous devons la langueur de notre piété? Est-ce l'affaiblissement de la foi au sein des masses, qui s'est communiqué à la prédication et à la presse, et qui énerve leur enseignement? Ni l'une ni l'autre de ces propositions n'est vraie d'une manière absolue, mais toutes les deux le sont certainement, à un degré dont nous ne nous faisons pas toujours une juste idée. Bien que la révélation soit, en principe, pour chaque protestant, la source où il est censé alimenter sa vie spirituelle, en réalité, la très grande majorité des fidèles juge l'Ecriture par l'action qu'elle exerce sur le prédicateur et sur l'écrivain, par le ton qu'elle donne à leur parole; si bien que le respect accordé aux vérités religieuses, et l'empire qu'on leur laisse prendre sur la conduite, dépendent presque tou-

pars, en définitive, des émotions que l'on rapporte du sermon ou d'une lecture.

D'un autre côté, il est difficile à ceux qui prêchent ou qui écrivent, de ne pas subir à quelques égards les influences du milieu qui les enveloppe, de ne pas céder peu à peu à l'assoupissement du public, et de ne pas s'interdire graduellement les élans qu'il ne semble pas disposé à partager.

On peut différer d'avis, sur la part qui revient aux éducateurs religieux et à leurs disciples, dans ce sommeil des âmes; il n'y a qu'une opinion possible, en tout cas, sur l'extrême médiocrité des résultats produits, au milieu de nos populations, par la proclamation des doctrines qui ont plusieurs fois remué et régénéré le monde. Tandis qu'une note diplomatique d'une authenticité douteuse suffit pour mettre en émoi toute l'Europe, le message céleste, c'est-à-dire, en fin de compte, l'éternelle condamnation ou l'éternel salut est annoncé dans des temples presque vides et devant des auditoires à moitié endormis.

Ces réflexions nous sont venues à la lecture du second volume que M. Ollier vient de publier. L'enseignement évangélique s'y trouve dans sa plénitude. L'auteur nous le donne dans les termes que la révélation a consacrés; ce qui n'est pas sans importance, à une époque où, par la mutilation du vocabulaire religieux, on marche vers la suppression de la vérité elle-même. Pour le fond, et comme exposition des idées chrétiennes, ce livre nous a donc procuré une satisfaction complète; et nous croyons que les personnes pieuses le liront avec fruit, dans ce sens au moins, qu'elles pourront le parcourir sans rencontrer, en matière de dogmes, ni une lacune sensible, ni ces omissions volontaires, plus funestes souvent que les attaques brutales de l'incrédulité.

Le digne pasteur de Lille est, pour ses lecteurs, une société saine, dans toute l'étendue du mot, un guide qui écarte soigneusement les hardiesses dangereuses; un cœur foncièrement sympathique; un chrétien qui aborde sans hésitation, et qui énonce sans réticence les insondables profondeurs des enseignements divins. Sa parole fait du bien assurément; mais nous n'oserions pas dire qu'elle fait toujours le bien dont nous aurions le plus besoin, en ces jours de somnolence et de torpeur. Les croyances que l'auteur exprime, qu'on sait être dans son âme, précisément parce qu'elles sont en lui, comportaient, demandaient, ce nous semble, des accents plus émus, des appels plus incisifs. Sa pensée ne s'élève pas haut, elle ne rencontre pas souvent des points de vue nouveaux, des applications saisissantes; elle ne déroule pas de vastes horizons, elle ne fait pas jaillir du texte sacré des lumières abondantes, elle n'enfonce pas dans l'âme les traits pénétrants qui sont l'œuvre des grands maîtres. On lui en veut un peu de pouvoir parfois lui résister, faute d'arguments assez pressants; et de ne pas aller plus loin; sous une direction qui possède toute notre confiance.

Ces réserves faites, il nous est doux de reconnaître toutes les qualités que le livre renferme. Il est plein de bons conseils; il signale, il classe bien les devoirs de la vie chrétienne. Si les exhortations de M. Ollier n'ébranlent pas, elles touchent; en l'absence de ce qui entraîne et subjugue, elles ont richement ce qui console, ce qui encourage; et il ne serait pas impossible, après tout, que les fortes émotions qui ne sont pas les effets nécessaires et prévus de son talent, fussent pour des lecteurs, les fruits de sa fidélité et de son zèle.

Le bien que son livre renferme ne nous permettrait pas d'assigner à l'auteur la place qui revient aux capacités exceptionnelles; mais il nous fait une obligation de lui offrir, au nom des vrais amis de l'Evangile, les remerciements et l'estime dus à tous ceux qui annoncent purement les vérités du salut. Nous avons trouvé, dans toutes les pages du volume de M. Ollier, les preuves incontestables de son humilité; qu'a-t-il à faire de la renommée? Il a mieux que cela, dans la certitude qu'il sert une bonne cause, et qu'il la sert avec intégrité.

A. R.

Edgard de Beaucourt, par M[lle] V. V. Paris, Sandoz et Fischbacher, éditeurs, 1875.

Edgard, orphelin dès son enfance, riche et doué d'un grand talent pour la peinture, semble avoir devant lui un brillant avenir. Mais atteint d'une grave maladie, il comprend que ses jours sont comptés et voudrait le cacher le plus longtemps possible à son oncle, qui l'a élevé et dont il est toute la joie.

Saisi d'une profonde tristesse à la vue de sa carrière brisée, Edgard se révolte contre Dieu, dont il ne peut s'expliquer les voies. Il devait bientôt cependant trouver la paix de son âme. Un séjour dans l'Oberland le met en contact avec une nature qui impressionne fortement son âme artistique; dans la magnificence qui l'entoure, Edgard ne peut s'empêcher de reconnaître la main d'un Dieu tout-puissant, mais il sent d'autant plus sa propre petitesse et son isolement, car il n'a pas encore entrevu la bonté de Dieu.

Attiré par la conversation aimable et sérieuse d'un pasteur dont il fait la connaissance en voyage, Edgard va lui rendre visite et c'est dans les entretiens avec ce pieux serviteur de Dieu que le jeune homme apprend à connaître son Sauveur. Il saisit avec bonheur le salut qui lui est offert : il a enfin trouvé ce qu'il lui fallait. Dès lors plus d'hésitation : il est chrétien et après quelques mois de souffrances, il meurt dans la paix, après avoir vu son oncle arriver à la foi et partager ses espérances.

Le ton général de l'ouvrage est-il assez viril? Edgard est un charmant caractère, mais est-il autre chose qu'un enfant? et cependant l'auteur lui donne une vingtaine d'années. Sa foi, acquise sans grandes luttes, est-elle bien tout ce que l'on pourrait désirer? le sentiment du péché n'est-il pas trop faible chez lui? Ces réserves faites, ce petit livre d'un style agréable n'en est pas moins une lecture bienfaisante. A. L. B.

LE PETIT BUCHERON. Histoire de l'ancien temps. — Lausanne, H. Mignot éditeur, 1875.

Ce modeste ouvrage, réédité à l'usage des enfants et surtout des garçons, a quelque chose de la saveur des anciens récits. De grands enfants même le liront volontiers. La narration est naturelle et assez vraisemblable, hormis la conversion en bloc des quatre méchants frères. C'est un peu l'histoire de Joseph, ce récit si aimé des enfants. L'auteur montre une fois de plus comment Dieu sait protéger ses élus et les garder, si faibles et si petits qu'ils soient, contre les tentations et les mauvaises influences dont ils sont environnés. Les jolies gravures dont ce petit livre est orné sont un attrait de plus pour les jeunes lecteurs auxquels il est destiné. N.

L'ARC DANS LA NUÉE, troisième édition. — Bruxelles, librairie évangélique.

Le titre de cet ouvrage indique déjà l'idée principale qui l'a inspiré. A l'occasion de l'arc-en-ciel, que Dieu donna à Noé au sortir de l'arche comme signe qu'il ne renverrait pas un second déluge, l'auteur extrait de l'Ecriture les promesses les plus importantes que la divine miséricorde y a déposées, et les présente comme un gage de la protection céleste, aussi certain que dut l'être pour le patriarche l'apparition de l'arc dans la nuée. L'écrivain nous rappelle ainsi les secours que la Bible nous fournit contre les épreuves, et cherche à prévenir le découragement auquel nous succomberions si nous perdions de vue le remède que Dieu a préparé d'avance à tous nos maux. Ces textes sont en nombre égal aux jours du mois. De courtes méditations en font une application directe et pratique. En les parcourant, on a l'impression que l'auteur s'adresse surtout aux cœurs affligés, afin de diriger doucement leurs regards vers la source de toute vraie consolation.

Que ce livre ait son à-propos, c'est ce que prouve le fait que la traduction française en est à sa troisième édition. Il sera certainement le bienvenu auprès de ceux qui croient à l'intervention divine dans les petits comme dans les grands événements de la vie. K.

LE TISSERAND DE NAUMBOURG, ou une ville sauvée par des enfants. Récit historique. — Toulouse, 1875.

Les événements rapportés dans cette histoire se passent à Naumbourg, en Saxe, lors des guerres des hussites.

Le héros de ce récit est un pauvre tisserand, véritable modèle de courage et d'abnégation chrétienne. A plusieurs reprises son amour pour Dieu et pour son prochain le pousse à se dévouer, sans crainte du péril auquel il s'expose. C'est ainsi qu'il s'offre pour soigner les malades, pendant une épidémie de peste noire qui ravage Naumbourg; plus tard, grâce à son courage et à celui des enfants de la ville, il délivre celle-ci, lors d'une attaque des hussites.

Ce livre, destiné surtout aux enfants, les intéressera comme tout ce qui est historique, et aussi les éditeurs auraient-ils pu se dispenser des mauvaises gravures qui déparent ce petit volume, bien loin de l'orner.

V. B.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

PHILOSOPHIE

Le darwinisme.

SECOND ET DERNIER ARTICLE

La doctrine darwinienne est séduisante, je n'hésite pas à le dire; dans ses prémisses, elle présente à un haut degré le cachet de la science moderne; elle s'appuie sur des faits. La lutte pour l'existence, par exemple, est bien un fait général, on ne peut le nier; j'ajouterai même qu'elle a existé sur notre globe avant que l'homme y fît son apparition. Les débris d'os et d'écailles que l'on retrouve dans les coprolithes des plésiosaures et des ichthyosaures sont là pour attester que ces grands et étranges reptiles de l'époque jurassique n'épargnaient pas les poissons et les crustacés qui tombaient sous leurs dents; et si quelqu'un voulait soutenir que la *lutte pour l'existence* est un désordre introduit par la présence de l'homme, peut-être aussi par celle de quelques grands carnassiers, je le renverrais à la description de ces vastes solitudes de l'Afrique australe, dont Livingstone et Levaillant nous ont tracé de si magnifiques tableaux. Là règne le calme apparent le plus complet; point de carnassiers, si ce n'est par exception; on n'y rencontre que l'éléphant, le couagga et des milliers d'antilopes. Savez-vous ce qui se passe lors des migrations de ces antilopes? Les bandes en sont si nombreuses, que les têtes de colonnes seules profitent de la végétation luxuriante du pays. Le centre achève de brouter ce qui reste; les derniers rangs ne trouvant plus qu'une terre nue, périssent sous les étreintes de la faim et jonchent la route de leurs cadavres. Les survivants sont évidemment les plus forts, les plus agiles, qui ont pu gagner la tête de la caravane, repoussant en arrière les faibles et les alourdis; ainsi se fait l'épuration du troupeau. Pourrions-nous avoir un exemple plus typique de lutte et de sélection? Pourtant, est-il un animal plus doux que l'antilope, dont l'œil étonnamment limpide est dans tout l'orient le symbole de la candeur?

Mais si nous sommes d'accord avec M. Darwin sur la réalité des faits, nous ne le sommes plus dans les déductions qu'il en tire. C'est ainsi qu'il donne à la *sélection* une importance trop capitale; de ce qu'elle a lieu *souvent*, comme conséquence de la lutte pour l'existence, il ne faut pas conclure qu'elle ait lieu *toujours*. Il ne faut pas croire que ce soit la seule force qui modifie les êtres. L'influence du climat et les conditions physiques sont certainement plus puissantes que la sélection, et chacun sait que ces deux agents contribuent autant au mal qu'au bien des individus. Il ne serait pas difficile de réunir une masse de faits aussi frappants que ceux invoqués par M. Darwin, en faveur de l'évolution, pour montrer que la sélection est loin d'être toujours favorable à l'élimination de l'ivraie et à la conservation du bon grain. Il y a des lois inconnues d'attraction et de répulsion entre les êtres, qui agissent autant sur eux que la force et la beauté; ne voyons-nous pas tous les jours les hommes attirés par les qualités contraires, ou par celles qui leur font complétement défaut? Cette re-

cherche de la dissemblance ne semble-t-elle pas avoir pour but de rétablir l'égalité, de maintenir la prépondérance d'une certaine moyenne?

L'*hérédité*, que M. Darwin fait si docilement venir en aide à la sélection, est chose extrêmement embrouillée. Elle agit souvent de la manière la plus capricieuse et la plus désordonnée. Les qualités bonnes ou mauvaises se perdent ou s'acquièrent avec une égale facilité; et l'action héréditaire aboutit parfois à la dégradation du type et à la survivance de ce qui convient le moins, plutôt qu'à ce qui convient le mieux à l'individu.

A l'appui du *transformisme* on cite les plus futiles et les plus fantasques bizarreries de l'hérédité; mais on ne dit rien de l'apparition soudaine de qualités puissantes, qui, presque toujours, surgissent comme de pures créations, pour disparaître avec une époque ou avec une génération. Les plus nobles dons sont l'apanage du petit nombre et se transmettent rarement aux descendants. Il n'est pas rare de voir un produit fort beau sortir de parents malingres et vice-versa. Ce fait ne nous indique-t-il pas l'existence de forces innées de redressement, qui tendent à contrebalancer les caprices du choix et à nous maintenir dans une certaine moyenne?

Rien ne nous autorise donc à affirmer, qu'en dehors de l'influence de l'homme, il y a dans la nature, parmi les animaux, des individus privilégiés, capables de transmettre à leurs descendants les avantages acquis; de façon à ce que les variations, d'abord légères, aillent toujours en croissant et se totalisent en une *distinction spécifique*. — Au contraire, c'est un fait que *toute variation extrême dégénère ou devient stérile;* comme les anomalies, elle disparaît ou fait retour au type.

Il n'est donc pas d'une saine logique d'appliquer aux animaux et aux plantes sauvages, les phénomènes qui se passent, grâce à l'intervention de l'homme, chez nos animaux domestiques et chez nos plantes cultivées. Les animaux de nos domaines portent l'empreinte de la domesticité, de même que les plantes de nos jardins portent les marques évidentes de la culture; ce sont des individus plus ou moins monstrueux, dont les particularités tournent à l'avantage d'un but que l'homme s'est proposé, mais non dans l'intérêt de l'individu lui-même. Il est parfaitement connu dans les musées qu'on n'obtient jamais de beaux squelettes avec les hôtes anciens d'une ménagerie. — Si M. Darwin, au lieu de tous les avis qu'il a demandés à des amateurs et à des éleveurs, avait pris ceux d'un simple préparateur d'anatomie, il n'aurait pas donné l'importance d'un caractère spécifique à des formes osseuses qui ne sont, pour la plupart, que des difformités ou des anomalies. Les classificateurs sérieux, moins préoccupés des particularités de l'organisme des êtres, mais doués du tact que donne la longue habitude de considérer les formes extérieures, ne se sont jamais ainsi abusés.

Nous n'obtenons donc par la sélection que des êtres qui ne peuvent ni se développer normalement, ni se suffire à eux-mêmes; voulant forcer la nature, nous l'épuisons et nous produisons des êtres chétifs incapables de pourvoir à leur subsistance. Ainsi le *pigeon culbutant,* dont le vol est à chaque instant interrompu par les étranges mouvements dont il a tiré son nom, le *pigeon paon,* que sa queue étalée et relevée empêche de voler contre le vent, ne sont plus capables d'échapper à leurs ennemis avec la même rapidité que le biset, leur ancêtre. Le *culbutant à petit bec* périt dans l'œuf, faute d'en pouvoir briser la coquille, et l'amateur doit épier le moment de l'éclosion afin de délivrer les nouveau-nés. — Vous le voyez, si notre intervention a été nécessaire pour modifier ou transformer le type, elle est non moins nécessaire pour la conservation de l'être obtenu et en tous cas de l'*espèce;* car en dépensant en formes extérieures la force vitale destinée à la reproduction, nous les condamnons à la stérilité, témoins nos roses, nos dahlias, nos œillets de choix qui ne donnent point de

graines. Une autre preuve de la nécessité de notre intervention pour maintenir les particularités obtenues, c'est que du jour où nous abandonnons ces nouveaux types à leur tendance naturelle, ils retournent petit à petit à leur forme primitive. — Reprenons l'exemple du pigeon : « Un jour, voyant de beaux pigeons, raconte un compatriote de M. Darwin, M. Bree, je m'informai près de l'heureux propriétaire s'il ne laissait pas voler au dehors ses *culbutants à courte face*. Si je lui avais demandé la bourse ou la vie, continue le narrateur, il n'aurait pas été plus étonné. « Les laisser s'envoler! s'écria l'amateur, vous savez certainement ce qui arriverait? » Devant l'expression d'une ignorance absolue, il reprit, avec un sourire qui trahissait la conscience de sa supériorité : « La porte ouverte, ils retourneront de suite à l'état de nature; au bout de quelques semaines, les jolis petits becs seront aussi longs et aussi durs que ceux des oiseaux ordinaires. » — Je pourrais aussi vous citer l'exemple des chevaux marrons de l'Amérique du Sud, c'est-à-dire des chevaux domestiques redevenus sauvages. Leurs troupes se recrutent sans cesse d'autres chevaux domestiques, et cependant elles sont composées d'individus presque tous semblables, la descendance des nouveaux venus rentrant dans le type commun. C'est ce qui a été mis parfaitement hors de doute par le voyageur Azara, qui a fait ses observations dans les pampas de la Plata, et qui écrit qu'il a vu ces chevaux appeler très fréquemment leurs frères domestiques, les caresser avec des hennissements affectueux et parvenir à les séduire et à les réunir pour jamais à leurs troupes. Et cependant ces troupes se composent toujours d'individus en très grande majorité semblables de formes et surtout de couleurs. Sur cent individus, quatre-vingt-dix sont bais châtain, et les dix autres zains, et quand on en voit un d'une autre teinte, on est certain que c'est un cheval échappé, ou au moins le descendant presque immédiat d'un cheval échappé.

Je vous citerai un dernier fait, de ma propre observation, et qui ne me paraît pas moins probant. A l'extrémité orientale du canton de Vaud, en faisant le trajet de Villeneuve à Morcles, j'ai remarqué des ceps de vigne sauvage, provenant évidemment de graines tombées des vignobles situés au-dessus. Ces ceps sauvages étaient tous semblables, aussi bien à Aigle qu'à Eslex, ou sous les coteaux de Roche et réalisaient parfaitement le type connu de la *vitis labrusca* des botanistes, notre vigne sauvage européenne, quoique les vignobles d'au-dessus, qui leur avaient donné naissance, fussent composés de raisins blancs, de raisins noirs, de chasselas, ou d'autres variétés, et quoique l'époque de leur origine ait pu varier aussi.

Le retour des plantes et des animaux redevenus sauvages à un type uniforme a donc lieu dans tous les cas qu'on observe de près; et nous sommes autorisés à répéter avec Buffon : « La nature ne manque jamais de reprendre ses droits dès qu'on la laisse agir en liberté, et, avec le temps, on la voit détruire le produit d'un art qui la contraint, et se réhabiliter. » Ce retour au type nous montre que notre action se borne à l'individu et ne s'étend point à l'espèce. La différence marquée, qui existe entre la sélection faite par l'homme et celle qu'opèrent les forces de la nature, touche au fond même de la doctrine transformiste. Permettez que j'insiste sur son importance. Dire avec M. Darwin et ses adeptes que la nature, maîtresse du temps et de l'espace, est plus puissante que nous, tout en usant des mêmes moyens; qu'elle accumule indéfiniment des petits résultats qui s'ajoutent de siècle en siècle et atteignent ainsi des proportions que rien n'aurait pu faire prévoir, c'est, à notre avis, se payer de mots sonores! C'est faire une assimilation que l'on ne saurait admettre dans sa généralité, c'est arriver à une confusion véritable!

Il est bien vrai que l'homme ne met en jeu que des forces naturelles et qu'il ne parvient pas à les transformer; mais il les oppose les

unes aux autres, neutralise celles qui nuisent au but qu'il s'est proposé, au point souvent d'en supprimer l'action, en exalte d'autres, tout en les dirigeant. En agissant ainsi, il modifie nécessairement la résultante qu'eût produite le libre exercice de ces forces naturelles, et de la sorte il obtient des formes qui lui appartiennent en propre et que la nature ne saurait réaliser, quel que soit le temps dont elle dispose.

La nature livrée à elle-même sera plus puissante, j'en conviens; elle creusera de profondes cavernes souterraines, mais elle ne percera pas le Saint-Gothard pour faire un tunnel en ligne droite! Elle accumulera, dans le fond des mers, d'immenses dépôts de sel, mais elle n'en fera ni soude caustique, ni sodium. Telle est toujours la différence de son action et de la nôtre..

Nous ne pouvons pas davantage appliquer aux animaux sauvages ce qui se passe chez nos animaux domestiques.

Si j'ai reproché à notre auteur de forcer les analogies, je lui reproche encore, quand il tire des déductions, d'employer à chaque instant, comme arguments et comme preuves, sa conviction personnelle ou de simples possibilités. Que d'alinéas nous pourrions citer qui commencent par les mots : *Il me semble; il pourrait bien être!* Voyez par quels tours de force il cherche à résoudre la difficile question des organes rudimentaires; voyez comment il explique la persistance de la queue chez tant d'animaux, à qui cet organe ne peut évidemment être qu'une gêne dans la lutte pour l'existence. Il se tire d'embarras en admettant que tous les animaux à queue proviennent d'un ancêtre poisson. On sait l'utilité de la queue pour la natation. Tous nos animaux à queue, le chien aussi bien que le cheval ou le lion, seraient donc des êtres modifiés quant au genre de vie, mais non encore quant à la forme. Voyez aussi comment M. Darwin explique la transformation d'une espèce de mésange en un oiseau plus gros, voisin du corbeau, par la modification du bec, puis du tube digestif, puis des pattes; mais toutes ces métamorphoses reposent sur ce fait, que le bec se développe parce que l'oiseau a pris goût à une nourriture plus difficile à broyer; cette fantaisie attribuée à l'animal est une hypothèse tout à fait gratuite. Ce n'est pas ainsi que procède la science; elle est plus exigeante, elle refuse aux simples conjectures le droit de se substituer aux faits et de fournir prétexte à des conséquences; elle n'accorde aucune autorité quelconque aux possibilités. Je dirai plus, quand ces possibilités sont en désaccord avec d'autres faits bien observés, la science digne de ce nom croit de son devoir de les repousser comme on rejette en mathématiques toute hypothèse conduisant à des conclusions contraires à une vérité démontrée.

Je fais à M. Darwin un reproche tout aussi grave que celui de prendre à tout moment sa conviction personnelle pour une réalité. C'est celui de laisser dans l'ombre, ou même d'omettre complétement, les faits allant à l'encontre d'une théorie qui lui est chère. Quand on veut traiter le sujet de la transformation des êtres, il n'est pas loyal d'entasser les plus légers exemples de variations, et de ne rien dire des cas bien réels où, malgré tout, les individus restent fixes et invariables. Avant de parler ou d'écrire sur la transformation indéfinie, il faut ouvrir les yeux sur ce qui se passe autour de nous et l'on verra ce fait général : que la vie n'est compatible que dans des conditions strictement déterminées; transportés loin de leur patrie, les animaux, comme les plantes, ou bien subissent des variations peu sensibles, comme l'affirment les belles études de géographie botanique de de Candolle, ou bien languissent et meurent. Vit-on jamais la vigne, l'olivier, l'oranger ou le froment subir des transformations indéfinies quand on les transporte au delà de leurs limites infranchissables? Le renne amené dans un pays chaud ne tarde pas à succomber; l'ours polaire ne résiste pas aux ardeurs du soleil; la truite, qui

cherche les eaux limpides, est asphyxiée en peu de temps dans la rivière où se complaisent l'anguille et la carpe. Les belles orchidées ne viennent pas sur la terre nue. Le chêne et le sapin prospèrent-ils dans la prairie humide ou le peuplier sur la montagne sèche et pierreuse? Pourquoi les saules et les osiers ne s'écartent-ils pas peu à peu des rives des fleuves pour végéter plus loin des eaux et, par une gradation continue, offrir à nos regards de notables modifications? J'en pourrais dire bien plus sur toutes ces chenilles, sur toutes ces larves d'insectes, qui, lorsqu'elles ne rencontrent pas une feuille spéciale, n'ont d'autre alternative que de mourir en l'espace de quelques heures.

Tels sont les faits d'une observation journalière qu'on n'a pas le droit de laisser dans l'ombre, pas plus que ce que nous enseigne la science au sujet des temps passés comparés aux temps actuels. Il fallait parler des plantes et des animaux trouvés dans les tombes de la vieille Egypte. Certains d'entre eux, parfaitement conservés, remontant pourtant à cinq ou six mille ans, ont été trouvés tout à fait semblables aux types des espèces actuelles correspondantes, à côté desquelles on les a placés. Les annales des sciences naturelles, celles du muséum et une étude du grand botaniste Robert Brown sont là pour attester ce que j'affirme.

On n'a pas davantage le droit d'oublier que les squelettes d'animaux de la période glaciaire, et ceux de plusieurs espèces de l'époque tertiaire, sont tout à fait semblables à ceux des espèces actuelles équivalentes. Quand on parle de géologie, et M. Darwin en parle souvent, il ne faut pas citer seulement ces types qui dans une certaine période ont paru se transformer, parce qu'on trouve à côté d'eux un certain nombre de formes plus ou moins voisines; il faut tout dire et avoir le courage de demander à cette science toutes les preuves qu'elle nous fournit.

S'il est vrai qu'il y a eu transformation progressive dans toute la série des êtres s'élevant des formes les plus dégradées aux formes les plus parfaites, les formes premières en date ont dû nécessairement être inférieures quant à la structure aux plus récentes.

Prenons, par exemple, les vertébrés dont nous faisons partie nous-mêmes.

Quel est de tous les vertébrés vivants le plus inférieur en structure? Tout zoologiste dira que c'est l'*amphioxus*, ce vertébré allongé, vermiforme, dont l'organisation n'est qu'une corde dorsale surmontée d'un filet nerveux régnant au-dessus d'une cavité, où sont les organes de la respiration, de la digestion et de la reproduction, le tout enveloppé de muscles. N'est-ce pas là un animal étonnamment rudimentaire, bien fait pour être un prototype, un ancêtre, tels que les rêve M. Darwin. Après l'*amphioxus* viennent en organisation les *myxinoïdes*, à peine supérieurs en structure, et les *lamproies*. Assurément les couches géologiques les plus anciennes doivent renfermer l'un ou l'autre de ces trois êtres dégradés? Eh bien! que nous dit la géologie à ce sujet? quels sont les vertébrés les plus anciens dans l'ordre des dates? Ce sont les *sélaciens* et les *ganoïdes*, c'est-à-dire les requins et les raies, les plus élevés de tous les poissons vivants eu égard à leur structure; et, notez ceci, c'est qu'ils se trouvent à la période silurienne et à la période dévonienne, savoir dans des couches reposant presque directement sur des terrains non sédimentaires et dont la chronologie n'est, par conséquent, pas discutable. Admettant que l'amphioxus, les myxinoïdes et les lamproies ne nous aient pas été conservés par suite de la mollesse de leurs tissus et qu'on n'en trouve pas la moindre trace, ce qui est peu probable, car les myxinoïdes ont des mâchoires très dures, comment se fait-il que dans ces dépôts siluriens qui reposent immédiatement sur les terrains dans lesquels la vie a primitivement apparu, on trouve d'emblée les plus parfaits de tous les poissons? Et où rencontrons-nous, d'autre part, les *mysontes*, ces poissons inférieurs dont l'amphioxus est le

type le plus dégradé? A la dernière période de l'histoire de notre globe, à celle que l'on appelle l'époque actuelle, à celle dont nous datons nous-mêmes.

Voilà qui est loin, certes, de ressembler à une série bien enchaînée commençant par les formes les plus basses pour finir par les plus parfaites; car les poissons supérieurs en structure arrivent les premiers, et c'est seulement à la fin qu'on voit apparaitre les inférieurs.

Mais il est un autre point sur lequel M. Darwin fait preuve de peu de précision scientifique. C'est sur la notion même qu'il se fait de l'espèce; collectionneur plutôt qu'anatomiste, amateur plutôt que physiologiste, il donne à la morphologie, c'est-à-dire à la forme, à l'apparence des êtres une importance capitale. Il croit qu'il élucidera cette grave question, fondement de toute l'histoire naturelle, en la prenant par le côté des détails; il se perd dans les expériences des éleveurs et des horticulteurs, il accueille toutes les recettes des fermiers et des maitres de haras, et au milieu des minuties il perd de vue que chez les plantes et chez les animaux il y a autre chose à considérer que la forme, autrement dit la matière modelée par la vie; qu'il faut tenir compte de quelque chose de plus intime, de la vie elle-même; que si l'on veut se faire une idée précise de l'espèce, on ne peut pas négliger la vie de cette espèce, sa reproduction, sa filiation. Tous les maitres de la science qui depuis Cuvier ont cherché à mieux définir l'espèce, les de Jussieu, les Flourens, les de Candolle, les de Blainville, les Chevreul, les Geoffroy Saint-Hilaire, ont tous vu la nécessité d'introduire dans leurs définitions, outre la ressemblance, ces deux autres éléments importants : *la provenance* et *la filiation*.

« Nomina si pereant, disait le vieux Linnée, perit et cognitio rerum, » c'est-à-dire : Oubliez les définitions, et les faits eux-mêmes seront confondus. C'est en effet ce qui advient; n'ayant pas une définition nette de l'espèce, M. Darwin confond sans cesse les *races* et les *espèces;* il conclut à chaque instant des unes aux autres. Il fait provenir nos chiens de plusieurs espèces primitives, ainsi que nos moutons, nos bœufs et nos porcs; tandis que pour le pigeon il ne lui a trouvé en définitive qu'un seul ancêtre, comme conclusion de sa belle étude sur ce sujet; ce qui, au point de vue de sa thèse, est une grande erreur, même une contradiction.

Autre conséquence de cette notion imparfaite de l'espèce : il oublie complétement, ce qui est plus grave encore, la grande différence qu'il y a entre l'*hybridation* et le *métissage*. C'est pourtant là un fait fondamental, dont on ne peut pas faire abstraction. Les *hybrides* sont le produit du croisement entre espèces; les *métis* celui du croisement entre races ou variétés de la même espèce. Or l'expérience a prouvé qu'il faut user de toute sorte d'artifices pour unir des espèces différentes, quelque voisines qu'elles soient par l'ensemble de leurs caractères; et lorsqu'on y parvient, les mariages sont presque toujours inféconds. En tous cas, la fécondité ne dure pas au delà d'un très petit nombre de générations, quelquefois d'une seule et, dans cette descendance, il se manifeste les curieux phénomènes de la variation désordonnée et du retour au type; c'est-à-dire qu'il se produit des êtres rabougris, misérables, plus ou moins monstrueux, ressemblant très peu à leurs parents et ne tardant pas à succomber; et à côté de ces êtres dégradés surgissent quelques individus mieux partagés, plus viables, mais ressemblant alors complétement à l'un ou à l'autre des deux parents, et qui en aucun cas ne possèdent les caractères typiques des deux, ce qui prouve bien positivement qu'il n'y a pas eu fusion des deux espèces. — Ainsi l'hybridation ne peut donner naissance à une souche durable puisqu'il arrive de deux choses l'une, ou bien la forme se dissout en variations individuelles et sans fixité qu'on a fort bien nommées variations désordonnées; ou bien, c'est l'un des types constituants qui reparaît intact.

Lorsqu'on veut obtenir des hybrides, il faut chaque fois opérer un croisement nouveau, témoins les mulets, les chabins, appelés encore ovicapres et les léporides.

Les *métis*, au contraire, ces enfants de races différentes d'une même espèce, sont très faciles à obtenir. Ils naissent spontanément; ils sont tout aussi féconds, parfois plus féconds que leurs parents, souvent plus beaux qu'eux, et transmettent indéfiniment à leurs descendants les facultés reproductrices dont ils jouissent eux-mêmes. Les individus métissés présentent les caractères de leurs deux parents; ce qui prouve qu'il y a juxtaposition, fusion entre les deux races. Par-ci par-là, quelques-uns des métissés da la race obtenue nous offrent le curieux phénomène que les Français ont appelé *atavisme,* les Allemands *Rückschlag;* c'est-à-dire que ces individus reproduisent tout d'un coup, à des degrés divers, parfois avec une surprenante exactitude, *un* ou *plusieurs* caractères des ancêtres primitivement croisés. L'atavisme qui peut se produire au milieu des races les plus pures en apparence et à la suite d'un seul croisement remontant à plusieurs générations, est une preuve de plus que dans le métissage il y a bien réellement fusion des deux éléments; que le métissage est quelque chose de physiologique, de naturel.

Ainsi, si les races sont indéfiniment fécondes, l'espèce au contraire ne sort pas de ses limites, et l'économie actuelle du monde ne nous offre aucune transition possible d'une espèce à l'autre. « L'infécondité entre espèces, comme l'a fort bien dit M. de Quatrefages, remplit dans le monde organique un rôle à peu près analogue à celui que joue la pesanteur dans le monde sidéral; elle maintient la distance zoologique ou botanique entre les espèces, comme les lois de l'attraction et de la répulsion maintiennent la distance physique entre les astres. »

La *fixité des espèces* se trouve donc ainsi sauvegardée par une grande loi, sur laquelle n'ont aucune prise pas plus la lutte pour l'existence que les éleveurs ou la sélection; et quand, orgueilleux despotes, nous voulons franchir ces limites et jeter le trouble dans l'ordre préétabli, alors, la loi outragée se venge en condamnant l'objet de nos expériences à la mort ou à la stérilité, ce qui revient au même, car c'est la mort de l'espèce. Nous apprenons à notre confusion qu'en voulant nous ériger en créateurs, nous ne parvenons qu'à désorganiser et à détruire, et nous nous rappelons, si nous l'avons oublié, que la question qui nous occupe a déjà été tranchée magistralement par l'auteur de la Genèse quand, à propos de la création des plantes, des arbres, des poissons, des reptiles et des autres animaux, Moïse répète à chaque fois : « Dieu les créa chacun selon son espèce. »

Vous seriez peut-être surpris si, dans cette argumentation, je ne vous disais rien de la grande question de notre descendance du singe, d'autant plus que c'est là, aux yeux de bien des gens, le fond du darwinisme. Je pourrais rappeler que les singes sont *quadrumanes,* tandis que l'homme seul est *bimane,* vous rappeler que notre colonne vertébrale et notre bassin sont disposés pour la station verticale, et signaler ce caractère bien plus important, que nos circonvolutions cérébrales se développent d'avant en arrière, et non d'arrière en avant, de sorte qu'a aucun moment de son développement notre cerveau ne ressemble à celui du singe. Si l'homme descendait de lui pourquoi les plus anciens squelettes d'hommes trouvés dans les terrains quaternaires sont-ils tout à fait semblables à ceux des hommes actuels, et les squelettes de singes à leur tour identiques aux singes de notre époque? Pourquoi, dans le grand nombre de ces squelettes retrouvés, n'y a-t-il aucune forme transitoire?

Le fait, du reste, qu'il n'y a pas de croisement ni de postérité possibles entre le singe et l'homme tranche, à mon avis, la question de leurs espèces distinctes.

Du reste, tous les débats auxquels on s'est

livré à propos de cette prétendue analogie de l'homme et du singe me paraissent étrangement oiseux. L'homme a pour lui seul l'apanage de la pensée; cette faculté en fait un être à part, et la distance qui le sépare du singe n'est pas seulement la distance d'une espèce à l'autre, c'est une distance bien plus grande que celle qui sépare la plante de l'animal, c'est un abime infranchissable. Je me rattache complétement à l'école d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, quand il dit : « Il y a, parmi les êtres vivants, trois grandes divisions, trois grandes classes, comme on disait autrefois; *trois règnes* dans l'*empire organique*, comme nous disons aujourd'hui.... Ces trois règnes peuvent être ainsi caractérisés :

» Dans le premier, seulement les caractères communs à tout être organisé et vivant.

» Dans le second, les mêmes caractères généraux que dans le premier, plus la sensibilité et la mobilité.

» Dans le troisième, que compose l'homme seul, les mêmes caractères généraux que dans le second, plus l'intelligence.

» Dans le premier, la *vie est toute végétative*.

» Dans le second, à la vie végétative s'ajoute la *vie animale*.

» Dans le troisième, à la vie végétative et à la vie animale, s'ajoute encore la *vie morale*.

» Et pour résumer en termes encore plus concis : la plante *vit*, l'animal *vit* et *sent;* l'homme *vit*, *sent* et *pense*.

» La vie est simple dans le premier règne, double dans le second, triple dans le troisième. — *Végétalité, animalité, humanité :* trois termes qui, à ce point de vue, se succèdent dans un ordre hiérarchique, manifestement aussi simple que logique; série où non seulement aucun terme ne saurait être transposé, mais aucun terme non plus ne semble pouvoir être ajouté. Nous ne saurions rien concevoir, dans l'empire organique, en deçà de la plante; quel être organisé pourrions-nous imaginer au delà de l'homme? Il peut y avoir, il y a des degrés dans le développement des facultés vitales, sensitives, intellectuelles; il n'y a pas de milieu entre *vivre* et ne *pas vivre*, *sentir* et ne *pas sentir*, *penser* et ne *pas penser*. »

Nous avons donc le droit, quand il s'agit de l'homme, de sortir de l'histoire naturelle proprement dite; nous entrons avec lui dans un autre domaine. L'être à qui nous avons à faire n'est plus seulement une création animale, prenant sa place dans l'échelle des êtres, ce n'est pas la plus parfaite; c'est un être ayant sa vie morale, doué d'une âme vivante! Sa vraie supériorité n'est donc plus une question de structure; sa grandeur est ailleurs, dans le monde de la pensée. Chez lui tout est différent du reste de l'animalité; écoutez plutôt ce que dit à ce sujet une voix que vous ne renierez pas : « La pitié, dit Vinet, s'éveille à la seule pensée de l'homme entrant dans la vie. Quelle nudité, quelle imbécilité, quelle impuissance! Point d'animal dont les débuts ne soient plus glorieux; l'insecte, à cet égard, peut faire envie à l'homme. Le roi de la nature s'essayant à vivre s'y prend moins bien, ce me semble, que le dernier de ses sujets; les détails humiliants abondent dans l'histoire de sa première éducation; et l'homme enfant apprêterait à rire au mollusque, si le mollusque pouvait rire. Beaucoup d'animaux sont plus forts que lui; tous sont mieux armés; tous sont vêtus ou se passent de l'être. Il deviendra plus fort, sans l'être jamais autant qu'un taureau, qui n'est pas à beaucoup près le plus puissant des quadrupèdes. Les années ne le couvriront pas d'une toison et ne lui feront pousser ni des griffes aux mains, ni des cornes au front. Rien ne prouve que ses sens soient naturellement plus parfaits que la plupart de ceux de ses sujets, et, quant aux instincts, évidemment il leur est inférieur.

» Si l'homme est vraiment homme, c'est-à-dire une créature libre et spirituelle, la race et l'image de Dieu, le médiateur entre la matière et l'esprit, c'est bien ainsi qu'il doit venir au monde. Les avantages que l'homme est

tenté d'envier à l'animal l'auraient, selon toute apparence, à jamais relégué parmi les animaux. Armé, vêtu, fort comme l'animal, il se fût senti indépendant, il l'eût été : dès lors point de société humaine, point de civilisation, et, par là même, point d'humanité.

» La cause finale, l'intention providentielle paraît ici avec éclat. Mais ce n'est pas là l'unique but du Créateur. En faisant naître si chétif le roi de la nature, l'être sans lequel la création est une phrase sans verbe, il a voulu le contraindre à chercher sa grandeur ailleurs que dans la matière. Il a détourné vers le monde intellectuel les regards de l'homme. Si l'homme n'est pas un esprit, il n'est pas même le premier des animaux. L'esprit seul, combiné avec l'affection, assure et prolonge son existence. C'est pour l'y faire songer que Dieu réduit cet orgueilleux monarque au plus sévère incognito. »

J'ai hâte d'en finir. Si nous savons gré à M. Darwin d'avoir appelé notre attention sur des faits peu connus, de nous avoir fait réfléchir sur beaucoup d'autres, nous ne pouvons que condamner la manière dont il tire parti de ces faits, c'est-à-dire ses conclusions, c'est-à-dire l'ensemble de son œuvre. D'un bout à l'autre nous le voyons, au lieu de généraliser les détails pour en tirer une synthèse, faire précisément l'inverse; aller de la conception au fait et chercher des exemples pour soutenir une idée préconçue. Il veut nous faire admettre l'inverse de ce que nos yeux nous font voir, que les êtres sont variables à l'infini, quand tout ici-bas nous démontre, au contraire, que les êtres organisés, qui se succèdent en descendance directe, loin de différer les uns des autres, reproduisent nécessairement les caractères essentiels de leurs géniteurs.

Pour que le darwinisme eût droit à notre crédit, il faudrait pouvoir supprimer l'infécondité des croisements entre espèces; car que vient faire cette infécondité entre des individus descendus d'un même ancêtre et par conséquent issus d'un même sang? Admettons même qu'on pût alléguer le cas d'espèces pouvant se croiser et donner naissance à une lignée à la fois distincte et féconde, cela ne prouverait pas grand'chose; il faudrait encore démontrer qu'il arrive un moment où deux races, jusque-là fécondes entre elles, perdent la faculté de se croiser, c'est-à-dire perdent le caractère des *races* pour s'ériger en *espèces* et se comporter comme telles.

Le darwinisme est donc une conception *a priori*. J'admets qu'il est séduisant, ce système, pour qui la succession de tous les êtres est la reproduction sur une plus grande échelle des phases évolutives que subit tout embryon animal, et qui rattache le perfectionnement graduel des êtres, l'apparition de tout ce qui a existé, existe ou existera, aux fléaux mêmes de la nature vivante : à la guerre, à la famine, à la mort!

Au point de vue métaphysique il n'y a rien là d'impossible. Il ne répugne pas à notre raison que le Créateur ait adopté ce plan pour une quelconque des planètes qu'il a suspendues dans l'espace. C'est peut-être l'économie qui règne dans Uranus, dans Saturne et son anneau. Mais, à coup sûr, ce n'est pas celle de la planète sur laquelle nous vivons!

Et, comme dans toutes les langues connues, on est convenu d'appeler science l'étude de ce qui est, et non le roman de ce qui pourrait être, je déclare que *le darwinisme est anti-scientifique*, et qu'il est temps de cesser d'abuser le monde en lui enseignant, sous le manteau de la science, des doctrines que celle-ci n'entend pas patroner et qu'elle renie.

Je dirai plus, le darwinisme n'a pas même pour lui les analogies scientifiques. L'hypothèse d'une cause inconnue, qui aurait joué à la surface du globe le rôle de puissance créatrice *une seule fois*, et pendant un temps limité, pour créer *un seul archétype* et se reposer ensuite à tout jamais, cette hypothèse, dis-je, a contre elle toutes les analogies tirées de l'histoire de toutes les branches du savoir humain. Nous ne connaissons aucune cause de phénomènes ayant reçu un nom, aucune

force physique, chimique ou mécanique qui, ayant agi une seule fois, n'ait agi ensuite d'une façon continue. Je ne conçois pas comment M. Darwin fait concorder cette étrange conception avec l'idée de Lyell, dont il est partisan : que les causes qui ont modifié la surface de notre globe dans les différentes phases géologiques qu'elle a subies, étaient les mêmes que celles qui la modifient de nos jours.

Il y a eu dans la science des hypothèses heureuses et fécondes, en ce qu'elles ont permis de grouper sous leur voûte provisoire les phénomènes observés, pour en faire un corps de doctrine, faciliter les généralisations et ouvrir de nouveaux horizons. Le darwinisme n'est point une de ces hypothèses fécondes. Je n'y vois aucun principe qui nous promette de perfectionner nos connaissances et de les approfondir. La science ne peut prospérer par un système qui la maintient dans des notions vagues et indécises, et qui a la prétention de s'affranchir de toutes les données péniblement acquises par l'observation de tous les temps. Je ne nie pas que nous ne puissions un jour arriver à nous faire une idée plus nette de la grande question de l'origine des espèces, que le darwinisme a cherché à élucider; mais si nous y parvenons jamais, ce ne sera certes pas en restant dans la voie que M. Darwin nous a enseignée. Ce n'est pas un ordre artificiel qu'il nous faut chercher à introduire dans la nature, suivant les besoins de notre raison et suivant le plus ou moins d'ingéniosité dont nous sommes doués; ce ne sont pas des classifications qu'il nous faut établir, et des systèmes que nous appellerons pompeusement notre système; c'est la conception divine qu'il nous faut chercher humblement à interpréter, le plan même dont les fondements furent jetés à l'origine des choses. C'est la classification du Créateur lui-même qu'il nous faut chercher à déchiffrer, la seule qui ne soit pas artificielle; et pour cela il faut considérer les grandes divisions naturelles sous lesquelles les êtres se rangent, comme instituées dès l'origine des choses; comme les catégories de la pensée de l'intelligence divine qui s'est manifestée par des créations, ainsi que nous nous manifestons par des pensées.

Voilà le point de vue fécond, sur lequel, à la fin d'une carrière bien remplie, un naturaliste de premier ordre appelait l'attention du monde savant; et cet homme qui a bien plus fait pour la science que M. Darwin, à qui le darwinisme a pris beaucoup de ses belles découvertes pour les travestir à son profit, cet homme, étrange injustice, est bien moins connu que M. Darwin, même dans le pays où il est né; je veux dire Louis Agassiz, d'illustre et regrettée mémoire. — Ce point de vue que je vous signale sera fécond, parce qu'il est vrai. Il sera fécond non-seulement pour l'histoire naturelle, mais pour toutes les sciences: les grandes vérités se tiennent, je vous le disais en commençant.

Ainsi, pour ne pas sortir du sujet que je me suis tracé, voyez combien la fixité des espèces entraine de graves conséquences.

Si l'ordre actuel du monde nous fait voir qu'il y a entre les espèces une barrière infranchissable, si la géologie nous enseigne que ces espèces n'ont pas varié davantage dans les diverses phases qu'a parcourues notre planète, c'est qu'elles ont été créées ainsi à l'origine des choses; c'est qu'il y a eu dès lors un plan dans cette organisation. Or un plan ne peut être que la conception d'une intelligence. Et, d'autre part, comme l'on trouve parfois dans deux couches géologiques immédiatement superposées des débris d'êtres très différents, qui ne peuvent provenir les uns des autres, puisque l'espèce est fixe, il faut en conclure que cette intelligence a fait disparaitre certains êtres pour les remplacer par d'autres, et a fait surgir, par moment, un état de choses différent du précédent. Elle peut donc imposer à la nature un ordre voulu, mais elle peut aussi s'en affranchir. Le mot *Providence* n'est plus pour nous un mot vide de sens, car si le Créateur a établi des lois pour maintenir l'ordre dans son œuvre, et s'il veille à leur ob-

[obse]rvation, il n'est pas enchaîné par ces lois. [Di]eu est souverainement libre!

[Sa] liberté nous est démontrée par la nature [m]ême, et c'est de cette liberté divine qu'il [fa]ut faire découler toutes les libertés humai[nes], qui ne sauraient avoir une assise plus [in]ébranlable.

Dr SUCHARD

ETHNOGRAPHIE

Les Boers.

SECOND ARTICLE

Nous avons vu les Boers, mécontents des [m]esures prises par le gouvernement anglais [à] l'égard des Hottentots, émigrer en grand [no]mbre sur la côte de Natal, où ils essayèrent [e]n vain de fonder une république. Leurs ef[fo]rts devaient être plus heureux au delà de [l']Orange, que beaucoup franchirent déjà vers [1]830, suivis d'année en année par un flot [c]roissant de leurs compatriotes. Ce serait une [c]urieuse histoire que celle de tant de familles, [q]uittant leurs maisons, leurs champs et leurs [p]âturages, pour aller chercher au loin, au milieu de mille dangers, non pas un sol plus fertile ou un climat meilleur, mais la liberté. On s'y intéresserait davantage si cette liberté qu'ils réclamaient n'était pas avant tout celle de traiter à leur guise les travailleurs que leur fournissait le pays; mais que d'énergie dans ces hommes, et quel courage leur fut nécessaire!

En 1837, ils étaient assez nombreux dans leur nouvelle patrie pour franchir le Vaal, au delà duquel plusieurs d'entre eux s'étaient déjà établis, et se mesurer avec le redoutable conquérant Mossélékatsi. Ils le rencontrèrent près de Mosiga, où les premiers missionnaires français avaient passé quelques mois cinq ans auparavant, et qu'ils avaient dû quitter pour échapper à la mort dont les menaçait le même Mossélékatsi. Celui-ci fut complétement défait, et sa capitale fut détruite. Alors, cédant aux nouveaux envahisseurs, l'aventurier que nous avons vu naguère quitter le pays de Natal se dirigea plus au nord encore et fonda, au delà du Limpopo, le nouvel empire des Matébélés. C'est là qu'il est mort en 1867.

On comprend que la victoire des Boers, qui délivrait toute la contrée d'un voisin si incommode, les mit en grande faveur auprès des Corannas, des Griquas et des Béchuanas qui occupaient le pays. Il y avait place pour les nouveaux venus, qui d'ailleurs se montraient accommodants et se soumettaient aux lois établies. Mais leur allure se modifia en même temps que leur nombre s'accroissait, et les indigènes virent bientôt qu'ils n'avaient fait que changer de maîtres. Ils ne cédèrent pas toutefois sans combats. En 1845, les Anglais s'en mêlèrent en prêtant leur assistance aux Griquas. Les Boers durent se soumettre et reconnaître la domination anglaise. En 1847, se trouvant dans une position des plus tristes, ils s'adressèrent à leur tour au gouverneur du Cap, sir Harry Smith. Celui-ci fit avec eux un traité, d'après lequel ils avaient le droit de s'administrer plus ou moins eux-mêmes, mais en reconnaissant la souveraineté de l'Angleterre. Ce traité ne tint pas longtemps. Bientôt les Boers de Natal se soulevèrent et, quittant la colonie sous la conduite d'André Prétorius, vinrent se joindre à leurs frères des bords de l'Orange. Sir Harry Smith les défit près de Boomplaats, et toute la contrée entre l'Orange et le Vaal fut proclamée propriété de l'Angleterre, sous le nom de *Souveraineté*.

Une partie des Boers se soumit; les autres se rendirent dans les contrées arrosées par le Limpopo et ses nombreux affluents, et ils furent accueillis à bras ouverts par ceux des leurs qui les y avaient devancés. Ils s'établirent essentiellement à l'ouest, dans le voisinage des monts de Caschan et du Moricoa, et, toujours guidés par Prétorius, ils fondèrent la *République du Transvaal*. Les nombreuses tribus de Béchuanas qui habitaient la contrée furent traitées comme l'avaient été les indigènes du Cap et de l'Orange. « Nous permet-

tons aux indigènes de demeurer dans notre république; en échange, ils doivent travailler pour nous; » telle était la théorie des colons hollandais, et cette théorie était souvent appliquée avec la plus grande cruauté.

En 1851, pressés par la guerre contre les Cafres qui sévissait plus que jamais, les Anglais entrèrent en pourparlers avec la nouvelle république, et, l'année suivante, la reconnurent, à condition que jamais l'esclavage n'y fût rétabli. « Et les missionnaires, demanda-t-on du côté des Boers, comment devons-nous nous comporter à leur égard? — Comme vous voudrez, leur répondit un des commissaires anglais. » Ils ne se le firent pas dire deux fois, et quoique rien de semblable ne fût évidemment dans la pensée de l'Anglais qui avait si légèrement répondu, trois stations missionnaires furent immédiatement saccagées : Mamousa, Mabotsa et Colobeng. En août 1852, six cents Boers, aidés de sept cents indigènes, attaquèrent ces paisibles stations, où des missionnaires de la société de Londres évangélisaient, non sans fruits, les Béchuanas, sur la frontière occidentale de la république, détruisirent les villages, tuèrent ou chassèrent les hommes, et emmenèrent avec eux les femmes, les enfants et tout le bétail. Une de ces tribus était gouvernée par Séchélé, que Livingstone avait baptisé en 1848, et en qui les Anglais avaient trouvé un ami dévoué. On lui demanda de se soumettre à la nouvelle république, de ne plus autoriser le passage d'aucun voyageur anglais, et de fermer tout spécialement le chemin des contrées riches en ivoire. Séchélé, ayant refusé de se tourner contre ses anciens amis, fut attaqué par les Boers un dimanche; mais, à sa demande, ils renvoyèrent le combat au lendemain. Soixante Bacouénis tombèrent, leur ville fut incendiée, et la maison de Livingstone pillée. Lui-même, heureusement, était absent. Plusieurs des assaillants en exprimèrent leur regret. « Ce maudit docteur, disait-on, leur a sans doute appris à se défendre. » On lui interdit de venir reprendre son œuvre; mais Dieu lui en avait préparé une autre. Quant à ses deux collègues, on les bannit pour délit de fausses nouvelles. Puis les Boers défendirent, sous les peines les plus sévères, le commerce des armes et des munitions. Dans un pays grand comme la France, où ils n'étaient pas un contre dix, ils ne pouvaient maintenir autrement leur autorité.

Le sort des Béchuanas devint alors plus triste que jamais. Le vénérable Moffat, beau-père de Livingstone, écrivait à la fin de 1852 : « L'opposition violente que l'Evangile souleva à son apparition dans la contrée, la destruction dont plus tard les Mantatis nous ont menacés, les attaques des pillards Corannas, Griquas ou Buschmens, tout cela nous parait au souvenir comme de simples coups de vent, en comparaison de l'orage qui menace d'anéantir tout le fruit de notre travail. » On craignait surtout que l'Angleterre n'accordât la liberté aux Boers de la Souveraineté, comme elle venait de l'accorder à ceux du Transvaal. En 1853, tous les missionnaires de la Souveraineté adressèrent au gouverneur l'instante prière de maintenir à l'Angleterre le pays compris entre l'Orange et le Vaal. Mais les Anglais étaient occupés ailleurs; cette possession leur donnait plus de tracas que de profit, et en 1854 ils l'abandonnèrent, laissant les Boers fonder leur seconde république, l'*Etat libre de l'Orange*, avec une chambre des députés et un président. Le premier élu, Hoffmann, dut bientôt se retirer sous l'accusation d'avoir vendu de la poudre à Moschesch.

Le nom de Moschesch rappelle bien des souvenirs qui trouveraient ici leur place; mais ils sont trop présents à l'esprit de la plupart de nos lecteurs, pour que nous nous y arrêtions longuement. « Pendant vingt ans, disait M. Casalis lors du jubilé cinquantenaire de la société des missions de Paris, pendant vingt ans nos missionnaires se sont vus périodiquement troublés, entravés dans leur œuvre par des guerres dont la cause originelle n'était autre que les convoitises éveillées par la fertilité du pays des Bassoutos. La dernière

cise a coûté à nos frères plus de deux ans d'exil. » On sait qu'elle a amené en outre l'abandon de plusieurs stations, et que Moschesch y a perdu une partie importante de son territoire.

Quelques mots seulement sur ces tristes luttes. Le prétexte de la première guerre (1858) fut une question de frontières, et aussi quelques déprédations dont les Boers se plaignaient. Ils eurent d'abord le dessus, et les missionnaires furent les premiers frappés. La station de Béerséba fut détruite, et les demeures des indigènes fugitifs furent réduites en cendres. Morija eut le même sort. Les Boers ravageaient impitoyablement la contrée. Arrêtés enfin par la résistance de Moschesch devant Thaba-Bossiou, ils se retirèrent inopinément et demandèrent une suspension d'armes. Moschesch aurait pu à ce moment envahir l'Etat libre; mais il se contenta d'une lettre, dans laquelle, lui païen, il disait aux envahisseurs chrétiens les plus dures vérités. Le nouveau gouverneur du Cap, sir Georges Grey, sollicité par les Boers de s'interposer pour obtenir la paix, se rendit auprès de Moschesch et conclut avec lui, comme représentant des Boers, un traité de paix qu'il emporta en compagnie d'envoyés de Moschesch, pour le faire signer par les autorités de l'Etat libre. « Ce traité, qui reposait sur des bases équitables, ne fut point accepté; on en fit un autre, tout à fait défavorable aux Bassoutos *et sans leur participation*. Lorsqu'il fut terminé, on le lut aux représentants de Moschesch, en hollandais, langue qui leur était peu familière, et on le leur remit pour le porter à Moschesch. Celui-ci refusa de le signer; mais le gouverneur le lui ayant envoyé une seconde fois par les mains d'un magistrat de la colonie, il s'exécuta. Il craignait d'avoir affaire à deux ennemis au lieu d'un. »

Nous empruntons ces dernières lignes à un article sur Moschesch, publié par le missionnaire Jousse dans le *Chrétien évangélique* de 1867. Nous y renvoyons ceux qui veulent se faire une juste idée des causes qui ont amené la guerre de 1858. Ils y verront aussi (pag. 129 et suivantes) comment l'application du traité de 1858 a amené la guerre, bien autrement terrible, de 1865. Les Boers s'y montrèrent impitoyables comme jamais, et ils manifestèrent aussi sous les formes les plus brutales leur hostilité contre les missionnaires. Nous aurions à raconter bien des scènes de désolation; mais nous n'écrivons pas l'histoire des Bassoutos, ni celle de leurs missionnaires, et nous ne voulons pas faire de cet article un réquisitoire contre les Boers. Les scènes de violence ne manqueront pas, d'ailleurs, dans ce qui nous reste à raconter.

Nous avons suivi les colons hollandais dans leurs rapides conquêtes; retournons maintenant en arrière et essayons de suivre les pauvres dépossédés. Quand les Hottentots eurent vendu aux Boers leurs terres et leur bétail, ou en eurent été dépouillés par la ruse ou par la force, que leur restait-il pour vivre? La chasse devenait d'année en année plus improductive, à mesure que la population blanche augmentait. Le service des blancs était l'esclavage, ou un état qui en approchait de bien près. Ceux qui ne voulaient pas gagner à ce prix une chétive nourriture, se réfugièrent dans les gorges des montagnes ou dans des cavernes, n'ayant guère d'autres ressources que le pillage. De là un état de guerre incessante, qui aurait rendu la position des Boers intenable, s'ils n'avaient pas reçu d'Europe des renforts continuels et des munitions. L'intérêt et l'orgueil du plus fort n'étaient plus seuls à exciter les envahisseurs à la lutte; le désir de la vengeance vint accroître leur haine, et ils n'eurent pas de peine à se persuader que poursuivre les Hottentots et en tuer le plus possible était pour eux une légitime défense. Pour faire taire leurs derniers scrupules, les uns disaient : « C'est la race de Cam! » D'autres, devançant la science moderne, disaient : « C'est une race intermédiaire entre l'homme et le singe! » Tous, d'ailleurs, refusaient le nom d'hommes à ces malheureux, qui étaient pour eux « la marchandise

noire, » — « le noir bétail, » — ou « les noires créatures » (*het zwarte Schepsel*). Un missionnaire berlinois reprochait à un Boer d'avoir répandu le sang humain. « Oh! non, monsieur, s'écria l'autre : jamais je ne commettrai un pareil péché. — Et n'avez-vous pas, jeudi dernier, tué d'un coup de fusil un de vos nègres? — Ah! vous voulez parler d'un *schepsel!* Oh! alors, j'en ai tué beaucoup. »

A force d'entendre faire cette distinction, les Hottentots se mirent aussi à la faire. Le Dr Wangemann, dans son voyage au sud de l'Afrique (1866-1867), avait avec lui un brave et pieux nègre; voyant quelques personnes s'approcher de leur wagon : « Samuel, lui dit-il, voilà quatre hommes qui viennent! — Non, monsieur, répond Samuel, il n'y en a que deux. — Mais, j'en vois très bien quatre! — Oh! les autres sont deux schepsels! »

Qu'était la vie de ceux qui, ne se résignant pas à vivre de pillage et à être constamment exposés aux balles des colons, préféraient encore travailler pour leurs nouveaux maîtres? Quelques-uns de ceux-ci aimaient à s'entourer d'un nombre considérable de Hottentots; chez eux l'ouvrage n'était pas pénible. D'autres, bienveillants de nature, s'occupaient avec intérêt de ceux qui les servaient. Mais c'étaient des exceptions; d'ordinaire, l'esclave était nourri avec la plus grande parcimonie, et s'il lui arrivait de dérober quelque chose, pressé par la faim, les coups pleuvaient dru sur sa peau noire. S'il en mourait, cela ne tirait pas à conséquence. Une chrétienne de Béthanie, précédemment esclave, racontait au missionnaire Wuras que, pour la moindre peccadille, elle était battue, et de la main de son propre fils. « Ce n'est que trop vrai, ajoutait le pauvre garçon, présent à ce récit; que Dieu me le pardonne! Mais que fallait-il faire? Si je ne voulais pas frapper, cela n'épargnait pas un coup à ma mère, et moi j'en recevais par-dessus le marché. Si je ne frappais pas assez fort, le fils du maître était derrière moi, le *sambok* à la main, et ne me ménageait pas, et si par hasard il me ménageait, son père le frappait à son tour. »

Ce terrible sambok est un nerf-de-bœuf, d'un pouce d'épaisseur, fait de peau de rhinocéros. Maint colon s'en est servi plus souvent pour ses nègres que pour ses bœufs, et pour un grand nombre la mort s'en est suivie. Le trait suivant montre à quel point les habitudes de cruauté peuvent endurcir le cœur. Quand les Anglais s'emparèrent de la colonie, ils trouvèrent chez un Boer un petit Hottentot de huit ans, aux jambes duquel on avait rivé des anneaux de dix à douze livres, qui lui entraient déjà dans les chairs. Le pauvre enfant ne pouvait que ramper sur le sol. Son maître s'excusa en disant que c'était un fainéant, dormant toujours au lieu de surveiller le bétail, ce qui avait amené la perte de tant et tant de brebis. Le général fit venir un maréchal, qui ôta les fers à l'enfant et les riva pour trois jours aux jambes de son maître. Celui-ci poussait des cris furieux, non pas tant de douleur que de rage de ce qu'on pouvait traiter « un homme » de cette manière. La première nuit, on l'entendit crier sans relâche : « Mon Dieu! est-ce ainsi qu'on agit envers un chrétien? » Le traiter comme il avait traité un esclave lui semblait le plus grand crime qu'on pût commettre.

On faisait une différence, de nom du moins, entre les esclaves importés du dehors par des marchands quand les travailleurs indigènes n'étaient pas en nombre suffisant, et les « Hottentots libres. » Ceux-ci recevaient un salaire à l'année, un bœuf par exemple, ou une douzaine de brebis; mais le maître prenait note, de son côté, du tabac et de l'eau-de-vie qu'il avait livrés, et il était rare qu'il redût quelque chose. S'il manquait une pièce de bétail, on la mettait sur le compte du Hottentot, qui ne pouvait quitter son maître avant de s'être complétement acquitté. Il arrivait aussi que, lorsqu'il demandait son congé, le sambok jouait sur ses épaules jusqu'à ce qu'il demandât lui-même la permission de rester. S'il s'enfuyait, on le poursuivait avec des

chiens, et on le ramenait mort ou vif. Quand il était vieux et qu'il servait un mauvais maître, celui-ci le renvoyait, mais en gardant ses enfants nés dans la maison, qui devaient le servir jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Aucun Hottentot soi-disant libre ne pouvait acquérir une propriété; aucun esclave ne pouvait être baptisé avant d'avoir été affranchi.

Il y avait, nous l'avons dit, de bons maîtres, quoique en petit nombre. Telle famille est entourée, aujourd'hui encore, de respect et d'obéissance, à cause des bons traitements dont elle a toujours usé envers les Hottentots. Il y a eu des Boers pieux qui, mourant sans enfants, ont légué leurs biens aux Hottentots qui les avaient servis. Mais si nombreuses qu'eussent été ces exceptions, — et il est permis de croire qu'au temps dont nous parlons elles ne l'étaient guères, — ce système d'oppression devait porter de tristes fruits. Séparés souvent de leurs enfants ou voyant leurs fils maltraités, leurs filles déshonorées, constamment exposés au sambok ou au fusil de leurs maîtres, traités en tout comme un vil bétail, les Hottentots descendirent bien au-dessous de leur niveau moral précédent. En même temps leur nombre diminuait, et leurs maîtres durent se procurer, parfois assez loin, des esclaves qui vinssent combler les vides. Il en résulta une population bâtarde, formée des éléments les plus divers, sans lien de race, de langage, de religion ni même de superstitions, et n'ayant guère pour traits communs que la dépravation et la souffrance. C'est dans cet état que les premiers missionnaires ont trouvé la population indigène du Cap, après un long contact avec la civilisation européenne : l'égoïsme civilisé est toujours l'égoïsme et ne saurait porter les fruits de l'amour. Grâces à Dieu, les messagers de l'Evangile ont été les instruments d'une œuvre bien différente.

Aujourd'hui la race des anciens propriétaires du sol a si complétement disparu, par suite de la manière dont on l'a traitée ou par son mélange avec d'autres races, qu'on aurait peine à trouver, dit-on, dans toute la colonie du Cap, un Hottentot pur sang. Il est une autre race, plus maltraitée encore, pourchassée sans relâche et qui subsiste néanmoins, celle des Buschmens.

Ceux-ci se donnent pour les plus anciens habitants du pays. Ils occupaient autrefois ce qui forme aujourd'hui l'Etat libre de l'Orange; plus au sud, de vastes contrées portent encore leur nom; refoulés autrefois sur les monts Nieuweveld par les Hottentots, les Corannas et d'autres envahisseurs, il y ont laissé des traces d'une civilisation relativement avancée; les parois des cavernes qu'ils occupaient sont couvertes de dessins qui témoignent d'instincts artistiques, bien rares dans ces contrées. Dès longtemps ils sont dispersés dans toute l'Afrique méridionale et plus au nord encore, mais on les voit rarement en troupes un peu nombreuses. Ils habitent des grottes ou construisent leurs huttes grossières dans les parties les plus inaccessibles des montagnes et jusque sur les plus hauts sommets, fuyant le voisinage des autres hommes, qui tous, les indigènes comme les blancs, leur font une guerre d'extermination. Les Boers se contentèrent d'abord de leur prendre leurs troupeaux et leurs pâturages, les refoulant eux-mêmes toujours plus loin; puis, quand les envahisseurs ne purent plus suffire à cultiver leurs terres et à soigner leurs bestiaux, ils allèrent à la recherche des pauvres Buschmens, tuant les hommes, qui ne pouvaient se plier à la servitude, et emmenant les femmes et les enfants. Les Buschmens, pleins de rage, cherchaient de mille manières à se venger par le pillage et par le meurtre. Enfin, pressé par les Boers, le gouvernement hollandais résolut, en 1774, d'exterminer cette race ennemie, ne laissant vivre que les femmes et les enfants.

Voici quelques extraits d'un rapport envoyé, en 1775, par le lieutenant van Jaarsfeld au gouverneur du Cap : « Le 4 août. Après nous être dirigés au nord-ouest, en remontant la rivière des Hippopotames, nous rencontrâmes un de ces voleurs de bestiaux et en aperçûmes

d'autres dans le lointain. Espérant pouvoir nous emparer de ceux-ci, nous abordâmes amicalement leur compatriote, nous présentant comme des amis, qui n'avaient d'autre but que la chasse de l'hippopotame. Nous lui donnâmes une pipe et du tabac, et l'envoyâmes vers ses amis avec des assurances de paix; mais nous ne l'avons pas revu.

» Le 7 août. Seize Buschmens sont venus vers nous. Nous avons tué quelques hippopotames, pour attirer les autres Buschmens par l'appât de cette abondante nourriture.

» Le 10 août. Après avoir remonté la rivière pendant deux heures, j'envoyai des espions du côté des hippopotames tués. Ils revinrent vers minuit. Comme je m'y attendais, les Buschmens y étaient rassemblés en grand nombre. Je partis aussitôt avec tout mon monde, que je partageai en petites troupes pour entourer les pillards. Au point du jour nous arrivâmes sur eux à l'improviste et en tuâmes cent-vingt-deux. Après avoir compté les morts, nous cherchâmes autour d'eux si nous trouverions quelque chose d'où nous pussions conclure que c'étaient bien des voleurs; nous ne trouvâmes que des peaux qui leur servaient de couvertures. »

En 1792, le commandant van der Welt racontait comme suit une autre de ces expéditions : « Le 25 septembre. J'ai attaqué le premier kraal, Couroussie; j'ai tué 75 Buschmens, fait 21 prisonniers, trouvé 150 moutons, 13 vaches et un fusil. — Le 15 octobre. J'ai découvert un autre kraal, tué 85 Buschmens, pris 23 prisonniers et 124 moutons. — Le 20. Découvert un troisième kraal; tué 11 personnes et fait 3 prisonniers. — Le 24. Découvert un quatrième kraal; tué 7 personnes et fait 4 prisonniers. »

Un autre officier écrivait : « Les Buschmens vivent dans la montagne, comme des singes. Nous tirons parfois une centaine de coups sans qu'il en tombe un seul. C'est pourquoi nous vous prions instamment de nous envoyer six cents livres de poudre et douze cents livres de plomb. »

Vers la fin du siècle, un pieux Boer, Florus Fischer, entreprit de mettre un terme à ces horreurs. Après maintes courses, maintes démarches de toutes sortes, il réussit enfin. Un traité de paix fut conclu entre les Hollandais et les Buschmens, ceux-ci promettant de ne plus piller, ceux-là de renoncer à leurs expéditions. Quand les Buschmens, en signe d'amitié perpétuelle, eurent donné la main aux Hollandais, Fischer tomba à genoux et bénit Dieu d'avoir mis fin à l'effusion du sang. Les indigènes étonnés se demandaient à qui s'adressaient ces paroles. Quand il leur eut expliqué qu'il parlait à son Dieu, ils se dirent que le Dieu d'un homme si excellent devait être préférable aux leurs, et ils envoyèrent deux de leurs chefs à la ville du Cap pour demander des missionnaires.

Deux des compagnons de van der Kemp répondirent à leur appel et, guidés par Florus Fischer, s'établirent au bord d'une rivière. Les Buschmens hésitèrent d'abord à s'approcher; mais voyant la débonnaireté de ces étrangers, qui partageaient avec eux leurs provisions, ils vinrent peu à peu creuser dans la terre, autour des huttes de Kicherer et d'Edwards, les trous qui, remplis de foin et recouverts de branchages, leur servent ordinairement de gite. Aidés par un Buschmen converti, les deux amis trouvèrent un si grand empressement à entendre l'Evangile qu'ils construisirent un temple pour huit cents auditeurs. Après un baptême qui avait rempli Kicherer de joie, on entendit quelques Boers s'écrier : « Dieu fait vraiment des miracles! » Malheureusement la santé du zélé missionnaire, demeuré seul, exigea un séjour en Europe; et quand il revint, après une absence de deux ans, il trouva les choses bien changées. La plupart des six cents Buschmens réunis sur la station, resserrés par les empiètements des Boers dans des limites toujours plus étroites, s'étaient dispersés et avaient repris leur ancienne vie de pillage; seuls quatre-vingt-quatre baptisés étaient demeurés autour de l'évangéliste indigène. Ils suivirent,

1806, le missionnaire, quand la famine et s brigandages des Buschmens le forcèrent à retirer à Graaf Reinet.

Le colonel Collins, envoyé peu après dans contrée par le gouvernement anglais pour nformer exactement de l'état des Buschens, les présente comme ayant le cœur et esprit ouvert plus qu'aucun peuple aux insuctions qu'on voudrait bien leur apporter. e jugement est confirmé par beaucoup de ux qui les ont vus de près. Traqués comme s bêtes fauves, ils ont fini par leur ressemer, ils en ont la méfiance et la cruauté, mme l'agilité, le regard perçant et les rus; mais traités avec affection, ils se transment et deviennent bientôt méconnaissaes, les meilleurs ouvriers, les meilleurs doestiques et, quand leur cœur s'ouvre aux hoses d'en haut, des chrétiens dévoués, arfois d'excellents évangélistes. Ils ont une ersévérance à toute épreuve; on les voit oursuivre pendant un jour entier le gibier ont ils veulent faire leur proie, ou bien, endus sur le sol et recouverts de terre, ttendre tout un jour qu'une antilope passe à ortée de leur javelot ou de leur flèche emoisonnée. Ils montrent la même ténacité ans leurs luttes contre leurs ennemis, une bravoure à toute épreuve, et un souverain mépris de la mort, quand il s'agit de détourner un danger qui menace leurs frères, ou d'ouvrir à ceux-ci le chemin de la victoire. Ils n'ont eu que trop d'occasions de s'exercer à ce rude métier. Le même colonel Collins que nous avons cité parle dans un rapport officiel adressé au gouvernement en 1809, d'un Boer qui, en trente ans, avait pris part à trente-deux expéditions contre les Buschmens; il en avait entendu un autre se vanter d'en avoir tué ou fait prisonniers avec ses gens trois mille six cents dans l'espace de six années; un troisième estimait que les expéditions auxquelles il avait pris part avaient coûté la vie à deux mille sept cents de ces malheureux. Cette enquête et les mesures dont, sans doute, elle fut suivie, furent aussi impuissantes que le traité provoqué par le brave Florus Fischer, car en 1823 encore on comptait que le nombre de ces expéditions dans les vingt-cinq années précédentes dépassait la cinquantaine.

De zélés missionnaires essayèrent encore plusieurs fois à cette époque de rassembler autour d'eux quelques Buschmens. Les anglais Smith et Corner réussirent d'abord au delà de toute attente. Etablis en 1814 sur la rive gauche de l'Orange, à Toverberg et à Hephzibah, ils étaient entourés en 1816 de trois mille Buschmens, qui, trouvant leur subsistance dans l'agriculture, avaient renoncé à piller. Plusieurs chefs accueillirent l'Evangile, et leur exemple trouva des imitateurs. Les cœurs des missionnaires étaient remplis de joie, mais elle ne fut pas de longue durée. L'un d'eux s'étant rendu à Graaf Reinet pour faire baptiser son enfant, le préfet lui dit que les Boers voyaient de fort mauvais œil cette accumulation de population indigène sur leur frontière; il lui ordonna d'attendre quelques jours l'arrivée du gouverneur, lord Sommerset, qui, écoutant bien plus les Boers que le missionnaire, défendit à celui-ci de retourner à son poste. Son collègue dut aussi quitter immédiatement sa station, sans que ni l'un ni l'autre pussent même prendre congé de leurs nouveaux amis.

Les pauvres délaissés envoyèrent message sur message aux missionnaires pour les supplier de revenir. Le chef Withaalder dirigeait en attendant les cultes de ceux qui étaient devenus chrétiens. Pendant trois mois, ils regardaient chaque jour s'ils ne verraient pas revenir un de leurs maîtres; pendant trois ans, ils cultivèrent avec soin leurs terres, se faisant une joie d'en offrir les produits aux missionnaires en passage; trois ans plus tard, on y voyait encore des champs cultivés et des vignes, on y voyait de pauvres nègres instruits dans les vérités chrétiennes par ceux qui les avaient reçues précédemment, on entendait les enfants chanter les louanges du Seigneur; mais quand le Dr Philipp s'y rendit

en 1826, il n'y trouva plus un seul Buschmen. Les Boers avaient trouvé cette contrée à leur convenance et, pour en chasser les habitants, avaient eu recours à une nouvelle expédition du genre des précédentes.

Le Dr Philipp recherchant les restes de la colonie dispersée, trouva quelques hommes qui étaient esclaves sur le sol même qui leur avait appartenu. Withaalder avait partagé d'abord leur sort, puis il avait été battu et chassé par ses maîtres, avec ces cruelles paroles : « Tu ne pourras plus t'aller plaindre au missionnaire Smith. » Il s'était enfui, avec sa femme et ses enfants, dans les montagnes, où il vivait de sauterelles et de racines. Quand il apprit que des missionnaires étaient arrivés à Toverberg, il y descendit en toute hâte, et cet ancien chef, qui avait hérité de son père un territoire de plus de mille lieues carrées, demandait pour toute grâce de pouvoir finir ses jours en paix au milieu de ses compatriotes devenus chrétiens. Une nouvelle colonie, fondée de l'autre côté de l'Orange, reçut en effet les débris de celles de Hephzibah et de Toverberg; mais située dans le pays des Griquas, elle rentra peu à peu dans la mission entreprise au milieu de ce peuple.

Les Buschmens n'ont aujourd'hui aucune mission qui leur soit propre; bon nombre d'entre eux, toutefois, ont reçu l'Evangile au milieu des peuplades parmi lesquelles ils sont dispersés. Quels sont leurs rapports actuels avec les Boers? Nous ne le savons pas au juste. Les tristes expéditions que nous avons racontées ont pris fin sans doute; mais l'état de guerre, ou du moins d'hostilité, ne cessera pas de sitôt. Tant que les dépossédés, du haut de leurs montagnes, épieront d'un œil de lynx les troupeaux des envahisseurs, pour se précipiter sur eux au bon moment et les enlever ou les détruire, les Boers se regarderont sans doute comme pleinement autorisés à abattre partout où ils les rencontrent les membres de cette tribu détestée, sans se demander où sont les vrais coupables, comme ils envoient leurs balles aux oiseaux de proie, aux hyènes et aux lions.

Mais ne nous arrêtons pas davantage à ces luttes fratricides; voyons plutôt le Boer en présence des bêtes fauves, qu'il a dû, elles aussi, déposséder. C'est là qu'on aime à contempler l'audace et le sang-froid de ce courageux pionnier. Il attend le lion de pied ferme, le laisse approcher à huit ou dix pas, et alors seulement lui envoie au front une balle qui manque rarement le but. Souvent, d'ailleurs, il ne se dérange pas pour si peu. M. Wangemann, qui nous a fourni bien des traits caractéristiques[1], demandait au Boer Gert Lottering : « As-tu déjà rencontré un lion? — Oh! très souvent, répondit l'autre. — N'as-tu pas eu peur? — Bah! un lion ou un chien, c'est pour moi la même chose. — Et que fais-tu quand tu en rencontres un? — Den kyk ik hen aan, en hy kykt my aan, en den ga ik voorby. (Je le regarde, il me regarde, et je passe outre.) — Mais s'il fait mine de te sauter dessus? — Ja, den is dat een ander Zaak, den is orlogh tuschen us, den schiet ik hem doot! » (Ah! c'est autre chose; dans ce cas, il y a guerre entre nous, et je le tue.)

Le même Boer racontait que, étant une fois avec quelques-uns de ses gens autour d'un feu, il avait été saisi par un lion et entraîné à deux cents pas. Ses Cafres avaient alors poursuivi le monstre, et frappant sur lui avec des tisons allumés, l'avaient forcé à lâcher leur maître.

Une autre fois, c'est un tigre énorme, dont un vieux Boer, du nom de Dutoit, a troublé le repos. L'animal se dresse sur ses pattes de derrière, et de ses pattes de devant cherche à écarter le Boer qui se précipite sur lui. « Je te tiens! » s'écrie le vieillard, et de ses bras puissants il enserre le tigre, sans s'inquiéter

[1] *Die evangelische Missionsarbeit in Südafrica*, von Dr Wangemann, Missionsdirector. — Berlin, 1872.

Ein Reisejahr in Südafrica. Aüsfuhrliches Tagebuch über eine in den Jahren 1866 und 1867 ausgeführte Inspectionsreise durch die Missionsstationen der Berliner Missions-Gesellschaft. Berlin 1868.

de ses morsures et de ses coups de griffes, le tenant ferme jusqu'à ce qu'un compagnon de chasse lui ait plongé un couteau dans le cœur.

Le Buschmen poursuit l'autruche à la course; le Boer la poursuit monté sur un cheval fougueux, jusqu'à ce qu'il l'atteigne et l'assomme de son gourdin. A défaut de gourdin, il se sert d'un de ses étriers, qu'il a adroitement détaché dans sa course. Il arrive bien parfois que cheval et cavalier roulent dans la poussière; mais le Boer est sur ses gardes et se relève d'ordinaire sans aucun mal.

Deux Boers suivaient les traces d'une hyène et la virent s'arrêter à l'ouverture d'une sombre tanière. « Que ferons-nous maintenant? dit l'un d'eux. — Voisin, répondit l'autre, c'est bien simple : je vais me glisser là-dedans, je lui passerai cette corde au cou et je la tirerai dehors. » — Et l'action suivit de près la parole.

Ce sang-froid impertubable, cette audace que rien n'effraye expliquent les succès des Boers dans les luttes incessantes qu'ils ont eu à soutenir. Sans doute leurs armes leur donnaient le plus souvent une grande supériorité; mais les armées de Dingan et de Mossélékatsi étaient bien exercées, aguerries, et s'étaient rendues redoutables dans tout le sud de l'Afrique. Comment quelques cents hommes ont-ils pu triompher à plusieurs reprises d'armées de quarante ou cinquante mille hommes? Montés sur leurs excellents chevaux, les Boers s'avancent à portée de fusil, visent et font une décharge meurtrière, puis se retirent au galop pour charger de nouveau, reviennent et renouvellent cette manœuvre jusqu'à ce que des milliers d'ennemis soient tombés, souvent sans qu'un seul des leurs ait été atteint. Quand le désordre se met parmi les nègres effrayés, alors la petite troupe se précipite dans leurs rangs et achève la victoire. Si une expédition a coûté la vie à une dizaine de Boers, on blâme sévèrement leur chef pour son imprudence. Le Boer a-t-il affaire à des blancs, il cherche une position où les balles ne puissent l'atteindre; quelques manœuvres habiles le déroutent facilement; mais il faut veiller à lui laisser un chemin ouvert pour la retraite; sans cela il fera bravement face au danger et vendra chèrement sa vie.

C'est ainsi que ces colons intrépides ont pu reculer constamment les bornes de leur empire, et que, dans leurs deux grandes républiques, sur une étendue de vingt mille lieues carrées, trente mille blancs maintiennent leur autorité au milieu d'une population indigène dix fois plus nombreuse. Une volonté de fer, une grande prudence alliée à une grande audace, de bonnes armes, beaucoup de persévérance et peu de scrupules, cela leur a suffi pour réussir. Si nous avons eu à signaler bien des taches dans leur histoire, n'oublions pas que l'histoire des conquêtes en est toujours remplie, et que celles-ci s'accomplissaient presque sans témoins, loin du contrôle bienfaisant et parfois menaçant de l'opinion publique.

Il nous reste à voir les Boers dans leur vie ordinaire. Nous les trouverons à bien des égards différents de ce que nous les avons vus jusqu'ici. AD. MAYOR.

(*La suite au prochain numéro.*)

POÉSIE RELIGIEUSE

Christ [1].

O Christ! O Rédempteur! Douce et belle figure!
Agneau qui par pitié dans ce monde as passé,
Pur et sur toi prenant des humains la souillure,
Que tu lavas d'un sang pour leur salut versé!
O Christ, agonisant d'un horrible supplice,
Et du haut de la croix priant pour tes bourreaux,
Non! je ne serai point lâchement le complice
De ceux qui te voudraient placer sur des tréteaux!
Non! je ne verrai pas, dans ta sainte parole,
Les récits fabuleux d'un adroit imposteur;
A mes yeux resplendit ta céleste auréole,
O Christ! Agneau sans tache! O divin Rédempteur!

1. Cette poésie fait partie d'un recueil qui sera distribué à des amis, mais qui ne sera pas mis en vente.
La Rédaction.

Je ne veux point sonder l'insondable mystère,
La raison faiblirait avant de l'entrevoir;
Mais, s'il perdait jamais le Christ et le Calvaire,
Où l'homme, en ses douleurs, aurait-il un espoir?
Et si, n'ayant de foi qu'en l'humaine science,
Tout ce qui la dépasse est par lui rejeté;
Si la seule raison doit régler sa croyance,
Que peut donc épargner son incrédulité?

La raison comprend-elle ou la mort ou la vie?
Comment l'homme a surgi d'un enfant au berceau?
Comprend-elle comment, par une fleur suivie,
La sève au printemps place une feuille au rameau?
Non! rencontrant partout sous ses pas un obstacle,
Au mystère à jamais se heurtant sans espoir,
La raison voit sans cesse accomplir un miracle,
Et doit plier devant le suprême pouvoir.

Malgré tout son orgueil l'homme accepte en silence
L'énigme de la vie et celle de la mort;
Ainsi de sa raison se trahit l'impuissance,
Et pourtant il voudrait l'opposer au Dieu Fort!

Quand près de moi jaillit une source d'eau vive
Où j'ai vu s'abreuver les pâtres de nos bois,
Irai-je, avant de boire, et d'une main craintive,
Analyser cette eau? — Non certes! Je la bois!
Et près du Christ, eau vive apaisant la souffrance,
Me faudrait-il, fermant les accès de mon cœur,
Tant que n'a point compris ma faible intelligence,
Repousser loin de moi l'Homme Dieu Rédempteur?
Non! j'étanche ma soif à la source divine;
Elle a désaltéré tant d'autres avant moi
Que, sans l'analyser, promptement je m'incline,
Je sais que l'onde est pure et je bois sans effroi.

Ah! ce n'est point la voix d'un enfant de la terre,
Celle qui nous prescrit d'aimer nos ennemis!
C'est, ô Dieu de pardon, ta sainte messagère,
Et c'est le sceau divin qui sur le Christ est mis!
Jamais avant le Christ un philosophe, un sage,
N'enseigna cette loi sublime. — Au seul chrétien
Son Maître a dit d'offrir une joue à l'outrage
Et, pour le mal, de rendre aux ennemis le bien.

De ta divinité quelle évidente preuve, [connu;
O Christ! Un arbre aux fruits qu'il donne est re-
Ta loi comme cet arbre a subi son épreuve,
Et c'est un fruit du ciel qui sur elle est venu!

Et comment douterais-je? Une humaine puissance
Aurait-elle accompli ton œuvre, ô Roi des cieux?
L'enfant né dans la crèche au sein de l'indigence,
A grandi, de tout bien terrestre insoucieux;
Homme, il a pour appui douze pauvres apôtres,
Qui l'ont dans le péril parfois abandonné;
Voilà ses combattants et, sans en avoir d'autres,
Il soumet à ses lois l'univers étonné.

Et son pouvoir n'est pas un empire éphémère,
Comme un pouvoir humain par le glaive obtenu
Les trônes ont semé de leurs débris la terre,
Le sien seul est resté quand l'orage est venu;
Les générations à d'autres ont fait place,
Les siècles ont passé retombant dans l'oubli;
Mais il est là, toujours immuable et vivace,
Le royaume divin par le Christ établi!

La loi du talion, cette loi naturelle : [gua
« Œil pour œil, dent pour dent, » sur le monde
Quand le Christ apparut, portant la loi nouvelle
Qui transformait le monde, et que Christ enseigna
C'est la loi de pardon, d'amour, c'est la *loi sainte*
Qui vint, au rang d'un frère, élever le prochain,
De ta divinité cette loi prit l'empreinte,
O Christ! à son niveau n'atteint pas un humain

Le maître était cruel; la femme était *esclave*,
Mais ta puissance, ô Christ! éclate aux yeux de to
Le serviteur n'a plus de chaîne qui l'entrave,
La femme est la compagne et l'appui de l'époux
Le cirque ne voit plus une victime humaine
Pour amuser le peuple expirer sous ses yeux,
Et l'homme, obéissant au souffle qui l'entraîne,
Cherche la loi divine et marche vers les cieux!

Ah! je sais bien qu'il est encor sur notre terre
Des maux nombreux, hélas! et douloureux. Je s
Qu'un peuple à son voisin peut déclarer la guer
Oubliant que tous deux sont fils du Dieu de paix
Mais je sais que ton œuvre, ô Christ! est invincible
Je sais qu'elle progresse, et je sais bien qu'un je
L'humanité verra, sous la loi de la Bible,
Ses peuples confondus dans ton divin *amour*!

Ainsi Christ a, sans arme, établi son empire;
Son pouvoir a bravé tous les efforts du temps,
Et les sceptres des rois provoquaient le sourire,
Et le trône du père échappait aux enfants!
Ainsi Christ a changé la face de la terre
Par un divin rayon d'ineffable beauté,
Et l'homme, qui n'a pu pénétrer ce mystère,
Voudrait nier le Christ et sa divinité!

O révoltant orgueil! O sombre ingratitude!
Qui, de Dieu repoussant la paternelle main,
A l'homme laisseraient sa triste servitude,
Pour ne rien accepter d'un pouvoir surhumain!

Mais, sans comprendre, on voit, on sent. — Pour se [convaincre
L'homme n'a qu'à chercher près du Christ un abri;
Christ au pécheur dira comment on peut le vaincre
Le péché qui, chez l'homme, est par son cœur nourri;
Christ au faible ôtera le fardeau qui l'accable;
Christ au pauvre égaré de guide servira;
Christ étendra vers tous une main secourable;
Christ, au coupable ouvrant ses bras, le sauvera!

O Christ! elle a paru devant moi ta puissance!
J'ai vu des affligés, dans leur sainte ferveur,
Qui vers la croix priaient implorant ta clémence,
Et j'ai vu qu'à tes pieds ils laissaient leur douleur!
Je l'ai vu! Je le sais! Comment aurais-je un doute?
De ma raison qu'importe un murmure? — Oh! Seigneur!
Ce n'est pas un Dieu pour que mon cœur l'écoute,
Quand c'est un Dieu qui vient de parler à mon cœur!

HISTOIRE RELIGIEUSE

Le protestantisme et l'Académie française.

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Occupons-nous maintenant de la manière dont le protestantisme a été traité dans l'Académie par les catholiques. Le recueil des *Harangues de MM. de l'Académie française* nous fournira à cet égard un certain nombre de renseignements curieux.

Et d'abord observons, pour suivre l'ordre chronologique, que ni le comte *de Bussy* succédant à d'Ablancourt en 1665, ni l'abbé *Tallemant* le jeune, le célèbre orateur de l'Académie, succédant à Gombauld l'année suivante, ne font dans leur discours de réception la moindre allusion au calvinisme de leurs prédécesseurs. C'est dix ans plus tard seulement, en 1675, que le successeur de Conrart, le président *Rose*, parle de la victoire remportée par Richelieu sur l'hérésie, et des autels relevés, glorifiant ainsi les violences qui préludaient à celles qui allaient remplir la fin du siècle. Cette première allusion qu'on rencontre dans les discours académiques, à l'occasion de la mort de Conrart, du vrai fondateur de l'Académie, du dernier protestant qui fît encore partie de ce corps, (car Pellisson avait abjuré), cette première allusion, disons-nous, doit surprendre comme étant tout au moins un manque étonnant de délicatesse. Le silence sur ce point eût été convenable. Le respect auquel avait droit le défunt aurait dû l'inspirer. Profiter ainsi de la première occasion où les calvinistes avaient entièrement disparu de l'Académie pour s'enorgueillir de la victoire que l'on remportait sur eux dans le royaume, c'était prouver que l'opinion avait déjà fait bien des pas dans le sens de l'intolérance.

Aussi M. Rose a-t-il la gloire d'avoir inauguré à cet égard une ère nouvelle. Dès cette époque les discours académiques retentissent des éloges donnés au pouvoir pour ses succès dans cette triste guerre entreprise contre les huguenots. En 1681, dans la séance solennelle du 25 août, jour de saint Louis, le directeur *Doujat* parle avec enthousiasme des succès du roi pour convertir les hérétiques. On sait de quel genre de conversion il s'agissait.

L'année suivante, 1682, l'abbé de *Dangeau* entre à l'Académie. L'abbé *Galloys,* qui lui répond en qualité de directeur, ne croit pas pouvoir se dispenser de faire mention de Philippe de Mornay, aïeul de Dangeau, mais c'est pour insulter encore au protestantisme. Il rappelle au récipiendaire ce noble aïeul « dont la valeur, » dit-il, « et la fidélité méritèrent la confiance du plus grand roi de son temps, et dont l'éloquence aurait aussi mérité les applaudissements de tout le monde, si elle avait été employée à défendre une meilleure cause. » Le temps était venu, où les dragons du roi allaient employer contre cette cause dédaignée un autre genre d'éloquence, plus digne assurément des applaudissements de l'abbé Galloys. Dangeau, en l'honneur de qui ces belles choses étaient dites, était né protestant, ainsi que le marquis, son frère aîné. Il avait abjuré en 1667 sous l'influence de Bossuet. Et d'Alembert nous dit à ce sujet,

avec une sorte de naïveté grotesque : « Il se sentit très soulagé de n'avoir plus à craindre de déplaire ou à son Dieu ou à son souverain. » Combien d'autres, hélas! dans ces tristes temps d'abjuration, qui, comme Dangeau, ont été poussés à voir la vérité du côté qui favorisait leurs intérêts terrestres! Combien pour qui les honneurs de la cour, l'espoir d'un regard bienveillant de la part du maître, ont eu plus d'influence que l'étude sérieuse des points controversés! Henri IV n'avait-il pas dit avant eux : « Paris vaut bien une messe? » Dangeau, pour en revenir à lui, était fils de Charlotte Des Noues, petite-fille de ce Duplessis-Mornay dont il dut entendre ainsi déprécier publiquement la foi sous le prétexte de signaler le mérite d'une éloquence qui, chez Mornay, n'était que l'expression d'une conviction sincère et d'un amour loyal pour son pays et pour son roi.

En 1684, *La Fontaine*, le naïf fabuliste, le nonchalant épicurien parle aussi dans son discours de réception (hélas! de quoi se mêle-t-il, et quelle n'est pas la tyrannie de la mode!) de « l'hérésie réduite aux derniers abois. » Ne serait-on pas tenté de se souvenir ici de certain coup de pied que La Fontaine a rendu célèbre?

Du reste, ce qu'il avait dit en prose académique, il s'est complu à le redire en vers. On lit dans son épître à M. de Bonrepaux :

Il veut vaincre l'erreur; cet ouvrage s'avance :
Il est fait; et le fruit de ses succès divers
Est que la vérité règne en toute la France
Et la France en tout l'univers.
Non content que sous lui la valeur se signale,
Il met la piété sur le trône à son tour.

On lit aussi dans une de ses épîtres au prince de Conti, à l'occasion du blâme que le pape Innocent XI jetait sur les mesures violentes de Louis XIV :

Celui-ci véritablement
N'est envers nous ni saint ni père :
Nos soins, de l'erreur triomphants,
Ne font qu'augmenter sa colère
Contre l'aîné de ses enfants.

Ces paroles de la part d'un homme si naturellement indifférent sur ces matières sont l'écho de l'opinion commune. Le bonhomme ne fait que mettre en pratique la maxime qu' « il faut hurler avec les loups! »

Aux premiers jours de l'année suivante, le 2 janvier de cette année 1685 qui va être marquée par la révocation de l'édit de Nantes, *Thomas Corneille* et *Bergeret*, reçus ensemble, parlent aussi tous deux du zèle de Louis XIV à détruire l'hérésie. On ne pouvait plus se faire entendre en public sans emboucher cette trompette si agréable aux oreilles royales. Tout était prêt dans le monde de la cour à sanctionner ce décret de révocation qui allait, en plongeant dans le deuil un si grand nombre de familles, en brisant une masse d'existences, porter un si grand coup au commerce, à l'industrie, à la prospérité matérielle de la France, en faveur des autres nations de l'Europe. Aussi, dans les années qui suivirent ce déplorable acte du 18 octobre 1685, les voix académiques se firent-elles entendre de plus belle pour célébrer la destruction de l'hérésie que *Barbier d'Aucour*, par exemple, comparait, avec plus d'enflure que de logique à la « sortie d'Egypte, » tandis que *Tallemant* ne trouve que dans « la fable de l'hydre étouffée, » le moyen d'exprimer son admiration pour cette « étonnante victoire. »

Mais ce n'était pas seulement dans les discours académiques, dans les prédications d'un clergé triomphant, dans les panégyriques officiels[1], que retentissaient ces éloges dont si

[1] Voir les oraisons funèbres de Le Tellier, prononcées par Bossuet le 25 janvier 1686, et par Fléchier deux mois plus tard.

Bossuet représente les églises comme trop étroites pour recevoir les troupeaux égarés qui reviennent en foule, et les pasteurs s'enfuyant, « sans même en attendre l'ordre, heureux d'avoir à alléguer leur bannissement pour excuse! » Il montre « l'univers étonné de voir dans un événement si nouveau la marque la plus assurée, comme le plus bel usage de l'autorité, et le mérite du prince plus reconnu et plus révéré que son autorité même. Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs sur la piété de Louis; poussons jusqu'au ciel nos acclamations, et disons à ce nou-

peu de voix consciencieuses osaient troubler le concert. Qu'on juge par un exemple de ce que pensaient sur ces événements si graves, de ce qu'écrivaient dans leur cabinet, les hommes les plus éclairés, les mieux à même de juger. *La Bruyère* n'était pas encore de l'Académie, mais il aspirait peut-être à y être admis, lorsqu'il disait en 1687 dans ses *Caractères* (chap. X, du Souverain) : « Je songe aux pénibles, douteux et dangereux chemins qu'il (le souverain) est quelquefois obligé de suivre pour arriver à la tranquillité publique : je repasse les moyens extrêmes, mais nécessaires, dont il use souvent pour une bonne fin : je sais qu'il doit répondre à Dieu même de la félicité de ses peuples, que le bien et le mal est en ses mains et que toute ignorance ne l'excuse pas, et je me dis à moi-même : Voudrais-je régner[1] ? » Il y a là une allusion manifeste à la révocation de l'édit de Nantes et aux mesures de persécution qui l'ont suivie. On n'y saurait méconnaître une approbation, qui n'est pas sans quelque inquiétude sans doute, mais qui porte l'auteur à accepter comme « nécessaires » ces « moyens extrêmes » qui avaient déjà déployé dans la France entière leurs cruels effets. Cette manière de voir de La Bruyère, si bon juge, si indépendant à d'autres égards, révèle ce qu'était l'opinion publique. Et lors même qu'on admettrait que, dans ce passage, l'auteur ne se fût exprimé de la sorte qu'en mentant à sa conscience et pour faire sa cour au roi, encore aurait-on là une preuve de la pression que cette opinion publique, formée par le clergé et par la cour, exerçait en faveur des persécutions sur quiconque voulait écrire. Le grand Arnauld, lui qui avait protesté contre l'emploi de la force, ne disait-il pas aussi crûment dans une lettre adressée à M. Duvancel le 13 décembre 1685 : « On a employé (dans la révocation de l'édit de Nantes) des voies un peu violentes quoique je ne les croie pas injustes ? » Et il ajoutait dans une autre lettre du 28 décembre : « L'exemple des donatistes peut autoriser ce qu'on a fait en France contre les huguenots, en ce qui est des peines temporelles qu'on leur fait souffrir par les logements des gens de guerre et le bannissement des ministres. » (De Bausset, *Histoire de Bossuet*, tom. IV, pag. 66.) On peut se demander s'il pesait à la même balance les mesures dont ses amis de Port-Royal étaient les objets.

Une chose qui doit aussi être signalée comme symptôme de l'état de l'opinion, est que l'Académie elle-même proposa la révocation de l'édit de Nantes comme sujet du concours de poésie. Ce fut Fontenelle qui remporta le prix. (Victorin Fabre, pag. 230[1].) On

veau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cent trente Pères dirent autrefois dans le concile de Chalcédoine : « Vous avez affermi la foi ; vous avez exterminé les hérétiques ; c'est le digne ouvrage de votre règne, c'en est le propre caractère. Par vous l'hérésie n'est plus : Dieu seul a pu faire cette merveille. » (*Orais. funèbres*, pag. 284, 285.)

[1] *Caractères*, tom. I, pag. 474.

[1] Cette assertion de V. Fabre n'est pas exacte en tous points. C'est l'*Institution de Saint-Cyr* qui fut en 1687 le sujet du concours de poésie, et dans la pièce donnée par Fontenelle, on ne trouve que ce seul vers qui se rapporte à la révocation :

Par lui l'unique foi dompte l'hydre à cent têtes.

Cette image du protestantisme, dont il était alors d'étiquette et comme d'obligation parmi les poëtes de célébrer la destruction, Fontenelle l'avait trouvée dans les vers latins du Père Commire sur le rétablissement de la santé du roi en 1686, vers qu'il avait cru devoir traduire.

La pièce couronnée préférablement à celle de Fontenelle était de M[lle] des Houlières.

Voici du reste, comme spécimen du style en usage dans les concours académiques, à l'égard du protestantisme persécuté, une strophe du poëme de La Monnoie, couronné en 1683, sur les grandes choses faites par le roi en faveur de la religion catholique :

On a vu du temps de nos pères,
Un monstre sorti des enfers,
L'hérésie au crin de vipères
Répandre ses poisons divers.
Qui ne sait que contre nos princes
Elle arma toutes nos provinces
Attaqua jusqu'aux immortels,
Et par un barbare tumulte
Osa fonder un nouveau culte
Sur le débris de nos autels ?

connaît le mot de M[me] de Sévigné : « Vous aurez vu sans doute l'édit par lequel le roi révoque celui de Nantes. Rien n'est si beau que tout ce qu'il contient, et jamais aucun roi n'a fait et ne fera rien de plus mémorable. »

On peut signaler ici les trois médailles frappées à l'occasion de la révocation de l'édit de Nantes, attendu que sur les huit membres de l'académie des médailles et inscriptions, six faisaient alors partie de l'Académie française. Ils ont pris part à la rédaction des devises et à leur explication officielle, pour célébrer la destruction de l'hérésie, la rentrée de deux millions de calvinistes dans le sein de l'église, et la démolition des temples. (Voir *Médailles de Louis le Grand*, pag. 209-211.)

Une protestation contre les horreurs de cette époque mérite cependant d'être signalée, et nous la mentionnerons d'autant plus volontiers qu'elle vint d'un membre de l'Académie. Quoique indirecte, quoique voilée sous le manteau de l'histoire et sous les charmes d'une poésie sublime, on ne peut en méconnaître l'intention dans les vers suivants de l'*Esther* de Racine, représentée à Saint-Cyr en 1689 :

On peut des plus grands rois surprendre la justice.
. . . .
Partout, l'affreux signal en même temps donné
De meurtres remplira l'univers étonné.
. . . .
Et le roi trop crédule a signé cet édit.

et bien d'autres passages dans lesquels il est difficile que la pensée de l'auteur ne se soit pas portée sur les événements qui se passaient à l'heure même où il composait sa tragédie, au point qu'on est à se demander comment il a osé faire parler ainsi devant Louis XIV les jeunes protégées de M[me] de Maintenon[1].

[1] Des couplets attribués au baron de Breteuil (intitulés *Prétendue clef d'Esther*) prouvent que l'allusion n'a pas tardé à être comprise. On y lit entre autres :

La persécution des Juifs
De nos huguenots fugitifs
Est une vive ressemblance.

De la Place, *Pièces intéressantes*, tom. III, pag. 284. Voir Deltour, *Les ennemis de Racine*, pag. 379.

Quand on a cité Racine, on est presque toujours conduit à penser à son ami Boileau, tant leur intimité a rapproché des caractères pourtant si divers. Lui aussi il peut être cité dans cette circonstance, car il disait dans sa Satire XII :

Au signal tout à coup donné pour le carnage
Dans les villes partout, théâtres de leur rage,
Cent mille faux zélés, le fer en mains courans
Allèrent attaquer leurs amis, leurs parens,
Et, sans distinction, dans tout sein hérétique,
Pleins de joie, enfoncer un poignard catholique.

Ce n'est assurément pas la plénitude de la rime qui seule a amené ce dernier mot. Il renferme bien une protestation contre les moyens violents employés par le fanatisme de l'intolérance. Un peu auparavant le poëte a mentionné les églises brûlées que l'on cherche en vain sous l'herbe, comme un des funestes résultats de cette fureur insensée qui se croyait appelée à venger Dieu. Cette pièce, composée vingt ans après la révocation de l'édit de Nantes, a bien, par ces traits, la valeur d'une sorte de protestation que l'historiographe de Louis le Grand n'aurait probablement pas osé se permettre en prose.

Il est vrai que dans le prologue de cette même pièce d'Esther, Racine blâme assez ouvertement le pape Odescalchi (Innocent XI) de ce qu'il ne favorisait pas les mesures prises par le roi de France pour détruire l'hérésie. La piété dit en parlant de Louis XIV et en s'adressant à Dieu :

De ta gloire animé, lui seul de tant de rois,
S'arme pour ta querelle et combat pour tes droits.
Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie,
S'unissent contre toi pour l'affreuse hérésie;
La discorde en fureur frémit de toutes parts;
Tout semble abandonner tes sacrés étendards;
Et l'enfer couvrant tout de ses vapeurs funèbres,
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres :
Lui seul invariable, et fondé sur la foi,
Ne cherche, ne regarde, et n'écoute que toi,
Et bravant du démon l'impuissant artifice,
De la religion soutient tout l'édifice.

On doit remarquer cette expression : « l'enfer jetant ses ténèbres sur les yeux les plus saints ! » comme étant bien étrange pour reprocher au pape de désapprouver les persé-

cutions et les supplices employés par Louis XIV pour convertir ses sujets à la foi catholique.

Mais il y a contradiction, dira-t-on, entre ces vers et ceux qu'on a cités de la tragédie elle-même. Sans doute, mais serait-il bien surprenant qu'à l'égard d'une question pareille le cœur se fût trouvé quelquefois en désaccord avec l'esprit? Le sens moral du poëte ne devait-il pas parfois lutter contre le rôle du courtisan?

Mais reprenons la série des éloges donnés à la persécution par les voix académiques. Elle est malheureusement plus longue que celle des protestations. En 1695, *Dacier*, nouveau converti lui-même et tenant à effacer la tache d'hérésie, dont son nom pouvait encore être atteint, a soin de dire aussi dans son discours de réception, comme tant de ses prédécesseurs l'avaient fait: Le roi a « brisé les chaînes de l'erreur. » Le silence eût été dangereux sans doute. Bien des oreilles étaient attentives. Il fallait dans une circonstance aussi solennelle, renouveler formellement son abjuration et montrer qu'on avait rompu sans retour avec la réforme. Sans cela on n'aurait pas pu jouir de l'honneur de « vivre des bienfaits du roi, » ni devenir plus tard secrétaire perpétuel de l'Académie, ni recevoir la charge de garde du cabinet des livres de Sa Majesté[1].

En 1696, l'abbé *Fleury*, succédant à La Bruyère, voulant sans doute orner de quelques variations le thème obligé, et foulant aux pieds tout respect pour des consciences qui avaient montré leur sérieux par les plus douloureux sacrifices, a le courage de parler des « mauvais Français qui ont mieux aimé renoncer à leur patrie qu'à leur fausse religion. » Comment le souvenir des martyrs des premiers siècles a-t-il pu permettre à l'historien ecclésiastique de jeter cette parole amère contre des hommes à l'égard desquels se renouvelaient les persécutions anciennes et qui reproduisaient par leur noble conduite ces traits sublimes de renoncement si justement admirés chez les héros de la foi dans les premiers âges? Mais il est vrai qu'alors les persécuteurs étaient des empereurs païens, tandis qu'au XVIIe siècle l'auteur de vexations si cruelles était décoré des titres pompeux de « Roi très chrétien » et de « Fils aîné de l'église! »

En 1698, l'abbé *Boileau de Beaulieu*, répondant comme directeur à l'abbé *Genest*, lui dit en façon de flatterie qui devait en même temps jeter quelque opprobre sur le protestantisme et sur le noble caractère qui au sein de la persécution s'était tenu courageusement à la brèche pour le défendre : « Vous avez écrit au plus beau génie dont le calvinisme se glorifiât, hélas! prêt à revenir au centre de la foi, si, vaincu par vos raisons, il avait pu vaincre une superbe honte. » Il était aisé de triompher ainsi dans la salle du Louvre, au milieu d'un auditoire fanatisé par la gloire du grand roi, mais il était peu généreux et peu loyal d'insulter un adversaire mort dans l'exil, et qui n'avait donné à personne, et, moins qu'à tout autre, à ceux qui avaient lutté contre lui, le droit de suspecter l'intégrité de sa conscience.

Les philosophes du XVIIIe siècle, malgré leurs déclamations contre les bigots, ne se montrèrent pas plus tolérants, pas plus justes que ne l'avaient été les prêtres et les apostats du XVIIe; témoin d'Alembert qui, rappelant en 1777 que l'abbé de Choisy avait cru devoir, selon l'usage, lancer quelques traits contre la secte protestante, ajoute cette phrase à effet: « Secte infortunée qui, déjà trop faible contre la réunion qu'on avait faite des missionnaires soldats aux missionnaires prêtres pour la réduire et la confondre, joignait encore à ce malheur celui d'avoir un visionnaire pour défenseur et pour apôtre. » Le

[1] On lit dans le journal de Dangeau, à la date du 18 février 1686, à Versailles : « Je sus que M. Dacier, homme fort fameux par son érudition et ses ouvrages, qui a épousé M[lle] LeFèvre, plus fameuse encore que lui par sa profonde science, avait eu une pension du roi de cinq cents écus; ils se sont tous deux convertis depuis quelques mois. »

philosophe désignait ainsi Jurieu qu'il appelle encore « ce prédicant fanatique. » (Voir *Eloges*, par d'Alembert.) O faiblesse de la vanité! La générosité, l'indépendance, la justice, l'amour de la vérité, la victoire remportée sur les préjugés vulgaires, toutes ces choses dont d'Alembert se targuait, en se drapant, ainsi que ses collègues les encyclopédistes, dans la supériorité de son génie, tout cela disparait devant le futile avantage de briller un instant au sein d'une nombreuse assemblée en excitant ses ricanements au sujet des victimes d'une odieuse persécution. Si du moins un simple mot de désapprobation eût pu tomber sur les soldats missionnaires!

Mais la chose, il faut en convenir, eût été malaisée, car il y avait dans l'Académie même des hommes qui avaient pris une part active à la persécution. Nous pouvons citer entre autres le maréchal de Richelieu, cet épicurien incrédule, auquel le rôle d'inquisiteur convenait si peu. Gouverneur du Languedoc, il avait tenté en 1754 de faire perdre aux protestants de sa province *le goût de s'assembler*, et cela en remplissant les prisons et en faisant pendre les ministres. Devant de tels auditeurs le secrétaire de l'Académie ne pouvait pas se montrer trop favorable aux opprimés, ni trop sévère envers les persécuteurs.

Les citations que nous venons de faire sont suffisantes pour constater la position que l'Académie avait dû prendre à l'égard de la réforme. Il fallait toujours proclamer bien haut cette victoire que l'on savait pourtant si incomplète et que l'on payait si cher. La présence au sein de l'assemblée d'hommes qui avaient été protestants n'arrêtait nullement, comme nous l'avons vu, l'essor de ce chant de triomphe. Eux-mêmes, hélas! ils s'y joignaient trop souvent. Parmi les noms que nous avons mentionnés tout à l'heure, il en est, tels que ceux de Dangeau et de Dacier, qui appartiennent à cette catégorie, sur laquelle nous avons maintenant à nous arrêter un instant, savoir à celle des académiciens, nés au sein du protestantisme, mais ayant abjuré avant l'époque de leur admission. Quelques noms viennent se joindre aux deux que nous venons de rappeler.

Pour les prendre dans l'ordre des temps, le premier que nous avons à enregistrer est *François* Tallemant dit des Réaux, né à la Rochelle et calviniste, mais ayant abjuré de bonne heure, ainsi que d'autres membres de sa famille. Il fut revêtu de l'honorable charge d'aumônier du roi, et le satyrique Boileau nous le désigne comme « sec traducteur du français d'Amyot, » parce qu'il avait donné une traduction nouvelle de Plutarque. Il entra à l'Académie en 1651.

Après lui nous avons à nommer son parent *Paul* Tallemant, dit *le jeune*, admis en 1666 et successeur de Gombauld. Il était fils de Gédéon Tallemant qui, selon Moréri, est le premier de cette ancienne famille calviniste qui soit revenu au catholicisme. Entré dans les ordres, le jeune Tallemant, revêtu d'un prieuré, fut honoré, à cause de son éloquence, de la charge d'« Intendant des devises et inscriptions des édifices royaux » et fut constamment appelé à être l'orateur de l'Académie pour prononcer des panégyriques et des discours de circonstance. Il profita de ce privilége pour célébrer aussi la victoire remportée sur l'hérésie. C'est lui qui s'écria en 1687, à l'occasion du temple de Charenton que l'on venait de détruire : « Heureuses ruines qui sont le plus beau trophée que la France ait jamais vu! » (Weiss, tom. I, pag. 120.)

En 1668, on vit entrer à l'Académie, pour y succéder à Scudéry, *Philippe* Courcillon, marquis de Dangeau, frère aîné de l'abbé Louis de Dangeau, dont nous avons mentionné l'origine protestante et l'abjuration. Le marquis avait devancé son frère dans sa soumission à Rome. Conseiller d'état en service ordinaire, lecteur du roi, chevalier d'honneur de Mme la duchesse de Bourgogne, il rédigea chaque soir pendant cinquante années le journal de la cour, montrant sa fidélité à son

prince d'une bien autre manière et dans une bien autre sphère que ne l'avait fait ce respectable aïeul Philippe de Mornay, dont il avait hérité son nom de baptême.

Il est tristement curieux de voir dans le journal de ce courtisan dévoué, la manière dont il rend compte des événements relatifs à la révocation de l'édit de Nantes. Au milieu des faits les plus insignifiants, tels que les chasses du roi et des princes, il enregistre les succès des dragons d'Asfeld dans le Poitou, de Saint-Ruth et de La Trousse en Dauphiné, de Boufflers en Béarn, en Guyenne et en Saintonge, puis les conversions qui s'opèrent en masses dans certains lieux sans pourtant que les dragons y aient été, puis les pensions accordées aux nouveaux convertis, aux époux Dacier, par exemple, l'ordre donné aux ministres de sortir du royaume en quinze jours, la démolition des temples, les mesures qu'il faut prendre à l'égard des mauvais convertis, etc., et tout cela avec une approbation complète, sans que rien dénote le plus léger souvenir sympathique pour ceux qui professaient la religion de son enfance[1].

En 1674, BENSERADE vient se joindre aux précédents pour représenter aussi à l'Académie une famille huguenote. Né protestant, quoique parent de Richelieu, il avait abjuré dans son enfance, et l'abbé Tallemant a conservé de lui une répartie à l'évêque qui le confirmait, répartie qui dénote la légèreté d'esprit avec laquelle il avait accompli cet acte si grave. Il se montrait déjà digne de ce vers dont Boileau l'a affublé :

> Benserade en tous lieux amusa les ruelles,

lui qui plus tard devait mettre les métamorphoses d'Ovide en rondeaux et tourner en ridicule les quarante académiciens dans des portraits qu'il se plut à lire en pleine Académie.

Le dernier des académiciens nés protestants que nous avons à signaler est *Henri Jaques Nompar* DE CAUMONT, *duc de la Force*, qui entra dans l'Académie en 1714. Il avait l'honneur de descendre de ce Jaques Nompar de Caumont, maréchal de France, qui échappa enfant au massacre de la Saint-Barthélemy, et au sujet duquel Voltaire a dit dans la *Henriade :*

> De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure
> Ira de bouche en bouche à la race future.

Il comptait dans ses nobles aïeux une autre gloire du protestantisme, car, comme les Dangeau, il descendait aussi de Philippe Du Plessis-Mornay. Son père, qui avait figuré en 1660 au synode de Londun comme député de la Basse-Guyenne, avait résisté pendant quatre ans à tous les efforts des convertisseurs; puis jeté à la Bastille en 1689 et deux ans plus tard transféré dans le couvent de Saint-Magloire, il avait montré, ainsi que sa fidèle épouse Suzanne de Béringhen, une fermeté que ni les promesses, ni les menaces n'avaient pu vaincre. Et si l'on put enfin obtenir de lui une sorte d'abjuration, elle fut de nature à n'inspirer aucune confiance à ceux qui la lui avaient extorquée à force de vexations de toute espèce, car le roi trouva bon de le faire garder en quelque sorte à vue par des gens qui devaient le maintenir jusqu'à la fin dans le catholicisme[1]. Notre académicien, et ce fut là une des plus cruelles persécutions pour un père et une mère zélés dans leur profession de foi, notre académicien fut, ainsi que ses frères, élevé par ordre du roi, dans le collége Louis-le-Grand tenu par les jésuites, tandis que ses sœurs étaient mises au couvent. Le résultat de cette éducation jésuitique fut peu satisfaisant au point de vue de la piété, car en 1698 le roi, ayant appris que le jeune duc ne faisait aucun exercice de la religion catholique, ordonna qu'il aurait pour aumônier un père de l'Oratoire qui dirait la messe dans une chapelle qu'on ferait dans sa maison. Mais un autre résultat

[1] (Voir *Journal de Dangeau*, aux dates de la fin de 1685, et *Causeries du lundi*, tom. XI, pag. 25-26.)

[1] Parmi les galériens de Marseille, on trouve un David de Caumont, jeté au bagne à l'âge de 75 ans. (Weiss, tom. I, pag. 100.)

auquel les persécuteurs attachèrent sans doute plus de prix, fut le zèle barbare que ce même duc de Caumont montra un peu plus tard pour convertir au moyen de ses dragons les protestants de la Saintonge et de la Guyenne, ses anciens coreligionnaires. C'est souillé de ce sang, qui aurait dû pourtant lui rappeler le sang de ses aïeux et celui de sa pieuse et courageuse mère, que le duc de la Force vint prendre dans l'Académie la place de l'évêque de Soissons, Brulart de Sillery. Il avait témoigné son goût pour les occupations de l'esprit en fondant à Bordeaux, avec la coopération de Montesquieu, une académie des sciences. Cette fondation fut son titre d'admission à l'Académie française. (Voir, d'Alembert, tom. IV, pag. 377.) Il y siégea douze ans sans y jouer, que nous sachions, un autre rôle que celui de grand seigneur, et fut le dernier académicien né dans le sein du protestantisme [1].

Une autre liste de noms doit encore être jointe à celles qui précèdent. Aux académiciens protestants proprement dits, à ceux qui avaient abjuré avant leur admission à l'Académie, nous pouvons ajouter ceux qui descendaient de familles protestantes, et se rattachaient ainsi, sinon par leurs convictions, du moins par celles de leurs pères, à cette religion qu'eux-mêmes ne professaient pas. Le sang huguenot qui coulait dans leurs veines nous donne quelque droit à faire entrer leurs noms dans le cadre de cette étude, car ils étaient en réalité, quoique malgré eux, des représentants de ce protestantisme qui a joué un rôle lors de la fondation de l'Académie. Cette liste, quoique bien incomplète, n'est pas sans intérêt, par le mélange de souvenirs nobles et douloureux qu'elle retrace.

Le premier nom que nous ayons à mentionner est celui du savant évêque d'Avranches, Pierre Daniel Huet, dont le père avait professé la religion protestante. Disciple et admirateur de Bochart, il l'avait accompagné en Suède, et ses relations intimes avec le pasteur de Caen le signalent comme étant loin d'être hostile au protestantisme. Il est entré à l'Académie en 1674, la même année que Benserade. (Voir Haag, tom. II, pag. 320.)

En 1721, l'évêque de Soissons Languet succède à Paulmy d'Argenson et rappelle le beau nom d'Hubert Languet, le publiciste ami de Mélanchthon, qui, se trouvant à Paris à l'époque de la Saint-Barthélemy, sauva au péril de ses jours plusieurs de ceux qui étaient désignés pour être victimes de cette horrible boucherie.

En 1737 nous voyons s'asseoir au fauteuil académique laissé vacant par le maréchal d'Estrées, un descendant de Henri-Charles de la Trémouille, prince de Tarente, qui, s'étant attaché à Turenne dans l'espoir de le remplacer un jour, se laissa, hélas! entraîner par son exemple et abjura un an après lui, en 1669, de même que son père le duc de la Trémouille, cet ancien chef de la noblesse protestante dans le Poitou, l'avait fait devant la Rochelle en 1628.

En 1754, un Bourbon Condé, comte de *Clermont*, vient rappeler aux mémoires protestantes ce valeureux Louis de Bourbon, prince de Condé, qui mourut en 1569 à la bataille de Jarnac, fidèle à cette noble devise: « Doux le péril pour Christ et le pays. »

En 1704, 1741 et 1761, trois de Rohan, dont deux cardinaux et un prince évêque coadjuteur, devenu aussi cardinal, rappellent le noble duc de Rohan, gendre de Sully, chef des calvinistes en France après la mort de Henri IV, qui soutint à leur tête le siége de la Rochelle contre Richelieu. Il était loin sans doute, en écrivant ses précieux mémoires sur

[1] Une anecdote conservée par d'Alembert montre son caractère sous un jour peu favorable. Pour faire admirer son indépendance et pour s'attirer des témoignages de gratitude, le duc de la Force ne craignit pas de s'attribuer la seule boule qui s'était trouvée en faveur de l'abbé de Saint-Pierre lors de son exclusion. Or on sait que cette seule boule avait été mise dans l'urne par Fontenelle, qui fut fort étonné de n'avoir point eu de *complice* dans cette circonstance.

les guerres des réformés en France, mémoires qu'on a comparés aux commentaires de César, il était loin, disons-nous, de supposer que parmi ceux qui porteraient son nom après lui, il y aurait un si grand nombre de princes de l'église romaine qui travailleraient avec ardeur à ruiner cette cause sainte à laquelle il avait consacré sa vie, et que ses petits-fils déjà, les enfants de sa fille unique, les princes de Rohan-Chabot, se hâteraient d'abandonner ses nobles traces et de renier la religion de leur mère, pour adopter celle qui était en faveur auprès du roi.

En 1761, la même année que le troisième des Rohan, on avait vu entrer à l'Académie un homme d'une naissance moins illustre, mais qui portait toutefois un beau nom : c'est *Bernard-Joseph* SAURIN, le poëte dramatique, parent du célèbre prédicateur de la Haye Jacques Saurin, neveu d'Elie Saurin, pasteur à Utrecht, et fils lui-même d'un homme qui avait aussi été pasteur protestant à Berchier, dans le pays de Vaud en Suisse, où il s'était réfugié, et qui, de retour en France, abjura sous l'influence de Bossuet, reçut une pension du roi, et devint, comme habile géomètre, membre de l'académie des sciences. Saurin le poëte, né après l'abjuration de son père, ne subit pas directement l'influence protestante, mais se rattachait cependant de bien près à cette église réformée que son père avait servie.

En 1768, l'abbé de CONDILLAC, philosophe, précepteur du duc de Parme, vint aussi apporter à l'Académie le sang huguenot, car il était petit-fils d'un gentilhomme du Dauphiné, victime de la persécution et amené par la violence dans le giron de l'église de Rome. Les soldats de Saint-Ruth l'avaient emporté sur ses convictions, et le chandelier de la vérité, grâce à cet acte de faiblesse, avait été ôté de cette maison qui, comme tant d'autres, hélas! ne s'en était plus montrée digne.

En 1770, l'archevêque de Toulouse, LOMÉNIE comte de BRIENNE, qui fut plus tard archevêque de Sens, puis cardinal et premier ministre sous Louis XVI, vint occuper à l'Académie la place du duc de Villars. Il descendait des Loménie qui avaient figuré comme secrétaires d'état, ambassadeurs et ministres sous Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII, et dont l'un fut au nombre des victimes de la Saint-Barthélemy. Il avait publié dans sa jeunesse (1754), mais en secret, un petit ouvrage, le *Conciliateur*, où les vrais principes de la tolérance sont énoncés d'une manière nette et solidement établis. Cela ne l'empêcha pas de demander plus tard à Louis XVI la suppression du protestantisme, reniant ainsi les opinions de sa jeunesse et la foi de ses aïeux. On connaît sa triste fin par un suicide en 1794[1].

En 1771, le prince de BEAUVEAU succède au président Hénault. Ce prince, que nous trouvons avec joie mentionné par M. Ch. Coquerel comme ayant concouru par son intervention à faire libérer en 1769 l'un des derniers galériens protestants du bagne de Toulon, apportait à l'Académie le même sang que celui du comte de Beauveau, cet ancien lieutenant colonel sous Louis XIV qui, retiré dans le Brandebourg dès 1670, et honoré de la faveur de l'électeur, fut l'un des principaux fondateurs de l'église de Berlin. (Weiss, tom. I, pag. 133.) Le prince de Beauveau avait aussi obtenu la délivrance de Marie Durand et de ses infortunées compagnes enfermées dans la tour de Constance. Il les y avait visitées avec sympathie en compagnie du chevalier de Boufflers.

En 1785, un abbé célèbre, devenu plus tard cardinal, et qui devait jouer un rôle peu évangélique au sein des assemblées révolutionnaires, l'abbé MAURY, fut reçu à l'Académie. C'était pour la première fois, car il eut le rare honneur d'y être admis deux fois, comme il eut aussi l'affront d'en être exclu à deux reprises. Les deux reconstitutions de l'Académie, en 1803 et en 1816 le laissèrent également de côté, distinction ignominieuse

[1] De Félice, *Histoire des protestants*, pag. 541.

ou flatteuse, comme on voudra. Cet abbé, ce prédicateur, cet orateur politique, ce cardinal, cet ambassadeur à Rome, cet archevêque de Paris, ce captif du pape, car Maury fut tout cela et sous divers régimes, descendait lui aussi d'une famille protestante du Dauphiné. Un Jean-Louis Maury, probablement son grand-père, avait été pendu en 1704 par les ordres de M. de Julien, cruel apostat connu par le rôle odieux qu'il joua dans les troubles des Cévennes. L'abbé ne se souvenait sans doute de son aïeul que pour déplorer l'aveuglement dans lequel il avait vécu. Lequel de lui ou de son grand-père a eu réellement la meilleure part?

En 1803, lors de l'organisation nouvelle de l'institut national, on fit entrer dans la seconde classe, remplaçant l'Académie française, M. DE FONTANES qui, après avoir été professeur de belles-lettres devint en 1808 grand maitre de l'Université. Son père, protestant, rentré en France au milieu du XVIIIe siècle, agronome distingué, avait eu la faiblesse de consentir à ce que ses enfants fussent élevés dans le catholicisme, et le jeune Louis reçut sa première instruction chez un curé des environs de Niort qui, sans doute pour l'affermir d'autant mieux contre l'hérésie paternelle, l'employait comme enfant de chœur. Cette éducation catholique ne lui inspira cependant pas l'horreur de la religion de son père et de ses aïeux, car il osa s'exprimer avec un grand libéralisme dans un poëme qu'il composa à la louange de l'édit de Louis XVI qui rendait enfin aux protestants les droits de famille et de cité. Il y appelle la révocation de l'édit de Nantes « la grande erreur du siècle de la gloire, » et dit dans son préambule :

Moi, né d'aïeux errants qui, dans le dernier âge
Du fanatisme aveugle ont éprouvé la rage,
Puis-je ne pas chanter cet édit immortel
Qui venge la raison sans offenser l'autel?

Ce poëme fut couronné le 25 août 1789 par l'Académie qui, non-seulement consentit à prêter l'oreille à des accents si différents de ceux qu'elle avait tant de fois applaudis, mais leur donna ainsi, grâce aux exigences de l'époque, un témoignage irrécusable et solennel d'approbation. De Fontanes, sans être plus protestant que les hommes dont nous venons de parler, eut cependant plus qu'eux de la sympathie pour la religion de sa famille, et à ce titre nous enregistrons ici son nom plus volontiers que nous ne l'avons fait pour plusieurs de ceux qui se sont trouvés dans une position semblable à la sienne.

Enfin, M. le marquis de LAPLACE, admis à l'Académie en 1816, le profond géomètre, lui qui a rempli des chaires de professeur et présidé le sénat dont il a fait partie dès 1799, descendait-il peut-être du vénérable président Pierre de Laplace, noble et pieuse victime de la Saint-Barthélemy ou de Josué de Laplace, le savant professeur de Saumur? Nous n'avons à cet égard aucune donnée certaine, tout comme le manque de renseignements suffisants nous empêche de pousser plus loin ces rapprochements au sujet d'autres noms que nous fournirait encore le registre des membres de l'Académie. Les *Beaupoil* (Sainte-Aulaire) les *Montalembert*[1], les *Bignon*, les *Boyer*, les *Cabanis*, les *Cousin*, les *Desmarais*, les *Desmarêts*, les *Dubois*, les *Du-Chatelet*, voilà quelques noms pris comme au hasard, et l'on en trouverait bien d'autres, qui rappellent des familles protestantes et parmi lesquels on pourrait faire des recherches, sources peut-être de rapprochements curieux.

Avant la révolution, il n'avait pas pu être question d'introduire un protestant à l'Académie. C'est ce qu'on peut inférer de ces paroles de Laharpe relativement au savant auteur du *Monde primitif*, Court de Gébelin : « M. de Gébelin n'est pas même de l'académie des inscriptions, quoiqu'il fût bien fait pour en être; sa qualité de protestant l'en exclut. » (Voir *Corresp. littér.*, III, pag. 69.)

[1] Jurieu mentionne une demoiselle de Montalembert dont le cadavre fut traîné nu sur la claie au travers des rues d'Angoulème. (*Lettres pastorales*, tom. II, pag. 216. Weiss, tom. I, pag. 66.)

Le premier protestant qui, dans les temps modernes, a fait avec distinction partie de l'Académie française, c'est George Cuvier, le célèbre naturaliste, une des principales gloires du monde savant, qui fut admis en 1818. Seul protestant dans ce corps qui, depuis la mort de Conrart, n'en avait plus eu dans son sein, il n'y a été remplacé en cette qualité que quatre ans après sa mort (arrivée en 1832), par un homme qui, dans son honorable carrière, a été élevé aux plus hautes dignités dans le monde littéraire et dans le monde politique, et qui a représenté seul aussi de nos jours la foi protestante dans l'Académie.

Si nous n'eussions pas craint de prolonger cet essai outre mesure, nous nous serions plu à mentionner les signes peu nombreux de sentiments plus justes à l'égard des réformés, que nous avons rencontrés dans le cours de nos recherches et à signaler en particulier les circonstances dans lesquelles l'Académie a pu entendre des discours moins intolérants que ceux auxquels les orateurs, successeurs de M. Rose, l'avaient accoutumée. Nous aurions rappelé avec bonheur les paroles chrétiennes et courageuses de l'abbé Bourlet-Vauxelles qui, prononçant en 1762 le panégyrique annuel de saint Louis, ne craignit pas de dire : « Le Dieu de paix ne permet pas qu'on massacre ceux qui ne le connaissent point. »

A l'intolérance des académiciens persécuteurs, tels qu'Henri de Nesmond, évêque de Montauban et plus tard archevêque de Toulouse (Weiss, tom. I, pag. 87), ou Bossuet, instigateur de tant de vexations cruelles, ou de Brienne, aussi archevêque de Toulouse qui, à la cérémonie du sacre de Louis XVI, conjurait le monarque « de porter le dernier coup au calvinisme dans ses états, » nous aurions aimé opposer les efforts généreux de Malesherbes, qui prépara dès longtemps l'édit de tolérance de 1787 et qui éprouvait le besoin (que le mot qu'on lui attribue à cet égard soit authentique ou non) de réparer le mal que son aïeul Lamoignon de Basville avait fait aux protestants. (De Félice, pag. 545.) Nous aurions également voulu signaler avec quelques détails les travaux de Rulhières, qui rédigea pour le baron de Breteuil ses *Eclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes*, et concourut ainsi à l'œuvre réparatrice que l'on put enfin obtenir du roi. Nous aurions aimé encore à montrer l'Académie accueillant avec considération et gratitude les observations sur la langue française que le pasteur David Martin lui envoyait d'Utrecht au moment où elle allait faire imprimer la deuxième édition du dictionnaire. Mais il faut se restreindre, et il est temps de terminer.

Toutes nos recherches, nous devons en convenir, ne nous ont pas dit grand'chose sur les rapports du protestantisme avec l'Académie, car ces rapports n'ont été ni bien nombreux, ni bien saillants. N'y aurait-il donc qu'un pur intérêt de curiosité, qu'une simple satisfaction pour les amateurs de statistique dans ce sujet que nous avons essayé d'ébaucher? Il nous semble qu'on y pourrait trouver autre chose. En portant nos pensées sur des esprits de la trempe de ceux de Philippe de Mornay, de Coligny, de Ramus, de Laplace, en contemplant avec respect leur caractère austère, leurs mœurs pures, leur esprit sérieux, leur piété vivante, leur foi ferme et courageuse, leur dévouement à la cause qu'ils avaient reconnue comme celle de la vérité, nous nous demandons avec un regret accompagné de tristesse, quelle eût pu être, quelle eût été l'influence du protestantisme sur la littérature et sur la langue de la France, si l'édit de Nantes n'eût pas été révoqué. Il est sans doute permis ici de rappeler le style et le langage de Calvin dans son *Institution de la religion chrétienne* et de signaler en particulier son épître dédicatoire à François Ier, comme un modèle que la littérature eût été heureuse de voir imiter par un grand nombre d'hommes sérieux. Si, de l'aveu de tous, les funestes édits de Louis XIV ont fait faire à la France, sous le rapport du commerce et de

l'industrie, des pertes immenses que rien n'a pu réparer[1], ne peut-on pas reconnaitre aussi que sous le rapport littéraire, l'esprit du protestantisme eût pu exercer une favorable influence, si un véritable esprit de tolérance eût permis aux réformés de vivre en paix dans la patrie commune, et de consacrer à sa prospérité et à sa gloire toutes les forces vives que la persécution et l'injustice les ont contraints d'employer, bien malgré eux, uniquement à leur défense personnelle et au maintien de ce qui pour eux était plus cher que la vie? Si l'on reproche au protestantisme français de n'avoir pas produit un grand nombre de chefs-d'œuvre dignes d'être mis en regard de ce qu'ont écrit les auteurs favorisés de la bienveillance et des encouragements de Louis XIV, si, dans ce que les réformés ont publié à l'étranger, on a pu trop souvent reconnaître ce qu'on a appelé avec dédain le style *réfugié*, à qui la faute? Ah! certes, l'exil, les prisons, les galères, l'échafaud, l'obligation de défendre les siens contre une soldatesque toujours prête à livrer aux derniers outrages les victimes que la persécution avait désignées à ses fureurs, tout cela n'était pas propre à donner aux infortunés protestants des loisirs littéraires. Mais que la paix eût régné, qu'il eût été permis d'être Français sans être catholique, et l'on eût vu sans doute une littérature sérieuse, grave, digne du caractère pieux des premiers réformés et qui du moins eût pu contrebalancer en quelque mesure cet esprit de frivolité qui, au milieu de la corruption croissante des mœurs, a fini par atteindre même les esprits les plus graves, et par aboutir aux bouquets à Chloris et aux petits vers galants de cette nuée d'abbés muguets qui encombraient les salons et les châteaux du XVIII[e] siècle. Cette littérature eût pu sans doute aussi, par la diffusion des principes chrétiens dégagés de toutes les superstitions par lesquelles Rome les avait défigurés et par lesquelles elle s'était aliéné les esprits, lutter avec efficace contre l'incrédulité qui, faute de ce contrepoids salutaire, devint bientôt si générale.

Nous pourrions citer en preuve l'influence que le protestantisme a exercée sur bon nombre d'écrivains catholiques qui ont été providentiellement contraints de la subir malgré eux. Quant à Pascal et aux solitaires de Port-Royal, leur parenté spirituelle avec la réforme a été l'un des griefs que leurs ennemis ont fait valoir contre eux avec le plus d'ardeur. Et n'est-on pas en droit d'affirmer que, soit pour la forme, soit pour le fond de l'argumentation, les hommes qui ont lutté de la manière la plus sérieuse contre le calvinisme, comme François de Sales, entre autres, et Bossuet, ont été puissamment modifiés par l'esprit même de cette réforme qu'ils s'efforçaient de détruire? Qu'on lise par exemple: l'*Introduction à la vie dévote*, du premier, ou l'*Exposition de la doctrine catholique*, du second, et qu'on dise si, malgré l'intention si directement polémique qui a inspiré ce dernier ouvrage, l'on ne se sent pas en réalité bien plus près des écrits des réformés que des ouvrages catholiques, tels que la vie de Marie Alacoque, de l'évêque académicien Languet, celle de Catherine de Sienne, ou ceux que fait éclore de nos jours la recrudescence catholique dont nous sommes les témoins. Pourquoi les deux hommes distingués que nous venons de nommer, pourquoi Fénelon dans ses *Lettres spirituelles*, ont-ils si fort laissé de côté et le marianisme et les merveilles de la légende dorée, pourquoi Bossuet lui-même est-il aujourd'hui l'objet de tant de malveillance et d'attaques si passionnées de la part des ultramontains, si ce n'est parce qu'ils ont été dominés, contrairement à l'esprit de leur église, par le caractère tout

[1] Voyez entre autres l'aveu arraché à Massillon dans son oraison funèbre de Louis XIV. Loin de nier ces sacrifices, l'orateur les présente comme preuves du zèle pour l'église qui animait le cœur du monarque. On peut voir aussi dans la quatre-vingt-troisième des *Lettres persanes* la saine appréciation faite par Montesquieu des funestes conséquences politiques et économiques de la révocation de l'édit de Nantes.

sérieux et tout spirituel du protestantisme? Or si une pareille influence s'est fait sentir sur des écrivains adversaires déclarés de la réforme, de la part du protestantisme persécuté et chassé hors du royaume par la violence, qu'aurait été cette influence, si elle eût pu se déployer librement dans le monde littéraire? Serait-il trop téméraire de dire qu'elle eût été capable de prévenir peut-être, en mettant tout naturellement un frein à la licence, ces épouvantables réactions que la fin du siècle a dû subir?

Qu'un *Claude*, par exemple, cet homme au génie duquel un prêtre se vit contraint de rendre hommage en pleine Académie, qu'un *DuBosc* dont l'éloquence força Louis XIV lui-même à dire : « Je viens d'entendre l'homme de mon royaume qui parle le mieux, » qu'un *Court de Gébelin*, auteur du *Monde primitif*, ouvrage qui valut à son auteur deux prix de l'Académie, qu'un *Jean de la Placette*, le Nicole des protestants, qu'un *Paul Rabaut*, plus tard, eussent été appelés à siéger sur ces fauteuils où se sont assises au milieu de beaux génies tant et de si plates médiocrités, ils n'y eussent à coup sûr été déplacés ni les uns, ni les autres. Ils eussent pu y faire entendre des paroles plus écoutées peut-être que celles de tel prélat grand seigneur, de tel évêque incrédule, ou de tel abbé cynique que l'on a pu compter au nombre des académiciens. Ce n'est assurément pas la gloire académique que nous regrettons pour eux; ils en ont à nos yeux une meilleure, mais par cette supposition qu'on eût pu les voir, eux ou leurs pareils, au sein de l'Académie, nous admettons que la carrière littéraire aurait été ouverte à leurs travaux et à ceux de leurs frères en la foi. Les écrivains protestants auraient pu déployer dans leur patrie et à son profit cette activité qu'ils ont été contraints de porter ailleurs. Or, même dans les circonstances si défavorables au milieu desquelles ils se sont trouvés, ils ont été nombreux les hommes dont les écrits auraient pu être utiles à la France, car, pour ne parler que des premiers temps qui ont suivi la révocation, les académies de Genève et de Lausanne, les chaires de Londres et des Pays-Bas, celles de la Prusse, de l'Allemagne et de la Suisse française ont conservé des noms qui auraient figuré avec honneur parmi ceux des hommes de lettres de leur patrie, si cette marâtre ne les avait pas violemment repoussés hors de son sein. Et combien de génies étouffés, combien de nobles cœurs refoulés par la persécution, combien de consciences bourrelées, écrasées par le lourd fardeau qu'un moment de faiblesse les condamnait à porter désormais dans le douloureux silence de l'ignominie, combien de voix rendues muettes par la honte, par la terreur, ou par la mort!

Mais à quoi bon exprimer ces regrets, dira-t-on peut-être? pourquoi récriminer sur des événements que la souveraine sagesse de l'Eternel a permis, sur des faits accomplis qui doivent être acceptés avec humilité et sans murmures? Ah! sans doute, nous nous soumettons en courbant la tête à ces dispensations mystérieuses par lesquelles il a plu au Tout-Puissant de châtier une nation légère et incrédule, une cour impie et débauchée, des prêtres indignes de leur mission. Oui, nous acceptons avec humiliation ces douleurs de tout genre dont une main paternelle a frappé nos pères pour les punir sans doute, en épurant leur foi au creuset de l'affliction, de ce qu'ils ont cherché dans le bras de la chair, en prenant les armes pour leur défense, un secours qu'ils auraient dû ne demander que par la prière et n'attendre que de la main protectrice de leur Dieu Sauveur. Des torrents de sang, des fleuves de larmes ont expié cette déplorable erreur. Aussi nous ne murmurons point, nous n'oublions point que Dieu est juste. Mais la soumission chrétienne serait-elle donc un stoïcisme fataliste et nous interdirait-elle toute recherche et toute appréciation des conséquences de ces événements dans l'accomplissement desquels la volonté et les passions humaines ont eu une si grande part? Que serait, nous le de-

mandons, l'étude de l'histoire, si les erreurs du passé ne devaient pas, du moins en quelque mesure, être les leçons de l'avenir?

JULES CHAVANNES [1].

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

Vaud.

Le synode de l'église libre.

Juin 1875.

Le 17 mai dernier, une nombreuse assemblée se pressait dans la chapelle des Terreaux, à Lausanne, pour l'ouverture de la session ordinaire du synode de l'église libre.

Le prédicateur d'office, M. Charles Porret, professeur à la Faculté de théologie, parla sur le texte : « Soyez fervents d'esprit. » (Rom. XII, 11.) *Fervents*, c'est-à-dire bouillants, et non pas tièdes; fervents, en vertu de cette chaleur interne qui est le gage de la santé et de la vie, et qu'il ne faut pas confondre avec cette agitation fiévreuse et maladive, qui n'est que trop commune de nos jours. Développant avec clarté et vigueur un pareil sujet, auquel les préoccupations actuelles de notre monde religieux prêtaient un singulier à propos, ce discours synodal a eu quelque chose d'impressif et de solennel qui s'est répandu sur la session entière.

Le rapport de la commission *synodale* constate avec satisfaction les progrès que nos principes ecclésiastiques ont faits ces dernières années, en dépit ou peut-être à cause même des efforts de la politique autoritaire pour asservir l'église à l'état. L'idée de la séparation, que Vinet prêchait déjà il y a un demi-siècle au scandale du grand nombre, commence à prendre pied même sur terre allemande, où elle rencontrait de si profondes antipathies. La cause, on peut le dire, est désormais gagnée, du moins en théorie; on se dispute encore sur la question d'opportunité, mais les faits ont une logique irrésistible, devant laquelle les compromis ne tiendront pas longtemps. On devrait donc s'attendre à voir les églises libres, et celle du canton de Vaud en particulier, se développer dans la même proportion. Il n'en est rien, cependant. Les principes qui lui sont chers font du chemin dans les esprits, et elle-même reste à peu près stationnaire. Mais les pertes qu'elle subit chaque année par suite de décès (elle en a fait de sérieuses durant le dernier exercice, tant parmi les pasteurs que parmi les anciens) laissent des vides qu'il s'agit de combler : sous le rapport du nombre, elle y réussit et au delà. Au reste, l'importance morale d'une église ne s'évalue pas d'après le chiffre de ses membres; ce chiffre, qui n'est que de quatre mille environ pour la nôtre, serait doublé, si l'on y ajoutait celui des auditeurs non inscrits qui fréquentent régulièrement ses chapelles. En outre, on est en droit de se réjouir du nombre considérable d'écoles du dimanche qui relèvent de son influence. « Debout et en avant! » tel doit être notre mot d'ordre. L'avenir nous ménage peut-être bien des surprises; mais ce qu'il nous réserve de plus certain, ne serait-ce point une confirmation nouvelle de cette vérité : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort? »

Le rapport de la commission des *études* renferme plusieurs détails dignes d'intérêt. Tandis que presque partout on se plaint de la diminution croissante du nombre des étudiants en théologie, notre Faculté en compte 12 ayant fini les cours, 23 dans l'auditoire de théologie et 14 dans l'école préparatoire, ce qui forme un total de 49 élèves, dont 19 sont Vaudois. On le voit, notre école a été jusqu'ici exceptionnellement favorisée, comme le remarquait déjà en 1864 M. le pasteur Junod dans un rapport sur la pénurie des pasteurs présenté à la société pastorale suisse. D'autre part, la bibliothèque de la Faculté a pris une telle extension, que la salle en est devenue trop étroite : elle possède, à l'heure qu'il est, plus de 16 400 volumes. Aussi le synode a-t-il adopté la proposition que lui soumettait la commission des études, de consacrer les 20 000 francs qui restent du legs

[1] M. J. Chavannes, décédé le 1er mai 1874, a laissé des travaux importants sur l'Académie française. Des vingt et quelques études qu'il a consacrées à ce sujet, deux seules ont été publiées jusqu'ici: « *Les discours de réception* à l'Académie française, » dans la *Bibliothèque universelle* de novembre 1858 et « *L'Académie française et la religion,* » dans la *Revue chrétienne* du 15 juin 1860. Nous avons été heureux de pouvoir donner encore de notre regretté collaborateur l'article qu'on vient de lire sur les rapports de l'Académie et le protestantisme. *Rédaction.*

de Rumine à l'agrandissement de la bibliothèque, et d'élever de la sorte un monument durable à la mémoire du généreux donateur.

La commission d'*évangélisation* rencontre bien des obstacles dans l'œuvre qu'elle poursuit. Sans parler de l'indifférence des populations dans plusieurs des localités où elle travaille, elle est souvent arrêtée par la difficulté de trouver des hommes capables pour remplacer les évangélistes qui prennent congé d'elle, ou qui sont appelés comme pasteurs dans nos églises. Il en résulte que plus d'une station a dû être supprimée, faute d'ouvrier disponible. Toutefois l'œuvre a aussi ses côtés lumineux. Le poste de Bienne, par exemple, qui offre tous les éléments d'une église organisée, a été ces derniers mois sous l'action manifeste d'un mouvement de réveil.

Si la commission d'évangélisation a dû restreindre son programme, la commission des *missions* a vu le sien s'élargir. Plusieurs jeunes gens (dont trois Vaudois) se destinant à l'œuvre des missions lointaines, et réunis en famille à Lausanne, se préparent maintenant sous sa direction en vue de leur future carrière. La mission vaudoise présente ainsi les meilleures conditions de vitalité et de durée. En Afrique, nos deux missionnaires ont dit adieu au Lessouto : en marche vers le nord du Transvaal pour y fonder la station projetée, ils ne doivent pas être éloignés du terme de leur long voyage. On objectait naguère à l'idée d'une mission vaudoise, que la Suisse n'a ni port, ni marine, et qu'elle est incapable de faire respecter ses droits à l'autre bout des mers. Or, les faits le prouvent, ce que la prudence humaine regardait comme un inconvénient, se trouve être un réel avantage : encore ici nous sommes forts de notre faiblesse même, et le gouvernement du Transvaal, qui refuse aux missionnaires français la permission de s'établir sur son territoire, semble être animé de tout autres dispositions envers nos propres ouvriers. Ajoutons que, selon toute apparence, ceux-ci vont exercer leur ministère au milieu d'une race intelligente et industrieuse, à en juger par les échantillons que les membres du synode ont eus sous les yeux. Ayant reçu de nos frères Creux et Berthoud une collection de curiosités africaines (peaux de bêtes sauvages, reptiles, objets d'art, ustensiles, articles de toilette, etc.), notre commission a eu l'excellente idée, à l'occasion du synode, de disposer le tout à la façon d'un musée, dans une salle voisine de la chapelle des Terreaux, où tous les amis de la mission ont pu les visiter à loisir.

Pendant une session synodale tous les instants sont précieux, et leur emploi fixé d'avance; si les heures du jour sont bien remplies, les soirées ne le sont pas moins : elles servent de récréations après les travaux de la journée.

La soirée du 18 mai a montré de quelle manière l'église de Lausanne entend l'hospitalité. Le synode passa d'abord une heure délicieuse dans la chapelle de Martheray, à écouter de beaux chœurs exécutés en son honneur par la société de chant sacré. Puis, malgré une pluie torrentielle, on se rendit en foule dans la campagne de Bellevue, pour un souper suivi d'entretiens fraternels. Là, M. le pasteur Tophel communiqua ses impressions sur les résultats probables des réunions qui ont eu lieu à Genève au mois de mars.

Le mercredi soir, aux Terreaux, le synode eut le plaisir d'entendre MM. les délégués des églises étrangères.

M. le professeur *de la Harpe*, délégué de l'église évangélique de Genève, parla de la lutte religieuse où notre génération est engagée, et qui redouble de gravité. Autrefois nous n'avions devant nous que des ennemis isolés, des individus : aujourd'hui c'est une armée, forte, compacte, disciplinée. Ils se sont modelés sur nous : craignons qu'ils ne nous dépassent. Le moyen de les combattre avec succès, c'est de resserrer plus encore les liens qui nous unissent les uns aux autres. Dans ce but l'orateur exprime le vœu qu'il s'établisse des échanges réguliers de prédication entre son église et la nôtre.

M. le pasteur *Bureau*, délégué de l'Union des églises libres de France, présente un aperçu de leur situation. L'Union compte trois mille membres, répartis dans quarante-sept églises, chiffres bien modestes pour un si vaste pays, mais qui n'empêchent pas que la bénédiction de Dieu ne repose sur elles. Leurs travaux d'évangélisation portent du fruit, et un souffle de réveil a passé sur plusieurs d'entre elles. Leur faiblesse tient surtout à deux causes. D'abord, là comme ailleurs, la vie spirituelle n'est pas toujours ce qu'elle devrait être; ensuite, faute d'aisance maté-

rielle, elles ne peuvent se suffire à elles-mêmes et sont obligées de faire appel à la générosité de leurs frères du dehors.

M. le pasteur *Monnerat*, délégué de l'Union des églises libres de Neuchâtel, parle aussi d'un mouvement de réveil qui se poursuit dans les hameaux de la Côte aux Fées. Son église a des relations faciles et fraternelles avec la nouvelle église indépendante. Par la formation de celle-ci, le nom de Christ a grandi dans le pays. Un fait intéressant, qui témoigne de l'activité des chrétiens de Neuchâtel, c'est que l'ancienne salle de la « brasserie, » qui ne servait qu'à des réjouissances mondaines, a été convertie en salle de conférences religieuses.

M. le pasteur *Borel-Girard*, délégué de l'église évangélique de Neuchâtel indépendante de l'état, dit que, malgré des pertes sensibles, la jeune église dont il est l'organe s'est plutôt accrue. Le zèle des paroisses a été mis à l'épreuve par la crise horlogère, et ne s'est point démenti, les contributions n'ayant pas diminué. Au surplus, l'église s'affirme sur le sol de la patrie par la construction de temples et de chapelles. L'orateur termine en souhaitant que les fils de Calvin, de Farel et de Viret se sentent toujours plus solidaires les uns des autres et regardent l'avenir avec courage.

Révérend *Thompson*, auquel M. le pasteur Byse sert d'interprète, apporte au synode les sentiments de vive affection de l'église libre d'Ecosse, dont il est délégué. Dans une allocution assaisonnée d'*humour*, il exprime son regret de ne pouvoir parler français, et sa joie de voir notre église persévérer dans une marche conforme à l'Evangile. Ce qu'il admire dans nos séances, c'est la brièveté des discours, et la promptitude à expédier les affaires. Il estime que c'est un grand bonheur pour notre église d'avoir sa mission à elle, et qu'elle en sera doublement bénie. En Ecosse, on a longuement agité un projet de fusion entre les diverses églises indépendantes; malheureusement l'esprit sectaire s'est mis de la partie, et les négociations ont été interrompues jusqu'à nouvel ordre.

Enfin M. le pasteur *Buscarlet*, délégué, lui aussi, de l'église libre d'Ecosse, au service de laquelle il travaille dans notre canton, bénit Dieu de l'accueil qu'il a reçu parmi nous, et développe la pensée qu'on ne doit pas attendre d'avoir beaucoup de foi pour agir, mais se mettre à l'œuvre avec la force qui nous est donnée jour après jour.

Le jeudi soir, la session synodale a été close par la célébration d'un service de cène.

En somme, le synode de Lausanne, comme le disait le président dans ses paroles de clôture, a été « un bon synode, » paisible et édifiant. Pas d'affaire épineuse à débattre, ni de règlements à élaborer. A part une discussion de finances, provoquée par le désir d'élever le traitement des pasteurs, les questions administratives sont en général demeurées à l'arrière-plan. Dès le début, on a senti le besoin d'imprimer aux séances, autant que possible, le caractère d'un culte, en y accordant plus de place que d'habitude à l'élément de l'adoration, au recueillement et à la prière; et dans ce but la dernière demi-heure de chaque matinée fut réservée pour une réunion de prières. Précieux symptôme, qui permet de bien augurer de l'avenir! Quand les œuvres extérieures se multiplient, et qu'on se lance dans de vastes et lointaines entreprises, ce n'est pas le moment de se relâcher à l'intérieur : plus un arbre étend au loin ses rameaux, plus il faut que la tige soit forte et que la séve y circule avec puissance. A mesure que l'activité d'une église se déploie au dehors, il importe que le foyer de sa vie religieuse gagne en intensité et en chaleur; c'est ainsi seulement qu'elle sera un organisme bien constitué, vivant d'une vie saine et féconde, parce qu'alors il y aura action et réaction réciproque du cœur aux extrémités et des extrémités au cœur.

Il y a une année, nous disions, à propos du synode d'Yverdon, qu'on était « ému d'une sainte jalousie à la pensée du réveil d'Ecosse; » et nous ajoutions : « Persévérons dans la prière, et notre tour viendra. » Aujourd'hui cette confiance a plus que jamais sa raison d'être, car l'exaucement, sans être complet encore, a du moins commencé. Le souffle d'en haut s'est rapproché de nous; l'impulsion du réveil s'est propagée jusque dans nos contrées; des assemblées de *consécration*, tenues en divers endroits, ont été partout bénies, et deux de nos églises ont été les objets d'une effusion particulière de la grâce divine. Tous ces faits ont leur signification. Prémices de la moisson ardemment désirée, de la moisson que nous pouvons et

devons obtenir, ils équivalent à une promesse; c'est Jésus s'engageant lui-même et nous répétant sa parole : « Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu? »

ALOYS BERTHOUD.

———

Pour compléter ce compte rendu, nous ajoutons ici l'extrait d'une lettre écrite par le pasteur d'une de nos églises, et qui a été lue en Synode.

P. B.

« Depuis longtemps déjà nous souffrions de l'état de langueur de l'église; mais depuis le dernier synode, où le Seigneur s'était manifesté de manière à nous faire comprendre qu'il avait des bénédictions en réserve pour nous, le besoin ardent d'un renouvellement de vie s'était fait sentir parmi nous, et des prières nombreuses dans ce sens s'élevaient journellement de bien des cœurs. Je puis dire aussi que plusieurs d'entre nous avions appris à regarder joyeusement en avant, pleins d'espoir dans l'attente d'une prochaine réponse à nos vœux. Or la réponse ne s'est pas fait attendre, et il y a bientôt deux mois que nous voyons le Seigneur passer au milieu de nous.

» Historiquement et à vues humaines, l'origine du mouvement remonte à une semaine de prières du commencement de décembre. A la suite d'une exhortation de M. Stockmeyer à nous humilier devant le Seigneur pour le peu d'usage que nous avions fait de ses grâces, un frère se leva spontanément pour inviter l'église à se réunir chaque soir de la semaine suivante pour l'humiliation et pour la prière.

» Chaque soir, en effet, des assemblées considérables se formèrent, augmentant de jour en jour en nombre et en vie. Jamais auparavant je n'avais entendu des accents d'humiliation aussi évidents et aussi sincères : on sentait des cœurs brisés qui s'ouvraient devant le Seigneur. Bien des voix qui autrefois ne se faisaient pas entendre ont rompu le silence, laissant de côté timidité et fausse honte. Je voudrais pouvoir reproduire ici la simplicité et la ferveur des prières et des confessions, pour que vous puissiez sentir l'œuvre du Saint-Esprit dans toute sa puissance. Le dimanche suivant, dans des réunions spéciales, un grand nombre de frères et de sœurs ont fait connaitre leurs besoins et professé leur foi en bénissant le Seigneur du bien qu'il avait fait à leur âme.

» Dès lors, le mouvement continue et l'esprit se fait sentir d'une manière incontestable. Les réunions de la première semaine de janvier, qui ont eu lieu alternativement dans le temple national et à la chapelle libre, ont été particulièrement bénies.... Nous n'avons pas cru devoir poursuivre des réunions extraordinaires au delà de cette semaine de prières, et nous sommes rentrés dans le cadre de notre vie habituelle. Mais quelle différence d'esprit règne dans toutes nos assemblées! Malgré le mauvais temps et la neige, nos cultes du dimanche sont régulièrement suivis par nombre d'âmes ayant faim et soif de vérité.... Les réunions de prières du vendredi soir, qui avaient dû être interrompues faute d'assistants, ont été reprises et se soutiennent fort bien. Presque chaque fois, quelque voix nouvelle s'y fait entendre, et plusieurs professions individuelles de personnes réveillées ou dernièrement converties, nous ont vivement émus et réjouis. Mais c'est dans les réunions d'*études bibliques* du mercredi soir que le besoin de nourriture spirituelle se fait le plus sentir. Ce ne sont plus quelques âmes fidèles égrenées dans la petite salle de la chapelle : le nombre des assistants est devenu tel qu'à l'avenir nous devons nous réunir dans la grande salle. Plusieurs fois après ces réunions, j'ai vu venir auprès de moi des personnes (jeunes gens surtout) désireuses de s'informer plus complétement du chemin du salut, ou d'autres venant déclarer l'œuvre de la grâce accomplie en eux. J'ai été particulièrement reconnaissant envers le Seigneur en voyant trois de mes catéchumènes déclarer spontanément qu'ils voulaient appartenir au Sauveur, et prendre la cène le dimanche suivant, sans y avoir été sollicités. Il n'y a pas là d'entraînement extérieur, car depuis plusieurs mois ces jeunes gens manifestaient par toute leur vie qu'un changement s'opérait en eux.

» L'union chrétienne des jeunes gens voit le nombre de ses membres s'augmenter chaque semaine, et leur vie va aussi croissant. Plusieurs de ceux qui ont accepté l'Evangile étaient autrefois des gens tout à fait perdus dans le monde, et quelques-uns même d'une conduite peu recommandable.

» Je dois enfin signaler le fait de l'assidue participation à la sainte cène : nous la célébrons tous les quinze jours, et chaque fois de

nombreux fidèles s'y trouvent réunis. Le désir a été même témoigné de la célebrer chaque dimanche.

» Si vous me demandez quelle est la pensée qui domine maintenant au milieu de nous et qui agit le plus vivement, je crois ne pas me tromper en disant que c'est une assurance plus grande de la présence actuelle de Jésus vivant, qui est là pour racheter et sanctifier son peuple. Ce qui nous fait du bien, c'est un retour à l'exposition en termes les plus simples des vérités *élémentaires* de l'Evangile. L'exposition toute simple, j'allais dire presque naïve, de l'œuvre du Sauveur, m'a fait voir les plus grandes bénédictions. »

*

Genève.

Juin 1875.

C'est une tâche pénible que celle de correspondant dans les circonstances que nous traversons. Il semble que les majorités de nos corps officiels sont prises de vertige, tant elles accumulent inepties sur inepties ! Passe encore si ce n'était que cela, car on peut se guérir des blessures de l'amour-propre ; mais quand c'est le droit de propriété qui est atteint, la parole donnée qu'on se propose de violer, quand on persécute ouververtement le faible et qu'on érige la persécution en devoir, alors les principes fondamentaux de la société sont atteints et on descend les pentes de l'abime. — Or c'est là que nous en sommes. On a crocheté les portes de l'église de Compesières, et forcé celles de l'église de Meyrin, mis sous scellés Notre-Dame, aujourd'hui on veut retirer aux *sœurs de la charité* et aux *petites sœurs des pauvres* une autorisation donnée pour dix ans par le grand conseil de 1872, dissoudre leurs corporations, liquider leurs biens, disperser les membres qui les composent, leur interdire le port d'un costume religieux quelconque, bref les exclure du territoire de la république. Et il se trouve dans le grand conseil des orateurs pour soutenir ces violences, et à la tribune une claque organisée pour les applaudir ! Sans doute que la population tout entière ne peut être considérée comme complice de ces erreurs, mais les protestations manquent d'ensemble et d'énergie. Le Genevois, même libéral, à quelques exceptions près, éprouve un secret plaisir à manger de l'ultramontain. Et puis l'on se console en pensant que de l'excès du mal sortira le bien, qu'avant peu un coup de bascule nous débarrassera de cette majorité de grands conseillers incapables qui se croient grands parce qu'ils frappent fort. On ne voit pas, ou l'on ne veut pas voir que la jeune génération se corrompt à cet écœurant spectacle, que son sens moral se gâte à cette école d'expédients, d'abus de la force, d'injustice et de scepticisme. Qu'on ne nous parle plus de la cité de Calvin, ni même de la cité de Rousseau ; à force de combattre les ultramontains, nous nous sommes gâtés dans leur compagnie ; nous allons avant peu passer maîtres dans l'art du despotisme et de la stupide infaillibilité. Qu'on suive, en effet, les débats de notre grand conseil avec quelque attention et qu'on cherche un argument valable pour excuser les spoliations qu'on se propose, et l'on n'en trouvera pas un seul. Ecoutez l'auteur du projet tendant à dissoudre les congrégations religieuses : « Le costume religieux et celui des corporations est celui d'une *milice* romaine ; dès lors il n'y a que l'état qui puisse autoriser, prescrire ou défendre le port d'un *costume militaire*. Les sœurs de la charité ne sont pas des « personnes comme les autres, » parce qu'elles constituent une corporation ; or les corporations n'ont d'après la constitution que la liberté que veut bien leur laisser l'état. Sans doute, elles ont soin des malades, mais au point de vue d'une charité de parti, pour favoriser l'élément étranger, anti-national ; quant aux services qu'elles rendent à notre population, le canton de Genève serait bien malade s'il ne pouvait trouver dix-huit infirmières pour les remplacer dans les hôpitaux ; ces pauvres femmes ont de la bonne volonté, mais on les exténue sous les chapelets et les prières. (*Bravos et rires à la tribune*). Les petites sœurs des pauvres sont, dit-on, beaucoup plus intéressantes que les autres, mais cela rentre « dans le plan ; » on se rend intéressant, mais on poursuit un but, captations de biens, détournements d'héritages. On le voit bien à Chêne ; ces dames, dont la supérieure réside en France, reçoivent des legs qui devraient aller aux pauvres eux-mêmes ; elles attirent l'argent de tous côtés, parce qu'elles

sont douces, bonnes, et c'est là le danger! (*Nouveaux rires*). Il n'y a point de contrôle sur ces sommes, et on frustre les droits de l'état..... Plus la corporation est intéressante, plus elle rapporte à l'institution, plus par conséquent nous devons la supprimer. Si notre pays a une mauvaise réputation à l'étranger, elle vient de la conspiration permanente que nous laissons subsister dans son sein..... »

Les arguments de M. le conseiller d'état Carteret sont-ils meilleurs? Qu'on en juge. M. Carteret estime que toute la question peut se résumer dans ces mots: ces femmes sont-elles *inoffensives?* En général, et par elles-mêmes elles le sont en effet; mais elles peuvent être excessivement dangereuses comme instruments conscients ou inconscients entre les mains de personnes qui, elles, ne sont pas inoffensives. Les sœurs de charité ont souvent exercé chez nous une influence considérable sur les familles, sur des personnes que leur position rend dépendantes, sur la fréquentation des écoles publiques; elles sont simplement un supplément au confessionnal. (*Bravos à la tribune.*) Notre constitution repose sur la liberté et l'indépendance du vote, elles contribuent à les mettre en péril, et elles jettent des ferments de désunion dans les familles et entre les citoyens.

M. Carteret ne croit pas que nous ayons besoin des sœurs de la charité pour que les pauvres soient secourus chez nous; ce serait un affront fait à la charité genevoise; à Genève les riches ne serrent pas leur cœur ni leur bourse, et ils vont eux-mêmes visiter et secourir, aussi bien que ces sœurs, les indigents et les malades jusque dans leurs domiciles. M. Carteret pense donc que le Grand Conseil fera bien de ne plus procéder *par détails*. Il faut en finir, ou ne pas en finir; si l'on veut en finir, il faut que ce soit à bref délai; le projet n'est pas inconstitutionnnel; il est sage, convenable, pris dans le vif de la situation, et M. Carteret engage ses collègues à ne pas se payer de beaux mots, qui, pour un peuple désireux de marcher en avant, ne sont que des phrases creuses? — Où sont les beaux mots et les phrases creuses? Le lecteur en jugera.

Les faits douloureux que je viens de rapporter donnent un intérêt d'actualité au jugement porté par Vinet le 27 février 1845 sur la révolution qui venait de se produire dans le canton de Vaud. On verra dans cette lettre jusqu'ici inédite, avec quelle gravité l'écrivain envisageait les manifestations de l'esprit d'impiété à l'œuvre alors à Lausanne et aujourd'hui très particulièrement à Genève.....

« Nous venons d'assister à une réaction énergique de la barbarie contre la civilisation et de l'esprit d'impiété contre toute espèce de respect, et contre la religion, qui est le respect par excellence. Quand ces pauvres gens ont eu assez crié: A bas ceci, à bas cela, ils ont fini par crier *à bas*, tout court: ce mot résume l'événement. Si l'on n'a pas crié dans les rues: à bas l'académie? on l'a dit bien hautement ailleurs. Nous n'en sommes pas moins resté à notre poste, et je pense que nous avons bien fait. Il ne s'agissait pas de positions personnelles, mais d'un dépôt à garder, et la démission authentique des anciens pouvoirs mettait évidemment le nouveau pouvoir au rang des puissances établies et qui subsistent. Le pays n'a de choix pour le moment qu'entre ce gouvernement et celui de l'émeute. A vrai dire, on dirait que c'est l'émeute qui vote dans les assemblées électorales. C'est quelque chose de prodigieux. Et pourtant de quoi s'étonne-t-on? Notre gouvernement avait beau être bienveillant, libéral, honorable; le sol de la rébellion et de la défection avait été, par bien des mains diverses, labouré et ensemencé. Il faut ici et ailleurs que le pouvoir descende. C'est une nouvelle invasion; les barbares ne viennent pas du nord cette fois, mais des fanges de la civilisation, dont ils emploient tout le mécanisme à leurs fins. Que deviendra l'académie? Que deviendrai-je moi-même? que ferai-je? Je ne le sais point encore. J'attends. Je n'attendrai pas longtemps; vous avez la bonté de m'indiquer un asile au milieu de vous. Où serais-je mieux? Toutefois, à moins que je ne change beaucoup, la position théologique que j'occupe ici est la première de ce genre que j'ai acceptée et la dernière que j'accepterai. J'en dis autant de toute position ecclésiastique. C'est me fermer peut-être toutes les perspectives. Je le crains, mais qu'y faire? Il suffit que Dieu qui connait mes motifs les approuve. Il pourvoira au reste. En attendant, recevez tous mes remerciements, et croyez que votre lettre a été pour moi une vraie consolation dans ces jours de *deuil*. »

Le renouvellement du consistoire de l'établissement national protestant a eu lieu au milieu de l'indifférence des dix mille électeurs inscrits sur les rôles, puisque *seize cents* à peine ont pris part au vote, malgré les objurgations de MM. Chalumeau, Carteret et Cougnard. Le comité de l'Union nationale évangélique avait invité ses adhérents à s'abstenir. Il était difficile en effet que des hommes de foi consentissent à gouverner une institution qui n'a, ni ne peut plus avoir les caractères d'une église chrétienne. L'élection s'est donc passée paisiblement, et la liste libérale est sortie compacte de l'urne. C'est pour le parti radical un triomphe qui équivaut à une défaite.

LOUIS RUFFET.

Berne.

10 juin 1875.

Il serait oiseux de vous décrire notre semaine de prière : cette sorte d'exercices de piété émanés d'Oxford a été répétée en tant d'endroits divers, que tous les chrétiens en sont informés, soit pour y avoir assisté, soit par la lecture d'amples descriptions. Comme toutefois ce mouvement marquera dans les annales religieuses de notre siècle, je me permettrai de vous exposer mes impressions personnelles et les réflexions qu'il a fait naître en mon esprit.

Peu curieux de nouveautés, ce n'est pas sans méfiance que j'ai écouté les premiers échos des conférences d'Oxford ; mais je n'ai pas tardé à sentir qu'il y avait là un souffle divin et que Dieu exauçait enfin la demande mille fois répétée d'une nouvelle effusion du Saint-Esprit. Il y a plus d'un quart de siècle que l'église réclame un nouveau réveil, c'est-à-dire le réveil des soi-disant réveillés. En entendant nos amis Riggenbach, Rappard et Stockmeyer, je me disais : voici ce qu'il nous faut ! Leurs discours respiraient je ne sais quelle fraîcheur printanière qui épanouissait les cœurs. On voyait renaître à l'espérance bien des chrétiens affadis ou découragés. Les ossements desséchés commençaient à se mouvoir et à se rapprocher. Avec le zèle revenait l'amour fraternel; les barrières ecclésiastiques et personnelles tombaient comme d'elles-mêmes; l'alliance évangélique était une douce réalité. Ainsi ma première impression a été que le mouvement oxfordien vient de Dieu, comme un exaucement de prières et comme un don absolument nécessaire à l'église, en face des terribles négations qui entraînent les masses vers un matérialisme athée !

J'ai été ensuite agréablement impressionné par l'absence de toute polémique, soit contre les adversaires du christianisme, soit contre des chrétiens de telle ou telle dénomination. On insistait uniquement sur ce qui constitue à chaque instant la vie de l'âme, sur une entière consécration à Dieu, sur une obéissance absolue aux appels du Saint-Esprit, sur un sacrifice sincère de tout interdit. Il n'y a pas un chrétien au monde qui ne doive souscrire à ces vérités pratiques élémentaires. Les orateurs les prêchaient avec joie : on sentait en eux l'esprit d'affranchissement ; une onction de bon aloi leur inspirait des paroles qui coulaient comme un fleuve tranquille et sans cascades. On ne pouvait qu'envier la plénitude de grâce dont ils jouissaient. Je sais bien que dès que la dogmatique s'en mêle, on arrive à des difficultés. La théorie de la sanctification par la foi peut conduire à des abus. On peut discuter longuement sur Rom. VII. J'avoue que je ne songeais pas à tout cela. Pressé par les appels chaleureux et doux de nos frères, je cherchais un renouvellement de ma vie intérieure, une connaissance plus intime de l'amour divin, une confiance plus entière au Sauveur « qui sauve toujours, » un renoncement plus sincère au péché, une délivrance entière des piéges de Satan. Qu'importe la théorie pourvu qu'on pratique, se convertisse et boive à la source ouverte en Israël pour le péché et la souillure? Des hommes droits comme P. Smith et ses adhérents peuvent élaborer un système théologique imparfait : mais la vie sincère qu'ils pratiquent incontestablement corrigera les imperfections du système. Les erreurs viennent du cœur double et partagé entre la lumière et les ténèbres. D'ailleurs l'âge, les expériences humiliantes, les croix semées sur nos sentiers, modifieront les exubérances possibles.

Enfin, ce qui m'a frappé, c'est le caractère *humain* de tout ce que j'ai entendu (et j'ai *presque* tout entendu). Prières courtes, selon le commandement du Sauveur, discours

sages et d'un goût parfait, rien qui blessât le sentiment des convenances, ton simple et noble, aucun accent sectaire, aucun trait sarcastique ou passionné : je voyais réalisée cette belle vertu des anciens, la σωφροσύνη, dont Jésus-Christ homme est le parfait modèle, que saint Paul recommande souvent, et que les chrétiens s'appliquent trop rarement à pratiquer. Déjà les *humanistes*, précurseurs de la réformation, dégoûtés des frocs, de la tonsure, des pieds nus, de la vie monacale et de tout ce qui défigurait la noble figure de l'homme, image de Dieu, avaient aspiré à briser la caricature pour restituer à l'homme sa forme et ses allures *purement humaines*. On sait aussi combien Herder insistait sur un christianisme *rein menschlich*. Mais personne, peut-être, n'a apprécié plus que Vinet ce caractère de la religion. Sous l'image qui orne le frontispice de sa biographie, je lis ce mot célèbre d'un poëte : « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne saurait m'être étranger, l'Evangile l'a mis dans la bouche de Dieu. » Etre humain en éloquence, en littérature, en théologie, etc., c'était bien l'idéal de cet esprit si délicat. On comprend, sans l'approuver en tout point, que les pionniers du premier réveil aient agacé ses nerfs irritables et qu'à l'âge de vingt-trois ans, il ait écrit à son ami Leresche : « Nous avons eu, il y a quelque temps (à Bâle) la visite de quelques fous ambulants, connus sous le nom de méthodistes, et tous citoyens de notre bonne Suisse, qui devient un nid de sectes, grâce à l'influence de l'Angleterre. Ces gens-là vous soutiennent..... que Bourdaloue, Saurin, etc., n'ont pas connu le fin du christianisme et ont eu la bonhomie de prêcher la morale et qu'il ne faut jamais prêcher que le dogme ; que dans l'église, ce sont *les habits noirs* qui font tout le mal (et note qu'ils sont eux-mêmes *habits noirs*), que, du reste, il faut, pour être chrétien, abjurer entièrement la raison, l'intelligence et le bon sens,... que les sciences humaines et l'art de bien dire doivent être repoussés par tout bon ecclésiastique, et qu'il doit se borner à une certaine *science du cœur* qu'ils ont inventée..... Je ne finirais pas si je voulais te narrer toutes leurs sottises..... Je ne veux rien de tout cela dans ma religion ; la loi de Christ est une loi de lumière, et les apôtres n'étaient pas piétistes. » C'est en 1820 et 21 que Vinet pensait ainsi. Lorsque plus tard il connut les hommes excellents qui, les premiers, frayaient la voie à une ère nouvelle, il devint leur ami et leur défenseur. Il faut toutefois convenir d'une chose, c'est que les allures de la plupart des promoteurs du réveil ne portaient pas l'empreinte de la *sophrosyne* et de l'humanisme dont nous parlions tout à l'heure. Pour la forme, et parfois pour le fond, ils prêtaient le flanc à la critique. M. Bost avait annoncé à son père qu'il briserait toutes les vitres, et il n'a pas mal tenu sa parole. M. Malan, en insistant outre mesure sur la doctrine de la prédestination, ne présentait pas non plus cet équilibre qui s'impose à l'esprit avide de vérité. Mme de Krudener mêlait à une ardente charité des exaltations malsaines. D'autres insistaient outre mesure sur les questions ecclésiastiques. Les Irwingiens cultivaient la glossolalie et les dons extraordinaires. Puis vint M. Darby, dont le style et le système ne portent pas précisément le cachet du sens commun. J'ai vu enfin, parmi les hommes de réveil, le missionnaire Hebich, costume étrange, allures singulières, discours peu classiques. Je m'incline devant ces hommes courageux qui n'ont ni aimé, ni flatté le monde et qui n'ont pas craint l'opprobre de Christ. Mais il me semble qu'ils ne se légitimaient point à toutes les consciences sincères : ils prêtaient à quelques objections fondées, tandis que le mouvement qui remonte à P. Smith, se distingue par sa simplicité, son parfait naturel, son humanisme vrai. J'ai l'idée que même le Vinet de vingt-trois ans eût fléchi plus vite, en face d'une prédication si pratique et si sage qu'est celle du fabricant américain et de ses amis.

Une autre considération s'est présentée à mon esprit. N'est-il pas étrange qu'au moment où nos libéraux exaltent la science moderne aux dépens de la foi, Dieu suscite trois Américains illettrés qui produisent des effets merveilleux que mille savants réunis ne pourraient pas produire ? On découvre dans l'histoire une ironie divine, bien amère pour les impies. « Dieu se rira d'eux, » dit l'Ecriture. Avec toute la science dont ils se vantent et que quelques-uns possèdent réellement, les libéraux vident les églises et les facultés théologiques, ruinent la foi et le sé-

rieux moral, tandis que l'inculte Moody, le chanteur Sankey, l'industriel Smith ne trouvent nulle part des locaux assez vastes pour contenir les foules affamées et poussent des centaines de jeunes hommes dans la carrière théologique. C'est que ces hommes croient la Bible et la comprennent (fides præcedit intellectum), tandis que le Dr Strauss et ses disciples, semblables à l'homme psychique de saint Paul, ne comprennent point les choses de l'Esprit parce que la foi fait défaut.

Enfin, le mouvement d'Oxford m'a conduit à considérer le rôle singulièrement proéminent assigné aux Iles Britanniques dans les destinées du règne de Dieu. C'est le pays missionnaire par excellence. Dès les premiers siècles de notre ère, l'Irlande, « l'île des saints, » l'Ecosse, l'Angleterre couvraient le continent de leurs fondations pieuses. Saint Béat était écossais, Fridolin irlandais, Colomban et ses douze collègues sortaient du couvent de Bangor, Willibrod et ses compagnons étaient anglais de même que le grand Winfried (Boniface). Wiclef fut le père spirituel de Jean Huss et indirectement de l'église morave. A partir de Wesley et Whitfield quelle succession presque ininterrompue de réveils en Amérique comme dans la mère patrie! Si « l'or anglais, » que l'on a tant reproché aux grands et nobles champions de notre premier réveil, a coulé à flots pour l'œuvre de Dieu, il y a eu aussi des flots de vie et de prières : là encore la « praying church » ne s'est pas démentie et aujourd'hui elle se dément peut-être moins que jamais. Si les églises du continent se délabrent et présentent un aspect souvent lamentable, nous ne nous soustrairons pas au souffle vivifiant venu d'Oxford et qui viendra peut-être plus puissant de Brighton, où tant de frères sont réunis en ces jours mêmes.

Ici l'effet n'a pas été éphémère. L'alliance évangélique, qui avait organisé la semaine de prières, a continué ses réunions chaque semaine : elles sont suivies avec un intérêt soutenu. Les assemblées du dimanche après midi ou du dimanche soir, à l'église française, ont réuni des foules innombrables, attirées non-seulement par les discours, mais aussi par les doux chants de Sankey. Des chœurs se sont formés jusque dans quelques paroisses les plus reculées, et vous entendriez ces aimables cantiques du Jura jusqu'aux Alpes, comme on les fredonne, dit-on, dans les rues d'Edimbourg et dans les villages des Highlands. Jusqu'à cet hiver, les églises de Berne étaient closes le dimanche soir : il n'y avait d'ouverts que les cabarets et les cafés chantants. Dès lors, un culte du soir a été offert au public et l'on y a vu affluer des foules de gens pauvres, étrangers à l'église depuis longtemps, car le dimanche matin vous ne trouveriez guère dans nos temples que des gens bien vêtus : les petits ouvriers, les manœuvres s'excommunient généralement eux-mêmes. Il était temps d'annoncer l'évangile aux pauvres. Il est à désirer que partout, dans les grands centres de population, les églises s'ouvrent le dimanche soir, et qu'un culte entremêlé de chants, de prières et d'allocutions courtes et simples, soit rendu attrayant aux esprits incultes, incapables de suivre un sermon en trois points. Nous avons fait l'expérience que toutes les classes sociales y prennent un singulier plaisir.

Passons d'Oxford à nos synodes ; c'est moins succulent! Je parle au pluriel, car nous en avons eu deux, un à Berne et un à Delémont; le premier protestant, le second vieux-catholique. Le synode protestant a été ouvert par une prédication de M. le pasteur Bitzius. Sans avoir indiqué de texte, il a recommandé de croire en l'homme et de croire en Dieu. Il doit avoir dit des choses justes, intéressantes, mais incomplètes. J'en parle par ouï-dire, n'ayant assisté ni au sermon, ni au synode. La séance, destinée à discuter des règlements, paraît avoir été digne et assez calme. On semble disposé à laisser les paroisses libres de choisir une liturgie à leur gré ou de n'en point user du tout. Peut-être rétablira-t-on des synodes de districts, mais sans doyens : on semble répugner à toute surintendance et vouloir laisser chaque pasteur complétement libre de faire ce que bon semblera à lui et à son conseil de paroisse. Quant à nous, nous ne lui demandons que la liberté, et nous nous tenons à l'écart, convaincus qu'une église et un synode sans foi commune sont condamnés d'avance à la stérilité. Un de mes amis, dont la perspicacité m'est connue estime que notre situation ecclésiastique est un état de transition nécessaire pour aboutir enfin à la séparation. On ne peut que hâter de ses vœux la venue du jour où le pouvoir civil renoncera à tout épiscopat.

Le synode vieux-catholique réuni à Delémont ne paraît pas avoir engendré mélancolie. Tout y a marché comme sur des roulettes. MM. Frossard, Jolissaint, Antoine, etc., connaissent la mise en scène. A dix heures, messe brillante et bruyante, à en juger par le fait que plusieurs sociétés de chant et de musique y prêtèrent leur concours : puis simultanément sermon français et sermon allemand, car la vallée de Laufon parle cette dernière langue : puis ouverture de la séance au nom du gouvernement, validation des pouvoirs, appel nominal (quatre-vingt-deux membres présents), constitution du bureau, discussion du règlement. A une heure et demie on put déjà aller dîner : on forma le cortége : M. Jolissaint, nommé président, ouvrit la marche et le vénérable cénacle arriva, musique en tête, à l'hôtel du Soleil. Le lendemain, discours du président, « qui compare les réunions synodales aux assemblées tenues par les premiers chrétiens, » et qui dit « que le but des vieux-catholiques suisses ne consiste pas à faire des réformes idéales et arrêtées *a priori*, mais à marcher avec le progrès des idées des populations, en cherchant à les stimuler. » Puis on décide de s'unir aux coreligionnaires des autres parties de la Suisse et de se faire représenter au futur synode d'Olten ; on nomme un conseil synodal et le président Jolissaint congédie l'assemblée par la sentence ronflante : NOTRE AME A DIEU, NOTRE COEUR A LA PATRIE ! Il y a eu jadis (en 449) à Ephèse un synode qu'on a surnommé le synode des brigands (σύνοδος λῃστρική) : celui de Delémont, peu préoccupé de la personne du Christ, des systèmes de Nestorius et d'Eutyche, n'a manifesté aucune violence théologique : c'était un joli synode ; je ne me permets pas de décider s'il a été saint en proportion. Le fait est qu'il a constitué « l'église catholique bernoise » (quel assemblage de mots !). Vous avez l'état-major, les cadres,.. mais où sont les bataillons !?

Il n'est pas facile de prévoir où nous mènera finalement notre radicalisme brutal et autoritaire. Sans être pessimiste, on ne peut se défendre de sombres pressentiments. Je n'ai pas pu vérifier toutes les accusations qu'entasse M. de la Rive contre notre gouvernement : mais il est incontestable que l'on a indignement traité nos concitoyens catholiques romains et que bien des agents du pouvoir dans le Jura ont profité de l'appui de Berne pour assouvir des vengeances personnelles. Il y a eu oppression, déni de justice et persécution. Qui osera le nier ? Le gouvernement, enhardi par de fortes majorités, aveuglé par l'esprit de parti, n'a été ni juste, ni prudent. Trop longtemps le conseil fédéral a fermé les yeux et, je crois, péché par connivence. Les catholiques ont pu dire trop longtemps : « pour nous, point de justice en Suisse, aucun droit n'est respecté ! dans notre patrie, nous sommes livrés à la merci d'autorités qui nous haïssent, » etc. Et qu'y a-t-on gagné ? Rien ! Ces prêtres, traqués et proscrits sont revêtus de l'auréole du martyre : leurs anciens paroissiens qui, jadis, les aimaient médiocrement, sont prêts à se sacrifier pour eux et pour l'église : les tièdes sont maintenant feu et flamme, et s'ils savent se contenir (ils ont le mot d'ordre !) ils n'en rongent pas moins leur frein en silence, et la tyrannie radicale n'a rien pacifié et ne pacifiera jamais rien. Quelle ironie ! ces libéraux détestent la liberté, non des mœurs, mais de la pensée. Leur hypocrisie est révoltante. Béranger chantait jadis :

> Qu'on puisse aller même à la messe,
> Ainsi le veut la liberté.

Aujourd'hui le conseil fédéral, honteux de cette longue tyrannie, demande au gouvernement de Berne de laisser rentrer les prêtres suisses, injustement bannis de leur domicile. On lui donne deux mois pour s'exécuter. Mais il ne veut pas obéir à la constitution, après l'avoir votée avec passion. Le chef du radicalisme suisse, Stæmpfli, dont le gouvernement bernois est l'humble serviteur, appelle la résistance aux ordres du pouvoir suprême de la confédération. Il veut faire sauter six conseillers fédéraux et ne conserver que son dévoué Schenk. Le grand conseil bernois est convoqué pour demain ; une assemblée populaire se réunira ici dimanche 13 juin. On en appellera à l'assemblée fédérale et il est probable que la majorité reniera le conseil et la justice. Quand ces lignes parviendront sous les yeux des lecteurs, le drame sera joué. Mais en tous cas, la minorité sera grande ; comme aux dernières votations, la Suisse sera partagée en deux moitiés presque égales, et je sais à l'avance qui s'en frottera les mains : c'est le P. Bekhs qui siége sur les bords du Tibre.

Une fois dans la voie de la tyrannie, on va jusqu'au bout. M. Teuscher va faire voter par notre docile grand conseil une loi draconnienne contre la liberté religieuse ; elle est destinée d'abord à museler les curés quand ils seront rentrés chez eux, mais elle sera aussi pour nous, protestants, une épée de Damoclès suspendue sur tout prédicateur indépendant. On interdit tout culte et cérémonie religieuse en dehors des locaux affectés au culte, sous peine de 200 francs d'amende ou de soixante jours de prison. Or nous célébrons à la campagne de nombreuses fêtes de missions en plein air ou dans des granges. Gare à la police libérale !

Tout prédicateur qui, dans l'exercice de ses fonctions, se permettra de *discuter* (il n'est pas dit *critiquer*) des institutions et des ordonnances du pouvoir civil, sera passible d'une amende de *mille francs* ou d'un emprisonnement d'*un an*. En conséquence, je n'oserais prêcher contre la loi anti-chrétienne récemment votée, qui facilite le divorce et permet à un homme d'épouser la femme avec laquelle il a commis adultère. On m'interdira de prêcher la tolérance et de protester contre toute oppression religieuse, puisque le pouvoir civil trouve bon de se faire persécuteur. On veut ainsi bâillonner l'orateur chrétien ; il faut qu'il se soumette à la sagesse infaillible de politiques bornés et haineux !

Tout prédicateur non en charge ne pourra accomplir des fonctions qu'après avoir déclaré *par écrit*, qu'il se soumet *sans condition* aux prescriptions du pouvoir. Le contrevenant paie 1000 francs d'amende ou fait un an de prison. — Il y a d'autres peines de 2000 francs ou deux ans de prison dans ce projet *libéral*, et voici le bouquet : des réunions qui donnent lieu à des troubles sont supprimées par la police et les délinquants sont livrés au juge. Or on sait combien il est facile d'introduire quelques drôles dans les assemblées les plus sérieuses et de provoquer par eux de la perturbation : et que de fois de vils assaillants se posaient en victimes lorsque quelques honnêtes hommes arrêtaient leurs violences ! Je n'ai pas oublié certaines scènes de Lausanne...., il me souvient de ceux que l'avocat Eytel appelait : *les assommeurs du peuple !* — Avec cette loi en mains, les préfets Froté et Grosjean pourront accabler de procès, d'amendes et de prison, les curés qui rentreront un jour ou l'autre dans leurs paroisses, à la gloire de la liberté radicale ; tels sont les moyens pacificateurs de M. Teuscher ! Jugez combien pareil état de choses ranime l'amour de la patrie ! Que la vie est douce sous le sceptre des corps francs ! Car c'est la politique brutale et injuste des corps francs qui domine à Berne depuis plus d'un quart de siècle.

Comme à Genève, nous avons ici un conflit au sujet de la propriété de l'église catholique, bâtie il y a peu d'années par un curé fort ultramontain, au moyen d'un don considérable du pape et de collectes faites jusqu'en Hongrie ; il est vrai que la commune et l'état y ont aussi contribué. M. le curé Perroulaz prétend avoir le droit exclusif d'y célébrer le culte : les ayant droits de voter, en majorité vieux-catholiques, disent ; « L'église appartient à la majorité de la paroisse, et nous entendons avoir le droit d'en faire usage, sans vouloir exclure les catholiques romains. » Cela parait juste et modéré. Mais le pape infaillible a interdit ce partage : les consciences catholiques sont liées ! l'église ayant été livrée aux vieux-catholiques, les autres l'abandonnent. Or ces autres, c'est presque toute la partie féminine du troupeau, les étrangers qui n'ont pas droit de voter et les ambassadeurs catholiques. Il ne reste aux professeurs libéraux que très peu de fidèles, car on sait qu'ils nont pas foi aux cérémonies qu'ils continuent pourtant de pratiquer. Leurs adhérents ont si peu besoin de culte, qu'ils se partagent la corvée d'y assister à tour de rôle ; j'ai pitié des officiants, car ce sont des hommes trop sérieux pour jouer une indigne comédie à la longue ; mais j'ai pitié aussi des assistants forcés, aux yeux desquels la religion n'apparaît que comme une mauvaise farce.

Les catholiques romains se trouvant sans lieu de culte, ont demandé au conseil de paroisse protestant de pouvoir, comme jadis, célébrer leur service dans l'église française. Sans vouloir juger les consciences et prendre parti dans un conflit qui n'est pas de son ressort, le conseil a cru devoir accéder pour quelque temps à cette demande, d'autant plus que le culte protestant français n'en était que très peu dérangé. Il était heureux de montrer de la bienveillance à des concitoyens maltraités dans le Jura. Nous avons le

privilége et le devoir d'être tolérants envers ceux mêmes qui ne peuvent pas l'être. Nous savons fort bien que si notre ami Empeytaz demandait à l'archevêque de Barcelone de pouvoir célébrer son culte dans une église catholique de cette ville, on lui rirait au nez. Notre gloire consiste à faire aux autres non ce qu'ils nous font, mais ce que nous voudrions qu'ils nous fissent. D'ailleurs, nous avons en Suisse un million de catholiques romains : ce sont nos concitoyens, nos confédérés ; et parmi eux combien d'hommes respectables ! combien d'âmes pieuses ! Je résisterai à leurs erreurs ; je ne céderai pas une semelle à leurs prétentions extra-légales, mais je ne les haïrai point : je veux qu'ils soient libres comme moi dans leur patrie.

Dieu est patient, dit saint Augustin, parce qu'il est éternel. La vérité aussi est patiente, parce qu'elle triomphera un jour de toute erreur et de tout mensonge. Il existe deux espèces de tolérance, celle des incrédules et celle des croyants. L'homme qui tolère tout, dit Gasparin, parce qu'il ne croit à rien ; l'homme qui supporte l'erreur, parce que pour lui rien n'est vrai ; l'homme qui accepte le conflit des opinions, parce que rien n'importe : — cet homme-là ne professe pas la même doctrine que cet autre homme qui, ayant donné son cœur à la vérité, repousse comme une injure au vrai, réprouve comme une violation de la conscience tout essai tenté pour mettre la force au service de la foi, pour imposer par contrainte la vérité, surtout la vérité. — Détruire l'idolâtrie avant de détruire l'idole !

On ne saurait trop s'imprégner de ces principes dans la lutte gigantesque où Dieu a placé son peuple en ces jours-ci.

B.

Zurich.

Juin 1875.

Le printemps de 1875 a été signalé par le décès de deux personnes qui ont pris une grande part à la vie religieuse de notre canton et de toute la Suisse allemande. Le lundi, 26 mai, s'est éteint, à l'âge de soixante-sept ans, M. David Kœlliker, après une courte maladie. De vocation, il était peintre et ne manquait pas de talent. Jusqu'à sa mort, il a donné des leçons de dessin et de peinture. Cependant, c'est moins par ses productions artistiques qu'il s'est fait connaître que par son activité dans le domaine de la bienfaisance et de l'évangélisation. Ses premiers essais de prédication remontent à 1850. Précédemment déjà il s'était intéressé à diverses œuvres d'assistance publique, mais depuis lors son champ de travail s'étendit beaucoup.

Homme d'initiative, il contribua à fonder et à stimuler les Unions chrétiennes et à établir entre elles des relations suivies. Pendant longtemps il a été président du comité central des « Unions » de langue allemande. C'était là sa vraie place, ayant conservé jusque dans son âge avancé la vivacité et l'élan de la jeunesse.

S'il n'avait pas assez de talent pour produire des œuvres considérables, le tour artistique de son esprit et de ses sentiments était assez marqué pour lui donner une originalité incontestable. Il savait se faire écouter et avait le don de la prière. Il présidait les assemblées de jeunes gens avec une verve entraînante, et savait se mettre à la portée des plus simples avec une familiarité mêlée de réserve, qui rendait acceptables de sa part des observations qu'on n'aurait pas reçues de quelqu'un d'autre. Rédacteur du *Journal des Unions*, il y insérait des articles de sa plume en prose et en vers, dont le style répondait parfaitement à l'originalité de son caractère, surtout quand il écrivait en dialecte suisse.

On ne peut dire qu'il ait été toujours assez large; par un bout, il aurait tendu la main aux sectaires, et il a subi par moments l'influence de théories exagérées; mais, en somme, ses intentions, son but, son dévouement étaient ceux d'un noble cœur, soutenu par une piété sincère. Sa mort laisse à Zurich un vide difficile à combler.

La même semaine s'est éteinte, après quelques jours de maladie, Mlle Mathilde Escher du Felsenhof, âgée de soixante-sept ans. Elle était fille du fondateur de la maison Escher, Wyss et Ce. Douée de beaucoup d'intelligence, d'une énergie virile, d'une réelle distinction, Mlle Escher reçut une excellente éducation. A l'âge de vingt-quatre ans, dans un séjour qu'elle fit en Angleterre, elle commença à réfléchir sérieusement sur le but de la vie et sur la religion, et elle acquit au bout

de quelques années les fortes convictions chrétiennes qui ont été le mobile de toute son activité. Quoiqu'elle eût un ardent désir de se rendre utile, les circonstances s'opposèrent à la réalisation de ce désir, jusqu'à ce que la visite de Mme Elisabeth Fry à Zurich, en 1840, lui fraya la voie où elle s'engagea avec empressement et où elle a marché dès lors avec une rare droiture. Pendant plus de trente ans, elle s'est occupée de l'œuvre des prisons, faisant chaque semaine sa visite aux détenues du pénitencier, et déployant toute son énergie pour gagner ces prisonnières à la vérité, et pour leur offrir, à leur sortie de prison, l'appui moral, les secours et les directions dont elles avaient besoin. La vue de tant et de si profondes misères l'affligeait et même l'effrayait, mais ne la décourageait pas. Dans ces dernières années encore, elle a eu un rôle actif et prépondérant dans la fondation du *refuge*.

Comme on savait qu'elle était riche, son activité lui attira de bonne heure un nombre croissant de solliciteurs de toute espèce. Dieu seul a compté les pauvres qui ont heurté à sa porte et qu'elle a assistés. Mais son esprit organisateur lui assignait une place importante dans les sociétés de bienfaisance et de missions. Elle était membre de plusieurs comités; elle-même a créé en faveur des ouvriers, des pauvres, des malades de corps et d'esprit plusieurs œuvres, aussi remarquables par leur organisation que par le silence modeste dont elles s'entourent. Mlle Escher s'intéressait d'ailleurs à d'autres entreprises, soit par des dons généreux, soit en payant de sa personne. C'est ainsi qu'il y a quelques semaines, elle visitait encore les malades, ne craignant pas pour cela de monter trois ou quatre étages.

A mesure que sa piété acquit plus d'indépendance, Mlle Escher montra plus de sollicitude pour les œuvres spécialement religieuses. Elle s'intéressait vivement à l'évangélisation de Zurich, et elle fit construire pour les réunions d'édification un grand bâtiment, dont le rez-de-chaussée devait servir d'asile à des enfants rachitiques, et où plusieurs chambres devaient être réservées pour des voyageurs indigents. La chapelle de la rue Anne, inaugurée en 1864, est aujourd'hui le monument d'une belle vie, consacrée au soulagement des maux physiques de l'humanité et à la guérison des âmes par la prédication de l'Évangile. La salle, qui peut contenir environ sept cents personnes, ne s'ouvrit d'abord que pour les réunions du soir et pour une grande école du dimanche. Plus tard, on y transféra le culte de l'orphelinat; et quand, après la suppression de ce service, le culte indépendant fut organisé, Mlle Escher lui ouvrit gratuitement les portes de sa chapelle.

Son intérêt s'étendait d'ailleurs à toutes les œuvres d'évangélisation au près et au loin; elle en suivait les progrès avec sollicitude, sans qu'elle se relâchât dans les œuvres qu'elle avait entreprises elle-même. D'une rare fidélité dans l'accomplissement de ses devoirs, ainsi que dans l'emploi de ses talents, elle se vouait au service des pauvres sans négliger sa famille, qu'elle aimait tendrement; et quand les soucis de l'évangélisation prirent plus de place dans sa vie, ni ses protégés, ni ses parents ne s'aperçurent d'un refroidissement dans son affection. Elle avait le cœur grand.

Très attachée à sa ville natale, elle ne l'était pas assez pour être prévenue contre les idées du dehors. Femme éminemment judicieuse, d'un esprit pratique, elle n'était pas insensible au charme de l'idéal. Sa foi et sa charité, croissant avec l'âge, la rendaient capable d'une généreuse témérité. N'est-ce pas elle qui, sans l'appui du public religieux, prit sur elle d'appeler M. Pearsall Smith à Zurich et de lui faire ouvrir les portes de la Tonhalle? Il ne faudrait pas conclure de ce dernier trait que Mlle Escher fût une femme émancipée. Elle était la prudence même; elle aimait à s'entourer de conseils; mais quand elle avait compris son devoir, aucune puissance n'aurait pu l'en détourner. Quand, dans un comité, la supériorité et la vivacité de son esprit la poussaient au premier rang, elle ne tardait pas à s'en apercevoir et elle cherchait aussitôt à prendre un rôle plus effacé. On aurait dit qu'elle aspirait à descendre.

Vraie dans toute la force du terme, étrangère à la phrase pieuse comme à toute phrase, « objective » dans ses appréciations, elle avait quelquefois l'abord difficile. Les âmes sensibles, auxquelles les encouragements sont nécessaires, ne se sentaient pas toujours à l'aise avec elle. La franchise de sa parole leur faisait peur. L'onction n'était pas son fait, mais une fois qu'on la connaissait, on s'apercevait

que sous ces dehors sévères se cachait une rare puissance d'affection, une conscience inflexible et une fidélité à toute épreuve.

Sa vie a été riche. Sans parler des indigents qu'elle a assistés, des enfants malheureux qu'elle a reçus dans son asile, ou placés dans divers établissements, des nombreux prosélytes qu'elle a faits à la cause de l'Evangile et de l'humanité, disons encore qu'elle était en relation avec beaucoup de personnes distinguées, avec qui elle entretenait une correspondance suivie. Elle était un flambeau dans le sens chrétien du mot. Quand elle entrait dans une société, chacun sentait le besoin de se tenir droit. Qu'on s'entretînt avec elle, et on se sentait soudain transporté au sein des grandes questions et des intérêts les plus élevés. Aussi sa mort a-t-elle été un deuil public. Les hommes qui, dans la Suisse allemande, s'intéressent à la cause du christianisme, déplorent aujourd'hui, avec toute sa famille, la perte d'une « mère en Israël. »

Comme nous l'avons dit plus haut, M. Pearsall Smith est venu à Zurich après ses conférences de Bâle. Il a présidé, du 12 au 13 avril, six réunions, dont trois à l'Anne et trois à la Tonhalle. Chaque fois, l'affluence a été grande. Une partie notable du public religieux y a assisté, ainsi qu'un certain nombre de curieux. Quoique les discours fussent en anglais et dussent être traduits phrase par phrase, l'impression produite par la parole et par la personne de M. P. Smith a été en général assez vive, tout à fait entraînante pour quelques-uns. D'autres personnes cependant n'ont pas compris, ou même ont été choquées par ce qu'il y avait d'artificiel dans la mise en scène. Il ne faut pas s'étonner que les pratiques américaines aient été peu goûtées dans une ville où l'on aime la réserve et où l'on fait, en religion comme ailleurs, une large part au raisonnement. — D'ailleurs, M. P. Smith ne professe pas de doctrine nouvelle; il n'expose pas même sous une forme nouvelle des doctrines anciennes. Sans avoir une opinion arrêtée sur son enseignement, il nous semble, d'après les quatre allocutions que nous avons entendues, que M. P. Smith n'a pas de théologie proprement dite. Animé d'une piété vivante et enfantine, d'une charité ardente, il se sent pressé de communiquer à autrui les expériences qu'il a faites, pour introduire le plus d'hommes possibles dans la communion du Christ : la partie analytique de ses discours, ses interprétations du texte et ses explications de doctrine ne nous paraissent pas avoir une grande portée; mais les nombreuses comparaisons qu'il fait, les exemples qu'il cite, son propre exemple, ses appels si directs et si pressants offrent la synthèse vivante et fortement accentuée de la foi en Christ, que beaucoup de chrétiens et de prédicateurs sacrifient à une analyse exagérée. Je ne sais si je me trompe; mais il m'a semblé que M. P. Smith ne sépare pas le pardon et la sanctification, et qu'il pourrait signer ces paroles de Vinet : « La sanctification est déjà dans la repentance; la sanctification est une conversion qui se continue. » (*Nouveaux discours*, quatrième édition, pag. 95.) Mais comme beaucoup de chrétiens, séparant ces deux choses, se consolent de leur pratique du péché par le souvenir de leur conversion et par la conviction de leur faiblesse, M. P. Smith doit rappeler avec une insistance particulière que la même puissance divine qui tourne le pécheur vers Dieu, est là encore pour transformer le pécheur à l'image de Dieu. Cependant, M. Smith ne perd-il pas trop de vue les réalités de la vie religieuse, ces régions de la crainte et du tremblement que Paul connaissait si bien? Philip. II, 12, 13; 1 Cor. IX, 26, 27. Quoiqu'on en dise, le croyant n'arrive pas d'un bond à l'état de prière constante, où le commerce avec Dieu est aussi naturel que la respiration.

Quelques jours après la visite de M. P. Smith, nous avons eu celle du père Hyacinthe. Il a fait à la Tonhalle trois de ses conférences sur le décalogue, modifiées, pour la forme et surtout pour le fond, en vue du public savant sur lequel il comptait. L'auditoire a été en moyenne de plus de mille personnes. Là aussi, il y avait des curieux; puis beaucoup d'auditeurs qui n'étaient pas capables de suivre un discours français aussi long. Mais la majorité de l'assemblée, composée de l'élite de la population zurichoise, a été charmée par l'éloquence, la clarté, la force de raisonnement de l'orateur. On l'a suivi avec intérêt, avec émotion; et ceux mêmes qui, se trouvant sur un autre terrain, ne voulaient ni ne pouvaient se rendre à ses arguments, étaient remués par l'incontestable ascendant de sa pensée. L'ampleur et la netteté avec lesquelles le père Hyacinthe traite son sujet, l'art qu'il a de

prendre les questions par leurs grands côtés, ont captivé le public et il a pu attirer sur des sujets religieux l'attention de personnes indifférentes, d'hommes d'affaires, de savants, de hauts fonctionnaires, que la pure curiosité avait attirés. A cet égard, le résultat a dépassé l'attente des hommes qui avaient organisé ces conférences. Il faut espérer, en outre, que les discours et surtout la personnalité du père Hyacinthe auront battu en brèche quelques préjugés, et auront fait entrevoir aux hommes religieux une notion de l'église plus large et plus juste que celle qu'on adopte ordinairement.

Le comité de la *société évangélique* a autorisé M. Frœhlich, pasteur indépendant de l'Anne, à distribuer la cène quatre fois par an, outre les quatre communions traditionnelles. Cette décision a été provoquée par la pétition de quelques auditeurs de l'Anne, qui demandaient l'introduction d'une cène mensuelle. La démarche était un peu hardie. A Zurich, les anciennes idées sur la communion s'étaient peu modifiées jusqu'ici. Naguère la cène à domicile était interdite par les règlements ecclésiastiques : sa célébration en dehors des lieux et des temps prescrits par la tradition et la loi, était la marque indubitable de l'esprit sectaire; et c'est subrepticement, presque en cachette, que, depuis peu d'années, quelques personnes pieuses de l'église établie prenaient la cène dans des maisons particulières. Mais les esprits ont fait du chemin. Rien ne le prouve mieux que l'empressement avec lequel le comité de la Société évangélique, d'ailleurs très conservateur, a donné l'autorisation demandée. On sent aujourd'hui que le principe du nationalisme n'est plus l'intérêt principal, et qu'il y a autre chose à sauver que les apparences de l'unité. L'Anne n'est pas une église constituée, mais il s'y forme peu à peu une communauté vivante, un « organisme spirituel, » qui, nous aimons à le croire, aura toujours plus conscience de ses priviléges et de ses obligations.

Nos populations ne sont pas en majorité irréligieuses; si beaucoup d'hommes vivent dans l'insouciance, les parents tout au moins veulent que leurs enfants soient instruits dans la religion chrétienne. Nous en avons eu dernièrement un exemple intéressant. La paroisse de Neumunster, aux portes de Zurich, se compose de trois communes avec une population de plus de douze mille habitants. Cette paroisse a deux pasteurs. L'un des postes est actuellement vacant par la démission de M. Spyri. La commission des écoles ayant aboli l'enseignement de la *religion chrétienne* à l'école secondaire, M. le pasteur Hiestand, malgré le poids écrasant de ses autres fonctions, a fait savoir par la « Feuille » qu'il ouvrait une classe d'instruction religieuse correspondant à celle qui avait été abolie, et que les parents étaient invités à y envoyer leurs enfants. Notez que ces trois communes renferment une population ouvrière et flottante considérable, que le courant international y est puissant et que, comme le prouve la décision de la commission des écoles, les autorités ne sont rien moins que favorables au christianisme. Eh bien! sur environ deux cent quatre-vingts enfants que l'appel concernait, deux cent quarante se sont fait inscrire pour cette instruction religieuse non obligatoire.

La conduite du pasteur et l'empressement de la population nous montrent deux choses, d'abord quelle est la route à suivre dans le présent, puis les espérances légitimes qu'on peut avoir pour l'avenir. Quels que soient les courants d'idées du moment, il reste toujours au fond des âmes un sens spirituel plus ou moins endormi, que souvent l'initiative d'un seul homme parvient à réveiller.

En ville, l'école primaire libre compte dans la deuxième année de son existence plus de cinquante enfants. Le comité songe à bâtir. Il a déjà acheté un terrain pour construire une maison d'école qui coûtera 170 000 fr. Mais un fait plus important encore est le succès croissant de l'école normale évangélique d'Unterstrass. Fondée en 1870, elle occupe une place honorable dans les établissements scolaires de la Suisse orientale. Les élèves qui se sont présentés cette année à l'examen d'état ont presque tous obtenu leur brevet de capacité et sont tous placés maintenant. Un témoignage public a eté rendu à cette école par un journal zuricois que personne n'accusera de piétisme.

Quand on tient compte des divers symptômes, on est heureux de constater un réel progrès dans l'activité des sociétés religieuses de notre canton. Les hommes à convictions chrétiennes montrent du courage; sans se

départir d'une sage et prudente réserve, ils affirment avec force et par des œuvres sérieuses les grands principes de l'Evangile de Jésus-Christ.

E. JACCARD.

Allemagne.

Juin 1875.

On annonce un temps de répit dans la lutte. Au moment d'exécuter la loi sur le retrait des dotations, le gouvernement semble hésiter à affamer le clergé catholique. Les collectes pour les prêtres condamnés ont été défendues. Il y a dans le diocèse de Trèves une quantité d'ecclésiastiques qui vivent d'aumônes. Il ne s'agit pas de revenir sur ces mesures et de fournir des facilités aux prêtres en état de révolte. Mais sans se déjuger, le gouvernement ouvre une porte de communication entre le clergé et lui.

Le président des provinces rhénanes écrit à l'évêque de Munster pour lui dire que le traitement des curés a été porté par la Chambre à un minimum de 1800 marcs et lui demander les renseignements nécessaires sur les traitements des curés de son diocèse, afin de compléter ceux qui seraient au-dessous du minimum. Cette communication avait l'air d'une mauvaise plaisanterie, en présence de la loi qui a retiré aux évêques et aux curés les subventions de l'état, tant qu'ils n'auront pas déclaré se soumettre aux lois. En tout cas, elle était sans objet, puisque, pour parler de l'augmentation d'un traitement, il fallait que le traitement fût payé. C'est à peu près ce que répondit l'évêque. On lui a répliqué officieusement qu'il se trompait. Le gouvernement sera d'assez bonne composition pour considérer comme déclaration de soumission réclamée par la loi sur le retrait des dotations, une simple demande faite par les curés de jouir du supplément du traitement, pourvu qu'ils n'aient pas encouru auparavant quelque peine pour leur résistance; dans ce dernier cas, il faudrait un acte positif de soumission.

Ou bien les curés seront conséquents et consciencieux, ou ils ne le seront pas. S'ils consentent à faire la demande, en sachant l'interprétation que le gouvernement y donne, ils renient leurs principes pour un morceau de pain. S'ils refusent de faire la demande, pour ne pas céder même indirectement, aucun remède n'est apporté à la situation. En aucun cas, cette porte entr'ouverte n'est une solution pour le gouvernement ou pour le clergé; elle permet de voir un léger désir de modération dans la rigueur, ce qui est bien quelque chose, mais c'est tout.

Les hommes d'état prussiens commenceraient-ils à se souvenir de l'histoire? Plaise à Dieu que l'exemple de Joseph II, celui de Napoléon Ier, et d'autres, les détournent de s'imaginer que la puissance matérielle représentée par l'état peut avoir raison de la puissance spirituelle représentée par l'église. L'église catholique a beau être une institution pour le moins aussi terrestre que spirituelle : elle vit par ce qu'elle contient d'éléments spirituels, et par là elle est indestructible.

Un journal a entrepris de dresser les éphémérides de la lutte actuelle. Il est effrayant de lire la liste des emprisonnements, arrestations, visites domiciliaires, suspensions, internements, etc., que chaque jour de l'année apporte avec lui. On en est toujours à chercher le mystérieux délégué du pape dans l'archevêché de Posen et Gnesen. On croit l'avoir trouvé pour le diocèse de Posen; ce serait l'évêque Fœrster de Breslau. Presque tous les doyens avaient été emprisonnés; on commence à les relâcher. On vient d'arrêter un propriétaire (qui a conduit dans sa voiture le prêtre qui a excommunié le prieur Kick) pour refus de témoigner sur la personne du prêtre en question. Le gouvernement punit les laïques, il punit les prêtres qui se retranchent dans le secret professionnel pour ne pas consentir à déposer. Or, à chaque instant, les employés du gouvernement agissent de même, quand ils en reçoivent l'ordre; jamais on n'obtient une déposition des employés de la presse gouvernementale vivant du Fonds des reptiles. Beaucoup de prêtres s'obstinent à ne pas correspondre avec le commissaire du gouvernement; leur mobilier est vendu pour couvrir les amendes qui leur sont infligées.

Voici une statistique approximative des pénalités subies en Prusse pendant les quatre premiers mois de cette année par les victimes de la lutte ecclésiastique. Ont été atteints : 241 ecclésiastiques, 210 particuliers, 136 rédacteurs de journaux; il y a eu 41 condamnations pour offenses à l'empereur et 68 pour

offenses à M. de Bismarck. Il a été prononcé 30 confiscations de biens, 55 emprisonnements, 74 visites domiciliaires, 103 expulsions ou internements, 55 dissolutions de sociétés ou de réunions, 72 acquittements. La somme totale des jours de prison s'élève à 55 ans 11 mois 6 jours, et celle des amendes à 27 843 marcs.

La Chambre des seigneurs a adopté en premier débat le projet de loi sur les biens des paroisses catholiques, tel que la Chambre des députés le lui a envoyé, sauf deux articles qui ont été modifiés. Les ecclésiastiques ont été nommés présidents de droit du conseil de paroisse et les conseils de fabrique autorisés à subventionner les curés. Ces deux modifications étant très importantes, le projet devra revenir à la Chambre des députés, à moins que le second débat ne rende au projet sa teneur primitive. La Chambre des seigneurs est beaucoup plus récalcitrante que celle des députés aux grands coups de M. de Bismarck; le respect des institutions établies, les souvenirs de la féodalité, les sentiments conservateurs en un mot, d'autres diront les préjugés, y protégent l'église évangélique, et par une sympathie qui est clairvoyante, l'église catholique.

Vous avez entendu parler de la fuite de l'évêque Fœrster, de Breslau. Elle avait été soigneusement préparée. Le bruit avait été répandu qu'après sa déposition, motivée par la publication de l'encyclique de février, il se retirerait à Johannisberg, dans la partie autrichienne de son diocèse, et cesserait d'en administrer la partie prussienne. Tout cela pour ne pas le rendre suspect. Une fois en sûreté, il a annoncé qu'il ne résignait rien. Comment l'Autriche s'arrangera-t-elle avec la Prusse? Elle n'est pas près de rompre avec les ultramontains.

Avant de quitter les évêques, notons que celui de Cologne a quelque chose comme 30 000 marcs d'amendes à payer; que celui de Paderborn est interné à Wesel et qu'il a recommandé à ses ouailles de n'avoir aucun rapport avec le commissaire du gouvernement et de laisser officier des laïques dans les paroisses où il n'y a point ou plus de prêtre fidèle. Les grands seigneurs de la province de Posen accueillent en grand nombre les prêtres sans asile. Des places leur ont aussi été offertes en Amérique par les évêques catholiques, à condition d'y rester quand même les circonstances leur deviendraient plus favorables en Allemagne.

Les vieux-catholiques ont dernièrement attiré sur eux l'attention; ils ne peuvent pas se vanter que cela leur arrive souvent, quand les députés du Landtag ne les mettent pas en avant pour quelque sortie à opérer contre les ultramontains. Ils ont eu leur second synode le 19 mai. M. von Schulte a présenté le rapport sur leur œuvre jusqu'au 31 mars. Ils ont en Prusse trente-deux communautés, dans le pays de Bade trente-cinq, en Bavière vingt-six, dans le Wurtemberg, en Hesse, dans l'Oldenbourg, une, comptant ensemble environ cinquante mille âmes. Vingt-deux ecclésiastiques fonctionnent en Prusse. L'évêque a consacré quelques édifices religieux et ordonné six prêtres, trois Allemands et trois Suisses. Le synode s'est occupé du catéchisme et du rituel.

Nous profiterons de ce que M. Falk, le ministre des cultes, a annoncé que le gouvernement ne présentera pas de quelque temps de nouveau projet de loi ecclésiastique, et par conséquent nous laissera des loisirs, pour jeter un rapide coup d'œil sur l'église évangélique en Allemagne.

La visite de M. Pearsall Smith a été un événement et a causé une profonde sensation. Avant son arrivée, les chrétiens ont été exhortés à se mettre en garde contre l'importation d'une théologie et d'une piété étrangères; le spectre du méthodisme a été promené avec ostentation devant eux pour les effrayer. M. Smith est venu; cette personnalité, si remarquablement pénétrée de l'esprit de Christ, a attendri les cœurs les plus farouches et en a gagné beaucoup. Ceux qui ne jurent que par Luther se sont remis de leurs émotions en constatant que M. Smith paraissait parfois reproduire les développements de Luther sur les grandes doctrines de la justification et de la sanctification. M. Smith parti, le charme de sa présence et de sa parole a été rompu, et les défiances, les protestations, les accusations et les dénonciations ont roulé de nouveau leurs eaux impures. On s'est dit avec terreur que M. Smith renie l'idée de l'église en ne parlant jamais d'elle, ni des moyens de grâce dont l'administration lui est confiée; qu'il n'a pas été consacré; qu'il sape l'autorité du ministère. N'a-t-on pas entendu

quelqu'un dire en voyant se lever, après M. Smith, le surintendant Buchsel : « Comment cet homme ose-t-il encore ouvrir la bouche après M. Smith? » N'a-t-on pas entendu dire au sortir d'une réunion : « M. Smith nous en apprend plus en deux heures que les pasteurs en deux ans? » Dans le Wurtemberg, on a jeté un vrai cri d'alarme. Le fait est que dans mainte ville et village, ce sont les luthériens eux-mêmes qui le disent, le temple et le pasteur sont abandonnés, et la paroisse passe aux baptistes, aux méthodistes. Je ne sais ce que ce dernier terme signifie exactement, car on attribue cette propagande à M. Smith et à M. Rappard, de Crischona, qui ne sont pas méthodistes. Méthodistes signifie peut-être dissidents.

Ce qui dépasse surtout la compréhension des luthériens stricts, c'est qu'on se précipite pour entendre de M. Smith ce que la confession d'Augsbourg a dit depuis longtemps. O gens sans intelligence et dépourvus de sens, n'avez-vous donc pas des yeux pour voir qu'une confession de foi est une lettre morte, et que M. Smith est une épître vivante de la grâce de Dieu en Christ? Heureusement que dans quelques localités, les chrétiens se sont demandé ce qu'ils devaient faire pour soutenir ce réveil des âmes et ne pas être infidèles, en y restant sourds, à l'appel de Dieu. La secousse a été salutaire. Puisse-t-on ne pas combattre seulement *pro aris et focis*, pour sauvegarder les droits, les traditions, l'influence et l'autorité de *son* église, de *sa* théologie, de *sa* piété, mais aussi pour sauver les âmes en leur donnant Christ et non pas seulement les signes extérieurs de sa présence : le baptême, la cène, l'absolution, auxquels on attache une importance exagérée! Qu'on reconnaisse un allié dans tout homme qui travaille pour Jésus et qu'on ne signale pas avec un effroi risible le bruit que M. Smith s'établirait à Bonn pour évangéliser l'Allemagne. Si le fait était exact, nous en féliciterions l'Allemagne et l'église protestante qui a besoin d'un réveil de la piété dans son sein, au moment où ses destinées vont à l'encontre d'événements inconnus, mais qui jettent devant eux une ombre menaçante.

Jusqu'à quel point la prévention n'aveugle-t-elle pas? On blâme dans les réunions de réveil la profession d'appartenir à Dieu, que font ceux qui se donnent à lui. Et on a une cérémonie qui s'appelle la ratification du vœu du baptême, où se fait exactement la même profession, avec cette différence qui n'est pas un avantage, qu'elle est faite par des enfants, n'ayant pas réfléchi encore sérieusement, n'ayant point encore d'expérience! Dans les réunions de consécration, il s'agit au contraire de personnes d'âge mûr et que la vie a instruits. Parlera-t-on de l'entraînement de la réunion, qui ôte la claire possession de soi-même. Mais faut-il tenir pour rien l'entraînement de la mode chez les enfants? Quant à la préparation de ceux-ci par l'instruction religieuse, elle a au moins un équivalent dans la préparation par les écoles du dimanche, par l'instruction religieuse aussi, par les réflexions personnelles de ceux qui arrivent dans les réunions à la conviction qu'ils veulent appartenir à Dieu et le disent, appuyés sur le précepte et l'exemple des hommes de la Bible : J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé.

Au point de vue administratif, l'église attend toujours le couronnement de l'édifice, je veux dire, le synode général. L'empereur a écrit à M. Hermann, le président du conseil ecclésiastique supérieur, pour le féliciter de la marche suivie par cette autorité, de la tenue des synodes provinciaux et exprimer ses vœux pour la continuation de l'œuvre de l'organisation de l'église. Situation bizarre! Le conseil ecclésiastique reçoit les félicitations de l'empereur pour le succès des synodes provinciaux, dont les tendances sont opposées à celle du conseil; ici domine l'élément libéral; là, l'élément croyant. Le conseil a passé un mauvais quart d'heure lors de l'abolition de l'art. 15 de la constitution, qui garantissait l'autonomie de l'église évangélique. Il avait été institué sur la base de cet article pour donner à l'église son gouvernement propre, cependant sous la haute surveillance du roi, évêque suprême de l'église. Il paraissait donc que l'abolition de l'art. 15 entraînât la suppression du conseil supérieur. Le ministre l'a rassuré; le conseil institué par une ordonnance ministérielle vivra, au bénéfice de cette ordonnance. On ne peut rien imaginer de plus précaire que cette organisation, et voilà que la perspective du synode général, qui seul donnerait quelque stabilité à cette machine gouvernementale, est reculée, parce que, dit le ministre, la Chambre ne serait pas disposée, cette année, à accorder les cré-

dits indispensables. La Chambre n'est pas en effet d'humeur à favoriser une assemblée qui donnerait à un clergé, même protestant, le sentiment de sa puissance. Le ministre, de son côté, n'est pas fâché de différer la réunion d'un synode, dont la composition lui offre des garanties certaines que ses lois sur le mariage civil et la circulaire du conseil supérieur à ce sujet seront en butte à de vives récriminations. Enfin, il ya des gens qui trouvent que le moment n'est pas encore venu de débarrasser l'église de cette tutelle si douce, si paternelle, si peu gênante et si intelligente de l'état, pour la mettre en possession d'elle-même! Les libéraux ont des motifs particuliers pour ne pas désirer ce moment. Ils voient un grand danger à ce que l'église se gouverne elle-même; ils sont certains, disent-ils, que si l'élection des pasteurs n'était pas remise aux paroisses en Westphalie et dans les provinces rhénanes, et à des patrons conservateurs dans beaucoup d'endroits des provinces orientales de la Prusse, le clergé ne serait pas aussi déplorablement composé au point de vue des progrès et des aspirations modernes.

S'il fallait juger du zèle des autorités ecclésiastiques par certains objets auxquels il s'applique, le consistoire de Brandebourg n'aurait point son pareil pour les soins vigilants dont il entoure ses administrés. Faut-il vous le raconter? L'affaire était pendante depuis le premier décembre de l'an passé et vient d'être réglée. Une des grandes paroisses de Berlin était privée des services de son troisième prédicateur. Le conseil de paroisse avait déclaré que la conduite de celui-ci ne l'offusquait nullement; qu'il suivait la mode, comme les prédicateurs en tout temps; que la paroisse aimait que le prédicateur ne se distinguât pas des simples fidèles. Mais de quoi s'agissait-il donc? De la barbe du Dr H. qu'il porte entière... et qu'il pourra continuer à porter ainsi.

Deux comités sont à l'œuvre pour évangéliser Berlin. Le Dr Bruckner, surintendant général, emploie deux missionnaires, qui ont fait dans la ville un nombre considérable de visites et ramené aux cultes publics un certain nombre de personnes qui les avaient abandonnés. Ils ont institué des écoles du dimanche, des réunions d'hommes et de jeunes gens, des bibliothèques populaires. Les employés de cette œuvre doivent travailler de concert avec le pasteur de la paroisse et sous ses ordres : ce qui est une source d'ennuis et une cause de rétrécissement pour leur action.

La seconde mission, organisée au commencement de cette année par le comité central de la mission intérieure aura, on l'espère, les coudées plus franches. Elle se préoccupera moins de ne pas heurter les susceptibilités des pasteurs, que d'atteindre ceux qu'ils n'atteignent pas, tout en travaillant pour l'église nationale.

La *société des missions* de Berlin pour les pays païens se plaint de ne recevoir par jour que 10, 20 ou 50 thalers, tandis qu'elle en devrait recevoir 200 pour faire face à ses débours. La *société rhénane* a un déficit de 13 000 thalers; une paroisse africaine lui a envoyé un don de 1400 thalers. La *société luthérienne*, sur un budget de 78 000 thalers de recette, a un encaisse de 6 000 thalers.

Dans le Mecklembourg, les fondements de l'œuvre de la mission intérieure ont été jetés l'été passé avec le consentement du grand-duc, évêque supérieur du pays. On vient de nommer un agent de la société, qui s'établira à Schwerin et dont la mission sera d'établir, avec le concours des pasteurs, des écoles du dimanche, des auberges chrétiennes; de prendre soin de l'enfance abandonnée; d'instituer un colportage régulier; d'éditer un journal; de provoquer des conférences. Ces conférences devront s'adresser aussi aux classes cultivées, car on a constaté qu'elles fournissent un appoint considérable à la statistique des enfants abandonnés.

C'est à Stuttgart surtout que l'activité des chrétiens se déploie d'une manière admirable dans le champ de la philanthropie. Voici le témoignage ironique, ce qui ne le rend pas moins important, que leur rendait dernièrement un journal démocratique : « Le zèle du parti piétiste se montre dans la fondation ininterrompue d'établissements de toute sorte pour le bien de l'humanité souffrante : unions de jeunes gens, d'apprentis, d'ouvriers, de patrons; auberges, refuges, maisons pour les ouvriers et les ouvrières, cuisines économiques, etc. Avec toute l'ardeur de ces pieuses gens, il ne se peut que la question sociale ne soit bientôt résolue. » Ainsi soit-il!

Ainsi le protestantisme allemand prouve encore de plus d'une façon sa vitalité.

S.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Le Père Clément, ou le jésuite confesseur. Nouvelle écossaise. Deuxième édition. — Toulouse. Société des livres religieux, 1874.

Cet excellent ouvrage continue à faire son chemin au milieu d'un monde où le jésuitisme, sous le nom d'ultramontanisme, ne cesse pas d'étendre ses conquêtes et de s'en préparer de nouvelles. Il n'offre pas, sans doute, un aliment à l'imagination, mais tout lecteur sérieux y trouvera un exposé clair et solide des principes protestants dans le sens le plus large de ce mot. Le cadre est peu étendu et l'action peu variée; l'intérêt se porte tout entier sur le développement des caractères et sur le triomphe des vérités de l'Evangile, opposées aux subtilités du catholicisme. La méthode de controverse suivie par l'auteur, consiste à répondre aux raisonnements captieux de l'église de Rome par des déclarations de la Bible et à s'appuyer uniquement sur les enseignements de Jésus et de ses apôtres pour combattre les doctrines erronnées des conciles et des papes. Quoique luttant avec énergie, l'auteur conserve toujours une grande modération et un esprit d'impartialité et de charité vraiment chrétienne.

Le Père Clément qu'il met en scène, est un homme remarquable, que l'on admire en dépit des erreurs qu'une obéissance aveugle à son ordre lui a fait un devoir d'adopter. Il soupire après le bien, mais les influences funestes qu'il a subies l'obligent à passer par un chemin semé de douleurs, sa conscience se révoltant contre les vœux qu'il a prononcés. A ses derniers moments, délivré de toute inquiétude terrestre, il reconnait enfin que Jésus est le seul médiateur entre Dieu et l'homme, et, déposant au pied de la croix le fardeau de ses angoisses, il goûte enfin la paix après laquelle il a tant soupiré. Le récit de cette mort émeut et édifie; aussi dirons-nous à ceux que la monotomie des premières pages aurait rebutés: Poursuivez votre lecture, et vous aussi vous apprécierez et recommanderez le « Père Clément. »

E. J.

Adrienne ou pourquoi, par Mlle Lydia Branchu. — Lausanne, H. Mignot, éditeur.

Cette Adrienne est un type de la sœur dévouée. Elle sacrifie son temps, ses forces, sa santé, son bonheur même à un frère qui ne s'en montre pas toujours digne. C'est d'abord le sentiment du devoir qui seul la fait agir, mais plus tard l'Evangile vient donner une nouvelle vie et une nouvelle force à ce sentiment, et aussitôt sa tâche terminée, la jeune fille meurt victime, soit de son dévouement, soit des fatigues et des privations endurées pendant le dernier siége de Paris; car il semble qu'il ne soit plus possible d'écrire maintenant *en France* la moindre nouvelle sans la faire aboutir à cette déplorable catastrophe. Cela devient une vraie manie.

En dépit de cette manie, ce qui doit ressortir de notre bref aperçu, c'est l'excellente intention qui a inspiré cet ouvrage et l'esprit vraiment chrétien qui l'a dicté. Quant à l'exécution, si elle n'est pas à la hauteur du sujet, personne ne le sent peut-être plus vivement que l'auteur lui-même; c'est pourquoi, au lieu d'éplucher malignement une œuvre trop inoffensive pour provoquer la critique, nous dirons simplement qu'à défaut de ces gens insupportables qui ne goûtent que ce qui est bien écrit, exigeant toujours que l'art et le talent soient de la partie, ce livre aura pour lecteurs les âmes simples et bienveillantes qu'on peut aisément satisfaire, pourvu qu'on leur dise de bonnes choses, n'importe en quel langage et de quelle manière.

S. V.

La libéralité chrétienne, par Théophile Rivier, pasteur. — Paris, Sandoz et Fischbacher, Grassart, 1874.

L'auteur de cet excellent travail a, dans un sens, déjà reçu sa récompense; car c'en est une que de voir son œuvre couronnée entre cinq concurrents. Mais il attend quelque chose de mieux que le suffrage des hommes, savoir leur réponse à ses appels. C'est, en effet, à une « réforme décisive » dans l'emploi des biens à eux confiés par le Seigneur, qu'il vient inviter les chrétiens, et l'approbation d'un jury, qui lui-même avait proposé ce sujet à l'étude de l'église, prouve qu'il n'est point seul de son sentiment.

Nous donnons peu, nous donnons mal, nous

dit-il, nous détournons pour nos plaisirs les biens de Dieu. Il nous faut les consacrer désormais, et d'abord nous consacrer nous-mêmes, au service de notre Sauveur. Ce devoir s'impose à tout homme : « Quiconque a reçu de l'infinie libéralité de Dieu la vie et ses biens, est tenu de s'employer, avec tout ce qu'il possède, à soulager les maux de l'humanité souffrante. » Mais au chrétien de donner l'exemple.

Ce devoir se détermine par les considérations suivantes : Tout ce que nous avons est la propriété de Dieu. En nous confiant des biens, il nous en constitue les administrateurs responsables. Or l'emploi de notre fortune se partage en deux domaines distincts. Le premier est celui des nécessités physiques ou morales : l'entretien de la famille, de l'état, de l'église; puis les frais de notre propre vocation : apprentissage, installation, perfectionnement. Le second est le domaine de la liberté : les dépenses de jouissance et les dépenses de libéralité.

On le voit : « la libéralité n'est ni le seul, ni même le premier » de nos devoirs d'administrateurs. Mais elle en est un cependant. Et si la part que nous pouvons y faire est diminuée, on le voit aussi, c'est par celle que nous accordons à nos superfluités; « comme les deux plateaux d'une balance, ce qu'on ajoute à l'un, l'autre le perd. »

Bien des lecteurs, sans doute, apprécieront comme nous cette intéressante classification de nos devoirs, et la place si large faite soit aux nécessités de vocation, soit à l'épargne, « qui ne fait que transporter dans l'avenir » le choix à faire entre la jouissance et la charité; soit même aux dépenses qui ont pour résultat quelque jouissance. Impossible d'être plus libéral en parlant de libéralité; et il est juste de l'être, car Dieu s'est montré paternel envers nous, répandant sur l'univers, de la fleur du printemps à la clarté pure de l'étoile, une foule de merveilles destinées à nous réjouir, sachant bien que la jouissance, quand elle est goûtée par le cœur, est bien voisine de l'adoration. Il est des temps où les chrétiens pensent devoir anathématiser chez eux-mêmes les préoccupations de la science et de l'art, comme étrangères ou même hostiles à leur grande préoccupation du salut. Séparer le beau et le vrai d'avec le bien! Quelle imprudence! Ici rien de pareil. Nous nous mouvons à l'aise dans la libéralité de Dieu à notre égard, qui nous prépare joyeusement et consciencieusement à la libéralité de notre part dans son service.

Consciencieusement, disons-nous. En effet, si Dieu a porté la charité jusqu'à se donner lui-même, son sacrifice n'est-il pas la mesure exacte de nos devoirs envers lui et envers nos frères? Cette pensée nous amène au côté sévère de la question : ne saurons-nous donc, s'il le faut, et il le faut toujours, nous priver d'aucune jouissance pour avoir quelque chose à donner? Et même, le secours porté à ceux qui souffrent et souvent manquent du strict nécessaire pour l'esprit, l'âme et le corps, n'est-il plus la jouissance suprême? « Chacun pourra donc, en comparant ses dépenses personnelles avec ses dons, se demander dans quelle mesure il a obéi à ce commandement de Dieu : « Tu aimeras ton prochain comme » toi-même, » et à cet avertissement de Jésus-Christ : « Ne te fallait-il pas avoir pitié de ton » compagnon de service, comme j'avais eu » pitié de toi? »

Notre argent, consacré soit au relèvement des êtres vicieux, soit à la guérison des êtres souffrants, soit à l'évangélisation des âmes égarées, « peut se transformer en vie éternelle, » et nous demeurons inactifs! « Et à quoi l'employons-nous, cet argent? Dieu le sait, et nous aussi! »

Telle est la question sérieuse que ce volume pose devant nous. Pour la réponse, nous renvoyons au livre lui-même, plein de faits, plein de vie, plein de pensées, d'une lecture attrayante, que chaque chrétien voudra lire et relire, pour s'aider des expériences de l'auteur dans l'art si difficile de savoir donner et bien donner.

F. NAEF.

Un Vaincu. Souvenirs du général Robert Lee, par Mme B. Boissonnas. — Paris, J. Hetzel et Cᵉ, 1875. Deuxième édition.

Lorsque l'année dernière Mme B. Boissonnas publia l'attachant récit intitulé : *Une famille pendant la guerre de 1870-71*, plus d'un de ses lecteurs forma le vœu qu'elle le fit suivre d'autres écrits, tant ce livre avait révélé dans son auteur une âme noble et chrétienne, éprise d'un saint idéal. Fortement attachée à la France, et l'aimant d'autant plus qu'elle est plus malheureuse, Mme Boissonnas a voulu

apporter sa pierre à l'œuvre de son relèvement. La revanche qu'elle lui souhaite n'est pas de fouler sous ses pieds victorieux le sol de l'Allemagne et les cadavres de ses soldats. Elle rêve pour elle une meilleure destinée. Elle veut la voir paisible, savante, puissante, riche même, mais avant tout juste et croyante. Elle désire pour elle des enfants consacrés au devoir. « Dès aujourd'hui, dit notre auteur dans une préface à ses fils, tout enfant en France doit avoir devant les yeux, dans son esprit, au fond de son cœur, la pensée qu'il n'appartient plus à son bon plaisir, mais à un devoir formel et sacré. Ce devoir n'a rien à faire avec la haine, et il repousse la vengeance; ce devoir est d'aimer notre pays d'un amour dévoué, agissant, de cet amour par lequel on vit, pour lequel on meurt. » Retracer en une vivante image l'idéal de ce qu'elle désire pour ses fils et pour tous les jeunes Français, est le but du récit intitulé : *Vaincu*, récit vrai puisqu'il est l'histoire d'un des plus nobles guerriers de nos luttes contemporaines. Quoique partisan de la cause du Nord dans la guerre civile qui a ensanglanté les Etats-Unis, Mme Boissonnas n'a pas craint de chercher dans les rangs des Sudistes le héros de son livre. Elle pense avec raison que partout où Dieu les a suscités, les grands caractères sont notre bien à tous, et que nous ne sommes pas assez riches pour que nous puissions impunément laisser échapper de notre souvenir les exemples qui vivifient. La vie du général Robert Lee est, en effet, particulièrement propre à faire aimer le devoir et la patrie; elle a cet autre avantage de démontrer que ces deux sentiments, l'amour du devoir et l'amour de la patrie, n'ont leur force et leur entière beauté que dans les âmes croyantes, qui appuient sur leurs espérances du ciel leurs vertus de la terre. Nous pensons que ce n'est pas en France seulement, mais aussi dans notre patrie suisse, qu'on fera bien de peser ce sujet. Peut-être pourra-t-on reprocher à Mme Boissonnas d'avoir écrit un éloge plutôt qu'une histoire du général Lee; mais son héros est si humain, le récit est si plein d'enthousiasme, il y a dans le style tant de chaleur communicative qu'on se sentira gagné par l'admiration et qu'on accordera volontiers à l'auteur un bill d'indemnité.

LOUIS RUFFET.

VIE DE CÉSAR PRONIER et fragments de ses écrits, publiés par Louis Ruffet. — Genève, F. Richard, 1875.

Rien de plus attachant que la lecture de cette biographie. C'est avant tout l'histoire d'une âme, d'une âme qui sut par un travail opiniâtre surmonter les difficultés de sa destinée et, des bas-fonds du doute, s'élever graduellement aux plus hauts sommets de la foi.

Peu d'hommes ont souffert davantage du sentiment de leur imperfection; il en est peu qui aient fait plus d'efforts pour élever leur vie à la hauteur de l'idéal. Aussi la lecture de ces pages a-t-elle quelque chose à la fois de douloureux et de bienfaisant. Il semble qu'on respire l'air un peu âpre mais tonique des hauteurs.

Cette délicatesse de conscience, cette droiture inaltérable, cette indépendance de l'opinion, cette soumission d'enfant à la volonté de Dieu, tout cela est rare à notre époque, même parmi les chrétiens.

César Pronier était surtout apprécié à cause de la fermeté de ses convictions. En présence des fluctuations incessantes et du vague de la théologie moderne, des défaillances de la foi dans l'Eglise, des défections qui se multipliaient, on aimait à reposer son regard sur la figure grave et recueillie de Pronier, en se disant : En voilà au moins un sur qui l'on peut compter. Et d'instinct on s'appuyait sur lui.

Comme théologien, il était moins un orthodoxe qu'un évangélique. N'ayant pas voulu recevoir des mains de ses prédécesseurs un système arrêté, il n'était pas arrivé sur tous les points aux mêmes conclusions qu'eux. On peut même noter des divergences assez sensibles entre sa dogmatique et celle de MM. Gaussen et Merle d'Aubigné, qui n'avaient guère fait que de reproduire la théologie du XVIIe siècle. Mais son respect pour les Ecritures faisait de lui l'adversaire décidé du libéralisme, comme on l'entend aujourd'hui.

La lecture du journal intime de Pronier explique qu'il y ait à la fois tant d'indépendance par rapport à autrui, et tant de fermeté dans ses principes théologiques. Notre ami était un esprit spéculatif, raisonneur, se plaisant, comme il le disait lui-même, « à creuser des puits sans fond. » Il lui était plus naturel de

douter que de croire, et il eut à conquérir pas à pas le terrain qui devait servir de base à sa foi. Ses convictions se formèrent péniblement, lentement, et comme au sein de la tourmente; mais aussi quelle solidité et quelle pureté! C'était de l'or passé sept fois au creuset.

Le livre de M. Ruffet se composant surtout d'extraits de lettres et de journal intime, nous n'y trouvons guère qu'un côté de la figure de notre ami, une sorte de silhouette, sombre et même légèrement déformée. Pronier, comme en général ceux qui aiment à confier leurs sentiments au papier, n'avait d'habitude recours à son journal que lorsqu'il se sentait triste, découragé. C'est là qu'il allait déposer son fardeau, quand son fardeau devenait trop lourd. Au contraire, lorsque la vie lui apparaissait sous ses aspects lumineux, son journal était plus ou moins délaissé. De là l'impression produite chez le lecteur que Pronier vivait dans la tristesse, et que c'était un homme d'humeur atrabilaire.

Rien de plus éloigné de la vérité. Comme cela se voit fréquemment chez les esprits spéculatifs, Pronier avait l'âme candide. Quand on avait réussi à l'arracher à ses préoccupations scientifiques, il se montrait gai, enjoué, badin, et savait alors jouir de tout comme un enfant.

Mais que servirait-il de retracer aujourd'hui les traits de cette physionomie si mobile et si expressive? Ceux qui ont aimé César Pronier n'ont pas besoin qu'on leur rappelle ce qu'il fut, et le grand public l'a déjà oublié. Il ne vivra pas même comme théologien, puisqu'on a décidé de ne pas publier ses cours. Il est du reste peu probable que la science y eût gagné. Pronier ne brillait ni par l'originalité, ni par la profondeur des idées. C'était un *bucheur*, un chercheur sincère et patient, plein d'amour et de respect pour la vérité.

Il n'a pas davantage excellé comme prédicateur. On trouve dans ses discours beaucoup de sérieux, de l'élévation, une nourriture substantielle, quelques images heureuses; mais la forme est massive; l'argumentation, trop serrée, un peu sèche, fatigue promptement.

Je ne parlerai ni du poëte, ni du dessinateur. César Pronier a cultivé ces deux genres, mais en amateur et sans succès réel.

En somme, homme des plus distingués, il n'a excellé en rien. Sa distinction était toute dans son caractère et dans un ensemble de qualités morales qui donnait un grand charme et une grande valeur à son commerce.

Le livre de M. Ruffet se divise en trois parties entièrement distinctes : un récit assez étendu de la vie de Pronier, un choix de sermons et de conférences, un recueil de poésies lyriques. Volume instructif, d'une lecture attrayante et d'un genre assez rare chez nous.

**

PENSÉES

Il y a deux manières de donner et deux manières de recevoir : *donner* avec ou sans affection; *recevoir* avec ou sans reconnaissance.

Mieux vaudrait presque ne point donner et ne point recevoir, que de le faire sans cette participation du cœur, qui constitue la vraie valeur de cet échange entre nous et nos semblables.

Un don, *fait* d'un cœur sec, provoque souvent plus d'inimitié que d'affection; un bienfait *reçu* sans gratitude, devient un ferment d'amertume pour celui qui en a été l'objet. Ne serait-ce pas là la cause de la dureté de bien des cœurs à l'égard de Dieu? Ils sont comme accablés sous le poids de ses bienfaits, et ils ne veulent pas en être reconnaissants.

*

Ce qui rend pénible à un pasteur le départ de sa paroisse, ce n'est pas la pensée qu'il n'a pas su ménager les diverses opinions ou parler assez bien pour mériter l'approbation de tous, mais bien le sentiment qu'il y a eu dans sa prédication trop d'éléments tout humains, trop d'enveloppes autour du glaive acéré de la Parole, trop d'art et de fiction et trop peu de simple vérité, trop d'expressions fleuries et trop peu de grains de semence capables de porter du fruit; trop de préoccupation de plaire aux hommes et trop peu de plaire à Dieu; trop de vanité et trop peu de vraie et sainte humilité; trop de feu d'une nature terrestre et trop peu de l'encens d'une ardente prière; trop de complaisance pour soi-même et trop peu de renoncement; trop de ce qui passe et trop peu de la force qui vient de Dieu et qui vainc le monde.

D'ORELLI.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

ETHNOGRAPHIE

Les Boers.

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE

Les Boers tiennent en général à la religion de leurs pères. On trouve le plus souvent chez eux, à côté de la Bible, un vieux recueil de cantiques, auquel est jointe la confession de foi du synode de Dordrecht; en outre, le *Voyage du chrétien*, de Bunyan, ou tel autre livre d'édification vraiment recommandable. Le chef de famille s'en sert pour un culte qui réunit, le dimanche tout au moins, les membres de sa famille et assez souvent aujourd'hui ses serviteurs de couleur. Volontiers à la lecture et à la prière s'ajoute le chant d'un cantique. Même en voyage, le Boer a son livre de prières et s'en sert seul ou avec les siens. Ce que nous avons dit jusqu'ici autorise à croire que bien souvent la vie est absente de ces exercices religieux, et nous admettons sans trop de peine ce qu'on raconte d'un Boer qui, s'étant trompé de jour, lisait son livre de prières le samedi. Quelqu'un survient qui lui fait remarquer son erreur, et l'autre aussitôt de fermer son livre, en disant : « Autant de perdu! »

Comme, dans l'origine, il devait y avoir au moins une lieue de distance entre les différentes fermes, on comprend quelle immense étendue avaient les paroisses. La colonie du Cap était partagée en douze districts, dont chacun n'avait qu'un pasteur. Les Boers ne regrettaient ni le temps ni la peine pour se rendre de fort loin au culte du dimanche, au moins une fois par mois. Si la distance était trop grande pour être franchie en quelques jours, ils se contentaient des quatre communions, où ils se rendaient avec toute leur famille, fallût-il mettre des semaines à ce voyage. Peut-être l'état des choses s'est-il un peu amélioré dans la Colonie; mais dans l'Etat libre et la république du Transvaal, où les fermes sont souvent bien plus éloignées les unes des autres, la pénurie des pasteurs se fait vivement sentir. On en jugera par ce qu'écrivait, en 1869, le missionnaire Gonin : « L'état religieux du Transvaal, disait-il, est triste dans ce moment. Ce pays se trouve dans un grand dénuement de pasteurs fidèles, et la population de couleur a bien plus de moyens de grâce à sa portée que les blancs. En effet, on compte dans le pays au moins une trentaine de missionnaires, de Hermannsbourg et de Berlin, tandis que je ne connais que quatre pasteurs évangéliques pour les blancs. Que c'est peu, pour un pays qui est trois ou quatre fois plus grand que la Suisse[1]! »

Grande est aussi la disette des instituteurs. Quelques Boers font, pour s'en procurer un, des sacrifices considérables; mais souvent ils doivent se contenter d'un instituteur ambulant, qui s'efforce d'apprendre aux enfants, grands et petits, les éléments de la lecture, de l'écriture, et si possible encore du calcul. Dans la Colonie, l'instruction est naturellement plus répandue qu'au Transvaal et dans

[1] Nous nous sommes trompé précédemment en le disant aussi grand que la France, d'après une indication que nous n'avions pas contrôlée.

l'Etat libre, où l'on rencontre néanmoins des Boers cultivés et instruits.

Le Boer est en général hospitalier : nos frères Mabille et Berthoud en ont fait plusieurs fois l'expérience dans leur long et pénible voyage. Quand un passant franchit le seuil de sa demeure, il lui offre aussitôt quelque rafraîchissement ou une place à sa table. Il n'est pas rare qu'il presse lui-même l'étranger d'entrer chez lui, s'efforçant ensuite de lui rendre, avec le secours de sa femme, tous les services dont il peut avoir besoin; il lui aidera à remplacer un bœuf malade, ou lui prêtera sans hésiter un de ses chevaux. On cite, il est vrai, des cas où un Boer peu consciencieux a profité de l'occasion pour vendre dix livres un bœuf qui n'en valait pas trois; mais on verra le même homme céder au besoin son lit à un voyageur, et s'étendre sur un banc pour y passer la nuit. Il laisse volontiers quelques fruits en réserve sur ses orangers, ou les conserve avec la branche dans son cellier, pour en offrir à ses hôtes ou pour les porter à quelque malade du voisinage, et si même ce malade est un Hottentot, le Boer se fera violence et lui enverra pour le soulager le fruit rafraîchissant.

M. Wangemann, qui a reçu chez un grand nombre de Boers la plus cordiale hospitalité, en a rencontré aussi qui ne se montraient guère empressés à cet égard. Il est vrai que leurs demeures ne sont pas grandes en général. Les plus riches ont seuls une chambre à donner; la plupart se contentent de deux chambres au rez-de-chaussée, dont la plus petite contient les lits de la famille. Quand il vient des visites, on leur arrange tant bien que mal un lit sur le plancher.

Comme il a d'ordinaire des serviteurs de couleur en assez grand nombre, il ne reste guère au fermier que la surveillance, la chasse et les visites. Celles-ci jouent un grand rôle dans sa vie. Le minimum de la visite est de deux heures, mais elle se prolonge facilement pendant quelques jours. On comprend que tout ce qui rompt la monotonie de leur vie journalière soit bienvenu pour ces pauvres gens; quant au temps employé, il n'entre pas pour eux en ligne de compte. Le missionnaire, qui n'en a jamais assez pour toute sa besogne, trouve parfois que ces visites lui en prennent beaucoup. Voici ce qu'écrivait en 1845 un missionnaire berlinois :

« Le dimanche matin, les gens arrivent d'ordinaire quelques heures avant le culte. Ma femme reste avec les femmes et se creuse la tête pour trouver des sujets de conversation qui leur aillent; mais le plus souvent elle n'obtient en réponse qu'un oui plus ou moins prolongé. Moi, je m'occupe des hommes et de leurs chevaux. Après le culte, la plupart s'en vont; mais quelques-uns restent assis, ce qui nous montre qu'ils dîneront avec nous. Quand la table est mise, nous les invitons à y prendre place, ce qu'ils font sans prononcer une parole; le dîner fini, ils prennent congé sans le moindre mot de remerciement. Il nous est arrivé d'avoir ainsi une dizaine d'hôtes à notre table, souvent quand nous y comptions le moins, et tout cela le dimanche! Les autres jours, il n'est pas rare que nous voyions un ou plusieurs Boers arriver de bon matin et rester là des heures; pendant ce temps, il en vient un autre qui voudrait que je lui prêtasse quelque argent, puis un autre qui demande un remède. On m'envoie chercher pour aller voir un malade, et quand je reviens, je trouve à la maison un marchand, ou bien un voyageur, qui reste jusqu'au soir, nous montrant ainsi qu'il compte loger chez nous. Il y a des semaines où nous avons tous les soirs quelqu'un à héberger. C'est l'usage du pays, et nous n'avons garde de nous y soustraire. »

Le Boer laisse volontiers à ses gens les travaux pénibles; mais il dirige tout, aucun détail ne lui échappe, et, sans se trémousser, tire de ses terres un excellent parti. Il laisse bien en arrière, sous ce rapport, tel colon de plus fraîche date avec son activité incessante et ses plans d'amélioration, qui ne tiennent pas suffisamment compte du climat et de la nature du sol. Celui-ci, du reste, offre les as-

pects les plus divers suivant les contrées et les saisons. La partie la plus fertile et la mieux cultivée s'étend, sur une largeur d'une dizaine de lieues, de la côte au premier plateau, offrant une suite de riantes vallées, dont les flancs, chose bien rare au sud de l'Afrique, sont souvent couverts de magnifiques forêts. C'est là que les descendants des huguenots français ont leurs vignes aux ceps rabougris, vieux parfois de cent ans, mais fournissant un vin fort estimé. On y trouve aussi de riches colons, qui envoient chaque année à la côte de quatre à cinq mille boisseaux de froment, bien que leur culture soit des plus primitives, et qu'on voie jusqu'à douze bœufs ou davantage attelés à leurs lourdes charrues. Un grand nombre de ces fermes à grains sont disséminées aussi plus au nord, dans les vallées qui s'appuient aux monts Boggeweld et au Zwartberg; mais les propriétaires de bestiaux y sont plus nombreux encore. Il n'est pas rare d'en trouver qui ont cinq ou six cents têtes de gros bétail, et de quatre à cinq mille moutons.

Plus loin s'étend le vaste désert de Karroo, plateau de trois mille pieds d'élévation, presque stérile et complétement brûlé en été. Il est bordé au nord par une longue chaîne de montagnes, deux fois plus élevée que la première, et au delà de laquelle commence le haut plateau, de cinq à sept mille pieds d'élévation. Le nouveau domaine des Boers s'étend dans la partie de ce plateau qu'arrosent l'Orange, le Vaal et le Limpopo.

L'Etat libre, entre l'Orange et le Vaal, est en général formé de plaines fortement ondulées, dont les ondulations les plus fortes simulent de loin des collines, et au milieu desquelles se détachent quelques rochers abrupts. Dans les dépressions du sol se forment des cours d'eau qui, dans la saison des pluies, deviennent de véritables torrents, mais qui d'ordinaire se réduisent à quelques flaques, au bord desquelles les voyageurs font halte, pour que leurs attelages puissent s'y désaltérer et brouter librement l'herbe qui les entoure. Partout où ils le peuvent, les Boers élèvent des barrages pour agrandir ces réservoirs si précieux en temps de sécheresse. Ces plaines ont de verts pâturages, mais aussi de grandes étendues couvertes de pierres, semées de buissons qui offrent une bonne nourriture aux nombreux troupeaux de moutons. On y rencontre souvent des ossements de gnous, d'antilopes et d'autres animaux, naguère proie facile des lions et des chasseurs du désert. Aujourd'hui il est rare qu'on rencontre des gazelles, des antilopes ou des gnous en troupes un peu nombreuses, et les lions ont presque complétement disparu. En revanche, les rochers abritent encore beaucoup de tigres, de léopards, de loups, d'hyènes, de chacals et de chiens sauvages.

Le Vaal forme la limite entre l'Etat libre et le territoire beaucoup plus grand du Transvaal. C'est un fleuve parfois considérable, puisqu'il a, dans les plus fortes crues, jusqu'à cinquante pieds d'une eau bourbeuse, qui lui a mérité son nom de « fleuve jaune. » M. Wangemann le passa, vis-à-vis de Péniel, sur un canot de mince tôle, ou plutôt de fer-blanc, qui n'offre pas une grande sécurité aux passagers. L'eau y entrait par sept à huit trous causés par la rouille, si bien que, malgré les efforts énergiques d'un homme qui la rejetait constamment hors du bateau, celui-ci en était à moitié plein quand il arriva sur l'autre bord du fleuve, large à cet endroit comme l'Elbe. M. Wangemann admira les grands arbres qui bordent le fleuve sur les deux rives et lui donnent un aspect fort pittoresque. Il admira moins les épines qui croissent en abondance dans toute la contrée, et dont il compta jusqu'à sept espèces. Les Boers ont donné à l'une d'elles le nom de Wachebitje (Wart ein Bischen, attends un peu), indiquant par là combien il faut de peine pour se débarrasser de ses crochets aigus; une autre porte le nom, tout aussi caractéristique, de « Griffes du diable. »

Le Transvaal est en général d'un aspect plus riant que l'Etat libre, beaucoup mieux

arrosé aussi de cours d'eau de toute espèce, qui rendent les barrages inutiles et font pousser une herbe plus vigoureuse. Au lieu de rochers isolés et abrupts, on commence à rencontrer des collines, parfois couvertes d'arbres, puis de vraies montagnes, s'élevant à quinze cents et deux mille pieds au-dessus de la plaine.

Le gros gibier abonde entre le Vaal et le Limpopo : buffles, élans, zèbres, antilopes, gazelles, autruches, sans compter les girafes, les éléphants et les hippopotames, qui se sont réfugiés vers le nord, dans les halliers du Machalakœnna, du Limpopo et du Lépalulé. Malheureusement les lions se rencontrent encore sur bien des points du Transvaal, plus dangereux d'ailleurs aux quadrupèdes qu'aux hommes. M. Berthoud nous a raconté comment l'un d'eux a enlevé un bœuf de M. Mabille; mais nos amis n'en ont point rencontré, non plus que M. Wangemann, qui a parcouru la contrée dans tous les sens. Ce n'est pas toutefois que le lion se tienne toujours à distance, preuve en soit ce Boer rencontré, un bras en écharpe, à peu de distance de Prétoria, par le voyageur que nous venons de nommer. Il avait été attaqué par un lion, qui l'avait renversé, lui labourant le corps de ses puissantes griffes. Heureusement le Boer lui avait cassé d'un coup de fusil la mâchoire inférieure, de sorte qu'il ne pouvait pas mordre, et qu'un autre Boer eut le temps de charger son arme et de lui envoyer une balle au cœur.

Un autre monstre non moins dangereux est celui qui a fait donner au Limpopo le nom de « Fleuve des crocodiles, » et qui abonde aussi dans d'autres cours d'eau. On sait qu'il n'attaque jamais l'homme sur terre; mais malheur à celui qui se baigne à sa portée; malheur aussi au bœuf qui vient se désaltérer au courant : le crocodile le saisit au museau et l'entraîne dans les bas-fonds où il séjourne. Parfois il veut en user de même avec l'éléphant; mais celui-ci, l'entourant de sa trompe, l'emporte et lui fait facilement un mauvais parti. Les Boers affirment que, s'il se trouve près de là un gros arbre, l'éléphant soulève dans les airs son ennemi et le lance entre deux grosses branches, où il le laisse se débattre en vain.

Un animal bien plus redoutable aux Boers, dans toutes les contrées où ils sont établis, c'est la sauterelle. Voici comment en parle un colon de Portjesfontein : « Rien ne nous cause plus d'effroi. C'était un fléau bien choisi pour amollir le cœur de Pharaon. Quand les sauterelles s'abattent sur un point, elles anéantissent tout ce qu'elles rencontrent, n'épargnant que l'homme et les animaux, mais détruisant jusqu'au dernier vestige tout ce qui peut leur servir de nourriture.

« Au commencement de novembre (1867), quelques troupes détachées de ces hôtes redoutés avaient fait ici leur apparition. Quand elles sont ainsi peu nombreuses et qu'on aperçoit à temps leur approche, on peut encore s'en débarrasser. On cherche à les pousser vers une plaine et, le soir venu, on lâche sur elles un troupeau de moutons, un millier de têtes si possible, qui les attaquent de tous côtés à la fois, et les foulent aux pieds jusqu'à ce qu'elles soient toutes écrasées. Mais, au commencement de décembre, elles vinrent en nombre tel qu'aucun troupeau de moutons n'y aurait pu quoi que ce soit. Leurs bataillons innombrables s'avançaient du nord en uniformes rouges, et je disais à ma femme : « Si Dieu ne vient à notre aide, toutes nos » plantations seront détruites. » Mais Dieu nous montra que son bras n'était pas raccourci.

» Un jour, assez tard dans l'après-midi, j'étais sur mon pas de porte, jouissant de la fraîcheur que nous avait apportée une pluie longtemps attendue, mais regardant avec tristesse les récoltes qui m'entouraient et me demandant si bientôt tout cela n'aurait pas disparu. Tout à coup j'entends au loin comme le bruit d'un ouragan qui s'approche; je regarde et je vois un nuage noir qui descend vers la terre, remonte, puis descend de nou-

veau, se partage en plusieurs colonnes, pour se réunir ensuite en une masse compacte. Comme je me demandais avec angoisse si le terrible nuage venait sur nous, une enfant de dix ans, fille d'un Buschmen, crie à mes côtés : « Voici les oiseaux à sauterelles ! » Ces mots étaient le signal de la délivrance. Pour combattre les millions d'insectes qui allaient s'abattre sur nos récoltes, Dieu envoyait par milliers leurs ennemis les plus redoutés. Ces oiseaux ressemblent aux hirondelles, mais sont deux fois plus gros. Ils ont le vol et la couleur des martinets, et j'imagine que c'est ce qu'on appelle hirondelle de mer. Quoi qu'il en soit, ces braves défenseurs firent bien leur devoir. Ils commencèrent par voler en rasant la terre, autour des sauterelles, qui dans leur effroi se jetèrent pêle-mêle les unes sur les autres. Les oiseaux continuèrent à tournoyer autour des sauterelles éperdues, jusqu'au moment où ils s'abattirent tous ensemble sur cette masse compacte et en firent un affreux carnage. »

Le manque d'eau est le plus grand obstacle à la colonisation du sud de l'Afrique, et cet obstacle va grandissant. Des rivières qui, il y a trente ans, avaient une certaine importance, restent maintenant à sec une partie de l'année. Les ruisseaux qui s'y jettent, absorbés dès leur source par les Boers pour arroser leurs terres, ne viennent plus grossir la rivière que quand ils sont grossis eux-mêmes par des pluies abondantes. Cet état est aggravé par l'habitude de mettre le feu, en automne, aux prairies desséchées, pour les voir se couvrir, six ou sept semaines plus tard, d'une nouvelle verdure. Naturellement, cette coutume insensée détruit tout ce qui reste d'arbres et d'arbustes, et les collines déboisées attirent moins la pluie et la retiennent mal. Le sol étant en général très sec, et d'autant plus sec qu'on creuse plus profond, il faut presque tout arroser, et la valeur d'un domaine ne s'estime pas d'après le nombre des arpents, mais d'après l'eau qui s'y trouve et la facilité de l'utiliser. Une sécheresse un peu prolongée amène souvent la ruine du cultivateur. M. Wangemann en a vu plusieurs exemples : un Boer, qui avait vingt-quatre vaches et vingt-quatre chevaux, n'avait plus, après une année sèche, que deux chevaux et une vache; un autre, sur seize chevaux, n'en avait conservé qu'un seul; dans la même contrée, maints domaines étaient à vendre à vil prix à cause de la ruine de leurs propriétaires.

Si la sécheresse est un fléau, l'inondation n'en est pas un moins terrible, et le sud de l'Afrique y est tout particulièrement exposé. Nous avons lu le récit d'un épouvantable désastre, causé par la rupture d'un barrage de soixante pieds de haut, mais nous ne nous y arrêterons pas. On sait, d'ailleurs, avec quelle rapidité le moindre ruisseau devient, dans ces parages, un torrent auquel rien ne résiste. Ces crues subites ne sont pas un des moindres ennuis auquel le Boer est exposé; mais, moins pressé que le missionnaire, il attendra plus patiemment l'écoulement de l'eau. Quant aux autres difficultés, qui ne manquent pas dans sa vie, il les surmonte avec son énergie ordinaire et sa patience que rien ne peut lasser. Faut-il traverser une fondrière où les roues de son wagon disparaissent, escalader une berge qui paraît infranchissable, ou se frayer un chemin dans la montagne, il y mettra des journées entières, des semaines s'il le faut, mais il en sortira : c'est l'homme qu'il fallait à ces contrées inhospitalières.

Si les Boers établis sur des terres qui leur appartiennent ont souvent une vie bien rude, que doit être celle des Trekboers, ou bergers nomades ? On se souvient que MM. Mabille et Berthoud, dans leur course infructueuse à Thaba Moségu, en ont rencontré un qui leur a été fort utile pour transporter leurs wagons, avec ses deux vigoureux attelages de quatorze bœufs chacun, au sommet d'une montagne qu'ils ne pouvaient ni gravir, ni tourner. Il venait d'ouvrir ce chemin pour conduire ses troupeaux dans des pâturages dont nul encore n'avait pris possession. Ils vont ainsi,

n'ayant d'autre demeure que leurs wagons, cherchant les lieux inoccupés, ou faisant paître leur bétail contre rétribution dans les prairies où quelques propriétaires leur permettent de séjourner.

Il arrive souvent aussi dans le Transvaal que des Boers sédentaires quittent leurs habitations pour l'hiver, quand le fourrage leur manque. Ils se dirigent alors vers les contrées plus basses et plus chaudes, où ils trouvent des arbres toujours verts, de l'herbe en suffisance et du gibier de quoi fournir leur table. C'est un beau temps pour eux. Ils aiment cette vie indépendante, sur un sol qui ne leur appartient pas et où cependant chacun s'établit en liberté, avec femme et enfants, domestiques et troupeaux. Ils n'ont pour abri que leur wagon, tout au plus une tente; mais la température n'est pas trop froide, et il fait si bon jouir de la société des autres Boers, nombreux d'ordinaire, que le même motif a amenés dans le voisinage.

Pendant que nous en sommes à la vie pastorale, notons en passant une curieuse habitude d'une peuplade du Transvaal. Les bergers marchent toujours devant leurs troupeaux en jouant de la flûte ou d'une espèce de cor. Quand ils accélèrent le mouvement, le bétail fait de même et finit par prendre le galop. On comprend combien cela peut être précieux en temps de guerre pour mettre son bétail en sûreté; et puis, si un troupeau a été enlevé et que le berger parvienne à le rejoindre, aux sons de la marche bien connue ses animaux se pressent autour de lui, et bientôt le suivent à la course loin de leurs ravisseurs.

Encore une scène caractéristique, chez un Boer cette fois, dans une paisible et gracieuse vallée. M. Wangemann y arrivait aux derniers rayons du soleil. Il ne vit de tous côtés que chevreaux bêlant et attendant leurs mères, qu'on avait conduites au pâturage. Celles-ci ne tardèrent pas d'arriver, au nombre de plusieurs centaines, et toutes de chercher leurs nourrissons, qui de leur côté ne restaient pas inactifs. Il n'était pas facile de s'y reconnaître : le Boer dut intervenir. Il connaissait toutes les chèvres et tous les chevreaux, et conduisait ceux-ci à leurs mères, qui les avaient appelés en vain tout le jour. Cette scène patriarcale rappela à l'homme pieux qui en était témoin le bon Berger qui connaît ses brebis, qui les appelle par leur nom, et dont les brebis connaissent la voix. Mais une scène plus touchante l'attendait dans la maison du Boer. Après un culte, auquel assistaient, avec la famille du Boer et ses gens de couleur, un Boer du voisinage et sa jeune femme, celle-ci s'avança et, d'une voix émue, confirma la vérité des paroles du missionnaire. Elle avait fait l'expérience de l'amour du bon Berger, qui ne s'était pas lassé de l'appeler et de la suivre jusqu'à ce qu'elle se fût donnée à lui. Comme elle disait sa joie de lui appartenir, une petite vieille sans apparence sortit de son coin. C'était une négresse, et toutefois la jeune femme se rangea respectueusement devant elle. Elle rendit à son tour témoignage à la grâce du Seigneur. Ses paroles pleines de vie, son regard brillant, ses gestes animés commandaient l'attention, et il était visible que tous avaient pour elle une grande déférence. Elle s'appelait Adelette, avait été esclave chez le père du propriétaire actuel, et, convertie d'une vie de péché et d'idolâtrie à la parole d'un missionnaire, n'avait pas eu de repos qu'elle n'eût amené son maître à partager sa foi. Dès lors il avait vu en elle une amie, lui avait confié l'éducation religieuse de ses enfants, et avait eu la joie de les voir convertis à leur tour, ainsi que beaucoup de personnes des environs.

Nous pourrions citer plusieurs traits analogues, qui nous montreraient la bénédiction passant des nègres si dédaignés à leurs fiers oppresseurs; nous pourrions heureusement aussi mentionner des exemples, plus nombreux que nous ne le pensions d'abord, de Boers s'intéressant d'une manière active aux âmes des païens qui les entourent. Un Boer sans culture, Jean Kok, s'en alla, au commen-

cement de ce siècle, au milieu des Béchuanas pour leur annoncer l'Evangile, et se conduisit en fidèle témoin de Jésus, jusqu'au jour où il fut assassiné dans un voyage. Un autre Boer, Jean Wietze, qui vivait vers 1830 à Kobisko, entouré de Buschmens, se dit en lui-même : « Les frères moraves viennent à bout des Buschmens et des Hottentots, et moi, qui suis du pays, je ne leur pourrais rien! » Il se rendit seul dans le désert, se débarrassant des lions et des tigres au moyen de son fusil, et attirant les Hottentots et les Buschmens par son amour et sa patience. Quelquefois celle-ci lui échappait, et des horions bien appliqués tombaient sur les plus mal-appris; mais en général il ne se lassait pas de les guider, de les instruire, leur fournissant au besoin des vivres et des habits, leur enseignant l'agriculture, et finissant par être honoré de tous et aimé comme un père. Bien des Boers, qui n'en sont pas encore là, vont aujourd'hui plus facilement que naguère s'asseoir à côté des noirs pour assister à un culte, ou envoient sans scrupules leurs enfants dans les mêmes écoles que les indigènes. On peut espérer que ce progrès s'étendra : sur plusieurs points il est bien nécessaire. Aujourd'hui encore un trop grand nombre de blancs ne regardent les nègres que comme des instruments dont ils veulent tirer le plus grand parti possible, sans se préoccuper de leur bien-être matériel, ni de leur salut éternel. Dans le Transvaal, par exemple, bien des Cafres sont tenus de travailler pour les Boers la moitié de la semaine et même davantage. Ils sont, il est vrai, indemnisés pour cela, quelques-uns assez largement, d'autres d'une manière dérisoire, recevant une chèvre ou moins encore pour le travail d'un an. Il paraît que c'est dans une partie du Zoutpansberg que l'état des indigènes est le plus misérable.

En 1867, on préparait une expédition pour aller châtier une tribu qui s'était rebellée dans le Zoutpansberg, sous la conduite d'un chef nommé Katlacher. M. Wangemann eut l'occasion d'en parler à beaucoup de Boers de la contrée que cette expédition devait traverser. La plupart étaient fort peu disposés à s'y joindre, parce qu'ils donnaient les torts aux blancs bien plus qu'aux noirs. Un vieux Boer, intelligent et énergique, lui disait : « S'il s'agissait d'une guerre juste, je laisserais volontiers maison, femme et enfants pour prendre le fusil; mais ces Boers du Zoutpansberg nous font honte : ils retiennent aux noirs leur salaire, les maltraitent et volent ou tuent leurs enfants. Il faudrait plutôt les pendre que d'aller les soutenir. » Un autre Boer, qui avait fait partie de la commission envoyée sur les lieux pour examiner les griefs des deux parties, stigmatisait aussi la conduite honteuse de quelques Boers de la contrée. L'année précédente, ils s'étaient attaqués à un petit chef cafre. Ils lui demandèrent tout son bétail, qu'il donna; ses armes, qu'il livra de même. Il avait gardé deux fusils qu'on exigea, lui promettant en revanche la vie sauve pour lui et les siens. Mais quand il se fut complétement dépouillé, on le massacra sans pitié, ainsi que tous ceux de sa tribu qu'on put atteindre. On comprend que, après cela, Katlacher, redoutant le même sort, ait refusé de paraître devant la commission qui voulait l'interroger, et que, lorsqu'on lui fit demander ses armes, il ait répondu : « Venez les prendre. »

Ces armes, cause apparente du conflit, consistaient en un certain nombre de fusils que des Boers avaient remis à la tribu pour chasser pour eux l'éléphant et le buffle. Le paiement promis pour cette chasse n'ayant pas été livré, les indigènes gardèrent les armes, plus ou moins du consentement des Boers. Le gouvernement, de son côté, frappa d'une amende ces derniers, pour avoir violé la loi qui défend de fournir des armes aux indigènes, et c'était pour les réclamer par la force qu'il envoyait les troupes dont nous avons parlé. Mais le vrai motif de l'expédition était que les rebelles leur fermaient le chemin des territoires où se trouvent encore les éléphants, et les privaient ainsi d'une ressource indispensable, l'ivoire étant, avec les

plumes d'autruche, le seul objet à peu près qui amène dans le pays un peu d'argent comptant.

Quand M. Wangemann rencontra l'expédition, elle se composait d'un peu plus de quatre cents Boers et de cent Cafres, avec une centaine de wagons; mais on attendait encore des renforts. Les Cafres avaient revêtu leur costume de guerre, mais les Boers n'avaient rien qui ressemblât à un uniforme. Chacun d'eux s'arme et s'équipe à ses frais; s'il peut faire la dépense d'un cheval, il vient à cheval; sinon, il se met en route sur son wagon et combat à pied; enfin, s'il préfère rester chez lui, le gouvernement n'a pas de moyens de le contraindre. Au commencement, il règne quelque discipline dans la petite troupe; mais si l'expédition se prolonge, gare les désertions. Si le commandant veut user de sévérité, il soulève des récriminations sans nombre. Enfin il vient un moment où ses gens se prononcent en majorité pour rentrer dans leurs foyers : les travaux de la campagne les rappellent impérieusement, et force est de céder. C'est ainsi que, dans une expédition contre Mapoch, chef cafre des environs de Leidenbourg, quand il était bloqué dans sa ville et réduit presque à l'extrémité, le temps des semailles étant venu, l'armée préféra traiter et lui céder la place. Dès lors Mapoch, entouré de quelques autres chefs, est devenu la terreur de la contrée, et maint établissement prospère a été abandonné par des Boers à cause de lui.

Quant à l'expédition dont nous avons dit quelques mots pour montrer où en sont les choses aujourd'hui au nord du Transvaal, elle n'a pas réussi; les Boers n'en ont rapporté que le butin fait sur deux chefs, qu'ils ont battus au retour, près de Makapanspoort. Là-dessus les Cafres et les Bassoutos des environs ont repris courage et se sont réunis contre l'ennemi commun. Il s'en est suivi de nombreux combats, avec des chances diverses. Tantôt les Boers avaient le dessus et brûlaient les kraals des indigènes; tantôt ceux-ci étaient victorieux dans leurs attaques, et incendiaient le village de Makapanspoort après l'avoir pillé. Mankopané, chef influent, longtemps ami des missionnaires, finit par se joindre aux ennemis des Boers, qui soutenaient un fils rebellé contre lui; ses gens attaquèrent plusieurs stations et tirèrent sur les missionnaires qui s'enfuyaient. Une troupe de Boers pénétra plus tard jusqu'à sa forteresse, lui tua quarante hommes et lui enleva dix-neuf cents pièces de bétail.

La conduite des Boers dans ces luttes sanglantes fut dénoncée au parlement anglais, qui s'en occupa le 19 février 1869 et rappela à la république du Transvaal que son indépendance avait été reconnue par l'Angleterre à la condition qu'aucun esclavage ne serait toléré sur son territoire. Or il était connu de tous que les Boers avaient enlevé bien des enfants pour en faire des esclaves, et l'on prétendait même que, dans une de ces expéditions, on avait réuni les enfants trop jeunes pour être emmenés, et qu'on les avait brûlés. C'est sans doute en partie pour rendre de pareils faits impossibles que le ministère anglais s'efforce aujourd'hui de ressaisir son autorité sur les contrées qu'il a naguère abandonnées aux Boers. Les journaux annoncent, en effet, la réunion prochaine d'une conférence des délégués et représentants de la colonie du Cap, de la colonie de Natal, du Griqua-Land occidental, où se trouvent les nouveaux champs de diamant, de l'Etat libre de l'Orange et de la république du Transvaal. Ces délégués, dit-on, assistés d'un représentant de l'Angleterre, devront s'occuper de politique locale, *notamment de la condition et du traitement uniforme des indigènes;* mais le programme de leurs discussions n'est pas limité, et l'on compte qu'il en sortira une confédération de ces cinq états, « qu'un gouverneur général, assisté d'assemblées locales, administrerait un jour au nom de la couronne d'Angleterre. »

Les Boers, qui ont tout sacrifié pour échapper à la domination anglaise, consentiront-ils à l'accepter sous cette nouvelle forme? Il est

permis d'en douter, à moins qu'il n'y ait en jeu de bien puissants intérêts. Voici ce qu'écrivait sur place, il y a quelques années, le directeur des missions de Berlin, d'après les renseignements qu'il venait de recueillir : « Rien n'est précieux au Boer comme son indépendance. Impossible pour lui de se soumettre au joug d'une loi un peu stricte. Il ne l'estime qu'en tant qu'elle lui permet de se défendre contre les empiétements des autres, ou d'exiger d'eux quelque chose. Le sentiment d'appartenir à un état, d'avoir une patrie, lui est complétement étranger. Il n'y a point de peuple du Transvaal; il n'y a que des réunions de familles qui s'aident réciproquement, tant qu'elles y trouvent leur intérêt. Pour échapper aux lois des Anglais, les Boers ont émigré dans l'Etat libre de l'Orange, et de là dans la république du Transvaal; si aujourd'hui l'on voulait y établir des lois auxquelles il faille se soumettre dans les moindres détails, ou seulement des lois qui frapperaient d'une manière effective le meurtre ou l'oppression des indigènes et l'enlèvement de leurs enfants, un grand nombre de Boers ne pourraient le supporter et préféreraient émigrer du côté du Zambèze.... Il y a déjà dans l'air des rêves d'expédition contre le pays de Mossélékatsi. »

D'un autre côté la question d'argent commence à jouer un grand rôle dans ces contrées. Elles s'appauvrissent graduellement, même la colonie du Cap, pendant longtemps si prospère. Ici l'on se plaint de la maladie de la vigne, de l'abaissement du prix des denrées et des terres, du haut prix de la main d'œuvre, de la cherté croissante des objets manufacturés, de l'augmentation des impôts depuis que la colonie a un parlement et une administration séparée; les chemins de fer, qui devaient y remédier en partie, n'ont fait qu'aggraver le mal. Dans les nouvelles républiques et surtout dans le Transvaal, on se plaint de la difficulté des transactions, du manque de routes et de la pénurie d'argent comptant. M. Berthoud nous apprend que le président Burghers demande au Volksraad, ou parlement de ce dernier pays, un crédit de douze millions et demi pour commencer un chemin de fer de Leidenbourg à la baie de Delagoa; « il désire, ajoute notre ami, exploiter le fer, le cuivre, la houille, aussi bien que l'or du pays. » L'arrangement proposé par l'Angleterre aiderait-il à trouver l'argent nécessaire pour ces grandes entreprises et avancerait-il la prospérité de ces contrées? Nous ne savons. Puisse-t-il, en tout cas, s'il doit réussir, tourner à l'avancement du règne de Dieu.

Nous avons dit que l'argent est très rare dans le Transvaal; on y supplée par le papier, qui est utilisé sur une très vaste échelle. Les négociants peuvent en émettre comme le gouvernement. Les assignats de celui-ci (bluebecks) ont cours forcé, mais perdent au moins le 15 °/。 si l'on veut les réaliser. Dans les magasins, on les reçoit, il est vrai, pour leur valeur nominale, mais on élève d'autant le prix de la marchandise. L'acheteur apporte souvent aussi, au lieu d'argent ou d'assignats, des denrées, de la laine surtout, qui est le principal objet d'échange, parce qu'elle peut facilement s'exporter. Le marchand les prend au plus bas prix possible, tandis qu'il compte très haut ses marchandises. Il réalise ainsi de grands bénéfices, mais il perd bien facilement aussi, surtout si la laine baisse sur les marchés anglais.

Mais si l'argent est rare pour beaucoup de Boers, la disette de la Parole de Dieu est pour eux bien plus générale. Nous avons dit le petit nombre de leurs pasteurs, et ils ont peine encore à les avoir au complet. On se soucie peu, au Cap ou en Hollande, d'aller occuper ces postes lointains, et ce ne sont pas toujours les sujets les plus distingués qui s'y décident. Il arrive des candidats dont les études ont été fort imparfaites, et qu'on accueille néanmoins; d'autres sont imbus des idées du jour, et viennent augmenter le parti qui peu à peu s'est détaché de l'ancienne orthodoxie. Pour un pasteur fidèle, la tâche est

semée de difficultés. Les colons ont souvent une manière de voir et de faire si invétérée, qu'elle leur paraît toute naturelle et sans le moindre péché. Si le serviteur de Dieu, qui n'en juge pas ainsi, se tait néanmoins, sa conscience l'accuse; s'il parle, la plupart souriront de la simplicité d'un homme qui met les noirs au même niveau que les blancs; s'il veut employer des moyens disciplinaires, alors on ne rira plus. Un pasteur qui s'était permis de refuser la sainte cène à un Boer coupable d'un meurtre, se vit condamner à 500 livres sterling, pour avoir porté atteinte à l'honneur de l'inculpé. On comprend que cette position attire peu les pasteurs fidèles. Et pourtant, il faut bien porter à ces âmes le pain de vie qu'on distribue toujours plus abondamment aux païens qui les entourent.

Nous avons souvent été étonné de voir les Hollandais, si zélés pour les missions, laisser presque entièrement de côté un champ qui doit leur tenir plus à cœur que tout autre. Dans une grande assemblée réunie en Hollande, en 1863, on rendit compte du travail de onze sociétés formées dans le pays en vue des missions : une seule, celle de l'église chrétienne réformée séparée de l'état, avait songé aux Boers et avait envoyé, en 1858, dans le Transvaal un ministre de l'Evangile, pour s'occuper des blancs comme des noirs; un autre ouvrier se préparait pour la même œuvre dans l'école de théologie de Kampen. L'œuvre que le synode de l'église réformée du Cap a entreprise, depuis 1848, avec le concours de la société des missions du sud de l'Afrique, a une plus grande importance. Il a envoyé de divers côtés de zélés évangélistes, qui s'intéressent aux Boers comme aux gens du pays; le Transvaal en a deux, MM. Hofmeier et Gonin; mais c'est peu pour une si grande tâche. Les missionnaires, il est vrai, y suppléent en partie. Ces hommes, longtemps si méprisés des Boers, aujourd'hui encore bafoués de plusieurs, ont laissé toutefois dans le cœur d'un grand nombre des semences bénies. Depuis plusieurs années, on remarque un changement sensible dans l'opinion à leur égard. Si l'on entend souvent encore des plaintes contre les missionnaires, qui font croire aux *schepsels* qu'ils sont des hommes et augmentent ainsi leurs prétentions; s'il arrive encore que tel district envoie à la chambre des députés choisis pour cet office à cause de leurs déclamations contre les missionnaires, — ceux-ci n'en sont pas moins bien reçus aujourd'hui dans la plupart des maisons.

Il y a aussi un changement bien marqué sous ce rapport dans les régions gouvernementales. En 1862, le président de l'Etat libre de l'Orange déclara, devant une conférence missionnaire où se trouvaient des représentants de plusieurs églises, qu'il favoriserait désormais de tout son pouvoir les missions, tandis que jusqu'alors il les avait regardées, disait-il, tout au moins comme inutiles. C'est le même homme qui avait refusé longtemps le passage au missionnaire Moffat. En 1865, dans la guerre contre Moschesch, le président Brandt avait donné l'ordre, hélas! bien mal suivi, d'épargner les missionnaires et leurs propriétés; deux ans plus tard, le même M. Brandt manifestait à M. Wangemann des dispositions bienveillantes envers les missions. Celui-ci trouva aussi le meilleur accueil et les promesses les plus encourageantes auprès du président de la république du Transvaal, qui était alors M. Martin Prétorius. Il l'assura à plusieurs reprises que les anciens préjugés contre les missionnaires berlinois avaient presque complétement disparu; il était convaincu que, avant un an, il n'en resterait plus trace, sauf peut-être chez les colons plus grossiers du Zoutpansberg. A Prétoria, en tout cas, il les voyait entourés d'une considération universelle, et il promettait de faire tout son possible pour les soutenir. Ces dispositions sont précieuses, et nous espérons que tous les missionnaires sauront en profiter. Les nôtres auront peut-être sous ce rapport une position particulièrement difficile; mais nous savons que, même dans ce Zoutpansberg si décrié,

ils ont trouvé chez plusieurs, à leur premier voyage, un accueil bienveillant. Puissent-ils répandre partout autour d'eux la bonne odeur de Christ, dans les maisons des blancs comme dans les huttes des indigènes!

AD. MAYOR.

BIOGRAPHIE

Jean-Louis Micheli.

A deux lieues environ de Genève, sur le plateau élevé qui précède les Voirons, est assis le beau et riche village de Jussy, dominé par un petit castel construit en 1621 par Théodore Agrippa d'Aubigné. Rien de considérable n'a été changé à sa construction primitive, ni les tourelles de ses angles, ni l'espèce de belvédère carré qui surgit du milieu du toit, ni ses fenêtres rares et antiques. Des fossés, de grands arbres, un jardin en terrasse donnent au manoir du Crest quelque chose de seigneurial. Il devint vers 1632 la propriété de noble Jacques Micheli, dont les ancêtres appartenaient à la nombreuse émigration italienne qui, au seizième siècle, chercha un refuge à Genève contre les rigueurs de l'inquisition. C'est dans cette demeure qu'a longtemps vécu l'excellent et regretté Jean-Louis Micheli.

Né à Genève le 16 décembre 1812, il fut placé de bonne heure par son père, qui aimait la campagne et la vie du manoir, chez le professeur Humbert qui dirigeait au chemin du Mail, à Plainpalais, une maison d'éducation. Esprit distingué, M. Humbert savait développer chez ses élèves le goût littéraire. Micheli lui doit beaucoup à cet égard. Il éveilla en lui l'amour de la lecture; il lui apprit à écrire, et c'est de son séjour au pensionnat de Plainpalais que date l'habitude qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie, d'avoir toujours sur lui un calepin pour prendre des notes sur ses lectures, ou fixer immédiatement les résultats de ses méditations. Micheli avait du reste, de nature, un esprit vif et délié; il aimait la plaisanterie; il eut toujours à lutter contre une promptitude trop grande à saisir les ridicules des personnes qui l'abordaient.

Comme la plupart des jeunes gens de son rang, Micheli étudia le droit. Ses études à l'académie ne furent pas signalées par des succès éclatants, mais il se distingua par le soin tout particulier avec lequel il les poursuivit.

Dès l'âge de vingt ans, ses compositions littéraires obtenaient l'approbation des vrais connaisseurs. En 1833, quelques étudiants genevois publièrent un journal mensuel, l'*Album littéraire*, devant contenir exclusivement les travaux de leurs jeunes collègues. Micheli y inséra entre autres articles l'histoire d'un homme qui consigne chaque soir dans un cahier, le récit franc et complet des événements intimes de la journée. Cet essai fut hautement apprécié. «J'avais quatorze ans, écrit le jeune auteur, quand un vieux oncle m'engagea à commencer ce travail journalier.... D'après ses conseils, je l'écrivais avec la plus entière franchise, et pour cela je m'étais bien pénétré d'avance de cette idée que personne ne le lirait jamais.... Je ris encore au souvenir d'une petite course de huit jours au plus que je fis à l'âge de quinze ans. Avant de partir, je rassemblai les feuilles de mon journal, et j'en remis avec solennité aux mains d'un ami le petit paquet ainsi étiqueté : *A brûler, si je viens à mourir.* — Oh! c'est que toutes mes mauvaises pensées, tous mes péchés d'enfant, grands et petits, y étaient consignés; et quand deux jours de suite il me fallait inscrire la même sottise, le troisième, au moment de recommencer, je pensais à ma honte pour le soir, je pensais à cette troisième accusation, et cette considération m'arrêtait. Plus tard, homme fait, et près de commettre des fautes graves, la même considération est venue souvent m'arrêter encore. Il faudrait être, je crois, bien profondément perverti pour pouvoir ainsi, chaque soir, écrire froidement ses péchés du jour, sans rougir et sans se promettre de changer. Ce point de vue

moral sous lequel je m'habituai bientôt à considérer mon journal, me le rendit si précieux que, pour rien au monde, je n'aurais voulu y renoncer[1]. » — « Au sujet de cet article, raconte M. le pasteur Gaberel, Töpffer nous disait : « Eh, messieurs, quand on fait un » programme, il faut y demeurer fidèle; vous » annoncez les compositions littéraires de vos » camarades et vous publiez le travail d'un » moraliste mûri par les épreuves de la vie » et familier dès longtemps avec les finesses » de ce genre, le plus difficile de tous. » Il ne voulut pas croire aux vingt ans de l'auteur, et l'embarras de Micheli était charmant à l'ouïe des éloges adressés en sa présence au vieil anonyme[2].

A partir de l'année 1834, dans laquelle Jean-Louis Micheli perdit sa pieuse mère, après plusieurs mois de souffrances intolérables acceptées avec une grande foi, un développement religieux, inconscient d'abord peut-être, mais progressif, se fit en lui. Jusque-là, complétement muet sur les sujets sérieux, dans ses relations avec l'un de ses plus fidèles amis, M. le ministre Marc Vernet, il se mit à les aborder sans aucune ostentation, mais de telle façon que son interlocuteur ne put pas douter qu'une évolution se faisait dans son esprit et surtout dans son cœur. Toutefois plusieurs années s'écoulèrent sans qu'une conversion au sens propre du mot s'opérât. Dans l'hiver de 1838, il prit part à une réunion de jeunes gens qui décidèrent de se réunir régulièrement une fois chaque semaine pour étudier la Bible et prier en commun. « La première réunion, nous écrit l'un de ses fondateurs, fut très embarrassée. Je me rappelle, en particulier, l'étonnement que me causa l'attitude à la fois gênée et candide de Micheli. Il exposa ses doutes, quelques expériences de jeunesse, et cela d'une façon si simple et si sincère, que je l'aimai dès ce jour-là. Cette première réunion fut un pas immense dans la vie chrétienne de ceux qui y participèrent. »

Le plaisir que les quatre ou cinq amis, qui se réunirent dès lors chez M. Vernet, éprouvaient à se rencontrer et l'intimité croissante qui s'établit entre eux, suscitèrent bientôt un autre projet. Afin de continuer quelques études littéraires, ils résolurent au début de l'hiver de 1839 de se réunir chaque lundi soir avec quelques autres amis pour lire ensemble Virgile. Ce furent là les débuts de la société dite du *Latin* qui existe encore aujourd'hui. Nous avons eu entre les mains les travaux *inofficiels* de cette société, poésies et prose. Notre regret est grand de ne pouvoir communiquer à nos lecteurs quelques pièces de vers charmantes dues à la plume de Micheli et dans lesquelles il a versé son esprit et son cœur. Quant à la réunion biblique, elle continua encore pendant deux années. Longtemps interrompue, elle recommença il y a une vingtaine d'années, avec l'adjonction d'éléments nouveaux. M. le ministre Vernet en est demeuré le centre.

Dominé par son goût pour les études littéraires, Micheli avait appris simultanément l'allemand, l'anglais, l'italien et l'espagnol, afin de pouvoir lire dans les originaux les chefs-d'œuvre de ces diverses langues. Encouragé dans cette voie par les chefs de l'académie de Genève qui lui avaient promis la création d'une chaire spéciale de littérature comparée, il voyageait, pour compléter ses connaissances, en France et en Grande-Bretagne, lorsqu'un grave accident vint pour un temps interrompre ses projets. Pendant une excursion qu'il faisait en Ecosse avec son père, il fut précipité dans le canal Calédonien par une secousse du steamer, sur lequel il s'était assoupi. Comme il était bon nageur, il put, malgré l'étourdissement et le poids de ses habits, se soutenir jusqu'à l'arrivée du canot sauveteur, mais une grave maladie fut la suite de cette chute. Ramené très souffrant au château du Crest, il se remit lentement, mais conserva dès lors une impres-

[1] *Album littéraire*, journal genevois, 1re année, N° 4. Pag. 124-125.
[2] *Eglise libre*, 1875, N° 20. Pag. 157.

tion douloureuse à la tête, qui lui interdisait le travail intellectuel prolongé. La carrière littéraire de Micheli se trouvait sérieusement compromise, mais il ne renonça cependant point à l'espoir d'y entrer un jour.

Grâce à la bienveillance d'un ami, il nous est possible de communiquer à nos lecteurs quelques extraits de sa correspondance avant et après le douloureux événement que nous venons de rapporter.

Londres, 10 juin 1838.

« Me voici maintenant dans une tout autre capitale qui, vous me l'avez dit quelquefois, vous a plu davantage que l'autre (Paris). J'y suis depuis trop peu de temps pour pouvoir porter un jugement de comparaison, d'autant moins que je n'entends pas la langue, et me vois privé par là d'un moyen que l'on regarde souvent comme accessoire, mais qui me semble à moi de la première nécessité pour connaître le pays. Lisant couramment et comprenant quelque peu l'anglais, je ne doute pas qu'un séjour de six semaines à la campagne ne m'eût suffisamment dérouillé, mais cela n'a pu s'arranger.... Cela, je vous l'avouerai, me donne un grand découragement et m'empêche de rechercher ici des relations intéressantes. Nous avons une nombreuse famille, apparentée dans la plus haute société, et c'est là que se passe la plus grande partie de notre temps. Or vous savez que la *haute société* est recouverte en tout pays d'un certain vernis uniforme qui fond toutes les couleurs nationales dans une nuance européenne de bien peu d'intérêt.... J'ai retrouvé *** fort content de son poste. Il donne une soirée demain; ce sera la première où j'aurai vu autre chose que de l'aristocratie. Je m'en réjouis fort, ainsi que d'un grand dîner de deux cents personnes auquel il me conduit, et qui se donne au grand Herrschel, pour fêter son retour du Cap de Bonne-Espérance. Avant-hier, il m'accompagna à *Hamlet;* je m'étais réjoui comme un enfant de cette représentation; j'avais relu la pièce dans la journée pour être en état de la bien comprendre; puis, quel n'a pas été mon désappointement en entendant hurler ce chef-d'œuvre tout comme auraient pu le faire les acteurs des boulevards, à Paris. Les faux applaudissements du public, son indifférence aux passages les plus admirables, m'ont prouvé ce qu'on m'avait déjà dit, c'est que le public allemand goûte et comprend Shakespeare beaucoup plus que les Anglais....

» Mon père qui n'est pas venu depuis trente-cinq ans à Londres y trouve bien des changements; parmi ceux qui l'ont frappé péniblement, je vous citerai l'observation du dimanche. Ma sœur et moi nous en avions tant entendu parler que nous avons été aussi bien tristement affectés de voir que cette sanctification se bornait à la fermeture des boutiques, car c'est le jour où, d'un côté, la classe inférieure commet le plus de délits et où, de l'autre, on se rend au Parc avec le plus de luxe et d'empressement. Nous avons trouvé la plupart des gens beaucoup plus occupés de ce qu'il n'est pas défendu de faire le dimanche, que de la destination de ce jour; ils me rappellent ma petite nièce à qui on défend de marcher sur la plaque devant la cheminée, et qui prend plaisir à se tenir sur la lisière. Demain nous aurons, je l'espère, une journée intéressante, devant visiter quelques écoles et prisons avec la célèbre Mme Fry que j'ai vue souvent à Paris cet hiver et qui m'a intéressé extrêmement. »

Malgré une cure aux bains de Saint-Gervais, faite dans l'été de 1839, la santé de J. L. Micheli, gravement ébranlée par l'accident que nous avons raconté, ne se raffermit point. L'hiver de 1840 fut au contraire marqué par une recrudescence de sa maladie. Une fluxion de poitrine s'était déclarée et l'avait mis aux portes de la mort. Mais la foi du malade s'était consolidée par l'épreuve. « J'ai cherché le Seigneur bien loin, disait-il à un de ses amis le 27 février 1840, et il est si près! »

Au printemps Micheli entrait en convalescence. Il se rendit à Montreux d'où il écrivit les lignes suivantes :

« Une poitrine qui se fatigue bien vite à causer, une cure de lait d'ânesse qui retient. prisonnier, puis une cure dans quelque eau thermale, puis un hiver en Italie,... tout cela semble bien éloigner le moment où je pourrai reprendre avec mes bons amis les douces habitudes de se voir fréquemment.... Je contemple et admire sans cesse ce beau pays, mais je ne suis pas ingambe, et quand je roule dans la poussière de mon éternelle grande route, et quand je vois à gauche un petit sentier qui gravit par des vergers bien verts jusqu'à des bois pittoresques, il m'arrive bien quelquefois de pousser un soupir en songeant aux ascensions que je faisais l'année dernière à Saint-Gervais. Puis, bien vite, je pense à tout le bien que je me suis fait ici, et je ne trouve que des grâces à rendre au Seigneur. Je crois, cher ami, que vous serez singulièrement frappé de ma bonne mine; depuis que mes souffrances ont si fort diminué, il me semble que j'ai tout à fait repris mon visage ordinaire.

» J'ai vu M. Cuénod qui m'a fait grand plaisir, mais je ne l'ai pas entendu prêcher; un sermon est encore bien fatigant pour moi; puis, je vous l'avouerai, je suis si jouissant de pouvoir lire la Bible que je n'éprouve le besoin de rien autre. C'est chaque jour pour moi le sujet de nouvelles actions de grâces. Mon ami, j'ai été beaucoup auprès de vous par la prière et ai passé ainsi des moments bien doux, mais je sens que je suis encore trop *homme* pour que cette communion à distance puisse me remplacer la vue et le serrement de main; j'espère que bien vite après mon retour vous aurez quelques heures libres, pour venir au Crest, où nous prierons ensemble.... »

En juillet Micheli se rendit aux bains du Mont-Dor, en Auvergne. Une lettre du 11 juillet 1840 raconte ses impressions pendant ce séjour.

« J'ai été beaucoup pendant ce voyage en la présence du Sauveur, et vous savez combien cela est doux. J'y ai été fréquemment amené par un choix de passages que m'avait fait mon excellente mère (par le cœur) Mme V., et par le petit portefeuille de ma bonne S.. avec les deux cartes signées L.... J'ai trouvé dans ce tirage au sort de paroles toutes amies et consolantes, beaucoup plus de douceur que je n'attendais, et je regarde ceci comme une faveur de notre bon Dieu, que sa Parole puisse acquérir pour nous encore plus d'efficacité, lorsqu'elle nous arrive au travers d'une bouche amie.... Je commence tout de suite par vous dire que je suis bien quant au moral, parce que je sais que c'est là ce qui vous intéresse le plus; puis je vais vous faire un peu mon histoire.

» A mon arrivée ici, j'ai été singulièrement trompé sur ce pays qu'on m'avait tant vanté et qui est sinon laid, au moins, comme disent les Anglais, *quite indifferent.* Montagnes sans arbres, couvertes de débris de rochers et de buissons rabougris, voilà la vue dont on jouit de la petite vallée du Mont-Dor; il est vrai qu'en en sortant on rencontre sans aller trop loin des paysages plus boisés et quelques positions pittoresques, mais Montreux! mais Saint-Gervais! comme tout cela est loin de vous!... Nous sommes une trentaine dans l'hôtel, et le ton de la conversation est celui que j'aime, c'est-à-dire le simple, le bon enfant, si nécessaire dans une réunion spontanée de gens destinés à vivre très rapprochés pendant un temps fort court. On est, pour moi en particulier, d'une bonté extrême, bonté que je ne saurais m'expliquer de la part d'étrangers, si je ne savais que notre bon Dieu est intarissable dans ses faveurs, et qu'elles se présentent sous toutes les formes. Quand j'ai dû garder la chambre, tout le monde est venu me voir, en me témoignant un vif intérêt. Les dames m'apportaient des fleurs, et on avait toujours soin de venir au moins deux, afin de me distraire sans trop me faire causer. Il y a un monsieur du faubourg Saint-Germain qui ne manque jamais, quand il trouve que je cause trop, de me faire un petit signe du bout de la table, ou de

gronder ma voisine; ne trouvez-vous pas cela bien aimable de la part d'un étranger? La plupart de ces gens étant légitimistes, tiennent encore à leur religion, et j'ai cherché quelquefois à avoir avec eux quelque conversation sérieuse, mais leur point de vue est en général tout extérieur, et nous avons bien de la peine à nous entendre. J'ai déjà écrit à quelques personnes ce qu'une comtesse me disait, et je vous l'écris aussi parce que cela m'a frappé : « Dame, monsieur, c'est un beau » livre que vot'Bible, c'est p'têtre le mieux » écrit qu'il y ait. » J'éprouve, quand j'entends parler ainsi, une grande pitié pour ces pauvres âmes qui croient pouvoir se passer ou même devoir s'abstenir de ce pain de vie, et en même temps une grande reconnaissance pour le Seigneur, qui m'a mis à même de l'apprécier, du moins en partie, et d'aimer à m'en nourrir. Je veux vous citer encore un mot de ces bonnes catholiques. — La conversation se porta l'autre jour sur les moyens factices de s'endormir : les uns parlaient de compter jusqu'à cent, d'autres de regarder en idée couler l'eau, etc. « — M. Micheli va » me gronder, dit une de ces dames, mais je » ne connais pas de meilleur moyen que de » dire mon chapelet. — Dame, c'est tout clair, » reprit la même comtesse ***; moi, quand » j'ai de la peine à m'endormir, je prie le » bon Dieu. Eh bien, si je m'endors, c'est qu'il » m'exauce. » Le mouvement que je ne pus retenir à ces paroles marquait sûrement plus que de la surprise, car la dame ajouta avec vivacité : « — Mais, monsieur, j'en ai parlé à » mon confesseur, et il m'approuve tout à fait. » Voilà où en est pour ces belles dames cette institution de la confession qui pourrait être si utile et si belle. »

Peu après son séjour au Mont-Dor, Micheli partit pour le Piémont avec un de ses amis. Il visita les Vallées vaudoises et entra en relations, soit avec les pasteurs des églises officielles, soit aussi avec le petit groupe de fidèles qui se rattachaient à la congrégation d'Antoine Blanc, disciple de Félix Næf. La froideur et le formalisme des premiers lui firent trouver du plaisir à se rapprocher du foyer plus vivant des dissidents [1]. Les deux amis se rendirent dans la montagne où se tenait la réunion dite des Audins. Ils y trouvèrent une assemblée assez nombreuse et furent édifiés par les paroles des frères Blanc. Toutefois le chant traînant et presque lugubre de ces montagnards les frappa peu agréablement. Micheli ajoute à l'occasion de la réunion des Audins cette réflexion qui marque une tendance très accentuée de son esprit : « Tout en étant personnellement très édifié de Blanc et des siens, je ne me sens aucune sympathie pour leur séparatisme; j'avoue même ne pas le comprendre. Le dernier synode a, en effet, rétabli l'ancienne confession de foi des Vallées, telle que les Blanc la demandent, en sorte que maintenant leur dissidence, leur éloignement de la sainte cène ne portent plus que sur des points de discipline, et vous savez que la discipline et votre ami Micheli sont deux!... » Cependant l'attachement de Micheli au régime officiel ne le rendait point partial, et il savait à l'occasion en démêler les faiblesses et les mesquineries.

Après cette visite aux Vaudois, les deux voyageurs voulurent compléter leurs informations sur les Vallées à une tout autre source. Grâce à leurs relations, ils avaient pu être introduits auprès de Mgr. Charvat, l'évêque de Pignerol, homme distingué, à la table duquel ils rencontrèrent le curé de La Tour. L'esprit charitable de Micheli ne s'arrêtait pas aux démarcations qui séparent trop souvent les croyants des diverses confessions. Il représente ce curé comme l'un des chrétiens les plus doux qu'il ait encore rencontrés. « Nous avons vu beaucoup de prêtres, continue-t-il, et nous nous persuadons qu'on peut se sauver dans l'église romaine, et que cette église est loin de chanceler sur sa base.... »

De Pignerol, Micheli et son compagnon de

[1] Nous rappelons que ces impressions datent de 1840. Depuis lors un souffle nouveau a vivifié l'antique église des Vallées.

route, M. Ch. E., se rendirent à Turin où ils visitèrent quelques hommes de mérite, appartenant aussi à la religion romaine, tels que Silvio Pellico et le chanoine Cottolengo dont les institutions de charité excitèrent à un haut degré l'intérêt des deux amis[1]. C'est peut-être à ce contact aimable avec des chrétiens distingués de l'église catholique, que Micheli doit de n'avoir jamais adopté sans réserve les antipathies huguenotes si prononcées du milieu qui l'entourait habituellement à Genève.

La saison rigoureuse approchait, et la santé encore chancelante de Micheli exigeait le climat du midi. Il se rendit à Rome avec son père et sa sœur. On ne lira pas sans intérêt quelques-unes de ses impressions pendant le premier séjour qu'il fit dans cette ville, où des raisons de santé le ramenèrent plus d'une fois dès lors.

Rome, 19 janvier 1841.

« Nous voici depuis environ deux mois à Rome, et le mauvais temps nous y poursuit avec une constance si acharnée qu'à peine avons-nous vu ce qu'on voit ordinairement en quinze jours. Mon grand promenoir pendant la pluie, c'est Saint-Pierre. Une température égale et suave règne toute l'année dans ce vaste temple. L'intérieur m'enchante tous les jours davantage; l'extérieur est resté toujours au-dessous de mon attente. C'est au reste l'impression générale. Le pape répondait l'autre jour à un comte prussien qui lui exprimait cette opinion : « Eh bien, mais » voilà pourquoi je dis aux chrétiens de » toutes les communions : entrez donc, pour» quoi restez-vous dehors? »

Une des cérémonies les plus intéressantes auxquelles j'aie assisté ici est celle qui a eu lieu, il y a peu, à l'Institut des missions, *Propaganda fide*. Les élèves, de diverses nations, y ont chanté en quarante langues les louanges du Sauveur et de sa mère; il y avait des Géorgiens, des Californiens, des Pégus, des Ethiopiens, des Chinois, etc. Le son de plusieurs de ces idiomes est si bizarre que l'assemblée a eu peine quelquefois à s'empêcher de rire. C'était un spectacle très original que tous ces visages noirs, rouges, bronzés; ces yeux chinois, ces nez cafres, tout cela en costumes de prêtre. L'idée de la cérémonie est noble et touchante, mais malheureusement l'exécution a trop de côtés risibles. Le fameux cardinal Mezzofanti était là dans son élément. A la fin, tous les élèves sont venus lui faire leur génuflexion et lui baiser la main, et, sauf deux ou trois, il a parlé à chacun sa langue avec un sûr de soi, une absence d'hésitation qui tiennent du prodige. Je n'ai point cherché à écouter même les langues que j'aurais pu à la rigueur comprendre, car j'ai toujours les nerfs de la tête bien sensibles. J'ai fait jusqu'à présent moins de progrès que je n'espérais. Je tousse souvent assez, et si j'ai repris de notables forces de corps, de façon à pouvoir marcher longtemps sans fatigue, c'est là tout. Ma pauvre tête surtout n'avance pas; c'est là la plus rude épreuve et pour laquelle j'ai bien besoin du secours d'en haut et des prières de mes amis.... »

[1] Il écrivit en 1845 au sujet des établissements hospitaliers de Cottolengo : « Les lecteurs de la *Bibliothèque universelle* (janvier 1841) n'ont sûrement pas oublié le bon chanoine Cottolengo, de Turin, et son hospice commencé avec deux incurables et comptant, après dix années, plus de quinze cents malades de toute espèce. Ils se rappellent cet homme humble et pauvre, mais plus riche par sa confiance en Dieu que les plus riches de la terre, et qui, pour nourrir tant de gens n'avait et ne voulait avoir d'autre revenu que le pain quotidien que lui dispensait fidèlement son Père céleste en proportion des malheureux qu'il lui envoyait. Je parle au passé, car le chanoine n'existe plus. Un jour que le chef de la police lui exprimait des craintes bien naturelles sur ce que deviendraient à sa mort ces quinze cents malades : « Moi, s'écria Cottolengo, avec une foi qui passa » dans l'âme du magistrat, moi, je ne mourrai ja» mais! Ou plutôt, ajouta-t-il avec un de ses naïfs » sourires, quand je mourrai, c'est que mon Dieu » aura désigné, pour prendre ma place, un homme » qui vaudra beaucoup mieux que moi. » En effet, un jeune Elisée s'est rencontré qui a relevé le manteau de cet Elie, et qui, héritier de sa foi, trouve en elle, comme lui, de quoi fournir à tous les besoins de cette immense infirmerie. »

A son retour d'Italie au printemps de 1842, Micheli était entièrement rétabli. L'espérance d'une union avec une personne chrétienne et distinguée qu'il avait rencontrée dans le cercle de ses relations immédiates, se présentait à sa pensée; elle ne tarda pas à se réaliser. Dans l'été de la même année, les jeunes époux partirent pour les eaux du Mont-Dor. Nous pouvons sans indiscrétion emprunter à une lettre du 22 juillet quelques lignes qui nous diront quel cas faisait Micheli de la communauté de foi dans le mariage :

« Cette journée, commencement d'un bonheur plus grand que je n'avais jamais osé le rêver, cette journée s'est passée telle que je le désirais, telle que j'avais toujours demandé à Dieu qu'elle se passât. Nous souhaitons vivement en pouvoir consacrer quelques heures à nous deux ou plutôt à nous trois, avec notre céleste Ami.... Dès lors les bénédictions du Seigneur nous ont accompagnés, et chaque jour je comprends mieux ce que vous me disiez sur le mariage relativement au temps d'époux. C'est le vestibule et le temple, oui, l'Esprit saint a ses raisons qui, dans la Bible, parle peu ou point des fiancés et toujours des maris ou des femmes. Pour l'imagination peut-être y a-t-il pour les *promessi sposi* quelque charme de plus, mais pour l'avancement chrétien, pour le soutien mutuel dans la foi, dans l'obéissance, il faut le mariage, il faut cette confiance sans bornes, il faut cette intimité qui ne ressemble à aucune autre. Qu'ils sont doux ces moments, mon bien cher ami, où du fond de son cœur l'on demande ensemble au Seigneur de nous donner une reconnaissance proportionnée à ses bienfaits.... C'est une bien douce pensée que de se dire que tout cela nous est donné de Dieu pour faire le charme de notre passage ici-bas. Nous lisons beaucoup ensemble, de l'anglais, de l'italien, Mme Necker, Port-Royal, puis nous nous promenons à cheval dans les montagnes.... Nous jouissons avec gratitude, tout en sentant que cela ne peut et ne doit pas durer, que *cette vie n'est pas un roman, mais un voyage avec beaucoup de compagnons auxquels il faut songer.* »

(*La suite au prochain numéro.*)

LOUIS RUFFET.

HISTOIRE RELIGIEUSE
CONTEMPORAINE

L'église libre de Lausanne.

Nous avons publié, il y a quelques années, quatre articles sur l'origine et la situation de l'église libre de Lausanne jusqu'au commencement de 1866 [1]. Ce travail remarquable, dû à la plume du professeur Samuel Chappuis, vient d'être continué jusqu'à la fin de 1874 par un rapport que l'église de Lausanne a présenté sur elle-même à notre dernier synode. Nous empruntons à ce rapport, rédigé par M. le pasteur Alexis Reymond, les fragments suivants.

Durant les neuf dernières années, la marche générale de notre église n'a pas subi de changement considérable.

Les réunions du culte du *dimanche matin* ont continué à être bien fréquentées. Habituellement nos deux chapelles se remplissent, ou à peu près. Nous ne pensons pas que les membres inscrits forment plus de la moitié du nombre des assistants.

Quant aux réunions du *dimanche soir*, elles sont, comme jadis, beaucoup moins suivies que celles du matin. Aux Terreaux cependant l'assemblée est encore assez forte; mais en Martheray, elle ne compte pas au delà d'une soixantaine de personnes. C'est là un indice fâcheux. Nous savons bien qu'il y a des nécessités domestiques auxquelles il faut satisfaire; nous savons aussi que beaucoup de parents, après avoir assisté au culte

[1] Voir *Chrétien évangélique*, Année 1870, pag. 234, 285, 330 et 374.

du matin, et avoir ensuite conduit ou envoyé leurs enfants au service spécialement destiné à ces derniers, pensent devoir passer la soirée du dimanche en famille; ce dont nous ne saurions les blâmer, loin de là. Mais les causes d'absence ne sont pas toutes aussi légitimes; et ce qui le prouve bien, c'est que, pour certaines circonstances extraordinaires, dans lesquelles une curiosité, que du reste nous ne désapprouvons nullement, trouve à se satisfaire, on peut voir, le soir du dimanche, nos chapelles être insuffisantes pour contenir tous les auditeurs.

Il est possible aussi que les services du dimanche soir dans nos deux chapelles dussent être organisés autrement qu'ils ne le sont, et même différer l'un de l'autre. Plus d'une fois, quelques personnes ont demandé pour ce moment-là des services spéciaux de cène et d'édification mutuelle; et diverses tentatives faites pour donner à ces réunions un caractère particulier ne sont point restées sans résultat. C'est ainsi qu'une explication suivie des articles du symbole, faite en 1867, a attiré pendant plusieurs dimanches un bon nombre d'auditeurs. Quelques années plus tard, quatre conférences apologétiques, faites également par l'un des pasteurs ordinaires, ont été suivies par un public nombreux, du sein duquel se sont même élevées quelques objections, transmises par écrit au conférencier, qui y répondait dans la séance suivante. — En un mot, nous pouvons répéter, à l'égard des réunions du dimanche soir, ce qu'en disait, il y a neuf ans, le rapport de M. Chappuis : « On sent que l'organisation de ces réunions est encore dans un état provisoire, et que nous n'en avons pas fini avec les tâtonnements. » Aussi le conseil d'église doit-il s'occuper de nouveau de cette question, qui probablement se résoudrait d'elle-même, si un souffle puissant de réveil venait à passer sur notre ville et sur nous.

Les *réunions de prières du mercredi soir* se sont poursuivies, pensons-nous, avec bénédiction. Le chiffre bien modeste des assistants s'y est quelque peu accru; mais il est très désirable de voir grandir le nombre de ceux qui prennent part à ces réunions familières, et de ceux qui y parlent. Plusieurs de nos frères qui pourraient et qui devraient y faire entendre leur voix, se laissent arrêter par une timidité déplacée.

Les réunions du *jeudi matin*, du commencement de novembre à la fin d'avril, sont consacrées à l'étude suivie et détaillée d'un livre de l'Ecriture, étude toujours plus nécessaire de nos jours. Les personnes qui fréquentent ce service (en très grande majorité des femmes), le suivent assidûment; mais elles sont moins nombreuses que lorsque Louis Bridel dirigeait ces réunions.

Nous avons des *services* spéciaux *de cène* la veille de Noël et la veille du Vendredi saint. Sauf dans ces deux occasions, la cène se distribue à la fin d'un service de prédication ou d'explication biblique, et cela quatre fois par mois, une fois le matin et une fois le soir dans chaque chapelle.

Le *chant des cantiques* dans nos assemblées de culte s'est amélioré, grâce surtout aux efforts d'une société de chant sacré qui, durant l'hiver, a chaque dimanche des exercices fort bien dirigés. Les chanteurs, au nombre de deux cents, inscrivent leurs noms et paient une modeste contribution qui permet de couvrir les frais des leçons. Quand il s'agit d'œuvres vraiment bonnes et utiles, et surtout de ce qui va au bien des âmes, nous ne devons pas craindre de provoquer les sacrifices et les offrandes. On tient à une cause dans la mesure de ce que l'on fait pour elle; et s'il est vrai que l'amour produit les sacrifices, il est vrai aussi que les sacrifices nourrissent l'amour. — Le concours de la société de chant nous a permis d'avoir, ces deux dernières années, le soir de Noël et le soir de Pâques, des services composés uniquement de lectures bibliques, de chants et de prières. Il nous paraît que de tels services sans prédication sont tout à fait à leur place dans ces journées de fêtes chrétiennes.

Pour les *enfants*, l'église de Lausanne a établi, depuis de longues années, un service spécial, qui, sans être exactement ce qu'on appelle une école du dimanche, a cependant le même but. Il réunit environ deux cent cinquante enfants, sans parler des plus jeunes qui se rassemblent à part sous la direction d'une de nos sœurs. En outre, un assez bon nombre de membres de l'église s'emploient dans huit ou neuf écoles du dimanche, qui ne dépendent pas de notre Conseil.

Les *pasteurs* se sentent entourés d'affection et de confiance. L'accueil qu'ils reçoivent dans leurs visites pastorales, l'accès qu'ils trouvent souvent en dehors des limites de l'église, le nombre relativement considérable de catéchumènes qui leur sont confiés et l'influence de la prédication parfois bien étendue dans une ville telle que la nôtre; voilà, malgré certaines oppositions fort naturelles, tout autant de moyens par lesquels ils peuvent agir au dedans et au dehors de notre monde ecclésiastique. Mais comment ces moyens seraient-ils efficaces? comment même seraient-ils mis en œuvre avec le discernement et la vigueur nécessaires, sans l'onction continue de l'Esprit du Seigneur? Que l'église l'implore donc sur ses conducteurs! « Frères, écrivait saint Paul aux fidèles, priez pour nous. »

Le *Conseil d'église* est composé des quatre pasteurs et de douze anciens. Il rend toutes les années compte de sa gestion qui est contrôlée par une commission de l'assemblée générale. Chaque fois le Conseil a reçu le témoignage de s'être occupé avec dévouement et fidélité des intérêts de l'église. Une question qui l'a souvent occupé, c'est celle de la reconstruction de la chapelle des Terreaux et de nos salles d'école. Il est certain que, dans ces dernières, la place et l'air y sont mesurés trop parcimonieusement, qu'en été la chapelle est très étouffante et que sur les galeries en particulier on respire difficilement, et qu'enfin dans plusieurs occasions la place a manqué le dimanche matin. Il est fâcheux aussi que nous n'ayons pas un vaste local pour les occasions extraordinaires, et fâcheux encore que nous n'ayons pas de petite salle pour les petites réunions. Tout cela n'est que trop vrai. Mais démolir la chapelle des Terreaux!... Les étrangers peuvent bien l'appeler une laide bicoque, les Lausannois la regardent d'un autre œil. Combien de souvenirs s'y rattachent! C'est là que, soit dans les assemblées de culte, soit dans les synodes, se sont fait entendre tant de voix aimées, vénérées, quelques-unes éloquentes, et qui ne retentiront plus ici-bas. — Et puis, bâtir! c'est vite dit; mais il faut beaucoup d'argent pour cela, et le loyer de la chapelle en serait plus que triplé. Or c'est une des vertus de l'église de Lausanne que si elle fait volontiers des sacrifices pour les divers besoins généraux et premiers de l'église, en revanche son Conseil se sent tenu à beaucoup d'économie pour les choses locales ou moins indispensables. Et pourtant il faudra bien, bon gré mal gré, songer une fois à reconstruire. On le sent très bien : mais comme les corps constitués sont conservateurs par essence, il s'est formé, depuis plus de quatre ans déjà, un comité d'initiative pour recueillir des dons et des actions, et qui maintenant va mettre la main à l'œuvre et reconstruire... non pas la chapelle, s'il vous plaît, mais seulement les écoles. Ainsi les enfants seront servis les premiers; puis le lendemain aura soin de ce qui le regarde et de ce qui nous regarderait bien un peu, nous hommes d'aujourd'hui. Mais on ne peut pas tout faire à la fois, et peut-être que le courage et la force viendront en chemin et à la longue. Nous voulons l'espérer de la grâce fidèle de notre Dieu.

Notre *assemblée générale* a le plus souvent deux ou trois séances par année; mais bon nombre de ses membres paraissent n'y prendre aucun intérêt. Ces séances, en effet, auxquelles pourraient assister près de deux cents personnes, n'en ont guère compté au delà de quatre-vingts, et souvent moins encore. Il y a dans cette abstention habituelle

une négligence fâcheuse. Car si les affaires administratives sont parfois peu attrayantes, elles sont importantes néanmoins pour la bonne marche de l'église.

Outre les assemblées générales, qui ont un caractère essentiellement administratif, nous avons eu, chaque année, d'aûtres *réunions composées des membres de l'église, hommes et femmes*, pour leur communiquer une partie du rapport annuel du Conseil, ou une relation sur le synode, ou quelque circulaire des commissions permanentes, ou bien encore pour l'installation de nouveaux anciens.

Comme nos circonstances locales amènent une certaine dispersion de l'église et rendent ainsi plus difficiles les relations personnelles, on a cherché à remédier à cet inconvénient par des réunions tout à fait libres, dues à l'initiative individuelle, et qui occupent quelques soirées de la saison d'hiver. Ce sont les *réunions à l'hôtel de France* entre hommes seulement; puis les *réunions de quartier* pour hommes et femmes, qui se tiennent tantôt dans une maison, tantôt dans une autre. Là les tasses de thé et les conversations particulières alternent avec le chant, la prière et avec un entretien général sur quelque sujet intéressant l'assemblée.

Le Conseil d'église a institué des *commissions spéciales*, dont les principales sont la diaconie, la commission des écoles et une commission locale d'évangélisation.

La *diaconie* n'agit qu'à l'intérieur de l'église. Elle a dépensé environ 1200 fr. par an en assistances, tout en cherchant à distribuer aussi le pain spirituel.

Nos *deux écoles* marchent bien, et plusieurs indices permettent d'affirmer qu'elles ont exercé sur plusieurs enfants, et indirectement sur leurs parents, une influence religieuse. Aux écoles est annexée une petite bibliothèque populaire et religieuse; fondée il y a six ans, elle compte maintenant au delà de quatre cent cinquante volumes.

L'œuvre de notre *commission locale d'évangélisation* s'est consolidée et étendue. Elle possède un évangéliste qui s'y consacre entièrement. Profitant du concours des pasteurs et de plusieurs autres frères de bonne volonté, notre ouvrier a pu établir des réunions régulières dans huit localités des environs de Lausanne; il a ainsi un champ de travail fort étendu et il fait un grand nombre de visites : il distribue parmi les soldats, les ouvriers et les malades de l'hôpital des traités français, allemands et italiens, et il organise chaque été des réunions en plein air, où ne viennent malheureusement pas ceux que l'on voudrait surtout y attirer. — Ce qui nous manque pour donner à l'œuvre de l'évangélisation l'ampleur et la force désirable, c'est la coopération générale des fidèles, c'est l'esprit agressif et l'empressement chez tous à rendre témoignage à Jésus-Christ. Le succès de l'évangélisation dépend d'une effusion plus abondante de vie dans l'ensemble de l'église, et il ne faut pas se lasser de la demander.

Une œuvre qui touche à l'évangélisation, ce sont les *conférences du vendredi soir*. Chaque hiver, depuis huit ans, notre église fait donner dans ses chapelles six conférences publiques sur divers sujets d'histoire, de littérature générale ou biblique, d'apologétique, de morale, etc. L'utilité de telles conférences est évidente; car de nos jours plus que jamais il importe de montrer la vérité évangélique dans la richesse de ses applications diverses, et dans ses relations avec la vie humaine tout entière. Au reste, le public s'y presse en foule.

Quant aux *missions*, bien que nos réunions mensuelles ne soient pas fréquentées comme elles pourraient et devraient l'être, on peut dire cependant que les missions évangéliques en général et la mission vaudoise en particulier sont, dans l'église de Lausanne, l'objet d'un intérêt cordial et y reçoivent de nombreuses offrandes. Ce n'est pas que l'idée d'une mission dirigée et soutenue spécialement par l'église libre n'ait rencontré d'abord parmi nous bien des craintes et des hésita-

tions, et même des opposants décidés, en même temps que de chauds partisans. Bientôt cependant la discussion fit son œuvre, non pas de division, mais de fusion; et l'on peut dire qu'en général les décisions synodales ont été cordialement et complétement acceptées. Certains faits ont contribué d'ailleurs à accroître et à généraliser parmi nous l'intérêt pour l'œuvre des missions : je veux parler des réunions qui ont précédé le départ de nos missionnaires Creux et Berthoud en 1872; puis, dans les deux années suivantes, des séances des missionnaires Paul Germond et Henri Gonin. Dieu veuille que les impressions reçues en ces diverses occasions, et qu'a ravivées tout récemment la visite de M. Ramseyer, ne s'effacent point des cœurs!

Pour terminer l'énumération de nos diverses assemblées, j'ajouterai que nous avons pris part régulièrement aux *conférences des églises du centre* (Morges, Lausanne, Lutry, Cully, Cheseaux); que chaque année nous nous sommes joints aux *réunions de prières de la première semaine de janvier;*

Que nous avons des réunions mensuelles de prières de l'*alliance évangélique;*

Que le 17 mars 1872 nous avons célébré le *vingt-cinquième anniversaire* de la fondation de l'église libre;

Que le Conseil a fait donner en 1868 deux séances sur l'indépendance de l'église à l'égard de l'état, et sur les caractères spéciaux de l'église libre vaudoise;

Et enfin que nous avons été visités maintes fois par des *frères du dehors*, qui ont parlé dans nos chapelles de leurs œuvres respectives.

Quant au *personnel de notre église*, en 1866, nous comptions 720 membres inscrits : dès lors, nous avons eu 420 inscriptions, dont 97 venant d'autres églises libres du canton. Aujourd'hui cependant, nous n'avons que 58 membres de plus qu'il y a neuf ans. Notre nombre total est de 778 (215 hommes et 563 femmes). Nos pertes en fait de membres inscrits ont donc atteint le chiffre de 362. D'abord, nous avons eu quelques démissions, huit personnes, dont quatre ont passé au darbysme. Puis, nous avons perdu par changement de domicile 170 personnes, ainsi bien plus qu'il ne nous en est arrivé des autres églises du canton; mais il faut remarquer qu'un certain nombre de nos partants se rendaient à l'étranger. Enfin, nous avons eu 180 décès. Nos pertes ont été considérables, non-seulement par le nombre, mais aussi par la grande place que plusieurs de nos défunts occupaient au milieu de nous. Grâces à Dieu, nous savons « qu'ils ne sont pas perdus, qu'ils nous ont devancés. »

Malgré tant de décès et de départs, il semble néanmoins qu'au bout d'une période de neuf ans, notre accroissement, en fait de membres inscrits, devrait être plus considérable que le chiffre de 58; surtout si l'on considère que nous avons eu en moyenne, chaque année, 63 catéchumènes nouveaux, parmi lesquels il y a ordinairement plus de garçons que de filles. Cette jeunesse reçoit une instruction évangélique donnée avec soin; elle est entourée, en quelque mesure du moins, de la sollicitude de l'église. Chaque automne, au commencement des cours, une réunion spéciale et publique de prières, toujours très fréquentée, implore sur les catéchumènes la bénédiction du Seigneur; et à la fin des cours les classes qui terminent leur instruction sont ordinairement recommandées, dans une réunion spéciale de clôture, à l'intérêt et aux prières de l'église. C'est après cela que ceux des catéchumènes qui veulent confirmer l'engagement de leur baptême et participer à la cène peuvent le faire au fur et à mesure qu'ils le désirent. Nous avons eu, en moyenne, 36 confirmants, mais il faut ajouter à ce chiffre un certain nombre de catéchumènes, surtout parmi les jeunes filles, qui sont devenus communiants sans avoir accompli l'acte proprement dit de la confirmation, qui ne leur paraissait pas nécessaire. En outre, un certain nombre de nos anciens catéchumènes n'ont point fait profession de la foi et n'ont

jamais pris la cène. Nous désirons qu'à cet égard chacun agisse en toute liberté et droiture : nous souhaitons vivement sans doute que nos jeunes gens se convertissent et le plus tôt possible, et qu'ils professent alors leur foi, mais non pas qu'ils accomplissent des actes de formalisme, ni qu'ils communient « indignement. »

Soit! nous dira-t-on; mais l'accroissement du chiffre de vos membres inscrits n'est pas proportionné au nombre de vos catéchumènes. C'est vrai; et il y a à cela deux raisons. L'une, très normale, c'est qu'un assez bon nombre de nos catéchumènes, après avoir terminé leur instruction religieuse, quittent notre pays, emportant dans leur cœur, nous l'espérons, la semence de la parole divine, qui fructifiera parfois bien loin de nous. — L'autre cause est en revanche anormale. Il est des jeunes gens qui, quoique communiants, tardent ou hésitent à prendre une position ecclésiastique décidée. Ils ne sont pas suffisamment éclairés sur ce point et ils négligent d'y réfléchir; ou bien ils répugnent à tout ce qui les engagerait et les lierait, peut-être parce qu'ils s'alanguissent et que leur foi a baissé. En un mot, il y a là une lacune. Il est certain qu'un *communiant*, que celui qui professe croire en Jésus-Christ, devrait se rattacher formellement à une église. Il le devrait par franchise chrétienne, et aussi pour son propre bien spirituel. Au reste, le défaut dont nous parlons n'est pas, dans notre pays, particulier à la jeunesse; il est de tous les âges. Que de gens auxquels on voudrait crier : Faites donc flotter au vent votre drapeau, et dites carrément ce que vous êtes! Combien de personnes, dans notre ville, qui sont sincèrement attachées à notre église, qui la soutiennent de leurs dons, qui en réalité n'ont pas d'autre patrie ecclésiastique; mais qui répugnent à franchir le pas, plus décisif à leurs yeux, de l'inscription! — On ne peut rien forcer à cet égard; il faut se borner à instruire; il faut demander à Dieu de dissiper par son esprit toute obscurité, et surtout de faire abonder dans les âmes la vie de la foi. La vie amène avec elle la lumière et l'entière décision du cœur.

Oui, la vie! plus de *vie spirituelle!* plus de foi, plus d'amour! une plus réelle consécration de nous-mêmes au Seigneur! — N'est-ce pas là, en nos temps, un cri qui monte presque partout, du cœur des croyants? — Eh bien, en fait de vie spirituelle, à quoi en sommes-nous dans l'église de Lausanne? Ce que nous avons dit jusqu'ici répond en quelque mesure à cette question. Car ce qui a été fait parmi nous et ce qui se fait encore est un produit de la liberté, de la bonne volonté, et témoigne par là même d'une impulsion intérieure et d'une vie spirituelle, trop faible, je le pense, mais enfin réelle.

J'ajouterai que l'une des manifestations de la foi et de la vie, savoir l'esprit de sacrifice, les *libres offrandes*, la libéralité pour l'œuvre de Dieu, s'est non-seulement maintenu parmi nous, mais encore s'est un peu accru. La somme des dons s'est augmentée dans une proportion un peu plus forte que le chiffre de nos membres. En 1865, la contribution de l'église de Lausanne à la caisse centrale avait été de 18500 fr.; en 1874, elle a été de 25030 fr. — A côté de cela, nos dépenses locales sont considérables. Il y a les loyers de nos chapelles et de nos salles pour catéchumènes, les frais de chauffage et d'éclairage, le salaire des concierges, les suppléments de traitement aux pasteurs, le traitement de notre évangéliste, les frais pour les écoles, pour la direction du chant, pour les conférences, pour la diaconie, etc. — Nos ressources proviennent soit d'une collecte à domicile, faite annuellement chez les membres et les amis de notre église, soit des troncs des chapelles, soit des dons remis directement à notre caissier, soit enfin de legs. Nous recueillons en outre des offrandes pour les missions et pour diverses œuvres chrétiennes déterminées, lorsque les donateurs ne préfèrent pas les faire tenir eux-mêmes aux sociétés auxquelles ils sont destinés. En 1866, le

total de nos recettes était de 41 780 fr.; l'an dernier, il était de 48 200 fr.

Mais ces données n'indiquent pas suffisamment ce qu'a été et ce qu'est la vie spirituelle de notre église, bien qu'elles en constituent un élément d'appréciation. A quoi en sont les membres de l'église sous le rapport de l'humilité, de la piété, de la charité, de l'amour fraternel, du détachement du monde, de l'esprit de prière, de la vie en Dieu, de l'intégrité de cœur et de conduite, de la consécration d'eux-mêmes à ce Seigneur qui les a rachetés? Rendent-ils honorable en toutes choses l'Evangile qu'ils professent? Ont-ils du zèle pour la gloire de Dieu, pour le salut des âmes, pour rendre témoignage à Jésus-Christ?

En présence de telles questions, nous sentons que nous avons sujet de nous humilier, et nous le sentirions encore davantage, si nous nous connaissions mieux. Nous devons confesser aussi qu'il y a eu parmi nous, rarement sans doute, mais enfin qu'il y a eu de ces chutes graves dont les ennemis de l'Evangile triomphent et qui sont dans l'église un sujet de consternation. Nous reconnaissons encore que chez plusieurs personnes on remarque un esprit de mondanité, une certaine mollesse, un laisser-aller, la disposition à se contenter du médiocre en fait de piété; tout autant de choses qui alanguissent bien des âmes d'ailleurs sincères. — A côté de cela, et grâces en soient rendues à Dieu, il y a eu et il y a dans notre église de nombreuses bénédictions. Des âmes sont nées à la vie de la foi et mûrissent pour le royaume céleste. L'esprit de paix, la sympathie chrétienne et les bonnes œuvres ne font pas défaut. Il y a même dans l'obscurité d'une vie cachée des âmes qui, nous le croyons, brilleront comme de vraies perles à la lumière du grand jour du Seigneur.

En somme, nous ne pensons pas que la vie de notre église ait fléchi : son œuvre s'est même développée à certains égards; mais nous n'avons vu aucun de ces mouvements intenses et étendus auxquels on donne le nom de *réveil.* Ah! que la vie de Christ grandisse parmi nous! Que l'onction du Saint-Esprit découle sur nous pour nous remplir de sainteté, d'amour et de puissance! Ce n'est certainement pas, pour les chrétiens indépendants, le moment de croiser les bras, de mettre bas les armes et de voiler la devise de leur drapeau : « Christ, seul et parfait Sauveur, et Christ, seul chef de l'église. »

De plus en plus le monde repousse celui qui seul est le libérateur des âmes et la lumière des consciences. De plus en plus aussi les églises nationales méconnaissent la souveraineté de Jésus-Christ. Il y a sans doute des différences entre elles; et nous nous réjouissons en particulier de ce que notre canton n'en est pas jusqu'ici, en fait de lois ecclésiastiques, au même point que les cantons voisins. Nous savons également que les diverses églises nationales renferment un bon nombre de chrétiens et de pasteurs zélés, animés d'une foi vivante et aussi d'un esprit large et fraternel; mais il n'en est pas moins vrai qu'en général les églises nationales, entraînées par leur position même, tiennent de plus en plus école de scepticisme, en donnant dans leur sein les mêmes droits aux affirmations de la foi et aux négations de l'incrédulité; c'est-à-dire en proclamant, par le fait, qu'il n'y a pas de vérité religieuse. Cela est profondément triste, sans doute; mais il n'est pas étonnant que des institutions ecclésiastiques *nationales* reproduisent, surtout dans notre époque de démocratie, le pêle-mêle des idées et des sentiments, ainsi que l'hostilité contre l'Evangile qui se trouvaient dans la nation elle-même. De telles institutions perdent ainsi, et de plus en plus, le caractère d'églises de Jésus-Christ. La vie chrétienne s'ouvre d'autres canaux et se crée des formes nouvelles. Le Seigneur a levé son étendard et il appelle à lui son *peuple de franche volonté*, qui lui doit la *libre* offrande de son cœur, de sa vie et de ses biens.

La Convention de Brighton.

I

Brighton, 100 000 habitants, ville de bains située au bord de la Manche sur la côte méridionale de l'Angleterre.

On l'avait choisie pour siége de la Convention, à cause du grand nombre de logements disponibles, la saison des bains ne commençant qu'à la mi-juin. La municipalité avait cédé gratuitement les magnifiques locaux connus sous le nom de *Pavilion Buildings*, sorte de palais construit dans le style mauresque au milieu d'un parc. Il y a là deux corps de bâtiments, superbes édifices, composés, l'un de deux salles immenses, le *Dôme* et le *Corn-Exchange*, l'autre, d'une série de salons dans lesquels les membres de la Convention, accourus de toutes les parties du monde au nombre d'environ huit mille, pouvaient se distribuer selon leur préférence pour les sujets à l'ordre du jour.

M. Pearsall Smith avait fait inviter environ cent cinquante pasteurs du continent, de dénominations et de nationalités fort diverses. On nous avait envoyé des billets circulaires Cook, des logements avaient été préparés pour nous recevoir, un contrat passé avec un restaurateur pour nous fournir trois repas par jour. En outre, des salles furent mises à notre disposition au premier étage du *Pavilion* pour y tenir notre correspondance et y avoir des réunions plus intimes entre nous. Ce ne fut pas un des moindres agréments de notre séjour à Brighton que cette occasion de faire connaissance avec des hommes distingués de toutes les parties du monde, et de renouer des relations avec d'anciens camarades d'étude depuis longtemps perdus de vue.

II

Le but de M. Pearsall Smith n'était nullement, comme plusieurs l'avaient cru, de proposer aux églises un système de théologie nouveau. M. Smith n'est point un théologien; on dirait même qu'il a peur de la théologie. C'est tout simplement un chrétien conséquent.

Il y a une vingtaine d'années qu'une servante qui avait soif de sainteté lui adressa un matin la question suivante :

— Pensez-vous que si je demande à Dieu de me garder aujourd'hui du péché, il exaucera ma requête?

M. Smith fit une réponse évasive, mais sa conscience avait été troublée. Il eut recours à la prière et à l'Ecriture, et il acquit bientôt la conviction que Dieu voulait et que Dieu pouvait préserver du péché ceux de ses enfants qui se confieraient en lui. Ce fut pour lui comme une révélation. Il s'était imaginé jusqu'alors que le péché était plus ou moins un mal nécessaire, et qu'il fallait se faire à l'idée de n'être jamais ici-bas que de misérables impotents, des lépreux à demi guéris. Il comprit qu'il y avait dans les immenses richesses de la grâce et dans l'infinie grandeur de la puissance de Dieu *envers ceux qui se confient en lui* (Eph. I, 18 et 19), des ressources dont il n'avait jamais eu l'idée de profiter. Prenant dès lors hardiment pour lui toutes les promesses divines, il ne tarda pas à faire l'expérience qu'une vie de communion avec Christ, qu'une vie en Christ dans la sainteté est chose possible, parce que c'est chose voulue de Dieu.

M. Smith a dès lors passé sa vie à dire à ses frères :

— Ne limitez pas par votre incrédulité le saint d'Israël, ne mettez pas des bornes à la puissance de l'amour divin. Voulez-vous en éprouver l'efficace? Livrez sans réserve à Dieu vos membres, vos facultés, vos biens, comptez sur lui et vous verrez s'il ne vous donne pas la victoire sur tous vos ennemis.

Confiance et obéissance, tel est, nous le tenons de sa bouche, le résumé de son enseignement, ou plutôt de ses exhortations. Car M. Smith enseigne moins qu'il n'exhorte :

— Vous savez ces choses, nous disait-il continuellement, vous serez bienheureux si vous les faites.

III

La manière de M. Pearsall Smith ne laissa pas d'abord de nous étonner. Il présidait lui-même la plupart des réunions, n'offrant jamais la parole, ne laissant aucune place aux manifestations spontanées. Constamment entouré d'un état-major d'hommes parvenus comme lui à une pleine certitude de foi, il leur donnait ses ordres par un geste, par un regard, les faisant prier, parler, chanter ou taire à son gré. Habitués à des réunions où règne la plus grande liberté, nous éprouvions d'abord quelque peine à voir la présidence humaine s'accentuer si énergiquement. Nous reconnûmes plus tard qu'au point de vue tout pratique où M. Smith s'était placé, sa méthode avait du bon. Un accord parfait entre les orateurs, aucun hors-d'œuvre, pas une allocution qui ne portât coup, pas une prière ou un chant de cantique qui ne fît faire à l'assemblée un pas en avant.

Il fut bientôt évident qu'en tacticien consommé, M. Smith avait admirablement disposé ses moyens d'action. Comme dans une bataille savamment conduite, où les différents corps donnent tantôt successivement, tantôt tous à la fois, mais toujours avec ensemble, la prière venait à propos pour renforcer l'impression produite par le discours, et le cantique habilement choisi arrivait comme le point final.

Dès le milieu de la deuxième journée, ceux d'entre nous qui connaissaient déjà par expérience la marche d'un réveil, eurent le sentiment que l'ennemi commençait sa retraite, non toutefois sans la couvrir par des retours offensifs.

Vraiment admirable m'apparut alors l'action de l'Esprit de Dieu.

Tantôt l'Ecriture était présentée aux chrétiens infidèles comme un miroir dans lequel on les invitait à contempler leurs difformités spirituelles; tantôt elle agissait comme la sonde qu'on promène dans la plaie pour en mesurer les profondeurs cachées; tantôt encore, on eût vraiment pu la comparer à un scalpel bien aiguisé. On voyait les fronts s'assombrir, on entendait des soupirs étouffés.

— Nous ne sommes pas venus ici pour parler de repentir, nous disait-on, mais pour nous repentir. Ne nous contentons pas de parler, agissons.

C'était une action, en effet, que cette Convention de Brighton, et une action engagée résolûment. Plusieurs qui étaient venus pour s'instruire, pour prendre des notes, croyant assister à de simples conférences, ne tardaient pas à se sentir mal à l'aise, comme pris eux-mêmes à partie. Le crayon leur tombait des mains, et ils oubliaient bientôt rapports et comptes-rendus pour ne plus s'occuper que de parer les coups portés en pleine poitrine.

A la guerre, il est de bonne tactique de pousser vivement l'action et de profiter sur-le-champ du moindre avantage, jusqu'à ce que l'ennemi, serré de près, étourdi, ne sachant plus où se tourner, se trouble et perde pied. Alors encore convient-il de ne pas le laisser à lui-même, mais bien plutôt de le poursuivre l'épée dans les reins. A cet égard, la Convention de Brighton peut être considérée comme une campagne bien réussie. Sa durée a été de dix jours entiers. Dix jours! se représente-t-on ce que c'est que de demeurer pendant dix jours sous un feu bien nourri?

Nous connaissons tous la tactique du cœur humain, quand il se voit serré de près : — A demain! s'écrie-t-il. Il ne faut pas prendre une résolution aussi sérieuse que celle de se rendre, sans y avoir longuement réfléchi.

Le lendemain, la vie ordinaire a repris son cours, les affaires sont là qui réclament notre temps, nos pensées,... la bonne impression va s'effaçant. Mais si demain nous retournons entendre les prédicateurs qui aujourd'hui nous ont remué la conscience, il nous sera plus difficile de résister à leurs attaques. C'est ainsi que, même chez les plus rebelles, la résistance diminue de jour en jour, jusqu'au moment où la digue élevée par l'égoïsme

ou par l'orgueil cède au torrent de la grâce. Alors tout est emporté d'un coup; c'est l'heure des grands mouvements.

J'eus pendant ces journées l'occasion de suivre le travail qui s'opérait chez plus d'un ami. Les cas ne se ressemblaient guère; chacun avait ses difficultés spéciales provenant de ses antécédents, de son caractère, de ses circonstances particulières. Ce qu'il y avait de commun, c'était l'esprit de résistance; et il était curieux vraiment de voir apparaître, puis disparaître toutes les excuses, toutes les objections, que le cœur naturel avait tenues en réserve dans ses profondeurs pour la défense de son terrain.

Certaines âmes arrivaient dès les premiers moments à la pleine lumière et à la pleine délivrance. On aurait dit de certaines autres qu'elles étaient résolues à s'ensevelir sous les décombres plutôt que de céder la place; de jour en jour plus sombres, plus taciturnes, sur la défensive jusqu'au bout.

Non pourtant, pas jusqu'au bout! Rencontrant à Londres, huit jours après la Convention de Brighton, un ami qui m'avait paru ne pas bénéficier beaucoup des réunions, je le trouvai radieux.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Eh bien, me répondit-il avec un joyeux sourire, je ne sais pas comment cela s'est fait; mais j'avais à peine quitté Brighton que la vérité m'est apparue, mes résistances ont cessé et je suis le plus heureux des hommes. Ma confiance en Jésus augmente d'heure en heure, Dieu me bénit au delà de tout ce que j'aurais pu imaginer.

Absolument comme ces lépreux qui, s'en étant retournés, furent guéris en chemin.

IV

Pour avoir une idée de la multiplicité des moyens d'action dont disposait M. Pearsall Smith, il suffit de jeter un coup d'œil sur le programme d'une de ces dix journées de travail, préparé le soir par M. Smith et ses collaborateurs, imprimé pendant la nuit et distribué le matin à l'issue du premier meeting:

De 7 h. à 8 h. 30 m. — Réunion de prière dans le *Corn-Exchange*. — Réunion pastorale allemande dans le grand salon. — Réunion pastorale française dans le Casino.

Les Anglais ont la réputation de se lever tard. Ils ont prouvé pendant ces conférences qu'ils savaient déroger à leurs habitudes: plus d'une fois l'immense salle du *Corn-Exchange* se trouvant remplie avant sept heures du matin, il fallut ouvrir celle du *Dôme*. Que c'était réjouissant de voir passer dans les rues encore désertes ces centaines, ces milliers de dames, de messieurs, de jeunes gens, d'enfants même, à l'allure rapide, ayant presque tous à la main la Bible et le recueil de cantiques. On se rencontrait aux carrefours et l'on se saluait d'un regard, comme l'on fait entre vieilles connaissances. Et la longue procession allait se renforçant de rue en rue, jusqu'au moment où, débouchant sur la grande place, l'on reconnaissait de loin l'entrée principale de la maison de prière à l'essaim toujours renouvelé qui l'entourait.

De 9 h. 30 m. à 10 h. 30, réunion d'étude biblique ou d'enquête (*enquiry*) dans cinq locaux différents.

De 11 h. à 1 h. 15, réunion générale au *Dôme* et au *Corn-Exchange*.

A 3 h., conférence biblique de Mme Pearsall Smith dans la salle du *Dôme*, réunion générale au *Corn-Exchange*, meetings pour entretiens familiers dans trois autres locaux; enfin, service spécial pour jeunes femmes à l'Hôtel de ville.

De 4 h. à 5 h. 30, Mme Smith répète au *Corn-Exchange* la conférence qu'elle a faite au *Dôme*, tandis que des meetings divers se tiennent dans d'autres locaux.

De 6 h. 15 à 7 h. 30, réunion pour les témoignages, service d'évangélisation pour la colonie française de Brighton, meeting pour les âmes troublées, réunion spéciale pour les Juifs.

Enfin de 8 à 9 h. 30, trois grandes réunions générales pour les chrétiens, et des services

[év]angélisation dans différents quartiers de [la v]ille.

[A]u revers de la feuille donnant chaque [ma]tin le programme de la journée, se lisaient [les] recommandations suivantes :

« Nous nous sommes réunis comme chré[tie]ns pour croire aux promesses de Dieu, [pou]r nous soumettre entièrement au Seigneur [Jés]us, et pour *entrer dans le repos.* Voici [que]lques directions pratiques à cet effet.

» 1. Venez dans un esprit d'obéissance. [So]umettez votre être tout entier à l'enseigne[me]nt du Saint-Esprit. Dieu parle par les Ecri[tur]es; soyez disposé à mettre de côté tout [pré]jugé.

» 2. Renoncez cordialement à tout péché [con]nu et même à tout ce qui serait douteux, [à] tout ce qui ne serait pas *de la foi.*

» 3. Venez pour trouver le Seigneur. Atten[d]ez-vous avec confiance à être béni vous-même, individuellement.

» 4. Faites de la Bible votre lecture princi[pa]le, sinon unique.

» 5. Evitez dans vos demeures les conver[sa]tions propres à vous détourner de l'objet [d]es conférences. Evitez surtout la contro[v]erse. Si quelqu'un est en désaccord avec vous, priez avec lui.

» 6. Mangez avec modération, habillez-vous avec simplicité, retirez-vous de bonne heure.

» 7. Que votre premier acte le matin, au réveil, soit de vous rappeler :

a. Que le sang de Christ a effacé tous *vos* péchés.

b. Que vous êtes entièrement à lui par achat et en vertu d'un don volontaire de vous-même.

c. Qu'ainsi il n'y a point de nuage, pas même d'ombre, entre votre âme et Dieu.

d. Que le Seigneur se charge de garder heure après heure l'existence qui lui a été ainsi confiée.

» 8. Que cet acte matinal demeure l'attitude constante de l'âme pendant la journée. Si votre communion avec Dieu était troublée par une défaillance momentanée, qu'une confession instantanée du péché commis la rétablisse aussitôt. »

V

En homme pratique, M. Pearsall Smith n'avait rien négligé pour assurer le succès de la Convention. Dès le second jour, des affiches, placardées sur toutes les portes, annonçaient qu'il serait interdit de quitter la salle pendant les discours, les prières ou le chant des solo. Les personnes empêchées de rester jusqu'à la fin étaient engagées à profiter, pour sortir, des moments où l'assemblée tout entière était occupée à chanter.

Des gardiens de l'ordre en nombre considérable se tenaient constamment autour des portes et dans les couloirs, échelonnés de distance en distance, ayant à la main un long bâton de sapin, un véritable alpenstock, insigne de leurs fonctions. On les avait choisis parmi de jeunes chrétiens qui s'étaient offerts pour ce service. Il leur fallait quelquefois beaucoup d'énergie en même temps que de tact pour se tirer de la position critique où les plaçaient l'affluence considérable et le zèle des auditeurs. Rien ne m'a fait plus de plaisir que le soin tout religieux qu'ils apportaient à remplir leurs modestes fonctions.

D'après le programme d'une de nos journées, on aura pu voir que nous ne perdions pas notre temps. Plusieurs réunions ayant lieu simultanément, il fallait forcément faire un choix, chacun se laissant diriger par ses inclinations ou ses besoins. Il nous arrivait aussi parfois de nous donner quelques heures de congé passées dans la solitude du cabinet, ou dans la compagnie de deux ou trois amis avec lesquels on était bien aise de mettre en commun ce qu'on avait reçu. Mais une fois rentré dans le courant, l'intérêt était si puissant et les sujets traités se reliaient si étroitement les uns aux autres, qu'on ne s'arrachait qu'avec peine aux lieux de réunion.

Du reste, la variété était à l'ordre du jour. Outre les réunions consacrées à la prière, et plus particulièrement à la prière d'intercession en faveur des centaines de personnes recommandées chaque jour à l'intérêt des

chrétiens, outre les réunions dites générales où les allocutions alternaient avec la prière et le chant, il y avait chaque jour des meetings à caractère plus spécial.

L'un d'eux, présidé par M. Pearsall Smith, était consacré à répondre aux questions qu'on lui adressait de divers points de la salle. Ces questions devaient être rédigées par écrit, et les gardiens venaient les présenter à M. Smith au bout de leur longue pique. Elles se rapportaient toutes, de près ou de loin, au grand sujet de la foi et de la sainteté. Questions de doctrine, de morale, de casuistique, questions importantes, questions oiseuses, questions convenables ou impertinentes (il y en eut plus d'une), M. Smith répondait à tout, sans que sa sérénité, sa douceur se démentissent jamais. Sa présence d'esprit, sa sagesse, la lucidité de ses explications, la simplicité, mélange de bonhomie et de finesse, avec laquelle il se tirait des plus mauvais pas, excitaient, j'ose le dire, l'admiration générale. Non qu'on fût là comme au spectacle, il s'agissait d'intérêts trop élevés pour cela, mais on sentait l'action du Saint-Esprit.

On ne saurait trop insister sur l'importance de cette méthode, dont l'influence s'exerce à la fois sur les personnes qui adressent les questions et sur l'assemblée entière associée à la demande et à la réponse. Bien des âmes voient leur développement arrêté par une objection dont elles ne peuvent se défaire, par une question difficile à résoudre, ou encore par une compréhension défectueuse de la vérité. Telle personne s'arrête indécise, troublée, dans sa marche vers le but céleste, parce qu'elle s'est fait une fausse idée de ses obligations, ou des sentiments de Dieu à son égard. Il arrive ainsi qu'un mot suffit quelquefois pour décider de la carrière d'une âme.

De là aussi l'importance donnée par nos frères américains aux *enquirer's meetings*, sortes d'entretiens intimes qui fournissent aux âmes troublées l'occasion de résoudre leurs difficultés.

Une heure était consacrée chaque soir à des récits d'expériences personnelles. M. Smi désirait que tous les pasteurs arrivés au rep de la foi fissent part à l'assemblée des dispe sations divines à leur égard, s'autorisant po cela de l'exemple de Paul. Plusieurs de c récits firent impression. On se sentait ému jalousie en entendant parler des grand choses que Dieu avait faites; mais, en gé ral, ce genre de réunion m'a paru peu sa faisant. L'homme résiste difficilement à tentation de se produire en spectacle.

Un service de chant sacré avait lieu chaq matin dans le Casino. La tribune était al occupée par un pasteur anglican habile da l'art de chanter les louanges de Dieu. As devant un harmonium, tantôt il chantait de cantiques en solo, tantôt il les faisait chante en chœur par l'assemblée. Une prière préc dait d'ordinaire le chant de chaque cantiqu C'était à la fois culte et leçon de chant.

Le chant sacré joue un grand rôle dans mouvement religieux actuel de la Grande Bretagne. M. Pearsall Smith, comme M. Mood aime à faire exécuter des solo, pendant q l'assemblée immobile, silencieuse, se recueil devant Dieu. Il avait fait compiler pour Convention de Brighton un recueil d'envir 150 cantiques, disposés par ordre des ma tières en huit parties.

1. Introduction; hymnes sur la justificatio du pécheur.
2. Aspirations à la sainteté.
3. Consécration.
4. Foi.
5. Baptême de l'Esprit.
6. Vie triomphante.
7. Union avec Christ.
8. Cantiques d'appel, pour l'évangélisation.

— Plusieurs de ces cantiques, nous disait-il un jour, ont été composés en vue de notre Convention actuelle, par des hommes remplis de l'Esprit dont le travail, musique et paroles, s'est fait à genoux.

L'ordre des matières suivi dans ce recueil fut celui des réunions de Brighton. M. Smith partit de l'idée qu'il avait affaire à des chré-

ndant plusieurs jours on évita par prudence maine de mentionner le grand dissentiment rnational. Un matin, comme on venait de ler sur la nécessité d'avoir une bonne science, un jeune pasteur alsacien se leva r déclarer qu'il ne se faisait aucun bien à ghton, parce qu'il ne pouvait pardonner Allemands de lui avoir dérobé son pays.

— Priez pour moi, s'écria-t-il d'un ton dé-rant, car je les hais !

La glace était rompue. Des confessions, des pels chaleureux se firent entendre; on se it à genoux pour pleurer et prier....

Quelques jours après, on apprit que les steurs allemands, *presque tous luthériens*, aient décidé d'inviter leurs frères de France prendre en commun la cène du Seigneur. seul ne s'était pas senti libre d'adhérer à tte résolution, et il avait immédiatement quitté Brighton pour que sa présence ne trou-blât pas l'harmonie.

Oh! ce service de cène du dimanche 6 juin ns l'église française de Brighton! Heure nie où le ciel sembla s'ouvrir pour laisser escendre sur l'assemblée des réconciliés un ayon de la gloire éternelle! Nous prîmes la ène, Allemands, Français, Belges, Suisses, aliens, confondus en un même groupe, pen-dant que des cantiques en langue allemande lternaient avec des cantiques français pour orter au trône du Père l'expression de notre econnaissance. Et qu'il était beau de voir à issue du service les ennemis réconciliés se onner en pleurant le baiser de paix!

Une autre scène dont le souvenir restera gravé dans la mémoire de ceux qui eurent le privilége d'y assister, se passa à la suite d'un grand déjeuner auquel M. Smith et quelques amis avaient convié tous les ministres de Jésus-Christ présents aux conférences. Nous nous étions groupés autour de nos hôtes à l'une des extrémités de la grande salle. M. Smith lut ce chapitre de l'Apocalypse qui montre la grande multitude de toute langue et de toute tribu prosternée dans l'adoration au pied du trône de Dieu et de l'Agneau. Sur sa demande, des prières se firent entendre successivement en anglais, en français, en allemand, en norvégien, en hollandais, en italien, en espagnol, en hindoustani, en sessouto. Puis l'assemblée entonna un cantique de circonstance écrit en cinq langues différentes, avec le refrain : « Jésus me sauve maintenant. » Le sentiment de la présence de Dieu se faisait sentir avec tant de puissance, qu'après le chant du cantique tout le monde s'agenouilla, et pendant un quart d'heure pas un murmure ne troubla le recueillement de cet acte d'adoration silencieuse.

VII

Trois ou quatre jours avant la fin des conférences, M. Pearsall Smith nous dit :

— Jusqu'à présent nous ne nous sommes occupés que de nous. Notre premier devoir était de rechercher la face de notre Dieu, pour parvenir au repos définitif en lui. Aujourd'hui que notre coupe est comble, le moment est venu de songer à la grande ville qui nous donne l'hospitalité et aux milliers de pécheurs qu'elle renferme. Quand un vase demeure sous la fontaine, il se remplit; une fois rempli, il faut qu'il déborde. La promesse de Jésus va s'accomplir. Par l'Esprit qui est en nous et que rien en nous ne contriste plus, nous devons être pour ceux qui nous entourent des sources d'eau vive jaillissant en vie éternelle.

Le même jour, il disait :

— J'ai demandé avec foi au Seigneur un millier d'âmes comme salaire de notre travail d'évangélisation à Brighton. L'heure est venue de moissonner. Que tous ceux d'entre vous qui veulent participer à cette œuvre aillent s'inscrire dans la chambre voisine.

Plus d'une centaine de frères et de sœurs répondirent à son appel. Des services d'évangélisation furent aussitôt organisés.

Deux vastes tentes avaient été dressées, l'une dans un quartier populeux, l'autre sur la plage. Une petite tribune de sapin et un harmonium portatif, quelques centaines de

VI

Les résultats du travail accompli à Brighton ne peuvent pas s'évaluer en chiffres. S'il faut en croire M. Smith, qui recevait chaque jour des monceaux de lettres et de billets, plusieurs milliers de chrétiens, venus à Brighton dans un état de langueur, fruit d'une consécration imparfaite, ont dû s'en retourner remplis de l'amour de Dieu.

Il est de fait que dans les derniers jours la joie se lisait sur presque tous les visages, que l'amour fraternel débordait de tous les cœurs, que l'action de grâces semblait sortir sans effort de toutes les bouches. D'après mes observations personnelles, je crois pouvoir affirmer qu'un grand nombre de frères venus du continent s'en sont retournés la conscience nette et le cœur libre, capables de dire désormais : « Pour moi, vivre c'est Christ. »

Pendant les derniers jours, M. Smith mit à part une heure pour les témoignages personnels. Ces témoignages devaient être exprimés en quelques mots, dans des termes empruntés à l'Ecriture sainte. On vit alors des vieillards et des jeunes gens, des laïques et des ecclésiastiques, des Anglais et des continentaux, se lever tour à tour pour déclarer les grandes choses que Dieu leur avait faites.

L'un disait : « Je sais une chose, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois. »

Un autre : « J'ai attendu patiemment l'Eternel, et il s'est tourné vers moi. »

Un troisième : « Eternel mon Dieu, j'ai crié à toi, et tu m'as guéri. »

Des centaines ont de la sorte affirmé leur foi, et je ne saurais dire avec quelle joie ces déclarations étaient accueillies. Des chants d'actions de grâces alternaient avec ces témoignages.

Parmi les hommes qui firent alors publiquement adhésion au mouvement inauguré par M. Pearsall Smith, il en est plusieurs qui occupent en Allemagne une place élevée, hommes distingués par la science et par le talent. C'était vraiment touchant de les voir prendre devant leurs frères l'humble atti du petit enfant.

— Nous avons longtemps cru, nous au Allemands, s'écriait l'un d'eux, que le c tien peut vivre de science théologique. N reconnaissons aujourd'hui avec humilia et avec joie que la personne même de Ch est l'aliment qui convient à nos âmes, et c'est un aliment à la portée de tous.

Un pasteur venu de la Hollande disait vant une assemblée de quatre mille p sonnes, le matin du départ de Brighton[1] :

— Chers frères, laissez-moi exprimer sentiments dont mon cœur est plein. M seul but en venant ici était de faire un r port, et il m'est arrivé plus d'une fois de c tiquer vivement ce que j'entendais. Oh! vo ne pouvez vous figurer combien vos parol nous semblaient étranges, à nous autres thé logiens hollandais; et au commencement, puis bien le confesser ici, avec nos vues d matiques nous décidâmes que le tout ét faux. Le jeudi soir arriva, et à cette mê place, étant adossé à ce pilier, j'entendis n cher frère Monod nous exhorter à nous co fier en Celui qui est digne de toute notre co fiance. Pendant seize ans j'avais travail pour le Seigneur, prêchant l'évangile fidè ment; et quoique j'eusse dit aux autres de confier en Jésus, je sentis que je ne m'ét jamais abandonné à lui sans réserve. Il semblait que mon Sauveur se tenait dev moi, disant : « Ne veux-tu pas te confier moi à présent? » Oh! que pouvais-je rép dre?... « Oui, Maître, je veux me confier toi, me confier en toi à présent.... Mon cœ est brisé. Je ne puis que me réjouir comme un petit enfant dans cet amour infini... »

Un des plus beaux fruits de la Convention de Brighton, ce fut la réconciliation qui s'opéra entre les représentants des deux nations rivales, l'Allemagne et la France. Une réunion spéciale avait lieu chaque matin pour les pasteurs venus du continent. Les Allemands et les Français y étaient les plus nombreux

[1] D'après le compte-rendu sténographique.

ndant plusieurs jours on évita par prudence maine de mentionner le grand dissentiment rnational. Un matin, comme on venait de ler sur la nécessité d'avoir une bonne science, un jeune pasteur alsacien se leva r déclarer qu'il ne se faisait aucun bien à hton, parce qu'il ne pouvait pardonner Allemands de lui avoir dérobé son pays.

— Priez pour moi, s'écria-t-il d'un ton déirant, car je les hais !

La glace était rompue. Des confessions, des pels chaleureux se firent entendre; on se t à genoux pour pleurer et prier....

Quelques jours après, on apprit que les steurs allemands, *presque tous luthériens*, aient décidé d'inviter leurs frères de France prendre en commun la cène du Seigneur. seul ne s'était pas senti libre d'adhérer à tte résolution, et il avait immédiatement uitté Brighton pour que sa présence ne troublât pas l'harmonie.

Oh! ce service de cène du dimanche 6 juin ns l'église française de Brighton! Heure nie où le ciel sembla s'ouvrir pour laisser scendre sur l'assemblée des réconciliés un yon de la gloire éternelle! Nous prîmes la ne, Allemands, Français, Belges, Suisses, liens, confondus en un même groupe, pendant que des cantiques en langue allemande lternaient avec des cantiques français pour rter au trône du Père l'expression de notre econnaissance. Et qu'il était beau de voir à issue du service les ennemis réconciliés se nner en pleurant le baiser de paix!

Une autre scène dont le souvenir restera gravé dans la mémoire de ceux qui eurent le privilége d'y assister, se passa à la suite d'un grand déjeuner auquel M. Smith et quelques amis avaient convié tous les ministres de Jésus-Christ présents aux conférences. Nous nous étions groupés autour de nos hôtes à l'une des extrémités de la grande salle. M. Smith lut ce chapitre de l'Apocalypse qui montre la grande multitude de toute langue et de toute tribu prosternée dans l'adoration au pied du trône de Dieu et de l'Agneau. Sur sa demande, des prières se firent entendre successivement en anglais, en français, en allemand, en norvégien, en hollandais, en italien, en espagnol, en hindoustani, en sessouto. Puis l'assemblée entonna un cantique de circonstance écrit en cinq langues différentes, avec le refrain : « Jésus me sauve maintenant. » Le sentiment de la présence de Dieu se faisait sentir avec tant de puissance, qu'après le chant du cantique tout le monde s'agenouilla, et pendant un quart d'heure pas un murmure ne troubla le recueillement de cet acte d'adoration silencieuse.

VII

Trois ou quatre jours avant la fin des conférences, M. Pearsall Smith nous dit :

— Jusqu'à présent nous ne nous sommes occupés que de nous. Notre premier devoir était de rechercher la face de notre Dieu, pour parvenir au repos définitif en lui. Aujourd'hui que notre coupe est comble, le moment est venu de songer à la grande ville qui nous donne l'hospitalité et aux milliers de pécheurs qu'elle renferme. Quand un vase demeure sous la fontaine, il se remplit; une fois rempli, il faut qu'il déborde. La promesse de Jésus va s'accomplir. Par l'Esprit qui est en nous et que rien en nous ne contriste plus, nous devons être pour ceux qui nous entourent des sources d'eau vive jaillissant en vie éternelle.

Le même jour, il disait :

— J'ai demandé avec foi au Seigneur un millier d'âmes comme salaire de notre travail d'évangélisation à Brighton. L'heure est venue de moissonner. Que tous ceux d'entre vous qui veulent participer à cette œuvre aillent s'inscrire dans la chambre voisine.

Plus d'une centaine de frères et de sœurs répondirent à son appel. Des services d'évangélisation furent aussitôt organisés.

Deux vastes tentes avaient été dressées, l'une dans un quartier populeux, l'autre sur la plage. Une petite tribune de sapin et un harmonium portatif, quelques centaines de

chaises en composaient l'ameublement. Ces salles improvisées étaient brillamment éclairées au gaz. J'assistai à la première réunion qui se tint dans l'une d'elles. Quelques chrétiens des deux sexes s'étaient groupés sur la plage, près de la tente. Ils se mirent à chanter. Quand une centaine de personnes se furent rassemblées, on les conduisit sous la tente et le service commença, au milieu des rires et des quolibets de la foule restée sur le quai.

Le premier orateur qui monta à la tribune était fort heureusement doué d'une voix puissante. Il parla longtemps, sans se laisser déconcerter par le bruit. Quand il eut fini, je me retournai; quelle ne fut pas ma surprise en découvrant que la tente s'était remplie d'une foule compacte de marins, de cochers, de portefaix, de cireurs de bottes, et de femmes en haillons.

Les allocutions, les chants, les prières alternèrent pendant une heure et demie. A l'issue du service, une trentaine de personnes des deux sexes restèrent sous la tente pour prendre part à ces entretiens familiers qu'on appelle des *enquirer's meetings*.

Un soir, comme nous étions réunis dans le *Corn-Exchange* au nombre d'environ trois mille, M. Smith monta à la tribune et nous dit :

— Une centaine de frères parcourent en ce moment la ville en chantant pour ramasser la population des rues et l'amener en masse dans la salle voisine (celle du *Dôme*), où nous nous proposons d'avoir un service d'évangélisation. Soutenez-nous de vos prières.

Nous nous mettons aussitôt à prier. Au bout d'un quart d'heure, une vague rumeur, qui va grossissant d'instant en instant, nous apprend que la cohorte approche. Un joyeux refrain de cantique domine le bruissement de la foule en marche. La voilà qui passe devant les fenêtres, elle s'engouffre dans la vaste salle dont les échos s'éveillent. Puis, un grand calme; le travail d'amour a commencé.

Quelle soirée que celle-là! Ici, les combattants luttant avec le Prince de ce monde pour lui arracher les âmes qu'il retient captives, là, l'Eglise luttant avec son Dieu pour obtenir la bénédiction.

Je m'esquive du *Corn-Exchange* et je me rends au *Dôme* pour voir ce qui s'y passe. Quel coup de filet! Environ quinze cents hommes, jeunes hommes, vieillards, appartenant pour la plupart aux classes inférieures sont rassemblés au pied de la tribune, d'où la parole évangélique descend comme un torrent de feu. La plupart sont en vêtements de travail, la casquette graisseuse ou le feutre déformé sur les genoux, dans une attitude gênée. On voit qu'ils se sentent dépaysés dans un lieu de culte. Quelques-uns se regardent du coin de l'œil en ricanant. Un ou deux font des remarques désobligeantes ou expriment leur approbation à demi-voix. En voici trois ou quatre qui en ont assez; ils s'échappent à grand bruit pour aller fumer dans la rue ou à la pinte le cigare qu'ils ont entre les doigts. D'autres entrent sur la pointe du pied en regardant autour d'eux d'un air effaré.

Un orateur succède à un autre, le calme se fait peu à peu dans la salle. Un musicien se place devant l'harmonium; il entonne d'une voix mélodieuse, admirablement pure, un des solo que M. Sankey a mis en honneur. On entendrait maintenant voler une mouche. Plus d'un de ces rustres qui m'entourent s'essuie les yeux du revers de la main....

L'assemblée a été congédiée, il est dix heures du soir. Une centaine d'auditeurs sont restés cloués à leur place; plusieurs se cachent le visage dans les mains. Les travailleurs chrétiens se distribuent dans la salle. Des conversations s'engagent à demi-voix; on se croirait à l'école du dimanche pendant la demi-heure consacrée aux groupes. Ici on lit quelques versets des Ecritures, là on prie à genoux. Qui dira les résultats de cette soirée?

Un homme dont le nom est devenu populaire en Angleterre et en Amérique depuis quelques années, Henry Varley, était venu à Brighton principalement pour y aider à l'œu-

e d'évangélisation. Il tenait deux ou trois eetings chaque jour, tantôt dans un quartier, ntôt dans un autre. J'avais entendu parler lui comme d'un homme rempli de foi et Saint-Esprit; je savais qu'il arrivait des ats-Unis où il avait, dit-on, attiré des foules mmenses et provoqué un mouvement anague à celui auquel le nom de Moody restera taché. Mon attente a été dépassée. Non, je avais pas l'idée d'une puissance pareille.

La première fois que j'entendis Varley, c'éit dans la grande salle de l'hôtel de ville ise à sa disposition par la municipalité. Il rla sur l'épisode de Nicodème et insista r la nécessité de la nouvelle naissance. impression produite par sa parole était lle, qu'on eût dit par moments qu'un coup e vent passait sur l'assemblée. Je compris lors ce que Paul voulait dire par une démonstration de puissance.

Pour Varley, le chrétien dans son état normal est un homme en qui la divinité habite éellement, dont l'être tout entier, esprit, âme t corps, a été assujetti au Saint-Esprit et nctifié jusque dans ses dernières fibres. Et éritablement, en écoutant Varley lorsqu'il rle aux multitudes, en l'étudiant dans ses elations particulières comme ce fut mon privilége de le faire, on a l'impression que c'est ien là un homme possédé de Dieu. On voit u'il ne s'appartient pas, que tout son être béit pour ainsi dire instinctivement aux impulsions de l'Esprit. Sa douceur et son énergie, ses tendresses pour l'âme humaine et ses uissantes indignations contre le mal, le feu e son regard et dans certains moments le ayonnement de sa physionomie, l'autorité de sa parole, la lucidité de ses expositions scripturaires et sa simplicité enfantine, tout cela fait penser au Maître et rappelle ce verset des Actes : « On reconnaissait en eux des hommes qui avaient été avec Jésus. »

Je pourrais en dire autant de Moody que j'entendis à plusieurs reprises la semaine suivante. Ce qui m'a frappé plus que tout le reste chez ces serviteurs de Jésus-Christ, c'est l'absence complète de préoccupation personnelle. Aussi, en faisant un retour sur nos contrées, je ne puis m'empêcher de demander avec tristesse : Pourquoi n'avons-nous pas dans nos églises des hommes comme ceux-là[1]?

Que de fois n'ai-je pas entendu attribuer les grands mouvements religieux de l'Angleterre et de l'Amérique au tempérament spécial de la race anglo-saxonne. Je n'appartiens pas à cette race, comment se fait-il qu'en entendant des hommes comme Varley, Pearsall Smith, Moody, mon être moral ait été remué jusqu'au fond? Il y a certainement là tout autre chose qu'un fait physiologique ou ethnologique.

On dit que les populations auxquelles ces hommes s'adressent sont plus ignorantes, plus barbares que les nôtres, qu'il y a là comme un sol vierge, plus fécond. Appliquera-t-on cette remarque aux théologiens allemands que la prédication de nos frères américains a, en quelque sorte, transformés? D'ailleurs, cela n'expliquerait pas la puissance et le rayonnement de vie divine qu'on remarque chez les promoteurs de ce réveil. Ce qui se montre en eux, ce n'est pas la nature humaine, mais la vie de Christ. Epîtres vivantes de Christ, ce qui attire le regard, ce n'est pas le parchemin, mais le texte, qui ressort en caractères de feu.

A la suite de la réunion que Varley tint à l'hôtel de ville, un si grand nombre de personnes demandèrent à s'entretenir avec lui qu'il eût été impossible de leur accorder à chacune un entretien particulier. Varley les engagea à se grouper au pied de la tribune; puis, faisant venir auprès de lui un jeune

[1] Je crains qu'en lisant ces lignes plusieurs ne se disent qu'il y a là un enthousiasme irréfléchi et de l'exagération. Je répondrai que je n'avais jamais vu nulle part des hommes qui répondissent aussi exactement à l'idée que je m'étais faite d'après les Ecritures du chrétien idéal, et que même je ne croyais pas qu'on pût arriver ici-bas à un degré aussi élevé de spiritualité. Je fais appel à ceux de mes collègues suisses, allemands, français, qui se sont trouvés à Brighton. N'avez-vous pas partagé mon impression?

chrétien qui se trouvait là, il engagea avec lui un dialogue socratique admirablement calculé pour faire pénétrer la clarté dans les intelligences les plus ténébreuses. Il y avait dans ce dialogue quelque chose tout à la fois de si enfantin et de si puissant, tant de vie et d'entrain, Varley en tira parti si excellemment pour amener les âmes timides ou irrésolues à se confier en Christ, que l'auditoire en fut profondément remué.

A la suite de cet entretien, plusieurs personnes se levèrent pour dire à haute voix qu'elles venaient d'obtenir l'assurance de leur pardon et la paix de Dieu.

— Je n'oublierai jamais, s'écria d'une voix vibrante un jeune ouvrier aux traits accentués, que, dans cette salle, à cette place où je me trouve, j'ai reçu ce soir le don de la vie éternelle.

Quand je quittai Brighton, plusieurs centaines de personnes avaient déjà fait profession, publiquement ou par lettre, de s'être converties; et les prédications d'appel, les visites de quartier en quartier, devaient se continuer encore pendant huit jours. M. Pearsall Smith avait enrôlé dans ce but toute une cohorte de chrétiens expérimentés, et il attendait avec confiance de la fidélité de Dieu la conversion des mille âmes qu'il avait demandées pour salaire de son travail.

Rappelons à ce sujet qu'en arrivant en Angleterre, il y a deux ans, M. Moody déclara avoir demandé au Seigneur de se servir de lui pour amener au moins trente mille pécheurs à la lumière. Il y a dans la hardiesse de ces demandes un phénomène de foi qu'il vaudrait la peine d'étudier, et peut-être un exemple à imiter. AUG. GLARDON.

REVUE CRITIQUE

Alexandre Vinet. Histoire de sa vie et de ses ouvrages, par *E. Rambert*. Avec portrait photographié. — Lausanne, Georges Bridel éditeur. 1875.

Le seul point de vue auquel l'auteur de ces lignes puisse et veuille se placer pour apprécier l'ouvrage de M. Rambert, est le point de vue historique. D'autres rendront un juste tribut d'éloges à l'intérêt que présente ce volume, ils signaleront la valeur intrinsèque d'une biographie qui semble écrite par celui-là même dont elle raconte la vie; ils feront remarquer l'art infini avec lequel M. Rambert, se plaçant à un point de vue tout objectif, s'efface lui-même, pour laisser, autant que la chose est possible, son héros agir et parler; ils diront qu'un pareil récit est un modèle du genre, et que les agréments d'un style facile, coulant, naturel, venant se joindre au charme de la narration, en font une œuvre hors ligne. Si donc ce n'était pas sans quelque appréhension que plusieurs des disciples de Vinet attendaient le volume annoncé, ils auront pu se rassurer et se déclarer satisfaits. A la vérité, nous avons bien entendu par-ci, par-là, quelques mots de critique; mais nous n'avons pas la mission de relever ces mots ou d'en apprécier la valeur. Après tout, il est incontestable que M. Rambert est demeuré fidèle à son programme de « sortir le moins possible du rôle de simple rapporteur. » (Pag. 411.) S'il pouvait être question ici d'habileté, on devrait même dire qu'il s'est montré passé maître en repoussant la tentation d'exposer ses idées particulières à propos des idées de Vinet. Il faut l'en féliciter, — aucuns diront l'en remercier, — car cette tentation devait le guetter constamment au passage et l'attendre à tous les détours du chemin. M. Rambert a donc montré une force d'âme bien rare chez les biographes, et d'autant plus admirable que Vinet est un de ces hommes sous l'égide desquels tous les partis ont la prétention de pouvoir se placer; un de ces maîtres dont tout le monde, à tort ou à droit, se dit le disciple. Et comme Vinet a laissé un jour échapper cet aveu : « J'ai besoin qu'on me traduise, » chacun se flatte que sa traduction est la bonne. Il y a des commentateurs qui *sollicitent* leur texte et lui font dire ce qu'ils veulent; il y a des biographes qui sollicitent leur héros et le placent sous un jour tel, que

vous ne reconnaissez plus l'homme que vous aviez cru cependant connaître assez bien.

I

Chacun sait que les dernières années du siècle passé et les premières du siècle actuel furent, pour notre pays comme pour bien d'autres, des années de sommeil spirituel. Les préoccupations de cette époque extraordinaire n'étaient guère favorables au développement, à l'expansion de la vie religieuse. Si, chez nous, les doctrines évangéliques n'étaient pas niées comme ailleurs, elles étaient peu prêchées et, généralement, peu connues. La religion se confondait volontiers avec une morale qui n'avait rien de trop austère. A ces divers égards, on se contentait de peu, même de très peu.

Vint alors ce que l'on a appelé le *réveil*. Les doctrines que la réformation avait placées à la base même des églises du Pays de Vaud, les doctrines de la confession helvétique, sont accentuées avec une netteté, avec une force telle, que ces doctrines sont repoussées comme *nouvelles*, même par bon nombre de ceux qui sont censés les connaître et les prêcher. — Cette prédication des vérités évangéliques est aussitôt accompagnée d'une vie religieuse à laquelle on n'était point habitué et qui contraste singulièrement avec la facilité et la mollesse du christianisme traditionnel. De là une opposition qui, après avoir commencé par des brochures, se continua par la violence, par une persécution en règle, sanctionnée et réglementée par une loi tristement fameuse, jusqu'au jour où l'on finit par où l'on aurait dû commencer, par la liberté de fait, sinon de droit.

Dans son bel ouvrage sur Vinet, M. Rambert parle de tout cela, et il était naturellement amené à en parler. Ces questions sont en effet de celles qui ont le plus vivement préoccupé Vinet, depuis le jour de son arrivée à Bâle, en 1817, jusqu'au jour de sa mort, en 1847. Les événements religieux et ecclésiastiques dont le canton de Vaud a été le théâtre durant ces trente années, se sont mêlés, on peut le dire, ou entremêlés à la vie de Vinet, à sa vie intérieure, de la manière la plus intime, la plus fructueuse aussi pour l'intelligence et le développement des principes dont il a été le champion le plus convaincu comme le plus éloquent. Il est donc du plus haut intérêt de connaître exactement la position prise par Vinet vis-à-vis de ces événements en général et du réveil en particulier. Cette question, nous nous la sommes posée en recevant le volume de M. Rambert. Nous n'avons pas cessé de l'avoir présente à l'esprit, en le lisant. Nous nous la posons encore à cette heure, parce que, malgré tout, nous ne sommes pas bien sûr d'avoir rencontré ici le vrai absolu. M. Rambert, qui a étudié ce sujet, ne sera pas le dernier à comprendre nos hésitations et nos doutes. Ce n'est pas pour lui, c'est pour d'autres lecteurs que nous exposerons ici humblement notre manière de voir.

II

M. Rambert pose en fait l'*hostilité* primitive de Vinet contre le réveil. « Le réveil, dit-il, trouva Vinet très hostile. » (Pag. 76.) Rien de plus net, de plus catégorique que cette thèse. Qu'y a-t-il à y objecter? Rien, si nous en croyons M. Sabatier. M. Rambert aurait si péremptoirement démontré sa thèse, que l'ancien professeur de Strasbourg se serait cru autorisé à en tirer cette conclusion : « Vinet n'a pas été un homme du *réveil;* il en a subi l'influence, il en a apprécié les beaux côtés, il ne lui a jamais appartenu; il n'en a pu adopter ni l'esprit, ni la méthode morale, ni les doctrines. Encore ici il est resté lui-même. Il n'est point de ces hommes qui croient tenir la vérité dans le creux de leur main[1]. » En concluant ainsi, M. Sabatier n'a fait, semble-t-il, que prolonger la ligne indiquée par M. Rambert. Nous ne décidons pas si, en bonne justice, il a bien fait d'aller ainsi jusqu'au bout. Nous nous

[1] *Journal de Genève*, 21 juin 1875.

bornons à remarquer qu'une certaine méthode d'exposition, en négligeant les nuances dont il importe de tenir toujours compte dans la caractéristique des hommes et des situations, court le risque d'induire les esprits absolus à se montrer toujours plus absolus.

Sur quoi s'appuie la thèse de M. Rambert? Les sources auxquelles l'auteur de la vie de Vinet a puisé sont de deux sortes : des actes privés, c'est-à-dire des correspondances intimes, confidentielles, et des actes publics, brochures, articles de journaux, discours, etc. — M. Rambert sait aussi bien que nous qu'un historien peut avoir entre les mains des documents d'une valeur très diverse et il ne s'étonnera pas que nous nous livrions avant tout à ce que l'on appelle vulgairement la critique des sources.

Commençons par les pièces imprimées. Elles ne nous arrêteront pas longtemps, parce qu'à vrai dire il n'y en a qu'une qui nous paraisse pouvoir être décidément invoquée en faveur de la thèse de M. Rambert. Cette pièce est la lettre adressée par Vinet aux jeunes ministres vaudois qui avaient assisté au conventicule de Rolle.

Un jour, c'était en 1821, M. Malan, le célèbre pasteur dissident de Genève, se trouvant à Rolle, y présida deux réunions religieuses auxquelles assistèrent plusieurs jeunes ministres de l'église nationale, la seule qui existât à cette époque dans le canton de Vaud. Peu de mois après, une brochure, intitulée *le Conventicule de Rolle*, relatait ce qui s'était fait et dit dans les deux réunions sus-mentionnées. Au fond, l'opuscule de M. Malan était une violente réponse aux fameuses brochures du doyen Curtat sur l'établissement des conventicules dans le canton de Vaud. Le premier pasteur de Lausanne y était assez malmené, et on lui faisait subir avec peu de ménagements la peine du talion. Vinet se crut appelé à protester au nom de ses confrères contre cet oubli des convenances et de la justice. Mais il ne se borna point à cette protestation très motivée et il critiqua la doctrine exposée par M. Malan dans sa brochure, en l'appelant *un curieux mélange d'humilité et d'orgueil*. M. Rambert, en rappelant sommairement les faits, voit dans la phrase que nous citons « une flèche décochée contre les doctrines du réveil. » (Pag. 78.) Il ajoute avec raison que plusieurs des condisciples de Vinet, demeurés au canton de Vaud et entrés dans le ministère évangélique, lui écrivirent à ce sujet et lui firent sentir l'inconvénient de jugements aussi absolus, portés sur des faits dont on n'a pas soi-même une pleine et entière connaissance. A cet égard, une lettre de M. F. Dumont, alors suffragant à Cossonay, est assez importante pour que nous ayons cru nous-même devoir en donner l'analyse dans notre *Histoire du mouvement religieux et ecclésiastique dans le canton de Vaud*[1]. Vinet ne demeura point insensible aux observations que ses amis lui présentèrent. Lors donc qu'une occasion convenable s'offrit à lui, il avoua qu'il avait été trop loin dans sa défense de M. Curtat. M. Rambert ignorait-il l'existence de cette rétractation, ou a-t-il jugé qu'elle ne compromettait en aucune façon la solidité de sa thèse? Il nous le dira peut-être un jour; en tout cas, cette pièce est assez curieuse pour que nous ne la négligions pas dans ce débat. Voici les faits. En 1832, dans l'un de ses derniers numéros, l'*Ami de l'église nationale* tirait parti de la lettre de Vinet aux jeunes ministres pour le mettre en contradiction avec lui-même. Vinet, trouvant ce procédé peu équitable, repoussa les conclusions fâcheuses qu'on avait tirées de sa lettre, et dont on chargeait les premiers ouvriers du réveil. Bien plus, il fit insérer dans le *Nouvelliste vaudois* cette triple déclaration : « 1° En représentant la doctrine du *conventicule de Rolle* comme *nouvelle* et comme

[1] Nous demandons pardon à nos lecteurs de les renvoyer ainsi à un ouvrage sorti de notre plume. Mais nous ne saurions reproduire ici les faits relatifs à la lettre aux jeunes ministres vaudois. Ils se trouvent racontés dans le tom. I, pag. 223-232 de notre Histoire.

un *curieux mélange d'humilité et d'orgueil,* je jugeais sans connaître et je jugeais mal. 2° En attribuant à certaines personnes le dessein de *former une secte* et de *fonder des conventicules,* je portais un jugement téméraire. 3° En *défendant* M. Curtat contre un passage où son caractère chrétien semblait mis en doute, je ne pensais nullement à faire l'apologie d'aucun écrit de sa plume[1]. » Si ce n'est pas là une rétractation en bonne et due forme, nous avouons ne rien comprendre au sens des mots. Mais M. Rambert ne contestera ni l'existence, ni la valeur de cette pièce assez caractéristique. Il nous dira peut-être qu'elle ne prouve autre chose sinon que Vinet, très hostile au réveil à ses débuts, modifia peu à peu son jugement et le réforma sur certains points. Nous en sommes convaincu; mais la mention de cette pièce dans l'ouvrage de M. Rambert n'aurait pas été sans quelque utilité pour d'autres que pour nous. Il est des lecteurs qui, d'un bout à l'autre du volume, seront restés sous l'impression de la lettre aux jeunes ministres, et auxquels un mot d'avertissement placé en bon lieu aurait ouvert les yeux. Après tout, cela nous montre que les jugements portés à cette époque par Vinet sur les affaires religieuses du canton de Vaud avaient quelquefois besoin d'être contrôlés et rectifiés par des témoins oculaires. En eux-mêmes pleins d'intérêt, ils doivent être envisagés simplement comme des indices d'un travail graduel qui s'accomplissait dans la pensée de Vinet, et il nous importe grandement de savoir quel fond nous devons faire nous-mêmes sur ces jugements de jeunesse. — Nous ne saurions en conclure avec M. Sabatier que Vinet n'a jamais appartenu au réveil, mais plutôt avec M. Bauty que Vinet, en écrivant sa fameuse phrase sur la doctrine du conventicule, n'y témoignait que d'une divergence de vues avec des condisciples dont il ne devait pas tarder à partager les convictions[1]. Il nous importe peu qu'à l'origine Vinet ait été hostile au réveil, *il jugeait sans connaître et il jugeait mal.* Ce qui nous importe, c'est qu'il n'ait pas toujours jugé de même.

Laissons pour le moment de côté les autres sources imprimées auxquelles M. Rambert puise pour dessiner la position de Vinet en face du réveil. Nous y reviendrons chemin faisant. Passons à la correspondance intime abondamment utilisée par l'auteur de la nouvelle vie de Vinet.

III

En lisant les nombreux extraits de lettres particulières dont M. Rambert a enrichi son volume, nous nous sommes posé une question qui ne nous paraît nullement indifférente. Dans quelle mesure ce genre de sources est-il digne de toute confiance? Chacun sent qu'il serait très imprudent d'avoir une foi implicite en de pareils documents. Combien le véritable aspect des choses peut être modifié, changé, transformé par des circonstances toutes personnelles à l'écrivain! à tel point que, le plus sincèrement du monde, il peindra parfois les faits les mieux connus sous les couleurs les plus fausses. Si tout document historique, de quelque nature qu'il soit, doit être sérieusement contrôlé, à bien plus forte raison une lettre, qui n'était nullement destinée à jouer un pareil rôle, doit être passée au crible de la critique. Nous disons cela d'une manière générale, mais nous n'éprouvons aucun scrupule à appliquer cette règle aux lettres de Vinet. Nous ne sommes pas bien certain qu'il eût écrit mainte page d'entre celles que M. Rambert a cru pouvoir utiliser, s'il eût prévu que cette page servirait, par exemple, à caractériser sa situation vis-à-vis d'un mouvement religieux comme celui du réveil.

Nul, nous l'espérons, ne se méprendra sur l'esprit et la portée de notre remarque. Nous ne songeons en aucune façon à blâmer l'usage

[1] La lettre de Vinet est datée de Bâle, 12 mars 1832. Le doyen Curtat était mort tout récemment.

[1] Articles de M. Bauty sur Vinet dans le *Chrétien évangélique* de 1865.

qui a été fait des lettres confidentielles de Vinet. Nous ne contestons pas le très grand intérêt que présentent ces lettres. Nous n'avons d'autre intention que de réduire à leur juste valeur des documents de cette nature. Il est nécessaire, il est convenable, pensons-nous, de faire toutes réserves à l'égard de pièces sur lesquelles on ne doit ni ne peut élever un édifice historique. — Chacun sait très bien ce que comporte la liberté d'une lettre confidentielle, d'un libre épanchement entre amis. On se sert d'expressions qui viennent toutes seules au bout de la plume, qui rendent énergiquement la pensée; on se donne carrière et on ne songe pas à se le reprocher. Mais ces libres allures, on se les interdit soigneusement, et pour de bonnes raisons, quand il s'agit de juger sérieusement, même pour soi, un homme ou un fait; plus encore lorsqu'il s'agit de rendre son jugement public.

En parlant comme nous le faisons, nous constatons un fait, rien de plus. L'homme qui écrit à un ami et l'homme qui publie un livre sont assurément le même homme. Ils ne se contredisent pas, mais le premier marque plus fortement la ligne que le second trace d'une main plus légère. L'humeur du moment se fait jour dans l'intimité; le bon sens, la réflexion, la raison l'emportent devant le public. Pourquoi, après tout, a-t-on des amis, si ce n'est pour que, de temps à autre, notre bile s'épanche dans de libres confidences! Vinet lui aussi avait ses jours de bile, et quand il faisait mainte sortie contre les piétistes bâlois, contre l'institut des missions, contre les méthodistes genevois ou vaudois, contre Malan, etc., etc., on peut croire qu'il ne s'attendait guère à ce que tout cela fût imprimé. Ce n'est pas, du reste, hâtons-nous de le dire, que nous regrettions qu'on ait procédé de cette manière. Du tout; nous sommes bien aise de pouvoir suivre ainsi à la trace le développement des idées et des sentiments de Vinet sur ces sujets-là. Nous ne sommes point surpris de rencontrer, à ces heures de jeunesse, et même plus tard, des erreurs de fait, des préjugés, des idées préconçues, des exagérations, voire même une intolérance positive (pag. 38) chez ce futur champion de la tolérance absolue. On ne nous gâte point notre héros : on le rapproche de nous; on ne le dépouille point de sa gloire, on lui rend son humanité : voilà tout. — Mais cela dit, on nous permettra de conclure que ce serait errer plus que de raison que de vouloir faire l'histoire du réveil avec des documents de cette nature. Le livre de M. Rambert à la main, essayons, en effet, d'établir la caractéristique de ce mouvement religieux. Si M. Rambert a bien interprété Vinet, nous saurons exactement ce qu'a été le réveil pour ce dernier.

IV

Mais ici se présente une question préalable. — On parle du réveil; nous voudrions savoir de quel réveil on parle? Est-ce du réveil genevois, est-ce du réveil vaudois? Il faudrait s'entendre. Il semble bien qu'ici il ne devrait être question que du second, car enfin nous sommes sur terre vaudoise et nous faisons l'histoire de ce qui s'est passé chez nous depuis cinquante et quelques années. Cependant le nom de M. Malan se présente encore souvent dans les pages que nous avons sous les yeux, et s'il est fait occasionnellement une distinction entre méthodistes genevois et vaudois, il ne semble pas que cette distinction soit envisagée comme absolument nécessaire par le biographe de Vinet. — Elle l'est pourtant, et jusqu'à preuve du contraire, nous nions que M. Malan ait été l'auteur du réveil dans le canton de Vaud; nous nions qu'il ait eu une influence sensible sur l'ensemble du réveil dans notre pays; nous nions que son nom puisse être donné comme la personnification du réveil vaudois. En fait, cherchez bien et vous ne trouverez pas de nom d'homme, pas même celui d'Auguste Rochat, qui représente et résume à lui seul le réveil dans notre canton, et c'est là ce qui fait l'éloge, en même temps que le caractère propre, de ce

mouvement religieux. Il ne se rattache à aucun nom d'homme.

Cependant, si l'on ne nomme pas un individu en particulier qui aurait été le promoteur et le chef du réveil dans le canton de Vaud, on tient à assigner à cet événement une origine étrangère. « Le réveil, nous dit-on, y avait trouvé un terrain tout préparé, mais il n'y était point né du sol; il y avait été apporté du dehors, de Genève, d'Angleterre, par des missionnaires itinérants, et l'on sait que si, pour le zèle, ce sont les vrais missionnaires, ce sont souvent aussi ceux qui déploient le plus d'habileté à compromettre de saintes causes par des vues étroites et de petites affectations. » (Pag. 348.) Est-il vrai, absolument et historiquement vrai, que le réveil, dans notre pays, ne soit point né du sol, qu'il y ait été apporté du dehors? A supposer que cela fût vrai, d'une vérité incontestable, nous pourrions rappeler que nul n'est prophète dans son pays, et qu'à moins de périr il faut bien alors que la vie nous vienne du dehors. Où en serions-nous, dans notre Suisse romande, si le Français Calvin n'était venu à Genève, n'y avait été retenu par le Français Farel? si ce dernier n'avait prêché la réforme dans le pays de Vaud et à Neuchâtel? Il est vrai que Viret était d'Orbe, mais qu'est-ce que le pays a fait pour ce seul *indigène*, que les Bernois ont chassé et que les Vaudois ont laissé partir sans protester? Il est heureux assurément que, trois siècles après la mort de ce réformateur, on ait eu l'idée d'ériger un monument à sa mémoire, car, sans cela, cette mémoire serait restée dans le plus profond oubli. Mais ne nous arrêtons pas à ce détail. Nous ne croyons pas le reproche, car c'en est un, rigoureusement fondé. Seulement c'est toute une histoire, et nous n'avons ni le courage, ni la place de la refaire ici après l'avoir faite ailleurs [1]. Nous renvoyons à ce que nous avons écrit ceux de nos lecteurs qui seraient désireux de savoir à quoi se sont véritablement réduites les *influences étrangères;* nous ne disons pas l'*origine étrangère*. Du reste, nous ne nous faisons pas illusion. L'idée qu'avait Vinet, et qui est reproduite par M. Rambert, est l'idée qui a fait fortune dans notre pays, celle que beaucoup se feront *quand même*, parce que cette idée a été habilement favorisée et exploitée dans le temps pour discréditer le réveil. Seulement, on ne comprend pas trop pourquoi les fils mêmes du réveil tiennent si fort à faire le jeu des ennemis de ce mouvement. Mais c'est leur affaire et non la nôtre et nous ne parlons pas de M. Rambert.

L'origine étrangère du réveil vaudois supposée admise, nous entendons parler des vues étroites, des exagérations, du faux mysticisme (pag. 439), de la recherche des petites assemblées choisies (pag. 93) qui auraient caractérisé ce réveil. Ici, nous le reconnaissons sans aucune gêne, nous serons de beaucoup plus facile composition que pour ce qui précède. Nous admettons les étroitesses, les mesquineries et, pour tout dire en un mot qu'il faut oser employer, les *mômeries* du premier réveil. Le mouvement religieux dans notre pays a eu bien des misères à déplorer; — peut-être pas plus que d'autres mouvements semblables, mais c'est toujours cela de trop. Il y a eu dans la suite des expiations qui s'expliquent d'elles-mêmes. Mais si nous faisons aussi large qu'on voudra la part de la critique sur ce point, il nous sera bien permis de plaider les circonstances atténuantes. C'est là le devoir de tout historien impartial, et nous posons en fait qu'une bonne partie des reproches que l'on peut légitimement adresser au réveil, retombent de tout leur poids et directement sur les ennemis du réveil. En fait d'étroitesses de vues, d'exagérations, de mesquineries, ils ont été souvent sans rivaux et, sur leurs lèvres, de semblables accusations étaient pour le moins singulièrement déplacées. — Par-dessus tout, ils se sont montrés d'une ignorance élémentaire en fait de liberté religieuse, et l'on peut, sans trop se compro-

[1] Dans notre *Histoire du mouvement religieux*, etc. Tom I, pag. 117-181.

mettre, affirmer que la persécution, légale ou non, a fait plus de fanatiques, plus de faux mystiques, que tous les étrangers anglais ou autres avec leurs vues étroites et leurs petites affectations. Au fond, les reproches de cette nature sont trop bien mérités par tous les partis religieux, pour qu'ils aient une grande valeur. On est toujours l'exagéré de quelqu'un, et pour l'homme à la glace, le tiède est encore brûlant.

Un reproche plus grave est celui qui a trait à la morale du réveil. M. Rambert dit que le réveil a *d'abord* affecté du *dédain* pour la morale. Cela ne peut évidemment pas s'entendre de la morale pratique ou de la *moralité* des gens du réveil, car s'ils ont été tant honnis, tant persécutés, c'est précisément parce que leur vie formait un contraste frappant avec cette petite morale de tous les jours qui était en si grand honneur avant le réveil, même dans les régions les plus ecclésiastiques. Il faudrait préciser; pour les initiés, cela importe peu; pour le grand public, cela n'est pas indifférent. On veut dire, sans doute, que le réveil a insisté d'abord sur les doctrines ou sur certaines doctrines au détriment du point de vue pratique, des *œuvres* proprement dites. Mais si le réveil a d'abord montré du dédain, — à supposer que ce soit là le mot vrai, — pour la morale, ne faudrait-il pas tenir compte du fait qu'il y avait réaction contre une insistance à peu près exclusive en faveur des œuvres? L'équilibre, un moment rompu, s'est peu à peu rétabli. C'est l'histoire de toutes les crises, religieuses ou autres. Nous savons bien que Vinet a paru soutenir l'accusation jusqu'au bout. On connaît son mot, et M. Rambert le cite (pag. 607), sur l'*antinomianisme* du réveil. Mais ici encore nous sommes surpris que l'estimable auteur de la vie de Vinet n'ait pas fait au moins allusion à une brochure publiée en 1868, par un ami de Vinet, le pasteur L. Burnier, brochure intitulée : *Le testament de Vinet et son codicille*. Il y aurait vu, comme nous, à quoi peut se réduire cette accusation d'antinomianisme contre laquelle, dès 1835, les principaux représentants du réveil, dans le canton de Vaud, protestaient énergiquement[1].

Quant à la théologie du réveil, nous ne nous y arrêterons pas. Il est assez généralement reconnu de nos jours que le réveil n'a pas eu de théologie propre. Il a pu avoir, il a eu une *méthode*, et c'est à cela que Vinet fait allusion dans une page de son agenda citée par M. Rambert. (Pag. 296.) Mais si Vinet n'a pas été du réveil par la méthode, il en a été par les doctrines et par la vie. N'en a-t-il pas fourni une preuve de fait assez sensible après son retour dans son pays? Avec qui faisait-il cause commune? quels étaient ses amis les plus intimes? n'étaient-ce pas les Leresche, les Forel, les L. Burnier, les Scholl, les Chappuis? des hommes qui, tous, appartenaient au réveil, — nous ne disons pas à la dissidence, parce que l'un n'implique pas l'autre. — Et, dans ses articles de journaux, dans ses mémoires, dans ses discours au sein de la délégation des classes, par exemple, que défendait-il? les doctrines de la confession helvétique, c'est-à-dire celles du réveil. Séparé sur les questions ecclésiastiques de la masse du clergé national vaudois, il était en pleine communion de foi et de vie religieuse avec tous ceux que le réveil avait saisis, et dont il avait fait, dans le sein de l'église nationale elle-même, ses représentants et ses apôtres. Cela est-il vrai ou faux? Et si cela est vrai, est-on autorisé à conclure que Vinet n'a pas appartenu au réveil? Seulement, et M. Rambert le dit avec une parfaite justesse, — Vinet, indépendant, suivant sa ligne propre, ayant conservé sa liberté d'action, — Vinet sentant les faiblesses du réveil, s'était proposé « de donner à ce mouvement la largeur des besoins du siècle. » (Pag. 346.) Une semblable préoccupation ne se comprendrait guère chez

[1] Encore ici, nous renvoyons nos lecteurs à ce que nous avons écrit nous-même sur ce sujet dans notre *Histoire du mouvement religieux*. Tom. II. Appendice : *Coup d'œil historique sur la théologie du réveil*.

un homme qui n'appartiendrait pas au mouvement qu'il voudrait cependant élargir.

V

Vinet a-t-il réussi dans son dessein? nous n'en saurions douter, et les résultats de l'action exercée par lui nous réconcilieraient, — si besoin était, — avec le réveil. Lisez plutôt ce témoignage rendu par Vinet lui-même au travail accompli au milieu de nous par le mouvement religieux. « Ce qui se passe actuellement, — ceci s'écrivait le 1er février 1846, — prouve qu'il s'était fait d'abondantes semailles.... Si vous connaissiez le christianisme de ce pays, vous verriez combien il est simple, pratique, humain, éloigné de tout esprit de secte et de tout fanatisme. » (Pag. 558.) — S'il est vrai que l'on connaisse l'arbre à son fruit, et qu'un mauvais arbre ne puisse produire de bons fruits, il est certain qu'un christianisme aussi sain que celui dont parle Vinet n'a pu sortir que d'un germe pur et vigoureux. Et à quoi donc devait-on ces *semailles*, si ce n'est au réveil et à l'époque du réveil?

Et l'église libre! n'est-elle pas un fruit du réveil? Dégagez-en cet élément étranger, cet élément temporaire et politique, dont le temps n'a pas tardé à faire justice, que reste-t-il? Précisément ce que le réveil avait préparé de longue main : l'église telle qu'elle existe actuellement, telle que nous la connaissons; l'église *selon les vœux* de Vinet, comme M. Rambert le dit lui-même. — Vinet, qui avait autrefois souri en parlant des *petits troupeaux* et des *conventicules*, en vint, lui aussi et joyeusement, à prêcher à de semblables auditoires. (Pag. 561.)

Mais ici, qu'on nous permette une digression, ou plutôt une remarque à propos de la révolution dont le canton de Vaud fut le théâtre en 1845. Il nous semble que si beaucoup l'ont jugée très sévèrement, M. Rambert en parle avec trop de ménagements. Il constate qu'elle a été illégale, intolérante, persécutrice, et cependant il ajoute qu'elle a été très *débonnaire*. Voilà un mot dont les survivants, parmi les instigateurs et les chefs de 1845, sauront un gré infini à M. Rambert. Nous sommes bien sûr qu'ils ne se sont jamais douté qu'on les prendrait un jour pour des débonnaires. Nous pensons plutôt qu'ils songeaient à toute autre chose qu'à ce compliment futur quand ils décidaient les mesures violentes dont Vinet lui-même devait être la victime; quand ils poursuivaient les destitutions arbitraires qui ont brisé tant de carrières; quand ils poussaient au fond à la dissolution de l'église nationale tout en excitant contre les *mômiers* les plus mauvaises passions. — Ces faits, connus de tout le monde, M. Rambert les ignore moins qu'un autre : il les signale lui-même (pag. 529); il constate même que Vinet avait le cœur navré en voyant *déchoir sa patrie*. (Pag. 530.) Et plus tard, à propos de la razzia qui dépeupla de leurs titulaires à peu près toutes les chaires académiques, M. Rambert ne parle-t-il pas de la logique des haines de parti? (Pag. 587.) Franchement, nous ne trouvons pas que l'épithète de débonnaire convienne de tous points à la révolution de 1845. Elle a pu être une réaction logique contre la révolution de 1830; mais elle n'en a pas moins été brutale et, à cet égard, elle a présenté un contraste frappant avec le mouvement libéral de 1830. A la vérité, on ne s'est pas tiré des coups de fusil; mais nous ne voyons pas qu'il y ait une différence essentielle entre quelques coups de fusil qui mettent promptement fin à un conflit, et ces antagonismes, ces rancunes, ces haines qui se prolongent indéfiniment, sans qu'on puisse dire quand et comment elles finiront. Mais, peut-être, M. Rambert en juge-t-il au fond comme nous. Seulement, débonnaire lui-même, homme de goût, il n'a pas voulu insister sur des faits dont les hommes de 45 encore vivants auraient honte de prendre à cette heure la défense. Tout honnête homme a, dès longtemps, condamné ce qui fut chez beaucoup, nous l'espérons aussi, l'erreur d'un moment, et M. Rambert en en parlant s'est

sans doute inspiré du toast prononcé par Vinet au banquet offert par les étudiants à leurs professeurs destitués (pag. 588) : « Si nous ne pouvons défendre l'entrée de cette enceinte aux regrets, que ces regrets ne soient ni des récriminations ni des reproches. » Et M. Rambert a bien fait. — Pour nous, on ne nous ôtera pas facilement de l'esprit que la révolution de 1845 a été aussi bien une réaction contre le mouvement religieux inauguré par le réveil, qu'une réaction contre le régime politique issu de 1830 et qualifié du nom de *doctrinaire*. Si la révolution de 1845 a réussi, c'est en majeure partie parce qu'on a persuadé à notre peuple que doctrinaire et mômier, c'était une seule et même chose; — la question religieuse, habilement exploitée, a amené la chute du régime politique. Or de quel côté était Vinet? La question est oiseuse. Après ce que nous venons de rappeler dans les pages qui précèdent, nous ne voyons pas comment Vinet aurait pu appartenir mieux qu'il ne l'a fait au réveil. Il est évident qu'il ne pouvait lui appartenir par les petits côtés. Mais, dans ce qu'il avait de profondément *vrai*, dans ce qui faisait sa substance même et sa vie, nous croyons que le réveil a pu et peut encore revendiquer Vinet comme son plus illustre représentant.

Malgré la longueur de cet article nous n'avons pas tout dit sur un sujet d'un si grand intérêt pour notre pays et pour ce que nous pourrions appeler, d'une manière générale, l'église de notre pays. — Forcé de nous restreindre et de nous arrêter, nous ne poserons pourtant pas la plume sans assurer M. Rambert de notre reconnaissance personnelle. Son beau livre nous a intéressé, il nous a instruit, nous ajouterons même qu'il nous a édifié, et en écrivant ce dernier mot nous ne pensons pas faire un mince éloge d'un ouvrage qui devait être édifiant, s'il reproduisait fidèlement les traits principaux, les traits essentiels d'une vie toute pleine d'édification.

J. CART.

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

Neuchâtel.

Juillet 1875.

Le sentiment qui domine dans l'église évangélique neuchâteloise indépendante de l'état est celui d'une vive reconnaissance envers Dieu. Voilà deux ans à peine que notre église a pris vie, mais que de choses se sont passées dans ce peu de temps! Quelles expériences n'avons-nous pas faites de la bonté de notre Père céleste, de la fidélité de notre Seigneur Jésus-Christ! Certes, « si l'Eternel n'eût pas été pour nous, quand les hommes s'élevèrent contre nous, ils nous auraient engloutis tout vivants. Béni soit l'Eternel, qui ne nous a pas livrés en proie à leurs dents! Notre âme s'est échappée comme l'oiseau du filet des oiseleurs; le filet s'est rompu et nous nous sommes échappés. » (Ps. CXXIV.)

Ce n'est pas que nous ayons cheminé sous un ciel constamment serein, exempts de toute inquiétude et de toute épreuve. Dieu nous a repris au même moment deux hommes, qui étaient comme deux colonnes de notre église, MM. *L.-C. Henriod*, ancien pasteur de Valangin, et *E. Perret*, pasteur à Coffrane.

Mais si le Seigneur a trouvé bon de nous affliger, il l'a fait dans sa miséricorde et en nous entourant des témoignages de son amour. Nous avons eu la joie d'être compris et approuvés dans notre retraite par la presque unanimité de nos frères, les pasteurs neuchâtelois établis au dehors. Le registre des ministres qui se rattachent à notre église contient soixante et quelques noms. Le nombre de nos membres électeurs est allé en augmentant. A cet égard, nous avons vu se produire ce que nous pouvions attendre. Celles de nos églises qui se sont formées sans grands efforts sont demeurées ce qu'elles étaient il y a un an. Quelques-unes même ont légèrement diminué, non par suite de défections, mais parce que les départs ou les décès n'ont pas été compensés par un nombre correspondant de nouvelles adhésions. Les églises, au contraire, qui ont dû conquérir leur position au prix de difficultés ou de tracasseries, se sont accrues d'une manière notable. C'est le cas, en particulier, des églises de Neuchâtel et de Motiers-Travers, dans lesquelles le nombre des électeurs s'est élevé, dans le courant de l'année

dernière, de 180 à 209 et de 55 à 88. Si aux 3001 électeurs (soit 122 de plus qu'au mois de juin de l'année dernière) j'ajoute les auditeurs du culte, hommes, femmes et enfants, dont les noms ne sont pas inscrits dans nos registres, je crois rester dans les limites de la vérité en fixant à dix mille personnes le nombre des adhérents à l'église indépendante. Nulle part, si ce n'est peut-être dans un village de nos montagnes, nous ne sommes la majorité; mais c'est déjà quelque chose que d'être une *forte minorité*, avec laquelle on est obligé de compter. « Il peut nous suffire, ainsi que le dit le rapport de la commission synodale, que notre église soit et demeure l'église de ceux qui tiennent à affirmer, au milieu des ruines ecclésiastiques qui s'accumulent tout autour de nous et de la déplorable confusion qui persiste entre le domaine de l'état et celui de l'église, les grands principes de l'indépendance religieuse et de la souveraineté exclusive de Jésus-Christ sur son Eglise. »

L'esprit de sacrifice se soutient. Les recettes de l'année dernière ont dépassé 100000 fr. et ont été de 3500 fr. supérieures aux dépenses. Le projet de budget pour 1876 ascende à 104 500 fr. Nous avons l'assurance que cette somme se trouvera sans peine. Comment en douter quand nous voyons l'empressement avec lequel plusieurs de nos églises s'imposent de lourdes dépenses pour élever des lieux de culte ou des presbytères? Celle de *Cernier-Fontaines*, admise depuis un mois seulement dans le faisceau des églises indépendantes, a pris les devants. Elle a bâti un temple modeste, dont l'inauguration a été une fête pour toute la contrée le dimanche de Pentecôte. L'église du *Locle* a pris possession de son oratoire, capable de contenir un millier de personnes, et auquel on reproche d'être trop petit. *La Sagne* a bâti un presbytère, que le pasteur occupe déjà depuis quelques semaines. *La Chaux-de-Fonds* est moins avancée; la souscription, faite en novembre dernier, pour l'érection d'un temple, a atteint en quelques jours le chiffre de 240 000 fr.; mais les études préliminaires ont pris beaucoup plus de temps que nous n'avions pensé d'abord; le plan définitif est enfin adopté et les travaux commenceront incessamment. Les églises de *Couvet*, des *Ponts-de-Martel*, de *Corcelles*, de *Lignières* ont réuni de fort belles sommes en vue de chapelles et de presbytères qu'elles se disposent à construire. On pourrait craindre que ce déploiement de zèle ne détournât nos églises du devoir imposé à tout chrétien de se souvenir des pauvres. Mais non : il est telle de nos églises dans laquelle les collectes en faveur des indigents ont dépassé de plusieurs centaines de francs le maximum de ce que nous faisions quand tout le monde était avec nous. Tant il est vrai que donner apprend à donner.

Les relations de notre église avec ses sœurs indépendantes du canton, l'église évangélique libre et l'église des frères de l'Unité, sont des plus faciles et des plus agréables. Nous aimons à voir dans la première une sœur aînée qui, dans la guerre pour l'indépendance de la société religieuse, a reçu les premiers coups, et dans la seconde une alliée qui fut jadis un bon levain dans la pâte de notre vieille église nationale. Nous avons fréquemment, avec les représentants de ces deux églises, des réunions d'alliance évangélique. Les leçons de religion données par les pasteurs indépendants dans les locaux scolaires sont fréquentées par des enfants appartenant à différentes communautés religieuses. Quant à nos relations avec l'église nationale, elles sont devenues meilleures, mais elles sont encore un peu partout passablement tendues.

Les pasteurs nationaux se partagent en deux groupes bien tranchés. Les uns signeraient encore ce qu'écrivait l'un d'eux le 29 novembre 1873 : « Que tous fussent restés (dans l'établissement officiel), c'était l'aplatissement de l'église. » Ils sont de cœur avec nous et n'attendent, pour nous rejoindre, que le départ d'un second train. Les autres sont animés à notre égard de dispositions moins bienveillantes. Cela tient à deux causes : la première, que nos amis se sentent surveillés de près par leur entourage, lequel n'entend pas qu'ils aient avec nous des relations trop fréquentes. Les églises démocratiques, comme on les appelle, promettent à leurs pasteurs toutes les libertés et beaucoup d'autres encore; dans la pratique, elles en accordent un peu moins. Puis, il faut le dire, — je le dis sans aigreur, me bornant à constater ce qui est, — nos frères ont été entraînés plus loin qu'ils ne pensaient, au moment de la séparation. Ainsi le veut la logique des choses : on commence par déclarer une loi ruineuse pour l'église; mais on la subit, puis on l'accepte, on s'en

trouve bien, on prend sa défense, et l'on en vient à ne plus comprendre ceux dont on partageait naguère la manière de voir. J'accorde bien que nos indépendants ne sont pas toujours animés vis-à-vis de l'église officielle des sentiments qu'ils devraient avoir. Il y a malheureusement dans plus d'un cœur de vieilles racines d'amertume qui doivent disparaître, si nous ne voulons pas que la bénédiction s'éloigne de nous.

Mais la grande question, quand il s'agit d'une église, est et sera toujours celle que le rapport de l'une de nos églises locales formulait ainsi : *Christ vit-il dans notre église, et s'y rend-il en quelque sorte manifeste?* Nous ne pouvons donner à cette question qu'une réponse complexe. C'est dire que notre vie chrétienne n'est point encore ce qu'elle devrait être, car aussitôt que la vie de Jésus-Christ s'éveille dans une église, elle s'y fait sentir et voir. Nous avons gagné, Dieu merci, à certains égards. Le désir d'avancer et non pas seulement d'aller son petit pas en tournant sur soi-même, s'est fait jour chez plusieurs, et a réveillé des besoins nouveaux qui ont amené des lumières nouvelles. « Nous savons mieux ce que c'est que la fraternité chrétienne. Malgré les heures souvent incommodes qui nous sont laissées pour notre culte principal [1] (ici 7 $^1/_2$ du matin en été, là midi; ailleurs même 1 heure de l'après-midi), ce culte n'a jamais cessé d'être fréquenté d'une manière réjouissante. Bon nombre de nos membres qui ne s'occupaient autrefois de l'église que d'une manière assez lointaine, ont fait un pas en avant. Leurs opinions se sont changées en convictions, et leurs bons sentiments en sérieux intérêt pour les choses de Dieu, auxquelles ils ne craignent plus de consacrer leur argent et leur temps. On éprouve plus généralement le besoin de lire soi-même et d'entendre expliquer tout simplement la Parole de Dieu. Malgré tout cela nous devons reconnaître que la crise religieuse ne s'est pas faite aussi profondément dans les âmes que la crise ecclésiastique. Nous constatons de nombreuses lacunes; nous avons à gémir de bien des misères; disons cependant, à la gloire de Dieu, que le réveil de la foi, auquel on a donné le nom de réveil d'Oxford, a trouvé de l'écho chez nous, qu'il a relevé devant nos yeux l'idéal de la vie chrétienne, et enfoncé dans plus d'une conscience un aiguillon qui n'en partira pas de sitôt. De nombreux pasteurs ont assiste aux assemblées de Nîmes, de Genève, de Bâle. Ils en sont revenus, les uns fortifiés, d'autres renouvelés dans leur communion avec le Seigneur, tous puissamment encouragés à reprendre leur œuvre. Les conférences qu'ils ont données à leur retour, et dans lesquelles ils ont rendu compte, souvent de concert avec leurs collègues nationaux, de ce qu'ils avaient entendu et éprouvé, ont été écoutées avec l'intérêt le plus sympathique. Les âmes les plus avancées de nos églises ont fait, elles aussi, l'expérience de la vie d'affranchissement par la foi au Seigneur Jésus. Des réunions dites de consécration, tenues en divers lieux, ont laissé après elles plus et mieux que des impressions. « La vie de la foi et de la prière, dit l'une de nos églises dans son rapport, s'est développée chez plusieurs. » — « Les réunions de prières et de consécration, dit une autre, ont laissé des souvenirs à entretenir avec soin et réveillé le sentiment de lacunes qu'il faudra combler avec l'aide de Dieu. » — « Un souffle de la vertu d'en haut a passé sur nous, et nous en rendons grâce à Dieu, » dit une troisième. — Une dernière s'exprime ainsi : « Dieu nous a visités, en nous accordant un réveil. Nous avons eu le sentiment profond que le Seigneur s'approchait de chacun de ceux qui le cherchaient et demandait à entrer dans leurs cœurs pour y vivre et y régner d'une manière plus complète et plus permanente qu'auparavant. Ce réveil a été parmi nous essentiellement un réveil de croyants. Cependant son influence s'est fait sentir aussi sur bien des âmes indécises et indifférentes. »

Si l'on tient compte que le Neuchâtelois est peu mystique de nature; qu'il se défie comme par instinct de toute manifestation de la piété sortant quelque peu de l'ornière commune; que la vie religieuse ne va pas chez nous par bonds violents, mais à pas comptés, il me paraît que les faits que je signalais tout à l'heure sont de nature à nous remplir de confiance. Celui qui a commencé cette bonne œuvre en nous la perfectionnera jusqu'à la journée de Jésus-Christ, à la condition que nous ôterons du milieu de nous tous les in-

[1] On se rappelle que nous avons la disposition des temples, grâce à un article de la loi qui n'était pas fait pour nous. Seulement, l'église nationale a droit aux meilleures heures.

terdits que le Seigneur nous révélera, à mesure qu'il nous les fera connaître.

Notre Père céleste nous a conduits doucement. Quand nous comparons nos origines avec celles de l'église libre d'Ecosse ou du canton de Vaud, nous sommes obligés de reconnaître que nous avons été singulièrement épargnés. Le berceau que Dieu nous a fait s'est trouvé bien doux, notre foi n'a pas été mise sérieusement à l'épreuve. C'est sans doute que nous étions plus faibles que beaucoup d'autres. Mais les afflictions peuvent venir, afflictions du dehors et afflictions du dedans, d'autant plus nombreuses et rudes que nous avons été plus ménagés. Nos chrétiens réfléchis s'y attendent, mais cette perspective ne les alarme point, car elle est toujours vraie la parole de l'apôtre : « Nous sommes gardés par la puissance de Dieu par le moyen de la foi. » (1 Pier. I, 5.)

Notre dernier synode a eu lieu au Locle, les 8 et 9 juin dernier. C'était la première fois, dans nos annales ecclésiastiques, qu'un synode se tenait ailleurs qu'au chef-lieu. L'église du Locle a donné la première un exemple qui certainement sera suivi. La session synodale a duré deux journées seulement, bien que l'ordre du jour fût assez chargé. Les Neuchâtelois sont gens pratiques; si l'on ne peut les accuser de dépêcher les affaires, on ne saurait leur reprocher de les traîner en longueur.

Les séances ont été ouvertes, au Temple, par une courte, mais excellente prédication de M. le pasteur P. Comtesse sur ce texte : « Toutes choses sont à vous, soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses à venir, toutes choses sont à vous, et vous êtes à Christ. » (1 Cor. III, 22.) Le prédicateur a tiré de son texte le meilleur parti, en l'appliquant directement aux circonstances particulières dans lesquelles nous nous trouvons.

Après le culte, les membres du synode se rendirent à l'oratoire, où ils commencèrent leurs travaux, en appelant à la présidence M. Jules Cuche, avocat à la Chaux-de-Fonds, que son esprit de sagesse et sa longue expérience désignaient tout naturellement à leur choix.

Nous entendîmes ensuite la lecture des rapports de nos différentes commissions. Celui de la *Commission synodale*, écouté pendant une heure et demie avec une attention soutenue. Celui de la *Commission des études*, qui a sous sa direction sept étudiants, dont quatre sont à l'étranger et trois à Neuchâtel, et qui annonce que trois jeunes gens se préparent cette année à entrer en théologie. Celui de la *Commission de consécration*, qui vient d'appeler deux jeunes gens à subir les dernières épreuves, appelées chez nous les grands examens. Celui de la *Commission des finances*, sur l'exercice de 1874, soldant par un excédant.

Ces différents rapports ont donné lieu à des discussions intéressantes. On a accueilli avec la plus entière sympathie une proposition de la commission des études d'engager l'église libre de Neuchâtel à se faire représenter dans son sein. Puis le synode a voté, à l'unanimité, l'érection de l'église Cernier-Fontaines en paroisse. Il a discuté et adopté un projet de règlement pour la nomination des pasteurs et un formulaire d'installation; décidé, sur le préavis de la commission synodale, la création d'une commission d'évangélisation et l'envoi d'une délégation au congrès des églises presbytériennes qui doit avoir lieu à Londres vers la fin de ce mois, et renvoyé à l'examen d'une commission spéciale une proposition relative à la bénédiction des mariages.

Nous avions le bonheur d'avoir au milieu de nous des délégués d'églises sœurs : M. le pasteur E. Petitpierre, de l'église libre de Neuchâtel; MM. V. Cuénod et O. Guebhard, de l'église libre du canton de Vaud; MM. Desplands et de Perrot, de l'église libre de Genève; M. le pasteur Reichel, de l'église de l'Unité des frères; M. le pasteur Banzet, représentant de la conférence pastorale évangélique de Montbéliard et M. le pasteur Buscarlet, de l'église libre d'Ecosse. Ces frères ont été entendus dans une réunion spéciale fixée au mardi soir à huit heures. Leurs paroles affectueuses et cordiales nous ont fait du bien. Merci à ces chers frères des deux bonnes heures qu'ils nous ont procurées. Leur présence nous a fait ressentir quelque chose de ce qu'éprouvait saint Paul aux portes de Rome, en voyant venir à sa rencontre les frères de cette ville. Nous avons rendu grâces à Dieu et pris courage. (Act. XXVIII, 15.)

La session du synode s'est terminée par

un repas fraternel que nous offraient nos frères du Locle. Ce repas a été un véritable feu roulant de discours, en vers ou en prose, enjoués ou sérieux, exprimant bien l'entrain qui régnait dans l'assemblée. C'est avec une véritable émotion que nous entendîmes l'un de nos vénérés frères, M. de Gélieu, ancien pasteur du Locle, nous dire à peu près ceci : « J'ai été le dernier doyen de la compagnie des pasteurs. Je ne pensais pas, en sortant de charge, alors que notre église neuchâteloise entrait dans une phase entièrement nouvelle, que Dieu la rajeunirait au souffle de la liberté. Bon courage; l'avenir peut paraître sombre à plusieurs; il me paraît, à moi, plein de promesses. Ce que le Seigneur a fait pour nous est le gage de ce qu'il veut faire encore. »

Ces deux journées du Locle laisseront chez tous ceux qui ont eu le bonheur d'y prendre part d'ineffaçables souvenirs. Nos synodes aussi ont été renouvelés. Ce ne sont plus, comme autrefois, des synodes d'affaires; la prière et le chant des cantiques y alternent avec la lecture des rapports et les discussions. « Autrefois, quand je revenais du synode, disait quelqu'un qui a vu de près l'ancien état de choses, j'étais régulièrement de mauvaise humeur; mais cette fois-ci, j'ai le cœur joyeux. » C'est que l'air de la liberté est bien l'air salubre de nos Alpes; s'il n'a pas la vertu de vivifier les morts, s'il achève de tuer ce qui doit mourir, il ranime les faibles et leur rend des forces. B. G.

Zurich.

Juillet 1875.

Pour compléter mes renseignements sur les églises de la Suisse orientale, je vous communiquerai deux lettres reçues d'amis de Thurgovie et de Coire.

Voici ce que m'écrit mon correspondant thurgovien : « Les discussions auxquelles a donné lieu la suppression du symbole des apôtres, ont eu des résultats plus importants qu'on ne l'aurait cru d'abord. Plusieurs paroisses, sous l'influence du pasteur, s'étaient prononcées en faveur du symbole. Mais le conseil ecclésiastique cassa leur décision, et les mit en demeure ou de rompre avec leurs pasteurs, ou de se séparer de l'église nationale. Toutes les paroisses ayant battu en retraite, plusieurs pasteurs se sont vus moralement contraints de donner leur démission.

» Le vénérable doyen Steiger de Egelshofen était de ce nombre. Mais on put se convaincre là que les foudres d'un conseil ecclésiastique n'étaient pas assez fortes pour briser les liens spirituels que quarante ans de fidèles services avaient formés entre le pasteur et ses paroissiens. Une cinquantaine de familles d'Egelshofen se sont décidées à sortir de l'église officielle et à se constituer en congrégation indépendante. Elles ont élu M. Steiger pour pasteur. Un local convenable de culte s'est trouvé; les souscriptions ont été abondantes, et les chrétiens des paroisses voisines où le pasteur est rationaliste, ont été heureux de se joindre à ce noyau évangélique. La jeune église est joyeuse et prospère. Elle servira d'encouragement à d'autres. Car dans le canton de Thurgovie, la population, qui n'aime pas vivement l'église établie, a une crainte superstitieuse de la séparation. Toutefois il ne faut pas se faire des illusions sur l'influence de l'exemple que donne Egelshofen; dans la plupart des paroisses, le nombre des personnes attachées au pur Evangile est trop petit, et elles ont en général trop peu d'initiative pour se constituer en églises indépendantes. Il est probable qu'elles demeureront dispersées. Ce sera un champ ouvert à l'activité des méthodistes et des baptistes, qui ne manqueront pas de s'y engager hardiment, si les sociétés évangéliques ne s'empressent de les prévenir. — Quant aux chaires officielles, elles deviennent les unes après les autres la proie des *réformeurs*. C'est ici leur heure.

» On ne sait pas encore ce que la commission liturgique proposera cet automne au synode. On dit qu'elle se prononcera pour le *statu quo*, et pour l'exécution rigoureuse du règlement liturgique. Comme, à force de peine, on est parvenu à faire accepter par toutes les paroisses récalcitrantes la suppression du symbole, on a réellement cette unité liturgique que le synode a crue assez précieuse pour être achetée par l'oppression des consciences et par l'expulsion de quelques fidèles pasteurs. A cet égard, la situation ne changera que le jour où des pasteurs rationalistes se permettront de modifier arbitrairement les prières officielles qu'ils ont imposées de force à leurs collègues. Alors sans

doute on se convaincra que, dans une église nationale, la seule voie raisonnable est de laisser au pasteur toute liberté dans l'emploi de la liturgie. »

Voici maintenant la lettre de mon correspondant de Coire :

« Jadis les deux tendances religieuses avaient leurs représentants parmi les pasteurs de l'église réformée de Coire, de sorte que les personnes qui le désiraient, pouvaient toujours entendre dans les temples la prédication du pur Evangile. Mais lors du départ de M. le pasteur G. Kind pour Barmen en 1872, la majorité de la paroisse, sans égard pour la minorité, choisit, pour remplacer ce prédicateur orthodoxe, un pasteur rationaliste.

» Il s'établit alors des réunions particulières présidées par un délégué de la Chrischona et par M. A. Buchli, directeur de l'asile du Foral. A cette même époque se fondait la société évangélique cantonale, qui compte à Coire le plus grand nombre de ses membres et qui trouva de suite dans cette ville son principal champ d'activité. Cette société organisa dans un local public des réunions d'édification et de missions, ainsi qu'un culte de cène aux grandes fêtes. Ces assemblées étaient présidées, tantôt par les hommes déjà nommés, tantôt par des pasteurs du dehors.

» Si utiles que fussent ces réunions, tant pour le réveil que pour l'entretien de la vie religieuse dans beaucoup d'auditeurs, à la longue elles ne pouvaient suffire. En particulier le changement continuel des prédicateurs menaçait de développer l'esprit de critique et la gourmandise spirituelle. C'est pourquoi les personnes les plus influentes résolurent d'organiser une congrégation et de nommer un pasteur à poste fixe. Cinquante personnes environ partageant cette idée s'engagèrent par écrit à payer pendant trois ans une contribution annuelle. A leur demande, le conseil municipal leur accorda l'usage d'une église, qui ne sert d'ailleurs que pour le catéchisme d'été. Enfin, Dieu leur fit trouver le pasteur qu'il leur fallait dans la personne de M. Munz, de Sirnach en Thurgovie, que les débats liturgiques obligeaient à quitter son poste. M. Munz accepta l'appel de Coire avec empressement, et il y exerce son ministère depuis le mois de septembre 1874.

» Comme plusieurs membres du comité n'ont pas rompu avec l'église officielle, on n'a pas constitué une église libre proprement dite. On a demandé pour M. Munz l'autorisation du conseil ecclésiastique et son entrée dans le synode; demandes qui ont été accordées sans difficulté. Le nombre des auditeurs est réjouissant : on compte, comme ailleurs, plus de femmes que d'hommes. A Pâques, le pasteur a reçu six catéchumènes. A diverses reprises on a recouru à lui pour des mariages, des baptêmes et des enterrements, même dans des familles qui ne se rattachent pas directement à la congrégation.

» Quant aux finances, un secours venu de Bâle a facilité la tâche du comité, qui peut suffire à tous les besoins. Quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de gens riches à Coire, la régularité et l'abondance des dons volontaires montrent que l'auditoire est bien disposé. — La congrégation n'a pas de constitution écrite. Les affaires sont traitées par un comité de cinq membres, élus par l'assemblée des souscripteurs inscrits qui ont le droit de vote dans les élections politiques. C'est le pasteur qui a la présidence du comité.

» Puissions-nous, ajoute notre correspondant, rendre hommage par toute notre conduite à Jésus-Christ notre Sauveur! »

E. JACCARD.

Espagne.

Une scène d'intolérance.

Ce titre semble au premier abord en contradiction avec la liberté religieuse que l'on dit régner dans ce royaume. Mais nous ne devons pas oublier la différence qu'il y a entre la liberté des cultes inscrite dans la loi et la tolérance populaire en matière religieuse. L'histoire prouve que la première ne garantit pas toujours la seconde; et le fait dont nous allons parler, nous montre les persécutions de la populace aux prises avec la liberté légale appuyée par le magistrat.

Les journaux ont mentionné des scènes tumultueuses qui, au mois de mai dernier, ont assailli la paisible demeure d'un évangéliste protestant à Oviédo, au nord de l'Espagne. — On ne lira pas sans intérêt le récit qu'en a fait, dans deux lettres adressées à M. Armstrong, l'évangéliste lui-même, *don Ramon Bon.* Nous n'en retranchons pas quelques

détails accessoires qui peignent ce christianisme natif et ardent, tel qu'il peut se montrer dans les contrées méridionales, et dont il faut peut-être adoucir un peu les teintes pour être parfaitement dans le vrai :

« Dimanche soir je sortis de la ville en compagnie de quelques frères. Sur la grande route nous ouvrîmes la Bibble; je lus Actes XIX, 2 : « Avez-vous reçu le Saint-Esprit » lorsque vous avez cru? » Arrivés sur une colline verte qui domine Oviédo, nous priâmes; puis nous prîmes notre recueil d'hymnes et chantâmes deux ou trois cantiques. Nous redescendîmes à la grande route en chantant avec gravité et respect. Beaucoup de paysans retournaient à leurs demeures après le marché. Voyant cela, quatre d'entre nous continuèrent à marcher en chantant et quatre autres distribuèrent des traités à tous les passants. — Tous mes compagnons sont, je crois, vraiment au Seigneur, de sorte que cette promenade chrétienne nous fit beaucoup de bien.

» De retour à la ville, nous rentrâmes chez moi et, après un moment de repos, je leur parlai *de la nécessité de prier*. Nous nous agenouillâmes. Je commençai, et après ma prière il y eut un assez long silence. Personne ne priait, personne ne savait prier. Je repris la parole, et le Seigneur me donna tant de ferveur, de foi et de puissance dans la prière que nous commençâmes tous à pleurer en sentant que Dieu notre Père était présent et que nous ne savions pas lui parler! nos besoins étaient si grands, et nous ne savions pas les lui exprimer! Nous pleurions tous à ses pieds sur notre péché, sur notre impuissance. Enfin, d'une voix étouffée par les sanglots, je pus dire : « Père! nous ne nous relè» verons pas que tu n'aies délié nos langues » pour te bénir! Seigneur Jésus, intercède » pour ces muets auprès de ton Père et ac» corde-nous maintenant même ton Saint» Esprit! » A peine avais-je fini que l'un commença à prier, puis un autre, et *tous* suivirent jusqu'au dernier. Dieu était là; nous le sentions. Les muets parlaient. Leurs prières, venant du cœur, exprimaient toutes le sentiment de la conviction de péché; mais sans phrases, d'une manière simple et sans art, comme le Saint-Esprit le leur donnait. En nous relevant, nous n'eûmes pas honte de nous voir tous avec des larmes encore dans les yeux. Un de mes amis s'écria : « Aujour» d'hui le Seigneur est entré à Oviédo. » Depuis cette réunion mémorable nous jouissons d'une abondance de paix et de joie. Mes frères sont d'autres hommes, transformés aux yeux de tous; nous sommes fortifiés en Christ, et nous l'annonçons tous : une grande porte nous est ouverte dans cette ville.

» Mardi, comme je rentrais, une dame qui suit nos réunions me dit que les curés et les dames de la société nommée la « Jeunesse catholique » avaient fixé le soir même pour me chasser de ma maison. Deux hommes de mauvaise mine et parlant à voix basse me croisèrent devant la porte. Je rentrai un peu inquiet, et me mis à lire quelques psaumes de David pour me disposer à prier : vain effort, je ne pouvais me recueillir. « Seigneur, » je ne puis prier; regarde-moi, et cela me » suffit! » fut tout ce que je pus dire.

» Un nouvel avis de nos amis arriva à la maison, disant : « Fuyez; on veut vous assas» siner! » Je regardai par la fenêtre et vis une centaine d'étudiants et presque autant de femmes et d'enfants, me regardant d'un air hostile. Ils me menacèrent de leurs mains, en branlant la tête. Je dis au Seigneur : « Dis» moi ce que je dois faire, pour l'amour de » Jésus! » Et j'ouvris la Bible, afin de chercher la réponse d'en haut. Le premier texte qui me fut donné, Ps. LV, 18, 19, me soulagea beaucoup. Je le soulignai, et j'ouvris de rechef à 1 Tim. IV, 10. Ces paroles me fortifièrent encore plus. Je priai un moment, et regardai de nouveau dehors : la foule et les vociférations augmentaient. A ce moment quelques frères entrèrent dans ma chambre pour voir ce qu'il y avait à faire. Je leur dis: « Si l'on me tue cette nuit, serez-vous fermes » à l'Evangile? » — Ils s'écrièrent : « On nous » tuera tous avant de vous toucher! » — » Si vous m'aimez, repris-je, allez tranquille» ment chez vous et mettez-vous en prière. » Je ne veux pas que personne s'expose. Re» tirez-vous maintenant, mais pour aller chez » vous. Vous m'obligerez en me laissant seul, » et en ne restant pas dans la rue. » A ce moment plusieurs pierres atteignirent les fenêtres. Nous les ouvrîmes pour éviter qu'elles ne fussent entièrement brisées. La salle s'était remplie pour la réunion du soir. Quelques frères désiraient sortir pour dissiper les groupes, mais une nouvelle décharge de pierres

tomba sur nous à ce moment. Alors je dis : « Frères, ne sortez pas; à Dieu! à Dieu! met- » tons-nous tous à genoux; il nous couvrira » de ses ailes! » Tous m'obéirent comme des brebis, et nous commençâmes à prier. Nous ressentîmes une sainte foi, et fûmes si promptement exaucés, que c'est comme un miracle. Six ou huit gardes de police dissipèrent les groupes menaçants. Deux qui s'étaient postés à ma porte et qui voyaient qu'un crime se préparait, dégaînèrent et distribuèrent des coups de plat de sabre sur les curés, les étudiants et les religieuses qui cherchaient à entrer. Le chef de l'ordre public monta et nous trouva réunis au nombre de plus de cinquante hommes, tous à genoux et priant. Il se découvrit à cette vue, et en entendant que nous intercédions pour nos ennemis, il remit son chapeau sur sa tête, descendit à la rue et s'écria d'une voix forte que nous entendions en haut : « Bêtes brutes, filles de curés! vous les » lapidez, tandis qu'ils prient pour vous! Nous » allons vous donner ce que vous méritez! »

» Là-dessus il fit un signe à ses gens qui frappèrent dans toutes les directions et dispersèrent bien vite nos ennemis. Mais la nouvelle de l'attentat et de la défaite des catholiques s'était répandue par toute la ville; beaucoup de personnes venaient voir ce qui s'était passé. Les autorités entouraient la maison. Le silence s'était rétabli. Moi, je bénissais Dieu pour son prompt et merveilleux secours. Dès le commencement de l'affaire j'avais pu oublier mon danger pour ne penser qu'à lui. Il me donna une grande mesure de calme et de foi que je communiquai aux frères en leur expliquant les deux textes qui m'avaient fait tant de bien. Quant à eux, ils se conduisirent comme des chrétiens qui auraient connu depuis longtemps l'Evangile. Cette petite église est déjà spirituelle. Les frères et les sœurs sont des élus du Seigneur; leur conduite le prouve; et ce sont eux qui souvent m'instruisent et me consolent. — Le même soir, de leur propre mouvement ils s'engagèrent à donner un réal[1] par semaine pour les frais du culte évangélique. Je n'ai voulu recevoir cet argent que de vingt-trois dont la conversion parait bien réelle. Il y en a plus de cent qui voudraient aussi contribuer aux frais de l'église naissante et en faire partie. Le Seigneur me dira quand je devrai les recevoir. Lorsqu'ils furent partis, le commissaire et le chef de l'ordre public montèrent à leur tour pour me voir et pour m'entendre. Je leur parlai jusqu'à minuit; ils ne sont pas loin du royaume de Dieu. Le lendemain soir plus de deux cents ouvriers des environs avec leurs femmes et leurs enfants se présentèrent pour entendre à leur tour l'Evangile. Malheureusement la maison était déjà pleine, nous dûmes les prier de se retirer pour éviter des attroupements dans la rue. Le vendredi je dus me présenter au nouveau gouverneur, le marquis de ***; il est très catholique, mais tolérant. Il m'avertit que ma vie était en danger à Oviédo, mais que ma doctrine lui plaisait; que lui et ses officiers continueraient à me protéger de leur mieux. Il dit même : « Si vous aviez une chapelle » publique, je pourrais faire davantage pour » vous. »

Dans une lettre subséquente, l'évangéliste donne plus de détails sur son entrevue avec le nouveau gouverneur :

« Vendredi dans la nuit, l'inspecteur général des gouverneurs de province est arrivé à la maison du gouverneur, et lui a signifié qu'il était déposé de sa charge sans avis préalable, prenant lui-même pour le moment la direction de la province. — A neuf heures le nouveau gouverneur me fit dire de me présenter chez lui dans l'après-midi. J'y fus, et il me dit : « J'arrive, décidé à défendre vos » droits. Si vous prêchez l'Evangile comme » les protestants, avant de toucher à un seul » de vos cheveux, ils passeront sur mon » corps. Si l'évêque, le clergé, les curés, les » religieuses, etc., vous insultent et excitent » le peuple contre vous, je les ferai déporter » aux Philippines du premier au dernier » sans autre forme de procès. Vous avez » pleine liberté pour prêcher dans votre cha- » pelle, dans la rue, dans les places, en plein » champ, à condition que vous ne prêchiez » que l'Evangile; et je suis décidé à châtier » sévèrement tous ceux qui troubleront vos » travaux. Mais si je découvrais que vous » êtes l'agent de quelque société politique au » lieu d'être seulement pasteur protestant, ce » serait vous que j'enverrais aux Philippi- » nes. » Voilà le résumé de ce que le remplaçant du gouverneur m'a dit.

» Notre entretien dura cinq quarts d'heure;

[1] Vingt-six centimes.

je pus rendre témoignage à Jésus-Christ. Il s'informa des meneurs de l'attaque de l'autre soir : des curés, des religieuses armées de sifflets, etc. Je lui répondis que j'avais pardonné et oublié tout cela.

» Maintenant toutes les autorités me respectent. Je célèbre le culte chaque soir dans le nouveau local qui se remplit de gens. Les femmes prennent courage, et commencent aussi à venir. Les agents de la police font la ronde autour de la maison, et invitent même leurs parents et connaissances à entrer. J'ai pu tout avec Christ qui m'a fortifié. Les ennemis se changent en amis, et le peuple dit tout haut dans les places et les cafés que l'ex-gouverneur est tombé pour n'avoir pas fait tout ce qu'il aurait dû pour nous défendre.

» Tout cela m'a coûté des souffrances d'enfantement. Mais la joie actuelle les surpasse de beaucoup. Les frères sont fermes, spirituels. Ma seule crainte est qu'ils ne voient pas en moi une *épître vivante.* (2 Cor III, 2, 3.) Je veille, je prie, et j'attends tout du Seigneur. »

Naples.

10 juillet 1875

Un fait d'une certaine importance que je tiens à vous signaler tout d'abord, c'est la constitution de l'église catholique nationale italienne. Monseigneur Panelli, de retour à Naples, a établi un culte catholique dissident au deuxième étage d'une maison de la rue d'Atri. Il travaille de concert avec M. Prota Giurleo, ancien prêtre et rédacteur de l'*Emancipatore Cattolico*. Rien dans le culte extérieur n'affirme cette dissidence, c'est la messe en langue latine sans aucune modification. Le catholicisme de monseigneur Panelli, du reste, ne diffère guère de celui du pape que parce qu'il conteste à ce dernier la suprématie et l'infaillibilité, qu'il nie l'immaculée conception de la Vierge et qu'il modifie quelque peu l'ordre ecclésiastique en admettant, par exemple, le droit des laïques à l'épiscopat. Il y a quinze jours environ une quarantaine de personnes faisaient profession d'appartenir à l'église catholique nationale italienne et procédaient à la nomination d'un archevêque primat, d'un évêque auxiliaire et d'un vicaire général. Ont été nommés : archevêque, monseigneur Panelli, évêque auxiliaire, M. Trabucco, et vicaire général, M. Prota.

L'appel nominal qui eut lieu avant l'élection m'a fait connaître que le professeur Escalona, qui de 1860 à 1863 eut plus d'une fois avec les évangélistes des discussions publiques où il affirmait énergiquement le catholicisme, faisait partie de la nouvelle église. J'entendis aussi le nom du docteur Jean Boschi, bien connu par son atlas biblique, sa publication de Buffon et ses travaux pédagogiques; les autres noms m'étaient inconnus. Le 13 juin a eu lieu la consécration de l'évêque auxiliaire. Qu'adviendra-t-il de cette église? Le titre de primat sera-t-il autre chose pour Mgr. Panelli que le titre de roi de Chypre et de Jérusalem pour les princes de Piémont? Je n'ose le croire. La plupart des personnes disposées à soutenir la nouvelle église le feront par opposition au papisme plus que par besoin religieux, et l'on ne fait une église qu'avec des gens religieux. Je voudrais me tromper, mais je crains fort que l'église de monseigneur Panelli ne reste qu'une des curiosités historiques du XIXe siècle.

Les églises évangéliques de Naples continuent à faire leur œuvre modestement, mais non sans quelque succès. Le culte vaudois est bien suivi; le local de la rue Cisterna dell'Olio est plein chaque dimanche. Cette régularité est d'autant plus méritoire que la chaleur y est insupportable. La chapelle est un ancien magasin qui n'a de jour et d'air que par une fenêtre placée au-dessus de la porte. Il est donc de toute nécessité que la congrégation *vaudoise* ait un autre lieu de culte : quand elle l'aura, je suis convaincu qu'elle entrera dans une voie de prospérité et de vie. La congrégation, qui est pauvre, a cependant souscrit 5000 fr. pour la nouvelle chapelle, et beaucoup d'amis sont disposés à lui venir en aide. Nous nous réjouissons dans l'espoir que la congrégation vaudoise de Naples pourra se réunir dans un local sain, aéré et suffisant. Elle a eu, le jour de l'Ascension, une petite fête qui a laissé chez tous ceux qui y assistèrent une excellente impression. Elle eut lieu à Soccava dans le beau jardin planté d'orangers du chevalier Varriale, ex-aumônier de Garibaldi, détenu politique sous les Bourbons, actuellement converti à l'Evangile et l'un des diacres de l'église vaudoise. Un culte dont le sujet fut la solennité du jour, un repas fra-

ternel, quelques allocutions sérieuses et fraternelles, beaucoup de cordialité furent les éléments de cette fête de famille.

La congrégation wesleyenne est maintenant installée dans le bel édifice qu'elle a fait construire Vico Sergiente Maggiore. Depuis quelque temps elle y célébrait son culte, aujourd'hui elle y a ses écoles et son presbytère. Les conférences polémiques du pasteur Raggiante, celles de M. Duni, suffragant, sont suivies tous les jeudis soirs par plusieurs centaines de personnes. L'auditoire est visiblement sympathique à tout ce qui est anti-papiste; nous voudrions qu'il le fût davantage à ce qui est vraiment chrétien et qu'il respectât plus qu'il ne le fait parfois le caractère religieux du lieu, en s'abstenant d'applaudissements frénétiques et prolongés.

Le 6 juin était la fête du statut; les églises évangéliques l'ont célébrée avec solennité. M. le pasteur Pons dans l'église vaudoise prêchait sur Proverbes XIV, 34 : « La justice élève une nation. » Il déplorait l'indifférence, la superstition et l'abaissement de son peuple, et proclamait la justice et la vérité comme les seuls moyens de le relever; il montrait en Jésus-Christ celui par qui seul peuvent triompher la justice et la vérité. Le soir, dans la chapelle wesleyenne, le pasteur Raggiante réunissait aussi un nombreux auditoire et le conviait à remercier Dieu de la transformation politique de l'Italie et à prier pour la patrie et pour le prince.

Mais autant dans les églises évangéliques on excitait le sentiment patriotique, autant il était tiède ou froid dans la masse de la population. Les églises catholiques affectaient une parfaite indifférence. Le jour quelques drapeaux aux fenêtres, le soir de maigres lampions disséminés çà et là, étaient le parcimonieux hommage que rendait Naples à la constitution et à la patrie. C'est que la « très fidèle ville, » comme on disait autrefois, n'est pas contente, c'est son tempérament; les Napolitains de tout temps n'ont jamais été satisfaits que du gouvernement qu'ils n'avaient pas. Puis, ces derniers jours, le gouvernement n'avait-il pas eu l'indignité d'emprisonner des drôles qui ne voulaient rien moins que brûler les archives de l'Université. Voici en deux mots l'affaire. Les étudiants de la province de Naples avaient conservé jusqu'à présent le droit de ne pas fréquenter obligatoirement les cours; beaucoup vivaient en province, quelques-uns, le fait est positif et le professeur Albini en avait depuis quelque temps prévenu l'autorité, quelques-uns, dis-je, faisaient faire leurs examens par d'autres, ou bien achetaient de faux diplômes à des employés de l'Université. Le nouveau ministre de l'instruction publique, M. Bonghi, exige aujourd'hui la présence des élèves aux leçons, il veut la vérification des diplômes; et les paresseux de se fâcher, les fraudeurs de s'épouvanter! Brûler les archives de l'Université serait un bon moyen d'intimider le gouvernement et d'anéantir les preuves de supercheries scandaleuses. « Brûlons! » s'étaient dit nos gens, et ils l'auraient fait si l'autorité n'avait vigoureusement agi. Cet épisode de la vie napolitaine vous dit déjà le peu de sens moral qu'on trouve dans ce pays; mais que d'autres faits nous aurions à alléguer pour justifier ce que nous venons d'affirmer! Que d'exemples de vénalité, d'injustice, d'arbitraire, de forfaits impunis nous aurions à raconter!

A côté des églises vaudoise et wesleyenne, une autre œuvre d'évangélisation a surgi depuis quelque temps : elle se rattache à l'église baptiste. Dans une salle voisine de ma demeure il y a, quatre fois par jour, une prédication d'appel. Sympathique à tout ce qui se fait pour la prédication de l'Evangile, j'ai assisté à ce culte, j'ai suivi et étudié cette œuvre, mais je doute fort qu'elle réussisse. D'abord, parce que dans le culte l'explication de la Bible cède trop le pas à la polémique aigre et bouffonne; ensuite, parce que dans le recrutement de l'église il n'y a aucune espèce de discernement. Cette entreprise fait donc plutôt du tort à l'Evangile et il est à désirer, ou qu'elle se modifie, ou qu'elle disparaisse complétement.

Quant au catholicisme ultramontain, il ne cesse de travailler à l'hébétement des populations. En voulez-vous une preuve? L'autre jour j'étais à Sora, ville fameuse dans les annales de la bêtise humaine : n'est-ce pas là qu'un malheureux professeur, ayant expliqué le système du paratonnerre, dut se retirer devant les anathèmes de l'évêque et cesser ses conférences. Les fléaux de Dieu, disait l'évêque, ne peuvent être détournés que par l'intercession des saints; tout autre moyen de les éviter est de la magie et vient du malin.

J'étais donc à Sora l'autre jour, il était huit heures du soir, j'entre dans une église, une trentaine de femmes sont agenouillées devant une assez laide image de la Madone; leurs regards se portent avec force sur l'image, elles prient avec ferveur; que se passe-t-il donc ? Le croiriez-vous, le matin la dite image a cligné l'œil droit, on l'a vu; si l'on prie avec ferveur on le verra encore. J'en parle le lendemain à un prêtre intelligent avec lequel je suis invité à dîner; il hausse les épaules, il sourit, il soupire, et il parle d'autre chose. Il ne peut pas me dire ce qu'il en est; c'est qu'on doit payer les frais d'une fête religieuse qui vient d'avoir lieu et qu'on espère fanatiser les cœurs pour ouvrir les bourses. Ici, en effet, quelque exorbitants que soient les impôts, quelles que soient les misères matérielles, on pourra toujours trouver de l'argent pour les fêtes ecclésiastiques, pour les cierges enrubannés de l'église, pour les copieux dîners des chanoines, pour les feux d'artifice en l'honneur des saints et pour faire jouer à la fanfare de la garde nationale, pendant que le saint sacrement passe, la musiquette de Mme Angot ou de la Belle Hélène.

Ah! qui pourrait délivrer ce pauvre peuple de cette religion matérielle et grossière? Nous le savons et les prêtres le savent comme nous; c'est l'instruction. Aussi ces messieurs font-ils des efforts inouïs pour empêcher tout ce qui tend à répandre dans les masses le goût et la connaissance de la vérité. Cet hiver, en particulier, les journaux cléricaux ont entrepris une campagne en règle contre les écoles non catholiques. Des gentilshommes, des membres de la noblesse napolitaine n'ont pas rougi d'insulter brutalement une femme de bien, Mme Schwaab, cette Anglaise qui fonda il y a deux ans un jardin d'enfants d'après le système Frœbel. Là, deux cent cinquante enfants, presque entièrement de la classe populaire, prennent l'habitude de la pensée, de la réflexion; ils sont élevés dans le respect de la vérité, dans la pratique de la propreté, et sont initiés aux arts mécaniques. L'établissement prospère de plus en plus à la grande colère des cléricaux, dont la calomnie et l'insulte sont les armes habituelles. Vains efforts! L'œuvre marche et Mme Schwaab, à qui le gouvernement a concédé pour trente ans un grand couvent où elle a établi son école, compte faire disposer, dans la partie encore inoccupée, des logements d'ouvriers et des écoles techniques, et elle emploiera à la continuation et au développement de ses institutions philanthropiques une somme considérable, tirée de sa fortune personnelle. Grâce à Dieu, elle trouve de plus en plus des sympathies. Déjà le gouvernement l'avait aidée lorsqu'elle se mit à l'œuvre, en lui allouant une forte subvention; aujourd'hui les particuliers lui viennent en aide à Naples; cela est encourageant dans un pays où la solidarité est une idée importée depuis peu. Dernièrement, j'ai pu apprécier la sympathie dont on entoure Mme Schwaab dans la société napolitaine qui pense et qui sent. Elle avait chez elle une réunion d'hommes distingués qui tous parlaient avec une chaude admiration de l'œuvre qu'elle a entreprise. Là, j'ai vu le peintre Salvatore Morelli, un des princes de l'école napolitaine, auteur d'un tableau représentant la résurrection de la fille de Jaïrus dont on a beaucoup parlé l'an dernier, une des plus nobles, intelligentes et sympathiques figures que j'aie vues de ma vie. Il y avait aussi là un officier supérieur qui envoie son fils étudier avec les fils du peuple que Mme Schwaab réunit. Là, j'ai entendu exprimer pour celle qui nous recevait une sympathie profonde et respectueuse.

Mme Schwaab n'a pas été seule à être attaquée par les cléricaux; nous avons eu notre tour, pour la même raison : c'est que nos écoles, comme la sienne, jouissent de la faveur populaire. Nous croyons pouvoir dire en toute sincérité qu'elles la méritent et la justifient. Les examens de mai dernier nous ont montré en particulier un progrès marqué sur l'année 1874; les classes de jeunes filles nous ont presque entièrement satisfaits. Certainement nos écoles n'ont à craindre aucune comparaison avec les écoles municipales et si, par un mesquin et sot préjugé, on n'avait pas refusé jusqu'ici aux enfants de nos écoles de concourir avec ceux des écoles municipales pour les prix fondés par le commerce napolitain, nous sommes assuré qu'ils feraient honneur à nos écoles et justifieraient publiquement la générosité de nos donateurs. Nous voudrions cependant faire mieux que nous ne faisons et nous le pourrions si nous ne devions être forcément économes. Après avoir passé par des crises financières difficiles, nous devons à cette économie d'être pour

le moment sans déficit. Mais que d'améliorations après lesquelles nous soupirons, sans savoir d'où nous arrivera le secours! A Cappella Vecchia l'école des garçons est une ancienne cour couverte en verre, glacière en hiver, étuve en été. A Magno-Cavallo les bancs, les pupitres sont mauvais, les cartes défectueuses, le matériel insuffisant. Si nous pouvions consacrer à l'amélioration de nos locaux une somme de 3000 fr., nous en retirerions un grand avantage; mais où trouver cette somme? C'est déjà avec difficulté que nous pourvoyons au strict nécessaire; nous avons de bons amis, mais ils ne sont pas nombreux. Malgré nos appels et nos envois de rapports, ce qu'on nous fait parvenir de telle grande ville protestante est presque ridicule. Nous-mêmes, à Naples, sommes très chargés. L'entretien de nos pasteurs, de nos écoles, de nos malades, de nos pauvres, notre coopération matérielle à certaines œuvres religieuses ou philanthropiques absorbent nos forces. Nous espérons que, par un moyen que nous ne soupçonnons pas, Dieu viendra à notre aide, et que, grâce à lui, nous pourrons un jour donner à nos écoles ce qui leur manque pour produire de meilleurs résultats.

Je ne veux pas quitter la plume sans vous parler d'une œuvre des plus intéressantes et à laquelle le canton de Vaud a trop largement contribué, par la libéralité de quelques membres de l'église libre, pour que je n'en exprime pas ici ma vive reconnaissance.

En 1860 et dans les années qui suivirent, plusieurs écoles furent fondées et ouvertes aux enfants du peuple napolitain. Mais la classe moyenne ne fut pas atteinte et vers l'an 1869 le pasteur Buscarlet, préoccupé de cette lacune, désirait faire quelque chose pour l'éducation des jeunes demoiselles, entièrement livrée aux couvents; mais l'argent lui manquait. Une pieuse dame écossaise qui aimait l'Italie, ayant appris le désir de notre frère, s'engagea à lui fournir, tant qu'elle vivrait, le nécessaire pour l'entretien d'une maison d'éducation pour jeunes filles dans la ville de Naples. Notre ami se mit à l'œuvre, il trouva un local, on lui procura une directrice bien recommandée sous le double rapport de la piété et de l'instruction, et le pensionnat fut ouvert. Les commencements furent difficiles; les préventions étaient grandes, on n'eut d'abord que deux ou trois élèves, mais grâces à d'excellentes conditions matérielles, à la sollicitude soutenue de quelques amis, le nombre des élèves augmenta. Mlle de Salis-Soglio qui remplaça bientôt la première directrice, Mlle Ranzoni, conserva la direction de l'établissement jusqu'en janvier 1874, époque à laquelle une foudroyante attaque de typhus l'enleva en quelques jours. La personne qui est maintenant à la tête du pensionnat est une Hollandaise, Mlle Elisabeth Bremer. Elle avait pris dans son pays un brevet d'institutrice et nous avait été vivement recommandée par la direction de l'école supérieure de Morges qu'elle avait fréquentée. Avec elle, le pensionnat se transporta au palais del Vasto près de la Villa Nazionale; l'appartement est sain, clair, bien aéré. L'éducation est complétement évangélique; nous nous refusons à tout compromis, n'entendant pas renverser d'une main ce que nous bâtissons de l'autre. Vingt-cinq jeunes filles, dont douze internes, ont fréquenté le pensionnat cet hiver; le plus grand nombre est du pays même. Les jeunes filles italiennes qui sont sous notre direction appartiennent à la classe des propriétaires fonciers, directeurs de chemins de fer, grands fabricants, etc.; nos rapports avec les parents catholiques sont aussi bons que ceux que nous avons avec les parents protestants. Ils nous ouvrent leurs maisons, nous estiment, nous recherchent et recommandent chaudement le pensionnat. Plusieurs ont subi une bonne influence religieuse par le moyen de leurs enfants. Nous sommes donc pleins d'espérance, mais il y a une ombre au tableau. La dame écossaise qui a si longtemps soutenu l'établissement, est morte cet hiver et nos ressources se sont taries. Nous avons adressé des appels de divers côtés, et grâces à Dieu et par la générosité d'amis d'Ecosse et du canton de Vaud nous avons le nécessaire pour l'année courante. L'aurons-nous l'an prochain? là est la question. Il nous faut encore quelques années pour arriver à nous passer de secours étrangers, mais si l'on nous vient en aide, dans peu de temps nous pourrons voler de nos propres ailes, et ceux qui nous auront aidé auront contribué à l'une des œuvres les plus utiles à l'évangélisation en Italie.

J'annoncerai en terminant l'ouverture d'un établissement qui pourra rendre de grands services aux protestants qui habitent Naples

ou qui y sont simplement en passage. Les malades protestants n'ont eu jusqu'ici que la ressource d'un petit hôpital allemand-français, aussi bien tenu que le permettait l'exiguïté de nos ressources. Le Dr Jean Albini, professeur de physiologie à l'université de Naples, membre de notre communauté évangélique, a fondé cette année une maison de santé dans le quartier de Foria aux Miracoli. Le site est salubre, la maison bien construite, l'aménagement excellent. L'établissement reçoit les malades riches ou pauvres. La nation suisse en particulier, grâce à la libérale sollicitude de notre consul, M. Oscar Meuricoffre, a la jouissance d'une salle spéciale pour ses pauvres ressortissants; ils y reçoivent à prix modique les soins les plus empressés. Cet établissement est destiné à rendre de grands services aux protestants de toute condition; il les met en particulier à l'abri des obsessions et des persécutions morales par lesquelles le clergé catholique cherche à obtenir des conversions dans les hôpitaux de l'état; aussi nous nous faisons un devoir de le faire connaître.

JOHN PETER.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Le mouvement religieux actuel. Lettre de M. le professeur Beck. — Neuchâtel, imprimerie de L.-A. Borel, 1875.

Le temps n'est sans doute pas encore venu de porter un jugement définitif sur le mouvement religieux qui, parti d'Amérique, se fait sentir jusque dans nos contrées.

D'un côté, on ne saurait nier que beaucoup d'âmes ont trouvé des bénédictions dans les ouvrages de M. Pearsall Smith et ont été amenées, par son moyen, à une connaissance plus vraie et à une communion plus intime du Seigneur Jésus.

D'un autre côté, il est évident que bon nombre de chrétiens d'expérience ne peuvent lire les écrits de M. Smith sans faire de sérieuses réserves et ne voient pas sans crainte les méthodes employées par lui pour amener les âmes au Seigneur Jésus. La brochure que nous annonçons en est une preuve.

Elle a été provoquée d'une façon bien inattendue. M. Smith et ses amis ont l'habitude d'appuyer leur enseignement sur la Parole de Dieu, d'abord, et ensuite sur l'expérience personnelle de chrétiens anonymes. Tantôt c'est un docteur, puis un évangéliste ou un pasteur, auquel la sanctification par la foi apparaît comme une vérité toute nouvelle et dont les expériences sont présentées comme des preuves. Il y aurait un grand avantage, on le comprend, à pouvoir remplacer ces anonymes par des noms déjà connus dans le monde religieux. Le professeur Beck est un de ces hommes, lui qui réunit, par centaines, les étudiants en théologie autour de sa chaire, à l'université de Tubingen. Un de ses anciens disciples, dans le journal l'*Union jurassienne* du 17 avril dernier, désireux de s'appuyer sur l'autorité d'un maître vénéré, cite le nom de Beck, « dont la foi est connue, » comme l'un de ces hommes qui avait « témoigné, dans une foule d'occasions, de la méfiance à l'endroit de l'activité religieuse contemporaine. » Mais, ajoutait le journal, « nous apprenons qu'il se montre plus sympathique à ce mouvement-ci et, qu'en particulier, il approuve la tendance du *Glaubensweg*, journal allemand qui en est l'organe. »

Cette affirmation était faite bien à la légère, car le professeur Beck saisit aussitôt l'occasion qu'on lui offrait pour renouveler toutes ses craintes au sujet de la méthode employée dans le mouvement religieux actuel. Parfois même sa lettre se ressent de l'indignation qu'il éprouve à voir d'anciens disciples se servir de son nom pour recommander ce qu'il désapprouve hautement.

« Les paroles, écrit-il, superficiellement détachées de l'Ecriture dont ils se servent pour leur défense, leur manière d'introduire par de trompeuses allégories le système de leurs vues dans les récits bibliques, ne se soutiennent pas devant le tribunal de la vérité, en face d'un enseignement qui tient compte de l'ensemble des données bibliques et qui les met en lumière dans le parfait accord qui existe entre elles.

» Les méthodes adoptées par des esprits spéculateurs, animés d'un pieux zèle pour l'exploitation du christianisme moderne, ne se justifient en aucune manière devant l'évangile, malgré tous les effets qu'elles produisent. Les mouvements religieux les plus nouveaux, ceux de Smith, par exemple, sont tous de cette nature. »

Cette citation suffit pour juger du point de
ie auquel se place l'éminent professeur. Sa
tre fait réfléchir. Et les chrétiens nombreux
i n'ont pas encore une opinion arrêtée
r le mouvement nouveau, feront bien de la
iditer, à côté des écrits qui ont paru dans
ı autre sens. *Audiatur et altera pars*
est pas seulement un précepte de Justinien,
ais encore la devise de tous les hommes
nsciencieux, qui cherchent sérieusement à
nnaître la vérité.

R. DUPRAZ, pasteur.

IS DE LOI SANS LE MIRACLE, à propos de LOI ET MIRACLE, lettre au père Hyacinthe, par Fr. de Rougemont. — Neuchâtel, librairie Berthoud, 1875.

Si la valeur d'un livre se mesure à la richesse de son contenu, l'opuscule que nous enons de nommer vaut à lui seul bien des lumes. Ce n'est rien moins que l'esquisse une philosophie de la nature et de l'histoire u point de vue chrétien, la description des randes lois qui dominent l'univers matériel t le monde moral et qui les fondent dans unité grandiose de l'œuvre divine.

Cette brochure, provoquée par la lettre de L. Dollfus au père Hyacinthe, ne prétend pas eprendre en sous-œuvre la réponse de M. ambert. Cette dernière était une réfutation igoureuse en bonne et due forme des arguments parsemés dans la lettre de M. Dollfus. M. de Rougemont en revanche, comme l'indique dans son titre, ne voit dans cette ettre qu'une occasion et non pas son premier bjectif. Il s'attache à la prétendue incompatibilité entre la loi et le miracle et prouve ue, bien loin de s'exclure, ils s'appellent et e supposent l'un l'autre.

A la lecture de cette thèse, plusieurs, et les mieux intentionnés, n'y verront que le lésir de faire un paradoxe. Mais suspendez otre jugement, et lisez! Bien loin de ne trouver qu'une boutade plus ou moins spécieuse, ous serez en face d'une étude magistrale et ouvent grandiose sur le surnaturel. Nous vons bien peu d'ouvrages, à notre connaissance, qui traitent cette question d'une manière aussi élevée et compréhensive : ce n'est pas seulement un théologien parlant des miracles scripturaires, et montrant comment ils trouvent leur place dans notre monde ravagé par le péché; — c'est moins encore un métaphysicien qui discute *a priori* la possibilité du miracle; c'est un philosophe qui part des faits de l'histoire naturelle, de la psychologie, de l'histoire, et nous montre qu'à chacun des étages de l'univers intervient un principe supérieur, inexplicable par les lois inférieures, et qui cependant est la seule condition du progrès universel. Ce développement se poursuit dans les êtres moraux et le miracle n'est ainsi que le fait encore isolé dans son milieu, mais précurseur et préparatoire de l'évolution qui suivra. Il rentre lui aussi sous la souveraineté de la loi, qui, étant partout la volonté de Dieu, est partout inviolable, dans le monde des esprits comme dans celui des corps.

Ici la pensée s'élève si haut, qu'on se courbe instinctivement dans un sentiment d'adoration. Le livre disparait, l'âme se recueille et contemple, quand on arrive à ce § 13 qui est le point culminant de l'ouvrage.

M. de Rougemont nous dit avoir écrit non pas tant pour ramener les négateurs, que pour affermir les croyants : de là le caractère plus affirmatif que polémique de son apologétique. Nous voulons lui en témoigner notre reconnaissance : il a fait une bonne œuvre et il fera du bien. A cette lecture, l'œuvre de Dieu nous apparait toute rayonnante de beauté, d'harmonie et d'unité. Quelle nous semble froide et morte, l'*unité* de M. Dollfus (qui n'échappe à Spinoza que par d'heureuses inconséquences) en regard de celle que nous contemplons dans le plan divin!

Les arguments pour la réfutation ne font cependant pas défaut à notre auteur : ils se présentent à chaque étape de sa route. Mais il en use avec l'opulence d'un grand seigneur, se contentant de les indiquer, sans en tirer parti. On n'en possède pas moins les éléments d'une solide réfutation de M. Dollfus (entre autres §§ 3 et 10). Elle pourrait se résumer dans ce dilemme que l'auteur néglige de formuler : si vous supprimez le miracle, ou bien vous abolissez avec le darwinisme le caractère essentiel de la loi, sa constance, c'est-à-dire que vous sacrifiez la loi; — ou bien vous admettez dans l'univers une série d'étages, de règnes superposés, sans établir aucune relation entre eux; et alors vous sacrifiez l'unité.

La division de cet écrit en paragraphes en facilite singulièrement la lecture, en introdui-

sant de nombreuses coupures dans une matière si vaste. Car il n'est pas de ceux qu'on lit à la volée. Il aiguillonne vivement la réflexion, et fait surgir dans l'esprit plus de pensées qu'il n'en exprime. Cette qualité est certes assez rare pour mériter mention.

C. P.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ILLUSTRÉE, par A. Vulliet, 5e édition revue et augmentée. — Lausanne 1874, Georges Bridel éditeur. — 2 vol. in-12.

Si nous avions à annoncer cette géographie dans une revue pédagogique, elle serait pour nous l'objet d'un examen approfondi. Nous montrerions comment elle est l'application à l'étude de notre terre des principes qui sont désormais acquis à la pédagogie moderne. Assez longtemps la géographie a été une science fastidieuse et même rebutante pour les enfants. Eh bien! s'il est parmi nos lecteurs quelqu'un qui frémisse encore à la pensée des mauvais quarts d'heure que cette science lui a fait passer dans ses années d'étude, nous lui conseillons de feuilleter ces volumes pour se réconcilier avec elle. — Il sera tout étonné de se sentir captivé à tel point qu'il ne fermera le livre qu'avec un certain effort.

Ce ne sont plus des noms arides qui défilent devant nous : ce sont avant tout des faits et des êtres vivants, des végétaux utiles ou dangereux, des animaux avec leurs aspects et leurs mœurs, des hommes à tous les degrés de la civilisation, tout ce qui, en un mot, peut charmer l'imagination et enrichir l'intelligence.

Mais ce que nous relèverons plus particulièrement, c'est la valeur de cet ouvrage pour le cercle de la famille. Chacun le sait : ni les jeux enfantins, ni les travaux austères ne pourront isolément grouper d'une manière régulière et durable une jeune famille autour du foyer. La vraie force de cohésion se trouve dans ces études communes où l'instruction délasse, où le plaisir instruit. Parmi les ouvrages qui peuvent concourir à ce but, nous mettons au premier rang la géographie de M. Vulliet. A cette lecture, un même intérêt rapprochera les différents âges, et les enfants contracteront le goût d'une étude entreprise avec tant de charmes dans les douces causeries de la vie domestique.

Qu'il nous soit permis ici d'exprimer timidement un désir : ne serait-il pas possible, sans changer en rien la nature de l'ouvrage, de donner plus souvent l'indication des familles ou des genres auxquels il faut rattacher la plante ou l'animal qu'on apprend à connaître? Avec les notions d'histoire naturelle qui aujourd'hui entrent dans le domaine commun, ces simples désignations en disent souvent plus pour la pensée que des descriptions détaillées, qui du reste sont toujours les bienvenues.

C. P.

L'AUBERGE DU SOLEIL LEVANT, par Mlle Lydia Branchu. — Toulouse, Société des livres religieux, 1875.

Il n'y a pas pour nous de tentation plus grande que celle qui nous porte à mettre en doute l'efficacité de la piété, quand l'adversité a accumulé sur un fidèle un nombre inaccoutumé d'épreuves. Cette malheureuse disposition frappe d'avance de stérilité tous nos efforts, quand elle ne les supprime pas; elle va jusqu'à rendre impossibles les prières qui seraient le seul remède à une situation si douloureuse. Mlle Branchu a écrit sur ce sujet un livre dont personne ne contestera l'opportunité et le mérite. Elle croit, et parvient à faire croire à ses lecteurs, que les desseins de Dieu ne peuvent avoir qu'une issue heureuse pour ses enfants, et que la délivrance est assurée à ceux qui savent l'attendre de lui.

Dans l'*Auberge du Soleil levant*, nous assistons aux péripéties d'un jeune ménage placé dans des circonstances difficiles, envié des uns, blâmé des autres, incompris de tous. La piété des époux n'est pas agressive, c'est un témoignage simple, mais constant. Après quelques années d'un bonheur paisible, surviennent des calamités domestiques endurées avec patience; c'est alors que leur foi reçoit sa récompense. Leur inébranlable confiance en Dieu les fait triompher de la malveillance, de l'indifférence ou de l'incrédulité de leurs voisins. Le récit est généralement vraisemblable, si l'on excepte la fin, où arrive un dénouement, conforme aux règles de la littérature contemporaine, mais un peu différent des faits tels qu'ils se produisent dans la vie réelle.

N.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

LITTÉRATURE RELIGIEUSE

Les Poëtes de la Bible.

Dans un précédent travail sur la *poésie de la Bible*[1], nous en avions considéré la structure générale, tant au point de vue de la forme qu'au point de vue de l'idée; et pour en marquer plus nettement la place dans le domaine de l'art, nous l'avions mise en parallèle avec d'autres littératures. Aujourd'hui nous devons redescendre de ces hauteurs, d'où l'on embrasse dans son ensemble le vaste panorama de la poésie sacrée : ce n'est plus de la chaine prise en bloc et envisagée comme un seul massif, mais des divers groupes qui la composent et de leurs sommités respectives, que nous allons nous occuper. Esquisser dans ses traits fondamentaux l'individualité des *poëtes de la Bible*, mettre en relief, au moyen de citations nombreuses, la physionomie particulière à chacun d'eux, tel serait maintenant notre désir. Il est donc bien entendu (et nous espérons que nulle susceptibilité religieuse n'en sera froissée) que notre étude sera en principe une *critique littéraire* des auteurs sacrés, pas moins que cela, l'inspiration surnaturelle demeurant d'ailleurs parfaitement intacte et hors de cause; car s'il est permis de parler des défaillances morales d'un David ou d'un saint Pierre, sans porter atteinte à la divinité de la Bible, à plus forte raison, ce me semble, est-on en droit d'apprécier la valeur esthétique de ses poëtes, et même, le cas échéant, de signaler leurs côtés faibles non moins que leurs mérites.

Mais nous sommes d'emblée arrêtés par une difficulté : qui sont les poëtes de la Bible? Parmi les écrivains sacrés, lesquels ont droit au titre de poëte? La question n'est pas si simple qu'on pourrait le croire, car dans nos saints livres la ligne de démarcation entre la prose et la poésie n'est pas toujours bien tranchée; il existe un terrain vague, d'une certaine étendue, où elles semblent se confondre et qui relève à la fois de l'une et de l'autre. Essayons pourtant de poser un principe qui nous serve de *criterium* et nous aide à fixer la limite. Dans les récits de la Genèse il est nombre de pages qui respirent une haute poésie; on en peut dire autant du livre de Josué et surtout des livres de Samuel : est-ce une raison suffisante pour donner à leurs auteurs la qualification de poëtes? Nous ne le pensons pas : ils ont fait métier d'historiens, et non œuvre de poëtes; ils n'ont pas inventé des légendes, ils ont narré des faits; ils ne sont pas responsables de la poésie qui ressort de leurs écrits, c'est nous qui l'y découvrons à la lecture, elle est tout entière dans les événements qu'ils nous racontent; les appeler poëtes serait donc leur faire tort plus que leur faire honneur. De même, quand les prophètes, entre autres Daniel, nous retracent quelqu'une de ces visions grandioses qui nous dévoilent l'avenir, faut-il voir en eux des poëtes? Pas davantage; si leurs révélations ne sont pas des chimères et répondent à des réalités, ce n'est pas de la

[1] Voir le *Chrétien évangélique* 1874, pag. 510 et pag. 559.

poésie, c'est de l'histoire encore que leurs visions, de l'histoire anticipée, préludant à son apparition sous la forme de tableaux symboliques. L'histoire nous montre l'empreinte des temps passés gravée sur la terre, la vision nous montre l'image des temps futurs réfléchie dans le ciel; la poésie ne fait ni l'un ni l'autre, elle n'est proprement ni vision, ni histoire; elle se meut entre ciel et terre et remplit tout l'espace qui sépare les deux extrêmes. Un auteur devient poëte quand il se donne lui-même dans son œuvre, et qu'on y trouve le reflet de sa personne; quand, exalté par le sujet qu'il traite, il le colore, l'idéalise, l'embellit de ce qu'il a de meilleur, quand il l'anime de son souffle, qu'il lui communique sa vie et le façonne à son image : le poëte n'est pas un copiste, il est un créateur. On ne sera donc pas étonné que des auteurs fort respectables du recueil sacré, comme Samuel parmi les historiens et Daniel parmi les prophètes, soient exclus de notre programme. Ces omissions, ainsi que d'autres moins graves, sont voulues et, nous paraît-il, justifiées. Circonscrit de la sorte, le champ de notre étude a déjà une telle étendue, que nous devrons nous borner aux points essentiels, et encore ne pourrons-nous que les effleurer à la hâte : ce sera une vue à vol d'oiseau.

L'histoire de la plupart des littératures comprend trois phases distinctes : l'enfance, la maturité et le déclin. La poésie sacrée n'a point échappé à cette loi universelle du développement; elle aussi se partage en trois périodes principales. Dans la première, elle s'essaie à chanter; sa voix n'est pas encore très exercée, elle n'observe guère les nuances, elle ignore les secrets de l'art; mais elle y met tant de naturel et de bonne foi, tant de fraîcheur et d'entrain, qu'on oublie aisément ce qu'elle a parfois d'un peu rustique. C'est l'*âge héroïque*, qui s'ouvre avec Moïse et se termine à l'époque des Juges.

Plus tard elle gagne en expérience et en habileté : à la faveur des institutions politiques, elle se sent plus sûre d'elle-même, elle ose se lancer dans les directions les plus diverses, et s'épanouit dans tous les sens avec une richesse et un éclat extraordinaires. Les Grecs ont eu leur « siècle de Périclès, » les Latins leur « siècle d'Auguste, » les Français leur « siècle de Louis XIV, » les Hébreux aussi ont eu leur *grand siècle*, qui gravite autour de deux noms illustres, David et Salomon.

Enfin, après deux siècles de silence, pendant lesquels la muse hébraïque semble se recueillir avant de s'engager dans une ère nouvelle, elle se réveille soudain à la voix des prophètes et retrouve encore des accents dignes de ses plus beaux jours; mais elle ne réussit pas à se maintenir à cette hauteur, et vers la fin de la période, quoiqu'elle porte noblement jusqu'au bout le fardeau des années, on ne peut se dissimuler qu'elle présente plusieurs symptômes accusant la décadence.

Ainsi donc : l'*âge héroïque*, le *grand siècle* et le *temps des prophètes*, telles sont les trois périodes que nous allons passer en revue.

I

Il faudrait remonter au déluge pour entendre les premiers bégaiements de la poésie sacrée et la surprendre à son berceau : dans les bénédictions de Noé, d'Isaac et de Jacob à leurs enfants, l'émotion lyrique se traduit déjà par le langage des vers. Mais le premier auteur que nous ayons à mentionner comme méritant le nom de poëte, c'est *Moïse*, cet homme de génie qui a tant de droits à notre vénération; grand patriote, grand historien, grand législateur, il eût été grand poëte aussi, n'était la lourde et glorieuse tâche à laquelle il a dû consacrer sa vie. On n'en saurait douter, après examen des trop rares productions poétiques qu'il nous a laissées.

Au lendemain du passage de la mer Rouge, Israël est en fête; le général de la veille est le poëte d'aujourd'hui. Moïse a composé un

chant de victoire[1] que des milliers de voix entonnent avec enthousiasme, et dont les deux premiers vers :

Je chante l'Éternel, car il a montré sa grandeur;
Il a jeté dans la mer le cheval et son cavalier...

forment un refrain, que des chœurs de femmes, Marie en tête, répètent de loin en loin avec accompagnement de musique et de danses. Citons quelques lignes de cet hymne de Moïse, où l'on remarque la simplicité et la vigueur, le caractère sobre, large et viril de son pinceau :

Au souffle de tes narines les eaux s'accumulèrent,
comme une digue les courants s'arrêtèrent,
les flots se sont gelés au milieu de la mer.
L'ennemi disait : Je vais poursuivre, atteindre,
partager le butin; mon âme s'assouvira sur eux,
je tirerai l'épée, ma main les détruira :
Tu exhalas ton souffle,
la mer les couvrit,
comme le plomb ils s'abîmèrent
dans les ondes puissantes....
A cette nouvelle les peuples tremblent,
l'effroi saisit les habitants de la Palestine;
alors les princes d'Édom sont éperdus... [pierre.
La grandeur de ton bras les rend muets comme la

Environ quarante ans plus tard, au moment de faire ses adieux à Israël et avant de lui donner sa bénédiction, Moïse prononce un nouveau cantique[2], où la tendresse de l'homme le dispute à la fougue du prophète :

Cieux, écoutez! et je parlerai,
et que la terre entende les paroles de ma bouche!
Que mes leçons s'épanchent comme la pluie,
que ma parole coule comme la rosée,
comme l'ondée sur la verdure,
et comme les gouttes menues sur la plante.
Car je proclame le nom de l'Eternel :
magnifiez notre Dieu!
Il est le Rocher! son œuvre est parfaite....

Cet exorde plein de douceur laisse à peine soupçonner les traits brûlants qui vont venir; le poëte rappelle d'abord avec complaisance et dans les termes les plus gracieux les faveurs dont Dieu a comblé Israël :

Il le trouva sur le sol de la steppe,
au désert des hurlements et de la solitude;
alors il l'entoura et s'occupa de lui,
et le garda comme la prunelle de ses yeux.
Tel l'aigle fait lever sa couvée,
plane autour de ses aiglons,
déploie ses ailes et les prend,
et les porte sur ses fortes pennes,
ainsi l'Eternel seul le conduisit.

Mais bientôt le contraste entre la bonté divine et la perversité d'Israël saisit l'âme du poëte :

...le peuple choyé devient gras et rétif;
te voilà engraissé, épaissi, couvert d'embonpoint!
Il quitte Dieu, son Créateur,
et méprise son Rocher Sauveur!

Puis, s'animant par degrés, l'auteur s'élève de la vue du présent à la vision de l'avenir, et sa douleur indignée s'augmente à mesure que des horizons nouveaux lui apparaissent, jusqu'à ce qu'enfin elle éclate avec véhémence; alors le poëte s'efface, et, cédant la parole à Dieu lui-même, il s'écrie :

Ils m'ont rendu jaloux par ce qui n'est pas Dieu,
et contristé par leurs vaines idoles;
je les rendrai jaloux par ce qui n'est pas un peu-
et les contristerai par une nation insensée. [ple,
Car un feu s'est allumé dans ma colère;
il embrasera jusqu'au fond des enfers,
dévorera la terre et ses productions,
et brûlera les bases des montagnes.
Je veux accumuler sur eux les maux
et épuiser contre eux mes traits.
Ils seront amaigris par la faim, rongés par la fiè-
et par une peste venimeuse; [vre
et je lancerai contre eux la dent des bêtes féroces,
en même temps que le venin des reptiles de la
Au dehors l'épée sévira, [poudre.
et dans les chambres la terreur,
sur le jeune homme et la vierge,
sur le nourrisson et le vieillard.
Je dirais : je veux les dissiper,
éteindre leur mémoire parmi les hommes,
si je ne craignais l'insulte des ennemis,
la méprise de leurs adversaires,
et leurs propos : « C'est notre éminente main,
et non pas l'Eternel, qui a fait toutes ces choses. »

Le commentaire de ce dernier passage

[1] Ex. XV, 1 sq.
[2] Deut. XXXII, 1 sq.

n'est-il pas dans l'histoire de Moïse lui-même, de Moïse intercédant pour son peuple, et demandant à l'Eternel, au nom des intérêts de sa gloire, sinon par amour pour des rebelles qui en étaient mille fois indignes, de les épargner encore, de peur qu'on ne dît parmi les idolâtres : Nos dieux ont vaincu Jéhova.

Dans ce poëme, — autre particularité à relever, — Dieu est souvent désigné sous le nom de *Rocher*, image qui cadre fort bien avec le passé d'un poëte qui avait si longtemps vécu en face du Sinaï, et qui en avait maintes fois gravi les pentes pour s'y rencontrer avec Dieu.

Quant à la différence de ton et d'allures qui règne entre le début et le reste du cantique, peu importe qu'elle soit conforme ou non aux règles de la rhétorique ; si elle pèche contre la loi de l'unité, elle n'en est pas moins parfaitement naturelle ici : Moïse désirait n'adresser à son peuple que des paroles d'affection et de bienveillance, et il ne dévie de son plan que sous l'impulsion d'une puissance supérieure, en tant que son inspiration de prophète dominait l'essor de sa poésie. N'arrive-t-il jamais, au milieu de l'été, que des nuages qui promettaient fraîcheur et abondance ne laissent sur la terre qu'une trace désolée, en vomissant sur elle et la grêle et la foudre ? Tel fut le cas de Moïse dans ce poëme, qui s'annonce avec la douceur de la rosée et finit en traits de flamme.

Au nombre des œuvres poétiques de Moïse, indiquons, sans nous y arrêter, sa *bénédiction*[1] aux douze tribus d'Israël, qui n'est à beaucoup d'égards qu'une seconde édition, revue et augmentée, de celle de Jacob ; et le *Psaume XC*, cet hymne bien connu sur l'immutabilité de Dieu et la fragilité de l'homme.

« La poésie de Moïse, dit le savant Herder, porte toujours et partout l'empreinte de son caractère ; elle a quelque chose de vaste, de dur, de grave et de solitaire ; étincelante comme son visage, elle est couverte d'un voile comme l'était ce visage[1]. » On peut souscrire à ce jugement, à la condition d'en adoucir les termes ; le mot *dur* est de trop, appliqué à Moïse : nous avons vu que la tendresse et la douceur ne lui sont pas étrangères. A vrai dire, la poésie de Moïse est fortement charpentée, elle manque de fini dans les détails ; elle ressemble à ces tableaux aux touches vigoureuses, qui gagnent à être vus de loin, parce qu'il faut les juger à distance pour en saisir l'harmonie fondamentale.

La gloire de Moïse est d'avoir été en toutes choses un initiateur : il n'a pas seulement fondé l'ancienne alliance, il est de plus le véritable créateur de la poésie sacrée. D'autres, venus plus tard, ont pu le surpasser, mais c'est lui qui leur a ouvert la voie ; ils l'ont imité, ils lui ont fait des emprunts, ils l'ont pris pour modèle ; en un mot, dans le concert immense des poëtes de la Bible, il a eu l'honneur de donner le ton, la clef et la mesure à la symphonie entière.

Toutefois il est une exception que nous devons constater à l'instant même, en la personne d'un contemporain de Moïse qui ne peut avoir subi son influence : je veux parler de *Balaam*, ce célèbre magicien d'Orient appelé par le roi de Moab à maudire Israël, et qui fut contraint à le bénir sur l'ordre de Jéhova. Il nous a laissé quatre discours sententieux dont voici quelques fragments[2] :

Comment maudirais-je celui que Dieu ne maudit pas,
et vouerais-je à la furie, quand l'Eternel n'y voue pas !
Car de la cime des rochers je le découvre,
et des hauteurs je le contemple :
voici, ce peuple habite solitaire,
et parmi les nations il ne se compte pas.

Ailleurs :

Dieu n'est pas un homme pour mentir,
ni fils d'un homme pour se repentir.
Dira-t-il et ne fera-t-il pas ?
Promettra-t-il et ne tiendra-t-il pas ?
Voici, j'ai reçu l'ordre de bénir !

[1] Déut. XXXIII, 1 sq.

[1] *Histoire de la poésie des Hébreux*, pag. 252.
[2] Nomb. XXIII, 7, etc.

Il a béni, je ne puis rétracter...
Le charme ne peut rien contre Jacob,
ni l'enchantement contre Israël.

Plus loin :

Ainsi parle l'auditeur des paroles de Dieu,
qui voit les visions du Tout-Puissant :
Que tes tentes sont belles, ô Jacob!
et tes demeures, ô Israël!
Elles s'étendent comme des vallées,
comme des jardins le long d'un fleuve,
comme des aloès que planta l'Eternel,
comme des cèdres le long des eaux...
Qui te bénira, sera béni,
et qui te maudira, sera maudit.

Enfin, dans le quatrième discours, l'extase prophétique arrivant à son comble, il voit distinctement dans l'avenir la victoire d'Israël et la ruine de ses ennemis :

Je le vois, quoique non présent,
Je le vois, mais dans le lointain...
Un astre surgit de Jacob,
et un sceptre s'élève d'Israël;
il ébranle Moab de fond en comble,
et extermine tous les fils de Seth...
Hélas! qui vivra, quand il fera ces choses?...

Ces discours de Balaam portent en eux-mêmes le cachet de leur authenticité. Prétendre que Moïse en est l'auteur et qu'il les aurait inventés par orgueil national ou par ruse de guerre, serait faire preuve d'un manque absolu de sens littéraire. Il n'y a aucun rapport entre son genre et celui de Balaam, et, chose remarquable, la poésie de ce dernier est bien supérieure à celle de Moïse en perfection artistique. Le rhythme est mieux défini, le parallélisme plus correct, le style plus coulant, les images plus choisies; on y trouve une grâce, une souplesse, une élégance, qui étonnent à une date si reculée. Moïse n'était poëte que par occasion; Balaam est un homme du métier, qui connaît son art à fond et le manie à merveille; et pourtant il nous laisse froids et indifférents, parce qu'on ne sent pas chez lui une émotion sincère et cordiale; s'il a du brillant, il a en même temps du factice : il charme l'imagination, il ne touche pas le cœur. Quand Moïse est poëte, c'est sa grande âme qui chante : chez Balaam ce n'est guère que l'esprit, dominé par une sorte d'exaltation fiévreuse; et on a l'impression que l'âme en est absente.

Le premier poëte que nous rencontrons en poursuivant notre étude, appartient à l'époque des Juges, et c'est une femme, *Débora*. Nous avons d'elle un chant héroïque [1] qui ne le cède à aucun autre en verve, en pittoresque, en originalité. Elle y célèbre la victoire qu'elle avait remportée, à la tête de dix mille hommes, sur l'armée du roi de Canaan :

Les princes avaient cessé en Israël, cessé;
jusqu'à ce que je parusse, moi, Débora,
que je parusse comme une mère pour Israël.

Certaines tribus, préférant le repos, ne s'étaient pas souciées de prendre part à la guerre; le poëte le leur reproche avec une malicieuse ironie :

Entre les cours d'eau de Ruben
il y eut grande consultation.
Pourquoi rester oisif entre tes bercails,
pour écouter les flûtes des bergers?
Entre les cours d'eau de Ruben
il y eut grande délibération....

Ces deux vers, répétés à dessein presque mot à mot, font tableau : on assiste aux lenteurs et aux hésitations de cette tribu paresseuse. — Le chef de l'armée ennemie, Sisera, ayant reçu asile dans la tente d'une femme nommée Jaël, il y fut traîtreusement tué par elle pendant son sommeil. Débora chante cet exploit en ces termes :

Que Jaël soit bénie entre les femmes
qui habitent dans les tentes!
Il demande de l'eau, elle donne du lait;
dans la coupe des grands elle offre de la crème :
d'une main elle saisit l'épieu,
et de sa droite le marteau des gens de peine;
elle frappe Sisera, lui brise la tête,
lui fracasse et lui perce les tempes.
Entre ses pieds il se courbe, il tombe, il s'étend;
entre ses pieds il se courbe, il tombe;
là où il se courbe, là il tombe sans vie.

[1] Jug. V, 1 sq.

On avouera que la scène est prise sur le fait, sans ménagements; c'est l'art dans sa forme la plus naïve, une imitation crûment réaliste de la nature; c'est presque de la pantomime, le langage expressif du geste suppléant aux inexpériences de la parole. Si on relisait la scène suivante, elle offrirait le même caractère : Débora, qui n'a jamais cessé d'être femme, en dépit de son rôle guerrier, nous y montre la mère de Sisera et ses dames se penchant à la fenêtre avec curiosité et impatience en attendant le retour du général, et faisant déjà leur compte des riches dépouilles et surtout des belles étoffes qu'il leur apportera. Puis le poëme se termine brusquement par ce vœu :

Ainsi périssent tous tes ennemis, Eternel!
Mais que ceux qui t'aiment soient comme le soleil
quand il paraît dans sa puissance!

Nous n'avons pas à justifier les sentiments de Débora : elle était de son temps, et il faut la juger comme telle. Son patriotisme farouche aurait eu besoin d'être tempéré par le souffle de l'Evangile. Quoi qu'il en soit, ce fut une vaillante femme, qui a bien mérité de son pays, dont elle a été le libérateur à une époque où les vertus viriles semblaient passées de mode; et à ceux qui estimeraient qu'elle ne fait pas honneur à son sexe, nous répondrons qu'elle fait surtout honte au sexe fort : quand dans un pays les hommes ne sont plus des hommes, il faut bien que les femmes le deviennent à leur place.

Au reste, Israël verra des jours meilleurs. Cent cinquante ans plus tard, quelqu'un est en prière à Silo,... c'est une femme encore! Elle demande avec larmes un fils à l'Eternel, et jure de le consacrer à son service. — Qu'est-ce qu'une semblable requête a affaire avec la poésie sacrée et l'avenir de la nation? — Le voici : cette prière humble et intime, c'est un monde nouveau qui se lève. Un fils est accordé à la suppliante; l'heureuse mère en exprime sa joie dans un beau cantique [1], qui a servi de modèle au Magnificat de la vierge Marie :

L'Eternel a transporté mon cœur,
l'Eternel a relevé mon front...
L'Eternel donne et la mort et la vie,
fait descendre au sépulcre et en fait remonter;
Il appauvrit et il enrichit,
il abaisse et il élève;
car à l'Eternel sont les colonnes de la terre,
sur elles il fait reposer le monde...

Et l'enfant qui fut l'occasion de cet hymne grandira à l'ombre des parvis sacrés, pour devenir bientôt le prophète Samuel, instrument d'un puissant réveil religieux et littéraire en Israël : ce sera tout ensemble une réformation et une renaissance. Dès ce moment l'âge héroïque est clos, le *grand siècle* a paru.

II

Nous abordons cette nouvelle période avec le regret de ne pouvoir lui accorder dans notre étude qu'une place infiniment moindre que ne l'exigerait son importance; nous nous consolons à la pensée que les poëtes dont nous allons parler, et spécialement *David*, le premier en date, sont dans une certaine mesure familiers à tout le monde.

Nascitur poëta, on naît poëte : jamais ce proverbe ne fut plus vrai que de David. Il était encore simple pâtre, gardant les brebis de son père, que déjà il charmait ses loisirs champêtres par le culte des beaux-arts. Sa réputation de musicien consommé étant parvenue aux oreilles de Saül, il fut appelé à la cour pour distraire ce roi dans ses accès de mélancolie. Mais cette distinction lui coûta cher. Depuis la fameuse rencontre où il défit Goliath, il devint promptement le héros favori de la foule et le thème des chansons populaires; partout retentissait le refrain : « Saül a tué ses mille, et David ses dix mille. » Alors le roi le prit en aversion et conçut à son endroit une jalousie mortelle. David fut obligé de

[1] 1 Sam. II, 1 sq.

fuir, de se tenir caché dans les déserts, dans les montagnes et jusqu'en pays ennemi, de mener enfin, pendant de longues années, une vie de proscrit, traqué çà et là comme une bête fauve. N'était la vigilante affection dont l'entoura Jonathan, fils de Saül, à vues humaines il eût succombé dans cette lutte inégale. Mais cette existence aventureuse, aussi bien que les relations qu'il soutint de bonne heure avec les *écoles de prophètes* que Samuel avait fondées, imprima un nouvel essor à son génie. Les cordes de sa lyre vibraient à l'unisson de son âme; elle fut l'interprète assidu, l'écho journalier de ses vœux et de ses soupirs, de ses angoisses et de ses espérances, des mille sensations qui agitaient son cœur tour à tour. Chaque circonstance notable, chaque incident de quelque gravité lui fournit le texte d'un cantique.

Est-il réfugié dans une caverne du fond de laquelle il voit Saül et ses agents rôdant à sa recherche dans le voisinage, il s'exprime ainsi :

Prends pitié de moi, ô Dieu ! prends pitié de moi !
Car mon âme cherche en toi son refuge;
et je me réfugie à l'ombre de tes ailes,
en attendant que la calamité passe...
Je vis au milieu des lions, [mes,
gisant parmi des hommes qui vomissent des flam-
[flèches,
des hommes dont les dents sont des dards et des
et la langue, une épée tranchante.
Montre, ô Dieu ! que tu domines les cieux !
Que sur toute la terre apparaisse ta gloire [1] !

Dans les moments les plus critiques il attend le secours divin avec une intrépide confiance. Il était prisonnier dans Gath, à la merci des Philistins, quand il disait entre autres :

Dans mon jour d'alarmes,
je mets en toi ma confiance.
Je fais gloire de Dieu, de sa parole,
je me confie en Dieu, je ne crains rien :
que me ferait l'homme?...
Toutes leurs pensées sont de me nuire,
ils se liguent, ils épient et observent mes pas,
car ils en veulent à ma vie....
Recueille mes larmes dans ton urne !
Ne sont-elles pas inscrites dans ton livre?
Alors mes ennemis reculeront, si je prie;
je le sais ! Dieu est pour moi.
Je fais gloire de Dieu, de sa parole,
je me confie en Dieu, je ne crains rien :
que me ferait l'homme [1] ?...

Ailleurs cependant il ne montre pas la même sérénité; il faut qu'il assiége le ciel de ses supplications, pour reprendre courage :

Ne me laisse pas submerger par les flots,
ni engloutir par l'abîme;
et que le puits ne referme pas sa gueule sur moi !...
Car je suis angoissé ; hâte-toi, réponds-moi !
Rapproche-toi de mon âme, rachète-la !
A cause de mes ennemis sauve-moi ! [ignominie,
Tu connais mon opprobre, et ma honte, et mon
tu as sous les yeux tous mes adversaires. [lade;
Les outrages ont brisé mon cœur, et je suis ma-
j'attends de la pitié, et il n'en est point pour moi,
et des consolateurs, et je n'en trouve aucun.
Ils mettent du fiel dans ma nourriture, [gre [2].
et pour calmer ma soif ils m'abreuvent de vinai-

Mais sa douleur n'est jamais plus profonde ni ses accents plus pathétiques que dans les *psaumes de pénitence*, alors qu'il gémit sous le poids des châtiments que lui attirent ses fautes :

Eternel, en ton courroux ne me châtie pas,
et en ta colère ne me punis pas !
Car tes flèches sont tombées sur moi,
et sur moi tu as fait main basse.
Ta fureur n'a rien épargné en mon corps,
et mon péché a enlevé toute santé à mes os....
Mes plaies sont fétides et purulentes,
par l'effet de ma folie.
Je suis courbé, affaissé au dernier degré;
incessamment je vais menant deuil;
car un feu remplit mes entrailles,
et il n'y a plus de santé dans mon corps.
Je suis tout défaillant, tout brisé,
un rugissement sort de mon cœur en tourmente....
Mon cœur palpite, ma force m'abandonne,
et mes yeux mêmes me refusent la vue du jour.

[1] Ps. LVII.

[1] Ps. LVI.
[2] Ps. LXIX.

Mes amis et mes frères s'arrêtent à l'aspect de ma [plaie,
et mes proches se tiennent à distance[1].

Si David a eu sa bonne part de tribulations et d'amertumes, il connut aussi des jours heureux, et sa lyre fidèle devint la confidente de ses joies, comme elle l'avait été de ses douleurs. Voyez le psaume XXIIIe; on dirait les paisibles épanchements d'une âme qui savoure son bonheur :

L'Eternel est mon berger,
je n'ai faute d'aucun bien.
Dans des pacages verts il me fait reposer,
il me mène le long des eaux tranquilles.
Il restaure mon âme;
il me guide dans les ornières du salut;
pour l'amour de son nom.

Dans le psaume CXXXIIIe, cette gracieuse idylle de l'amour fraternel, le mouvement lyrique est plus prononcé :

Voyez, qu'il est beau, qu'il est agréable
que des frères vivent ainsi dans l'union!
Telle l'huile exquise qui de la tête d'Aaron
descend jusqu'au bord de sa robe,
telle la rosée de l'Hermon
qui descend sur la montagne de Sion!
Car c'est là que l'Eternel envoie
bénédiction et vie, pour l'éternité.

Pour comprendre la beauté de ce psaume, qui se chantait sans doute dans les réjouissances publiques, il faut se représenter un peuple immense accourant à Jérusalem pour une solennité : la ville sainte et ses environs regorgent de monde, toutes les collines sont couvertes d'une foule en habits de fête, pittoresquement groupée par familles, la joie brille sur les visages.... C'est un tableau digne d'un grand peintre! Or ce grand peintre se nomme David; à ce spectacle il se sent pénétré d'une douce émotion, il respire comme un parfum de paix et d'allégresse qui lui rappelle l'huile sacrée embaumant le sanctuaire; puis, cette image en engendrant une autre, analogue, il compare cette multitude qui arrive de tous les points de l'horizon dans une même pensée de piété et d'amour, à une abondante rosée qui descend du ciel pour féconder la terre; il y voit un gage de bonheur et de prospérité pour son royaume :

...C'est là, dit-il, c'est là que l'Eternel envoie
Bénédiction et vie, pour l'éternité.

David avait l'âme sensible et aimante, et la tendre affection qui le liait à Jonathan restera toujours le parfait modèle de ce que doit être l'amitié. Quand il apprit le terrible désastre qui coûta la vie au roi Saül et à son fils, il composa sur eux, pour être chantée par tout le peuple, une élégie[2] qui mérite d'être rapportée. Le sujet était difficile : il s'agissait d'unir dans la même oraison funèbre l'intime ami et l'ennemi mortel, et de les célébrer l'un et l'autre sans oublier la différence; le poëte s'en est tiré avec honneur. Il exprime d'abord, dans un exorde qui sert aussi de refrain, le douloureux étonnement que lui cause la fatale nouvelle.

La fleur d'Israël sur tes monts a péri :
comment des héros ont-ils succombé?

Ici se présente le panégyrique :

Ne le redites pas dans Gath,
ne le proclamez pas aux champs d'Askalon,
de peur de réjouir des filles de Philistins,
de transporter des filles d'incirconcis!

Cette manière indirecte de vanter ses héros est belle autant qu'ingénieuse. Puis il s'en prend à la nature, à ces campagnes qui furent le théâtre du combat; il leur en veut, à ces témoins muets de la catastrophe, et dans l'explosion de sa douleur il les en rend responsables :

Monts de Gilboa, que sur vous il ne tombe ni [rosée,
ni pluie,
que vos champs n'aient plus rien à fournir en of- [frandes!
Car là fut jeté le bouclier des braves,
le bouclier de Saül, que l'huile n'oignait plus.

Ensuite, se rapprochant par degrés de son sujet, il fait ouvertement l'éloge des deux défunts. Au fond, le sujet qui lui tient au cœur, c'est la mort de Jonathan, et non la mort de

[1] Ps. XXXVIII.

[2] 2 Sam. I, 19 sq.

ternel, quelques allocutions sérieuses et fraternelles, beaucoup de cordialité furent les éléments de cette fête de famille.

La congrégation wesleyenne est maintenant installée dans le bel édifice qu'elle a fait construire Vico Sergiente Maggiore. Depuis quelque temps elle y célébrait son culte, aujourd'hui elle y a ses écoles et son presbytère. Les conférences polémiques du pasteur Raggiante, celles de M. Duni, suffragant, sont suivies tous les jeudis soirs par plusieurs centaines de personnes. L'auditoire est visiblement sympathique à tout ce qui est anti-papiste; nous voudrions qu'il le fût davantage à ce qui est vraiment chrétien et qu'il respectât plus qu'il ne le fait parfois le caractère religieux du lieu, en s'abstenant d'applaudissements frénétiques et prolongés.

Le 6 juin était la fête du statut; les églises évangéliques l'ont célébrée avec solennité. M. le pasteur Pons dans l'église vaudoise prêchait sur Proverbes XIV, 34: « La justice élève une nation. » Il déplorait l'indifférence, la superstition et l'abaissement de son peuple, et proclamait la justice et la vérité comme les seuls moyens de le relever; il montrait en Jésus-Christ celui par qui seul peuvent triompher la justice et la vérité. Le soir, dans la chapelle wesleyenne, le pasteur Raggiante réunissait aussi un nombreux auditoire et le conviait à remercier Dieu de la transformation politique de l'Italie et à prier pour la patrie et pour le prince.

Mais autant dans les églises évangéliques on excitait le sentiment patriotique, autant il était tiède ou froid dans la masse de la population. Les églises catholiques affectaient une parfaite indifférence. Le jour quelques drapeaux aux fenêtres, le soir de maigres lampions disséminés çà et là, étaient le parcimonieux hommage que rendait Naples à la constitution et à la patrie. C'est que la « très fidèle ville, » comme on disait autrefois, n'est pas contente, c'est son tempérament; les Napolitains de tout temps n'ont jamais été satisfaits que du gouvernement qu'ils n'avaient pas. Puis, ces derniers jours, le gouvernement n'avait-il pas eu l'indignité d'emprisonner des drôles qui ne voulaient rien moins que brûler les archives de l'Université. Voici en deux mots l'affaire. Les étudiants de la province de Naples avaient conservé jusqu'à présent le droit de ne pas fréquenter obligatoirement les cours; beaucoup vivaient en province, quelques-uns, le fait est positif et le professeur Albini en avait depuis quelque temps prévenu l'autorité, quelques-uns, dis-je, faisaient faire leurs examens par d'autres, ou bien achetaient de faux diplômes à des employés de l'Université. Le nouveau ministre de l'instruction publique, M. Bonghi, exige aujourd'hui la présence des élèves aux leçons, il veut la vérification des diplômes; et les paresseux de se fâcher, les fraudeurs de s'épouvanter! Brûler les archives de l'Université serait un bon moyen d'intimider le gouvernement et d'anéantir les preuves de supercheries scandaleuses. « Brûlons! » s'étaient dit nos gens, et ils l'auraient fait si l'autorité n'avait vigoureusement agi. Cet épisode de la vie napolitaine vous dit déjà le peu de sens moral qu'on trouve dans ce pays; mais que d'autres faits nous aurions à alléguer pour justifier ce que nous venons d'affirmer! Que d'exemples de vénalité, d'injustice, d'arbitraire, de forfaits impunis nous aurions à raconter!

A côté des églises vaudoise et wesleyenne, une autre œuvre d'évangélisation a surgi depuis quelque temps: elle se rattache à l'église baptiste. Dans une salle voisine de ma demeure il y a, quatre fois par jour, une prédication d'appel. Sympathique à tout ce qui se fait pour la prédication de l'Evangile, j'ai assisté à ce culte, j'ai suivi et étudié cette œuvre, mais je doute fort qu'elle réussisse. D'abord, parce que dans le culte l'explication de la Bible cède trop le pas à la polémique aigre et bouffonne; ensuite, parce que dans le recrutement de l'église il n'y a aucune espèce de discernement. Cette entreprise fait donc plutôt du tort à l'Evangile et il est à désirer, ou qu'elle se modifie, ou qu'elle disparaisse complétement.

Quant au catholicisme ultramontain, il ne cesse de travailler à l'hébêtement des populations. En voulez-vous une preuve? L'autre jour j'étais à Sora, ville fameuse dans les annales de la bêtise humaine: n'est-ce pas là qu'un malheureux professeur, ayant expliqué le système du paratonnerre, dut se retirer devant les anathèmes de l'évêque et cesser ses conférences. Les fléaux de Dieu, disait l'évêque, ne peuvent être détournés que par l'intercession des saints; tout autre moyen de les éviter est de la magie et vient du malin.

sienne le goûteront toujours avec délices, parce qu'ils trouvent en lui comme un organe vrai et sympathique qui les aurait d'avance compris et devinés.

Le règne de *Salomon* contraste à tous égards avec celui de son père. Le règne de David avait été orageux, chevaleresque, digne de l'épopée : à l'avénement de son successeur, la royauté prend conscience d'elle-même; elle s'assied, sereine et imposante, dans le sentiment de sa force, et se rassasie de son opulence, qui s'accroit tous les jours. Alors la poésie devient pensive, et fait le compte de ses voies; songeant au passé, rêvant de l'avenir, elle cherche, elle étudie, elle compare, et se livre aux méditations les plus variées : justement l'opposé de ce qu'elle était naguère! — Même contraste entre le caractère des deux rois. Autant l'un est vif, prime-sautier, résolu, autant l'autre est réfléchi, pondéré, scrutateur; David est un homme d'action, Salomon un homme de pensée; David est un héros, Salomon est un sage; David a le cœur sur la main, et... (s'il est permis de le dire sans être accusé de faire de l'esprit) Salomon a la main sur le cœur, comme pour en comprimer les battements et en noter les moindres pulsations. Salomon a été chez les Hébreux ce que Platon fut chez les Grecs, une de ces intelligences souples et vastes, au regard profond et lumineux, qui procèdent par voie synthétique et dédaignent l'analyse; une de ces âmes contemplatives qui semblent nées pour la spéculation, et chez lesquelles l'apparente placidité de la surface n'exclut pas les bouillonnements intérieurs; un de ces génies créateurs, enfin, doués d'une haute raison, mais où le travail de la pensée se colore aisément des teintes du mysticisme. En un mot, ces natures-là, comme on l'a fort bien dit de l'apôtre Jean comparé au roi qui nous occupe, ce sont des « poëtes-philosophes[1], » ou plus exactement des « philosophes-poëtes. »

[1] Godet, *Etudes bibliques*, 1re série, pag. 875.

Ces considérations sur le caractère de Salomon étaient nécessaires, car elles nous donnent la clef de ses ouvrages, et nous expliquent qu'il puisse être l'auteur des trois livres, si différents d'allures, qui portent son nom, le *Cantique des cantiques*, les *Proverbes* et l'*Ecclésiaste* (si toutefois ce dernier livre est bien de lui[1]); le premier, résultat

[1] La question est en effet douteuse. On élève contre l'authenticité de ce livre des objections qui ont un certain poids, entre autres les particularités du langage et ses nombreux araméismes; cependant cette raison ne nous semble pas décisive, on en use et abuse beaucoup trop de nos jours. Ainsi, jusqu'à ces dernières années, on ne doutait pas que Jérémie fût l'auteur des *Lamentations*; mais voici que la science découvre tout à coup, par l'organe du Dr Nægelsbach (Lange's *Bibelwerk*, 1868), qu'il y a une énorme différence de vocabulaire entre ce poëme et le livre du prophète, et l'on cite à l'appui plusieurs colonnes de mots et de locutions qui se trouvent dans l'un et pas dans l'autre. Admettons que cela soit : la donnée traditionnelle est-elle dores et déjà condamnée, sans autre forme de procès? Une telle conclusion dépasserait les prémisses. On s'explique très bien la différence constatée entre ces deux ouvrages, par la différence des situations : autre était le but, autre a été le moyen. En tant que prophète, Jérémie parle au peuple et lui tient son langage; en tant que poëte, il chante pour lui-même, poussé par un besoin de son cœur, et veut rendre sa œuvre aussi distinguée que possible. Quand on prend garde aux soins minutieux, à la recherche presque raffinée que trahit la composition de cette élégie, on ne s'étonne plus que pour construire un pareil bijou l'auteur ait employé des expressions choisies. Au-dessus du matériel de la langue il y a le style, et au-dessus du style il y a l'homme. Qu'importe, après tout, qu'une statue soit d'argile ou de marbre, si l'on y réconnaît la main du même artiste? Ce n'est pas l'étoffe qui est la chose essentielle, mais la façon, ce je ne sais quoi qu'on appelle la *manière* d'un auteur, et qui porte l'empreinte de son caractère et de son génie. Cette observation, trop méconnue dans l'école, est à nos yeux d'une grande portée, et ne s'applique pas à Salomon seul ou à Jérémie : elle nous empêche également d'admettre, avec nombre d'exégètes, que les deux parties du livre d'Esaïe soient de deux auteurs différents. Si réelles que soient les dissemblances, les affinités le sont encore davantage, parce qu'elles viennent du dedans, et celles-là du dehors, en un mot parce que c'est le même pinceau, sinon les mêmes couleurs. — Ce aperçu de la question critique nous paraissait de

sans doute de l'effervescence de la jeunesse; le second, fruit des réflexions de l'âge mûr; et le troisième, dernier mot d'une vieillesse que l'expérience a désenchantée de la vie.

Salomon fut un écrivain des plus féconds. Il a composé trois mille paraboles et un millier de cantiques : malheureusement la plupart de ces écrits ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Nous dirons peu de chose du Cantique des cantiques, cette œuvre originale qui a tant exercé la patience des interprètes, mais dont la présence dans le recueil sacré ne se justifie que si l'on y voit, comme le veut la tradition juive, une allégorie à la façon orientale, représentant l'union mystique de Dieu et de son peuple. Notre but n'étant pas de disserter sur une question épineuse qui est du ressort de la théologie, mais de donner une idée du genre de l'auteur, qu'il nous suffise d'en citer un échantillon qui ne manque pas de fraîcheur et de coloris. C'est une scène pastorale, un berger faisant visite à la « dame de ses pensées : »

Lève-toi, ma bien-aimée, ma belle, et t'en viens!
Car voici, l'hiver est passé; la pluie a cessé et s'en est allée;
les fleurs paraissent sur la terre;
le temps des chansons est là, et la voix de la tourterelle
se fait entendre dans notre contrée;
le figuier embaume ses fruits,
et la vigne est en fleurs, elle exhale son parfum.
Lève-toi, ma bien-aimée, ma belle, et t'en viens!
Ma colombe! dans les cavités des rochers,
dans les retraites des lieux escarpés,
fais-moi voir ta figure, fais-moi entendre ta voix;
car ta voix est douce et ta figure gracieuse[1].

Le livre des Proverbes, cette œuvre capitale de Salomon, se divise en deux parties, très distinctes pour la forme et la méthode: l'une, pareille à une riche draperie, roule en entier sur le même sujet; l'autre, semblable à un collier de perles, n'est qu'un recueil de sentences détachées : ce sont les *proverbes* proprement dits.

rigueur; cette note un peu longue nous dispensera d'y revenir.

[1] Cantiq. des cantiq. II, 10 sq.

Dans la première, qui est une glorification de la Sagesse, l'auteur déploie toutes les ressources de son talent poétique : l'idée générale en est abstraite et appartient au domaine de la philosophie, mais au lieu de la traiter avec une rigueur dialectique, comme pourrait le faire un logicien de nos jours, il la développe avec l'ampleur nonchalante et grave d'un sage oriental. La pensée arrive au point culminant de son essor dans le passage que voici, sorte de prosopopée où la Sagesse dépeint ses éternels et divins priviléges; l'apologie est devenue apothéose :

L'Éternel me posséda, prémices de sa voie,
avant ses œuvres, de tout temps.
Dès l'éternité je fus ointe,
avant le commencement, l'origine de la terre;
quand je naquis, les mers n'étaient pas encore,
il n'y avait point de sources abondantes en eau;
avant que les montagnes fussent plantées,
avant les collines j'étais enfantée :
Il n'avait encore créé ni la terre, ni les déserts,
ni le chef de la poudre de la terre.
Quand il disposait les cieux, j'étais là;
quand il traçait un cercle sur la face de l'abîme,
quand d'en haut il condensait les nues,
et faisait bouillonner les sources de l'abîme;
quand il donnait à la mer ses limites
pour que les eaux ne franchissent pas ses bords,
quand il fixait les bases de la terre,
j'étais à ses côtés, fidèle ouvrière,
je faisais ses délices tous les jours,
me jouant devant lui continuellement,
jouant sur le disque de sa terre,
et faisant mes délices des enfants des hommes[1].

Inutile de mettre en évidence ce qu'il y a de splendide poésie dans cette personnification de la sagesse sous les traits de la fille chérie de Dieu. Dans toute la littérature profane nous ne connaissons qu'une seule page qui puisse être comparée à ce morceau. N'y a-t-il pas un rapprochement à faire entre cet hymne des Proverbes et ce passage où le grand Platon (car c'est lui que nous avons nommé) parlant de la « beauté suprême, non engendrée et non périssable, » s'écrie : « Ce

[1] Prov. VIII, 22 sq.

qui peut donner du prix à cette vie, c'est le spectacle de la beauté éternelle.... Quelle ne serait pas la destinée d'un mortel à qui il serait donné de contempler le beau sans mélange, dans sa pureté et sa simplicité, non plus revêtu de chairs et de couleurs humaines, et de tous ces vains agréments condamnés à périr, à qui il serait donné de voir face à face, sous sa forme unique, la beauté divine[1]! » N'avons-nous pas là, à bien des égards et toutes proportions gardées, la même intuition que tout à l'heure dans les Proverbes? Ce que Salomon appelle la « sagesse éternelle, » et ce que plus tard saint Jean appellera la « Parole éternelle, » ne semble-t-il pas que le génie de Platon l'ait plus ou moins entrevu sous le nom — plus esthétique, comme on pouvait s'y attendre de la part d'un Grec, — de la « beauté idéale et éternelle? »

Quant aux maximes détachées dont se compose la seconde partie de notre livre, en quoi consistent-elles? Elles ont pour objet de présenter sous un aspect neuf et original des vérités de sens commun, en les illustrant par des images frappantes qui piquent la curiosité et les gravent dans la mémoire. Salomon nous en donne à la fois une définition et un exemple dans cette sentence :

Telle une pomme d'or dans un plateau d'argent,
telle la parole douée d'un tour savant[2].

Pour qu'un proverbe ait de la valeur, il faut donc que l'idée y soit mise en relief par une forme digne d'elle, comme le sont de belles oranges, quand on les pose sur un plateau artistement ouvré. « Les paroles des sages, dit-il encore ailleurs, sont comme des aiguillons, comme des clous qui s'enfoncent profondément[3]; » en d'autres termes, il faut qu'elles soient aiguisées, il faut qu'elles aient la pointe, et pour cela il faut que le proverbe soit court : c'est la première condition du succès. Dans son art poétique, Horace dit à peu près la même chose : *Quicquid præcipies, esto brevis*[1]; « quelque précepte que tu donnes, sois bref! » — règle excellente en théorie, mais, hélas, trop souvent oubliée de ceux qui parlent,... et trop rarement de ceux qui écoutent! — A quel degré l'auteur des Proverbes a-t-il réussi dans ce genre? On en jugera par quelques sentences prises çà et là, mais qui toutes sont relatives à un thème bien rebattu, la *paresse*.

Ce que le vinaigre est aux dents, et la fumée aux yeux,
tel est le paresseux à celui qui l'envoie[2].

Le paresseux a-t-il plongé sa main dans le plat,
il ne daigne pas même la ramener à sa bouche[3].

Le paresseux dit : Le lion est là dehors,
au milieu de la rue; je serais tué[4]!

Un peu de sommeil, un peu d'assoupissement,
un peu croiser les bras pour être couché...
et ta pauvreté surviendra comme un larron,
et ton dénûment comme un homme armé[5].

Le livre de l'Ecclésiaste (ou du *Prédicateur*) est un traité de morale dont l'idée maîtresse est formulée dans ce mot célèbre : « Vanité des vanités, tout est vanité! » Nous ne pouvons discuter ici toutes les opinions, érudites ou bizarres, qu'on a émises à propos de ce livre. On y a vu tout au monde; on l'a accusé d'être sceptique, matérialiste, épicurien, et que sais-je encore?.... Or voici d'où vient la méprise. On oublie que ce n'est pas un traité *scientifique*, dont chaque parole serait vraie en soi, mais un *poëme* où l'auteur nous raconte ses longues expériences, en nous montrant les étapes successives par lesquelles son esprit a dû passer avant de s'arrêter à une solution définitive. Dans ce « voyage autour du monde, » ou plutôt à la recherche du bonheur, quand le poëte nous rappelle telle aventure qui lui est arrivée, où son âme a couru de grands dangers, ne serait-il pas puéril de se faire des émotions à

[1] *Le banquet*, traduction Cousin.
[2] Prov. XXV, 11.
[3] Eccl. XII, 13.

[1] *Ars poet.*, v. 379.
[2] Prov. X, 26.
[3] Prov. XIX, 24.
[4] Prov. XXII, 13.
[5] Prov. XXIV, 33 et 34.

son sujet, puisqu'au moment où il parle il est déjà rentré au port sain et sauf? S'il se donne parfois l'air d'un matérialiste, ce n'est que provisoirement, afin de mieux peser ce que vaut le bonheur terrestre, abstraction faite de la foi, et pour s'écrier ensuite avec connaissance de cause : « O vanité! A quoi servirait la vie, si l'on n'avait d'autres espérances que celles d'ici-bas! Crains Dieu et garde ses commandements, car c'est là tout l'homme[1]! » Entendu de la sorte, ce livre a des pages d'un palpitant intérêt, et sa lecture devient instructive et édifiante.

On a dit aussi beaucoup de mal de son style, et en effet il est loin d'avoir toujours la fermeté et l'éclat de celui des Proverbes. Mais quand il faudrait admettre avec le savant Lowth que « le style de ce livre est extrêmement singulier, qu'il est souvent lâche et diffus, presque partout trivial, sans noblesse, et surtout fort obscur[2]; » et quand il faudrait prendre au sérieux cette boutade de Luther qui, dans son langage pittoresque autant que frondeur, disait de l'Ecclésiaste : « Ce livre n'a ni bottes ni éperons; il ne va qu'en chaussettes (es reitet nur in Socken), comme moi quand j'étais au couvent[3]! » — la raison ne suffirait pas pour nier que Salomon en soit l'auteur; cela signifierait peut-être que la plume de cet écrivain s'est ressentie de la vie voluptueuse qu'il a menée; il y a plus de rapports qu'on ne pense entre l'austérité des mœurs et la vivacité du génie. Au reste, il n'est point rare de voir des poëtes se survivre à eux-mêmes, preuve en soient les noms de Corneille, de Lamartine et de tant d'autres. Heureux encore, quand au milieu de ce naufrage des forces physiques et intellectuelles, la foi reste debout et qu'elle en sort épurée, comme ce fut le cas de l'Ecclésiaste! D'ailleurs n'exagérons rien. Tout ce qu'on peut dire du style de ce livre, c'est qu'il est inégal et variable, oscillant entre la poésie et la prose; et il nous paraît que ces différences de niveaux correspondent assez bien au flux et au reflux de la pensée. Quand un homme vous répète que « tout est vanité, même la science, même les livres[1], » pourrait-il soigner son style et l'orner de riches couleurs, sans se donner une sorte de démenti à lui-même? Que ce soit d'une manière consciente ou inconsciente, il n'en est pas moins vrai que le ton change et que le style s'élève ou s'abaisse, suivant que l'auteur prêche ou raconte. Lorsque, se repliant sur son passé, il nous dit ses tristes expériences, son style est languissant, terne, lourd, fatigué; mais que l'auteur s'oublie lui-même pour s'occuper des autres, pour penser à cette nouvelle génération, par exemple, qui doit profiter des leçons de sa sagesse, alors sa verve se rallume, l'étincelle jaillit, son style se réchauffe, il redevient poëte. Ainsi, dans le dernier chapitre, qui renferme une exhortation à la jeunesse, le mouvement et la vie ne font certes pas défaut, comme le prouveront les lignes suivantes[2] :

Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse,
avant que viennent les jours de malheur,
et qu'arrivent les ans dont tu diras : Je n'y ai point de plaisir;
avant que s'obscurcissent le soleil et la lumière,
et la lune et les étoiles,
et que les nuages reparaissent après la pluie.

(Ici les expressions deviennent allégoriques :)

au jour que les gardiens de la maison trembleront,

(c'est-à-dire les *bras*, gardes du corps)

et que se courberont les héros de la vigueur (les *jambes*);
que celles qui moulent seront oisives (les *dents*), leur nombre étant réduit,
et que celles qui regardent par les fenêtres (les *yeux*) seront obscurcies....
— car l'homme s'en va à sa maison éternelle,
et déjà les gens de deuil circulent dans les rues; —

[1] Eccl. XII, 15.
[2] *De la poésie sacrée des Hébreux*, tom. II, pag. 156.
[3] Dans les *Tischreden*.

[1] Eccl. XII, 14.
[2] Eccl. XII, 2-10.

avant que se détache le fil d'argent,
et que se brise la lampe d'or,

(belle image de la vie : c'est une lampe d'or suspendue à un fil d'argent;)

que le seau se casse à la source
et que la roue se rompe sur la citerne

(c'est-à-dire : avant que cesse la respiration, dont le double mouvement ressemble à celui d'un seau qu'on fait descendre et monter tour à tour au moyen de la roue qui domine la citerne);

et avant que la poudre retourne à la terre, comme [elle y était,
et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné.
Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste,
tout est vanité !

C'est, si l'on veut, une tirade un peu longue (nous l'avons abrégée de moitié) et qui va presque jusqu'à l'emphase; mais qui ne voit combien cette peinture des décrépitudes de l'âge, suivie de ce cri : «Vanité!» qui retentit soudain comme un glas funèbre, prête d'énergie à l'exhortation du début : « Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse? » En somme, pour clore ici nos réflexions sur cet auteur, on ne peut nier que ce fragment de l'Ecclésiaste, formant une série presque ininterrompue d'images allégoriques, ne soit tout à fait dans la manière de Salomon, qui avait une prédilection si marquée pour les énigmes et les paraboles.

Le dernier auteur de cette période, qui s'offre à notre étude, est un inconnu, mais un inconnu dont le nom méritait de passer à la postérité, écrit en lettres d'or : c'est l'auteur du livre de *Job*. On ne sait rien non plus sur la date de la composition de ce poëme. Toutefois on est assez d'accord aujourd'hui pour le rattacher à l'époque de Salomon, car il est à la fois trop philosophique de contenu et trop parfait de langage pour appartenir à une époque d'enfance littéraire ou à une époque de décadence. C'est une œuvre d'art, s'il en fut jamais, un fruit en pleine maturité : ce doit être un produit du grand siècle. Il réunit en effet les trois qualités qui font le chef-d'œuvre. D'abord, la *grandeur de l'idée*. Ce livre est une véritable théodicée; il s'agit de concilier les souffrances de l'homme de bien avec la bonté de Dieu et sa justice; un douloureux combat se livre dans le cœur de Job entre sa conscience qui proteste contre les maux dont il est accablé, et sa foi qui n'a jamais douté de la sagesse divine : c'est une âme serrée dans une impasse, tenue en suspens entre deux alternatives également impossibles, et il ne faut rien de moins que l'apparition de Jéhova pour mettre un terme à ce conflit. Sujet d'une élévation incomparable! Que sont les colères d'Achille ou les aventures d'Ulysse, auprès de ces luttes de l'âme humaine aux prises avec l'éternel problème de ses destinées? — Autre caractère de ce chef-d'œuvre : la *simplicité de la structure*. L'auteur semble avoir choisi le plan le plus uniforme et le plus symétrique, afin d'éviter tout ce qui aurait pu entraver la marche noble et régulière de l'idée. C'est une suite de dialogues entre Job et ses prétendus consolateurs. Ceux-ci l'attaquent chacun à son tour et à sa manière; chaque fois Job réplique, et il finit par leur fermer la bouche; puis un nouveau personnage, qui avait jusque-là gardé le silence en raison de sa jeunesse, les prend tous à partie, tant les accusateurs que l'accusé, et prélude ainsi, sans le savoir, aux sentences de Dieu lui-même, dont les discours majestueux couronnent l'entretien. — Enfin, troisième condition d'un chef-d'œuvre, hautement réalisée dans Job : la *beauté de la forme*. Plus le canevas en est simple, plus la broderie en est riche. « La langue de ce livre, dit M. Renan, est l'hébreu le plus limpide, le plus serré, le plus classique. » Et c'est un poëme classique, non-seulement par son vocabulaire, mais aussi par son habileté à conduire une scène ou une description, par le lustre dont il sait revêtir sa pensée, par la richesse et la variété de ses images, et par la perfection de son style souple et nerveux, doué de préci-

sion aussi bien que d'élégance. Le ton est en général didactique, mais on s'apercevra, aux citations que nous allons faire, que l'inspiration lyrique ne lui est pas moins naturelle. Dès le début elle y déborde dans une virulente apostrophe de Job au jour de sa naissance [1] :

Périsse le jour où je suis né,
et la nuit qui a dit : Un homme est conçu.
Que ce jour se change en ténèbres,
que Dieu ne l'éclaire pas d'en haut,
que la lumière ne brille pas sur lui !...
Que ne suis-je mort dès le sein de ma mère ;
au sortir de ses entrailles, que n'expirai-je !...
Pourquoi la lumière est-elle donnée au malheureux,
et la vie à ceux dont l'âme est pleine d'amertume,
qui attendent la mort, sans que la mort vienne,
qui la cherchent plus ardemment qu'un trésor,
qui sont heureux jusqu'à en tressaillir,
et se réjouissent, quand ils ont trouvé le tombeau ;
à l'homme dont la route est couverte de ténèbres,
et que Dieu a entouré d'un cercle fatal [2] ?

Sa douleur n'est pas toujours si amère; ailleurs il se laisse attendrir à la pensée de son bonheur d'autrefois, et il en fait le tableau dans une page empreinte d'une suave mélancolie :

Oh ! qui me rendra tel que j'étais autrefois,
aux jours où Dieu veillait à ma garde ;
quand sa lampe luisait sur ma tête
et que sa clarté dissipait devant mes pas les ténèbres ;
tel que j'étais au jour de mon automne,
quand l'amitié de Dieu planait sur ma tente,...
quand je sortais pour me rendre à la porte de la ville
et que je posais mon siége sur la place publique !
A ma vue, les jeunes gens se cachaient,
les vieillards se levaient et se tenaient debout ;
les princes retenaient leurs paroles,
et posaient leur main sur leur bouche ;...
car l'oreille qui m'entendait me proclamait heureux,
l'œil qui me voyait rendait témoignage à ma gloire....
Ils m'attendaient comme la pluie,
ils ouvraient la bouche comme pour une ondée.
Quand je leur souriais, ils n'en revenaient pas ;
ils recueillaient avidement les rayons de mon visage.
Quand j'allais vers eux, je m'asseyais à leur tête,
je trônais comme un roi entouré de sa garde,
comme un consolateur au milieu des affligés.
Et maintenant je suis la risée d'hommes plus jeunes que moi [1] !...

Les reproches des amis de Job eurent un résultat qu'ils étaient loin de prévoir. A mesure qu'il se sent renié par eux et abandonné à lui-même, Job se redresse davantage et se cramponne à sa foi comme à un rocher. Sa situation est désespérée, en apparence; il a perdu tous ses biens; son corps, rongé par une affreuse maladie, ne sera bientôt plus qu'un squelette, et pour comble de malheur il va mourir déshonoré, la calomnie étant à l'œuvre déjà pour flétrir sa mémoire.... Où trouver un libérateur en présence de cette ruine qui menace de l'engloutir ? A qui s'adresser ? à qui en appeler ? Contradiction sublime et vraiment dramatique ! Job en appelle à Dieu. Ses amis ne l'ont point consolé des sévérités de Dieu, Dieu le consolera des rigueurs de ses amis. Oui, ce Dieu qui le frappe si cruellement et l'abreuve de tant de misères, voilà quel sera son vengeur, qui prendra en main sa cause et fera éclater son innocence, dût-il pour cela paraître en personne sur la terre ! Job le croit, il l'espère, il y compte, comme s'il le voyait déjà de ses yeux :

Jusqu'à quand affligerez-vous mon âme,
et m'écraserez-vous de vos discours !...
Pitié ! pitié ! vous, du moins, mes amis ;
car la main de Dieu m'a frappé....
Oh ! qui me donnera que mes paroles soient écrites,
qu'elles soient écrites dans un livre, qu'elles soient gravées
avec un stylet de fer et avec du plomb,
qu'à jamais elles soient sculptées sur le roc ;

[1] Toutes nos citations de Job sont empruntées à la traduction de M. Renan.
[2] Job III, 3 sq.

[1] Job XXIX, 2 sq.

car, je le sais, mon vengeur existe,
et il apparaîtra enfin sur la terre.
Quand cette peau sera tombée en lambeaux,
privé de ma chair, je verrai Dieu.
Je le verrai par moi-même;
mes yeux le contempleront, non ceux d'un autre;
mes reins se consument d'attente au dedans de [moi.
Alors vous direz : « Pourquoi le poursuivions-[nous? »
Et le bon droit se trouvera de mon côté[1].

Enfin une citation dans le genre descriptif achèvera de donner une idée de ce poëme. Il s'agit du Léviathan, autrement dit, du crocodile : on trouvera le portrait considérablement agrandi et idéalisé, mais nullement défiguré, tant il y a de proportion dans l'ensemble et de netteté dans les moindres détails. Force nous est de n'en dire que les lignes principales :

Joueras-tu avec lui comme avec un passereau,
l'attacheras-tu avec un fil pour amuser tes en-[fants?...
Qui a soulevé le bord de son vêtement?
Qui a visité la double ligne de son râtelier?...
Superbes sont les lignes que forment ses écailles,
semblables à des sceaux étroitement fermés.
Chacune d'elles touche sa voisine,
un souffle ne passerait point entre elles.
Ses éternuments font briller la lumière,
ses yeux sont comme les paupières de l'aurore.
Son haleine enflamme les charbons,
de sa gueule sort la flamme.
Dans son cou réside la force,
devant lui bondit la terreur....
Quand il se lève, les plus braves tremblent
et s'enfuient tout éperdus....
La massue lui paraît un brin de chaume,
il se rit du fracas de la lance....
Il laisse après lui un sillage de lumière;
on dirait que l'abîme a des cheveux blancs.
Il n'a pas son maître sur la terre,
créé qu'il est pour ne rien craindre[2].

ALOYS BERTHOUD.

(*La suite au prochain numéro.*)

[1] Job XIX.
[2] Job XL et XLI.

BIOGRAPHIE

Jean-Louis Micheli.

DEUXIÈME ARTICLE

A peine Micheli était-il entré dans la vie conjugale qu'il accepta, non sans appréhension, les fonctions de maire de la grande commune de Jussy. Sa santé délicate, la difficulté de diriger en hiver, depuis la ville, les intérêts de ses administrés, auraient été, pour tout autre que lui, une raison de refuser une charge qui n'était point une sinécure; mais il vit un *devoir* à l'accepter. En août 1842, il revêtit ces fonctions qu'il remplit dès lors, malgré les révolutions politiques, avec une conscience et un dévouement dont tous les habitants de Jussy seraient prêts à rendre témoignage. Tour à tour administrateur exact et scrupuleux des intérêts de la commune, juge de paix, pasteur, père de toutes les familles qui l'entouraient, on le vit pendant plus de vingt ans se donner tout entier à sa tâche, et « procurer autour de lui la paix. » Y avait-il dans la paroisse un homme, une femme, un petit enfant malade, une famille dans le deuil ou dans le besoin, un vieillard qui avait besoin de récréantes lectures, Micheli visitait l'affligé et amenait presque toujours par sa seule présence, avec le sourire sur ses lèvres, le soulagement. Sa maison, ouverte à toutes les infortunes physiques ou morales, était un second presbytère; le nouveau maire n'était-il pas le vrai suffragant du pasteur? Du reste il se sentait et se savait aimé par ses administrés; il en eut maintes preuves dans les années particulièrement difficiles qui suivirent son entrée en fonctions, années de déchirements politiques et de luttes civiles parfois sanglantes[1].

[1] « Ma mairie, écrivait-il à un ami en février 1858, me prend volontiers le milieu du jour, occupation peu en accord avec mes goûts, entièrement en désaccord avec mon genre de capacité, mais qui m'est singulièrement facilitée et même rendue agréable par l'amitié que me témoignent les habi-

Genève entrait, en effet, dans cette douloureuse période de troubles politiques qui devaient aboutir aux journées d'octobre 1846. Battu en brèche par une minorité radicale, le gouvernement conservateur maintenait difficilement son autorité. Jusqu'en février 1843, l'opposition n'avait eu recours qu'aux moyens légaux, lorsque, à propos d'une loi de police, si nous ne nous trompons, elle changea tout à coup d'allures et fit appel aux armes. Nous emprunterons quelques renseignements sur les journées des 13 et 14 février, auxquelles Micheli prit une grande part, à une correspondance qu'il inséra dans le *Courrier suisse*.

« Je viens de déposer mon uniforme, écrit-il, et me voici prêt à vous donner quelques détails sur le 13 et le 14 février, deux lamentables jours de notre histoire. Je m'abstiendrai de tout commentaire, car je ne me sens pas en état de réfléchir avec calme, et je désire que la passion demeure étrangère à cette lettre.

» Dès avant l'ouverture de la séance du Grand Conseil de lundi, de nombreux rassemblements s'étaient formés, soit autour de la maison de ville, soit sur la promenade de la Treille qui est voisine. La tribune était comble. On en était au troisième débat de la loi. Les divers articles se votaient avec opposition, mais assez rapidement. Arrivé vers les quatre heures à celui qui accorde à la police le droit de faire saisir, *de jour*, dans le domicile d'un citoyen, l'étranger contre lequel un arrêt de renvoi a été prononcé, l'opposition prit un caractère de violence; néanmoins l'article fut voté par quatre-vingt-neuf voix contre vingt-cinq. Alors les personnes observatrices de tous les mouvements virent sortir un député de l'extrême gauche; à peine une minute s'était écoulée, qu'il était déjà rentré; mais au même instant des cris éclataient dans la cour, et des murmures se firent entendre dans la tribune. Le président, avec une noble dignité, en ordonne l'évacuation; sur sa sommation trois fois répétée, on la vide enfin, et les portes en sont closes. Alors de violentes clameurs éclatent en bas : — Montons! montons! à l'assaut contre le Conseil! Mais les avenues de la salle étaient gardées par un nombre imposant de conservateurs qui réussirent à repousser la foule. Elle sortit alors brusquement dans la rue en criant : — Aux armes! et en se précipitant par toutes les avenues vers le quartier de Saint-Gervais. Cependant deux tambours sortaient aussi de l'hôtel de ville, et commençaient à battre la générale; de braves et généreux citoyens les entouraient, mais l'un de ces derniers tombe blessé d'un coup de poignard dans le ventre; un autre a la mâchoire brisée, et le combat continue à mesure que les tambours avancent au pas de course. Bientôt les assaillants se saisissent d'un tas de bûches qui se rencontrent sur leur chemin, et les jetant au milieu du cercle, réussissent à crever les caisses. Le drapeau d'alarme est alors arboré sur le toit de l'hôtel de ville, et à ce signal, le tocsin répond, et toutes les cloches en branle appellent aux armes les citoyens. » Micheli se rendit à Jussy afin de stimuler le zèle de ses administrés, et ne tarda pas à entrer en caserne avec le contingent de Chêne dont il faisait partie. Posté dans la nuit au bas de la promenade de Saint-Antoine pour garder la poudrière, il eut bientôt quatre des siens blessés par des gens du faubourg qui « canardaient » de la hauteur ses braves miliciens. « La guerre, continue Micheli dans le *Courrier suisse*, avait seulement commencé. A peine une demi-heure s'était écoulée, qu'une quarantaine d'hommes, la plupart en blouse, montaient la rue Verdaine en se glissant dans l'ombre projetée par les maisons. Arrivés devant l'hôpital (aujourd'hui palais de justice), ils firent halte, se mirént en cercle autour de l'un d'eux qui parla un moment, puis ils s'écrièrent à demi-voix : — Marchons! et continuèrent leur chemin. Près d'arriver à

tants de Jussy. La cause de cette amitié, je n'ai aucun doute qu'elle ne soit due à ce que Dieu m'a donné de n'avoir pas de hauteur dans le caractère. »

l'arcade (maintenant disparue) qui, au bout de la rue des Chaudronniers, donne entrée sur la promenade de Saint-Antoine, le peloton qui était là posté leur cria : — Qui vive! Une fusillade fut la réponse; un de nos militaires tomba raide mort. C'était un jeune Vaudois, nommé Baud, d'Apples, première victime de ces dissensions intestines. A cette vue, notre petite troupe, en même nombre à peu près que les assaillants, répondit par un feu bien nourri, et cela dura à peu près un quart d'heure; puis les hommes en blouse se retirèrent, puis la grande porte de l'hôpital s'ouvrit et la civière, recouverte de son drap vert, vint recueillir les victimes des deux côtés. Il y avait du nôtre un mort et un blessé, et du leur une dizaine de blessés, dont deux ne tardèrent pas à expirer. La pleine lune éclairait cette lugubre scène. Quelques gémissements furent encore entendus le long des rues; ils étaient poussés par ceux des blessés qui n'avaient pas voulu entrer à l'hôpital, et que leurs camarades en blouse emportaient chez eux; puis tout rentra dans le silence[1]. »

Le manteau de Micheli fut percé de plusieurs balles, pas une ne l'effleura. — Le lendemain soir, le calme était rétabli dans Genève, les insurgés ayant dû poser les armes devant le nombre grandissant des amis de l'ordre. Néanmoins la paix n'était qu'apparente, car dès lors se succédèrent ces sombres mois où, à chaque discussion épineuse du Conseil, le faubourg menaçait ou criait aux armes. Les magasins se fermaient, la générale battait et la grosse cloche de Saint-Pierre sonnait. Les hommes de cœur étaient toujours sur le qui-vive, et bien des nuits se passèrent pour Micheli à monter officieusement la garde à la maison de ville. Alors il n'était pas question de calculer quand, et comment, et combien on sortait. C'était la vie la plus contraire à sa santé; et cependant il la supportait fort bien, lorsque, en visitant des malades, il prit une violente rougeole. La convalescence fut longue, et paraissait devoir aboutir à un complet rétablissement, grâce à un paisible séjour de montagne; mais aux premières approches de l'hiver, la poitrine se reprit et Micheli dut partir pour Montreux. J'ai sous les yeux le journal qu'il écrivit pendant les mois passés dans cette contrée idéale, en compagnie de sa femme et de quelques amis. « C'est pendant ce séjour, nous écrit une personne bien informée, que les questions de foi se posèrent comme tout à nouveau devant la conscience de Micheli. C'est là qu'elles reçurent leur pleine confirmation. C'est là surtout que le sentiment de la nécessité d'une absolue conformité entre la croyance et la vie prit une si grande intensité que Micheli n'eut plus d'autre volonté qu'une complète consécration sous la forme que Dieu lui indiquerait. C'est alors que son long travail sur M[lle] Sieveking lui révéla la manière de s'occuper des pauvres; c'est alors qu'il traduisit le livre d'Abbot : *Comment faire le bien*, qui fut aussi pour lui comme un code de la bienfaisance et de la vie chrétiennes. »

Deux hommes excellents et que Dieu a retirés à lui, les pasteurs Adolphe Monod et Louis Meyer, exercèrent une influence considérable sur le développement religieux de Micheli. Il ne reste malheureusement aucune trace de la correspondance intime qui s'établit à ce moment entre lui et le grand prédicateur de Paris. Du reste, notre frère n'aimait pas à parler de ses impressions d'alors; mais nous croyons savoir qu'Adolphe Monod l'aida puissamment à sortir du doute, et l'amena à cette affirmation joyeuse des vérités évangéliques qui faisait le fond de sa piété. Les discussions théologiques lui répugnaient; il les croyait dangereuses et préférait aux arguments les plus savants le simple « je crois parce que Dieu l'a dit, » du petit enfant. Ce fut à genoux qu'il conquit cette sérénité d'âme qui ne lui était point naturelle; sa foi peut à juste titre être comparée à ces « dépouilles opimes » dont parle Vinet, que l'on conquiert avec ses

[1] *Courrier suisse*, février 1843.

larmes et son sang. Louis Meyer, qui passait l'hiver à Montreux et avec lequel Micheli se lia étroitement, excita dans l'âme du néophyte le désir de l'activité chrétienne; il développa en lui le sentiment du devoir et de l'entière consécration à Dieu. Il lui a comme révélé la toute-puissance de la prière pour tous les détails de la vie.

On a retrouvé dans les papiers de Micheli un acte solennel de consécration à Dieu qu'il portait toujours sur lui, et qu'on peut considérer comme le résultat de l'œuvre bénie que Dieu fit à ce moment dans son cœur. Il nous est permis d'en citer les passages les plus importants.

« Mon Dieu, je voudrais me consacrer à toi tout de nouveau, comme j'en trouve le conseil dans Doddridge. Oh! donne-moi la foi en Jésus; je ne l'ai jamais eue. Que je croie que Jésus a souffert pour moi, et que je l'aime avec une tendre reconnaissance. Éveille ma conscience; que toutes les fois qu'elle parle et me demande quelque chose, ce soit bien de ta part; que je ne me décourage pas! que je sois profondément convaincu de pouvoir toutes choses en Christ qui me fortifie! Il n'y a pour moi de vrai bonheur qu'en obéissant. Quand j'obéis, je sens que je puis prier librement; tu accueilles mes prières; je sens qu'elles retombent en bénédiction sur moi et sur mes bien-aimés. Hélas! je traîne ma chaîne; délivre-moi du démon qui veut toujours me reprendre. J'ai peur, délivre-moi! Bénis les engagements que je vais prendre! qu'ils me soient sacrés! si la puissance du démon et de mon mauvais cœur me les fait violer une fois, que je ne me décourage pas!...

» Je promets de me lever à l'heure même où tu me réveilles, quand j'ai dormi à peu près mes six heures, et de ne pas tarder une minute au lit.

» Je promets, daigne me le rappeler, de consacrer autant que possible chaque heure deux minutes à prier, spécialement pour obtenir la foi au Sauveur, et pour me réfugier du démon près de Jésus, éloigner de funestes pensées, sanctifier mon cœur.

» Je promets de dire scrupuleusement la vérité.

» Je promets de recevoir avec sourire, sans impatience, les visites qui me dérangent, d'élever vite mon âme à toi pour te demander de m'assister pendant cette visite qui durera le temps que tu voudras.

» Je promets de m'abstenir de tout ce qui ressemble à l'impureté, de détourner mes yeux et d'élever mon âme dès qu'une ligne d'un livre peut éveiller de fâcheuses idées.

» Garde-moi de l'égoïsme mystique! Donne-moi d'aimer les âmes, et fournis-moi l'occasion de me rendre utile en sortant de moi-même. »

L'homme qui promettait à Dieu de ne pas demeurer au lit une minute après le moment où il l'aurait réveillé[1], ne pouvait vivre à Montreux de la vie inoccupée de beaucoup des malades qui cherchent dans ce beau climat le rétablissement de leur santé. Son journal nous le montre sans doute visitant le pays, en admirant les beautés, jouissant des amis que sa bienveillance lui créait, mais il nous le montre surtout profitant de toutes les circonstances pour faire quelque bien. Il étudie avec soin les institutions fondées dans le pays en vue des pauvres. Peu lui importe que ceux qui les dirigent soient de simples paysans ou de grands seigneurs; son cœur chrétien lui fait voir partout des frères. Un campagnard entre autres, François Cochard, de Baugy, a su particulièrement captiver son affection. « M. Marquis, écrit-il, me dit qu'il y a dans la paroisse de Montreux beaucoup de

[1] Sur ce point du réveil matinal, Micheli aimait à montrer la fidélité de Dieu dans l'exaucement des petites choses, en racontant que quand il demandait *sincèrement* un réveil plus matinal, il a été bien rare qu'il ne se soit pas réveillé, sans être plus fatigué pour avoir eu moins de sommeil. « Il est évident, nous écrit une personne bien informée, que ces réveils souvent très matinaux étaient surtout motivés par le désir de donner plus de temps à la prière, quand les journées devaient être très remplies. »

braves familles amies de l'Evangile, et qui aident puissamment le pasteur. En tête il faut placer la famille Cochard, de Baugy. Tous les dimanches il y a chez eux une réunion de méditation; quand M. Marquis ne vient pas, c'est François Cochard qui la fait. (Et M. Marquis fait quelquefois exprès de ne pas venir, persuadé qu'il est que Cochard édifie plus que lui.) C'est une chose étonnante et édifiante que d'entendre ce simple paysan, dont l'éducation ne s'est pas élevée au-dessus de l'école primaire, et qui s'occupe constamment des ouvrages les plus pénibles de la campagne, expliquer la Parole de Dieu d'une manière claire, animée, pleine d'images frappantes, d'expressions très justes et même élégantes; il y a chez lui tant d'abondance d'idées, qu'il a toujours de la peine à finir. Avec tout cela une simplicité, un accent du terroir qui ne sert qu'à rehausser toutes ces qualités. Le christianisme rend propre à tout, aussi fait-on grand cas de Cochard dans la municipalité, et est-il fort occupé surtout pour ce qui regarde les pauvres. La commune n'étant tenue à assister que les communiers ou bourgeois, beaucoup d'étrangers fixés dès longtemps ou depuis peu se livraient à la mendicité. On a imaginé de fonder une société de bienfaisance, dont les membres souscrivent tous une petite somme, en s'engageant à ne plus donner aux portes.... Une autre fondation très utile et à laquelle Cochard prend beaucoup de part, c'est une caisse d'épargne au petit pied, destinée à recevoir les économies trop faibles pour être versées dans la caisse du district. Cela est bien utile, surtout pour les petits sous que commencent à gagner les enfants au sortir de l'école. Le seul inconvénient possible, c'est de donner un peu de penchant à l'avarice; mais à supposer que cela soit, le peut-on mettre en balance avec les avantages incontestables? »

Dans ce champ de la bienfaisance, nous avons déjà dit que Micheli s'occupa à faire connaître, pendant son séjour à Montreux, les œuvres de Mlle Amélie Sieveking, de Hambourg. Il publia d'abord dans la *Bibliothèque universelle*, puis plus tard en brochure sous le titre de : *Les amies des pauvres de Hambourg*, ou *Exercice chrétien de la bienfaisance*, une notice sur l'activité philanthropique de cette femme dévouée. Dans une préface autographiée, à laquelle nous avons déjà emprunté quelques lignes sur le « bon chanoine Cottolengo, » de Turin, il exprime sa joie de rencontrer dans toutes les communions des chrétiens selon le cœur de Christ. « Aujourd'hui, dit-il, c'est vers le nord que nous porterons nos pas. Là, sous le ciel de Hambourg, nous allons trouver chez une femme, Amélie Sieveking, et dans une autre communion, la foi du chanoine, cette foi opérante par la charité, et à laquelle il est donné de faire de si grandes choses. N'est-ce pas qu'il est doux et fortifiant pour le chrétien de voir partout, sous l'influence du même esprit, les mêmes œuvres se reproduire? Christ dans un cœur, et que ce cœur appartienne à un luthérien, à un morave, à un catholique, on les verra tous suivre une même voie, vivre de la même vie. En recherchant tour à tour ces œuvres, toutes semblables au fond, quoique sous des formes bien diverses, il semble qu'on goûte quelque chose de cette joie, de cette paix qu'éprouveront les bien-aimés du Seigneur lorsque tout ce qui, sur la terre, éloigne les âmes faites pour s'entendre, sera détruit à jamais, quelque chose de cette joie qu'éprouvent déjà les Borromée et les Wilberforce, les Vincent de Paule et les Oberlin, les Marianne Calame et les Cottolengo... » Ces paroles écrites en 1845 donnent la note exacte de l'esprit dans lequel Micheli pratiqua dès lors la bienfaisance.

J'emprunte encore les pages suivantes au journal de Montreux :

« Nous avons eu une grande joie ensemble et tout à fait imprévue, il y a eu hier huit jours; c'est d'entendre M. Vinet. Il y a longtemps que je le désirais, et mon attente était bien haut montée; mais elle a été de beaucoup dépassée; je n'aurais pas cru qu'un tel

don pût être la part d'aucun homme mortel; et il me semble que quelles que soient les épreuves qui puissent lui être envoyées, il demeure encore le béni entre les bénis, puisqu'il lui est donné de faire tant de bien à ses semblables. Je n'entreprendrai pas de vous parler de cette méditation, et pourtant je ne l'ai point oubliée, et je ne l'oublierai, je l'espère, jamais; elle fait presque chaque jour le sujet de mes réflexions. Une autre chose bien mélancolique est venue s'y joindre ces jours derniers. Mon frère et moi, invités par le brave pasteur C. à aller voir deux pauvres familles d'heimathlosen réfugiées dans les broussailles de la baie de Clarens, nous trouvâmes là douze à quinze personnes dont plusieurs très petits enfants; tous nous intéressèrent vivement par leur soumission à la volonté de Dieu, par la douceur, l'absence de haine et d'aigreur avec laquelle ils parlaient de leur vie infortunée et des mauvais traitements subis dans quelques cantons, où on les avait frappés de verges pour y être rentrés malgré avertissement. Le cœur naturel, il me semble, devait les engager à se révolter contre cette société qui les repousse de son sein, les rendre trompeurs, voleurs et pires. — Plusieurs le sont peut-être, mais pas ceux-là. Ils ont vivement intéressé les paysans des environs, qui leur ont tout de suite donné de l'ouvrage et prêté une grange pour se mettre à l'abri durant la nuit. Quelques âmes charitables ont cherché à obtenir de l'autorité qu'on les laissât passer l'hiver dans ce lieu, mais toute sollicitation a été inutile, et je ne saurais en vouloir à l'autorité; on a seulement consenti à fermer les yeux pendant trois semaines, et nous avons cherché ainsi que d'autres à adoucir durant ces jours leur existence, et à étendre sur leurs plaies le baume de la charité fraternelle; maintenant qu'il leur a fallu partir et recommencer leur vie errante, nous en sommes à nous demander si nous avons bien fait et si, par un aperçu de ce que la vie pourrait être pour eux, nous ne leur avons pas alourdi le poids de la vie telle qu'elle est. Pourtant je crois qu'il ne se faut jamais repentir d'avoir suivi l'impulsion de son cœur. J'avais souvent entendu prononcer ce nom mélancolique de heimathlos, mais je ne m'étais pas fait jusqu'à ces jours derniers une idée de toutes les misères que ce mot renferme. Il y avait neuf ans que ces pauvres gens n'avaient pas passé autant de jours de suite dans un même lieu; toujours chassés, repoussés de partout, conduits de poste en poste, et conduits où? nulle part où ils puissent fixer leur tente; vrais exilés sur la terre, réalisation de la fable du Juif errant, à la honte de la civilisation et de la philanthropie suisse.

» Ces deux ménages s'étaient mariés devant Dieu; personne n'avait voulu bénir leur mariage parce qu'ils n'avaient pas de papiers; leurs enfants ne sont inscrits nulle part. Ils n'osent pas aller dans les églises, soit à cause des haillons qui les couvrent, soit parce qu'ils sont toujours occupés à éviter les gendarmes et se cachent dans les bois. Ils avaient passé tout l'été dans les hautes montagnes entre Berne et le Valais, et le froid les en avait chassés. L'hiver dernier ils n'ont passé que quatre nuits à couvert. Vous me demanderez quelle preuve j'ai de tout cela? Aucune, sans doute, que l'air de sincérité de ces gens qui a frappé tous ceux qui les ont vus. Et d'ailleurs, à supposer qu'il y eût quelque chose d'exagéré, il en resterait bien assez pour exciter notre compassion. Parmi tous ces braves missionnaires qui vont annoncer l'Evangile aux peuplades errantes du Nouveau-Monde, on aimerait à en voir un se consacrer à ces nomades de notre Suisse. Le pasteur allemand est venu leur faire un culte au milieu de leur torrent, et ils en ont été extrêmement touchés; ils possèdent la Bible et la gardent précieusement, mais aucun d'eux ne sait lire. »

A son retour de Montreux, Micheli, dont la santé s'était fortifiée, reprit avec un nouveau zèle ses divers travaux, que nous pourrions appeler plus justement ses divers *ministères*, car *ministère* est bien le mot qui exprime

l'œuvre de cet homme, toujours au service de Dieu et de ses semblables. Membre d'un grand nombre de comités[1], il apportait à tous *sa conscience.* Nous le suivrons dans quelques-unes de ses activités, avant de reprendre le récit de sa vie extérieure.

La société biblique de Genève étendait alors son œuvre de colportage en France. Micheli fut chargé en 1845 et 1846 de la correspondance avec les colporteurs. Plus de cent lettres, dont quelques-unes très longues sur l'œuvre même et l'esprit à y apporter, en forment le dossier. On y trouve, à côté de sages conseils et de pieuses directions, des renseignements très intéressants sur les faits religieux qui se produisaient alors. Quelques extraits de ces lettres diront à nos lecteurs avec quelle ferme tendresse Micheli dirigeait ses collaborateurs.

Le Crest, octobre 1845.

« Vous allez avoir, écrivait-il à l'un d'eux qui se rendait en France comme surveillant de l'œuvre du colportage, des rapports avec des frères en Christ. Dieu veuille que le chrétien apparaisse toujours dans ces rapports, et bien rarement l'homme. Qu'il vous donne aux uns comme aux autres de vous souvenir à quel point Jésus aime ceux qui sont doux et humbles de cœur, et qui se parent de débonnaireté. S'il est un homme qui regarde sincèrement chacun comme plus excellent que soi-même, certainement c'est celui-là que Dieu aime; s'il est des hommes qui sachent sincèrement se soumettre les uns aux autres dans la crainte de Dieu, certainement ce sont ceux-là qu'il aime. La meilleure source de paix, comme aussi la meilleure prédication de l'Evangile, n'est-ce pas le complet renoncement au moi, au sens propre, à la volonté propre? Cher frère, oh! soyez abondamment béni, recevez abondamment cette paix qui surpasse toute intelligence. Qu'elle devienne aussi le partage de vos chers parents, et que, si dans ses voies si diverses et si incompréhensibles Dieu ne juge pas à propos d'ouvrir leurs yeux ici-bas[1], vous vous retrouviez ensemble auprès de lui, après qu'ils auront marché en intégrité de cœur et selon la mesure de foi qui leur avait été donnée. »

25 novembre 1845.

« Que de faiblesses, cher frère, dans notre pauvre nature! mais, quand, par la grâce de Dieu, on est descendu quelquefois dans son pauvre cœur, rien ne saurait plus étonner. A considérer tel de nos semblables, il semble qu'aucune foi, aucune vraie piété ne saurait s'allier avec les choses que nous lui voyons faire, que nous lui entendons dire, mais si nous regardions à nous, nous changerions de pensée, nous comprendrions la triste possibilité de cet alliage. Nous nous verrions, à peine relevés d'une prière où Dieu nous a fait sentir son ineffable communion, où notre âme a comme plané bien haut au-dessus de tout ce qui est terrestre, nous nous verrions en révolte ouverte contre lui, contre ses lois les moins contestées, et cela à propos d'une misérable contradiction, à propos du plus frivole désappointement dans les choses les plus vulgaires, les plus matérielles de cette vie animale. Oh! ce que c'est que de nous. Comme hommes ingrats et pécheurs, comme disciples indignes de Christ, nous plaignons et nous excusons du fond du cœur nos frères dans leurs chutes diverses, — mais comme

[1] « Je ne suis sûrement pas l'homme de Genève qui ai le plus de comités, écrivait Micheli à la fin de 1845, et pourtant c'est déjà bien joli comme ça; et pour quelqu'un qui sait mal employer son temps, c'est quelque chose de bien désorganisant. Je suis secrétaire du comité des écoles lancastériennes de la ville, de la Bourse italienne; trésorier et secrétaire du comité de l'école de la Croix-d'or; correspondant des colporteurs dans le comité de colportage; membre du comité de la société biblique, du comité des missions, du comité d'évangélisation intérieure, de l'union protestante. J'ai encore la société de secours, mais où je ne vais guère; la société d'utilité publique; de même comme maire, j'ai le comité local de l'école, le comité de l'administration de bienfaisance, outre, bien entendu, le conseil municipal. »

[1] Parents catholiques.

directeurs de l'œuvre du colportage, responsables devant Dieu et devant nos frères de l'emploi des deniers qu'ils nous confient, nous blâmons hautement nos ouvriers, principalement en ce qui concerne la négligence que quelques-uns d'entre eux ont mise à s'acquitter de leurs fonctions. Connaissant l'esprit qui anime le comité à l'égard des catholiques romains et du respect avec lequel toute croyance sincère doit être abordée, nous les blâmons hautement de leur conduite sous ce point de vue. Nous les blâmons surtout, nous les plaignons profondément d'avoir négligé au point où ils l'ont fait leur culte en commun. » . . . .

Jussy, 2 mai 1846.

« Je n'ai pu lire sans émotion votre *hoc erat in votis* avec votre cher frère W... Dieu veuille dans son ineffable bienveillance vous en accorder tout l'accomplissement ! qu'il veuille surtout vous donner ce qui est le plus précieux des biens, « de trouver sa volonté bonne, agréable et parfaite. » Etes-vous assez reconnaissant envers ce souverain dispensateur de toute grâce de ce qu'il vous a mis au cœur de désirer avant tout de le servir et de travailler dans sa vigne. Ah ! quand un homme sincère et qui connaît son cœur me dit y trouver de telles choses, je suis tenté de lui dire comme l'Ange à Marie : « Je te salue, ô toi qui es reçu en grâce, le Seigneur est avec toi, tu es béni entre les hommes. » — C'est en songeant au prix de telles grâces et à la responsabilité qu'elles imposent à celui qui en est l'objet, que je comprends parfaitement comment tant d'hommes tenus pour saints ont pu dire avec vérité qu'ils se regardaient comme les plus grands des pécheurs. Longtemps cette parole m'est demeurée comme une énigme, comme une exagération incompréhensible dans la bouche d'un Newton, d'un Adam, d'un saint Paul, mais maintenant je la conçois très bien. — Merci de tous les détails sur l'affaire de notre cher soldat; il me semble que vous avez agi avec une sage prudence. Dieu veille sur lui et le bénisse pendant ces deux mois qui lui restent; qu'il lui mette au cœur encore plus de prières, encore plus d'efforts auprès de ses compagnons aveugles. Je ne puis penser à ce jeune homme racheté et à la reconnaissance qu'il en témoigne, sans penser en même temps à Celui qui m'a racheté (et à quel prix !) et à mon ingratitude. Dieu veuille que ce rapprochement ne se fasse pas seulement devant mon imagination, mais devant ma conscience.

« Le canton de Vaud va toujours plus mal. Les doctrines communistes y sont ouvertement appuyées par l'autorité. Les réunions religieuses continuent à être troublées; l'autre jour une horde sauvage se précipita sur la maison des diaconesses à Echallens, envahit la salle du culte, mit tout en pièces, et jeta dans un ruisseau les lambeaux de la Bible sacrée. La maison, gloire chrétienne du pays, s'est fermée, et les pieuses femmes vont demander abri à quelque canton voisin. »

Crest, 10 mai 1846.

« Vous me demandez quelques détails sur Genève. Cela va bien, grâce à Dieu, notre hiver s'est fort bien passé; les dernières élections sont plutôt assez bonnes, et les événements de Vaud paraissent avoir produit un heureux effet de désillusionnement sur quelques radicaux honnêtes gens. Mais nous ne pouvons plus nous dissimuler un fait qui, pour Genève protestante, a quelque chose de fort triste, c'est que nous devons nos victoires conservatrices à ceci, que c'est maintenant l'intérêt du parti ultramontain de cheminer avec nous. S'il était d'accord avec les radicaux, nous serions renversés. Ce parti calcule imperturbablement son accroissement numérique pendant les trente années qui viennent de s'écouler; il pose sa règle de trois et dit : « Dans tant d'années Genève sera catholique. » C'est comme un cancer qui avance lentement mais sûrement; le médecin dit : « Dans un mois le nez, dans six mois les

yeux seront dévorés. » Il le voit et en général il ne peut l'empêcher. Telle est un peu notre position. Au-dessus de toutes les prévisions est Dieu, Dieu qui peut arrêter d'un mot le cancer, et dire aux catholiques dans Genève : « Vous n'irez pas plus loin; » Dieu surtout, sans la volonté duquel rien n'arrive, et qui a ses vues dans le triomphe des catholiques dans la fière ville de Genève. Au fait, que vaut-il mieux de Genève protestante comptant dans ses murs trente chrétiens au plus, ou de Genève nommée catholique et les comptant par centaines. Or, certainement depuis quelques années, depuis ces mêmes événements qui ont si fort profité à nos concitoyens romains, il y a eu à Genève une foule de ces nouvelles naissances dont les anniversaires se célèbrent dans les cieux. Il est fréquent que le chrétien a à se réjouir de ce dont on s'afflige au point de vue humain. Dès novembre 1841, époque où nous nous lamentions tous sur les ruines de notre vieille Genève, où nous disions : « Tout est perdu, » bornant le Saint d'Israël et oubliant que ses voies sont profondes et cachées, dès novembre 1841 notre société biblique a, je ne crois pas me tromper, plus que triplé le nombre de ses ventes dans Genève. Qui sait ce qui sortira du creuset d'épuration qui se trouve maintenant dans le canton de Vaud au milieu de la fournaise? Une scène de Vandales vient encore de se passer à Aigle. Quelques quakers américains qui parcourent le continent dans un but religieux, avaient absolument voulu faire entendre des paroles de vérité et de paix aux Vaudois. Point troublé à Lausanne et à Vevey, le lieu de réunion a été troublé à Aigle: la pompe à feu amenée, les assistants arrachés de force de la salle, conduits devant le jet de la pompe et tenus là pendant des minutes. Des dames ont été ainsi maltraitées, l'une d'elles est menacée de perdre un œil. Des hommes signalés dès longtemps à la haine des impies, et menacés d'un sort plus grave encore, n'ont pu échapper qu'en demeurant blottis une partie de la nuit dans un cellier. — Les élections de Zurich viennent d'être déplorables; la moitié des conservateurs a disparu du Grand Conseil. Maintenant les deux Vororts protestants sont corps-francs. Il est impossible d'imaginer que le parti de la révolution suisse laisse passer cette occasion improfitée. Nous allons voir reparaître sur le tapis toutes les questions fédérales les plus irritantes, les jésuites en tête, et l'on va faire le vert et le sec pour nous remuer à Genève, afin d'avoir notre voix en diète. Peut-être essaiera-t-on de se passer de douze voix? alors quelles seront les suites d'une telle agression? — Du reste, pour le moment, la fièvre révolutionnaire paraît se calmer à Berne; les hommes qui ont suivi les choses de près disent que la constitution n'est point si folle qu'on eût pu s'y attendre. M. Ochsenbein prêche la modération. Mais un parti qui n'en connaît aucune s'agite sourdement, remué par le canton de Vaud où ce parti domine. J'écris à tire de plume pour que ceci parte aujourd'hui. »

Plus importante et non moins absorbante que la tâche de correspondant de la société biblique, fut la part prise par Micheli, depuis mars 1842, à la direction de l'école primaire évangélique, dite de la Croix-d'or. Avant cette année-là, une institution indépendante, de même nature, avait été créée à la rue du Rhône; mais abandonnée par ses fondateurs, elle fut reprise par MM. Marc Vernet et Micheli. Elle compta dès le début au nombre de ses directeurs des hommes tels que Alexandre Nourrisson, le ministre Lecoultre, le professeur Ernest Naville. Pendant vingt ans, Micheli s'occupa activement de cette école, aujourd'hui fort nombreuse et installée à la rue des Chanoines. « Dès le premier jour, écrivait récemment un des directeurs de cette institution, J.-L. Micheli donna son cœur à cette œuvre d'éducation chrétienne; il y consacra une grande partie de son temps, il en suivit, avec un intérêt soutenu, tous les détails. Avec ses collègues, il s'efforça d'appliquer les méthodes reconnues les meilleures

pour l'enseignement des différentes branches l'étude, et il rédigea lui-même, avec un très grand soin, pour nos enfants, des leçons de géographie sur Genève[1]. » J'ai sous les yeux les notes de ces leçons données « à l'école Jurisier en 1845 et 1846, » sous le titre de *Promenades dans Genève*. C'est un travail assez considérable, rédigé avec un grand soin, et pour lequel son auteur n'avait négligé aucune recherche. S'inspirant de la méthode du père Girard, qu'il estimait beaucoup, Micheli voulut faire pour Genève ce que le révérend cordelier avait fait pour sa ville natale, dans son *Explication du plan de Fribourg*. Il pensait, avec le « bon vieillard, » qu'avant de faire sur la carte le tour du monde, il faut connaître à fond la ville où l'on est né, et c'est le plan à la main qu'il a fait parcourir à ses élèves. « Mes amis, leur disait-il dans sa première leçon, je désire depuis longtemps faire avec vous quelques promenades dans notre bonne ville de Genève, persuadé que nous trouverons sur notre chemin beaucoup de choses qui vous intéresseront et devant lesquelles vous avez passé vingt fois sans les remarquer. Mon idée serait de partir de la place Neuve, de faire le tour complet de la ville en passant par le Bastion bourgeois et revenant par la Corraterie; puis si vous êtes disposés à m'accompagner encore, de recommencer un second et même un troisième tour, en prenant les rues plus à l'intérieur et les parcourant presque toutes. Aujourd'hui me voici prêt. Qui m'aime me suive !...

» Mais je pense que nous ferions peut-être mieux de commencer notre tour en dehors de la ville, et de n'arriver à la place Neuve qu'après avoir traversé les ponts qui nous offriront quelques observations intéressantes.

» Nous voici donc comme des étrangers venant d'Italie, et qui, après être entrés dans le canton un peu en avant de Saint-Julien, avoir traversé Carouge, le beau pont sur l'Arve, et jeté un coup d'œil sur la plaine de Plainpalais, se préparent à franchir la porte de la ville.

» Que de choses il y aurait à dire sur la route qu'ont suivie ces étrangers, et sur cette plaine de Plainpalais. Mais c'est une promenade *dans la ville* que nous devons faire; nous laisserons donc pour le moment de côté tout ce qui est extérieur.

» Entrons par la porte Neuve. Mais pourquoi une porte ? Pourquoi notre ville est-elle ainsi faite qu'on n'y pénètre que par des portes comme dans une maison, tandis que l'entrée de Carouge, par exemple, est ouverte de partout ? Un instant de réflexion vous fera comprendre que cela tient aux fortifications dont Genève est entourée ainsi que d'une ceinture, et qu'on a comme coupées en quelques endroits pour établir les communications entre la ville et l'extérieur.

» La porte en ce moment est ouverte, et nous laisse libre passage, mais vous savez qu'il n'en est pas toujours ainsi. A l'approche de la nuit, plus ou moins tôt suivant la saison, elle se ferme pour ne se rouvrir que moyennant un droit que fait percevoir la municipalité. Pour chacun c'est peu de chose, mais tous ces peu réunis dans la caisse publique finissent par produire une somme assez forte. Les centimes font des louis comme les petits ruisseaux font des rivières. Il y a des bonnes œuvres telles que les missions parmi les païens qui coûtent fort cher et pour lesquelles on recueille de grosses sommes par des souscriptions à un sou la semaine. Les plus pauvres ont ainsi la douce satisfaction de pouvoir contribuer à répandre la connaissance du saint Evangile qui leur a fait tant de bien. Et il ne faut pas que quelqu'un dise : « Qu'est-ce qu'un sou à côté des milliers de » francs dont on a besoin chaque année ! Je » puis bien ne pas donner mon sou et il n'en » sera ni plus ni moins ! » Car si chacun dans une ville faisait ce raisonnement, au lieu de cinquante ou soixante francs par semaine, on n'aurait rien du tout. Ce que je vous dis là

[1] Ecoles évangéliques de la rue des Chanoines, rapport de 1874, pag. 4.

s'applique à toutes les collectes, à celle que vous voyez faire chaque année dans vos maisons par notre hôpital, comme aux troncs placés aux portes des églises. Ce qu'une personne seule ne peut entreprendre, plusieurs l'accomplissent aisément. C'est la force puissante de l'association. »

Nous ne suivrons pas plus loin Micheli et ses jeunes élèves dans leur intéressante promenade, quoique pour les Genevois d'aujourd'hui il y ait bien des descriptions à glaner chemin faisant dans cette causerie. La Genève de 1875 est si différente déjà de celle d'il y a trente ans! A côté de curieux détails topographiques, il y aurait à relever de fines études morales, des traits qui peignent. La difficulté serait de choisir. Transcrivons cependant ce court morceau sur la *richesse*, à propos du palais Eynard :

« Arrivés à l'extrémité de l'allée (du Bastion bourgeois), nous nous trouvons devant une grille qui nous sépare d'un autre jardin, et dans le fond de ce jardin, nous voyons s'élever un palais, ou tout au moins la plus belle maison de particulier qui soit à Genève. Celui qui l'a fait bâtir a gagné lui-même dans le commerce la grande fortune dont tous ceux qui se trouvent dans le malheur savent qu'il fait un si bel usage. Et ce ne sont pas seulement les indigents qu'il secourt, il a été le protecteur et l'appui de toute une nation (les Grecs).

» Un homme est heureux quand il est riche et qu'il a le cœur disposé à soulager ses frères dans l'infortune. Mais s'il ne se sert de ses richesses que pour satisfaire ses convoitises, oh! alors il est bien malheureux. Malheureux non-seulement parce qu'il se prive de la plus douce des jouissances; mais encore, mais surtout parce que la Parole de Dieu, qui ne ment point, est pleine de menaces sévères contre les riches égoïstes. Rappelez-vous seulement cette parabole qu'on appelle du « mauvais riche » et que saint Luc nous raconte dans son chapitre XVIe. Relisez-la et vous verrez que le seul reproche qui soit fait à ce riche devenu si misérable après sa mort, c'est d'avoir joui de ses biens en homme personnel. Et quand on entend encore le Seigneur dire qu'il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu qu'à un câble de passer par le trou d'une aiguille, et qu'on lit toutes les paroles d'encouragement adressées aux pauvres, certes pour un chrétien l'inégalité que la fortune établit entre les hommes ne semble guère qu'apparente.

» Pour ceux qui n'écoutent pas la Parole de Dieu, qui oublient que cette vie de quelques jours est suivie d'une éternité, on comprend qu'ils soient peinés de cette différence, mais encore ne sauraient-ils prétendre qu'elle soit injuste. Vous allez le comprendre tout de suite. Supposons que demain, par un décret du ciel, tous les hommes eussent en partage la même quantité de biens. S'ils sont en même temps rendus tous pareillement bons, sobres, actifs, il est probable que cette égalité subsistera longtemps. Sinon, bientôt après nous aurons des joueurs, dont l'un aura complétement gagné le bien de l'autre; nous aurons des hommes intelligents, des hommes laborieux qui auront doublé leur fortune, tandis que celle des paresseux sera réduite de moitié. Si un père, par amour pour ses enfants qu'il veut laisser dans l'aisance, prolonge mainte fois son travail jusque bien avant dans la nuit, sera-t-il juste qu'on vienne dire à ces enfants-là : « Vous avez plus qu'il ne » vous faut pour vos besoins, faites-nous en » l'abandon? » Je ne puis m'étendre plus longuement sur ce sujet, mais rappelez-vous bien que le Seigneur lui-même ayant déclaré qu'il y aurait toujours des pauvres, comme qu'on fasse il y en aura toujours. Rappelez-vous que le même Dieu qui veut que le riche soit généreux, veut aussi que le pauvre attende avec patience. Nulle part, il ne lui donne le droit de rien exiger. Ces réflexions me sont venues naturellement en contemplant avec vous cette opulente demeure. Retournons maintenant à l'autre extrémité du jardin, pour en sortir, et souvenons-nous bien que le bonheur ne tient

ni à de belles maisons, ni à de riches vêtements, mais à.... la santé, murmure quelqu'un de vous. La santé, c'est le premier des biens. Tu l'as entendu dire souvent, mon bon ami, n'est-ce pas? Il est plus grand que la richesse, cela est vrai. Mais cherche dans ton cœur, si jeune qu'il soit, tu reconnaîtras qu'il y a encore un bien qui passe de beaucoup avant la santé, un bien qui renferme tous les autres, un bien qui est, non pas une portion du bonheur, mais le bonheur lui-même; et ce bien s'appelle *la paix de l'âme.* »

L'enseignement et la direction pédagogique ne furent cependant pas la mission spéciale de Micheli dans l'école de la rue des Chanoines. Il en eut une plus haute et plus saintement utile. « La tâche qu'il s'imposa, dit encore un de ses collègues[1] et qu'il remplit avec un dévouement que la fatigue seule put arrêter, fut de visiter les parents des élèves. Intimement convaincu que l'œuvre de l'éducation réclame le concours harmonique de l'école et de la famille, il ne négligeait aucune occasion de resserrer les liens qui doivent unir les maîtres et les parents. Avec quel empressement ne saisissait-il pas toutes les circonstances dans lesquelles les petits ont tout particulièrement besoin de se sentir aimés : la maladie, la détresse, le deuil, ou quelque autre angoisse plus poignante encore? Qui dira le bien fait dans ces visites, où la douce sympathie et la bonté si pleine de grâce de l'ami que nous pleurons apportaient la consolation, la paix, la joie, bien souvent au milieu des larmes? » Il serait facile de citer des traits touchants à l'appui des lignes que nous venons de transcrire. Qui n'a vu Micheli gravissant les étages, un petit paquet à la main et allant porter à l'enfant malade quelque jouet ou quelque gâterie; mais peut-être vaut-il mieux se taire sur cette charité discrète qui aimait à relever plutôt qu'à humilier par ses bienfaits.

LOUIS RUFFET.

(*La suite au prochain numéro.*)

[1] Ecoles évang., etc., pag. 5.

REVUE CRITIQUE

LE CÉLIBAT DES PRÊTRES ET SES CONSÉQUENCES, par l'abbé F. Chavard, curé de Genève. — Genève, imprimerie J. Benoit et Ce, 1874.

Le livre de l'abbé Chavard est un livre honnête et sérieux; disons-le d'emblée, le sujet pouvant prêter au scandale. « Il porte le cachet d'une âme sincère et courageuse, » écrit le père Hyacinthe, auquel il est dédié et qui l'a fait précéder d'une lettre dans laquelle il le recommande. L'ouvrage était déjà écrit en 1872, alors que l'auteur était encore vicaire à Marseille. L'abbé Chavard demeure attaché à la foi dans laquelle il est né; il combat les abus, mais il respecte l'église; il veut une réforme, mais il la veut catholique. Il a écrit un plaidoyer convaincu, non contre le célibat des prêtres en général, mais contre le célibat *forcé* des prêtres, et il l'a fait dans l'intérêt des mœurs et dans l'intérêt des âmes aussi bien que dans l'intérêt d'une religion qu'il aime et qu'il veut servir. On sent en lui la conscience affligée et indignée à la fois qui se soulève contre le joug immoral et dur qu'une politique impitoyable s'obstine à maintenir en dépit des lois de la nature, des enseignements de la Parole sainte et de l'évidence des faits.

L'ouvrage, fruit de « laborieuses recherches, » est un travail complet sur la matière. Il est particulièrement intéressant au point de vue historique: c'est une monographie documentée de l'histoire du célibat dans l'église. A beaucoup de faits curieux et peu connus, se joignent les témoignages des Pères et des autres auteurs ecclésiastiques, les décisions des conciles, les décrétales des papes, des citations d'auteurs modernes depuis Montesquieu jusqu'à Louis Courier, Michelet et Georges Sand, un compte rendu des débats de l'Assemblée générale de 1791 sur le sujet, une exposition raisonnée de l'état de la question devant la législation et la jurisprudence françaises actuelles. Entre

autres documents remarquables on y peut lire en entier le discours sur le mariage des prêtres que Mirabeau devait prononcer dans l'Assemblée, discours préparé par le citoyen genevois E.-S. Reybaz et dont l'original manuscrit était demeuré inédit jusqu'à ce jour dans la bibliothèque de Genève. On sait que Reybaz a beaucoup travaillé pour Mirabeau. Deux chapitres sur le *prêtre célibataire et la confession* et sur les *prêtres célibataires devant les assises*, complètent le dossier et achèvent la démonstration. L'auteur n'a pas négligé d'ailleurs de parler, en commençant, des origines du célibat et de le considérer au point de vue moral, au point de vue physiologique et médical et au point de vue de l'Ecriture.

On a dit de cet ouvrage qu'il ne concerne que Rome; nous le croyons d'un intérêt plus général. Malgré ses divisions, l'église chrétienne n'a pas cessé, au fond, de former un corps, dont les diverses parties sont en communication les unes avec les autres, subissent l'influence les unes des autres, ne fût-ce que par contre-coup, et sont moralement solidaires entre elles. La charité déjà ne nous permet pas de demeurer indifférents à la plaie dont souffre une église voisine et aux désordres qui s'y produisent. Mais il y a plus, cette plaie est un danger pour nous. Ce n'est pas impunément, pour nous ni pour personne, que la conscience publique se corrompt, en France, par exemple. Or il est certain que l'institution du célibat a partout exercé une influence funeste sur les mœurs, sur les idées, sur l'opinion, sur la littérature. Au treizième siècle déjà, le cardinal et légat Jacques de Vitry disait que « les Français ne croyaient pas que la fornication fût un péché, parce qu'ils la voyaient pratiquer sur une large échelle par le clergé. » D'ailleurs, l'idée de perfection religieuse et de pureté supérieure rattachée au célibat n'est pas une erreur catholique seulement, elle est profondément humaine, elle a ses racines dans la souillure du cœur humain. Nous avons toujours à nous tenir en garde contre le faux spiritualisme que signale l'apôtre Paul quand il parle « des doctrines et ordonnances humaines qui tendent à la corruption, bien qu'elles aient une apparence de sagesse dans un culte volontaire et dans une sorte d'humilité, et dans un rigoureux traitement du corps, en n'ayant point égard à la satisfaction de la chair. » (Col. II, 22, 23.) Et puis, si nous n'avons pas le célibat religieux obligatoire avec ses tristes et honteux mystères, n'avons-nous pas pour un trop grand nombre le célibat forcé qu'amènent l'égoïsme, l'avarice, les exigences du luxe, le relâchement des mœurs, la nécessité des circonstances? Célibat qui a bien ses souffrances et ses dangers, auxquels il est bon d'être rendu attentif. Le livre de M. Chavard donne à réfléchir sur ce sujet. « C'est une règle tirée de la nature, dit Montesquieu, que plus on diminue le nombre des mariages qui pourraient se faire, plus on corrompt ceux qui sont faits; moins il y a de gens mariés, moins il y a de fidélité dans les mariages: comme lorsqu'il y a plus de voleurs, il y a plus de vols. » — « Le célibataire contracte nécessairement beaucoup d'insensibilité, écrit M. Chavard. Où rencontre-t-on moins d'indulgence pour les faiblesses d'autrui, et en général un cœur plus dur, un caractère plus hautain?... Quel tribunal fut jamais plus cruel, plus barbare que celui de la sacrée Inquisition?... Dans les administrations ecclésiastiques, où devraient briller le plus l'affabilité, l'indulgence, la douceur chrétiennne, règnent pour l'ordinaire l'insolence, le dédain, la tyrannie. — Saint Clément d'Alexandrie a observé dans ses Stromates que « l'éloignement du mariage entraînait à la misanthropie et éteignait souvent la charité dans les âmes. »

Ce livre a pour nous, protestants, un autre intérêt encore. Nous ne connaissons guère l'église romaine que du dehors, par les côtés où elle veut bien se laisser voir et par lesquels souvent elle en impose. Or l'auteur, sans le chercher et par la nécessité seule de

émontrer sa thèse, fait des révélations qui ermettent de jeter un coup d'œil sur ce qui e passe au dedans, de pénétrer dans l'intéieur des cloitres et des séminaires, dans l'inimité du confessionnal et de la vie du prêtre, ans le secret de la position du bas clergé en rance et de ses rapports avec les évêques, ans les procédés de la discipline et de la olitique de Rome. Car tout se tient dans ce ystème qui a pour but la domination du onde par la domination des consciences.

Il n'y a donc point hors-d'œuvre quand l'aueur met sous nos yeux les principes d'autoratie papale universelle proclamés par Gréoire VII, le vrai et définitif créateur du célibat des prêtres, car c'est cette suprématie de l'évêque de Rome qui réclamait dans le clergé une milice qu'aucun lien de famille ne rattachât plus au monde ni à la patrie. Les thèses que le célèbre moine devenu pape proposa au concile tenu à Rome en 1076 sont les mêmes que celles qui, après huit siècles, cherchent à se réaliser dans les doctrines du Syllabus, dans le dogme de l'infaillibilité, dans la politique patiente, mais immuable en son dessein, de la cour de Rome. Qu'on nous permette d'en rappeler quelques-unes, cela n'est pas hors de propos aujourd'hui.

« Le pontife *romain*, seul, prend légitimement le titre d'universel. Seul il peut déposer les évêques ou les réconcilier à l'église.

» Seul, il peut porter les insignes impériaux.

» Au pape seul, tous les princes de la terre doivent baiser les pieds.

» Il y a dans le monde un nom unique, celui du pape.

» Il a le droit de déposer les empereurs.

» La sentence du pape ne peut être cassée par personne, et seul, il peut casser les sentences de tous.

» Il ne doit être jugé par personne.

» Le pape peut délier les sujets du serment de fidélité. »

Un des plus illustres canonistes, écrivant par ordre d'Alexandre VII un commentaire sur les décrétales, a résumé dans les aphorismes suivants la doctrine de l'omnipotence papale : « Le pape peut faire carré tout ce qui est rond; il peut faire que le noir soit blanc et que le blanc soit noir; sa volonté seule lui tient lieu de raison. — Le pape fait juste ce qui est injuste; il peut changer la nature des choses. — Le pape est au-dessus du droit, contre le droit et hors du droit : il peut tout. »

De telles maximes expliquent bien des choses. Si le célibat des prêtres est jugé utile, il sera impitoyablement maintenu, quand même il deviendrait une source de tourments ou de perdition pour les âmes, une cause de scandales pour l'église, et qu'il faudrait pour cela passer par-dessus l'ordre de la nature et les principes les plus élémentaires de la morale, déclarer mal ce qui est bien et bien ce qui est mal. Le savant Æneas Sylvius Piccolomini, qui fut pape sous le nom de Pie II, considérait la défense de se marier comme une source féconde de damnation pour le plus grand nombre des prêtres, « qui se sauveraient plus facilement, dit-il, par l'usage d'un mariage légitime, » et cependant il ne l'abolit point. Un autre pape avoue que « quant à lui il a toujours été d'avis qu'il serait avantageux d'autoriser le mariage des prêtres; malheureusement les cardinaux sont tous sur ce point d'une opinion opposée à la sienne, » et il doit laisser subsister la défense. Le système est plus fort que les hommes. Les casuistes de la société de Jésus, tels que Velasquez, Sanchez et autres, en viendront à enseigner que « le concubinage et même l'adultère sont un moindre péché pour un religieux ou pour un prêtre que le mariage. » Le cardinal Bellarmin, un théologien faisant autorité dans Rome, écrira : « Celui qui se marie après un vœu simple, contracte un vrai mariage, mais il pèche néanmoins plus grièvement que celui qui commet fornication, parce qu'il se rend incapable de garder *son vœu.* » La logique des théologiens est terrible parfois.

Plus terribles encore sont les conséquences pratiques du *vœu* pour ceux qui en sont les victimes. Il ne serait pas honnête de dire les turpitudes incroyables qu'a engendrées ce vœu qu'on appelle vœu de chasteté. La corruption qui règne dans le monde est grande, mais elle ne saurait égaler en infamie et en impiété celle que pourraient raconter les secrètes annales de certains monastères. Il semble parfois que l'exaltation mystique ait pour effet d'exciter les passions et de les rendre plus dépravées. Les prêtres les plus consciencieux n'échappent pas aux tourments d'une situation contre nature : « Martyrs d'une résistance pénible, dit l'abbé Chavard, ils se trouvent livrés à tous les délires de l'imagination, aux désirs dévorants qui les poursuivent dans l'exercice même de leur ministère, où ils ne rencontrent que tentations pour leurs sens surexcités ; et tous leurs efforts pour se délivrer de ces perpétuelles hallucinations ne servent qu'à les rendre plus âpres, plus violentes. Le célibat amer, l'amour sans espoir, la passion aiguë, irritée, les amène à un état morbide. » L'exemple des casuistes romains en est la preuve. Ces moralistes sont en général des hommes graves, considérés, réputés fidèles à leurs vœux, et cependant « leur curiosité toujours inépuisable sur ce chapitre se plaît à mettre au jour des secrets qu'il n'est pas décent de nommer, à imaginer à plaisir des monstres qui n'ont jamais existé, et à salir leurs ouvrages de plus d'ordures que toute la licence des passions ne pourra jamais en produire. » Il suffit d'avoir jeté un coup d'œil sur les traités de morale des théologiens catholiques pour pouvoir affirmer qu'il n'y a rien d'exagéré dans cette assertion de notre auteur. « Il est certain que, de tous les souverains catholiques, — nous le disons bien bas, — il n'en est point peut-être à qui cette réforme (l'abolition du célibat des prêtres) fût plus nécessaire qu'au pontife romain.... On pourrait faire à ce sujet une curieuse étude ! »

La doctrine du livre de M. Chavard nous permet de juger où en est la théologie de ce catholicisme français non romain, dont le père Hyacinthe est le plus illustre représentant.

L'Ecriture fait autorité pour notre théologien, mais à ses yeux « l'Église possède une législation incontestable : elle est véritablement l'interprète de la Parole de Dieu, d'où nous arrivent les règles principales qui établissent la distinction entre le bien et le mal. Seulement, on ne peut s'empêcher de le reconnaître, les interprètes de la Parole de Dieu ont souvent abusé étrangement de la confiance des peuples. » — Son exégèse est peu rigoureuse et ses citations du texte sacré souvent assez libres : « Et Jéhovah le Seigneur se pencha sur Adam et lui envoya un doux sommeil qui était une extase, pendant lequel il prit une de ses côtes, la remplaça par de la chair. » (Gen. II, 18.) Le mariage, « c'est une société digne de tout honneur ; c'est une couche ornée de pureté et d'innocence. » (Hébr. XIII, 4.)

Il attribue à la Bible un mépris pour la femme dont l'église catholique doit revendiquer à elle seule le triste honneur, et il témoigne en cela d'une connaissance bien imparfaite des livres saints. Ce point est caractéristique, citons : « Le jeune prêtre, au moment où il va se livrer au célibat, ignore la femme, il en a chassé l'image de sa pensée, ou, s'il la connaît, ce n'est que par les malédictions bibliques (!) répétées dans les écrits des Pères de l'église et dans les livres pieux. » — « Moïse n'est pas fort indulgent pour elle, et le christianisme a suivi les errements de Moïse (!). L'histoire n'est-elle pas prodigue de traits ou perce le sentiment de mépris, d'horreur voué à la femme comme être impur, par le christianisme ?.... L'Église n'aime point la femme, bien qu'elle ait cherché à en relever la condition. » Et l'on cite à l'appui les paroles d'hommes que l'église vénère, de saints, qui emploient des termes tels que nous ne voudrions pas les répéter ici. Il est inutile de montrer que la Bible et le christianisme

blique sont innocents de ce qu'on leur impute. Ce mépris, cette horreur religieuse pour elle que Dieu a donnée à l'homme comme mère, comme sœur, comme épouse, comme aide semblable à lui, est le triste fruit du célibat catholique, qui ne sait plus voir dans la femme qu'un tentateur, parce qu'il ne sait plus l'envisager qu'avec le regard de la convoitise, en même temps qu'il s'exalte en son orgueil. La vérité est que nulle part, dans l'antiquité, la femme n'a été honorée comme elle l'est dans les écrits sacrés des Hébreux, et que nulle part aujourd'hui elle n'est plus respectée que chez les Juifs modernes et chez les chrétiens disciples de la Bible.

Le catholicisme de M. Chavard semble osciller entre les enseignements de l'Ecriture et les enseignements de l'église, sans être parvenu encore à saisir la vérité dans son unité et telle qu'elle est en Christ; sa théologie n'est pas sans contradictions intérieures. Il sait, avec l'Ecriture, remonter jusqu'à l'origine du mariage pour en établir le droit naturel et la sainteté; il sait aussi reconnaître, avec la pensée moderne, qu'il « appartient à la puissance civile d'en prescrire la forme et de juger des empêchements qui rendent les individus incapables de contracter, » l'Église n'ayant qu'à « le consacrer par ses rites et à l'accompagner de ses grâces, » et cependant il y voit un sacrement, parce qu'il s'en tient à la traduction fautive de la Vulgate (Eph. V, 32) et à l'interprétation romaniste, qui applique à l'union de l'homme et de la femme ce que l'apôtre dit de l'union de Christ et de l'église. Il ne s'aperçoit pas que si le mariage est un sacrement, il appartient à l'autorité ecclésiastique et à elle seule d'en régler la forme et les conditions, et que Rome n'est que logique en repoussant le mariage civil. Il combat énergiquement l'institution du célibat obligatoire pour les prêtres et les religieux, il en démontre les dangers, l'immoralité, en même temps qu'il relève la pureté, la chasteté de l'union conjugale, et néanmoins il considère ce qu'on veut bien appeler la virginité comme ayant une valeur morale propre et un mérite intrinsèque, comme un état supérieur et de perfection. Il trouve « éminemment raisonnable et conforme aux enseignements du grand apôtre la doctrine du concile de Trente, qui a décidé comme article de foi que « le célibat ou l'état de virginité est plus digne que le mariage. » (Pag. 447.) « Si les vierges, dit-il, ont suivi librement l'attrait d'une vocation qu'elles croient surnaturelle, nous applaudissons volontiers à un si sublime dévouement; et dès lors nous sommes heureux que ces anges terrestres intercèdent pour nous. Nous comprenons que l'âme, céleste émanation de la divinité, en s'isolant du monde, s'épure et se fortifie, qu'elle s'illumine en s'approchant de la source de son être. » (Pag. 219.) C'est peut-être là une concession, mais la concession implique la doctrine. On retrouve tout entière dans ces paroles la fiction ou l'erreur romaniste sur l'*état angélique* du célibat; on y sent le souffle d'un mysticisme qui appartient au dualisme antique bien plus qu'à la religion du Christ. Si, en soi et moralement, le célibat vaut mieux que le mariage, s'il est plus agréable à Dieu, plus pur, plus religieux, il s'en suit nécessairement que l'état que Dieu a institué pour l'homme sur la terre, est un état imparfait, souillé même en quelque mesure et faisant obstacle à sa communion avec Dieu, et dès lors, que si l'église n'a pas le droit de l'interdire absolument à ses prêtres, elle a raison pourtant de l'empêcher autant que possible, de leur faire un devoir de s'en abstenir. Jésus a bien parlé d'un état où nous serons « comme les anges, » mais « dans la résurrection, dit-il, » dans le ciel. Nous n'en sommes pas encore là. Il n'y a pas « d'anges terrestres, » pas plus dans les cloîtres qu'ailleurs. « L'homme n'est ni ange, ni bête, a dit Pascal, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. » Quand saint Paul, s'adressant aux chrétiens de Corinthe non mariés et pour qui le mariage n'est pas un devoir, leur exprime le désir qu'ils demeu-

rent comme lui, libres des soins que la famille apporte avec soi, il le fait, comme il le dit expressément, « à cause de la nécessité présente, » « pour leur éviter des tribulations, » et « afin qu'ils n'aient à s'inquiéter que des choses du Seigneur et des moyens de lui plaire, » mais nullement à cause d'une valeur morale quelconque supérieure au mariage qu'il attribuerait au célibat. Son point de vue est celui de l'intérêt personnel de ses lecteurs, de la plus grande liberté d'esprit dont ils jouiront, de leur bonheur : «La veuve, dit-il, est plus heureuse si elle demeure comme elle est. » Nul n'a élevé le mariage plus haut que ne l'a fait l'apôtre, notre auteur le sait bien et le montre éloquemment ; nul n'a condamné d'une manière plus absolue ceux qui défendent de se marier et n'a fourni des arguments plus péremptoires pour les réfuter.

Jésus, lui aussi, parle d'hommes qui renoncent d'eux-mêmes au mariage « à cause du royaume des cieux, » c'est-à-dire, afin de se donner tout entiers, comme Paul, à l'œuvre de ce royaume ; mais le terme dont il se sert montre assez qu'il considère ce renoncement comme une mutilation de l'existence, en même temps qu'il le signale comme une réelle continence, et le sens général de sa réponse aux disciples, c'est que le mariage est l'état normal dont il ne convient pas de s'affranchir en dehors des cas exceptionnels indiqués. A ses yeux donc le célibat est, ou bien un malheur de naissance, ou bien une nécessité imposée par les hommes, à laquelle on se soumet forcément, ou bien un sacrifice volontaire, en vue de se consacrer sans partage à l'œuvre du Seigneur. A ce titre seulement il se justifie et peut être recommandé ; à ce titre aussi il a sa récompense, comme tout sacrifice de même nature : « Quiconque aura laissé maisons, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou femme, ou enfants, ou champs, à cause de mon nom, recevra le centuple et héritera de la vie éternelle. » (Math. XIX, 29.)

Cela suffit pour expliquer la place que le célibat a occupée de bonne heure dans le sentiment chrétien, le prix qu'on y attachait pour les pasteurs dans les premiers jours de l'église, alors que tout pasteur devait être prêt au martyre, et « ne s'embarrasser point des affaires de cette vie, afin de plaire à celui qui l'avait enrôlé pour la guerre. » Cela suffit pour en démontrer en tout temps la légitimité, ou même la nécessité suivant les cas et les circonstances et quand, par exemple, le célibat est la condition sans laquelle une œuvre chrétienne ne pourrait se poursuivre. L'erreur en cette matière est, je le répète, dans l'idée dualiste et étrangère à la Bible qui, confondant le péché avec la matière, la chair qu'il faut mortifier avec la nature en général, a fait de l'abstinence le principe de la morale et par conséquent du célibat, et de la virginité un état supérieur de perfection et par lui-même agréable à Dieu : idée d'origine païenne, qui dès les premiers siècles a vicié dans son principe la morale catholique. Les hommes honorables qui veulent demeurer catholiques, tout en rompant avec les abus de Rome, n'ont pas su, jusqu'ici, remonter jusqu'à la doctrine qui les aurait affranchis du préjugé traditionnel de leur église. Si nos réformateurs ont pu s'en délivrer, c'est qu'ils ont su ressaisir la doctrine fondamentale de Paul, la justification par la foi, et en tirer les conséquences ; c'est qu'ils ont compris qu'en Christ et par son sang tout est purifié, que par son esprit tout est sanctifié ; que ce qui importe, ce n'est pas mariage ou célibat, car ni l'un ni l'autre ne sont efficaces pour sanctifier, mais la purification du cœur : « La circoncision n'est rien, l'incirconcision n'est rien, ce qui est tout, c'est d'être une nouvelle créature. » (Gal. VI, 15.) Au reste, la question du célibat se lie étroitement à celle du sacerdoce exclusif des prêtres. Au point ou en sont les choses, le célibat des prêtres ne peut être aboli que par l'abolition du sacrement de l'ordre, qui fait du prêtre un homme à part, supérieur au simple chrétien, et revêtu d'un caractère particulier, surhu-

main et indélébile de sainteté. Le mariage du prêtre fait rentrer celui-ci dans le rang du commun des fidèles et lui enlève, aux yeux du peuple, ce prestige de sainteté qui fait de lui un intermédiaire entre Dieu et les hommes.

On sait que Rome ne comprend la loi et la liberté, ou l'autorité et la liberté, que comme deux puissances opposées qui se limitent l'une l'autre et qui sont entre elles dans un perpétuel antagonisme. Par un effet de la même cause, elle ne connaît pas le principe de la conciliation entre la foi et la raison ; à ses yeux il faut que la raison abdique ou se taise devant la foi, ou que la foi disparaisse devant la raison. Elle en est à cet égard au même point que le rationalisme et le libéralisme protestant, ou la vieille orthodoxie autoritaire. Ici encore l'auteur du *Célibat des prêtres*, et nous croyons que c'est le cas de la plupart de ses coreligionnaires, ne nous paraît pas avoir compris le principe de la vraie liberté chrétienne et surmonté la contradiction inhérente au catholicisme. Il est catholique croyant, il admet l'autorité de l'église et de la tradition, et en même temps, au nom de sa conscience individuelle, il proteste en fières paroles contre certaines décisions du concile de Trente : « Notre doctrine est à l'antipode de celle du concile de Trente sur ce point. » (Pag. 430.) « Le concile de Trente a porté une sentence nulle par erreur de droit, et ses anathèmes ne sont qu'un abus inique de la puissance et une violence à laquelle on n'est pas obligé de se soumettre. » (Pag. 434.) «Nous ne redoutons point les anathèmes impuissants du concile de Trente, et nous préférons obéir à Dieu, au Saint-Esprit qui a parlé par la bouche de Paul.» (Pag. 435.) Noble et chrétienne protestation à laquelle on ne peut que souscrire, mais protestation de la raison et de la conscience, ne se fondant que sur les principes du droit naturel ou sur l'autorité de textes isolés de l'Ecriture, plutôt qu'elle ne procède du principe même de la foi et qu'elle n'est puisée dans les entrailles du christianisme ! De là cet air de libéralisme religieux qui paraît assez souvent dans le livre contre le célibat des prêtres. Quelques passages pourraient même donner à croire que, chez l'auteur, la conception du christianisme ne s'élève guère au-dessus du rationalisme vulgaire et que l'idée de la rédemption n'en forme pas le centre, si même elle n'en est absente : « Rien, dit-il, n'est grand comme le christianisme tel que les beaux siècles de l'Église primitive l'ont connu. Ce fut la grande proclamation de la liberté humaine, le grand acte d'émancipation du monde. Depuis, les hommes y ont passé. Ce qu'ils ont fait de tant de belles doctrines contenues dans l'Évangile...., ce serait long à dire, c'est presque impossible à imaginer. Non, ce n'est plus la pure doctrine du divin Réformateur, c'est un système barbare qui l'a remplacée ; c'est, d'une part, l'absolutisme religieux si formellement flétri par l'Evangile ; et, de l'autre, le fanatisme insensé, substitué au culte vrai que le Fils de Dieu est venu nous enseigner. — Aimer nos semblables et leur faire du bien, pratiquer toutes les vertus civiles et religieuses autant qu'il est en notre pouvoir, nous humilier devant la majesté suprême du Créateur, lui offrir un juste tribut d'adoration et de reconnaissance, voilà le *vœu* que nous faisons en naissant. Qu'on nous montre une seule vertu agréable à Dieu et utile à l'humanité qui ne dérive de ce devoir imprimé en caractères éternels dans nos âmes!!!... » (Pag. 260.)

Nous ne voulons point voir dans ces paroles la profession de foi complète de l'auteur : elles se lisent dans un chapitre sur les *vœux monastiques* et sont écrites à ce point de vue spécial du *vœu*. Mais qu'est-ce que le vœu religieux selon l'Evangile ? Qu'est-ce qui oblige le racheté à se vouer, c'est-à-dire à se consacrer au Seigneur ? Comment pouvons-nous en Christ accomplir ce vœu ? Voilà ce que n'aurait pas manqué de dire et ce qu'aurait dit autrement un théologien évangélique,

pour qui Jésus-Christ est le Rédempteur et non pas seulement un « divin Réformateur. » Ce n'est pas la doctrine de M. Chavard personnellement qui est ici en cause, c'est ce mélange, un peu confus et sans unité, d'idées libérales et d'idées catholiques, qui semble caractériser le mouvement ecclésiastique auquel il se rattache.

La réforme du vieux catholicisme réussira-t-elle? Aura-t-elle la profondeur nécessaire pour déraciner le principe d'autorité humaine et le rationalisme, qui se combinent dans le système romain avec le supernaturalisme le plus extravagant? Les jansénistes avaient une doctrine du salut claire, précise, évangélique, ils avaient à un haut degré la piété, l'activité, la science; ils étaient chrétiens et théologiens à la fois, et le jansénisme a succombé parce qu'il a voulu demeurer dans la tradition catholique et que, tout en faisant appel au tribunal du Christ, il n'a pas su répudier celui de l'évêque de Rome. Quand on veut résister à un système, il ne faut pas se placer dans les eaux de ce système.

Le vieux catholicisme a rompu avec l'autorité du pape et des conciles en tant que cette autorité prétend dominer et asservir les consciences. C'est le premier et grand pas; pas décisif, mais purement négatif et formel. Si ses partisans persistent à demeurer catholiques pour tout le reste, s'ils se contentent de réformes partielles et accessoires, si leur foi ne va pas jusqu'à se placer résolûment et positivement en Celui qui seul est « le chemin, la vérité et la vie, » il est à craindre qu'ils ne soient, ou bien repris et entraînés de nouveau par le courant qu'ils pensent avoir quitté, ou bien portés à la dérive dans les sables arides de la libre pensée. Le père Hyacinthe a vu ce dernier écueil, il a senti le danger et son âme chrétienne a reculé. Mais le dogme de l'infaillibilité et le syllabus sont-ils autre chose que la proclamation de principes qui depuis longtemps étaient vivants, agissants et dominants dans ce vieux catholicisme auquel on s'en tient? Comment l'abbé Chavard, en rapportant les thèses du grand pape du XI[e] siècle, ne s'est-il pas aperçu que, pour repousser les doctrines du concile du Vatican, il fallait remonter plus haut que le moyen âge, plus haut même que ces premiers siècles de l'église qui sont le berceau du catholicisme, plus haut que la théorie épiscopale de Cyprien?

Pour réformer l'église, il la faut régénérer, il faut s'attacher au principe créateur et vital du christianisme, au principe qui régénère les âmes, qui leur donne la joie du salut en même temps que la sainteté, qui les rend libres en les soumettant au joug de Christ et en les faisant vivre de sa vie. La réforme du XVI[e] siècle n'a réussi que par là! Nous ne demandons pas aux chrétiens catholiques qui sortent de l'église romaine de retourner au XVI[e] siècle, de répudier tout ce qu'ils ont aimé, tout ce qui leur paraît encore vrai et bon dans les formes dans lesquelles ils ont vécu, pour devenir purement et simplement protestants, c'est-à-dire disciples de Luther ou de Calvin. Nous ne leur demandons pas de renoncer dans leur culte à une poésie qui élève leur âme, dans leur discipline à une autorité paternelle qui peut convenir aux faibles, dans leur organisation à une unité de gouvernement à laquelle le corps de Christ aspire et qui est bienfaisante quand elle ne gêne pas la liberté et n'étouffe pas la spontanéité. Nous savons que les siècles ont leur vocation et leur individualité, comme les pays et les races, afin de reproduire dans l'église, avec la suite des temps et des civilisations et selon l'infinie diversité de la nature humaine, les inépuisables richesses de la vérité et de la vie qui est en Christ. Nous croyons que l'église ne retourne pas en arrière, mais qu'elle marche en avant vers cette église de l'avenir, où toutes les diversités naturelles et légitimes de climats et de tempéraments, de langues, tribus et nations, pourront se déployer librement dans l'harmonie d'une plus large unité; idéal qui

pour l'enseignement des différentes branches l'étude, et il rédigea lui-même, avec un très grand soin, pour nos enfants, des leçons de géographie sur Genève[1]. » J'ai sous les yeux es notes de ces leçons données « à l'école Furisier en 1845 et 1846, » sous le titre de *Promenades dans Genève*. C'est un travail assez considérable, rédigé avec un grand soin, et pour lequel son auteur n'avait négligé aucune recherche. S'inspirant de la méthode du père Girard, qu'il estimait beaucoup, Micheli voulut faire pour Genève ce que le révérend cordelier avait fait pour sa ville natale, dans son *Explication du plan de Fribourg*. Il pensait, avec le « bon vieillard, » qu'avant de faire sur la carte le tour du monde, il faut connaître à fond la ville où l'on est né, et c'est le plan à la main qu'il a fait parcourir à ses élèves. « Mes amis, leur disait-il dans sa première leçon, je désire depuis longtemps faire avec vous quelques promenades dans notre bonne ville de Genève, persuadé que nous trouverons sur notre chemin beaucoup de choses qui vous intéresseront et devant lesquelles vous avez passé vingt fois sans les remarquer. Mon idée serait de partir de la place Neuve, de faire le tour complet de la ville en passant par le Bastion bourgeois et revenant par la Corraterie; puis si vous êtes disposés à m'accompagner encore, de recommencer un second et même un troisième tour, en prenant les rues plus à l'intérieur et les parcourant presque toutes. Aujourd'hui me voici prêt. Qui m'aime me suive !...

» Mais je pense que nous ferions peut-être mieux de commencer notre tour en dehors de la ville, et de n'arriver à la place Neuve qu'après avoir traversé les ponts qui nous offriront quelques observations intéressantes.

» Nous voici donc comme des étrangers venant d'Italie, et qui, après être entrés dans le canton un peu en avant de Saint-Julien, avoir traversé Carouge, le beau pont sur l'Arve, et jeté un coup d'œil sur la plaine de Plainpalais, se préparent à franchir la porte de la ville.

» Que de choses il y aurait à dire sur la route qu'ont suivie ces étrangers, et sur cette plaine de Plainpalais. Mais c'est une promenade *dans la ville* que nous devons faire; nous laisserons donc pour le moment de côté tout ce qui est extérieur.

» Entrons par la porte Neuve. Mais pourquoi une porte ? Pourquoi notre ville est-elle ainsi faite qu'on n'y pénètre que par des portes comme dans une maison, tandis que l'entrée de Carouge, par exemple, est ouverte de partout ? Un instant de réflexion vous fera comprendre que cela tient aux fortifications dont Genève est entourée ainsi que d'une ceinture, et qu'on a comme coupées en quelques endroits pour établir les communications entre la ville et l'extérieur.

» La porte en ce moment est ouverte, et nous laisse libre passage, mais vous savez qu'il n'en est pas toujours ainsi. A l'approche de la nuit, plus ou moins tôt suivant la saison, elle se ferme pour ne se rouvrir que moyennant un droit que fait percevoir la municipalité. Pour chacun c'est peu de chose, mais tous ces peu réunis dans la caisse publique finissent par produire une somme assez forte. Les centimes font des louis comme les petits ruisseaux font des rivières. Il y a des bonnes œuvres telles que les missions parmi les païens qui coûtent fort cher et pour lesquelles on recueille de grosses sommes par des souscriptions à un sou la semaine. Les plus pauvres ont ainsi la douce satisfaction de pouvoir contribuer à répandre la connaissance du saint Evangile qui leur a fait tant de bien. Et il ne faut pas que quelqu'un dise : « Qu'est-ce qu'un sou à côté des milliers de » francs dont on a besoin chaque année ! Je » puis bien ne pas donner mon sou et il n'en » sera ni plus ni moins ! » Car si chacun dans une ville faisait ce raisonnement, au lieu de cinquante ou soixante francs par semaine, on n'aurait rien du tout. Ce que je vous dis là

[1] Ecoles évangéliques de la rue des Chanoines, rapport de 1874, pag. 4.

nous avons cru faire ta volonté. Nous ne savons plus que faire et nous nous remettons entre tes mains, en criant : Seigneur, sauve-nous, nous périssons !

Sur le matin, la petite communauté, qui n'avait plus de ressources matérielles et dont la confiance était ébranlée, se dispersa dans le découragement.

Les évangélistes américains ont terminé leurs travaux et Angleterre et repris la route des Etats-Unis. La bénédiction divine les a partout accompagnés, en Ecosse, en Irlande et en Angleterre. A Londres, le succès de leur ministère a été en croissant de jour en jour pendant les quatre mois qu'ils y ont passés. L'opposition, si forte à l'origine, surtout de la part des partisans de la haute église, a été vaincue par la persévérance et l'énergie de leur charité. Peu avant leur départ, l'archevêque de Cantorbéry leur a rendu témoignage avec beaucoup de courage dans une lettre qui a eu le plus grand retentissement. Le primat de la Grande-Bretagne donnant publiquement son approbation au ministère de deux laïques, et encore de laïques illettrés, en face des dédains du haut clergé ; pareille chose ne s'était jamais vue !

Une foule de *clergymen* assistaient au dernier meeting. Tous se sentaient pressés de remercier M. Moody et de rendre gloire à Dieu. Des milliers de nouveaux convertis étaient là, chantant et pleurant. La pensée qu'on ne reverrait probablement jamais ici-bas le visage du messager de Dieu, qu'on n'entendrait plus les accents de sa voix puissante et sympathique, serrait tous les cœurs.

Le séjour de M. Moody en Angleterre a été peut-être moins remarquable par le grand nombre des conversions opérées que par l'impulsion donnée à l'église. Une multitude de chrétiens, auparavant tièdes, lâches dans la confession de Christ, ont été vivifiés et comme enflammés par les paroles, surtout par l'exemple du grand missionnaire. Jeunes gens et vieillards, hommes et femmes, laïques et ecclésiastiques, rivalisent maintenant de zèle pour la gloire de Christ ; l'activité qu'ils déploient depuis quelques mois dans toutes les villes d'Angleterre et dans tous les quartiers de chaque ville est vraiment prodigieuse. Jamais l'Angleterre n'avait vu pareil mouvement dans les âmes, même au temps de Wesley et de Whitefield.

Ce qu'il y a de particulier dans ce réveil, c'est qu'il s'est produit sur le terrain de l'alliance évangélique. Personne ne semble s'être informé à quelle dénomination religieuse appartient M. Moody. Il n'a jamais abordé dans ses discours la question ecclésiastique ; il n'a jamais voulu prêcher l'évangile au profit d'une église particulière. Lorsqu'on l'appelait dans une ville, il commençait toujours par demander si toutes les dénominations évangéliques étaient représentées dans le comité formé pour l'appeler. Si la réponse était négative, il refusait de se rendre à l'invitation.

M. Moody savait qu'on pouvait l'accuser d'aller travailler dans le champ d'autrui. Il prenait en conséquence un soin tout particulier de s'assurer le concours, au moins le bon vouloir, des pasteurs évangéliques de la localité, se donnant pour leur serviteur et leur allié. Aussi ne paraît-il avoir éveillé nulle part l'esprit de jalousie.

Un autre caractère non moins remarquable de ce réveil, c'est l'impulsion donnée aux chrétiens, aux *Christian workers* comme les appelle M. Moody. Partout où il allait, son premier meeting était pour eux.

Le chroniqueur du *Chrétien évangélique* assistait à celui de ces meetings qui ouvrit la série des prédications dans le sud de Londres, à Camberwell. Un édifice, capable de contenir sept mille cinq cents personnes assises, avait été élevé dans ce quartier tout exprès pour les réunions de M. Moody. Une foule immense de *Christian workers* s'y était entassée.

— C'est à vous, chrétiens, dit M. Moody, que j'ai voulu m'adresser tout d'abord, parce

que je ne peux pas faire seul l'œuvre du Maître. Il y a place pour vous tous dans sa vigne ; une tâche sera assignée à chacun.

Son discours avait pour thème ces paroles de Jésus-Christ : « A chacun sa tâche. » (Marc XIII, 34.) Que dire de cette allocution, dans laquelle M. Moody mit toute son âme et tout son cœur, toute sa force physique et tout son talent ? Il exposa avec tant de vérité et de pathétique les souffrances et les misères du monde plongé dans le péché, que l'assemblée tout entière en frémissait. Il nous conjura ensuite d'aller au secours des malheureux que le grand courant entraîne à la dérive, et il y mit autant d'énergie qu'eût pu le faire un père de famille implorant l'assistance des hommes de bonne volonté pour arracher ses enfants aux flammes de l'incendie. Par moments l'émotion le serrait à la gorge, sa voix s'éteignait presque dans les larmes, il sanglotait tout en parlant, sans souci, on le voyait bien, du décorum de la tribune.

Pour vous faire une idée de l'impression produite par ce genre d'éloquence, représentez-vous que M. Moody est un homme dans la force de l'âge, un Hercule aux larges épaules, une mâle physionomie encadrée dans une grande barbe noire, une personnification vivante de la puissance physique, et vous comprendrez ce qu'on ressent en voyant un tel homme s'incliner sous le poids de son émotion et parler en sanglotant comme un enfant pourrait le faire. Que de force, que de simplicité ! un cœur de lion, un cœur d'enfant ! Je parlais de discours ; son discours ne fut à proprement parler qu'un cri, un long cri de détresse poussé par les milliers d'êtres perdus dont il était venu plaider la cause.

Aussi, lorsque s'arrêtant tout à coup il demanda d'une voix tremblante et voilée qui d'entre nous voulait prendre l'engagement d'amener au moins une âme au Seigneur, pendant la semaine dans laquelle on venait d'entrer, sept mille personnes se levèrent comme un seul homme. Alors il se couvrit le visage de ses deux mains ; puis, levant vers le ciel un regard humide, il rendit grâce et gloire à Celui à qui toute gloire appartient et de qui viennent toute bonne pensée, toute impulsion généreuse.

En sortant de ce meeting, on ne parlait guères; les cœurs étaient trop pleins. On se contentait de se jeter un regard en passant, mais que de choses dans ce regard !

Emotions, dira-t-on, bonnes résolutions ! Que reste-t-il de tout cela ?

Voici ce qu'écrivait à ce sujet, à la date du 1er août, c'est-à-dire un an et demi après le passage de M. Moody à Edimbourg, un homme bien connu, le Dr Mac Gill :

« Le témoignage assuré des hommes les mieux informés à Edimbourg, c'est que les personnes par centaines qui se sont converties, bien loin de prêter à l'accusation d'avoir manqué de persévérance, se distinguent au contraire de leurs frères en Christ par une vie de fidélité exemplaire. Il est avéré qu'à Glasgow une multitude au moins égale à celle qui se convertit à Jérusalem au jour de la Pentecôte a été ajoutée à l'église pendant les meetings. Le Dr Bonar a même donné le chiffre de sept mille comme étant celui des nouveaux convertis à Glasgow. »

J'ajouterai à ce témoignage celui d'un prédicateur et écrivain distingué, le Rév. John Robson, de Glasgow : — « Je n'ai pas vu, disait-il il y a deux mois, un seul des nouveaux convertis retourner en arrière. »

Un autre Ecossais, le Rév. William Arnot, disait récemment au sujet du réveil de la piété chez les chrétiens eux-mêmes :

« En Ecosse, spécialement à Edimbourg, nous avons toujours été d'honnêtes chrétiens, des chrétiens bien élevés. Mais pour vous faire comprendre ce qui en était de notre vie spirituelle, je vous répéterai ce que j'entendis un jour de la bouche d'un employé au chemin de fer. On nous retenait dans une gare au delà de l'heure réglementaire, et personne ne pouvait comprendre d'où provenait ce délai. Un des voyageurs s'adressa au chef de train.

» — Pourquoi ne partons-nous pas? lui
» demanda-t-il? N'y a-t-il point d'eau?

» — L'eau ne manque pas, répondit celui-
» ci; mais elle ne veut pas bouillir.

» Ainsi nous avions en Ecosse une éducation religieuse soignée et d'excellentes formes ecclésiastiques. Mais l'eau était froide et ne développait pas sa puissance. Aujourd'hui nous avons la chaleur qui produit la force motrice. L'amour de Christ s'est répandu dans une multitude de cœurs et il les pousse en avant. »

Avant de quitter ce sujet, qu'il nous soit permis d'enregistrer encore quelques observations personnelles.

D'après les rapports imprimés, rédigés la plupart, il faut le dire, par des *clergymen* habitués au langage châtié et noble de la chaire, je me figurais que M. Moody avait un parler rude, grossier, tout hérissé de locutions fautives ou triviales, et dénué de qualités oratoires. Il n'en est pas tout à fait ainsi. M. Moody a, au contraire, la parole facile, abondante et nette. Çà et là quelques fautes de grammaire viennent trahir l'absence de culture première, voilà tout. Quand il s'anime, sa parole se colore, s'émaille de traits piquants, de vives images, son style prend de l'ampleur, de l'élégance, sans perdre de sa simplicité. Il a parfois des mouvements oratoires d'une grande beauté et d'une grande puissance, d'autant plus beaux et plus puissants que visiblement l'art n'y est pour rien. C'est la fécondité d'une riche nature.

Le caractère le plus saillant peut-être de cette parole, c'est sa tendance constante à revêtir une forme dramatique. M. Moody ne traite jamais un sujet biblique sans le mettre en scène, sans le dramatiser. Ce n'est pas chez lui calcul artistique, mais puissance et comme débordement de vie. Il vit dans le monde des évangiles, il ressuscite le passé biblique. On est avec lui en Palestine, sur les bords du lac de Génézareth ou sur le chemin de Jéricho. Il anime ses personnages, il les pose en chair et en os devant l'auditoire, et les fait parler.

Après l'avoir entendu raconter en le commentant l'épisode de la rencontre de Jésus avec Zachée, il me fallait un effort de raison pour ne pas me laisser aller à la persuasion que j'avais assisté à cette scène, tant avait été vive et profonde l'impression de réalité produite sur mon esprit. Zachée sera désormais pour moi une vieille connaissance. J'ai suivi d'un regard attristé sa carrière criminelle, gémi sur ses exactions; j'ai vu se livrer dans son cœur ce combat entre le bien et le mal qui se termine par l'ascension du sycomore. Tous les détails de cette scène sont là sous mes yeux. J'entends encore retentir à mon oreille et dans mon cœur l'appel du Maître : « Zachée, descends promptement!... »

En prononçant ces paroles, M. Moody avait levé la tête, on eût dit qu'il appelait un autre Zachée caché parmi les poutres de l'édifice. Et chacun de lever la tête après lui, comme pour se disposer à entendre la réponse du chef des péagers.

Si M. Moody excelle de la sorte à faire connaître les héros de l'histoire évangélique, on conçoit quelle réalité, quelle vie il parvient à donner à la figure du Christ, de ce Maître qu'il ne connait pas seulement par l'étude des Ecritures, mais encore par une communion personnelle intime et par l'intuition d'un ardent amour.

Les comptes rendus sténographiques des allocutions qui ont remué si profondément l'Angleterre vont être réunis en un volume, après avoir été publiés à part dans divers journaux. Ils ne donnent pas du tout l'idée de la puissance de l'orateur; ce n'en est pas moins une lecture des plus attachantes. On y retrouve avec des teintes plus pâles les qualités dramatiques du grand évangéliste. Quand on a lu, par exemple, la conférence sur Daniel, il semble presque qu'on ait soi-même vécu à la cour de Nébucadnetzar. Daniel et ses jeunes compagnons, le roi et ses conseillers, la foule idolâtre qui se prosterne devant la statue

royale, toutes ces personnalités qu'on ne connaissait pour ainsi dire qu'à l'état fossile, conservées dans d'antiques récits, revivent pour défiler sous les yeux du lecteur, comme des momies réveillées de leur sommeil trente fois séculaire.

Il vaudra la peine de traduire ce volume, et de le traduire avec plus de soin que ces romans insipides dont on inonde notre littérature depuis quelques années.

On ne parlait guère en Angleterre ces derniers jours que de trois choses : le banquet du lord-maire, le *shipping bill* et la visite du sultan de Zanzibar.

Le projet conçu et réalisé par le chef de la municipalité de Londres de réunir dans un banquet les représentants des principaux conseils municipaux de l'Europe était nouveau et pouvait paraître étrange à une époque de centralisation comme la nôtre. Mais c'est précisément parce qu'il y a chez presque tous les peuples une tendance fâcheuse à affaiblir le municipe, à relâcher les liens de la vie communale, qu'il était à propos d'en affirmer l'importance avec quelque éclat. Ce que la famille est pour l'individu en tant qu'être moral, ce que la congrégation, l'église locale est pour le chrétien, la commune l'est pour le citoyen. Dissoudre la commune, ce serait détruire ce qui est pour le patriote son foyer social et politique. Ce n'est point ici le lieu de donner des détails sur cette grande manifestation, mais il nous a paru qu'au point de vue humanitaire il convenait d'en faire ressortir l'excellence et l'à-propos.

L'agitation soulevée à l'occasion du *shipping bill* a rappelé au monde deux vérités qu'on oublie quelquefois ; c'est que dans les pays les plus christianisés et au sein des classes les plus cultivées, il y a encore à côté du bien place pour beaucoup de mal, — et que le régime de la liberté en permettant la manifestation de l'opinion publique est une sauvegarde pour les intérêts les plus chers à l'humanité.

Il y a deux ans que parut à Londres un pamphlet intitulé *Nos marins*, qui contenait les plus terribles révélations sur la situation des matelots et les agissements de certains armateurs. Il y a en Angleterre toute une classe de négociants qui spéculent sur le naufrage. Nulle surveillance n'étant exercée sur les navires en partance, on voit fréquemment des armateurs envoyer en mer des navires hors d'usage ou trop chargés, destinés fatalement à sombrer pendant la traversée. En les assurant au décuple de leur valeur, on réalise des bénéfices considérables. Quant à l'équipage, il va sans dire qu'il est sacrifié. Or, d'après la loi anglaise, quand un matelot refuse de prendre la mer après avoir signé son engagement, l'armateur a le droit de le faire mettre en prison. C'est ainsi que des milliers de matelots s'embarquent avec la quasi-certitude de ne jamais revenir.

Le pamphlet de M. Plimsoll souleva en Angleterre une tempête d'indignation contre les armateurs. Le gouvernement dut présenter un bill pour remédier à un état de choses intolérable. Mais il y mit beaucoup de mollesse ; et même dernièrement il manifesta l'intention d'ajourner à une session future la décision réclamée par la voix du peuple. Il parait, chose grave, que parmi les armateurs inculpés se trouvent des membres du Parlement.

M. Plimsoll protesta aussitôt avec force et en termes si peu parlementaires qu'on lui intima l'ordre de faire des excuses. Il s'y soumit, tout en renouvelant sa protestation. A ce moment, l'opinion publique se déclara pour lui avec tant d'énergie, que le cabinet se vit contraint de revenir sur sa décision. Le bill a été remis à l'ordre du jour, et il vient de passer en second débat.

Le sultan de Zanzibar est un petit despote africain avec lequel l'Angleterre concluait, il y a deux ans, un traité pour l'abolition de la traite. Zanzibar fut pendant des siècles le principal entrepôt de ce hideux trafic sur la côte orientale de l'Afrique. On avait des rai-

sons de craindre que le souverain de ce pays ne se prêtât qu'avec répugnance à la suppression d'un négoce qui lui rapporte beaucoup d'argent. Son empressement à accepter l'invitation d'aller faire un séjour à Londres, le plaisir qu'il a paru éprouver à se voir accueillir en souverain par le gouvernement d'un puissant empire, l'intérêt qu'il a témoigné pour les institutions de la libre Angleterre, tout cela est d'un bon augure pour l'avenir de ses sujets et pour celui des missions chrétiennes dans ses Etats.

Un congrès universel des églises presbytériennes s'est réuni à Londres le mois passé. Les délégués étrangers étaient fort nombreux. Le but était de manifester l'accord qui existe entre les églises presbytériennes en matière de foi et d'organisation, de resserrer les liens que les unissent, et de leur donner une constitution commune pour accroître leur influence sur la chrétienté.

Les séances ont été intéressantes, empreintes d'une grande cordialité, remplies en partie par des discours de bienvenue ou de félicitations mutuelles, en partie par l'examen d'un projet de constitution qui a été finalement adopté. Avant de se séparer, le congrès a nommé des comités nationaux.

Nous ne comprenons pas encore quels pourront être les avantages pratiques de cette association. Peut-être le compte rendu détaillé qu'on nous promet donnera-t-il des lumières sur ce point. On a dans ces dernières années tellement multiplié les congrès de toute espèce et avec si peu de profit, que la lassitude commence à s'emparer de beaucoup d'esprits.

La France est sortie du provisoire, au moins en théorie, l'assemblée de Versailles l'ayant dotée d'une constitution nettement républicaine. Pratiquement, elle en est toujours au même point, ou peu s'en faut, parce que les partis n'ont pas désarmé et que sous le manteau de la république chacun d'eux travaille à se frayer une route au pouvoir. Que sera la France dans six mois ? république, royaume ou empire ? Il serait téméraire de le prédire. C'est encore le patriotisme qui fait défaut, l'intérêt particulier passant presque constamment avant l'intérêt général.

Quelle étrange idée se fait-il donc de la liberté ce gouvernement qui s'amuse à faire l'apologie de l'état de siége en pleine paix ? On fait montre de libéralisme en présentant à la chambre une loi destinée à affranchir de toute entrave l'enseignement supérieur, et l'on continue à susciter mille obstacles à la propagation de l'évangile.

Les libertés votées ne paraissent devoir guère profiter qu'à une classe de la société, à celle-là précisément qui réclame pour elle-même le droit d'asservir les autres. Le cléricalisme domine dans les hautes sphères. Jamais peut-être depuis le commencement du siècle l'influence ultramontaine n'a été aussi prépondérante.

Les protestants s'en effrayent avec raison. Ils s'occupent sans distinction d'église ni de parti à créer un comité central de renseignements et d'action, sorte de vedette chargée de veiller aux intérêts du protestantisme, de recueillir les plaintes et de les faire valoir auprès des autorités, de plaider la cause des opprimés, de prendre en temps opportun l'initiative de pétitions au gouvernement, etc.

C'est un commencement d'organisation pour les luttes que le protestantisme français aura peut-être à soutenir bientôt contre une administration soumise à l'influence ultramontaine. Ce comité de renseignements deviendra promptement un comité de défense, un instrument de combat. L'idée en est bonne ; mais n'est-ce pas un symptôme bien grave de l'état de la France que la nécessité où sont aujourd'hui les protestants de songer à la défense de leurs intérêts ?

La France n'est pas seule menacée de devenir la proie des jésuites. En Belgique, la longue lutte des libéraux avec les ultramontains semble près de se terminer en faveur

le ceux-ci. Les jésuites expulsés de Prusse ont envahi la Belgique avec armes et bagages. Ils y ont apporté l'appoint de leur énergie et de leurs richesses. Le parti clérical, enhardi par ce secours inespéré, prend déjà les allures de conquérant. Il a cru devoir affirmer sa confiance et sa force par des processions à grand orchestre qui ont provoqué la colère des libéraux. Il s'en est suivi des troubles graves, qui ont surtout profité au parti clérical, toujours habile à tirer parti de la violence de ses adversaires pour fanatiser ses partisans et mettre les indécis de son côté.

Le gouvernement a déployé beaucoup de vigueur dans la répression des troubles. Il a réussi à rétablir le calme dans les rues, mais non dans les esprits. On se demande avec angoisse si la Belgique n'est pas, comme le craint M. de Laveleye, à la veille d'un bouleversement politique et social, peut-être d'une guerre religieuse qui risquerait de compromettre la paix de l'Europe, en entraînant la France au secours des ultramontains, et la Prusse au secours des libéraux.

La Belgique comptait, il y a quelques années, environ cent trente couvents, dont on évaluait la fortune immobilière à vingt-trois millions de francs. Or, dans l'espace de quelques mois, neuf grandes propriétés, dont plusieurs sont des domaines seigneuriaux, ont été achetées pour le compte des religieuses allemandes obligées de s'expatrier. Nous manquons de renseignements sur les acquisitions faites par les religieux expulsés; mais il est à présumer qu'ils profitent largement, eux aussi, de la facilité qu'on leur offre de s'établir en paix sur terre catholique.

Pauvre Belgique! Une invasion de barbares nous inspirerait moins de craintes pour son avenir.

Les inondations qui ont ravagé le sud-ouest de la France et causé de si grands désastres, ont donné lieu à une belle manifestation de ce sentiment de solidarité qui est un des traits distinctifs, un des beaux côtés de la nature humaine. Des millions ont été souscrits en quelques semaines pour le soulagement de si grandes misères; et ce ne sont pas seulement les nations amies, comme l'Angleterre ou la Suisse, qui sont venues au secours des populations éprouvées. L'Allemagne avait là une belle occasion de mettre un peu de baume sur les plaies qu'elle a faites; elle l'a saisie sans doute, mais elle aurait pu le faire dans une plus grande mesure.

La contribution de la Suisse se montera à plus de trois cent mille francs. C'est peu de chose en regard des infortunes à soulager; mais cette offrande, considérable pour notre petit pays, faite de bon cœur, aura son utilité, ne fût-ce que comme témoignage de sympathie envers des voisins auxquels la Suisse doit beaucoup.

Qu'il serait beau de voir les nations entrer définitivement dans cette voie d'un échange constant de bons procédés, et cesser pour toujours de se considérer comme des rivales, dont la vocation naturelle est de s'entre-déchirer!

**

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

Zurich.

Fluntern, le 12 août 1875.

A la rédaction du *Chrétien évangélique.*

La livraison de juillet du *Chrétien évangélique* contient sur la biographie de Vinet, publiée dernièrement, un article pour lequel je vous dois, avec de très sincères remerciements, quelques mots d'explication.

L'auteur de l'article, M. J. Cart, fidèle à d'anciennes et légitimes préoccupations, s'applique particulièrement à discuter la question de savoir jusqu'à quel point Vinet fut ou ne fut pas atteint par le mouvement religieux connu sous le nom de *réveil. Vinet fut du réveil,* telle est la thèse qu'il soutient contre M. Sabatier et contre moi. Il a parfaitement

raison de la soutenir contre M. Sabatier; mais il prend une peine superflue en cherchant à me démontrer une chose dont je n'ai jamais douté.

« Vinet n'a pas été du réveil, » disait récemment M. Sabatier dans le *Journal de Genève*, « il en a subi l'influence, il en a apprécié les beaux côtés, il ne lui a jamais appartenu. » Je ne vois pas comment M. Sabatier pourrait justifier ce jugement, à moins de donner au mot de *réveil* un sens nouveau et plus étroit qu'il ne convient. Cette phrase est la seule que j'aie regrettée dans le remarquable article auquel elle est empruntée.

Pour moi, je me suis borné à dire qu'au *début* le réveil trouva Vinet très hostile, et je l'ai établi par des citations si nombreuses et si concluantes que le plus sage serait, peut-être, d'en convenir simplement, sans épiloguer.

Quant au rapprochement qui eut lieu, peu d'années après, entre Vinet et quelques-uns de ses anciens amis et condisciples, entraînés avant lui par le mouvement, je crois aussi l'avoir mis en pleine lumière par des citations également nombreuses et concluantes. Il y eut rapprochement réciproque. Vinet épousa la pensée du réveil, mais en la faisant sienne, c'est-à-dire qu'il l'élargit, la clarifia et l'épura. Ses amis, de leur côté, revinrent de plus d'une exagération.

Il est vrai que j'ai négligé de mentionner la rétractation de 1832, en faveur de ces chrétiens du réveil auxquels Vinet avait reproché d'abord, en 1821, « un curieux mélange d'humilité et d'orgueil. » Une seconde édition me fournira prochainement l'occasion de réparer cet oubli, qui n'a pas, d'ailleurs, la gravité que semble lui attribuer M. Cart. A sa date, en 1832, cette rétractation n'a plus aucune importance historique; elle n'apprendra rien du tout sur le mouvement des idées de Vinet à ceux qui auront suivi jusque-là le récit de sa vie, attendu que les rétractations implicites, non moins claires, y abondent dès les années 1823, 1824 et 1825. En 1832, elle est purement accidentelle. Elle ne se rapporte à aucune crise intérieure, à aucun des travaux dont Vinet s'occupait alors; elle fut simplement provoquée par le hasard d'un article de journal. Et c'est précisément pourquoi j'ai pu l'oublier, préoccupé que j'étais de la *suite* des pensées de Vinet. Néanmoins, elle demeure intéressante à connaître comme trait de caractère, et, à ce titre, je la dois à mes lecteurs.

Y aurait-il quelque intérêt à soumettre ces observations non-seulement à mon honorable et très bienveillant critique, mais au public auquel s'adresse le *Chrétien évangélique*? Je vous laisse le soin d'en juger, monsieur le rédacteur, et vous remercie à l'avance de tout ce que vous ferez ou ne ferez pas. M. Cart pense que mon livre a pu donner lieu à des malentendus. Peut-être convient-il de les faire cesser, en même temps que ceux auxquels il a donné lieu lui-même en parlant de la thèse de M. Sabatier comme d'un prolongement naturel de la mienne; il a fait croire par là que je désirais ce prolongement et que c'était le fond de ma pensée. Vous voyez bien qu'il n'en est rien.

J'aurais plus d'une chose encore à relever dans l'article de M. J. Cart. Je devrais le remercier entre autres d'avoir attiré mon attention sur ce que je dis (pag. 348) que le réveil n'est point né du sol, dans le canton de Vaud, mais qu'il y a été apporté du dehors. Ceci a besoin, en effet, de quelque tempérament, et je tâcherai d'en parler plus exactement dans la prochaine édition. En revanche, j'espère qu'on réclamera, à Genève, contre l'opposition trop absolue que M. Cart établit entre le réveil vaudois et le réveil genevois, opposition qui tendrait, semble-t-il, à mettre sur le compte exclusif de ce dernier certaines exagérations et certains ridicules, comme si l'histoire du réveil, dans la ville des Diodati et des Cellérier, pouvait se résumer tout entière dans le nom de M. Malan. Mais c'est l'affaire de nos voisins; ils sont bons pour se défendre. Je me borne, pour ma part, à une dernière réclamation, toute personnelle. J'ai dit (pag. 523) que la révolution qui s'accomplit dans le canton de Vaud, le 14 février 1845, fut très *débonnaire*, et que cela tint en grande partie à la débonnaireté du gouvernement vaincu; j'ai ajouté que les vengeances du peuple avaient consisté en moqueries, parfois grossières, plutôt qu'en violences, et qu'il n'y avait pas eu de sang versé. Tout ceci ne peut s'appliquer qu'à la journée du 14 février. M. Cart n'en détache pas moins ce mot de *débonnaire*, et, l'appliquant à tous les faits et gestes du gouvernement né de cette révolution, il m'accuse d'être moi-même par trop débonnaire. Il voudra bien me permettre, en rétablissant le sens

et le texte de mes paroles, comme je viens de le faire, de me plaindre à lui de cette façon de citer en *prolongeant* la pensée. S'il fallait en juger par l'article auquel se rapportent ces observations, M. J. Cart serait enclin à ce genre de citation. N'est-ce pas, en effet, sur un prolongement pareil que repose le principal échafaudage de sa critique ? Si, au lieu de détacher la phrase relative à l'hostilité primitive de Vinet contre le réveil, de la faire ressortir et de se plaire à la considérer *prolongée* dans l'article de M. Sabatier, il l'eût prise tout simplement pour ce qu'elle signifie et rien de plus, il aurait vu qu'au fond nous sommes à peu près d'accord, et il n'eût point fait campagne contre un adversaire qui n'a jamais existé que dans son imagination, mais qui ne lui en est pas moins reconnaissant et de ses éloges et de ses critiques.

Agréez, etc.

EUGÈNE RAMBERT.

Allemagne.

Août 1875.

Que se passe-t-il donc ? Après des mois et des mois où n'avaient cessé de retentir des défis jetés par l'église à l'état, des menaces lancées par l'état contre l'église, arrive une période où l'on entend le doux nom de paix murmuré par les deux adversaires. Est-on fatigué d'une lutte qui a laissé les deux partis dans leurs cantonnements respectifs et n'a amené, ni pour l'un ni pour l'autre, de sensibles avantages ? Les orateurs des chambres ayant cessé de dénoncer *urbi et orbi* les persécutions de l'état ou les empiétements de l'église, les débats ont-ils seulement perdu de leur retentissement, sans rien perdre de leur importance ? Le gouvernement est-il à bout d'inventions, et l'église à bout de patience et de persévérance ? Ceux qui comptaient sur la puissance de la foi catholique pour aggraver toujours plus la résistance, avaient-ils oublié l'histoire, qui montre l'étonnante souplesse et faculté d'accommodation du catholicisme à toute circonstance ? Il y a du vrai dans la réponse affirmative que l'on pourrait donner à chacune de ces questions.

Il est de fait que la tension est moindre dans les rapports de l'église et de l'état. Celui-ci, il faut le dire, ne pouvait guère prendre d'autres mesures que celles qu'il a prises. Il a fait donner le ban et l'arrière-ban de tous les décrets possibles. Il y a un point où les constitutions les plus élastiques ne se prêtent plus à la manipulation dont on se sert pour le caoutchouc. Les législations les plus complaisantes s'épuisent plus vite qu'on ne le croit et la force des choses impose des bornes à leurs largesses. Le gouvernement a donc, plus ou moins généreusement, proclamé qu'il ne rendrait plus de lois sur l'église, mais attendrait l'effet des lois promulguées.

Les lois de mai ont transformé l'église en un établissement de l'état, grâce à l'examen auquel il astreint par devant lui les ecclésiastiques; ceux-ci ont été gratifiés d'un code de pénalités admirablement pourvu et prévoyant; l'état a organisé l'administration des biens de l'église, enlevé aux ecclésiastiques les fonctions civiles, imaginé un système d'internements et d'expulsions, chassé les jésuites et supprimé les cloîtres, retiré à l'église ses subventions, changé la constitution en en modifiant les articles contraires à ces nouvelles dispositions, et, quand ces articles modifiés ont, à leur tour, été dépassés, d'un trait de plume on les a rayés. Franchement, il était permis de s'arrêter là. On pouvait, sans infidélité à la cause de la lutte civilisatrice, attendre l'arme au pied le résultat d'opérations si vivement poussées.

L'Allemagne en est là : le conflit a passé de la phase des débats oratoires à celle de l'action quotidienne. Action nécessairement lente. Les curés qu'on veut affamer, mettront du temps à mourir,... s'ils y consentent. Leurs misères ne sont plus sonnées par leurs porte-voix du parlement. Au vif du combat, les adversaires s'étaient échauffés. Ils se calment un peu.

Il était temps, du reste, disaient les nationaux qui soutenaient le gouvernement et avaient cependant conservé quelque libéralisme, il était temps que la campagne subît un temps d'arrêt. Les affaires commençaient à se gâter. La législation prussienne ne connaît pas les différences confessionnelles. Elle est dirigée également contre toutes les religions qui attaquent l'état. Les hommes politiques commençaient malheureusement à la dépouiller de cette neutralité, en identifiant la cause de la monarchie avec celle du pro-

testantisme. Dans un état mixte, cette partialité ne pouvait produire que des résultats déplorables. Les passions rivales devaient en être excitées. La Prusse allait se partager en deux camps et voir se rouvrir l'ère des guerres de religion. C'était une nouvelle cause de dissensions ajoutée à toutes celles qui la divisent déjà. Il s'agissait de conjurer ce péril en reléguant à l'arrière-plan la question religieuse traitée dans ces termes.

Il semble bien élémentaire de réclamer que l'état ne favorise aucune des confessions qui vivent sous son égide et auxquelles il doit une égale protection. Cela ne l'est point en Allemagne. C'est une de ces vérités, une de ces libertés nécessaires dont la notion n'y est point encore naturalisée. Ils sont peu nombreux les partisans sincères de la séparation de l'église et de l'état. Ce sont ou des démocrates socialistes qui, en haine de la religion, lui refusent l'appui de l'état, bien plus qu'ils ne désirent lui accorder le droit commun; ou ce sont des pasteurs luthériens qui, blessés par le joug, parlent timidement de le secouer et seraient prêts à le reprendre, s'il était aisé. On les compte facilement, les esprits qui renoncent par conviction aux faveurs compromettantes comme à la tutelle gênante de l'état et avec un entier désintéressement trouvent, comme Pascal, « bien beau l'état de l'église, quand elle n'est plus soutenue que de Dieu! » Les traditions religieuses, les mœurs politiques, les origines de la réformation ont signé ici le contrat entre l'église et l'état, et, avant que les populations comprennent qu'elles sont libres de se délier d'engagements si solennels et anciens, il faudra en Allemagne une révolution spirituelle, amenée par un réveil de la foi et de l'individualité en religion.

En attendant, les démocrates sont d'avis que le confessionisme seul a profité de la soi-disant lutte civilisatrice. Les passions soulevées l'ont été à son profit. Les partis extrêmes ont pris de nouvelles forces, soit dans l'église protestante, soit dans l'église catholique; ici l'ultramontanisme, là, l'ultraluthéranisme, exaspérés par les aiguillons, ont montré les dents et sont sur une défensive menaçante. La moderne idée de la tolérance ou, à parler plus exactement, de l'indifférentisme religieux est, à leur sens, gravement compromise par cette recrudescence d'énergie religieuse chez les hommes à convictions positives.

On dirait toutefois que l'ultramontanisme rabat beaucoup, sinon de son orgueil, du moins de sa fierté. La *Germania* (la digne émule du journal de M. Veuillot) est obligée de tonner contre les prêtres qui se soumettent directement ou d'une façon détournée, en gardant un silence peu digne, ou en acceptant la main que l'état leur a tendue.

Il faut avouer que la tentation est forte. Je vous ai dit l'interprétation conciliante donnée à l'article 6 de la loi sur la suspension des traitements ecclésiastiques. Cet article exigeait, pour que le traitement fût rendu aux simples prêtres, l'intention, manifestée par des actes, d'obéir aux lois de l'état. Or, il a été résolu qu'une demande d'augmentation de traitement sera considérée comme une manifestation suffisante d'obéissance. Aujourd'hui on réclame encore moins. D'après la *Gazette de Cologne*, il ne sera même plus besoin de demander une augmentation de traitement. Il suffira « que l'intention d'obéir apparaisse d'une façon positive ou d'une façon négative. » L'intention d'obéir est *ainsi* présumée et la restitution du traitement devient la règle. Quiconque n'a pas des antécédents fâcheux ne sera pas atteint par la suspension du traitement. On a simplement voulu, dit-on, permettre aux prêtres de ne pas mourir de faim à cause de la désobéissance de leur évêque. On aura beau raisonner, les prêtres sont placés dans une alternative déchirante: ou rompre la communion avec l'évêque, ou se priver de ressources temporelles. Faut-il s'étonner s'il en est qui ne reculent pas devant une soumission qui leur est rendue si commode?

Il est juste d'ajouter que ces soumissions excitent de véhémentes indignations. On cite tel prêtre qui, tout en ayant fait sa soumission au gouvernement, a été forcé de renoncer à son traitement, devant la réprobation dont il a été entouré par sa paroisse, qui doit avoir reçu de haut le mot d'ordre. Les provinces rhénanes contiennent une quantité de places où les curés ne sont installés qu'à titre provisoire. Les évêques ont été mis en demeure de transformer ces postes provisoires en places fixes. Ils ne se sont pas exécutés. Les occupants de ces places sont à leur merci; l'un d'eux demandait dernièrement dans un jour-

al comment il devait s'y prendre pour chapper à l'étreinte de son évêque qui ne pporterait pas qu'il se soumit et le priverait mmédiatement de sa cure.

Les évêques le prennent à leur aise avec eurs inférieurs. Ils ont été personnellement risés par les lois religieuses, dont l'ensemble es concerne plus directement que les simples rêtres. Ceux-ci sont enveloppés dans la disgrâce des premiers par la nature même de eur situation hiérarchique. Pour un prêtre n fonctions, qui n'abuse pas de la chaire lans un esprit contraire aux lois, il n'y a pas le cause directe de frottement avec le gouvernement. Ce n'est que parce qu'il appartient au diocèse d'un évêque insoumis qu'il en pâtit. Les évêques ont courageusement supporté les conséquences de leur résistance. C'est bien jusqu'ici; en demandant aux curés la fidélité, ils ne les chargent pas d'un joug qu'ils n'ont pas porté. Mais voici qu'ils ont autorisé leurs ouailles à prendre part aux élections des conseils d'administration des biens des paroisses, « afin d'éviter un plus grand mal. » C'est fort habile : si l'on n'a plus la maison toute à soi, il faut au moins en être le principal ordonnateur; les évêques savent bien qu'ils n'auront pas de peine à le devenir, grâce à leur immense pouvoir. De plus, cette loi ne porte pas directement atteinte aux droits de l'église, conçus aussi strictement que possible. C'est cependant une concession que les évêques ont faite à la situation, concession qu'on n'attendait point d'eux d'après leur langage. Ils sont assez mal venus à interdire ensuite aux simples curés une démarche qui n'est point sans analogie avec la leur et même beaucoup moins positive, toute passive, au contraire : il ne s'agit que de se laisser payer son traitement.

Voici encore le prince-évêque de Breslau qui a présenté au président supérieur, conformément à la loi, son coadjuteur. Cela est aussi une dérogation à la conduite suivie antérieurement. Mais si la conscience d'un évêque ne s'oppose pas à ce qu'il soumette à l'autorité civile la nomination d'un coadjuteur, comment peut-elle s'opposer à ce qu'il lui soumette la nomination d'un curé ou d'un vicaire ? Il y a peut-être dans le magasin des lois de l'étiquette romaine quelque subtile recette qui lui permet cette distinction. Quoi qu'il en soit, les évêques donnent aux curés l'exemple de dispositions plus faciles à l'endroit du gouvernement, tout en les blâmant chez eux comme une apostasie.

Un des signes de ce léger revirement, c'est encore la démarche des magnats de Silésie. Ils ont été jusqu'ici aux côtés du gouvernement dans la mêlée. La loi sur la suppression des couvents les a peinés. Ils auraient présenté à l'empereur une pétition, couverte de plusieurs milliers de signatures et indiquant comme moyen de rétablir la paix religieuse la révision des lois de mai. Venant des « catholiques d'état, » cette démarche était significative. Elle aurait dénoté la conviction qu'on allait trop loin et le besoin de calmer une ardeur trop emportée. Ces dispositions des esprits peuvent avoir incliné le gouvernement du côté de la conciliation au sujet de la loi sur les traitements; toutefois la loi sur les couvents s'exécute et l'on s'efforcera de l'étendre à l'empire tout entier. Ainsi on est loin d'un compromis, quoiqu'on se soit quelque peu rapproché.

Le ministre des cultes a fait à la fin de juin, dans les provinces rhénanes, une tournée qui devait être un voyage d'etude et qui s'est changée en une ovation continuelle. M. Falk voulait examiner l'esprit dans lequel les nouvelles lois avaient été reçues par les habitants de ces paroisses inféodées à l'ultramontanisme; il devait s'attendre, à en croire les journaux et les orateurs catholiques, à un accueil non-seulement glacial, mais hostile. Il a été surpris, enchanté (et peut-être enivré) de la réception des villes de Bonn, Dusseldorf, Cologne, etc. La semaine qu'il a passée avant d'arriver à Bonn a été, il l'a déclaré, la plus belle de sa vie. Partout sur le passage du train qui l'emportait les populations remplissaient les gares; partout des drapeaux, des acclamations; guirlandes, festons dans toutes les rues des villes où il s'arrêtait, banquets monstres et toasts enthousiastes. M. Falk ne cessait d'exprimer à ses amis son ravissement. Il est évident que les partisans de sa politique n'ont rien négligé pour organiser une manifestation imposante, et que les catholiques n'ont pas été assez imprudents pour organiser une contre-manifestation, mais ce qui peut inspirer des doutes sur la valeur des ovations qui ont réjoui M. Falk, c'est que les dernières élections ont donné la majorité aux ultramontains. Or ce n'est pas la course triom-

phale du ministre des cultes qui aura rallié les provinces rhénanes sous son drapeau, tant s'en faut. Les partisans de la politique ecclésiastique prussienne cherchent partout des auxiliaires; tous les partis le font. M. Falk a essayé de retremper la sienne dans le bain populaire, et elle en sera certainement sortie plus ferme et ragaillardie; ses admirateurs redoubleront de confiance et peut-être d'audace.

En Wurtemberg, l'orage a éclaté à propos de la nomination du curé Schwartz, d'Ellwangen, à la charge de prélat de la maison du pape. Schwartz n'avait pas été confirmé dans un poste quelconque par l'évêque Héfele à cause de son ultramontanisme furibond. Pour l'en dédommager, le pape lui a donné la charge dont j'ai parlé. Il n'a pas demandé au gouvernement l'autorisation de l'accepter, ce qui lui a valu l'interdiction de l'accepter. Cette affaire, qui date déjà de quelques mois, n'en restera pas là.

Mais c'est en Bavière que la mêlée va devenir chaude par suite des élections au parlement. En politique, il y a deux partis, celui des particularistes et celui de l'empire. Les premiers défendent l'autonomie de la Bavière, ce sont les catholiques; les seconds ne demandent qu'à fondre la Bavière dans l'empire, et à la doter ainsi du régime ecclésiastique prussien, ce sont les dévoués de la lutte civilisatrice. La question religieuse prime tout et absorbe la question politique. Les catholiques sont particularistes pour rester ultramontains: les libres penseurs sont amis de l'empire pour se débarrasser des ultramontains.

L'archevêque de Munich est descendu dans la lice pour encourager les siens à ne nommer que des hommes dévoués à l'église et à ses institutions. Cette pastorale qui n'a de pastoral que le nom, a éveillé par ses violences, par son langage peu mesuré, des scrupules dans les rangs du bas clergé. Quelques ecclésiastiques ont écrit à un journal pour exprimer leurs regrets de cette imprudente provocation. Ce sont évidemment des ecclésiastiques amis de l'empire et ralliés à la politique ecclésiastique prussienne. Il est douteux que leur seule influence contrecarre celle de l'évêque et réussisse même à produire le plus léger ébranlement dans la phalange compacte des ultramontains. Que leur importe l'empire? Rome: voilà leur devise et leur but.

En Hesse, il se passe des choses curieuses avec les pasteurs luthériens récalcitrants.

Un pasteur démissionnaire n'a pas été autorisé à donner des leçons dans l'école particulière de Vilmar « à cause de ses antécédents. » Ces antécédents, c'était son refus d'obéissance au consistoire supérieur.

Un autre pasteur n'a pas pu y être installé, « parce qu'il n'aurait point été à même d'y donner un enseignement pénétré de l'esprit patriotique. » Il avait subi une amende de 150 marcs pour offense à M. de Bismark.

Le 28 mai, on enterrait un *rénitent* à Lichtenau. Le service avait commencé sur le cimetière par le chant d'un cantique. La loi fait son apparition sous la figure d'un gendarme. Il ordonne de suspendre la cérémonie. On lui objecte l'ordonnance gouvernementale du 8 décembre 1874 qui autorise les services funèbres des membres séparés de l'église et déclare qu'ils ne doivent pas être considérés comme des démonstrations antiecclésiastiques justiciables des tribunaux. Le gendarme refuse de retirer son injonction, disant agir par ordre du *consistoire* de Cassel. Il aurait même essayé d'empêcher le pasteur officiant de prononcer les paroles sacramentelles à la descente du cercueil dans la fosse. Les parents ont passé outre et vont intenter un procès au gendarme. Notez que les baptistes et les irwingiens célèbrent librement leurs cultes, régis par des lois spéciales.

Ailleurs, une paroisse entière, sortie de l'église, n'a nullement été à l'abri des tracasseries de l'administration civile et ecclésiastique. Elle a été placée, non point au bénéfice des lois qui règlent les cultes dissidents, mais sous le régime des lois concernant les associations politiques. Or ces lois exigent la communication à la police de tous les noms des membres; chaque réunion doit être annoncée vingt-quatre heures à l'avance, ainsi que son objet, etc.

Les réunions de missions qui avaient lieu avec le concours des pasteurs nationaux et se tenaient en plein air ont été interdites par le consistoire, sauf sa permission spéciale, parce que, dit l'ukase, les pasteurs se permettaient des excursions dans des domaines étrangers à celui de la réunion. Quand les autorités ecclésiastiques commencent à faire du zèle, soyez sûr qu'il ne laissera rien à désirer.

Les luthériens de la Hesse électorale et du and-duché de Hesse cherchent à se réunir communautés. Les paroisses du type ux-luthérien ont en général peu suivi urs pasteurs; l'église établie, avec ses tradins, est leur principal souci. Environ 1100 hériens et 1800 réformés, dans 72 parois-s du ressort de Cassel, ont accompagné urs conducteurs spirituels dans leur exode. ns ce nombre, il y a un tiers d'enfants. ze paroisses n'ont pas du tout soutenu s pasteurs; dans cinq autres, les séparates sont arrivés à n'être plus que cinq, puis ux. Des 43 pasteurs rénitents, il n'y en a ie vingt-cinq placés à la tête de communautés. En Hesse-Darmstadt le mouvement suivi la même marche décroissante.

Un trait de mœurs pour finir. Dernièrement pasteur demandait dans une annonce de *Gazette de la croix* (de Berlin) un secours pour un de ses collègues qui doit s'empêcher de mourir avec un traitement de 50 francs! C'est la quatrième fois qu'on a lire une annonce pareille. Que sont devenus les cinq milliards? Telle est la question ue le fait cité appelle sur bien des lèvres.

S.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

NOTICE HISTORIQUE SUR L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE LIBRE DE GENÈVE, par E. Guers. Genève. 1875. Emile Beroud, libraire. — Broch. in-8.

L'église évangélique de Genève a eu l'heureuse idée de publier, à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire, l'histoire de sa fondation et des travaux qu'elle a accomplis pendant un quart de siècle. Elle a eu une idée non moins heureuse en confiant ce travail à M. Guers. Quand l'avant-propos ne nous aurait pas dit, on se serait aperçu, dès les premières pages, que l'auteur a dû prendre une part active aux événements qu'il raconte. On ne sait pas si bien les choses quand on les apprises par la seule mémoire, on ne parle as avec tant de dignité et tant d'amour des faits dans lesquels on n'a pas mêlé sa propre vie. Toutefois, l'intérêt que laisse voir l'historien n'altère pas le calme de son langage; il ne se trahit, ni par le ton élogieux qu'inspire si facilement une œuvre personnelle, ni par les aigreurs que dicte ordinairement le souvenir des oppositions qu'on a rencontrées. Les émotions de l'écrivain sont contenues; ses jugements possèdent la maturité, la justesse de ceux qui ont subi le double contrôle d'une profonde piété et d'une longue expérience. Le lecteur sent qu'il est en présence d'un homme prémuni d'avance contre tous les genres d'entraînements.

Le sujet traité par M. Guers le mettait sans cesse en contact avec de grandes vérités et de grandes erreurs; il avait à exprimer des préférences et des critiques, mais il a soigneusement évité le danger d'aller à la recherche de ces devoirs périlleux, et quand il les a trouvés sur sa route, il les a accomplis avec un tact remarquable. Les réserves qu'on voudrait faire, il les a faites le premier. Le blâme et l'approbation sont distribués dans les limites que commande la justice elle-même. Les craintes et les espérances que les événements font naître tour à tour sont accueillies sans acrimonie, racontées sans illusions. Rien n'annonce au lecteur le besoin de se tenir en garde contre des affirmations hasardées ou contre des informations inexactes, aussi se livre-t-il au plaisir d'entendre une voix sympathique raconter des faits intéressants.

Le public, qui n'est pas accoutumé à voir le luxe de l'impression consacré aux meilleurs écrits, sera sensible aux mesures qui ont été prises ici pour lui rendre agréable un ouvrage utile. Nous n'avons pas ouvert le volume de M. Guers avec des idées qui nous prédisposassent à l'approbation d'une façon particulière. N'étant, d'avance, ni l'ennemi ni le disciple avoué de la cause que l'auteur défend, la satisfaction que nous avons trouvée à le lire, et le bien que nous en avons reçu, tiennent certainement au mérite réel de ce travail.

Bien qu'elle ne sorte pas de la sphère d'une église particulière, la notice qui nous occupe place le lecteur en face de toutes les lois qui fonctionnent dans l'établissement du royaume de Dieu sur la terre. Partout où se fonderont des églises libres, les causes qui ont agi à Genève agiront, et aboutiront à des résultats analogues quant au fond, quelque différents qu'ils puissent être par leur degré. Nul ne se croira tenu, sans doute, de copier textuelle-

ment la solution donnée aux questions ecclésiastiques par les vaillants ouvriers qui ont inauguré, en Suisse, l'affranchissement du culte évangélique. Nul ne copiera servilement les statuts que ces premiers disciples du réveil continental se sont donnés, dont le grand mérite était de convenir à leur situation, et que Dieu a sanctionnés du reste par des bénédictions remarquables. Mais chacun saura gré à M. Guers et à ses amis de nous avoir fait connaître, par leur expérience, les ressources que possède la vérité quand elle est libre, et l'appui qu'on reçoit du Seigneur lorsqu'on lui remet la direction de son règne. Au mérite d'une excellente rédaction, ce travail joint celui de fournir de bons exemples et des renseignements précieux pour une situation qui tend à se généraliser de plus en plus. Il sera bon, aux chrétiens que troublent, qu'intimident peut-être les difficultés de notre époque, de voir par quel chemin Dieu en fait sortir, par quelles luttes il éprouve la foi, par quelles victoires il récompense la fidélité.

Cinquante années et plus se sont écoulées depuis que M. Guers et ses amis durent, par motif de conscience, se détacher de l'église officielle. Pendant longtemps, sans doute, les douleurs de cette séparation se firent sentir, et des chrétiens également sincères, mais diversement classés, purent ne pas se voir sans prévention, ne pas se parler sans froissement. Ils sont rares maintenant ceux qui ont pris part aux premiers combats et vers lesquels on se tourne instinctivement pour écouter les graves leçons du passé.

Il y eut un grand problème posé à Genève au commencement du siècle, lorsque les deux fractions du parti évangélique, par des routes différentes, marchèrent vers leurs destinées respectives. Laquelle sera la mieux gardée? laquelle sera la plus bénie? Qui aura le plus clairement vu, qui aura le plus fidèlement suivi la volonté du *Maître?* Quels seront les effets du séjour prolongé dans les riches plaines de Goscen, avec le voisinage de l'erreur, et sous le régime d'une tutelle compromettante? Qu'adviendra-t-il de ces hardis colons, d'autres disaient de ces esprits indisciplinés, qui s'élancent sur des terres inconnues? Le moment semble venu de dresser le bilan de soixante années d'expériences, de dire quelles appréhensions la séparation a justifiées, quels vides elle a remplis dans les aspirations de l'église. Est-ce l'oubli réciproque qu'aura produit la scission de l'ancien réveil? Est-ce une barrière insurmontable que l'ennemi aura construite, à l'aide des rivalités qu'il avait suscitées et des jalousies qu'il avait semées? L'église évangélique nous semble avoir été bien inspirée quand, par la voix de M. Guers, elle a répondu à ces questions de manière à réjouir toute âme chrétienne. Non, ce n'est pas l'indifférence mutuelle, ce n'est pas la suppression de la communion des saints, ce n'est pas la rancune, ce n'est pas la guerre qu'a voulue, qu'a engendrée le réveil de 1817. On a vécu ailleurs, mais de la même vie; on a prié ailleurs, mais avec le même amour; on a adoré ailleurs, mais avec la même foi; on a travaillé ailleurs, mais dans le même esprit et pour le même but. La ligne de démarcation que des accidents avaient tracée, est demeurée une simple ligne que le doigt de Dieu semble à la veille d'effacer; les cœurs se retrouvent, les mains se tendent, et les deux portions de la famille chrétienne se dirigent vers le point, connu de Dieu seul, où la communauté persistante de la croyance aura son couronnement dans la communauté de position.

R.

PENSÉES

Lorsqu'un grand roi veut loger dans une pauvre maison, il y envoie ses officiers, et les chambres se parent des meubles du prince. Il n'y a point de plus pauvre maison que mon âme : car elle est du tout dénuée de justice et de sainteté; mais puisqu'elle est marquée pour être le logement du Roi des rois, tu y enverras, Seigneur, ton équipage royal. Ton Esprit viendra orner cette chambre haute, en laquelle tu veux célébrer la cène avec ton disciple. DRELINCOURT,

Préparation à la communion.

Foin de la méchanceté comme recette littéraire pour être intéressant; ne mordons pas les passants pour qu'ils fassent attention à nous.

S. CHAPPUIS.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

LITTÉRATURE RELIGIEUSE

—

Les Poëtes de la Bible.

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE

III

Au moment de franchir le seuil de notre troisième période, il est à propos d'orienter notre marche. Avec le livre de Job nous étions arrivés à l'apogée de l'art poétique des Hébreux, au plus haut sommet de la chaine : désormais le déclin commence, la beauté plastique du langage ne se retrouve pas à un égal degré, on ne cultive presque plus la poésie en elle-même, et pour lui rendre quelque vitalité il faudra l'action d'un stimulant énergique, l'esprit de prophétie. Nous n'avons guère rencontré jusqu'ici que des productions *lyriques* ou *didactiques* : ces deux genres vont être relégués à l'arrière-plan, et céderont le pas à un troisième, qui nous présente la poésie sacrée sous une nouvelle face, le genre *prophétique :* on le désigne ainsi, faute d'expression équivalente; ce genre, qui est la propriété exclusive du peuple hébreu, se rattache plus que nul autre à l'inspiration divine, mais il n'en forme pas moins un genre à part, un des trois genres essentiels de la poésie sacrée. — Je n'oublie pas qu'on a appelé le Cantique des cantiques un *drame* et le livre de Job une *épopée*, en s'appuyant de raisons qui ne manquent pas de valeur; mais il ne faut pas trop insister, croyons-nous, sur certaines ressemblances plus apparentes que réelles. Appliquer aux littératures orientales la terminologie de notre rhétorique européenne, ce serait les adapter à une sorte de « lit de Procuste, » où elles risqueraient de perdre leur physionomie originale. Laissons aux Grecs et à leurs successeurs ces distinctions de genre plus ou moins subtiles, qui supposent une puissance d'abstraction et une finesse d'analyse que la race sémitique n'a jamais possédées. Au fond, la poésie sacrée ne comporte que les trois genres que nous avons mentionnés, les genres lyrique, didactique et prophétique : cette division-là, du moins, n'est pas arbitraire, elle ressort de la nature des choses. La poésie lyrique est comme une source qui jaillirait spontanément des profondeurs de l'âme émue, et c'est elle qui donne naissance aux deux autres. Les flots qui s'en échappent se répandent bientôt dans deux directions opposées, où les plis du terrain détermineront leur mode d'existence. A droite, l'onde revient sur elle-même, elle s'amasse, se recueille, s'arrête enfin immobile : c'est la poésie didactique, aux allures calmes et réfléchies, semblable à un lac qui *réfléchit* le ciel et la terre dans son limpide miroir. A gauche, au contraire, cédant à la pente qui l'entraine, l'onde se précipite, pareille à un torrent qui renverse tout sur son passage, et décrivant tour à tour de gracieux méandres ou de bruyantes cascades, se hâte vers le but. Les prophètes sont avant tout des orateurs, qui remplissent un devoir : ils ont à corriger, à exhorter, à consoler Israël, et pour cela ils emploieront tous les moyens que suggèrent la pitié et l'amour; ils supplieront, ils menaceront, ils lutteront avec lui corps à corps. Leur poésie a tous les carac-

tères d'une haute éloquence; d'un bout à l'autre elle est une *action*, et c'est le cas de rappeler ici le mot de Démosthènes, à qui l'on demandait quelle est la première partie de l'éloquence : — L'action, répondit-il. — Et la seconde? — L'action. — Et la troisième? — L'action, toujours l'action. — Dès lors il est facile de pressentir quel sera le cachet particulier de la poésie prophétique : elle sera mouvementée et impressive, faisant vibrer toutes les cordes de l'âme; ce sera une mêlée, où l'on verra se rejoindre, s'entre-croiser et quelquefois se heurter tous les tons et toutes les nuances.

Il est dommage que nous devions passer sous silence le groupe entier des *petits prophètes;* nous aurions à glaner çà et là de belles pages dans leurs œuvres : nous relèverions dans Nahum une peinture vive et animée des apprêts de la destruction de Ninive, dans Habacuc un hymne enthousiaste sur la prochaine *sortie* de l'Eternel, qui vient délivrer son peuple....

Bref, ouvrons le livre d'*Esaïe,* ce prophète qui surpasse tous les autres, non-seulement par la saveur évangélique de ses révélations, mais encore par la sublimité de sa poésie et la noblesse de son style.

Dans l'exorde de son livre, il commence par régler sa voix sur le diapason de Moïse :

Cieux, écoutez! Terre, prête l'oreille! car l'Eternel parle. J'ai nourri et élevé des enfants, mais ils se sont rebellés contre moi. Le bœuf connaît son possesseur, et l'âne la crèche de son maître. Israël ne le connaît pas, mon peuple ne le distingue pas.

Tel est, dans sa simplicité, le thème habituel des prédications d'Esaïe. Mais à ce thème, qui va s'amplifiant et se multipliant en quelque sorte dans la bouche du poëte, vient s'en ajouter un autre. De la montagne de Sion, qui est son point de départ, le prophète ne tarde pas à prendre son essor vers des régions d'où il embrasse un horizon plus vaste, jusqu'à ce que, dominant le temps et l'espace, son regard plonge dans l'avenir et découvre les futures destinées d'Israël, aussi bien que le sort des nations qui lui sont hostiles.

Quant aux ennemis de Dieu et de son peuple, nul ne s'entend comme Esaïe à les remettre à leur place. Il les flagelle avec une verve satirique d'autant plus mordante, qu'il reste toujours calme et maître de lui-même : il a trop de dignité pour se fâcher; c'est une colère contenue, qui ne s'exhale que par des traits d'une mâle et fière vigueur. Quand Rabsaké, général des Assyriens, se disposait à investir Jérusalem, Esaïe lui fit porter ce message au nom de l'Eternel :

La vierge, fille de Sion, te méprise et te raille, et la fille de Jérusalem hoche la tête derrière toi. Qui as-tu insulté et outragé, et contre qui as-tu élevé la voix? Tu as porté avec hauteur tes yeux sur le Saint d'Israël!... Mais je sais quand tu t'assieds, quand tu sors et quand tu entres, et comment tu t'emportes contre moi. Parce que tu t'emportes contre moi, et que ton insolence est montée à mes oreilles, je vais mettre ma boucle en tes narines, et mon mors entre tes lèvres, et je te ferai retourner par le chemin par où tu es venu[1].

Dans son oracle contre Babylone, Esaïe montre encore plus de hardiesse. Il ne s'arrête pas à décrire avec de minutieux détails la ruine de cette ville, il ne se contente pas à si bon marché : il poursuit Babylone, personnifiée en son roi, jusqu'au fond du séjour des morts, où il nous la représente gisante et accablée, dans une évocation dont l'effet tragique est rehaussé par le ton d'une poignante ironie :

En bas l'Enfer s'émeut pour t'accueillir à ton approche; il réveille pour toi les trépassés, tous les puissants de la terre, et fait lever de leurs trônes tous les rois des nations; tous ils prennent la parole et te disent : Te voilà donc débile ainsi que nous, tu nous es assimilé! Dans le séjour des morts ta pompe est descendue, avec le bruissement de tes harpes; sous toi des vers forment ta litière et la vermine est ta couverture. — Comment es-tu tombé des cieux, astre brillant, fils de l'aurore! comment as-tu été abattu par terre, toi qui écrasais les peuples? Et toi, tu disais dans ton cœur :

[1] Esa. XXXVII, 22 sq.

« Je veux monter aux cieux, par delà les étoiles de Dieu élever mon trône;... je monterai sur les sommités des nues, j'irai de pair avec le Très-Haut. » — Mais dans les enfers tu es précipité, au fond de la fosse. Ceux qui te voient te contemplent, te considèrent : est-ce là l'homme qui faisait trembler la terre, ébranlait les empires, changeait le monde en désert et rasait ses villes?... Tous les rois des nations reposent tous avec honneur, chacun dans sa tombe; mais toi tu es jeté loin de ton tombeau comme une branche de rebut,... comme un cadavre foulé aux pieds [1].

Si l'on met en regard de ce lugubre tableau telle scène d'un genre opposé, comme il y en a tant chez Esaïe, une scène où tressaillent l'espérance et l'allégresse, on touchera, pour ainsi dire, aux deux extrémités de l'horizon de ce poëte, et il sera possible, à la faveur du contraste, de mesurer la portée de son génie. Annonçant à Jérusalem les beaux jours que Dieu lui réserve dans l'avenir, le prophète parle en ces termes :

Debout! sois illuminée, car ta lumière arrive, et sur toi la gloire de l'Eternel se lève! Car voici, les ténèbres couvrent la terre, et l'obscurité les nations, mais sur toi l'Eternel se lève, et sa gloire se rend visible sur toi. Et des nations viennent à ta lumière, et des rois à la clarté dont tu reluis. Jette les yeux de toutes parts, et regarde! rassemblés ils viennent tous à toi, de loin tes fils arrivent, et tes filles sur les bras sont portées. A ce spectacle tu te réjouis, ton cœur bat et se dilate, car vers toi se dirigent les richesses de la mer, et l'opulence des peuples s'achemine vers toi [2].... Alors les nations contempleront ta justice, et tous les rois ta splendeur, et l'on t'appellera d'un nom nouveau fixé par la bouche de l'Eternel. Et tu seras une couronne éclatante dans la main de l'Eternel, et une mitre royale dans la main de ton Dieu. On ne dira plus de toi la « délaissée, » et on ne dira plus de ton pays « le désert; » mais on t'appellera « mon plaisir en elle, » et ta terre « une épouse. » Car l'Eternel trouve son plaisir en toi, et ta terre a un époux [3].

On ne peut lire ces rayonnantes strophes

[1] Esa. XIV, 9 sq.
[2] Esa. LX, 1 sq.
[3] Esa. LXII, 2 sq.

sans se souvenir que Racine s'en est inspiré dans les chœurs d'Athalie, et en particulier dans ces paroles du grand-prêtre Joad :

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez :
Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés;
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur [1]!

Voilà, certes, de beaux vers, qui ne sont pas dépourvus de grandeur et de noblesse; toutefois, pour les admirer sans réserve, il ne faudrait pas trop les rapprocher de ceux du poëte sacré, la gloire de Racine en aurait du dommage : au point de vue du lyrisme il pâlit auprès d'Esaïe comme les étoiles auprès du soleil. Ces chœurs d'Athalie, c'est froid, presque empesé, à côté des effusions de la muse hébraïque [2]; c'est du lyrisme en habit de cérémonie, le décorum de la scène française n'ayant pas permis à Racine d'être aussi ému et familier que l'eût réclamé le sujet. Combien le prophète, par exemple, s'exprime avec plus d'abandon et de tendresse, quand il ajoute :

Réjouissez-vous avec Jérusalem, et qu'elle excite votre allégresse, ô vous tous qui l'aimez! Soyez heureux avec elle de son bonheur, vous tous qui menez deuil sur elle, afin d'être allaités et rassasiés du lait qui la console, pour vous abreuver avec délices au flux radieux de sa gloire! Car ainsi parle l'Eternel : Voici, je dirige vers elle la paix comme un fleuve, et comme un torrent débordé la gloire des nations : et vous serez allaités, sur les

[1] *Athalie*, acte III, scène VII.
[2] Qu'on enlève aux vers de Racine le prestige de la scansion et de la rime, et l'on jugera de la différence.

bras vous serez portés, et caressés sur les genoux. Tel un enfant que console sa mère, ainsi je vous consolerai, et en Jérusalem vous serez consolés[1].

Nos longues citations l'auront suffisamment prouvé : Esaïe est tout ensemble le poëte le plus un et le plus divers, une âme riche et grande, capable des sensations les plus variées et toujours égale à elle-même. Quelle que soit la direction où il se lance, qu'il console ou qu'il menace, qu'il soit gracieux ou terrible, il se distingue par une manière vraiment royale de s'emparer des situations, pour y adapter le ton convenable. Jamais contraint ou embarrassé, doué d'audace et de souplesse, de majesté et d'élégance, bien qu'il n'ait pas au même degré que Job la perfection classique de la forme, il excelle dans tous les genres, et passe de l'un à l'autre avec une aisance merveilleuse : c'est un aigle aux ailes étendues qui plane au-dessus de l'horizon et se meut librement dans l'espace.

Ce caractère se dessinera mieux encore si l'on compare ce poëte avec celui qui appelle maintenant notre attention, avec *Jérémie*, le prophète qui, un siècle et demi plus tard, voyait crouler les murs de Jérusalem.

Il semble, au premier coup d'œil, que Jérémie ait une individualité plus marquée et plus originale que celle d'Esaïe, parce que souvent il parle de lui-même et que sa personne se révèle ou se trahit à chaque page, tandis que celle d'Esaïe demeure presque toujours mystérieusement voilée. Aussi font-ils sur le lecteur une impression toute différente : on a de l'admiration pour Esaïe, et pour Jérémie on a de l'affection, on se sent attiré vers lui par une secrète sympathie. Mais il ne faut pas s'y tromper. Cette absence du *moi* chez Esaïe est une preuve de force, et cette fréquence du *moi* chez Jérémie un indice de faiblesse relative. Si la personne du premier disparaît et s'efface, c'est qu'il s'élève à des hauteurs où on le perd de vue, mais d'où sa voix puissante n'arrive pas moins distinctement jusqu'à nous. Esaïe domine son sujet, il le maîtrise et le façonne à son gré d'une main ferme et légère. Jérémie, au contraire, est dominé par son sujet; il se laisse gagner et absorber par lui, et son être éminemment réceptif en reçoit des impressions qu'il ne peut pas taire, c'est plus fort que lui; il faut que sa douleur s'épanche, il faut qu'il pleure, et que « ses yeux se fondent en ruisseaux d'eaux. » Esaïe, lui, a des accents émus sans doute, mais il ne pleure jamais, c'est tout au plus s'il a des larmes dans la voix. Il est le type de la *sérénité;* Jérémie, celui de la *sensibilité;* l'un a la grandeur d'âme, l'autre la tendresse du cœur, et cela explique pourquoi la poésie de l'un est impersonnelle ou (comme diraient les savants) objective, et celle de l'autre personnelle ou subjective. En un mot, Esaïe est le plus divin des poëtes; Jérémie en est le plus humain : on dirait un lointain précurseur de nos lyriques modernes.

Au reste, lui-même s'est peint au vif dans ce cri de détresse que lui arrache la vision anticipée des malheurs de son peuple :

Mes entrailles! mes entrailles! Je souffre! Les parois de mon cœur! mon cœur bouillonne en moi, je ne puis me taire; car, ô mon âme, tu entends le son du cor et la clameur de la guerre[1].

Et ailleurs :

Je suis meurtri de la meurtrissure de la fille de mon peuple; j'en suis en deuil, la désolation m'a saisi.... Oh! que ma tête n'est-elle de l'eau, et mes yeux une fontaine de larmes, pour que jour et nuit je pleure les blessés à mort de la fille de mon peuple[2]!

Il lui arrive même, pour mieux exprimer sa douleur, d'emprunter à Job ses accents passionnés. Si du moins il les avait répétés mot à mot! Mais, hélas, il se contente de les imiter, et, il faut le dire, l'imitation n'a pas réussi. Qu'on en juge par le début :

Maudit soit le jour où je suis né! Le jour auquel ma mère m'enfanta, qu'il ne soit pas béni!

[1] Esa. LXVI, 10 sq.

[1] Jér. IV, 19.
[2] Jér. VIII, 21, et IX, 1.

Le second membre du parallélisme affaiblit considérablement le premier.

Maudit soit l'homme qui en porta la nouvelle à mon père, et lui dit : « Il t'est né un fils! » et le combla de joie, etc [1].

Job avait maudit le jour, la nuit, des choses inanimées; il s'était bien gardé de maudire aucun homme : Jérémie a cette cruauté-là, lui, le débonnaire, le doux, le bon Jérémie! Voilà où l'on arrive en ne restant pas soi! Il a eu le tort de vouloir s'approprier le genre d'un poëte qui n'a aucune parenté avec lui : il n'est parvenu qu'à en défigurer un des plus beaux passages. Et ce n'est pas la seule fois qu'il ait commis pareille faute littéraire : il imite tantôt les uns, tantôt les autres, et trop souvent il amoindrit et il délaie. A cet égard encore la supériorité d'Esaïe est manifeste. Celui-ci ne dédaigne pas de profiter de ses prédécesseurs, mais les emprunts qu'il leur fait, il se les assimile à un tel point qu'il les remet à neuf et les transforme; il s'en sert comme de marche-pied pour s'élancer plus haut d'un vol indépendant et hardi, tandis que Jérémie s'y attache et s'y cramponne comme s'il craignait de lâcher prise.

Hâtons-nous de dire, à sa décharge, qu'il se méconnaît lui-même. Il y a chez lui excès d'humilité, et quand il rentre en plein dans son naturel, quand il redevient vrai, il redevient touchant. Voici comment il annonce la ruine de Moab, ce riche pays de vignobles qui s'étendait au delà du Jourdain :

Dès sa jeunesse Moab fut tranquille, et elle reposait sur ses lies, et ne fut pas transvasée de vase en vase, et elle ne fut point emmenée captive; aussi conserva-t-elle son goût, et son parfum ne fut point altéré. C'est pourquoi, voici, des jours viennent, dit l'Eternel, où je lui enverrai des brasseurs qui remueront et videront ses vases, et briseront ses cruches.... Aussi je me lamente sur Moab, et pour tout Moab je soupire;... je verse sur toi plus de larmes que sur Jahzer : le dévastateur fond sur ta moisson et sur ta vendange. La joie et la gaieté sont bannies des vergers et de la terre de Moab; je fais tarir le vin dans les pressoirs; on ne foule plus le raisin au milieu des cris d'allégresse : c'est cri de guerre, et non plus cri de joie [1].

Cette fois, c'est bien Jérémie qui parle, et qui se révèle tout entier. Il a le cœur si impressionnable, une nature si sympathique, il est si disposé à souffrir des souffrances des autres, que non content de pleurer sur Jérusalem, il ne peut s'empêcher de se lamenter sur Moab, et de verser des larmes sur les ennemis de son peuple : certes, si Jérémie est grand, c'est par ce côté-là; il était né pour pleurer, il a vécu pour souffrir!

Aussi était-il, si l'on ose ainsi dire, l'auteur prédestiné des « Lamentations » qui portent son nom. C'est là qu'il donne libre cours aux épanchements de son âme oppressée, et qu'il exhale sa douleur dans une suite de chants élégiaques, dont les notes désespérées vont droit au cœur, parce qu'elles viennent du cœur!

Comme elle est assise solitaire, la ville jadis grande et peuplée; elle est comme une veuve, celle qui fut grande parmi les nations. Elle primait entre les états, et la voilà tributaire!

Elle pleure, elle pleure durant la nuit, et les larmes couvrent ses joues; de tous ceux qu'elle aimait, aucun ne la console; tous ses alliés l'ont trahie, et lui sont devenus hostiles....

Les chemins de Sion sont dans le deuil, car personne ne se rend plus aux fêtes solennelles; toutes ses portes sont désertes, ses sacrificateurs gémissent, ses vierges sont désolées, et elle est remplie d'amertume....

« N'êtes-vous pas touchés, vous tous qui passez? Regardez! et voyez s'il est des douleurs égales aux douleurs qui me sont infligées, dont l'Eternel m'afflige au jour de son ardente colère [2]!... »

Songe, Eternel, à ce qui nous arrive! regarde et vois notre opprobre!...

La joie de nos cœurs a cessé, le deuil a remplacé nos danses.

La couronne est tombée de nos têtes; ah! malheureux que nous sommes d'avoir péché [3]!

[1] Jér. XX, 14 sq.

[1] Jér. XLVIII.
[2] Lament. I, 1 sq.
[3] Lament. V, 1 sq.

Le livre des Lamentations n'est donc pas du genre prophétique : c'est un poëme lyrique dans toutes les règles de l'art. L'auteur s'est même astreint à en rendre la forme plus achevée et le cadre plus brillant, en en disposant les diverses parties selon l'ordre alphabétique et en faisant régner dans l'ensemble une parfaite symétrie. Il semble s'être complu dans son œuvre, tant elle lui tenait au cœur; il l'a polie, ornée, sculptée avec amour, comme un monument qu'il aurait élevé sur le tombeau de son peuple. Et cette élégie n'est pas seulement l'oraison funèbre de l'ancien Israël : on peut dire qu'elle est aussi le « chant du cygne » de la poésie sacrée. A la fin de l'exil on entendra encore quelques psaumes, célébrant la joie du retour; mais c'est tout. La muse hébraïque est mortellement frappée; il ne lui reste plus qu'à s'asseoir auprès de la « fille de Sion qui pleure, solitaire, » en attendant de s'ensevelir avec elle sous les décombres de la ville sainte.

Et pourtant notre étude serait incomplète, si nous ne disions au moins quelques mots d'un dernier auteur, qui nous a laissé un volumineux recueil, et qui fut le jeune contemporain de Jérémie : pendant que celui-ci se désolait à Jérusalem, et avant même qu'il eût composé le « chant du cygne, » le prophète *Ezéchiel*, emmené en captivité, exerçait son ministère dans les campagnes de Babylone. On peut hésiter un instant à le ranger au nombre des poëtes : la plupart des pages de son livre sont écrites en prose, et presque partout il a un caractère asiatique fortement prononcé. Pas plus que chez Jérémie, on ne trouve chez lui la fermeté et l'ampleur de langage d'un Esaïe, et moins encore le style condensé, élastique et sonore, ce style d'acier trempé qui distinguait Job et le grand siècle. Nous sommes à une époque de décadence. La langue se corrompt, la phrase devient trainante et monotone, l'art dégénère en artifice, et à certains égards on a sous les yeux le même phénomène que nous avions signalé à propos de la poésie de notre siècle : le jeu de la vie s'altère et se complique, parce qu'il s'opère une scission entre les diverses tendances naguère en harmonie; les deux éléments constitutifs de la beauté, la force et la grâce, ou, si l'on veut, la fermeté et la douceur, se séparent et s'accusent en sens opposés; on s'écarte du centre et l'on tombe dans les extrêmes. Jérémie a les grâces féminines, l'abondance douce et facile, mais le nerf lui manque; Ezéchiel a la force et l'énergie, mais il est rude, anguleux, informe. Il vise à produire le plus d'effet possible; il a l'air de croire qu'il n'en dira jamais assez, et il accumule, il entasse les matériaux, sans y mettre beaucoup d'ordre. Soyons justes, toutefois; la civilisation chaldéenne, dont il a malgré lui subi l'influence, a pu réagir sur sa poésie, et s'il n'a pas les dehors d'un grand poëte, il en a du moins tout le génie : c'est un géant aux formes colossales, qui rappelle les créations imposantes et fantastiques de l'art oriental.

Pour en donner une idée, il suffira d'une citation empruntée à son oracle contre Tyr. On verra qu'il enfle son sujet, ou plutôt qu'il l'écrase sous une masse de détails géographiques :

O Tyr, tu dis : Je suis parfaite en beauté. Tes limites sont au cœur des mers. Tes architectes ont rendu ta beauté accomplie; des cyprès de *Sénir* ils ont fait tous tes lambris; ils ont pris des cèdres du *Liban* pour en faire ta mâture; des chênes de *Basan* ils ont fait tes rames, et tes bancs d'ivoire enchâssé dans le buis des îles de *Kittim;* tu as déployé pour voiles le fin lin d'*Egypte* travaillé en broderie; la pourpre et l'écarlate des îles d'*Elisça* forment tes tentures; les habitants de *Sidon* et d'*Arvad* sont tes rameurs, etc [1].

Et il continue sur ce ton avec une infatigable ténacité, épuisant la liste d'une trentaine de peuples et de contrées qui avaient des relations de commerce avec Tyr. Or cette énumération, qui est, il est vrai, d'un prix inestimable pour l'archéologie sacrée, et témoigne de l'érudition de l'auteur, gêne sin-

[1] Ezéch. XXVII, 3 sq.

gulièrement son allure poétique. Mais voici où le poëte se retrouve :

[O Tyr!] tes rameurs t'ont menée dans les grandes eaux : le vent d'orient te brise au cœur des mers. Ton opulence et ton marché, ton trafic, tes marins et tes pilotes, ceux qui réparent tes lézardes et ceux qui échangent tes marchandises,... tomberont dans le sein des mers au jour de ta chute. Au bruit du cri de tes pilotes les plages tremblent.... Ils élèvent leur voix à ton sujet; ils crient amèrement, ils jettent de la poussière sur leurs têtes, ils se roulent dans la cendre.... Pour toi ils pleurent avec amertume d'âme,... et prononcent sur toi ce chant funèbre : Qui fut comme Tyr, maintenant en ruines au fond de la mer? Par ton commerce qui embrassait toutes les mers, tu donnais l'abondance à nombre de peuples; par le nombre de tes trésors et de tes marchandises tu enrichissais les rois de la terre. Maintenant que tu as été brisée par les flots sur les abîmes des eaux, ton trafic et toute ta multitude ont péri avec toi. Tous les habitants des îles te regardent avec stupeur; leurs rois frissonnent d'horreur,... c'en est fait de toi à jamais[1]!

Cette représentation de Tyr, la reine des mers, sous l'image d'un navire qui se pavane avec orgueil sur les ondes, pour sombrer enfin dans l'abime, est un de ces coups de pinceau qui dénotent le grand maître : admirable de vérité et de beauté, cette image résume d'un trait toute l'histoire de Tyr, ses vanités et ses gloires. On y reconnaît le cachet distinctif de la poésie sacrée, le réalisme et l'idéalisme se pénétrant l'un l'autre dans une vivante synthèse.

En somme, il existe entre Ezéchiel et Jérémie une distance pour le moins égale à celle qui sépare Esaïe de Jérémie : ce sont trois types absolument divers. Esaïe nous transporte par son essor sublime; Jérémie nous attendrit par ses accents pathétiques; Ezéchiel nous subjugue par sa véhémence. Esaïe, c'est le printemps avec sa riche parure, sa séve qui déborde, et ses triomphantes perspectives; Jérémie, ce sont les teintes mélancoliques de l'automne, c'est la chute des feuilles, ce sont les illusions perdues; Ezéchiel, ce sont les ardeurs de l'été, avec son atmosphère lourde et chargée, qui se dégage par les éclats de la foudre; ou bien encore, c'est la zone torride avec ses violents contrastes, ici les sables du désert, là une végétation luxuriante; car tandis que chez Esaïe l'abondante variété des couleurs se fond dans une harmonie sereine, et que chez Jérémie l'aspect général a quelque chose d'uniforme et de grisâtre, Ezéchiel réunit les extrêmes, ou, pour mieux dire, les juxtapose : il aime les tons heurtés, il est brûlant ou il est sombre, il ne soupçonne pas les nuances. Esaïe, on peut l'affirmer sans faire tort à Job, qui ne représente qu'un des côtés de la poésie sacrée, Esaïe en est le type le plus complet et le plus pur; Jérémie s'en éloigne en tant qu'il se rapproche de notre manière occidentale; Ezéchiel, en revanche, s'en éloigne, en tant qu'il exagère la tournure orientale de son génie.

Devons-nous en conclure que la carrière prophétique d'Ezéchiel ait été moins utile ou moins bien remplie que celle d'Esaïe ou de quelque autre? Telle n'est point notre pensée. Nous avons considéré les poëtes de la Bible au point de vue littéraire seul, sans nous préoccuper de leur importance religieuse; et nous sommes persuadé, au contraire, que chacune de leurs individualités a eu sa raison d'être, et a été providentiellement voulue; que chacun d'eux a paru en son temps et à son heure, et que s'il y avait entre eux moins de différences, je veux dire moins d'originalité, ce ne serait pas un gain, mais une perte, et la Bible en serait appauvrie. Dieu merci, l'inspiration surnaturelle n'a pas amoindri leurs âmes, elle les a exaltées et grandies; car « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. » A l'homme le soin de se fabriquer des machines, qui le secondent dans son ouvrage! à Dieu la gloire de se choisir pour instruments des êtres libres qui soient « ouvriers avec lui! » Le Créateur en nous formant à son image, nous a doués en quelque mesure, les uns et les autres, de la puissance créatrice;

[1] Ezéch. XXVII, 26 sq.

il a *voulu* que nous fussions des poëtes et des artistes, comme lui et avec lui. Fils de la poudre et fils de Dieu, placés sur le seuil des deux mondes pour être le trait d'union entre le ciel et la terre, les médiateurs entre la matière et l'esprit, il nous appelle tous à continuer l'œuvre des premiers jours, alors que « l'esprit de Dieu se mouvait sur la face de l'abime, » pour y faire éclore la vie, en le marquant de son empreinte; et dans cette œuvre qu'il n'a encore qu'ébauchée, tout être moral qui n'a pas renié son origine, toute intelligence, grande ou petite, qui se laisse inspirer par lui, possède, à un degré ou à un autre, le privilége de lui servir d'organe. Qui que vous soyez, et selon la part qui vous est donnée, contraignez le visible à réfléchir l'invisible, animez la matière du souffle de l'esprit, reproduisez la pensée divine sous une forme humaine, incarnez le ciel sur la terre, faites régner Dieu dans le monde, élevez le chaos, enfin, à la hauteur d'un chef-d'œuvre, — et vous serez de vrais poëtes, au sens le plus divin de ce mot.

ALOYS BERTHOUD.

BIOGRAPHIE

Jean-Louis Micheli.

TROISIÈME ARTICLE

La part très active prise par Micheli à l'œuvre des missions, *cette œuvre capitale de notre siècle,* comme il aimait à l'appeler, et, en particulier, son attachement pour celle du Labrador, se relie d'une manière intime à son action comme directeur de l'école de la Croix-d'Or. A peine, en effèt, se fut-il initié aux travaux des missionnaires qu'il chercha à y intéresser ses élèves, soit dans l'école du dimanche à laquelle il prenait part, soit dans des séances particulières qu'il leur donnait. Il y avait dans l'école un dépôt d'objets reçus du Labrador, sorte de musée qui rappelait et qui rappelle encore aux écoliers de M. Murisier les amis si chers à leur ancien directeur.

Ce fut dans l'été de 1845, qu'à la suite d'un réveil d'intérêt pour l'œuvre des missions, on pria Micheli de se charger d'une des séances qui devaient se donner au Casino sur des sujets se rattachant à cette œuvre. Il chercha longtemps un point spécial à traiter; il hésita, il pria, jusqu'à ce que de très bons articles sur la mission morave au Labrador tombèrent entre ses mains. Il sentit que c'était son affaire. Le sujet était circonscrit; il pourrait donc le traiter à fond et non pas l'effleurer. La séance eut lieu en janvier 1846, avec un si grand succès que, fait exceptionnel pour l'époque, la *Bibliothèque universelle de Genève* accepta d'imprimer son travail (septembre 1846.) Après avoir décrit le pays occupé par les Esquimaux, retracé leurs mœurs et leurs occupations, Micheli raconta l'introduction du christianisme dans ces contrées sauvages par le brave charpentier Jens Haven (1764), les premiers succès des missionnaires qui le suivirent ou lui succédèrent, l'intérêt touchant mis à leurs missions par les communautés moraves et termina en faisant appel à la sympathie de ses auditeurs pour les Esquimaux et « pour ces frères et sœurs qui ont quitté volontairement nos pays d'Europe, si beaux à voir, si doux à habiter, pour aller passer les trente ou quarante plus belles années de leur vie sous les neiges du Labrador. »

Après le grand public, l'école Murisier eut sa séance. On écouta avec beaucoup d'intérêt et de curiosité. On apprit surtout avec plaisir que, grâce aux moraves, les enfants esquimaux avaient aussi leurs arbres de Noël, que chaque année le vaisseau l'*Harmonie* transportait au Labrador une caisse remplie de vêtements bien propres et bien chauds, d'images coloriées, de couteaux, d'aiguilles, de fruits secs en abondance, et l'on se promit tout bas de contribuer à la joie des petits Esquimaux. En effet, peu de jours après la séance, on introduisit auprès de Micheli deux ou trois écoliers munis d'un vaste panier à marché et porteurs de plusieurs lettres. Il dé-

couvre le panier, et qu'y trouve-t-il ? Un mélange inouï de *mapis* (billes), d'arches de Noé, de quilles, de couteaux, de livres, de gravures, etc., tous objets qui avaient orné les arbres de Noël auxquels ces enfants avaient pris part. Ils voulaient envoyer leurs trésors à eux aux petits Esquimaux, avec des lettres explicatives. Mais comment s'y prendre pour expédier tout cela au Labrador ? L'embarras de Micheli était grand, lorsqu'on lui indiqua la directrice de l'institut morave de Lausanne. Il lui écrivit sa touchante histoire. Aussitôt elle vint à son secours, se chargea de l'expédition et, dans l'automne de 1847, elle lui envoyait une petite caisse contenant quelques objets d'os et de paille, et des lettres venant du Labrador, avec la suscription : « A M. Micheli, instituteur, à Genève, *pour son école.* » Ainsi commença la correspondance bien connue entre Micheli et les missionnaires moraves, et l'envoi de la caisse annuelle pour les Esquimaux. Cet échange de lettres parfois si pittoresques et si naïves, qui chaque année circulaient de mains en mains, que Micheli résumait avec tant d'intérêt dans ses séances annuelles à l'Oratoire et à la Madeleine, n'a cessé qu'avec sa vie.

L'attachement de Micheli pour les missions ne se bornait pas à celle du Labrador. Il se tenait au courant de presque toutes, qu'elles fussent dirigées par des catholiques ou par des protestants [1]. Les fruits de civilisation naissant du christianisme avaient pour lui un intérêt spécial. Il a raconté dans divers recueils l'introduction de l'Evangile à Madagascar, aux îles Sandwich, aux îles Fidji, dans la Polynésie et cherché à montrer par des faits authentiques que la Parole de Dieu n'a rien perdu de sa puissance. « Dira-t-on, s'écriait-il joyeux, après avoir rapporté la conversion des Sandwichais, dira-t-on, en face de pareils faits, que le christianisme est une religion sans force et qui a fait son temps ? Non, le christianisme est toujours jeune et vigoureux. Et si, à ce que Dieu ne plaise, il avait vieilli pour notre Europe, il vit, plus jeune et plus fécond que jamais, dans les îles de la mer du Sud, comme au Groënland, comme en Afrique, comme aux Indes. Hélas ! ceux qui taxent le christianisme d'impuissance ne lisent pas ces choses, et, s'ils les lisaient, ils les taxeraient à leur tour d'exagération. Quand la religion de Jésus n'a réveillé en une âme aucun désir, n'a satisfait aucun besoin, pourquoi cette âme se réjouirait-elle de voir Jésus annoncé aux païens. Mais celui qui se sent condamné par ses mauvaises œuvres et qui est heureux d'avoir un Sauveur, celui-là est le plus inconséquent des inconséquents, le plus égoïste des égoïstes, s'il ne souhaite pas de tout son cœur que d'autres connaissent aussi ce Sauveur, connaissent une main bénie à saisir dans leurs angoisses, et s'il ne contribue pas, autant qu'il est en lui, à la sainte œuvre des missions. »

On comprend que Micheli salua avec joie l'institution du sou par semaine pour les missions. Nous l'avons déjà entendu exprimer sa foi à la puissance de l'association et à la valeur des petits moyens pour accomplir de grandes choses. Il devint un des plus fermes appuis de l'institution à Genève. « Il y a quelques années, disait-il dans une des séances de l'association du sou (19 décembre 1869), qu'il m'est survenu une fatigue de tête, laquelle m'a rendu incapable de plusieurs travaux et m'a obligé de donner ma démission des fonctions de maire et d'autres qui m'étaient confiées. J'ai dû chercher alors quel genre d'occupations pouvait encore s'allier à cette faiblesse de cerveau. J'ai toujours aimé les missions et donné à l'institution du sou par semaine, mais je n'en étais pas même collecteur. Je pensai que cela rentrait tout à fait dans mes capacités bornées. Tenir un carnet en ordre, faire régulièrement mes rentrées,

[1] Une personne bien informée m'écrit : « Micheli a été *très préoccupé* des missions catholiques et n'a pas cessé de désirer donner une séance sur ces missions. Il n'a jamais pu réunir les matériaux voulus pour les comprendre, et en démêler le bon et le mauvais. La dernière année de sa vie, il a encore acheté et lu un gros volume dans ce but. »

cela serait un plaisir, nullement une fatigue. Je me proposai de m'adresser aux nombreuses personnes avec lesquelles je soutenais des rapports de divers genres : charpentier, maçon, pépiniériste, tailleur, chapelier, serrurier, maîtres et maîtresses de mes enfants, etc., etc. Je leur écrivis à tous des lettres détaillées, pour bien expliquer le but de l'association, ne manquant pas d'ajouter qu'il ne fallait pas mépriser ce sou par semaine, en face du gros budget des missions; que c'était comme une preuve de plus que ce sont les petits ruisseaux qui forment les grandes rivières, puisque l'association versait annuellement dans la caisse des missions de Bâle plus de *deux cent cinquante mille francs*. Tout le monde m'a répondu : deux seuls négativement. Quelques-uns souscrivaient déjà, d'autres disaient : nous connaissions l'œuvre et nous ne savons trop pourquoi nous n'y participions pas; nous le ferons désormais volontiers.... Rien n'encourage comme le succès. Me voyant en peu de mois arrivé au chiffre de cinquante souscripteurs, j'ai repris mes recherches avec un redoublement d'intérêt, faisant en mon esprit le tour des rues, comme on fait pour les communications de deuil ou de mariage, où l'on tient à n'oublier personne, et j'ai trouvé encore bien du monde. Au bout de deux ans environ, j'avais atteint le chiffre réjouissant de cent souscripteurs, auquel certes, dès les débuts, je n'eusse pas osé espérer.... » Ce chiffre s'éleva plus tard jusqu'à cent cinquante souscripteurs, dont il recueillait les offrandes avec la plus grande régularité.

En 1845, nous trouvons Micheli voyageant en France, en Belgique et en Hollande, l'œil ouvert sur tout ce qui pouvait frapper l'attention, consignant chaque jour dans son journal ses impressions, la description des lieux qu'il traverse, s'enrichissant des connaissances les plus variées, s'intéressant au progrès du règne de Dieu. L'année suivante, il est de nouveau aux eaux du Mont Dore, en Auvergne. Je trouve à la date de juillet 1846 des lettres dont je veux communiquer quelques fragments; elles font bien connaître les dispositions intérieures de Micheli à cette époque.

Mont Dore, juillet 1846.

« .... J'en suis profondément persuadé (et plût à Dieu que ma foi fût aussi vive en tous points !), celui qui met toute sa confiance en son Père céleste, qui écoute sa voix et prie à toute heure pour la suivre, à celui-là une paix parfaite et inaltérable peut être donnée, même au milieu des plus grands sujets d'angoisse. Tandis que le calme dure encore, prenons la sainte habitude de l'esprit constant de prière, et quand viendra le jour de la tribulation, nous serons puissamment armés.

. . . .

» Je fais ici une expérience quant à la prière, dont je désire profiter plus tard; j'ai pensé qu'il y avait un vain formalisme à vouloir faire sa prière avant de se coucher; c'est souvent un mauvais moment, puisqu'on est ou endormi ou tout au moins poursuivi de l'idée qu'il se fait tard; j'essaie de faire ma prière dans l'après-dîner et, quand je rentre pour me coucher, j'élève seulement mon âme à Dieu pour lui demander de bénir ma nuit; comme nous devrions au fond le faire avant chaque chose, quelle qu'elle soit...

» Je demande journellement à Dieu d'être fidèle avec tout ce monde (nous sommes maintenant une vingtaine), mais j'ai encore bien des pas à faire. Je souffre péniblement de l'incrédulité, des principes mondains et immoraux des personnes, tant hommes que femmes, et je remercie Dieu de ce que j'en souffre. Ce qui me retient le plus souvent, ce n'est pas tant la crainte du ridicule (laquelle n'aurait d'ailleurs guère de fondement), qu'un manque de foi, le doute que mes paroles puissent produire aucun bon effet. C'est là une des grandes causes de ma faiblesse, c'est que dans les difficultés de la vie, je regarde à moi et non à Dieu, ou si je regarde à Dieu, c'est au travers de moi, tandis que je ne devrais regarder à moi qu'au travers de Dieu...

» Je suis chaque jour plus pénétré que la

ère est la vie de l'âme. Ne commençons a, quoi que ce soit au monde, sans prière; ons toutes les fois que des dispositions uvaises s'élèvent dans notre âme; appre-s au besoin, quand nous nous sentons ipés et sous l'influence de Satan, à quitter nme pour autre chose les gens avec les-els nous nous trouvons et à aller où que soit nous retremper dans la prière. L'élé-ion de l'âme, un élan silencieux suffit, ais-je dans un temps; oui, sans doute, si élan part d'une âme bien disposée, mais and elle ne l'est pas, cet élan ne signifie n, il faut que l'âme se recueille dans le ence. S'il nous est impossible de nous sous-ire à ce qui nous entoure, nous pouvons tendre de la bonté de Dieu qui acceptera te élévation incomplète, semblable à celle n pauvre oiseau blessé qui semble vouloir lever vers le ciel et qui retombe aussitôt. is si un moment de retraite nous est pos-ble, si la paresse seule nous en empêche, ! craignons alors que Dieu ne nous laisse ns secours! »

Les expériences intérieures faites par Mi-heli pendant ce séjour au Mont Dore devaient i être particulièrement utiles à son retour à enève. En effet, à peine y était-il rentré l'éclatait la sanglante révolution qui ren-rsa définitivement le gouvernement con-rvateur et mit le pouvoir entre les mains de meute. Il fallut marcher par la foi et avoir tte assurance ferme que Dieu est tout par-culièrement avec nous « quand on est dans ligne du devoir sans s'être recherché soi-ême. »

Il a raconté avec beaucoup de soin dans les rnets IX et X de son *Allerley*[1] ces sinistres urnées où le sang coula dans les rues de enève.

« Il n'est pas nécessaire, ajoute Micheli, de considérer bien longtemps la chute de notre excellent gouvernement et avec lui du parti conservateur pour voir d'une manière évidente la main de Dieu.... Inutile de revenir sur les moyens qui auraient pu l'empêcher. Dieu l'a voulu ainsi; Genève avait sûrement besoin d'être humiliée. Et il me semble que si les chrétiens veulent être conséquents, il ne faut pas qu'ils se désolent trop. Ils parlent toujours de la seule chose nécessaire, et, à cette chose-là, au réveil des consciences, aux progrès de l'Evangile dans les âmes, le triomphe du radicalisme ne peut rien, absolument rien.... Je dois rendre grâces à Dieu de ma disposition dans ce moment; je ressens très peu d'animosité; je reconnais qu'il y a du mal partout, et que la part étant faite de l'éducation, des préjugés, de l'inégalité sociale et de jouissances, etc., il se peut bien que, devant Dieu, il y ait plus de mal, de mauvaises petites passions dans le parti conservateur que dans l'autre. »

Un mois plus tard : « Dieu me donne d'être assez impartial, de voir qu'il y avait bien du mal de notre côté, et de ne pas croire qu'il n'y a qu'orgueil déçu et intentions fausses de l'autre.... J'avoue que je ne puis supporter ce raisonnement que font pourtant tous les gens de notre parti, même les moins exaltés : « Quoi! » un tel a l'indignité d'être radical! et pour» tant qui l'a fait gagner sinon les conserva» teurs! » Il semble vraiment qu'un industriel ne puisse pas avoir une opinion à lui, et qu'il n'en saurait admettre d'autre que celle que lui dicte son intérêt. C'est avoir une bien pauvre idée de l'espèce humaine! Et moi je suis au contraire disposé à regarder comme particulièrement sincère un homme qui a des opinions radicales, lors même que son intérêt lui commanderait le contraire.... »

Ce parti pris de dénigrement et de conservatisme étroit grandissant avec la souffrance que faisaient éprouver la défaite et les innovations hardies du gouvernement radical, Micheli crut devoir dire tout haut ce qu'il avait

[1] L'*Allerley* était une série de petits carnets dans squels Micheli résumait les livres qu'il avait s et en transcrivait des passages. Il y consignait ssi ses impressions de famille et ses observations ir les hommes, les choses, le temps, l'agricul-re, toutes sortes de choses, en un mot, comme *llerley* l'indique.

confié jusque-là au secret de son cœur et aux pages discrètes de son journal. Malgré la crainte de froisser des amis et des adversaires, il se décida à publier dans le courant d'octobre une brochure, sans nom d'auteur, intitulée : *Aux cœurs sincères, amis de l'ordre de choses qui n'est plus* [1].

« Amis, disait-il, nous sommes tombés, cruellement tombés; et pendant ces premiers jours nous avons été comme anéantis par une chute si soudaine et si imprévue. Mais pourquoi se décourager, cela ne mène à rien; il faut, au contraire, prendre courage.

» Nous ne voulons pas quitter notre pays, n'est-ce pas? Genève n'a pas cessé de nous être chère; Genève est encore Genève, lors même que son gouvernement a changé. Nous jugerons les actes plus tard, pour le moment rallions-nous autour de l'ordre qu'il représente. Personne ne doit rougir de consacrer son temps à cette cause, de mettre son uniforme, d'obéir aux ordres d'un pouvoir que notre raison pourrait récuser,... mais il faut savoir servir son pays... Que personne ne dise : « Ah! puisqu'ils ont tant fait pour ar-» river au pouvoir, n'est-il pas juste de leur » en laisser les difficultés? Est-ce à moi de » les aider? » Oui, c'est à vous, si vous le pouvez, si vous êtes bon citoyen, si vous êtes chrétien. Quand notre Maitre nous dit : « Fai-» tes aux autres ce que vous voudriez qu'on » vous fît! » excepte-t-il les adversaires politiques? Quand il dit : « Faites du bien à vos » ennemis! » excepte-t-il les adversaires politiques? Non, vous le savez, personne n'est exclu. La charité est commandée envers tous. Je n'admets pas, et si vous interrogez un moment votre cœur devant Dieu, vous n'admettrez pas non plus qu'il y ait un seul être au monde, soit corps, soit individu, envers lequel il nous soit permis de manquer de charité, dont en particulier nous ayons le droit de suspecter les intentions. Pour moi, quand on me dit blanc, je veux croire que c'est blanc qu'on pense. J'y ai un peu de peine comme citoyen; comme chrétien, je le dois certainement....

» Il est des gens qui veulent absolument se décourager en se préoccupant des causes secondes, et qui disent : « Ah! si on avait fait » ceci, si on avait prévu cela!... » Il n'y a pas de paroles plus oiseuses, plus fâcheuses et pénibles que ces retours sur le passé, ces *mais* et ces *si*, jugements faciles après coup. Un examen attentif, fait une fois pour toutes de ces causes secondes, doit amener l'homme qui regarde les événements comme dirigés d'en haut, à voir là l'intervention divine aussi clairement qu'avec les yeux du corps. L'histoire fournit des exemples semblables; mais aucun, je le crois, ne laisse apercevoir la main de Dieu d'une manière plus frappante. Pour moi, je puise dans cette vue une grande force; et sans vouloir sonder des voies le plus souvent insondables, il ne m'est pas difficile de comprendre que nous pouvions avoir besoin d'être humiliés. Genève, grâce à son gouvernement si parfaitement honnête, sage et consciencieux, Genève était placé bien haut dans l'estime. Nous en concevions tous de l'orgueil; nous en revendiquions notre part.... Prenons garde qu'en trop nous plaignant nous ne murmurions contre Celui qui, certes, avait bien le droit de nous frapper. *Ce Dieu qui nous a toujours si visiblement protégés;* qui ne l'a répétée cette phrase que renfermaient presque toujours les proclamations de nos Conseils. Mais comment l'avons-nous reconnue, cette protection? Que chacun réponde, se souvenant que la conscience d'une nation se compose des consciences de chaque individu. »

Quelques semaines plus tard, Micheli s'adresse de nouveau *aux cœurs sincères* [1]. Pour se venger de leur défaite, quelques hommes de l'ancien parti décriaient dans des chansons burlesques les membres du

[1] Chez Joël Cherbuliez, libraire à Genève. 1846.

[1] Un mot encore aux cœurs sincères amis de l'ordre de choses qui n'est plus.

gouvernement[1]. Micheli s'indigne de cette façon basse de se défendre ou de se venger, et il s'écrie : « Serait-il donc vrai que la politique doive absolument exclure toute charité? Quoi! le même homme qui n'ouvre jamais la bouche pour médire, répétera sans scrupule, avec empressement, de mordants couplets, parce qu'ils attaquent un ennemi politique, parce que c'est pour le bien du pays. Pour le bien du pays! Avons-nous pesé cette parole? Ah! s'il y a des armes bénies, il y a en, soyons-en sûrs, qui se retournent plutôt contre leurs auteurs. Je m'adresse à vous, hommes religieux, qui croyez sincèrement que « si l'Eternel ne bâtit la maison, ceux qui » la bâtissent travaillent en vain, » et je vous demande : Comment conciliez-vous votre foi avec l'emploi de telles armes, avec l'approbation que vous leur donnez? Si nous voulons qu'il nous vienne en aide, plaçons-nous sur un terrain où, si j'ose ainsi dire, notre Dieu puisse aussi descendre. Vous le sentez, n'est-il pas vrai? il ne saurait prêter son appui à de telles bouffonneries. Vous le sentez, car jamais, j'en suis certain, ni ceux qui les composent, ni ceux qui les vantent et les colportent, n'ont eu seulement l'idée qu'il fût possible d'appeler sur ces écrits la bénédiction d'en haut, tandis qu'à genoux, dans le secret de leur cabinet, ils ont pu, en toute simplicité, et pour d'autres publications graves et vraiment dignes de leur but, ajouter à leurs prières ces mots : « Mon Dieu! bénis la lecture de ces pages, et donne-leur force de persuasion dans les cœurs!...

» Où donc lisons-nous qu'il soit permis de diffamer même celui qu'on croit l'ennemi de son pays? Avons-nous à reprocher des faits graves que le public doive connaître, faisons-le sérieusement et bien informé; mais cessons d'accueillir tous les bruits qui circulent pour les traduire en vers méchants, où la rime entraîne toujours plus loin qu'on ne veut.

» Pensons à nos enfants! Nos enfants à qui les choses d'aujourd'hui parlent d'une voix si grave, si solennelle! Nos enfants qui peuvent, au milieu d'elles, trouver des enseignements meilleurs que tous ceux de leurs livres. Quel bien voulez-vous qu'ils en retirent pour leur âme, pour leur éducation de citoyens chrétiens, s'ils vous entendent applaudir à de haineuses personnalités, si nous les répétons devant eux, si nous les leur laissons répéter? Ah! là-dessus votre cœur m'a bientôt compris; c'est qu'il faut, dans les circonstances où nous sommes, que nos enfants ne nous voient nous occuper de la patrie qu'avec sérieux; il faut qu'après avoir entendu la voix de leur père la recommander à Dieu dans le culte de famille, cette même voix ne vienne pas, comme à plaisir, détruire par des vers bouffons ces saintes impressions dans leurs cœurs.

» Courage, amis! Il en est ici besoin tout autant et plus peut-être que contre les balles du 7 octobre. Courage! Sachons dire un mot d'avertissement; sachons parler en chrétiens au milieu d'écrits qui le sont si peu. N'arborons plus, comme hommes privés et comme hommes politiques, deux bannières dans notre vie. N'en ayons qu'une, mais élevons-la bien haut et que tous les cœurs sincères se rallient autour d'elle. Vous connaissez et vous aimez son nom. »

Micheli ne se contenta pas d'écrire de si sages paroles, bonnes à méditer en tout temps et particulièrement aujourd'hui, il s'efforça de les mettre en pratique, lorsque, appelé par le suffrage de ses concitoyens, il dut siéger dans la Constituante, puis dans le Grand Conseil, où il ne voulut appartenir à aucun autre parti qu'à celui de la vérité et de la

[1] « Il pleut une foule de brochures de toute espèce; les artistes réunis et joints à G. s'amusent à caricaturer et à chansonner les hommes du jour. A. L. m'est venu demander d'écrire une protestation chrétienne contre ces personnalités et ces plaisanteries dans une affaire si sérieuse. Je l'ai fait sous le titre : « Un mot encore aux cœurs » sincères. » Je n'ai écrit que ce que je pensais dans le moment, mais je ne pense pas toujours aussi charitablement, et il y a bien dans l'expression de ces sentiments une sorte d'hypocrisie involontaire. » (*Allerley*, carnet X.)

charité. Il put faire l'expérience de la difficulté qu'il y a dans les affaires de ce monde à ne point vouloir emboiter le pas, mais à pratiquer le noble proverbe : *Amicus Plato, magis amica veritas.* « J'aime Platon, mais la vérité m'est encore plus amie. » On le vit plus d'une fois voter avec le parti radical et publiquement reconnaitre que les conservateurs ne possédaient pas seuls l'apanage des idées saines et raisonnables[1]. « Très indépendant d'opinion, nous écrit-on, Micheli voulait toujours pouvoir rendre justice à qui de droit; il voulait toujours suivre la ligne absolument vraie et droite, chose bien rare en politique; il eut donc des froissements de tous genres et très pénibles, tant de la part des radicaux, cela va sans dire, que de la part des conservateurs. Cette position épineuse le devint de plus en plus, surtout pendant son court stage au Grand Conseil. Il y souffrit beaucoup, et s'y fatigua sans avoir jamais le sentiment d'y être à sa place. Il y parla peu, avec effort, toujours pour protester sans succès, soit pour, soit contre les radicaux; aussi fut-ce un vrai soulagement pour lui quand son nom ne ressortit pas de l'urne. » C'est sans doute le souvenir de ce temps de souffrance qui dictait à Micheli les lignes suivantes adressées à un ami, en février 1853, à l'occasion des luttes religieuses déjà si vives à Genève à cette époque : « Ne trouvez-vous pas, mon bon ami, qu'en quelques mois l'antagonisme religieux est devenu effrayant? Certes, ceux qui dès longtemps ont prédit, d'après les prophéties, la recrudescence des hostilités, ont vu bien juste. Ah! que Dieu nous garde dans la fidélité et aussi dans la charité. Outre les épreuves auxquelles on s'attend naturellement dans des circonstances semblables, il y en a une à laquelle on pense moins, et que je crois pourtant sensible. C'est l'obligation d'épouser les extrêmes de son parti. Plus l'hostilité grandira, plus on sera appelé à réunir toutes ses forces en un seul corps d'armée; par la nature même des choses les exagérés sont en avant, ouvrent la marche, et quoi qu'on en ait, il faut les suivre. Il est clair que ce n'est pas au moment de la lutte qu'on peut distinguer et dire : — Sans doute je suis de ce parti, mais j'en désavoue les excentricités; du moins on ne voit pas dans l'histoire que ce rôle, quelque beau et noble qu'il soit, ait jamais produit aucun bien, quoique plus tard justice soit rendue aux intentions de ceux qui l'ont voulu jouer. Je ne sais, cher ami, si vous me comprenez, mais j'entrevois là des difficultés qui ont grand besoin de s'éclaircir par la prière.... »

En politique, Micheli avait cherché à conserver l'indépendance de son point de vue; il sut aussi la maintenir dans un domaine plus irritant, celui des questions ecclésiastiques. On sait que la Constituante de 1847 rencontrant sur son chemin l'ancienne église de Genève, mi-démocratique, mi-aristocratique dans son organisation qui datait de Calvin, démocratisa cette institution nationale et remit au peuple la nomination de ses pasteurs, en même temps qu'elle faisait table rase de toute condition religieuse pour être électeur. Il suffisait d'être Genevois protestant

[1] « J'écoute au Conseil les arguments de nos radicaux, et je les trouve souvent bien forts, surtout en ce qui concerne notre vieille nationalité genevoise protestante, à laquelle on rend un culte. Je comprends avec eux qu'une fois les catholiques admis et devenant presque égaux en nombre, il est incompatible avec les idées d'égalité de la démocratie de vouloir nous considérer comme un pays protestant. Nous sommes un pays mixte qui très possiblement peut devenir catholique. C'est une idée qui nous fait horreur, mais qu'il vaut mieux regarder en face que de se butter contre, car c'est la vérité de la situation. Genève protestante, la Genève de Calvin a duré, brillé trois cents ans! Aucune gloire terrestre n'est éternelle. Il faut s'habituer à l'idée qu'une nouvelle ère commence pour nous, pour laquelle octobre n'a été que la goutte d'eau qui fait verser le verre. Ce qui doit consoler les chrétiens, c'est la pensée que le règne de Dieu dans les cœurs n'a aucun rapport avec ce qui se passe ici-bas, et que Genève humiliée, Genève mixte, Genève catholique, aura peut-être plus d'âmes données à Christ que Genève brillant comme la Rome protestante. » (*Allerley*, carnet X.)

t de reconnaître les formes organiques de la nouvelle église pour en faire partie. On défendit et on attaqua dans de nombreuses brochures l'œuvre de la Constituante; plusieurs des amis de Micheli se tournèrent vers l'Oratoire et ne tardèrent pas à fonder, de concert avec la Pélisserie, l'église évangélique de Genève. Micheli fut sollicité d'en faire partie, mais il refusa. Quelque estime qu'il professât pour l'indépendance de l'église, « il lui semblait qu'on donnait une importance par trop grande à ce principe, sans doute fort rationnel. » — » N'oublions pas, écrivait-il dans son *Allerley*, qu'en fait de religion surtout, ce qui importe c'est le fond plus que la forme. Or le fond me paraît tout à fait indépendant de l'organisation. On peut se faire illusion sur son état religieux en faisant partie par droit de naissance d'une église, mais ne peut-on pas aussi prendre pour de la piété la participation active qu'on sera appelé à prendre aux élections administratives de l'église indépendante? »

Micheli s'est expliqué plus amplement sur sa position dans les questions d'église dans un petit écrit inédit de cette époque[1] dont nous extrairons quelques pages. Elles intéresseront certainement ses amis qui, jusqu'à la dernière heure, acceptaient parfois difficilement son attitude dans les questions d'église. « Je suis, dit-il, sous les rapports d'église, dans une certaine position. On me demande si je ne veux pas la quitter pour en prendre une autre. Si ma conscience me parlait, la réponse et le pas seraient bientôt faits, mais ma conscience reste muette. Je ferais donc mieux, ce me semble, de rester muet aussi, du moins devant les hommes, et de ne parler qu'à Dieu pour lui demander de m'éclairer. J'estime qu'en toutes choses la conscience d'un chrétien doit intervenir; quand elle ne le fait pas, il se trouve dans un état anormal, état qui ne peut avoir une longue durée, état qui n'a pas le droit de s'appeler opinion. Mais puisque vous me demandez de mettre par écrit le point où j'en suis, je le ferai, ne prétendant gagner personne à ma manière de voir, qui ne me satisfait moi-même qu'à demi.

» Je suis donc dans une certaine position : pour la quitter, il faut des motifs, ne fût-ce que pour pouvoir satisfaire les personnes qui me demanderont raison de ma démarche.

» — Pouvez-vous, me dit-on, demeurer dans une église où se prêchent indistinctement les doctrines les plus diverses, une église qui n'en est pas une; ne vous sentez-vous pas solidaire de tout ce qui s'y dit et s'y fait? — Non, je le dis franchement, je n'ai jamais éprouvé le sentiment de cette solidarité, et j'ignore s'il existe quelque chose de semblable pour les ecclésiastiques faisant partie du corps de la vénérable Compagnie, mais pour moi laïque, je ne me sens solidaire de rien de ce qui se fait ou se dit par des personnes dont je suis entièrement indépendant. Quant au mélange de l'erreur et de la vérité prêchées tour à tour dans les mêmes chaires, ces questions me paraissent se rattacher à la grande question débattue de nos jours, des églises nationales en général, de la séparation de l'église et de l'état, question sur laquelle je ne suis point encore éclairé.

» — Mais la constitution nouvelle change tout à fait votre position; vous ne pouvez plus demeurer dans ce vague qui vous plaisait, il faut absolument vous prononcer, faire un choix; les termes mêmes de cette constitution vous y obligent. — Je ne saurais voir les choses ainsi. La constitution m'appelle comme protestant à un acte que j'ai fait ces dernières années comme membre d'un conseil muni-

[1] « Dans notre comité, dit d'évangélisation intérieure, et ensuite avec d'autres amis, nous avons eu diverses réunions pour savoir que faire en face de la nouvelle église nationale créée par la constitution. Chacun a exposé ses idées. J'ai couché les miennes par écrit. D'autres ont trouvé que c'était hypocrite de demeurer dans une église dont on ne partage pas les principes, quand, du reste, la constitution offre abri légal ailleurs. Les chrétiens ont, comme d'ordinaire, beaucoup de peine, dans les différentes nuances, à se mettre d'accord. » (*Allerley*, cahier XII.)

cipal, à l'élection du consistoire. A teneur même des articles tous les protestants sont appelés; rien donc ne saurait m'obliger à m'en tenir à l'écart. J'ajouterai même ici que je ne saisis pas bien le motif de délicatesse qui paraît devoir empêcher les membres du troupeau de l'Oratoire, de venir donner leur vote. Il me semble qu'à leur place je me sentirais libre de le faire, non-seulement à cette première, mais encore aux élections subséquentes. Je parle surtout de ceux qui ne sont pas partisans de la séparation de l'église d'avec l'état....

» La constitution du pays me dit que je suis membre de l'église nationale du moment où j'en accepte les formes organiques. »

Après avoir expliqué que les formes organiques ne blessent pas sa conscience individuelle et que, étant donné tel consistoire dont il ne peut reconnaître l'autorité, il peut cependant demeurer membre « expectatif » de l'église, attendant de nouvelles élections, il ajoute :

« Allons plus loin, et supposons que l'interprétation donnée à ces mots « formes organiques » renferme en effet quelque chose qui blesse ma conscience et que je ne puisse accepter. Alors, d'après la constitution, je ne suis plus membre de l'église nationale, mais même là, je me demande en quoi réellement ma position sera forcément changée. Ne puis-je pas demeurer individu, allant, comme je le fais maintenant, glaner ci et là mon édification ? Cette dernière supposition est purement gratuite, et je ne l'ai faite que pour montrer que la position actuelle des orthodoxes pourrait, ce me semble, se continuer longtemps; mais en fait, le jour où ma conscience serait froissée par un commentaire quelconque de l'article 109, par un acte quelconque du consistoire, ce jour serait sûrement celui où je me séparerais ouvertement de l'église nationale.

» J'ai l'air, n'est-ce pas, d'un bien chaud partisan de cette église ? Eh bien! nullement; elle n'a mon cœur ni mes sympathies; je vais plus souvent m'édifier chez d'autres que chez elle, et à la dernière communion, plutôt que de courir avec beaucoup d'amis aux Eaux-vives, j'ai tout simplement pris la cène à l'Oratoire, m'en sentant parfaitement libre et me croyant, je l'ajoute ici, libre de continuer ainsi sous la nouvelle constitution.

» N'étant donc point partisan de l'église nationale, j'en reviens à mon point de départ. Je suis dans cette église, et j'attends pour en sortir d'avoir, dans le silence de ma conscience, un motif suffisant à alléguer, un motif plus individuel, plus mien que l'opinion d'amis que je vénère, quelque poids qu'elle ait d'ailleurs pour moi.

» Vous me direz maintenant : — Il vous manque totalement la notion d'église, qui pourtant est dans la Bible, et qui est la communion fraternelle organisée. Vous me direz : Ne sentez-vous pas le besoin, dans les temps difficiles qui se préparent, de vous serrer, de former une phalange réelle, visible, palpable, toute prête pour le jour du combat ? Ne croyez-vous pas qu'au milieu de l'erreur qui se fait jour de tant de manières dans les chaires de Genève, il est du devoir des chrétiens de s'allier visiblement autour du drapeau de l'orthodoxie ? — Je comprends ces motifs, mais je n'en suis pas saisi comme il faudrait et comme je puis l'être d'un jour à l'autre, puisque, je ne saurais trop le répéter, tout ce que je viens d'écrire est moins une opinion que l'état d'esprit d'un homme qui désire ardemment être plus au clair et jette presque un œil d'envie sur ceux qui le sont.

» Je demande à ajouter encore un mot, en faisant entrer l'élément du prochain dans l'examen de la question. Je ne veux pas parler de l'évangélisation, de l'action directe sur les âmes, car je crois cette action à peu près la même du dedans ou du dehors de l'église nationale, avec cette différence cependant, que le dissident étant classé comme homme de religion, est censé, ainsi que l'ecclésiastique, faire son métier quand il parle du Seigneur, tandis que l'influence du national serait plus

semblable à celle de tout laïque pieux. Mais ce sont là des nuances. — Voici sous quelle face je voulais considérer le prochain : Dans toute démarche, il est permis de se demander quel effet probable elle produira sur ceux qui regardent à nous. Quand la conscience dicte la démarche, cet examen est inutile, puisqu'il ne saurait la modifier; il est peut-être même dangereux pour la chair. Mais dans le silence de la conscience, je crois permis à celui qui pèse mûrement le pour et le contre de se représenter quel sera cet effet. Or, ma pauvre personne (n'est-ce pas elle que vous avez citée en ce moment à votre barre), ma pauvre personne, si elle est complétement inaperçue dans la ville de Genève, si nul ne s'y inquiète des décisions qu'elle peut prendre dans un sens ou dans un autre, ma pauvre personne est, au contraire, par sa position, soit inofficielle, soit surtout officielle, mise à la campagne singulièrement en évidence. Une démarche du genre de celle dont il est question renfermerait implicitement un conseil donné à tous mes administrés de faire de même. C'est comme si je leur disais, à ces gens attachés de cœur à un pasteur dévoué qui leur prêche chaque dimanche leur incapacité complète à se procurer par eux-mêmes le salut qui ne s'obtient que de la main du Fils de Dieu mort sur la croix pour nous le mériter, — c'est comme si je leur disais : — Quittez cette église ! vous ne savez peut-être pas que dans d'autres chaires du canton on prêche la dignité de l'homme et le salut par les œuvres, et vous êtes solidaires de ces choses.— Ou bien : Quittons cette église, car d'un jour à l'autre le consistoire qui va être nommé peut nous imposer des règlements qui blesseraient notre conscience ! Ne me répondraient-ils pas : — Attendons ! — Faite ainsi préventivement, je suis certain que pas un homme de ma commune ne comprendrait ma démarche et que tous en concevraient un éloignement plus intense contre les soi-disant chrétiens et leur raideur de principes. J'appelle raideur l'exagération de la fermeté !

» D'un seul côté, cette séparation effectuée immédiatement après le vote de la constitution pourrait être approuvée; c'est comme mesure politique. Oui politique, ne pensez-vous pas, parce que c'est ainsi que serait jugée par le public genevois une démarche faite simultanément par tous les orthodoxes.

» Quoi ! dans une réunion aussi minime, aussi intime que la nôtre, une réunion de gens qui le plus souvent n'ont qu'un cœur et qu'une main, le point de vue qui frappe les uns n'a pas même été aperçu des autres ? et la masse de nos concitoyens comprendrait mieux le principe de cette séparation ? Si nous attendons un fait, une gêne imposée à notre liberté, à notre conscience, alors chacun pourra, sinon approuver, du moins comprendre notre démarche. Comme je l'ai dit, c'est fort différent de s'en aller, ou d'être mis dehors. »

Mes lecteurs ne regretteront pas que j'aie mis sous leurs yeux cet exposé des sentiments de Micheli qui demeura, jusqu'à sa dernière heure, membre effectif de l'église nationale, tout en sachant « glaner ci et là son édification, » et communier dans des églises indépendantes, voire même distribuer la sainte cène quand l'occasion s'en présentait[1]. Ces lignes nous montrent l'extrême délicatesse de conscience de notre frère, en même temps que le besoin qu'il avait de n'être en scandale à personne. En face de tels scrupules, tout jugement tombe et l'on ne saurait qu'admirer une si parfaite droiture.

LOUIS RUFFET.

(*La suite au prochain numéro.*)

---

[1] Pendant un voyage qu'il faisait en France, passant à Thiers, Micheli fut invité par la petite congrégation à présider son culte en l'absence du pasteur. Il le fit avec une grande simplicité et distribua la sainte cène, sans qu'il crût porter atteinte à aucun principe.

ETUDES BIBLIQUES

L'Apocalypse.

Malgré ses obscurités et en dépit de toutes les objections de la critique moderne, l'*Apocalypse* a toujours été considérée, et à bon droit, dans l'église chrétienne, comme une des portions les plus précieuses de nos saintes Ecritures. Si nous y voyons, ce qu'elle est en réalité, une *révélation de Jésus-Christ*, loin d'en négliger la lecture, nous en ferons le sujet de nos méditations et nous y trouverons une nourriture salutaire. Toutefois, je ne crois pas porter un jugement téméraire en disant que la plupart des fidèles, s'en tiennent à certaines portions choisies du saint livre, à quelques passages isolés, détachés de leur contexte et par cette raison souvent mal compris; tandis que les prophéties proprement dites, qui sont le sujet principal de l'Apocalypse, sont généralement négligées, à cause des difficultés d'interprétation qu'elles présentent et n'ont pour eux aucune signification certaine.

Devons-nous prendre notre parti d'un tel état de choses? L'église du Seigneur doit-elle se résigner à l'ignorance, à l'incertitude ou au doute sur le sens vrai, sur l'objet même de cette prophétie? Nous ne le croyons pas; non, il n'est pas possible qu'une *révélation* que Jésus a voulu donner à ses disciples doive être et demeurer pour eux un livre scellé, une énigme indéchiffrable. Autrement, elle ne serait point une révélation. Ce que le Seigneur a voulu nous dire, il nous importe de le connaître, de le comprendre; et, pour cette raison même, nous devons être certains que si nous étudions ces prophéties dans un esprit de foi et de prière, nous en découvrirons le sens véritable[1].

Et comment en douter, quand on lit la parole que le saint apôtre a comme gravée sur le frontispice de ce livre (vers. 3) : « Bienheureux celui qui lit et ceux qui écoutent les paroles de cette prophétie et qui gardent les choses qui y sont écrites; car le temps est proche. » N'est-ce pas là une vive recommandation du Seigneur? Et s'il nous recommande les paroles de cette prophétie, peut-il nous en refuser l'intelligence, lui qui « donne la sagesse à tous ceux qui la lui demandent? » Si donc l'Apocalypse est encore généralement comme un livre scellé dans l'église même de Jésus-Christ, celle-ci ne doit s'en prendre qu'à elle-même et à son défaut de foi?

Ici on me fera quelques objections, auxquelles je suis tenu de répondre. — Je commence par celle qui me paraît la plus éloignée de la vérité.

1. Selon M. Darby, auquel se rattachent plusieurs autres interprètes modernes, les prophéties apocalyptiques sont obscures et le sens en est encore plus ou moins voilé, parce que dès le chap. IV elles se rapportent à des temps à venir, qui sont encore peut-être loin de nous. Ces frères entendant à la lettre les quarante-deux mois du règne persécuteur de l'antichrist (Apoc. XIII, 5), sont conduits à admettre que les *choses à venir* prédites dans ce livre se rapportent exclusivement aux derniers jours de l'économie actuelle et qu'elles ne commenceront à se réaliser qu'à l'approche et dans la courte durée de ces trois ans et demi où doit régner, selon eux, le grand adversaire de l'église, l'*homme de péché* que « le Seigneur détruira par le souffle de sa bouche et qu'il anéantira par la splendeur de son avénement. » (2 Thes. II, 3, 4, 8.)

Mais cette affirmation aurait besoin d'être appuyée de preuves plus solides que celles qu'on rattache à des théories au moins fort douteuses sur l'apostasie de l'église ou celles

[1] *Nous* : je ne veux pas dire *vous* ou *moi*, tel ou tel fidèle considéré à part, mais l'*église* de Dieu, le *corps de Christ*, dont nous sommes, chacun en particulier, des membres distincts, mais solidaires, ou comme s'exprime saint Paul, *membres les uns des autres*. (Rom. XII, 5.)

d'un *littéralisme* qui ne s'harmonise en aucune manière avec le caractère essentiellement symbolique des révélations apocalyptiques. Car il est invraisemblable au plus haut degré que la série des grands événements qui doivent précéder l'avénement de Christ et qui, étant l'objet principal de cette révélation, ne remplissent pas moins de seize chapitres (IV-XIX), s'accomplisse tout entière dans la courte durée de trois ou quatre années ordinaires. Comment pourrait-on nous persuader que le Seigneur Jésus révélant à son apôtre, et par lui à son église, *les choses qui devaient arriver dans la suite* des temps, après avoir dit à ses disciples : « Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous conduira *dans toute la vérité* et il vous annoncera *les choses à venir* » (Jean XVI, 13), comment, dis-je, nous persuader que dans cette révélation des choses qui devaient arriver notre Sauveur n'ait pas dit un mot sur les destinées de son église durant les dix-huit siècles, et plus encore peut-être, qui devaient s'écouler jusqu'à la manifestation de l'antichrist? A-t-il pu oublier ces mille milliers de martyrs qui ont tant souffert pour son nom, soit avant la chute du paganisme romain, soit durant les longs siècles de l'apostasie papale? Ou, s'il avait des raisons mystérieuses pour n'en rien dire, comment ne nous a-t-il pas tout au moins avertis de ce long et inexplicable silence? Enfin, si à l'exception d'une partie préliminaire, comprenant les trois premiers chapitres, et de la fin du livre, cette portion de l'Ecriture ne nous concerne point directement, nous chrétiens de l'économie présente, pourquoi cette recommandation si spéciale, qui s'adresse à tous et qui ne nous est donnée aussi expressément pour aucun autre livre du Nouveau Testament, de *lire et d'écouter les paroles de cette prophétie,* et qui est accompagnée de ce motif : *parce que le temps est proche?* L'objection de nos frères *futuristes* (c'est ainsi qu'on appelle les partisans de l'opinion que je viens d'énoncer) me paraît donc sans valeur, parce qu'elle se rattache à un système d'interprétation et de vues prophétiques qui n'a point sa base dans la parole de Dieu.

2. Il est d'autres interprètes qui, ne pouvant nier toute application des prophéties apocalyptiques à l'histoire, ni se rendre compte de certaines difficultés qui paraissent grandes quand on suit les commentateurs de l'école historique, ont adopté une méthode intermédiaire. Renonçant à chercher l'accomplissement de ces divins oracles dans la suite des faits de l'histoire ecclésiastique, ils ne veulent y voir que les principes généraux du gouvernement de Dieu exposés dans une sorte de poésie dramatique et divine. C'est l'opinion de plusieurs théologiens d'Allemagne, à laquelle M. le professeur Godet a prêté dernièrement l'appui de son talent, dans un livre rempli d'ailleurs de vues aussi intéressantes que lumineuses (*Etudes sur le Nouveau Testament*, pag. 325), mais qui, ce me semble, a fait fausse route dans sa manière de comprendre l'Apocalypse. En effet, si nous nous laissons guider en toute simplicité par les indications du livre lui-même, nous n'en chercherons point le sujet principal ailleurs que dans l'histoire de l'église chrétienne, à partir des jours de l'apôtre Jean. L'objet du livre est énoncé dès les premiers mots : c'est de « montrer aux serviteurs de Jésus les choses qui devaient arriver bientôt. » — Après la vision du premier chapitre, le Seigneur dit à son prophète : « Ecris les choses que tu as vues, celles qui sont et celles qui doivent arriver après celles-ci. » Remarquez les deux classes de *choses* qui font le sujet de cette révélation : 1° *celles qui sont,* c'est-à-dire la situation de l'église chrétienne, telle qu'elle existait aux jours de saint Jean; et 2° les *choses qui devaient arriver après celles-là* et non pas longtemps après; car alors déjà *le temps* prédit *était proche.* (Vers. 3, 19.) — Et lorsque, après avoir décrit dans les sept épîtres l'état satisfaisant ou relâché des églises de son époque, le Seigneur annonce à l'apôtre qu'il va lui en révéler les

destinées futures, il s'exprime de nouveau dans les mêmes termes : « Monte ici et je te montrerai les choses qui doivent arriver après celles-ci. » (IV, 1.) — Enfin, le caractère vraiment historique de l'objet des visions de l'apôtre se montre dans bon nombre d'expressions indiquant manifestement une suite continue de faits qui devaient se dérouler dans l'histoire : « Alors, — en ces jours-là, — à cette même heure, — après ces choses, — voilà, un malheur est passé; en voici encore deux autres; — voilà, le second malheur est passé; voici le troisième qui vient bientôt.... » N'est-ce pas là un langage incompréhensible dans tout autre système d'interprétation que celui de l'école historique?

3. Mais si l'histoire de l'église correspond réellement aux révélations de l'Apocalypse, comment se fait-il que les interprètes qui partagent cette manière de voir soient si peu d'accord entre eux dans les explications qu'ils nous donnent? Leurs contradictions, leurs nombreuses divergences et, il faut ajouter, les difficultés considérables que ces interprétations laissent encore dans l'esprit, ne démontrent-elles pas l'erreur fondamentale du point de départ qui leur est commun à tous?

Cette objection semble d'abord bien forte. Aussi ne saurais-je m'étonner que, dans ce siècle qui remet tout en question, elle ait porté tant d'esprits, et des esprits distingués, à chercher dans un tout autre ordre d'idées le vrai sens de la révélation de Jésus-Christ. — Toutefois examinons-la de plus près.

Demanderait-on peut-être qu'il y ait entre la prédiction divine et les faits une correspondance tellement frappante qu'elle saute aux yeux des plus prévenus et qu'il soit moralement impossible de la contester? — Une telle exigence serait excessive; car, à cette condition, il n'est aucune prophétie dont l'accomplissement dans l'histoire pût être suffisamment constaté, non pas même les prophéties messianiques de l'Ancien Testament; puisque ces prédictions, que nous autres chrétiens nous voyons si évidemment, si pleinement accomplies en la personne de Jésus de Nazareth, n'ont pas empêché l'immense majorité des juifs de le méconnaître quand il est venu, eux qui, instruits par ces divins oracles, l'attendaient et l'attendent encore. Il est donc possible, sous l'empire de certains préjugés, de ne pas voir l'accomplissement d'une prophétie dans les faits correspondants de l'histoire.

On peut s'en étonner. Je comprends même que plusieurs, pour n'y avoir pas suffisamment réfléchi, en tirent une conséquence d'incrédulité sur la prophétie même ou sur sa vraie interprétation. Mais si nous étudions mieux le sujet et dans un esprit de foi, nous serons plutôt conduits à admirer, jusque dans ces difficultés qui nous arrêtent, les voies merveilleusement sages de notre Dieu. Il ne suffisait pas, en effet, pour l'établissement du règne que le Christ avait mission de fonder, d'abord en Israël, que ce peuple le reçût extérieurement, en reconnaissant en lui le Libérateur promis par les prophètes : il fallait encore, il fallait surtout qu'il devînt, sous la loi du Messie, un *peuple de franche volonté*, et pour cela, que les âmes se convertissent sérieusement. Aussi le Seigneur avait-il envoyé devant lui Jean-Baptiste, qui par la prédication de la repentance devait « aplanir sa voie et lui préparer un peuple bien disposé. » On sait comment le Précurseur fut accueilli des principaux de la nation, et quel fut le fruit du ministère du Seigneur lui-même. Ne s'étant point repentis, ils n'ont point reconnu en la personne de Jésus le Sauveur promis par leurs prophètes; ils ont dit : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous; » et le royaume du Christ s'est formé des petits, des humbles, de ceux qui l'ont reçu avec amour comme de petits enfants. Mais que serait-il arrivé si les chefs, les scribes et les docteurs de la Loi, suivis de la masse du peuple, sans se convertir véritablement, mais contraints par une évidence irrésistible, l'avaient acclamé comme le Messie promis? Qu'on en juge par l'enthousiasme et les vrais

sentiments des cinq mille qui voulaient l'enlever et le proclamer roi, à la suite du miracle par lequel il les avait nourris et rassasiés près du lac de Tibériade.... Non, il ne fallait pas que les rebelles ne pussent *volontairement* s'y méprendre, et s'il importait que les Nathanaël, que les vrais Israélites pussent dire avec certitude : « Nous avons trouvé le Messie » (Jean I, 29-50), il n'était pas moins convenable que cette révélation ne fût pas d'une évidence absolue pour les esprits légers, pour les cœurs impénitents.

J'entrevois une sagesse non moins profonde dans la forme bien plus obscure, — il faut en convenir, — des révélations apocalyptiques, de ces révélations ayant pour objet de montrer à l'église chrétienne les épreuves et les délivrances qui lui seraient dispensées dans la suite des âges. Il fallait sans doute que ces prophéties fussent assez claires pour que la portion fidèle de l'église en reçût instruction; mais il importait également qu'elles restassent voilées à la chrétienté apostate, au milieu de laquelle ce saint livre, qu'elle reçoit, aussi bien que nous, comme divinement inspiré et qui la condamne, demeure comme un témoignage irrécusable de la vérité de notre foi.

Mais, dira-t-on, s'il fallait que la prophétie demeurât un mystère pour les hommes égarés qui auraient intérêt à la démentir, comment s'expliquer qu'elle ait été jusqu'à présent tout aussi mystérieuse pour la portion fidèle de l'église, s'il est vrai qu'elle soit destinée à nous faire connaître ce qui devait arriver sous l'économie actuelle?

Enoncée en ces termes, l'objection n'est pas fondée en fait; elle est au moins exagérée. Les chrétiens de notre siècle se sont écartés de la seule voie dans laquelle les prophéties de l'Apocalypse seraient devenues pour eux de plus en plus lumineuses; mais il n'est pas exact de dire qu'elles n'aient jamais eu un sens positif et certain dans les croyances de la vraie église. Il suffit ici de rappeler les docteurs et les fidèles de la bienheureuse réformation, à commencer par Luther, puis les huguenots et autres protestants qui ont su reconnaître Rome papale et l'apostasie romaine dans les visions symboliques de la *Bête* et de *Babylone*. A la vérité, ils n'ont compris ces prophéties que très imparfaitement et leurs commentaires sont loin de lever toutes les difficultés que leurs adversaires pouvaient leur opposer. Mais on ne saurait nier qu'ils n'aient assez compris l'Apocalypse pour en être puissamment fortifiés dans leur foi et dans leur résistance à l'autorité usurpée de la cour romaine. — Que n'a-t-on persévéré jusqu'à maintenant à étudier la révélation de Jésus-Christ dans le même esprit de foi qui animait nos pères! Mais avec la fin de la domination persécutrice de Rome, avec la sécurité que nous a apportée la révolution de 1789, est aussi venu, au moins de notre part, le relâchement, pour ne pas dire la cessation de nos luttes de controverse avec l'église romaine. Nous avons recherché la paix à tout prix avec nos adversaires ecclésiastiques; nous avons trop oublié l'inimitié irréconciliable qui existe entre le fond de leurs doctrines et la foi que nous professons, et nous n'avons pas voulu voir dans la grande prostituée de l'Apocalypse la représentation figurée du romanisme idolâtre et persécuteur des temps modernes. De là à la négligence des études du mystérieux livre, il n'y avait qu'un pas; et ce pas, les protestants n'ont pas tardé à le faire. Comment s'étonner, après cela, que, dans le sein même de la vraie église, on sache si peu encore comment il faut entendre la révélation de Jésus-Christ et qu'on ne soit pas même d'accord sur ce qui en fait le sujet véritable!

Persuadé que les visions symboliques de l'Apocalypse sont, comme l'écrivain sacré le déclare, une révélation des *choses qui devaient arriver dans la suite*, et que par conséquent c'est dans les faits de l'histoire ecclésiastique que nous devons en chercher l'accomplissement, mais croyant aussi que les nombreuses divergences de vues des interprètes de l'*école historique* et les erreurs

qu'ils ont commises tiennent, par-dessus tout, aux imperfections de la méthode qu'ils ont suivie, j'ai essayé une explication de ce saint livre, en suivant la méthode que réclame sa forme essentiellement symbolique et qui exclut tout arbitraire [1]. Elle consiste à prendre constamment pour guide de ses interprétations les emblèmes et la langue symbolique des prophètes, dont la signification n'est pas douteuse, — tout en se souvenant de donner un sens symbolique, et non littéral, aux expressions du texte qui se rattachent au cadre d'une vision symbolique. Par ce double principe, on arrivera à une intelligence claire et certaine des prophéties de l'Apocalypse; car cette méthode, si nous ne nous faisons pas étrangement illusion, n'est que l'application de cette règle d'interprétation qui nous est donnée par la parole de Dieu, que *la sainte Ecriture doit être interprétée par l'Ecriture elle-même.* (Néh. VIII, 8.)

A. H.

HISTOIRE RELIGIEUSE

La cabale.

M. le rabbin Wertheimer a donné récemment, à Lausanne, une conférence qui a vivement intéressé ses auditeurs. Ce sujet nouveau, peu familier à la plupart des assistants et environné de beaucoup d'obscurité, a pu cependant être bien compris, grâce à l'exposition claire et facile du conférencier. Appelé à parler des croyances chrétiennes, il a été impartial, sauf sur un point que je toucherai plus tard. Après l'avoir entendu, nous avons ouvert l'*Encyclopédie biblique* de Kitto. Profitant des lumières que cet auteur et le rabbin nous ont fournies, nous pouvons donner l'aperçu suivant des doctrines cabalistiques.

Le mot *cabale* signifie en hébreu *don de Dieu.* C'est en effet la prétention des cabalistes que leur doctrine a été enseignée à notre premier père en Eden, puis transmise aux patriarches, aux prophètes et à divers hommes de Dieu, jusqu'à l'époque où elle fut rédigée. Cette prétention est de tout point mal fondée. Car d'abord on sait positivement que la cabale est un tissu d'opinions diverses et étrangères les unes aux autres, professées dans les premières années de l'ère chrétienne par des juifs, des chrétiens et des philosophes païens. Il paraît ensuite évident, par toutes les données historiques et par la littérature du sujet, que l'origine de la cabale doit être attribuée à la cause suivante. Les Juifs dispersés parmi les Gentils se trouvèrent, en diverses contrées favorisées par la culture philosophique et littéraire, très inférieurs aux savants et aux lettrés, surtout dans les deux siècles qui précédèrent et suivirent l'ère chrétienne. Avec leurs vues étroites sur la signification de l'Ancien Testament, telles que les pharisiens les conservaient, ils ne pouvaient soutenir la lutte contre les philosophes païens et chrétiens. Ne voulant pas ou ne sachant pas étudier et interpréter la Loi sous le point de vue messianique et spirituel, ils empruntèrent la plume d'un Espagnol qui vivait au XIVe siècle. Ce personnage composa le fameux ouvrage nommé *Sohar*, c'est-à-dire splendeur, et l'attribua à Siméon ben Iochaï, disciple d'Akibah, célèbre rabbin du premier siècle. On a découvert tout récemment la fraude par une lettre de sa femme où elle avoue l'imposture.

Ce qui est étrange, c'est la faveur dont cette doctrine a joui jusqu'à notre temps. On trouve, en effet, chez les juifs et les catholiques certains usages et rites empruntés à la cabale. Elle a fasciné même d'illustres docteurs, tels qu'Origène, des rois tels qu'un Pédro d'Aragon, des papes, des savants chrétiens tels qu'un Pic de la Mirandole, qui, au

[1] Voir l'*Apocalypse ou révélation de Jésus-Christ*, brièvement expliquée par l'Ecriture et par l'histoire, par A. Henriquet, pasteur. — Paris, J. Bonhoure éditeur, 1878, et à Lausanne chez l'auteur, avenue de Beaulieu 2.

XVe siècle, écrivait : « Après avoir acheté à grands frais les livres de la cabale et les avoir lus avec empressement et beaucoup de travail, j'y ai trouvé, Dieu en est témoin, non pas tant le judaïsme que le christianisme. Là se lit le mystère de la Trinité, de l'incarnation du Verbe, la divinité du Messie. Là j'ai rencontré sur le péché originel, sur son expiation par le sacrifice de Jésus-Christ, sur la céleste Jérusalem, sur la chute des démons, sur le purgatoire et sur l'enfer, ce que je lis habituellement dans les écrits de saint Paul, de Denys, de Jérôme et d'Augustin. » (*Thèse philosophique*, pag. 349.)

Pour arriver au point de tromper des hommes tels que ceux que je viens de citer, comment les cabalistes s'y sont-ils pris? Ne possédant pas l'esprit de Dieu pour comprendre l'Ancien Testament, car le voile demeure encore sur leurs yeux quand ils lisent Moïse et les Prophètes (2 Cor. III, 14, 15), ils ont eu recours à un système d'interprétation des Ecritures qui présente les trois modes suivants.

1° *Géométrie.* Selon ce mode, les lettres d'un mot sont considérées d'après leur valeur comme signe numérique. (On sait que les anciens se servaient de lettres au lieu des chiffres arabes, alors inconnus.) Après avoir compté la valeur des lettres d'un mot, les cabalistes se croient permis de lui substituer dans le texte sacré tout autre mot de de la même valeur, selon leur convenance. Ainsi Silo et Messie peuvent se mettre à la place l'un de l'autre.

2° *Permutation.* On altère un mot qu'on veut remplacer en lui ôtant une ou plusieurs lettres auxquelles on subtitue d'autres, tout en ayant soin de conserver au mot la même valeur numérique. Ainsi, *Michel* peut être remplacé en hébreu par *Mon ange,* et vice-versa.

3° *Notarial.* Le mot est considéré non d'après sa signification, mais d'après les lettres qui le composent, chacune étant prise *séparément,* et formant la première ou la dernière lettre d'un mot nouveau. Ainsi le mot *Maccabée,* expliqué de cette manière, se lit : Qui est comme toi en l'Eternel Dieu? *Adam* signifie : *poussière, sang et fiel.*

On a ensuite attribué aux mystérieuses combinaisons de ces lettres une puissance occulte, capable d'accomplir des œuvres surnaturelles. Les cabalistes ont prétendu que Jésus-Christ ayant appris la cabale en Egypte, avait pu, au moyen des lettres du nom de Jéhovah et selon la manière dont il les prononçait, opérer ses miracles et en transmettre le secret à ses disciples.

Après cette exposition on ne sera pas surpris de lire dans le *Sohar* les paroles suivantes :

« Malheureux est l'homme qui croit que la loi ne contient que ce qui parait à sa surface. Si cela était vrai, il y aurait aujourd'hui des hommes qui pourraient la surpasser en sagesse et en science. Mais la loi a pris un corps. Et en effet, si les anges sont obligés, quand ils descendent sur la terre, de prendre un corps, afin de pouvoir subsister dans le monde, et être reçus par lui, combien plus était-il nécessaire que la loi qui a créé les hommes (l'auteur trouve sans doute moyen de substituer le mot *loi* à celui de *Dieu*), et qui est l'instrument par lequel le monde est créé et conservé, fût revêtue d'un corps qui pût être reçu par l'humanité. Ce corps, c'est son histoire. Si quelqu'un croit qu'il n'y a pas une âme dans cette histoire, qu'il n'ait aucune part dans la vie à venir! »

Voilà ce qui était censé reçu et approuvé par la synagogue au premier siècle.

Selon la dogmatique du *Sohar*, rien de plus mystérieux et de plus inintelligible que la divinité. En voici l'exposé. Comme Dieu ne peut être défini ou qualifié par aucun terme usité dans nos langues, et que le mot *être* est encore trop humain pour lui être attribué, il est vrai de dire que Dieu est et qu'il n'est pas, qu'il sait et ne sait pas, qu'il agit et n'agit pas, qu'il est infini et ne se trouve nulle part : c'est le néant. Pour *de-*

venir il doit créer. S'il ne crée pas, son existence est nulle. C'est la création qui a *créé Dieu.* Aussi la cabale fait-elle remarquer que le premier verset de la Bible doit se lire ainsi: « Au commencement créa Dieu, et non Dieu créa, » le mot créer étant dans l'original avant celui de Dieu. Le conférencier ajouta, non sans quelque malice, que certains philosophes allemands, très fiers de leur Dieu *qui devient,* ne se doutent pas que la cabale le leur a révélé ou les a précédés.

De la profondeur infinie où il se cache, Dieu, semblable à un volcan, se manifeste par des explosions et une splendeur ineffable. Mais qu'est-ce qu'une telle divinité peut être pour l'intelligence, pour la conscience et pour le cœur? Rien. Aussi certains sectaires russes, qui aujourd'hui professent la même croyance sur Dieu, sont-ils nommés à juste titre *nihilistes.*

De ce volcan intérieur procède le soleil suprême, qui lui-même encore n'est rien sans les rayons lumineux qu'il lance. Ces rayons sont divisés en neuf cercles lumineux, *séphiroth,* ou sphères. Chacune de ces sphères concentriques possède une faculté ou un attribut.

Les trois premières sont des perfections divines nécessaires à la *manifestation* de Dieu et à son action, telles que la toute-puissance, etc.

Les trois suivantes se rapportent à la *création,* sagesse, beauté, etc.

Les trois dernières concernent les *facultés,* qui mettent l'homme en rapport avec la divinité : conscience, etc.

On le voit, il y a ici un singulier mélange de physique et de morale, du matériel et de l'immatériel. C'est le soleil et la lumière qui forment la transition et le lien entre l'esprit et la matière.

Les cabalistes prétendent que Malachie leur a emprunté, pour désigner le Messie, l'expression de *soleil de justice,* et l'évangéliste Jean, celle de *lumière qui, venant au monde, éclaire tout homme.* De ces sphères partent des étincelles qui tombent sur des corps humains; ces étincelles sont des âmes qui s'incarnent.

Le soleil de Dieu étant éternel et sans accroissement, ni diminution, les rayons le sont aussi et les étincelles pareillement. Toutes les âmes sont donc éternelles et leur nombre est invariable. De là résulte, non la métempsychose indoue, mais la transmigration des âmes. Celles-ci, selon la manière dont elles sont bien ou mal reçues dans un corps, retournent, après la mort du corps, dans le premier cas, dans le rayon pour être de nouveau lancées; dans le second cas, elles errent jusqu'à ce qu'elles trouvent un bon accueil et un corps d'où elles puissent rentrer dans le rayonnement. Les choses continueront à se passer ainsi jusqu'à se que se manifeste le dixième séphiroth, celui du *Messie.*

Ce Dieu incarné n'est pas, selon le *Sohar,* un Rédempteur venant affranchir Israël de sa sujétion et le rassembler sous son sceptre triomphant; il n'est pas davantage le Sauveur qui, par son sacrifice expiatoire, rachète spirituellement son peuple. Non, c'est le rayon le plus parfait du soleil divin qui, resplendissant de toutes parts par ses étincelles multipliées, comme le bouquet dans un feu d'artifice, réunit tous les autres feux, les absorbe en en recueillant toutes les étincelles, c'est-à-dire les âmes, et les transforme à sa propre substance, pour rayonner éternellement. Aux yeux de quelques-uns, *éblouis par tant de lumières,* les trois rangs de séphiroth représentent la Trinité. Le dixième est l'incarnation du Messie. Le rayonnement, c'est le ministère des anges, et l'absorption de toutes les étincelles par le dernier rayonnement, c'est la béatitude céleste procurée par Jésus-Christ.

Je ne puis expliquer ici comment les Juifs, les catholiques et les protestants ont cru trouver dans la cabale un appui à leurs opinions. Toutefois elle a été rejetée officiellement et traitée d'hérésie par la synagogue et par l'église romaine. Chez les protestants,

quelques docteurs et quelques sectaires seulement y ont puisé certaines idées théosophiques.

Avant de terminer, le conférencier a insisté sur les funestes conséquences d'une pareille théologie, qui n'est autre chose qu'un panthéisme déguisé. Il en a fait ressortir le mal pour les individus, pour la famille et pour la société religieuse. Nous ne le suivrons pas sur ce terrain où nous sommes d'accord avec lui. Mais il est un point sur lequel nous devons nous arrêter.

M. Wertheimer partage l'opinion de ces juifs dispersés dans le monde qui, se trouvant en face des philosophes et des chrétiens, reconnaissent que leur loi est insuffisante et que l'Ancien Testament doit être complété par un enseignement nouveau sur Dieu et ses attributs, sur l'âme et son immortalité, sur le ministère des esprits intermédiaires et sur le jugement final. Mais il repousse, avec l'orthodoxie juive, la cabale; il prétend qu'elle ne donne pas les lumières nécessaires à l'homme et que la doctrine du *Sohar* est funeste à la moralité. Mais que met-il à la place de la cabale? L'Evangile? Erreur; c'est le Talmud qu'il lui substitue. Au dire de M. Wertheimer, le Talmud complète si bien l'Ancien Testament que les juifs n'ont rien à envier, et par conséquent rien à emprunter aux gentils.

De là il tire deux conséquences bien inattendues.

La première est que les missionnaires évangéliques se trompent fort lorsque dans leurs controverses avec les Israélites ils en appellent uniquement à l'Ancien Testament, puisque aux yeux des Juifs éclairés ce livre sacré ne renferme que les premiers éléments de leur religion, et qu'il ne peut et ne doit être compris que selon les enseignements talmudiques.

La seconde est que les conversions de juifs au christianisme, quand elles sont sincères et non achetées, ont été préparées par l'étude du Talmud qui enseigne aux prosélytes beaucoup de choses qui sont en harmonie avec la doctrine chrétienne, entre autres la grâce et la miséricorde de Dieu, la purification et le salut des âmes, la béatitude céleste, etc. Le conférencier a même fait remarquer que bon nombre de pratiques recommandées par le Talmud sont conformes à celles du catholicisme romain, ainsi la prière pour les morts, qui suppose un purgatoire.

En lisant de telles assertions sur l'insuffisance de la Parole de Dieu et en observant que partout où l'on ajoute à la révélation on tombe sous le joug d'inventions et de commandements d'hommes, nous apprécierons chaque jour davantage le principe posé par nos bienheureux réformateurs: La Bible, toute la Bible, rien que la Bible.

E. P.

REVUE CRITIQUE

Histoire de la Confédération suisse, par L. Vulliemin. Des plus anciens âges aux temps modernes. — Lausanne, Georges Bridel éditeur, 1875.

I

M. L. Vulliemin est assez connu de nos lecteurs pour qu'il soit superflu de le leur présenter à l'occasion de son nouvel ouvrage. Quiconque a lu une page de ce véritable historien, sait à quoi s'en tenir sur cette recherche consciencieuse des faits, sur ce besoin de vérité qui caractérise sa critique, sur cette exposition si calme en même temps que si chaleureuse, sur cette narration limpide, sur cette délicatesse de touche, sur cet *esprit* qui perce partout, sur cette sincérité de jugement que la passion du bien dicte seule. A M. Vulliemin appartiennent la perspicacité dans le coup d'œil et la finesse dans l'expression. Il y a des historiens qui s'élèvent si haut, qu'ils perdent de vue le réel et tombent dans la fantaisie; il en est d'autres qui, confondant l'éloquence avec l'histoire, s'enivrent de phra-

ses sonores. M. Vulliemin, toujours exact, toujours précis, ne se paie pas de mots. Et comme il est tout à son sujet, il communique à son récit quelque chose de ses qualités personnelles.

Envisagé comme historien, M. Vulliemin a plus de droits que bien d'autres à notre affection et à notre reconnaissance, car il est avant tout un historien national, un historien patriote. Il a consacré sa vie, ses talents, ses veilles à la patrie suisse en général, et à la patrie vaudoise en particulier. Prenez la liste de ses œuvres, — et nous ne parlons pas ici d'une foule d'opuscules, de mémoires, de notices, d'articles de revues sortis de sa plume facile, — ces œuvres, vous le verrez, sont toutes destinées à faire revivre, à mettre en une lumière nouvelle certaines périodes importantes de notre histoire, certaines figures consacrées par le temps et rappelant de grands souvenirs. — C'est dans un esprit vraiment large que M. Vulliemin étudie et expose l'histoire nationale. C'est un Suisse qui parle à des Suisses, même quand le cadre de ses récits ne dépasse pas les limites du canton de Vaud ou de la Suisse romande. On sent toujours battre chez lui le cœur de l'*Eidgenosse*, et l'épigraphe de l'*Histoire de la Confédération suisse* exprime aussi bien la pensée de M. Vulliemin que celle de J. de Muller : « Nous n'écrivons pas cette histoire, qui est la vôtre, ô confédérés! pour remplir quelques heures de vos loisirs, mais afin que vous sachiez ce que vous fûtes, ce que vous êtes, et ce que vous êtes appelés à devenir. » Si, chez M. Vulliemin, la malicieuse bonhomie du Vaudois perce dans une foule de mots, de réflexions courtes, retenues en quelque sorte et qui font sentence, d'un autre côté, le labeur patient qui caractérise l'esprit germain se retrouve partout dans son œuvre et la rend digne de toute confiance.

N'est-ce pas un spectacle émouvant que de voir un vieillard de soixante-dix-sept ans, — c'est lui qui nous dit son âge, on ne s'en douterait pas en le lisant, — entreprendre avec l'ardeur de la jeunesse, avec le sérieux de l'âge mûr, avec la sagesse que donne l'expérience de la vie, une œuvre de longue haleine, sans se demander s'il arrivera au terme, heureux seulement d'employer le reste de ses forces au service de la patrie qu'il aime? Quel exemple M. Vulliemin ne donne-t-il pas ainsi à ces jeunes générations actuelles si promptement lasses du *long espoir et des vastes pensées*, et qui ont hâte d'arriver à la jouissance dans un honteux *far niente*.

II

Tous ceux qui savaient que M. Vulliemin préparait une nouvelle histoire de la Confédération suisse, attendaient cet ouvrage avec une impatience bien légitime. Loin de nous l'idée d'établir ici aucune comparaison qui serait défavorable à ce que nous possédons déjà sur ce sujet. Nous ne serions pas le dernier à rendre toute justice à des travaux antérieurs, animés tout à la fois du souffle de la science et du souffle du patriotisme. Mais beaucoup, dans notre pays, nous comprendront si nous disons que nous avions besoin d'un livre qui ne fût pas trop long et qui, cependant, ne fût pas un livre d'école, un manuel à étudier; d'un livre qui pût se lire en famille, le soir, au foyer domestique, et qui remplaçât, pour un moment du moins, et avantageusement, tant de lectures dont le moindre tort est de dissiper un temps qui pourrait être mieux employé. Nous voudrions voir le livre de M. Vulliemin dans toutes les familles, entre les mains des jeunes gens en particulier, c'est une lecture saine, forte, instructive et intéressante. Mieux qu'un autre M. Vulliemin était qualifié pour raconter l'histoire générale de la Suisse aux peuples de la Suisse romande. Ecrivant dans notre langue, mais avec la pureté d'un accent qui n'enlève rien au parfum alpestre du terroir, il résume pour nous une histoire qui appartient, dans sa majeure partie, à d'autres plus qu'à nous, et il nous fait sentir dans quelle mesure cependant cette histoire est *la nôtre*. L'esprit

rgement *confédéral* qui anime l'historien, ns faire perdre de vue le clocher natal, ous fait oublier que vous êtes d'ici plutôt e de là. Nous estimons que M. Vulliemin , ainsi vaincu l'une des plus grandes diffiultés que présente l'histoire suisse. Cette hisire n'est pas facile, en effet. La situation si iverse des différentes contrées, des différents ays qui ont fini par constituer des cantons; s relations si variées, parfois si étranges de es cantons; tout ce long travail de préparaion, de fusion d'éléments en apparence hétéogènes, cette unification, si laborieusement herchée; si précaire bien souvent, si nécesaire à la vie de l'ensemble, et si compromise n certains moments: tout cela présente à ien des esprits l'aspect d'un chaos, le specacle de complications en apparence inextriables. En lisant l'ouvrage de M. Vulliemin, ous n'éprouvez plus cette impression: les aits viennent se ranger dans leur ordre, se classer à leur place, à l'heure voulue; les événements se déroulent sous vos yeux, lents ou rapides, suivant la loi de leur développement. Vous vous attendiez à faire péniblement votre chemin à travers une forêt vierge, et vous êtes charmés de voir le sentier s'ouvrir facile sous vos pas, et sans danger, même au penchant des abîmes.

III

Pourquoi cette confiance que vous inspire l'historien? Parce que cet historien est un savant tout autant qu'un poëte. L'histoire suisse, comme toute histoire héroïque, a toujours prêté à la poésie, à l'épopée. Ce ne sont pas seulement les Suisses qui ont idéalisé leur histoire : ce sont les Allemands, ce sont même les Français, qui ont célébré les héros helvétiques, en usant pour cela, en abusant même de la légende et de la tradition.

La légende n'est pas l'histoire; elle en est une des faces poétiques et non pas la seule, car les faits eux-mêmes, dans leur réalité, ont parfois une suprême poésie. La légende est un jeu de l'imagination qui, s'emparant d'un fait vrai ou seulement possible, le développe l'embellit au gré de sa fantaisie. Mais si la légende n'est pas l'histoire, s'il faut se garder de les confondre, il n'en est pas moins vrai que la première se place constamment sur le chemin de l'historien. C'est une sirène qui nous attire dans Charybde, si ce n'est dans Scylla; il faut que, nouvel Ulysse, l'historien se bouche les oreilles; pas assez, toutefois, pour qu'il ne discerne dans l'incantation trompeuse la note utile. C'est en gardant cette note qui vibre dans son esprit que l'historien reste poëte. En doutez-vous? Lisez le livre de M. Vulliemin. Ce parfum de poésie qui s'en émane, sont-ce les faits de l'histoire qui *seuls* le produisent? Ah! quand vous aurez déroulé sous nos yeux les hauts faits authentiques de nos aïeux, présenté à notre admiration les actes de vertu de nos devanciers, vous aurez certainement relevé le côté poétique de notre histoire. Mais il y a autre chose encore; il y a l'esprit de la légende, cet esprit subtil qui pénètre cette histoire et l'empreint d'une indéfinissable poésie. M. Vulliemin le sait bien. Lisez son chapitre sur le développement de la tradition en Suisse et sur les origines de la Confédération. (Pag. 357-363) Quand vous l'aurez lu, vous répéterez, après l'auteur et avec le poëte :

Aussi longtemps que les Alpes reposeront sur leurs bases
On parlera de Tell, l'archer.

Toute la question est donc de savoir quelle place il faut faire à la légende et à la tradition. Il est certain, comme le dit fort bien M. Vulliemin, que « telle légende, accueillie par la nation et devenue partie de son existence, possède plus de valeur morale et a acquis plus d'importance historique que bien des faits matériellement constatés. » Il y a en effet des légendes qui répondent si bien à l'esprit d'un peuple, qu'elles reproduisent en quelque sorte idéalement ce que ce peuple aurait fait, si les circonstances s'y étaient prêtées. C'est ainsi que les légendes relatives aux origines de la Confédération et à la con-

quête des libertés primitives, ont une réalité morale qui, les circonstances étant données, serait devenue une réalité de fait. De là leur vivante existence dans l'esprit de la nation et leur *matérialisation* graduelle dans des lieux devenus historiques et que l'on ne visite jamais sans une profonde émotion. La légende est née dans l'esprit de nos ancêtres, parce qu'ils étaient eux-mêmes dignes d'accomplir les grandes actions qu'ils attribuaient, dans leurs poétiques conceptions, à leurs propres aïeux. Grands dans leur héroïque simplicité, ils s'élevaient sans peine au sublime.

IV

C'est au bruit des légendes et des traditions que notre enfance et notre jeunesse ont été bercées. Plus d'un lecteur en voudra peut-être à M. Vulliemin d'avoir porté la lumière dans le demi-jour mystérieux où il se complaisait. Et cependant, voyez quels ménagements vis-à-vis de la muse, quelle délicatesse de procédés, quel respect vraiment filial! C'est à peine s'il y touche; son silence en dit plus que ne le feraient beaucoup de paroles, c'est le silence de la vérité. D'ailleurs l'historien n'est pas un sceptique, un de ces hommes qui se plaisent à démolir, à entasser des ruines. Le fin sourire que vous voyez errer sur ses lèvres, n'est pas le sourire d'un Voltaire triomphant de la faiblesse par le sarcasme, c'est la révélation d'un esprit qui découvre la vérité sous le symbole; d'un esprit persuadé que « toute conquête de la vérité est une force pour la patrie. » Aussi, après un premier moment de surprise, n'en voudra-t-on point à M. Vulliemin; on le remerciera bien plutôt d'avoir « veillé à ne jamais laisser se confondre les deux sources d'instruction. » Poëte, il a su se défendre contre les sollicitations de la muse; homme de science, il a réussi à colorer ses récits des tons chauds de la poésie.

La critique a fait son œuvre. Il y a des gens qui ne peuvent en prendre leur parti et qui ne cherchent dans la Suisse primitive que le chapeau de Gessler et la flèche de Guillaume Tell. M. Vulliemin accepte pleinement les résultats de la critique et son livre est plein de cette science de bon aloi à laquelle les diverses sociétés d'histoire de notre patrie suisse ont donné une si vigoureuse impulsion depuis une quarantaine d'années. M. Vulliemin s'est heureusement inspiré de leur esprit large, élevé, vraiment scientifique; il a habilement exploré les archives nationales; il a fait personnellement une connaissance intime avec le pays dont il devait retracer l'histoire avec tant de charme; il a, — qu'on nous passe cette expression, — *vécu* cette histoire, et voilà pourquoi elle est sortie de ses mains vivante et rajeunie. Chez lui le savant n'a rien de sec, le poëte, rien de romanesque: chez lui, comme dans les faits qu'il raconte, « l'histoire et la poésie ont fait route ensemble, se donnant la main. »

M. Vulliemin ne nous a encore donné que la première partie de son œuvre. Nous faisons des vœux sincères pour qu'il lui soit accordé d'achever un travail que tous ses lecteurs attendent déjà avec impatience. Celui qui a éclairé d'une si vive lumière les anciens âges de notre histoire, sera un guide non moins sûr dans l'étude des faits et des questions qui marquent les diverses étapes de l'esprit humain dans un temps posterieur et dans l'âge contemporain.

J. CART.

La Parole de Dieu écrite, exposition et démonstration de la doctrine de l'inspiration des Ecritures, par Ed. Garbett, M. A., traduit par L. Burnier, et accompagné d'une préface et de notes du traducteur. — Toulouse, Société des livres religieux, 1873.

Nous avons ici une nouvelle tentative de démontrer l'inspiration littérale et plénière de l'Ecriture sainte dans son ensemble, Ancien et Nouveau Testament. Quoique d'origine anglaise, cet essai n'en a pas moins pour les chrétiens de la Suisse française un intérêt tout particulier, car il s'offre à eux

ns le couvert d'un nom qui leur est demeuré très cher. Louis Burnier a consacré ses dernières forces à traduire cet ouvrage et à l'enrichir de nombreuses notes, ainsi que d'une préface. Il a voulu par là, non-seulement l'introduire dans le public français, mais l'y accompagner de sa recommandation expresse. Il le juge même assez important pour pouvoir tenir lieu d'une nouvelle édition de la *Théopneustie*. « Devant les attaques récentes, dit-il, on aurait pu, sans doute, réimprimer purement et simplement l'ouvrage fondamental du professeur L. Gaussen, et montrer ainsi, par le fait d'une troisième édition, que sa voix ne s'est pas évanouie dans le désert. Mais il faut à chaque génération du nouveau, et le livre de la *Théopneustie*, dont la deuxième édition est de 1842, est un livre déjà vieux, bien qu'il n'ait pas vieilli. D'ailleurs, encore que le révérend Ed. Garbett ne soutienne pas une autre thèse, il l'expose et la justifie d'une manière toute à lui. Dans sa marche, à la fois plus philosophique et, par certains côtés, plus populaire, il a su éviter quelques pas scabreux où, s'il faut en convenir, le pied de son prédécesseur a paru glisser quelque peu, prêtant ainsi le flanc à ceux qui ne demandaient pas mieux que de pousser aux abimes. Averti par les attaques mêmes des adversaires, l'auteur anglais s'est mis à l'abri d'objections spécieuses, et son argumentation fort serrée, — une argumentation qui commence à la première page pour ne s'achever qu'à la dernière, nul anneau ne pouvant être supprimé, — paraît devoir porter la conviction dans beaucoup d'esprits. » (Pag. 7-8.)

La marche du raisonnement est, en effet, assez claire. On pourrait la résumer en quelques thèses, comme suit : Le christianisme est un ensemble systématique de doctrines qui se concentrent en la personne et en l'œuvre de Jésus-Christ. — La doctrine du christianisme ne fait qu'un avec les Ecritures chrétiennes. — L'Ecriture est la Parole de Dieu, une révélation de Dieu à l'homme, réclamant notre foi et s'imposant à nos consciences. — Elle est tout entière la Parole de Dieu. — Elle affirme elle-même son autorité et son infaillibilité absolues. — L'élément humain et l'élément divin s'y trouvent partout intimement unis : ils ne doivent être ni confondus ni séparés. Toute l'Ecriture est à la fois humaine et divine. — Elle est partout d'une exactitude historique parfaite. — On ne peut y relever aucune erreur ni aucune contradiction. — « L'inspiration est donc tout ensemble plénière et littérale : plénière, en tant que l'infinie sagesse de Dieu et sa parfaite vérité y ont leur expression; littérale, parce que cette expression du divin a pour véhicule des mots, ce qui ne pouvait être autrement, puisqu'il s'agissait de la communiquer à des hommes. » (Pag. 435.)

Quant à la supériorité de cet écrit sur la *Théopneustie*, nous aurions quelque peine à l'accorder. Il y a de l'âme dans l'ouvrage de Gaussen, il y a de la poésie, de l'éloquence, de l'enthousiasme. Même sans être convaincu, on est entraîné, et l'on pardonne aisément à l'auteur, s'il arrive parfois que le pied lui glisse. La démonstration de M. Garbett est singulièrement plus aride. Est-elle pour cela plus philosophique, comme le pense M. Louis Burnier? Nous n'oserions l'affirmer. La logique nous paraît ici plus dans la forme que dans le fond. N'est-ce pas d'ailleurs un éloge assez douteux, lorsqu'il s'agit d'une « argumentation serrée, » que celui d'avoir « su éviter quelques pas scabreux? » Une démonstration n'est forte qu'à la condition d'aborder de front les difficultés et de les surmonter victorieusement. Tout ce que l'on gagne à les écarter, c'est d'y être ramené par la critique et d'avoir à recommencer.

Nous pourrions dresser une liste assez longue de ces « pas scabreux » qui ont été plutôt évités que sérieusement et laborieusement franchis. La plupart des thèses dans lesquelles l'argumentation tout entière peut se résumer prêtent le flanc à des objections très graves, dont l'auteur n'a pas suffisam-

ment tenu compte. C'est le cas, en particulier, de celle qui proclame l'Ecriture absolument pure de toute erreur, même dans les points de détail. Il y a bien un chapitre intitulé : « Examen des inexactitudes qu'on impute aux Ecritures. » Dans ce chapitre se trouvent indiqués plus de trois cents passages bibliques qui ont été mis en question « dans des ouvrages publiés récemment contre l'inspiration des Ecritures, » et l'auteur nous donne sept règles, au moyen desquelles, pense-t-il, toutes ces objections de détail peuvent être réfutées. Ces règles sont, en général, bonnes à suivre et peuvent s'appliquer très légitimement dans un grand nombre de cas; mais elles sont loin de résoudre toutes les difficultés. Pour ne citer qu'un exemple, n'est-il pas manifeste que l'auteur de l'épître aux Hébreux a été à plusieurs reprises induit en erreur par la version des Septante dans ses citations de l'Ancien Testament? M. Garbett ne touche pas ce point, et nous ne savons pas voir laquelle de ses règles on pourrait y appliquer.

Après une lecture attentive de ce nouvel essai de démonstration, nous demeurons convaincu qu'il n'est pas possible de fonder l'autorité de l'Ecriture sur la théorie de l'inspiration littérale et plénière. Dieu qui n'a pas voulu que le texte de nos saints Livres fût miraculeusement préservé de toute altération, n'a pas non plus jugé nécessaire que le document de sa révélation fût absolument pur de toute inexactitude. Il nous suffit, en effet, d'y trouver l'expression vivante et fidèle des grands faits et des grandes vérités qui concernent notre salut. M. Garbett lui-même ne va pas jusqu'à faire dépendre l'inspiration de l'Ecriture de la justesse de sa théorie. « On a quelquefois demandé, dit-il, ce qu'il en serait de l'inspiration des Ecritures si l'on venait à y découvrir quelque erreur de fait. A cette question d'éventualité, je refuse toute réponse. » (Pag. 239.) Cela donne lieu de penser que, dans cette hypothèse, obligé d'abandonner sa théorie actuelle, il ne renoncerait pas nécessairement pour cela à la doctrine de l'inspiration, mais en chercherait seulement une autre formule.

Bien que la conclusion de ce livre nous paraisse excessive, nous nous plaisons cependant à reconnaître qu'il renferme quelques chapitres d'une réelle valeur et d'un vif intérêt, notamment ceux dans lesquels l'auteur relève la fidélité historique de l'Ecriture, en s'appuyant essentiellement sur les découvertes archéologiques récentes faites en Orient.

F. R.

CHRONIQUE

10 septembre 1871.

Voici quelques détails sur le congrès presbytérien œcuménique réuni à Londres à la fin de juillet.

Il y a dans le monde une cinquantaine d'églises de forme presbytérienne. Vingt d'entre elles étaient représentées à Londres par des délégués; plusieurs autres avaient envoyé des lettres d'adhésion.

Le congrès a expressément déclaré qu'il n'avait nullement le dessein d'unifier les églises presbytériennes, et qu'il ne leur proposerait, par conséquent, ni confession de foi, ni constitution uniforme. Son but était simplement de manifester l'unité qui existe de fait entre les églises presbytériennes, et de leur fournir l'occasion de nouer des relations entre elles.

L'Alliance prendra corps dans une assemblée générale, composée de délégués laïques et ecclésiastiques, qui se réuniront tous les trois ans. Cette assemblée prononcera l'admission des églises qui demanderont à entrer dans l'alliance, mais elle n'aura pas le droit de s'occuper de la constitution ni des règlements intérieurs des églises.

Elle traitera des questions d'intérêt général : évangélisation, éducation des futurs pasteurs, colportage, sanctification du dimanche, etc., et travaillera au développement des

glises membres de l'alliance. Enfin elle saisira toutes les occasions de recommander le système presbytérien.

Voilà pour son but. Quant à ses moyens d'action, elle aura la lecture des rapports, les discours prononcés à l'occasion de ses séances, et la presse, dont elle se propose de faire grand usage.

Dans l'intervalle des sessions, une commission exécutive, renouvelée tous les trois ans, servira de centre de ralliement à toutes les églises du faisceau.

Nous persistons à demander quelle sera l'utilité pratique de cette alliance. Pour tout ce qui touche aux intérêts généraux du christianisme, revendication des droits de la conscience, défense des opprimés, protestations ou démarches auprès des gouvernements, action commune des chrétiens dans toutes les questions sociales ou philanthropiques, l'*Alliance évangélique* nous parait mieux placée pour agir utilement, parce qu'elle représente l'universalité des chrétiens, ce qui lui donne plus d'autorité dans le monde, et parce qu'elle ne porte ombrage à aucune église particulière, ce qui permet à toutes également de l'appuyer.

L'*alliance presbytérienne* aura un tout autre caractère. Son but principal étant de fortifier le presbytérianisme, de faire une propagande ecclésiastique, il est à craindre qu'elle ne se mette dès le début en opposition avec tout ce qui n'adopte pas le système presbytérien. Au lieu de tendre à rapprocher les chrétiens, ne risquera-t-elle pas de les diviser, et en tout cas de confirmer leurs divisions? Sous son influence, les questions dénominationnelles vont se réveiller, précisément à une époque où l'état de la société fait un devoir aux églises d'oublier ce qui les divise pour travailler de concert au triomphe de l'évangile.

Cependant on dirait qu'un instinct impérieux pousse actuellement les sociétés religieuses, comme les autres, à se grouper, à former des alliances internationales d'après leurs affinités. La question de l'unification des trois grandes communautés épiscopales, anglicane, grecque, vieille-catholique, a fait récemment un pas dans une conférence tenue à Bonn sous la présidence du professeur Döllinger. L'Eglise grecque y était représentée par plusieurs archevêques et évêques venus de la Russie, de la Grèce, de la Dalmatie, de la Turquie. L'Eglise anglicane y comptait un évêque, un doyen, un chanoine, et bon nombre de *clergymen* appartenant surtout à la *haute-église*. Les vieux-catholiques y avaient envoyé leur évêque et quelques professeurs.

Avant qu'on pût songer sérieusement à une alliance, il fallait se mettre d'accord sur le terrain dogmatique. C'est ce qu'on a essayé de faire à Bonn. On y a discuté et même résolu la question des rapports du Saint-Esprit avec le Père et le Fils. L'Eglise grecque soutient que le Saint-Esprit ne procède que du Père; les Eglises d'Occident affirment au contraire qu'il procède du Père et du Fils. L'opinion des Grecs a prévalu, et l'assemblée a adopté sur ce sujet six longs articles dignes des plus beaux temps de la scolastique.

L'examen des autres dogmes a été renvoyé à l'année prochaine. Si les théologiens rassemblés à Bonn continuent à marcher de ce pas là, ce n'est pas à l'année prochaine mais aux calendes grecques qu'il faut renvoyer la conclusion de l'alliance projetée. Leurs efforts sont louables, le but qu'ils poursuivent nous paraît bien chimérique.

Les églises de la Grande-Bretagne, jusqu'à présent si absolument cléricales, manifestent une tendance à se démocratiser. Chose étrange, c'est l'église anglicane qui a donné le signal. La *Convocation,* assemblée officielle du clergé national, a pris dans sa dernière session des mesures pour assurer aux laïques une représentation dans le gouvernement de l'église.

La communauté wesleyenne est sur le point de suivre cet exemple. La question a

été discutée dans son sein; mais une opposition assez vive ayant surgi, des commissions de laïques et d'ecclésiastiques ont été nommées pour faire rapport sur le sujet à la conférence de l'année prochaine. Personne ne semble douter de l'adoption d'une mesure en harmonie avec les tendances générales de notre époque, et que les congrégations réclamaient depuis longtemps.

Le vote de l'Assemblée de Versailles sur la liberté de l'enseignement supérieur a mis en mouvement les forces vives de l'ultramontanisme français. Il s'agit pour les jésuites de s'emparer par une campagne prompte, énergique, décisive, de la direction des études scientifiques, pendant que souffle le vent favorable. Aussi l'effervescence est-elle générale. Les évêques se réunissent pour décider la création d'universités catholiques tantôt ici, tantôt là, à Paris, à Lille, à Angers, à Lyon, ailleurs encore. Ils écrivent des mandements, des comités de souscription se forment, les administrations s'organisent.

Les futures universités catholiques auront des Facultés de théologie, de lettres, de droit, peut-être même de médecine. L'argent ne manquera pas, ni, paraît-il, le personnel enseignant. On a déjà pu constater à cette occasion combien la société de Jésus est redoutable par son organisation et l'étendue de ses ressources. Au reste, elle ne se préoccupe nullement des contradictions et des équivoques de sa conduite. Aussi longtemps que l'enseignement supérieur se trouvait entre d'autres mains que les siennes, elle n'a cessé de le dénigrer. Aujourd'hui qu'elle entrevoit la possibilité de faire tourner à son profit la soif de connaissances qui caractérise la société moderne, on dirait qu'elle n'a pas de plus vif désir que de la satisfaire.

On peut s'imaginer ce que sera l'étude des sciences historiques et juridiques dans des universités où régnera le Syllabus, cet ennemi acharné de la constitution actuelle de la société civile et des libertés. La note a été donnée dernièrement par un discours de Mgr Nardi au congrès catholique de Poitiers. C'était peu de jours après que la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur eut été votée aux applaudissements de tout ce qu'il y a d'ultramontain dans l'Assemblée, la presse et le clergé.

» Il n'y a pas, il ne peut y avoir d'enseignement libre. Ce mot, quand je l'entends prononcer, me donne le frisson.... Le maître ne doit pas être libre de s'écarter du chemin qui lui est tracé par la religion et par la morale, ni de pervertir cette chère jeunesse sur laquelle reposent toutes nos espérances.... La liberté de mal faire n'existe pas. »

D'après l'archevêque de Paris, il s'agit d'utiliser la liberté de l'enseignement supérieur pour arriver à « la restauration de la société française. » On sait ce que veut dire ce langage dans la bouche d'un prêtre syllabusien. Pour restaurer la société française, bouleversée dès 89 par la proclamation des droits de l'homme, il faut la faire rebrousser jusqu'au moyen âge et l'asservir à celui qui seul a le droit d'être libre, parce qu'il est seul infaillible ici-bas.

Le gouvernement continue de servir à merveille les desseins du clergé catholique. Dans une discussion à la commission de permanence au sujet de l'interdiction d'un ouvrage de M. Gladstone, un député s'avisa de demander si l'on traiterait les livres du cardinal anglais Manning comme ceux de M. Gladstone, l'égalité devant la loi étant à la base du droit public français.

— Il ne saurait être question, répondit le ministre, de traiter en France sur un pied d'égalité les catholiques qui sont au nombre de trente-quatre millions et les protestants qui se réduisent à quelques centaines de mille.

Ainsi, d'après le gouvernement actuel de la France, la justice d'une cause dépendrait du nombre de ses adhérents! Impossible d'ériger plus brutalement en système l'écrasement des minorités.

Paroles irréfléchies, dira-t-on.

Pas le moins du monde! Des paroles on passe à l'action. Les protestants de Paris ont voulu suivre l'exemple des catholiques et fonder, eux aussi, sinon une université, au moins une modeste Faculté de théologie. Ils n'avaient pour cela qu'à faire subir quelques modifications à leur *école libre des sciences théologiques*. La loi récente leur en donnait le droit. L'administration était prête, on avait un programme et des professeurs, parmi lesquels trois docteurs en théologie. Le ministère de l'instruction publique a tout arrêté.

Voulez-vous savoir pourquoi?

— Par la raison que la liberté de l'enseignement théologique n'est pas comprise dans la liberté de l'enseignement supérieur.

— Mais les universités catholiques enseigneront pourtant la théologie?

— Sans doute. L'enseignement de la vérité est libre; celui de l'erreur ne l'est pas.

Tel a été l'argument principal du ministère. Il en avait d'autres à son service; le premier suffit. La raison du plus fort sera toujours la meilleure.

D'autre part, reconnaissons pour être juste que l'autorité supérieure a parfois d'heureuses inconséquences. Le président du consistoire réformé de Bourges s'étant plaint au garde des sceaux des vexations dont ses coreligionnaires étaient victimes dans la Nièvre, sous prévention d'association illicite, le sous-secrétaire d'Etat, dont nous nous faisons un plaisir de citer le nom, M. Bardoux, répondit qu'en effet il n'était pas opportun d'exercer des poursuites.

« .... Tant qu'il ne sera pas démontré que les réunions religieuses n'ont été qu'un prétexte à des désordres ou à des manifestations politiques, nous ne vous empêcherons pas de prier Dieu en commun.... Il n'y a pas de plus noble cause, et c'est le plus grand exemple à donner au monde que de protéger l'indépendance des croyances religieuses. »

M. Bardoux s'est attiré une verte semonce de l'*Univers*, et par l'indignation de ce journal, l'organe le plus autorisé de l'ultramontanisme français, on peut juger de celle que la lettre du sous-secrétaire d'Etat a soulevée dans le sein de ce parti, qui fait de l'intolérance en religion une vertu cardinale.

En achevant cette esquisse de la situation actuelle de la France, nous répéterons avec tristesse ce que plus d'une fois déjà nous avons eu l'occasion de dire à son sujet, c'est qu'elle est bien malade. Elle se soutient encore par une certaine foi en elle-même, elle a perdu la foi en Dieu qui seule la relèverait. Les jésuites lui ont donné le coup de mort; et l'activité joyeuse qu'ils déploient à cette heure pour s'emparer de ce qui reste de forces vives dans la nation, ressemble à l'ardeur d'une meute qui commence la curée. Mais, comme l'auteur d'une belle étude sur la France actuelle dans la *Revue suisse*, nous espérerons que Dieu n'abandonnera pas ce grand pays, dont la prospérité paraît si nécessaire à celle de l'Europe. Oui, nous aimons à répéter après M. Tallichet : « Nous assistons aux triomphes bruyants de l'ultramontanisme, nous voyons moins les dégoûts qu'ils excitent, le besoin d'une religion meilleure qu'ils inspirent; mais nous pouvons être certains que ces effets se produisent. La France, n'est donc pas encore perdue, et sa rénovation serait l'un des plus grands faits modernes, l'un des plus féconds, peut-être, pour le bonheur de l'humanité [1]. »

Quoi qu'il en soit, la France n'est pas encore tombée aussi bas que l'Espagne. Il faut du courage pour s'occuper de cette nation infortunée, qui continue à donner à l'Europe le spectacle de sa douloureuse agonie.

Le gouvernement d'Alphonse XII n'a pas répondu jusqu'à présent à l'attente du monde civilisé. A la vérité, la guerre contre les carlistes a été reprise avec quelque vigueur, et l'armée royale a remporté des succès suffisants pour donner l'espoir qu'elle finira

[1] *Bibliothèque universelle*, septembre 1875, pag. 144.

un jour par éteindre la guerre civile. Mais il ne parait pas y avoir chez ce gouvernement plus de moralité que chez les précédents. Même système de pillage des finances publiques, de mensonges officiels, de lâches compromis avec les divers partis qui se disputent le pouvoir.

Ce qu'il y a de pire, c'est que le roi semble disposé à rendre au clergé l'influence qu'il avait perdue depuis la chute d'Isabelle. La commission nommée pour préparer un projet de constitution a adopté un article qui met la liberté religieuse à la merci des caprices du pouvoir. Nous en soulignerons les passages dangereux :

« La nation s'engage à entretenir le culte et les ministres de la religion catholique, qui est celle de l'Etat. Personne ne sera molesté sur le territoire espagnol pour ses opinions religieuses ou pour l'exercice de son culte, sauf le respect dû à la moralité *chrétienne.* Néanmoins, *il ne sera permis d'autres cérémonies ou manifestations publiques que celles de la religion d'Etat.* »

Il sera facile d'interpréter cet article dans un sens défavorable à la liberté religieuse, et de s'en servir soit pour interdire les réunions privées soupçonnées d'avoir un caractère préjudiciable à la moralité chrétienne (lisez *romaine*), soit pour empêcher les protestants de manifester leur foi par un culte public.

Notre appréhension n'est pas sans fondement. Plusieurs des membres de la Commission l'ont éprouvée, tandis que d'autre part un homme d'Etat, fervent catholique, qu'on blâmait d'avoir voté un article proclamant la tolérance religieuse, répondit que « la religion n'avait rien à craindre d'un article qui permettrait d'arrêter et de jeter en prison deux personnes parlant en rue de choses religieuses. »

Les autorités militaires ont reçu l'ordre de placer, comme sous l'ancien régime, leurs troupes à la disposition du clergé pour les fêtes religieuses. Il va sans dire que celui-ci s'est hâté de mettre à profit le bon vouloir du gouvernement, rien ne lui donnant plus de prestige aux yeux de la foule qu'un déploiement de forces militaires en son honneur. Un correspondant du *Times*, écrivant de Cadix à la date du 2 août, décrit une grande procession en tête de laquelle marchait l'évêque, escorté d'un régiment de l'artillerie royale, l'étendard au vent. Toute l'aristocratie de la ville suivait le cortége dans de brillants équipages, et la musique militaire faisait entendre ses plus beaux airs.

Encore quelques pas dans cette carrière, et le jeune Alphonse aura mérité, tout comme sa mère, les honneurs de la rose d'or. « Le saint Père, disait un télégramme de Rome du 1er septembre, serait disposé à avoir pour le jeune monarque espagnol les plus grandes attentions. » Nous le croyons sans peine!

En Italie aussi, il se manifeste dans les régions du pouvoir une tendance à se rapprocher de la curie romaine. Les paroisses qui avaient nommé elles-mêmes leurs curés en dépit de la volonté épiscopale, n'ont pu obtenir l'appui du gouvernement. Et, chose plus remarquable encore, le Vatican semble se lasser de sa résistance opiniâtre aux autorités politiques. Un des jésuites les plus influents, le père Curci, vient de publier un livre où il développe la thèse que l'Eglise doit toujours être soumise à la persécution et poursuivre sa mission en supportant la situation douloureuse qui lui est faite.

Prêcher la résignation, c'est au fond laisser entendre qu'on est disposé à une conciliation, sinon à une réconciliation. Et, de fait, le Vatican a déjà donné des gages de ses dispositions conciliantes en levant l'interdiction de voter qu'il avait imposée aux fidèles. Dans les dernières élections, on a vu des archevêques exhorter leurs subordonnés à prendre part au scrutin et des évêques payer de leur personne en allant eux-mêmes déposer leur bulletin dans l'urne. Les libéraux ont répondu à ces avances en mettant sur leur liste les plus beaux noms du cléricalisme.

Ainsi, de la théorie on est déjà passé à la ratique de la conciliation; et l'on ne saurait révoir où s'arrêtera ce mouvement, qui 'est pas sans danger pour les libertés itaiennes.

**

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

Neuchâtel.

10 septembre 1875.

La paroisse catholique de la Chaux-de-Fonds est engagée dans une crise qui ne laisse as que d'offrir un certain intérêt, mais dont ous n'avons encore vu que le commencement. Voici les faits jusqu'à ce jour.

Cette paroisse avait à sa tête un ancien secrétaire de l'évêque de Fribourg, nommé provisoirement aux fonctions de curé. C'était un homme instruit, fort habile, parfaitement honorable, mais entièrement dévoué à la cause ultramontaine. Aussi les libéraux de la Chaux-de-Fonds se promettaient-ils depuis longtemps de le renverser. L'occasion s'est fait attendre, mais elle est venue. Le provisoire durant depuis six ans, le Conseil d'état, aux termes de la loi, a convoqué les électeurs catholiques pour procéder à la nomination définitive d'un curé.

Le candidat des romains était le curé actuel, présenté par l'évêque diocésain. Les libéraux, de leur côté, avaient jeté les yeux sur M. Marchal, curé libéral de Carouge. Ce dernier avait posé naguère sa candidature dans deux conférences applaudies à outrance par ses partisans, mais que ses auditeurs tant soit peu sérieux avaient jugées peu dignes, la seconde surtout, d'un prêtre chrétien.

La lutte s'annonçait comme devant être très vive. Elle l'a été. Réunions privées et publiques, celles-ci convoquées au son du tambour, placards, feuilles de circonstance, pamphlets, pièces satiriques, rien n'a manqué. Les romains jetaient à M. Marchal des accusations passionnées; les libéraux critiquaient avec âpreté l'administration du curé provisoire. Il faut avouer que ces derniers ne se sont guère montrés dignes du beau nom dont ils se décorent. Un soir, par exemple, que leurs adversaires étaient réunis dans un établissement public, ils s'attroupèrent devant la maison, et firent un charivari qui dura deux grandes heures. Quand les ultramontains sortirent, ils furent obligés de traverser une double haie de gens qui les accablèrent de menaces et des plus grossières injures. La police, appelée par les assaillis, répondit qu'elle n'avait reçu aucun ordre de monsieur le préfet. Tel est le respect qu'on professe pour le droit de réunion, dans notre heureuse démocratie neuchâteloise et dans cette ville de la Chaux-de-Fonds qui se vante d'être à l'avant-garde de tous les progrès.

Le résultat de la votation s'est trouvé être celui que l'on prévoyait. M. Marchal a été nommé, le dimanche 29 août, par 469 voix contre 323 données au curé actuel.

On peut se demander si cette nomination est valable. En effet, l'art. 21 de la loi réglant les rapports de l'état avec les cultes dit expressément que « les paroisses (catholiques du canton) seront appelées à élire leurs curés et vicaires sur une triple présentation faite par l'évêque au Conseil d'état, et, en cas de non-opposition de celui-ci, transmise par le département des cultes au Conseil paroissial. » Cette disposition, qui ne faisait que maintenir l'ancien ordre de choses, en transportant aux paroisses le droit d'élection exercé jusqu'alors par le Conseil d'état, avait paru si bonne aux ultramontains qu'ils n'avaient pas hésité à voter la loi dont l'acceptation a déterminé notre sortie de l'établissement officiel.

Or, M. Marchal, comme chacun pense, n'a point été présenté par monseigneur de Fribourg.

Il est vrai que l'art. 10 des dispositions générales de la loi s'exprime ainsi : « Lorsque aucun des candidats inscrits au département des cultes ne convient à la paroisse, les électeurs peuvent valablement porter leurs suffrages sur des ecclésiastiques qui ne se seraient pas présentés au concours. » Cela s'applique évidemment au culte protestant; peut-on bien l'appliquer au culte catholique, pour qui la loi ne parle pas d'un concours proprement dit, mais d'une triple présentation? *Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.*

La première idée des ultramontains a été de protester auprès de l'autorité cantonale contre la nomination de M. Marchal. On dit

cependant qu'ils y ont renoncé, prévoyant une nouvelle défaite. Ils feront mieux de se retirer; c'est aussi là ce qu'ils vont faire. Ils sont tout occupés ces jours-ci à disposer pour leur culte une vaste remise, à eux offerte par un membre de leur parti.

L'événement a bien montré que les libéraux étaient d'avance assurés que leur choix serait ratifié en haut lieu. A peine le résultat était-il connu qu'ils se sont livrés aux manifestations les plus étourdissantes; le canon a tonné, il en valait la peine; le soir, un cortége aux flambeaux s'est organisé et a passé, musique et tambours en tête, dans les principales rues de la ville.

Il nous est difficile, pour ne pas dire impossible, d'éprouver une sympathie sérieuse pour l'un ou pour l'autre des deux partis en présence.

La défaite des catholiques romains ne nous touche guère. Les protestants indépendants, tant de fois confondus avec les ultramontains, voient avec peu de satisfaction la formation à côté d'eux d'une église indépendante soumise aux principes du Syllabus. Et dire que ce même Syllabus qualifie de *délire*, de *liberté de la perdition*, *l'opinion erronée que la liberté de conscience et des cultes est un droit propre à chaque homme*, *qui doit être proclamé par la loi et assuré dans tout état bien constitué!* « N'est-ce pas un spectacle curieux, dit à ce propos un correspondant du *Journal religieux*, que celui que présentent actuellement les catholiques ultramontains recourant en tant de lieux à la constitution d'églises indépendantes de l'état comme à leur seul moyen de salut? » Vraiment curieux, comme un loup chassé par la faim hors du bois.

Quant aux libéraux et à M. Marchal en particulier, il nous tarde de les voir à l'œuvre. Ils ont abattu l'arbre romain, que vont-ils mettre à la place? Chacun sent bien que ce parti, s'il est compacte, comme il s'en vante, l'est à la manière d'un fagot qui cesse d'exister sitôt qu'on coupe le lien qui unissait ses brindilles. Il y a parmi les libéraux de la Chaux-de-Fonds quelques hommes sérieux, — *rari nantes*, — qui désirent de bonne foi une réforme du catholicisme. Ceux-là n'ont voté qu'à regret pour M. Marchal. Le reste est formé d'hommes politiques, de naïfs menés avec de grands mots, ou d'incrédules déclarés, pour qui la réforme catholique n'est qu'un acheminement à la destruction de toute religion. La manière même dont ils ont fêté leur victoire montre assez que les réalités invisibles sont pour peu de chose dans leurs préoccupations. Le baptême qu'ils ont donné à leur église a pu leur paraître magnifique: c'était peut-être un baptême de feu d'artifice, ce n'était assurément pas un baptême d'eau.

B. G.

Allemagne.

Août 1875.

A en juger par quelques détails statistiques, Berlin serait loin d'être en progrès au point de vue religieux. Dans cette ville où le nombre des adhérents réels ou supposés à l'église nationale évangélique est évalué à environ 800000, l'on compte 48 paroisses, n'ayant en tout que 63 lieux de culte, avec 50000 places et 115 pasteurs ordinaires et extraordinaires. En moyenne chaque pasteur a donc sous ses soins 7000 âmes et chaque paroisse comprend à peu près 17000 âmes. Mais plusieurs de ces paroisses étant en réalité beaucoup moins fortes, l'une d'elle, Saint-Thomas, compte jusqu'à 80000 âmes avec deux lieux de culte seulement et six pasteurs. Les paroisses de Saint-Marc et de Sainte-Elisabeth comptent chacune plus de 50000 âmes, la première avec un temple et deux pasteurs, la seconde avec un temple, deux chapelles et cinq pasteurs.

Des chiffres pareils n'indiquent pas dans la population berlinoise un bien vif intérêt pour l'église. Depuis longtemps des voix fidèles demandent un remède à ce triste état de choses : elles voudraient des paroisses moins étendues et surtout plus de pasteurs et de lieux de culte. Le contraste avec ce qui se passe à cet égard en Angleterre et en Amérique est douloureux. Depuis le commencement de notre siècle l'église anglicane à elle seule a élevé 4100 édifices religieux, près de 120 par an dans les dernières années. En Amérique les villes de la grandeur de Berlin ont de 3 à 400 temples ou chapelles. Mais la capitale de l'empire allemand semble plus préoccupée de construire des quartiers nouveaux que de les doter de lieux de culte.

La diminution du nombre des étudiants en

théologie éveille de sérieuses inquiétudes en Allemagne et ailleurs. Ce nombre, qui pendant les cinquante dernières années a beaucoup varié en Prusse, y a rarement été aussi faible qu'aujourd'hui. En 1831 il était de 2203, l'année dernière il n'est plus que de 667. Aussi l'église nationale de Prusse souffre-t-elle du manque d'ouvriers, et si cette situation se prolonge, on doit s'attendre à voir plusieurs postes rester sans pasteur. En Hollande la disette est plus grande encore. Pour 100 à 200 postes vacants, on n'y comptait dernièrement que 25 candidats au ministère, dont tous sont loin d'être évangéliques.

Les causes de ce mal sont profondes et diverses. Parmi les principales on peut indiquer l'esprit de notre époque qui détourne les jeunes gens des études de théologie et de l'exercice du ministère, l'ébranlement des institutions ecclésiastiques actuelles et la gêne matérielle à laquelle doivent s'attendre beaucoup de pasteurs. Mais qu'un souffle d'en haut passe sur les âmes, et tout peut changer. C'est à l'église entière à demander au Maître de la moisson les ouvriers dont elle a besoin. C'est très particulièrement aux pasteurs maintenant à l'œuvre à lutter contre le découragement et à montrer aux générations nouvelles qu'il y a de la joie, même au milieu de difficultés nombreuses, à se dépenser pour Jésus-Christ.

Si les amis du règne de Dieu ont plus d'un sujet de tristesse, mainte fois aussi un rayon de lumière céleste vient les éclairer et les réjouir. Parmi les œuvres indépendantes sur lesquelles repose la bénédiction divine, nous citerons l'évangélisation des cochers de Berlin. A Noël on les réunit pour une fête chrétienne, où ils viennent volontiers avec femme et enfants, heureux de l'amour qu'on leur témoigne. On a aussi établi pour eux des cultes mensuels; ils les suivent peu par suite du travail incessant qu'on leur impose plutôt que par mauvaise volonté de leur part. Souvent la permission d'y assister leur est refusée par leurs maitres: « Si vous voulez aller à ces cultes, leur disent tels de ces derniers, faites ce que bon vous semble, mais ne revenez pas. Notre service à nous passe avant les choses d'église. »

Depuis 1872, outre des visites à domicile par des lectrices de la Bible, on a organisé des réunions familières spécialement destinées aux femmes de cochers. La première comptait 10 personnes; dès lors ce nombre s'est élevé à 25. C'est peu sans doute; mais il ne faut pas mépriser le temps des petits commencements.

Un lit à l'hôpital Lazare a été longtemps occupé par un vieux cocher poitrinaire qui, au moment de céder la place à un camarade, témoignait sa gratitude à ses bienfaiteurs par ces lignes touchantes : « Je remercie de tout cœur les personnes qui m'ont permis de profiter pendant des mois de cette place à l'hôpital. Mes paroles sont insuffisantes, mais elles comprendront ce que je ne sais exprimer. Je puis dire humblement qu'à côté des soins matériels dont je leur suis redevable, mon âme aussi a été guérie. Par la grâce de Dieu, j'ai trouvé le solide fondement de mon espérance. Je le dois non-seulement à la directrice de la mission pour les cochers, mais aussi à l'excellent pasteur X. Il a travaillé pour moi comme un infatigable et fidèle ami. Je voudrais écrire davantage, car mon cœur déborde de reconnaissance et de joie; mais je me sens très faible. Peut-être le Seigneur viendra-t-il bientôt me chercher. »

Des traits de ce genre ne sont pas rares. Une femme de cocher, profondément affligée de la conduite de son mari, fait part de sa douleur à la lectrice biblique. Celle-ci lui conseille de chercher son refuge dans la prière. Sans être une chrétienne décidée, la pauvre femme promet d'essayer ce moyen et se met à l'œuvre. Elle conduit au pasteur qui avait béni leur mariage son mari désireux de changer de vie. Elle obtient même qu'il l'accompagne auprès de la lectrice de la Bible. Après un temps d'amélioration il retombe dans ses anciens vices; mais sa compagne persévère à veiller chrétiennement sur lui et a la joie de le voir revenir définitivement au Seigneur.

Ailleurs, un cocher ivrogne, frappé de la foi paisible de sa femme, lui demande avec étonnement : « Que t'est-il donc arrivé? Tu es complétement changée. » Elle lui raconte comment elle a trouvé la paix dans l'Evangile et bientôt il commence, lui aussi, une vie nouvelle, et confesse sa foi sans craindre les moqueries de ses camarades. — Un autre enfin, sur son lit de mort, touché à salut par les souvenirs du foyer domestique et par les paroles chrétiennes qu'il a entendues, peut déloger en recourant avec confiance à la miséricorde divine. — Tels sont quelques-uns

des fruits de cette humble mission berlinoise. A côté de ceux que les hommes aperçoivent, il en est d'autres que le regard du Seigneur discerne seul. P. C.

Autre correspondance.

10 septembre 1875.

Le revirement des évêques est la préoccupation du moment. Le *Mercure allemand* s'attache à prouver par des faits que les journaux ultramontains se font illusion quand ils répètent sur tous les tons que leur parti est décidé à combattre jusqu'à l'extermination. « Dans les diocèses privés de leur évêque, dit ce journal, les autorités ecclésiastiques ne peuvent pas maintenir une discipline sévère parmi le clergé. Celui-ci, ne recevant plus d'ordre d'en haut (?), peut agir plus librement. »

Le bas clergé est désuni; la plus grande partie est ultramontaine et fanatique; il n'y a qu'une petite fraction libérale. L'attitude énergique du gouvernement et, avant tout, la loi sur le retrait des dotations n'est pas restée sans effet, tous sont plus ou moins terrifiés; ceux qui criaient le plus gardent maintenant le silence; plus d'un commence à calculer ses chances pour battre en retraite; seuls, les plus enragés parlent encore de s'expatrier, ou d'attendre l'évolution qui pourra être produite par une action politique du dehors, de la France, par exemple. D'autre part, le gouvernement commence à inspirer plus de confiance aux ecclésiastiques du parti libéral; ils se soumettront successivement aux lois et se mettront en rapport avec les administrateurs de la fortune diocésaine; ils ont d'ailleurs reçu de leurs supérieurs l'autorisation de se soumettre à l'une des lois. Le système de résistance est battu en brèche, et cette brèche s'élargira de jour en jour. « L'attitude du peuple joue également un rôle considérable. La grande masse des indifférents tient le parti ultramontain en échec, car les indifférents ne donnent point d'argent. Somme toute, la surexcitation tend à s'affaiblir; l'indifférentisme fait des progrès, la crainte et le découragement commencent à s'emparer des plus exaspérés. La presse ultramontaine continue sans doute à lever la tête; mais elle ne crie si fort que pour faire croire que le peuple marche toujours avec elle. La noblesse, de son côté, continue à protester et à payer; mais qu'est-ce que cela pour un si grand nombre de prêtres, et qui sait si sa patience n'aura pas bientôt un terme? »

Les organes du gouvernement partagent la même confiance et célèbrent leur victoire en termes mesurés. Leur modération provient peut-être d'une secrète inquiétude plus que d'une complète satisfaction. Ils disent que la reculade des évêques a une portée considérable, quoique, pour le moment, elle ne se manifeste que relativement à la loi sur les biens ecclésiastiques. C'est la première fois, en effet, que les évêques renoncent dans la pratique au principe que l'église ne peut pas se prêter à l'exécution de lois rendues unilatéralement par l'Etat sur des matières ecclésiastiques. Le gouvernement, ajoutent-ils, a toujours été convaincu que les évêques finiraient par renoncer à une résistance dont le résultat immédiat était de compromettre l'église. Or le *non possumus* des évêques ayant été retiré sur un point, n'est-il pas à supposer qu'il faiblira aussi sur d'autres?

Maintenant il se peut que la politique positiviste de M. de Bismarck se contente de la soumission extérieure, et s'inquiète peu des réserves mentales et de l'avenir qu'elles préparent. Certains faits tendent à appuyer cette opinion. Ainsi le gouvernement a décidé de tenir secrètes les déclarations de soumission qui lui seront remises par les simples prêtres. Grand piége pour la conscience de ceux-ci! Les hommes d'état prussiens ne reculent pas devant ces séductions quand il s'agit d'enrégimenter des réfractaires. Ainsi encore l'administration a demandé au chanoine Lœffler, curé à Magdebourg, de faire connaître ses sentiments à l'égard des nouvelles lois ecclésiastiques, en lui faisant entendre qu'il pourrait donner à sa déclaration la forme qui lui serait la plus agréable. M. Lœffler a simplement rappelé, dans sa réponse, le serment qu'il avait prêté en entrant en fonctions, serment auquel il a déclaré vouloir rester fidèle. L'autorité s'est contentée de cette déclaration, et le curé de Magdebourg continue à toucher son traitement.

Le *Catéchisme du droit catholique romain*, que l'évêque de Paderborn a rédigé pendant les loisirs de sa captivité, montre quelles sont les doctrines qui tiennent à l'essence même du catholicisme, qu'il proclamera

au temps opportun, sauf à les déguiser ou à les atténuer dans les moments d'impuissance. Pour ne parler que de sagesse, un gouvernement peut-il s'imaginer avoir ruiné à jamais les doctrines en en empêchant, par la force, l'éclosion et la propagation, et peut-il se croire au terme de ses travaux, quand il a obtenu de leurs adeptes la suspension de leurs revendications? L'évêque de Paderborn met, par exemple, les processions, les pèlerinages, au-dessus des règlements de police. Il nie à l'état le droit d'imposer les biens ecclésiastiques, et les ecclésiastiques eux-mêmes sans le consentement du saint-siége. Ce consentement devrait être requis pour citer les membres du clergé devant les tribunaux ordinaires, même pour les affaires temporelles. Il serait défendu d'arrêter, d'emprisonner ou de chasser de leurs siéges les évêques, sous peine d'excommunication. O liberté de l'église, que de sottises on écrit en ton nom!

Les vieux-catholiques de Mannheim sont huit cents contre vingt-sept mille infaillibilistes de nom ou de conviction. Le ministère estime qu'ils ne sont pas en nombre suffisant pour entrer en jouissance des biens ecclésiastiques. Cela leur paraît d'autant plus dur d'attendre à la porte des temples, qu'ils sont convaincus qu'une fois entrés, ils deviendraient légion. O simplicité! mais qui n'est peut-être pas sainte.

En matière religieuse, les chiffres ne sont pas des témoins irrécusables. En voici cependant quelques-uns qui ne sont pas sans intérêt. Dans la province de Brandebourg, pendant l'année dernière, 32 juifs ont été baptisés; 243 catholiques ont été reçus dans l'église évangélique. En revanche, 4 membres de cette église ont passé au judaïsme; 8, au catholicisme; 21, au vieux catholicisme; 36, au baptisme; 27, aux communautés des libres penseurs; et 859 se sont détachés de leur église pour rester en dehors de toute association religieuse. Les irwingiens comptent à Berlin 900 adhérents et leur culte est très suivi.

Les libres penseurs déclarent sans détour que toutes les questions sociales ou philosophiques doivent être résolues sans le secours de la religion et que, s'ils prennent les dehors et la forme d'une église, c'est uniquement pour bénéficier des avantages acquis en Allemagne aux associations religieuses, les autres associations, politiques ou sociales, étant très mal vues par le gouvernement.

Il n'est presque pas de conférence pastorale où la question de la presse en général et de la presse religieuse en particulier, ne soit mise sur le tapis. La corruption de la presse allemande désole les vrais patriotes. Elle est presque tout entière entre les mains de banquiers juifs, qui s'en servent pour leurs spéculations, ou de faiseurs, qui vendent leurs articles au plus offrant ou même à quiconque paie le tarif. Les bruits de guerre qui, dernièrement, ont tant ému l'Europe sortaient du cabinet de quelques agioteurs ayant plus d'ambition que de conscience. La presse officieuse est soupçonnée d'être d'une vénalité sans limite. Il existe à Leipzig un bureau pour la fabrication des journaux, qui envoie dans les villes de province, chaque jour ou chaque semaine, une double feuille dont deux pages sont noircies, deux autres en blanc. Le rédacteur local met le titre et les annonces et signe le tout. Ce bureau offre, avec les prix en regard, une revue politique, hebdomadaire ou journalière, faite objectivement; des articles écrits dans un sens ami de l'empire; des articles de fond; des variétés; des romans; des correspondances du dimanche. Ce sont les procédés commerciaux appliqués aux choses de l'esprit.

« Notre presse, dit la *Nouvelle Gazette évangélique*, n'est nullement à même de guider la nation vers le progrès moral ou intellectuel. La position du journaliste n'est point considérée ici comme en France. Les télégrammes des financiers qui exploitent les journaux sont la plupart du temps mensongers, et les articles subséquents qui les expliquent ou les corrigent ne détruisent pas l'impression première. Mais ils ont fait monter ou baisser les fonds, et le but des boursicotiers a été atteint. »

Les journaux ultramontains se sont multipliés dans des proportions énormes. Tandis qu'au commencement de 1860 il n'y avait en Allemagne que 13 de ces journaux, il y en a maintenant près de 300, ayant l'un 30, l'autre 20, un autre encore 10 mille abonnés. Le *trésor de la maison*, fondé l'automne dernier en concurrence avec les deux journaux illustrés les plus répandus ici, le *Daheim* et la *Gartenlaube*, a déjà 40 mille abonnés.

Les vexations des autorités, la protection qu'elles accordent à certaines feuilles publiques ne font pas perdre un abonné aux journaux catholiques.

Le *Sonntagsblatt* de Stuttgart a 55 mille abonnés. C'est un journal politique et commercial écrit dans un sens évangélique. Il est le journal le plus lu en Allemagne. Ce succès lui vient en grande partie de sa rédaction. Elle en fait son œuvre unique et y donne tout son temps. La plupart des autres journaux religieux sont publiés par des pasteurs chargés de besogne et qui s'imaginent que la première chose venue à leur esprit fatigué charmera et délassera leurs lecteurs. C'est une profonde erreur. La presse est de nos jours une puissance qui doit être dirigée par des gens experts. Les rédacteurs des journaux qui réussissent ne font pas de leur travail un à côté dans leur vie.

L'insuccès de la presse chrétienne ou son insuffisance a peut-être d'autres causes que l'incapacité des rédacteurs. Je vous aurai mis sur le chemin d'une de ces causes, quand je vous aurai cité le trait suivant : avant la guerre de 1870, la théologie se plaçait au premier rang pour le nombre de ses publications en librairie; elle n'occupe plus maintenant que le troisième, devancée qu'elle est par la jurisprudence, la politique et la statistique.

S.

Naples.

10 septembre 1875.

Il est vraiment impossible de se faire une idée exacte de l'étendue de la superstition dans ce pays; plus j'y vis, plus je me mêle à la vie commune, plus j'observe, et plus je suis amené à le reconnaître. J'ai passé quelques semaines à Cava pendant le mois d'août; à peine arrivé, profitant de la fraîcheur produite par une journée d'abondante pluie, je gravis la montagne de la Fenêtre. Des arbres fruitiers sont malades sur les premières pentes de la montagne, on a fixé sur chacun d'eux une image de saint. Que fera cette image en plâtre pour la guérison de la maladie? les gens de Cava n'en doutent pas, et moi non plus. J'ai découvert encore dans cette même ville de Cava une spécialité de prières qui m'était restée inconnue jusqu'à présent, ce sont des prières qui se mangent. Sur une bande de papier d'un pouce de long sur trois lignes de large est écrite en caractères microscopiques une invocation à la Vierge. Avaler ces fragments de papier est une œuvre méritoire qui profite aussi bien au corps qu'à l'esprit, et je connais plus d'une personne, même dans la classe élevée, qui, en cas de malaise physique ou moral, avale avec confiance ces petites devises. Dans le village d'Agerola, au pied du mont Saint-Michel, haute sommité de l'Apennin, d'où la vue embrasse le plus grand panorama que j'aie vu jusqu'à présent, il y avait grande fête la seconde semaine d'août; j'y allai de Cava. La madone d'Agerola subit, paraît-il, comme le commun des mortels, l'influence accablante du soleil, elle transpire abondamment en août, et chacun d'essuyer le corps de l'idole avec des étoupes que l'on conserve précieusement jusqu'à l'année suivante. Les dévots s'en servent pour leur usage personnel en cas de maladie, ils en appliquent sur la partie malade et ils en envoient volontiers hors de la vallée aux personnes qui croient à la vertu de ce spécifique; je dois dire cependant que jusqu'à présent on n'a pas fait de l'étoupe d'Agerola un objet de commerce, tandis que la vente de l'eau de la Salette fait la fortune du curé d'une des principales paroisses de Naples.

A Trinita di Cava, pendant mon séjour, on exorcisa des démoniaques. Trois femmes avaient déclaré être possédées, et elles avaient obtenu que l'église leur viendrait en aide. La fonction, comme on dit ici, avait quelque chose d'étrange et de repoussant. Après que les femmes eurent déclaré que Satan s'était emparé d'elles, un prêtre prononça d'une voix tonnante, la figure empourprée par son effort vocal, la formule de l'exorcisme. Les soi-disant possédées se livrèrent à des contorsions ridicules jusqu'au moment où l'une d'elles poussa un grand cri et affirma que le malin l'avait quittée, les deux autres suivirent bientôt son exemple. Je dois dire du reste que cette scène du moyen âge, quoiqu'elle eût été annoncée, n'avait réuni qu'un petit nombre de spectateurs qui paraissaient plus amusés qu'édifiés. L'autre jour, à Castagneto près de Cava, on vole quelque argent à l'un de mes amis; il s'en plaint au maître de la maison

e dernier vient le soir même lui promettre u'il retrouvera son argent. A Sarno, dans le oisinage, un homme sait d'antiques prières, les dira sur un vase plein d'eau et immédiatement la figure du voleur se dessinera ette et distincte sur le cristal humide; c'est n prêtre ami de la maison qui lui a fait connaître ce moyen infaillible de retrouver l'argent perdu.

Voilà ce qui se passe en province, n'allez as croire qu'à Naples la superstition soit oins puissante, elle est autre, voilà tout. reuve en est l'incroyable succès avec lequel n madré jésuite, le père Altavilla, introduit ces derniers mois à Naples le culte de otre Dame de Lourdes. L'église de San Nicola Tolentino, voisine de la maison que j'habite, a été vouée d'une manière toute spéciale ce culte; le jésuite a fait des prédications, a savamment exploité ses relations sociales pour attirer du monde : peu à peu, la mode en est mêlée, et l'on ne voit aujourd'hui que randes dames, suivies d'un laquais chamarré, monter la rampe qui mène à l'église en reom. Elle fera sans doute concurrence à église de Monte di Dio, qui prospère, grâces Notre Dame de la Salette. Mais, vous le savez, les jésuites diraient volontiers : L'église c'est nous, et ils n'ont guères le cœur tendre oour qui n'appartient pas à leur compagnie.

Si la superstition empêche ce peuple de rogresser, si elle le retient dans l'église romaine, l'amour du plaisir contribue pour eaucoup à lier à cette église la foule ignorante et grossière. Les fêtes religieuses ne ont guères qu'une occasion d'amusements ulgaires et triviaux, je n'y assiste guères sans voir cette impression. Ainsi j'ai fréquenté le illage de Materdei, aux portes de Cava, pendant les huit jours qu'y dure la fête de la adone. L'église était tendue de jaune d'or, e rouge vif, de bleu clair, l'autel était brillamment éclairé, un capucin proclamait chaque soir d'une voix formidable les vertus de a Reine des cieux. Sur la place devant l'église n mangeait des pastèques, on buvait sous es tentes en regardant des acrobates, on entendait des bohémiennes dire la bonne aventure, on faisait assaut de bouffonneries et de aroles salées. La foule compacte circulait esamment dans les rues du village; la nuit, lle était encore plus épaisse que pendant la ournée. A peine l'angélus avait-il sonné, que, des villages et des hameaux voisins, hommes, femmes, enfants s'élançaient d'un pas fiévreux sur la route qui mène à Materdei; tout ce monde passait la nuit en plein air; à l'aube, ceux qui ne pouvaient faire autrement regagnaient leur domicile. Voilà ce que sont, dans les pays napolitains, les fêtes soi-disant religieuses; j'en ai vu beaucoup, elles se ressemblent toutes par l'absence complète de sérieux, par une grossière gaieté, et par un tapage étourdissant. Que doit être le clergé qui préside à ces fêtes, qui les multiplie, qui convie sans cesse le peuple à y prendre part? il est, dans son immense majorité, superstitieux, grossier, matériel, et il m'est bien rarement arrivé de rencontrer un prêtre de campagne qui eût quelque élévation dans l'esprit. Aussi, quel agrément j'eus l'autre jour à faire la connaissance d'un ecclésiastique respectable et intelligent! C'est un religieux que l'abolition des couvents a mis en liberté. Le digne homme a loué un antique monastère abandonné, et il y vit heureux loin de la foule et du bruit. Amateur passionné de la nature, Don Gaetano fait des collections de coléoptères, de papillons, d'oiseaux, de minéraux. Savant dans les langues orientales, il lit plus souvent sa Bible hébraïque que son bréviaire. Ami des hommes, il consacre ses soirées à donner des leçons d'agriculture théorique aux jeunes gens des villages voisins. Je l'ai vu dans sa solitude au bord de la mer bleue, sur une des pentes par lesquelles l'Apennin plonge dans la mer entre Salerne et Amalfi. Nous causons; Don Gaetano est un prêtre libéral, il suit avec intérêt la lutte de l'état et de l'église catholique en Suisse et en Allemagne; il désire très franchement que la papauté soit humiliée, le mariage des prêtres lui parait un grand progrès, il respecte le protestantisme, il reconnait qu'il est un bienfait social. Son hospitalité est cordiale, gaie, empressée. Ah! l'aimable homme, et avec quel plaisir j'irai frapper de temps en temps à la porte du vieux cloître, où le digne solitaire achève utilement et laborieusement sa carrière!

Mais, je le répète, de tels prêtres sont de rares exceptions; le clergé napolitain, dans son immense majorité, est animé d'un tout autre esprit; il hait de toute son âme la société moderne. Et, cependant, on a vu cette année le gouvernement italien tendre la main au parti noir dans les élections municipales. Le

fait a été constaté dans l'Italie entière; je vais vous en donner la preuve pour la ville de Naples. Une alliance clérico-conservatrice a fait une liste pour le renouvellement partiel du conseil municipal. Dans un communiqué aux feuilles cléricales signé par son secrétaire, l'archevêque de Naples a donné à ses ouailles l'ordre précis de voter cette liste. De son côté, le préfet la faisait publier dans le *Journal de Naples*, organe semi-officiel du gouvernement. Le ministère ne sera-t-il pas obligé de payer cet accord par de désagréables condescendances, c'est ce que chacun se demande, c'est à quoi chacun s'attend. Cette année on a permis de nouveau la procession de saint Janvier, elle a librement circulé pendant des heures de Santa Chiaia à l'archevêché; l'an prochain peut-être, comme au bon vieux temps, le conseil municipal ira assister officiellement à la liquéfaction du sang de saint Janvier. Qui sait jusqu'à quel point l'ancien garibaldien, actuellement préfet de Naples, deviendra le complaisant du cardinal archevêque? Et pourtant le parti prêtre n'a rien appris, ni rien oublié, il déteste le gouvernement avec passion, et il voit dans ce premier succès l'avant-coureur d'une révolution qui remènera François II sur le trône de ses pères. La droite a donc vaincu la gauche, mais je ne lui souhaite pas beaucoup de victoires comme celle-ci.

J'ai eu ces derniers temps entre les mains une pièce assez curieuse que je traduis dans son entier, car vous pourrez en la lisant vous faire quelque idée de la manière dont l'église romaine expose et justifie sa doctrine, et du caractère scolastique de son enseignement; c'est une réponse que le coadjuteur de l'archevêque de Naples a faite par écrit à une question qui lui fut adressée sur un point de dogme catholique. La voici précédée de la demande.

D. « On prie son Eminence révérendissime Mgr Salsano de bien vouloir répondre à la question suivante : — Théologiquement, qui a la supériorité, saint Pierre ou la Vierge? »

R. « La comparaison de supériorité entre Marie très sainte et saint Pierre peut être établie, soit en les considérant en eux-mêmes, soit dans leurs rapports avec l'église. Dans l'un et l'autre cas, Marie est supérieure à Pierre.

» Elle l'est, si nous les considérons en eux-mêmes, puisque Marie très sainte n'eut jamais aucun péché ni originel, ni actuel, et qu'elle eut tant de grâces, qu'elle se distingua tellement par ses vertus que, bien qu'elle ne soit pas infinie, ce qui n'appartient qu'à Dieu seul, elle touche à l'infini; ce qui ne peut se dire de saint Pierre.

» Quant aux rapports avec l'église, saint Pierre eut l'autorité suprême de lier et de délier, et la pleine juridiction de l'église elle-même. Mais l'autorité de saint Pierre fut ministérielle, en tant qu'il fut vicaire de Jésus-Christ. Au contraire, quoiqu'elle n'ait pas le caractère sacerdotal, la très sainte Vierge exerce aussi la plénitude du pouvoir sur l'église, comme mère de Dieu et co-rédemptrice du monde. Aussi, tandis que saint Pierre ne pouvait donner l'effet du sacrement sans le sacrement, la très sainte Vierge pouvait le demander et l'obtenir en qualité de reine du monde et de mère de Dieu, et saint Thomas établissant le parallèle entre Jésus-Christ, la très sainte Vierge et saint Pierre, dit que le premier domine l'église *auctoritative*, la seconde *excellenter*, le troisième *ministerialiter*.

» Donc, quoiqu'elle n'ait pas le caractère sacerdotal, la Vierge peut faire beaucoup plus pour les âmes et pour l'église que ne peuvent les prêtres et, théologiquement parlant, on peut dire que Marie très sainte est très supérieure à saint Pierre sous tous les rapports. »

Donné à Naples, le 6 juillet 1875.

G.-J. Michel Salsano, archevêque d'Edesse.

Le pape vient d'excommunier l'archevêque Panelli, et a rendu cette excommunication publique par une lettre qu'il a adressée à l'archevêque de Naples avec ordre de la faire connaître. Voici quelques passages de cette lettre, ils suffiront pour en donner une idée. Le pape dénonce tout d'abord Mgr Panelli comme un sectaire de la pire espèce: l'archevêque de Lydda n'a pas été régulièrement ordonné, la congrégation romaine de la suprême inquisition l'a déclaré inapte à remplir les fonctions sacerdotales, puis il ajoute: « Aussi, notre très cher fils, pour empêcher tout scandale et pour chasser les loups qui méditent la ruine du troupeau de Jésus-Christ, nous croyons devoir prendre sans retard une détermination qui nous paraît opportune, conforme aux préceptes de nos saints canons, et légitimée par l'exemple des pon-

tifes romains nos prédécesseurs. C'est pourquoi, avec notre autorité suprême et apostolique, nous détestons, nous condamnons et nous réprouvons la faction schismatique et hérétique qui se donne le titre d'*église nationale italienne*. Car, par cela même, elle nie qu'il y ait une seule foi, une seule église, un seul chef visible établi par notre Seigneur, et elle prétend faire triompher une religion humaine, conforme à l'esprit de ce siècle corrompu. Nous déclarons donc séparés de l'unité catholique tous ceux qui font ou feront partie de cette secte. En outre, en vertu de l'autorité du Dieu tout-puissant, des apôtres Pierre et Paul et de celle qui appartient au saint-siége, nous excommunions solennellement et nous anathématisons l'apostat Dominique Panelli, qui ne craint pas de faire œuvre d'iniquité et de travailler à la ruine du peuple de Dieu. Nous excommunions pareillement ceux qui s'associent ou s'associeront à sa témérité, ceux qui en quelque mesure lui donneront aide, secours, conseil, considération; nous ordonnons, nous décidons, nous voulons qu'ils soient séparés du corps de l'église et fuis de tous les fidèles. »

Une chose probablement a beaucoup plus douloureusement affecté le clergé du diocèse de Naples que la formation de l'église nationale italienne, c'est la situation actuelle de la Turquie. En effet, des prêtres en grand nombre ont acheté de la rente ottomane; aussi je les soupçonne fort de faire *in petto*, depuis quelques jours, des vœux ardents pour le triomphe du Croissant. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces jours-ci la gent cléricale est furieusement agitée; oncle prêtre tient à ses écus et la peur de les perdre le rend malade, il va partout quêtant des renseignements, la figure pâle et contractée.

Vous avez probablement lu dans les journaux que le brigandage a reparu aux environs de Salerne. Le fait est vrai, mais il n'a pas grande importance; la formation de grandes bandes est désormais impossible, et l'énergie de l'autorité militaire aura facilement raison des quelques malfaiteurs qui courent la montagne.

Ce qui me paraît bien autrement à craindre pour ce pays, c'est la recrudescence de la Camorra. Le petit peuple est de nouveau exploité, terrifié par cette dangereuse association. Elle lève en plein jour sa taxe sur les petites industries, sur les gains faits à la loterie, sur les jeux de cartes dans les petits cafés. Des camorristes chargés de recueillir cette sorte d'impôt forcé se tiennent ostensiblement aux stations des voitures de louage, sur les places des marchés; ce sont souvent eux qui débattent les prix avec vous, tandis que l'intéressé le plus direct reste silencieux. Le gouvernement, reconnaissons-le, a fait ce qu'il a pu pour arrêter les progrès de cette lèpre sociale. Il a enlevé de la ville de Naples un grand nombre de camorristes; cinq cents d'entre eux sont au domicile forcé dans la charmante île d'Ischia, au grand déplaisir de ses honnêtes habitants. Mais ceux qu'on n'a pu atteindre sont bien plus nombreux que ceux dont on a pu se rendre maître. Il ne faut pas se le dissimuler, il faudra bien des générations avant que ce peuple se modifie et progresse sérieusement, et il n'y arrivera que lorsque l'énergie et la fermeté de principes chez les représentants du pouvoir seront autres que ce qu'elles sont aujourd'hui.

JOHN PETER

Etats-Unis d'Amérique.

Août 1875.

Les chrétiens d'Amérique se préparent à accueillir avec chants de reconnaissance MM. Moody et Sankey, revenant d'Angleterre. Selon toute probabilité, ces deux frères, à peine remis de leurs fatigues, reprendront ici l'œuvre qu'ils avaient interrompue pour répondre à l'appel de quelques anglais. Cette œuvre, du reste, n'a pas langui en leur absence, car d'autres collaborateurs, accompagnés, eux aussi, de la puissance de l'Esprit de Dieu, l'ont poursuivie dans plusieurs villes des états de l'Ouest et du Sud. Cela prouve que, bien que plusieurs y concourent, chacun pour sa part, ce n'est pas là l'œuvre des hommes.

D. L. Moody est connu depuis longtemps dans l'Illinois; tout laïque qu'il est, il n'est guère d'église évangélique à Chicago où il demeure, dans la chaire de laquelle il ne fût reçu avec plaisir. Son activité a commencé par l'école du dimanche; c'est en expliquant la Bible aux enfants et aux ignorants qu'il a appris à la connaître. Quoiqu'il ait évidemment reçu des dons particuliers, les commen-

cements n'ont pas été plus faciles pour lui que pour d'autres. La patience, la persévérance et l'humilité sont les voies qui l'ont amené au point où il en est et qui l'y maintiennent. La première église à la porte de laquelle il a frappé, à l'âge de dix-sept ans, l'a repoussé à cause de son ignorance des choses de Dieu; *c'était*, a-t-il dit lui-même, *ce qu'il fallait pour que je me misse à les étudier*. — Plus tard, la première réunion qu'il essaya de présider ne vit venir qu'un jeune nègre auquel il se mit aussitôt à enseigner l'alphabet, afin qu'il pût lire la Bible lui-même. Un pasteur, qui était désireux de voir à quoi en était ce jeune homme, survint: il s'attendait à le trouver découragé d'une si mince réussite. Mais Moody, plein de feu et tout heureux de se voir suivi de la sympathie d'*un* frère, s'écria en le voyant : « *Je n'ai qu'un talent, mais il faut qu'il produise.* » — Qu'est-il devenu, ce talent? — Bientôt directeur de la plus florissante des écoles du dimanche de Chicago, D. L. Moody présidait encore sur semaine, à côté de ses travaux journaliers, des réunions familières d'édification et de prière dont j'ai souvent lu le compte rendu. C'est là qu'il a puisé une bonne part de l'expérience qu'il met à profit maintenant et exercé ses dons remarquables pour l'instruction et l'édification de ses frères. Ainsi s'est formé, sous le regard de Dieu, cet homme qui, avec son ami Sankey, devait remuer si profondément les populations de l'Ecosse et de l'Angleterre. C'est dans le peuple que doivent se former les ouvriers qui devront agir sur le peuple. La vie chrétienne est le fruit de l'expérience, encore plus que le résultat de l'étude; on ne parle bien que de ce que l'on a éprouvé soi-même, et on ne se fait comprendre que de ceux dont on connait la vie.

Une autre cause qui a contribué au succès des évangélistes américains, c'est l'absence de toute routine, de tout formalisme dans les assemblées; c'est la libre manifestation de tout ce qui peut conduire à l'édification, c'est le mélange imprévu de la prière, du chant, de l'exhortation. On a prononcé à propos de Moody et de son ami les mots de déclamation, de recherche, de théâtral. Jamais il n'y en a eu moins qu'autour de ces deux hommes; jamais il n'y eut plus de naturel ni de simplicité; et ce n'est pas là du naturel d'occasion, de la simplicité calculée: tout cela est spontané et d'habitude, voilà pourquoi tout cela touche et saisit. Ce n'est pas là non plus du laisser aller ni de la négligence, mais parti pris de compter sur Dieu pour faire son œuvre. L'étude de la Parole, voilà la seule nécessaire; la prière, voilà le secret de la communion avec Dieu et de sa bénédiction sur nos travaux; hors de là, paille, foin et poussière que le vent emporte et que le feu brûlera. C'est là ce que pensaient, il y a cinquante ans déjà, des chrétiens tels qu'Ami Bost et plusieurs autres.

Que je vous dise aussi un mot des accusations qui ont plané sur le célèbre prédicateur H. W. Beecher, accusations que son silence avait l'air d'autoriser et au sujet desquelles un grave différend s'était élevé entre son église (Plymouth Church à Brooklyn) et les autres églises congrégationalistes. — Ce regrettable épisode, qui a préoccupé et attristé depuis plusieurs années tous ceux qui tiennent à l'honneur du nom de Christ en ce pays, vient enfin de se terminer par un procès en *dommages-intérêts pour adultère* intenté à M. Beecher par Théodore Tilton, autrefois membre de l'église de Plymouth, protégé du pasteur et son associé dans la rédaction du journal l'*Indépendant*, de New-York. Après quatre mois de témoignages reçus et de plaidoyers entendus, neuf jurés sur douze ont proclamé l'innocence de M. Beecher, à la joie des amis de ce dernier et à l'honneur de l'Evangile. — Vous regretterez comme moi qu'il n'y ait pu y avoir unanimité dans le jury qui a prononcé sur cette affaire; mais ce fait, dont les ennemis de l'Evangile n'ont pas manqué de s'emparer, s'explique aisément pour qui connait le caractère expansif et sympathique de M. Beecher. Il n'a pu manquer, surtout en face d'hommes notoirement immoraux comme l'est son adversaire, de donner prise à des accusations qui, vues de près, n'ont qu'une apparence de fondement et que dément tout l'ensemble de sa vie. Les qualités mêmes qui ont valu à ce célèbre prédicateur ses plus grands succès, auraient été ainsi la cause de cette persécution, odieuse si l'on recherche les antécédents et les motifs de Théodore Tilton, mais explicable quand on considère le milieu dans lequel M. Beecher exerce depuis longtemps son ministère. Enveloppé dans le tourbillon des affaires d'une

ville telle que New-York, entouré de tout ce que la société américaine renferme de plus affiné, de plus intelligent, mais non pas de plus sérieux ni de plus pur, M. Beecher s'est laissé entraîner à revêtir son ministère d'un caractère trop humain, trop intéressant, trop aimable au sens ordinaire et superficiel de ces mots. Bien d'autres, à sa place, n'eussent pas mieux fait, car la prospérité est un grand piége. Le manque de sel, dans ce monde corrompu, est quelque chose que le chrétien ne saurait supporter impunément; les amis de M. Beecher commencent aujourd'hui à s'en apercevoir. Sa prédication nous dira bientôt si lui-même a profité de cette dure école. Ce ne sera plus les résultats sociaux et visibles du péché qu'il s'attachera surtout à combattre, mais aussi ses effets et ses symptômes intérieurs, qui sont les plus graves. Ce ne sera plus autant sur les mœurs mais davantage sur les cœurs qu'il portera le glaive de sa parole. S'il en est ainsi, bien loin d'avoir perdu à cette poursuite par laquelle on se promettait de ruiner son ministère, M. Beecher y aura gagné, et son œuvre aussi. Moins brillante peut-être, elle en sera plus solide; moins attrayante, elle en sera plus sérieuse et plus vraie.

L. F. V.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Souvenirs d'Orient, par J.-Aug. Bost. — *Damas, Jérusalem, le Caire.* — Neuchâtel, J. Sandoz, 1875.

Se déplacer n'est pas voyager. Monter en chemin de fer pour atteindre aussi rapidement que possible une ville où l'on a des affaires, c'est simplement se transporter. Le voyageur proprement dit est celui qui voit et étudie les endroits qu'il traverse, qui voyage pour s'instruire et non pour arriver. Mais on voyage de deux manières : en savant ou en touriste. Dans laquelle de ces deux catégories rangerons-nous l'auteur des *Souvenirs d'Orient?* On pourrait hésiter. Je pense cependant qu'il faut répondre : dans la dernière. Je n'entends point par là contester l'érudition de M. Augustin Bost, la valeur et la variété de ses informations, mais le peu de temps qu'il consacre à son immense tournée (84 jours) ne lui permet évidemment pas de sortir du programme habituel des voyages en Palestine, de faire des explorations nouvelles, de pratiquer des fouilles, d'examiner sur les lieux et d'une façon scientifique les opinions divergentes qui s'attachent à la géographie et aux traditions des pays bibliques. Aussi se prononce-t-il sur toutes ces questions controversées, et heureusement très secondaires, avec une réserve et une modestie que nous ne pouvons qu'approuver. On sent d'ailleurs qu'on a affaire à un homme qui connaît remarquablement sa Terre Sainte, et qui doit avoir la bosse de la topographie. Notre touriste n'est donc pas le premier venu. Il est préparé par ses études à ce pèlerinage, rêvé, longtemps caressé, enfin réalisé d'une manière inattendue. Il savoure son trop court voyage comme un gourmet le vin exquis dont il ne goûtera qu'une fois en sa vie. Il foule *con amore* la vieille terre des Pharaons et cette Canaan honorée entre toutes les contrées par le Fils de Dieu qui l'avait choisie pour sa patrie terrestre, cette Canaan aujourd'hui désolée, mais qui demeure le centre de nos souvenirs religieux et le symbole de notre patrie céleste.

M. Bost est un bon guide, très circonstancié et sans doute très exact dans ses descriptions, très complet dans les notices historiques qu'il ajoute à ses propres impressions. Nous recommandons son ouvrage à ceux qui espèrent faire un jour leur expédition d'Orient, et à ceux, plus nombreux hélas! qui n'osent aspirer à pareille fête. Si « ce n'est pas manger que de rêver qu'on mange, » c'est presque voyager que de suivre par l'imagination un voyageur qui nous initie à ce qu'il a vu, senti et pensé.

Le style des *Souvenirs d'Orient* est coulant, simple, naturel, un peu négligé, mais plein de verve. La plume de M. Bost rencontre souvent, sans les chercher, des mots nouveaux, pittoresques, spirituels; elle puise dans un certain fonds de gaieté, d'*humour*, comme disent les Anglais, qui ne gâte rien, et qui ici s'allie sans aucune discordance avec les sérieuses croyances de l'auteur.

Mais pour donner l'idée d'un livre, rien ne vaut une citation. En voici une qui explique un passage jusqu'ici plus ou moins obscur. « Près de Jaffa je suis entré dans la cour d'une maison par le *trou de l'aiguille,* et pour la

première fois j'ai bien compris la parole du Sauveur : Luc 18 : 25. Chaque grande porte d'habitation s'ouvre à deux battants pour laisser passer le gros bétail; puis elle se referme, et l'on ne laisse ouverte pour le service de la maison qu'une portelette taillée dans l'un des deux battants; les hommes, les femmes, les enfants, les chiens, passent librement par cette petite porte qui s'appelle le trou de l'aiguille, mais les ânes, les chevaux, les chameaux ne sauraient y passer. J'en ai revu des centaines dans toutes les villes et dans tous les villages que nous avons traversés. » Suivant cette explication, et conformément au texte grec, il faudrait traduire: « Il est plus aisé qu'un chameau passe par un trou d'aiguille... » et non point « par le trou d une aiguille. »

M. Bost met le doigt sur un des plus grands fléaux du Levant, le mahométisme, avec le fatalisme et l'immobilité qui en sont la conséquence. Son impression, c'est que les chrétiens n'ont encore à peu près rien fait pour l'évangélisation des contrées musulmanes, « mais qu'il y a presque partout des portes ouvertes, possibilité d'agir, et par conséquent devoir. » Qui sait en effet si, en s'y prenant avec intelligence, des missionnaires et des instituteurs protestants n'auraient pas plus de succès auprès de ces monothéistes qu'au sein des tribus nègres placées beaucoup plus bas sur l'échelle de la religion et de la culture?

En somme, M. Bost développera-t-il chez ses lecteurs le désir de voir l'Orient? Je ne sais. Peut-être sera-t-on moins sensible à ses témoignages d'admiration qu'aux déceptions que lui cause souvent le contraste entre une triste réalité et un beau souvenir biblique. Louons sans réserve cette sincérité qui ne dissimule pas le matérialisme et la superstition attachés comme d'impurs parasites, à tous les lieux sacrés pour notre foi. Il est toujours salutaire de voir les choses telles qu'elles sont. Eh bien! la Palestine, — j'en dirais autant de l'Egypte et de toutes les contrées paralysées par le Croissant, — la Palestine est un pays mort. Elle ressuscitera et verra un glorieux avenir, si tant de prophéties ne perdent pas, par un symbolisme exclusif, toute valeur littérale. Pour le moment, si l'on veut sentir plus profondément la puissante vitalité du christianisme, ce n'est pas là qu'il faut aller. L'Esprit du Christ visite d'autres régions du globe. Il réveille et convertit aujourd'hui autant d'âmes à Londres qu'il ne le fit à Jérusalem au temps de la primitive église. Puisse-t-il faire de chaque pays une nouvelle Terre Sainte, plus fidèle, plus spiritualiste que l'ancienne!

CH. BYSE.

LE CHRISTIANISME ET LA LIBRE-PENSÉE MODERNE, conférences par W. Connor et Meyrick Goulburn, traduit de l'anglais par R. Cassignard, pasteur. — Paris, Grassart, 1875.

Une accusation que l'on adresse fréquemment à la prédication actuelle, c'est celle de monotonie, et ce reproche, il faut le dire, n'est pas dénué de tout fondement. Trop souvent, en effet, les pasteurs s'adressant à des personnes pour lesquelles les vérités chrétiennes sont choses reçues et acceptées, paraissent perdre de vue les idées, les préoccupations et les besoins intellectuels d'un public plus étendu. Ce défaut de la prédication actuelle n'a point échappé aux auteurs du livre que nous annonçons. Ils ont courageusement cherché à y porter remède, et dans une série de discours, d'une forme simple et populaire, ils se sont efforcés de réfuter les principales objections que la science contemporaine formule contre le christianisme. Sous ce rapport, leur entreprise est digne d'éloge et mériterait de trouver, dans notre pays surtout, de nombreux imitateurs.

Nous avons toutefois d'assez graves réserves à faire sur le fond même de leur travail. L'apologétique des honorables conférenciers nous parait, en effet, quelque peu surannée. S'appuyant sur l'autorité extérieure de l'Ecriture, ils donnent une grande importance aux miracles comme preuve apologétique, et accordent une valeur presque absolue au symbole des apôtres. Enfin, les questions d'authenticité et de crédibilité des écrits sacrés ne les préoccupent en aucune façon. La moitié de leurs textes sont choisis dans saint Jean, comme s'ils ignoraient les attaques dirigées contre le quatrième Evangile par les adversaires mêmes qu'ils ont pris à tâche de combattre. En somme, nous craignons que ces lacunes ne nuisent au succès du livre auprès de notre public lettré, plus au courant que celui d'Angleterre des questions critiques qui, depuis quelques trente ans, préoccupent si fort les meilleurs esprits de France et d'Allemagne.

A. H. M.

ORALITÉ PUBLIQUE; une voix dans le désert, par Mme Joséphine E. Butler, de Liverpool. — Paris, Sandoz et Fischbacher, 1875.

Il y a de cela quelques mois, les princi-les villes de la Suisse furent visitées par me Butler, secrétaire de l'association britan-ique pour combattre l'impureté. Obéissant à ne impulsion d'en haut, elle venait plaider cause de son sexe et attaquer la prostitu-on dans des réunions convoquées *ad hoc*, rivées, et néanmoins assez nombreuses. Elle ait personnellement inconnue de la presque talité des personnes appelées à l'entendre : n savait seulement que, depuis vingt ans, le travaillait sans relâche au triomphe de la use qu'elle avait embrassée. Toutefois, en résence du sujet annoncé, on n'était pas ns une certaine crainte. Nous avons eu le rivilége d'assister à la séance qu'elle a don-ée à Lausanne, et il nous est rarement arrivé 'être saisi comme nous l'avons été. Qu'on e représente un auditoire d'environ cent ersonnes, devant lequel se lève une dame odeste et tremblante d'émotion. Durant une eure entière, elle nous fit part de ses expé-iences, et nous parla avec un ton de convic-ion tel que l'on pouvait lire sur ses traits la ouffrance que lui faisaient éprouver les maux hysiques et moraux inséparables de l'impu-eté. C'est la substance de son discours qui se rouve dans le volume que nous annonçons, t dont nous ne saurions trop recomman-er la lecture, non pas aux jeunes filles, ce ivre n'est point pour elles, mais aux parents t surtout aux personnes chargées de veiller la moralité publique.

Mme Butler s'adresse d'abord aux femmes, u'elle appelle « ses sœurs et ses compagnes l'humiliation. » — « Revenons-en, leur dit-lle, à cette éducation biblique qui ne jette as des roses sur le serpent, qui n'use pas l'un double vocabulaire, qui donne à chaque éché son vrai nom, et qui ne pactise ni avec e mal ni avec la prudence mondaine. » Ce que Mme Butler recommande à son sexe, elle le pratique elle-même, et il suffisait de l'en-tendre pour en être convaincu. Il était beau l'assister à la lutte intérieure qui se livrait en elle, sa retenue naturelle lui conseillant de se taire tandis qu'un appel supérieur lui ordonnait de parler. Aussi sa cause fut-elle bientôt gagnée auprès de ceux qui savent apprécier la puissance du devoir triomphant de répugnances légitimes. Mme Butler ne se tire pas de côté et ne s'enveloppe pas d'un manteau d'orgueil, parce qu'elle-même est étrangère au vice qu'elle combat. « Que l'on ne s'y trompe point! dit-elle. Cette dégradation de pauvres misérables femmes n'est pas une dégradation pour elles seules, c'est une offense à la dignité de toute femme vertueuse, c'est un déshonneur pour moi, c'est une honte pour toutes les femmes, dans tous les pays du monde. »

Il faut l'entendre proclamant l'unité de la loi morale, pour le sexe fort comme pour le sexe faible, et détruisant les sophismes par lesquels on cherche souvent à excuser et à justifier la tolérance de la prostitution. A ceux qui prétendent que c'est là un *mal nécessaire* : « Si vous le croyez, messieurs, êtes-vous prêts, dites-le-moi, à présenter en holocauste à cette fatalité, soit votre sœur, soit votre fille, soit votre mère, soit votre propre femme? Quel est celui d'entre vous qui ose me répondre affirmativement? Il n'y en a pas un seul, n'est-il pas vrai? »

Puisse la voix de cette chrétienne pieuse et dévouée, ne pas être, comme le titre le porte : *une voix dans le désert!*

P. B.

ÉTUDE SOMMAIRE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE, par A.-L. Montandon. — Paris, Grassart, libraire-éditeur, 1875.

Les livres qui se publient pour l'instruction religieuse de la jeunesse méritent une attention particulière. Les autres classes de lecteurs ont, pour juger les enseignements qu'on leur propose, des ressources que la jeunesse n'a pas. L'homme fait oppose une certaine résistance aux choses qui lui sont dites; et cette résistance, qui a ses dangers sans doute, a pourtant cet avantage que, dans bien des cas, elle devient une barrière contre l'erreur. L'enfant n'a rien qui le protége contre les mauvaises directions qui peuvent être imprimées à sa pensée. Le mal et le bien qu'il se fait par ses lectures dépendent donc du soin que nous mettons au choix des livres qui lui sont destinés.

Nul n'a plus de droits que M. Montandon au respect de la jeunesse; il a mis à son service des dons précieux; il lui a consacré un bon nombre de volumes qui unissent aux avantages d'une diction grave et simple le mérite

de tenir le lecteur dans une atmosphère que la révélation remplit de ses rayons lumineux et vivifiants. Comment ne pas lui tenir compte, en effet, de sa persistance à ne puiser qu'à leur vraie source la connaissance et la vie religieuse? Nous ne pensons pas toutefois que sa dogmatique soit complète sur tous les points, et bien des personnes s'étonnent qu'il soit resté si longtemps en contact avec les écrits inspirés sans en avoir extrait toutes les lumières. Ce regret est un hommage rendu au caractère de l'auteur; il s'explique par l'estime que le public protestant porte à sa personne, et par le désir que chacun éprouve de voir à ses ouvrages une action encore plus efficace.

C'est beaucoup, par le temps qui court, qu'on ne puisse reprocher au volume que nous annonçons aucune déviation dans la doctrine. Mais, dans un manuel d'instruction surtout, les lacunes ont un inconvénient sérieux. On marche sûrement lorsqu'on côtoie les écrivains sacrés, mais il faut aller jusqu'où ils mènent. L'homme qui exprime sa propre pensée peut s'arrêter à tout moment; sa réserve s'explique par sa crainte d'affirmer ce dont il n'est plus sûr, et je lui en sais gré. Mais quand le message qu'on me transmet est un message divin; quand le maitre qui me l'explique le suit pas à pas, avec un respect qu'il a eu le don de me faire partager; quand il a sagement borné sa tâche à le transcrire, la traduction des dernières lignes ne devant pas être plus difficile que celle des premières, il est malaisé de comprendre pourquoi cette traduction est interrompue avant la fin. Le lecteur s'arrête en effet au point où s'arrête son guide, et aux vides de l'enseignement correspondent des vides dans la vie spirituelle du disciple. Il y a plus; lorsque l'idée chrétienne est défectueuse, ce qui en est exprimé ne l'est pas de la même manière qu'il le serait avec une conception plus complète; les réticences s'y font sentir, l'onction manque plus ou moins, comme le suc manque au fruit qui n'est pas parvenu à sa pleine maturité. La conviction, c'est la vérité s'enfonçant dans l'âme à mesure que les éléments de cette vérité se réunissent et lui donnent plus de poids. N'en négligeât-on qu'un dixième, ce dixième étant le couronnement de la pensée divine pourrait former, à lui seul, la moitié de la vérité totale. A dix pas du point culminant d'une montagne, nous n'avons pas la vue que son sommet nous garde; deux lignes avant celle qui clôt l'exposition d'un dogme, il nous arrive souvent de n'en avoir que la partie obscure et inféconde. Dieu peut-il vouloir qu'on lui coupe la parole, pour ainsi dire, à un moment donné; qu'on le quitte à mi-chemin? Lui qui a mis pour condition au salut de lui obéir jusqu'à la fin, ne mettrait-il pas pour condition à la foi de l'écouter jusqu'au bout?

Après ce que nous avons dit plus haut, on ne peut pas nous imputer de la malveillance à l'égard de M. Montandon. Pas d'homme plus soumis que lui à l'autorité de la révélation, tant que la révélation lui parait telle; mais il s'arrête trop vite dans la route qu'il suit, et il ne parcourt pas dans son entier le champ de la foi. Les doctrines sont écourtées, et les secours sont diminués du même coup.

Les qualités et les défauts de l'auteur ne sont nulle part aussi en relief que dans les chapitres consacrés à la personne de Christ. Si on pouvait renoncer au Sauveur décrit par l'évangile, on ne pourrait pas en imaginer un plus aimable que celui que M. Montandon nous offre. Il lui compose une couronne où brillent tous les attributs de la divinité; seulement, cette gloire est juxtaposée à l'être qu'elle enveloppe, ce sont des qualités qui lui ont été prêtées; le Seigneur les a reçues de la même manière que les prophètes, quoique à un degré supérieur. Il s'en sert, mais il n'en est pas le propriétaire. La divinité qu'elles lui confèrent est une divinité par procuration. Aussi Thomas sort-il de la vérité, c'est M. Montandon qui le dit, quand il appelle le glorieux ressuscité « son Seigneur et son Dieu. »

Comment résumer son jugement sur un livre qui produit de si heureuses impressions et qui laisse d'aussi vifs regrets? Cet ouvrage fait aimer la Parole de Dieu beaucoup plus que d'autres qui sont meilleurs; mais il a besoin, plus qu'aucun autre, d'être complété par l'Evangile. Il renferme assez de vérités pour nous exposer au danger de croire qu'il les renferme toutes, et assez de lacunes pour n'être lu qu'à la condition de ne pas lui laisser le dernier mot.

B'.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

Position du pasteur dans l'église libre vaudoise.

Lettre à un ancien.

Lausanne, 31 juillet 1875.

Monsieur et honoré frère,

Je veux enfin tenir ma promesse. Vous m'aviez demandé de reproduire les idées que j'avais émises au synode d'Yverdon de 1874, sur la position du pasteur dans l'église, et je ne me suis pas fait trop presser pour céder à vos raisons, dont je sentais la valeur. Il s'agissait d'apporter quelque lumière sur un sujet généralement peu étudié, de préciser des idées qui existent vaguement dans beaucoup d'esprits, de dissiper des malentendus trop communs parmi nous. Il s'agissait, pour moi en particulier, de m'expliquer mieux sur ce que je crois être la vérité en cette matière, vérité également éloignée de deux erreurs extrêmes, entre lesquelles on semble osciller, celle dont Rome est le principal représentant et celle dont les frères de Plymouth ont fait la condition de leur « rassemblement, » c'est-à-dire de leur existence comme église.

Deux considérations m'arrêtaient. C'était d'abord l'impossibilité de reproduire un discours prononcé sous l'inspiration du moment, sans préméditation aucune, et dont je n'avais gardé moi-même qu'un imparfait souvenir. Je ne pouvais tout au plus qu'en donner la substance, ou plutôt, je ne pouvais que dire ce que je pense sur la question et ce que j'ai voulu exprimer dans le synode. Ce qui m'arrêtait encore, c'était la difficulté de traiter en quelques pages un sujet vaste, complexe, qui ne pouvait que s'étendre sous ma plume, et que je craignais de présenter sous une forme trop abstraite si je le prenais dans son ensemble. Je ne sais échapper à cette difficulté qu'en l'abordant par le côté spécial et pratique sous lequel il s'est produit dans la circonstance dont il s'agit.

La question était celle-ci : Les pasteurs continueront-ils, ainsi que l'avait établi notre constitution de 1847, à siéger au synode en leur qualité de pasteurs et sans avoir besoin d'y être envoyés par un vote de leur église, ou bien ne pourront-ils y prendre place qu'au même titre que les autres délégués et comme délégués eux-mêmes par les bulletins de l'assemblée générale de l'église. Cette dernière idée avait été mise en avant dans une proposition ayant pour but de diminuer le nombre des membres du synode. Moi-même j'y inclinais d'abord : je n'y voyais qu'une affaire de forme, un moyen pratique de réduire une représentation trop nombreuse. J'étais d'ailleurs persuadé que son adoption ne changerait rien au fond des choses et que, le pasteur étant le représentant naturel et presque nécessaire de l'église, sa nomination irait toujours de soi et comme chose entendue; que si enfin, par extraordinaire, il arrivait qu'il fût laissé de côté dans la délégation, il y aurait là un symptôme tellement grave qu'il valait mieux ne pas l'empêcher de se produire.

Mais un discours survint. Il était d'un pasteur, d'un ami bien cher, entré maintenant dans l'assemblée où l'on ne discute plus. Ce discours faisait de la question posée une question de principe. A ses yeux, donner au pasteur une place de droit dans le synode, c'était du cléricalisme. Dans l'église tous les chrétiens sont égaux, tous sont des ministres de Jésus-Christ, puisqu'un ministre est un serviteur. Les pasteurs ne sont que des anciens annonçant la Parole, et ils ne peuvent représenter les églises que s'ils sont délégués par elles aussi bien que leurs collègues.

Ce sont ces assertions trop absolues qui me poussèrent à prendre la parole. Il y avait là un mélange d'erreur et de vérité qu'il ne fallait pas laisser subsister.

Mais une remarque avant d'aller plus loin : elle n'est pas étrangère au sujet. Dans cette discussion et dans le reproche qu'on a fait à l'article de la constitution relatif à la composition du synode, on n'avait pas compris ou du moins on a perdu de vue ce qui avait été la pensée du synode constituant en 1847. Les auteurs de notre acte constitutif étaient partis de l'idée que l'église est gouvernée par ses *conducteurs*, je veux dire par les conducteurs des troupeaux, pasteurs et anciens, et que c'est à eux par conséquent de les représenter dans le corps chargé de la surveillance et de la direction de l'ensemble; c'est ce principe qu'ils avaient énoncé en tête de l'article 14, en disant : *Le synode se compose des pasteurs et d'anciens.* Les professeurs n'étaient mentionnés qu'ensuite, au troisième paragraphe. N'étant ni pasteurs ni anciens, ils ne faisaient pas nécessairement partie de la représentation des églises, on les y avait ajoutés à cause des lumières qu'ils peuvent apporter dans les délibérations, à cause de la place qu'ils occupent dans la vie de l'église et dans son organisme. La rédaction nouvelle de l'article donne à ces représentants de la science chrétienne une meilleure place dans le synode. Ils n'y sont plus introduits après coup, ils en font partie d'emblée, comme élément essentiel et constitutif. Ils y siégent de droit, non à titre de pasteurs, non à titre de délégués des églises, mais au nom de cette parole de vérité que Jésus-Christ a apportée sur la terre, à l'étude de laquelle ils consacrent leurs veilles, au nom de cette science de l'Ecriture et de l'église dont ils sont les dépositaires et qui est nécessaire pour la bonne direction de celle-ci. — Il y a plus, l'ancienne rédaction disait : *pasteurs et anciens;* la nouvelle rédaction dit : *pasteurs en fonctions* et *délégués des églises,* elle établit une distinction plus marquée entre les deux catégories des représentants de l'église. L'accent est mis, non plus sur la qualité d'ancien ou de conducteur, mais sur celle de délégué, de mandataire de l'église. La différence n'est que dans les mots et rien n'est changé dans les choses, mais elle est d'autant plus significative que, n'ayant pas modifié le fait lui-même, elle n'a voulu que l'exprimer plus exactement. La première rédaction exprimait une théorie, une idée, celle de l'ancien presbytérianisme; la nouvelle exprime l'état réel et actuel des choses tel qu'il existe parmi nous, et, sous ce rapport, elle est plus dans le vrai. J'ajoute qu'elle prépare peut-être pour l'avenir une modification plus importante, modification que le synode a rejetée une première fois, mais qui n'est pas abandonnée. Ce que je tiens à constater ici, c'est qu'en quittant le terrain de la théorie pour se rapprocher de la vérité du fait, on en est venu à distinguer dans la composition du synode trois éléments bien caractérisés : les *pasteurs*, les *délégués* des églises et les *professeurs*. Or, tout comme les pasteurs et les anciens se réunissent sous la même catégorie, celle de la représentation des troupeaux et de leurs besoins, de même les pasteurs et les professeurs se réunissent sous une même catégorie, celle de la théologie et de l'enseignement de la Parole. Nos trois éléments se réduisent ainsi à deux, et le pasteur participe à l'un et à l'autre : il est à la fois *ancien* et *théologien*, « berger et docteur, » comme dit saint Paul. (Eph. IV, 11.)

Vous voyez que je ne m'étais pas éloigné de la question : j'y entre maintenant tout à fait. Quelle est la position du pasteur dans l'église et à quel titre a-t-il vocation à la représenter dans le synode?

Et d'abord, disons-le bien haut, il n'y a point de cléricalisme parmi nous. Nous reconnaissons que c'est à tous les chrétiens que l'apôtre dit : « Vous êtes sacrificateurs et rois » (1 Pier. II, 9), et que, dans la nouvelle alliance, il n'y a point d'autre sacerdoce que celui de Christ, dont chaque fidèle est revêtu, dans la mesure où il est lui-même en Christ. Nous savons que le plus simple croyant, par cela seul qu'il est croyant et sans autre consécration que celle de sa foi et de l'onction de l'Esprit, a « libre accès au trône de la grâce, » que « l'entrée des lieux saints lui est ouverte, » qu'il peut « se présenter devant Dieu » sans intermédiaire ; qu'il a vocation à le glorifier et à le servir, « en annonçant les vertus de Celui qui nous a appelés à sa merveilleuse lumière, » et qu'au besoin il a qualité pour accomplir tous les actes qui, dans la règle, sont attribués au pasteur et au ministre de la Parole, y compris l'administration du baptême et de la cène; de la même façon que, dans une république fondée sur le principe de l'égalité, tout citoyen, par cela même qu'il est citoyen, doit se considérer comme revêtu d'une magistrature, et peut être appelé par la confiance de ses concitoyens à remplir les hautes fonctions de juge ou de conseiller d'état. Le sacerdoce du ministre de la Parole n'est pas un autre sacerdoce que le sacerdoce commun à tous les fidèles. Il en est revêtu, non parce qu'il est ministre et qu'il a reçu l'imposition des mains, mais parce qu'il est chrétien et qu'il a été baptisé. (Je prends ce mot dans la plénitude de son sens.) Sa consécration ne lui a pas imprimé un caractère sacramental et mystique, elle l'a mis à part pour le service de l'Evangile. L'église lui a conféré une mission, un office public; conformément à l'ordre du Seigneur, elle l'a chargé d'une œuvre, et lui, de son côté, a promis de s'y dévouer. Le ministère n'est pas le sacerdoce, il est un *service*, comme le mot l'indique : il est une *fonction* dans le sacerdoce universel des chrétiens. Il est vrai qu'il en est la fonction principale et la plus haute, celle qui en résume l'œuvre, puisqu'il consiste dans le service de la vérité et de la charité, et qu'il poursuit l'œuvre que Jésus-Christ a confiée à ses apôtres pour l'établissement du règne de Dieu sur la terre.

Nous savons aussi que ce ne sont pas les études qui font les prophètes et qui donnent entrée dans les consciences. Nous n'oublions pas l'antique prophétie : « Je mettrai ma loi au dedans d'eux et je l'écrirai dans leurs cœurs.... et nul n'enseignera plus son frère... parce que tous me connaîtront, dit l'Eternel.» (Jér. XXXI.) Oui, la loi de Dieu gravée dans le cœur par le Saint-Esprit, et non la science des écoles, voilà ce qui donne aux simples l'intelligence des choses divines et la parole qui pénètre; voilà ce qui rend un docteur puissant pour amener les âmes captives sous le joug de Christ et lui apprend à tirer de son trésor des choses vieilles et des choses nouvelles, comme un disciple bien préparé pour le royaume des cieux. Nous avons entendu la parole de l'apôtre disant aux chrétiens : « Quant à vous, l'onction que vous avez reçue de Christ demeure en vous, et vous n'avez pas besoin que personne vous instruise, et cette même onction vous instruit de toutes choses » (1 Jean II, 27), et nous savons par là que l'enfant de Dieu possède dans sa foi une lumière qui le garde dans la vérité contre ceux qui voudraient l'égarer. Nous croyons qu'une pauvre vieille femme, si elle est enseignée de Dieu, peut avoir raison en matière de foi contre les plus savants théologiens qui ne seraient pas enseignés d'en haut[1]. Plût à Dieu

[1] On raconte que, dans une dispute de religion soutenue contre Bossuet, le ministre Claude n'osa pas répondre affirmativement à cette interpellation du grand évêque : « Croyez-vous donc qu'une vieille femme avec sa Bible pourrait avoir raison contre toute une assemblée d'évêques et de docteurs? » L'habile controversiste protestant eut tort; il n'eut

que tout Israël fût prophète, que l'Esprit de Dieu fût répandu sur toute chair, et que tous connussent l'Eternel, si bien que personne n'eût plus à enseigner son frère!

Mais nous n'en sommes pas là. Dans ce monde, la réalité de l'église n'est pas adéquate à l'idée de l'église, à son idéal, à ce qu'elle est en principe et en germe: « ce que nous sommes n'a pas encore été manifesté. » L'onction répandue sur elle n'empêche pas qu'il y ait dans son sein des ignorants et des errants, des faibles et des charnels, de petits enfants en Christ et des âmes à enfanter à Christ (1 Cor. III, 1-3; Gal. IV, 19), en un mot des chrétiens à instruire, à conduire, à former. Il en a été ainsi toujours et partout, et il en sera ainsi jusqu'à la fin; car telle le Seigneur a voulu l'assemblée des disciples qu'il a réunie autour de son nom, afin de les préparer pour son royaume céleste. (Math. XXVIII, 19, 20; XXII, 10, 11; Luc XIV, 21.) Se la représenter autrement ce serait s'exposer à bâtir sur une fiction. On l'a fait quelquefois.

Permettez-moi ici de signaler un écueil. Le chrétien est l'homme de l'idéal, il aspire à la perfection, il la possède en Christ, il en a les prémices dans le Saint-Esprit, et il est tellement assuré d'y parvenir en effet, qu'il peut anticiper l'avenir et raisonner comme s'il la possédait déjà. Là se trouve souvent une cause de graves erreurs dans la pratique. On n'échappe pas au moyen de syllogismes à la réalité qui nous accable, et si nous ne devons jamais perdre de vue l'idéal de notre céleste destination, nous ne devons jamais perdre de vue non plus les conditions dans lesquelles nous sommes placés sur la terre et le chemin que nous avons encore à parcourir. De ce que les chrétiens « sont assis avec Christ à la droite de Dieu, » il s'ensuit, non pas qu'ils en aient fini avec les misères d'ici-bas, mais bien qu'ils doivent s'élever au-dessus d'elles et rechercher les choses qui sont en haut; de ce que mon « vieil homme a été crucifié avec Christ, » je dois conclure, non pas que ce vieil homme n'existe plus en moi, mais bien que je dois le crucifier et le faire mourir, et que pour moi le principe et la force de cette mortification se trouvent dans la croix de Christ; de ce que « quiconque a été engendré de Dieu ne pratique point le péché et qu'il ne peut pécher parce que la semence de Dieu demeure en lui, » je ne suis nullement obligé de croire que je ne pèche plus, mais j'apprends de là que quand je fais le péché, j'agis en contradiction avec ma nature et la mets en péril : de même de ce que dans l'église l'onction est sur tous et nous enseigne toutes choses, je ne suis point autorisé à penser, contrairement à l'évidence et au bon sens, que tous connaissent en effet toutes choses ou du moins peuvent arriver à les connaître par *eux-mêmes* et sans l'intermédiaire d'aucun homme; mais je dois en inférer au contraire que cette « onction » doit se manifester et déployer ses effets dans un enseignement et par l'instrument de l'homme, de la pensée et de la parole humaine. Bien loin donc que l'Esprit répandu sur tous exclue le ministère de la parole et de l'enseignement, il l'appelle au contraire, comme les eaux destinées à l'arrosement des prairies appellent les canaux et les rigoles qui doivent en régulariser la distribution et en faire profiter toutes les plantes.

Et en effet, cet enseignement régulier, Jésus l'a positivement ordonné et pour tous les temps dans la parole même dans laquelle il a fondé son église, l'église extérieure; il l'a ordonné comme moyen de former ses disciples et de les introduire réellement dans la communion du Père, du Fils et du Saint-Esprit, après qu'ils y auront été introduits symboliquement et en promesse par le baptême, et il en a donné charge, pour qu'il soit continué jusqu'à la fin, à des hommes qu'il avait choisis, préparés et établis dans ce but. (Math. XXVIII, 18-20.) « Lui-même a donné les uns comme apôtres, d'autres comme prophètes, d'autres comme évangélistes, d'autres

pas assez foi en la vérité qu'il défendait; il avait en ce moment oublié l'histoire, oublié les confesseurs et les martyrs de sa propre église.

comme pasteurs et docteurs, pour la formation des saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps de Christ; jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la pleine connaissance du Fils de Dieu. » (Eph. IV, 11-13.) Dans ce passage, il s'agit bien du ministère de la parole sous ses formes diverses, à partir des apôtres, qui en furent les fondateurs, jusqu'aux prédicateurs de l'Evangile et aux pasteurs et docteurs, qui le continuent. L'église qui est née de « la Parole de Dieu, laquelle vit et est permanente éternellement, » doit être alimentée et grandir par le même moyen. Appelée à être dans le monde le témoin, « la colonne et l'appui de la vérité, » il faut que le témoignage de la vérité ne cesse pas de se faire entendre dans son sein et qu'il y soit toujours renouvelé, et c'est là le but de l'institution du ministère.

Personne ne nie cette nécessité de l'enseignement de la Parole et d'hommes qui y soient spécialement appelés : les quakers ont des *ministres* reconnus, hommes et femmes, mais ils ne le deviennent que par l'impulsion de la Parole intérieure; M. Darby a écrit sur le *Ministère* un traité où il y a des choses d'une grande vérité et d'une grande beauté, mais il veut un ministère entièrement libre, procédant immédiatement du Seigneur, consistant non dans une charge reçue de l'église, mais dans l'exercice d'un don de l'Esprit. Christ n'est-il pas en effet « l'Amen, le témoin fidèle et véritable, » qui ne laissera jamais éteindre le témoignage de la vérité qu'il est venu apporter au monde? N'est-il pas le chef de l'église, qui est son corps, vivant en elle par son Esprit, la conduisant par cet Esprit dans toute la vérité et demeurant avec elle jusqu'à la consommation du siècle? Ne saurait-il pas lui-même se susciter des témoins, des prophètes et des docteurs, les appeler, les former par son Esprit et mettre le sceau de sa bénédiction sur leur œuvre, comme il l'a fait si souvent déjà et comme il le fait encore de nos jours? N'est-ce pas par le ministère d'hommes sans théologie, et n'ayant mission que de leur foi et de leur zèle, qu'il a produit ces réveils par lesquels il entretient la vie et replace sur le chandelier la lumière que les savants laissaient s'éteindre et que les prédicateurs d'office ne savaient pas ranimer? Et ce qu'il a fait quelquefois, ne peut-il pas le faire toujours, si nous savons nous attendre à lui seul et ne pas mettre notre confiance dans les institutions de la sagesse humaine? — Personne au milieu de nous ne songe à nier cette action immédiate du Seigneur dans son église. Nous la constatons avec joie, car elle est une preuve de la vérité de ses promesses. Nous voudrions qu'elle se fît sentir d'une manière plus intense et plus générale, et dans nos congrégations, et dans toute l'église de Dieu. Encore une fois : Plût à Dieu que tout Israël fût prophète!

Mais 1°, le ministère régulier n'est pas exclusif des ministères extraordinaires, il ne constitue pas un monopole. De ce que les apôtres étaient spécialement appelés à vaquer « à la prière et au service de la parole, » il ne résultait pas que d'autres ne pussent pas annoncer l'Evangile spontanément. Il n'y a là qu'une question de liberté.

2° Les promesses sur lesquelles le ministère libre peut s'appuyer sont cependant faites, il faut le remarquer, aux douze premièrement et directement, c'est-à-dire à ceux des disciples que le Seigneur avait mis à part et spécialement chargés de fonder son église et d'y enseigner, et cela à l'heure même où il leur donnait leur mission. Voy. Math. XXVIII, 19, 20; Jean XIV, 26; XV, 16, 26.

3° Les ministères extraordinaires qui paraissent de temps en temps dans l'histoire de l'église, sont des ministères de *réveil* et réellement exceptionnels, tandis que le ministère que Jésus a ordonné et que ses apôtres ont réglé suivant les circonstances du moment, est un ministère d'enseignement et qui doit se perpétuer. L'expérience prouve que le premier se continue nécessairement par le second, et que les réveils qui ont jeté la

flamme la plus vive finissent par s'éteindre ou par s'égarer s'ils ne sont pas nourris fortement et gardés par la parole de la vérité régulièrement enseignée.

4° Le Seigneur ne multiplie pas inutilement le miracle. Ce n'est point par des inspirations nouvelles et par des voies extraordinaires qu'il veut continuer son œuvre dans l'église qu'il a fondée pour en faire son organe. Il la continue par les voies naturelles et conformément aux lois que lui-même a créées, et qui sont celles de toute société humaine. Les fonctions vitales ont leurs organes propres et ces organes se perpétuent en se renouvelant dans le corps social comme dans le corps physique.

L'histoire apostolique et les épîtres de Paul en particulier nous montrent clairement comment le ministère de la parole s'est constitué dans ce siècle qui fut celui de la fondation de l'église. Saint Paul avait laissé Timothée dans l'importante église d'Ephèse. Il lui écrivit, « afin qu'il sût comment il faut se conduire dans la maison de Dieu qui est l'assemblée du Dieu vivant; avant tout il lui recommande de veiller à la pureté de l'enseignement de cette vérité qui a été confiée à l'église et, pour cela, d'établir des surveillants qui soient *capables d'enseigner*. (1 Tim. I, 3, etc. ; III, 1, 2, 15; VI, 20.) Timothée lui-même était un prédicateur de l'Evangile, que Paul avait pris tout jeune avec lui pour le service de la Parole, qui l'avait accompagné dans ses voyages et s'était formé à son école. Or dans sa dernière lettre, écrite en prévision de sa mort, voici les recommandations que l'apôtre fait encore à son disciple : « Retiens, dans la foi et dans l'amour qui est en Jésus-Christ, le modèle des saines paroles que tu as entendues de moi. Garde le bon dépôt par le moyen de l'Esprit saint qui est en nous; » et quelques lignes plus bas : « Toi donc, mon enfant, fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ, en Jésus; et les choses que tu as entendues de moi au milieu de beaucoup de témoins, confie-les à des hommes fidèles, qui seront capables d'en instruire aussi d'autres. » (2 Tim. I, 13, 14; II, 1, 2.) Voilà donc comment les apôtres entendent que le témoignage de Jésus-Christ, qui leur a été confié, doit se maintenir en son intégrité dans l'église et l'enseignement s'en perpétuer : des hommes en seront spécialement, non pas exclusivement, chargés; les anciens enseigneront aux plus jeunes les choses qu'ils ont apprises et ceux-ci les confieront à leur tour à ceux qui viendront après eux. Est-il rien de plus simple, de plus naturel, de plus nécessaire? N'est-ce pas de la même manière que, dans le domaine de la science et dans les écoles, se conservent les vérités précédemment acquises; dans celui du droit et dans la magistrature, les saines doctrines de jurisprudence; dans toute société organisée et vivante enfin, les principes qui font sa vie? Il n'y a de différence que celle qui résulte de la nature particulière de l'Evangile. C'est la parole du Maître, parole qui fait autorité, c'est le témoignage apporté d'en haut par le Fils de Dieu, ce sont « des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues et qui n'étaient point montées au cœur de l'homme: « c'est pourquoi Paul l'appelle un *dépôt*, un dépôt qu'il faut garder. C'est une vérité que Dieu révèle par son Esprit à ceux qui l'aiment, une vérité qu'on ne possède bien que quand on l'a reçue dans son cœur et expérimentée dans sa vie, une vérité vivante et libre qui ne se laisse pas immobiliser dans des formules, mais qui doit jaillir incessamment, toujours ancienne et toujours nouvelle, des entrailles du croyant (Jean VII, 38 ; 1 Jean II, 7) : c'est pourquoi il veut qu'on la « garde par le *moyen du Saint-Esprit* qui habite en nous. » Ce n'est pas une doctrine ésotérique, confiée à quelques-uns seulement qui en auraient le monopole, c'est la vérité prêchée publiquement, connue de tous et à laquelle tous peuvent rendre témoignage, c'est en un mot le bien commun de l'église : ce sont les choses que

Timothée a entendues *au milieu de beaucoup de témoins*. Ces témoins ce sont les églises au milieu desquelles Paul a enseigné et qui peuvent tout à la fois garantir l'authenticité et contrôler la fidélité de l'enseignement qui leur est donné. Au moment où Paul écrivait, la doctrine apostolique ne se transmettait guère qu'à l'état d'enseignement oral, les épîtres qui existaient n'étant pas encore recueillies ni les évangiles composés; il fallait d'autant plus de vigilance pour en prévenir les altérations. Aujourd'hui les mêmes choses que Timothée avait *entendues,* nous les possédons dans des documents *écrits* et authentiques, qui sont entre les mains de tous, en sorte que ceux qui ont charge d'enseigner dans l'église se trouvent dans des conditions analogues à celles de Timothée: comme lui, ils peuvent s'appuyer immédiatement sur les paroles des apôtres; comme lui, ils parlent avec l'assentiment et dans l'unité des chrétiens qui connaissent les Ecritures et dont le témoignage doit s'ajouter au leur pour le confirmer ou le redresser au besoin.

Si donc Jésus-Christ a institué quelque chose dans son église, outre le baptême et la cène, c'est le ministère de la Parole, par où j'entends, faut-il le répéter? non un clergé, un corps privilégié se recrutant lui-même et se transmettant par l'imposition des mains un don spécial et le droit exclusif de garder le dépôt de la foi, mais un *service*, un *travail* non interrompu, se perpétuant et s'engendrant lui-même dans le sein de l'église par le Saint-Esprit, pour le maintien de « la foi qui a été transmise une fois pour toutes aux saints, » et « pour l'édification du corps de Christ. » C'est dans cette continuité de l'œuvre toujours la même dans son essence, et non point dans la succession extérieure et dans la transmission matérielle, que consiste la perpétuité du ministère apostolique; c'est dans sa conformité à la Parole révélée que consiste sa légitimité; c'est dans la vérité de sa doctrine, dans la sincérité de la prédication et dans l'action de l'Esprit-Saint que consiste son autorité et sa puissance; c'est aux serviteurs fidèles dans cette œuvre qu'est faite la promesse : Je serai avec vous jusqu'à la fin du monde. — Les ministres sont les ouvriers qui se succèdent au même travail, se transmettant, et l'ouvrage, et les outils, et les procédés. Les études sont un moyen de préparation, et les connaissances acquises une force dans le travail et une condition de succès. L'imposition des mains est l'introduction solennelle dans l'œuvre, au nom du Seigneur et de l'église, un acte symbolique conforme à la pratique des apôtres et qui rappelle que le don et la consécration viennent d'en haut. Sans doute, je le répète, tout chrétien a le droit et le devoir d'enseigner et tout vrai chrétien enseigne à son heure, en son lieu et selon sa vocation; mais l'église est un corps, et dans ce corps il y a des fonctions diverses et des organes divers : les ministres sont dans le corps les organes établis par l'église pour l'enseignement, ils sont « les docteurs » comme dit l'Ecriture.

Un point encore. Le ministère de la Parole se distingue par son caractère d'universalité. Il a toute l'universalité de la Parole de Dieu qui est la même partout et pour tous et qui domine les différences locales de toute la hauteur dont le Christ domine ses assemblées. Il a toute l'universalité du ministère des apôtres et des prophètes, dont il est le continuateur en un certain sens. Il était représenté dans l'église apostolique par les évangélistes ou prédicateurs de l'Evangile, tels que les Timothée, les Tite, les Luc, qui n'appartenaient à aucune église particulière, mais qui pouvaient être placés dans telle ou telle église pour la diriger, comme Luc à Philippes, Timothée à Ephèse, Tite en Crète.

Au reste nous n'avons pas à copier servilement les institutions apostoliques; nous ne le pourrions pas puisque nous vivons dans d'autres circonstances. Quand on prétend le faire on se place nécessairement dans le faux, dans la fiction, parce qu'on est forcé de sup

poser un état de choses qui n'est pas et qui ne peut pas être aujourd'hui. Bien plus, on ne suit pas l'exemple des apôtres, qui ont agi avec une grande liberté suivant que les besoins l'exigeaient; on n'obéit pas à la volonté du Seigneur, qui n'a point donné de règlements détaillés à son église parce qu'il lui laissait son Esprit pour la conduire : or là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. Ce que nous cherchons dans les institutions du Nouveau Testament, ce que nous nous efforçons d'en dégager, ce sont des principes directeurs, les types fondamentaux et les lois générales d'après lesquelles l'église doit se gouverner.

Vous trouverez que je me suis longuement étendu sur la question du ministère de la Parole; mais je tenais à m'expliquer sur ce point essentiel et difficile, sur lequel d'excellents esprits semblent être encore dans le trouble; puis dans la question de la position du pasteur au sein de l'église tout dépend de l'idée qu'on se fait du ministère lui-même. Je pourrai être plus bref dans ce que j'ai à dire encore.

1° Premièrement ce qui distingue le pasteur dans son église, au milieu des fidèles ses frères, au milieu des anciens ses collaborateurs, c'est qu'il y est, en tant que prédicateur de l'Evangile, établi à la tête du troupeau pour l'enseigner et le conduire. Et ici je n'exprime pas seulement une idée, une théorie, j'exprime le fait tel qu'il existe dans la réalité et tel que le veut notre constitution. Les pasteurs ont été reconnus « capables d'enseigner » et d'être « les dispensateurs des mystères de Dieu, » tout leur titre est là. Dans leurs études ils ont appris à sonder les Ecritures, à remonter aux sources, à consulter directement les écrits des apôtres et des prophètes et à les lire dans les langues qu'ils ont parlées, à rechercher la vraie pensée du Saint-Esprit pour la communiquer aux autres. Les diverses branches de la théologie ont eu pour but de leur faire connaître Christ et la pensée de Christ, soit en elle-même, soit dans son histoire, et aussi de les mettre en état de conduire les âmes selon le Seigneur. Ils sont les ambassadeurs de Christ et les serviteurs du souverain pasteur des brebis.

C'est à ce même titre qu'ils ont leur place marquée d'avance dans le synode. Ils y sont, ai-je dit, en leur qualité « d'experts en la Parole de Dieu. » Comme les professeurs, ils y représentent cette Parole qu'ils ont la mission d'étudier et d'enseigner et qui doit faire autorité par-dessus tout dans l'église. On compare volontiers le synode au grand conseil de la nation, mais je ne crois pas qu'on puisse assimiler entièrement la société chrétienne à la société civile : sa représentation ne peut pas être absolument démocratique. Il y a dans l'église un élément qui ne se trouve pas dans l'état, c'est celui de l'autorité du Christ et de sa parole, c'est celui du témoignage des apôtres et des Ecritures lui fournissant sa loi. Sans doute cet élément doit se retrouver chez tout chrétien et il est déjà représenté dans le synode par ce qu'on appelle la conscience chrétienne. J'accorde même que cet élément d'une autorité extérieure disparaît dans l'idée du chrétien accompli; mais nous ne sommes point parvenus « à la mesure de la parfaite stature du Christ, » et la conscience chrétienne ne reproduit jamais la pensée divine avec cette pureté, cette plénitude, cette clarté avec laquelle elle nous est donnée dans les Ecritures; c'est pourquoi nous devons toujours recourir à celles-ci si nous voulons être sûrement conduits par le Saint-Esprit. Dans le grave débat qui s'éleva à Antioche au sujet de la nécessité de la circoncision (Act. XV, 1, etc.), on résolut d'envoyer Paul et Barnabas à Jérusalem pour consulter « les apôtres et les anciens » sur cette question, et « les apôtres et les anciens, est-il dit, s'assemblèrent pour examiner cette affaire. » Or les apôtres étaient les témoins de Jésus-Christ et les dépositaires de ses enseignements; les anciens représentaient l'église de Jérusalem.

2° Les pasteurs représentent dans le synode un autre élément, celui de l'œuvre pastorale

elle-même, laquelle est un facteur essentiel dans la vie de l'église. Il est une science qui ne s'acquiert pas par l'étude, c'est celle de cette œuvre d'instruction, de consolation, de répréhension, et de gouvernement des âmes, d'édification du corps de Christ, en vue de laquelle, après tout, les écoles de théologie ont été fondées et en vue de laquelle principalement les églises se sont constituées. Or cette science et les connaissances que donne la pratique du ministère ne peuvent pas être absentes dans le corps chargé de la haute direction de l'église. On ne se représente pas un synode délibérant sans posséder dans son sein les hommes qui travaillent à l'œuvre de l'église et sans s'assurer de leur présence.

3° L'ancien et le pasteur n'occupent pas la même position relativement à la communauté religieuse qu'ils président : l'ancien en est un membre, il en est sorti; le pasteur y est *envoyé.* Encore ici je ne fais pas de la théorie, je dis ce qui existe de fait et de droit d'après notre constitution. Le ministère évangélique appartient à l'église en général sans appartenir à aucune congrégation spécialement. Le pasteur d'une église a été choisi par elle parmi les ministres et candidats inscrits dans le rôle commun, mais c'est la commission synodale qui lui adresse son appel et lui donne son mandat. Il arrive donc comme un envoyé auprès de son troupeau, et c'est à ce titre, comme chargé d'une mission, comme conducteur responsable, et non pas seulement comme délégué de la congrégation, qu'il est appelé à faire partie du synode. Et en effet, dans leurs églises respectives les pasteurs sont bien des envoyés venus de plus loin qu'il ne semble. Les idées qu'ils apportent avec eux, ils ne les doivent pas seulement à leurs méditations personnelles, ils les ont rapportées de leurs études et de leurs lectures; ils les ont puisées dans le trésor commun de l'église universelle où se sont accumulés pendant des siècles les résultats de l'expérience et de la pensée chrétiennes; elles leur viennent des Pères, des Réformateurs, des théologiens du moyen âge, des théologiens modernes, des enseignements de l'histoire de l'église dans tous les âges et dans tous les pays. Leurs études de théologie ont eu pour effet de les mettre en contact avec l'église de Christ tout entière, d'élargir leurs idées, de les mettre au bénéfice des richesses que Christ a départies aux différentes portions de son héritage. Ils deviennent aussi auprès des églises particulières les représentants de l'église universelle. Ils servent à établir entre les diverses parties de la chrétienté cette circulation des idées qui doit réaliser « la communion des saints » et nous faire « tous parvenir à l'unité de la foi et de la pleine connaissance du Fils de Dieu, » ce pourquoi aussi le ministère a été établi (Eph. IV, 11-13) : ils sont « ces jointures de communication » dont parle l'apôtre et par lesquelles le corps de Christ reçoit un accroissement proportionné à chaque partie. (Vers. 16.) C'est par ce moyen que les églises particulières peuvent sortir de leur isolement et du cercle étroit de leurs idées, de leurs traditions et de leurs préjugés, qu'elles voient leur horizon s'étendre et qu'elles entrent dans la vie commune. Les congrégations qui demeurent enfermées dans leur propre existence, sans contact avec la théologie, sans autre enseignement que celui qui sort de leur propre sein, sont exposées à devenir étroites et absolues dans leurs vues, a demeurer stationnaires, à exercer peu d'influence autour d'elles; elles peuvent attirer quelques âmes si elles sont vivantes, mais elles ne grandissent pas et ne rayonnent pas. La sagesse de Dieu qui est infiniment variée ne nous est pleinement donnée à connaître que par le moyen de l'église, et nous la possédons dans la mesure où nous sommes mis en relation avec « toute la famille du Père qui dans les cieux et sur la terre tire son nom de notre Seigneur Jésus-Christ. » (Eph. III, 10, 15.) Or les pasteurs étant appelés par leur ministère et par leurs études à mettre en relation la congrégation locale avec l'ensemble de l'église, à y représenter les idées et les intérêts généraux, il est conforme à la vérité de

la situation qu'ils siégent au synode en vertu même de ce ministère et des intérêts généraux qu'ils représentent, plutôt que comme simples délégués de leur congrégation.

4° Représentants de leurs églises, ils le sont toujours, ils le sont nécessairement; ils y sont désignés encore par leur ministère. Un ancien est déjà mieux qualifié pour cet office que ne le serait un membre de l'assemblée générale: il est au courant des affaires de l'église, il en a l'administration, le souci, la responsabilité, il en porte le fardeau. Ce que je dis de l'ancien, peut se dire du pasteur d'une façon très particulière. Non-seulement il est placé au centre de l'œuvre pastorale qu'il partage avec les anciens, mais il est placé au centre de la vie religieuse de l'église, il en est très spécialement le représentant spirituel. Il n'en connaît pas seulement les circonstances extérieures, locales, il connaît les besoins des âmes, il a pénétré dans les circonstances intimes des familles et des cœurs, car toutes ses fonctions l'engagent à porter son attention sur ce qui est intérieur et moral. Moins engagé d'ailleurs dans la vie sociale commune et dans les intérêts des particuliers, sa position lui permet de se former un jugement, je ne veux pas dire plus impartial et plus juste, il sera peut-être moins bien informé à certains égards, mais le jugement d'un homme qui voit les choses à distance et qui les voit au point de vue de son ministère, c'est-à-dire au point de vue de Christ. On a fait remarquer avec beaucoup de raison, dans le synode, que le pasteur est le seul représentant d'une partie considérable du troupeau, de la partie féminine. On peut aller plus loin. On sait assez que les assemblées générales sont peu fréquentées, excepté lorsqu'il s'agit de la nomination d'un pasteur : un grand nombre de membres se désintéressent volontiers des affaires d'administration, qui, il faut bien l'avouer, ne touchent pas immédiatement à la vie religieuse. Il résulte de là que les délégués nommés par ces assemblées peu nombreuses et qui représentent en droit l'église tout entière, se trouvent de fait ne représenter peut-être qu'une minorité relativement peu considérable, composée, il est vrai, des hommes qui ont le plus de zèle ecclésiastique, mais qui pour cela ne sont pas nécessairement les plus spirituels et les plus pieux. Cela peut être juste au point de vue légal, mais je ne pense pas que cela soit avantageux au point de vue du règne de Dieu. La vie d'église a de l'importance, mais il ne faut pas la confondre avec la vie de l'église; il faut redouter l'ecclésiasticisme. Mais le pasteur siégeant d'office dans le synode n'est pas le représentant de l'assemblée générale, de l'église administrative, il est le représentant de toute l'assemblée, des faibles, des petits, des languissants, même des indifférents ou des tièdes, de cette troupe silencieuse, à laquelle on fait peu attention et qui doit être d'autant plus intéressante au cœur chrétien qu'elle a plus de besoins et que son état est moins satisfaisant. Qui a besoin d'un avocat pour défendre ses droits sinon celui qui ne les connaît pas ou qui en est insouciant? Qui, dans l'église, plaidera la cause des faibles, sinon l'homme qui a pour mission de faire l'œuvre du bon Berger et, à l'exemple de son Maître, d'aller chercher la brebis perdue, de panser celle qui est blessée, de ramener celle qui s'égare, de relever celle qui est tombée, d'être enfin le ministre des compassions de Jésus et de ses sollicitudes pour les foules ignorantes d'Israël? Le pasteur peut être inférieur à bien des égards, il ne saurait à lui seul représenter toute l'église, il ne saurait en particulier représenter les droits de l'église envers sa propre personne, il ne sera pas homme d'administration, il a ses intérêts, ses préventions, ses idées, — mais il est le pasteur, le médecin spirituel, le confident des misères, des maladies, des plaies secrètes dont souffrent les âmes, il est le représentant né de ceux qui ont besoin de l'Evangile et des soins de l'église. C'est pourquoi notre constitution, d'accord avec toutes les constitutions ecclésiasti-

nes, a appelé avant tout les pasteurs à prendre place dans le synode. Elle a voulu que par eux la voix de ceux qui se taisent y fût entendue; qu'en leur personne, l'œuvre de miséricorde et de salut pour laquelle l'église subsiste, y fût toujours présente.

Dans ce que j'ai dit sur le ministère de la Parole, j'ai paru peut-être enfoncer des portes ouvertes. Oui, elles sont ouvertes par la tradition et l'usage, par la constitution, par la force des choses, par l'adhésion générale. Mais je crois que la libre entrée en est encore embarrassée par bien des théories et des idées qu'il est bon d'écarter.

On me répondra : Si les choses sont comme vous le dites, que craignez-vous? le pasteur sera toujours le premier nommé et il le sera pour les raisons mêmes que vous avez avancées; seulement sa qualité sera chaque fois reconnue par la congrégation. — Admettons. Mais alors encore la votation aurait des inconvénients qu'il faudrait éviter, puisqu'elle ne serait qu'une formalité inutile. Je craindrais la votation elle-même. Le pasteur a besoin de confiance, il faut qu'il puisse travailler avec joie (Héb. XIII, 17); il est facilement accessible au découragement. Or pourquoi sans nécessité fournir à des oppositions non justifiées peut-être, et qui n'oseraient pas se produire ouvertement, l'occasion de se manifester sous le voile du scrutin? pourquoi provoquer le pasteur lui-même à se livrer à des suppositions toujours malheureuses sur ces bulletins hostiles et anonymes?

Vous paraît-il que je place trop haut le pastorat et que je tende à lui faire une place supérieure et exceptionnelle dans l'église? Rien ne serait plus loin de ma pensée, de mon sentiment et des principes que j'ai posés.

J'ai parlé de l'œuvre, de la position, de la vocation du pasteur, non de sa personne. J'ai dit ce qu'il doit être, non ce qu'il est.

Je connais les tentations et les dangers auxquels il est exposé. Plus une position est élevée, plus elle est périlleuse; plus une œuvre est excellente, divine, plus elle court risque de s'altérer en des mains humaines. Vinet rappelait souvent cet ancien adage : *Optimi corruptio pessima.* C'est une raison d'entourer le ministère de précautions et de prières, non de l'abolir (ce à quoi personne ne pense au milieu de nous), ni de le diminuer. Le préservatif se trouve dans le vrai esprit du ministère lui-même, c'est-à-dire dans l'esprit de Christ, qui est un esprit de renoncement, de dévouement, de charité et de zèle, d'amour de Jésus, en un mot : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu? — Pais mes brebis. »

Il y a la tendance au monopole, la préoccupation personnelle. On fait sa propriété de l'œuvre qui nous a été confiée, et cela d'autant plus qu'on y met plus son cœur et qu'on s'y dévoue plus entièrement. Quoi de plus naturel? Le balayeur de rues ne verra-t-il pas avec déplaisir que, sans sa permission, d'autres s'ingèrent dans les fonctions qui lui ont été confiées? Mais, l'amour de Jésus fait dire à saint Paul : « Quelques-uns, il est vrai, prêchent Christ, poussés par l'envie et l'esprit de rivalité.... Mais de quelque manière que ce soit, Christ est annoncé, et c'est ce dont je me réjouis et me réjouirai encore[1]; » et cependant Paul connaissait ses droits comme apôtre et ne prétendait pas en rien céder.

Il y a la tendance à la domination, contre laquelle l'apôtre Pierre mettait en garde les anciens de son temps, ayant soin de se mettre au même rang qu'eux. (1 Epitre V, 1-3.) Le pasteur y est exposé plus qu'un autre : n'est-il pas placé à le tête du troupeau? la Parole de Dieu dont il est le ministre ne doit-elle pas être obéie? n'a-t-il pas dans la plupart des cas, en religion, la supériorité que lui donnent ses études? Ne doit-il pas « exhorter et reprendre avec toute autorité de commander? » (Tite II, 15.) — Mais l'esprit de son ministère lui apprend à dire : « Ce n'est pas nous-mêmes, c'est Jésus-Christ que nous prêchons comme *Seigneur*, et quant à nous, nous nous donnons nous-mêmes comme vos *serviteurs,*

[1] Philip. I, 15, 18.

à cause de Jésus » (2 Cor. IV, 5); il lui rappelle l'exemple et la parole du Maître : « Vous m'appelez le *docteur* et le *Seigneur*, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le docteur, vous devez, vous aussi, vous laver les pieds les uns aux autres.... L'esclave n'est pas plus grand que son Seigneur, ni l'envoyé plus que celui qui l'envoie. » (Jean XIII, 14-16.) « Les chefs des nations les dominent et les grands usent d'autorité sur eux... Mais le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie en rançon à la place d'un grand nombre. » (Math. XX, 24.) Ce dernier mot dit tout : l'autorité du pasteur c'est de se donner au grand nombre, c'est de s'immoler pour les autres.

Il y a la tendance à se faire une position à part, à se mettre en dehors de la loi commune, à prêcher aux autres ce qu'on ne se prêche pas à soi-même, de se revêtir enfin de ce costume ou de cet air sacerdotal qui est le symbole d'une sainteté spéciale. Mais l'onction dont il est revêtu le remet à sa place, s'il en entend la voix. Elle lui rappelle que tout son ministère se résume en ce témoignage d'une expérience personnelle : « Cette parole est certaine... que Jésus-Christ est venu dans le monde pour *sauver les pécheurs dont je suis le premier.* » (1 Tim. I, 15.) Elle lui dit qu'il doit être « le *modèle* des fidèles, en parole, en conduite, en charité, en esprit, en pureté, » et il n'y a rien là, qui puisse l'enorgueillir. Elle lui enseigne à s'identifier avec les autres, à entrer dans leur vie, à porter leurs fardeaux, comme Jésus est entré dans son ministère en se confondant avec la foule pour recevoir avec elle le baptême de repentance et se soumettre à la même loi.

Une plume amie et chrétienne écrivait naguère : « Le clergé a toujours obéi, même dans le protestantisme, à la tendance trop naturelle de constituer une classe particulière, et c'est ce qui limite son influence. Il est demeuré dans une certaine mesure en dehors de la vie commune; non-seulement il voit les choses autrement que le reste de la société, mais celle-ci accentue les différences afin d'échapper si possible à l'obligation de l'imiter : la sainteté de la vie, le dévouement incessant sont pour elle des grâces d'état dont les laïques n'ont pas à se préoccuper autrement que pour les honorer.... Mais lorsque les laïques sans aucune vocation particulière, et dans les conditions d'existence de tout le monde, manifestent par leur vie la puissance de l'esprit chrétien, leur exemple a une action tout autre, et d'autant plus grande qu'ils vivent plus rapprochés à tous égards de leurs semblables. Ce sont des laïques qui ont été les promoteurs de presque toutes les grandes réformes, de la plupart des grands mouvements intellectuels et sociaux dont le christianisme a été la source[1]....

» Cela veut-il dire que le clergé soit inutile? Nullement. Il est nécessaire que des hommes bien doués s'occupent d'une manière spéciale des besoins moraux et religieux de l'humanité; leur œuvre est grande, mais pleine de périls de diverse nature, et elle a besoin d'être sans cesse contrôlée, rectifiée par la vie pratique, c'est-à-dire par les laïques ou par l'esprit laïque, autrement elle s'égare. » (*Biblioth. univ.* 1875, pag. 138.)

J'adhère en plein à ces paroles. Elles expriment fort bien les principes que notre église cherche à réaliser. L'élément laïque occupe une place importante dans notre organisation et dans notre vie d'église. Il y est nécessaire, il y est bienfaisant, il y complète celui des ministres de la Parole et il est si essentiel à notre existence qu'elle ne se comprendrait pas sans lui. Seulement il ne faut pas maintenir entre « les laïques et le clergé » une opposition que nous avons répudiée et que nous nous efforçons de faire disparaître même dans le langage. Ce n'est pas aux mots que je m'arrête ici; les mots expriment une distinction équivalente à celle-ci : théologiens et non-théologiens, fonctionnaires voués au

[1] Intellectuels et sociaux, oui; religieux, non.

vice de la Parole et simples fidèles, dis- tion qu'on n'effacera jamais. Mais « l'esprit que » ne doit pas seulement « contrôler et tifier » l'œuvre pastorale, il doit la péné- r. L'esprit laïque, c'est l'esprit de Jésus- rist, c'est l'esprit du ministère. Qui a été s *peuple* que Jésus-Christ et en même nps qui a été plus *consacré* que lui? Qui a plus, d'un côté, l'homme de Dieu, l'homme la prière et de la Parole, l'homme mis à rt, et, d'un autre côté, l'homme de la vie mmune et de la multitude, se mêlant à toutes conditions et à toutes les situations, dînant ez les riches pharisiens et se plaisant au lieu des pauvres, des péagers et des gens mauvaise vie? Etymologiquement le laïque, st l'homme du peuple de Dieu (du laos) et clergé, c'est l'héritage de Dieu (le cléros); le peuple de Dieu et l'héritage de Dieu nt une seule et même chose. Entre conduc- urs et simples fidèles, il n'y a que la diffé- nce qui existe entre officiers et soldats : us sont soldats, tous combattent ensemble our la même cause et soutiennent la même uerre, mais chacun à son rang.

Me trompé-je? mais il me semble que jus- u'ici dans notre synode et dans notre église ous avons réussi, grâce à Dieu, à éviter les érils signalés. Entre nous il règne une fran- he égalité et une fraternité cordiale. Ni dans costume, ni dans les allures, ni dans les rétentions, on n'a vu apparaître l'esprit clé- cal. On ne voit pas que les pasteurs domi- ent ou cherchent à dominer; en général ils nt plutôt une tendance à se tirer en arrière t à s'effacer. Les laïques exercent leur onne part d'influence, ils parlent et ils parlent ès bien, ils président, ils dirigent des cultes; ans les commissions administratives ils ne ont pas à la dernière place, et si, dans l'évan- élisation, dans les réunions d'édification, ls ne jouent pas tout le rôle qui leur ap- artient, la faute n'en est ni aux pasteurs i à nos principes ecclésiastiques. Au moins ommes-nous sur la bonne voie, si jusqu'ici ous y avons peu avancé.

Ce que je voudrais ce n'est pas pour les pasteurs eux-mêmes une autorité person- nelle qui ne leur appartient pas et qu'ils ne demandent pas, mais je voudrais pour la vérité qu'ils prêchent cette autorité qui attire les âmes, leur inspire confiance et les sub- jugue, autorité qui résulte non-seulement de la foi en sa divine origine, mais aussi de la foi en la divine mission de ceux qui l'annoncent et de l'assurance avec laquelle ils le font. En nos temps troublés et inquiets l'église a besoin de cette fermeté de foi, si elle veut être un refuge pour ceux qui cherchent à échapper aux dou- tes, aux incertitudes, aux agitations du siècle. Permettez-moi de vous citer encore des pa- roles de la vérité desquelles je suis depuis longtemps persuadé et qui méritent l'atten- tion. Il y a « des âmes faibles et dont le dé- veloppement intellectuel et moral laisse à désirer. Or partout ces âmes sont de beau- coup les plus nombreuses, et un grand nom- bre d'entre elles ont des besoins religieux qui peuvent dormir lorsque tout va bien et que la vie coule doucement, mais que réveillent la maladie, le chagrin et le malheur.... Ne nous étonnons donc pas si, en cas pareils, les hommes s'adressent à l'église qui affirme avec force et confiance qu'elle possède seule la vérité, et qu'elle représente Dieu sur la terre. Dans les pays catholiques, cela est na- turel. Dans les pays protestants, il y a aujour- d'hui déjà un danger dans le même sens. La division des églises, leurs luttes intérieures ou entre elles, l'importance exagérée qu'elles attachent souvent à des points secondaires, les discussions interminables qui en résultent et qui font perdre de vue l'essence même de la religion, sont bien de nature à fatiguer et à ébranler les âmes mal assurées, qui n'ont pas le temps ou les moyens d'étudier par elles-mêmes, et qui, ballottées par toute es- pèce de vents de doctrine, peuvent être entraî- nées à chercher un refuge là où l'on n'exige d'elles que de la soumission. » (*Biblioth. univ.*, pag. 124.)

Quand je vois ce qu'est devenu le minis-

tère évangélique en bien des églises, son passage au service de l'incrédulité dans les unes, sa faiblesse ou son impuissance dans d'autres, la déconsidération dans laquelle il semble être tombé dans le monde, le peu d'estime que l'on fait, même parmi les croyants, de ce service pastoral que saint Paul appelle « une œuvre excellente, » le petit nombre de jeunes chrétiens qui s'y dévouent et la difficulté que l'on a à entretenir les ouvriers qui sont au travail, et, d'un autre côté, les réveils puissants accomplis par des hommes qui ne sont ni théologiens ni envoyés d'aucune église, les succès et l'extension d'un système qui ne veut connaître que des assemblées de frères sans pasteurs établis, et, ce qui vaut mieux, l'activité religieuse et chrétienne toute spontanée et libre de tant de laïques en tous lieux, — je comprends qu'on puisse se demander si peut-être l'heure n'est pas venue où une grande transformation va s'accomplir dans le mode de vivre de l'église, où le ministère constitué fera place au ministère libre, ne recevant sa mission que d'en haut. Mais non, dans la société religieuse comme dans la société civile, nous traversons un temps de crise, une période de transition où les éléments s'agitent, où les vieilles choses sont ébranlées, sans que le nouvel ordre de choses soit établi. En Israël, c'est quand l'apostasie était devenue générale et aux approches de ses jugements que Dieu suscitait des prophètes, ces envoyés extraordinaires de sa miséricorde. Et lorsque l'incrédulité triomphe, lorsque la science en renom semble s'être donné pour tâche de bannir le nom de Dieu de l'univers et même du langage, lorsque les sages se taisent ou que leur voix est impuissante et que les pasteurs fidèles sont insuffisants à ramener les foules indifférentes ou égarées, lorsque les bons ouvriers manquent à la moisson, est-il étonnant que le Seigneur se lève pour se manifester au monde, et pour montrer la puissance de son vieil Evangile et la réalité de son Esprit, qu'il se serve pour cela d'instruments qui ne permettent pas de donner gloire à autre chose qu'à lui-même et à l'action de son Esprit? N'est-il pas écrit: « Je détruirai la sagesse des sages, et j'annulerai l'intelligence des intelligents?... Afin de couvrir de confusion les sages, Dieu a choisi les choses folles du monde; et les choses faibles du monde afin de couvrir de confusion les fortes. » (1 Cor. I, 19, 27.)

Mais Dieu est un Dieu d'ordre, il ne fait pas de l'extraordinaire la règle. Toujours et jusqu'à ce que le corps de Christ soit entièrement formé, il y aura des missionnaires, des évangélistes, des pasteurs et docteurs. Toujours les églises devront pourvoir à ce que l'œuvre du ministère se fasse sans interruption, à ce qu'il soit satisfait à tous les besoins, à ce que régulièrement les jeunes gens soient instruits, les malades visités, les faibles fortifiés, les brebis du Seigneur nourries et gardées, l'Evangile prêché, « et comment prêchera-t-on, si l'on n'est pas envoyé? » Toujours il faudra aux conducteurs spirituels de la science et des études, pour nourrir les âmes du pain substantiel et pur de la Parole et pour tenir tête à la fausse science, afin que les âmes ne soient pas « flottant à tout vent de doctrine par la tromperie des hommes. »

Réjouissons-nous des réveils, demandons à Dieu que tout un peuple de franche volonté se lève pour le Seigneur, car le jour du combat est venu, et que « sa jeune milice sorte devant lui comme la rosée du sein de l'aurore! » Mais que ce qui se produit avec éclat ne nous fasse pas perdre de vue le travail obscur accompli dans le silence. Le bien qui se fait chaque jour par les pasteurs, par les évangélistes, par les missionnaires constitués, malgré toutes les imperfections, est immense : on n'en parle pas, on ne le voit pas, on n'y pense pas, mais il sera manifesté au jour du Seigneur. Le royaume de Dieu ne vient pas avec apparence. C'est une institution admirable et vraiment divine que celle qui établit dans tous les lieux, même dans les plus reculés, une chaire pour l'enseignement de la vérité, et un homme pour y continuer

œuvre de Jésus-Christ, pour y publier l'année de la bienveillance de l'Eternel, pour y montrer le ciel aux âmes courbées vers la terre, pour soutenir dans leur marche celles qui veulent arriver au salut. Nous ne voulons pas affaiblir cette institution.

Ce qui résulte clairement des signes des temps c'est qu'une ère nouvelle s'ouvre pour l'église, ère de liberté mais aussi de luttes, où elle doit faire appel à toutes ses forces, et où tous doivent être actifs dans l'œuvre de Dieu; une ère où l'on verra se réaliser mieux que par le passé la promesse : « Vos fils et vos filles prophétiseront et vos jeunes gens auront des visions; » où le pasteur ne sera pas seulement le gardien de brebis dociles et passives, le conducteur d'âmes qui ne demandent qu'à être enseignées et exhortées, mais le conducteur d'hommes qui voudront se rendre compte de leur foi et participer activement au travail de l'église. Dans ces conditions, qui constituent certainement un progrès et même une évolution dans la vie de l'église, le ministère n'est pas rendu moins nécessaire, mais il est rendu plus difficile et il est relevé. Il doit se fortifier pour faire face aux exigences de l'époque et de la situation, et puisque sa vocation spéciale est d'être le ministère de la parole et de la vérité, un ministère d'enseignement, un dispensateur des mystères de Dieu, c'est par l'étude et la méditation qu'il se mettra à la hauteur de sa vocation, la foi, la vie, le zèle étant d'ailleurs supposés.

J'ai fini, il en est temps. J'avais prévu qu'abordant ce sujet il me serait difficile de me restreindre, et que de choses il y aurait encore à dire! Je désire que vous trouviez dans cette longue épître, qui ne peut plus s'appeler une lettre, quelque chose qui réponde à ce que vous m'aviez demandé. Je serai heureux si j'y ai réussi.

Agréez, etc.

R. CLÉMENT.

BIOGRAPHIE

Christian Palmer.

Encore un nom illustre dans le monde chrétien et savant qui disparaît de la scène! Encore une belle vie qui s'est éteinte! Encore un portrait à suspendre dans la galerie du souvenir! Nous en empruntons les contours à un article de la *Gazette d'Augsbourg*.

I

De tous les pays allemands le Wurtemberg est celui qui mérite le mieux d'être appelé la patrie des poëtes, des penseurs et des théologiens. On ne trouve nulle part une proportion aussi grande de philosophes et de théologiens, catholiques ou protestants; ce sont eux qui remplissent les chaires des universités de Berlin, Halle, Göttingue, Giessen, Iéna, Bonn, Breslau. Or Palmer a été un type remarquable du savant souabe et un des représentants les plus distingués de la théologie de conciliation qui a régné dans l'Allemagne évangélique jusqu'à ces derniers temps, et qui domine encore au sein d'à peu près toutes les autorités ecclésiastiques.

Né le 27 janvier 1811 à Winnenden, dans le Wurtemberg, Palmer fréquenta d'abord le séminaire de Schönthal, puis celui de Tubingue. Après de brillants examens, il devint vicaire, puis répétiteur au séminaire de Tubingue. Il passa quatre ans en qualité de diacre à Marbach, et revint au même titre dans la ville universitaire qu'il n'a quittée qu'avec la vie; type parfait du savant allemand de vieille roche, dont l'horizon matériel se terminait aux murs de son cabinet d'étude, ou au bâtiment de l'université.

Ses connaissances pédagogiques et son don d'enseignement le firent remarquer des autorités, qui lui conférèrent en 1845 un cours de pédagogie qu'il a régulièrement donné jusqu'à sa mort. De Zurich, de Halle arrivèrent des appels qu'il refusa, n'ayant pour toute compensation que l'espérance d'arriver un jour

à l'archidiaconat de Tubingue, tant étaient grandes sa modestie et son affection pour sa patrie souabe.

Nommé professeur à l'âge de quarante ans, il embrassa aussitôt dans ses cours toutes les parties de la théologie pratique, le droit canon, la morale, l'exégèse de quelques livres du Nouveau Testament, l'art dans le culte, l'histoire des partis religieux dans le Wurtemberg. Il refusa une belle position à Dresde, ce qui lui valut du gouvernement une décoration, à laquelle il n'attribua jamais d'importance. Sans le chercher, il était bien en cour et auprès des autorités ecclésiastiques : c'était un tribut payé à sa modération et à son jugement, ennemi des extrêmes. La faculté de théologie le choisit pour son délégué au premier synode national (1869), et l'envoya siéger au Landtag en 1870 ; il résigna ce dernier mandat dès qu'il s'aperçut qu'il l'éloignait trop de ses devoirs de professeur. Ses prédications pratiques et chaleureuses réunissaient un public nombreux, composé de personnes appartenant à des systèmes religieux fort dissemblables. Pendant la longue maladie qui a précédé sa mort, la sympathie générale est venue de près et de loin l'entourer de témoignages de respect et d'affection. Le long cortége qui a suivi son cercueil au cimetière était une preuve des innombrables amis que lui avait acquis sa piété sincère jointe à une remarquable aménité de caractère et de mœurs.

Cette sérénité, cette exquise bienveillance se sont épanchées en flots intarissables sur les élèves du séminaire des prédicateurs. Avec quelle patience il écoutait les productions plus ou moins vides de jeunes gens sans conviction! Avec quelle habileté il mettait en évidence les qualités de ceux qui donnaient quelque faible espoir! Avec quelles précautions il arrêtait les effusions maladives d'une exaltation de mauvais aloi! Avec quelle cordialité il a ramené à la foi évangélique des cœurs égarés et des intelligences mal éclairées! L'église wurtembergeoise lui doit beaucoup de ses pasteurs, chez lesquels il a fait triompher la foi sur les doutes et rallumé l[e] feu éteint de la vocation au ministère, grâ[ce] à la puissance de sa vie intérieure, agissa[nt] comme un foyer de vie. Chose étrange, s['il] ne s'agissait pas de l'Allemagne qui adore l[e] clair-obscur, ses discours académiques étaie[nt] tenus dans une sorte de suspicion, à ca[use] de la clarté qui les inondait et des beau[tés] de la forme! Les Allemands craignent q[ue] l'herbe fleurie ne recèle un serpent.

II

Les écrits de Palmer ont eu plus de rete[n]tissement et d'influence que ses discours. S[on] activité littéraire a commencé en 1842 [et] s'est terminée, très peu de temps avant [sa] mort, par la publication d'un volume de *Se[r]mons*, où il apprécie à la lumière de l'Éva[n]gile les grands événements des dernières a[n]nées. Ses opinions politiques ne rencontrero[nt] pas partout, à l'étranger surtout, un assenti[-]ment unanime.

Palmer repousse cette orthodoxie morte qui identifie le salut avec la répétition machi[-]nale de formules dogmatiques. Il veut pou[r] lui et pour les autres la liberté d'exprimer l[e] sentiment religieux sous la forme qui co[n]vient le mieux à celui qui l'éprouve. Il n[e] brise pas d'emblée avec la tradition ecclésias[-]tique; on est, dans le Wurtemberg, très atta[-]ché aux doctrines de l'église; il y circule u[ne] vie religieuse intense; mais on se permet u[ne] très grande latitude dans le champ de la spé[-]culation. C'est le mérite de la théologie d[e] conciliation d'avoir établi qu'il est possible d[e] rester uni sur le terrain d'une foi commun[e] quand même les opinions théologiques diffè[-]rent. Mais, pour être faite, cette démonstration avait besoin du Wurtemberg, où l'attachement aux doctrines vitales du christianisme est mêlé, pour ainsi dire, au sang de tous. Dans le nord de l'Allemagne, où cette théologie n'a pas rencontré le roc de convictions religieuses positives et de mœurs chrétiennes, elle a eu une existence misérable et s'est finalement brisée en morceaux, les uns portant

l'empreinte d'un rationalisme sans sève, et les autres d'un confessionnisme sans largeur. Palmer avait donc bien rencontré son terrain pour y planter sa théologie.

Son *Homilétique évangélique* (1842) et sa *Catéchétique évangélique* (1845), parvenues l'une à sa cinquième, l'autre à sa sixième édition, ont marqué une époque nouvelle dans la manière d'exposer les choses de la foi. Ce ne sont point de lourds et secs manuels; vous avez devant vous un homme qui vous parle simplement, naturellement, et vous enchante par sa simplicité et son naturel. Par l'exemple et le précepte, il s'élève contre la rhétorique creuse, dans laquelle la chaire s'ensevelit en Allemagne. Il demande aux prédicateurs une âme pénétrée de l'esprit chrétien, une intelligence cultivée, ouverte au progrès; il veut qu'ils prennent leur tâche au sérieux. Ils doivent éveiller chez leurs auditeurs de tout âge un vif attrait pour la vérité, et leur rendre ainsi la religion précieuse et aimable.

Il publia dans des journaux spéciaux un grand nombre d'articles sur l'éducation. Il estimait que le but de l'éducateur doit être de discipliner la volonté à force d'affection et de vérité. Ainsi que ses sermons, ses articles pédagogiques renferment une riche provision de pensées profondes exprimées sous une forme dégagée, qui a trompé plusieurs lecteurs sur la valeur même des idées.

L'*Hymnologie évangélique* est le produit d'une de ses préoccupations les plus caressées. Savant, orateur sacré, théologien, Palmer était aussi artiste. Il a peu composé, mais il s'est appliqué à comprendre et à expliquer les chefs-d'œuvre des maîtres, Bach, Haydn, Beethoven. L'harmonie était un besoin et une jouissance de sa nature finement organisée; n'est-ce pas elle qui a inspiré sa théologie si unie, si veloutée? Ses *Conférences* où il a eu l'occasion de déployer son talent de critique musical, ont eu un grand succès.

Sa *Théorie du ministère évangélique* (1860) et surtout sa *Morale du christianisme* (1864) pourraient faire croire, tant la forme en est laïque et dépouillée de pédanterie, que l'auteur n'a rien lu ni vu d'aucun système de morale, si ses nombreux travaux insérés dans les *Annales de la théologie allemande* ne témoignaient de sa profonde érudition. Il est peu d'auteurs ayant écrit sur la théologie pratique dont les ouvrages soient plus répandus que les siens. Ils ne sont pas d'une grande utilité comme manuels pour passer des examens; mais ils sont devenus le *vade-mecum* d'une foule de pasteurs dans l'accomplissement de leurs diverses fonctions.

Cette urbanité, cette largeur avec lesquelles il rendait hommage à toute vraie grandeur, et dont il donna un bel exemple dans son oraison funèbre du critique Frédéric-Christian Baur, avaient leurs bornes cependant. Convaincu qu'il était d'être resté fidèle à la tradition évangélique dans son ensemble, il refusait de suivre soit le parti luthérien dans ses exagérations dogmatiques, soit le *Protestanten-Verein* dans ses négations, soit les piétistes dans leur mépris pour ce que la nature renferme de beau et de noble. Il a souvent mécontenté les uns et les autres en écoutant sa propre conscience.

Il est d'usage de proclamer de nos jours que la distance entre l'idée religieuse et les conceptions scientifiques est nécessairement un abîme infranchissable. Cette assertion hasardée, l'exemple de Palmer la renverse. Non, il n'est pas impossible d'unir la science et la foi, la gaieté du caractère et le sérieux de la piété, la culture scientifique et l'attachement à l'église. Si des personnalités comme celle de Palmer nous présentent dans une noble harmonie des éléments qu'on prétend disparates, nous pouvons espérer que l'avenir nous donnera encore souvent ce beau spectacle et cette fortifiante consolation.

Palmer est mort le 29 mai de cette année.

H. M.

Jean-Louis Micheli.

QUATRIÈME ARTICLE

Les travaux si divers de Micheli furent souvent interrompus par l'état chancelant de sa santé ou par celle des siens. Cinq fois depuis son mariage, il dut, lorsque venait l'hiver, s'éloigner de Genève et gagner un climat plus doux. Ces longues absences donnaient lieu à un échange de lettres, qui, plus encore que les relations ordinaires de la vie, ont révélé aux amis de Micheli sa haute spiritualité. Très réservé dans le commerce quotidien, il se laissait aller, la plume à la main, aux confidences intimes et aux doux épanchements. Il faut ajouter qu'une fatigue de tête presque constante lui rendait la conversation pénible, et qu'il ne se retrouvait tout entier que devant sa table à écrire, seul avec sa pensée et avec son Dieu. Aussi sa correspondance est-elle une source précieuse d'information et d'édification. Il y aborde les sujets les plus variés : éducation, beaux-arts, critique littéraire, vie intime de l'âme, descriptions de la nature, expériences du cœur. Il faudra choisir dans ce volumineux dossier, au risque de laisser échapper bien des pages charmantes. Je suivrai l'ordre chronologique, plutôt que celui des sujets, afin que les lecteurs puissent se rendre compte du développement de la pensée de Micheli.

Il écrit en septembre 1845 :

« On parle assez du livre qu'a publié mon ami ***; je ne l'ai pas lu, et je ne le lirai probablement pas; mais je voudrais pouvoir donner à lire à tout le monde le billet vraiment chrétien que j'ai reçu de lui : « Il est si doux, » me dit-il, de se rencontrer dans le chemin » du salut, et de porter dans son cœur Celui » qui nous a rachetés et sauvés. Qu'est tout » le reste au prix de cela? Et comment ne » pas aimer tous ceux pour qui le Fils de » Dieu a versé son sang! » Celui qui aime ses semblables parce que Jésus les a aimés, celui-là est bien avancé, il marche avec Dieu; cet amour-là ne se donne que par le Saint-Esprit, et l'on peut bien croire que le Saint-Esprit achèvera une œuvre ainsi commencée, et lui donnera la plénitude de la connaissance de Jésus qui peut lui manquer encore. Je comprends que des hommes de foi et pleins de respect et d'amour pour la Parole souffrent de voir la vérité méconnue, mais ce que je ne comprends pas, c'est cette condamnation hautaine que je vois quelquefois jeter sur un homme droit et sincère, parce qu'il n'est pas encore arrivé à découvrir toute la vérité. Cet homme sincère ne dit : « *je crois* » que quand il croit réellement, quand cette croyance s'est emparée de tout son cœur, quand il est prêt à souffrir pour elle. Combien, parmi ceux qui le condamnent, n'y en a-t-il peut-être pas qui croient avec une grande légèreté, qui adoptent d'avance tout ce qui est orthodoxe, qui n'ont pas eu le moindre combat à soutenir pour recevoir ces croyances, et qui, manquant de charité, d'abnégation, d'humilité, montrent par là que ces croyances ne sont pas pour eux une source de vie. Il y a un verset que nous devrions, pour notre conduite envers nos frères, avoir avant tout autre écrit sur la paume de nos mains : « Qui est-ce qui met de la dif» férence entre toi et un autre? Et qu'est-ce » que tu as que tu ne l'aies reçu, et si tu l'as » reçu, pourquoi t'en glorifies-tu, comme si » tu ne l'avais point reçu? » (1 Cor. IV, 7.) Celui qui, en apprenant qu'un homme est dans l'erreur sur une grande vérité, commence par ployer les genoux de son cœur, rend grâces à Dieu de ce que lui est éclairé, et prie ensuite pour son frère sans avoir d'autre sentiment envers lui que l'intérêt, peut-être la compassion, voilà le chrétien. Dans une telle circonstance, il n'y a que cette manière d'être chrétien. Eh bien, est-ce ainsi que nous sommes, et ne nous voit-on pas plutôt nous gendarmer, nous irriter, lancer des mots piquants, soupçonner la bonne foi, et nous redresser de toute la hauteur de notre science dogmatique; le tout au service de

Celui qui est doux et humble de cœur? Ah! les contradictions sont partout choquantes, mais elles le sont encore plus dans le caractère chrétien; je parle d'expérience et de l'impression que je me fais à moi-même. La charité et l'humilité sont les premières choses que Christ nous demande, et ce sont les dernières que nous lui donnons. »

Six ans plus tard, 22 septembre 1851.

« Je sors d'un sermon de M. ***; je ne l'avais jamais entendu. J'ignore le bien que peuvent retirer d'un tel discours, du reste assez bien composé, ceux qui n'ont pas éprouvé que sans le secours direct de Dieu nous ne pouvons rien sur notre pauvre cœur. Quant à moi, cela me fait un pénible effet, prononcé dans une chaire chrétienne. Cela ressemble à un aliment sans principe nutritif qu'on donnerait à de pauvres gens qui ont besoin de se remonter. Mais je regrette d'en avoir exprimé mon opinion en sortant; on le fait rarement avec la charité, l'humilité qu'un tel jugement demande. Si l'on est peiné de la tendance d'un sermon, ne faudrait-il pas venir se mettre à deux genoux dans son cabinet, prier pour que ce sermon n'ait pas bercé des âmes dans l'erreur, pour que ce prédicateur soit éclairé, et si l'on ne se sent pas disposé à une telle prière, les réflexions qu'on fait ne sont-elles pas oiseuses et ne tiennent-elles pas du zèle amer et de l'esprit de contention? »

Le Crest, novembre 1852.

« Je me rappelle, cher ami, le bien que vous me fites une fois en me racontant une heure de ravissement en Dieu que vous éprouvâtes en traversant seul quelques vallées des Alpes; les mêmes éléments se retrouvent maintenant pour des moments si précieux, si rafraîchissants, le même Père céleste avec ses bras toujours ouverts, le même cœur qui a savouré combien le Seigneur est bon, et le bord de la mer paisible et solitaire comme les vallées des Alpes. Que de creux de rochers abrités; que de grosses pierres mousseuses au bord de l'eau, dont vous emporterez l'image dans votre vie associée aux plus vraies émotions religieuses! Ah! la communion avec Dieu, cette perle entre les perles, ce talisman qui abaisse les montagnes et nivelle les chemins raboteux, elle semble être toujours à notre portée; mais quand on ne la peut rechercher que par moments, à la hâte, on ne la rencontre pas toujours. Sans doute, *ces courtes mais ferventes prières*, comme s'expriment volontiers les traités religieux, ont des ailes pour le ciel et retombent sur nous en rosée de bénédictions; mais quelquefois aussi (c'est, je crois, Neff qui l'a remarqué) nous ressemblons en priant à celui qui cherche de l'eau à une pompe usée; s'il se contente de quelques coups, l'eau ne vient pas; s'il persévère, sachant que l'eau est là, que ce n'est pas elle qui manque, elle arrive enfin et coule abondamment. — C'est une chose si douce, quand tous les bruits intérieurs et extérieurs se sont tus, et qu'on cause seul à seul avec son Dieu, avec cet ami si vrai, si indulgent, si tolérant, si large, mais qui jamais ne pallie ce qui est mal, jamais ne pactise avec une intention qui n'est pas droite. Alors on ne professe pas seulement des lèvres qu'une seule chose est nécessaire; on le croit du cœur et l'on envisage tout à ce point de vue. Pense-t-on aux siens? c'est à leur âme; ce qu'on désire, ce n'est plus ceci ou cela, c'est d'acquiescer joyeusement à la volonté de Dieu. Tout ce qui arrive, contrariétés, insuccès, désappointement, on le considère comme envoyé directement, spécialement de lui, et après le premier mauvais mouvement du vieil homme on se recueille dans le calme, et l'on est heureux quand c'est lui et non pas nous qui décidons nos affaires. — Mais pardon, je m'entraîne à dire de vieilles choses, bonnes sans doute, mais qui ne gagnent pas à être délayées; encore une fois, cher ami, qu'elles soient votre atmosphère habituelle, et vous serez guéri avant l'année écoulée, et cette année sera la plus heureuse de votre vie. — Nous sommes encore pour trois jours

ici.... Toute la première matinée se passe dans mon cabinet avec mon garçon; je donne peu de leçons; il travaille seul; je suis là, mais je ne l'aide pas. De temps en temps, pendant qu'on rafraîchit sa plume ou sèche sa page, on se fait une bonne amitié. A midi, pendant que la bonne dîne, ma fillette se joint à nous; c'est un moment de campo; ils viennent tous deux sur mes genoux, je les enveloppe de mon grand manteau, parce que ma chambre est froide, et je leur raconte une histoire qui dure quelquefois deux et même trois semaines. Quand je ne le fais pas tous les jours, je me le reproche, car c'est un précieux moyen d'aller à leur cœur, et Dieu m'a donné une certaine facilité dans ces histoires. — J'ai le sentiment très doux de connaître assez bien le caractère de mes enfants, cela met un grand intérêt dans mes prières pour eux.... Comme travail de cabinet, j'ai rarement l'heur d'en faire un de mon choix et qui me plaise. Depuis cinq ans, au moment où j'allais commencer quelque chose dont le cœur me disait, invariablement quelque autre m'était envoyée de la part de Dieu, je n'en puis douter, car c'est un brisement de ma volonté. »

Rome, février 1854.

« Vous me faites une réflexion éternellement vraie, mais constamment oubliée des parents et qu'ils font bien de se rappeler les uns aux autres, c'est que Dieu seul crée des chrétiens. Notre rôle est de prier et d'attendre. Seulement n'oublions pas que la prière de la *foi* est seule exaucée; tout revient donc à demander la foi et la foi qui aime, qui se dévoue, qui accomplit avec empressement les sacrifices, qui donne tout son cœur. Les systèmes des hommes peuvent diviser ces choses; dans la Bible, elles sont intimement unies, découlant les unes des autres. J'en étais frappé hier en lisant à notre culte de famille ces promesses si admirables, si complètes et que notre incrédulité borne de toutes manières : « Celui qui croit en moi fera les œuvres » que je fais; il en fera même de plus grandes. » — « Si vous demandez quelque » chose en mon nom, je le ferai; » — et immédiatement après, le Seigneur ajoute : « Si » vous m'aimez, gardez mes commandements. » Il semble, à entendre beaucoup de nos théoriciens dits orthodoxes, que l'obéissance soit, dans la Parole de Dieu, mise en seconde et même en troisième ligne. Trouvez-vous cela? Ne trouvez-vous pas plutôt qu'une importance égale est donnée à la sanctification et à la foi? Tantôt l'une tantôt l'autre est mise en saillie. La foi nous est représentée comme purifiant le cœur, et d'un autre côté une foule de passages très consolants et dont j'aime à me nourrir nous montrent l'obéissance comme le meilleur chemin pour arriver à la foi.

» Vous me parlez de la relation intime entre la sagesse et la santé chez les enfants; c'est une des vérités les plus vraies en éducation, et que notre cœur injuste, malgré sa tendresse, oublie parfois. Une autre relation également vraie est celle entre la sagesse et le bonheur, je dis le bonheur et non pas le plaisir, car qui n'a pu reconnaître que les lendemains de plaisirs étaient des jours bien mous pour le devoir. Mais je suis persuadé qu'un enfant qui se sent aimé, dont le cœur est à l'aise dans la maison paternelle comme dans une atmosphère d'affection et de confiance, qui rencontre en ses parents, avec l'indulgence de la tendresse, cette fermeté qui est comme une autre conscience placée en dehors de lui, je suis persuadé que cet enfant sera heureux d'un bonheur qui le rendra sage. Les épreuves entre les mains de Dieu nous rendent sages à salut, c'est leur but. Venues directement de Dieu, elles concourent, je n'en doute pas, au vrai bien des enfants comme des pères; mais attendons-les et ne les provoquons pas facticement comme font tant de parents en prétendant leur apprendre ce qu'est la vie. Tant que Dieu les épargne, épargnons-les; jouissons de les voir s'épanouir sous la tiède haleine de notre affection; les vents glacés ou desséchants arriveront toujours assez tôt; et

croyons que cette parole dont le sens spirituel est profondément vrai pour le chrétien, s'applique aussi à nos enfants selon leur mesure : « Votre joie sera votre force.... »

Rome, février 1854.

« Le vœu de mon cœur depuis que j'ai des enfants est que leur enfance soit heureuse, et je bénis Dieu de ce que ce vœu est pleinement exaucé. Je voudrais que tu les visses entrer vers moi au premier matin en sautant : ils viennent s'établir chacun sur un genou et nous lisons quelques versets du livre des Rois, qui les intéresse beaucoup. Quelquefois nous n'en lisons qu'un ou deux ; je ne crains pas, quand l'occasion se présente, d'amener aussi l'entretien sur d'autres notions que des notions purement religieuses ; ce culte me paraît béni ; il est tout à fait familier. C'est, selon mon expérience, la meilleure, je dirai presque la seule bonne heure pour faire un culte avec les enfants ; un culte où le cœur ait sa part (et s'il n'y a pas sa part qu'est-ce alors ?) ; la journée est encore vierge de sottises, et s'il y en a eu la veille, nous estimons qu'à leur âge la nuit efface tout. En général, ne trouves-tu pas qu'avec les enfants ce qui dure longtemps ne convient pas. Il y a des parents qui ont pour principe, après certains manquements, de laisser voir pendant plusieurs jours un visage froid et sévère. J'ai le plus grand doute qu'ils soient dans le vrai. On court ainsi risque de fermer le cœur de ses enfants et de leur apprendre d'une triste manière ce que c'est que la rancune. Nous cherchons à éviter les longues luttes, les : « tu ne dineras pas que tu n'aies fait cela ? » et menaces du même genre. Ne penses-tu pas que cette lutte dans laquelle l'enfant croit longtemps qu'il sera le maître, établit sur un pied déplorable sa relation avec ses parents ? J'aime bien mieux, si l'enfant se rebelle, lui infliger une punition immédiate de sa rébellion, après quoi tout est terminé...»

Rome, février 1854.

« .... Je veux vous dire quelque chose qui rappelle un peu que je ne vous écris pas du premier endroit venu, mais de Rome. Je ne vous parlerai pas des arts, ni des antiquités romaines ou chrétiennes, quoique ces choses-là nous intéressent vivement ; mais, puisqu'il faut choisir, je vous raconterai notre visite au musée étrusque : vous avez sûrement vu quelques-uns de leurs vases. Il en est qui portent des peintures admirables (je ne dis pas pour le temps, mais admirables même aujourd'hui), ces vases forment le fond de toutes les collections étrusques. Leurs formes sont élégantes et leurs dimensions colossales. C'est le triomphe de l'art de la poterie. D'autres salles sont toutes revêtues de bas-reliefs en terre cuite, d'une exécution originale, animée ; chacune des pièces est percée de trous, au moyen desquels on les fixait aux murailles intérieures des maisons. Les sujets, soit des sculptures, soit des peintures des vases, sont en grande partie tirés de l'Iliade et de l'Odyssée, poëmes familiers aux Etrusques comme aux Grecs et aux Romains ; cela ajoute beaucoup à l'intérêt, et établit comme un lien entre nous et ce peuple mystérieux. Une quantité de bijoux du plus fin travail ; des ustensiles de tous les jours, commodes et confortables, offrent un autre genre d'intérêt. J'ai remarqué entre autres un poêle de fer avec une place réservée pour de l'eau, dont la vapeur corrige la sécheresse de l'air. Enfin on nous a fait entrer dans une chambre voûtée, basse, spacieuse, ornée d'une manière singulière ; nous étions dans le fac-simile d'un tombeau étrusque. Nous étions presque dans le tombeau lui-même, car les fresques qui en recouvraient les parois en ont été arrachées par l'admirable procédé découvert le siècle dernier et transportées ici chacune à sa place. La salle a toutes les dimensions du tombeau, lequel a été ouvert, il n'y a que quelques mois, dans la ville de Cervetri, et appartient, au dire unanime des antiquaires, aux temps les plus reculés de la nation étrusque. Les peintures, d'une vivacité de couleurs inouïe, représentent toute l'histoire d'un mariage. On voit d'abord les deux pères faisant et rece-

à cause de Jésus » (2 Cor. IV, 5); il lui rappelle l'exemple et la parole du Maître : « Vous m'appelez le *docteur* et le *Seigneur*, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le docteur, vous devez, vous aussi, vous laver les pieds les uns aux autres.... L'esclave n'est pas plus grand que son Seigneur, ni l'envoyé plus que celui qui l'envoie. » (Jean XIII, 14-16.) « Les chefs des nations les dominent et les grands usent d'autorité sur eux... Mais le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie en rançon à la place d'un grand nombre. » (Math. XX, 24.) Ce dernier mot dit tout : l'autorité du pasteur c'est de se donner au grand nombre, c'est de s'immoler pour les autres.

Il y a la tendance à se faire une position à part, à se mettre en dehors de la loi commune, à prêcher aux autres ce qu'on ne se prêche pas à soi-même, de se revêtir enfin de ce costume ou de cet air sacerdotal qui est le symbole d'une sainteté spéciale. Mais l'onction dont il est revêtu le remet à sa place, s'il en entend la voix. Elle lui rappelle que tout son ministère se résume en ce témoignage d'une expérience personnelle : « Cette parole est certaine... que Jésus-Christ est venu dans le monde pour *sauver les pécheurs dont je suis le premier*. » (1 Tim. I, 15.) Elle lui dit qu'il doit être « le *modèle* des fidèles, en parole, en conduite, en charité, en esprit, en pureté, » et il n'y a rien là, qui puisse l'enorgueillir. Elle lui enseigne à s'identifier avec les autres, à entrer dans leur vie, à porter leurs fardeaux, comme Jésus est entré dans son ministère en se confondant avec la foule pour recevoir avec elle le baptême de repentance et se soumettre à la même loi.

Une plume amie et chrétienne écrivait naguère : « Le clergé a toujours obéi, même dans le protestantisme, à la tendance trop naturelle de constituer une classe particulière, et c'est ce qui limite son influence. Il est demeuré dans une certaine mesure en dehors de la vie commune; non-seulement il voit les choses autrement que le reste de la société, mais celle-ci accentue les différences, afin d'échapper si possible à l'obligation de l'imiter : la sainteté de la vie, le dévouement incessant sont pour elle des grâces d'état, dont les laïques n'ont pas à se préoccuper autrement que pour les honorer.... Mais lorsque les laïques sans aucune vocation particulière, et dans les conditions d'existence de tout le monde, manifestent par leur vie la puissance de l'esprit chrétien, leur exemple a une action tout autre, et d'autant plus grande qu'ils vivent plus rapprochés à tous égards de leurs semblables. Ce sont des laïques qui ont été les promoteurs de presque toutes les grandes réformes, de la plupart des grands mouvements intellectuels et sociaux dont le christianisme a été la source [1]....

» Cela veut-il dire que le clergé soit inutile? Nullement. Il est nécessaire que des hommes bien doués s'occupent d'une manière spéciale des besoins moraux et religieux de l'humanité; leur œuvre est grande, mais pleine de périls de diverse nature, et elle a besoin d'être sans cesse contrôlée, rectifiée par la vie pratique, c'est-à-dire par les laïques ou par l'esprit laïque, autrement elle s'égare. » (*Biblioth. univ.* 1875, pag. 138.)

J'adhère en plein à ces paroles. Elles expriment fort bien les principes que notre église cherche à réaliser. L'élément laïque occupe une place importante dans notre organisation et dans notre vie d'église. Il y est nécessaire, il y est bienfaisant, il y complète celui des ministres de la Parole et il est si essentiel à notre existence qu'elle ne se comprendrait pas sans lui. Seulement il ne faut pas maintenir entre « les laïques et le clergé » une opposition que nous avons répudiée et que nous nous efforçons de faire disparaître même dans le langage. Ce n'est pas aux mots que je m'arrête ici; les mots expriment une distinction équivalente à celle-ci : théologiens et non-théologiens, fonctionnaires voués au

[1] Intellectuels et sociaux, oui; religieux, non.

tout autre économie, mais enfin qui rappelle le : « Pourquoi lui faire de la peine! elle l'a » fait pour l'appareil de ma sépulture.... » En face des païens, et je dirai aussi, en face des catholiques, il importe de se mettre à leur point de vue. Une fois là, tous les blâmes, les scandales de détails tombent et l'on trouve à s'édifier, à admirer. Comment voulez-vous, par exemple, que je me scandalise d'une pauvre mère qui a prié de tout son cœur pour la guérison de son fils, et qui prend ensuite sur son nécessaire pour faire faire une croix d'argent qu'elle va suspendre à côté de l'image de la Vierge. Que Dieu ait daigné exaucer les prières adressées à la Vierge, c'est ce que je crois fermement, et pourtant je crois fermement aussi qu'il n'y a qu'un seul Médiateur entre Dieu et les hommes. Ces choses ne se concilient pas dans notre pauvre tête, qui veut toujours des formules et des systèmes arrêtés; mais elles se concilient aux yeux de Celui qui regarde au cœur, qui ne méprise pas l'esprit froissé, et qui ne demande à chacun que d'être fidèle selon qu'il a cru, selon ce qu'il a reçu. »

Palerme, 15 octobre 1857.

« Les musées de Palerme sont fort pauvres. Les cours de Madrid et de Vienne ont écrémé une ville où elles ne régnaient que par des représentants, et Naples s'est enrichi du reste. Palerme est peut-être la plus ancienne ville de la Sicile; colonie de Phéniciens, antérieure à Syracuse, à Agrigente, elle n'offre pas un vestige de ces temps-là. C'est ce qui arrive dans les villes qui subsistent; elles consument en quelque sorte à mesure leurs antiquités; elles ne leur laissent pas le temps de le devenir; le temple dont les dieux s'en vont cède ses matériaux à des palais. Là, au contraire, où, comme à Sigeste, les ravages et l'incendie ont changé en désert une ville opulente et ses campagnes, ce désert garde ses ruines. L'homme n'avait pas d'intérêt à venir si loin les dépecer, — et avec le cours des siècles, ces pans de mur, ces colonnes debout sont devenus une richesse respectée du pays. Qui de vous a vu Pestum? — Syracuse, Gela, Agrigente, etc., florissaient avant le beau temps de la sculpture; aussi y a-t-on trouvé peu de chose. Cependant le musée de Palerme possède trois bas-reliefs déterrés il y a vingt ans à Sélinonte. Tous les itinéraires les signalent, et je vois d'ici d'honnêtes touristes se posant en face et faisant ces silencieux gestes d'admiration que vous savez. Pour moi, j'ai trouvé cela fort laid, sans grâce, sans expression, sans dessin, et qui pis est, je l'ai dit tout crûment au duc Serra di Falio, obligeant vieillard auquel nous nous sommes adressés. Or, il s'est trouvé que le duc Serra est un antiquaire, qui a publié un superbe ouvrage sur les monuments grecs de son pays, et qui a lui-même sorti les dits bas-reliefs de ses fouilles à Sélinonte. « Comment donc, s'est-il écrié, mais savez-vous » que ces métopes sont du plus haut intérêt? » Bien d'autres eussent été confus, mais tu connais quel est le *toupet* de ton ami Micheli. J'ai donc simplement persisté, en vrai républicain, à trouver cela laid; et, en fin de compte, il est ressorti que ce morceau, unique en son genre, représentant une époque de l'art dont on ne possède rien, était un vrai trésor pour l'histoire de la sculpture, mais en soi n'était pas plus beau qu'un tableau des prédécesseurs de Giotto. Je me suis applaudi de ma franche indépendance et me suis promis de continuer à ne pas jurer *in verba Itinerarii.* »

» Sans sortir de chez nous, nous goûtons une des plus belles vues de Palerme; tout est beau, tout est pittoresque à nos yeux dans cette végétation sicilienne; les oliviers si capricieux dans leurs formes; les cactus qui hérissent les moindres rochers et leur donnent un air africain; les poivriers, un des plus jolis arbres de la création, sorte de saulé pleureur toujours vert, entremêlé de longues grappes de fruits roses : tout cela nous enchante. Ajoutez-y, pour un horticulteur passionné, les sauges, les habrothamnus, les datura, les hibbiscus, les volkameria, toutes ces

tère évangélique en bien des églises, son passage au service de l'incrédulité dans les unes, sa faiblesse ou son impuissance dans d'autres, la déconsidération dans laquelle il semble être tombé dans le monde, le peu d'estime que l'on fait, même parmi les croyants, de ce service pastoral que saint Paul appelle « une œuvre excellente, » le petit nombre de jeunes chrétiens qui s'y dévouent et la difficulté que l'on a à entretenir les ouvriers qui sont au travail, et, d'un autre côté, les réveils puissants accomplis par des hommes qui ne sont ni théologiens ni envoyés d'aucune église, les succès et l'extension d'un système qui ne veut connaître que des assemblées de frères sans pasteurs établis, et, ce qui vaut mieux, l'activité religieuse et chrétienne toute spontanée et libre de tant de laïques en tous lieux, — je comprends qu'on puisse se demander si peut-être l'heure n'est pas venue où une grande transformation va s'accomplir dans le mode de vivre de l'église, où le ministère constitué fera place au ministère libre, ne recevant sa mission que d'en haut. Mais non, dans la société religieuse comme dans la société civile, nous traversons un temps de crise, une période de transition où les éléments s'agitent, où les vieilles choses sont ébranlées, sans que le nouvel ordre de choses soit établi. En Israël, c'est quand l'apostasie était devenue générale et aux approches de ses jugements que Dieu suscitait des prophètes, ces envoyés extraordinaires de sa miséricorde. Et lorsque l'incrédulité triomphe, lorsque la science en renom semble s'être donné pour tâche de bannir le nom de Dieu de l'univers et même du langage, lorsque les sages se taisent ou que leur voix est impuissante et que les pasteurs fidèles sont insuffisants à ramener les foules indifférentes ou égarées, lorsque les bons ouvriers manquent à la moisson, est-il étonnant que le Seigneur se lève pour se manifester au monde, et pour montrer la puissance de son vieil Evangile et la réalité de son Esprit, qu'il se serve pour cela d'instruments qui ne permettent pas de donner gloire à autre chose qu'à lui-même et à l'action de son Esprit? N'est-il pas écrit : « Je détruirai la sagesse des sages, et j'annulerai l'intelligence des intelligents?... Afin de couvrir de confusion les sages, Dieu a choisi les choses folles du monde; et les choses faibles du monde afin de couvrir de confusion les fortes. » (1 Cor. I, 19, 27.)

Mais Dieu est un Dieu d'ordre, il ne fait pas de l'extraordinaire la règle. Toujours et jusqu'à ce que le corps de Christ soit entièrement formé, il y aura des missionnaires, des évangélistes, des pasteurs et docteurs. Toujours les églises devront pourvoir à ce que l'œuvre du ministère se fasse sans interruption, à ce qu'il soit satisfait à tous les besoins, à ce que régulièrement les jeunes gens soient instruits, les malades visités, les faibles fortifiés, les brebis du Seigneur nourries et gardées, l'Evangile prêché, « et comment prêchera-t-on, si l'on n'est pas envoyé? » Toujours il faudra aux conducteurs spirituels de la science et des études, pour nourrir les âmes du pain substantiel et pur de la Parole et pour tenir tête à la fausse science, afin que les âmes ne soient pas « flottant à tout vent de doctrine par la tromperie des hommes. »

Réjouissons-nous des réveils, demandons à Dieu que tout un peuple de franche volonté se lève pour le Seigneur, car le jour du combat est venu, et que « sa jeune milice sorte devant lui comme la rosée du sein de l'aurore! » Mais que ce qui se produit avec éclat ne nous fasse pas perdre de vue le travail obscur accompli dans le silence. Le bien qui se fait chaque jour par les pasteurs, par les évangélistes, par les missionnaires constitués, malgré toutes les imperfections, est immense : on n'en parle pas, on ne le voit pas, on n'y pense pas, mais il sera manifesté au jour du Seigneur. Le royaume de Dieu ne vieut pas avec apparence. C'est une institution admirable et vraiment divine que celle qui établit dans tous les lieux, même dans les plus reculés, une chaire pour l'enseignement de la vérité, et un homme pour y continuer

auriez croire à quel point me pèse mon gnorance du sicilien. On voit une ruine, un arbre inconnu, on voudrait s'enquérir auprès du batelier, du cocher de fiacre, impossible! Samedi en particulier la langue nous démangeait. Curieux de connaître l'intérieur d'une maison d'ouvriers, nous demandâmes permission à une jeune mère qui travaillait sur le pas de sa porte; elle nous laissa entrer de très bonne grâce. L'unique chambre de cette famille (elles sont toujours uniques) était en ordre, d'une propreté irréprochable; en évitation d'embarras, plusieurs ustensiles suspendus aux parois de côté; celle en face de la porte ornée de crucifix et de plusieurs images coloriées tirées des vies des saints; le lit immense sert probablement à toute la famille; les matelas relevés contre la muraille laissent pour seule table les planches sur lesquelles ils reposent; point de foyer, trois pierres au dehors près de la porte en tiennent lieu. — Ce peuple est sobre comme tous les méridionaux, bien qu'ils aiment à passion les sucreries. Ma petite promenade matinale me fait passer devant la boutique du Robbi de Palerme; je suis toujours surpris de la rapidité avec laquelle d'énormes piles de bonbons disparaissent en quelques heures, et du genre des acheteurs; l'homme en guenilles y coudoie le gant jaune. C'est là, je pense, que vont les petits sous recueillis par les hordes de mendiants qui pullulent ici, les pièces plus grosses se gardent pour la loterie. A chaque coin de rue un bureau de loto étale ses affiches séduisantes; une madone devant laquelle une lampe brûle incessamment, éclaire le fond de la salle. Toujours est-ce moins scandaleux que Rome, la ville du pape, où, quand le dimanche tout est fermé scrupuleusement, les bureaux de loterie partagent avec les confiseurs le privilége de rester ouverts. La passion du Palermitain, c'est de pouvoir conduire sa femme dans un équipage, sans numéro, sur la Marina où le beau monde circule chaque soir. Pour parer aux frais du cheval, du cocher et de la toilette de madame, on aime mieux habiter un mauvais logement sur des cours, et ne manger de viande que de loin en loin. J'ai vu en Prusse des choses de ce genre; et la sage Angleterre n'en est pas exempte.

» Regarder les passants est une idée qui ne m'aborde pas à Genève; mais ici c'est un spectacle piquant. Le jeu des physionomies, les gestes, sont tellement vivants, surtout chez les hommes dits du peuple, que je puis m'amuser longtemps à les suivre. Leur costume est moins gai que celui des Napolitains; le brun remplace souvent le rouge. Mais c'est toujours le gros bonnet de laine. Il y a, dans les costumes nationaux, un désaccord avec le climat que je ne sais expliquer. Allez au nord, vous trouvez de grands chapeaux de paille pour se garantir d'un soleil qui ne se prodigue pas. Ici, pas la moindre visière; un bonnet phrygien pour les hommes, un châle de laine pour les femmes. Allez en Hollande, des platanes, taillés en épais rideaux, garantissent les fenêtres de ce même soleil si rare. Ici les arbres sont toujours à quelques cents mètres des habitations.

» Les rassemblements populaires ont toujours de l'intérêt pour moi, je m'étais réjoui d'aller souvent entendre les conteurs, mais c'est du sicilien, c'est-à-dire de l'hébreu. L'un de ces improvisateurs se tient sous un hangar à trois minutes de l'hôtel; j'y vois toujours du monde entre midi et deux heures, les ouvriers, après dîner, au lieu de boire la demi tasse, vont s'asseoir là un moment, déposant un centime dans l'assiette. Tout cela se fait silencieusement, par gestes. On sent qu'on a à faire ici à une tout autre race que les Napolitains. Quand ils crient, c'est à tue-tête, mais le plus souvent ils préfèrent le geste à la parole. A côté de cela, les canons, les boîtes, les tambours, c'est leur bonheur et l'accompagnement obligé de toutes les fêtes, de toutes les processions. Les marchands ambulants se font précéder d'un tambour dès qu'ils ont quelque chose de nouveau à offrir. Je veux vous faire à ce sujet une petite histoire. Il y

à l'archidiaconat de Tubingue, tant étaient grandes sa modestie et son affection pour sa patrie souabe.

Nommé professeur à l'âge de quarante ans, il embrassa aussitôt dans ses cours toutes les parties de la théologie pratique, le droit canon, la morale, l'exégèse de quelques livres du Nouveau Testament, l'art dans le culte, l'histoire des partis religieux dans le Wurtemberg. Il refusa une belle position à Dresde, ce qui lui valut du gouvernement une décoration, à laquelle il n'attribua jamais d'importance. Sans le chercher, il était bien en cour et auprès des autorités ecclésiastiques : c'était un tribut payé à sa modération et à son jugement, ennemi des extrêmes. La faculté de théologie le choisit pour son délégué au premier synode national (1869), et l'envoya siéger au Landtag en 1870 ; il résigna ce dernier mandat dès qu'il s'aperçut qu'il l'éloignait trop de ses devoirs de professeur. Ses prédications pratiques et chaleureuses réunissaient un public nombreux, composé de personnes appartenant à des systèmes religieux fort dissemblables. Pendant la longue maladie qui a précédé sa mort, la sympathie générale est venue de près et de loin l'entourer de témoignages de respect et d'affection. Le long cortége qui a suivi son cercueil au cimetière était une preuve des innombrables amis que lui avait acquis sa piété sincère jointe à une remarquable aménité de caractère et de mœurs.

Cette sérénité, cette exquise bienveillance se sont épanchées en flots intarissables sur les élèves du séminaire des prédicateurs. Avec quelle patience il écoutait les productions plus ou moins vides de jeunes gens sans conviction ! Avec quelle habileté il mettait en évidence les qualités de ceux qui donnaient quelque faible espoir ! Avec quelles précautions il arrêtait les effusions maladives d'une exaltation de mauvais aloi ! Avec quelle cordialité il a ramené à la foi évangélique des cœurs égarés et des intelligences mal éclairées ! L'église wurtembergeoise lui doit beaucoup de ses pasteurs, chez lesquels il a fait triompher la foi sur les doutes et rallumé le feu éteint de la vocation au ministère, grâce à la puissance de sa vie intérieure, agissant comme un foyer de vie. Chose étrange, s'il ne s'agissait pas de l'Allemagne qui adore le clair-obscur, ses discours académiques étaient tenus dans une sorte de suspicion, à cause de la clarté qui les inondait et des beautés de la forme ! Les Allemands craignent que l'herbe fleurie ne recèle un serpent.

II

Les écrits de Palmer ont eu plus de retentissement et d'influence que ses discours. Son activité littéraire a commencé en 1842 et s'est terminée, très peu de temps avant sa mort, par la publication d'un volume de *Sermons*, où il apprécie à la lumière de l'Évangile les grands événements des dernières années. Ses opinions politiques ne rencontreront pas partout, à l'étranger surtout, un assentiment unanime.

Palmer repousse cette orthodoxie morte qui identifie le salut avec la répétition machinale de formules dogmatiques. Il veut pour lui et pour les autres la liberté d'exprimer le sentiment religieux sous la forme qui convient le mieux à celui qui l'éprouve. Il ne brise pas d'emblée avec la tradition ecclésiastique ; on est, dans le Wurtemberg, très attaché aux doctrines de l'église ; il y circule une vie religieuse intense ; mais on se permet une très grande latitude dans le champ de la spéculation. C'est le mérite de la théologie de conciliation d'avoir établi qu'il est possible de rester uni sur le terrain d'une foi commune, quand même les opinions théologiques diffèrent. Mais, pour être faite, cette démonstration avait besoin du Wurtemberg, où l'attachement aux doctrines vitales du christianisme est mêlé, pour ainsi dire, au sang de tous. Dans le nord de l'Allemagne, où cette théologie n'a pas rencontré le roc de convictions religieuses positives et de mœurs chrétiennes, elle a eu une existence misérable et s'est finalement brisée en morceaux, les uns portant

l'empreinte d'un rationalisme sans séve, et les autres d'un confessionnisme sans largeur. Palmer avait donc bien rencontré son terrain pour y planter sa théologie.

Son *Homilétique évangélique* (1842) et sa *Catéchétique évangélique* (1845), parvenues l'une à sa cinquième, l'autre à sa sixième édition, ont marqué une époque nouvelle dans la manière d'exposer les choses de la foi. Ce ne sont point de lourds et secs manuels; vous avez devant vous un homme qui vous parle simplement, naturellement, et vous enchante par sa simplicité et son naturel. Par l'exemple et le précepte, il s'élève contre la rhétorique creuse, dans laquelle la chaire s'ensevelit en Allemagne. Il demande aux prédicateurs une âme pénétrée de l'esprit chrétien, une intelligence cultivée, ouverte au progrès; il veut qu'ils prennent leur tâche au sérieux. Ils doivent éveiller chez leurs auditeurs de tout âge un vif attrait pour la vérité, et leur rendre ainsi la religion précieuse et aimable.

Il publia dans des journaux spéciaux un grand nombre d'articles sur l'éducation. Il estimait que le but de l'éducateur doit être de discipliner la volonté à force d'affection et de vérité. Ainsi que ses sermons, ses articles pédagogiques renferment une riche provision de pensées profondes exprimées sous une forme dégagée, qui a trompé plusieurs lecteurs sur la valeur même des idées.

L'*Hymnologie évangélique* est le produit d'une de ses préoccupations les plus caressées. Savant, orateur sacré, théologien, Palmer était aussi artiste. Il a peu composé, mais il s'est appliqué à comprendre et à expliquer les chefs-d'œuvre des maîtres, Bach, Haydn, Beethoven. L'harmonie était un besoin et une jouissance de sa nature finement organisée; n'est-ce pas elle qui a inspiré sa théologie si unie, si veloutée? Ses *Conférences* où il a eu l'occasion de déployer son talent de critique musical, ont eu un grand succès.

Sa *Théorie du ministère évangélique* (1860) et surtout sa *Morale du christianisme* (1864) pourraient faire croire, tant la forme en est laïque et dépouillée de pédanterie, que l'auteur n'a rien lu ni vu d'aucun système de morale, si ses nombreux travaux insérés dans les *Annales de la théologie allemande* ne témoignaient de sa profonde érudition. Il est peu d'auteurs ayant écrit sur la théologie pratique dont les ouvrages soient plus répandus que les siens. Ils ne sont pas d'une grande utilité comme manuels pour passer des examens; mais ils sont devenus le *vade-mecum* d'une foule de pasteurs dans l'accomplissement de leurs diverses fonctions.

Cette urbanité, cette largeur avec lesquelles il rendait hommage à toute vraie grandeur, et dont il donna un bel exemple dans son oraison funèbre du critique Frédéric-Christian Baur, avaient leurs bornes cependant. Convaincu qu'il était d'être resté fidèle à la tradition évangélique dans son ensemble, il refusait de suivre soit le parti luthérien dans ses exagérations dogmatiques, soit le *Protestanten-Verein* dans ses négations, soit les piétistes dans leur mépris pour ce que la nature renferme de beau et de noble. Il a souvent mécontenté les uns et les autres en écoutant sa propre conscience.

Il est d'usage de proclamer de nos jours que la distance entre l'idée religieuse et les conceptions scientifiques est nécessairement un abîme infranchissable. Cette assertion hasardée, l'exemple de Palmer la renverse. Non, il n'est pas impossible d'unir la science et la foi, la gaieté du caractère et le sérieux de la piété, la culture scientifique et l'attachement à l'église. Si des personnalités comme celle de Palmer nous présentent dans une noble harmonie des éléments qu'on prétend disparates, nous pouvons espérer que l'avenir nous donnera encore souvent ce beau spectacle et cette fortifiante consolation.

Palmer est mort le 29 mai de cette année.

H. M.

---

voilà que les doutes, les railleries même de l'incrédulité viennent jeter un voile sur notre lecture, viennent fermer, glacer notre cœur qui ne demandait qu'à s'ouvrir. C'est une épreuve qu'il faut accepter humblement. Mais il faut aussi qu'elle nous rappelle qu'il n'y à rien d'étonnant à ce que la Bible soit pleine de mystères pour l'homme pécheur; le péché obscurcit la vue spirituelle. Si nous étions purs, nous ne connaîtrions pas ces obscurités. Voyez les cœurs relativement honnêtes et bons, ce sont ceux qui rencontrent le moins de ces obscurités; ils ne peuvent, pas mieux que nous, expliquer tel passage, mais il leur est donné de le saisir par un côté lumineux, consolant, et de ne pas s'inquiéter des autres. Désirons avec ardeur le cœur simple, débonnaire, le cœur honnête et bon.

« Un mot profond de Vinet serait précieux à rappeler aux esprits prêts à se scandaliser des nombreuses obscurités de la Bible; le voici : « Les axiomes de l'homme innocent » sont les problèmes de l'homme déchu [1]. »

Genève, 1870.

« .... Oui, quand je regarde en moi et autour de moi, il m'arrive parfois de me dire : Il semble vraiment qu'on se fasse une sorte de devoir de conserver ce ressentiment, de constater par là les torts qu'on a eus envers nous. C'est un de ces cas, hélas! si nombreux où le démon nous prend pour dupes et se moque de nous : « Un tel a manqué; il faut le » lui faire sentir et lui parler un peu sec; ça » ne peut pas en rester là! » — Et nous voici traînant avec nous cette pensée : Il faut le lui faire sentir; il faut lui parler sec. — Et nous n'avons plus de franc sourire pour nos enfants; nous sommes préoccupés, le front plissé jusqu'à ce que cette pénible tâche soit accomplie.

» Notre bon ange, de l'autre côté, nous dit : « Pardonne, oublie. — Crois-moi! il n'y a ici » aucune nécessité de lui faire sentir son tort. » X. t'a offensé; il a manqué d'égards envers » toi! N'as-tu jamais offensé ton Dieu? Essaie » du pardon, plein, entier. Prie pour X. Et si » ton cœur s'y refuse, commence par demander à Dieu de te donner de pouvoir prier » pour lui. Cette prière-là sera promptement » exaucée. Si tu savais les bénédictions que » le Seigneur tient en réserve pour X.! Plus » tard il te mettra dans le cœur la douce conviction que ces bénédictions (visibles peut- » être), c'est à ta prière qu'elles ont été accordées. Tu éprouveras alors un grand bonheur et tu commenceras à comprendre tout » ce que renferme cette parole : Aimez vos » ennemis. »

» Et, dites-moi, ne vous arrive-t-il pas, tout comme à moi, de laisser la rancune, la colère entrer en vous pour bien peu de chose, pour quelque misère? S'agit-il d'une domestique, nous dirons : — C'est pourtant insupportable! Cette fille a fait ceci, a encore oublié cela! Et notre humeur en est altérée! Et notre prière au culte de famille en est peut-être troublée, et nous donnons le plus mauvais exemple à nos enfants.

» Que penseriez-vous de prendre l'habitude, avant de nous plaindre à nos entours, de commencer par nous plaindre à Dieu. Ne nous invite-t-il pas à nous décharger sur lui de tout ce qui peut nous inquiéter? Or ceci ne nous inquiète que trop. Venons donc d'abord à lui, et disons-lui tout comme nous le pensons : « Seigneur! c'est pourtant insup- » portable! Cette fille.... » Croyez-vous que vous pourriez souvent aller plus loin? Non, la parole expirera sur vos lèvres, le rouge vous montera au visage, vous direz : « Par- » don! pardon! » Et le Seigneur vous pardonnera, et vous pardonnerez vous-même une faute légère qui vous paraîtra mériter à peine ce nom. Vous n'en parlerez à personne, vous épargnant cette médisance, et votre conscience, satisfaite de ce petit effort, vous dira : « Cela va bien! » Et quand vous verrez la domestique, vous l'aborderez affectueusement, préoccupé de son vrai bien, et non de vos convenances personnelles.

[1] *Semaine religieuse* de Genève 1863.

» Il me semble que ce serait là une bonne habitude à prendre, une habitude qui n'aurait certainement rien de contraire à l'esprit de l'Evangile. Ne croyez-vous pas que notre paix avec nous-mêmes et avec nos entours y gagnerait? Pourquoi n'essaierions-nous pas? »

(*La suite au prochain numéro.*)

LOUIS RUFFET.

ÉTUDES BIBLIQUES

Les prédications de M. Moody [1].

Quelques-uns des discours prononcés par M. Moody en Angleterre avaient été recueillis par la sténographie. MM. Morgan et Scott ont obtenu l'autorisation d'en publier douze, revus par l'auteur. C'est un souvenir précieux, une manière de portrait moral que l'évangéliste américain a légué à ses amis, en même temps qu'une dernière flèche décochée contre l'adversaire qu'il a si vaillamment combattu pendant les deux années de son séjour dans la Grande-Bretagne.

Je ne sais en quoi consiste la révision de l'auteur, mais ce que je puis affirmer, c'est qu'elle n'a pas altéré la physionomie de ces allocutions si originales. J'en ai retrouvé plus d'une, telle qu'elle s'était gravée dans ma mémoire. Je craignais de voir s'évanouir à la lecture le charme si grand de cette parole émue et pénétrante. Mais je peux aujourd'hui ajouter le poids de l'expérience personnelle au verdict de l'ami, qui m'avait dit en me passant le volume : C'est plus entraînant qu'un roman.

Ce que j'ai retrouvé avec joie, ce sont les qualités solides qui demeurent, même lorsque la magie de la parole n'est plus là pour les faire valoir : la simplicité, la clarté, l'art avec lequel l'orateur, sans rien perdre de sa puissance, met les dogmes chrétiens à la portée des natures les moins cultivées, l'à-propos de ses innombrables anecdotes, le zèle qui lui fait prendre si vivement son auditeur à partie, enfin cette énergie de foi qui lui permet de rendre l'invisible visible et de donner aux faits évangéliques une réalité actuelle.

Nous avons là une prédication laïque au premier chef, où rien ne rappelle le style de la chaire, les formes de convention, ces phrases reçues, que les clergés de tous pays se transmettent de génération en génération et dont on a tant de peine à se débarrasser. C'est là un des éléments, secondaire peut-être mais sensible, de la popularité du prédicateur américain auprès des masses, ravies d'entendre prêcher l'évangile en langue vulgaire, et auprès des classes cultivées elles-mêmes à qui les vérités bibliques semblaient toutes nouvelles sous ce costume laïque.

Le lecteur en jugera, car je me propose de lui faire connaître le genre de M. Moody surtout par des citations. Voici le début de son discours sur Gen. III, 9 : *Où es-tu ?* On remarquera comment dès l'exorde l'orateur s'empare de l'attention.

« La première chose qui arriva après que la nouvelle de la chute de l'homme fut parvenue au ciel, c'est que Dieu descendit tout droit pour chercher sa créature perdue. Pendant qu'il marche au travers de l'Eden à la fraîcheur du matin, vous pouvez l'entendre appeler : Adam! Adam! où es-tu? Voix de la miséricorde, de la grâce, de l'amour. C'est Adam qui aurait dû chercher, car il était le transgresseur. Il avait péché et il aurait dû parcourir l'Eden en criant : Mon Dieu! mon Dieu! où es-tu? Mais Dieu quitta les cieux pour aller chercher dans l'obscurité du monde le rebelle qui était tombé. Il le cherche, non pour le précipiter dans l'abîme, mais pour lui donner le plan d'une délivrance; et il le trouve..... se cachant parmi les arbres du jardin.

» Aussitôt que l'homme a perdu la communion de Dieu, même celui qui professe être l'enfant de Dieu, il désire se dérober au

[1] Addresses by D.-L. Moody, revised by himself. — Morgan and Scott, London.

regard de Dieu... Il ne peut supporter de le voir, pas même de penser à lui, et il court se cacher. Mais son Créateur le suit dans sa retraite : Où es-tu, Adam? où es-tu?

» Six mille ans ont passé, et ce texte nous est arrivé à travers les âges. Je ne pense pas qu'il y ait un seul fils d'Adam qui ne l'ait entendu une fois ou l'autre dans sa vie, peut-être pendant les heures silencieuses de la nuit : Où suis-je? où suis-je? quelle sera la fin de tout ceci?

» J'estime qu'il est bon à l'homme de s'arrêter pour se poser cette question. Tu devrais te la faire, toi, petit garçon; et toi, petite fille; et toi aussi, vieillard dont les cheveux grisonnent, dont la vue s'obscurcit et qui seras bientôt dans un autre monde. Je ne demande pas où vous êtes aux yeux de vos voisins, je ne demande pas ce que le monde pense de vous. Ce que le monde pense de nous n'importe pas beaucoup; ce qui est d'une immense importance, c'est ce que Dieu pense de nous, où nous sommes aux yeux de Dieu; et la question qui se pose maintenant est celle-ci : Suis-je, oui ou non, en communion avec mon Créateur? Si je ne suis pas en communion avec lui, il n'y a pour moi ni paix, ni joie, ni bonheur. Aucun homme ne peut savoir ce que c'est que la paix, la joie et le bonheur, s'il n'a pas été en communion avec Dieu. Ainsi posez-vous vous-mêmes la question. Ne pensez pas que je prêche à vos voisins, souvenez-vous que c'est à vous que je parle, comme si vous étiez seul avec moi. Cette question fut la première adressée à l'homme après sa chute, et l'auditoire n'était certes pas grand : Adam et sa femme. Mais le prédicateur était Dieu, et quoiqu'ils s'efforçassent de se cacher, la question leur alla au cœur. Qu'elle vous aille au cœur maintenant. Vous pouvez penser que votre vie n'est pas connue, que Dieu ne sait rien de vos affaires. Mais il connaît votre vie beaucoup mieux que vous-mêmes, car son regard vous a suivis dès votre plus tendre enfance. Où es-tu? »

Ce discours est tout péroraison. M. Moody pose sa redoutable question successivement aux chrétiens professants, aux *back-sliders*[1] (ceux qui sont retournés en arrière), aux inconvertis. Avec quelle persévérance il les pousse jusque dans leurs derniers retranchements, on en jugera par quelques citations.

» ... Vous avez fait profession de christianisme pendant vingt ans, pendant trente. C'est bien; où êtes-vous ce soir? Sur le chemin du ciel? Pouvez-vous rendre raison de l'espérance qui est en vous? Si je demandais à tous ceux qui sont réellement chrétiens de se lever, auriez-vous honte de vous tenir debout? ou bien vous lèveriez-vous sans hésiter pour déclarer devant Dieu et devant les hommes que vous avez de fortes raisons de vous croire passé de la mort à la vie? Jetez un regard sur les années qui viennent de s'écouler. Pourriez-vous dire avec quelque apparence de raison : Je suis un chrétien? et votre vie paraîtrait-elle en harmonie avec votre déclaration? Vos fournisseurs savent-ils que vous êtes un chrétien? votre famille le sait-elle?

» Père, où est votre garçon, ce soir? Peut-être tout près d'ici dans quelque estaminet. Peut-être qu'il s'en va chancelant par les rues à la rencontre du tombeau de l'ivrogne. Mère où est votre fils? Savez-vous où est votre fils?... Parents, voilà quarante ans que vous vous dites chrétiens, où sont vos enfants ce soir? Avez-vous vécu si chrétiennement que vous ayez pu leur dire : Suivez-moi comme je suis le Christ? Ces enfants marchent-ils dans la sagesse? sont-ils sur le chemin de la gloire? leurs noms sont-ils écrits au livre de vie? »

Si M. Moody se montre sévère pour les chrétiens dont la vie n'est pas en harmonie avec leur profession, son cœur s'émeut à la vue des *back-sliders*, c'est-à-dire de ceux qui, étant retombés, ont la franchise de ne

[1] Ce terme n'a pas d'équivalent en français; *apostat* ou *renégat* serait trop fort.

as se donner pour ce qu'ils ne sont plus. Estimant que le plus souvent ce qui les empêche de retourner à Dieu, ce sont des idées ausses au sujet de la réception qui les attend, il n'a pour eux que des encouragements.

« Voyons maintenant, dites-moi, êtes-vous eureux? Avez-vous eu seulement un jour e bonheur depuis que vous avez abandonné Christ? J'ai passablement voyagé, je n'ai jamais rencontré un infidèle heureux. Oh! ai pitié de vous; mais j'ai besoin de vous ire que le Seigneur Jésus a pitié de vous lus que personne. Il sait combien votre vie st amère; son désir, c'est que vous reveniez la maison. Oh! enfant prodigue, reviens e soir! J'ai un message d'amour de la part e ton Père. Il te réclame, il te veut ce soir. Viens, enfant prodigue, viens ce soir! Tu eras le bienvenu auprès de ton Père. Le diable t'a dit que Dieu ne voulait plus avoir affaire avec toi, parce que tu l'as abandonné. Si c'était vrai, il y aurait bien peu d'hommes dans le ciel... Je ne m'inquiète pas de la gravité de tes chutes, le bon Berger veut te recevoir ce soir dans le bercail. As-tu jamais entendu parler d'un enfant prodigue que son père aurait repoussé?

» Il y a quelques années, un fermier de l'Ouest, qui était en même temps un prédicateur de l'évangile, envoya son fils à Chicago pour vendre du blé. Il attendit le retour de son fils, mais celui-ci ne revint pas. Enfin, n'y tenant plus, il selle son cheval et se rend à la ville. Là il apprend que son fils a effectivement vendu le blé et reçu l'argent. Mais le malheureux est entré dans une maison de jeu; il a commencé par y perdre son argent, mais il a joué et perdu son attelage. Où avait-il passé? Personne n'en savait rien. Apparemment il s'était enfui, n'osant pas retourner auprès de son père. Celui-ci comprit tout de suite ce qui en était. Cette défiance à son égard lui fit beaucoup de peine. N'est-ce pas là précisément le cas du pécheur? Il s'imagine que parce qu'il a péché, Dieu ne veut plus de lui. Mais savez-vous ce que fit le père dont je vous parle? S'écria-t-il dans sa colère: Qu'il aille! Non, il mit ordre a ses affaires et partit à la recherche de son enfant. Cet homme alla de ville en ville. Il demandait aux pasteurs l'autorisation de monter en chaire, et en achevant sa prédication, il racontait son histoire, décrivait la personne de son fils et disait: Si quelqu'un d'entre vous le voit ou entend parler de lui, je vous prie, faites-le-moi savoir. — Finalement il apprit que son fils était allé en Californie et que des centaines de lieues le séparaient de lui. Ce père dit-il alors: Eh bien, qu'il y reste? Non; il se mit en route pour la côte du Pacifique, cherchant son fils. A San-Francisco il annonça dans les journaux qu'il prêcherait tel jour, dans telle église. Quand il eut achevé sa prédication, il raconta son histoire, dans l'espoir que son fils aurait lu l'annonce et serait peut-être venu. Tout au fond, sous la galerie, un jeune homme attendait que l'auditoire se fût écoulé. Quand tout le monde fut parti, il s'avança vers la chaire. Le père regarda, vit que c'était son fils, courut à lui et le serra sur sa poitrine, sans lui permettre de dire un seul mot. Puis il l'emmena à la maison.

» Oh! enfant prodigue, tu erres peut-être bien loin sur les sombres collines du péché, mais Dieu demande que tu rentres à la maison. Le diable t'a dit des mensonges au sujet de Dieu; tu crois qu'il ne te recevra pas, je te dis que tu seras le bienvenu en ce moment même, si tu veux venir. Il ne s'est pas écoulé un seul jour, une heure, depuis que tu as quitté Jésus, sans que Jésus te suivît. Lève-toi, enfant prodigue, et rentre à la maison. »

Nous passons quelques anecdotes; M. Moody n'en a pas fini avec les chrétiens en état de chute. Il cherche à leur faire sentir que leur position est anormale, qu'ils ne peuvent plus ni alimenter leur vie spirituelle, ni travailler pour le Seigneur sans scandale, ni lui rendre témoignage sans se couvrir de ridicule. Voici ce qu'il dit sur ce dernier point:

« L'enfant prodigue avait perdu le droit de rendre témoignage ; qui eût voulu le croire ? Je me représente des indigènes de ce pays lointain s'arrêtant pour considérer ce jeune homme couvert de guenilles, nu-tête et nu-pieds. Il est là au milieu des pourceaux, et l'un des spectateurs de cette triste scène dit aux autres :

» — Regardez donc ce pauvre malheureux !

» — Quoi, dit-il, vous m'appelez un pauvre malheureux ! Mon père est un homme riche ; il a plus de vêtements dans sa garde-robe que vous n'en avez vu de votre vie. Mon père possède une immense fortune.

» Pensez-vous que ces gens le croiraient ? Ce pauvre hère, le fils d'un homme riche ! Pas un n'eût voulu le croire. S'il avait un père si riche, il irait vers lui. Il en est ainsi des chrétiens tombés ; le monde ne veut pas croire que ce sont des fils de roi. Ils disent : « Pourquoi ne vont-ils pas à lui, s'il a de quoi » les nourrir ? pourquoi ne sont-ils pas à la » maison ? »

Enfin M. Moody se représente une âme qui n'a pas le courage de retourner à Dieu, parce qu'elle craint de retomber de nouveau.

« Eh bien, essayez de vous figurer cette scène. L'enfant prodigue est rentré à la maison, et le père a tué le veau gras. Les voilà à table, mangeant et faisant bonne chère. Je m'imagine que le pauvre garçon n'avait de sa vie fait un aussi bon dîner. Son père, assis en face de lui, est plein de joie, son cœur bondit dans sa poitrine. Tout à coup il s'aperçoit que son enfant s'est mis à pleurer.

» — Mon fils, de quoi pleures-tu ? N'es-tu pas content d'être de retour ?

» — Oh oui, mon père. Je n'ai jamais été plus heureux qu'aujourd'hui, mais j'ai si peur de m'en retourner dans ce pays lointain !

» Pouvez-vous vous représenter un discours pareil ? Ah ! quand vous aurez pris un repas dans la maison de votre père, vous n'aurez pas la moindre envie de retourner courir le monde. »

Dans l'appel aux inconvertis nous recueillons le passage suivant, véritable dialogue entre le messager de Dieu et son auditeur :

« Pendant l'année qui s'achève, un sentiment solennel s'est emparé de moi. Je suis à l'époque qu'on appelle le milieu de la vie. Je considère la vie du point de vue d'un homme qui vient d'atteindre le sommet de la colline et va commencer la descente sur l'autre versant. J'ai atteint le sommet si je dois vivre les soixante-dix années accordées à l'homme. Je m'adresse à ceux d'entre vous qui sont dans le même cas que moi ; et je vous invite à faire une courte halte pour vous demander où vous êtes. Jetons ensemble un regard sur le chemin parcouru. Là-bas est le berceau ; ce n'est pas bien loin, après tout. Que la vie est courte ! Il semble que ce soit d'hier ! Regardez plus haut : une tombe ! Là repose une mère chérie. Quand cette mère mourut, n'avez-vous pas promis à Dieu de le servir ? Ne lui avez-vous pas dit que le Dieu de votre mère serait aussi votre Dieu ? Et n'avez-vous pas pris la main de la mourante : Oui, mère, nous nous retrouverons là-haut ! — Avez-vous tenu votre promesse ? Dix années ont passé, quinze peut-être ; êtes-vous plus près de Dieu ? La promesse faite vous a-t-elle rendu meilleur ? Non, votre cœur devient chaque jour plus dur, la nuit plus épaisse. Bientôt la mort va vous envelopper de ses ombres. Mon ami, où es-tu ?... Regarde encore. Un peu plus haut sur la colline, je vois une autre tombe, la tombe d'un petit enfant. C'était peut-être une petite fille, qui sait ? une petite Mary ; ou un petit garçon, Charles. Et quand cet enfant vous fut repris, ne lui promîtes-vous pas de le retrouver dans le ciel ? Avez-vous tenu votre promesse ? Réfléchissez ! Combattez-vous encore contre Dieu ? Endurcissez-vous votre cœur ?

» Une fois encore abaissez vos regards. Là-bas, au pied de la colline, est une fosse. Vous ne pouvez pas dire combien de jours ou combien d'années il vous faudra pour l'atteindre, mais vous vous hâtez vers cette fosse.

Plusieurs d'entre vous sont près de la fin..... Peut-être le cercueil qui contiendra votre dépouille est-il déjà prêt, le linceul déjà tissé. Mon ami, n'est-ce pas une folie insigne que de retarder ainsi ta conversion?... Pourquoi attendre un jour de plus? Pourquoi dire ce soir encore au Seigneur : Va-t'en pour cette fois ; quand j'en aurai le loisir, je te rappellerai? Pourquoi ne pas le laisser entrer ce soir? Pourquoi ne pas ouvrir ton cœur et dire : Roi de gloire, entre maintenant? »

Le discours dont nous venons de citer quelques fragments n'a pas beaucoup de cohésion, il ne traite pas le texte d'une manière approfondie, mais il est remarquable par l'insistance avec laquelle M. Moody presse ses auditeurs d'examiner où ils en sont et d'aller à Christ.

Au reste, cette insistance, ce besoin de faire passer ses auditeurs de la théorie à la pratique, se retrouve dans toutes les allocutions de M. Moody. On a peut-être trop pris l'habitude chez nous de considérer l'œuvre de Dieu comme nécessairement lente et insensible. On prêche l'évangile en vue de l'avenir plutôt que du présent, avec l'espoir qu'un jour ou l'autre la semence portera son fruit. Cet espoir est légitime, fondé sur les promesses de Dieu; mais n'y a-t-il pas aussi dans notre fait un peu d'incrédulité? Nous ne croyons pas assez à la puissance actuelle de l'évangile, à cette puissance capable d'amener les âmes sur-le-champ à la repentance, comme ce fut le cas à Jérusalem au jour de la Pentecôte, et plus tard à Césarée dans la maison de Corneille. N'attendant pas des fruits immédiats de notre travail, il est naturel que nous mettions moins d'insistance à presser les pécheurs de se donner à Dieu sans retard. Et malheureusement, comme il ne nous est jamais fait que selon notre foi, nous ne voyons guère de conversions instantanées.

M. Moody est au contraire d'avis qu'il faut toujours presser les pécheurs de se convertir sur l'heure. Il croit à la possibilité de ces retours immédiats, étant convaincu que plus une âme diffère de répondre à l'appel d'en haut, plus il lui devient difficile de prendre une décision.

« Ce que nous désirons voir, dit-il dans son discours sur Esaïe LV, ce sont des hommes vraiment désireux de devenir chrétiens, des hommes bien décidés à regarder la réconciliation avec Dieu comme la grande affaire de leur vie. Nous voulons des hommes qui s'écrient du fond de leur cœur : Je veux être sauvé... Quand les hommes chercheront Christ comme ils font pour la fortune, ils ne seront pas longtemps avant de le trouver. Naturellement le monde s'écriera qu'ils sont excités. Que le coton monte de 10 ou 15 % avant demain matin, et vous verrez comme les négociants seront vite excités. Et la presse ne les blâme pas ; au contraire, elle dit que c'est là une saine excitation, que les affaires vont bien. Mais quand des pécheurs commencent à être excités au sujet du salut de leur âme, et à prendre l'affaire au sérieux, alors on crie : Oh! les voilà qui s'exaltent! quel état malsain! »

Sur ce même sujet, nous trouvons ailleurs:

« Quelques-uns disent : Je voudrais devenir chrétien, mais j'ai des préventions contre ces réunions spéciales, et contre les Américains, et aussi contre un laïque. Si c'était un ministère régulier, j'accepterais l'invitation. — Si c'est là votre difficulté, je puis vous aider à en sortir. Levez-vous, sortez de la salle et allez tout droit chez votre ministre. Il sera bien aise de s'entretenir avec vous du salut de votre âme. Mais si vous dites : Je ne voudrais pas me convertir pendant un réveil, — qui vous empêche de monter dans un train et de vous rendre dans une ville où il n'y ait point de réveil? Nous pouvons, sans trop de peine, vous trouver quelque localité où il n'y ait point de réveil... Que le diable est sage! Quand l'église est froide et que tout est mort, les gens disent : S'il y avait seulement un peu de vie dans l'église, je pourrais me convertir. Si seulement

il nous venait du ciel une rosée de bénédiction, ce serait si facile. — Et quand la rosée descend, les mêmes personnes disent : Oh! non, nous craignons l'excitation, nous n'aimons pas ces réunions spéciales. »

Encore dans le même ordre de pensées, M. Moody disait une autre fois :

« J'assistais l'autre jour à une conférence de ministres. En haut, sur la galerie, se trouvait une femme solitaire. Quand le meeting fut terminé, elle m'arrêta au passage.

» — M. Moody, vous souvenez-vous de moi? me dit-elle.

» — Oui, très bien.

» Où l'avais-je rencontrée? Nous étions sur le point de quitter Dundee, M. Sankey et moi. Il y avait là une dame venue de Londres tout exprès avec ses deux fils, deux jumeaux de dix-huit à dix-neuf ans, pour qu'ils eussent part à la bénédiction. Le cœur de cette mère était oppressé au sujet de leur salut. Pendant notre dernier meeting à Dundee, un des fils se donna à Christ, et le lendemain la mère put s'en retourner avec ses deux fils, se réjouissant parce qu'ils avaient tous les deux trouvé la paix. Quelques personnes diront peut-être que c'était du fanatisme de faire tout ce voyage de Londres à Dundee pour obtenir le salut de ces jeunes gens. Mais, vendredi dernier, voici la nouvelle qu'elle voulait me communiquer : Mon garçon, qui avait trouvé le Seigneur à Dundee, est mort il y a trois semaines.

» Et tandis qu'elle me donnait une poignée de main en me quittant, je pensais : N'était-ce pas une bonne chose que cette mère eût emmené son fils à Dundee? Mes amis, prenons à cœur le salut de ceux qui nous entourent. Avertissez cette jeune personne! Oui, mère, parlez à cette jeune fille que vous avez là, à côté de vous. Père, parlez à votre garçon. Epouse, parlez à votre époux inconverti. Mari, parlez à votre femme inconvertie. Ne laissez personne sortir de cette salle en disant : Pas une âme ne s'inquiète de moi. »

Remarquons en passant qu'il ne s'agit pas ici de personnages abstraits. En interpellant ainsi successivement plusieurs de ses auditeurs, M. Moody les regardait en face, et son dessein était bien d'engager les chrétiens présents à évangéliser leurs compagnons à l'issue du service. Cet homme vit dans la pensée de l'éternité. Il ne croit au lendemain pour personne. L'heure présente, le moment présent, voilà à ses yeux le seul temps sur lequel on puisse compter.

« J'ai entendu, disait-il un jour, quelqu'un dans la chambre des chercheurs (*inquiry-room*) dire à un jeune homme de s'en aller chez lui et de chercher Christ dans son cabinet. Je n'oserais dire à personne d'agir de la sorte. Vous pourriez mourir avant d'arriver chez vous. Si je lis ma Bible correctement, l'homme qui prêche l'évangile n'est pas l'homme qui me dit de chercher Christ demain, ou dans une heure, mais *maintenant*. Il se tient près de chacun de nous à cette minute même pour sauver. »

Ce besoin de presser les gens entraîne M. Moody à de nombreuses répétitions. Il ne se contente pas d'adresser en quelques mots un appel chaleureux. Au risque d'arrêter le courant du discours, il tourne et retourne la question dans tous les sens, il revient sur ce qu'il a dit, il insiste, il se répète, comme un avocat qui plaide sa cause. Il faut avouer que ce n'est pas là de l'éloquence oratoire comme on l'entend en rhétorique, mais c'est la vie, le mouvement et le travail de la vie. Ecoutez encore la fin du discours sur Esaïe LV, 6, discours qui n'est qu'une suite d'exhortations à chercher Christ pendant qu'il se trouve :

« Avant de finir, laissez-moi vous demander encore une fois : Qu'allez-vous faire? Si le Seigneur est près, ne voulez-vous pas l'invoquer? Ne permettez pas à ce railleur assis à côté de vous de vous retenir hors du royaume de Dieu. Il y a une expression moqueuse sur le visage de cet homme; peut-être se gausse-t-il de moi. Ne faites pas attention à lui, ne le regardez pas, mais regardez directement à Dieu et demandez-lui

ı vous sauver. Tout ami sincère, si vous ıuviez lui demander ce soir son avis, vous rait qu'il faut être sauvé maintenant. Deandez à cet ecclésiastique assis près de ıus : « Ferais-je bien de chercher ce soir le yaume de Dieu ? » Que vous dit-il ? « Assurément, ne différez pas une minute. » Demandez cette pieuse mère, qui prie à vos côtés : Est-ce là ce que j'ai de mieux à faire que de ercher ce soir le royaume de Dieu ? » Vous pond-elle : « Attends encore une semaine, ends encore un mois ? » Croyez-vous que tte mère dirait cela ? Il n'y a pas dans tte salle une mère chrétienne qui voulût rler de la sorte. Je doute même, s'il y a une mère inconvertie, qu'elle vous donnât conseil. Demandez à cette sœur, là, près vous, demandez à ce frère, demandez à mi qui est auprès de vous, — si vous êtes sis près d'un ami, — demandez-lui si ce est pas la meilleure chose que vous puissiez re. Et maintenant, criez à Celui qui est assis la droite de Dieu dans les cieux et qui vous me plus que père ou mère ne vous aima mais, demandez-lui ce qu'il vous conseille et êtez l'oreille à la voix qui vous répond d'en ut: « Cherchez premièrement le royaume Dieu. » Et maintenant, envoyez la même mande' dans les profondeurs des régions ernales, demandez à ceux qui y sont ; que us répondent-ils ? « Envoie quelqu'un dans maison de mon père; car j'ai cinq frères, n qu'il leur rende témoignage, de peur 'eux aussi ne viennent dans ce lieu de ırment. » Le ciel, la terre et l'enfer sont ccord pour vous dire : « Ne différez pas ! voquez-le tandis qu'il est près. » Et si vous ıvoquez avec sincérité, il entendra votre i. »

Dans le paragraphe qui suit cet appel, car ılgré tout M. Moody n'a pas encore fini, ueillons encore cette phrase qui indique ec précision sa pensée : « Mes amis, il st pas trop tard maintenant, mais il sera ut-être trop tard ce soir à minuit. »

On a pu voir par ces citations que M. Moody s'adresse moins à un auditoire qu'à des auditeurs, à l'assemblée qu'aux individus. Il parle aux personnes qu'il a sous les yeux, et cela de façon que chacun comprenne bien qu'il s'agit de lui et non pas d'un autre. C'est là un des éléments de son influence. Que de fois n'avons-nous pas entendu ailleurs, dans cette même ville de Londres, de ces discours qui passent par dessus la tête des auditeurs, que personne ne se sent obligé de prendre pour soi, excellents d'ailleurs au point de vue abstrait, mais qui ont le tort, sinon de rester dans des généralités, au moins de ne s'adresser qu'à cet être collectif impersonnel, qu'on appelle l'assemblée. L'orateur a bien l'intention de parler à ses auditeurs, il les divisera même en diverses catégories, afin de n'oublier personne, mais à un point de vue abstrait, théorique ; et l'on aura en l'écoutant l'impression que son siége était fait d'avance.

Ce que nous disons n'est point pour condamner la méthode qui consiste à se présenter devant l'église avec un discours préparé dans le recueillement du cabinet. Un pasteur, d'ailleurs, connaît les membres de son troupeau, il pense à eux en étudiant son sujet et rien ne l'empêche d'approprier son discours, même écrit, à leurs besoins. M. Moody ne s'abandonne pas plus qu'un autre aux hasards de l'improvisation. La preuve, c'est qu'il a répété dans plusieurs villes les mêmes discours, sans rien changer au fond. Mais il variait la forme suivant les circonstances, se mettant toujours par le regard en communication directe avec ses auditeurs, attentif au jeu de leur physionomie.

Voici encore un exemple caractéristique de sa méthode à cet égard. Nous l'empruntons au même discours.

« Y aura-t-il jamais pour vous un meilleur moment que le moment présent pour chercher le royaume de Dieu ? au milieu d'un si grand réveil, quand tout le monde est dans l'attente ? quand l'église de Dieu se lève comme un seul homme et que l'esprit d'unité

prévaut? Pensez à ceux qui prient ici. Croyez-vous qu'il y eut jamais autant d'hommes et de femmes priant pour votre âme, qu'il y en a ici ce soir? Parcourez cette assemblée du regard; que font ces chrétiens en ce moment? Ils prient Dieu en silence. Je peux voir qu'ils prient. Il y a là un jeune homme assis auprès de sa mère; cette mère plaide pour lui : « O Dieu, sauve mon enfant ce soir. » Puisse ce cri entrer profondément dans son âme!

» Maintenant, laissez-moi vous adresser une question. Croyez-vous qu'on puisse trouver le Seigneur ce soir? J'en appelle à ces ministres de l'évangile assis à mes côtés [1] : Croyez-vous qu'on puisse le trouver ce soir? Ils répondent : *Oui* [2]. Et vous, mes amis, le croyez-vous? (Un autre *oui* part de l'auditoire.) Eh bien, si l'on peut trouver le Seigneur ici ce soir, ne serait-ce pas de la part de tout homme et de toute femme ici le comble de la folie que de sortir de cette salle sans l'avoir cherché? Si l'on peut le trouver, pourquoi ne pas le chercher? Jeune fille, pourquoi ne pas le chercher de tout votre cœur? Jeune homme, pourquoi ne pas chercher Christ ce soir de tout votre cœur? Pourquoi ne pas dire : Il faut que je sois sauvé? »

Notre pensée n'est pas de recommander cette méthode à nos prédicateurs. Le *meeting* comporte plus de liberté que le culte du dimanche; une certaine familiarité y est permise. En interpellant les auditeurs, en les questionnant individuellement, comme j'ai entendu M. Moody le faire plus d'une fois, le pasteur pourrait être amené à faire des personnalités; il ne réussirait qu'à créer un malaise pénible dans l'assemblée. Cet inconvénient n'existait pas pour M. Moody s'adressant à des inconnus, au milieu desquels il ne faisait que passer. Personne ne songeait à s'offusquer de son procédé. Et d'autre part on conçoit aisément qu'il réussit à tenir en éveil ses auditeurs par des discours aussi mouvementés et semés d'interpellations aussi précises.

AUG. GLARDON.

(*La suite prochainement.*)

[1] La tribune était toujours réservée pour les ecclésiastiques désireux de suivre le mouvement.

[2] La réponse n'est pas supposée par M. Moody. J'ai moi-même entendu ce *yes* ! articulé distinctement par un groupe d'au moins soixante *clergymen*.

REVUE CRITIQUE

LA TERRE ET LE RÉCIT BIBLIQUE DE LA CRÉATION, par B. Pozzy. — Paris, Ch. Meyrueis, impr. 1874.

Il est bien tard pour rendre compte de ce volume, qui est déjà dans beaucoup de mains; mais ce n'est pas un de ces ouvrages qui passent vite, qui perdent leur intérêt et leur actualité. Le sujet traité par M. Pozzy a préoccupé depuis longtemps les esprits sérieux, et les préoccupera sans doute tant que la terre comptera des hommes croyant à la Bible. De très nombreux travaux, succincts ou détaillés, ont paru à diverses dates sur les rapports de la géologie avec la Genèse.

M. Pozzy fait plus, il nous donne, dans la première moitié de son livre, un véritable traité de géologie qui, pour beaucoup de lecteurs, sera le très bien venu. Mais était-il bien qualifié pour cette difficile tâche? J'ai quelque doute à ce sujet. On sent à la lecture du livre premier que M. Pozzy n'est pas géologue, pas plus que ne l'était l'auteur de *La terre avant le déluge*. Son résumé de géologie en 234 pages est un travail de compilation, en général fort bien fait, et en tout cas très consciencieux. Mais on s'aperçoit bientôt en le lisant que l'auteur n'est pas dans son élément. Un bon nombre d'erreurs de détail, que je ne puis pas relever ici, quoique n'ayant pas une très grande importance, montrent à quiconque est du métier que l'auteur a franchi les limites de son domaine. Les hypo-

èses sont trop facilement données pour des its acquis. La série des époques géologiies est présentée comme parfaitement fixée, qui est loin d'être le cas. Ceux qui enseient la géologie savent, au contraire, comen il faut être prudent lorsqu'on veut faire synthèse de cette science, combien les géralisations sont difficiles, si l'on veut rester ns le vrai, et combien il faut s'occuper nstamment de géologie, lire à peu près ut ce qui se publie, vivre pour ainsi dire ns ce milieu, pour oser résumer et systéatiser ce domaine scientifique, avec quelque ance de succès. Après lecture attentive je ute que M. Pozzy soit dans ce cas. J'en expterai toutefois les derniers chapitres, relas aux temps modernes, qui appartiennent utôt à l'archéologie. L'auteur s'y meut eaucoup plus à l'aise, on sent qu'il est ieux sur son terrain, et l'on ne regrette pas l'il ait donné à ces derniers chapitres un veloppement un peu plus étendu.

Le livre IIe est consacré à l'exégèse du cit biblique de la création. Ici je me déclare compétent, ne connaissant point l'hébreu; ais, autant que je puis en juger, cette pare exégétique de l'ouvrage me paraît soieusement faite. Je dois ajouter toutefois, ur être vrai, que M. Pozzy y paraît trop éoccupé du système de conciliation qu'il eut développer dans son livre IIIe, et que n exégèse en est trop influencée. C'est le s en particulier au chapitre 3e, dans l'inrprétation des mots : *L'Esprit de Dieu lanait à la surface des eaux.* Evidemment y a là idée préconçue et non interprétation ésintéressée.

Mais la partie principale de l'ouvrage, celle ui en est proprement le but, c'est le livre Ie intitulé : *Les deux récits comparés.*

Parmi les essais de conciliation des données géologiques avec le récit biblique, nous ouvons deux écoles principales : la preière considère les six jours de la création omme des jours de vingt-quatre heures et elègue toute l'histoire géologique entre les versets 1 et 2 de la Genèse, qu'on suppose séparés par un laps de temps très considérable. — La seconde école voit dans les six jours génésiaques des périodes d'une grande longueur, correspondant plus ou moins aux temps géologiques. M. Pozzy se rattache complétement à cette dernière manière de voir, et l'étaie de fort bons arguments. En cela il est d'accord avec la plupart des interprètes modernes; mais il diffère de beaucoup d'entre eux par le mode de parallélisme qu'il établit entre les deux récits de la création.

La plupart des partisans de la seconde école voient dans les deux premiers jours de la Genèse les phases inorganiques de la formation du globe terrestre, antérieures à la première apparition des êtres organisés. Ils placent la création des plantes au troisième jour, celle des animaux aquatiques et aériens au cinquième, et enfin au sixième celle des animaux terrestres et de l'homme. C'est le sens naturel et littéral du récit de la Genèse.

M. Pozzy, au contraire, fait abstraction de la création inorganique, qu'il suppose impliquée dans le verset 1 de la Genèse, et il fait commencer déjà au premier jour la création organique. Dans ces paroles de la fin du verset 2 : *L'Esprit de Dieu planait à la surface des eaux*, il voit l'indication d'une première création organique sous-marine. L'Esprit qui planait sur les eaux, ou qui couvait les eaux, devait y produire quelque chose; ce quelque chose, selon lui, c'est la création des êtres inférieurs marins, tant animaux que végétaux, qu'il refuse de voir dans les versets 11 et 20, et qui se serait prolongée, dit-il, jusqu'au commencement du troisième jour.

Cette interprétation est ce qu'il y a de plus neuf dans l'ouvrage de M. Pozzy; elle en constitue l'idée centrale, l'idée mère, et très probablement le motif déterminant. L'auteur la considère comme une découverte qui permet de concilier parfaitement les deux récits. Voici le résumé du parallélisme qu'il croit pouvoir établir :

Le *cambrien*, avec ses trilobites privés d'yeux, correspondrait au premier jour, avant la création de la lumière. — La formation de l'étendue, soit de l'atmosphère, au deuxième jour, appartiendrait à la période *silurienne*. — Le troisième jour, qui voit apparaitre les flores terrestres, répondrait aux époques *dévonienne* et *carbonifère*. — L'action directe des rayons du soleil au quatrième jour coïnciderait avec l'apparition des plantes à texture ligneuse et la disparition des poissons hétérocerques, à l'époque *permienne*. — Le cinquième jour, avec sa création de grands animaux aquatiques et aériens, représenterait les périodes *jurassique* et *crétacée*, avec leurs grands sauriens marins et leurs ptérodactyles. — Enfin l'ère *tertiaire*, dans laquelle apparaissent les mammifères, correspondrait au commencement du sixième jour, dont la fin répondrait à l'époque *quaternaire*, où l'on trouve les plus anciennes traces de l'homme.

Voilà, en effet, ce que l'on peut appeler une concordance presque absolue. Mais l'on doit se demander si elle est bien réelle, si ce parfait accord n'est pas un peu factice, s'il est dans la nature même des deux sources d'informations que l'on puisse établir un semblable parallélisme entre les deux récits. En lisant attentivement cette partie de l'ouvrage, les objections se sont présentées nombreuses à mon esprit. Impossible de les rapporter toutes; en voici seulement quelques-unes des plus saillantes.

Je me demande comment des êtres organisés, animaux ou végétaux, tant inférieurs soient-ils, auraient pu vivre au premier jour avant la création de la lumière. A défaut des rayons solaires, il leur aurait fallu tout au moins la lumière diffuse dont les habitants du fond de la mer et ceux des profondes cavernes ne sont pas même entièrement privés.

L'étendue créée au deuxième jour, selon M. Pozzy, c'est l'atmosphère. Comment les êtres du premier jour auraient-ils pu respirer avant l'existence de l'atmosphère?

La période *silurique* serait antérieure à l'apparition de la terre ferme (du sec) au troisième jour. Comment donc se seraient formés les immenses dépôts de conglomérats et de grès que l'on trouve dans le *silurien*? L'on sait en effet que ces dépôts arénacés se forment toujours aux dépens de terres fermes détruites par les érosions, et que les conglomérats, qui ne sont que des graviers agglomérés, se déposent toujours à peu de distance des côtes.

On connait maintenant des plantes terrestres d'âge *silurien*, tandis que leur création au troisième jour les ferait apparaître, suivant le parallélisme de M. Pozzy, seulement dans l'époque *dévonienne*.

La création de la lumière ne peut pas être séparée de celle des forces physiques en général, lesquelles ont nécessairement régi la formation inorganique de notre globe, antérieurement à l'apparition de la vie organique à sa surface.

Je pourrais ajouter bien d'autres objections. Pour établir une concordance aussi parfaite, l'auteur est obligé de forcer souvent les conclusions tirées des documents géologiques, et de forcer également le sens naturel du récit mosaïque.

Il me semble bien plus simple et en même temps plus scripturaire et plus scientifique, de voir dans la création de la lumière au premier jour la mise en œuvre de toutes les forces physiques que la science moderne unifie de plus en plus; d'attribuer au deuxième jour, où Dieu fit l'étendue qu'il nomma *cieux*, la séparation du globe terrestre d'avec la grande nébuleuse solaire, source commune de tout notre système planétaire; et de ne faire commencer qu'au troisième jour la création organique, comme le comporte le sens littéral du récit mosaïque.

Je ne pense pas d'ailleurs qu'il soit d'une saine interprétation de vouloir faire correspondre absolument à chaque jour génésiaque une certaine période des temps géologiques. D'abord, les découvertes paléontologiques sont

loin d'avoir dit leur dernier mot. Puis la révélation biblique n'est point destinée à nous enseigner la géologie. C'est la matérialiser que de vouloir en préciser les termes d'une manière si absolue. La langue hébraïque, et surtout la connaissance que nous en avons, ne comportent d'ailleurs point une semblable précision. Je serais bien plutôt porté, comme M. Th. Rivier et beaucoup d'autres théologiens, à voir dans les six jours de la Genèse des visions ou tableaux successifs, destinés à nous faire connaître le fait général de la création, et l'ordre progressif avec lequel elle s'est accomplie; ordre qui me paraît d'ailleurs, dans ses traits généraux, bien conforme aux données géologiques et paléontologiques.

Je ne m'étendrai pas sur l'appendice de l'ouvrage de M. Pozzy, qui est la reproduction d'articles anthropologiques très intéressants déjà publiés ailleurs par l'auteur. Ces articles augmentent encore l'utilité du volume, sans rien lui ôter de son unité.

En somme, quelle que soit l'idée que l'on se fasse des rapports de la géologie avec le premier chapitre de la Genèse, on lira avec un vif intérêt le travail que je viens d'analyser, et je suis assuré que l'ouvrage de M. Pozzy restera classique en la matière. Il est bien écrit, se lit aisément; l'impression en est très soignée, et de nombreuses gravures, en général fort bien réussies, facilitent l'intelligence des renseignements géologiques, paléontologiques et archéologiques, au lecteur insuffisamment versé dans ces sciences.

E. RENEVIER, prof.

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

Vaud.

Lausanne, octobre 1875.

Le 6 octobre a eu lieu la séance d'ouverture des cours de la faculté de théologie de l'église libre. Comme les années précédentes, cette cérémonie avait attiré un nombreux auditoire composé en bonne partie de ministres de la Parole. Le président de la commission des études a commencé par donner quelques détails statistiques sur le personnel de la faculté. M. le professeur Edouard Terrisse doit prendre un an de repos par suite d'une grande fatigue de tête. Dix étudiants ont achevé le cycle de leurs études et n'ont plus qu'à subir leurs dernières épreuves. Dix-sept élèves fréquenteront l'auditoire de théologie; quinze sont inscrits à la classe d'introduction et à l'école préparatoire. Quarante-deux personnes qui se préparent au saint ministère, c'est peu, sans doute, en présence des besoins qui se manifestent; mais à qui la faute? Les chrétiens demandent-ils avec persévérance au Maître de la moisson de pousser des ouvriers dans sa moisson, et agissent-ils sur les jeunes gens pieux qui les entourent pour diriger leurs pensées vers une carrière que l'apôtre Paul qualifie « une œuvre excellente? »

M. le professeur Ch. Porret a ensuite lu un travail solide et profond sur *la notion du ministère dans le Nouveau Testament*, sur lequel nous ne nous étendrons pas, puisque nous espérons pouvoir le publier incessamment dans cette revue.

Le dimanche 10 octobre a eu lieu, dans la jolie chapelle des Granges de Sainte-Croix, l'installation et la consécration du nouveau pasteur de cette église, M. Paul Morel, élève de notre faculté de théologie. C'est M. Monnerat, pasteur à Neuchâtel, qui a prononcé le discours de consécration sur ces paroles de Jésus: « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. » (Jean XX, 21.) Malgré un temps déplorable, une nombreuse assemblée s'était groupée autour de son conducteur spirituel, l'entourant de son affection et de ses prières. Cette journée laissera après elle des bénédictions pour plusieurs.

P. B.

Neuchâtel.

Octobre 1875.

Le Conseil d'état a écarté le recours des ultramontains de la Chaux-de-Fonds et confirmé la nomination de M. V. Marchal, assimilant à un simple concours, sans caractère

obligatoire, la présentation de l'évêque diocésain, et se fondant sur un article de la loi qui, dans ses dispositions générales, s'exprime ainsi : « Est éligible aux fonctions ecclésiastiques, pour le culte catholique, tout prêtre séculier. » Il se peut que l'autorité exécutive soit dans son droit, mais il faut convenir que la loi ne présente pas sur ce point la précision et la clarté désirables. D'un côté, « les paroisses catholiques sont appelées à élire leurs curés et vicaires sur une triple présentation faite par l'évêque au Conseil d'état » (art. 21); de l'autre, elles sont parfaitement libres de choisir qui elles veulent, pourvu que leur choix se porte sur un prêtre séculier. (Art. 6 et 10.) Cela montre que la loi a été faite avec une légèreté qui n'a pas permis de remarquer l'incohérence de certains articles, ou qu'on l'a voulue ainsi pour lui permettre de se plier à toutes les éventualités.

L'installation du curé libéral de la Chaux-de-Fonds a été, pour ceux qui l'ont nommé, une vraie fête carillonnée. M. Marchal a dit la messe en langue vulgaire, ce qui ne la rend pas, dit-on, beaucoup plus intelligible; puis il a prononcé un discours-programme, chaleureux appel à tous « les hommes de bonne volonté. » Le tout s'est terminé par un grand banquet, dont un protestant libéral, qui était présent, me disait : « Si M. Marchal compte à ses prônes autant d'auditeurs qu'on a vidé de verres à son installation, il aura lieu d'être content. » Pour le moment, le nouveau culte est bien fréquenté, la chapelle est remplie; mais on m'assure que les protestants curieux forment une partie notable de l'assemblée. Qu'en sera-t-il dans six mois? Quel fruit durable peut-on attendre d'une réforme du catholicisme qui, lorsqu'on l'interroge sur ce qu'elle veut, répond par la bouche de M. Marchal, dans l'une de ses conférences préparatoires : « Nous conservons toute l'église catholique avec ses dogmes et son culte; mais nous répudions les abus et nous rompons avec l'église telle qu'elle est devenue. Nos réformes sont les suivantes : élection des prêtres par le peuple; mariage facultatif des prêtres; la liturgie dite en langue vulgaire; l'eucharistie sous les deux espèces; la confession facultative? » C'est net, mais franchement c'est pauvre; je vois bien ce que vous conservez, et ce conservatisme-là me plaît peu; j'entends vos réformes, elles me paraissent naïves; je cherche la foi vivante, la foi créatrice, et ne la trouve pas.

Les catholiques libéraux ont trouvé le champ libre; les ultramontains avaient sagement renoncé à organiser une résistance inutile. L'ancien curé a cédé la place sans se faire prier, se bornant à protester par écrit contre cet envahissement de la chapelle et de la cure par « un culte inconnu jusqu'ici dans le canton de Neuchâtel. »

C'est avec une véritable satisfaction que je passe de la question catholique aux assemblées religieuses tenues à Neuchâtel les 20, 21, 22 et 23 septembre dernier. Les sujets traités ont été le *mal*, le *remède* et la *guérison*.

Le *mal* a été attaqué avec vigueur dans les séances du mardi 21. « Regardons-nous nous-mêmes, disait-on; ne nous occupons pas du mal en général, mais du nôtre en particulier. » On a beaucoup insisté sur les péchés des chrétiens : l'orgueil spirituel, l'égoïsme religieux, les divisions, le manque de confiance en Dieu notre Père et au Seigneur Jésus-Christ.

Le *remède* a été présenté le lendemain. Le remède, c'est Jésus-Christ se donnant pour nous, afin de se donner à nous. Comment se l'approprier? Il ne s'agit que de recevoir Jésus-Christ dans la simplicité de la foi, en renonçant à tous les interdits que l'Esprit de Dieu nous signale et qui peuvent entraver l'action salutaire de sa grâce en nous.

Le jeudi fut consacré à l'étude de la *guérison*. Quiconque croit en Jésus-Christ est guéri. Son unique soin doit être de demeurer dans le Seigneur, en gardant sa Parole, en se plaçant constamment sous la discipline du Saint-Esprit, en obéissant aux commandements de Jésus, en confessant son nom, en demeurant dans la charité.

L'immense concours de personnes venues aux réunions a fait de celles-ci une puissante affirmation chrétienne.

Ces journées ont affirmé la réalité de la communion des saints. Nationaux, indépendants et libres, oubliant tout ce qui peut les séparer dans le temps pour ne s'occuper que de ce qui les unit dans l'éternité, formaient à Neuchâtel comme une grande famille. Cela faisait du bien à voir, dans ce pays si profondément divisé par les questions ecclésiastiques. Aussi les journaux incrédules, organes

n parti qui fait sa joie de nos déchirements, l'ont-ils pas manqué de se moquer plus ou moins agréablement de « ce peuple *hétérogène autant que traditionnel*, qui, sous prétexte d'adorer Dieu, se livre à toute espèce d'exercices. » Eh bien, oui, moquez-vous tant qu'il vous plaira; vos injures n'empêcheront pas ceux qui sont vraiment unis dans l'amour du Christ de se retrouver.

Une autre affirmation bonne à recueillir par ce temps d'incrédulité et de matérialisme, c'est celle de la vitalité de la foi chrétienne. Nous nous reportions à cinq années en arrière; nous nous rappelions les efforts de la libre-pensée pour s'introduire dans nos églises, efforts qui ont abouti à nous doter de la loi que l'on connaît. Mais il s'est trouvé qu'au moment où l'on allait s'en servir, cette arme a éclaté dans les mains de ceux qui l'avaient inventée. La libre-pensée a vu son triomphe retardé de plusieurs années, et dans les mêmes lieux où les chefs du mouvement libéral avaient prêché leur Evangile expurgé et leur Christ amoindri, les fidèles de tout le pays, des chrétiens de toutes nuances s'associaient par leur présence à un mouvement qui est un retour au Christ vivant et à l'Evangile éternel.

Enfin, les journées de septembre ont été un hommage rendu à l'esprit de sainteté, et l'expression de ce besoin de pureté, de lumière et de vie en Dieu, qui travaille aujourd'hui le peuple chrétien. Un orateur a rendu en ces termes le sentiment de chacun : « Que penserait un étranger qui verrait ces foules réunies ici? Il penserait que nous célébrons l'anniversaire de quelque événement national. Non, lui répondrions-nous; et si cet homme était ignorant du christianisme, nous ajouterions : — Nous sommes ici parce qu'un homme a réalisé sur la terre la sainteté parfaite. — Mais qu'est-ce que cela vous fait? demanderait-il. — Ah! répliquerions-nous, ce qui est possible à *un* est possible à *tous*, et ce qui est possible à tous est un devoir pour tous. Voilà ce qui nous intéresse et nous réunit ici. Cette vie unique nous oblige tous. » Après quoi, l'orateur a montré de quelle manière la sainteté de cet être incomparable peut et doit se réaliser chez tous, « Jésus-Christ ne nous justifiant pas pour nous dispenser de la sainteté, mais au contraire pour la rendre possible. »

L'impression produite a été bienfaisante et, j'en suis certain, salutaire à bon nombre d'âmes. On sentait la présence du Seigneur à l'action de l'Esprit d'en haut. Les nombreux orateurs qui ont adressé la parole à leurs frères, l'ont fait avec cette simplicité qui est le sceau de la vérité et qui la rend accessible aux humbles, en même temps qu'avec un sérieux et une plénitude de foi qui frappaient la conscience de chacun. Aussi les réunions ont-elles pris dès l'abord un caractère de calme et de recueillement. Nulle exaltation, aucune surexcitation, ni chez ceux qui parlaient, ni dans l'assemblée qui les écoutait. « Cette réserve dans l'attitude générale, dit un juge que je me plais à citer, a pu paraître excessive à quelques-uns, mais en tout cas ce n'était pas de la froideur. Il y a eu telle réunion générale où, dans les moments de silence, je ressentais quelque chose de ce qu'on éprouve au sommet d'une haute montagne; nul bruit étranger ne vous distrait; vous êtes tout entier, corps et âme, à la contemplation du spectacle qui se présente aux yeux de votre corps ou à ceux de votre esprit. De semblables heures sont des moments de rafraîchissement. »

Je souscris volontiers à ces paroles; cependant, qu'il me soit permis d'énoncer une pensée qui m'est venue, et que la réflexion a confirmée. Les personnes qui n'ont assisté qu'aux assemblées de Neuchâtel en sont revenues très satisfaites; celles, au contraire, qui avaient pris part à des réunions antérieures, ont regretté de ne pas rencontrer dans les nôtres le même entrain, la même fraîcheur. On a trouvé que Neuchâtel était un peu le diminutif de Genève, comme d'autres trouvaient déjà que Genève était le diminutif de Nîmes. Qu'est-ce que cela prouve? Que le réveil actuel est un mouvement passager? Assurément non; ce réveil répond trop bien aux besoins intimes des âmes les plus sérieuses et les plus humbles pour n'être pas le fruit de l'Esprit de Dieu; mais j'ai le sentiment que la forme sous laquelle il s'est présenté d'abord, tend à s'user. L'extraordinaire ne dure pas toujours. Autre est le fleuve à son origine, se précipitant avec impétuosité du pied de la montagne où il a sa source; autre doit être le même fleuve parvenu à son complet développement. Les réunions de consécration ont fait du bien, un très grand bien;

elles ont rafraîchi, renouvelé bien des âmes languissantes et malades, mais il faut que ce fleuve de vie se creuse maintenant un autre lit. Il y a mieux à faire qu'à convoquer le ban et l'arrière-ban des fidèles. Il faut passer à la pratique, à l'appropriation individuelle, peu conciliable après tout avec les grandes assemblées; il faut se mettre à étudier, chacun pour soi ou dans des réunions plus intimes, la Parole de Dieu. C'est par cette étude, faite dans un esprit de prière et d'obéissance, que les âmes touchées par les réunions de consécration arriveront à s'éclairer, à s'affermir, en ayant communion avec le Père et avec Jésus-Christ son Fils.

B. G.

Hollande.

Delft, octobre 1875.

Nous vivons toujours plus de la vie universelle. Si nos aïeux se contentaient d'être au courant des affaires de leur endroit, nos pensées sont ouvertes à ce qui se passe dans le monde entier; nos cœurs embrassent le vaste domaine de l'humanité. Un sentiment de solidarité s'est emparé de nous, éveillé par un danger commun et par de communs besoins. Le caractère national peut imprimer son cachet particulier à la lutte de nos jours; celle-ci n'en est pas moins la même dans tous les pays chrétiens. Il ne s'agit plus de questions de clocher.

Le *Chrétien évangélique* a toujours ouvert ses colonnes aux correspondances de l'étranger, mais, depuis deux ans, la Hollande, la patrie du Taciturne, a gardé le silence. Il est temps qu'elle reprenne dans ce journal une place proportionnée à son importance. Isolée par sa langue du reste de l'Europe, elle a accueilli les pensées que le despotisme proscrivait de toutes parts; elle s'est faite à la liberté; elle a toléré l'expression de tous les systèmes, et maintenant elle jouit de l'avantage immense de voir les questions religieuses, philosophiques et politiques se poser nettement, sans réticence et sans fard. On ne peut donc pas étudier son histoire contemporaine sans en retirer quelque profit.

La franchise avec laquelle les idées sont énoncées jusque dans leurs dernières conséquences, a favorisé, dans ce pays, la formation de partis religieux plus nombreux que partout ailleurs. C'est bien ce qui frapperait avant tout l'étranger venant en Hollande. S'il arrivait au printemps, après les fêtes de Pâques, il trouverait les chemins de fer encombrés de pasteurs se rendant les uns à Utrecht, les autres à Zwolle, les troisièmes à Amsterdam, suivant leur couleur dogmatique, pour assister à leurs assemblées annuelles. Les premiers appartiennent au camp orthodoxe; les derniers sont « modernes; » ceux de Zwolle se donnent à eux-mêmes le nom « d'evangéliques; » c'est le juste-milieu. Mais derrière l'unité apparente de ces trois partis, l'œil exercé aurait bientôt découvert une diversité marquée. On est plus ou moins orthodoxe; il y a différentes manières d'être « moderne. » Aussi, dans ces réunions pastorales, les partis se décomposent-ils; ce sont toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Si je prends d'abord les « modernes, » ils sont très peu unanimes. Pleinement d'accord dans la partie agressive de leur œuvre, ils ne le sont plus lorsqu'il s'agit de poser des principes religieux. La *Revue de théologie*, organe des libéraux, est, cette année même, l'arène où se livre un combat singulier entre l'un des professeurs les plus respectés de l'université de Leyde, M. Kuenen, et un jeune pasteur wallon de Rotterdam. Celui-ci défend la thèse que l'existence de Dieu n'est nullement nécessaire à la vie religieuse; la religion, c'est l'élan de l'âme vers Dieu; que ce Dieu soit ou ne soit pas, l'élan existe, comme existe l'inspiration poétique indépendamment de la réalité de ce qu'elle veut saisir. Le professeur Kuenen appelle cette tendance « positiviste, » et il ne craint pas de dire qu'il y a un abime entre lui et ceux qui acceptent cette nouvelle théorie religieuse; pour lui, la religion réclame absolument l'existence de Dieu; au nom de la raison, il maintient, contre son adversaire, quelques vérités surnaturelles. Le combat singulier va devenir une bataille en règle. Entre ces deux partis s'en dessine un troisième, celui des auteurs de la « Bible pour la jeunesse, » dont une traduction française doit paraître à Lausanne; leur tendance, appelée « morale, » part des principes de la conscience; ils ne tranchent pas la question de l'existence ou de la non-existence de Dieu.

Le parti dit du « juste-milieu » a réuni dans son sein les restes épars du vieux rationa-

lisme et les mécontents des autres groupes. Expliquer autant que possible les miracles de la Bible par des causes naturelles; ne pas trop préciser la divinité du Seigneur; relever surtout, dans l'œuvre de la rédemption, la charité de Jésus; accepter sa résurrection, mais uniquement pour pouvoir rendre compte de l'existence de l'église; prêcher la morale pratique et recommander avant tout ces œuvres qui peuvent donner au monde une impression de la puissance d'extension du christianisme : tel est le programme assez vague de ce parti. Il n'a, du reste, pas encore réussi à trouver lui-même son principe propre. Le « juste-milieu » a également sa droite et sa gauche. La droite, effrayée du modernisme, conserve tout ce qu'elle peut de la tradition évangélique, tout en lui ôtant ce qui pourrait choquer la raison. La gauche, éblouie par les négations des libéraux et par les progrès de la science, cherche l'alliance de ceux qu'elle admire tant, leur fait des concessions, mais n'abandonne pas le vieux déisme du siècle passé.

Les orthodoxes ne sont pas moins divisés que les modernes. Les uns, attachés aux vieux canons de Dordrecht, veulent conserver jusqu'à la lettre les confessions de foi du seizième siècle, et réorganiser l'église sur cette base. En général, ils sont portés contre tout ce qui est nouveau, même dans la sphère de la vie religieuse. D'autres, sous l'influence de la théologie plus vivante de l'Allemagne contemporaine, défendent l'Evangile sans trop s'occuper des traditions ecclésiastiques, et en inclinant vers les théories plus récentes sur l'inspiration des Ecritures, sur la prédestination, sur la personne de Christ. Au point de vue de la question ecclésiastique proprement dite, ils font assez généralement cause commune avec le parti « confessionnel, » et cherchent à repousser le modernisme, en envoyant des députés orthodoxes au synode et aux commissions provinciales. Enfin, un nombre croissant de jeunes pasteurs abandonnent les luttes ecclésiastiques et théologiques, cherchant la solution du désordre actuel dans le renouvellement de la vie spirituelle de l'église et dans la connaissance toujours plus approfondie de la Bible, en rapport avec les besoins de l'époque; ils se rattachent à la tendance de Vinet, si bien représentée en Hollande par un homme dont nous aurons bientôt à parler.

Voilà, en quelques traits, l'état des partis religieux dans ce pays. Mais ce n'est pas seulement dans le domaine de l'église et de la théologie qu'ils se rencontrent; ils se retrouvent, plus tranchés, plus violents, sur le terrain politique. Les orthodoxes confessionnels, soutenus par la majorité des chrétiens, ont entrepris, depuis plusieurs années, l'œuvre de la restauration nationale sur la base du christianisme; et cela en cherchant à gagner autant de siéges que possible dans les chambres. En conséquence, ils sont entrés dans la lutte électorale; les pasteurs président des meetings politiques et travaillent les populations; un des chefs a même quitté le saint ministère pour prendre place parmi les représentants du peuple, et il rédige un journal qui doit soutenir les intérêts du parti. La loi sur l'instruction publique, qui ne tolère la religion dans les écoles que dans sa généralité, telle qu'elle est commune aux protestants, aux catholiques et aux juifs, cette loi sert de prétexte à tout ce mouvement, qui, en réalité, tend à asservir l'état à l'église. Hélas! que de tort cette agitation ne fait-elle pas à la vie religieuse! Elle aveugle tant d'hommes qui croient servir Dieu, parce qu'ils sont d'un parti qui veut le triomphe de l'Evangile; elle conduit les consciences à excuser le choix des moyens; et quelle amertume la lutte politique ne laisse-t-elle pas dans les cœurs!

Néanmoins, nous l'espérons, une réaction se produira. Les yeux s'ouvriront. C'est par son influence, non par la force, fût-ce même la force d'un vote populaire, que le christianisme doit triompher; et, ici encore, c'est par la foi que nous devons marcher, et non par la vue. Ce qui nous fait espérer, malgré bien des signes contraires, c'est que la Hollande, perdue dans les luttes de partis, se réveille aussi pour écouter la voix que Dieu fait entendre dans son église.

M. Pearsall-Smith a passé quelques jours du mois de mai parmi nous. Différentes circonstances réduisirent son influence à bien peu de chose : d'abord la courte durée de son séjour, ensuite son point de départ (la séparation de la justification et de la sanctification) qui répond mieux aux besoins de l'Angleterre qu'à ceux de nos églises; enfin, le caractère hollandais lui-même et les préoccupations diverses des partis religieux. Il

ne laissa pas cependant de produire sur plusieurs une impression sérieuse et sereine. Mais, en dehors du petit cercle de personnes qui purent le suivre dans ses différents meetings tenus à La Haye, à Utrecht, on ne remarqua rien de son passage. On parlait assez froidement de son œuvre; on avait bien des réserves à faire, mais point de réveil. Les réveils ne se commandent pas. Cependant plusieurs de nos pasteurs se rendirent à Brighton, et ils en revinrent comme électrisés. Ce qu'ils avaient entendu n'était pas une doctrine nouvelle, mais elle leur paraissait telle, au milieu des préoccupations dogmatiques où ils avaient vécu. Relevée trop exclusivement, cette doctrine pouvait être dangereuse; mais elle avait été laissée dans l'ombre, il fallait la mettre en relief. Puis, le grand écueil des luttes ecclésiastiques n'est-il pas de laisser subsister tout entier l'orgueil de ceux qui y sont personnellement engagés? Le danger du ministère n'est-il pas de séparer l'œuvre extérieure de la vie intime? Or, à Brighton, le coup de grâce avait été donné à tout amour-propre; les écailles étaient tombées de bien des yeux; le fils aîné de la parabole, avec son obéissance servile et son activité triste, s'était reconnu dans le fils cadet, éloigné qu'il était lui-même du Père et de l'intelligence de son amour.

Telles furent les bienfaisantes impressions que bien des frères rapportèrent de Brighton. Ils rassemblèrent les pasteurs qui n'avaient pas assisté à ces réunions, et passèrent trois jours de recueillement et de méditation à Neerbosch, près de Nimègue. Un mois plus tard, ils se réunirent à Leyde, dans le but de se communiquer les impressions reçues à Neerbosch, après les avoir calmement examinées à la lumière de la Parole de Dieu. Le soir, les séances étaient publiques. Assemblé dans une salle d'évangélisation, l'auditoire devint si considérable qu'il dut se transporter le lendemain dans un des grands temples de Leyde. Quel fruit en résultera-t-il? Nous ne le savons pas encore; mais une bénédiction a reposé sur ces réunions. D'abord, les chrétiens des différentes églises se sont rapprochés; on a vu, dans la même chaire, des pasteurs de l'église nationale et de l'église indépendante; en Hollande, c'est un fait doublement réjouissant. Ensuite, l'attention des chrétiens a été détournée de toutes les questions dogmatiques, apologétiques, ecclésiastiques, et s'est reportée sur la question suprême de l'appropriation du salut; au lieu de se nourrir de pierres, on a eu du pain. L'œuvre du Saint-Esprit, si oubliée au sein de populations qui ne connaissent guère de l'Evangile que l'impuissance humaine et l'élection divine, cette œuvre a été comme révélée à nouveau. Enfin, et ce n'est pas la moindre des bénédictions que nous attendons du réveil actuel, l'église se reconstitue, au milieu des ruines de l'édifice officiel que la dissension a détruit, sur la base de l'union des âmes en Jésus-Christ. Derrière l'échafaudage des communautés particulières se dessine l'église de l'avenir, le véritable édifice.

Tel est, en général, l'état religieux de la Hollande. Quoique faible encore, la lumière a brillé, et je ne crois pas à son déclin. La lutte a porté sur des points de doctrine; elle deviendra plus pratique : la vie chrétienne et les fruits moraux de l'incrédulité seront en présence; on pourra choisir et juger. Notre époque veut l'application des principes; elle n'a plus la patience de lire un raisonnement, fût-il même très court. L'apologétique va faire place au témoignage convainquant des bonnes œuvres. La nuit passe et le jour approche.

Avant de terminer cette esquisse, j'ai à mentionner deux pertes bien sensibles qu'a subies notre église. Le 13 février 1874, le professeur Chantepie de la Saussaye rendait à Groningue le dernier soupir; le 16 décembre de la même année, s'éteignait, rassasié de jours, le docteur Abraham Capadoce.

Il n'est pas facile de dire en un mot quelle a été, pour la Hollande, la valeur du ministère et de l'enseignement de M. de la Saussaye. Peu lu, mal jugé pendant sa vie, il a acquis par la mort une grande autorité. Pasteur wallon pendant vingt années, puis pasteur hollandais à Rotterdam, enfin, mais bien peu de temps, professeur de théologie à Groningue, il a représenté avec puissance la tendance de Vinet en Hollande. Ce qui le caractérisait, c'était une profonde connaissance des besoins de l'époque; travailleur persévérant, il recherchait consciencieusement toutes les aspirations qui se faisaient jour autour de lui. Il avait sondé les Ecritures, surtout les évangiles, et il puisait dans ce trésor des choses vieilles et des choses nouvelles. Atta-

ché à la doctrine de l'église réformée, il renouvelait plus qu'il ne changeait, comme on le voit dans son *Explication de l'épître aux Hébreux*, un de ses ouvrages les plus appréciés. Comme professeur, il avait à relever la faculté de théologie de Groningue, tombée avec l'école qui y avait fleuri; mais il était à peine entré dans la carrière que Dieu le reprenait à lui. Il rédigeait la meilleure de nos revues de théologie.

Abraham Capadoce est dès longtemps populaire. Plus d'une fois, il a fait des séjours en Suisse, et là où il était, il ne restait pas inactif. Il s'est endormi, à La Haye, à l'âge d'environ quatre-vingts ans. Juif converti, il vivait pour Israël. Chrétien actif, il soutenait l'œuvre de la mission intérieure, envoyait des évangélistes là où la superstition catholique ou le rationalisme protestant faisaient des ravages. Il unissait la prudence au zèle, l'étendue à la profondeur des connaissances. Faible de corps, il fut soutenu jusqu'à la fin par la force de sa foi et de sa joie. Malgré ses dernières angoisses physiques, il chanta encore, peu d'instants avant d'expirer, le premier verset du psaume XLII, et s'endormit pendant que sa famille répétait le cantique qu'il venait de réciter.

H. GAGNEBIN, pasteur.

Etats-Unis.

7 septembre 1875.

Le retour de MM. Moody et Sankey a donné lieu à des commentaires bien différents, suivant le point de vue de ceux qui les font. Voici ce qu'en disent les hommes du monde, non pas les ennemis de la piété, qui sont partout les mêmes, mais les honnêtes gens qui ont encore du respect pour l'Evangile.

Un homme distingué du Massachusetts, un de ceux que leur caractère, leurs talents et leur capacité désignent à la présidence des Etats-Unis, M. Charles Francis Adams, a écrit, au sujet du retour des évangélistes américains, une lettre qui a fait sensation, et dont voici un fragment :

« Ce qu'on demande à la prédication, c'est une sympathie allant jusqu'à la passion. Il faut aux Etats-Unis un réveil, et des hommes comme Whitefield et Wesley pour l'amener. Bien que je croie qu'en aucun pays il ne se trouve proportionnellement un plus grand nombre de pasteurs pieux, instruits, fidèles et actifs, je ne crois pas les dénigrer en disant que, depuis bien des années, je sens le besoin d'une exposition plus chaude, plus puissante et plus sympathique des précieuses leçons de l'amour et du devoir. »

Le terrain est donc préparé, en Amérique comme en Europe, pour l'œuvre de M. Moody. Elle a pourtant ses adversaires, mais ils n'usent pas à l'égard des évangélistes du ton cavalier de beaucoup d'écrivains du continent. Les journaux américains, tout en parlant de ce qu'ils appellent *le manque de prudence et de goût* des compagnons de MM. Moody et Sankey, reconnaissent qu'aucun désordre n'a déparé la grandeur et la pureté de leur œuvre; qu'ils n'ont usé eux-mêmes d'aucune exagération, ou excitation factice; que leurs paroles et leur tenue respirent la simplicité, la cordialité, la franchise; que par là ils ont attiré une foule de personnes de toutes les classes et remué des masses inaccessibles jusqu'alors à l'influence de la piété et plongées dans la plus profonde ignorance sur tout ce qui concerne l'âme humaine. Des ecclésiastiques distingués ont dû reconnaître eux-mêmes qu'ils avaient été heureux de profiter des leçons de M. Moody, lors même qu'en le faisant ils confessaient leur propre insuffisance. On a remarqué que l'entière absence de précautions oratoires dans la prédication de l'évangéliste de Chicago ne nuisait nullement au succès de sa parole. L'œuvre de Dieu ne parlait que plus haut dans le silence de l'art humain. C'était une âme parlant aux âmes, sans voiles ni barrières de convention et ne les atteignant que plus sûrement et plus profondément. C'est la leçon vieille et trop négligée, que la sagesse des paroles est une entrave pour l'Evangile et que Christ ne demande ni art ni savoir humain pour remuer les cœurs. L'absence d'apprêt oratoire (ce qui ne veut pas dire l'absence de préparation) et de langage théologique sont parmi les conditions essentielles de la puissance du prédicateur chrétien, aujourd'hui comme au temps des apôtres.

En lisant les paroles de M. Moody que la sténographie nous a conservées, il y a de cela plusieurs années, j'ai compris ces paroles d'Adolphe Monod : *Ce sont les docteurs qui ont perdu l'église!* et je voudrais rame-

ner les serviteurs de Christ à l'étude directe (j'ai presque dit *exclusive*) de l'Ecriture et de ses enseignements. Ceux qui le demandent, ce ne sont pas des ignorants; ce sont des hommes comme C. F. Adams, comme le comte de Shaftesbury. Il est temps que les disciples de Christ, sortant de l'enceinte de la dogmatique, apportent les traits acérés de la vérité en rase campagne et les lancent nonpas tant à la tête couverte du casque de l'orgueil, mais au cœur mal défendu par la cuirasse épaisse, mais déjointe, des passions.

Parmi les publicistes américains, plusieurs, plus préoccupés de l'état de la société que de l'état des âmes (qu'ils ont l'habitude de considérer comme le domaine particulier des pasteurs), et frappés des résultats pratiques que le réveil a produits en Angleterre et en Ecosse, expriment le désir que les évangélistes américains réussissent à faire partager à leurs concitoyens le *superflu de leur foi*. Ils espèrent que, de cette manière, il s'opérerait un changement en bien dans les mœurs nationales, et ils demandent que, pour arriver à ce changement que les moyens ordinaires et réguliers n'ont pu produire, on emploie des moyens spéciaux, une activité religieuse *extra-ordinaire*. Le rédacteur de l'*Evening Post* de New-York partage à cet égard l'opinion de M. Adams. « Un réveil religieux, dit-il, est toujours nécessaire; mais il l'est surtout maintenant pour agir sur le peuple et lui ouvrir les yeux sur la corruption et la malhonnêteté de ses magistrats. »

Les chrétiens américains envisagent sous un tout autre point de vue l'œuvre que M. Moody sera peut-être appelé à faire parmi ses concitoyens. S'il se présente devant les foules, ce sera de manière à désappointer les chercheurs d'émotion, mais non de manière à éteindre les lumignons fumants, ni à fouler aux pieds les roseaux froissés. Il se fera d'ailleurs précéder, accompagner et suivre des prières et du concours actif des chrétiens de toutes les dénominations. L. F. V.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LES QUATRE PETITPIERRE, étude de biographie neuchâteloise, par *Ch. Berthoud*. In-8.

Volume curieux, instructif, attachant, dont il n'existe qu'un très petit nombre d'exemplaires en librairie: c'est l'histoire de Ferdinand-Olivier Petitpierre, qui fut privé de sa prébende, rayé des tables du saint ministère, enfin exilé de la bourgeoisie de Neuchâtel sous le règne et contre le gré de Frédéric II, pour avoir persisté à combattre la doctrine des peines éternelles, tandis que la vénérable compagnie exigeait de lui le silence sur cette question. Ce récit est encadré dans la vie plus courte des trois frères de Petitpierre *la non-éternité*, tous trois comme lui ministres du saint Evangile, et gens d'esprit tous les trois. L'exposition systématique des doctrines condamnées tient peu de place dans l'étude de M. Ch. Berthoud; ce qu'on y voit se dessiner surtout c'est la personne de Ferdinand-Olivier, un très beau caractère, loyal, sans amertume, incapable de biaiser sur la vérité et pratiquant largement l'oubli des injures. Obligé d'aller chercher au dehors des moyens d'existence, Petitpierre sut se faire aimer et respecter en Angleterre dans l'humble condition de professeur au cachet, il amassa de la sorte quelque fortune, dont il fit le meilleur usage à Neuchâtel durant sa vieillesse. C'est une histoire bien simple, mais qui parle au cœur.

L'esprit curieux trouvera dans ce volume, au milieu d'un grand nombre d'infiniment petits, des ouvertures lumineuses sur la constitution politique de la Comté princière et sur l'esprit qui en animait les corps et communautés.

Il est assez clair, par exemple, qu'en plein XVIIIe siècle la bourgeoisie de Neuchâtel n'aurait pas pris feu pour l'éternité des peines sans l'occasion qui s'offrait là de s'affirmer et de jouer un tour à l'autorité du prince. Mais ce sont matières profanes, où nous ne voulons point nous engager. C. S.

JULIE-RÉGINA JOLBERG, fondatrice des écoles enfantines évangéliques dans l'Allemagne méridionale. Traduction libre. — Paris, Sandoz et Fischbacher éditeurs, 1874.

Le champ d'étude le plus intéressant pour l'esprit de l'homme sera toujours l'homme lui-même; aussi est-il peu de lecture aussi attrayante que celle d'une biographie bien faite. En effet, si, par une illusion volontaire, nous trompons en nous le besoin de sympathie, d'intimité, de solidarité, par des récits

aginaires, quelle tout autre satisfaction ne ssentons-nous pas, lorsqu'au lieu de l'ombre us trouvons la réalité, au lieu de héros fic-s, un être vivant dont le cœur a palpité émotions pareilles aux nôtres, et qui a réel-nent souffert, aimé, lutté. Nous l'avons rouvé comme tout de nouveau en parcou-nt cette vie de Mme Jolberg, qu'une main nie a voulu faire connaître au public de gue française.

L'histoire des petits commencements et du gnifique développement des écoles enfan-es dans l'Allemagne méridionale, n'en fait le seul ni le principal intérêt, car la per-nnalité de la femme remarquable qui les a idées est trop puissante pour ne pas res-rtir en plein de son œuvre elle-même.

Julie-Régina Zimmern était la fille d'un f, négociant aisé de Heidelberg. Elle passa s premières années dans la maison pater-lle au sein d'une famille nombreuse, hon-te, sérieuse, entre des frères intelligents et s amis qu'attirait en grand nombre un ac-eil toujours cordial et hospitalier. Elle reçut e forte éducation; ses facultés ne furent nais comprimées, et sa jeune imagination passionna de bonne heure pour les idées andes et généreuses.

On trouve dans ses lettres, et dans les quel-es pages qu'elle écrivit plus tard sur cette oque de sa vie, bien des détails intéres-nts, qui jettent une lumière singulière sur nsemble de sa carrière, et qui font com-endre aussi que tant d'hommes distingués, et de génies de tout ordre soient sortis en lemagne de familles juives lettrées. Les ditions s'y sont conservées, la race en est re, et surtout les mille petites tyrannies de société moderne y étreignent de moins ès ceux que, si longtemps, cette même so-té a repoussés de son sein.

« La vie d'un enfant israélite, dit Mme Jol-rg, s'écoule dans une grande uniformité, is une âme sensible y trouve des enseigne-nts tout particuliers; ainsi, il me souvient core de l'impression profonde que me fai-t la soirée du vendredi, alors que ma mère, t habillée de blanc, se rendait avec mon re à la synagogue; ce jour-là aussi, la lon-e table de famille était ornée de six chan-liers d'argent, et l'on y posait les bons pains sabbat aimés des enfants. » (Pag. 6.)

« Mes chers parents, placés entièrement sous la loi, en suivaient tous les préceptes; je me rappelle encore avec un saint respect qu'au jour des Expiations ils allaient à la synagogue, revêtus de suaires, et qu'ils jeû-naient alors du matin jusqu'au soir. On me permettait d'assister à la grande prière de la repentance, où je voyais ma mère se frapper constamment la poitrine en confessant ses péchés; je la vois et l'entends encore, et cette prière solennelle retentit dans mon cœur à travers les années. » (Pag. 5.)

« Ma mère surchargée de devoirs domes-tiques, mon père absorbé par les affaires, nous laissaient en grande partie, à mes frères et à moi, le soin d'entretenir les nombreux habitués de notre maison; la musique, la lec-ture, l'étude des classiques allemands, étran-gers ou anciens, remplissaient nos soirées : mes goûts les plus chers étaient satisfaits. Ce-pendant le vide de mon âme ne disparaissait pas, et dès que venaient les heures solitaires, j'entendais une voix me dire : « Quand même » tu plairais à tout le monde, tu ne saurais » plaire à Dieu; tu n'iras pas au ciel dans » l'état où tu es. » (Pag. 9.)

« Bientôt après, à l'âge de dix-huit ans, j'appris à connaître le meilleur ami de mon frère Sigismond, Léopold Neustetel. Sa noble nature m'attira et lorsqu'il me déclara ses sentiments, je n'eus aucune peine à y répon-dre. Toutefois, telle était la soif de mon âme, que ni l'amour, ni l'amitié ne pouvaient l'a-paiser. Neustetel dut quitter Heidelberg pour d'autres universités, et pendant cette absence nous correspondîmes assidûment. » (Pag. 10.)

Que l'on nous permette de citer un frag-ment d'une lettre que le fiancé de Régina lui écrivait dans un moment où la jeune fille avait un instant douté d'elle-même et de son amour.

« Après nous être mutuellement consacré notre vie, il aurait fallu considérer ce que nous devions être l'un pour l'autre, et ici je me suis montré trop léger; j'ai savouré avec joie ce que tu me donnais, sans songer aux besoins de ton cœur et à ce que tu pouvais attendre de moi. Ne dis pas que si mon amour eût été vrai, je t'aurais devinée. Cette conclu-sion ne serait pas juste; ce n'est pas d'une connaissance mutuelle que naît l'amour, mais cette connaissance découle de l'amour et de-vient toujours plus parfaite et plus intime. Il me semblait que nous fussions deux arbres

plantés l'un près de l'autre, et dont les feuillages s'entrelacent et se confondent. Maintenant je sens que la même séve doit nous pénétrer. Ce qui se distingue, peut être séparé. Je découvre que, bien plus que je ne me le figurais, tu es pareille à la liane qui ne saurait se passer de l'arbre qu'elle enlace; et moi, qui me croyais naguère si indépendant, je sais à cette heure que je ne puis exister, que je périrais misérablement si tu me retirais la chaleur vivifiante de ton âme. » (Pag. 11.)

Nous ne pouvons suivre la jeune femme dans ces années de mariage où ses riches facultés prirent tout leur essor, ni dans les années d'épreuve et de deuil qui succédèrent bientôt à toute cette joie. Il nous suffira de dire qu'appuyée et soutenue par l'époux de sa jeunesse, elle chercha la vérité avec ardeur. Restée veuve de très bonne heure, elle retrouva sur son chemin un homme qui l'avait autrefois aimée, qui l'aimait encore et qui s'était, comme elle, décidé à embrasser le christianisme : c'était M. Jolberg. Elle lui accorda sa main, mais, après trois ans de tribulations de plus d'un genre, elle se trouva veuve pour la seconde fois.

Tant de secousses, sans lui avoir rien ôté de son énergie, avaient miné son âme. Préoccupée avant tout de bien élever ses filles, elle aurait voulu se rendre utile d'une façon plus générale encore à l'œuvre du Seigneur. Nous la voyons à cette époque changer souvent de résidence, et aller de la ville à la campagne, attirée tantôt ici, tantôt là, par les besoins de son cœur et de son intelligence. Elle comprit enfin ce que Dieu demandait d'elle, et, rompant avec les agréments d'une société lettrée et choisie, elle quitta Stuttgart pour aller fonder avec ses filles une modeste école enfantine dans le petit village de Leutesheim.

Régina Jolberg était une nature trop puissante, une personnalité trop active et trop riche pour que son entreprise ne grandit pas rapidement. Sa maison devint bientôt une école non plus seulement pour des enfants, mais pour de nombreuses jeunes filles désireuses de se vouer elles-mêmes à l'enseignement des petits. Plus tard et après bien des traverses, l'établissement de Leutesheim fut transporté à Nonnenweier, où il prit une extension considérable.

Le caractère à la fois tendre et un peu dominateur de la « mère Julie, » comme elle aimait à être appelée son admirable don d'organisation la rendaient tout particulièrement propre à acquérir une grande influence sur les jeunes institutrices rassemblées autour d'elle, ainsi qu'à tenir les fils nombreux qui reliaient à la maison modèle les écoles nouvellement fondées.

Nul ne peut calculer tout le bien qu'il lui a été donné de faire, et tout celui qui se fera encore après elle, grâce au modeste établissement qu'elle a fondé; car il faut s'être occupé soi-même des enfants du peuple pour comprendre l'action toujours plus grande réservée aux écoles du premier âge, si elles sont dirigées sagement, dans un esprit à la fois intelligent et pieux; si les maîtresses joignent au dévouement chrétien les dons nécessaires pour captiver leurs élèves, et trouver le chemin de leurs cœurs.

Mais il ne faut pas que la vue de personnes aussi exceptionnelles nous fasse baisser les yeux avec découragement par la pensée de notre petitesse, et nous fasse reculer en disant : Qui est suffisant pour ces choses? Ne l'oublions pas, en effet, celui qui n'a qu'un talent est aussi coupable, s'il le laisse sans emploi, que celui qui en a reçu dix, et d'ailleurs, est-il bien sûr que dans la généralité des cas ce soient les facultés qui fassent défaut? Pour les jeunes filles en particulier, le mode d'éducation, la tradition, les usages, l'opinion courante leur font un mérite d'une certaine passivité, qui parfois endort de beaux dons et de nobles aspirations. Grâce à ces mille préjugés qui enlacent l'existence, combien de capacités ignorées, combien de forces latentes ne sont-elles pas perdues! Et cependant, la femme vaillante qui sait faire face à la vie et user bravement de ses forces pour elle-même et pour ses frères, dût-elle y perdre quelque chose de son charme, n'en sera pas une mère moins dévouée pour cela, ni une amie moins fidèle, moins tendre, moins soumise, car, en se donnant, elle ne suivra pas l'impulsion des autres ou les caprices de la vanité, mais le libre élan de sa raison, de son cœur et de sa conscience; et comme le dit un vieux proverbe allemand, « mieux une lame est trempée, mieux elle sait plier. »

L.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

ETUDE BIBLIQUE

—

La notion du ministère dans le Nouveau Testament[1].

Il fut un temps où nul ne songeait à mettre en doute la légitimité du ministère. Aux yeux des chrétiens, son autorité était à l'abri de toute atteinte; il était une institution de droit divin. Tel il nous apparait dans les deux siècles qui suivirent la réformation. — Les choses ont bien changé dès lors. Est-ce la suite naturelle de ce mouvement qui, prenant son point de départ dans la sphère politique, a remis en question toutes les autorités et a mis à l'épreuve les bases jusqu'alors indiscutables de l'ordre social? Est-ce plutôt encore la réaction nécessaire contre le cléricalisme effréné qui envahit les églises protestantes quand la vie s'y fut figée dans les formes? La hiérarchie papale avait du moins en sa faveur un prestige séculaire et une conséquence rigoureuse à ses principes premiers. Dans le protestantisme, cette hiérarchie au petit pied, qui était le démenti le plus formel donné aux vérités fondamentales de l'Evangile, devenait simplement absurde et odieuse.

Quoi qu'il en soit, le fait est là dans toute sa brutalité : le pastorat, tel qu'il a existé jusqu'à aujourd'hui dans nos églises protestantes, paraît à beaucoup de gens devoir être condamné comme une institution d'un autre âge. Il ne reste bientôt plus aux ministres qu'à plaider les circonstances atténuantes en leur faveur.

Dans une telle situation l'indifférence n'est pas légitime. On a beau prétendre que ce ne sont là que des questions secondaires; elles ne le sont qu'en apparence; car elles relèvent de principes fondamentaux et opposés sur l'église, et peut-être, faut-il ajouter, sur le christianisme. Il faut que la lumière se fasse et pour les églises et pour leurs conducteurs. Rien n'est fatal comme l'incertitude. Dût la vérité renverser d'antiques institutions, il faut la poursuivre. La question est surtout pressante pour les candidats au ministère. N'est-ce pas se condamner d'avance à l'impuissance, que d'être ballotté entre des opinions contradictoires? Combien d'esprits, et des meilleurs, sont tiraillés en sens contraire, tantôt dominés par la pensée de la dignité et de l'autorité du ministère, tantôt mettant en doute sa légitimité et sa divine origine.

Je n'ai pas la prétention d'apporter ici un *fiat lux* qui dissipe ces obscurités. Il me suffira d'attirer quelques instants votre attention sur ce sujet, heureux si vos réflexions, une fois provoquées, se dirigent sur ce point important pour nos églises.

I

SACERDOCE ET MINISTÈRE

Nous rencontrons dans le Nouveau Testament un certain nombre d'hommes qui portent le nom de *ministres* ou *serviteurs :* ils

[1] Discours prononcé dans la séance d'ouverture des cours de la Faculté de théologie de l'église libre du canton de Vaud, le 6 octobre 1875, par Ch. Porret, professeur.

sont appelés ministres de Dieu, ministres de Jésus-Christ, ou ministres de l'Evangile. Sans doute tous les chrétiens sont des serviteurs de Christ; mais il suffit d'un rapide examen pour voir que ce titre s'applique à certains individus d'une manière exceptionnelle.

Il est réservé à ceux dont la vocation immédiate est de travailler à la propagation de l'Evangile, aux ouvriers dont Dieu se sert pour cultiver son champ. C'est une loi admirable du royaume des cieux que le Seigneur n'accomplisse son œuvre ici-bas que par le moyen des hommes; c'est à des hommes qu'il réserve l'honneur de devenir des ouvriers dans sa moisson. Pendant sa vie terrestre, Jésus associa quelques-uns de ses disciples au travail d'évangélisation auquel il ne pouvait suffire. A son départ, il leur conféra le mandat d'annoncer la bonne nouvelle par tout le monde. Du sein de la gloire, il continue son œuvre par le moyen des siens : il choisit, il appelle, il forme ceux qu'il lui plaît d'envoyer; il leur confie la mission glorieuse d'amener d'autres invités à son banquet comme aussi de développer dans leurs frères la foi et la charité. Ceux qu'il emploie à cette œuvre de recrutement et d'affermissement deviennent par là même ses ministres : ils sont ses représentants, ses ambassadeurs auprès des autres hommes.

Une telle vocation nous apparaît dès l'abord comme la dignité la plus haute qui se laisse concevoir dans le règne de l'esprit. Qu'y a-t-il de plus grand sur la terre que de continuer l'œuvre du Sauveur et de coopérer avec Dieu à l'édification du corps de Christ? On comprend sans peine qu'on ait, dès les premiers siècles de l'église, rapproché ces fonctions si hautes de ce que l'ancienne alliance avait de plus élevé, je veux dire du sacerdoce lévitique. Dans l'église catholique, les ministres sont devenus des prêtres. Bien que le protestantisme ait toujours répudié cette confusion, il a souvent tenté de maintenir au moins une analogie entre le ministère et le sacerdoce. M. Matter trouve que le terme de ministère n'exprime que le côté le plus humble de ces fonctions; il regrette la dénomination plus digne et soi-disant apostolique de sacerdoce. Que faut-il penser de cette opinion?

Le Nouveau Testament ne justifie en aucune façon un rapprochement du ministère avec le sacerdoce lévitique. Celui-ci n'était que l'ombre et la figure de ce que Christ donne à tous ses rachetés. Il n'est plus question d'hommes privilégiés qui seraient prêtres à l'exclusion des autres. Un seul, savoir Jésus-Christ, est sacrificateur. Mais aussi tous ceux qui sont à lui sont glorifiés en sa personne; tous ils sont sacrificateurs et ont leur part du sacerdoce royal, avec la mission « d'annoncer les vertus de celui qui les a appelés à sa lumière. » (1 Pier. II, 9.) Ils ont tous les mêmes priviléges et les mêmes obligations, sans que personne puisse accaparer leurs droits ni les décharger de leurs devoirs. La seule distinction qui subsiste ici provient de la différence de leur vie spirituelle. Le sacerdoce que chaque croyant possède en droit devient un sacerdoce effectif dans la mesure où chacun participe à l'œuvre de Christ. Or le sacerdoce est tout entier dans ces trois priviléges : aller directement à Dieu, se dévouer à son service et s'immoler pour les autres hommes. Comme sacrificateurs, tous ont accès au trône du Père par Jésus-Christ; le plus humble croyant entre directement en communion avec Dieu; et, si cette communion gagne en intensité, ce ne peut être que par un progrès dans la vie de la foi. En s'approchant de son Père, l'enfant de Dieu se consacre à lui, et plus il se consacre à son Dieu, plus il a d'assurance pour venir à lui. Mais celui qui se donne à Dieu, Dieu l'emploie au service des autres : le sacrificateur se donne aussi pour ses frères. Sa vie est une oblation offerte à son Dieu et à son prochain; nul ne peut s'immoler à sa place, il s'offre à son Dieu en sacrifice vivant et saint, il a sa part des souffrances de celui qui fut le souverain sacrificateur définitif, et chacun de ses pas dans la sainteté est marqué

par un dévouement plus absolu aux autres hommes.

Le sacerdoce, tel que nous venons de l'esquisser, ne fut qu'ébauché et confusément entrevu dans l'ancienne économie. Christ seul l'a pleinement réalisé : lui qui vécut constamment dans l'intimité du Père, est définitivement entré dans le sanctuaire des cieux; pour victime, il s'est offert lui-même à Dieu par l'Esprit éternel, — et cela, par amour pour les hommes auxquels il s'était dévoué sa vie durant. Or Christ associe tous les siens à son sacerdoce : en lui ils vont librement au Père, se consacrent à Dieu et se donnent à leurs frères.

Mais tout cela, ce n'est pas autre chose que la vie chrétienne; impossible de faire de l'un ou de l'autre de ces caractères l'apanage exclusif d'une catégorie de chrétiens. Il nous faut donc sacrifier absolument le mot de sacerdoce et tous ceux qui s'y rattachent, dans leur application aux ministres de l'Evangile. Si nous les conservons encore, il doit être bien entendu qu'ils ne désignent pas de prérogative exceptionnelle.

Quand nous relevons les qualités sacerdotales qui doivent se trouver chez le ministre, nous ne faisons que réclamer chez lui, mais à un degré éminent, les vertus qui doivent se trouver en tout fidèle; nous le considérons, non pas comme un chrétien à part, mais comme un chrétien modèle, puisque c'est à cela qu'il est obligé par la Parole de Dieu. (1 Tim. IV, 12; 1 Pier. V, 3.)

De notre analyse de l'idée du sacerdoce découle un résultat important pour notre étude : le ministère dans l'église chrétienne doit être saisi dans les limites du sacerdoce universel. Le sacerdoce de tous les croyants est tellement essentiel dans l'Evangile que tout ministère qui lui porterait la moindre atteinte compromettrait par là même l'œuvre de Christ. Il ne peut y avoir de ministère qu'autant que le sacerdoce universel, je ne dis pas seulement le comporte, mais l'exige pour son complet épanouissement. C'est parce qu'il veut se préparer un peuple de franche volonté, une race de sacrificateurs ici-bas, que le Seigneur met à part ses ministres et les rend capables d'entrer dans son œuvre. Le ministère de la nouvelle alliance est ainsi le moyen par lequel le Seigneur veut réaliser le sacerdoce de tous les siens. Ce n'est donc pas accidentellement qu'il porte le nom de ministère et que ses organes s'appellent des serviteurs. Ces désignations doivent être pour nous des plus précieuses, car elles nous donnent d'emblée le caractère essentiel de cette institution. Le Seigneur a lui-même établi le principe fondamental du ministère, lorsqu'il a mis en regard de l'autorité des rois de ce monde celle qui seule se légitime dans son église. Nous lisons en Matthieu XX, 25-28, qu'il n'y a pas d'autre grandeur dans le royaume de Dieu que celle de servir. Un mot résume la vie du Fils de l'homme : il n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. Ses ministres ne peuvent sortir de la voie qu'il a choisie sans renier son service.

Nous voilà donc en possession de deux principes essentiels, qui doivent être maintenus avec soin en tête de toute théorie sur le ministère évangélique :

1. Le ministère doit concourir au sacerdoce universel.

2. Le ministère n'est pas une autorité, mais un service. Christ est la seule autorité à laquelle le ministre est soumis comme tous les fidèles; le ministre n'est pas là pour être servi, mais pour servir.

II

LE MINISTÈRE DES DONS

Pour saisir le ministère dans ses traits essentiels et distinctifs, il faut le considérer dans sa forme première qui fut l'apostolat. Jésus a apposé sur la mission des apôtres le même sceau d'autorité divine dont était marquée sa propre mission : « Comme mon Père m'a envoyé, leur dit-il, moi aussi je vous envoie. » (Jean XX, 21.) Le ministère est donc

une institution divine. Mais cette thèse est trop vague, trop élastique pour être féconde. Pour la préciser, cherchons les faits dans lesquels cette mission divine se réalise. Je les trouve dans ces deux paroles de Jésus à ses apôtres : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis » (Jean XV, 16), et : « Vous recevrez de la puissance quand le Saint-Esprit surviendra sur vous, et vous me servirez de témoins. » (Act. I, 8.) Nous avons là les deux éléments constitutifs de tout ministère : l'élection directe par le Seigneur, et la transmission de tous les dons nécessaires pour remplir le mandat confié.

Les ministres de Christ sont des hommes qu'il choisit et appelle lui-même, et qu'il rend ensuite capables d'accomplir leur mission.

Cette notion qui se dégage pour nous du premier ministère, de l'apostolat, nous la trouvons confirmée par le développement ultérieur de l'église dans l'âge apostolique. A côté des apôtres surgissent partout dans l'église des ouvriers revêtus des dons les plus divers, mais qui tous se savent envoyés par Christ et animés de son Esprit. Le Seigneur étant monté dans la gloire a distribué des dons aux hommes. Comme il assigne à chacun sa tâche, il communique aussi toutes les forces requises, avec une parfaite sagesse et une admirable fidélité, ne restant jamais en deçà de la mesure nécessaire. Si quelqu'un manque de ce qu'il faut pour son œuvre, c'est qu'il a usurpé une place que le Seigneur ne lui confiait point.

L'image sous laquelle l'apôtre Paul représente l'église avec une prédilection marquée est celle du corps de Christ : « Vous êtes le corps de Christ et ses membres, chacun en particulier. » (1 Cor. XII, 27.) « Or le corps n'est pas un seul membre, mais c'en est plusieurs. » (*Idem*, vers. 14.) Dans cet organisme, chacun a sa fonction particulière avec la force correspondante. Aucun n'est inutile aux autres; les membres les moins apparents ne peuvent négliger leurs fonctions sans que le corps entier n'en souffre; et d'autre part ceux qui semblent les plus actifs ne peuvent se passer du concours des autres. Dans les chapitres de la première épître aux Corinthiens d'où nous tirons ces vues, l'église nous apparaît comme un admirable ensemble où les forces les plus diverses concourent dans un harmonieux équilibre au but unique et suprême de l'union avec Christ glorifié. Dans cette vaste unité, il y a diversité de dons, mais il n'y a qu'un même Esprit. « C'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, les distribuant à chacun comme il lui plaît. » (XII, 11.)

Les dépositaires de ces grâces diverses de l'Esprit en sont responsables à celui qui est le seul Seigneur de l'église; ils sont ses serviteurs dans l'administration de leurs dons particuliers, en d'autres termes, ils sont ses ministres.

« Il y a diversité de ministères, mais il n'y a qu'un seul Seigneur. » (*Idem*, vers. 5.)

Les ministères, sans être identiques avec les dons de l'Esprit (*charismata*), n'en sont pas moins dans un rapport très étroit avec eux. Chaque ministère est l'administration d'un *charisme* particulier. Dans ce sens il y a autant de ministères qu'il y a de dons. C'est ce qui ressort avec évidence, non-seulement des chapitres XII et XIV de la 1re épître aux Corinthiens, mais du passage 1 Pierre IV, 10 : « Selon que chacun de vous a reçu quelque don de grâce (*charisma*), employez-le (*diakonountes*) les uns pour les autres comme de bons administrateurs de la grâce variée de Dieu. » Telle est la seule base biblique sur laquelle puisse s'élever une théorie du ministère; c'est le tronc duquel doit se détacher comme un rameau tout ministère particulier.

Mais si c'est là la notion la plus large que nous tirions de l'Ecriture et celle dont nous devons partir pour en suivre les ramifications, est-ce à dire qu'elle soit complète et qu'il n'y ait pas d'autre ministère que celui que nous venons d'esquisser? Il est tout un parti qui l'affirme dans l'église contempo-

aine. L'église ne serait qu'une assemblée sans aucune organisation humaine; il n'y aurait pas d'autre ministère que l'exercice libre et spontané des différents dons. Tout ministère régulièrement et humainement institué porterait atteinte à l'action permanente du Saint-Esprit et à la souveraineté de Christ.

Les dons et les ministères seraient ainsi deux surfaces se recouvrant exactement sans que l'une dépassât l'autre en rien. — Une telle manière de voir se justifie par les passages que nous avons allégués plus haut. Elle correspond assez exactement à ce qui nous est rapporté de l'église de Corinthe. Mais une vérité fragmentaire devient erreur, dès qu'on la présente isolément et qu'on la met en opposition avec les autres parties de la vérité.

Or, bien loin que cette conception épuise toutes les données du Nouveau Testament, nous trouvons à côté d'elle un autre type qui doit être étudié à son tour et mis en accord avec le premier.

III

LE MINISTÈRE DES CHARGES

Nous passons ici sous silence les enseignements de Jésus, car l'église n'étant pas encore constituée, il ne pouvait être question des charges qui concernent son administration. Jésus n'a pas organisé; il n'a pas établi par une législation arrêtée les institutions nouvelles que son œuvre réclamait; il a laissé à l'Esprit qui devait prendre sa place dans l'église le soin de se former un corps. Il nous suffira de rappeler qu'il serait pourtant facile de trouver dans ses discours des indices positifs de fonctions établies dans son royaume. Ainsi, pour ne mentionner qu'un exemple trop rarement cité dans notre sujet, quand Jésus parle du « serviteur que le maître établit sur ses domestiques pour leur donner au temps convenable la mesure de blé » (Luc XII, 41, etc.), n'y a-t-il pas là autre chose que des dons à administrer? comment méconnaître une charge positive franchement acceptée par les autres domestiques?

Mais arrêtons-nous plutôt aux livres qui nous racontent le développement de l'église, aux Actes et aux épîtres. A l'origine, les communautés chrétiennes se forment et se maintiennent sans autre force de cohésion que celle de la foi et de l'amour. Il n'y a pas de moule officiel dans lequel l'assemblée naissante doive être coulée. Le seul ministère positif est alors celui de la Parole; mais il ne se présente pas encore comme une charge, car il n'appartient pas à l'église locale. Dans cette période de formation, ce ministère précède l'église et lui donne naissance; quant à l'organisation, il n'y en a pas d'autre que celle de la liberté.

Mais cet état ne fut pas de longue durée. Dès les premiers jours, un besoin nouveau se fait sentir parmi les disciples de Jérusalem. La distribution des aumônes ne peut plus incomber aux apôtres, sans les entraver dans leur ministère. Alors l'assemblée des fidèles choisit six d'entre les frères pour exercer le ministère particulier des tables. (*diakonein.*) Ce fut là la première charge ecclésiastique. Elle fut instituée par les apôtres, mais l'église intervint d'une manière directe pour la nomination des titulaires. Constatons en passant son origine tout occasionnelle : les apôtres la désignent non pas comme une nécessité, mais comme une chose opportune et convenable. (Act. VI, 2.)

Nous tournons quelques pages et nous rencontrons, Actes XI, 30, une autre classe de fonctionnaires dans cette même église de Jérusalem. Les chrétiens d'Antioche envoient à leurs frères de Judée le produit d'une collecte et c'est aux *anciens* qu'ils adressent leurs délégués. Qu'est-ce que ces anciens qui apparaissent ici pour la première fois? Nulle part nous ne trouvons mention de la première institution de cette charge, mais, peu de temps après, nous voyons Paul et Barnabas parcourir l'Asie Mineure et ils établissent des anciens dans chaque église. (Act. XIV, 23.)

Le fait est capital : il fallait bien que cette institution eût été reconnue comme excel-

lente pour qu'elle fût d'emblée universellement admise et partout introduite. Pas n'est besoin de recourir à des hypothèses bien hardies pour en expliquer la première origine. Les relations des premières églises avec la synagogue suffisent à faire comprendre qu'on ait emprunté à cette dernière la charge administrative de l'ancien.

Quoi qu'il en soit, elle reçut, en passant dans l'église, la consécration de l'autorité apostolique. Paul, à la fin de sa carrière, prend des mesures pour que Tite et Timothée établissent partout des anciens; les épîtres pastorales présentent le presbytérat ou l'épiscopat comme un élément essentiel de l'organisation de l'église. Paul dit expressément que la raison pour laquelle il a laissé Tite en Crète, c'est qu'il établisse des anciens dans chaque ville[1]. Et, après avoir donné à Timothée les instructions y relatives, l'apôtre ajoute : « Je t'écris ces choses, afin que tu saches comment il faut se conduire dans la maison de Dieu qui est l'église du Dieu vivant. » (1 Tim. III, 14, 15.) Cette déclaration si catégorique ne laisse plus subsister le moindre doute sur l'institution des anciens; elle l'élève bien au-dessus des circonstances passagères et lui donne une valeur permanente.

L'office des diacres participe à la même consécration. Cependant, on peut inférer de son omission dans l'épître à Tite qu'il était considéré comme moins essentiel que celui des anciens.

La salutation de l'épître aux Philippiens nous montre toujours la même constitution : « Paul et Timothée à tous les saints qui sont à Philippe avec les évêques et les diacres. »

Nous avons donc rencontré deux charges dans les assemblées locales. En premier lieu les anciens ou les évêques; l'identité de ces deux dénominations ressort avec évidence de la confrontation des divers passages. Le terme d'ancien n'était que la continuation du titre de la synagogue; celui d'évêque ou de surveillant lui fut naturellement substitué dans les églises d'origine grecque. Au-dessous d'eux étaient les diacres, chargés de la répartition des aumônes, si, comme il est probable, les sept administrateurs d'Actes VI furent les premiers d'entre eux.

[1] Tite I, 5.

IV

RAPPORTS DES DONS ET DES CHARGES

Nous voilà parvenus à un double résultat. Il semble qu'on pourrait s'en contenter et laisser subsister côte à côte les dons et les charges, sans essayer de les mettre en rapport. Plusieurs, en effet, ont établi dans l'église apostolique une distinction absolue entre le ministère des dons d'un côté, et les charges de l'autre. Cette conception, qui simplifie étonnamment le problème du ministère, a au premier abord quelque chose de séduisant. On aurait ainsi deux éléments distincts dans la vie de l'église: un élément de liberté et un élément d'organisation. La liberté la plus complète régnerait dans l'exercice des dons, qui se déploieraient sans rencontrer aucune entrave. Ce serait là le seul ministère véritable, chacun des membres de l'église étant ministre dans la proportion où le Saint-Esprit lui communique un don.

A côté de cette liberté et pour la maintenir dans de justes limites, il faut un ordre et un gouvernement. Mais pour cela, les dons du Saint-Esprit ne sont pas nécessaires; il suffit de fonctionnaires créés par l'église. Ce sont les anciens et les diacres qui ne seraient pas des ministres choisis par le Seigneur, mais qui, ayant reçu leur charge de l'assemblée locale, ont pour mission d'administrer la communauté.

Ces fonctionnaires, humainement établis, peuvent sans doute avoir, outre leur charge, un don de l'Esprit et exercer un ministère: c'est ainsi qu'Etienne se distingua dans le ministère de la Parole; ainsi encore que saint Paul, écrivant à Timothée, suppose le cas où des anciens travaillent à la parole et

à l'enseignement. (1 Tim. V, 17.) Mais ce cumul d'emplois est tout à fait accidentel. La charge de diacre ou d'ancien subsiste tout entière pour celui qui n'est pas ministre. Le ministère d'Etienne et des anciens-prédicateurs que nous venons de citer, était indépendant de la charge qui leur avait été confiée par l'église, et ne relevait que du Seigneur et de son Esprit.

Nous aurions ainsi dans l'église primitive deux institutions nettement séparées : d'une part, une institution purement divine, le ministère, qui n'est autre chose que l'administration du don que le Seigneur confie à son envoyé; le ministre appartient à l'église universelle, et n'a aucune consécration humaine à recevoir. D'autre part, les charges administratives, purement locales, qui sont conférées par l'assemblée des fidèles et qui, n'étant pas des ministères, ne peuvent s'exercer en dehors de la congrégation. Si les ministères et les charges se sont confondus dans l'église, ce fut au détriment de la liberté des dons et ce fut la source du cléricalisme.

Disons enfin que cette manière de voir, qui se recommande par sa lumineuse simplicité, est rendue plus plausible encore quand on considère la coutume de la synagogue : les anciens présidaient, sans obligation d'enseigner; mais ils donnaient la parole à quiconque la voulait prendre.

Cette séparation radicale entre les ministères et les charges, que M. Monsell présente comme la vérité biblique dans sa pureté, toute spécieuse qu'elle soit en elle-même, ne soutient pas l'épreuve de l'étude scripturaire. Il y a de nombreux points de contact entre les dons et les charges : si nous les étudions dans leurs rapports, nous les verrons bientôt s'engrener les uns dans les autres, et nous serons ainsi conduits à les contempler dans leur agencement et dans leur unité.

Dans l'énumération des passages les plus importants, nous avons d'abord à constater combien peu il est légitime d'opposer le ministère aux charges et d'exclure les anciens et les diacres du nombre des ministres, parce qu'ils sont ecclésiastiquement constitués.

1. Prenons la classe la moins élevée : comment s'appellent ces fonctionnaires d'un ordre inférieur? les diacres, en grec *diakonoi*, c'est-à-dire le même mot qui sert à désigner les ministres. Il semble qu'ils soient les ministres par excellence, puisque ce terme est devenu la désignation qui leur est propre.

Indice admirable de l'esprit chrétien! les apôtres n'ont pas porté d'autre titre de gloire que celui-là même, donné aux serviteurs les plus humbles! — Ce qui nous importe, le voici : les diacres sont des ministres. — Ou bien seraient-ils peut-être appelés *diakonoi*, ministres, parce qu'ils ne seraient pas ministres? Il est vrai que les polémistes darbystes crient au scandale de ce qu'on a pu traduire par diacre le même mot qu'on traduit par ministre ou serviteur dans d'autres passages [1]. Mais c'est tout simplement pousser la controverse jusqu'à l'absurde. Il suffit d'ailleurs de citer 1 Timothée III, 10 pour montrer l'inanité de cette objection. Là les diacres doivent « être soumis à l'épreuve » d'abord, et « servir ensuite. » Or de deux choses l'une : ou bien il s'agit, comme on le prétend, des ministres dans le sens ordinaire du mot; et alors nous avons un examen préalable, que d'autres hommes auraient à faire subir au candidat avant de l'admettre au ministère, ce qui fait crouler par sa base la théorie plymouthiste; ou bien il s'agit de fonctionnaires spéciaux, d'une classe particulière de ministres, et nous pouvons alors leur appliquer légitimement une appellation spéciale aussi, comme celle de diacre ou n'importe laquelle [2].

[1] Comparez Bewerley, *Recherches sur le ministère*, traduit par M. Recordon.

[2] Le fait inverse a aussi son importance pour prouver combien peu les ministères et les charges sont séparés. Pierre et Jean, des apôtres, c'est-à-dire des ministres au sens le plus élevé, ne craignent pas de partager le titre d'*ancien* avec les fonctionnaires des églises locales, bien qu'ils ne fussent pas attachés à une église particulière. (Comparez 1 Pier. V, 1 ; 2 Jean 1; 3 Jean 1.)

2. L'apôtre Pierre, parlant des dons de grâce que chacun peut avoir reçus (1 Pier. IV, 10, 11), en fait comme une division rudimentaire, en distinguant la proclamation des oracles de Dieu, d'un côté, et le ministère de l'autre. La prédication de la parole n'est donc pas pour lui le ministère qui éclipse tous les autres, puisqu'il ne la désigne pas même comme un ministère et qu'il réserve ce nom aux autres activités. Quelles sont ces activités? Nous l'apprenons par les listes que Paul en dresse à réitérées fois.

3. Dans le catalogue que nous avons Rom. XII des dons de grâce, se trouve la distribution des aumônes et la présidence. Les mêmes dons reviennent 1 Cor. XII, sous le nom de dons d'assistance et de gouvernement. Or si l'on fait de l'exercice de ces dons des ministères tout à fait différents des charges, que reste-t-il pour les fonctions assignées à ces dernières? Les anciens et les diacres n'auraient plus leur raison d'être, puisque l'assistance et la présidence sont des ministères pour lesquels sont requis les dons du Saint-Esprit. Mais saint Paul dit catégoriquement que la présidence était la mission de l'ancien : « Si quelqu'un ne sait pas *présider* sa propre maison, comment prendra-t-il soin de l'église de Dieu! » (1 Tim. III, 5.) « Que les anciens qui *président* bien, soient jugés dignes d'un double honneur. » (*Idem* V, 17.) Qu'est-ce à dire, sinon que les charges sont aussi des ministères? les fonctions administratives dans l'église supposent et réclament les dons spirituels aussi bien que la prédication de la Parole. Bien que la charge ait un élément humain, cela n'exclut nullement son institution divine. Voici du reste un passage décisif à cet égard.

4. Actes XX, 28; saint Paul s'adresse aux anciens d'Ephèse : « Prenez garde à vous-mêmes, leur dit-il, et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a *établis* évêques. » Voilà donc les anciens, ces prétendus fonctionnaires qui n'auraient qu'une origine humaine, et qui, à ce titre, ne seraient pas des ministres, les voilà proclamés par l'apôtre comme institués de Dieu. Et cela aussi bien que les apôtres, les prophètes, etc. Le verbe employé est ici le même que 1 Corinthiens XII, 28. « Dieu a *établi* (ἔθετο) dans l'église premièrement des apôtres, etc. » Or, nous savons par les Actes comme par les épitres pastorales que ces anciens ont été installés dans leur charge par l'organe d'autres ministres.

Il devient évident dès lors que la participation des hommes à l'installation dans une charge n'est pas le moins du monde incompatible avec la vocation divine. Cette incompatibilité prétendue entre l'initiative de Dieu et l'activité humaine est, croyons-nous, l'erreur initiale, le πρῶτον ψεῦδος du darbysme. Il ne connait pas d'autre alternative que celle-ci : ou de Dieu sans aucun élément humain, ou de l'homme sans aucun facteur divin. Or, dans le sujet qui nous occupe, nous sommes instruits par saint Paul à croire à l'institution divine d'un ministère, quand bien même les hommes y auraient concouru.

5. Parmi les listes de ministères dressées par saint Paul, il en est une que nous n'avons pas mentionnée, et qui doit nous occuper encore. Dans l'épitre aux Ephésiens IV, 11 se trouve un mot qui ne reparait pas dans les autres énumérations : c'est celui de *pasteurs*. Or, qui sont les ministres ainsi désignés? En comparant ce catalogue avec le passage parallèle de 1 Corinthiens XII, on arrive à la presque certitude que les pasteurs de l'épitre aux Ephésiens sont les mêmes que Paul entend dans la lettre aux Corinthiens sous le terme abstrait de *gouvernements;* et nous avons vu plus haut que le ministère des anciens était désigné par là. Mais la certitude devient complète quand on examine les attributions des anciens. Les pasteurs sont en tout cas ceux qui *paissent* l'église. Or saint Paul dit aux anciens d'Ephèse : « Le Saint-Esprit vous a établis évêques pour *paître* l'église de Dieu.» (Act. XX, 28.) Pierre (1 Pier. V, 2 et 4) exhorte les anciens en ces termes : « *Paissez*

» troupeau de Dieu qui est avec vous, » et leur rappelle quel est le maître pour lequel ils travaillent en l'appelant le « souverain Pasteur; » cette appellation de Christ se comprendrait-elle si les anciens n'étaient eux-mêmes des pasteurs, subordonnés au Pasteur suprême? Nous sommes ainsi conduits, — et le fait est considérable pour la thèse que nous établissons, — à voir dans les pasteurs d'Ephésiens IV les anciens des épitres pastorales. L'association du terme de docteurs à celui de pasteurs correspond admirablement aux fonctions assignées aux anciens dans la première lettre à Timothée. La manière dont les deux mots sont unis montre que l'apôtre conçoit la possibilité de la réunion de ces deux charges en une même personne, sans que cette réunion soit pourtant indispensable. Or, c'est précisément ce qui nous est dit des anciens : il en est parmi eux qui travaillent à l'enseignement, mais la prédication ne fait pas partie intégrante des fonctions de chacun d'eux.

Nous sommes maintenant en droit de conclure que la charge d'ancien fait partie des ministères qui sont des dons de Christ à son église. Elle réclame, tout comme les ministères qui ne reçoivent pas de consécration humaine, les dons de grâce et, par conséquent, une vocation divine.

La nomination ecclésiastique n'est pas autre chose que la reconnaissance de la capacité spirituelle qui vient d'en haut. Bien loin d'anéantir, elle suppose le libre choix du Seigneur.

Mais cette conclusion ne fait que rendre la difficulté plus sensible. Puisque la charge est un ministère, quels rapports soutient-elle avec le ministère libre des dons? Par quelle évolution les charges sont-elles sorties des dons, et jusqu'à quel point les ont-elles absorbés? La meilleure réponse à ces questions sera un rapide aperçu du développement ecclésiastique que nous retracent les épitres du Nouveau Testament. C'est pour méconnaître absolument le progrès qui ressort des épitres prises dans leur ordre chronologique, que les frères de Plymouth ont fait fausse route en cette matière. Pour eux, la situation de l'église de Corinthe présente l'organisation ecclésiastique du premier siècle dans sa plénitude, tandis qu'elle ne fut qu'une phase dans cette histoire. Les principes posés par l'apôtre dans les épitres aux Corinthiens subsistent sans doute pour tous les temps, mais leur application varie avec les circonstances.

Dans les épitres aux Romains et aux Corinthiens, la présidence et l'administration de l'église sont présentées comme des dons; il n'y a rien encore de réglementé. Y avait-il des anciens et des diacres? il serait hasardé de le prétendre. Chez les Philippiens, les deux charges existent, sans que cette organisation rappelle en rien ce qu'on appela plus tard le clergé. Les évêques et les diacres ne sont mentionnés qu'en sous-ordre, simplement associés aux saints, véritables destinataires de l'épître. Y a-t-il eu chute dans cette église en même temps qu'elle s'est organisée? il n'y parait pas par le contenu de la lettre. Si on compare cette église avec celle de Corinthe si exubérante de dons, mais sans organisation positive, la comparaison n'est certes pas à l'avantage de cette dernière.

Les épitres pastorales nous présentent une profonde modification. L'état de l'église qu'elles nous retracent, est en contraste absolu avec celui de l'église de Corinthe; le ministère est régulièrement organisé, les dons, en revanche, n'y sont plus même mentionnés, si ce n'est pour le seul Timothée. Est-ce à dire qu'ils aient absolument disparu? il serait téméraire de le soutenir. Partout où l'église reste vivante, le Saint-Esprit l'anime et il ne demeure jamais inactif. Mais on peut affirmer hardiment que dans ces églises les dons ne se déployaient pas avec l'énergie et le bouillonnement quelque peu désordonné que nous voyons à Corinthe. S'ils eussent été aussi abondants qu'aux premiers jours, l'apôtre n'aurait pu les passer sous silence, alors qu'il

prescrivait la manière de se conduire dans la maison de Dieu. Et cependant, rien n'indique qu'il y ait eu déchéance, l'apostasie n'étant annoncée que pour des temps futurs.

L'épître de saint Jacques, qu'on s'accorde assez généralement à regarder comme l'un des livres les plus anciens du Nouveau Testament, montre que, de très bonne heure, les dons avaient cédé le pas aux charges, dans les églises judéo-chrétiennes. A qui Jacques adresse-t-il le malade? à ceux qui ont le don de guérir? Non pas, mais aux anciens. — Et c'est de leurs prières qu'il attend la guérison, comme s'ils étaient les porteurs naturellement désignés du don de grâce.

Cette évolution dans la manifestation des dons n'a rien que de très naturel. Il y a plus d'agitation et d'effervescence dans un jeune homme que dans un homme d'âge mûr. Il semble qu'il y ait plus de séve dans le premier, mais sous le calme du second se cache une force bien autrement puissante. Ainsi en fut-il de l'église. Les charges ne furent pas un pis aller, destiné à suppléer aux dons qui disparaissaient. Ceux-ci persistèrent au contraire partout où la vie subsista; mais ils se transformèrent insensiblement; ils perdirent leur caractère extraordinaire et ouvertement miraculeux; il s'opéra une fusion, qui est en parfaite harmonie avec les lois du développement du royaume de Dieu, entre les talents naturels et les dons du Saint-Esprit, entre la nature et la grâce.

Quand le Saint-Esprit fit, pour la première fois, son entrée dans notre humanité, il rencontrait une nature jusqu'alors opiniâtre et rebelle, une masse inerte, toute terrestre et charnelle. Le premier choc eut forcément quelque chose de violent : il s'agissait de s'assimiler une matière résistante; les canaux devaient être ouverts pour laisser libre cours à cette vie nouvelle qui, du ciel, venait régénérer les hommes. Mais une fois qu'il eut fixé son domicile ici-bas et qu'il eut formé ses organes, son action dut être moins impétueuse, sans perdre rien de son énergie première; il avait dès lors un foyer d'action da[ns] notre humanité, l'antagonisme se trouvait [en] partie surmonté, l'assimilation de la nat[ure] humaine par le Saint-Esprit était en voie [de] se réaliser. Le moment dut venir dès lors [où] le Saint-Esprit, en s'emparant d'une perso[n]nalité, bien loin d'anéantir ou même de n[é]gliger ses aptitudes naturelles, se les appro[]pria et les féconda. — Il y a plus. Tant q[ue] le Saint-Esprit agissait du dehors, plus enco[re] que comme puissance intérieure, il de[vait] subsister, au dedans de l'homme, une s[cis]sion qu'un développement subséquent a[vait] à faire cesser : les dons miraculeux pouva[ient] n'être pas en proportion avec le caract[ère] moral de celui qui en était le dépositai[re]. Ainsi, dans l'ancienne alliance, où l'ac[tion] de l'Esprit est intermittente, en tout cas [ex]térieure, il a pu avoir pour agents des Bala[am], des Samson, des Caïphe. Ainsi encore, [à] la première irruption de la vie spirituelle, [à] l'enfance de l'église, saint Paul suppose qu'o[n] ait les dons miraculeux les plus extraordi[]naires sans avoir la charité. Le fait ne se pro[]duisait-il pas en quelque mesure à Corinthe? Eh bien, ce dualisme devait finir aussi da[ns] l'économie de l'esprit. Le moment devait a[r]river où les miracles ne se sépareraient pl[us] de ce qui, depuis Jésus-Christ, est devenu [le] miracle par excellence, je veux dire, de [la] sainteté : les dons spirituels, même ceux [de] l'intelligence, prirent un caractère mo[ral]. C'est ainsi que dans la vie chrétienne il d[ut] s'opérer, sous l'action de l'Esprit, une fus[ion] toujours plus complète entre la nature et [la] grâce, entre la causalité divine et l'activi[té] individuelle.

Ces réflexions expliquent comment il éta[it] dans la nature des choses que les dons du Saint-Esprit, sans perdre rien de leur inten[]sité, subissent une modification profonde d[ans] leur apparition. On comprend pourquoi les qualités exigibles de l'évêque et du diacr[e] soient avant tout de l'ordre naturel et d[e] l'ordre moral; cela n'exclut en aucune faço[n] les dons de la grâce.

Voici maintenant notre résultat. Les char-s ne doivent et ne peuvent être mises en position avec les dons. Le ministère des arges a été la transformation régulière et nsacrée par l'institution apostolique du inistère des dons, sans que l'on puisse pré-ndre pourtant que le ministère des dons res soit supprimé et définitivement rem-acé par celui des charges.

Les dons demeurent toujours la base divine légitime sur laquelle peut s'élever un mi-istère; ils sont la condition *sine qua non* de validité des charges, ils subsistent sans les arges et ont droit à se manifester dans église indépendamment d'elles. Mais les harges indépendamment des dons (en d'au-es termes, indépendamment de la vocation ivine, puisque Dieu dote celui qu'il appelle) e font que des mercenaires et des larrons ui ne sont pas entrés par la porte.

Pour rendre notre pensée sensible, nous ourrions comparer les dons et les charges à eux cercles qui se recouvrent par une partie e leur surface. Cette partie qu'ils ont en com-mun représente le ministère régulier et légi-ime dans l'église, la réunion des dons et de a charge. Le segment laissé libre dans le ercle des dons représente les ministères ex-raordinaires suscités directement par le Sei-gneur sans aucune vocation humaine; ce sont es dons qui n'ont pas besoin de la charge, ar le Seigneur se réserve le soin de les égitimer. Le segment correspondant dans le ercle des charges représente le ministère égulier au point de vue humain, mais ré-rouvé de Dieu parce qu'il n'a pas reçu sa nission; c'est la charge sans les dons.

V

LE PASTEUR ACTUEL ET L'ANCIEN DU NOUVEAU TESTAMENT

Les principes que nous venons d'établir suffisent : il ne serait pas difficile d'en tirer toutes les conséquences qui, une fois réunies, formeraient une théorie complète du minis-tère évangélique. Mais la matière est vaste, notre espace est limité; nous nous bornerons donc, pour sortir des abstractions et des généralités, à apprécier, par les principes scripturaires, la position du pasteur telle que l'a faite la tradition. Ce sera une application pratique des thèses que nous avons établies.

Si nous prenons notre point de départ dans la réalité, si nous considérons les fonctions pastorales, non pas d'après les théories que l'on en a faites, mais d'après les coutumes qui ont généralement prévalu, notre juge-gement ne sera pas longtemps en suspens. En réalité et dans l'immense majorité des églises protestantes, le pasteur a été l'homme universel, le factotum dans la vie ecclésiasti-que; non-seulement le ministre par excel-lence, mais le ministre unique. Pour revenir à la vieille, mais inimitable comparaison de saint Paul, il a été l'œil, le pied, la main. Je n'ose pas parler de l'ouïe avec l'apôtre, on pourrait y voir une dérision. Il a rempli toutes les fonctions imaginables dans le corps de Christ. La simplification a été grande, si grande même que la réalité du corps en est fort com-promise; « car, dit saint Paul, le corps n'est pas un seul membre, mais c'en est plusieurs. — S'ils étaient tous un seul membre, où se-rait le corps? » (1 Cor. XII, 14, 19.) Une telle conception du pasteur porte évidem-ment atteinte au sacerdoce universel; les fidèles regardent le pasteur comme leur man-dataire qui les décharge du soin d'accomplir les fonctions imposées à chacun par le Sei-gneur; le ministère officiel tue alors le minis-tère libre et volontaire.

Tout autre est la conception biblique. Il est un passage de saint Paul, en particulier, qui mérite d'être sérieusement examiné. Dans l'épître aux Ephésiens IV, 11, 12, l'apôtre ca-ractérise le but du ministère en des mots qu'on traduit en général ainsi : « pour l'as-semblage ou le perfectionnement des saints, pour l'œuvre du ministère et pour l'édifica-tion du corps de Christ. » Nous ne pensons pas que cette traduction soit la vraie. La place

du second terme : « pour l'œuvre du ministère » aurait déjà lieu de surprendre; car il devrait se trouver en tête de l'énumération, si l'interprétation traditionnelle était la vraie. On obtient un sens à la fois bien plus simple pour la tournure grecque et bien plus satisfaisant pour la pensée en effaçant la virgule qui sépare les deux premiers termes et en traduisant ainsi : « pour préparer les saints à l'œuvre du ministère. » Voilà la destination des ministères spéciaux clairement énoncée; ils ont pour but de faire surgir un nombre toujours croissant de ministères, de transformer tous les saints en tout autant de ministres exerçant chacun dans sa sphère ses fonctions particulières. Cette conception ne s'appuie pas sur ce passage seulement; elle résulte des principes que nous avons posés dans notre premier chapitre sur le sacerdoce.

Ainsi c'est aller à l'encontre des notions scripturaires que d'attribuer au pasteur le monopole exclusif des fonctions du ministère. Il est bien plutôt le producteur en titre de toutes les forces qui, sous l'action de l'Esprit, se développent et subsistent à l'état latent dans la communauté. A lui de les solliciter, de faire paraître au jour et de mettre en œuvre les dons inoccupés, de leur assigner un emploi, de les diriger dans leur exercice, d'être en un mot l'*épiscopos*, le surveillant. Comme Moïse il est toujours prêt à répéter : « Plût à Dieu que tous fussent prophètes. » (Nomb. XI, 29.) Dès l'instant où le ministère établi arrêterait les dons dans leur épanouissement, il faillirait à sa tâche. Pour mériter son nom de ministère, il faut qu'il soit constamment au service et à la disposition du Seigneur, prêt à s'effacer même quand le Maître l'indique.

Mais ici nous devons parer à un malentendu. Quand on parle d'un ministère à exercer par les simples fidèles, aussitôt la plupart, sous l'empire d'une habitude invétérée, limitent ce ministère à l'activité des soi-disant laïques dans les assemblées du culte. Il semble que le sacerdoce universel rentre dans ses droits dès qu'on entend dans l'église d'autres voix que celles des pasteurs. Laissez parler les laïques, dirait-on volontiers, et l'église se relèvera aussi forte qu'aux premiers jours dans toute la pureté de l'institution apostolique. Oh! oui, c'est une bonne chose que la Parole de Dieu abonde dans l'assemblée des croyants et que les frères parlent dans l'église! Mais n'allons pas restreindre et rapetisser le glorieux ministère que Dieu confie à tous les siens; rappelons-nous que la vie de l'église ne consiste pas seulement, ni même avant tout, dans ce qu'on appelle le culte public. C'est pour perdre de vue cette vérité élémentaire que tant de personnes croient le ministère des dons à tout jamais impossible dans l'église, parce que les assemblées du culte ne leur offrent que peu d'occasion. Mais de grâce! ouvrez les yeux et regardez s'il ne reste pas assez à faire : ces malades à visiter, ces pauvres à secourir, ces frères qui s'égarent à reprendre, ces faibles à supporter, ces âmes perdues à chercher et à ramener au bercail, ne sont-ce pas là tout autant de ministères qui sont nécessaires à la vie du corps de Christ? Ne sont-ce pas les ministères élémentaires, les premiers actes de ce culte qui doit réaliser la vie chrétienne dans son entier? C'est par là qu'il faut commencer la régénération de l'église. Une fois que la vie circule dans le corps de l'église et que la charité s'y exerce largement, les autres dons se produisent assez d'eux-mêmes; les assemblées en particulier retrouveront leur diversité. Voilà la raison pour laquelle saint Paul, dans la première épître aux Corinthiens, a intercalé l'éloge de la charité au milieu des chapitres relatifs aux dons spirituels. Elle est la voie la plus excellente, accessible à tous.

Vous représentez-vous ce que serait une église où tous les membres vivants, bien loin de croiser les bras et de regarder faire leur pasteur, se répartiraient la tâche, se partageraient, pour ainsi parler, le pays à conquérir? Chacun prendrait pour son lot une ou deux familles; il concentrerait sur elles ses forces,

s prières, sa charité. Pense-t-on qu'il ne res-
ait alors pas assez à faire pour le pasteur?
serait-ce donc rien que d'avoir l'œil ou-
rt sur tous ces ministères, de les soutenir
de s'y associer? D'ailleurs, ne craignons
s, l'ouvrage ne manquera jamais.

Ainsi comprise, la fonction de pasteur n'a
s rien qui puisse effaroucher les défen-
urs les plus jaloux du sacerdoce universel
du libre exercice des dons. Du moment
la charge plonge elle-même ses racines
ns la libre grâce de l'Esprit et puise dans
sol sa force et son autorité, elle ne peut se
ttre en opposition avec les dons que ce
me Esprit fera surgir ailleurs.

Cependant la démonstration n'est pas com-
te. On pourrait garder un scrupule encore
r la légitimité du pastorat actuel et se de-
nder s'il est bien conforme aux institu-
ns bibliques qu'il y ait dans chaque église
homme très nettement séparé du corps
s anciens et que sa position mette formel-
nent à part de la communauté.

Il y aurait un moyen bien simple de lever
difficulté : Ce serait d'appeler en témoi-
age l'Ange des églises de l'Apocalypse. S'il
t entendu qu'il faut y voir le pasteur de
aque assemblée, nous aurions alors l'indice
'il s'était opéré déjà une nouvelle évolu-
n depuis les épîtres pastorales, et que l'un
s anciens, — celui qui était chargé d'annon-
r la Parole, — avait été mis à la tête du
llége presbytéral et partant de la commu-
uté. Mais une telle argumentation nous pa-
it trop chancelante, la certitude historique
est pas assez grande sur la nature de ces
ges pour nous permettre une conclusion. Ce
rait partir de l'état de fait pour expliquer les
nnées de l'histoire, au lieu d'apprécier les
stitutions actuelles en prenant pour norme
tat primitif. Nous nous contenterons d'y
ir une forte présomption en faveur d'un
storat distinct dans le corps des anciens.

Nous devons donc en revenir aux épîtres
Paul. Or, il faut bien le reconnaître, la
stinction rigoureuse que nous établissons
aujourd'hui entre le pasteur et les anciens ne s'y rencontre pas. Est-ce à dire qu'elle soit tout arbitraire et qu'elle n'ait aucun fondement biblique? Ou bien, tout en reconnaissant de prime abord qu'elle s'est incontestablement trop tranchée, trouverions-nous les principes qui la justifient en quelque mesure comme un développement de l'état primitif?

Il y avait plusieurs anciens dans chaque église. Nous avons précédemment établi l'identité de l'ancien et du pasteur; mais le mot de pasteur a un sens assez élastique. L'analogie avec l'Ancien Testament nous conduit à donner au verbe *paître* comme première acception celle de gouverner, de diriger; c'est ainsi qu'il est dit de Christ : « Il les *paîtra* avec un sceptre de fer. » (Apoc. II, 27.) A ce sens tout général s'en ajoute un autre plus précis, qui, bien que fréquent déjà dans l'Ancien Testament, prédomine surtout dans le Nouveau. C'est celui de prendre soin, et tout particulièrement de pourvoir à l'entretien, à la nourriture spirituelle. Or, dans l'un et l'autre cas, l'activité pastorale aboutit à la prédication de la Parole divine. S'agit-il de nourrir les âmes, quel autre aliment y aurait-il que cette Parole, lait pour les faibles, viande pour les forts? Il en est de même du gouvernement de l'église. Dans le christianisme, il ne peut être que de nature spirituelle; il se réalise surtout par la Parole. La proclamation de la Parole de Dieu occupe la première place dans la direction de l'église. Saint Paul établit déjà cette préséance en même temps qu'il fixe une distinction entre les anciens lorsqu'il dit : « Que les anciens qui président bien soient jugés dignes d'un double honneur, surtout ceux qui travaillent dans la Parole et dans l'enseignement. » (1 Tim. V, 17.) Sans doute il n'y a pas encore là de ligne de démarcation nettement tracée : tous les anciens, les prédicateurs y compris, sont égaux, et le principe doit être maintenu. Mais la question est de savoir si la distinction indiquée par saint Paul n'a pas dû, par la nécessité des choses, s'accentuer davantage.

Il n'y avait pas de raison pour qu'il s'opérât quelque changement dans la position des anciens non prédicateurs : elle reste aujourd'hui la même que ce qu'elle était aux jours de l'apôtre, et à cet égard je crois pouvoir affirmer, sans avoir le temps de le prouver, que nos églises ont encore plusieurs pas à faire.

Il n'en fut pas de même des prédicateurs de la Parole : leur situation se modifia très profondément à mesure que le milieu de leur activité subissait de grandes transformations et que l'église s'éloignait de l'âge apostolique. En effet, une des qualités requises de l'ancien, c'est de « tenir ferme la Parole fidèle selon la doctrine, afin qu'il soit capable, et d'exhorter par un sain enseignement, et de réfuter les contredisants. » (Tite I, 9.) Or ce qui était possible au simple chrétien dans le siècle apostolique, le fut-il encore dans les époques suivantes, alors que la culture païenne, se mêlant aux principes chrétiens, rendit délicate et difficile la mission du prédicateur? A la foi qui rend témoignage devait s'ajouter la science; car, si le simple fidèle a dans sa foi de quoi se mettre personnellement à l'abri des attaques de l'incrédulité, il serait absurde de prétendre qu'il a de quoi les réfuter et les réduire au silence. La science ergoteuse et faussement ainsi nommée, et surtout la science qui à certaines époques court les rues, appelle une science opposée pour la tenir en échec. Les études s'imposèrent au prédicateur.

Cette exigence découle aussi du fait qu'emportée par le cours des âges l'église se trouva de plus en plus éloignée de son berceau. La parole apostolique appropriée à leurs auditeurs leur était immédiatement accessible. Elle ne nous parvient plus qu'à travers une langue inconnue et dans des circonstances historiques qui nous sont étrangères. Aussi les études théologiques sont-elles la conséquence forcée de ce précepte de l'apôtre à Timothée : « Les choses que tu as entendues de moi devant plusieurs témoins, confie-les à des hommes fidèles qui seront capables d'en instruire aussi d'autres. » (2 Tim. II,

Sans doute il y aura toujours des minist de la Parole suscités directement par le S gneur et auxquels il communiquera même un don, le don nécessaire. Ils exer ront une action plus puissante que les th logiens formés à l'école des hommes, p que le Seigneur se servira d'eux pour rapp ler sans cesse à son église cette vérité fon mentale, qu'il est le souverain Dispensat des grâces et que de lui seul dépendent ministres. N'avons-nous pas vu cette an même dans les Moody, les Pearsall Smi des instruments bénis d'une œuvre ad rable?

Mais la voie ordinaire pour l'exercice ministère n'en demeure pas moins celle études. Ce serait se mettre en contradic avec saint Paul que d'y voir la négation dons de l'Esprit; car l'apôtre exhorte l Corinthiens à rechercher avec ardeur l dons spirituels, surtout celui de prophétie (1 Cor. XIV, 1, 39); et, s'adressant à Timo thée, il lui dit : « Ne néglige pas le don de grâce qui est en toi, » et cela au mome même où il vient de lui écrire : « Appliq toi à la lecture, à l'exhortation, à l'enseig ment. » (1 Tim. IV, 13, 14.) Seulement qu'il faut maintenir toujours avec fidéli c'est que les études ne suppléeront jamai la capacité qui découle directement de Di elles ne formeront jamais un ministre de l vangile qu'à la condition d'être subor nées, comme un moyen, à l'œuvre du s instructeur légitime, du Saint-Esprit.

Nous estimons donc qu'il s'opéra une tr formation nécessaire et légitime dans le nistère de la Parole, et qu'elle eut pour séquence inévitable d'assigner une place ou moins à part à l'ancien-prédicateur milieu de ses collègues.

D'ailleurs cette place à part lui vient encore des études devenues nécessaires de la Parole de Dieu dont il est l'organe. L message qui lui est confié lui donne une torité réelle vis-à-vis de l'église. Ce n'est

ite pas une autorité personnelle, mais bien le qui revient à l'ambassadeur de Christ. ministère de la Parole ne découle pas de glise; il la surpasse, ne relevant directement que de Christ. Il l'a précédée et c'est lui qu'elle a été fondée, c'est par lui ene qu'elle se maintient, qu'elle se recrute s'affermit. Ainsi, comme ministre de la role, le pasteur ne dépend pas de son troupeau. Enfin, la Parole étant le grand moyen is l'édification et l'administration de l'é-se, il s'est fait une sorte de concentration activités entre les mains du pasteur. Il avait rien en cela de mauvais, tant que fidèles ne se croyaient pas déchargés par du ministère qui leur est propre. Aussi llons pas nous imaginer que, pour vivifier glise, il faille restreindre le cercle d'action pastorat et rabaisser le ministre. Ce qui st mieux encore, c'est de donner à l'ancien a prédicateur toute la place qui lui revient, surtout de multiplier leurs auxiliaires parles membres du troupeau.

Le résultat pratique de notre étude nous pert ainsi d'affirmer la légitimité du pastorat nel, à la condition que le pasteur soit divinement appelé, doté des dons de l'Esprit, et 'il n'absorbe pas en lui tous les ministères. Nous venons de signaler les deux écueils i menacent tout ministère régulièrement titué; nous devons les désigner plus nettement encore pour terminer.

Tout ministre occupant une position offillement reconnue, ayant pour lui la charge, rt le danger de s'arroger le monopole du nistère et d'étouffer les dons dans leur re manifestation; qu'il prenne garde à « ne penser de lui-même au delà de ce qu'il it penser » (Rom. XII, 3), à ne pas emèter sur les droits du Seigneur, ni sur la erté de ses frères. A lui de se proposer de idre les âmes toujours plus indépendantes sa personne, de mettre les fidèles en état se suffire à eux-mêmes; à lui de s'effacer ur demeurer serviteur et ne laisser paraître e le seul Docteur et le seul Maître.

Quant au second écueil, le voici : lorsqu'on fait des études exceptionnelles, que pendant de longues années on se consacre tout entier à sonder les desseins de Dieu, on est en perpétuel danger de laisser dans l'oubli ou du moins de reléguer à l'arrière-plan l'œuvre du Saint-Esprit; les dons de la grâce tendent à disparaître derrière les talents naturels et les aptitudes acquises. Tant qu'il y aura une faculté de théologie au monde, — je le reconnais en toute franchise, — elle aura la tentation constante de se substituer au Saint-Esprit. Mais la tentation est déjà à moitié vaincue lorsqu'elle est exactement discernée et qu'on la tient à distance avec fidélité. Puissions-nous tous laisser une place toujours plus grande à l'Esprit créateur et vivifiant; puissions-nous ne poursuivre aucun autre but que celui de devenir de jour en jour davantage des ministres, des serviteurs, et dire à notre Maître : « Rien que par toi, rien que pour toi! »

BIOGRAPHIE

Jean-Louis Micheli.

CINQUIÈME ARTICLE

Les quinze années qui suivirent ce séjour de Montreux, où, sous l'influence de Louis Meyer et d'Adolphe Monod, Micheli avait appris à connaître personnellement son Sauveur, furent, nous l'avons vu, des années de grande activité dans les sens les plus divers. Notre frère avait cherché à réaliser dans sa vie le bel adage : « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Ecoles, missions évangéliques, œuvres de bienfaisance, visites pastorales, politique cantonale, administration municipale, etc., avaient pris tous ses instants, et dans toutes ces sphères il avait apporté une action consciencieuse et réfléchie. Dans ses voyages, pendant ses longs séjours à l'étranger, il ne demeurait point inactif. Il étudiait les hommes et les choses, et partout

il cherchait à répandre soit par la parole, soit par l'exemple, la connaissance de Christ. A Rome il enseigne la grammaire française du père Girard et donne des leçons de récitation à un jeune Romain, ou y prend part à l'activité du pasteur allemand et lui vient en aide dans ses fonctions de prédicateur; à Palerme il s'occupe à réunir chaque dimanche dans sa demeure les protestants disséminés dans la ville et ses alentours, auxquels M. Pasquet[1], précepteur de ses enfants fait un culte; à Menton, dans un premier séjour, il dirige de concert avec d'autres amis une petite école du dimanche; quelques années plus tard il y devient par sa bienveillante sollicitude un moyen de conversion pour un jeune Allemand qui y passait l'hiver et auquel chaque jour il envoie, avec des fruits et des fleurs, quelque parole de l'Ecriture. Est-il fatigué, écrasé, il se retire à Vevey, auprès de sa sœur. Dans cette petite tourelle du château de l'Aile[2], où nul ne vient le déranger, où il peut penser et méditer à son aise, il y passerait volontiers des journées entières, mais n'a-t-il pas à Vevey comme ailleurs à faire l'œuvre de son Dieu; il secouera donc sa fatigue et il ira puiser des forces nouvelles dans la chambre du pauvre, auprès du lit de l'affligé. Tel nous le suivons dans l'hospice du Samaritain auprès de Pietro : — c'était un tailleur de pierre italien. Il travaillait au chemin de fer, lorsqu'il fut à moitié écrasé par un éboulement de terrain. Transporté dans le petit hôpital, Micheli l'y rencontra. La nature naïve et intelligente du jeune malade le frappa. La connaissance fut bientôt faite et chaque jour Micheli alla s'asseoir une heure auprès du blessé. Avant de lui parler de l'Evangile il voulut gagner son cœur. Il lui témoigna de l'intérêt, de la sympathie, s'occupa de le distraire, et apprenant que son village d'origine n'était pas éloigné du lieu où Manzoni a placé l'histoire de ses *Fiancés*, il lui lut d'un bout à l'autre ce livre qu'il regardait comme un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Pietro suivit avec un intérêt croissant cette lecture faite dans sa langue. Il y retrouvait quelque chose de la patrie, comme un souffle de l'air natal. Puis la trame du roman, le développement des caractères le passionnaient; l'*Innominato* surtout, ce brigand qui se convertit, le remua[1]. Aux *Promessi sposi*, Micheli ajouta la lecture et le don d'un Nouveau Testament italien. Il fut accepté avec plaisir. Pietro le lut et le relut sans prévention et avec fruit. Quelques mois plus tard, il quittait Vevey avec un membre de moins, mais à bien des égards un nouvel homme. Il emportait dans son cœur le souvenir de Micheli et celui de la diaconesse dévouée qui l'avait entouré de soins. Dans l'été de 1863, Micheli se trouvait en passage près du village de Pietro. Il voulut le voir dans sa modeste chaumière. Ce fut une vraie ovation. Parents et amis de Pietro, le curé en tête, voulurent fêter le bienfaiteur du blessé. C'étaient des repas copieux qui se succédaient d'heure en heure. On voulait le retenir; une visite ne suffisait pas, il fallait un *séjour*, et un séjour au presbytère. Micheli ne put accepter ces offres du cœur. Au départ, le curé, bon vieillard, après maintes questions sur les diaconesses protestantes et sur leur organisation, serra avec émotion les mains de Micheli et lui dit: « Mon paroissien a trouvé plus que la santé du corps, il a trouvé la santé de l'âme, dans votre petit hôpital. » L'autre jour encore, Pietro écrivait à Micheli et Micheli écrivait à Pietro. Chaque année quelques petits fromages, quelques fruits de son jardin rappelaient à notre frère la vivante reconnaissance de son humble ami. Un des garçons de Pietro porte le nom de *Micheli*.

Vers 1860, une préoccupation nouvelle s'empara de l'esprit de notre frère. Genève

[1] Actuellement pasteur à Ferney.

[2] «J'ai retrouvé mon nid paisible... Dans le calme absolu de ma chambrette de Vevey, tout est facilité. » (Octobre 1862.)

[1] Voir sur les *Fiancés*, ce que Micheli a écrit dans le *Chrétien évangél.*, année 1873, pag. 567 et suiv.

grandissait et il ne pouvait parcourir ses rues sans rencontrer souvent quelqu'une de ces pauvres créatures qui y étalent au grand jour la livrée de l'infamie. Il se rappela que son Sauveur avait eu pitié des femmes perdues, et il voulut travailler à leur relèvement. Il fit de la *Semaine religieuse* la confidente de sa pensée, et dans plusieurs articles il insista sur la nécessité d'ouvrir à Genève « une modeste habitation dont la porte ne fût jamais refusée aux repenties. » — « Là elles sonneraient, ajoutait-il, et la charité chrétienne leur viendrait ouvrir. Dans cette atmosphère pure, elles pourraient pleurer sans qu'on se moquât d'elles; elles apprendraient à prier, et s'assureraient qu'il y a au monde des êtres qui ne les méprisent pas toujours. » L'appel de Micheli trouva un écho. De divers côtés on s'occupait des moyens de venir en aide aux femmes tombées, et deux ans après le *Refuge de Genève* était fondé. Micheli s'en occupa avec amour, et presque chaque semaine on le voyait se rendre à Jargonnant, non pour faire un culte à ces jeunes filles, mais pour leur lire des choses intéressantes ou amusantes[1]. Il pensait avec raison que de saines distractions étaient à leur place dans cette vie austère. En 1869 il plaida la cause des refuges dans une séance tenue au Casino sur le christianisme et le vice. Cette belle conférence fut publiée l'année suivante dans la *Revue chrétienne*. « J'ai mis là, écrivait Micheli à un ami, tout ce qui me tient le plus à cœur sur un sujet où j'ai toujours trouvé le monde d'une souveraine injustice. Je suis sûr que vous accorderez votre sympathie aux œuvres de relèvement et les défendrez au besoin si on les attaque devant vous. »

Une classe de personnes à laquelle Micheli voua aussi de plus en plus son affection et dont il se constitua le sympathique avocat est celle des serviteurs. Dans sa correspondance avec ses amis ou avec les membres de sa famille, dans son journal, dans ses comptes-rendus de livres, il aime à les relever, à les défendre, à revendiquer hautement leurs droits. Chaque fois que l'occasion s'en présente, il a pour eux une parole aimable, un mot d'encouragement. Dans son intérieur il les traite avec les plus grands égards, il veille à leur bien-être et jamais n'oublie que le maître a charge d'âme auprès de ses serviteurs. Aussi, comme il est aimé par eux, servi avec une affectueuse tendresse. A propos du livre intitulé *Maîtresse et servante*, par l'auteur de *John Halifax*, Micheli a traité la matière avec beaucoup de délicatesse et de franchise. On ne saurait laisser ces pages enfouies dans la feuille éphémère où elles furent originairement publiées[1]. Elles méritent d'être relues et méditées avec soin.

« En traduisant ce livre, écrit-il, M. Pichot aura rendu service à bien des familles. — Ils sont si importants, les rapports entre maîtres et domestiques! Ils peuvent être la source de cruelles amertumes, mais aussi de douces jouissances.

» Nos serviteurs ne sont pas parfaits sans doute. Certes, s'ils le devenaient par le fait seul de la domesticité, cette profession jouirait d'un grand privilége. A eux serait la belle part. Non, ils sont hommes avec leur part de défauts comme vous et moi; mais j'ai acquis la conviction qu'on est très souvent injuste à leur égard.

» En supposant *a priori* chez vos domestiques des sentiments purement mercenaires, en les traitant comme si ces sentiments étaient les leurs, vous les leur imposez en quelque sorte, et leur faites un grand mal. Et le fossé entre les deux classes de la société, fossé que nulle part il ne serait si doux, si facile de combler, va s'élargissant toujours

[1] « En fait d'œuvres, écrit Micheli en juin 1866, j'ai donné mon cœur au Refuge; j'y vais souvent. Ces jeunes filles me témoignent une sincère affection. Je leur ai lu régulièrement pendant quelques semaines; ma poitrine assez irritée m'a obligé de suspendre, mais je m'occupe d'elles d'autres manières. »

[1] *Bien public*, 12 et 19 octobre 1872. Cet article était destiné aux maîtres et aurait demandé une contre-partie, que Micheli n'a point écrite.

davantage. Notre époque est spécialement répréhensible sur ce point-là.

» Je prends pour exemple un détail facile à constater, le logement. Comparez les chambres des domestiques dans les anciennes et dans la plupart des nouvelles maisons. Je ne puis m'empêcher de relever chez certains architectes une singulière inconséquence. Ils feront hautement profession de leurs principes humanitaires, discourront à quelque tribune sur le sort des classes ouvrières.... Certes, on aurait au moins le droit de s'attendre à ce que, dans les maisons qu'ils construisent, il y ait, pour les domestiques, des logements salubres, avec un certain degré de confort. Nullement. Il semblerait parfois qu'on n'y ait pas pensé, et que, la maison terminée, on se soit dit : A propos, et les domestiques? Alors on organise un diminutif d'alcôve dans la cuisine déjà petite, un réduit sous l'escalier, une soupente étouffée, et l'on s'étonnera que, logés ainsi, ils aient facilement un peu d'humeur.

» Et puis vienne la maladie! Comment voulez-vous soigner là une fluxion de poitrine, une fièvre bilieuse? C'est impossible.

» Mais, dit une dame, j'habite une maison moderne, et mes femmes y sont bien logées; il ne s'agit que de savoir leur consacrer une chambre qui ne leur était pas destinée. Sont-elles malades, mon médecin les soigne comme moi-même.... » Vous faites cela; eh bien, vous êtes de braves gens. Deux mots de plus alors sur le sujet, puisque nous paraissons devoir nous entendre. Votre médecin est sans doute très habile, peut-être le meilleur de la contrée; est-ce celui en qui votre bonne a confiance? Vous le savez, cette confiance-là ne se commande pas. — Mais passons. Que ce soit ou non le vôtre, recommandez-lui de ne pas lui faire des visites trop écourtées. Quand vous êtes malade vous-même, il demeure longtemps auprès de vous, causant de choses et d'autres.

» Vous vous assurez, madame, que les ordonnances du médecin sont bien exécutées, que Jaqueline a le régime qui lui convient; mais, n'est-il pas vrai, vous ne vous bornez pas à cela? Vous venez vous asseoir à son chevet, et lui proposez une lecture; ou mieux encore, en causant avec elle vous gagnerez sa confiance. Peut-être cette maladie vous montrera-t-elle combien peu vous connaissiez votre femme de chambre, combien vous étiez demeurée étrangère à ses intérêts de famille, à son caractère, à sa manière de concevoir les choses.... L'égoïsme de notre cœur naturel se manifeste souvent avec une naïve crudité dans les rapports avec nos domestiques. Le cocher, c'est un homme qui soigne plus ou moins bien nos chevaux; la cuisinière, une personne qui réussit plus ou moins bien dans les entremets ou les fritures, etc.; nous leur parlons poliment, amicalement, je veux le croire, mais souvent nous ne nous intéressons chez eux qu'à ce qui nous touche, nous, et non à ce qui les touche eux-mêmes. Nous serons sévères pour des minuties qui heurtent nos goûts particuliers, et fermerons les yeux sur des torts de fond dont le service ne souffre pas. Prenons-y garde, c'est très grave. Cela rappelle ces mères imprudentes qui rient de l'air contrit de leur enfant devant les débris d'une assiette de deux sous, et qui le grondent vertement si cette assiette est du Japon.

» Lorsque saint Paul veut qu'avant tout l'on « ait soin des siens, » il n'exclut pas, je pense, les domestiques. Je connais des dames qui visitent telle et telle pauvre famille, qui y sont adorées pour leur affabilité, leur bonté prévenante, et qui échangent à peine quelques rares paroles avec leur femme de chambre. Il semblerait, pour certaines gens, que les domestiques forment une caste à part, envers laquelle on n'a point les mêmes obligations. Des hommes très polis avec leurs fournisseurs, leurs ouvriers, les soldats de leur compagnie, et qui ne les rencontrent pas sans tirer le chapeau, n'auront pas l'idée de dire bonjour à la domestique d'un ami qui ouvre la porte. Cela est si vrai que si, lui trouvant un jour mauvaise mine, vous lui

nandez avec intérêt de ses nouvelles, elle
łit avoir mal entendu... Cela m'est arrivé
s d'une fois.

» Mais, s'écrie peut-être quelque lecteur
i m'a laborieusement suivi jusqu'ici, ce
nsieur nous débite là des choses de l'autre
nde! Est-ce que les domestiques se préoc-
)ent de tout ça? Ils servent pour leur ar-
it, et ne demandent rien d'autre. Cette
nière de voir fait à la société un véritable
l. Heureusement qu'elle n'est pourtant
i générale; bien des cœurs me compren-
nt. N'est-ce pas, vous sentez qu'en suppo-
it quelqu'un capable d'une affection désin-
essée, on relève son moral; n'est-ce pas
'il est doux de vivre sur un pied de con-
nce, et de savoir que quand votre mari ou
s enfants sont malades, ils sont soignés avec
véritable attachement?

» Sans ce lien, le culte de famille est bien
id, bien formaliste; mais avec ce lien, il revêt
elque chose de fraternel dont l'influence bé-
réagit journellement sur les rapports entre
habitants du foyer. Une fois engagé dans
te voie, on y marchera avec une satisfac-
n singulière, prenant conseil de son cœur
i, dans ces choses-là, se trompe rarement.

» Si nous écoutons simplement la voix du
ur, nous nous dirons que tant qu'ils nous
vent, nos domestiques n'ont pas d'autre
ez eux que le nôtre; qu'il faut donc qu'avec
e certaine liberté ils puissent y recevoir
spitalièrement leur famille, leurs amis. Su-
te va voir vos pauvres, leur porter vos
ns, quelques mets de votre table, c'est bien,
is il faut trouver naturel qu'elle ait aussi
siens, et si, un peu attardée auprès d'un
evet de malade, ou dans une maison de
uil, elle rentre après l'heure, vous vous
cueillerez avant de lui faire une observa-
n, de peur que votre égoïsme n'y domine,
que vous n'ayez à rougir de vous-même
culte du soir. Avons-nous eu tort sur ce
rain-là ou sur tout autre? reconnaissons-le
nchement avant ce culte, ce sera un de
s meilleurs résultats.

» Et puis, dans l'un de ces jours de bonheur pour une famille, où le fils arrive sain et sauf d'un long voyage, où le petit-fils vient d'obtenir un grand succès d'étude, alors qu'on va secrètement allumer sa lanterne, et que, descendant à la cave par l'escalier dérobé, on en remonte deux ou trois vieilles bouteilles pour boire à la santé du lauréat, suivez une bonne impulsion qui vous dira : Prends-en quelques-unes pour la table de la cuisine; tu sais que tes domestiques s'associent sincèrement à ta joie.

» Nulle part vous n'aurez plus besoin de consulter votre cœur et vos sentiments les plus délicats que dans ce qui tient à leur santé, aussi je reviens sur ce sujet. Vous vous intéressez à celle de votre servante par pure amitié, sans aucune arrière-pensée, mais mettez-vous à sa place : n'est-il pas naturel qu'elle vous croie avant tout impatient de la voir reprendre sa besogne? Eh bien, plus vos relations avec elle auront été ce qu'elles doivent être, et moins cette idée-là s'imposera à son esprit. — La position des domestiques est bien difficile à cet endroit-là.

» En général, les serviteurs ne craignent pas la peine, ils feront même volontiers ce qui est en dehors de leur service, si on le leur demande amicalement. Mais, comme corrélatif naturel, il faut que nous leur diminuions cette peine dès qu'ils ne sont pas bien, ou qu'ils ont dans le voisinage un parent ou un ami malade; il faut qu'autant que faire se peut ils aient leur temps à eux le dimanche. Se présente-t-il quelque travail imprévu, inévitable, un mot obligeant arrange tout : « Mon pauvre ami, je sais que vous auriez aimé avoir votre dimanche libre, je suis chagriné pour vous comme pour moi, de ce contre-temps. » Ces simples paroles allégeront de moitié le fardeau, et la bonne volonté qu'elles évoqueront fera le reste. Tout au rebours, le joug pèsera doublement si une pure préférence, un caprice vous fait donner ce jour-là une peine qu'il eût été facile de remettre au lendemain.

» Rien ne gagne le cœur comme les égards, en toute position, mais combien plus envers un subordonné ?

» Oui, ayons des égards, des attentions ! Allégeons le plus possible le lourd fardeau de la domesticité, saisissons toutes les occasions de faire oublier cette constante dépendance d'autrui ! J'en suis peut-être plus préoccupé que d'autres, parce que j'aurais été, je le sens, un détestable domestique. — Le coup de sonnette, oh ! le coup de sonnette ! Quelle que soit la main qui l'agite, elle a quelque chose de péremptoire. Il faut quitter ce qu'on fait, subitement, comme au feu, sous peine d'un second coup plus fort, sous peine d'entendre la porte s'ouvrir, et monsieur, d'ailleurs si bon, crier du haut de l'escalier : Ah çà, Françoise, êtes-vous sourde ?

» J'appelle de tous mes vœux un progrès de l'acoustique, en sorte qu'elle puisse dire : Finissez ce que vous faites, je puis attendre ; — ou bien : Je suis fâché de vous déranger, mais cela presse. La sonnette ne dit rien de tout cela ; elle ne connaît pas les nuances, les inflexions de voix.

» Je m'arrête, non qu'il n'y eût encore beaucoup à dire, mais j'ai suffisamment abusé de mon rôle de critique [1]. »

Les nouveaux devoirs que Micheli avait ajoutés à ses occupations régulières lui occasionnèrent une fatigue si extrême qu'elle devint un état maladif. Elle aboutit à un épuisement du cerveau qui fut pour lui pendant les dernières années de sa vie une douloureuse croix. Malgré un repos complet qu'il prit dans l'hiver de 1862 à 1863, il dut absolument songer à carguer ses voiles. Il se démit peu à peu de divers comités, ne visita plus guère que les malades anciennement connus, renonça à la direction de l'école évangélique et quitta en 1865 la mairie de Jussy. Il réserva ses forces pour ses œuvres individuelles, qu'il pouvait faire à son heure, et pour le travail de cabinet.

Les dix dernières années de la vie de Micheli ont été, en effet, très fécondes en travaux littéraires. Pour obéir au devoir présent il avait su renoncer à ses chères études de littérature comparée ; mais quand la fatigue et une poitrine délicate le forcèrent à garder souvent la chambre, il se remit joyeusement au travail. Il ne voulut pas cependant faire de l'étude pour l'étude, mais être utile par sa plume puisqu'il ne pouvait plus l'être par son activité extérieure ; aussi tout ce qu'il a produit avait un caractère d'œuvre chrétienne. Ce sont de petits opuscules pour les enfants, quelques-uns traduits très librement de l'anglais et de l'allemand, de gracieuses réclames pour des œuvres chères à son cœur, de nombreux comptes-rendus d'ouvrages, quelques articles sur des sujets où l'on sent vibrer son cœur et sa conscience, des notices biographiques, des récits missionnaires. — Micheli, doué d'une grande finesse d'esprit, avait un don spécial pour la critique littéraire, mais il refusa invariablement de rendre compte d'ouvrages qui lui déplaisaient. Il n'aimait pas à imprimer du mal de personne, et puis il sentait qu'une certaine verve satirique s'éveillait bien vite au contact de certains livres, et qu'il y avait là un piége.

L'attrait passionné que Micheli avait éprouvé autrefois pour la poésie (il savait être charmant poëte à son heure) ne le quitta jamais. Mais il fallait que ce fût de la vraie poésie. Aucune faute, aucune faiblesse de versification n'échappait à son oreille, mais aussi aucune vraie beauté ne le laissait indifférent. Quand il trouvait à jouir, il jouissait

[1] A ces idées sur les relations de maîtres et de serviteurs, se rattachait chez Micheli une profonde répugnance pour certaines distinctions exprimées par les mots de *gens comme il faut*, haute classe, basse classe, etc. Il n'aimait pas qu'on le mît en avant pour sa *position sociale*. Il s'en exprime à plusieurs reprises dans ses lettres et surtout dans ces lignes à un charmant conteur : « J'ai presque envie de vous chercher querelle sur cette expression *comme il faut*. Telle qu'on l'emploie d'ordinaire, elle m'est antipathique aussi bien que la livrée. Que de gens comme il faut et qui sont d'un bout à l'autre comme il ne faut pas être, et vice versa.... ! »

vec plénitude. «On accusait parfois, écrivait-à un ami, une dame de ma connaissance e se montrer un peu difficile quand il y avait n dessert. Elle avait coutume de répondre: › me passe parfaitement de bonbons, mais l'on m'en donne, je tiens à ce qu'ils soient ons; de mauvais bonbons, c'est une anomae. Je suis pour les vers exactement comme adame*** pour ses bonbons.» Aussi, comme savait exprimer son admiration lorsqu'il ncontrait de beaux vers; mais comme il tait implacable lorsqu'il rencontrait « ces njambements forcés, ces césures supprimées n'affectionnent quelques poëtes du jour! » qu'on lise ses critiques des *Rayons perdus* u des *Stoïques* de Mlle Siefert et l'on trouera regrettable qu'à côté de tant de choses xcellentes accomplies par Micheli, il n'ait as consacré ses belles années à l'enseignement littéraire.

Il faut ajouter que Micheli se montrait très évère pour le choix des lectures. Autant il avait admirer dans toutes les langues et dans es écrivains de toutes les communions les hoses bien dites et noblement senties, autant l avait horreur de cette littérature malsaine ont on remplit aujourd'hui les pages de nos randes revues. Quand il s'agit de ces productions-là, sa plume s'aiguise, elle devient ranchante, ou plutôt il les met de côté et les aie de silence. Il avait écrit sur ce sujet un etit article auquel il tenait fort, et qui 'a jamais paru, dans lequel il conjurait les aris de veiller sur les lectures qu'ils conseilnt à leurs femmes. Nous le donnons ici, ersuadé que si Micheli vivait encore il nous n remercierait. Il devait porter ce titre: *eunes femmes et jeunes filles:*

.....« Une jeune fille se marie; dès lors l'inex dont étaient marqués pour elle quantité e livres, cet index est levé. Romans pasionnés, sensuels, comédies graveleuses, etc., out lui semble permis, et son mari est paris le premier qui place devant elle cette angereuse pâture.

» Ce qu'on appelle communément un « mauvais livre, » ne convient à personne; homme comme femme, vieille dame comme adolescent feraient également bien de s'en abstenir. Ces choses-là sont toujours fâcheuses. Nul ne saurait se vanter de les lire impunément; et je me représente le démon tentateur, l'antique ennemi de nos âmes, souriant de joie quand il voit entre nos mains un roman de***. Mais s'il est une catégorie de personnes pour qui ces lectures offrent un péril particulier, ne seraient-ce pas précisément les jeunes mariées? Oui, il y a tel livre que je verrais lire, non sans répugnance, mais avec moins d'inquiétude par telle jeune fille que par madame sa sœur aînée; et je ne fais point là de paradoxe. A la rencontre de certains passages, la jeune personne, avec un vague instinct que cela ne la regarde pas, passe outre, comme elle passe sur les citations latines; mais pour la femme, le voile de gaze est enlevé: la citation latine est devenue du français; elle comprend.

» Oh! maris imprudents qui trouvez un plaisir détestable à l'étonnement de votre femme en face de ces choses, qui vous complaisez à satisfaire une curiosité malsaine, y avez-vous jamais réfléchi? Je suis persuadé que si l'on remontait à l'origine de ces passions de quarante ans, dont les physiologistes du sexe parlent tant, on la trouverait dans ces romans voluptueux.

» C'est une satisfaction de l'esprit, souvent remarquée, que celle de conduire un ami dans une contrée connue de nous, nouvelle pour lui, et dont, comme on dit, nous lui faisons les honneurs. Est-ce que tel mari céderait inconsidérément, coupablement, à un sentiment analogue?...

» Les études des jeunes gens, la lecture des classiques, et tant d'autres causes enlèvent, hélas, de bien bonne heure, chez la plupart, le vernis de l'innocence. Supposant chez leur femme les mêmes associations d'idées que chez eux, plusieurs ne croient plus d'avance à la chasteté dans le mariage. Initiée aux mystères de la vie conjugale, leur

compagne leur semble initiée par là même à toutes les idées qui ont cours dans Cythère et dans Paphos, tandis que cette chasteté parfaite de l'épouse est un des traits qui proclament de la manière la plus touchante la *divine* institution du mariage. Soyez certains qu'il y a des choses qu'une femme mariée, une mère de famille ignorera toujours, si le mariage seul doit les lui apprendre.

» Maris! respectez votre innocente compagne, respectez la mère de vos filles, et tenez loin, bien loin d'elle la coupe empoisonnée d'une littérature plus que légère!.... »

LOUIS RUFFET.

(La fin au numéro prochain.)

ETUDES BIBLIQUES

Les prédications de M. Moody[1].

SECOND ARTICLE

Nous avons déjà relevé (pag. 398) le rôle de l'imagination dans les discours de M. Moody, et la tendance de cet orateur à revêtir les récits bibliques d'une forme dramatique propre à leur donner du relief. Comme c'est là un des éléments importants de sa popularité, qu'il nous soit permis d'en donner quelques exemples.

« Christ approchait de la ville de Jéricho. Assis au bord du chemin était un pauvre mendiant aveugle. Il y a des années qu'on le voit là; peut-être est-ce un de ses enfants qui l'y mène, il se peut aussi qu'il ait eu un chien. Il s'est assis là, année après année, répétant son cri monotone: « Donnez un sou au pauvre » aveugle. » Un jour qu'il était à son poste, un homme descendait de Jérusalem. Apercevant le pauvre aveugle, il s'assit auprès de lui et dit :

» — Bartimée, j'ai de bonnes nouvelles à t'annoncer.

» — Quoi donc?

» — Il y a en Israël un homme qui pourrait te rendre la vue.

» — Oh! non, dit l'aveugle, il n'y a pas chance que je recouvre la vue, je suis né aveugle. Un aveugle-né ne recouvra jamais la vue. Je ne verrai jamais dans ce monde; dans le monde à venir, peut-être! Il faut que je me résigne à être aveugle ici-bas.

» — Cependant, reprend son interlocuteur, laisse-moi te dire, j'étais l'autre jour à Jérusalem, et le grand prophète galiléen s'y trouvait, et j'ai vu un aveugle de naissance qui avait été guéri. Je n'ai jamais rencontré d'homme qui eût une meilleure vue; il n'a pas besoin de lunettes, il voit parfaitement.

» Alors, pour la première fois, l'espérance s'éveilla dans le cœur de Bartimée, et il demanda :

» — Comment cela s'est-il fait?

» — Voici. Jésus a craché à terre, il a fait de la boue et lui en a mis sur les yeux. Puis il l'a envoyé se laver dans l'étang de Siloé, et pendant qu'il y allait, il a reçu une paire de bons yeux. J'ai causé avec lui; il n'y a pas dans tout Jérusalem un homme qui ait meilleure vue.

» — Combien s'est-il fait payer? dit Bartimée.

» — Rien. Il n'a été question ni d'honoraires, ni de note de médecin. Cet homme a été guéri gratis. On n'a qu'à lui dire ce dont on a besoin. Il n'est pas nécessaire de lui envoyer un comité influent ou une députation. Les pauvres sont aussi bien reçus que les riches.

» — Comment s'appelle-t-il? dit Bartimée.

» — Jésus de Nazareth. Et si jamais il vient de ce côté, ne va pas le laisser passer sans lui soumettre ton cas.

» — Soyez tranquille! répond l'aveugle. Il ne passera pas ici sans que je cherche à m'approcher de lui.

» Un ou deux jours après, on le mène de-

[1] Voir sur ce sujet: *MM. Moody et Sankey, leur œuvre*, choix de discours de M. Moody, par Mme Massebiau-Boissier, Lausanne, Arthur Imer, éditeur, 1875.

hors et il prend position à sa place accoutumée, en demandant comme toujours de l'argent. Tout à coup il entend le bruit d'une foule en marche, et il se met à crier :

» — Qui est-ce? Dites-moi, qui est-ce?

» Quelqu'un répondit que c'était Jésus de Nazareth qui passait. Bartimée, en entendant cette réponse, se dit à lui-même : « Mais c'est » là cet homme qui rend la vue aux aveu» gles. » Et il éleva la voix, criant :

» — Jésus, fils de David, aie pitié de moi!

» Je ne sais pas qui ce fut, Pierre, peut-être, qui lui dit :

» — Chut! tiens-toi tranquille!

» Il pensait que le Seigneur s'en allait à Jérusalem pour être couronné roi, et qu'il n'aimerait pas à être dérangé par un pauvre mendiant aveugle. Oh! on ne connaissait pas le Fils de Dieu, quand il était ici-bas. Il ferait taire toutes les harpes du ciel pour écouter prier un pécheur; c'est la musique qu'il aime le mieux. Mais Bartimée cria plus fort :

» — Fils de David, aie pitié de moi!

» Sa prière parvint à l'oreille du Fils de Dieu, comme il en sera toujours de la prière, et celui-ci demanda qu'on lui amenât cet homme.

» — Bartimée, prends courage, lève-toi, il t'appelle.

» Et il n'appelait jamais quelqu'un sans que ce fût pour lui donner quelque chose de bon. Pécheur, souviens-toi de cela ce soir. On amena l'aveugle à Jésus. Le Seigneur lui dit :

» — Que te ferai-je?

» — Seigneur, que je recouvre la vue!

» — Tu l'auras, dit le Seigneur. — Et à l'instant ses yeux s'ouvrirent.

» J'aurais aimé à me trouver là pour voir cette scène merveilleuse. Le premier objet que rencontra son regard fut le Fils de Dieu lui-même; et maintenant, dans cette foule qui applaudit, personne n'élève la voix aussi haut que ce pauvre aveugle qui a recouvré la vue. Il glorifie Dieu, et il me semble que je l'entends chanter : « Hosannah au Fils de » David! » plus délicieusement encore que M. Sankey ne pourrait le faire.

» Pardonnez-moi si maintenant j'exerce un peu mon imagination. (M. Moody ne fait que cela depuis un quart d'heure.) Bartimée entre à Jéricho en se disant : « Il faut que j'aille » voir ma femme pour lui raconter tout cela. » Le voilà qui s'engage dans la rue. Il rencontre un homme qui passe à côté de lui, fait encore quelques pas, puis se retourne et dit :

» — Bartimée, est-ce toi?

» — Oui.

» — Il me semblait bien, mais je ne pouvais en croire mes yeux. Comment as-tu recouvré la vue?

» — Oh! c'est bien simple. J'ai rencontré Jésus de Nazareth hors de ville, et je lui ai demandé d'avoir pitié de moi.

» — Jésus de Nazareth? Quoi! est-il venu de nos côtés?

» — Oui, il est à Jéricho. Il se dirige justement vers la porte de l'ouest.

» — J'aimerais le voir, dit cet homme.

» Et il se met à courir le long de la rue. Mais il ne parvenait pas à apercevoir Jésus, quoiqu'il se dressât sur la pointe des pieds, étant de petite taille et la foule étant considérable. « Ah! se dit-il, je ne vais pas me tenir » pour battu. » Il se remet donc à courir et grimpe sur un sycomore. « Si je parviens à » me hisser sur cette branche, droit au-dessus » de la route, il ne pourra passer sans que je » le voie. »

» Ce dut être un étrange spectacle que de voir l'homme riche grimper sur un arbre comme un petit garçon, et se cacher dans le feuillage où il pensait que personne ne le verrait; tout cela pour jeter un coup d'œil sur l'étranger en passage. Voilà la foule qui débouche sur la place. Il se met à chercher Jésus. Son regard se porte sur Pierre : « Ce » n'est pas lui. » Sur Jean : « Ce n'est pas lui. » Enfin son regard s'arrête sur Celui qui est plus beau que les fils des hommes : « C'est » lui! » Et d'entre les branches Zachée abaisse un regard étonné sur le merveilleux homme-Dieu.

» Enfin la foule arrive près du sycomore;

le Christ va continuer sa route. Non! il s'arrête, droit au pied de l'arbre; il lève la tête et dit:

» — Zachée, descends promptement.

» Je puis me figurer que sa première pensée fut : « Qui lui a dit mon nom? On ne m'a » jamais présenté à lui. » Ah! il le connaissait. Pécheur, Christ sait tout ce qui te concerne. Il connaît ton nom et ta maison. Il ne te sert de rien de te cacher; il sait où tu es. »

Ici se termine la partie dramatique du morceau sur Zachée; nous devrions nous arrêter. Mais M. Moody fait suivre ce tableau de quelques réflexions si sensées que nous ne résistons pas au désir de les citer. Elles serviront d'ailleurs à confirmer ce que nous disions dans un premier article au sujet des conversions immédiates.

« Il y a des gens qui ne croient pas aux conversions subites. Je voudrais qu'ils me dissent quand Zachée fut converti. Il était bien certainement dans ses péchés quand il monta sur l'arbre; il était bien certainement converti quand il descendit. Il faut qu'il se soit converti quelque part entre la branche et le sol. Il ne fallut pas beaucoup de temps pour convertir ce publicain....

» Quelqu'un demandera peut-être : Comment savez-vous qu'il fut converti? — J'estime qu'il en donna d'excellentes preuves. J'aimerais voir ici des témoignages de conversion aussi fructueux. Que quelques-uns d'entre vous, hommes riches, se convertissent et donnent la moitié de leurs biens pour nourrir les pauvres, je vous promets qu'on ne sera pas lent à croire à la réalité de votre conversion. Mais il y a des preuves encore plus convaincantes que celle-là. « Si j'ai fait » tort à quelqu'un en quelque chose, je lui » en rends quatre fois autant. » Excellente preuve, celle-là! Vous dites que les conversions subites ne tiennent pas? Celle de Zachée tint assez longtemps pour permettre à ce publicain de rendre le quadruple. Je me représente un de ses serviteurs allant chez un voisin le lendemain matin, pour lui remettre un chèque de cent livres.

» — Que voulez-vous que je fasse de cet argent?

» — Oh! mon maître vous a fait tort de vingt-cinq livres il y a quelques années; c'est une restitution.

» Voilà qui devait inspirer confiance dans la conversion de Zachée. J'aimerais qu'il se présentât ici quelques cas de ce genre; alors on cesserait de déclamer contre les conversions subites. »

Une remarque secondaire, à propos de ce morceau, sur toutes nos citations. Il eût été facile de corriger le texte en le traduisant. Il nous a paru plus intéressant de le rendre aussi fidèlement que possible, en conservant les répétitions, les équivoques, et tant d'autres défauts de style que le lecteur aura remarqués. N'oublions pas, en effet, que ces discours étaient, quant à la forme, des improvisations, et que M. Moody est un homme sans lettres, étranger à l'art de bien dire, un ex-marchand de chaussures qui ne se préoccupa jamais de faire de l'effet comme orateur. Il n'en est pas moins puissant pour cela.

Comme tous les prédicateurs populaires, M. Moody fait un grand usage de l'anecdote. La plupart de ses discours en sont émaillés. On a beaucoup admiré le bien-trouvé de ses récits, si propres à mettre en relief les vérités évangéliques, à les fixer dans la mémoire, et à les faire pénétrer dans la conscience et dans le cœur. M. Moody les enfile dans la trame de son discours, comme des perles dans un collier. Peut-être les prodigue-t-il un peu trop. Souvent aussi il étend outre mesure des récits qui, pour porter coup, demanderaient à être dits en peu de mots. L'impression en est affaiblie, sans compter le danger d'arrêter trop longtemps la marche des idées. Mais on envie presque ces défauts-là; c'est l'embarras des richesses.

Quelques-unes des anecdotes sont rapportées sur ouï-dire; la plupart sont les souvenirs personnels d'un homme qui a beaucoup vu, beaucoup agi, et dont la mémoire est prodigieuse. Toujours préoccupé de la

grande question du salut, M. Moody y rapporte tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend; sa provision d'anecdotes, de traits heureux, d'images, se grossit de tout ce qu'il rencontre sur son chemin. Je n'en veux pour preuve que le récit suivant, destiné à illustrer cette vérité, que celui qui a son trésor dans le ciel ne s'embarrasse pas des choses de la vie présente.

« Il y a quelques années, j'allais de Chicago à la Nouvelle-Orléans. Il y avait deux dames dans le même compartiment que moi. Elles avaient eu le temps de faire bonne connaissance lorsque le train s'arrêta à Cairo où descendait l'une d'elles, l'autre devant continuer jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Celle qui demeurait à Cairo dit à son amie :

» — Je voudrais que vous restassiez ici quelques jours avec moi; j'aime tant votre compagnie.

» — Je resterais volontiers, répondit l'autre, mais mes effets sont emballés et je les ai envoyés en avant. Je n'ai pas d'autres vêtements que ceux que je porte. Ils sont assez bons pour le voyage, mais je ne voudrais pas me présenter en société dans ce costume.

» Eh bien, il en est ainsi du chrétien. Il est ici loin de sa patrie, son trésor est parti en avant, et *tout est assez bon pour le voyage*. Si nos circonstances terrestres ne sont pas ce que nous voudrions, il ne faut pas trop nous en inquiéter; tout est assez bon pour le voyage. »

Dans le même discours, à propos du trésor dans le ciel, M. Moody raconte un autre incident personnel, instructif à plus d'un égard.

« Quand j'étais sur la côte du Pacifique, je passai mon premier dimanche à San-Francisco. Je me rendis à l'école du dimanche,... on me demanda de donner la leçon. Le sujet était : *Nos trésors dans le ciel.* On disposa la planche noire; n'étant moi-même qu'un piètre calligraphe, je passai la craie à l'un des moniteurs et je dis aux enfants :

» — Je désire que vous me nommiez quelques trésors terrestres. Qu'est-ce que les hommes aiment le mieux?

» — L'argent! cria quelqu'un.

» — Notez cela, dis-je au moniteur. Y a-t-il autre chose?

» — Les champs!

» — Notez cela.

» Il y eut d'étranges réponses. Un petit garçon s'écria : « Le rhum! » et peut-être était-il plus près de la vérité qu'aucun autre, car bien des hommes vendront âme et corps, biens et famille, tout ce qu'ils possèdent, pour boire. Quand le catalogue fut dressé, je demandai aux enfants de me faire une liste des trésors célestes. La première réponse fut « Jésus; » et en allant de l'un à l'autre nous trouvâmes que les trésors du ciel étaient beaucoup plus nombreux et beaucoup plus précieux que ceux de la terre.

» Le jeune homme qui notait les réponses était un inconverti. En parcourant du regard les deux listes pour les comparer l'une à l'autre, il resta comme pétrifié de honte.

» — Que j'ai été fou, se disait-il. Je suis venu sur cette côte du Pacifique, et j'ai dépensé tout mon avoir pour acquérir ces choses, toutes terrestres!

» Et là, devant cette planche noire, il fit vœu de passer le reste de sa vie à rechercher les choses qui sont en haut. »

Encore dans le même discours, pour faire toucher au doigt la folie des gens qui ne vivent que pour la terre :

« Un de mes amis alla faire visite à un riche fermier de l'Illinois pour l'intéresser à une œuvre de bienfaisance. Celui-ci le fit monter sur le belvédère de sa maison et lui dit :

» — Regardez là-bas, ces prairies ondoyantes, ces troupeaux de bœufs, ces chevaux, ces brebis, tout cela est à moi; c'est le fruit de mon travail.

» Puis il se tourna du côté de la ville, montra à mon ami des rues entières, de beaux édifices, une vaste halle portant son nom, et dit de nouveau :

» — Tout cela est à moi. J'étais pauvre quand je vins ici; c'est mon activité qui a produit tout cela.

» Mon ami (je soupçonne fort cet *ami* de n'être autre que M. Moody lui-même) ne disait rien; mais quand il eut tout vu, il leva solennellement la main vers le ciel.

» — Que possédez-vous là-haut? dit-il.

» La mine de son hôte s'allongea.

» — Où? demanda-t-il. Dans le ciel?... Je ne possède rien là.

» Hélas! il avait vécu pendant soixante-dix ans, il n'était plus bien loin de l'autre monde et il n'y possédait rien!

» — N'est-ce pas étrange, lui dit mon ami, qu'un homme sage et prévoyant comme vous puisse vivre pour le présent, et dépenser un temps qui ne lui appartient pas, pour mourir comme un mendiant et entrer pauvre dans l'éternité?

» Quelques mois après, cet homme mourait comme il avait vécu, et ses biens passaient à d'autres. »

On ferait un joli recueil, bien utile aux moniteurs d'écoles du dimanche, pour ne pas dire aux prédicateurs, en rassemblant les anecdotes de M. Moody. Plus qu'une pour finir. Elle a pour but de montrer que le sentiment du péché est nécessaire au salut, et elle offre cet intérêt particulier qu'elle nous fait voir l'évangéliste à l'œuvre dans des circonstances toutes spéciales. On lui avait demandé de prêcher dans une prison.

« Il n'y avait point de chapelle dans cette prison, et je devais parler à des gens renfermés dans leurs cellules. Il fallait se tenir devant une petite balustrade en fer à l'extrémité d'un long corridor, et parler à trois ou quatre cents personnes dont aucune n'était visible. La tâche n'était pas facile; je n'avais jamais encore prêché à des murs tout nus.

» Quand ce fut fait, je désirai voir à qui j'avais parlé et comment on avait reçu l'évangile. J'allai à la première porte et, regardant par le guichet, je vis des hommes jouant aux cartes. Je suppose qu'ils avaient joué tout le temps.

» — Eh bien, leur dis-je, où en êtes-vous ici?

» — Oh! nous ne voudrions pas que vous eussiez une mauvaise opinion de nous. De faux témoins ont dit des mensonges; voilà comment il se fait que nous sommes ici.

» — Oh! dis-je, Christ ne peut sauver personne ici; il n'y a personne de perdu.

» Je passai à la cellule suivante.

» — Eh bien, mon ami, où en êtes-vous?

» — Oh! répondit le prisonnier, l'homme qui a fait le coup me ressemblait beaucoup, et l'on m'a pris à sa place.

» Il était innocent, lui aussi. Je passai à la cellule suivante.

» — Où en êtes-vous?

» — Eh bien, voici l'affaire. Nous sommes tombés dans une mauvaise société et l'homme qui a fait le coup s'en est tiré, et c'est nous qu'on a arrêtés; mais nous n'avons rien fait.

» Je passai à la cellule suivante.

» — Où en êtes-vous?

» — Notre affaire ira en tribunal la semaine prochaine, mais on n'a rien contre nous, et nous serons acquittés.

» Je visitai presque toutes les cellules, la réponse était partout la même; ils n'avaient jamais rien fait. De ma vie je n'avais vu autant d'hommes innocents réunis sous le même toit. Les magistrats seuls étaient à blâmer. Ces hommes se drapaient dans les haillons sordides de leur propre justice, et il y a six mille ans que c'est la même histoire. Je finis par être découragé en constatant que, cellule après cellule, partout je ne trouvai que gens avec des excuses prêtes. Quant à ceux qui n'en avaient point, le diable les aidait à en fabriquer. J'avais presque achevé le tour de la prison, lorsque j'arrivai à une cellule où un homme était assis, les coudes sur ses genoux, la tête entre les mains.

» — Qu'avez-vous? lui dis-je.

» Il leva la tête; c'était l'image du remords et du désespoir.

» — Oh! mes péchés, mes péchés! C'est plus que je n'en puis porter!

» — Que Dieu en soit béni! répliquai-je.

» — Quoi! dit-il, êtes-vous celui qui nous a fait le sermon?

» — Oui.

» — Ne disiez-vous pas que vous étiez notre ami?

» — Certainement.

» — Et vous êtes bien aise que j'aie plus de péchés sur la conscience que je n'en puis porter?

» — Je m'explique. Si votre fardeau est trop lourd pour vous, ne voulez-vous pas le donner à quelqu'un qui pourra le porter à votre place?

» — Qui ça?

» — Le Seigneur Jésus.

» — Il ne veut pas porter mes péchés.

» — Pourquoi pas?

» — J'ai péché contre lui toute ma vie.

» — Peu m'importe! Le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché.

» Après avoir conversé quelques instants avec lui :

» — Prions, lui dis-je.

» Il s'agenouilla d'un côté de la porte, tandis que je m'agenouillais de l'autre côté, et je lui dis :

» — Vous, priez!

» — Oh! dit-il, ce serait un blasphème pour moi que de prier Dieu.

» — Vous allez prier Dieu, lui dis-je.

» Alors, comme le péager, il éleva la voix et s'écria :

» — O Dieu! aie pitié de moi, qui suis un vil misérable!

» Je lui tendis la main au travers du guichet, et comme nous échangions une poignée fraternelle, je sentis tomber sur ma main une larme qui me brûla jusqu'au fond de l'âme. C'était une larme de repentance. Le pauvre homme se croyait bien perdu. Alors je l'engageai à croire que le Christ était venu pour le sauver. Je le laissai encore dans les ténèbres.

» — Je serai à l'hôtel, lui dis-je, entre neuf et dix heures, et je prierai pour vous.

» Le lendemain matin, avant de repartir pour Chicago, j'allai le voir. Au premier coup d'œil je m'aperçus que le remords et le désespoir avaient disparu. La physionomie du prisonnier rayonnait d'une lumière céleste. Les larmes de la joie avaient remplacé celles du désespoir.

» — Racontez-moi cela, lui dis-je.

» — Eh bien, je ne sais pas quelle heure il était, environ minuit, je crois. J'avais été longtemps dans la détresse, lorsque tout à coup mon fardeau tomba. Je suis à présent l'homme le plus heureux de New-York.

» Je crois, en effet, que c'était l'homme le plus heureux que j'eusse rencontré depuis mon départ de Chicago. Pouvez-vous me dire pourquoi le Fils de Dieu descendit dans la prison cette nuit-là, et, passant de cellule en cellule, s'arrêta à celle-là pour mettre le captif en liberté? C'était parce que ce prisonnier se croyait perdu. »

M. Moody n'est pas un docteur, c'est un évangéliste. D'ordinaire il suppose les doctrines chrétiennes connues, et il se contente d'en faire l'application. Il y a cependant dans le volume que nous annonçons quelques sermons dogmatiques, où sont exposées celles des doctrines bibliques qui rencontrent le plus d'opposition dans le monde. Ces sermons sont peut-être plus remarquables encore que les autres, par l'art avec lequel M. Moody associe l'application à l'explication, sans que celle-ci perde en lucidité. Les expositions théologiques ne sont jamais dans sa bouche de froides spéculations destinées à faire triompher un point de vue ou à poser les bases d'un système, mais des armes pour vaincre les résistances du cœur humain.

Tel est, par exemple, son discours sur Romains III, 22. « Il n'y a nulle différence. » Il entre en matière dès les premiers mots, et dès les premiers mots aussi ce n'est pas la doctrine en elle-même qu'il examine, mais son rapport à l'auditeur.

« Voilà une des vérités les plus dures que l'homme ait à apprendre. Nous inclinons à penser que nous sommes un peu meilleurs que nos voisins, et si nous découvrons qu'ils sont un peu meilleurs que nous, aussitôt nous nous efforçons de les faire descendre à notre niveau. Si vous voulez savoir ce qu'est l'homme, adressez-vous au troisième chapitre des Romains. Là, toute l'histoire est dite en quatre ou cinq mots : « Point de juste, » non pas même un seul. » — « Tous ont pé» ché. » *Tous!* Il y a des gens qui aiment à avoir leur vie écrite avant leur mort. Si quelqu'un d'entre vous a envie de lire sa biographie, qu'il jette les yeux sur ce chapitre; il l'y trouvera écrite.

» J'entends quelqu'un dire : « L'apôtre pré» tend-il réellement qu'il n'y a nulle diffé» rence? » Celui qui ne boit que de l'eau, dit : « Ne suis-je pas meilleur qu'un ivrogne? » Je veux être vrai; il vaut beaucoup mieux être tempérant qu'intempérant, honnête que déshonnête; il vaut beaucoup mieux, même dans cette vie, être loyal en affaires que de frauder de droite et de gauche. Mais si l'on parle du salut, la question reste intacte, « parce » que tous ont péché et sont entièrement pri» vés de la gloire de Dieu. » Les hommes sont tous mauvais par nature. Le vieux tronc adamique est mauvais, et nous ne pouvons porter de bon fruit, tant que nous n'avons pas été entés sur le vrai cep. Si j'ai un verger où se trouvent deux pommiers portant l'un et l'autre des pommes amères, parfaitement inutiles, cela fait-il une différence pour moi que l'un ait cinq cents pommes toutes mauvaises, et l'autre seulement deux, mauvaises toutes deux? Il n'y a nulle différence; l'un des arbres a plus de fruit, mais tout ce fruit est mauvais. Il en est ainsi pour l'homme. L'un pense qu'il n'a à se reprocher qu'un ou deux tout petits péchés. Dieu n'y prendra pas garde; cet autre n'a-t-il pas transgressé chacun des dix commandements? Peu importe : il n'y a nulle différence; tous deux ont transgressé la loi, tous deux sont coupables. La loi demande à être accomplie entièrement et parfaitement; et si vous vous récusez comme incapable, vous êtes perdu, quant à ce qui est de la loi. « Quiconque aura gardé toute la loi, » s'il vient à pécher contre un seul comman» dement, est coupable comme s'il les avait » tous violés. »

» Supposez que vous pendiez un homme au toit avec une chaine de dix anneaux. Si l'un de ces anneaux vient à se rompre, est-il bien important que les neuf autres restent intacts? Nullement; qu'un anneau se rompe, et voilà l'homme en bas; le résultat est le même que si tous avaient manqué. De même l'homme qui transgresse un commandement est coupable à l'égard de tous. C'est un criminel aux yeux de Dieu. Voyez cette prison avec ses milliers de victimes. Quelques-uns des prisonniers sont là pour meurtre, d'autres pour faux ou pour vol. Vous pouvez les classer, mais chacun d'eux est un criminel. »

M. Moody s'attache ensuite à faire sentir que les différences ne sont qu'à la surface, le fonds de la nature humaine étant le même partout. Il appuie son argumentation d'une comparaison ingénieuse.

« Si un artiste s'annonçait comme pouvant prendre une épreuve photographique correcte du cœur, croyez-vous qu'il trouverait des clients? Il n'y a pas un homme ici qui se laissât photographier, même quand on le payerait, si l'on pouvait photographier l'homme réel. Pour faire faire notre portrait, nous arrangeons soigneusement notre toilette, et si l'artiste nous flatte, nous disons en passant le portrait à nos amis : « Oh! oui, la ressem» blance est parfaite. » Mais que l'homme réel apparaisse sur le portrait, une photographie du cœur, et voyez qui voudra montrer cela à ses voisins. Ah! vous ne voudriez pas que votre propre femme le vît! Vous-même, vous auriez peur d'y jeter un regard. »

Voici un passage dogmatique que nous voudrions pouvoir mettre sous les yeux de bien des personnes :

« Paul mentionne la loi pour montrer à

l'homme qu'il est perdu et ruiné. Dieu étant un Dieu parfait, il devait donner une loi parfaite; et la loi fut donnée, non pour sauver l'homme, mais pour prendre sa mesure. Je désire que vous le compreniez clairement, parce que je crois que des centaines et des milliers de personnes bronchent sur ce point-là. On essaie de se sauver par l'observation de la loi; mais elle n'a jamais eu pour but de sauver personne. La loi n'a pas sauvé un seul homme depuis l'origine du monde. Les hommes ont essayé de l'observer, mais ils ne l'ont jamais pu et ils ne le pourront jamais. Demandez à Paul pourquoi la loi a été donnée. Voici sa réponse : « Pour que toute » bouche soit fermée, et que tout le monde » soit trouvé coupable devant Dieu. » Dans ce chapitre troisième des Romains, le monde a été traduit à la barre et trouvé coupable. Le verdict nous a été défavorable à tous, aussi bien aux ministres et aux anciens d'église qu'à l'enfant prodigue et à l'ivrogne. « Tous ont péché. »

» La loi ferme la bouche de tout homme. Dieu veut que l'homme s'humilie, la face contre terre, sans avoir un mot à dire pour se justifier. Alors Dieu lui parlera.... Si vous me permettez cette façon de m'exprimer, Dieu ferme toujours la bouche de l'homme avant de le sauver. Job ne fut sauvé qu'après qu'il eut cessé de parler de soi. Voyez comment Dieu agit à son égard. D'abord il l'afflige, et Job commence à se vanter : « Je dé» livrais l'affligé qui criait et l'orphelin.... Je » servais d'œil à l'aveugle et de pieds au boi» teux. J'étais le père des pauvres. » Quoi encore? Vraiment on aurait fait de Job un ancien d'église, s'il y en avait eu en ces jours-là. Il avait été si bon, si admirable! Mais Dieu lui pose quelques questions : « Ceins mainte» nant tes reins comme un homme; je t'inter» rogerai et tu me répondras. » Voilà Job par terre; il a honte de lui-même, il n'ose plus parler de ses œuvres : « Ah! s'écrie-t-il, je » suis un homme souillé, que te répondrai-je? » *Je mettrai ma main sur ma bouche.* » Mais il n'est peut-être pas encore assez bas dans sa propre estime; Dieu lui pose encore quelques questions. « Ah! dit Job, j'ai parlé » et je n'y entendais rien. » Cette fois, il est vraiment humilié, et il le confesse. « J'ai hor» reur de moi-même, et je me repens sur la » poudre et sur la cendre. » Il est maintenant dans sa vraie position devant Dieu; Dieu peut lui parler. Et Dieu le relève et lui donne le double de ce qu'il avait auparavant. Les nuages et l'obscurité sont écartés de dessus son chemin, et la lumière vient des profondeurs de l'éternité éclairer son âme, dès qu'il reconnait son néant en la présence d'un Dieu pur et saint. Ainsi voilà le but de Dieu en nous donnant la loi : nous amener à nous voir sous notre vrai jour. »

L'anecdote suivante, dont le but est de faire distinguer entre l'usage rationnel de la loi et celui qu'on en fait généralement, présente encore de l'intérêt à un autre point de vue, en nous faisant pénétrer dans l'intérieur de famille de M. Moody.

« Je dis un matin à ma petite famille, peu de semaines avant l'incendie de Chicago :

» — Je reviendrai vous prendre cette après-midi pour une course en voiture.

» Mon petit garçon battit des mains.

» — Oh! papa, me mèneras-tu voir les ours à Lincoln Park?

» — Oui.

» Les garçons, vous savez, aiment beaucoup à voir des ours. Peu après mon départ, le mien dit à sa mère :

» — Maman, j'aimerais bien si tu voulais me préparer.

» — Oh! répondit-elle, il se passera bien du temps avant que papa revienne.

» — Mais j'aimerais tant être prêt, maman.

» Enfin, le voilà prêt pour la course en voiture, le visage lavé, ses vêtements propres et bien arrangés.

» — Maintenant tu vas prendre garde de te salir, dit maman.

» Oh! naturellement, il ferait bien attention; il ne se salirait pas. Il partit pour aller

guetter mon retour. Cependant l'après-midi était encore loin : au bout de quelques instants il se mit à jouer. Quand je revins à la maison, je le trouvai dehors, le visage plein de boue.

» — Je ne peux pas te prendre avec moi dans cet état, William.

» — Pourquoi pas, papa ? Tu as dit que tu me prendrais.

» — Ah ! mais je ne peux pas, tu es tout plein de boue. Je ne peux pas me montrer avec un petit garçon tout sale.

» — Mais, papa, je suis propre ; maman m'a lavé.

» — C'est possible, mais tu t'es sali depuis lors.

» Il se mit à pleurer, et je ne pus le convaincre qu'il était sale. « Je suis propre, ma» man m'a lavé ! » criait-il. Pensez-vous que je raisonnai longuement avec lui ? Non ; je le pris dans mes bras, je le portai dans la maison et je lui montrai son visage dans un miroir. Il ne trouva pas un mot à dire. Il n'avait pas voulu croire à ma parole, un regard dans le miroir suffit à le convaincre. Après cette épreuve, il n'essaya plus de dire qu'il n'était pas sale.

» Le miroir lui avait montré qu'il était sale, mais je ne pris pas le miroir pour le laver. Et pourtant, c'est là ce que font des milliers de personnes. La loi est un miroir destiné à nous montrer combien nous sommes vils en la présence de Dieu ; mais on prend la loi et l'on essaye de s'en servir pour se laver. L'homme a fait cet essai pendant six mille ans, et il a misérablement échoué. « Par les » œuvres de la loi, nulle chair ne sera justi» fiée devant Dieu. »

Après avoir prouvé par les Ecritures, puis fait sentir par des exemples l'impuissance de l'homme en face de la loi, M. Moody passe en revue les différentes phases de l'histoire biblique, pour montrer qu'à toutes les époques l'homme a échoué dans ses efforts pour accomplir la volonté de Dieu. C'est une série de tableaux, ou si l'on veut de miroirs, qu'il place successivement sous les yeux des auditeurs.

Considérant dès lors sa thèse comme démontrée, le prédicateur reprend victorieusement l'affirmation biblique « qu'il n'y a nulle différence, » et il se met en devoir de la faire pénétrer dans la conscience par des illustrations scripturaires où son imagination se donne carrière. Nouvelle série de tableaux, ayant tous pour épigraphe la parole de Paul : « Il n'y a nulle différence. »

La première nous transporte à l'époque de Noé :

« Je me représente Noé quittant son chantier pour aller faire une tournée de prédication. Les passants s'arrêtent pour écouter, mais on n'entend plus ni la scie ni le rabot. Noé a cessé son travail. Il est allé avertir ses compatriotes. Peut-être leur annonçait-il qu'un grand déluge allait venir pour balayer tous ceux qui faisaient métier d'iniquité ; peut-être les avertissait-il que quiconque ne serait pas dans l'arche périrait infailliblement, qu'il n'y aurait point de différence. Je me figure que quelqu'un lui répondit :

» — Tu ferais mieux d'aller reprendre ta besogne, Noé, que de nous parler de la sorte. Crois-tu que nous allons prendre au sérieux toutes ces balivernes ? Tu nous dis que nous périrons tous sans distinction. Prétends-tu sérieusement nous faire accroire que les rois, les gouverneurs, les princes, les mendiants, les voleurs et les prostituées seront également perdus ?

» — Oui, répond Noé. Le déluge vous emportera tous ; quiconque ne sera pas dans l'arche périra. Il n'y aura point de différence.

» On pensa sans nul doute que Noé avait perdu la raison ; mais le déluge vint, qui les fit tous périr, les princes et les mendiants, les vauriens et les rois. Y eut-il une différence ? Aucune. »

Ayant ainsi montré par des exemples historiques qu'au jour de la colère Dieu ne fait pas de différence entre grands et petits pé-

urs, M. Moody n'est pas encore satisfait. clou est planté, il faut encore le river.

« Maintenant, dit-il, j'espère que vous avez s *vu* ce que j'ai cherché à prouver, savoir nous sommes tous égaux devant Dieu, s pécheurs. »

Un autre prédicateur aurait dit : *compris*. i, il dit *vu*. C'est qu'en effet, si ses audi-rs l'ont écouté, ils n'ont pas seulement npris la vérité, ils l'ont vue en action, ils pu la toucher du doigt. M. Moody conti-e :

« Si je n'ai pas réussi à prouver cela, le eting de ce soir a été un insuccès. Je veux ayer encore d'une ou deux illustrations; voudrais rendre cette vérité si sensible, 'un enfant pût la connaître. »

Noble préoccupation que celle-là ! M. Moody se contente pas d'exposer la vérité en mes nets et précis, il cherche à la faire sir, embrasser. Suit en conséquence une uvelle série d'illustrations. Dans ce seul cours sur Romains III, 22, nous en avons mpté quinze, et toutes concourent au même t : prouver que tous les hommes sans dis-ction sont coupables et perdus. L'évidence umulée devient irrésistible.

C'est ainsi qu'en traitant un sujet de dogma-ue pure, M. Moody évite l'écueil du genre, spéculation aride et stérile, les raisonne-ents qui fatiguent l'attention, et réussit à tir son monde en éveil et à le captiver.

Nous pourrions en dire autant de tous ses rmons dogmatiques. Ses deux discours sur sang de Christ et les deux qu'il a consacrés lécrire le ciel, ont fait une impression pro-nde en Angleterre. Ils sont devenus classi-ues dès le premier jour, et nous ne croyons s exagérer en disant que des centaines âmes leur doivent leur salut.

En définitive, c'est aux fruits qu'on juge de valeur d'un arbre. Un sermon est bon lors-l'il a pour résultat d'amener les âmes à sus-Christ, fût-il d'ailleurs défectueux au int de vue de l'art. M. Moody n'est peut-être s un artiste accompli, mais personne ne lui contestera le mérite d'être un bon ou-vrier.

AUG. GLARDON.

(La fin au prochain numéro.)

REVUE CRITIQUE

La sainteté par la foi, par R. Pearsall-Smith, traduit de l'anglais. — Lausanne, Arthur Imer.

Dans cet ouvrage d'une forme un peu trop véhémente, indécise entre la lettre et le traité, le pieux fabricant de Philadelphie s'applique à établir que la possibilité d'atteindre une sanctification véritable par un acte de confiance simple et sans réserve au Dieu qui la donne, est enseignée dans la Bible, — que cette voie est une voie en Christ, — qu'elle se dérobe aux prises de l'intelligence indifférente, mais qu'elle se manifeste à l'âme altérée de justice, — qu'elle glorifie éminemment le sacrifice expiatoire de notre Seigneur, qu'elle rend l'âme victorieuse du péché intérieur aussi bien que des tentations du dehors, — qu'elle consiste en définitive dans l'obéissance aux commandements précis de notre Seigneur, — enfin qu'en glorifiant Christ, elle tend à notre humiliation.

Pour apprécier justement la portée de cette prédication, il importe de bien comprendre d'abord quelle est la sainteté dont il s'agit, puis à quelles personnes elle est proposée.

Et d'abord, la sainteté que l'auteur promet au vrai fidèle dès ici-bas, n'est pas l'impeccabilité : elle consiste dans un progrès continu de lumière en lumière, durant lequel le croyant restera constamment fidèle à la connaissance morale variable qu'il possède. M. Smith est tout à fait explicite là-dessus, et sa pensée ne comporte aucune équivoque.

Un autre point à noter ici, quoiqu'il ne se présente pas d'une manière aussi claire, c'est que cette sainteté relative et progressive n'est pas un bénéfice acquis une fois pour

toutes par un acte instantané. Non, la sanctification doit être incessamment renouvelée dans l'âme pour y subsister, et la condition de la grâce permanente, c'est la persévérance dans la foi. La condition du fidèle est donc toujours précaire, et s'il persiste dans la communion avec Dieu, c'est l'effet d'un miracle toujours nouveau. Cependant, on voit bien que M. Smith met une différence entre l'acquisition et la conservation de la foi sanctifiante, probablement parce qu'il considère la première comme plus difficile que la seconde. Et en effet, pour croire que désormais nous ne pécherons plus contre notre conscience, il faut contredire toute l'analogie de nos expériences antérieures, tandis qu'une fois en possession de ce bienheureux privilége notre confiance dans les promesses divines s'aiderait de l'expérience des fruits déjà récoltés. Quoi qu'il en soit, M. Smith ne fait entendre nulle part qu'il soit certain de ne plus pécher lui-même; il reconnaît expressément, au contraire, avoir péché depuis qu'il a reçu le don de la sanctification: ce qu'il dit, c'est que s'attendre à pécher, c'est conniver au péché, préparer sa propre défaite.

Voilà pour l'objet présenté. Et maintenant, à qui l'auteur s'adresse-t-il?

Il s'adresse uniquement à des chrétiens convaincus que leurs transgressions leur sont pardonnées par Jésus-Christ, et jaloux de suivre le modèle que leur a laissé Jésus-Christ. Il s'adresse à des cœurs avides de sainteté, qui ont déjà combattu, qui ont déjà souffert pour la sainteté, qui la désirent plus que tout au monde, et qui ne la trouvent pas. Il voudrait ne pas croire à l'existence de soi-disant chrétiens à qui la sanctification semble une chose assez superflue, et qui voient surtout dans la croix élevée à Golgotha le bénéfice de l'impunité, mais il sait bien qu'il est des cœurs légers et paresseux, et l'expérience lui a déjà montré que de telles personnes, lorsqu'elles pensent entrer dans la sainteté par la foi, n'en produisent que la caricature, et ne servent qu'à décrier la doctrine qu'elles ont épousée. Il suppose donc implicitement de sé[illegible] rieux efforts antérieurs chez ceux auxquels il apporte son message; et comme on le [illegible] clairement par les nombreux exemples qu'il allègue, il ne nous conseille pas de renoncer à l'effort, mais de l'appliquer sur un autre point. Au lieu de chercher à nous sanctifier nous-mêmes pour l'amour de Celui qui nous a sauvés, il veut que nous lui laissions le soin de nous sanctifier; mais il entend par là que nous continuions à vouloir la sanctification par-dessus toute chose, et que nous nous [illegible] chions à croire fermement, résolûment, constamment, en dépit de les tous souvenirs, de toutes les apparences, que Dieu nous [illegible] déjà surmonter la tentation présente et qu'il nous fera marcher de vérité en vérité. En effet, croire de cœur que Dieu nous fait vaincre une tentation, n'est-ce pas déjà l'avoir surmontée?

Si l'on prend garde à ces explications, [illegible] songeant d'ailleurs au milieu strictement [illegible] viniste dans lequel M. Smith s'est formé [illegible] qu'il considère exclusivement, on comprendra que ses vues aient suggéré des appréciations qui semblent contradictoires. On a parlé d'arminianisme, on a parlé de quiétisme. C'est l'éternelle histoire du bouclier. Était-il d'or, était-il d'argent, ce bouclier? C'est [illegible] vant le côté qu'il vous présente, c'est suivant le chemin où vous marchez, c'est suivant le point d'où vous venez. Elle rappelle en [illegible] l'arminianisme, l'idée de la sainteté par la [illegible] lorsqu'on la compare à cette orthodoxie pour qui toute la religion consiste à professer certaines opinions sur certains sujets. Celle [illegible] pourra confondre la sainteté par la foi [illegible] l'arminianisme, à cause de l'importance souveraine qu'elle attache aux bonnes œuvres, à la conduite, aux dispositions du cœur. Ceux au contraire qui considèrent déjà la sainteté de la vie comme le but, et la sanctification comme la grande affaire, sans discerner peut-être bien nettement quelle est, dans cette œuvre bénie, la part de l'homme et la part de Dieu, ceux-là seront disposés à prendre [illegible]

quiétisme une doctrine qui remet tout à Dieu; mais au moins devront-ils reconnaître qu'elle n'enseigne point une morale relâchée et ne diminue en rien l'idéal.

Suivant une conception du christianisme, commune peut-être à la grande majorité des croyants dans toutes les églises, l'essentiel de la religion consiste à nous exempter de peines qui nous attendraient après cette vie si nous ne l'embrassions pas. Que l'état moral du pécheur pardonné soit considéré comme effet ou comme condition du pardon, il n'importe, cet état est une question secondaire, pour ne pas dire une chose indifférente. Si l'on prend cette manière de sentir pour terme de comparaison, ainsi qu'il me semble juste, puisqu'elle constitue au fait le vrai point de départ, on devra reconnaître, ce me semble, que les vues de M. Smith et de ses amis sont un progrès réel dans le sens de la spiritualité. On s'explique leurs succès étendus et rapides, comparés aux faibles succès d'autres représentants des mêmes tendances, par le fait qu'ils n'ont pas essayé de réagir sur la conception religieuse qu'ils trouvaient établie, mais qu'ils se bornent à y ajouter, laissant, semble-t-il, à l'avenir le soin de fondre ensemble ces éléments plus ou moins disparates.

Bornée à son trait essentiel, leur doctrine me paraît irréprochable. Que la perfection de la personne de l'être moral, que la sainteté soit la grande affaire, l'unique affaire, il n'est pas possible d'en douter lorsqu'on croit en Dieu, lorsqu'on croit en soi: la sainteté, c'est ce que Dieu veut, c'est ce que Dieu est; une religion qui finalement nous dispenserait de la sainteté serait une chose mauvaise. — Mais si la sainteté se réalise en nous, qu'elle s'y réalise comme l'œuvre de Dieu en nous et non par l'effet de notre mérite propre, cela devrait, semble-t-il, s'entendre également de soi-même, lorsqu'on entre dans l'esprit de la religion. Comment pourrait-il en être autrement? La sainteté dont il s'agit ne consiste pas dans les œuvres de l'amour, quoique ces œuvres en forment la manifestation inséparable; la sainteté de la créature consiste précisément à s'unir à Dieu, à s'effacer, à s'anneantir devant Dieu, à se vider pour que Dieu la remplisse; la sainteté qui ne serait pas l'œuvre de Dieu ne serait pas la sainteté. L'essence même de la religion est de donner constamment gloire à Dieu en toutes choses; notre tâche à nous, notre bien, c'est de recevoir Dieu en nous. Notre œuvre même, c'est la foi.

On comprend qu'une parole qui ne s'adresse en réalité qu'à un petit nombre de chrétiens déjà avancés, mais qui arrive à l'oreille de tout le monde, sera mal comprise de plusieurs. Ces malentendus inévitables ne sont pas exempts de danger; il faut prévenir tous ceux qui peuvent l'être. Peut-être les précautions prises sous ce rapport n'ont-elles pas été suffisantes. A supposer que le témoignage rendu pour des grâces obtenues ne soit jamais nuisible à celui qui le porte, ce qu'on admettra difficilement lorsque ces grâces sont de fraîche date, encore pourrait-il se faire qu'en édifiant quelques auditeurs, elles en choquent d'autres à juste titre et leur soient en piége. La sainteté pour laquelle [on rend grâces, n'est qu'une sainteté relative aux lumières de celui qui l'a reçue; elle consiste, on l'a déjà dit, à ne pas pécher sciemment. Si la conscience n'est pas suffisamment éclairée, il peut arriver qu'un homme déclare de la meilleure foi du monde qu'à sa connaissance il ne pèche plus, tandis que ses voisins trouveront peut-être, et non sans raison, qu'il néglige tel de ses devoirs les plus importants. Et si le cas est possible, tenons pour certain qu'il se produira. En somme, les grâces divines doivent rayonner du dedans. Si ces grâces abondent au point de rendre un homme à la fois parfaitement heureux et parfaitement sage, il n'est pas besoin qu'il en parle, on le verra bien. Peut-être même le verra-t-on mieux s'il n'en parle pas.

CH. SECRÉTAN.

CHRONIQUE

10 novembre 1875.

Non contente de troubler l'Europe, la papauté s'en va jusqu'en Amérique donner l'exemple de la désobéissance aux lois et armer les citoyens les uns contre les autres. Nous voulons bien qu'on obéisse à Dieu plutôt qu'aux hommes, mais seulement quand la loi humaine est en contradiction avec celle de Dieu. Etait-ce le cas dans la querelle que l'Eglise catholique vient de faire aux autorités civiles de Montréal? Qu'on en juge.

Il y a dans cette ville un Institut littéraire fondé pour propager l'instruction parmi les Français si ignorants du Canada. Cet Institut a des branches dans la plupart des villes et renferme dans son sein l'élite de la société. Grande et salutaire a été son influence, surtout par le moyen des écoles et des bibliothèques circulantes. C'était là probablement le grief principal de l'Eglise, quoiqu'on n'eût pas osé l'avouer. Parmi les livres de la bibliothèque de l'Institut se trouvaient quelques-uns des ouvrages mis à l'index par le Vatican. On obtint du vicaire de Jésus-Christ, toujours bien disposé pour ce genre d'exécutions, l'excommunication en masse de tous les catholiques qui ne feraient pas immédiatement rayer leurs noms des registres de l'Institut.

Obéir, c'eût été faire tomber cette société où les catholiques sont en majorité. Personne ne bougea.

On conçoit la colère de l'évêque de Montréal. N'osant pas ou ne pouvant pas se venger sur les vivants, il s'en prit aux morts. Un des membres les plus honorables de l'Institut, M. Guibord, étant venu à mourir, l'évêque annonce que le service funèbre n'aura pas lieu. C'est bien, on s'en passera. Les Guibord possèdent au cimetière de Montréal un enclos particulier; ils se disposent à y ensevelir leur mort. Arrive un délégué de l'évêque, déclarant que la loi canonique s'oppose à l'inhumation en terre sainte d'un excommunié, et qu'il faut se contenter d'enfouir le corps dans l'endroit réservé aux suicidés.

La veuve en appelle aux tribunaux, qui décident en sa faveur par la raison que, d'après la législation française en vigueur au Canada, le défunt n'ayant pas été excommunié nominativement, sa dépouille mortelle a conservé ses droits à la terre sainte. En conséquence, le gouvernement ordonne qu'on procède à l'inhumation.

Au communiqué de cette décision, l'évêque et le curé convoquent leurs ouailles. On se rend en masse au cimetière, on en ferme la porte à clef, après avoir comblé la fosse déjà prête; puis tout le troupeau des fidèles se rue sur le cortége funèbre et le met en fuite à coups de pierres. Plusieurs personnes furent grièvement blessées; il fallut l'intervention de la force armée pour permettre à Mme Guibord de rendre les derniers devoirs à son époux.

Protestants, ne vous hâtez pas de jeter la pierre à l'évêque de Montréal. Quelques jours après, un cortége funèbre traversait la ville, curé en tête. Les protestants, oubliant sans doute que la loi du talion n'est plus en vigueur, tombèrent sur la foule à bras raccourcis. Il s'en suivit une véritable bataille, dans laquelle plusieurs citoyens perdirent la vie.

Les choses en sont là. La ville est divisée en deux camps toujours prêts à en venir aux mains. Certes, les protestants se sont donné des torts graves, mais n'oublions pas que le signal de la désobéissance aux lois a été donné par l'évêque, fort de l'approbation de Sa Sainteté.

Même arrogance dans l'attitude du saint-siége à l'égard de l'Espagne. Nous avons dit la part mesquine que la nouvelle Constitution (projetée) fait à la dissidence religieuse; on tolérera les hérétiques, pourvu qu'ils aient soin de cacher leur drapeau. Les amis de la liberté des cultes se sont récriés. Ce que c'est que la différence du point de vue! le pape s'est récrié aussi, n'admettant pas que la ca-

tholique Espagne tolère à aucun degré la fréquentation d'un culte dissident.

Par son ordre, le nonce apostolique de Madrid, Mgr Simeoni, a lancé une circulaire protestant en termes virulents contre la prétention de changer l'article 1er du concordat de 1851, lequel prescrit que « la religion catholique romaine continue à être, à l'exclusion de tout autre culte, l'unique religion de la nation espagnole. » Il nie que le gouvernement civil ait le droit de changer les dispositifs de cet article, lequel doit éternellement faire loi en Espagne. Dans sa colère, il va jusqu'à faire entendre que le saint-siége pourrait bien, le cas échéant, abandonner la cause d'Alphonse XII pour épouser celle de don Carlos. Cela ne revient-il pas à dire qu'on ne craindrait pas de s'associer à une guerre fratricide dans l'intérêt de la religion? Décidément, la curie romaine redevient sanguinaire comme aux plus mauvais jours de l'Inquisition ou des dragonnades.

Aussi M. Gladstone avait-il raison de dire dans sa fameuse brochure sur la politique cléricale, que l'autorité hiérarchique poursuit en ce moment un double but : 1° la destruction de tout droit, non pas en tant qu'opposé à la justice, mais en tant qu'opposé à l'exercice d'une volonté arbitraire; — 2° l'omnipotence d'une société spirituelle pouvant à sa volonté se placer en dehors et au-dessus de toute action du pouvoir civil et ayant le droit d'employer la force, comme et quand il lui paraîtra bon, pour l'accomplissement de ses desseins.

Cela est si vrai que dernièrement le cardinal Manning déclarait dans un discours public qu'il fallait absolument remettre le pape sur son trône, et que la seule solution possible de la question du pouvoir temporel, c'était la guerre. « Cette guerre, ajoutait-il, dont les horreurs dépasseront celles des guerres du premier empire, elle est imminente, et je ne vois pas comment elle pourrait être conjurée. C'est ma ferme conviction qu'en dépit de tous les obstacles, le vicaire de Jésus-Christ sera remis à sa place légitime. »

Et c'est un des plus hauts dignitaires d'une Eglise soi-disant chrétienne qui peut envisager de sang-froid de pareilles perspectives!! Vous représentez-vous le vicaire de Jésus-Christ s'asseyant, la conscience tranquille et aux acclamations de ses cardinaux, sur un trône acheté par le sacrifice de milliers de victimes humaines? Franchement, mieux vaudrait avoir affaire au roi de Dahomey. Lui non plus, il ne craint pas la vue du sang; mais au moins il ne se donne pas pour le représentant du Sauveur des hommes.

Ce qui aggrave la responsabilité du pape dans cette affaire Simeoni, c'est qu'au lieu de présenter ses réclamations au gouvernement, il a préféré passer par-dessus les lois en s'adressant directement au peuple espagnol par l'intermédiaire des évêques. C'était en quelque sorte exciter celui-ci à la révolte.

Au reste, la curie romaine ne s'est pas montrée habile. La circulaire du nonce a soulevé l'indignation de tout ce qu'il y a de généreux et de libéral dans la nation espagnole. La réprobation a été immense, presque universelle; et le roi a pu répondre au pape qu'il lui était impossible de ne pas tenir compte de l'opinion publique et des faits accomplis. Ainsi le projet de Constitution ne sera pas modifié, et le pape en sera pour ses frais d'indignation et de papier timbré.

Aux congrès catholiques de Reims et de Poitiers a succédé celui de Florence.

Pourquoi ces congrès, à présent que le pape reconnu infaillible a seul le droit de formuler la vérité? En voici la raison : le pape énonce des principes, les congrès ont pour tâche d'en faire ou d'en préparer l'application. Ce sont des comités exécutifs régionaux, occupés à faire triompher dans tous les domaines les axiomes du syllabus.

Celui de Florence s'est partagé en cinq sections, dont chacune devait étudier un département spécial de la vie religieuse en Italie.

La première section, concernant les *œuvres religieuses* et les *associations*, a émis le vœu de voir les associations catholiques se multiplier sous toutes les formes, pour saisir la révolution par tous les côtés et l'étouffer en détail. L'Italie aura pour modèle à cet égard la France, couverte aujourd'hui d'un réseau d'associations qui embrasse tous les domaines de l'activité sociale et religieuse, avec le but avoué de tout ramener à l'unité sous le sceptre pontifical.

La deuxième section s'est occupée des *œuvres de charité* et des *associations charitables*. On sait quel est le but de ces associations et avec quelle habileté diabolique elles se servent de l'assistance pour exercer une pression sur la conscience et sur la volonté des nécessiteux.

La troisième section, la plus importante, avait pour objet d'étude l'*instruction du peuple*. Elle a proclamé comme un axiome indiscutable que « le pape infaillible a seul droit à l'enseignement universel. » On cherchera en conséquence à obtenir du parlement la liberté de l'enseignement supérieur et à accaparer l'instruction de la jeunesse, comme cela se fait en France avec tant de succès.

La quatrième section s'est occupée de la *presse*, ce levier devenu si redoutable de nos jours par l'extension du journalisme.

La cinquième et dernière section, la plus inoffensive de toutes, avait pour sujet les *beaux-arts*. Dans ce domaine aussi il convient que la religion catholique soit toute-puissante, afin de saisir par l'imagination et le sentiment les âmes insensibles aux influences plus élevées de la raison.

L'activité prodigieuse que le catholicisme déploie de la sorte, l'empressement avec lequel il saisit toutes les occasions d'étendre son influence n'importe dans quel domaine, prouvent jusqu'à l'évidence que nous assistons à un véritable réveil de la vie catholique. Les protestants qui croiraient pouvoir négliger ce mouvement, le tenir pour non-avenu, auraient grand tort. S'alarmer serait puéril, mais il ne serait pas sage de s'endormir.

Ce n'est pas la controverse qui aura raison de l'ennemi, il est trop sûr de lui-même. En discutant, on ne réussirait qu'à le faire abonder dans son propre sens. Ce qu'il faut, c'est la prédication de l'évangile accompagnée d'une activité universelle. Il faut qu'à l'exemple des catholiques romains nous apprenions à nous intéresser à tout ce qui, de près ou de loin, influe sur la question religieuse, à nous occuper de l'instruction de la jeunesse et de l'éducation des classes ouvrières, de la presse, des beaux-arts eux-mêmes, à un point de vue franchement chrétien et avec le but précis de travailler au triomphe de la vérité. Il faut qu'à la vie réponde la vie, et que l'activité lutte contre l'activité.

Un évêque français se félicitait naguère de voir les populations catholiques emportées aujourd'hui vers les pèlerinages par de larges et impétueux courants. On peut ne pas se féliciter de ce mouvement; force est bien d'en constater l'existence. Les journaux ont fini par se lasser de parler de pèlerinages, les populations ne se lassent pas encore d'en faire. C'est un retour aux croyances de l'antiquité, d'après lesquelles les dieux affectionnaient certaines localités, où il fallait les aller chercher pour obtenir à coup sûr la bénédiction. D'après Jésus-Christ, un des caractères essentiels du christianisme, c'est son universalité. Plus n'est besoin de se rendre, pour adorer, à Jérusalem ou à Garizim, le Dieu qui est esprit pouvant partout recevoir les hommages de ses adorateurs.

Le catholicisme moderne n'est pas de cet avis C'est qu'à vrai dire il n'en est plus à ne reconnaître qu'un seul Dieu et un seul Médiateur. Il a des divinités locales en grand nombre, sans compter d'innombrables légions de médiateurs. Comment s'expliquer un pareil aveuglement à une époque comme la nôtre? Nous y renonçons. Mais nous ne renonçons pas à entretenir nos lecteurs de ces

aberrations. Il est bon de savoir ce qui se passe autour de nous et à quoi s'occupe une portion notable de la chrétienté, pour en gémir devant Dieu et travailler à y remédier.

Un correspondant du *Journal de Genève* a pris la peine d'aller visiter un nouveau lieu de pèlerinage, la chapelle de Prime-Combe, dans les environs de Sommières, au midi de la France. Un Lazariste prêchait devant un auditoire nombreux et recueilli sur les mérites particuliers de Notre-Dame de Prime-Combe.

« Nous assistons, disait-il, à un réveil très remarquable des sentiments de piété envers la très sainte Vierge Marie. Le pèlerinage de Prime-Combe en est un touchant exemple. Placé sur les confins de deux diocèses, il marche à de glorieuses destinées. Nous étions enserrés de tous côtés par l'hérésie, nous étions perdus et voués aux flammes de l'enfer sans la protection de notre bonne Mère. Vous me demanderez peut-être ce que vous venez faire ici. Je vais vous le dire. Vous venez pour former la grande famille de Notre-Dame de Prime-Combe.... Que de bienfaits ne répand-elle pas sur nous! La jeune fille, au milieu des dangers du monde, n'a pas de plus ferme appui; la femme, etc., etc. » Nous n'avons pas le courage de continuer cette écœurante citation.

On demandera peut-être en quoi consiste ce qu'on appelle « la dévotion de Prime-Combe. » Le voici en quelques mots, d'après le manuel approuvé par l'évêque de Nîmes. En 887, il y a longtemps de cela, un pâtre nommé Bertrand, qui faisait paître son troupeau sur les pâturages de cette région déserte, s'aperçut qu'un de ses bœufs allait régulièrement s'agenouiller devant un buisson. En fouillant parmi les arbustes, Bertrand découvrit une petite statue de la Vierge; il la prit et la transporta dans l'église de son village. Mais pendant la nuit son bœuf ayant disparu de l'étable et la madone de l'église, il se mit à leur recherche et retrouva sa bête prosternée devant l'idole auprès du même buisson. Le curé ayant été informé de ce prodige, on résolut qu'une chapelle serait élevée à la place du buisson, « pour y honorer Celle qui paraissait se plaire au milieu de cette solitude imposante. »

Cette dévotion bovine s'était perpétuée, paraît-il, de siècle en siècle parmi les habitants de la contrée, sans que le monde s'en occupât. C'est Mgr Plantier qui a entrepris de la rajeunir. Et, comme on le voit, il y a réussi.

**

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

Berne.

9 octobre 1875.

La brochure de M. de Segesser, *der Culturkampf*, a été lue avec avidité, puisque trois éditions en ont paru dans l'intervalle de quelques semaines. L'auteur, quoique catholique croyant, jouit de l'estime de tous les partis : il est savant; il écrit bien; il aime la patrie, malgré tous les déboires que le radicalisme dominant fait subir à la minorité; il sait être vaincu sans aigreur et sans jeter le manche après la cognée. Il est d'une nature modérée, patiente et libérale; son caractère moral inspire à tous un profond respect. Ceux qui le connaissent de près savent que ce chef du gouvernement de Lucerne, cet homme d'état toujours à la brèche, porte chez lui une lourde croix, qu'il la porte en chrétien, avec humilité et résignation.

Lorsqu'une voix aussi autorisée parle sur les questions brûlantes du jour, chacun prête une oreille attentive : on a lu le *Culturkampf*, on en a admiré le style, on en a relu quelques fragments sublimes, on a sympathisé avec l'esprit de piété qui anime l'auteur, mais on a fini la lecture en se disant : « Ce n'est pas ça! »

Et d'abord, la position de l'auteur est fausse et rappelle celle de Montalembert et des autres catholiques distingués que le pape anathématise, parce qu'ils aspirent à concilier catholicisme et libertés modernes. En 1869, à la veille du concile, M. de Segesser écrivit un ouvrage pour signaler les dangers que ferait courir à l'église la *dogmatisation* de

l'infaillibilité papale. Avec le coup d'œil sûr d'un homme d'état, il prédit que l'absolutisme hiérarchique heurterait de front les bases mêmes de l'état moderne et *aboutirait à une guerre à mort* entre l'état et l'église. Aujourd'hui il affirme qu'au fond le nouveau dogme n'a pas essentiellement modifié les rapports entre les deux pouvoirs, et que, s'il y a guerre entre eux, c'est l'état moderne, absolutiste et tyrannique (en d'autres termes M. de Bismarck) qui en porte seul la faute. Il atténue les conséquences du Concile, prétend qu'il ne faut pas prendre à la lettre la phraséologie papale et curiale, que les protestants n'y comprennent rien et s'effarouchent à tort des anathèmes que l'on prodigue à leurs principes politiques les plus élémentaires.... Cette contradiction flagrante, à six ans de distance, neutralise dès l'abord l'effet du livre de M. de Segesser. En fils soumis, il a fléchi comme les évêques sous l'autorité de l'église. On sent qu'il le regrette et qu'il lui en a coûté : il blâme même les évêques d'avoir cédé : il eût préféré voir la minorité du Concile persister dans sa résistance, plutôt que de laisser naitre un schisme irrémédiable : mais ne voulant être ni protestant, ni vieux-catholique, il s'incline,... toutefois pas assez pour plaire aux ultramontains qui le renient, à en croire la feuille d'Uznach, dont voici quelques paroles récemment publiées : « La brochure de M. de Segesser sent l'hérésie : — Arrière de nous Satan, c'est-à-dire le libéralisme! — Il faut aux catholiques suisses un autre chef que celui qui a pu dire : *la patrie avant tout :* un chef qui ne se mêle point de critiquer l'église, mais qui, comme Windthorst, récite humblement le catéchisme et se laisse corriger par son évêque. »

En lisant ces choses, je me disais : « Que nous sommes heureux, nous protestants bibliques, de n'avoir à défendre que la sainte Parole de Dieu, sans être liés par la conscience à des institutions humaines qu'une âme droite ne peut approuver! En revanche, on ne peut que plaindre les catholiques pieux et éclairés qui se rendent solidaires des anathèmes du syllabus. »

J'ai trouvé dans l'écrit en question une thèse qui aurait déplu à M. Vinet et fait bondir M. de Gasparin; je la résume ainsi : l'église ne peut subsister que par l'appui du pouvoir civil. La force des idées ne lui suffit point pour avoir une existence assurée. Les idées seules peuvent former des sociétés secrètes, mais elles ne réussissent pas à faire vivre une institution bien organisée. — Vous voyez que cette assertion est l'antipode de la devise du *Chrétien évangélique.* « Bel état de l'église, quand elle n'est plus soutenue que de Dieu! » (Pascal.) M. de Segesser dirait au contraire : Bel état de l'église, lorsqu'elle-même gouverne (comme jadis le pape-roi et les princes-évêques), ou du moins jouit de la protection des gouvernements! Voici quelques-unes de ses propositions : « Souvent, on prétend que la puissance de l'église réside dans la vérité qu'elle proclame et qui produit de fortes convictions dans ses confesseurs. Cela est juste, sans doute, mais cela ne garantit pas encore l'existence de l'église et son influence sur la vie des nations. On nous renvoie aux trois premiers siècles, où l'église parvint à sa plus belle floraison sans pouvoir temporel, sans protection gouvernementale, même malgré les plus sanglantes persécutions. Mais elle n'a réussi à se soutenir qu'en transformant la société romaine, et par suite l'état romain. Si elle n'eût eu en vue, à côté du salut de ses membres, d'atteindre ce but politique, elle eût été étouffée dans l'empire romain. La conversion d'un empereur lui assura la puissance nécessaire à son existence et à son extension. »

Combien ce langage nous est étrange! L'essai de Vinet sur la manifestation des convictions religieuses nous a tellement vaincus et convaincus que, pour nous, la séparation des deux pouvoirs est un axiome : nous ne le mettons plus en question. Nous disons avec l'auteur de l'*Essai :* « Quel temps que le nôtre pour la théocratie! et avec quelle évidence l'état religieux des esprits par toute l'Europe ne réclame-t-il pas la séparation des deux sphères! Là est le principe d'une résurrection, là est désormais la force du christianisme, là les arrhes de son avenir. Il périrait dans des rapports dont la fausseté devient toujours plus palpable et plus dégoûtante, mais il ne périra point, parce qu'il brisera, comme Samson, ses cordes pourries!... On a dit avec raison que, quand la politique fait de la religion, il faut nécessairement que la religion fasse de la politique. Or la politique se démoralise en faisant de la religion, et la religion se démoralise en faisant de la politique. » (*Essai,* pag. 511 et 533.)

Chose curieuse! M. de Segesser appuie sa thèse de la nécessité de l'union par un coup d'œil sur l'histoire : Constantin a sauvé l'église du paganisme, Clovis de l'arianisme, les Carlovingiens de Mahomet, Charles-Quint du protestantisme, Napoléon Ier de la révolution! — Vinet jette aussi un coup d'œil sur l'histoire de l'église et recule épouvanté à la vue des atrocités nées de l'union.

J'ai réfléchi à ces choses et la question me paraît moins claire que je ne pensais. Si je jette un coup d'œil sur la réformation, je constate que le mouvement n'a triomphé que dans les pays où les gouvernements en ont fait leur affaire. Vinet peut dire à son aise : En Suisse, la république de Berne, pesamment despotique, fit de la foi protestante une loi du pays. Si Berne ne l'avait pas fait, si ce gouvernement mâle et fort n'eût pas protégé la réformation, où en serait la Suisse? je vous le demande! Pauvre Farel, qu'eusses-tu accompli sans cet appui? Aigle, Vaud, Neuchâtel, le Jura protestant seraient encore catholiques; Genève même n'eût pu résister à ses voisins; la Suisse entière rentrait dans le giron de l'église. Je veux bien que Henri VIII fut « un tyran, un bourreau, » mais sans lui que serait l'Angleterre? Pourquoi les sept provinces des Pays-Bas ont-elles réussi à secouer le joug de Rome, tandis que la Belgique le subit encore à l'heure qu'il est? C'est que le gouvernement a fait de la religion. Il en fut de même en Saxe, en Hesse, en Wurtemberg, partout, tandis que partout où les gouvernements furent hostiles la réformation sombra. Les exemples abondent : il est presque fastidieux de nommer l'Espagne, l'Italie, la Bohême et la triste Pologne; regardons plus près de nous : le Chablais, le pays de Gex, le Valais....

Si Dieu voulut, au XVIe siècle, se servir des gouvernements pour restaurer l'église, s'il lui plut de fixer à Genève *un nouveau Lycurgue pour en faire une nouvelle Sparte* (cette ville d'Allobroges libertins en avait bon besoin), je n'en infère point qu'il faille en faire autant au XIXe siècle, et que MM. Carteret et Teuscher aient la mission divine de fonder une nouvelle religion. Autres temps, autres tâches. — Rome veut se servir du pouvoir séculier : M. de Segesser croit que l'église ne peut subsister et remplir sa mission que par cet appui : nos radicaux, ennemis de la liberté religieuse, sont, en ce point, d'accord avec le pape. Nous croyons que le temps est venu où les gouvernements devraient dire aux peuples : Protéger le juste, frapper le méchant, tel est le devoir de notre charge; quant à vos rapports avec Dieu, c'est votre affaire, arrangez-vous; organisez-vous selon vos convictions et vos affinités; vous commanderez et vous payerez; vous êtes libres de penser, de croire, de prêcher ce qu'il vous plaira, mais malheur à celui qui enfreindra la loi civile! seulement l'empire de la loi s'arrêtera là où commence l'empire de la conscience. — Je sais bien que la séparation n'est ni chose facile, ni panacée, mais il faudra finir par là.

Le plus beau morceau de l'écrit de M. de Segesser, c'est le parallèle qu'il établit entre les principes de la *culture moderne* et le christianisme. Les Allemands usent et abusent du mot de culture. Ils appellent *Culturvolk* un peuple qui a une littérature; *Culturstaat*, un état qui a pour premier but de cultiver l'esprit du peuple par les lumières de la science et des beaux-arts, plutôt que par l'Evangile. Le *Culturstaat* absorbe l'individu et remet tous les intérêts du peuple entre les mains du gouvernement qui prescrit les croyances religieuses, comme les règles de la police. Enfin le mot de *Culturkampf*, inventé par le Dr Virchow, de Berlin, désigne la lutte de l'esprit moderne contre l'ultramontanisme d'abord, puis contre l'orthodoxie protestante et même contre le christianisme. Sans accuser M. de Bismark (qu'il aime à peu près comme Bossuet aimait Cromwell) d'avoir l'intention d'extirper l'Evangile avec le catholicisme, M. de Segesser croit qu'il marche droit à ce résultat. La lutte est engagée entre le christianisme et le paganisme moderne. Un philosophe allemand (von Hartmann) affirme que l'idée chrétienne est aux abois, sur le point de disparaître du théâtre de l'histoire; l'Evangile livre maintenant son dernier combat, combat sans espoir contre les principes de l'esprit moderne à qui répugnent le surnaturel et l'idée d'une révélation divine et d'un monde à venir. C'en est fait de la religion : Bismark usera de son immense pouvoir pour ruiner le christianisme, au nom de cet empereur qui rendait gloire à la Providence de toutes ses victoires. « Pauvre Guillaume, s'écrie M. de Segesser, c'est à détrôner ton Dieu que l'on emploie ta suprématie! »

Il n'est pas douteux qu'une multitude d'Allemands et de Suisses, disciples de Strauss, ne rêvent la ruine du christianisme tel qu'ils l'ont compris, tel que la hiérarchie romaine le leur a fait connaître, c'est-à-dire comme ennemi de la liberté, comme instrument de compression, comme menace constante de torture et d'enfer! Quand le dernier mot du pape est un anathème, une malédiction, faut-il s'étonner de la répugnance des peuples? M. de Segesser a tort d'identifier catholicisme et christianisme, dogmatique et religion. Les ennemis de l'un sont souvent les amis de l'autre; mais il a bien compris l'antithèse et tracé de main de maître le portrait des deux adversaires en présence.

Comme, à ses yeux, l'église ne peut subsister que par l'appui du bras séculier, il espère que le pape, le seul défenseur notable de la religion, renonçant au domaine de saint Pierre, se réconciliera avec l'Italie, redevenue puissance catholique, et avec l'église d'Orient et son chef le czar, et qu'à l'aide de ces deux épées, l'Occident anti-chrétien sera dompté. Nous connaissons d'autres armes pour détruire les forteresses de Satan!

Notre conseil d'état a mal emmanché « son *Culturkampf;* » un de ses adhérents me disait naguère: « C'est gouverner à la trique; on manque complétement de prudence politique (Staatsklugheit). » J'ajouterai que l'on manque complétement de justice envers le Jura catholique. Un grand nombre d'églises, appartenant aux paroisses, sont fermées depuis deux ans. Des villages populeux, qui n'ont transgressé aucune loi, vivent sans culte. Le gouvernement radical les a mis au ban et frappés d'interdit, comme au moyen âge. Et cela se passe en Suisse, pays de liberté! Ce qui m'étonne, c'est que ces populations, d'une nature ardente, se tiennent tranquilles et souffrent en silence; je ne me l'explique que par un mot d'ordre venu d'outre-monts. Elles sont patientes, parce qu'elles ont foi en l'avenir. En attendant, elles se tiennent unies en masse compacte, et plusieurs anciens libéraux reviennent au bercail. Je crois que la religion que M. Teuscher veut leur imposer perd des adhérents, plutôt que d'en gagner. La position des prêtres gouvernementaux n'est pas enviable. La persécution n'a pas entamé, mais elle a consolidé la résistance.

Comme les prêtres exilés doivent rentrer le 15 novembre prochain, le gouvernement, pour neutraliser leur influence, a élaboré un projet d'une loi draconienne, qui a été remanié plusieurs fois, et enfin adouci au second débat du grand conseil. Le projet primitif de cette loi *sur la paix confessionnelle* édictait des peines excessives pour les ecclésiastiques qui se permettraient, en chaire *ou ailleurs*, de critiquer les ordonnances du pouvoir; il interdisait tout acte de culte en dehors des édifices destinés à cela; il suffisait de la dénonciation du gendarme pour que le juge fût obligé de frapper. Un radical respectable, juge à la cour d'appel, président du synode, M. Züricher, eut le courage d'attaquer ces trois dispositions; il le fit timidement et presque en secret, car malheur à l'indépendance de la pensée! les radicaux ne la pardonnent pas, et M. Züricher a déjà pu s'en apercevoir: il risque d'être démonétisé dans son parti. Dès qu'il eut rompu la glace, les pasteurs *libéraux* osèrent protester à leur tour, prétendant n'avoir pas mérité d'être bâillonnés. Des députations de campagnards chrétiens se rendirent chez M. Teuscher pour lui dire qu'ils avaient souvent des réunions en plein air, et qu'ils maintiendraient ce droit. Il en résulta des modifications en ce sens que les prédicateurs ne seraient bâillonnés qu'en chaire, que les réunions religieuses tenues sur propriété privée où l'on prêcherait, chanterait et prierait, ne seraient point interdites, et que le juge ne serait pas tenu de punir sur simple dénonciation de la police. On daigna même ajouter que l'on punirait les agresseurs de réunions légitimes.

Mais les peines de 2000 fr. d'amende ou de deux ans de prison furent maintenues. Il résulte de cette loi que les curés, une fois rentrés, pourront bien vivre dans leurs paroisses, mais qu'il leur sera interdit de faire des fonctions quelconques, publiques, ou privées, soit dans l'église, soit à l'école, tant qu'ils resteront fidèles au serment qu'ils ont prêté à leur évêque Lachat et qu'ils n'admettront point les prescriptions de M. Teuscher. En conséquence, comme ces quatre-vingt-dix-sept prêtres ne voudront apparemment point renoncer à l'évêque ni au pape (en le faisant, ils seraient excommuniés), les églises continueront à être fermées, et cin-

iante mille catholiques suisses seront privés ı culte qui répond à leurs convictions!

Et dans son message adressé au peuple rnois, le grand conseil ose appeler cette i une loi de *tolérance*, au moment même ı il stipule l'interdiction du culte cathoque romain dans le Jura! Je dis l'*interdicm*, car aucun prêtre catholique ne reconitra la destitution de l'évêque Lachat, nt qu'il ne sera pas canoniquement remacé. Or M. Teuscher l'exige et taxe de reilles ceux qui lui résistent sur ce point, et s rebelles-là ne pourront fonctionner ni à glise, ni dans une chambre, ni dans une otte, sans encourir deux ans de prison ou 100 fr. d'amende. Que les sept huitièmes de urs paroissiens les supplient de leur dire la iesse, de les édifier, d'instruire leurs enints dans la religion de leur choix: inutile! u vous renoncerez à l'évêque et au pape, u vous serez sans culte dans votre patrie, à ı gloire de la liberté de conscience et de ulte proclamée dans toutes nos constituons!

Le message du grand conseil, inspiré par ı passion radicale et par l'esprit de parti, riste factum où vous ne trouvez pas un mot e cette sereine bienveillance avec laquelle autorité devrait parler même à des ciyens égarés, se termine ainsi : « Conciyens! la loi que nous vous recommandons spire à la paix entre l'état et l'église et ntre les diverses communautés religieuses. lais aussi longtemps que d'un certain côté n prétendra que c'est le pape et non l'état ui doit régner chez nous, toute paix est imossible.

» Le peuple bernois ne manquera pas de épondre dûment à cette provocation! »

Le 31 de ce mois, la loi sera soumise au eferendum: elle passera à une grande majoité, cela n'est pas douteux; je m'attends à oir des protestants pieux voter *oui* avec nthousiasme: on nous laisse nos réunions, iront-ils, que nous importe le sort des cinuante mille ultramontains du Jura! Le gouernement triomphera! On tirera du canon, n fera des sérénades: on célébrera *la lierté*..., et l'on sera assez aveugle pour méonnaître que l'oppression religieuse affermit s convictions même erronées, que le Jura era plus ultramontain que jamais et qu'il isquera de devenir pour Berne et la Suisse une Irlande désaffectionnée et dangereuse.

La justice élève une nation.....

B.

Italie.

Florence, novembre 1875.

Je viens vous entretenir de nos luttes parlementaires sur les rapports de l'église et de l'état, car comment passer sous silence une de nos questions les plus vitales? Voici en quelques mots le chemin parcouru et où nous en sommes actuellement.

L'origine de la discussion des rapports de l'église et de l'état remonte à un quart de siècle et se confond chez nous avec celle de nos libertés. Les biens ecclésiastiques en ont été le prétexte.

En 1850, le marquis d'Azeglio, président du conseil de la couronne de Sardaigne, présenta la loi Siccardi qui abolissait les priviléges du for ecclésiastique.

En 1861, le baron Ricasoli arrivant au pouvoir dit : « Nous voulons aller à Rome, non en détruisant, mais en édifiant; c'est-à-dire que nous entendons fournir à l'église le moyen de se réformer elle-même. »

En 1864, Pisanelli demande que l'on rompe les liens qui unissent les deux pouvoirs à leur commun désavantage, afin que chacun d'eux puisse se mouvoir à l'aise dans sa propre sphère. Mais cela paraît exorbitant et l'on ne fait rien.

En 1865, Ricasoli, président de la commission examinatrice du projet qu'on venait de rejeter, présente un contre-projet ayant pour but d'alléger le joug du clergé inférieur, d'ouvrir la porte à l'influence laïque, dans un esprit de conciliation avec le saint-siége. On lui répondit : — Trop tard! Et il dut le retirer.

En 1866, à la veille de la guerre, on présenta un projet, ni chair ni poisson, révélant une préoccupation exclusivement financière, qui aboutit à une loi sans grande importance sur les corporations religieuses.

En 1867, le ministère Borgatti-Scialoia formule un projet de loi à double queue, passez-moi le mot : car d'un côté il s'agit de prélever 600 millions de francs sur les biens ecclésiastiques, de l'autre on espère se concilier la sympathie des évêques en leur aban-

donnant le reste..., tout juste le contraire de ce qu'on voulait deux ans auparavant. Aussi le projet tomba. La même année, le ministère Rattazzi soumet aux Chambres une loi purement administrative et fiscale. On l'approuve parce qu'elle ne préjuge pas la question ecclésiastique.

Trois ans se passent et nous voilà à Rome de la façon la plus inespérée. L'état se hâte d'affirmer son indépendance, mais, considérant la position exceptionnelle du pape, il lui cède quelque chose, moins pour le convertir à la politique de la maison de Savoie que pour le consoler, tout en conservant son droit d'ingérence dans l'administration des biens du clergé. De là, la loi du 13 mai 1871 qu'on a appelée la *loi des garanties*, dont l'art. 18 est ainsi conçu :

« Il sera pourvu par une loi ultérieure à la réorganisation, à la conservation et à l'administration des biens ecclésiastiques du royaume. »

Que faites-vous de cet article, cria la gauche au ministère avec plus de raison qu'elle n'en a d'habitude. Vous vous laissez berner par les évêques, qui obtiennent l'*exequatur* royal sans même le demander conformément aux lois et qui jouissent de leurs biens sans reconnaître l'autorité civile qui les leur assure. Ainsi, vous négligez les droits de l'état en vue d'une conciliation plus que problématique avec le Vatican. En attendant, le clergé reprend des forces, et nous voici en pleine réaction.

Secoué de la sorte, le ministère se réveilla; car, il faut le dire, bercé d'illusions, il s'était endormi. Il promit d'agir, et dès lors il s'est opéré un revirement positif. Un ordre exprès, sorti des bureaux du ministère des cultes, a prescrit aux autorités provinciales de procéder en toute diligence à un inventaire détaillé et complet des biens ecclésiastiques, devant servir de base à *la loi ultérieure* que la nation attend avec une impatience légitime. Quand l'administration des biens de chaque province sera garantie par la présence de l'élément laïque, il est à espérer que les élections populaires dont la province de Mantoue a donné l'exemple et qui viennent d'être confirmées par les tribunaux, se propageront et ouvriront la porte aux réformes jusqu'ici fort inoffensives du catholicisme libéral.

L'œuvre de l'évangélisation gagne peu à peu du terrain. Le nombre des communes où le culte évangélique est célébré, s'élève maintenant à 210, et dans plusieurs localités, il se trouve des représentants de cinq ou six dénominations différentes; car malheureusement tous n'ont pas la sagesse de l'apôtre Paul qui s'attachait à « annoncer l'Évangile là où Christ n'avait pas encore été prêché, afin de ne pas édifier sur le fondement d'autrui. »

Les grandes fêtes en l'honneur de Michel-Ange sont passées. On s'accorde à reconnaître que cet homme, déjà grand comme poëte, l'est davantage comme peintre, plus grand encore comme sculpteur, admirable, enfin, comme caractère. Mais en le louant, on se dispense trop de l'imiter. Un soir j'écoutais à notre cercle philologique une conférence commençant par ces mots : « Nous sommes un peuple de poëtes, une nation d'artistes. » Je croyais que le jeune conférencier exprimait un préjugé dans l'intention de le combattre. Pas du tout : c'était sa thèse. Pour la prouver, il remonta jusqu'au siècle de Michel-Ange et crut triompher en jetant ce grand nom à la face de ses auditeurs. La plupart se prirent à rire et je profitai de l'occasion pour attirer l'attention des personnes présentes sur le contraste qui existe entre ce grand disciple de Savonarola et la majorité des soi-disants chrétiens de nos jours. Michel-Ange savait être seul avec sa conscience et seul au pied de la croix. C'est ce que prouvent les belles paroles par lesquelles il témoigne son repentir d'avoir trop attendu de l'art qui cessait de le satisfaire, et exprime le désir de s'élever plus haut pour contempler l'amour de Dieu en Celui qui a porté la peine des péchés de tous.

En cela, il s'est montré plus artiste que jamais. Car celui qu'il appelle l'*artiste éternel* a imprimé en nous son image divine, et si nous ne gémissons pas de l'avoir détruite, si nous négligeons de la reconstruire, notre amour du beau est nécessairement misérable. Ces pensées qui se pressaient dans le cœur de Michel-Ange, surtout vers la fin de sa carrière, sont, hélas ! complétement étrangères à la plupart de ses admirateurs. Lui s'humilie, et eux divinisent l'homme. On a pu le remarquer à l'occasion des deux congrès, tenus l'un à Palerme par des savants, l'autre ici même par des catholiques. Ils ne se res-

emblèrent que trop dans leur idolâtrie, plongés qu'ils étaient, les uns dans la superstition et les autres dans le scepticisme. On salua l'un côté une science ennemie de la foi, en l'appelant « la seule divinité qui demeure encore aux déserts de l'Olympe; » de l'autre, on acclama Pie IX et Veuillot. Jusqu'à quel point ces congrès expriment-ils l'opinion publique? C'est là une question qu'il serait intéressant d'examiner.

EM. COMBA.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LES VAINCUS VICTORIEUX, par F. Alone. — Paris, Sandoz et Fischbacher, éditeurs.

« Le combat de la vie » est une expression si usitée que le titre de cet ouvrage sera compris de tous. A lui seul il est une amorce; reste à savoir si l'amorce est trompeuse ou non : nous ne croyons pas que ceux qui tenteront l'expérience aient sujet de s'en repentir.

Des six nouvelles que contient ce volume, celle intitulée *Marie*, et la dernière *l'Enfant prodigue* nous ont particulièrement intéressé. La première peut être considérée comme un vaillant coup d'épée porté dans la lutte récemment engagée contre le libertinage. Malheureusement cette histoire, ainsi que la première du volume, prête le flanc à bien des critiques; on sent que l'auteur en est à ses premières armes; de là cet enthousiasme, cet entrain qui se communique au lecteur; mais de là aussi des situations forcées ou trop hardies et parfois des longueurs. L'histoire qui termine le volume, à la fois touchante et sublime, est un commentaire vivant, ou plutôt vécu, de la parabole royale du Nouveau Testament.

On pourrait reprocher à l'auteur trop de réserve dans l'exposition de la doctrine évangélique; nous croyons avoir découvert le mobile de cette abstention. L'auteur cherche à atteindre les lecteurs que rebutent les sermons et les discours de morale, et il a pensé, non sans raison, que le christianisme vécu aurait plus aisément accès auprès d'eux que le christianisme prêché.

En somme, ce petit volume plaira à chacun par l'une ou l'autre des histoires qui le composent et nous ne serons pas seul à désirer un second spécimen des talents d'un auteur qui ne devrait pas les cacher plus longtemps sous le voile de l'anonyme.

A. B.

ORMIAH. Récits de la mission américaine en Perse, par M. William Monod. — Paris, J. Bonhoure et Cᵉ éditeurs.

Notre littérature missionnaire compte peu d'ouvrages d'un intérêt aussi vif. L'auteur nous édifie et nous captive tout à la fois en dépeignant la transformation opérée par l'Evangile chez les Nestoriens établis sur les limites de la Perse et de la Turquie d Asie, autour du lac d'Ormiah. Ce petit peuple, rattaché depuis des siècles au christianisme, mais à un christianisme déchu, était dans le plus triste état matériel, moral et religieux lorsque s'émut en sa faveur la compassion de quelques missionnaires américains. Il y a quarante ans environ que ceux-ci se mirent à l'œuvre au milieu de difficultés nombreuses.

Dans cette phalange de fidèles témoins de Christ deux figures sont au premier plan, celles de David Stoddard et de Fidélia Fiske. Convaincus que le travail d'évangélisation doit commencer par l'enfance et la jeunesse, ils fondèrent un séminaire de garçons et un autre de filles. Ni l'ignorance des élèves, ni les préjugés des parents, ni le mauvais vouloir de tels membres du clergé nestorien ne purent arrêter leur zèle. « Nos cœurs sont remplis de paix et d'espérance, écrivait Stoddard au moment de quitter l'Amérique. Nous partons pour annoncer le nom de Jésus à un peuple mort dans ses péchés. Nous allons audevant des tribulations, mais nous y allons la Bible en main, appuyés sur les grandes et glorieuses promesses de Dieu, accompagnés d'un Sauveur qui nous bénit. » (Pag. 51.)

Les progrès des enfants des deux séminaires furent bientôt réjouissants. L'Ecriture sainte placée à la base de l'éducation faisait sentir sa puissance sur les jeunes cœurs. « Que ces paroles devenaient belles tandis que vous nous les expliquiez! » disait à un missionnaire l'un de ses auditeurs. (Pag. 79.) A l'instruction biblique se joignait l'enseignement de plusieurs branches utiles, lecture, écriture, grammaire, géographie, arithmétique, etc. Quelques élèves en vinrent à écrire des compositions remarquables.

Les travaux de Fidélia Fiske sont trop connus pour que nous ayons à y revenir ici. Bornons-nous à relever deux traits du caractère de Stoddard. D'abord une humilité profonde : « Nous sommes faibles, s'écriait-il, incapables de nous diriger, semblables à des enfants égarés dans la neige.... Oh! si seulement nous pouvions aspirer toujours la lumière et la vie à la source qui ne tarit jamais!... Pour travailler avec succès il nous faut être saints, et pour y parvenir, nous ne pouvons nous passer de l'intercession de nos frères. » (Pag. 90-91.) — Stoddard se distinguait aussi par une grande largeur d'idées. Sans négliger le travail directement missionnaire, il savait intéresser ses élèves à tout ce qui est humain, à tout ce qui développe l'esprit et le cœur. Il aimait à se livrer pour eux à des travaux scientifiques, ainsi à la fabrication d'instruments destinés à leur rendre plus attrayante l'étude des sciences naturelles. « La prédication de l'Evangile, écrivait-il, doit être la première occupation d'un missionnaire, mais non la seule. Un peu de détente me fait du bien; après un moment de récréation je retourne de tout mon cœur à mon travail principal. Cinq minutes pour observer le soleil, deux pour constater l'état de mon baromètre, trois pour lire une poésie, voilà dix minutes en tout, qui me rapportent infiniment plus qu'elles ne m'ont coûté. » (Pag. 180-181.)

A diverses reprises des réveils se produisirent parmi les élèves des séminaires et dans leurs familles. Dans ces mouvements religieux, rien d'agité, rien de factice, pas de vain bruit de paroles. Procédant d'une action bien réelle de l'Esprit de Dieu, ils portèrent des fruits durables, ferventes prières, vie sérieusement renouvelée, zèle soutenu pour gagner des âmes au Sauveur. — Une jeune écolière avait l'habitude de prier pour sa mère plusieurs fois par jour : « Assez, assez, lui dit celle-ci, cesse de prier et de pleurer à mon sujet; tu vas te rendre aveugle. — O ma mère! répond la jeune fille, je serais heureuse de devenir aveugle, si par ce moyen je pouvais t'amener à Christ. » (Pag. 218.)

Ailleurs une élève se sentit pressée de réparer d'une façon touchante un larcin dont elle s'était rendue coupable. « Vous rappelez-vous, dit-elle avec émotion à son institutrice, le jour où les souliers neufs de Sandia furent pris devant la porte? Vous croyiez qu'ils avaient été dérobés par une femme mahométane; mais c'est moi qui les avais pris et jetés dans un puits parce que j'étais fâchée contre elle. Que faut-il que je fasse? Christ ne me recevra pas jusqu'à ce que j'aie confessé ma faute. Puis-je aller ce soir prier avec Sandia et travailler pour gagner de quoi lui acheter des souliers neufs? » (Pag. 130-131.) — Sans se laisser rebuter par nul obstacle, plusieurs des converties travaillaient au près et au loin à l'évangélisation de leurs compatriotes.

Au bout de quelques années une église nestorienne évangélique était fondée dans ces contrées autrefois ténébreuses. Au premier service de cène, célébré dans la grande salle d'un des séminaires, assistaient quelques hommes bien disposés, non encore membres du troupeau chrétien. « Est-ce toujours ainsi que vous communiez, demanda ensuite l'un d'eux, ou était-ce une occasion spéciale? — Pourquoi? lui répond-on; n'avez-vous pas été satisfait? — Satisfait! mais Jésus lui-même était présent! Certainement c'est ainsi qu'a été célébrée la première sainte cène à Jérusalem. » (Pag. 211.) Parmi les membres du clergé nestorien se trouvent des âmes profondément pieuses, qui sans se joindre entièrement aux missionnaires, les entourent de leur chaude sympathie. Tel était le vieil évêque Mar Elias. De jeunes prédicateurs venant lui demander un conseil : « Cramponnez-vous, leur dit-il, à la Parole de Dieu. Vous aurez des afflictions; mais ne craignez pas; attachez-vous fermement à Jésus. » (Pag. 281.)

Aujourd'hui l'église nestorienne évangélique compte dans ces contrées quatre-vingt-dix congrégations, soixante pasteurs indigènes et autant d'écoles répandues sur divers points du pays. Au milieu de ce peuple, jadis si arriéré à tous égards, s'est accomplie une œuvre admirable, qui rappelle la parole d'un prophète : « Le désert et le lieu aride se réjouiront; le lieu solitaire s'égaiera et fleurira comme la rose. » Tous les lecteurs du volume de Mme Monod lui sauront gré de leur avoir fait connaître un champ de travail aussi intéressant et aussi béni.

P. C.

: MONUMENT DE PIERRE VIRET A ORBE, par J. Gaberel, pasteur. — Lausanne, H. Mignot, éditeur, 1875.

Nous avons publié, pag. 237 de cette an-ie, sur l'inauguration du monument élevé à rbe à la mémoire de Pierre Viret, un récit ı cette belle journée et un sommaire des scours prononcés à cette occasion. Nous ne viendrons pas sur ce sujet, mais ceux qui udront connaître plus en détail ce qui a é dit et fait ce jour-là, trouveront ample-ent à se satisfaire en parcourant le joli vo-me que nous annonçons. P. B.

ES MOINEAUX DE LA CITÉ ET LEUR POURVOYEUR. Traduit de l'Anglais par Mme de Witt, née Guizot. — Toulouse, société des livres religieux, 1875.

Ces moineaux sont des enfants, très pau-res et très misérables, que recueillent et onsolent des héros de leur âge. Les uns et s autres donnent l'exemple de la plus active ensibilité, et sont eux-mêmes aux soins du éleste Pourvoyeur. Il est bien aussi question lans ce livre de ces petits oiseaux qui vien-ent en hiver voleter contre nos fenêtres; nais ces hardis pillards se voient ici trans-ormés en timides mendiants, voire en messa-ers de miséricorde et en divins consolateurs. les symboles de rapacité et de spoliation qui ous étonnent par leur arrogance, sont de-enus des types de tendresse. A la bonne ieure, pourvu qu'on soit averti! Finalement n a bien le droit de se mettre un peu au-lessus des lois ordinaires, à l'instar de ceux jui font chanter les cigales tout l'été, les cor-beaux se régaler de fromage et les agneaux oire à la rivière.

Nos pierrots seront donc des anges, nous e voulons bien; et nous ne déblatèrerons pas lavantage sur un titre, puisqu'il est entendu jue ce soit dans le choix du titre que se re-ugie de nos jours l'originalité. Nous ne nous pposons pas davantage aux belles théories, ux belles effusions, aux belles larmes, ni ux renoncements et dévouements précoces, tout ce déploiement d'un christianisme vancé dont on fait bravement honneur à des marmots. Jésus a dit: « C'est de leur *bouche* que l'Eternel tire sa louange; » mais l'auteur veut que ce soit de leur vie entière. Encore une fois, nous ne nous en plaignons pas. Nous ne trouverons même rien à redire aux débats et aux descriptions où les enfantillages sont racontés comme des événements, ni à ces bibus religieux où Noël est représenté comme « une touchante et joyeuse coutume qui rend les gens fous de joie. » S'il y a là des inadvertances, dont la plus grosse est sans contredit que des enfants si intéressants se réjouissent de la mort de leur mère, elles sont amplement rachetées par l'idée et le mérite de l'ouvrage si ingénieusement conçu et rédigé en vue de nous faire aimer les bonnes œuvres, but sacré auquel tout est sacrifié, même le naturel; intention excellente pour laquelle l'auteur ne recule pas devant les situations forcées qui d'ailleurs semblent être à l'ordre du jour. Les oublis de soi-même, sacrifices de tout genre, fondations importantes remplissent le volume, sans coûter grand'chose; des baboins s'en acquittent à merveille. Mais c'est précisément à cause de tout le bien que de tels exemples peuvent faire, que nous nous prenons à regretter que les saints devoirs et les beaux caractères qui y sont décrits aient besoin, pour réussir, d'être illustrés par des invraisemblances.

COURT-NAEF.

BONNETS DE NUIT AMÉRICAINS; NOUVEAUX BONNETS, par Tante Fanny. — Paris, Grassart éditeur, 1874.

Ce volume, qui fait suite aux *Vieux bonnets* (voir *Chrétien évangélique*, 1874, pag. 551), contient sept histoires américaines écrites dans un bon esprit et qui ne manquent pas d'un certain intérêt. Elles s'adressent aux enfants, aussi ne comprend-on pas une remarque comme celle-ci (pag. 122): « *A lire en particulier par les grandes personnes.* Vous qui faites sans réflexion aux enfants des promesses que vous n'avez guère l'intention de tenir, méditez les conséquences de cette manière de faire et changez de conduite. » Pourquoi aussi plusieurs expressions et comparaisons excentriques, dont les enfants ne sauront aucun gré à l'auteur?

Tante Fanny promet à ses petits amis un troisième volume; qu'elle abandonne ce titre peu engageant de *Bonnets de nuit;* qu'il s'agisse de *vieux* ou de *nouveaux* bonnets, son livre n'aura qu'à gagner à ce changement.

A.-L. B.

Consolation. Courtes méditations adressées aux affligés par Ch. Chatelanat. 3me édition. — Toulouse. Société des livres religieux. 1875.

Nous ne nous étonnons point de ce que ce petit volume en soit déjà à sa troisième édition. Des affligés, il y en a et il y en aura toujours dans cette vallée de larmes, et aussi y aura-t-il toujours besoin de consolations. Et qui pouvait mieux les donner que celui qui en a fait une longue expérience! « Il n'y a ici ni plan ni méthode; ces pages, simples effusions de la sympathie, sont le cri d'un cœur éprouvé qui cherche à obéir à un ordre de l'Eternel : *Consolez, consolez mon peuple*, a dit notre Dieu. »

Nous remercions la société des livres religieux de Toulouse d'avoir mis à la portée des plus petites bourses un ouvrage qui consolera ceux à qui il est tout particulièrement destiné, pour peu qu'ils le lisent avec un cœur disposé à écouter la verge et Celui qui la manie. Qu'ils prennent garde à un avertissement qui se trouve déjà dans la préface de la première édition. « Souvenons-nous que la maladie est, à la fois, un châtiment du péché et une discipline de l'amour. Pour répondre au double but du tendre Père qui ne nous châtie que parce qu'il nous aime, recherchons la *sanctification* avant même de réclamer la *consolation* : celle-ci découle de la première; l'une par l'autre, jamais l'une sans l'autre. »

P. B.

Une vocation, par Florence Montgomery, traduit de l'anglais par Cécile de Longpré. — Paris, Grassart, libraire-éditeur, 1875.

Ici, comme dans un de ses précédents ouvrages, *Un enfant sans mère*, nous retrouvons les talents et les qualités de l'auteur, étude sérieuse des caractères et élans d'un cœur débordant de tendresse et de poésie. On s'intéresse à ce jeune artiste aux prises avec mille difficultés matérielles qui entravent l'essor de son génie; on admire son énergie, sa persévérance, et quand enfin il atteint son but, on applaudit à la réalisation de ses espérances. Ici et là de gracieuses apparitions et des scènes touchantes. Quoi de plus captivant que cette sœur, si simple et si dévouée! Et quel délicieux portrait d'enfant que cette petite fée de Big-House, si char-mante dans sa mutinerie et sa naïveté! Mlle Montgomery sait admirablement donner à ses récits le ton et les couleurs qui leur convien-nent. Aussi *Une vocation* est-il un livre attachant; l'influence de l'Evangile s'y fait sentir en actions plutôt qu'en paroles, et on ne le lira sans en retirer plaisir et profit.

P. B.

Le bon Messager pour l'an de grâce 18… orné d'un portrait et de huit gravures. — Lausanne, Georges Bridel, éditeur.

L'almanach rappelle le village : c'est lui qui, avec la Bible, compose le plus sou… toute la bibliothèque du campagnard. Aussi cet écrit exige-t-il pour sa composition des qualités particulières qui sont moins com-munes qu'on ne le pense. Le peuple ne de-mande pas des dissertations scientifiques; il veut des faits, et surtout des faits emprun… à sa vie, à ses travaux et aux différents do-maines qui l'intéressent. Or, cette année comme les précédentes, le *bon Messager* répond pleinement à ce besoin. On y trouve des renseignements précis sur la valeur des monnaies étrangères qui circulent au milieu de nous, un tableau comparatif des mesures fédérales et françaises, une statistique reli-gieuse du monde bien propre à exciter le zèle des chrétiens, qui ne forment encore que le quart des habitants de la terre, l'indication exacte des foires, des conseils pra-tiques aux agriculteurs, des notices histori-ques et géographiques, et enfin des faits qui pour n'être pas, comme jadis, des crimes épou-vantables, n'en sont pas moins instructifs. Nous nous arrêtons, car notre intention n'est pas de raconter cet excellent almanach; nous avons surtout à cœur de le faire lire.

P. B.

Ameline du Bourg, par Alfred Franklin. — Paris, Sandoz et Fischbacher éditeurs, 18…

M. Alfred Franklin est un écrivain conn… dans le monde des lettres par ses travaux historiques qui dénotent un esprit de recher-che, beaucoup de discernement et un juge-ment sain dans l'appréciation des hommes et des événements. Ajoutez à cela un style clair, sobre et animé, et vous ne vous étonnerez pas du succès de ses nombreuses monogr…

s et en particulier de son beau travail sur *Anciennes bibliothèques de Paris*, ouge couronné par l'Académie des inscrips. Dans un moment où les travaux histoes lui étaient devenus impossibles, un de confrères lui persuada de chercher dans œuvre d'imagination un délassement à études généralement plus austères, et t à cette circonstance que nous devons nouvel ouvrage, *Améline du Bourg*. t un roman historique, qui nous reporte plus mauvais jours des Valois, alors que, s Henri II, les bûchers se dressaient presen permanence sur les principales places Paris. L'intérêt que présente l'histoire de e époque est assez grand pour qu'il ne fût nécessaire de joindre à la vérité nue la ion, ne fût-ce que du cadre. Mais cette réve faite, et ne relevant pas quelques invraiblances, nous nous plaisons à reconnaître ce livre brille par la beauté des caraces, par le piquant des situations et par les nes émouvantes qu'il met sous les yeux. ssi en recommandons-nous la lecture à x qu'intéresse cette époque sanglante, ire des huguenots et honte de leurs persééurs.

P. B.

ANK OLDFIELD OU PERDU ET RETROUVÉ, par le Révérend F. P. Wilson. — Société des livres religieux de Toulouse, 1874.

Chacun sait que le meilleur ouvrage perd son excellence, étant traduit même par un rivain de mérite. Il est difficile, en effet, s'emparer de la pensée d'autrui, et de xprimer d'une manière facile et agréable. ssi demande-t-on généralement des ouages originaux, vraiment français, où le arme du style s'unisse à l'élévation des ées et au sérieux du sentiment. C'est dire e Frank Oldfield est une importation étranre, dont la lecture est loin d'être toujours ulante.

Cet ouvrage est écrit en faveur des sociétés tempérance fondées en Angleterre et en mérique sur le principe de l'abstention tale des boissons fermentées. L'auteur n'adet pas de milieu; pour lui l'usage modéré t une illusion, et la parole de Paul à Timoée : « Use d'un peu de vin à cause de ton tomac et de tes fréquentes maladies, » ne ouve pas grâce devant ses yeux.

Frank Oldfield est un jeune homme de bonne famille, ayant reçu de l'éducation, de belle figure, et de grands talents; étant riche, il se croit dispensé de l'obligation du travail. Peu à peu l'ivrognerie s'empare de lui, sous l'influence d'un domestique corrompu qui flatte ses mauvais penchants. En vain sa fiancée, Marie, qui appartient aux tempérants absolus, fait-elle tous ses efforts pour retirer Frank du gouffre où il se précipite.

Il finit par s'expatrier, dans l'espérance de rompre avec le vice, mais il retombe sous le joug de son mauvais génie, et ne revient dans sa patrie que pour y mourir dans l'isolement, victime de son intempérance. Sa mère, apprenant le retour de son fils égaré, le cherche partout et quand elle le retrouve, il est incapable de la reconnaître et donne à peine, avant sa fin, quelque signe de vie!... Cela suffit-il, nous le demandons, pour légitimer le titre de « perdu et retrouvé? » Est-il naturel qu'un être que l'on a profondément aimé, pour lequel on a longtemps veillé et prié (c'est ce que sa mère et Marie avaient fait pour Frank), ne soit pas tôt ou tard ramené au bercail? Cette fin répond-elle à la fidélité du Seigneur qui nous dit : « Demandez et vous recevrez, » surtout quand cette demande a pour objet le salut d'une âme?

M. T.

L'ÉVANGILE DANS EZÉCHIEL. Sermons par le Dr Th. Guthrie; traduit de l'anglais. Paris, Grassart libraire-éditeur. 1875.

Plus d'un lecteur sera trompé sans doute par le titre de cet ouvrage. Chacun s'attend à y trouver l'étude des prophéties d'Ezéchiel se rapportant à l'époque messianique. Il n'en est rien : ces deux volumes roulent tout entiers sur une vingtaine de versets du chapitre XXXVI. Le Dr Guthrie les prend comme un évangile en raccourci et il y rattache tout le plan du salut, depuis le malheur où le péché nous a réduits, jusqu'à la vie nouvelle que Christ nous apporte. C'est dire assez tout ce qu'il y a d'arbitraire dans le choix de ces textes, qui, le plus souvent, sont de simples épigraphes.

Mais dès que nous demandons à ces volumes, non plus une étude prophétique, mais des discours sur la rédemption, nous devons reconnaître qu'ils ne sont pas au-dessous de la réputation de leur auteur. Le Dr Guthrie,

fondateur des écoles déguenillées, est connu par son éloquence aussi bien que par sa foi. Il est vrai que ceux pour qui la prédication de l'Evangile ne se conçoit pas sans une certaine sobriété, ne trouveront pas ici leur compte: les tableaux succèdent aux tableaux, les métaphores et les images se suivent sans interruption; jamais imagination plus vive ne disposa d'une palette plus brillante. L'orateur est intarissable dans ses rapprochements; il semble que de tous les points de l'horizon les illustrations les plus variées viennent d'elles-mêmes se présenter à lui; il puise dans la nature et dans la Bible avec une égale aisance. Et cette exubérance n'est pas sans charme; elle fatigue moins qu'on ne pourrait s'y attendre, car le sérieux de la pensée et la solidité de la foi se font sentir partout, malgré ce vêtement un peu trop somptueux.

Il est vrai de dire que la traduction est admirable de style; elle dénote une plume exercée et élégante. Quand on traduit ainsi, l'œuvre a toute la valeur d'un original.

C. P.

Ligne après ligne, ou récits de l'Evangile, faisant suite à *Ligne après ligne*, séries d'instructions religieuses sur l'Ancien Testament, par l'auteur de *l'Aube du jour*. Traduit de l'anglais. — Genève, F. Richard, libraire-éditeur.

Si nous avions à rendre compte des ouvrages du même auteur, rappelés dans le titre de celui-ci, nous n'aurions guères que du bien à en dire, et même beaucoup de bien. Notre tâche est moins agréable aujourd'hui.

Le premier *Ligne après ligne*, publié à Toulouse en 1848, expose l'Ancien Testament en une série de leçons simples, pratiques, attrayantes, s'adressant aux enfants, mais utiles aussi aux parents et aux moniteurs des écoles du dimanche. Le volume que nous annonçons est écrit dans un autre système. Ce n'est plus une *série*, ce sont des *récits* plus ou moins indépendants les uns des autres. A maintes reprises, Jésus est introduit comme s'il n'avait pas été fait mention de lui jusque-là; après sa mort encore, la leçon intitulée *Christ au tombeau* commence par ces lignes : « Beaucoup d'enfants ont entendu parler du Seigneur Jésus, qui a été cloué sur une croix et qui y est mort. » Ainsi du reste. Jérusalem est, dans la 24me leçon, « une ville bien, bien loin d'ici, » — et dans la 39me: « Jésus était dans une ville appelée Jérusalem, lorsqu'il sortit pour faire sa dernière promenade avec ses amis. » Nous ne comprenons pas pourquoi l'auteur a préféré ce genre fragmentaire, dont les inconvénients sont nombreux. Peut-être ces leçons ont-elles été données dans l'origine à une jeune assistance qui changeait fréquemment et, à en juger par beaucoup de détails, elle devait se composer d'enfants bien jeunes ou bien incultes.

Ces enfants-là, il est vrai, ne sont pas tous en Angleterre, et il est difficile de leur parler assez simplement. Peut-être aussi les mêmes détails, qui nous paraissent trop enfantins dans ce livre, nous paraîtraient-ils à leur place si nous les entendions dans une exposition familière. Voici pourtant qui ne serait pas mieux parlé qu'écrit : « C'est sur une élévation semblable que Satan conduisit Jésus, et il lui dit : Jette-toi d'ici en bas, car Dieu ordonnera à ses anges d'avoir soin de toi pour te garder. — Mais *c'est une très mauvaise action de se précipiter volontairement en bas d'une grande hauteur*, et Jésus ne voulut pas le faire. » — Et ceci encore : « Pourquoi le Fils de Dieu devait-il être un bébé? ...» « Les gens de l'auberge ne savaient pas qui était ce bébé.... »

Ici c'est le traducteur qui est coupable. C'est à lui encore qu'il faut imputer la maladresse de vers comme ceux-ci:

> Les plus douces joies que peut donner la vie
> Viennent de toi, religion bénie!

Nous en pourrions citer d'autres semblables au commencement du volume; plus tard le traducteur, découragé sans doute de ses essais ou mieux conseillé, a emprunté à des recueils connus des vers infiniment meilleurs, pour les placer à la fin de chacune de ses leçons. Le volume y a gagné. Il aurait gagné plus encore si l'on avait remplacé certains détails, pour le moins inutiles, par des explications souvent nécessaires. Tel qu'il est, il sera utile sans doute; mais un livre de cette nature devrait l'être beaucoup plus.

A. X.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

PHILOSOPHIE

La Critique philosophique, politique, scientifique et littéraire, publiée sous la direction de M. Renouvier, Paris.

La *Critique* donne tous les jeudis un texte de seize pages, au prix de 17 francs l'an pour Paris et 20 francs pour l'étranger. « C'est, dit le prospectus constamment reproduit sur la couverture, l'organe d'une grande doctrine, née de l'esprit du XVIII[e] siècle et de la révolution française, dont les principes ont été posés par Kant et qui se présente aujourd'hui dégagée des contradictions et des erreurs qui l'obscurcissaient à l'origine, et renouvelée par une nouvelle analyse des lois de la pensée..., qui lui a donné... un caractère vraiment positif et... une complète unité systématique. »

Nous n'y voulons point contredire, nous ne voudrions pas non plus nous porter garant de cette caractéristique, nous craignons toujours de ne pas comprendre, sachant combien il est rare d'être compris. Pour bien saisir l'harmonieuse unité du système, il en faudrait posséder tous les détails, et nous ne saurions nous flatter d'être arrivé jusque-là. Nous n'entendons pas bien, par exemple, comment une vive espérance de l'immortalité personnelle s'y concilie avec la radiation de l'idée de substance solennellement opérée sur les tables de l'entendement. Cela tient sans doute à ce que la vraie portée d'une telle élimination nous échappe, et les explications de ce point délicat, que la *Critique* a récemment multipliées avec une rare complaisance, n'ont pas dissipé nos obscurités. Mais ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est moins le système que le recueil, moins la cohésion de sa doctrine que ses tendances. Ce qui touchera plus particulièrement le *Chrétien évangélique,* ce sont les termes où se tient la *Critique* vis-à-vis de la religion.

Que faut-il en dire? Nous les voudrions meilleurs, ils pourraient être plus mauvais. En dehors de la foi positive, du théisme et de toute conception religieuse quelconque, la *Critique philosophique* est moins contraire que beaucoup d'églises et de sectes soi-disant chrétiennes à ce que nous appellerions un christianisme vivant. C'est qu'elle voit dans la morale le commencement et la fin de la philosophie, et qu'elle entend fonder la morale sur la conscience du devoir. En partant de là, l'on ira bien loin, pourvu qu'on ne s'arrête pas en route et qu'on ne feigne pas d'être arrivé lorsqu'on n'est que las.

Pour le moment nos libres penseurs reconnaissent qu'« entre la famille et la cité, il y a place légitime et raison d'être pour une république morale, pour une association d'ordre purement spirituel, où les hommes sont réunis sous des lois qui n'emportent avec elles aucune contrainte. » Entendue en ce sens, l'église leur paraît un organe essentiel de la civilisation et du progrès.

Comment, en France, des hommes sortis du christianisme sacerdotal et autoritaire, réaliseront-ils cette société de perfectionnement mutuel?

Deux alternatives se présentent : fonder une église nouvelle ou se rattacher au pro-

testantisme constitué dans le pays. La *Critique philosophique* se prononce nettement en faveur du dernier parti [1].

Mais le protestantisme est divisé : à quel rameau du protestantisme les philosophes iront-ils ?

Les déclarations résumées plus haut étaient proprement à l'adresse de quelques théistes qui s'intitulent eux-mêmes unitariens; dès lors l'hésitation ne semble plus permise; c'est du protestantisme libéral qu'il s'agit.

On en doutera cependant, si l'on consulte d'autres articles publiés antérieurement par le directeur du journal, à l'occasion du synode protestant de France. Là, M. Renouvier, sans approuver tous les errements du bord orthodoxe, et sans méconnaître combien son droit au nom qu'il porte est historiquement contestable, a témoigné pourtant que ses sympathies sont acquises à la droite, dont tous les membres ont une religion, dit-il en substance, s'ils n'ont pas tout à fait la vieille religion et si tous n'ont pas exactement la même, tandis que pour le présent les soi-disant libéraux n'en ont point. Et s'ils essayaient quelque jour d'en faire une, tout annonce qu'elle serait de qualité fort inférieure aux conceptions dont ils se séparent.

Cette préférence relative accordée au christianisme positif tient au caractère moral de la *Critique*. On ne peut pas attacher pratiquement et spéculativement une importance bien sérieuse à la morale sans reconnaitre qu'il y a beaucoup, mais beaucoup à changer en nous. Il suffit de manier quelque temps un intérêt social quelconque pour s'apercevoir que les maux ne se séparent point aisément, et qu'il est infiniment plus facile de les répercuter que de les guérir. Tandis que l'a priori, la raison, le cœur, affirment la réalité de la perfection, et que les cœurs étroits, les cerveaux faibles, les vanités, les esprits légers se figurent cette perfection tout près d'eux et à leur portée, la conscience personnelle, l'expérience réfléchie nous parlent à la fois de misère méritée, de misère inévitable et de misère universelle. Aussi les gens se partagent-ils en deux bandes : les fantasques, qui ont le don de voir le monde comme il leur plaît, posent simplement en dogme la bonté de Dieu et la perfection du monde qui est son ouvrage. Les esprits positifs, qui voient le fait, qui s'attachent au fait, n'y rencontrant nulle part la perfection dont ils avaient le pressentiment comme les autres, étouffent ce pressentiment ou l'oublient : ne croyant qu'au fait, ils nient Dieu, ils nient également la loi morale, qui n'a de sens qu'avec Dieu, par où j'entends la perfection comprise comme étant la dernière raison des réalités phénoménales.

En effet, si l'autorité de l'idée morale n'était pas universelle, on ne saurait comment la justifier pour l'espèce humaine et pour l'individu. Les raffinés qui, sous prétexte d'assurer l'indépendance de la raison, séparent Dieu de la loi morale, se contredisent. Ceux qui n'admettent que l'égoïsme et la fatalité ne se contredisent pas moins toutes les fois qu'ils approuvent, qu'ils blâment ou qu'ils admirent, car ils font intervenir dans leurs jugements l'idéal qui ne devait avoir aucune place dans leur pensée. Les optimistes se contredisent dès qu'ils discutent, car si tout était parfait dans le monde, ils n'auraient point d'erreur à réfuter.

Ceux qui, préférant la vérité à la simplicité des idées, reconnaissent à la fois le bien qui devrait régner et le mal qui règne, sont contraints de chercher plus bas que la cause première l'origine de ce mal, qui est pourtant universel à sa manière, et qui constitue le fait le plus saillant de l'économie apparente. Concilier la réalité positive du mal avec la suprême réalité de la justice, voilà pour eux le problème des problèmes. Ce problème est celui de toute philosophie concrète. La philosophie est dramatique; elle jaillit de l'abime, et cet abime est une blessure : c'est la contradiction incontestable, inacceptable de l'expérience et de la raison.

[1] N° du 21 octobre 1875. Tom. IV, pag. 192.

Ceci nous amène bien près de la chute et du péché originel. La chute est-elle une solution? — On le conteste, mais il faudrait voir si les contradicteurs ne se contredisent point eux-mêmes. En alléguant que la responsabilité de la chute revient fatalement au Dieu qui l'aurait permise, ne rejetteraient-ils pas implicitement la liberté, et avec la liberté la réalité de cet ordre moral sans lequel le problème à résoudre ne se poserait pas? S'il en était ainsi, leur opposition se trouverait par là même écartée. La philosophie prélude à l'apologie. La philosophie loyale est chrétienne, au début du moins. Sans préjuger les difficultés qu'elle pourra trouver à passer plus outre, constatons qu'elle fait correctement ce premier pas. Elle asseoit sa large base sur la totalité des faits, tandis qu'opposés ou confondus, l'optimisme, le fatalisme, le positivisme suppriment chacun le côté des faits qui ne s'accorde pas avec sa donnée.

La *Critique philosophique* ne parle pas de péché originel, attendu qu'elle écarte le mystère des origines, mais s'appuyant à la fois sur l'expérience et sur la conscience, elle ne craint pas d'affirmer la solidarité des peuples et de l'humanité dans le mal. Ces déterminations, qui sont à la base des sciences morales telles que le nouveau criticisme les édifie, font comprendre comment, lorsqu'il s'agit de la religion, c'est-à-dire des choses que la science ne peut pas atteindre, quoique l'esprit ne puisse et ne doive peut-être pas en détourner son regard, le criticisme se montre plus favorable au sentiment des orthodoxes qu'à l'optimisme artificiel des soi-disant libéraux. Voici les dernières ouvertures de M. Renouvier sur cette question du mal si redoutable, si décisive, et souvent si mal posée:

Je pose en fait cette vérité : que certains devoirs infirment et que certains crimes troublent au même degré toute conscience en tout temps. *Ne pas tuer, ne pas voler l'associé ou le frère*, voilà un précepte qui n'a jamais varié. Celui qui a violé le précepte par un crime, a éprouvé et causé les mêmes sentiments dans tout milieu social petit ou grand, élémentaire ou développé. Et je pose en fait cette autre vérité : que tout homme qui manque d'une manière grave et irréparable à ce que lui-même *a cru devoir*, dans le milieu où il est, se corrompt et tend à corrompre ce milieu, *n'importe quelle infirmité ou quelle erreur, selon notre jugement actuel, il peut apporter à la détermination de ce qu'il doit*. Or la conséquence du crime, c'est la réaction contre le crime, souvent criminelle elle-même, c'est la direction en mal, donnée aux sentiments et à l'attente de chacun, et par suite aux changements de la coutume, l'introduction de maximes nouvelles destinées à justifier ce qui se fait, et enfin tout un ensemble d'actes ou mesures de déchéance que le mot de *solidarité dans la décadence* résume à merveille.

La doctrine humaine de l'immoralité ou du mal a son principe de solidarité, tout comme le dogme mystique du péché de *tous en un*. Mais ce principe n'a rien de mystérieux dans ce cas, et n'implique aucune injustice. Le progrès dans le mal comme dans le bien est une suite *naturelle* de faits de solidarité tant personnelle que sociale. Chacun de nous, en effet, dépend de ses déterminations passées, en ses déterminations futures; et non-seulement ses actes, mais ses jugements mêmes et ses croyances sont des fonctions en partie nécessaires de la situation morale qu'il s'est faite à ses propres yeux par ses décisions. On veut toujours être logique et jamais on ne renonce à se justifier. Telle conduite donc et telle expérience d'abord, telles maximes ensuite et tel système de vie; finalement telles tendances quant au règlement des questions sociales, et telles dispositions mentales pour juger du monde et de la destinée. En passant de l'individu au groupe, en se généralisant et prenant une forme sociale, la solidarité se corrobore, réagit d'une personne sur l'autre, transmet aux enfants par voie d'exemple, de précepte, de coaction, parfois même d'hérédité, des habitudes de penser et de faire en chaque chose, enfin devient insurmontable quand elle est poussée par quelques générations successives dans le même sens. C'est elle qui se traduit en costumes populaires, en croyances communes, en rites religieux, en institutions de toutes sortes, et forme du tout un faisceau dans lequel les individus sont fortement reliés. Il est donc aisé de concevoir

qu'une tribu, partie de l'état natif de moralité élémentaire inhérent à l'espèce humaine, à la qualité d'homme puisse passer, et même assez rapidement, par l'effet de la corruption de ses membres, suite elle-même de leurs actions combinées ou de la manière dont ils ont réagi contre un milieu défavorable, de ce stage pour ainsi dire neutre et encore indéterminé quant à l'acte, à l'état de dégradation de l'esprit et de dépravation du caractère où nos voyageurs trouvent certaines peuplades, et dès lors y demeurer presque irrémédiablement fixée. L'usage même de la liberté et de la raison aura fait perdre à très peu près les puissances de la raison et de la liberté à ces hommes. Cristallisation mentale, tatouage moral, misère physique, tel est en trois mots le lot qu'ils se sont fait....

La profondeur de la chute a nécessairement été variable suivant les familles ou tribus diverses mises à l'épreuve de la vie, c'est-à-dire suivant trois facteurs : les dons intellectuels natifs, les circonstances physiques et celles d'entourage et de voisinage, l'exercice de la liberté. Si nous comprenons comment l'état sauvage a pu être un état dérivé, proche du primitif dans le temps, très éloigné en essence nous comprendrons à plus forte raison que certaines races, ou mieux douées, — car il y a toujours cet élément, — ou moins éprouvées, ou qui ont fait de leurs forces mentales un usage meilleur, soient passées à cet état patriarcal d'une certaine fixité dont nous avons des documents, et qui nous présente tout à la fois une simplicité de mœurs qui a ses vertus, et, en plusieurs points, une barbarie dont la raison est le degré de perversion de certains actes premiers commis, puis répétés, et des moyens que ces groupes ont dû employer pour s'en défendre de leur mieux.

Comme description du fait, comme résumé de la manière dont les choses doivent se passer et se sont toujours passées, le texte que nous venons de transcrire nous paraît bon et suffisant. Le seul point qui reste obscur pour nous, c'est la manière dont la *Critique* entend que la solidarité dans le mal satisfait à la condition de justice. Nous n'en sommes pas surpris : ce point n'a pas à ses yeux la même importance qu'aux nôtres, parce que le criticisme n'est pas un système religieux. A l'instar du positivisme, il s'interdit la métaphysique, c'est-à-dire les questions suprêmes, et n'est pas obligé de suivre sa pensée jusqu'au bout. Tout en faisant de la justice l'idéal humain, tout en fondant le devoir humain sur l'autorité de la conscience, il se dérobe à la conséquence inéluctable suivant nous, que la loi de justice ayant une valeur absolue pour la raison, ne peut être conçue par la raison que comme la loi suprême et la cause première de l'univers, lequel doit être tout entier constitué suivant la justice.

Statuer ce principe évident à priori, c'est poser le formidable problème de la théodicée, lequel auparavant n'existe pas. « Comment un Dieu juste a-t-il permis cette solidarité du mal que l'expérience rend incontestable ? » En nous plaçant au point de vue individualiste, nous ne trouvons pas de réponse satisfaisante à cette question douloureuse, quelle que soit la mesure de liberté que la solidarité du mal laisse à l'individu. Formulée ou symbolique, la réponse ébauchée dans la tradition de la chute et dans la doctrine du péché originel suppose autre chose ; elle part d'une donnée étrangère au nouveau criticisme, incompatible avec le caractère purement juridique de sa morale, mais plus conforme, nous semble-t-il, aux profondes inductions de la physiologie ainsi qu'aux grandes aspirations du sentiment. C'est la réalité, c'est l'unité de l'espèce, virtuellement posée dans le premier couple, dans le premier homme, pour se réaliser dans l'unité libre, dans l'unité voulue, dans l'unité morale de l'humanité parfaite, fruit de l'amour contrôlé par la justice. La justice en effet est gardienne de la liberté, et sans la liberté une société morale reste impossible. La solidarité du mal n'est plus injuste, si c'est l'espèce déchue par sa faute qui se relève par les efforts des individus, dont le salut propre consiste à procurer le salut, l'accomplissement de l'organisme dont ils font partie.

Ajoutons que cette doctrine indispensable

pour concilier avec l'ordre de justice la solidarité dans le mal que tous sont bien obligés de confesser, s'ils ne s'obstinent pas à fermer les yeux, ne l'est pas moins pour concilier avec le même ordre l'espérance particulière à ceux qui adorent dans la personne de Jésus-Christ le sauveur parfait de l'humanité tout entière.

Mais, nous le répétons, le criticisme n'est pas obligé de s'engager dans ces doctrines décriées, avec lesquelles il craint à bon escient d'être confondu. Il peut s'en dispenser, puisqu'il n'est pas tenu de marquer le joint de la métaphysique et de la morale en posant l'ordre de perfection comme raison d'être de l'univers. Il veut être la science, et ces questions passent la science; il les abandonne à la religion.

La religion même, telle qu'il la conçoit, ne serait pas astreinte à trancher le nœud. Le criticisme n'est point hostile à la religion en général. Nous venons de le voir, il ne se borne pas à la tolérer, il la recommande, même à ses disciples, mais il lui fait ses conditions. La religion d'hommes raisonnables est un ensemble d'opinions sur les problèmes que la science rigoureuse ne peut pas résoudre, quoiqu'ils intéressent hautement la destinée et la conduite humaines. La raison fixe aux religions les limites entre lesquelles il leur est permis de varier. Ces limites, ce sont les vérités scientifiques évidentes ou démontrées. Il leur est interdit de les contredire, cela se comprend. Mais le criticisme pose en principe que toutes les doctrines sur l'infini et sur l'absolu sont anti-scientifiques. Il les proscrit, non comme dépassant la raison, ce qui reviendrait précisément à reconnaître leur valeur religieuse, mais comme directement contraires à la raison, comme contradictoires en elles-mêmes; et son principal argument, c'est qu'elles lui semblent toutes impliquer l'affirmation contradictoire d'un nombre infini.

Il nous est impossible de suivre nos auteurs jusque-là : il nous est impossible de comprendre qu'il leur ait réussi d'affranchir de toute contradiction leur propre pensée. A la contradiction du nombre infini, ils nous semblent substituer simplement cette contradiction non moins criante, que le néant existe. Quant à nous, serré entre ces deux impossibles nous nous réfugions dans le vague, nous nous sauvons par la confession de notre impuissance. Derrière ce qu'il faut affirmer parce qu'on le comprend, nous trouvons ce qu'il faut affirmer sans le comprendre, comme inséparable de ce qui est compris. Qu'on y voie un trait essentiel, ou plutôt le trait essentiel, le dernier fond de toute raison quelconque, ou seulement un produit de l'histoire et de l'hérédité, nous affirmons l'être, nous embrassons l'être par toutes les puissances de notre âme, et nous échappons à l'affirmation du nombre infini en renonçant à déterminer l'inaccessible. Le danger du panthéisme est grand, sans doute, mais ce n'est pas l'unique danger pour la pensée, ce n'est pas la seule manière pour elle de se suicider. Nous périssons aussi dans le vide. L'absolu de l'être est un pôle de la vérité nécessaire, la réalité de la personne individuelle en forme l'autre pôle. Nous concilions l'unité du principe et la vérité des existences multiples par la notion de a liberté posant la liberté, et s'il ne nous était pas donné de préciser cette solution, nous ne l'abandonnerions pas pour cela. Cette idée, que nous n'apercevons qu'obscurément, résout pourtant la question, tandis que nous croyons voir fort clairement, au contraire, comment toutes les autres solutions proposées la mutilent et la dénaturent. Nous élevons nos yeux affaiblis vers la cime voilée où convergent toutes les lignes dont nous apercevons distinctement l'origine. Insolubles encore, et pour toujours peut-être, à la pensée méthodique, les difficultés qu'on nous oppose ne nous empêcheront pas de croire que le Dieu que nous supplions, le Dieu qui nous entend et qui compatit à notre agonie, est la source de notre être et de tout être. Cette certitude, c'est l'essence même de la religion.

Le culte des puissances finies par lequel notre race semble avoir commencé, gravite dans ce sens avec tous les progrès de la réflexion. D'arbitraires dédains ne nous feront pas reprendre la route opposée. L'adoration d'un dieu sidéral, d'un dieu national n'est plus possible, le *dieu allemand* n'était que le cri de la barbarie, et la barbarie ne prévaudra pas. La vérité de l'anthropomorphisme n'est pas là : elle est tout entière dans une pensée obscure, malaisée à définir, impossible à justifier par l'expérience, mais certaine, la conviction que les puissances morales que l'humanité révèle seule et révèle mal dans l'ordre des phénomènes, sont la suprême réalité de l'univers.

Mais le criticisme contemporain n'entend pas cela. Suivant sa logique, l'infini n'est pas, il ne peut y avoir que des dieux finis, s'il y a des dieux; et plus l'anthropomorphisme est cru, mieux il vaut, plus il est raisonnable. C'est ainsi que cette école peut accepter les symboles des religions populaires et les recommander, même à ses propres adhérents, sans accommodation hypocrite, tandis qu'elle repousse absolument l'élaboration spéculative de l'idée de Dieu, et toute espèce de théologie métaphysique.

Au besoin donc, pour revenir à notre propos, le néo-criticisme, en se plaçant sur le terrain religieux, qui n'est pas celui de la science, mais qui n'est pas non plus celui d'une illusion volontaire, pourrait résoudre le problème de la solidarité dans le mal en invoquant les lois nécessaires, et dire avec Stuart Mill que sans doute Dieu est bon, mais qu'il n'est pas tout-puissant. Ainsi comprisé, la théodicée deviendrait moins difficile, on la simplifierait en la mutilant, la pensée s'accorderait plus aisément avec les phénomènes, mais cette pensée ne serait plus la pensée.

Nous ne prolongerons pas davantage une discussion qui nous a donné la commodité d'énoncer notre sentiment sur deux ou trois points fondamentaux, tout en faisant connaître celui du recueil que nous annonçons sur quelques sujets familiers aux lecteurs du *Chrétien évangélique*. Nous apprécions la sympathie de la *Critique* pour les réformés, nous approuvons le pessimisme raisonnable et tempéré qui forme le point de départ de sa morale pratique, mais si ces points de contact sont de nature à piquer l'attention, ils ne sont pourtant pas la cause unique, ni la principale cause de l'intérêt que nous inspire le groupe de penseurs auxquels la *Critique philosophique* sert d'organe. Ce qui nous porte à recommander ce journal, c'est qu'il est franchement libéral, impartial autant qu'il est possible aux représentants d'opinions très arrêtées, c'est qu'il ne fait pas d'annonces et n'accepte pas de réclames, c'est qu'il est probe et loyal, honnête au point de lire les livres dont il parle, sérieusement honnête, autant qu'il nous est permis d'en juger. Cette qualité se fait assez rare pour ressembler à de la grandeur.

CH. SECRETAN.

BIOGRAPHIE

Jean-Louis Micheli.

SIXIÈME ET DERNIER ARTICLE

Micheli avait accepté avec une foi d'enfant la Parole de Dieu, et cependant, presque jusqu'à sa dernière heure, son âme a peu connu la joie chrétienne. Il était serein, paisible, pas plus que cela. Souvent très travaillé dans sa conscience, il a plus combattu que joui, il avait parfois de la peine à être fidèle [1]. Très

[1] Avec quelle vérité on pouvait appliquer à Micheli ce que Sainte-Beuve disait de Tillemont : « Il ne se trouvait jamais assez mortifié à son gré. Il n'obtenait pas ce qui nous semble lui avoir été si naturel, sans un soin de chaque jour et sans combat. C'est là le secret des cœurs les plus simples; ouvrez-les, et vous y voyez la lutte, vous y assistez à l'achat toujours pénible, et toujours marchandé, de ce que nous admirons. »

individuel dans sa foi, il s'est souvent reproché de n'avoir eu qu'à un faible degré le besoin de la communion fraternelle. Toujours bienveillant, il était rarement communicatif sur les sujets intimes, comme le sont certains chrétiens ; aussi quand il parlait des expériences qu'il avait faites, le faisait-il le plus souvent sous une forme objective. Rendre témoignage de sa foi, faire appel aux âmes, lui coûtait un extrême effort. Il le faisait, sans doute, parce qu'il les aimait d'un amour croissant, mais ce n'était qu'après avoir cherché péniblement le secours. Du reste, il ne possédait pas la faculté de s'exprimer facilement en public et de prier d'abondance. Il écrivait toujours ce qu'il avait à dire, même les prières qu'il avait à prononcer. Aussi répétait-il souvent qu'il ne fallait pas condamner les prières écrites. « Vous aussi, écrivait-il à un ami, vous vous déclarez l'ennemi de ces pauvres prières écrites. Mais ne pensez-vous pas qu'elles sont parfois utiles ? que tout le monde, même les plus pieux, même les plus exempts de fausse timidité, n'ont pas le don de prier devant d'autres personnes ? Et celui qui le peut en général, le peut-il toujours ? Ne vous arrive-t-il jamais, à votre culte de famille, de vous trouver le cœur bien peu disposé à prier ? Ah ! je vous assure que c'est pour moi un vrai repos que d'avoir depuis quelques années passé par-dessus ce que j'appelle un préjugé. J'ai à ma portée un livre de prières ; souvent je ne m'en sers pas ; souvent je commence *avec*, je finis *sans*, mais quelquefois aussi je suis heureux de donner à ma famille cette prière qui a été écrite devant Dieu, dans le recueillement, par un chrétien meilleur que moi, plutôt que des phrases péniblement cherchées et trahissant ma sécheresse de ce jour. Et je ne parle pas ici de tant de bonnes et simples âmes que j'ai trouvées s'édifiant dans la solitude de leur fauteuil de malade ou d'impotent, avec un livre de prières qui leur révélait à elles-mêmes le besoin de leur âme ! »

Micheli écrivait encore dans la *Semaine religieuse* sur le même sujet, en 1862 : « Lire une prière ! Il y a, dans le courant de la vie religieuse de la plupart des chrétiens, une époque où ces deux mots jurent ensemble comme une discordance inadmissible. Les païens lisent des prières, les formalistes aussi ; l'enfant de Dieu les tire de son cœur ! C'est bien ; mais j'en appelle à mes lecteurs : n'ont-il jamais regretté une prière lue ? Quoi ! un homme pieux se sera mis devant Dieu dans tout le sérieux de son âme, il aura médité à genoux sur les besoins de ses frères : et cette prière qu'il aura écrite ne les édifierait pas ! Ils ne s'y associeraient pas autant et mieux qu'à celle d'un homme fatigué, distrait par quelque préoccupation personnelle, pour laquelle seule il serait au fond en état de prier ! Je voudrais en ces choses une grande simplicité. Se sent-on bien disposé ? l'âme s'élance-t-elle naturellement vers Dieu ? qu'on prie d'abondance. Mais qu'on ait toujours une prière écrite, pour suppléer à la sécheresse possible de son pauvre cœur. J'aimerais que ce fût là une chose reçue, qui n'étonnât personne ; je me permets d'en donner spécialement le conseil dans le culte domestique. Commencer par la prière lue, n'empêche point de terminer par quelques mots sur les circonstances particulières qui ont pu marquer la journée, et qu'il est sans doute bon de mentionner, puisque également chacun, au fond de son cœur, a besoin de les présenter à Dieu [1]. »

[1] Dans le même article Micheli faisait des remarques très justes sur la prière dite d'*abondance*. « Les meilleures choses ont leurs écueils ; la prière d'abondance devait avoir les siens. Ah ! que ceux qui prient ainsi se défient d'une faconde aisément acquise. L'expérience montre combien il est plus facile de prier que de parler sur un sujet. Que l'on ne prie pas sans bien savoir ce que l'on veut dire. Souvent l'assemblée s'aperçoit tristement que l'orateur prononce des phrases, en attendant que les idées viennent. Elles viennent enfin, et alors commence vraiment la prière ; mais elle commence au moment où l'on s'attendait à ce qu'elle finît, et entraîne tous les inconvénients des lon-

Micheli aimait cependant à parler aux enfants; il le faisait volontiers dans les jours de fête, mais dans ces occasions aussi il écrivait avec soin ce qu'il voulait leur dire. Voici quelques fragments d'une allocution adressée le jour de Noël, aux petites filles de l'école du docteur Lombard sur ces paroles de Jésus-Christ : « En vérité, en vérité, je vous dis que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera. » (Jean XVI, 23.)

« Qui a dit cette parole? — Si Mme L*** vous avait dit : « Toutes les fois que tu auras be-
» soin de quelque chose, viens me le deman-
» der, » vous le croiriez, et vous iriez vers elle. — C'est Dieu qui le dit, et tous ceux qui l'ont cru sont allés à lui dans tous leurs besoins et ont été entendus. Quelques-unes de vous l'ont vu dernièrement dans la lettre de l'Esquimau Nathanaël. Il a toujours été avec Dieu comme un fils avec son père. C'est le meilleur conseil que je puisse vous donner en ce jour où vous est né votre meilleur ami, c'est que vous agissiez avec lui comme avec votre meilleur ami. Il est tout-puissant, il est tout bon; soyez sûres que tout ce qui sera bon pour votre âme, il vous l'accordera. Représentez-vous qu'il y a auprès de lui comme des provisions de tout ce qui vous manque. La prière est un messager qui va les chercher, avec la rapidité du télégraphe électrique.

» Demandez avant tout que Dieu vous soutienne dans vos tentations; demandez-le en commençant la journée; redemandez ce secours à chaque occasion. — Je me rappelle que cet été on avait parlé de chiens enragés : quand je me promenais avec ma petite fille, chaque fois que nous voyions de loin venir un chien, elle se serrait contre moi. La Bible nous parle d'un lion rugissant bien plus dangereux qu'un chien; dès qu'il apparait, serrons-nous contre notre meilleur ami, prions! Et sous quelle forme apparait-il? sous celle d'une tentation : tentation de gourmandise, tentation d'humeur, d'impertinence, de paresse; sitôt qu'on la sent, il faut prier : elle s'éloigne, Dieu l'a promis spécialement. Mais il ne faut pas attendre. Si on attend, la tentation est la plus forte. Exemple : Joseph est paresseux pour se lever. Sa mère lui avait appris à prier. L'heure sonnait : — Encore un moment; il croisait les mains : « Seigneur, aide-moi à me lever? » Il sautait à bas du lit. S'il ne priait pas tout de suite, s'il disait : — Je me dépêcherai en m'habillant, la tentation était plus forte et il ne priait pas, il se rendormait.

» Quand on sait qu'on va être en danger, on prie. Si la guerre éclate (Dieu nous en garde!), quand nos soldats devront se battre, ils prieront. Il faut prier pour les dangers particuliers. L'une de vous a un frère peu complaisant, peut-être un père très sévère : qu'elle prie pour être douce. Telle autre cause à l'école, se détourne : qu'elle prie. Si vous avez de la peine à apprendre vos leçons, à faire vos tâches : priez, et Dieu vous aidera. Jésus a été jeune enfant; il a connu toutes vos difficultés, il les comprend, il vous aime : il vous aidera.

» Quelqu'un vous a-t-il offensé? Priez. Voyez, rien ne fait autant de bien que de prier pour quelqu'un qui nous a offensé. Rien ne réjouit plus les anges. Quel spectacle! une petite fille à genoux! de son cœur sort une prière sincère pour cette personne qui lui a fait du mal. Sa prière monte tout droit; puis immédiatement elle retombe sur la tête, dans le cœur de cette personne qui sent en elle de bons mouvements, qui se sent elle-même portée à prier, ce qui ne lui était peut-être pas arrivé depuis longtemps. Et voilà, c'est la prière de cette petite fille qui lui a valu ce bien.

» Autant que possible, il faut s'agenouiller

gues prières. Félix Neff, toujours original, comparait l'homme qui prie à celui qui pompe. Parfois, la pompe est gâtée; il faut pomper longtemps avant que l'eau vienne. C'est une image très juste que Neff appliquait au chrétien dans son cabinet. Pomper ainsi dans le culte public est un abus déplorable; mieux vaut une prière écrite, lue ou récitée. »

dans un coin tranquille. Mais on ne le peut pas toujours. Alors, où que ce soit, en chemin, dans son lit, si le cœur cherche Dieu, Dieu se laisse trouver.... Jacques le ramoneur qui se couchait toujours fatigué, priait en haut des cheminées, là-haut, tout seul, et il a été très béni.

» Une personne qui prie est très différente d'une personne qui ne prie pas. On se sent protégé, gardé; on n'est pas seul. Le poids qui vous pèse, on l'a déposé aux pieds de Dieu. C'est l'enfant avec son père, près de lui. Si l'on ne prie pas, on se sent faible contre les tentations; nos péchés nous pèsent, on est triste, ou si l'on rit, on est souvent de mauvaise humeur; c'est l'enfant tout seul.... »

Si Micheli avait quelque répugnance à prier ou à parler en public, il priait avec d'autant plus d'abondance dans son cabinet, consacrant à la lecture de la Parole de Dieu et à l'oraison silencieuse les premières heures de la journée. Il priait pour lui et pour les siens, mais aussi pour les autres, et plus d'une âme convertie apprendra au grand jour des révélations à qui elle aura dû la grâce de son salut. Une page qu'il a écrite en 1860, nous montre quelle expérience il avait déjà faite à cette époque des bénédictions qui accompagnent la prière d'intercession. Après avoir raconté le trait d'un cordonnier du comté d'York qui, après sa conversion, avait amené par ses prières persévérantes plus de cent personnes à Christ : « Essayons! dit-il. Prenons, comme lui, d'abord une seule personne! Choisissons-la parmi nos bien-aimés; et recommandons-la à Dieu de tout notre cœur, avec persévérance! Ne nous mettons jamais en prière sans penser à elle! Peut-être commencerons-nous par nous apercevoir que nous ne portons pas à son âme autant d'intérêt qu'il faudrait; nous prierons alors pour mieux sentir le prix de l'âme, pour mieux comprendre la nécessité de la nouvelle naissance, et cela déjà nous fera du bien. Peut-être nous trouverons-nous peu affermi dans la foi en l'efficace d'une telle prière et en la condescendance paternelle de Dieu pour l'écouter; nous demanderons cette foi, nous la vivifierons en relisant dans un esprit nouveau les riches promesses de la Bible, — et cela nous fera du bien, un certain bien.

» Il pourra arriver qu'en priant pour l'ami que nous aurons choisi, nous entendions une voix intérieure qui nous demandera un sacrifice : « Mon enfant, tu as contracté telle » habitude, tu te livres à telle occupation. Au » commencement, c'était sans inconvénient » pour toi. Maintenant le danger est à la porte. » Ce que tu fais n'est pas mauvais en soi; des » amis chrétiens même t'approuvent, et ils ont » raison de t'approuver. Mais moi, je t'aime » plus qu'eux, et je te connais mieux qu'eux. » Renonce à cela; c'est une large part d'éloges » que tu perdras, mais il le faut pour le bien » de ton âme. Renonce! fais-moi ce sacrifice; » fais-le de bonne grâce! »

» Voilà ce que pourra nous dire la voix intérieure qui nous parle de Dieu. Alors il n'y a rien d'autre à faire que d'obéir, d'obéir sans objecter, sans marchander, sans tergiverser. Et qui sait quelle influence pourra avoir sur le grand objet de notre prière, la conversion de notre ami, cette prompte obéissance? Si, au contraire, nous fermons l'oreille, si nous persistons à garder ce que personne ne blâme, ce que tout le monde trouve bien, hors Dieu seul qui l'appelle un interdit, n'aurons-nous pas coupé les ailes à la prière?

» Rappelons-nous la recommandation du Seigneur : « Si tu viens présenter ton offrande » à l'autel, et que là tu te souviennes que ton » frère a quelque grief contre toi, laisse-là ton » offrande devant l'autel, va te réconcilier avec » ton frère, et alors reviens présenter ton offrande. » Ne voyez-vous pas là la plus grande analogie? Nous demandons une faveur; la conscience exige de nous une offrande; si nous ne la faisons pas tout de suite, de tout notre cœur, comment prétendre à la faveur? Mais nous n'hésiterons pas. L'idée que cette offrande pourra avancer, l'idée que ce mar-

chandement pourrait retarder la conversion de l'ami, sera un encouragement puissant. Cet ami à qui nous voulons faire du bien, nous en fera bien vite et beaucoup à nous-mêmes. Nos relations habituelles avec lui se modifieront; elles revêtiront quelque chose de sacré. Nous aurons tellement à cœur de ne pas lui être en scandale! Nous deviendrons habiles à saisir toutes les occasions de toucher son cœur, d'éclairer son âme. Nous l'aimerons, nous l'aimerons chrétiennement, et l'amour chrétien enseigne bien des choses! Quelle joie, quelle émouvante joie, quand nous apercevrons en lui les premiers symptômes d'un cœur touché de la grâce de Dieu! Ce commencement d'exaucement nous fera pleurer devant Dieu des larmes de reconnaissance; nous redoublerons nos prières; l'espoir, le succès les rendront plus ferventes[1]!...»

Il semble résulter du même fragment auquel nous avons emprunté les lignes précédentes, que ce fut dans la pratique de la prière d'intercession que Micheli apprit le devoir de donner et de se donner, en même temps que la joie du renoncement à ses jouissances et à ses aises en vue du bien d'autrui. « J'ai connu, écrit-il, un honnête homme (c'est de lui qu'il s'agit) qui avait cette habitude-ci. Il cherchait à éviter les dépenses inutiles, surtout pour sa personne; tout en y apportant un soin scrupuleux, il le faisait sans affectation; personne ne le savait, ses plus proches seuls s'en apercevaient de temps à autre. L'argent ainsi épargné, un franc ici, cinq francs là, quelques sous un autre jour, il ne voulait point en faire le profit, il le mettait dans une petite boite, et sur son livre de compte la dépense figurait comme si elle eût été faite. La boite portait un nom connu de lui seul. C'était le nom de quelque veuve, de quelque ouvrier, père de famille, d'une santé délicate, etc. Quand la boite devenait lourde, et peu de mois suffisaient parfois, d'autant mieux qu'elle recevait aussi les rentrées inespérées, ces certains reliquats de faillite, par exemple, dont on avait fait son deuil depuis longtemps; quand la boite devenait lourde, l'homme dont je parle en mettait le contenu sous pli, et le faisait parvenir d'une manière sûre et toujours anonyme à la veuve, au père de famille choisi. Vous représentez-vous de quel œil d'affection il devait regarder ces êtres qui ne le connaissaient pas, auxquels il pensait sans cesse, et qui lui faisaient du bien en l'habituant à la simplicité et au renoncement? — Nous ne regarderons pas avec moins d'affection, ajoutait Micheli, cette personne pour qui nous prierons, pour qui nous lutterons, et qui sera comme un tiers dans tous nos tête-à-tête avec le Seigneur.... »

Oui, donner et se donner a été jusqu'à la fin la joie de Micheli. Donner au pauvre, mais au riche aussi; au pauvre, c'était pour subvenir à ses besoins, pour mettre quelque douceur dans sa vie, quelque joie à son triste foyer, quelques fleurs de fête sur sa table, quelque joujou dans le berceau de l'enfant; au riche, à ses petits et à ses grands amis, pour leur dire qu'en leur jour d'anniversaire il y avait eu une prière à Dieu en leur faveur et une pensée d'affectueuse sympathie. C'était un bouquet, un livre, de la crème bien fraîche, apportée tout droit du manoir du Crest, quelques vers gaiement tournés, des jouets pour les petits, et avec les jouets un affectueux billet. En voici un, entre cent autres, que je veux faire lire à mes lecteurs.

« Tu es heureusement venu au monde, il y a neuf ans, mon cher A., et je crois que, pendant ces neuf ans, tu as donné beaucoup de bonheur à tes parents.

» Je désire de tout mon cœur que le frère ou la sœur qui s'approche, vienne aussi heureusement au monde que toi, et donne également du bonheur à tes parents. Je désire que vous viviez longtemps ensemble, ayant toujours ces même neuf ans qui vous sépareront, qui feront de toi un jeune homme pendant qu'il sera encore un enfant; ou un homme pendant qu'elle sera encore une

[1] *Semaine religieuse* de 1860.

eune fillette. Le bon Dieu te montrera d'année en année tous les doux devoirs de ta position de frère et fils aîné.

» Il y a dans les cours des princes de ce monde une place qu'on appelle « le distributeur des grâces. » J'aime à te donner cette place à ma cour, le jour de ton anniversaire. Je te charge donc de distribuer mes grâces à es frères et sœurs, sous forme d'une toilette pour la poupée de B., d'un jeu de cubes pour H., d'un ballon pour F., et de deux volumes de merveilles pour leur cher A.

» Adieu, cher enfant, que le Seigneur Jésus te bénisse abondamment.

» Ton affectionné J.-L. M. »

L'hiver de 1874 était venu, et avec l'hiver son cortége habituel de rhumes opiniâtres et de fatigues de poitrine pour Micheli. Néanmoins il ne quitta pas Genève et put continuer avec prudence ses visites et ses travaux littéraires. Quelquefois même on l'entendit prier ou parler dans les réunions du mardi au Casino. Une grande préoccupation dans sa vie pendant cette dernière année fut l'état de santé et d'âme d'un jeune malade auquel il s'intéressait. Dieu le lui avait pour ainsi dire imposé, et Micheli accepta cette tâche avec le sérieux que nous lui connaissons. Il le visita fréquemment à l'hôpital cantonal, puis à l'infirmerie du Prieuré, et quand le mauvais temps ou d'autres circonstances rendaient impossible sa visite quotidienne, il lui écrivait, soit quelques paroles aimables, soit des consolations tirées des Ecritures ou de son expérience spirituelle. Ces billets sont au nombre de trente-six, et vont depuis le 25 janvier 1874 au 27 mars 1875. Micheli a tracé le dernier d'une main tremblante, sur son lit de mort. Les attentions délicates, qui ne firent pas défaut, ouvraient la voie aux paternelles exhortations de notre frère. Point de sermons, point de prêcheries, toujours une parole tendre, douce et respectueuse. Grâce à une bienveillante confidence, nous pouvons donner à nos lecteurs quelques extraits de cette correspondance spirituelle. Elle est comme le testament d'un mourant à un mourant.

« 25 *janvier* 1874. — Je suis heureux, monsieur, de vous rendre le petit service que vous me demandez (l'envoi du journal de Genève). Je voudrais faire plus, je voudrais vous rendre très promptement vos jambes. Mais cela est au pouvoir de Dieu seul. Maintenant comme Dieu nous a engagés à le prier pour toutes choses, et que, par expérience, je crois de tout mon cœur à l'efficace de la prière, je vous promets, dès ce jour, de joindre soir et matin mes prières aux vôtres et à celles de tous ceux qui vous aiment, pour demander à Dieu votre guérison, et, en attendant, qu'il vous donne la soumission, la patience chrétienne qui allége de moitié les maux, et vous garde du murmure qui les double.... »

« 28 *janvier* 1874. — J'avais compté aller vous voir aujourd'hui, mais me voilà repris d'un de ces gros rhumes qui sont mon ennemi en hiver, et que ma poitrine délicate m'oblige à soigner comme une vraie maladie. J'aimerais avoir de vos nouvelles, car je vous porte plus d'intérêt que vous ne pensez. En priant aussi souvent pour quelqu'un, on s'attache singulièrement à lui. Je l'ai éprouvé déjà d'autres fois.

» Vous m'obligeriez de m'écrire deux mots, pour me dire si les divers traitements que vous suivez ont amené depuis dimanche dernier un mieux sensible; je le voudrais. Je voudrais connaître aussi votre état d'âme, car enfin si le corps que Dieu nous a donné est d'un grand prix, l'âme immortelle en a encore davantage, et si la santé est le second des biens, la paix de la conscience est bien certainement le premier. J'espère que vous avez avec votre Sauveur de ces rapports de confiance absolue et familière qui fortifient et consolent. Si je connaissais où vous en êtes sous le rapport religieux, j'aurais pu vous transmettre quelques paroles spécialement adaptées à vous. Dans l'ignorance où je me

trouve à cet égard, voici deux ou trois passages de la Bible qui m'ont fait beaucoup de bien à l'âge de trente ans, et que j'ai dès lors conservés. « Si nous lui confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les » pardonner et nous nettoyer de toute ini» quité. » — « L'Eternel est miséricordieux, » plein de compassion, tardif à colère et abon» dant en pardon. » — « Ne craignez pas! » vous avez fait beaucoup de mal; néanmoins » ne vous détournez pas de l'Eternel, mais » servez-le de tout votre cœur. »

« 2 *février* 1874. — J'ai appris avec peine par votre bonne mère, mon cher monsieur, que vous avez eu de la fièvre, et que cette fièvre avait interrompu le traitement. C'est une épreuve ajoutée, et j'ai demandé à notre Père céleste qu'il vous donnât une nouvelle mesure d'acceptation de sa volonté.

» C'est une grande chose de ne pas douter que c'est Lui qui dirige toutes choses, et non le hasard. Lui ne peut pas se tromper, il est tout-puissant et tout bon. Nous comprendrons une fois que toutes nos souffrances étaient nécessaires; nous ne pouvons le comprendre maintenant, mais nous pouvons demander la soumission chrétienne, nous pouvons demander l'assurance du pardon, et quand nous avons, nous coupables, nous pécheurs relaps, entendu au dedans de nous cette voix divine : « Mon enfant, va en paix, tes péchés te sont » pardonnés; » alors nous n'avons plus de peine à croire à la bonté de Dieu, et nous nous en remettons à lui avec confiance pour toutes choses. Cher monsieur, qu'il en soit ainsi pour vous! Si votre âme est en paix avec Dieu, vos maux seront allégés de plus de moitié.... »

« 5 *février* 1874. — Jésus dit : « Je ne » mettrai pas dehors ceux qui viennent à » moi. » — « Quand vos péchés seraient » rouges comme le cramoisi, ils seront blan» chis comme la neige. » — « Quiconque in» voquera le nom du Seigneur sera sauvé. » — « Le sang de Jésus-Christ purifie de » tout péché. » Paroles excellentes qui sont la vérité même, et dont je vous engage de tout mon cœur à vous nourrir, en vous les faisant lire souvent, très souvent, toujours les mêmes, par votre bonne mère. Vous devez avoir la tête faible, et c'est un repos d'entendre les mêmes paroles, quand elles sont pleines de consolation et de paix. Je continue à prier soir et matin pour vous.... »

« 7 *février* 1874. — Que le Seigneur Jésus se tienne bien près de vous, mon cher monsieur, *lui* qui est l'ami des malades, le consolateur des affligés. Je le lui demande souvent. Je le prie de vous faire entendre au fond du cœur sa douce voix : « Mon enfant, » va en paix, tes péchés te sont pardonnés. » — « Tu seras avec moi en paradis. »

» Je pense beaucoup à vous; j'ai appris avec peine que vous n'allez pas mieux. C'est une grande épreuve à votre âge. J'aimerais que vous pussiez au moins ne pas souffrir de la tête, afin de pouvoir prier librement. Paix vous soit, à vous et à votre bonne mère... »

« 11 *février* 1874. — Puisque je ne peux pas aller à vous, je veux vous envoyer cette parole-ci, qui est la vérité, la vérité vraie : « L'Eternel est une retraite pour tous ceux » qui sont dans la détresse. Il connait tout » homme qui se confie en lui. »

» J'ai de nouveau pris froid et je suis obligé de me tenir à la maison. J'aimerais bien avoir de vos nouvelles. Je vous serre cordialement la main en vous recommandant à notre bon Sauveur. »

« *Vevey*, 18 *février* 1874. — Votre pensée ne me quitte pas ici, où je prie pour vous comme à Genève. Les distances ne font rien à notre bon Dieu, et je me représente toujours comme deux fils électriques, ma prière montant de moi à Dieu, et redescendant de Dieu à vous, en apportant quelque chose, ou un soulagement, ou une bénédiction pour votre âme, ou un encouragement à accepter la volonté de votre Père céleste, une assurance qu'il vous aime, qu'il veut votre bonheur éternel et qu'il ouvre les bras à tous ceux qui acceptent son Fils Jésus pour leur Sauveur.

» Je veux vous copier une parole qui est extrêmement encourageante : « C'est ici la confiance que nous avons en Dieu, que si nous demandons quelque chose *selon sa volonté*, il nous exauce » Votre conscience vous dit, n'est-ce pas, que quand vous priez Dieu qu'il fasse de vous un vrai chrétien, qu'il mette dans votre cœur la foi, la soumission filiale, c'est là une prière selon sa volonté et qu'il exauce et exaucera.... »

« 20 *février* 1874. — Dites de ma part à votre fils, chère madame, que Dieu l'aime, qu'il peut en être sûr. Cela est si fortifiant, si consolant, cela fait tant de bien de se sentir aimé par un être tout-puissant et tout bon. Dites-lui que le Seigneur Jésus est notre ami, notre fidèle ami dans la vie et dans la mort; que jamais il n'a abandonné ceux qui se confient en lui. Dites-lui que son sang purifie de tout péché et que de ce sang miraculeusement multiplié il y a abondance pour chacun de nous. Dites-lui que la grande affaire est de vouloir humblement ce que Dieu veut, et d'accepter humblement son pardon.... »

« 4 *avril* 1874. — Je viens, chers amis, de vous recommander à Dieu d'une manière toute particulière. Qu'il daigne vous donner un bon jour de Pâques! Que ce jour où la chrétienté tout entière se réjouit de ce que Jésus a vaincu la mort, que ce jour ne soit pas trop assombri par les souffrances pour notre cher malade! Que ce bon Jésus qui a tant soulagé de malades durant les jours de sa chair, veuille lui envoyer aussi sa part de soulagement!

» Son secours, même miraculeux, n'a pas cessé avec son retour dans le ciel. J'ai connu plus d'un être souffrant qui pouvait chanter des cantiques au milieu de grandes douleurs. C'était la force du Sauveur qui s'accomplissait puissamment dans sa faiblesse. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tous ceux qui mettent leur confiance en lui s'en trouvent bien, et que, d'une manière ou d'une autre, il leur est fait selon leur foi.

» Demain matin, au lever du soleil, tous mes amis moraves se rendront sur le cimetière de la communauté, et là, au milieu de la poussière des morts, ils chanteront, en regardant au ciel, le cantique de la résurrection. C'est une bien belle pensée. Personne n'aime Jésus-Christ autant que ces chers moraves, et personne ne fait en ce monde autant de bien qu'eux. »

« 19 *juillet* 1874. (De la montagne.) — Mon cœur est souvent auprès de vous, chers amis, et d'autant plus que je n'ai pas eu lieu d'être content lors de ma dernière visite. Je me demande comment vous vous trouvez de cette prolongation de grandes chaleurs. Je me demande si le docteur X*** n'aura point quelque heureuse idée pour vous; et cela je le demande surtout à Dieu qui peut vouloir vous faire du bien, et beaucoup de bien par son moyen, ce qui ne veut point dire que je croie M. X*** meilleur médecin que M. Y***. Pas le moins du monde. Ce dernier a toute ma confiance, mais, dans le bien qu'ils font, les hommes ne sont que des instruments, et Dieu se sert souvent des choses faibles de ce monde pour confondre les fortes. Que de fois n'ai-je pas entendu dire à des prédicateurs que les sermons qu'ils savaient avoir fait un vrai bien à quelques âmes, étaient justement ceux qu'ils avaient composés avec fatigue, sans entrain, et dont ils étaient mécontents....

» Je voyais l'autre jour du haut du Salève l'emplacement de l'hôpital, et je pensais avec compassion à toutes les souffrances réunies là; aux vôtres aussi, mon cher ami : c'est si long! J'ai besoin de demander à Dieu qu'il renouvelle constamment la mesure de vos forces, la mesure de votre patience chrétienne.... »

« *Août* 1874. — Je vous envoie, cher monsieur, quelques lignes qui m'ont fait du bien dans ma lecture de ce matin : « C'est » moi qui t'ai appelé et qui veux te délivrer : » c'est moi qui suis ta lumière, ta paix, ta » force, ta victoire; c'est moi qui suis Jésus, » ton Jésus, ton Sauveur. »

» Oh! il y a dans ces mots : *c'est moi*, de quoi dissiper toutes nos alarmes. C'est donc avant tout à vous qu'il les adresse; à vous, qu'angoisse le souvenir de vos péchés : Rassure-toi, *c'est moi* qui ai expié tes péchés. C'est à vous qu'il les adresse, à vous que désespèrent vos rechutes continuelles : *c'est moi* qui suis ta force, tu pourras tout par moi. A vous qu'assaille le doute : *c'est moi* qui suis ta lumière, celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres. A vous que l'adversité, la souffrance fait trembler : « Ne crains pas, c'est moi qui t'ai racheté. » Je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi; » quand tu passeras par les fleuves, ils ne » te noieront pas; quand tu traverseras les » flammes, tu ne seras pas brûlé, parce que » je suis avec toi, moi, ton Sauveur. »

» Je voudrais espérer que vous avez moins souffert depuis samedi; je désire que les paroles que je vous ai transcrites vous fassent du bien à l'âme, comme elles m'en ont fait à moi-même.... »

« *Octobre* 1874. — Je vous envoie, mon cher ami, le livre que publient chaque année mes amis moraves. Nous nous en servons journellement, ma femme et moi. Souvent cette parole destinée à un jour particulier s'est trouvée justement convenir à notre situation d'âme, et nous nous sommes attachés à ces petits almanachs. Que ces paroles vous apportent une bénédiction chaque jour de cette année, c'est mon vœu bien cher.... »

« *Novembre* 1874. — Mon cher ami, j'avais compté vous aller voir hier, n'ayant fait que vous entrevoir dimanche, et puis je n'ai pu disposer d'aucun moment, et je vois que je serai encore pris probablement ces deux jours. Je vous envoie donc par écrit une petite amitié, vous recommandant à Dieu dans votre solitude. Je dis solitude, car quoique vous occupiez maintenant un dortoir, vous êtes néanmoins isolé en regard de ces mois où votre bonne mère ne vous quittait pas.

» Il y a dans la Bible une parole tout aimable et gracieuse, si l'on ose employer ces expressions, et qui a maintes fois apporté la consolation : « Dieu fait habiter en famille » ceux qui sont seuls. »

» J'espère que vos voisins sont des gens respectables. Rappelez-vous votre devoir de chrétien. »

« *Décembre* 1874. — Je n'avais point pensé en vous quittant l'autre jour, mon bon ami, qu'il s'en passerait plusieurs avant que j'aie le plaisir de vous revoir. Comment vous retrouverai-je? Mieux, j'espère, car j'ai été bien médiocrement content les deux dernières fois. C'est une bien, bien longue épreuve, mon pauvre ami. Et c'est un douloureux exercice de patience et de soumission chrétienne, que ces hauts suivis de bas, de façon à ne laisser aucune sécurité. Votre Père céleste vous appelle par là à un redoublement de prière et de confiance en lui. Il veut que vous arriviez à lui dire, dans l'esprit de Jésus-Christ : « Ta volonté se fasse et non la mienne. » Il veut que, sans arrière-pensée, vous puissiez lui rendre grâces de ce que vos péchés vous sont pleinement pardonnés, et que l'accès du ciel vous est ouvert. Les personnes que j'ai vues heureuses au milieu de la souffrance, heureuses même dans des maladies désespérées, sont celles qui avaient foi aux promesses de la Bible, qui les prenaient sans hésitation pour elles, et qui semblaient habiter déjà dans le ciel. Vous êtes extrêmement réservé, mon cher ami, sur ce qui tient à votre âme; je ne vous en fais pas un reproche. L'important est que votre cœur soit ouvert avec le Sauveur, et que vous vous approchiez très souvent de lui par la prière et par la lecture de sa Parole.... »

« *Février* 1875. — Mon pauvre H***, j'ai eu bien souvent devant les yeux, depuis samedi, votre expression si souffrante, et j'ai demandé bien ardemment à notre bon Père céleste de vous soulager.

Le malheureux qui, dans son infortune,
S'adresse à lui, jamais ne l'importune.

» C'est un des traits excellents de nos rapports avec Dieu. Avec un homme, avec le

eilleur des hommes, on a facilement la ainte de fatiguer, d'importuner. Avec Dieu, mais. Plus nous le prions, plus nous sommes lrs de lui être agréables. »

« *Fin février* 1875. — Une chose que j'aierais que vous me dissiez tout simplement, on cher ami, c'est si vous désirez, quand je iens vous voir, que nous lisions ensemble elques paroles édifiantes, ou que nous éleions l'âme ensemble par la prière? Je n'ai jaais aimé imposer rien aux malades. S'il y a tigue trop grande, le malade ne voit que cette tigue et ne saurait s'édifier. Vous seul êtes ge. Mettez-vous bien dans l'esprit que pour oi c'est une douceur, et qu'il est bien conenu que, quand vous vous y sentirez dispo, vous me le demanderez, en me recomandant, s'il y a lieu, d'être très court. »

« 20 *mars* 1875. — J'espérais, à chaque ourrier, chère madame, recevoir une lettre e vous. J'ai été assez malade cette nuit, par ntêtement d'un réchaud oublié, et je tremble a fièvre. Hélas! pas autant que le pauvre lenri; on n'ose pas parler de ses misères deant ses maux. Je vous en prie, écrivez-moi eux mots. Le Seigneur vous soutienne tous eux. »

« *Vendredi* 26 *mars* 1875. — Voilà donc otre cher Henri dans son repos. Ce n'est pas ns émotion que je vois cette annonce dans journal, et pourtant je ne puis pas dire que eusse désiré une prolongation de cette paure vie, qui n'était plus réellement une vie. e serai bien intéressé par les détails que ous pourrez me donner sur sa fin. J'espère e tout mon cœur que le dernier combat vous été épargné, à lui et à vous. Cela me ferait eaucoup de peine de ne pas pouvoir suivre emain son convoi; je suis un peu mieux aujurd'hui, et j'espère que cela me sera posble. »

« *Samedi* 27 *mars* 1875. (Sur son lit de nort.) — Il m'en coûte plus que je ne puis ous dire, chère madame, de ne pouvoir donier ce dernier témoignage à notre pauvre lenri et à vous. *Je vous trace avec peine ces deux lignes d'une main tremblante de fièvre. Que le Seigneur vous assiste pendant cette émouvante journée....* »

Tandis que Micheli préparait le jeune Henri *** à la mort, avec tant de fidélité, Dieu préparait aussi notre frère au départ par les assemblées de prières du mois de mars. Micheli avait suivi avec beaucoup d'attention le mouvement de réveil dit de *consécration*, et attendait les réunions annoncées comme devant avoir lieu au printemps à Genève, avec un mélange de crainte et d'espérance; de crainte, parce qu'il redoutait certaines tendances dont on accusait ce réveil; d'espérance, parce qu'il lui semblait qu'il y trouverait peut-être cette joie qu'il se reprochait sans cesse de ne pas posséder.

Micheli put assister à la plupart des réunions qui furent tenues alors, soit à la Rive droite, soit ailleurs. Il en jouit pleinement et y trouva de grandes bénédictions. Il avait le sentiment que l'on avait enfin mis en relief un côté de la vérité, non pas nouveau, mais trop oublié de nos jours. Il ne se réjouit toutefois qu'avec tremblement du rafraîchissement que Dieu donnait à son église, et dans une réunion de prières tenue au Casino, le 23 mars, il insista sur le devoir de la vigilance, en même temps que sur le danger du découragement. « Oui, mon Dieu, disait-il dans une dernière prière, garde-nous sous tes ailes, entoure-nous de tes bras. Que nous entendions ta voix nous dire et nous redire : « Mon enfant, mon pauvre » enfant, ne crains pas, je t'ai aimé, et depuis » que je t'ai parlé, je n'ai jamais manqué de » me souvenir de toi!... » Trois jours plus tard, comme nous le voyons par sa correspondance avec le jeune ***, Micheli était atteint par la maladie. Il ne se sentit pas d'abord mourir, mais la semaine suivante n'était pas commencée qu'il reposait dans le sein du Père.

Ses derniers jours furent très simples. Peu de paroles, pas l'ombre de frayeur, une paix absolue. Le jour de ses funérailles tout un peuple l'accompagna à sa dernière demeure.

Femmes et enfants, riches et pauvres, se confondaient dans un même deuil. Tous n'étaient-ils pas frappés par ce départ?

« Heureux les débonnaires, a dit Jésus-Christ, car ils hériteront la terre! »

LOUIS RUFFET.

ETUDES BIBLIQUES

Les prédications de M. Moody.

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE

En venant en Angleterre, M. Moody avait pour but principal de convertir des pécheurs. Tout le monde sait aujourd'hui qu'il a remporté comme évangéliste le plus grand succès qu'aient enregistré les annales religieuses de la Grande-Bretagne. Ce succès prodigieux, M. Moody l'attribue en grande partie à la coopération de ses frères.

Il est de fait que, livré à ses seules ressources, il n'eût jamais accompli la tâche qu'il s'était proposée. S'il a pu en venir à bout, c'est bien grâce aux chauds partisans qu'il se fit dès les premiers jours dans toutes les classes de la société. C'est à eux qu'il abandonnait l'exécution de ses plans de campagne. Dans toutes les villes où l'appelait la voix publique, des hommes d'expérience louaient les locaux, organisaient et annonçaient les meetings. On imprimait des cartes d'invitation, et les associés du prédicateur s'en allaient par escouades distribuer ces cartes à domicile, visitant les plus sombres ruelles, pénétrant dans les plus humbles demeures.

Quand on ne trouvait pas de local assez spacieux pour les réunions, un comité s'organisait pour faire construire un édifice temporaire, capable d'abriter huit ou dix mille personnes. Plus d'un million de francs a été dépensé de la sorte; et, chose remarquable, M. Moody ne faisait pas de réclame. Les souscriptions affluaient, sans qu'il fût besoin de les provoquer.

Ce n'est pas tout. Avant chaque meeting, des chrétiens des deux sexes, surtout des jeunes hommes, s'en allaient par les rues ramasser les vagabonds; ils entraient dans les boutiques, dans les estaminets, ne se laissant rebuter ni par les sarcasmes, ni par les menaces, et ils contraignaient les plus dégradés à les suivre.

Un homme dont le nom est connu chez nous, M. Radcliffe, avait organisé une bande de visiteurs pour continuer à domicile, même après le départ de M. Moody, l'œuvre commencée dans les meetings. A Birmingham, à Liverpool, à Sheffield, à Londres même, ces fidèles évangélistes s'étaient donné la tâche de ne négliger aucune rue, de ne pas oublier une maison. Cette tâche colossale, ils l'ont accomplie. On cite le nom d'une dame octogénaire qui s'était enrôlée dans cette milice sainte et s'en allait lire l'évangile à des femmes illettrées, chez qui la prédication de M. Moody avait éveillé des besoins religieux.

Partout aussi des sociétés de chant sacré s'étaient formées pour faire étudier les cantiques de M. Sankey et servir de chœur dans les meetings. Elles se réunissaient parfois de plusieurs villes différentes, quand on voulait défricher le terrain dans quelque nouvelle localité et attirer les foules indifférentes par l'appât de chœurs bien exécutés. Il fallait voir avec quel entrain ces jeunes gens chantaient les cantiques du réveil pour faire prendre patience à l'immense auditoire pendant les heures de l'attente, alors que des multitudes affamées de vérité envahissaient la salle deux heures et plus avant le moment fixé pour la réunion.

Nous connaissons les travaux de M. Moody; il y aurait encore à faire l'histoire des collaborateurs obscurs qui surgissaient dans chaque ville pour aider à l'exécution de ses vastes desseins.

Par quels moyens cet évangéliste yankee dont, il y a deux ans, personne ne connaissait le nom en Europe, parvint-il à créer cette

phalange de collaborateurs enthousiastes, cette armée qui avait ses chefs, ses sous-officiers, ses soldats, et dont il faisait tout ce qu'il voulait?

Quand on aura répondu que Dieu lui avait préparé ces auxiliaires, que M. Moody était un de ces hommes de foi à qui, semble-t-il, Dieu ne peut rien refuser, il restera pourtant à rechercher les moyens humains mis en œuvre pour obtenir ce prodigieux résultat.

C'est un art que de savoir se faire aider. On n'a pas encore oublié chez nous l'activité de Louis Bridel dans tous les départements de l'œuvre religieuse, son habileté à faire surgir des vocations, à se créer des collaborateurs animés de son esprit, et la sagacité avec laquelle il distribuait les rôles et les tâches. M. Moody possède cet art à un degré éminent. On a beaucoup admiré en Angleterre sa connaissance du cœur, son parfait bon sens, son tact, et la merveilleuse dextérité avec laquelle il manie les hommes; personne, semble-t-il, ne pouvait lui résister.

Son premier soin en arrivant dans une ville était de convoquer les pasteurs, les évangélistes, les travailleurs chrétiens. Il ne se présentait pas à eux comme un homme fort, sûr de lui-même, venu pour faire à leur place l'œuvre qu'ils n'avaient pas su faire eux-mêmes; mais comme envoyé de Dieu pour accomplir avec eux une tâche au-dessus de ses moyens personnels, et dont l'exécution réclamait le concours de toutes les forces vives de l'église.

Et de peur qu'on oubliât la position qu'il avait prise ainsi dès le début, il consacrait une heure par semaine à l'œuvre spéciale de nourrir le zèle de ses collaborateurs, c'est-à-dire de quiconque répondait au nom de chrétien. Ce meeting spécial avait lieu le dimanche matin avant l'heure réservée au culte dans les églises. Pour y assister, il fallait des cartes, qui n'étaient distribuées qu'à bon escient par le comité. N'en avait pas qui voulait. M. Moody désirait qu'on fût ce jour-là en famille, pour s'entretenir en toute liberté des affaires et des devoirs de la famille.

On distribuait chaque semaine de six à huit mille cartes pour cette réunion spéciale. M. Moody se trouvait de la sorte mis en présence d'une assemblée nombreuse de chrétiens plus ou moins fervents. Ce n'est pas de sanctification qu'il leur parlait d'ordinaire, à moins que ce ne fût incidemment. Les discours qu'il leur adressait avaient tous pour but de les engager à travailler pour le Seigneur et de leur apprendre à le faire. D'ailleurs, pas trace de pédanterie. Au contraire, une humilité naïve, et une simplicité qui faisait tout accepter de lui, conseils, reproches, avertissements.

Cinq de ces discours viennent d'être réunis en un volume [1]. M. Moody en a prononcé bien d'autres du même genre, et nous ne comprenons pas trop quelle pensée a guidé les éditeurs dans leur choix; car il y a tel de ces discours aux *Christian workers* qui vaut à lui seul tout un volume et que nous ne trouvons pas ici. Cependant ne soyons pas ingrats; ceux-ci étaient bons à conserver, ne fût-ce qu'à titre de souvenir d'une grande œuvre. Ce sont des projectiles ramassés sur le champ de bataille; ils rappellent des actions mémorables, et pourront peut-être servir encore.

Dans les discours aux inconvertis, nous n'avons pas trouvé un ordre parfait, une logique bien rigoureuse. Ce défaut est plus apparent encore dans les allocutions aux chrétiens. M. Moody cause plutôt qu'il ne prêche, et ces causeries ont de l'abandon, partant quelque chose d'un peu décousu, bien que chacune d'elles traite un sujet nettement déterminé.

En voici une, par exemple, sur l'activité individuelle du chrétien. L'orateur a négligé de prendre un texte, et nous n'avons pas su découvrir le plan de son discours. Il veut engager les chrétiens à faire des efforts person-

[1] *Stand up for Jesus.* Five addresses to Christian workers, by D. L. Moody. — S. W. Partridge & Co., 9, Paternoster Row, London.

nels, à évangéliser les âmes une à une, en profitant pour cela de toutes les occasions; et il leur montre par des exemples l'importance de cette action de l'individu sur l'individu. Rien de moins prétentieux que la forme, rien de plus simple que le fond. Pas un seul morceau à effet. Pourtant quand on a lu cette causerie, on se sent pénétré de l'importance du travail individuel et désireux de s'y mettre tout de suite, en suivant l'exemple donné par M. Moody lui-même.

« J'ai, dit-il, une règle qui m'est personnelle, que j'ai observée pendant toute ma carrière et qui m'a été d'un grand secours. J'ai pris, il y a bien des années, la résolution de ne jamais laisser passer un jour sans parler à au moins une âme de ses intérêts éternels, si Dieu me donnait santé et force. J'ai eu quelquefois le mal de mer, et je n'ai pu alors mettre ma règle en pratique; mais toutes les fois que ma santé me le permettait, je l'ai fait. Et je crois que Dieu a béni ma fidélité, et qu'il s'en est servi pour m'apprendre à parler en public.

» Si cet auditoire essayait de cette méthode pendant douze mois, c'est tout au plus s'il resterait à Londres une seule personne qui n'eût pas été avertie de fuir la colère à venir. En outre, les ouvriers de Christ y trouveraient du profit pour eux-mêmes. Rien au monde ne serait plus propre à effacer les rides et à raccourcir les longues mines de certains chrétiens de profession. Un ami m'a dit que je faisais beaucoup de mal en parlant à tant de gens et en les alarmant. Certainement, quand j'ai commencé, je n'avais pas beaucoup de tact. Nous savons tous que lorsqu'un homme commence l'apprentissage d'un métier, il n'est pas maître du premier coup, il se trompe souvent et son patron le gronde d'importance. Mais, Dieu soit loué, malgré mes fautes et mes défauts, mon Maître ne m'a jamais grondé, quoique le monde l'ait fait souvent. Ceux qui commencent à travailler pour Christ, bien qu'ils commettent parfois de graves erreurs, ont un Maître très indulgent. Mais il y a beaucoup de personnes qui commettent une erreur terrible, la plus terrible de toutes : elles ne font jamais rien.

» Cet homme qui déclarait que je faisais du mal en parlant de Christ à tout le monde, me dit un jour que j'avais sérieusement offensé un de ses amis en lui parlant dans la rue des intérêts de son âme. Eh bien, voici comment la chose s'était passée. Je n'avais, ce jour-là, parlé à personne et en rentrant chez moi j'étais sur le qui-vive. Voyant un homme appuyé au poteau d'un réverbère, tout solitaire, la pensée me vint que c'était peut-être un étranger. En conséquence, je m'approchai et lui dis :

» — Mon ami, êtes-vous un chrétien?

» Il me regarda en fronçant le sourcil, puis il me maudit en ajoutant que cela ne me regardait pas. Voilà pourquoi son ami vint m'adresser la question : — Ne croyez-vous pas que vous faites plus de mal que de bien, et que vous détournez les hommes de la religion au lieu de les convertir?

» Je répondis que s'il en était ainsi j'en serais bien fâché; mais que la faute venait de la tête, non du cœur.

» — Oui, répondit mon ami, je crois que vos intentions sont bonnes, mais vous avez trop de zèle. Qu'est-ce que le zèle sans la connaissance?

» — C'est vrai, répliquai-je. Toutefois j'aimerais mieux avoir le zèle sans la connaissance, que la connaissance sans le zèle.

» Plusieurs mois s'écoulèrent. Un dimanche matin, au point du jour, par un rude froid d'hiver, quelqu'un frappa à ma porte.

» — Qui est là? criai-je.

» — Un étranger.

» — Que désirez-vous?

» — Je désire que vous me parliez de mon âme.

» Je me levai et je fis entrer l'étranger; il était pâle et tout affaissé.

» — Vous rappelez-vous, me dit-il, avoir rencontré, il y a trois mois, à dix heures du soir, un homme sous un réverbère?

» — Oui.

» — Je suis cet homme. Je n'ai pas eu de paix depuis cette soirée. Je ne pouvais plus dormir, et j'ai pensé venir vous demander ce qu'il faut que je fasse.

» Je lui parlai, et il trouva la paix avec Dieu. Il a été dès lors un ouvrier zélé de Christ. Je crois qu'il y a à cette heure dix mille âmes dans la ville de Londres, oh! davantage, attendant que quelqu'un aille les prendre pour les conduire à Jésus! »

C'est simple, n'est-ce pas? Eh bien, dites si, après avoir lu ce récit sans prétention, si modeste, si vrai de forme, on ne se sent pas plus de zèle au cœur? C'est qu'il y a là l'exemple qui stimule, la preuve de fait qui encourage.

Avez-vous remarqué l'énergique concision et le sérieux redoutable de cette parole : « J'aimerais mieux avoir le zèle sans la connaissance, que la connaissance sans le zèle? » En l'entendant, on ne peut s'empêcher de penser à ces églises fières de leur orthodoxie, de leur excellente organisation, mais sans charité et sans vie, toujours prêtes à comprimer les élans un peu désordonnés peut-être, mais si utiles, des nouveaux convertis qu'embrase le feu du premier amour. Que de seaux d'eau froide la connaissance sage et compassée n'a-t-elle pas déjà jetés sur ce feu-là!

On se rappelle aussi involontairement cette scène touchante dont nous parlent les biographes de M. Moody : le jeune artisan épelant la parabole de l'enfant prodigue à un nègre guère plus ignorant que lui, et répondant à l'ami qui survient et qui cherche à le décourager : « Je ne suis qu'un ignorant, mais j'aime Jésus et je veux faire quelque chose pour lui. » Ce n'est pas la connaissance qui nous manque; avons-nous beaucoup de zèle? Ne dirait-on pas quelquefois que nous avons peur du zèle, de ce zèle qui nous dérange de nos habitudes et nous empêche de dormir tranquilles?

M. Moody passe d'un exemple à l'autre pour encourager ses auditeurs à des efforts personnels.

« J'ai sans doute devant moi beaucoup d'hommes d'affaires. Je veux vous dire ce que faisait en Amérique le chef d'un grand établissement industriel. Il savait le nom de tous ses employés, quoiqu'il en eût des centaines, et il s'était fait une loi de mander chaque jour un de ses hommes dans son bureau pour passer quelques minutes en conversation et en prière avec lui. Le bien qu'il accomplit de la sorte est incalculable. »

En suivant le cours de sa pensée, M. Moody en vient à recommander à ses auditeurs de ne pas mépriser les petits commencements. Sa propre histoire aurait pu servir d'illustration à cette vérité, car on vit rarement prédicateur partir de si bas pour s'élever si haut. Toutefois il prend ses exemples autour de lui. Des cinq qu'il propose à l'imitation de ses auditeurs, voici le plus frappant :

« Je me souviens d'un homme en Amérique qui ne savait pas lire, et il avait vingt-huit ans. Il vivait sur la frontière de l'Illinois, et passait son temps à la chasse. Sa petite fille allait à l'école du dimanche. Elle y apprit à lire et commença à importuner son père pour qu'il y allât. Enfin un dimanche elle réussit à l'y conduire. Quand il vit comment des enfants pouvaient lire, tandis qu'il en était incapable, il eut bien honte. Il prit la résolution de ne plus retourner à l'école du dimanche, mais sa femme le persuada d'y retourner. Il se convertit et apprit à lire. Il avait la parole embarrassée, mais par des efforts persévérants il parvint à surmonter cet obstacle, et c'est aujourd'hui un des travailleurs les plus actifs et les plus bénis pour la cause de Dieu en Amérique. Il a établi 1180 écoles du dimanche dans l'Illinois, l'Ohio, le Missouri, l'Indiana et dans tous les territoires de l'Ouest. Il enfourche son cheval de l'école du dimanche, et quand il rencontre sur son chemin une colonie nouvelle, loin des routes de la civilisation, il demande la permission d'y fonder une école du dimanche.

Il rassemble les parents, et leur parle jusqu'à ce que les larmes leur coulent le long des joues et qu'ils disent : Oui, nous voulons avoir une école du dimanche. Alors il se met à l'œuvre, se procure des moniteurs et un directeur, et l'école est formée. Dans le voisinage de la plupart de ces écoles, ont surgi des églises dont les clochers se dessinent en relief sur l'horizon, tout le long des prairies de l'Ouest. Tout cela, c'est l'œuvre d'un seul individu, d'abord gagné à l'évangile par l'influence et l'exemple d'un petit enfant. »

Cette allocution sur l'importance de l'action individuelle se termine par une belle pensée :

« Je me dis quelquefois que si un ange s'envolait au ciel pour y aller raconter qu'il se trouve ici-bas sur la terre un petit enfant, peut-être sans souliers et sans habit, ce que vous appelez un Arabe des rues, n'ayant personne pour le conduire à la croix de Christ, et que Dieu rassemblât les anges autour de son trône pour leur demander d'aller passer cinquante ans à instruire cet enfant, il n'y a pas au ciel un ange qui ne répondît joyeusement à cet appel. »

M. Moody insiste fréquemment sur l'importance de ce qu'il appelle l'effort personnel de chaque chrétien. Son allocution sur Jos. I, 6 : *Fortifie-toi et prends courage,* débute par cette pensée.

« Ce que nous voulons, c'est d'amener les chrétiens à travailler. Si nous pouvions seulement persuader les chrétiens ici présents de dire à Dieu : « Me voici, envoie-moi auprès » d'une âme angoissée; fais de moi un ins» trument pour le salut des hommes, » je crois qu'il y aurait des centaines de conversions là où il y en a seulement des vingtaines. Hier, après le meeting, je descendis au milieu des auditeurs; presque tous désiraient s'entretenir avec moi. Ils me confièrent le sujet de leur angoisse et je pus les assister beaucoup plus efficacement dans une conversation de quelques minutes que dans tout un sermon. Je crois qu'il y a des centaines de personnes qui ont besoin de ce genre de prédication. Ce qu'il nous faut, c'est moins la prédication du haut de la chaire que cet effort personnel, ce travail de l'individu sur l'individu pour l'amener à reconnaitre les droits de Christ. »

Ecoutons encore quelques-uns des conseils de M. Moody; personne ne nous paraît plus autorisé à en donner. Un homme qui depuis vingt ans n'a pas, hormis les cas de maladie, laissé passer un seul jour sans évangéliser au moins une âme, qui pendant deux ans a parcouru le pays le plus civilisé du monde en prêchant trente ou quarante fois par mois à des foules considérables, un homme que plus de vingt mille convertis reconnaissent comme leur père en la foi, doit avoir acquis une expérience peu commune.

« Ce qu'il nous faut, c'est un peu plus de courage. Je m'aperçois qu'il y a beaucoup de chrétiens qui désirent travailler, mais qui sont timides, peureux, pleins d'appréhension. Il leur manque le courage nécessaire pour parler à leurs amis. Eh bien, Dieu ne peut pas employer un homme ou une femme qui a peur.... Jetons nos doutes au vent, déposons nos craintes et avançons-nous courageusement pour parler de la part de Dieu. N'ayons pas honte de dire ce que Dieu a fait pour nos âmes, de parler à ceux qui périssent, à chacun d'eux personnellement. Si seulement nous parvenons à avoir le cœur embrasé de l'amour de Dieu et des âmes, alors le monde commencera à trembler. »

Ce n'est pas seulement la timidité qui retient les chrétiens, c'est leur manque de fidélité dans la vie.

« Quelques-uns d'entre vous disent sans doute : « Je ne peux pas parler à ceux qui » m'entourent, parce que ma vie n'est pas ce » qu'elle devrait être. » Alors, mes amis, laissez-moi vous conseiller de la réformer sur l'heure. Allez droit à Dieu, confessez-lui vos infidélités, et si vous connaissez quelqu'un à qui vous soyez en scandale par votre manque de fidélité, allez tout droit le lui confesser. Je ne connais pas de moyen dont Dieu se serve

plus volontiers : un homme allant chez son voisin pour lui dire : « Je n'ai pas marché » dans la droiture, et je viens vous en de» mander pardon. » Voilà qui réveillera les indifférents plus que beaucoup de sermons. Voilà le genre de prédication qu'il nous faut, parce que le monde a les yeux sur nous. »

Si nous ne sommes pas dans la lumière, comment y ferons-nous entrer les autres ? Si nous sommes sous l'empire de quelque péché, à qui persuaderons-nous que Christ ait le pouvoir de délivrer ? Par cette question qu'il adresse à plusieurs reprises à ses auditeurs, M. Moody met le doigt sur une des plaies vives de notre christianisme, il signale une des causes les plus fréquentes de l'insuccès de la prédication.

« Nous lisons dans les Actes des apôtres que lorsque Paul eut fait naufrage sur l'île de Malte, il voulut amasser des broussailles pour faire du feu. Il en sortit une vipère qui s'attacha à son bras, et les barbares dirent : « Certainement cet homme est un meurtrier, » puisque, après avoir échappé de la mer, » la justice souveraine ne permet pas qu'il » vive. » Ils s'attendaient à le voir mourir, mais il ne mourut pas. Alors ils changèrent d'avis et dirent : « C'est un dieu ! » et ils ajoutèrent foi à ses paroles.

» Mais quel bien aurait fait Paul, s'il s'était mis à prêcher avec cette vipère au bras ? On lui aurait dit : « Mêlez-vous de ce qui vous regarde, et ne venez pas nous prêcher avec cette vipère au bras. » Il y a beaucoup de chrétiens qui travaillent avec une vipère attachée non à leur bras, mais à leur cœur, et ils s'efforcent de travailler pour Dieu, et le monde a les yeux fixés sur la vipère. Que Dieu nous accorde de secouer la vipère dans le feu, pour que le monde ne voie plus la vipère, mais Christ, en nous. »

Bien des travailleurs chrétiens se laissent décourager par un premier insuccès. M. Moody cherche à leur inspirer de la persévérance ; et il le fait avec une douceur, une sollicitude ingénieuse qui va au cœur.

« Laissez-moi vous donner à ce sujet un avis, à vous surtout, jeunes convertis. Prenez la résolution de ne jamais abandonner un homme tant qu'il n'est pas mort. Laissez-le parler contre les meetings, si cela lui plaît. Bien souvent quand Dieu réveille un pécheur, celui-ci s'éveille de mauvaise humeur et dit des choses désagréables, et vous pensez qu'il est très éloigné du royaume de Dieu ; mais il en est probablement très rapproché. J'aimerais beaucoup mieux qu'un homme s'éveillât fou que de ne pas s'éveiller du tout. »

Plus loin, M. Moody va chercher dans ses souvenirs un exemple de ce que peut la persévérance. On lui avait demandé d'aller visiter un incrédule pour l'engager à envoyer ses enfants à l'école du dimanche.

» J'allai voir cet homme. C'était un cabaretier. Il était derrière son comptoir. J'entrai et je lui dis qui j'étais. A peine eus-je exposé le but de ma visite, qu'il me fit sortir aussi vite que j'étais entré. Il n'était pas de très bonne humeur ; je pensai qu'il faudrait retourner un autre jour. Lorsque je retournai le voir, il était exactement de la même humeur ; mais je me promis de revenir à la charge. La troisième fois, je le trouvai de meilleure humeur. Je l'engageai à lire la Bible, qu'il n'avait pas ouverte, me dit-il, depuis dix-neuf ans. Il haïssait le christianisme et ne parlait du Christ qu'en grinçant des dents. Finalement, je l'amenai à promettre qu'il lirait le Nouveau Testament, à la condition toutefois que de mon côté je lirais l'*Age de raison* de Paine. Je le lui promis, tout en me disant que c'était lui qui avait fait le meilleur marché.

» Peu de jours après, je retournai voir le vieil incrédule, et comme je le pressais d'aller à l'église, il me dit :

» — Eh bien, jeune homme, puisque vous faites tant de cas d'une église, vous pouvez en avoir une ici dans mon salon, si vous voulez.

» — Très bien, lui dis-je ; quand ?

» — Oh ! quand vous voudrez.

» — Dimanche prochain, le matin; qu'en dites-vous?

» — Parfaitement.

» — Voulez-vous convoquer quelques-uns de vos amis?

» — Volontiers.

» — Très bien. Je serai ici dimanche prochain à onze heures.

» Comme je me tournais pour m'en aller, il m'arrêta.

» — Prenez garde, jeune homme. Vous n'allez pas faire le sermon tout seul; je me propose d'en faire un bout.

» — Alors, répondis-je, entendons-nous bien pour qu'il n'y ait pas de malentendu. Combien de temps vous faut-il?

» — Oh! ma part. Et puis, mes amis voudront aussi avoir la leur.

» — Bon, bon. Combien de temps vous faut-il?

» — Hum! nous en prendrons notre part.

» — D'accord; mais supposons que vous ayez quarante-cinq minutes, vous et vos amis, et moi quinze. Cela vous va-t-il?

» — Parfaitement.

» — Eh bien, lui dis-je, je prendrai les dernières quinze minutes.

» — C'est entendu.

» Le dimanche venu, je pris avec moi un petit orphelin à qui Dieu avait enseigné à prier. Quand j'arrivai, je ne trouvai personne. Je dis à la femme : — Qu'est-ce que cela veut dire? Elle me répondit qu'il était venu tant de monde que la place avait fait défaut, et qu'on s'était transporté chez un voisin. Je m'y rendis et je trouvai deux chambres pleines. Il y avait là des athées, des déistes, des sceptiques, les physionomies les plus endurcies que j'eusse jamais vues.

» Il était onze heures précises. A peine étais-je entré, qu'on se mit à me questionner. Je leur dis que je n'étais pas venu pour répondre à des questions, mais pour prêcher.

» — Vous avez les quarante-cinq premières minutes, ajoutai-je. Allons, commencez!

» Quelques-uns estimaient qu'un homme du nom de Jésus-Christ avait certainement existé; d'autres ne le croyaient pas. Quelques-uns pensaient qu'il y avait un Dieu, d'autres qu'il n'y en avait point. Plusieurs croyaient en un dieu de la nature. Il n'y en avait pas deux qui fussent d'accord. Ils faillirent en venir aux mains avant que les quarante-cinq minutes fussent écoulées. Je me tins coi, écoutant jusqu'au bout ce que l'on disait. Quand les quarante-cinq minutes furent écoulées, je leur dis :

» — C'est mon tour, à présent. Mais avant de prêcher, je voudrais commencer par prier.

» Je m'agenouillai et un vieil incrédule me dit :

» — Hé, jeune homme, la Bible dit qu'il faut que deux s'accordent pour prier.

» — Très bien, répondis-je. Peut-être Dieu enseignera-t-il à quelqu'un à prier avant que j'aie fini.

» Après avoir achevé ma prière, je demandai au jeune garçon de prier. J'aurais aimé que vous l'entendissiez demander à Dieu de convertir ce méchant homme pour avoir parlé contre son Sauveur. Quand la prière fut terminée, ces hommes partirent les uns par une porte, les autres par une autre porte. Et l'incrédule que j'avais poursuivi pendant des mois vint à moi, et, mettant sa main sur mon épaule, il me dit, tandis que les larmes lui coulaient le long des joues : — Vous pouvez avoir mes enfants pour votre école du dimanche.

» Aujourd'hui ces gens sont les plus chauds amis que j'aie à Chicago; mais il fallut des mois pour cela. Il y a des familles après lesquelles je suis allé pendant dix ou douze ans et qui ne sont pas encore converties; mais j'espère et je continue à prier. »

M. Moody raconte ensuite l'histoire d'un autre cabaretier, qu'il visita effectivement pendant douze ans avant de réussir à le gagner. Il y parvint pourtant; et le mari, la femme, un fils et une fille passèrent successivement des ténèbres à la lumière. Ces exemples sont

faits pour encourager. Mais aussi, de quoi ne viendrait-on pas à bout quand on est doué d'une énergie et d'une persévérance pareilles?

Quand M. Moody était en Ecosse, ce qui frappa le plus les théologiens de ce pays, ce fut sa merveilleuse connaissance des Ecritures. Non qu'il les citât à tout propos, comme ces étudiants qui font leurs sermons à grands coups de concordance. Ce qu'on admirait, c'était la convenance de ces citations, leur justesse, et surtout la familiarité de l'orateur avec tous les passages se rapportant à un sujet donné. Or, dans le volume que nous étudions, se trouve un discours sur l'usage qu'il faut faire de la Bible.

Nous ne nous attacherons pas à la première partie, employée à montrer que l'usage des Ecritures est indispensable au chrétien à trois points de vue : 1° pour sa croissance spirituelle; 2° pour la lutte contre les tentations; 3° pour le travail de l'évangélisation. Nous désirons surtout faire connaître la méthode de M. Moody pour étudier les Ecritures. Il nous suffira pour cela de citer quelques fragments de la seconde partie.

« Un des meilleurs moyens d'étudier la Bible, c'est de la prendre par ordre de matières. J'avais coutume autrefois de lire tant de chapitres par jour, et si je manquais à ma tâche, je regardais cela comme de la froideur. Mais, notez bien ceci, si quelqu'un m'avait demandé, deux heures après, ce que j'avais lu, je n'aurais pu le lui dire.... Un homme demandera à sa femme : « Dis-moi, ai-je lu ce chapitre? » — « Je ne m'en souviens pas, » répondra-t-elle. Ni l'un, ni l'autre ne se le rappelle, et peut-être liront-ils ce même chapitre plusieurs jours de suite. Et ils appellent cela étudier la Bible!

» Il ne nous sert à rien de lire la Bible, si nous n'y cherchons pas quelque chose. Si un ami me voyait cherchant de côté et d'autre dans cette salle et qu'il me dît : — Moody, qu'est-ce que vous cherchez, avez-vous perdu quelque chose? et que je lui répondisse : — Non, je n'ai rien perdu, je ne cherche rien en particulier, j'imagine qu'il me laisserait continuer tout seul et me trouverait bien ridicule. Mais si je lui répondais : — Oui, j'ai perdu une pièce d'or, alors je pourrais m'attendre à ce qu'il se mît de la partie. Lisez la Bible, mes amis, comme si vous cherchiez quelque chose de précieux.... Je rencontre quelquefois des gens qui se vantent d'avoir lu la Bible en tant de mois, d'autres qui la lisent chapitre par chapitre, de manière à avoir tout lu dans l'année. Il vaudrait presque mieux dépenser une année à lire un seul chapitre. Si j'allais dans une cour de justice avec le désir d'emporter les suffrages du jury, je me procurerais tous les témoins capables de témoigner au sujet du point en litige. Je ne leur demanderais pas de rendre témoignage sur toutes sortes de choses, mais uniquement sur ce point-là. Il devrait en être ainsi avec les Ecritures. Je pris un jour le mot *amour* et je passai je ne sais combien de semaines à étudier tous les passages dans lesquels on trouve ce mot, si bien qu'enfin je ne pouvais m'empêcher d'aimer tout le monde. Je m'étais nourri d'amour si longtemps, que j'étais impatient de faire du bien à toutes les personnes que je rencontrais.

» Prenez tour à tour la grâce, la foi, l'assurance.... Prenez encore les promesses de Dieu. Qu'un homme se nourrisse pendant un mois des promesses de Dieu, et il n'ira plus se plaignant de sa pauvreté. Vous entendez des gens se lamenter : — Oh! ma misère, ma misère! Mes amis, ce n'est pas *misère*, c'est *paresse*, qu'ils devraient dire. Si vous vouliez seulement aller de la Genèse à l'Apocalypse pour examiner les promesses faites à Abraham, à Isaac, à Jacob, aux juifs et aux gentils, et à tout le peuple de Dieu en tout lieu, si vous passiez un mois à vous repaître de toutes ces promesses, vous n'iriez plus de côté et d'autre la tête basse et la mine allongée, vous plaignant de votre pauvreté; mais vous relèveriez la tête avec confiance et vous proclameriez les richesses de la grâce, et il

ne pourrait en être autrement. Après l'incendie de Chicago, un homme vint me dire avec un accent sympathique :

» — On m'assure, Moody, que vous avez tout perdu dans l'incendie.

» — On vous a mal informé, répondis-je.

» — Vraiment! on m'avait dit que vous aviez tout perdu.

» — C'est une erreur, une profonde erreur.

» — Vous reste-t-il donc beaucoup? demanda mon ami.

» — Oui, il me reste beaucoup plus que je n'ai perdu, quoique je ne puisse pas dire combien j'ai perdu.

» — J'en suis bien aise, Moody. Je ne vous savais pas si riche que çà avant l'incendie.

» — Oui, dis-je, je suis beaucoup plus riche que vous ne pouvez vous l'imaginer, et voici mes titres de rente : « Celui qui vaincra, héritera de toutes choses. » On prétend que les Rothschild ne peuvent pas dire combien ils possèdent; c'est précisément mon cas. Toutes choses m'appartiennent, je suis cohéritier du Fils de Dieu.

» Et maintenant supposons que vous preniez le sujet de la prière, et que vous le suiviez d'un bout à l'autre des Ecritures, la Bible sera un livre tout nouveau pour vous. Je me rappelle que lorsque j'étudiais pour la première fois le sujet de la grâce, j'en devins si pénétré que j'arrêtais chaque homme et chaque femme pour leur dire combien Dieu les aimait....

» Une autre manière, c'est d'étudier un livre à la fois.... Ou bien, attachez-vous à un mot qui revienne plusieurs fois dans le même livre. Il y a quelque temps, je fus merveilleusement béni en étudiant les sept béatitudes de l'Apocalypse. »

Suit une petite digression sur la lecture de l'Apocalypse. On y rencontre le morceau que voici :

« L'Apocalypse est le seul livre de la Bible qui nous montre le diable enchainé. Le diable le sait; aussi parcourt-il la chrétienté en disant : — Il ne vous sert de rien de lire l'Apocalypse; c'est un livre que vous ne pouvez comprendre, il est trop difficile. Le fait est qu'il ne veut pas que vous sachiez rien de sa défaite finale. »

M. Moody recommande aux personnes qui vont entendre une prédication de prendre note des pensées neuves ou frappantes, des illustrations heureuses, puis de se les approprier pour les répéter à d'autres.

« Nous devrions, dit-il, avoir quatre oreilles, deux pour notre compte et deux pour le compte d'autrui. Et puis, si vous allez dans une autre localité et que vous n'ayez rien à dire de votre propre fonds, débutez hardiment par ces mots : — J'ai entendu quelqu'un dire telle ou telle chose. On sera toujours bien aise de vous entendre, si ce que vous avez à donner est nourrissant. Le monde périt, faute de nourriture. »

N'oublions pas que ces recommandations étaient adressées non à des théologiens, mais à des laïques que M. Moody voulait pousser à travailler pour Christ. Le passage suivant montre comment il se fait que cet homme sans instruction puisse parler chaque jour, pendant plusieurs semaines, au même auditoire sans jamais s'épuiser.

« Il y a bien des années que je porte cette Bible partout avec moi. Elle a plus de valeur pour moi que toutes les Bibles qui sont dans cette salle, et je veux vous dire pourquoi. C'est à cause du grand nombre des passages soulignés et des notes faites dans la marge. Chacune de ces notes est pour moi tout un sermon, en sorte que lorsqu'on me demande de parler, à quelque moment que ce soit, je suis toujours prêt. Que j'aie à parler de la foi, de l'amour, de l'assurance, d'un sujet quelconque, tout cela me revient; ainsi, même pris à l'improviste, je suis toujours prêt. Chaque enfant de Dieu devrait être comme un soldat sous les armes et se tenir toujours prêt. Mais, pour être prêt, il faut étudier la Bible. Ainsi quand vous entendez quelque chose de bon, notez-le; si c'est bon pour vous, ce sera bon aussi pour quelqu'un d'autre.

Nous devrions faire circuler la monnaie du ciel, tout comme nous faisons pour nos livres sterling et les autres monnaies du royaume. »

C'est ici le lieu de décrire la méthode qu'emploie M. Moody pour préparer ses discours. Quand un sujet attire son attention, il en inscrit le titre sur le dos d'une large enveloppe de papier fort. Puis, toutes les fois qu'il rencontre quelque chose qui s'y rapporte, image ou anecdote, trait de mœurs ou texte biblique, il consigne sa trouvaille sur un petit carré de papier qu'il met dans l'enveloppe. Il a toujours plusieurs de ces enveloppes dans son tiroir, c'est-à-dire plusieurs discours en voie de formation. Quand une enveloppe est pleine, il ne lui reste plus qu'à coordonner les richesses qu'elle contient et à les relier par une idée centrale, comme on enfilerait des perles à un cordon.

Tel de ses discours est resté de la sorte plus d'nn an sur le chantier.

En relisant ce que j'ai écrit sur M. Moody, je m'aperçois qu'il est impossible de rendre l'impression que produit, quand on le voit et qu'on l'entend, cet homme extraordinaire. Il y a chez lui comme une exubérance de vie spirituelle qui demande à se dépenser. A la vérité, cette vie se traduit par des manifestations qu'on peut étudier, mais dans son principe elle demeure cachée, insaisissable.

La vie spirituelle, dont la source première est en Jésus-Christ, ne s'épuise pas; elle se renouvelle continuellement. Il suffit qu'un homme demeure en Christ, pour qu'il devienne à son tour une source intarissable de vie. Voilà ce qui nous paraît être le cas pour M. Moody. Il ne cesse de parler, de donner, dans ses conversations particulières comme dans ses discours publics. Depuis quinze ans il en est ainsi, et sa parole n'a rien perdu de sa fraîcheur et de sa limpidité. C'est bien une eau prise à la source.

Sur le steamer qui l'a ramené dans son pays natal, il a parlé, il a prêché, il a gagné des âmes à Christ. Cédant aux sollicitations de ses amis, il avait décidé de prendre deux mois de repos à son arrivée en Amérique. Après quinze jours, il s'est remis en campagne. On le réclame de tous les côtés; le voilà en train de parcourir les Etats-Unis comme naguère la Grande-Bretagne, avec son fidèle Sankey, attirant partout des foules immenses. Le plus grand journal politique des Etats-Unis le fait suivre par un *reporter* qui sténographie tout ce qu'il dit, qui raconte tout ce qu'il fait. Ainsi l'écho de ses paroles et de ses actes ira réveiller les populations dans les lieux mêmes où l'on ne le verra jamais.

Chrétiens, prenons courage! L'évangile n'a pas vieilli; au contraire, sa jeunesse se renouvelle. Ce qui avait vieilli, ce n'était pas l'évangile, mais la forme sous laquelle l'évangile était présenté. La vie se retirait lentement de la prédication, un travail de pétrification s'opérait, dont nous avions conscience et dont nous souffrions. Dieu soit loué, la vie reparaît, plus abondante que jamais. La prédication est en train de se renouveler; sachons nous prêter à ce renouvellement. Ce n'est pas d'une révolution qu'il s'agit, mais d'une transformation. Le monde ne veut plus de la prédication sous sa forme actuelle, il s'éloigne des lieux de culte. Que faire pour le ramener? Le réveil actuel répond : Soyez plus simples, plus humains, plus vrais. Dépouillez les formes de convention; faites-vous laïques avec un monde laïque, démocratisez la prédication. Sans vous attacher à l'imitation servile d'un Moody ou d'un Pearsall Smith, apprenez de ces hommes de Dieu à sortir du cercle étroit de la routine, pour aller chercher les masses là où elles sont et leur présenter la vérité dans un langage qu'elles puissent comprendre.

Surtout soyons fidèles, croyons à l'efficace de cet évangile qui est et sera toujours la puissance de Dieu; et après nous en être nourris, présentons-le avec la hardiesse et l'autorité de celui qui peut dire : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. »

AUG. GLARDON.

THÉOLOGIE

—

Le rationalisme dans l'église libre du canton de Vaud.

C'est sous ce titre qu'a paru il y a déjà quelques mois un pamphlet anonyme, comme le sont ordinairement les écrits destinés à nuire, et avec le nom de l'imprimeur soigneusement gratté et caché par un timbre-poste. Cette brochure, d'environ sept pages, a été envoyée à diverses reprises à des personnes de choix, et afin qu'on ne pût pas connaître le lieu d'où on l'expédiait, on la jetait dans la boîte d'un train de chemin de fer, où l'on apposait le sceau *Ambulant*. De telles précautions auraient dû, ce semble, mettre les lecteurs sur leurs gardes, puisque ce sont « les choses honteuses qui se cachent, » selon la déclaration d'un apôtre, et que généralement on doit mépriser les dénonciations anonymes. Cependant, la persistance avec laquelle on répand ce pamphlet pouvant troubler quelques personnes, nous croyons devoir rompre le silence que nous avions d'abord résolu de garder.

La brochure porte en sous-titre : *Avertissement par un frère*. Mais si l'auteur est réellement ce qu'il se donne, pourquoi ne pas signaler l'hérésie dont l'église libre lui paraît atteinte, aux pasteurs de cette église et aux corps chargés de veiller au maintien de la saine doctrine, plutôt que de s'adresser aux âmes simples, étrangères aux débats théologiques, et de semer ainsi du trouble, de la défiance et des divisions ? Il nous est difficile de reconnaître un frère à une semblable conduite. Mais passons.

Pour signaler les erreurs qui, selon lui, se répandent dans l'église libre, l'auteur anonyme de la brochure, s'attaque d'abord à M. Astié, professeur à la faculté de théologie de l'église libre, et déclare citer avec une scrupuleuse exactitude son dernier ouvrage intitulé : *La théologie allemande contemporaine, avec une lettre-préface à la jeunesse théologique des pays de langue française*. On pouvait s'attendre après cela à des citations exactes ; mais il résulte de l'examen des passages incriminés, pour autant que nous avons pu le faire, et des déclarations de M. Astié, qu'aucune citation n'est de lui : elles sont toutes des pensées ou des fragments tirés des ouvrages de Rothe et autres théologiens allemands dont il expose les opinions. M. Astié les met entre guillemets lorsqu'il les cite textuellement, mais il ne les distingue par aucun signe lorsqu'il les résume ou les abrège ; et c'est là ce qui explique la méprise de l'auteur du pamphlet. M. Astié est ainsi hors de cause, et nous pouvons dire aux personnes qui ont des inquiétudes au sujet de sa doctrine, qu'il a adhéré et qu'il adhère encore à la profession de foi de l'église libre, et que, jusqu'à preuve du contraire, nul n'a le droit de le mettre en suspicion.

Pour dissiper tous les doutes, qu'on nous permette d'emprunter à l'ouvrage cité plus haut quelques déclarations qui sont de M. Astié lui-même, et que nous mettrons entre guillemets, afin de les distinguer de ce qui n'est pas de lui :

« — Les adversaires systématiques du surnaturel tombent dans une étrange contradiction. Ils s'accordent à déclarer que Jésus est un être unique, un génie religieux qui ne sera jamais dépassé. N'est-ce pas reconnaître là que Jésus est finalement plus qu'un grand homme ? Car d'aucun simple homme, pour si grand qu'il soit, on n'est autorisé à dire qu'il ne sera jamais dépassé. C'est donc là un fait qui ne peut être expliqué que par l'admission de cet élément surnaturel qu'on s'obstine à répudier. » (Préface, pag. 184.)

« — Nous aspirons à nous former une conception de la personne de Christ en ne consultant que les seules données scripturaires éclairées par la conscience chrétienne, sans nous préoccuper des formules des conciles œcuméniques que nous n'entendons du reste ni infirmer, ni confirmer. Ne nous pro-

nonçant nullement sur le compte de ces doctrines, nous partons de l'hypothèse qu'elles doivent être elles-mêmes subordonnées à l'histoire. » (Ibid., pag. 198.)

« — Celui-là qui, respectant toutes les données, aura su concilier la divinité et l'humanité (de Jésus), aura trouvé la christologie de l'avenir. » (Ibid., pag. 241.)

« — Il suffit d'avoir le moindre discernement du Saint-Esprit pour avoir l'impression que s'il est dans ce monde un livre inspiré au sens de 2 Tim. III, 16, 17, c'est bien notre Nouveau Testament. Il suffit de le comparer avec les produits de la littérature contemporaine du moment de la composition, pour voir, à tous égards, la profonde différence. » (Introduction, pag. 57.)

« — S'il est un dogme d'origine religieuse, et s'appuyant sur les déclarations de la conscience chrétienne la plus spontanée, c'est bien celui de l'inspiration de la Bible. Ce dogme n'est qu'une tentative de formuler l'impression que le fidèle éprouve au contact de la sainte Ecriture, soit spontanément, soit à la suite de la réflexion. C'est l'expérience de tout chrétien évangélique que la Bible est non-seulement un moyen de grâce, mais un moyen de grâce indispensable. La sainte Ecriture est un moyen unique de l'activité divine : on sent en elle l'action de forces surnaturelles et divines se déployer avec une fraîcheur, une spontanéité à nulle autre comparable, une vraie incarnation des vertus salutaires et de la vérité dans toute leur pureté et plénitude. Quiconque a le sens des choses religieuses doit avoir fait cette expérience. En un mot, la Bible se légitime comme le livre religieux par excellence, 2 Tim. III, 16, 17. » (Ibid., pag. 62.)

« — Je suis d'accord avec les partisans de l'inspiration plénière pour le grand cas qu'ils font de la Bible, mais c'est pour d'autres raisons que les leurs. » (Ibid., pag. 74.)

« — On l'a dit avec beaucoup de raison, la grande évolution que les laïques modernes sont en train d'accomplir par rapport à la connaissance religieuse, consiste en ceci : il faut chercher la pierre angulaire et le centre du christianisme, non pas dans un livre, mais dans une personne; non pas dans un système, mais dans des événements et dans des résultats historiques. » (Ibid., pag. 74.)

Nous regrettons que l'auteur du pamphlet n'ait pas pris garde à de semblables déclarations, qui ne sont point rares dans le livre de M. Astié; mais il n'a vu et il n'a trouvé que ce qu'il cherchait. Aussi, qu'il nous permette, en terminant, de lui faire remarquer qu'avec sa manière de procéder on pourrait, par des citations écourtées, démolir la Bible elle-même. L'un l'accuserait d'athéisme, en citant le passage : « Il n'y a point de Dieu, » et en omettant les mots qui précèdent : « l'insensé a dit en son cœur. » Un autre l'accuserait d'immoralité en alléguant la parole de saint Paul : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons, » parole que l'apôtre ne cite que pour la combattre.

La brochure anonyme attaque ensuite M. Byse, pasteur de l'église libre de Bex, à l'occasion d'une lettre sur *la personne du Saint-Esprit,* lettre qu'il a adressée à la rédaction du journal français *l'Eglise libre,* et qui a paru dans le numéro du 21 août 1874. Ici, nous laissons à l'inculpé le soin de se défendre.

PAUL BURNIER.

Bex, 6 décembre 1875.

Monsieur le rédacteur,

Je n'ai pas l'habitude de répondre aux attaques anonymes. Cependant, comme par-dessus ma tête on vise l'église à laquelle j'appartiens, je me décide à vous adresser les lignes suivantes.

Le rationalisme n'est pas plus aimé de moi que du « frère » qui croit devoir pousser un cri d'alarme. Comme lui, je l'estime inconciliable avec l'Evangile. Mais encore faut-il s'entendre sur la valeur de ce mot. Le définit-on comme le faisait un autre frère : « Le

rationalisme consiste à *faire usage de Sa raison* dans les choses de la foi, » — tout chrétien intelligent est un rationaliste. Mais si l'on donne à ce terme le sens qu'il a généralement de nos jours, s'il désigne la tendance qui place la raison humaine au-dessus de la révélation, et qui rejette tout ce qui, dans l'Ecriture, dépasse notre intelligence, même les mystères les plus positivement enseignés et les miracles les plus inséparables de l'essence de la religion chrétienne, alors, je ne vois pas comment je mérite le reproche de rationalisme.

Qu'ai-je fait en effet? Ai-je prétendu que la doctrine du Saint-Esprit, telle qu'elle est contenue dans la Bible, me paraissait irrationnelle, et qu'il fallait la remplacer par une conception puisée dans mon propre cerveau ou dans les ouvrages d'un philosophe? Nullement. Je me défie fort de notre raison livrée à elle-même, quand il s'agit de définir Dieu, l'Etre infini. Heureux de pouvoir m'appuyer sur les révélations que nous donne à ce sujet l'Ecriture sainte, je les accepte de cœur, purement et simplement. Je crois à tout l'enseignement biblique sur le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Incapable de le sonder jusqu'au fond, mais le méditant avec adoration, je le sens en parfait accord avec les exigences de ma pensée, qui se trouve de beaucoup dépassée et admirablement satisfaite.

Toutefois il me sera permis de distinguer entre la Bible et la tradition. Le dogme actuel de la Trinité ne se rencontre pas tel quel dans nos livres inspirés. Il s'est formé peu à peu, au prix d'orageux débats qui remplirent le III[e] et le IV[e] siècles. La doctrine qui était orthodoxe avant les deux premiers conciles œcuméniques, de Nicée et de Constantinople, ne le fut plus après. Encore la formule élaborée par ces conciles avait-elle quelque chose de vague, et ne prit-elle toute sa rigueur que dans le symbole faussement attribué à Athanase, et composé probablement au commencement du VI[e] siècle.

Si ce dogme a été conservé par les réformateurs et s'est perpétué jusqu'à nous, il n'en est pas moins une construction élevée sur l'enseignement scripturaire, un essai d'explication et de systématisation de paroles nécessairement mystérieuses; essai respectable sans doute, mais que nous avons le droit et le devoir de juger à la lumière de l'évangile lui-même. Les décisions des conciles et des Pères ne sont plus, pour nous protestants, une autorité indiscutable. Nous voulons les réviser en toute liberté, et ne fonder nos croyances que sur le roc nu de la Parole de Dieu.

Ce que je me suis permis de faire, c'est de contester que la doctrine reçue soit, sur ce point, entièrement conforme aux paroles du Sauveur, notre seul Maitre infaillible, et à l'enseignement des auteurs sacrés. J'estime, pour ma part, qu'on a dépassé l'Ecriture, qu'en prolongeant les lignes on est tombé dans l'exagération. Ce que j'ai proposé, c'est de remettre ce dogme à l'étude, c'est de le comparer à l'enseignement biblique, selon l'exemple des Béréens, et de voir si, malgré son antiquité relative, il n'est pas déjà une déviation de l'évangile primitif. L'explication que j'ai sommairement proposée pourra sembler insuffisante à plusieurs. Je ne m'en étonnerai point, car ce qui a vécu longtemps a beaucoup de chances pour durer encore. Cependant j'ai tout lieu de croire que la doctrine trinitaire, dans toute sa rigueur, voit sans cesse diminuer ses défenseurs, et qu'un nombre considérable de pasteurs et de théologiens évangéliques se rapprochent des vues que j'ai exprimées.

Quant au sentiment chrétien sur cet article, je suis d'accord avec les plus orthodoxes. Loin de rabaisser l'Esprit-Saint, je lui reconnais une suprême importance. Je vois en lui Dieu lui-même, le Dieu personnel qui s'est révélé en son Fils Jésus-Christ, déposant en nos cœurs le germe de la vie d'en haut, et nous communiquant réellement la nature divine. Je m'incline avec une profonde reconnaissance devant ce mystère d'amour.

Mais, m'objectera-t-on, si vous êtes d'accord avec nous quant au fond, pourquoi discuter sur la formule théologique? — C'est que je sais que la formule habituelle est une pierre d'achoppement pour certains esprits sincères. Or, si je ne songe pas à rendre le christianisme raisonnable, persuadé qu'il est la raison souveraine, je désire ne pas le charger de théories humaines qui le défigurent. Qu'on s'en tienne aux expressions concrètes de l'Ecriture, sans répéter servilement et surtout sans chercher à imposer la métaphysique scolastique des conciles, et je serai satisfait.

Agréez, etc.

CH. BYSE, pasteur.

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

Vaud.

Lausanne, 10 décembre 1875.

Le synode de l'église nationale du canton de Vaud s'est ouvert le 9 novembre dernier, par une prédication de M. le professeur Louis Durand, sur Jean III, 30: « Il faut qu'il croisse et que je diminue[1]. » Ce sermon, aussi riche de pensées que remarquable de style, a produit une si grande impression que le synode en a ordonné la publication. Nous sommes heureux de cette circonstance, qui étendra les effets de ce discours bien au delà de l'auditoire plus ou moins restreint auquel il était destiné.

P. B.

Lausanne, décembre 1875.

Trois étudiants de la faculté de l'église libre ont obtenu cet automne le diplôme de licencié en théologie, après avoir subi d'une manière satisfaisante les dernières épreuves exigées par le règlement. Ce sont MM. Frédéric Tissot, William Rivier et Jacques Vidmer. Ils ont dû, suivant l'usage, donner chacun une dissertation et la soutenir en présence des membres de la commission des études, des professeurs et des étudiants. Ces trois écrits font honneur par le sérieux de l'étude à leurs jeunes auteurs.

M. Tissot a choisi pour sujet *les relations entre l'église et l'état à Genève au temps de Calvin.* Après un résumé historique très soigné de l'œuvre ecclésiastique de Calvin à Genève, il s'applique à montrer, d'après les recherches les plus récentes, notamment d'après les ouvrages de M. Amédée Roget, que le grand réformateur n'a pas été ce dictateur qu'ont dépeint à l'envi la plupart des historiens, et qu'il n'a nullement cherché à fonder un gouvernement théocratique. Il est bien parvenu, après beaucoup d'efforts, à obtenir la création du consistoire; mais ce corps, composé de laïques et d'ecclésiastiques, n'avait rien à voir dans le gouvernement de la république. Il ne s'occupait guère que de la fréquentation du culte public et de la police des mœurs. Calvin lui-même, si grande que fût son influence personnelle, n'a jamais été le chef de l'état: on lui résistait souvent. « En résumé, dit M. Tissot, l'union intime entre l'état et l'église, telle que nous la trouvons à Genève à la fin de la vie de Calvin, ne constitue pas une théocratie; car Genève n'a jamais connu la sujétion de l'état à l'église, ni l'absorption de l'église par l'état.... S'il nous fallait définir par un mot la situation religieuse et politique de Genève à l'époque où nous arrêtons notre étude, l'expression qui rendrait le mieux notre pensée serait celle de l'*état chrétien*, c'est-à-dire l'état protégeant une seule église à l'exclusion de toutes les autres, l'état ne connaissant pas la tolérance religieuse, l'état armé pour défendre ce qui lui paraît être la vérité et pour combattre l'erreur[1]. » Cela revient à dire qu'au fond les relations de l'église et de l'état étaient à Genève ce qu'elles étaient partout ailleurs en pays réformé, que l'église n'y gouvernait pas plus l'état sous Calvin, qu'à Zurich sous Zwingle, par exemple. S'il en est ainsi, ce n'est, en effet, que par un abus de langage que l'on pourrait appliquer à un tel régime le nom de théocratie.

La dissertation de M. Rivier traite de *la tradition biblique du déluge et de ses rapports avec quelques traditions profanes.* La première partie est une étude exégétique des

[1] *La grandeur du maître et l'humilité du disciple*, par Louis Durand professeur, Lausanne, imprimerie Pache, 1875.

[1] Pag. 88.

chapitres VI-IX de la Genèse. Elle aboutit à cette conclusion, que l'on doit y distinguer deux récits du déluge distincts, indépendants l'un de l'autre et puisés dans des sources écrites différentes par un rédacteur qui les a combinées et en a formé un seul récit. Ces deux récits, malgré les différences de détail que l'on peut y relever, se rattachent cependant à la même tradition; mais ils ne sont pas de la même époque et les auteurs ne poursuivent pas le même but. L'un de ces auteurs, l'élohiste, ainsi désigné parce qu'il donne ordinairement à Dieu le nom d'Elohim, « veut raconter l'histoire générale du gouvernement de Dieu sur la terre.... Il la divise en quatre grandes périodes commençant chacune par une alliance de Dieu avec l'humanité représentée par ses chefs, Adam, Noé, Abraham et Moïse, et marquant chacune un progrès et un développement dans la législation divine[1]. » L'autre, le jéhoviste, poursuit plutôt un but religieux pratique. Ce qu'il nous donne, c'est l'histoire parénétique des prophéties : aussi distingue-t-il avec moins de rigueur les différentes époques. « Dans toutes, il met en œuvre l'homme tel qu'il le connait; partout nous retrouvons l'Israélite dans ses relations avec Jéhovah, avec ses sacrifices, ses coutumes, ses lois et son état d'âme[2]. » Voici ce que l'on peut considérer comme le fond traditionnel des deux récits : « Dans un temps très reculé, une corruption effrayante envahit la terre, tellement que Dieu se décida à détruire toutes les créatures par une terrible inondation. Noé seul, à cause de sa justice, est épargné avec sa famille par Dieu, sur l'ordre de qui il entre dans l'arche, avec sa femme, ses fils et leurs femmes, en tout huit personnes, et avec un certain nombre de représentants des diverses espèces d'animaux destinés à repeupler la terre. Le déluge arrive, tous les êtres vivants sont exterminés : mais l'arche s'élève sur les eaux et flotte à leur surface, conservant en vie tout ce qu'elle contient. Quand les eaux se sont écoulées, Noé et tout ce qui était avec lui dans l'arche prend terre dans la contrée montagneuse qui ferme la Mésopotamie au nord. C'est de là que la terre est repeuplée, après que Dieu, apaisé, a pris la décision de ne plus envoyer de pareils cataclysmes pour détruire ses créatures[1]. » — La seconde partie de ce travail parle surtout des autres traditions relatives au déluge. M. Rivier incline à penser qu'elles dépendent toutes, en réalité, des traditions sémitiques, dont les deux principales sont celle de Babylone et celle des Hébreux. Quant au fait historique précis auquel elles se rattachent, on ne peut l'atteindre que par des suppositions, et, parmi ces suppositions, « l'une des plus vraisemblables est celle d'une immense inondation des contrées de l'Assyrie et de la Babylonie[2]. » — Si M. Rivier ne craint pas de suivre la critique historique, même lorsqu'elle l'amène à contredire des opinions plus ou moins généralement reçues, il n'en reconnait pas moins pour cela la grande supériorité des Hébreux. Elle est surtout évidente dans ce domaine des anciennes traditions, qui leur est commun avec des peuples païens. Mais c'est une supériorité essentiellement religieuse. Elle consiste dans la connaissance du Dieu vivant et vrai, dans la révélation qui leur a été faite de son plan et dans le privilége qui leur est accordé d'être employés d'une manière spéciale à en amener l'accomplissement[3].

M. Widmer a intitulé sa dissertation : « *Alexandre Vinet envisagé comme apologète.* » Après une courte introduction sur l'apologétique en général, qui est, d'après lui, « la détermination critique de la valeur du christianisme comme religion, » il expose, dans un chapitre premier, quel est le point de vue théologique et apologétique de Vinet. Une des thèses favorites de ce dernier, c'était la certitude immédiate que revêt pour le chrétien le fait religieux. Le caractère primitif et autonome de la conscience religieuse est la vraie base sur laquelle repose tout son système apologétique. Il pense que la vérité a ses preuves en elle-même et que l'apologétique par excellence consistera à les manifester, en démontrant que le christianisme est la religion de l'humanité. La vraie méthode est pour lui celle qui mène de l'homme à Dieu, celle qui part de l'étude des besoins de la nature humaine, pour montrer comment le christianisme y correspond parfaitement, mais en maintenant toujours qu'il est une religion positive, ayant à sa base un fait historique. Les « discours » de Vinet sont, à ce

[1] Pag. 51. — [2] Pag. 53.

[1] Pag. 59. — [2] Pag. 87. — [3] Pag. 89.

point de vue, particulièrement remarquables. — Le second chapitre donne l'esquisse d'un plan pour l'apologétique de Vinet. Elle consisterait à montrer que le christianisme s'élève infiniment au-dessus des autres religions, soit par son caractère universel, soit par son caractère fondamental, c'est-à-dire par le fait qu'il pénètre et vivifie l'homme tout entier, dans l'ensemble de ses facultés, soit enfin par son caractère moral. — Cette dissertation, très instructive, fruit d'une étude approfondie et patiente, a été le dernier travail de son auteur. Peu de semaines après qu'il eut obtenu son diplôme de licencié en théologie, une maladie l'enlevait à l'affection de sa famille et de ses amis, pour le transporter dans le monde des réalités éternelles, où la foi, transformée en vue, ne rencontrant plus d'adversaires, n'a plus besoin de défenseurs.

F. R.

Genève.

Décembre 1875.

Notre situation politique et religieuse ne s'est point améliorée pendant les cinq mois qui viennent de s'écouler. Sous prétexte de défendre le pays contre l'envahissement de l'ultramontanisme, et de le mettre à l'abri des menées d'un prêtre dangereux établi à Fernex, on a fermé les hospices et les orphelinats dirigés par les sœurs de la charité et les petites sœurs des pauvres, mis sous séquestre leurs biens, interdit aux prêtres romains et aux religieuses le port d'un costume ecclésiastique quelconque, inventorié le matériel de toutes les églises ou chapelles desservies par des curés insermentés, banni du pays plusieurs prêtres dont le seul crime était de protester contre la sévérité de l'état, incarcéré l'un d'entre eux pour s'être opposé à la prise de possession de sa cure, défendu sous peine d'amende ou de la prison les processions publiques, édicté enfin une vraie loi des suspects, qui autorise un citoyen quelconque à faire traduire devant les tribunaux tout ministre du culte qui, dans une réunion même privée, aurait *provoqué* ses auditeurs à la révolte contre le gouvernement du pays. Une petite minorité d'électeurs ont imposé à plusieurs paroisses de la campagne des prêtres libéraux. Des troubles en ont été la conséquence, et des maires ont été révoqués pour avoir pris trop ouvertement le parti de la majorité de leurs administrés. Nous ne sommes malheureusement point au bout de cette campagne religieuse. Les dernières élections au Conseil d'état ayant donné gain de cause à la minorité violente de ce corps, son président a annoncé dans son discours au Grand Conseil, lors de la prestation de serment, que des mesures énergiques seraient prises pour faire respecter partout la loi. Nous verrons donc de nouvelles églises enlevées aux prêtres romains et le catholicisme libéral se poser en maître dans les communes catholiques.

Bien des symptômes, mieux que cela, bien des faits prouvent cependant que la nouvelle religion de l'état ne satisfait guère ceux-là mêmes qu'elle comble de ses bienfaits. Les églises libérales comptent peu d'auditeurs; les électeurs se présentent moins nombreux au scrutin, et des prêtres qui avaient été jusqu'ici les fervents apôtres de la nouvelle doctrine, acceptent avec empressement des postes à l'étranger, ou se retirent avec éclat. Qu'on en juge par la lettre de démission de l'abbé Pélissier, vicaire de Genève, remplissant les fonctions de curé *ad interim*.... « Il faut que vous sachiez que la raison de santé est la moindre entre toutes les raisons qui m'ont poussé à prendre une aussi grave détermination dont l'issue, humainement parlant, pourrait bien m'être fatale, mais, Dieu soit béni, l'homme ne vit pas seulement de pain!

» Tant que j'ai cru que l'œuvre de la réforme catholique entreprise à Genève n'était l'œuvre ni d'un gouvernement, ni de quelques rêveurs religieux, mais uniquement l'œuvre de Dieu même, qui, bien souvent, pour arriver à ses fins, se sert des instruments les plus vils, comme des causes les moins honorées, je m'y suis adonné de cœur et d'âme, je m'y suis dévoué avec passion, ne comptant pour rien ni les fatigues ni les insultes, pour la faire triompher. Trop longtemps, hélas, a duré mon illusion. En vain de nouveaux événements venaient faire éclater la vérité à mes yeux, je ne pouvais me résoudre à quitter une œuvre que j'aimais encore, ni à me séparer de ces pauvres âmes qui, de bonne foi comme moi, s'attachaient à ce qu'elles croyaient être le bien. Mais

l'heure est enfin arrivée où j'ai dû forcément m'avouer mon erreur, et aujourd'hui que, loin de la lutte qui trouble et enivre, dans le recueillement et la prière, je reviens sur ces deux malheureuses années de ma vie, la réforme prétendue catholique m'apparait comme l'une des plus gigantesques farces de notre siècle, si fécond en toutes sortes de comédies.

» Qu'a-t-on fait en vérité? On a voulu se débarrasser de l'autoritarisme religieux, et c'est là que je l'ai vu briller de son plus vif éclat, là que j'ai vu la dignité sacerdotale la plus méprisée de ceux-là mêmes qui avaient pour mission de la sauvegarder. On n'a plus voulu de la confession obligatoire, on l'a rendue facultative et l'on a pensé être logique en brisant les confessionaux et en consacrant ainsi, forcément, la confession dans une sacristie ou dans un salon. On a exigé l'élection du prêtre par le peuple, et cette élection est presque toujours le fait d'une ambitieuse coterie!...

» En résumé, une apparence de bien dans les paroles, une immense somme de mal dans les actes, voilà le dernier mot de la réforme catholique à Genève. C'est ce que j'appelle une farce gigantesque : d'autres l'appelleraient un crime de lèse-conscience. »

Cette lettre se passe de tout commentaire. Elle exprime sous une forme violente la pensée de bien des adhérents sérieux du mouvement catholique libéral. En voulant faire d'une protestation de la conscience religieuse contre l'absolutisme papal une machine politique, on a créé cette chose sans nom qui depuis dix-huit mois déshonore Genève.

La situation dans laquelle nous nous débattons et la prochaine élection d'un évêque suisse, ont amené le père Hyacinthe à examiner dans deux discours l'état de l'église catholique en Suisse. Dans le premier il expose ce qu'il entend par l'église, qui est toujours pour lui l'église catholique dans le sens large du mot, « église que Jésus-Christ a fondée, du côté du ciel sur sa propre personne, du côté de la terre sur la foi de Pierre et de tous ceux qui, comme Pierre, proclament sa divinité : église qui a pour chef l'Homme-Dieu lui-même et qui, par conséquent, ne peut porter un autre nom que le sien et s'appelle chrétienne; église que ne renferment ni les murailles d'une ville, ni les frontières d'un peuple, mais qui, vaste comme le monde, et s'efforçant de s'identifier avec l'humanité rachetée, se nomme catholique.... » Mais l'église est comme l'homme, composée d'une âme et d'un corps, d'un esprit intérieur et de formes visibles. Ce corps, ces formes visibles, c'est l'épiscopat.

Dans son second discours, l'orateur compare l'église romaine et l'église helvétique. Séparé de la première dans ce qu'elle a de tyrannique et d'erroné, se rattachera-t-il à la seconde lorsqu'elle aura constitué l'épiscopat dans son sein? Oui, le jour où de cette église surgira un véritable évêque, un évêque chrétien, catholique, honnête homme, qui ne soit ni un despote, ni un valet; non, si cet évêque n'est que le délégué révocable et soumis du synode qu'il devrait présider et du peuple qu'il devrait gouverner! « J'ajouterai, dit le père Hyacinthe, que pour promettre notre adhésion à la future église, il nous faut attendre d'être plus rassuré que nous ne le sommes encore sur la nature des doctrines et des institutions qui seront à sa base. »

Le révérend père sait en effet ce que vaut la réforme genevoise. Parmi ses plus violents adversaires, il a trouvé celui-là même qui aujourd'hui accuse le mouvement libéral d'être une œuvre d'hypocrisie, d'oppression et de haine. Aussi a-t-il cru devoir exposer dans ce second discours les motifs de sa venue à Genève et les causes de sa démission. C'est une page d'histoire qu'il est intéressant de lire. « Lorsque, dit-il, en novembre 1872, je fus appelé à Genève au nom des catholiques libéraux, j'hésitai longtemps : notre correspondance dura plusieurs mois. Je ne fis pas de conditions pour ma personne, j'en fis pour ma religion, dont, grâce à Dieu, j'ai toujours mis les intérêts avant les miens. J'exigeai l'assurance que la réforme qu'ils s'agissait d'entreprendre en commun serait chrétienne, catholique et libérale; chrétienne dans le sens du catholicisme positif et révélé; catholique dans le sens du catholicisme traditionnel et historique, moins l'absolutisme romain; libérale enfin par l'abstention de toute mesure oppressive à l'égard des catholiques ultramontains. On me répondit textuellement : « Nous ne vous appelons pas parmi » nous pour vous imposer la plus petite chose, » nous vous demandons au contraire de venir

» nous éclairer et nous guider. La nouvelle » église sera donc ce que vous la ferez. » Je vins à Genève, fort de ces promesses et de la bonté de ma cause, j'y donnai des conférences sans lesquelles le conseil supérieur soi-disant catholique, pour lequel je ne travaillais pourtant pas, ne siégerait sans doute pas aujourd'hui. J'y développai un programme auquel on parut se rallier avec enthousiasme. J'y jetai les fondements d'une œuvre qui pouvait être grande.

« Malheureusement, à côté de cette œuvre, et dans un sens bien différent, s'en poursuivait une autre. Sous l'influence d'un tribun doublé d'un sectaire, homme d'autant plus dangereux qu'il est convaincu, les lois organiques du culte catholique furent votées par la chambre législative dans un esprit qui n'était plus celui de la loi constitutionnelle émanée directement du peuple. On pouvait désormais en tirer à volonté les deux choses dont j'avais le plus horreur, l'anarchie religieuse et la persécution légale. Dès le début du mouvement, j'avais amèrement regretté de ne pas voir les catholiques genevois appelés, sans distinction de partis, à se donner eux-mêmes une constitution ecclésiastique qu'ils auraient ensuite présentée à l'acceptation des pouvoirs publics de leur pays. Puisque d'aucun côté on ne voulait encore de la séparation de l'église et de l'état, qui s'imposait pourtant comme l'unique solution des difficultés communes aux catholiques et aux protestants, ç'eût été, du moins, s'y acheminer par une voie digne et pratique que de substituer aux concordats usés entre les gouvernements et les papes cette sorte de contrat bilatéral entre les représentants de la loi politique et ceux de la conscience religieuse, au sein du même peuple. A une église acceptée par l'état, on préféra une église instituée et imposée par lui. Au moins eût-il fallu n'en pas rendre l'organisation par trop intolérable! Ma raison et ma conscience répugnaient également à celle qu'on venait d'effectuer. Parmi les catholiques libéraux, les plus intelligents et les plus modérés ne faisaient pas difficulté de s'associer à mes regrets, mais ils refusaient de partager mes craintes. Ils m'engageaient à ne pas rejeter l'instrument défectueux que des circonstances indépendantes de leur volonté comme de la mienne mettaient entre nos mains, et ils me promettaient de m'aider à en tirer ensuite un parti pratiquement excellent. Je les écoutai. Malgré des répugnances profondes et persévérantes, après un refus public de candidature qui m'était offerte pour la cure de Genève, je finis par me rendre. J'acceptai cette cure et je prêtai serment à la loi organique! Voilà ma faute. Elle fut réelle, elle fut grande : j'en demande pardon à Dieu et aux hommes!... J'ose ajouter que ce qui la répare, c'est que le jour même où elle me fut connue, à l'instant où j'eus vu clairement que je m'étais trompé, je n'attendis plus rien, et là même, sous l'éclat terrible et doux de la lumière qui se faisait sur moi, j'écrivis cette lettre au gouvernement de Genève : « Attaché par le fond de mes entrailles à l'église catholique, dans laquelle j'ai été baptisé, dont je désire la réforme, non le bouleversement; convaincu d'ailleurs, par une expérience désormais suffisamment prolongée, que l'esprit qui prévaut dans l'œuvre catholique libérale de Genève n'est ni catholique en religion, ni libéral en politique, j'ai l'honneur de vous adresser ma démission des fonctions de curé de la paroisse de cette ville. »

Le culte chrétien catholique, fondé par le père Hyacinthe après sa démission, prospère. Chaque dimanche, quatre à cinq cents auditeurs se réunissent autour de lui dans la grande salle du Casino. Encouragé par cette persistante affluence, il a pris la résolution d'organiser ce culte d'une manière plus stable, et de chercher, pour l'y célébrer, un édifice plus en harmonie avec sa destination. Genève ne perdra donc point, comme on avait pu le craindre un instant, l'éloquent prédicateur avec lequel on peut différer sur bien des points, mais qui ne représente pas moins, au milieu de nous, le christianisme dans ce qu'il a de plus élevé.

Malgré, ou à cause même de notre abaissement, on voit surgir de divers côtés de l'horizon des lutteurs résolus à maintenir dans notre peuple des notions saines et vivifiantes. Dans la grande salle des cours publics de l'université, MM. les professeurs Alaux, Ernest Naville et Charles Secrétan ont entrepris une croisade contre l'empirisme et le matérialisme. Les leçons de M. Taine, sur l'*Ancien régime,* si remarquables par les recherches qu'elles supposent et par le talent de la mise en œuvre, auront contribué pour leur part à

montrer le danger qu'il y a pour un peuple à délaisser le service du vrai Dieu. En dehors des cultes ordinaires, des prédications ont lieu chaque dimanche soir à huit heures dans l'un des temples de la ville, par MM. Coulin, Barde, etc. Des comités mixtes s'occupent avec un grand zèle de l'évangélisation de la jeunesse; les écoles du dimanche sont de plus en plus fréquentées; des salles sont ouvertes le dimanche dans divers quartiers de la ville et de la banlieue, aux ouvriers et aux apprentis; M. le pasteur Borel, avec un courage digne d'éloge, attaque dans des séances publiques l'une des plaies les plus honteuses qui nous dévorent; de toutes parts on cherche non-seulement à opposer une digue au torrent du matérialisme, mais avant tout à rappeler aux âmes leur prix inappréciable. Que résultera-t-il de tous ces efforts? Dieu seul le sait. L'*Alliance libérale* demandait l'autre jour si l'on songeait à provoquer par ces divers moyens une réaction politique. Nous pouvons lui répondre qu'il s'agit d'une réaction religieuse, réaction qui serait irrésistible, si nous étions simplement des *hommes de foi.*

LOUIS RUFFET.

Neuchâtel.

Novembre, 1875.

Le 18 octobre dernier a été pour notre petite faculté de théologie une belle journée. C'était la séance d'ouverture des cours. Contrairement à l'ordinaire, cette circonstance avait attiré un public nombreux, composé de pasteurs du canton et d'amis venus du dehors. C'est qu'à la reprise des cours s'ajoutait cette fois-ci un anniversaire : le vingt-cinquième du professorat de M. Frédéric Godet. Les anciens élèves de l'éminent docteur n'avaient eu garde d'oublier cette date.

Il n'est pas d'usage dans notre école de théologie d'ouvrir l'année d'études par un discours académique. On se contente d'adresser aux proposants des vœux de bienvenue et quelques conseils pratiques. M. Godet, doyen de la faculté, commença par lire le chapitre XX du livre des Actes des apôtres; il fit suivre cette lecture de quelques réflexions, insistant sur deux traits du ministère de saint Paul, tel qu'il ressort de cet incomparable discours : consécration complète à Jésus-Christ et fidélité dans l'accomplissement de devoirs obscurs. Après lui prirent la parole les professeurs de la faculté et les représentants des facultés étrangères. Leurs exhortations aux étudiants pourraient être résumées ainsi: Apprenez à connaître les grands courants qui existent dans la vie religieuse de l'église. Ne séparez jamais les choses que Dieu a unies : l'étude et la prière, la science et la vie, l'homme et le chrétien, la conscience chrétienne et l'Ecriture sainte.

Puis M. le pasteur Robert-Tissot se leva au milieu de l'émotion générale pour exprimer à M. Godet la reconnaissance de ses églises pour tout ce qu'elles doivent à ses longs et fidèles services, et implorer sur son avenir la bénédiction du Dieu tout-puissant. En même temps il lui remit, en souvenir de cette journée, un témoignage de la sincère affection de ses anciens disciples.

M. Godet répondit par quelques paroles émues, qui allèrent au cœur de chacun. Un banquet présidé par la fraternité et la joie chrétienne termina cette fête, « les noces d'argent de M. le professeur Godet et de la faculté de Neuchâtel. »

Notre faculté compte cinq étudiants inscrits. Les cours préparatoires sont suivis par cinq ou six jeunes gens. Ces chiffres sont bien modestes, mais pour le moment l'église indépendante neuchâteloise a le nombre de pasteurs qu'il lui faut; ce sont pour la plupart des hommes jeunes ou dans la force de l'âge. toutefois on peut se demander s'il n'y a pas dans notre Suisse romande un luxe de facultés de théologie : trois nationales et trois indépendantes. Il faut cependant reconnaître que nos diverses écoles ont toutes leur raison d'être, chacune d'elles répondant à des besoins paticuliers. Une faculté théologique est à une église ce que la fleur est à la plante, l'expression de sa vie, sa couronne. Aussi comprend-on que chaque église de la Suisse française tienne à maintenir l'école qu'elle a fondée. Quant à nous, les docteurs et l'argent ne nous manquent pas, Dieu merci : ce qu'il nous faut, ce sont des étudiants et, comme le disait un professeur, des étudiants qui se portent bien.

B. G.

Espagne.

Octobre 1875.

L'évangéliste *Bon* nous a raconté, il y a peu de mois, les souffrances de la petite église d'Oviedo[1]. Voici encore quelques traits de son histoire, empruntés à deux lettres de M. et de Mme Armstrong, qui ont visité dernièrement cette ville.

Depuis que par l'avénement du roi Alphonse le clergé a cru pouvoir regagner sa position et, en quelque degré, sa puissance, il en a profité autant qu'il l'a *osé*. Une succession de lettres pastorales, émanées de l'évêque d'Oviedo, ont été distribuées à tous les prêtres de la province, avertissant chacun de se garder du protestantisme, de refuser les livres qu'on lui offre, et d'avoir à livrer ceux qu'il aurait reçus. Dès lors, les membres de l'église ont passé et passent encore par le feu de la persécution. Ils ont été assaillis de pierres, traînés dans la boue, outragés et affligés de toutes manières. Des ouvriers sculpteurs, cordonniers, menuisiers, ont perdu leur travail. Un instituteur a été abandonné de ses trente élèves, parce que sa femme s'est convertie. D'autres ont été renvoyés de leur logement, abandonnés de leurs amis, de leurs familles, de leurs pratiques.

Leur simplicité, leur foi, leur amour mutuel sont touchants. Ils se réunissent chaque soir à neuf heures dans la plus grande pièce de l'appartement de *Bon*, qui leur sert de chapelle. Il y a prédication deux fois par semaine; deux fois classe biblique; deux fois réunion de prières. Le samedi soir, où il n'y a pas de réunion officielle, ils se réunissent encore après leur journée de travail, tant ils ont besoin d'étudier ensemble la Parole de Dieu.

On conçoit que la persécution ait été une grande épreuve pour ce troupeau encore mal affermi. Il fut criblé par l'adversaire. D'une centaine de membres dont il se composait, il en resta à peine la moitié. Mais ceux qui avaient résisté furent d'autant plus fermes et inébranlables dans leur profession. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, tandis qu'avant la persécution les femmes s'étaient tenues à l'écart, il s'en présenta, au fort de l'opprobre, un certain nombre qui ne furent pas les membres de l'église les moins courageux à endurer les outrages et les mauvais traitements.

Un des nombreux ouvriers des fabriques d'armes à feu, nommé Julien M., n'est pas bien doué et ne sait pas même lire. Il est venu écouter, avec beaucoup d'autres, la prédication de l'Evangile, et l'a reçu dans son cœur. Dès lors ses camarades se mirent à le tourmenter de toutes manières. Mais la persécution la plus amère lui vient de sa propre femme. Excitée par les prêtres, elle ne veut plus rien avoir à faire avec son mari, pas même prendre ses repas avec lui. Elle est allée jusqu'à lever la main contre lui. Et il ne profère pas un mot de plainte. Un jour, il fut assailli et perdit son chapeau dans le tumulte. Comme il se baissait pour le ramasser, une femme le frappa sur la tête avec la semelle de son soulier. Cette insulte même le laissa doux et débonnaire. Il se réfugia sans chapeau auprès de son pasteur qui s'efforça de le consoler par la prière et la Parole de Dieu. Ce martyr moderne a reçu le nom de *Julianillo,* que portait au XVIe siècle un colporteur biblique mis à mort pour la confession du nom de Christ, et avec lequel on a trouvé à Julien M. quelque ressemblance, du moins par la fermeté de sa foi. Les catholiques mêmes sont étonnés de sa patience inaltérable; et l'église en est puissamment édifiée. L'évangéliste lui rend le meilleur témoignage : « Ce n'est pas moi, dit-il, qui suis, comme quelques-uns le croient, le modèle de l'église; non : c'est Julianillo; il prêche Jésus-Christ, par sa douceur et sa constance, d'une manière dont nous devons rendre grâce à genoux. » — On voit sur les murs de la chapelle un petit papier demandant à la congrégation de prier pour la conversion de la femme de Julianillo : c'est là toute sa vengeance. L'église entière persévère et persévérera dans cette requête jusqu'à ce qu'elle en ait obtenu l'exaucement.

Les femmes ne montrent pas moins de fermeté que les hommes. Une jeune fille de dix-neuf ans travaillait dans un magasin de lingerie avec d'autres ouvrières. La maîtresse soupçonnant qu'elle suivait le culte de la chapelle, dit en sa présence : « Si je savais qu'une de mes ouvrières fût protestante, je ne la garderais pas un quart d'heure de plus dans mon magasin. » La jeune fille se levant

[1] Voir *Chrétien évangélique*, pag. 351.

aussitôt, dit en présence de toutes ses compagnes : « Eh bien, madame, je suis protestante et je dois pour cela quitter votre magasin. » — Dieu honora cette fidélité, en faisant trouver à la jeune fille une occupation aussi avantageuse dans quelques maisons où elle est employée comme repasseuse.

La mère de cette jeune fille n'est pas une chrétienne moins décidée, ni moins pieuse qu'elle. Portant un jour sa pâte à cuire au four banal, elle fut assaillie par une quarantaine de femmes réunies dans le même but. « Ah ! voilà la protestante ! » s'écrièrent-elles en l'outrageant par les propos les plus grossiers, se moquant d'elle, et, ce qui lui était encore plus sensible, injuriant l'Evangile jusqu'à blasphémer. Plus touchée de l'état de ces pauvres femmes que des outrages qu'elle en recevait, elle se jeta à genoux, et levant ses mains vers le ciel, s'écria : « O Dieu! plutôt mourir dans les flammes de ce four, que de voir se perdre les âmes de ces malheureuses! Seigneur! je n'ai pas peur d'être jetée vivante dans la flamme de ce four; mais sauve leurs âmes! Oh! oui, sauve-les pour l'amour de Jésus-Christ. » Cette prière vainquit ses ennemies. Elles lui firent leurs excuses, la laissèrent cuire en paix son pain, et la saluèrent avec une espèce de respect, quand elle se retira.

Un fait d'une nature bien différente est profondément sérieux et instructif. — Un homme connu jadis par sa mauvaise conduite se mit à assister régulièrement au service religieux de la chapelle, et toute sa vie en fut changée. Sa femme s'opposa néanmoins, autant qu'elle le put, aux nouveaux sentiments de son mari. Vainement lui représenta-t-il que, par son changement, la paix était rentrée dans le ménage. Las enfin de cette opposition continuelle, le mari consentit à se retirer du culte protestant. Mais alors, il retourna à son ancienne vie, et en fit même pis qu'auparavant : il sembla que sept démons se fussent emparés de lui. La femme, au désespoir, fit appeler le pasteur protestant si détesté, pour solliciter son assistance. Mais tous les efforts du serviteur de Dieu furent vains! « Vous moissonnez ce que vous avez semé; » dit-il à cette pauvre ennemie de l'Evangile.

J.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Un arbre de Noel en Bohême. Quelques pages pour les enfants, par H. Rœbrich. — Lausanne, Georges Bridel éditeur.

Pour arriver à un arbre de Noël qu'un instituteur pieux dresse pour la première fois dans sa salle d'école, l'auteur de cette brochure raconte une partie des persécutions auxquelles les chrétiens de la Bohême et de la Moravie ont été exposés pendant plusieurs siècles, et il dépeint en même temps la profonde misère temporelle et spirituelle dans laquelle se trouvent les cent mille protestants qui existent encore dans ces pays plongés dans les ténèbres et les superstitions du catholicisme. M. Rœbrich cherche à exciter la sympathie et les dons de ceux qui sont riches des biens d'ici-bas en faveur de coreligionnaires, dénués de ressources et hors d'état de rétribuer convenablement leurs maîtres d'école et leurs pasteurs. Puisse la lecture de ce livre, qui s'adresse aux parents autant si ce n'est plus qu'aux enfants, intéresser beaucoup d'âmes aux progrès du règne de Dieu dans les contrées lointaines où l'auteur nous transporte!

P. B.

Le Noel des orphelins. — Lausanne, Arthur Imer, éditeur.

Noel dans l'Inde. Simple récit par Auguste Glardon. — Lausanne, Georges Bridel éditeur.

Ce genre d'étrennes destinées aux enfants s'accroît avec les années, et nous voyons avec plaisir qu'il se dépouille insensiblement de ce qui est l'accessoire, comme le sapin et ses bougies, pour s'attacher à l'essentiel, le bienfait de la venue du Fils de Dieu.

Le *Noël des orphelins* est l'histoire de deux enfants qui, s'imaginant que le ciel est à l'horizon, se mettent en route pour retrouver leur mère qu'on leur disait « être au ciel, » et arrivent la veille de Noël dans une famille pieuse qui les adopte.

Le *Noël dans l'Inde* est une comparaison entre la naissance du Sauveur, telle qu'on la célèbre en pays chrétien, et la création d'une divinité païenne dans le village de

Tantouti. Ce récit est bien propre à faire sentir aux enfants et aux parents qui le liront, la grâce que Dieu leur a accordée en les faisant naître dans un pays où Christ éclaire de sa lumière tout homme qui vient au monde.

P. B.

GERMAINE. Récit du Jura, par Mme J. Matthey-Amiguet. — Lausanne, H. Mignot éditeur.

Nous venons un peu tard parler de cet ouvrage, qui n'avait du reste pas besoin de notre recommandation pour faire son chemin tout seul et avec succès.

Il tient le milieu entre le roman populaire et le roman sentimental; il balance entre la recherche de la couleur locale et les séductions de l'imagination. Mme Matthey réussit également dans ces deux domaines, grâce à son talent souple et varié, si varié que nous serions tenté de reprocher à sa plume d'effleurer trop de sujets, de toucher trop de questions, d'ébaucher trop de personnages, de s'essayer dans trop de genres simultanément. Il résulte de cette abondance de richesses et de cette facilité de composition un certain défaut d'harmonie, des effets qui ne sont pas toujours tout à fait justes, et parfois un peu de laisser-aller dans le style. Quant aux conseils et aux exhortations, répandus peut-être d'une main trop libérale dans le cours du récit, ils sont pour la plupart bons à prendre et surtout à retenir.

L.

UN FILS UNIQUE. Nouvelle par Urbain Olivier. — Lausanne, Georges Bridel éditeur.

« Ne jugez pas du moine sur l'habit, » dit le proverbe; et l'on sait que les proverbes, voix de la prudence populaire, sont ordinairement frappés au coin de l'expérience et du bon sens. D'autre part, toute vérité a ses faces multiples, et en dépit des plus sages avertissements, nous sommes tentés d'apprécier gens et choses d'après leurs apparences, un instinct secret nous disant qu'après tout, de l'abondance du cœur la bouche parle, et que l'homme intérieur se reflète toujours du plus au moins sur l'homme extérieur.

Il en est un peu des livres comme des personnes. Leurs titres trahissent leur expression et leur physionomie. A tort ou à raison, ils attirent ou rebutent, appellent la sympathie ou laissent l'œil indifférent.

Celui que M. Urbain Olivier a mis en tête de son dernier volume est de ceux qui éveillent en foule les pensées, les souvenirs, les prévisions. « Un fils unique! » Sera-ce le tableau d'un doux intérieur où la blonde tête d'un enfant répand la joie et le soleil? Sera-ce l'histoire d'un mauvais sujet, être solitaire, incomplet, dénué de force de volonté, souffrant de son isolement, et dont une déplorable éducation achève de gâter le caractère et de miner l'avenir? Sera-ce le fils de la veuve dormant de son dernier sommeil et suivi de sa mère en larmes, lugubre cortége qu'un autre fils unique, le Fils unique du Père, ne put rencontrer sans que ses entrailles en fussent émues?

« Un fils unique! » c'est en tout cas le centre vers lequel convergent les tendresses du foyer, c'est la lumière, c'est la richesse, c'est le bonheur de la maison, c'en est parfois l'idole. Et à ce mot d'idole on fait un involontaire retour sur soi-même, on regarde au fond de son cœur et l'on tremble en songeant que Dieu est jaloux et veut en chaque être le premier amour.

Il y a un peu de tout cela dans le roman de M. Olivier, mais il y a plus encore et mieux. L'auteur a créé un type. Son fils unique est non-seulement le héros du livre, c'est un héros au sens absolu de ce mot, c'est-à-dire une individualité puissante, autour de laquelle se groupent et se subordonnent sans effort les personnages secondaires, un caractère complet, dont le développement moral est admirablement rendu, et dont la vie monotone et calme en apparence renferme un élément profondément dramatique.

Augustin Rock est le seul enfant de parents fort à leur aise, qui l'aiment sans doute, mais sans rien d'exclusif. Ce n'est pas qu'ils l'aient donné à Dieu, comme jadis la pieuse Anne; non, c'est simplement qu'ils ont un autre intérêt plus puissant encore dans le monde et que, lorsqu'on adore Mammon, le cœur est tout entier à ce culte. La grande affaire des époux Rock, c'est l'argent. Ils ne sont pourtant ni malhonnêtes, ni grossièrement avares, mais les jouissances de l'affection, de l'intelligence, mais les plaisirs matériels eux-mêmes pâlissent à leurs yeux devant

l'intime bonheur de se sentir riches, chaque année plus riches.

Elevé dans un intérieur morose que son enfance ne réussit point à égayer, Augustin, réduit et abandonné sans contrôle à la compagnie d'un vulgaire domestique, devient bientôt impérieux et taciturne. Son énergie se transforme en orgueilleux et invincible entêtement, sa dignité native en misanthropie. L'influence du milieu qui l'entoure, l'accoutume à tourner ses regards exclusivement vers la terre. Il ne se soucie guère des choses du ciel et croit médiocrement à la Providence, mais son âme désenchantée et faite pour un meilleur idéal, tout en acceptant la vie telle qu'elle lui est apparue, la méprise et la défie. Sollicité par son père et sa mère de se marier et de donner un héritier à leur fortune, Augustin finit par découvrir la femme de ses rêves, et cela d'une façon si singulière, si inattendue, qu'il y voit l'intervention d'en haut. A son scepticisme succède une sorte de foi naïve et joyeuse en Celui qui se rend d'une manière évidente à ses désirs. Cependant, hélas! les plans de bonheur du pauvre garçon ne tardent pas à être mis à néant par un arrêt tombé de la bouche même de celle qu'il aime avec toute la passion d'un cœur ardent et longtemps comprimé.

Il fallait sans doute ce brisement terrible pour attirer vraiment à Dieu l'âme au fond noble et fière d'Augustin, mais le choc était trop rude pour son corps déjà miné par une sourde maladie, et bientôt, mûri pour le ciel, il se fait répéter ces vers si beaux et si pleins d'espérance, que Juste Olivier, notre poëte national, termine par ce consolant refrain :

Le ciel s'éclaircit au couchant.

L'histoire n'est pas nouvelle, dira-t-on; mais c'est précisément parce qu'elle est vieille, parce qu'elle est éternellement humaine qu'elle excite notre sympathie. Un drame, pour toucher, doit pouvoir se refléter dans le cœur des assistants, et plus les sentiments qu'il exprime seront simples, plus l'émotion sera instantanée. Si la subite confiance d'Augustin nous fait frémir, si nous partageons son désespoir et sa lutte, c'est que du plus au moins nous avons tous passé par les mêmes phases; c'est que tous nous avons cru pouvoir un jour mettre d'accord notre volonté propre avec celle de Dieu, et qu'après nous être bercés de cette illusion, nous aussi, nous l'avons vue s'évanouir comme un rêve au matin.

Augustin n'est pas une photographie du paysan vaudois, et c'est pour cela peut-être que l'auteur, rompant avec les pseudonymes, s'est risqué à baptiser ses villages, ses hameaux, ses torrents, ses étangs même des noms qu'ils portent sur la carte fédérale. Type plus général, le héros gagne en grandeur et en vérité absolue ce qu'il perd, aux yeux de quelques-uns, en pittoresque et en ressemblance locale. Mais si, malgré ses travers et ses erreurs, il est en tout pays peu d'Augustin Rock, faudra-t-il faire un grief à M. Olivier de l'avoir idéalisé, et n'exerce-t-on pas une action plus salutaire en montrant le triomphe de la beauté morale qu'en peignant le vice et le désordre? Ce n'est point, en effet, par l'horreur du mal, mais par l'amour du bien, du vrai, du juste, que l'humanité se relèvera; que les individus apprennent à regarder en haut et non en bas; qu'ils dirigent leurs pensées vers le but et non vers le point de départ, du côté de la lumière et non des ténèbres.

Si la personne du fils unique domine de toute sa hauteur les autres acteurs mis en scène dans le cours du récit, elle ne doit pas nous les faire oublier. Nous y retrouvons, avec de légères variantes, la plupart des caractères favoris de notre romancier populaire : le père de famille pieux et prospère; la jeune fille modèle, sage, jolie, heureuse au bout du compte; la mère dévouée et modeste; le vieillard humoristique : tout ce petit monde de village enfin que M. Olivier sait faire mouvoir avec tant de vie. La figure plus originale du tisserand est d'un dessin accentué et d'un réalisme de bon aloi qui lui a inspiré des pages charmantes. C'est dans la bouche de son compagnon venu du Jura bernois par la France, que sont placés les sérieux conseils et les bouts de sermons inévitables, ou plutôt voulus dans les livres de M. Olivier. Peter se tire du reste fort bien de son métier de prêcheur. Peut-être cependant était-il certaines situations où les faits parlaient assez éloquemment pour que ses commentaires ne fussent pas absolument indispensables.

Quant au style et au ton général des ouvrages de M. Olivier, nous n'avons plus à les caractériser dans cette revue où déjà souvent

l'a fait une plume aimable et fine, maintenant silencieuse.

L.

Rencontres et souvenirs. Quelques récits de O. Funcke. Lausanne, Georges Bridel éditeur.

Les lecteurs attentifs de la *Feuille religieuse* se souviennent sans doute de maintes histoires instructives et édifiantes qui ont paru dans cet excellent journal, telles que le *Cocher oberlandais*, *Pourquoi faut-il qu'il pleuve aujourd'hui*, les *Charbons ardents*, une *Occasion perdue*, etc. Ce sont ces histoires extraites d'un ouvrage de M. O. Funcke, pasteur à Brême, que l'on a eu l'heureuse idée de réunir en un charmant volume qui fera son chemin, lors même que nous ne le recommanderions pas.

Nous sommes assuré, en effet, qu'il sera le bienvenu auprès de chacun, et tout particulièrement auprès des pasteurs, des instituteurs de la jeunesse et des moniteurs des écoles du dimanche. Il a de l'analogie avec les *Récits américains*, jadis édités par le bienheureux Louis Bridel et trop vite oubliés; c'est une mine précieuse, où puiseront ceux qui aiment à illustrer les leçons bibliques par un fait ou une histoire qui en soit la vivante expression et, si je puis ainsi dire, la preuve à l'appui.

C'est une traduction sans doute, mais ici la traduction a toute la valeur d'un ouvrage original, et ce ne serait pas sans peine que l'on y trouverait quelque germanisme. Aussi à une époque de l'année où parents et amis se donnent des étrennes, nous n'hésitons pas à recommander comme une des meilleures à donner et des plus agréables à recevoir, ces *Rencontres et souvenirs* si pleins de séve et de vie chrétienne.

P. B.

Le journal d'un étudiant, publié par Henri Secrétan. — Rouge et Dubois, libraires-éditeurs. 1875.

M. Secrétan a-t-il eu raison de publier ces pages que leur auteur n'avait sans doute pas écrites pour des étrangers? Telle est la question que bien des lecteurs se seront posée comme nous, et nous pensons que peu d'entre eux y auront répondu par un oui sans restriction. Une mort prématurée excuse sans doute bien des imperfections, il est difficile de juger sévèrement le talent poétique d'un ami que l'on pleure; cependant cela ne suffit pas, et l'éditeur aurait mieux fait de ne pas imprimer les vers d'Edouard qu'il trouve faibles de forme (pag. 7) sans que nous puissions ajouter avec lui qu'ils sont vrais d'accent. Quelle vérité, en effet, tirer de fadeurs comme celles-ci (pag. 94-95):

Au chevet de mon lit se tenait une femme,
Angélique, divine, au regard enchanteur;
Son extrême beauté m'épanouissait l'âme,
Je tremblais en voyant sa céleste pâleur,
Son tendre et grand œil noir, sa douceur ineffable,
Son front candide et pur, ses regards enivrants.
. . . .
Messagère des cieux, créature adorable,
Parle, console-moi, car je n'ai que vingt ans.

Non, Edouard n'était pas poëte, et nous ne lui en faisons pas un reproche: combien d'étudiants se sont crus poëtes, qui l'étaient encore moins que lui! mais alors pourquoi livrer à la publicité des essais peu dignes de voir le jour?

Mais j'ai hâte d'en venir à ce qui est le centre de ce récit. Comme le dit M. Secrétan, ce n'est pas de littérature qu'il s'agit, mais de la carrière pastorale, de la théologie, de la foi. Cette publication a un but immédiat: elle doit montrer la fausse position où se trouve le jeune homme dont les études théologiques sont facilitées par les subsides d'une église.

Edouard, en recevant une bourse, avait contracté une dette dont il désirait s'acquitter par l'exercice du ministère pastoral. Mais pendant ses études, un grand changement s'est opéré en lui, une foule de questions embarrassantes se sont présentées à son esprit; son meilleur ami a abandonné les études théologiques et renoncé à la foi chrétienne; lui-même, à travers beaucoup d'angoisses, est arrivé à comprendre qu'il ne peut entrer dans le clergé de son église. Il était dans cette triste situation, ne pouvant se résoudre ni à la foi, ni à l'incrédulité, et n'osant avouer aux siens le trouble de sa conscience, quand la phthisie l'enleva à l'amitié de ses condisciples et à l'amour de sa mère et de sa fiancée.

On ne peut lire ce journal sans éprouver une vive affection pour le malheureux jeune homme qui l'a écrit. On sent là une âme ardente et qui cherche la vérité; en faut-il plus

pour provoquer la sympathie? et cette lecture pourrait-elle détourner des études théologiques ceux qui s'y sentiraient appelés? Des combats prolongés et douloureux, certes, ils ne leur seront pas épargnés, et ils devront les affronter, prêts à sacrifier leur carrière elle-même et leurs perspectives de bonheur à ce que leur conscience leur indiquera comme la vérité. Mais où fuir loin des combats? quelle profession n'a pas les siens? Les questions religieuses ne se posent-elles que pour les théologiens seulement? ne s'adressent-elles pas à tous sans exception? Vous reculez devant les fatigues de la lutte, mais avez-vous compté les sacrifices qu'il vous faudra faire pour rester indifférent ou pour vous contenter de la première solution venue?

Cependant les études théologiques doivent-elles conduire tout jeune homme au douloureux résultat où elles ont abouti pour Edouard? Toute intelligence *altérée* comme la sienne, *de lumière, d'évidence, de clarté* (pag. 112), sera-t-elle réduite à ce vague scepticisme? je ne le crois pas, et les arguments qu'Edouard consigne dans son journal intime ne justifient pas une si triste conclusion. Que penser par exemple de sa réfutation du surnaturel? « Le miracle est incompatible avec le divin, c'est l'impossible donné comme possible; par conséquent tous ceux qui cherchent à expliquer par la raison ce qui est contre elle, font une œuvre absurde. » (Pag. 46-47.) « Philosophiquement, la notion du miracle est inadmissible, c'est un outrage fait à Dieu; historiquement aucun d'eux ne peut être établi d'une manière irréfutable. » (Pag. 107.) Tout cela n'est-il pas plus banal que clair? et ne dira-t-on pas avec plus de vérité que l'on fait outrage à Dieu en lui refusant le droit d'exercer sur le monde déchu une action miraculeuse?

Les objections contre lesquelles la foi d'Edouard est venue se briser sont donc loin d'être irrésistibles, et cette foi devait être bien faible pour y succomber. Un de ses amis dit de lui qu'il avait l'âme « profondément religieuse » (pag. 112); nous voudrions pouvoir souscrire à ce jugement, mais il ne nous semble guère confirmé par la lecture du journal. Qu'Edouard se soit passionné sur les questions théologiques (pag. 106), cela est certain, mais il s'en faut de beaucoup que cela suffit à en faire une âme profondément religieuse au sens vrai de ce mot. Autrement, aurait-il prononcé des phrases comme celles-ci : « Chercher la vérité est beau, croire qu'on la possède est une erreur. » (Pag. 108.) « Dieu même ne pourrait me guérir. » (Pag. 109.) « Je ne sais ce qu'il y a de l'autre côté de la tombe, mais je vais avec calme au-devant de ce qui pour nous est une énigme, et tous ceux qui ont cherché, qui ont travaillé et marché le droit chemin pendant cette vie le peuvent certainement. Si Dieu est, il ne peut être qu'amour. » (Pag. 112.)

Et surtout, une âme profondément religieuse pourrait-elle rester si indifférente au péché? Dans ces pages intimes, c'est en vain que l'on cherche la trace de quelque mouvement de conscience; aucune des journées d'Edouard ne se termine par le repentir ou par une humble et pieuse résolution; au milieu de tant de combats intellectuels, il ne reste plus de place dans son cœur pour la lutte morale. Si la prière est parfois mentionnée, elle n'est jamais mise en relation avec le devoir quotidien; et la foi d'Edouard reste abstraite, impersonnelle, étrangère à la vie de tous les jours. Cette grave lacune explique les sympathies d'Edouard pour le christianisme libéral qui cependant, lui-même l'avoue, « passe trop aisément à côté des grands problèmes, celui du mal, par exemple. » (Pag. 108.) Quel aveu! passer à côté du problème du mal, mais n'est-ce pas passer à côté du christianisme tout entier?

Une dernière remarque: Edouard, parlant de son ami Savien, l'orthodoxe strict, dit qu'il y a chez lui « de la pose. » (Pag. 78.) La sentence est sévère, je n'ai pas à me demander si elle est juste; mais Edouard ne l'a-t-il jamais méritée? Tout peut servir d'aliment à la vanité, et dans notre siècle le piédestal préféré entre tous est celui du malheur. Edouard était malheureux, n'en a-t-il jamais éprouvé quelque jouissance secrète? ne s'est-il jamais complu dans ses doutes, quelque étrange que cela puisse paraître? Qu'on relise les mauvais vers intitulés *le Christ et le poëte* (pag. 82), et qu'on nous dise si Edouard n'a jamais posé.

Voilà bien des réserves, et pourtant nos regrets l'emportent sur nos critiques. Edouard est une âme sincère et droite; avec les années, son caractère aurait gagné en force, en douceur, en égalité; sa foi, devenue plus humble

et plus profonde, lui aurait montré toujours plus clairement Christ seul refuge du pécheur, au-dessus des formules et des discussions; il aurait ainsi poursuivi le travail de sa pensée dans des voies plus sûres et plus paisibles, cherchant sans cesse la vérité par l'étude et la prière, la cherchant aussi dans une activité pratique inspirée par l'amour et par la sainteté, mais se souvenant sans cesse de ce mot sublime de Pascal : « Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvée. » N'est-ce pas là la devise du théologien chrétien?

H. L.

Etrennes pour la jeunesse, troisième année. Etrennes pour les enfants, huitième année. Etrennes pour les petits enfants, septième année. — Lausanne, Agence de la société des écoles du dimanche.

Il faut convenir que la jeune génération de nos jours a un grand privilége sur ses devancières. Ayant jadis hérité une collection d'ouvrages que des parents pieux avaient donnés à leurs enfants à chaque renouvellement d'année, je me réjouissais à la pensée des trésors que je trouverais là pour l'amusement et l'instruction de ma jeune famille. Mais quelle ne fut pas ma déception quand, à une seule exception près, je dus, après examen, rejeter tous ces livres comme niais, ou faux, ou mauvais! Aujourd'hui, grâces à Dieu, il n'en est plus ainsi, et les personnes qui tiennent à mettre de bonnes lectures entre les mains de la jeunesse ne sont plus réduites à des contes de fées absurdes, ou à de fades romans, pour ne rien dire de plus. Preuves en sont les charmantes *Etrennes* que nous annonçons et qui toutes trois renferment des histoires édifiantes appropriées à l'âge des lecteurs auxquels elles sont destinées, et capables d'intéresser utilement même des lecteurs plus âgés. Aussi remercions-nous la société des écoles du dimanche pour l'heureuse initiative qu'elle a prise, et souhaitons-nous qu'elle soit secondée dans son entreprise, non-seulement par de nombreux parents, mais aussi par ces riches pour qui c'est une fête que de faire du bien et du plaisir autour d'eux.

P. B.

Un printemps spirituel. Assemblées de Broadlands, Oxford, Brighton. — Lausanne, Arthur Lebet, 1875.

C'est une heureuse idée d'avoir réuni en un volume quelques-uns des meilleurs morceaux qui ont paru dans les journaux religieux sur le mouvement dit d'Oxford. Les personnes qui en sont encore à se demander de quoi il s'agit, trouveront là une réponse à leur question, et de plus une réelle édification. Elles verront ce qu'ont été ces assemblées convoquées par nos frères anglais, et des témoins oculaires leur diront ce qu'ils ont éprouvé à cette révélation d'une vie chrétienne à la fois plus sainte et plus joyeuse. Elles entendront les exhortations de M. et M[me] Pearsall Smith, de MM. Th. Monod et Blackwood, et les appels d'Henri Varley et de lord Radstock. Ces allocutions, nécessairement incomplètes, nous paraissent heureusement choisies pour donner une idée de cet enseignement biblique destiné à remettre la foi à la base de la sanctification.

La troisième partie, intitulée *Fragments*, renferme quelques-uns de ces récits d'expérience personnelle qui ne sont pas du goût de tout le monde, mais que Dieu a bénis pour beaucoup d'âmes, et aussi quelques-unes de ces questions posées à M. Smith dans des réunions spéciales, et auxquelles il répondait guidé si visiblement par le Saint-Esprit. Puisse ce *printemps spirituel* devenir un été riche en fruits de salut et de sanctification à la gloire de Dieu!

B.

Quatre ans chez les Achantis. Journal de MM. Ramseyer et Kühne pendant le temps de leur captivité. — Neuchâtel, librairie J. Sandoz, 1876.

« Souvenez-vous des prisonniers comme si vous étiez vous-mêmes emprisonnés avec eux. » Cette recommandation de l'apôtre s'impose trop naturellement à toute âme chrétienne, pour que, durant la longue captivité de MM. Ramseyer et Kühne, des cœurs sympathiques ne se soient souvent associés à leur infortune, et que de ferventes prières ne soient montées à Dieu en leur faveur.

Mais les détails de leur captivité nous étaient jusqu'ici inconnus, et c'est avec joie que les amis des missions ont appris la publication du livre qui nous occupe, *Quatre*

ans chez les Achantis, notes écrites « au milieu des larmes et parmi beaucoup d'épreuves, » et qui permettent de s'associer rétrospectivement à tout ce que ces serviteurs de Dieu ont souffert!

Nous les suivons pas à pas depuis le moment où, à l'approche d'une guerre entre Achantis et Anumites, ils refusent de fuir, se croyant à l'abri de tout danger par leur vocation pacifique et leur irresponsabilité de la guerre. Mais les Achantis arrivent, les font prisonniers et les traînent, à marches forcées, d'étape en étape, du côté de leur capitale. Durant ce long voyage, ils sont en butte aux plus mauvais traitements, privés des choses les plus nécessaires, mal nourris, souvent menacés, parfois mis aux fers. M. et Mme Ramseyer ont de plus la douleur de voir dépérir et mourir leur enfant, faute d'une nourriture convenable et suffisante.

Après avoir été retenus pendant des mois entiers dans divers villages, et avoir eu la triste satisfaction de rencontrer un compagnon d'infortune dans la personne d'un Français, M. Bonnat, fait prisonnier comme eux, ils sont enfin conduits à Coumassie.

Coumassie! ce nom évoque à lui seul tout un cortége d'images sanglantes et hideuses! Mais il faut lire ce livre pour se faire une idée de ce qu'il peut exister d'ignoble barbarie et de froide atrocité chez un peuple privé de l'Evangile. Les sacrifices humains y sont à l'ordre du jour : il en faut pour les mânes des rois morts; pour accompagner l'âme des princes ou des chefs qui meurent; pour prévenir quelque malheur, ou apaiser quelque fétiche; et il faut non pas une, mais jusqu'à dix, vingt ou quarante victimes; aussi malheur à ceux que les *dumfos* rencontrent au moment de ces terribles recrues, ils sont impitoyablement saisis, traînés au lieu de l'exécution, et tués avec une cruauté et un sang-froid révoltants.

C'est dans ce centre, ou plutôt dans cet antre, que M. Kühne, M. et Mme Ramseyer, et M. Bonnat, passèrent un peu plus de trois ans; leur captivité entière en dura environ quatre et demi. Quoique traités avec une certaine bienveillance par le roi, ils n'en furent pas moins exposés à des privations sans nombre, et à une crainte perpétuelle de ce que le lendemain pouvait leur amener dans un pays où la vie humaine était si peu estimée.

Pendant leur séjour à Coumassie, M. Kühne et M. Ramseyer ne perdirent pas de vue leur vocation missionnaire; la santé du premier l'entrava dans son ministère, mais M. Ramseyer établit des écoles, fit des prédications chez lui et en plein air, travailla, en un mot, à ce que, avec l'aide de Dieu, son séjour dans ce malheureux pays ne fût pas entièrement perdu. Ils furent encouragés dans leurs efforts par la présence de quelques indigènes connaissant déjà l'Evangile, grâce à leurs rapports avec la Côte, ou avec les stations wesleyennes précédemment établies dans le pays.

Ils eurent aussi la joie de rencontrer un aide des mieux qualifiés dans la personne du prince Ansa, converti et en partie élevé en Angleterre, et qui, pendant près d'un an, fut leur fidèle ami à Coumassie. C'est avec bonheur qu'on constate çà et là quelques rayons lumineux dans les sombres jours de leur captivité : ainsi la naissance successive de deux enfants Ramseyer; puis la faveur à peu près continuelle du roi; le savoir-faire de M. Bonnat; l'arrivée de caisses de Suisse, toujours retardées, souvent pillées, mais qui leur parlent pourtant du pays natal et des amis qui ne les oublient pas.

Durant ces quatre ans il est souvent question de leur libération; mais les démarches faites dans ce but avortent toujours, à cause de la fourberie ou de la cupidité des grands et du roi. Une fois on les mène même vers la Côte, jusqu'à Fomana; mais ce n'est que pour donner le change au gouverneur, et leur but atteint, les Achantis ramènent leurs prisonniers à Coumassie.

Cependant l'heure de la délivrance est venue : la guerre éclate avec les Anglais, à qui les Achantis contestaient le droit de protectorat sur certaines provinces cédées par les Hollandais. On connaît la brillante campagne de sir Garnet Wolseley. Les Achantis tiennent bon quelque temps; mais bientôt ils voient leur incapacité à lutter contre une armée bien organisée; et force leur est d'en passer par les conditions de paix des Anglais. L'une des premières de ces conditions est le renvoi de tous les prisonniers, en particulier des prisonniers blancs, et le roi, après une cruelle hésitation, consent enfin à les relâcher.

Ils partent; et comment décrire leur joie

orsque, après quelques journées de marche, ls se trouvent au milieu du camp anglais, ;t... libres!

Disons-le en terminant, ce livre n'est pas bien écrit; c'est une traduction, parfois même issez servile, de l'allemand; des tournures de ohrase trop germaniques y blessent souvent 'oreille française. Quelques sujets disparates oints dans un même paragraphe, un récit commencé et laissé inachevé, des détails superflus, des mots répétés, en rendent parfois a lecture difficile. On a besoin de se souvenir que ces notes ont été écrites dans la captivité, au milieu des impressions diverses que chaque moment modifiait, et, par conséquent, sans recherche aucune de style. Mais un sujet aussi intéressant méritait une meilleure traduction, et nous espérons qu'une nouvelle édition, soigneusement revue et corrigée, ne tardera pas à suivre celle-ci, et sera en partie dégagée des fautes que nous signalons.

J. D.

La petite Rose. Histoire pour les petites filles de cinq à sept ans, par Mme Dupin de Saint-André. — Toulouse, Société des livres religieux, 1874.

Les livres destinés aux enfants sont nombreux; mais le plus souvent ils n'ont d'enfantin que la prétention de l'être. Il n'en est pas ainsi de celui que nous annonçons; aussi le recommandons-nous comme cadeau d'étrennes aux parents dont les enfants n'ont pas le goût gâté et blasé par des contes de fées.

A. B.

Sous la croix. Consolations recueillies pour ceux qui souffrent. — Lausanne, 1875, H. Mignot, éditeur.

Si nous en étions tenté, deux raisons nous empêcheraient de présenter des critiques à l'auteur de ce livre. La première, ce sont les paroles de la préface : « Si cet ouvrage était destiné au public littéraire, je m'effrayerais de ses imperfections; mais j'espère pouvoir compter sur l'indulgence de mes lecteurs. C'est pour les affligés, les malades, les abattus, que j'ai rassemblé les matériaux de ce recueil, et j'aime à voir dans l'étroite sympathie qui m'unit à tous les êtres souffrants une garantie de l'accueil bienveillant qu'ils feront à ces pages. » La seconde raison, c'est la jouissance spirituelle que nous a procurée la lecture de ces pages.

Impossible d'analyser avec quelque détail le contenu de *Sous la croix*. Disons seulement qu'en tête de l'ouvrage se trouvent des déclarations de l'Ecriture sainte aux affligés. Après quoi viennent un certain nombre de morceaux réunis sous le titre de : *Les conseils de l'expérience*. A ces morceaux succèdent des fragments étendus des ouvrages de Vinet, d'Ad. Monod, de Rochat et de Ch. Chatelanat. Puis s'ouvre un nouveau chapitre : *Fragments divers*. Le volume se termine par une série de *Pensées détachées*, suivies de quelques *Poésies*.

Au fond, ce livre s'adresse à tout le monde et non pas aux seuls affligés, à tous ceux qui se sentent moralement constitués pour un monde autre que celui-ci, qui soupirent après l'infini, après le face à face avec Dieu, après la sainteté, l'amour et la vérité.

Que de lectures n'a pas dû faire l'auteur de ce recueil, et quels soins, lui malade, n'a-t-il pas dû apporter à l'ordonnance de toutes ces pensées! C'est là son originalité; non pas la seule toutefois, ni même la meilleure, car il ne s'est pas contenté du rôle de collectionneur; il s'est lui-même produit à maintes reprises sous le voile de l'anonyme, et ce qu'il nous donne ainsi n'est ni le moins édifiant, ni le moins frappant du volume. Puisse ce travail trouver accueil auprès d'un grand nombre pour les consoler, les relever, les attirer plus près encore du grand Berger des brebis!

E. B.

Un martyr du désert, Jacques Roger, restaurateur du protestantisme dans le Dauphiné au dix-huitième siècle, et ses compagnons d'œuvre (1675-1745), par Daniel Benoit, pasteur. — Toulouse, Société des livres religieux. 1875.

« Tout a été dit sur les maux sans nombre qui accompagnèrent et suivirent la révocation de l'édit de Nantes, » écrit M. Benoit au commencement de son introduction. Et cependant son ouvrage montre clairement qu'il y avait encore quelque chose à dire, des souvenirs douloureux et héroïques à faire revivre, un courageux martyr, Jacques Roger, à tirer

d'un oubli immérité. Nous remercions M. Benoit d'avoir réhabilité la mémoire d'un si éminent serviteur de Dieu. Grâce à lui, les protestants français n'oublieront plus le nom d'un de leurs plus illustres confesseurs. Dans une esquisse rapide, l'auteur nous trace la vie de cet homme qui, sans dons extraordinaires, sans instruction supérieure, mais animé d'une foi ardente et d'un profond amour des âmes, travailla, pendant près de quarante ans, au milieu de difficultés innombrables et de périls sans cesse renaissants, à relever de leurs ruines les églises du Dauphiné. Autour de Roger viennent se grouper quelques collaborateurs dont les noms méritent de passer à la postérité. Nous ne voulons pas faire ici l'esquisse d'une esquisse. Qu'on lise le livre si consciencieux, si impartial, si instructif de M. Benoit, et on souscrira sans peine à la conclusion suivante: « Une vie si bien remplie nous donne une leçon de fidélité chrétienne. De nos jours, où l'on se plaint à bon droit de l'affaiblissement des caractères, il est bon d'apprendre, à l'école de ces chrétiens austères qui sacrifiaient tout à leurs convictions, l'esprit de renoncement et de sacrifice. En face de la persécution et de la mort, leur foi les préservait des défaillances. Comme eux aussi, s'il est vrai que le double courant de la superstition et de l'incrédulité menace de nous envahir, nous ne trouverons d'appui solide que sur le Rocher des siècles. »

D[l]. REY.

LE TESTAMENT DE GEORGES CANTERBURY, par Mrs. H. Wood. Traduit de l'anglais par M[me] C. D. R. — Paris, Grassart, libraire-éditeur. 1874.

Pour qualifier en un mot les romans de Mrs. Wood, on peut dire qu'ils sont dramatiques. Celui-ci ne fait pas exception, mais il nous paraît supérieur à maint autre par la leçon de morale qu'il renferme.

Une jeune fille qui sacrifie son amour à son ambition et plus tard à son dépit, en contractant l'un après l'autre deux mariages absurdes qui font tous deux son malheur: voilà en quelques mots l'histoire contenue dans ces deux volumes et développée avec un talent incontestable, quoique d'une manière un peu trop prolixe pour le goût français.

Quelques personnages sont de véritables types, dont on ne peut trouver l'original que dans le pays de l'auteur, par exemple, la vieille M[me] Garston qui manie sa canne à tout propos, comme un tambour-major devant son régiment. — Le caractère de l'héroïne est tracé d'une main habile. C'est bien la femme frivole et mondaine qui met au-dessus de tout les jouissances de la richesse. Elle épouse un vieillard à cause de sa fortune, et après la mort de celui-ci, donne sa main à un homme indigne, qui naturellement ne choisit la jeune veuve que par un motif intéressé. C'est alors qu'elle expie cruellement ses torts envers les filles de son premier mari, car le cœur de cette femme qui n'est pas tout à fait mort, se réveille sous les coups de l'adversité, et après l'avoir blâmée et méprisée, on ne peut s'empêcher de la plaindre et de s'intéresser à son malheureux sort. — Thomas est le type de l'homme intègre qui va droit son chemin. Quant à Millicent, qui doit être une jeune personne attrayante, il est à regretter qu'elle paraisse si niaise et que son caractère soit aussi effacé.

La forme de l'ouvrage laisse à désirer. Il y a ici et là, nous semble-t-il, des traces de négligence et de précipitation. Mais peut-être cela tient-il à la traduction, qui est loin d'être irréprochable.

S. V.

MARIE. Récit de Noël. Lausanne, Georges Bridel éditeur.

Ce récit nous reporte au second siècle de notre ère, à cette époque où l'Evangile commençait à pénétrer çà et là dans les provinces de l'empire romain. Une jeune fille appartenant à des parents pieux est enlevée par un marchand d'esclaves de l'île de Corse, qui l'emmène chez lui et la traite assez durement jusqu'au jour où, brisé par de grandes épreuves et touché de la charité de quelques chrétiens de son voisinage, il se décide à rendre à sa famille sa jeune captive, montrant ainsi par ses œuvres la sincérité de sa foi nouvelle. Cette histoire dramatique et d'un style simple et naturel sera lue en tout temps avec fruit et plaisir, et nous soupçonnons fort que le titre *récit de Noël* n'est là que comme amorce pour les parents et passeport auprès des enfants.

P. B.

TABLE DES MATIÈRES

PENSÉES

